
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01864123 3

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE

HISTOIRE ABRÉGÉE



DICTIONNAIRE
HISTORIQUE,
OU
HISTOIRE ABRÉGÉE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LEUR GENIE, LEURS TALENS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS;

PAR F. X. DE FELLER.

Huitième Édition,

AUGMENTÉE DE PLUS DE 2000 ARTICLES INTERCALÉS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

TOME ONZIÈME.



BESANÇON,

OUTHENIN CHALANDRE FILS, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

GRAND'RUE, N° 60.

PARIS,

CHEZ GAUME FRÈRES, LIBRAIRES.

1833.

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE

DE FELLER.

POL (Le comte de Saint-). *Voyez* LUXEMBOURG *et* FRANÇOIS.

POLALLION (Marie LUMAGNE, veuve de François), ayant perdu son mari, qui était résident de France à Raguse, s'appliqua dans Paris à l'établissement de plusieurs communautés de filles. Dès l'an 1630, elle commença à se retirer du monde, et à faire subsister de pauvres filles dont la chasteté était en danger. Ce ne fut pas sans trouver beaucoup d'oppositions, et sans même essuyer de grandes humiliations, qu'elle soutint cet emploi de charité. Dès qu'elle fut veuve, elle se trouva chargée de plus de cent de ces filles. La reine Anne d'Autriche lui donna une maison pour les loger, et elles furent alors nommées les *Filles de la Providence*. Leur premier établissement fut à Fontenai, près de Paris, d'où elles furent transférées à Charonne, puis au faubourg Saint-Marcel. De cet établissement sortit celui des filles appelées *Nouvelles Converties*, que cette dame plaça à Paris dans la rue Sainte-Anne, près la porte Richelieu; et elle eut la consolation de voir établir, dans Metz, une maison pareille à celle de ses *Filles de la Providence*. Cette pieuse fondatrice mourut en 1657, en odeur de sainteté. On a sa *Vie* par l'abbé Collin, vicaire de Saint-Martin-des-Champs, Paris, 1744, in-8.

POLAN (Armand), théologien de la religion prétendue réformée, né à Oppaw en Silésie, l'an 1561, devint professeur de théologie à Bâle, et y mourut en 1610, à 49 ans. On a de lui : 1° des *Commentaires* latins sur Ezéchiel, sur Daniel, et sur Osée; 2° des *Dissertations*; 3° des *Thèses*; 4° des *Ecrits* de controverse contre Bellarmin, etc.

POLEMBOURG (Corneille), peintre, né à Utrecht en 1586, mort dans la même ville en 1660, fit un voyage en Italie pour se perfectionner. Il forma son pinceau d'après les meilleurs tableaux qui embellissent la ville de Rome. Son goût le portait à travailler en petit; les tableaux qu'il n'a point faits dans une petite forme ne sont pas aussi précieux. Le grand-duc de Florence voulut avoir de ses ouvrages; le roi d'Angleterre, Charles Ier, le fit venir à Londres; Rubens l'estimait beaucoup, et lui commanda plusieurs tableaux. Po embourg a fait des paysages très agréables; il rendait la nature avec beaucoup de vérité. Ses sites sont bien choisis, et ses fonds souvent ornés de belles fabriques et des ruines de l'ancienne Rome. Sa touche est légère, et son pinceau doux et moelleux. Le transparent de son coloris se fait singulièrement remarquer dans ses ciels. Varrege est, parmi ses élèves, celui qui a le plus approché de sa manière.

POLÉMON, né à Octe, dans le territoire d'Athènes, se livra à la débauche en sa jeunesse. Un jour il se rendit à l'académie encore tout fumant d'ivresse, la tête couronnée de fleurs, et les yeux appesantis par le vin; il y fut si frappé d'un discours que fit Xénocrate sur les suites humiliantes de l'intempérance, que, par un excès contraire, il afficha une austérité de parade. Telle était la vertu inconsistante des anciens philosophes, qu'elle ne pouvait se tenir dans cet

heureux milieu qui fait sa place naturelle, et hors duquel elle devient vice. Polémon remplit la chaire de Xénocrate, son maître, et mourut fort âgé, vers l'an 272 avant J. C. *Voyez* Collius, Lucien, Zénon, etc.

POLÉMON Ier, roi de Pont, obtint ce royaume du triumvir Marc-Antoine, dont il était l'ami. Il le servit de toutes ses forces dans la guerre contre les Parthes, qui le firent prisonnier. A peine avait-il obtenu sa liberté, que la guerre civile s'étant allumée entre Octave et Marc-Antoine, il fit marcher des troupes au secours de son protecteur. Mais la bataille d'Actium ayant décidé du sort et de la vie d'Antoine, Polémon se réconcilia avec Octave, qui admira sa fidélité, et lui donna la souveraineté du Bosphore, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée vers l'an 37 de J. C.

POLÉMON II, fils du précédent, fut, par l'empereur Caligula, reconnu souverain des états de son père, dès qu'il fut mort. Claude lui céda, trois ans après, la Cilicie en échange du Bosphore Cimmérien, qu'il donna à un descendant de Mithridate. Polémon II embrassa le judaïsme, pour épouser la reine Bérénice, fameuse par ses amours avec Titus; mais cette princesse s'étant séparée de lui, il abandonna le culte auquel il s'était soumis. Sur la fin de ses jours, il céda le royaume de Pont aux Romains, et l'on en fit une province, qui porta long-temps le nom de *Polémoniaque*.

POLÉMON, orateur qui florissait sous le règne de Trajan, vers l'an 100 de J. C., laissa des *Harangues*, Toulouse, 1637, in-8, en grec et en latin. — Il y a eu un philosophe Polémon, ami d'Attale II, roi de Pergame; et un autre Polémon, aussi philosophe, homme très insolent, qui chassa de sa maison l'empereur Antonin, alors proconsul. *Voyez* Antonin.

POLENI (Le marquis Giovani), né à Padoue en 1683, et mort en la même ville en 1761, y avait occupé avec beaucoup de distinction les chaires de professeur d'astronomie et de mathématiques. Après avoir remporté trois prix au jugement de l'académie royale des Sciences de Paris, il fut agrégé à cette compagnie en 1739. Comme il excellait dans l'architecture hydraulique, il fut chargé par la république de Venise de veiller sur les eaux de cette seigneurie. D'autres puissances le consultèrent sur le même objet. Il travailla aussi dans toutes les parties qui concernent l'architecture civile; et quand Rome ouvrit les yeux sur l'état périlleux où se trouvait la basilique de Saint-Pierre, le pape Benoît XIV appela le marquis Poleni pour entendre son avis. Après les examens convenables, il dressa un excellent *Mémoire* sur les dommages qu'avait soufferts cet édifice, et sur les réparations qu'il était à propos d'y faire. C'était un homme doux, affable, modeste, toujours prêt à dire du bien de tout le monde. Il avait l'esprit pénétrant, profond, et la mémoire excellente. Son âme était grande, forte, pleine de constance, de sincérité, de probité : sa charité était sans bornes. Le marquis Poleni ne se borna pas aux mathématiques; il s'adonna quelquefois aux antiquités, et l'on a de lui des *Supplémens* aux grands recueils de Grævius et de Gronovius, Venise, 1737, 5 vol. in-fol. (Ses autres *ouvrages* roulent sur les *baromètres*, *thermomètres*, *horloges*, etc. sur les *tourbillons*, sur les *rivières*, sur les *aquéducs de Rome*, etc.

POLI (Matthieu). *Voyez* Poole.

POLI (Martin), né à Lucques en 1662, alla à Rome à l'âge de 18 ans, pour se perfectionner dans la connaissance des métaux. Il y inventa plusieurs expériences nouvelles, et y eut un laboratoire public de chimie, qui fut très fréquenté. Poli ayant trouvé un secret concernant la guerre, il vint l'offrir à Louis XIV. Ce prince loua, dit-on, l'invention, donna une pension à l'auteur et le titre de son ingénieur; mais il ne voulut point se servir du secret, préférant l'intérêt du genre humain au sien propre. Anecdote qui a été contestée, et qui peut-être n'est pas plus vraie que tant d'autres que l'on rapporte dans le même genre, en particulier celle qui regarde un certain Dupré, qu'on prétend avoir offert à Louis XV de mettre le feu à une

flotte entière de loin. « Pourquoi, dit » un homme d'esprit, n'aurait-on pas » adopté ce secret ? Ceux qui en font » honneur à des principes d'humanité » sont bien honnêtes ; mais quand j'exa- » mine la manière dont les choses vont, » j'ai bien de la peine à le croire. Si » l'humanité avait quelque influence » dans l'esprit des héros, sur le choix des » matières pour détruire les hommes, la » poudre à canon aurait-elle jamais été » adoptée ?... Les mines, les bombes, » ne sont-elles pas ce que la lâcheté, » jointe à la cruauté, a jamais imaginé » de plus furieux ?... Pour moi, en » voyant le canon balayer la surface » de la terre, les mines en déchirer les » entrailles, et l'air lui-même chargé » d'une pluie homicide, j'ai quelques » soupçons que les grandes âmes qui » ont diversifié avec tant de sang-froid » les manières de couper les hommes, » de les percer, de les hacher, de les » rôtir, de les bouillir, n'ont jamais pu » être arrêtées par le scrupule d'en intro- » duire une de plus. » Poli, de retour en Italie en 1704, fut employé par Clément XI, et par le prince Cibo, duc de Massa. Il revint en France en 1713, et obtint une place d'associé étranger à l'académie des Sciences. Louis XIV lui ordonna de faire venir en France toute sa famille. A peine était-elle arrivée, que Poli, attaqué d'une grosse fièvre, expira le 29 juillet 1714. On a de lui une apologie des acides, sous ce titre : *Il Trionfo degli acidi.* Le but de cet ouvrage est de prouver que les acides sont très injustement accusés d'être la cause d'une infinité de maladies, et qu'au contraire ils en sont le remède souverain. Ce livre parut à Rome en 1706.

* POLI (Joseph), savant physicien, né en 1746 à Molfetta, dans la Pouille, mort à Naples le 7 avril 1825, fit ses études à Padoue sous la direction du célèbre Morgagni. Après avoir terminé son éducation à Londres et à Paris, il revint dans sa patrie où il rapporta des connaissances profondes : il s'était surtout mis au courant des découvertes importantes dont les sciences physiques venaient d'être enrichies par la France et l'Angleterre. De retour à Naples, il fut chargé de donner un cours de physique à l'université de cette ville, et un de géographie et d'histoire à l'école militaire. Plus tard son mérite le fit nommer précepteur du prince royal de Naples, depuis François I[er]. Dès lors il ne s'est plus séparé de son élève qu'il a suivi en Sicile, dans les deux voyages que la Cour de Naples y a faits pour se mettre à l'abri des invasions françaises. Poli avait formé un laboratoire et un cabinet d'histoire naturelle qu'il ouvrit à ses compatriotes. Il publia des *Institutions de physique expérimentale*, 5 vol. in-8, qui furent adoptées comme le meilleur cours élementaire dans la plupart des écoles d'Italie. L'un des plus beaux titres de Poli à l'estime des savans est un ouvrage intitulé : *Testacea utriusque Siciliæ*, auquel la mort ne lui a pas permis de mettre la dernière main. Il avait fait plusieurs autres livres sur les sciences, et même des *Essais de poésie* dans lesquels il a exposé le *système céleste (viaggio celeste*, 2 vol. in-8. en *ottava rima)*, et les phénomènes intérieurs de la terre *(viaggio soterraneo* : ce dernier poème n'a pas été achevé). C'est aux soins éclairés de Poli qu'on doit la fondation d'une chaire de minéralogie, le 1[er] essai d'un jardin botanique, l'introduction de la machine pour vider les canons, d'une trombe hydraulique à vapeur pour élever les eaux du Volturne, et de deux grands cylindres en acier pour laminer les planches de cuivre à l'usage de la marine. Poli, après avoir été quelque temps à la tête de l'académie militaire, fut chargé de l'école des Sages et du cabinet minéralogique de Naples.

POLIDORE-CALDARA, peintre, né en 1495, à Caravaggio, bourg du Milanais, d'où il prit le nom de *Caravage*, fut obligé de faire le métier de manœuvre jusqu'à l'âge de 18 ans. Mais ayant été employé à porter aux disciples de Raphaël le mortier dont ils avaient besoin pour la peinture à fresque, il résolut de s'adonner entièrement à la peinture. Les élèves de Raphaël le secondèrent dans

son entreprise. Ce grand peintre le prit sous sa discipline, et Polidore fut même celui qui eut le plus de part à l'exécution des loges de ce maître. Il se signala surtout à Messine, où il eut la conduite des arcs de triomphe qui furent dressés à l'empereur Charles-Quint, après son expédition de Tunis. Polidore songeait à revenir à Rome, quand son valet lui vola une somme considérable, qu'il venait de recevoir, et l'assassina dans son lit, en 1543. La plus grande partie de ses ouvrages est peinte à fresque. Il a aussi beaucoup travaillé dans un genre de peinture qu'on appelle *sgraffitto* ou *manière égratignée*. Ce célèbre artiste avait un goût de dessin très grand et correct. On remarque beaucoup de fierté, de noblesse et d'expression dans ses airs de tête. Ses draperies sont bien jetées. Son pinceau est moelleux. Ses paysages sont particulièrement très estimés. Il a été comparé au célèbre Jules Romain; et si Polidore avait moins d'enthousiasme, il mettait plus d'art dans ses compositions. On a beaucoup gravé d'après lui. (Le musée de Paris conserve plusieurs tableaux de cet habile artiste.)

* POLIER (Antoine-Louis-Henri de), colonel dans l'Inde, né à Lausanne en 1741 d'une famille noble de France, réfugiée et naturalisée depuis long-temps en Suisse, passa dans l'Inde en 1757 comme cadet au service de la compagnie anglaise. Ses connaissances en mathématiques lui valurent bientôt la place d'ingénieur, et peu de temps après celle d'ingénieur en chef. Mais cet emploi lui fut enlevé par suite d'une injustice : ce qui ne l'empêcha pas de rester au service de la compagnie; mais ayant eu de nouveaux sujets de plaintes, il accepta la place d'architecte et d'ingénieur en chef de Souja-Oul-Doula, devenu l'allié des Anglais; il se fixa à Feizabad où il étudia à fond la religion et l'histoire des Indous. En revenant en Europe il rapporta de nombreux manuscrits d'où l'on a tiré l'ouvrage intitulé : *Mythologie des Indous*, Paris, 1809, 2 vol. in-8. Il s'était fixé, en 1792, dans une propriété qu'il avait achetée aux environs d'Avignon : il fut assassiné le 9 février 1795 par des brigands qui dévalisèrent sa maison; mais la riche collection de peintures indiennes et de manuscrits orientaux, qu'il avait formée dans l'Inde, échappa heureusement au pillage. Sa collection de peintures fut vendue à M. Beckford, Anglais. Ses manuscrits, au nombre de 42, ont été cédés par son fils à la bibliothèque du roi; l'un des plus précieux, celui des *Institutes de l'empereur Akbar*, avait été remis par suite d'échange à M. Langlès, par Polier lui-même qui avait envoyé d'autres manuscrits, contenant la copie complète des Védas, en 11 vol. in-folio, à sir Joseph Banks, pour être déposés au *Muséum britannique*.

POLIGNAC (Melchior de), cardinal, vit le jour au Puy en Velay, l'an 1661, d'une des plus illustres maisons de Languedoc. Six mois après qu'il fut venu au monde, il fut exposé à un grand malheur. Il était nourri à la campagne. Sa nourrice, qui était fille, et qu'une première faute n'avait pas rendue plus sage, en fit une seconde. Dans cet état, qu'elle ne put long-temps cacher, frappée de tout ce qu'elle avait à craindre, elle s'enfuit vers la fin du jour, et disparut, après avoir porté l'enfant sur un fumier, où il passa toute la nuit. Heureusement c'était dans une belle saison; on le trouva le lendemain, sans qu'il lui fût arrivé aucun accident. Le jeune Polignac fut amené de bonne heure à Paris par son père, qui le destinait à l'état ecclésiastique. Il fit ses humanités au collége de Louis le Grand, et sa philosophie à celui d'Harcourt. Aristote régnait toujours dans les écoles. Polignac l'étudia par déférence pour ses maîtres; mais il se livra en même temps à la lecture de Descartes. Instruit de ces deux philosophies si différentes, il soutint l'une et l'autre dans deux thèses publiques, et en deux jours consécutifs, et réunit les suffrages des partisans des *rêveries* anciennes, et de ceux des *chimères* modernes. Les thèses qu'il soutint en Sorbonne, vers l'an 1683, ne lui firent pas moins d'honneur. Le cardinal de Bouillon, enchanté

des agrémens de son esprit et de son caractère, le prit avec lui, lorsqu'il se rendit à Rome, après la mort d'Innocent XI. Il l'employa non seulement à l'élection du nouveau pape, Alexandre VIII, mais encore dans l'accommodement qu'on traitait entre la France et la cour de Rome. L'abbé de Polignac eut occasion de parler plusieurs fois au pontife, qui lui dit, dans une des dernières conférences : « Vous paraissez toujours être » de mon avis, et à la fin c'est le vôtre » qui l'emporte. » Les différends entre le saint-Siége et la cour de France étant heureusement terminés, le jeune négociateur vint en rendre compte à Louis XIV. C'est à cette occasion que ce monarque dit de lui : « Je viens d'entretenir » un homme et un jeune homme, qui » m'a toujours contredit et qui m'a tou» jours plu. » Ses talens parurent décidés pour les négociations. Le roi l'envoya ambassadeur en Pologne, en 1693. Il s'agissait d'empêcher qu'à la mort de Jean Sobieski, près de descendre au tombeau, un prince dévoué aux ennemis de la France n'obtînt la couronne de Pologne, et il fallait la faire donner à un de la maison de France. Le prince de Conti fut élu par ses soins, en 1696; mais diverses circonstances ayant retardé l'arrivée de ce prince en Pologne, il trouva tout changé lorsqu'il parut, et fut obligé de s'embarquer à Dantzick. L'abbé de Polignac, contraint de se retirer, fut exilé dans son abbaye de Bon-Port. Après y avoir fait un séjour de 3 ans, uniquement occupé des belles-lettres, des sciences et de l'histoire, il reparut à la cour avec plus d'éclat que jamais (1702). Il fut envoyé à Rome, en qualité d'auditeur de rote (1706), et il n'y plut pas moins à Clément XI, qu'il avait plu à Alexandre VIII. De retour en France, en 1709, il fut nommé plénipotentiaire, avec le maréchal d'Uxelles, pour les conférences de la paix, ouvertes à Gertruidemberg (1710). Ces deux négociateurs en auraient fait une avantageuse, si elle avait été possible. La franchise du maréchal était tempérée par la douceur et la dextérité de l'abbé, le premier homme de son siècle dans l'art de négocier et de bien dire. Tout l'art des négociateurs fut inutile : les alliés, les Hollandais surtout, se souvenaient des hauteurs et des prétentions exorbitantes de Louis XIV; ils usèrent de représailles, et prescrivirent au monarque vaincu des conditions trop dures. L'abbé de Polignac fut plus heureux au congrès d'Utrecht, en 1712; mais les plénipotentiaires de Hollande s'apercevant qu'on leur cachait quelques-unes des conditions du traité de paix, déclarèrent aux ministres du roi qu'ils pouvaient se préparer à sortir de leur pays. L'abbé, qui n'avait pas oublié le ton avec lequel ils lui avaient parlé aux conférences de Gertruidemberg, leur dit : » Non, mes» sieurs, nous ne sortirons pas d'ici; » nous traiterons chez vous, et nous » traiterons de vous, et nous traiterons » sans vous. » Ce fut la même année 1712, qu'il obtint le chapeau de cardinal, qui fut accompagné, l'année d'après, de la charge de maître de la chapelle du roi. Après la mort de Louis XIV, il se lia avec les ennemis du duc d'Orléans, et ces liaisons lui valurent une disgrâce éclatante. Il fut exilé, en 1718, dans son abbaye d'Anchin, d'où il ne fut rappelé qu'en 1721. Innocent XIII étant mort, en 1724, le cardinal de Polignac se rendit à Rome, pour l'élection de Benoît XIII, et y demeura 8 ans, chargé des affaires de France. Nommé à l'archevêché d'Auch, en 1726, et à une place de commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, en 1732, il reparut cette année en France, et y fut reçu comme un grand homme. Il mourut à Paris, en 1741, à 80 ans, avec une réputation immortelle. Le cardinal de Polignac était un de ces esprits vastes et lumineux, qui embrassent tout, et qui saisissent tout. Les sciences et les arts, les savans et les artistes lui étaient chers. Sa conversation était douce, amusante et infiniment instructive, comme on peut le juger par tout ce qu'il avait vu dans le monde et les différentes cours de l'Europe. Le son de sa voix, et la grâce avec laquelle il parlait et prononçait, achevaient de mettre dans son en-

tretien une espèce de charme qui allait presque jusqu'à la séduction. L'universalité de ses connaissances s'y montrait, mais sans dessein ni de briller ni de faire sentir sa supériorité. Il était plein d'égards et de politesse pour ceux qui l'écoutaient; et s'il aimait à se faire écouter, on se plaisait encore plus à l'entendre. Sa mémoire ne le laissa jamais hésiter sur un mot, sur un nom propre ou sur une date, sur un passage d'auteur ou sur un fait, quelque éloigné ou détourné qu'il pût être; elle le servait constamment, et avec tout l'ordre que la méditation peut mettre dans le discours. Quoique le cardinal de Polignac aimât les bons mots, et qu'il en dît souvent, il ne pouvait souffrir la médisance. Un seigneur étranger, attaché au service d'Angleterre, et qui vivait à Rome sous la protection de la France, eut un jour l'imprudence de tenir à sa table des propos peu mesurés sur la religion et sur la personne du roi Jacques. Le cardinal lui dit, avec un sérieux mêlé de douceur : « J'ai ordre, monsieur, de protéger » votre personne, mais non pas vos dis» cours. » Nous avons de lui un poème sous ce titre : *Anti-Lucretius, seu de Deo et natura, libri IX*, publié en 1747, in-8 et in-12, par M. l'abbé de Rothelin; traduit en italien par le Père Ricci, bénédictin, Vérone, 1767, 3 vol. in-4, et élégamment en français par Bougainville, 2 vol. in-8. « Ouvrage » (pour parler avec ce dernier) « qui a fixé tous » les suffrages et vaincu tous les obstacles » que lui opposait un siècle où la langue » de l'ancienne Rome est peu cultivée, » où l'irréligion triomphe, où l'abus de » l'esprit est appelé raison, où les bons » mots sont devenus des décisions, et » les paradoxes des principes. » L'objet de cet ouvrage est de réfuter *Lucrèce*, et de déterminer, contre ce précepteur du crime et ce destructeur de la Divinité, en quoi consiste le souverain bien, quelle est la nature de l'âme, ce que l'on doit penser des atomes, du mouvement, du vide. L'auteur en conçut le plan en Hollande, où il s'était arrêté à son retour de Pologne. Le fameux Bayle y était alors; l'abbé de Polignac le vit (1), et en admirant son esprit, il résolut de réfuter ses erreurs. Il commença à y travailler durant son premier exil, et il ne cessa depuis d'ajouter de nouveaux ornemens à ce vaste et brillant édifice. On ne saurait trop s'étonner qu'au milieu des dissipations du monde et des épines des affaires, il ait pu mettre la dernière main à un si long ouvrage en vers, écrit dans une langue étrangère, lui qui avait à peine fait quatre bons vers dans sa propre langue. Il est étonnant qu'il ait pu exprimer d'une manière si claire, si naturelle et si aisée, des phénomènes ou des systèmes hérissés de détails qui, en prose même, ne sont pas sans obscurité. Ceux qui ont trouvé ces détails peu agréables, et qui par-là ont tâché de mettre l'auteur au dessous de Lucrèce, auraient dû nous prouver que lorsque celui-là nous parle de ces atomes et de leurs propriétés, il est plus coulant et plus harmonieux que son adversaire, en expliquant la règle de Képler, les progressions, stations, rétrogradations des planètes, etc. Si on veut mettre de côté le préjugé qui parle en faveur des anciens, on trouvera qu'avec l'aisance et la facilité de Lucrèce, il n'a ni sa négligence, ni son incorrection (*Voyez* LUCRÈCE), et qu'on ne doit attribuer qu'à sa modestie ce qu'il dit de son ouvrage : *Eloquio victi, re vincimus ipsa*. « A l'égard de la phy» sique de ce poème, dit Voltaire, il » me paraît que l'auteur a perdu beau» coup de temps et de vers à réfuter la » déclinaison des atomes, et les autres » absurdités dont le poème de Lucrèce » fourmille; c'est employer de l'artillerie » pour détruire une chaumière. » Voltaire ne songeait pas que, dans ce siècle, des absurdités aussi révoltantes que celles de Lucrèce avaient eu plus d'un défenseur. Témoin le *Système de la Nature*, qui n'est qu'une paraphrase de celui de Lucrèce. Il n'est donc point du tout inu-

(1) Dans une conversation avec le Hollandais, l'abbé de Polignac lui ayant demandé s'il était réellement protestant: Oui, monsieur, répondit Bayle, et si bien protestant, que je proteste contre tout ce qui se dit et ce qui se fait. On prétend que c'est à cette réponse très frappante, surtout dans la bouche de Bayle, que nous devons l'Anti-Lucrèce.

tile de foudroyer ces extravagances, et on peut dire que Polignac l'a fait supérieurement. Sans blesser la modestie, il chante lui-même son triomphe, c'est-à-dire celui de la religion et de la raison. Nous citerons ce morceau, capable seul d'embarrasser étrangement ceux qui osent lui préférer le poème de Lucrèce, pour les expressions, les idées et les images :

Numine calcato sed cuim spoliisque superbus,
Quam plenis cantabat ovans sua semina buccis!
Quam tumide magni celebrabat Inanis honorem
Jamque immortales Epicuri ad templa ferebat
Exuvias, viridi redimitus tempora lauro
Victor, ob ereptum Superis et Manibus orbem,
Atque incantatas præclaro carmine gentes.
Mœsta sequebatur manibus post terga revinctis
Relligio, stipata choro lugente priorum :
Victima sacrilegum cultro mactanda profano.
Tum saltu atque jocis pubes insana micare,
Spargere purpureos flores myrtumque virentem :
Nec deerant, Veneris lectissima turba, puellæ,
Quæ calathis ferrent uvas et Adonidis hortos.
Jam duce tu gradiens Ratione, quid ille creparet
Vidisti; fragiles nugas et vana tropæa,
Non sine despectu quodam tacitoque pudore
Miratus tenues dilabi prorsus in auras :
Nec personatæ steterunt mendacia Musæ.

On a encore blâmé l'auteur d'avoir combattu les idées de Newton, pour mettre à leur place les rêveries de Descartes; il est vrai qu'il eût mieux fait de s'en tenir à des notions sûres et avouées, et de n'adopter aucun système : celui de Descartes ne se soutient plus nulle part, au moins dans sa totalité, et celui de Newton reçoit tous les jours de grandes atteintes (*voy.* son article). Mais il est si difficile de n'avoir pas quelque prédilection pour certaines opinions que la vogue et le nationalisme ont en quelque sorte consacrées, qu'on ne doit pas juger sévèrement l'illustre auteur à cet égard. D'ailleurs, la réflexion principale, et en quelque sorte générale, qu'il oppose aux hypothèses de Newton, savoir *qu'une chose n'est pas démontrée pour être exactement calculée, et que le faux peut être supputé comme le vrai*, reste toujours incontestable, indépendamment de tout ce que l'auteur raisonne sur les systèmes Sa *Vie*, par le Père Fauchet, Paris, 1777, 2 vol. in-12, est prolixe, et assez faiblement écrite, mais exacte, pleine de faits intéressans et de bonnes observations. (Voltaire lui-même a prodigué ses éloges à Polignac; et, dans le *Temple du goût*, il l'appelle le Cardinal oracle de la France ... Réunissant Virgile avec Platon, vengeur du ciel et vengeur de Lucrèce, Polignac aimait les antiquités, et il coopéra à la découverte de la maison de campagne de Marius, près de Frasenti ; on y trouva entre autres un magnifique salon, orné de statues et de superbes peintures. Il aida aussi à la découverte du palais des Césars, sur le Mont-Palatin. Il aurait désiré qu'on détournât le cours du Tibre, dans certains endroits, pour en retirer les statues et les trophées qu'on y avait jetés dans les temps des factions. (Les honneurs littéraires s'étaient accumulés sur sa tête; après avoir remplacé Bossuet à l'académie française en 1704, il fut nommé membre de l'académie des Sciences en 1717. Son *Eloge* a été composé par M. de Boze, et inséré dans le *Recueil de l'académie des Inscripitions* : M. de Mairan l'a fait aussi dans l'académie des Sciences.

POLIN (Le capitaine). *Voyez* GARDE (La).

POLINIÈRE (Pierre), physicien, né à Coulonce, près de Vire, en 1671, fit son cours de philosophie au collége d'Harcourt à Paris, et reçut le bonnet de docteur en médecine. Un attrait puissant l'entraînait à l'étude des mathématiques, de la physique, de l'histoire naturelle, de la géographie et de la chimie. Il fut choisi le premier pour démontrer les expériences de physique dans les colléges de Paris, et il en fit un cours en présence du roi. Il mourut subitement dans sa maison de campagne à Coulonce, en 1734, à 63 ans. Polinière était un homme appliqué, qui ne connaissait que ses machines et ses livres. Il cherchait plus, dans l'explication de ses expériences, la clarté que l'élégance : car quoique des physiciens distingués vinssent profiter de ses leçons, il n'oubliait point qu'elles étaient destinées pour des écoliers. Ses ouvrages sont : 1° des *Elémens de mathématiques*, peu consultés; 2° un *Traité de physique expérimentale*, qui a eu beaucoup de vogue avant les *Leçons* de l'abbé Nollet. Il est intitulé *Expérience de*

physique. La dernière édition est de 1741, 2 vol. in-12.

POLIPHILE. *Voyez* COLONNE.

* POLITI (Alexandre), clerc regulier des écoles pies, et l'un des savans les plus distingués que produisit cet ordre, naquit à Florence le 10 juillet 1679, et y prit l'habit de clerc régulier le 5 février 1695, n'ayant pas encore 16 ans accomplis. Il avait fait ses humanités chez les jésuites d'une manière brillante. Il donna dès son noviciat des preuves de ce qu'il deviendrait un jour, en rédigeant des notes savantes et judicieuses sur d'anciens auteurs. Il en fit présenter le recueil à son provincial, lequel, charmé d'un si beau talent, protégea depuis avec une bienveillance singulière le jeune religieux qui donnait de telles espérances. Il fit sa philosophie et sa théologie, partie à Florence, et partie à Rome, et y fournit avec éclat cette double carrière. Le chapitre général était assemblé dans cette dernière ville, en 1700, lorsque Politi terminait ses cours; il y soutint des thèses publiques, où il fit admirer son savoir. De retour en Toscane, il enseigna successivement la rhétorique et la philosophie à Florence, puis la théologie à Gênes pendant près de 20 ans, et enfin les belles-lettres et l'éloquence dans l'université de Pise, qui crut ne pouvoir donner au fameux *Benoît Averani*, professeur de belles-lettres, un successeur plus digne de le remplacer. Frappé d'apoplexie le 18 juillet 1752, il expira le 23 à l'âge de 73 ans et quelques jours. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont 1° *Philosophia peripatetica, ex mente sancti Thomæ Aquinatis*, Florence, in-12; 2° *Selecta christianæ theologiæ capita*, ibid., in-4; 3° *De patria in condendis testamentis potestate*, Florence, 1712, in-12. On en trouve un bon extrait dans le *Giornale de' letterati d'Italia*, tome 10, art. 9, p. 447 et suiv. 4° *Specimen Eustathii nunc primum latine versi*. C'est un essai et comme un prélude sur le grand ouvrage qui suit. 5° *Commentaria in Iliadem Homeri*. Ces commentaires d'Eustathe, évêque de Thessalonique, au 12e siècle, n'existaient qu'en grec. Le Père Politi, aidé du Père Salvini, les traduisit en latin pour la première fois, et les enrichit de notes savantes. L'ouvrage est en 3 vol. in-fol., dont le premier, dédié au grand-duc Jean Gaston, parut en 1730; le deuxième, dédié au pape Clément XII, en 1732, et le troisième, dédié à Louis XV en 1735. Il devait en paraître un quatrième, et on commençait à l'imprimer lorsque le Père Politi mourut. (*Voyez* EUSTATHE.) Cet ouvrage est le plus considérable de ceux du Père Politi. 6° *Vita della serva di Dio suor Maria Ange la Gini*, Florence, in-4; 7° *Martyrologium romanum castigatum ac commentariis illustratum*, Florence, 1751, in-fol.; 8° des *Harangues*, des *Panégyriques*, et d'autres *Opuscules*, etc. On trouve dans la *Storia letteraria d'Italia*, tome 6, pag. 733, une bonne *Notice* sur le Père Politi, avec une exacte nomenclature de ses ouvrages, trop nombreux pour être tous rappelés ici.

POLITI. *Voyez* CATHARINUS.

POLITIEN ou POLIZIANO (Ange), naquit à Monte-Pulciano en Toscane l'an 1454. C'est du nom de cette ville, appelée en latin *Mons Politianus*, qu'il forma le sien; car il s'appelait auparavant *Cino* ou *Cini*, abréviation d'*Ambrogini*. Andronic de Thessalonique fut son maître, et le disciple valut bientôt plus que lui. Un poème, dans lequel il célébra une joûte dont Laurent et Julien de Médicis donnaient le spectacle au peuple, le fit connaître avantageusement de ces illustres protecteurs des lettres. Ils lui firent obtenir un canonicat à Florence, et Laurent le chargea ensuite de l'éducation de ses enfans, entre autres de Jean de Médicis, depuis pape sous le nom de Léon X. Pic de la Mirandole, qui était alors à Florence, lui donna une place dans son cœur, et l'associa aux travaux de son esprit. Les talens de Politien lui méritèrent la chaire de professeur des langues latine et grecque. On lui envoya des disciples de toutes les parties de l'Europe. Ses succès le rendirent altier et querelleur. Il eut des disputes fort vives avec plusieurs savans, entre autres avec Mérula, qu'il

avait attaqué mal à propos, et qui eut la générosité de ne pas publier une satire très piquante qu'il avait faite en réponse. Politien mourut en 1494. Sa mort est rapportée différemment. On prétendit qu'il s'était cassé la tête contre une muraille, désespéré de n'avoir pu gagner le cœur d'une dame qu'il aimait. Paul-Jove, Scaliger et d'autres, ont adopté ce récit. Varillas, dans ses *Anecdotes de Florence*, lui est encore moins favorable, et donne une autre cause plus infâme de sa mort. Ce n'a pas été assez d'attaquer ses mœurs, on a écrit qu'il disait « qu'il n'avait lu » qu'une seule fois l'Ecriture sainte, et se » repentait d'avoir si mal employé son » temps. » Propos d'un homme qui, même en fait de littérature et de sciences, n'aurait ni goût ni sentiment, puisqu'il est de fait que ce livre contient de grandes beautés et de grandes lumières, indépendamment de l'inspiration (1). Ces diverses imputations ont été niées par les défenseurs de sa mémoire, ainsi que dans sa *Vie*, publiée par Mencke en 1736, in-4. Si elles sont fausses, elles prouvent que Politien avait beaucoup d'ennemis ; et on ne doit pas cacher qu'il les dut moins à ses talens qu'à son caractère caustique. Parmi ses ouvrages, on compte : 1° l'*Histoire* latine *de la conjuration des Pazzi*, écrite avec plus d'élégance que de vérité; 2° une *Traduction* latine d' *Hérodien*, qu'il entreprit par ordre du pape : elle est aussi pure que fidèle ; 3° un livre d'*Epigrammes* grecques ; 4° la *Traduction* latine de plusieurs poètes et historiens grecs; 5° deux livres d'*Epîtres* latines; 6° quelques petits *Traités de philosophie*, superficiels; 7° un *Traité de la colère*; 8° quatre *Poèmes bucoliques*, et d'autres ouvrages latins. Sa diction est pleine de douceur et de facilité. 9° *Canzoni a Ballo con quelle di Lorenzo Medici*, Florence, 1568, in-4; 1537, in-12; 1759, in-8, et d'autres ouvrages en italien. Le recueil des *OEuvres* de Politien, Bologne, 1494, in-4 ; et Venise, 1498, in-fol., est au nombre des livres rares, ainsi que l'édition que Gryphe en donna en 1550, en 3 vol. in-8. Cette collection fut réimprimée à Bâle en 1553, in-fol., avec des augmentations.

(1) On peut consulter sur ce sujet une excellente Dissertation de M. Ancillon, en réponse à la question : *Quels sont, outre l'inspiration, les caractères qui assurent aux Livres saints la supériorité sur les livres profanes.* Voyez le *Journ. hist. et litt.*, 15 juillet et 1er août 1785. — Art. DEBORA, DAVID, HABACUC, ISAÏE, JOB, LOTH, LUC, MOÏSE, PAUL, etc.

POLLIO. *Voyez* TRÉBELLIUS.

POLLION. *Voyez* ASINIUS.

POLLION (Védius) engraissait des lamproies de sang humain. Auguste soupant un jour chez lui, un de ses esclaves brisa un verre de cristal. Védius le fit prendre sur-le-champ, et donna ordre qu'on le jetât dans un grand réservoir, à la merci des lamproies : genre de mort dont il faisait punir ses gens lorsqu'ils tombaient dans quelque faute. Le jeune esclave s'échappa, et courut se jeter aux pieds d'Auguste, le suppliant d'empêcher qu'il ne devînt la proie des poissons. L'empereur fit relâcher l'esclave, briser en sa présence tous les verres de cristal, et en fit remplir le réservoir. Il est constant cependant que cette inhumanité était assez commune chez les Romains, surtout à l'égard des vieux esclaves dont on ne tirait plus de service.

POLLUX (Julius), grammairien de Naucrate en Egypte, né vers l'an 180 de J. C., fut élève d'Adrien de Tyr à Rome, puis instituteur du jeune Commode. Il devint ensuite professeur de rhétorique à Athènes, où il mourut à l'âge de 58 ans. Suidas nous a transmis les titres de ses ouvrages. On a de lui un *Onomasticon*, ou dictionnaire grec, en 10 livres, Venise, 1502, et Florence, 1520, in-fol. La meilleure édition est celle d'Amsterdam, en 1706, 2 vol. in-fol., en grec et en latin, avec des notes de Jungerman et de divers autres savans.

POLTROT DE MÉRÉ (Jean), gentilhomme de l'Angoumois, né vers 1525, passa sa jeunesse en Espagne, où il avait suivi le baron d'Aubeterre. De retour dans son pays, il embrassa la religion protestante, et devint un de ses plus fanatiques partisans. Irrité des succès du duc de Guise, il prit la résolution de le tuer. Pendant que ce prince assiégeait Orléans en 1563, Poltrot épia le moment

où il était peu accompagné, et lui tira un coup de pistolet, dont il mourut 6 jours après. Ayant été arrêté, il avoua à la question « Qu'il avait été attiré et in- » duit à cela par la persuasion du minis- » tre Théodore de Bèze, lequel lui avait » persuadé qu'il serait le plus heureux » de ce monde, s'il voulait exécuter cette » entreprise, parce qu'il ôterait de ce » monde un tyran ennemi juré du saint » Evangile, pour lequel acte il aurait » paradis, et s'en irait avec les bienheu- » reux, s'il mourait pour une si juste » querelle. » Le ciel pour prix d'un parricide! Telle est la morale horrible que les sectaires de tous les temps ont appelée au secours de leurs erreurs. Ce scélérat fut condamné par arrêt du parlement à être déchiré avec des tenailles ardentes, tiré à quatre chevaux, et écartelé. *Voyez* FRANÇOIS DE LORRAINE.

POLUS, POLE ou POOL (Renaud), cardinal et archevêque de Cantorbéry, né en 1500, à Stowerton-Castle dans le comté de Stafford, était proche parent des rois Henri VII et Edouard IV. Il fut élevé dans l'université d'Oxford, et parcourut ensuite les plus célèbres académies de l'Europe. Sa probité, son érudition, sa modestie et son désintéressement lui firent des amis illustres, entre autres Bembo et Sadolet, qui le regardaient comme un des hommes les plus éloquens de son siècle. Henri VIII, qui faisait beaucoup de cas de ses talens, eut pour lui une amitié et une estime distinguées. Mais Polus n'ayant pas voulu flatter sa passion pour Anne de Boulen, et ayant écrit contre son changement de religion, ce prince mit sa tête à prix. Le pape Paul III, qui l'avait fait cardinal en 1536, lui donna des gardes. Après la mort de ce pontife, il eut beaucoup de voix pour lui succéder; il fut exclu par la brigue des vieux cardinaux, sans que cette exclusion lui causât des regrets. Après avoir été employé dans diverses légations, et avoir présidé au concile de Trente, il retourna en Angleterre sous le règne de la reine Marie. Cette princesse le fit archevêque de Cantorbéry et président du conseil royal. L'empereur Charles-Quint s'était opposé à son retour en Angleterre, craignant qu'il ne s'opposât lui-même au mariage de son fils Philippe. Mais il ne s'occupa qu'à ramener les protestans dans le sein de l'Église, à remettre le calme dans l'état, et à rendre la liberté à ceux qui étaient opprimés. Ennemi des violences dans les affaires de religion, il n'employa jamais que la patience et la douceur. Sa mort, coup fatal et pour la religion et pour le royaume, arriva à Londres, le 25 novembre 1558. Tous les auteurs, même les protestans, donnent de grands éloges à son esprit, à son savoir, à sa prudence, à sa modération, à son désintéressement et à sa charité. On lui avait appris, peu auparavant, la mort de la reine: il en fut tellement touché, qu'il demanda son crucifix, l'embrassa dévotement et s'écria: *Domine, salva nos, perimus; Salvator mundi, salva Ecclesiam tuam.* A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'il tomba dans l'agonie, et mourut 15 heures après, âgé de 58 ans, avec la réputation d'avoir été un des plus illustres prélats que l'Angleterre eût produits. Son corps fut porté à Cantorbéry, et mis dans la chapelle de Saint-Thomas, qu'il avait fait bâtir, avec cette simple épitaphe: *Depositum cardinalis Poli.* On a de lui plusieurs *Traités*: 1° celui *De unitate ecclesiastica*, Rome, in-fol.; 2° *De officio et potestate summi pontificis*, Louvain, 1569, in-fol.; 3° *De concilio tridentino*; 4° un *Recueil* des *statuts*, qu'il fit étant légat en Angleterre; 5 une *Lettre* à Crammer sur la présence réelle; 6 un *Discours* contre les faux évangéliques, adressé à Charles-Quint; 7 plusieurs *Lettres*, Brescia, 1744 et 1748, 4 vol. in-4, pour ramener dans le sein de l'Eglise ceux qui s'en étaient séparés. Ces ouvrages sont savans; mais le stile n'en est ni pur ni élégant. Sa *Vie* a été écrite en italien par Beccatelli, archevêque de Raguse, et elle a été traduite en latin par André Dudith; ils étaient l'un et l'autre secrétaires de cet illustre prélat. Le cardinal Ange-Marie Quirini a donné sa *Vie* avec ses *Lettres*; mais ces ouvrages sont inférieurs à l'excellente Histoire de ce cardinal, écrite en anglais par Thomas Philips. *Voy. ce nom.*

POLUS (Matthieu). *Voyez* POOLE.

POLYBE, né à Mégalopolis, ville du Péloponèse, dans l'Arcadie, vint au monde entre l'an 210 et l'an 200 avant J.C. Son père Lycortas était illustre par la fermeté avec laquelle il soutint les intérêts de la république des Achéens, pendant qu'il la gouvernait. Il donna à son fils les premières leçons de la politique, et Philopœmen, un des plus intrépides capitaines de l'antiquité, fut son maître dans l'art de la guerre. Le jeune Polybe se signala dans plusieurs expéditions, pendant la guerre des Romains contre Persée. Ce monarque ayant été vaincu, il fut du nombre de ces Achéens emmenés à Rome, pour les punir du zèle avec lequel ils avaient défendu leur liberté. Son esprit et sa valeur l'avaient déjà fait connaître. Scipion et Fabius, fils de Paul-Emile, lui accordèrent leur amitié, et se crurent trop heureux d'être à portée de prendre ses leçons. Polybe suivit Scipion au siége de Carthage. Sa patrie était réduite en province romaine; il eut la douleur de la voir en cet état, et la consolation d'adoucir les maux de ses concitoyens par son crédit, et de fermer une partie de leurs plaies. Il se trouva au siége de Numance avec son illustre bienfaiteur, qu'il perdit peu de temps après. Sa mort lui rendit le séjour de Rome insupportable. (Il recouvra sa liberté avec trois cents autres Achéens, les seuls qui restaient des mille qu'on avait amenés à Rome. Après avoir parcouru en observateur les Gaules, l'Espagne et l'Afrique, Polybe ne songea plus qu'à mettre en ordre ses ouvrages.) Il retourna dans sa patrie, où il jouit, jusqu'à ses derniers jours, de l'estime, de l'amitié et de la reconnaissance de ses concitoyens, et mourut à 80 ans, l'an 120 avant J. C., d'une blessure qu'il se fit en tombant de cheval. De tous ses ouvrages, (l'*histoire de Numance*, la *vie de Philopœmen, Commentaires sur la Tactique*, un *Traité de l'habitation sous l'Equateur*, et une *Histoire générale*), nous ne possédons qu'une partie de cete dernière qui s'étendait depuis le commencement des guerres puniques jusqu'à la fin de celle de Macédoine. Elle fut écrite à Rome, mais en grec. Elle était renfermée en 40 livres, dont il ne reste que les cinq premiers, qui sont tels que Polybe les avait laissés. Nous avons des *fragmens* assez considérables des douze livres suivans, avec les ambassades, et les exemples des vertus et des vices, que Constantin Porphyrogénète avait fait extraire de l'*Histoire* de Polybe qui n'était point encore perdue. On trouve ces *extraits* dans le recueil de Henri de Valois. Polybe est, de tous les écrivains de l'antiquité, celui qui est le plus utile pour connaître les grandes opérations de la guerre qui étaient en usage chez les anciens. Brutus en faisait tant de cas, qu'il le lisait au milieu de ses plus grandes affaires. Il en fit un abrégé pour son usage, lorsqu'il faisait la guerre à Antoine et à Auguste. Les hommes d'état et les militaires ne sauraient trop le lire, les uns, pour y puiser des leçons de politique, et les autres, les préceptes de l'art funeste, mais nécessaire, de la guerre. Cet historien leur plaira plus qu'aux grammairiens et aux gens de goût. S'il raisonne bien, il narre mal, et il dit désagréablement de bonnes choses. Le chevalier de Folard, qui nous a donné un excellent *Commentaire* sur cet auteur, en 6 vol. in-4, 1727-1730, avec une traduction par dom Thuillier, a le même défaut. Il est négligé et prolixe dans son stile, trop long dans ses réflexions, et manque de liaison dans ses idées. On y a ajouté en Hollande un 7ᵉ volume. La première édition de Polybe est de Rome, 1473, in-fol. (Les meilleures sont celles de Casaubon, in-fol., Paris, 1600; et celle d'Amsterdam, 1670, *cum notis variorum*, 3 vol. in-8. ibid. 1753 et 74, 7 vol. in-4, fig., qui contiennent un supplément que l'on joint quelquefois à l'édition de Paris. Il y en a un abrégé, Paris, 1754, 4 vol. in-4. On cite encore l'édition de Leipsick, 1763, 3 vol. in-8, et celle donnée dans le même lieu par M. Schweghæuser père, 9 vol. in-8, 1789-95, 8 tomes en 9 vol. in-8. L'un des principaux écrivains qui soignent cette 8ᵉ édit. du *Dictionnaire de Feller* a fait paraître comme thèse inaugurale pour le

doctorat-ès-lettres, une dissertation qui a pour titre : *Polybe considéré comme historien latin, ou Examen des événemens de l'histoire romaine qu'il a passés sous silence ou qu'il a racontés autrement que les historiens romains*, Strasbourg, 1829, 1 vol. in-4.—POLYBE, médecin et gendre d'Hippocrate, a laissé quelques ouvrages de médecine qui sont parvenus jusqu'à nous. On les trouve dans les *OEuvres* d'Hippocrate. Un autre POLYBE fut affranchi de l'empereur Claude. Sénèque lui adressa un de ses ouvrages, dans lequel il le loue beaucoup.

POLYCARPE (Saint), évêque de Smyrne, disciple de saint Jean l'évangéliste, prenait soin de toutes les Eglises d'Asie. Il s'était converti vers l'an 80, et fut ordonné évêque de Smyrne en 96. Il fit un voyage à Rome, vers l'an 158 ou 160, pour conférer avec le pape Anicet sur le jour de la célébration de la pâque : question qui fut agitée depuis avec beaucoup de chaleur sous le pape Victor. Son zèle pour la pureté de la foi était si ardent, que lorsqu'il entendait proférer quelque erreur, il s'enfuyait en criant : « Ah ! » grand Dieu, à quel temps m'avez-vous » réservé ! » On dit qu'ayant rencontré Marcion à Rome, cet hérésiarque lui demanda s'il le connaissait ? *Oui*, répondit le saint évêque, saisi d'horreur : *Je te reconnais pour le fils aîné de Satan*. Une autre fois, ayant vu Cérinthe entrer dans un bain : *Fuyons*, s'écria-t-il, *de peur que le bain ne tombe sur nous*. « Grande » leçon pour les fidèles, dit un moraliste, » relativement à la conduite à tenir en- » vers les hérétiques. Si ce saint et savant » évêque, disciple des apôtres, si près » de la lumière évangélique, n'a osé » communiquer avec des sectaires, crai- » gnant le souffle impur des faux docteurs, » que penser de la témérité ou de la » coupable indifférence des simples fidè- » les qui fréquentent leur société, lisent » leurs livres, ou écoutent leurs discours ? » De retour en Asie, il scella l'Evangile de son sang, et fut condamné à être brûlé vif ; mais les flammes l'épargnant, le bourreau le poignarda vers l'an 169, sous l'empire de Marc-Aurèle, dont on nous raconte tant de choses doucereuses. Son martyre est rapporté d'une manière très élégante dans la lettre de l'église de Smyrne aux églises de Pont : lettre dont Eusèbe a donné l'abrégé dans le chapitre 14 du liv. 4 de son Histoire ; lettre singulièrement estimée des anciens, et que l'on doit regarder comme un des plus précieux monumens de l'antiquité ecclésiastique. Il ne nous reste de saint Polycarpe qu'une seule *Epître*, écrite aux Philippiens. On la trouve dans les *anciens monnmens des Pères* par Cotelier ; dans les *Varia sacra*, par le Moine ; et avec celles de saint Ignace, par Ussérius, Londres, 1644 et 1647, 2 tom, in-4. Saint Pothin, premier évêque de Lyon, et saint Irénée, son successeur, étaient disciples de cet illustre martyr.

POLYCLETE, sculpteur de Sicyone, ville du Péloponèse, vivait vers l'an 432 avant J. C., et passait parmi les anciens pour avoir porté la sculpture à sa perfection. Il avait composé une figure qui représentait un garde des rois de Perse, où toutes les proportions du corps humain étaient si heureusement observées, qu'on venait la consulter de tous les côtés comme un parfait modèle : ce qui la fit appeler par tous les connaisseurs *la Règle*. (Polyclète accrut sa réputation par plusieurs autres statues, comme un *Athlète*, un *Mercure*, un *Guerrier*, un *Hercule terrassant l'Hydre*, etc. Il était supérieur à Calamis et à Myron, ses contemporains, mais inférieur à l'inimitable Phidias.)

POLYCRATE, tyran de Samos, vers l'an 532 avant J. C., régna d'abord avec un bonheur extraordinaire. Amasis, roi d'Egypte, son ami et son allié, effrayé d'une prospérité si constante, lui écrivit de se procurer quelque malheur, pour prévenir ceux que la fortune volage pouvait lui réserver. Le tyran mit cet avis à profit, et jeta une bague d'un grand prix dans la mer. Quelques jours après, le sort la lui fit retrouver dans le corps d'un poisson que des pêcheurs lui apportèrent. Le malheur qu'Amasis craignait pour son ami ne tarda pas à arriver. Oronte, l'un des satrapes de Cambyse, et qui commandait pour lui à Sardes, résolut de

s'emparer de Samos. Il attira chez lui le tyran, sous prétexte de lui céder une partie de ses trésors, afin de le soutenir dans une révolte contre le roi de Perse. L'avide Polycrate, amorcé par cette promesse, se rendit à Sardes; mais à peine y fut-il arrivé, qu'Oronte le fit mourir en croix, l'an 524 avant J. C. Ce récit est d'Hérodote. Polycrate protégeait les lettres. *Voyez* ANACRÉON.

*POLYCRATE, évêque d'Ephèse, n'est connu que par une *lettre* au pape Victor sur la pâque. Cette lettre, regardée longtemps comme authentique, a été vivement attaquée dans une Dissertation du Père Molkedbuhr, publiée à Munster en 1795, in-4. Il est certain que la plupart des raisons que le savant critique allègue pour prouver la supposition, sont de nature à faire une grande impression sur des lecteurs non prévenus; elles semblent même répandre des doutes fondés sur l'existence de ce Polycrate, et dès lors il faut supposer que le passage où Eusèbe parle de cet évêque, est une interpolation. *Voyez* le *Journal hist. et litt.*, 1er décembre 1793, page 503; 1er février 1794, page 178.

POLYDORE-VIRGILE ou VERGILE, né vers 1470, à Urbin en Italie, passa en Angleterre pour y recevoir le denier de saint Pierre, tribut qu'on payait alors au saint-Siége. Henri VIII, charmé de son esprit, l'y arrêta, et lui procura l'archidiaconé de Wels. Le climat froid d'Angleterre étant contraire à sa santé, il alla respirer un air plus chaud en Italie. Il mourut en 1555, après avoir publié plusieurs ouvrages, purement écrits en latin. Les principaux sont: 1° une *Histoire d'Angleterre*, qu'il dédia à Henri VIII, et qui va jusqu'à la fin du règne de Henri VII. On en a une édition publiée à Bâle en 1534, in-fol. Cet historien narre assez bien; mais il est quelquefois peu exact, et souvent superficiel. Elevé sous une domination étrangère, il n'a pas assez connu l'état des affaires d'Angleterre, ni la police de ce royaume. 2° *De inventoribus rerum*, en huit livres, Amsterdam, 1671, in-12. Il y a beaucoup de recherches, mais peu d'exactitude; ce qui a donné lieu à ce distique latin:

> Virgilii duo sunt, alter Maro, tu Polydore
> Alter; tu mendax, ille Poeta fuit.

3° Un *Traité des prodiges*, Bâle, 1534, in-fol., peu judicieux; 4° des *Corrections sur Gildas*; 5° un *Recueil d'adages* ou *de proverbes*. (On cite aussi de lui trois opuscules: 6° *De patientia et ejus fructu libri II*; *De vita perfecta lib. I*; *De veritate et mendacio lib. I.*: imprimés avec le *Traité* des ouvrages, Bâle, 1545.)

POLYDORE. *Voyez* POLIDORE CALDARA.

POLYEN, *Polyænus*, écrivain de Macédoine, s'est fait un nom célèbre par un *Recueil de stratagèmes*, qu'il dédia aux empereurs Antonin et Vérus, dans le temps qu'ils faisaient la guerre aux Parthes. On a plusieurs éditions de cet ouvrage, qui est distribué en 8 livres. La meilleure est celle de Masvicius, Leyde, in-8, 1691, avec des notes; (celle de M. Coray, Paris, 1809, in-8, est maintenant préférée.) Ce livre a été traduit en français sous ce titre: *Les Ruses de guerre* de Polyen, 1739, en deux vol. in-12, par dom Lobineau.

POLYEUCTE (Saint), célèbre martyr de Mélitine en Arménie, dans le 3e siècle. Néarque, son ami, a écrit les Actes de son martyre. (Voy. *Tillemont*, tome 3, p. 424.) Pierre Corneille a fait du martyre de ce saint le sujet d'une de ses tragédies, et l'on peut dire que c'est un chef-d'œuvre dans le genre dramatique. Mais cela n'a pas empêché les personnes pieuses d'être choquées de la liberté que le poète s'est donnée de faire monter les saints sur le théâtre habituellement consacré à un histrionisme profane et licencieux, et de mêler la tendresse de l'amour humain à l'héroïsme de l'amour divin.

POLYEUCTE. *V.* EPIPHANE, moine.

POLYGNOTE, peintre grec de Thasos, île septentrionale de la mer Egée, florissait vers la 90e Olympiade. Il s'est rendu célèbre par les peintures dont il orna un portique d'Athènes. Ses tableaux étaient une suite qui renfermait les principaux événemens de Troie; ils étaient, dit-on, précieux par les grâces, et surtout par

l'expression que ce peintre sut donner à ses figures. On voulut reconnaître ses peines par un prix considérable, mais il le refusa généreusement. Cette conduite lui attira de la part des Amphictyons, qui composaient le conseil de la Grèce, un décret solennel pour le remercier. Il fut en même temps ordonné que, dans toutes les villes où cet artiste célèbre passerait, il serait logé et défrayé aux dépens du public. Polygnote florissait vers l'an 400 avant J. C. (On dut à ce peintre plusieurs améliorations dans son art. Il inventa entre autres choses, pour les figures des femmes, des vêtemens différens et des figures de couleurs diverses. Au temps de Pline, on voyait à Rome, dans le portique de Pompée, un tableau où Polygnote avait représenté un soldat couvert de son bouclier et dans l'action de monter ou de descendre les escaliers, ce qu'on ne pouvait décider. Il avait un grand talent pour exprimer le caractère moral, pour les tableaux de bataille, d'histoire, comme celui d'Hélène entourée de Troyens qui lui reprochent leurs blessures, et des Grecs qui admirent sa beauté; tandis que Cassandre attirait l'attention de ces vainqueurs par la dignité de son regard, et que, plus loin, les cadavres de Priam et des principaux chefs troyens inspiraient l'horreur et la pitié; au milieu de cette terrible scène, un enfant, saisi d'effroi et porté par un vieil esclave, se cachait les yeux pour ne point voir cet affreux spectacle.)

POLYHISTOR. *Voyez* Alexandre-Polyhistor.

POMBAL (Sébastien-Joseph Carvalhomelho-Melho, comte d'Oeyras, puis marquis de), né en 1699 d'Emmanuel de Carvalho, pauvre gentilhomme de Soura, bourg de Portugal dans le territoire de Coïmbre. Il fut envoyé dans l'université de cette ville pour y faire son cours de droit; mais ennemi de la gêne et de l'application, et entraîné par des passions vives, il se dégoûta bientôt de l'étude, et prit le parti des armes. Une taille avantageuse et presque gigantesque, une figure distinguée et une force extraordinaire le rendaient propre à ce nouvel état; mais dégoûté encore de cette profession, soit par inconstance, soit parce qu'il n'avait pas été compris dans une promotion, soit, comme on l'a écrit, qu'il ait été obligé de quitter son régiment pour des écarts de jeunesse, il se retira à Soura. Il avait su captiver le cœur d'une jeune dame de la première noblesse du royaume, nommée dona Théresa de Noronha-Almada, et vint à bout de l'épouser, malgré l'opposition des parens de cette dame. Il la perdit le 7 janvier 1739. A force d'intrigues et de sollicitations, il fut envoyé, en 1745, à Vienne pour une commission secrète, sans être revêtu d'aucun caractère public. S'il n'y déploya pas de grands talens pour les négociations, s'il manqua l'objet très simple et facile de sa mission, il montra qu'il savait très bien réussir en galanterie. Il sut plaire à la jeune comtesse de Daun, parente du célèbre maréchal de ce nom, et éprouva encore des difficultés plus grandes qu'en Portugal, pour contracter cette deuxième union: il en vint cependant à bout. Après s'être acquitté tout aussi mal d'une autre commission à Londres, il retourna à Lisbonne, où il resta sans emploi, parce que la conduite qu'il avait tenue à Vienne avait dégoûté Don Juan V de ses services. La reine (Marie-Anne d'Autriche), qui avait pris en affection l'épouse de Carvalho, s'intéressa vivement en faveur de l'époux auprès du roi, sans qu'elle pût obtenir le moindre emploi. Mais cette princesse réussit mieux auprès de son fils, après la mort de D. Juan V, arrivée le 30 juillet 1750. Le nouveau roi ne put se refuser aux désirs de sa mère, et nomma d'abord Carvalho secrétaire des affaires étrangères. Il s'empara insensiblement de toute la confiance du roi, et crut son crédit assez bien établi pour oser s'opposer au mariage de la princesse héritière présomptive de la couronne, avec don Pèdre, frère du roi, quoique don Juan V eût demandé les dispenses nécessaires à Rome; il voulut ensuite la marier au duc de Cumberland, malgré les lois fondamentales du royaume, touchant la succession à la couronne, qui excluent tout

prince étranger, surtout s'il n'est pas catholique (*voyez* les *Révolutions de Portugal* par Vertot, pag. 8); en sorte que le mariage prémédité par Don Juan ne fut conclu qu'en 1760. (On peut consulter sur ces faits divers les *Mémoires du marquis de Pombal*, 1783, 4 vol. in-12; et les *Anecdotes du ministère de Sébastien Joseph Carvalho*, Varsovie, 1783, avec l'épigraphe: *Quo magis socordiam illorum irridere libet qui præsenti potentia credunt extingui posse etiam sequentis ævi memoriam.* (Tac., Annal., livr. 4.) Tant que la reine-mère fut en vie, Carvalho fit quelques efforts pour cacher son caractère; mais après la mort de cette vertueuse princesse, arrivée le 14 août 1754, il crut pouvoir tout entreprendre, et ne mit plus de bornes à son orgueil et à son avarice. L'illustre famille de Tavora ayant refusé l'alliance de son fils, il résolut de l'exterminer avec la principale noblesse de Portugal. Il fit construire un grand nombre de prisons qui furent bientôt remplies de tous ceux qui pouvaient lui porter ombrage. Pendant que la noblesse et le peuple tremblaient à l'aspect de ces horreurs, le roi de son côté était dans des crises continuelles au récit des prétendues conjurations dont Carvalho ne cessait de lui figurer la réalité. Sans parler des plus illustres personnages du royaume qui périrent sur l'échafaud, une multitude incroyable de personnes de tout état et de tout âge furent saisies, enfermées dans des cachots ou envoyées en exil, comme autant de complices d'un crime qui n'eut jamais d'existence que dans la tête du ministre. « Plaisante con» spiration » (dit un auteur qui a écrit impartialement sur cette matière), « unique à coup sûr dans l'histoire de » tous les siècles! ourdie tout à la fois » par des capucins, des marchands, des » nobles, des militaires, des évêques, » des jésuites existans à Goa, au Brésil, » à Lisbonne; des Allemands, des Hon» grois, des Polonais, des Italiens, des » Portugais, etc. S'il ne fut jamais de » mensonge plus atroce et plus ensan» glanté, il n'en fut pas non plus de » plus grossier et de plus ridicule. » (*Voyez* AVEIRO, TAVORA, MICHEL DELL' ANNUNCIATA, MALAGRIDA, etc.) Pour mieux cimenter son gouvernement, Carvalho abolit le tribunal qu'on nommait le *Jugement de la Couronne royale*, composé de vingt-quatre juges auxquels étaient attribuées les causes des grands du royaume, et lui substitua celui de l'*Inconfidence*, qui n'était composé que de six sénateurs choisis par le ministre, devenu quelque temps après comte d'Oeyras, grand-maître de la cour et marquis de Pombal. Sa puissance était telle, que toute plainte, toute réclamation était étouffée par le sentiment de la terreur. « Qui croirait » (dit l'abbé Garnier, dans l'*Oraison funèbre* du roi, prononcée à Lisbonne en 1777), « qu'un seul hom» me, en abusant de la confiance et de » l'autorité d'un bon roi, pût, durant » l'espace de vingt ans, enchaîner toutes » les langues, fermer toutes les bouches, » resserrer tous les cœurs, tenir la vérité » captive, mener le mensonge en triom» phe, effacer tous les traits de la jus» tice, faire respecter l'iniquité et la bar» barie, dominer l'opinion publique d'un » bout de l'Europe à l'autre? Hélas! que » les ressources du crime sont redouta» bles, et son pouvoir étendu! » Tandis que tout le royaume était en deuil, le ministre déployait un faste et une opulence, qui contrastaient étrangement, non seulement avec la situation de ce qu'il y avait de plus grand dans le royaume, mais encore avec celle des affaires publiques. Quoique tous les biens de ceux qu'il fit condamner fussent confisqués, l'état était obéré, les troupes mal entretenues et mal payées. Les Espagnols se seraient emparés facilement de tout le Portugal pendant la guerre de 1762, s'ils ne s'étaient pas amusés aux siéges de Miranda et de Bragance. Ils prirent ces places, et Alméida, qui était d'une plus grande importance, parce qu'elle leur ouvrait le chemin de Lisbonne; mais sur ces entrefaites, la paix se fit. Carvalho la fit servir à de nouvelles vues d'ambition et de vengeance: « Le règne de ce mi» nistre (dit un voyageur philosophe)

» dura trop pour une nation opprimée, » qui traînait avec douleur un joug de fer. » Les années qui suivirent ressemblèrent » toutes à celles qui avaient précédé : il » ne se départit jamais de ce despotisme » odieux dont il s'était fait un système. » Ce fut toujours le même mépris » pour la noblesse ; et ce qui ne paraît » pas croyable, c'est qu'il ne lui était pas » permis d'entrer au service. Cette permis- » sion, constamment refusée aux person- » nes de condition, n'est accordée qu'aux » flatteurs ou aux amis du ministre : ses » créatures et les étrangers obtiennent » seuls les distinctions militaires. Si le » peuple jouit de quelque apparence de » liberté, c'est qu'il sait concentrer sa » douleur et qu'il se tait. Sur les plus lé- » gers indices, sur les moindres soup- » çons, plus souvent encore sans soup- » çons, sans indices, par humeur, par » antipathie, les proscriptions continuent » et frappent les têtes les plus respecta- » bles. Le Portugal est couvert de deuil » et en proie à la désolation. Les prisons » ne suffisent plus ; les personnes que la » force comdamne à être privées de leur » liberté, iront en Afrique ou dans les » Indes en pleurer la perte, etc. » (*Discours sur l'Histoire*, etc., *par le comte d'Albon.*) Le moment de la mort du roi, arrivée en 1777, fut celui de la chute du ministre, et cette chute, trop lente pour le bonheur des peuples, leva le voile qu'une faction assez connue avait jeté sur tant d'excès pour en cacher la réalité. Le discours que les ordres de l'état adressèrent en 1777 à la reine, et que cette princesse envoya elle-même au pape Pie VI, imprime le sceau de la vérité sur ce que nous avons rapporté dans cet article. « La Providence (y est-il dit entre autres » choses) avait destiné V. M. à être la » rédemptrice de ce royaume, en l'or- » nant de toutes les qualités nécessaires » pour remplir les devoirs d'une dignité » si élevée ; le sang dégoutte encore de » ces plaies profondes qu'un despotisme » aveugle et sans bornes a faites au cœur » du Portugal. Ce qui nous console, c'est » que nous en sommes actuellement dé- » livrés. C'était ce despotisme affreux, » qui était par système l'ennemi de » l'humanité, de la religion, de la li- » berté, du mérite et de la vertu. Il peu- » pla les prisons, il les remplit de la fleur » du royaume; il désespéra le peuple par » ses vexations, en le réduisant à la mi- » sère. C'est lui qui fit perdre de vue » le respect dû à l'autorité du souverain » pontife et à celle des évêques. Il oppri- » ma la noblesse, il infecta les mœurs, il » renversa la législation, et gouverna » l'état avec un sceptre de fer. Jamais le » monde ne vit une façon de gouverner si » lourde et si cruelle. Eh ! que fait la Pro- » vidence ? Elle fait disparaître l'illusion » qui tendit des piéges à la piété du roi » défunt, et oppose au grand nombre de » ces désordres exécrables les vertus de » V. M...... C'est de cette source que dé- » rivent les dispositions sérieuses du gou- » vernement actuel ; ... l'élargissement » des prisonniers, la justification des » innocens, la réintégration des dépo- » sés et des exilés. C'est cette même Pro- » vidence qui préserva miraculeusemnnt » V. M. contre les chocs réitérés qui ré- » duisirent le Portugal à la consternation » la plus déplorable. Son bras tout-puis- » sant anéantit de puissans stratagèmes, » afin que V. M. eût pour époux l'auguste » monarque qui nous gouverne actuelle- » ment.... Enfin la Providence préserva » V. M. de plusieurs attentats et d'infâmes » machinations formées contre la légiti- » mité de son droit. Pour faire le coup » d'état qui produisit notre bonheur, » nous n'avions d'autres armes que les » prières des gens de bien et celles du » royaume, qui fléchirent enfin le ciel » en notre faveur, etc., etc. » A cette heureuse époque, les fatales prisons s'ouvrirent. On vit sortir de dessous terre, et reparaître parmi les vivans, huit cents personnes qui avaient disparu, et que l'on croyait mortes depuis long-temps. C'était le reste d'environ neuf mille, que le ministre avait enlevées à l'état. Elles furent accueillies avec des transports de joie, qu'on sent mieux qu'on ne peut les exprimer. Le procès des prisonniers et des suppliciés fut revu par ordre de la reine, et discuté long-temps avec toute la ri-

gueur possible. Le conseil d'état et les juges députés pour cet examen, s'étant assemblés le 7 avril 1781 (les *Mémoires* disent *la nuit du* 3 *au* 4; peut-être ce 4 est-il devenu un 7. *Voyez* le *Journ. Hist. et litt.* 15 octobre 1784, p. 268), au palais royal pour la dernière fois, et après avoir fait jusqu'à trois heures du matin la plus longue et la plus sérieuse discussion de cette affaire, décidèrent « unanimement, et déclarèrent que » les personnes, tant vivantes que mor» tes, qui furent justiciées ou exilées, » ou emprisonnées en vertu de la sen» tence du 12 janvier 1759, étaient tou» tes innocentes du crime dont on les » avait accusées. » On s'étonnera sans doute qu'on ait laissé vivre un tyran qui avait si long-temps opprimé la nation, et qu'on ne l'ait pas sacrifié à la vengeance publique; mais on doit se souvenir de l'ascendant qu'il avait eu sur l'esprit du roi son maître. On ne peut douter qu'il n'ait eu la précaution de se munir de toutes les pièces capables de le justifier, et de faire retomber sur la personne de son souverain les cruautés dont il ne prétendait être que l'instrument et l'exécuteur. Non content de menacer qu'il se justifierait à ses dépens, il osa le faire en effet dans un Mémoire civil, qui fut aussitôt supprimé. Ce n'est donc pas sans raison que par respect pour la mémoire du roi son père, la reine a abandonné le scélérat à ses remords, et l'a laissé tranquillement descendre dans le tombeau. A cette considération il faut joindre les efforts du parti philosophique et ceux d'un autre parti également intrigant et puissant, pour intéresser en faveur du ministre disgracié une cour voisine, à qui, du moins alors, l'excès de ses forfaits n'était pas suffisamment connu, ou qui, par des raisons politiques, croyait devoir empêcher l'éclat de sa punition. Il mourut à sa terre, le 8 mai 1782, dans sa 85e année, près de neuf mois après le décret définitif donné contre lui par la reine régnante, le 16 août 1781, qui portait, « qu'a» près avoir usé de clémence à son égard, » elle ne se serait pas attendue qu'il eût » osé, dans un procès civil entamé contre » lui, produire au grand jour une dé» fense de sa conduite durant le cours » de son ministère; que l'ayant fait in» terroger et entendre sur différens » chefs d'accusation, loin de s'en purger, » il les avait tellement aggravés, qu'a» près un mûr examen, les juges décidè» rent qu'il était criminel, et méritait » une punition exemplaire. Que cepen» dant, ayant égard à son âge fort avancé, » son bon plaisir royal était de l'exemp» ter de la punition corporelle qui lui de» vait être infligée, et de lui ordonner » de se tenir éloigné de vingt milles de la » cour, laissant néanmoins dans leur en» tier toutes les prétentions légales et jus» tes contre la maison dudit marquis, » soit durant sa vie, soit après son dé» cès. » Quoi qu'il en soit des causes humaines qui ont concouru à laisser mourir Carvalho dans son lit, on ne peut qu'adorer celles de la Providence, qui punit quelquefois avec éclat des coupables ordinaires, tandis qu'elle tarde à frapper les monstres, et qui souvent à des peines manifestes substitue des tourmens secrets d'une impression plus longue et plus vive. Cromwel teint du sang de son roi, n'est-il pas mort au faîte de sa puissance? mais ignore-t-on quel enfer il porta avec soi? (*Voyez* son article.) Et Carvalho put-il goûter au milieu des emprisonnemens et des massacres qui désolaient la capitale et les provinces, un moment de sécurité et de paix? Le glaive de la vengeance divine et humaine n'était-il pas sans cesse présent à ses yeux et suspendu sur sa tête? Ceux même qui, au moment de sa disgrâce, le dévouaient à la mort, conviennent que son supplice a été mieux assorti à ses délits. Que le fer termine les excès d'un scélérat ordinaire; pour un tyran glorieux l'humiliation est le comble du châtiment. Aman sentit plus vivement que la mort l'obligation de promener Mardochée en triomphe parmi les rues de la capitale de l'empire de Perse... Qu'on juge de l'agitation de cette âme altière et féroce, en voyant ses ennemis écrasés, reparaître, par une espèce de résurrection, dans toute la gloire de l'innocence et de la considération

publique; publier les arrêts prononcés en leur faveur, qui étaient autant de manifestations de ses iniquités; sortir de ses mains les sommes immenses que sa rapacité avait amassées par les voies les plus iniques, et dont la justice ordonna la restitution (1); un peuple entier s'acharner à l'abolition de son médaillon, le charger d'ordure, et enfin le détruire avec tous les transports qu'inspire la délivrance après la plus morgante oppression. Ce genre de tourment, suivi de l'exil et d'une longue infirmité, d'une lèpre humiliante et dégoûtante, est bien propre à absoudre la Providence des reproches que des hommes inconsidérés font à la lenteur et au secret de ses opérations, et à rappeler à l'esprit du lecteur philosophe ces beaux vers de Claudien :

Sæpe mihi dubium traxit sententia mentem,
Curarent Superi terras, an nullus inesset
Rector, et incerto fluerent mortalia casu.
Abstulit hunc tandem Rufini pœna tumultum,
Absolvitque Deos.

Quelques-uns ont cru que dans son exil, et durant l'espace qui s'écoula entre sa disgrâce et sa mort, ce tyran avait tâché d'expier ses crimes par le repentir. Ce qu'il y a de certain, c'est que lorsque l'évêque de Coïmbre, Michel dell' Annunciata (*voyez* ce nom), alla le voir à sa terre de Pombal, il le trouva à genoux avec sa famille au milieu de la cour, lui demandant pardon et sa bénédiction. L'on ne peut douter aussi qu'il n'ait été que l'instrument de la secte philosophique et jansénistique, qui le crut propre à préluder aux opérations depuis long-temps projetées, et dont les premières sont expliquées par les dernières. (Il y a plusieurs ouvrages sur la vie et le ministère de Pombal, et entre autres celui intitulé : *Anecdotes du ministère de Sébastien-Josephe-Carvalho comte d'Ocyras, marquis de Pombal*, 1784; un autre ayant pour titre : *Administration de dom Sébastien-Joseph Carvalho*, etc. 4 vol. in-12, 1788, n'est qu'une apologie.)

(1) Elles ne se retrouvèrent pas toutes, s'il est vrai, comme il en est convenu lui-même, qu'il avait dépensé 800,000 ducats pour la destruction des jésuites, somme que d'autres portent à 1,200,000. (*Voyez* le *Journ. hist. et litt.*, 19 juin 1792, p. 260.)

*POMERANCE, ou POMERANCIO (Christophe RONCALLI), dit le chevalier dalle, peintre italien, né à Pomérance en Toscane, en 1561. Ayant acquis de la réputation, il fut appelé à Rome, où il peignit au Vatican la chapelle Clémentine, et y représenta la *Punition d'Ananie et de Saphire*. Il fit aussi des cartons pour des mosaïques. On voit encore dans l'église de Saint-Philippe de Néri de Naples un de ses tableaux sur la *nativité de J. C.* où règne un bon ton de couleur, et où l'on remarque surtout la tête de la Vierge, qui est peinte de main de maître. Pomerancio voyagea dans différentes parties de l'Europe. Il avait un beau coloris, une touche légère, de l'harmonie et du clair-obscur; mais on lui reproche en même temps un génie trop libre, des attitudes outrées, des cheveux peu naturels. Malgré ces défauts, son génie est pittoresque, et il a mérité justement une place parmi les bons artistes. Il mourut à Rome en 1626.

POMÈRE (Julien) *Pomerius*, né dans la Mauritanie, passa dans les Gaules, et fut ordonné prêtre, après y avoir enseigné la rhétorique. Il vivait encore en 496. C'est lui qui est auteur du livre *De la vie contemplative*, ou *des vertus et des vices*, ouvrage qu'on a long-temps attribué à saint Prosper, et qui se trouve dans ses *OEuvres*. Saint Julien de Tolède ayant aussi porté le nom de *Pomère*, quelques écrivains l'ont confondu, mais très mal à propos, avec Julien Pomère. Pomère de Mauritanie vivait au 5e siècle, et l'autre ne parut que 200 ans après.

POMET (Pierre), né à Paris en 1658, acquit autant de réputation que de richesses dans la profession de marchand droguiste, qu'il y exerça long-temps. Il rassembla à grands frais, de tous les pays, les drogues de toute espèce. Il fit les démonstrations de son droguier au jardin du roi, et donna le *Catalogue de toutes les drogues* contenues dans son magasin, Paris, 1695 et 1709. Il se proposait de publier la description de toutes les raretés de son cabinet; mais il n'en eut pas le temps, étant mort à Paris en 1699, le jour même qu'on lui expédia le brevet d'une pension que Louis XIV

lui accorda. On a de lui un excellent ouvrage que Joseph Pomet, son fils, a fait réimprimer en 1735, en 2 vol. in-4, sous le titre d'*Histoire générale des drogues*. Il avait déjà paru à Paris en 1694, in-fol. et les figures de cette première édition sont plus belles que celles de la seconde. Il a été traduit en allemand, Leipsick, 1717, in-fol., et en anglais, Londres, 1725, in-4.

POMEY (François), jésuite, né dans le comtat Venaissin en 1618, fut longtemps préfet des basses classes à Lyon, où il mourut en 1673. C'est un de ces hommes qui semblent faits pour instruire la jeunesse par leur zèle, leur patience, leur méthode et leurs talens. Ses principaux ouvrages sont : 1° un *Dictionnaire français-latin*, in-4, dont on ne se sert plus dans les classes, depuis qu'on en a fait de meilleurs; 2° *Flos latinitatis*. C'est un bon abrégé du Dictionnaire de Robert Etienne ; 3° *Indiculus universalis*, en français-latin, Lyon, in-12, imprimé plusieurs fois. Georges-Matthias Koning en a donné une édition en quatre langues, Nuremberg, 1698. On en a donné aussi une édition avec l'italien, Venise, 1682. L'abbé Dinouart en a publié une nouvelle édition française-latine, corrigée, augmentée, et selon quelques-uns gâtée et bouleversée, Paris, 1756, in-12 ; 4° Des *Colloques* scolastiques et moraux ; 5° *Libitina* ou *Traité des funérailles des anciens* en latin ; 6° un *Traité des particules*, en français ; 7° *Pantheum mysticum*, *seu Fabularum historia* ; Utrecht, 1697, in-8, avec figures. C'est une mythologie assez bonne, qui a été traduite en français par M. du Manant, Paris, 1715. 8° *Novus rhetoricæ candidatus*, dont le Père Jouvenci donna en 1712 une nouvelle édition, corrigée et augmentée, à l'usage des rhétoriciens du collége des jésuites de Paris.

POMIS (David de). *Voyez* David.

POMMERAYE (Dom Jean-François), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Rouen en 1617, renonça à toutes les charges de son ordre, pour se livrer entièrement à l'étude. Il mourut d'apoplexie dans la maison du savant Bulteau, auquel il était allé rendre visite, en 1687, à 70 ans. L'amour de l'étude et celui de son état étaient ses plus grandes passions. On a de lui plusieurs ouvrages pesamment écrits, mais pleins de recherches laborieuses. Les principaux sont : 1° l'*Histoire de l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen*, et celles de *Saint-Amand*, *de Sainte-Catherine*, de la même ville, in-fol., 1662 ; 2° l'*Histoire des archevêques de Rouen*, in-fol., 1667. C'est le meilleur de ses ouvrages. 3° L'*Histoire de la cathédrale de Rouen*, in-4 ; 4° un *Recueil des conciles et synodes de Rouen*, in-4, 1677. On préfère la collection des mêmes conciles donnée par le Père Bessin. 5° *Pratique journalière de l'aumône*, in-12. C'est une exhortation de donner à ceux qui ont la charité de quêter en faveur des pauvres.

* POMMEREUL (François-Réné-Jean, Baron de), officier-général et administrateur, né à Fougères le 12 décembre 1745, d'une famille noble, entra en 1765 dans le corps de l'artillerie en qualité d'officier. Après avoir été employé au siége de Corfou, il parvint au rang de capitaine dans la même arme. Il était pourvu de ce grade à l'époque où éclata la révolution. Partisan de toutes les innovations irréligieuses et politiques proclamées alors, il mérita les faveurs du nouveau gouvernement, et en 1790 il fut envoyé à Naples pour y organiser l'artillerie sur le même pied qu'en France, et ce fut là qu'il obtint successivement les grades de colonel, de brigadier et de maréchal de camp. Lorsque le gouvernement napolitain entra dans la coalition des puissances étrangères contre la république française en 1793, Pommereul sollicita ses passeports pour revenir en France ; mais ils lui furent refusés, sous le prétexte assez plausible qu'il connaissait l'état des forces napolitaines. Mais, pendant ce temps-là, il fut inscrit en France sur la liste des émigrés; ses biens furent vendus, et sa famille incarcérée. Dès qu'il en eut la nouvelle, il s'empressa de réclamer de nouveau, et

dans le mois de juin 1795, il obtint enfin ses passeports. Il se rendit aussitôt auprès du ministre de France à Florence pour obtenir la radiation de son nom de la liste des émigrés : ce qui lui fut accordé seulement dans le mois d'avril 1796. De retour en France il reprit du service, et, quoiqu'il n'ait fait aucune action d'éclat, il parvint au grade de général de division. Alors dégoûté de la carrière militaire, dans laquelle il n'avait pas brillé, il entra dans l'administration, et devint préfet d'Indre-et-Loire. Ce fut dans cette place qu'affectant avec la dernière inconvenance sa haine pour tout sentiment religieux, il fit publier officiellement un almanach dans lequel les noms des saints étaient remplacés par ceux des philosophes. Cette publication causa un grand scandale, et, pour l'en punir, le gouvernement le transféra dans une des plus importantes préfectures. Il passa à Lille, et administra ce département jusqu'en 1810, où il fut nommé conseiller d'état et peu de temps après, lors de la disgrâce de M. Portalis, Buonaparte lui confia la direction générale de l'imprimerie et de la librairie. Pommereul se déshonora dans son administration par toutes les bassesses et les turpitudes d'une âme vile et mercenaire. Il se vantait de n'avoir été élevé aux fonctions qu'il occupait, que pour persécuter le pape, et il s'acquitta de sa commission avec une fidélité dont on dut être satisfait. Privé de son emploi à la rentrée du roi, il resta sans fonction jusqu'au 20 mars 1815, époque à laquelle il rentra au conseil d'état. Au second retour du roi, il fut compris dans l'ordonnance du 14 juillet, qui le força à quitter la France : il se réfugia à Bruxelles, d'où il reçut ordre de s'éloigner en août 1816, après avoir été arrêté et gardé à vue pendant plusieurs jours. Il obtint dans la suite de rentrer en France, et il est mort à Paris en 1822. Parmi les ouvrages qui nous restent de lui, on distingue : 1° *Histoire de l'île de Corse*, 1779. L'éloge qu'il faisait dans cet ouvrage de la famille de Buonaparte, alors peu illustre, a beaucoup contribué à la faveur dont il a joui constamment. 2° *Recherches sur l'origine de l'esclavage religieux et politique du peuple en France*, 1781 ; 3° *Des chemins et des moyens les moins onéreux au peuple et à l'état de les construire et de les entretenir*, 1781 ; 4° *Manuel d'Epictète, précédé des réflexions sur ce philosophe et sur la morale des stoïciens*, 1783 ; 5° *Réflexions sur l'Histoire des Russes, par M. Lévesque*, 1783 ; 6° *Etrennes au clergé de France*, ou *Explication d'un des plus grands mystères de l'Eglise*, 1786 : ouvrage dans lequel le clergé est traité avec le dernier mépris ; 7° *Essais minéralogiques sur la solfatare de Pouzoles*, traduit de l'italien, 1792 ; 8° *Observations sur le droit de passe, proposé pour subvenir à la confection des chemins*, 1796 ; 9° *Vues générales sur l'Italie et Malte, dans leurs rapports politiques avec la république française, et sur les limites de la France à la rive gauche du Rhin*, 1797 ; 10° *Campagne du général Buonaparte en Italie*, 1797 ; 11° *L'Art de voir dans les beaux arts*, traduit de l'italien ; 12° *Voyage physique et lithologique dans la Campanie*, par Scipion Breislak, traduit de l'italien ; 13° *Mémoire sur les funérailles et les sépultures*, 1801. Il a aussi coopéré à l'*Art de vérifier les dates*, au *Dictionnaire géographique et historique* de Bretagne, à l'*Encyclopédie*, etc. Lalande l'avait placé dans son *Dictionnaire* des athées, et il était bien digne de cet honneur. Pommereul joua un grand rôle dans l'organisation du culte théophilantropique.

POMPADOUR (Jeanne-Antoinette Poisson, marquise de), était fille d'un fermier de la Ferté-sous-Jouare, ou, selon d'autres, d'un boucher des Invalides, qui fut accusé de malversations, condamné et obligé de prendre la fuite. Née en 1722, elle reçut de sa mère une éducation soignée ; elle était mariée à M. Lenormand l'Etioles, quand elle succéda, auprès de Louis XV, à la faveur de madame de Châteauroux. Elle fut créée marquise de Pompadour en 1745, et jouit d'un grand crédit. Elle mourut, en 1764,

à 44 ans, après avoir vu sa faveur en durer 20. On a publié après sa mort : 1° ses *Mémoires*, 2 vol. in-8, 1765. Dans ce livre, on la fait l'arbitre de la guerre et de la paix, et le mobile de la disgrâce ou de la faveur des ministres et des généraux. Il est certain qu'elle avait dans tout cela une très grande influence. (Mais cet ouvrage est apocryphe. Les *Mémoires historiques et anecdotes de la cour de France pendant la faveur de la marquise de Pompadour, ouvrage conservé dans le portefeuille de la maréchale d'Estrées*, Paris, 1802, in-8, publié par Soulavie, paraissent tirés d'une source plus authentique.) 2° Des *Lettres*, 3 brochures in-8, beaucoup mieux écrites que ses *Mémoires*, mais qui ne sont pas plus d'elle que ce dernier ouvrage. L'auteur des lettres l'a peinte assez au naturel. On la voit ennuyée et malheureuse au sein de la grandeur. *Voyez* Crébillon (Claude-Prosper). (M. A. A. Barbier, *Dictionnaire des anonymes*, 2e édition, attribue cet ouvrage à M. de Barbé-Marbois. M. Crawfurd a livré au public le *journal d'une femme de chambre* (madame du Hausset) de madame la *marquise de Pompadour* dans ses *mélanges d'histoire et de littérature*, Paris, 1809, in-4. Ce *journal* a été réimprimé dans la *collection des mémoires sur la Révolution* chez les frères Baudoin. On y a trouvé beaucoup de détails sur cette favorite et sur la vie privée de Louis XV : M. Crawfurd tenait le manuscrit original de M. Senax de Meithan, lequel le devait lui-même à un ami du marquis de Marigny.)

POMPÉE le Grand (Cneïus Pompeïus Magnus), fils de Pompée Strabon et de Lucilia, d'une famille noble, naquit l'an 106 avant J. C., la même année que Cicéron. Il apprit le métier de la guerre sous son père, un des plus habiles capitaines de son temps. Dès l'âge de 23 ans, il leva de son chef trois légions, qu'il mena à Sylla. Trois ans après, il reprit la Sicile et l'Afrique sur les proscrits, et mérita les honneurs du triomphe, l'an 81 avant J. C. Après la mort de Sylla, il obligea Lépidus à sortir de Rome, et porta la guerre en Espagne contre Sertorius. Cette guerre étant heureusement terminée, il triompha une deuxième fois, l'an 73 avant J. C., n'étant encore que simple chevalier romain. Pompée fut élu consul quelques jours après. Il rétablit, pendant son consulat, la puissance des tribuns, extermina les pirates, remporta de grands avantages contre Tigrane et contre Mithridate, pénétra, par ses victoires, dans la Médie, dans l'Albanie et dans l'Ibérie; soumit les Colques, les Achéens et les Juifs, et retourna en Italie avec plus de puissance et de grandeur que les Romains ni lui-même n'auraient osé l'espérer. Ayant congédié ses troupes, il rentra dans Rome en homme privé et en simple citoyen. Cette modestie, après la victoire, lui gagna tous les cœurs. Il triompha pendant trois jours avec une magnificence qui le flatta moins que les acclamations du peuple. Sa gloire lui fit des ennemis et des jaloux. Pour les repousser, il s'unit à Crassus et à César. Tous les trois jurèrent de se servir mutuellement. Julie, fille de César, que Pompée épousa, fut le lien de cette union. Ces deux grands hommes, unis par le sang et par la politique, et soutenus par Crassus, formèrent ce que les historiens appellent le *premier triumvirat*, vers l'an 60 avant J. C. Ce fut la première époque de la destruction du pouvoir consulaire et populaire, qui fléchit bientôt sous une autorité que le génie, le crédit et les richesses rendaient inébranlable. Caton vit porter ce coup et ne put le parer : *Nous avons des maîtres*, s'écria-t-il, *et c'en est fait de la république*. Pompée ayant été élu consul avec Crassus, on voulut donner la préture à Caton, poar contre-balancer leur pouvoir; mais Pompée feignit qu'il avait paru des signes au ciel, qui devaient l'empêcher d'avoir cette charge. Ses prétentions ne s'arrêtèrent pas là ; il voulut tenir tout de la reconnaissance de ses concitoyens. Il avait presque triplé les revenus de la république, et tellement reculé les frontières de l'empire, que l'Asie mineure, qui, avant ses victoires, était la dernière des provinces du peuple romain, en occupait alors le

centre. Cependant Pompée, par une conduite imprudente, se donnait un rival redoutable, ou plutôt un maître dans la personne de César. Il s'en aperçut, et travailla à l'abattre. Le sénat l'ayant nommé gouverneur d'Afrique et d'Espagne, il se contenta de gouverner ces provinces par ses lieutenans, quoique la chose fût sans exemple, pendant qu'il s'occupait à Rome à captiver la bienveillance du peuple par des jeux et des spectacles. Il en donna de si magnifiques, à l'occasion de la dédicace d'un théâtre qu'il avait fait construire, et dont les ruines existent encore, qu'au rapport de Cicéron, la pompe de l'appareil en fit entièrement disparaître la gaieté. Ce théâtre, le premier qui ait été bâti d'une manière permanente, était assez vaste pour contenir 40,000 personnes. L'an 52 avant J. C., il fut créé seul consul, élection sans exemple, autorisée par Caton et par le sénat, mais qui brouilla Pompée avec César. Ils n'étaient plus liés depuis quelque temps par les mêmes nœuds qu'autrefois. Julie était morte, et Pompée venait d'épouser Cornélia, fille de Métellus Scipion, qu'il associa à son consulat. César, pour se rendre maître de la république, voulait en même temps garder le gouvernement des Gaules, et obtenir le consulat. Le sénat, à la sollicitation de Pompée, rendit un décret par lequel il devait être regardé comme ennemi de la patrie, s'il ne quittait son armée dans trois mois. Tel fut le premier acte d'hostilité entre ces deux rivaux de gloire et de puissance. Pompée ne l'aurait peut-être jamais fait, sans l'occasion qu'il eut de reconnaître combien la plupart des Romains lui étaient attachés. Réchappé d'une maladie, contre toute espérance, il eut le plaisir de voir toute l'Italie entière célébrer sa convalescence par des fêtes. Cet événement le rendit présomptueux, et quelqu'un lui ayant dit que si César marchait contre Rome, on ne voyait rien qui pût l'arrêter : « En quelque lieu de l'Italie, ré» pondit-il, que je frappe la terre de » mon pied, il en sortira des légions. » César se présenta bientôt pour le combattre ; ce Pompée, qui devait faire sortir des légions par un seul mouvement du pied, se retira de Rome avec les consuls, et se renferma dans Brindes, d'où il passa bientôt dans la Grèce. Il eut le bonheur de mettre l'Orient dans ses intérêts, et forma deux grandes armées, une de terre et l'autre de mer. César l'y suivit ; mais Pompée évita soigneusement d'en venir à une action décisive. Son adversaire, sentant qu'il ne pouvait l'y contraindre, prit la résolution de l'enfermer dans des lignes, et en vint à bout, quoiqu'il eût un tiers moins de troupes. Pompée, menacé des dernières extrémités, attaque les lignes et les force. La déroute de ses ennemis fut si complète, qu'on ne doute point que la fortune ne se fût entièrement déclarée pour lui, s'il eût marché droit au camp de César. Ce dernier en convenait lui-même, et disait, en parlant de cette journée, *que la victoire était aux ennemis, si leur chef avait su vaincre*. Il y eut bientôt une nouvelle bataille à Pharsale, l'an 48 avant Jésus-Christ. Dans cette journée, à jamais mémorable, la cavalerie de Pompée prit lâchement la fuite. (Elle était composée de la plus brillante jeunesse romaine. César connaissait sa mollesse, et le soin qu'un jeune Romain prenait de sa personne : il donna ordre à ses soldats de les frapper à la figure. Aux premiers coups, cette jeunesse efféminée se dispersa.) Les soldats de César attaquèrent le camp du général ennemi, qui, découragé par la déroute de ses troupes, se réfugia sur des hauteurs, d'où il s'enfuit par mer en Egypte, auprès de Ptolémée. Ce monarque, à qui il demanda une retraite dans ses états, chargea deux de ses officiers de l'aller recevoir, et de le poignarder à l'instant. Le grand et malheureux Pompée passe, accompagné de peu de soldats et de domestiques, dans la chaloupe qui devait le porter à terre. Mais aussitôt Achillas et Septimius, c'étaient les noms des deux officiers, le tuèrent, à la vue de sa femme, qui le conduisait des yeux, du vaisseau où il l'avait laissé. Son corps demeura quelque temps sans sépulture sur

le bord de la mer. Un de ses affranchis et un de ses anciens soldats le brûlèrent, suivant l'usage des anciens, et couvrirent ses cendres d'un petit monceau de terre. Tel fut le tombeau du grand Pompée. César, à qui on porta sa tête, versa des larmes sur son sort, et lui fit élever un tombeau plus digne de lui. Mais il y a lieu de douter que ces larmes aient été sincères. (*Voyez* César.) On a remarqué que la fortune de Pompée et sa longue chaîne de victoires finirent après la démarche imprudente qu'il fit d'entrer dans le temple de Jérusalem, de se faire montrer le trésor et ouvrir le *Sancta Sanctorum*. (*Voyez* Crassus.) La sainteté du temple, » dit Flave Josèphe, fut violée d'une » étrange sorte; car au lieu que jusqu'a- » lors les profanes, non seulement n'a- » vaient jamais mis le pied dans le sanc- » tuaire, mais ne l'avaient jamais vu, » Pompée y entra avec plusieurs de sa » suite. » Cependant, il faut rendre justice au généreux Romain; ces trésors qui tentèrent Crassus, Pompée les vit et ne toucha à rien : exemple qui doit faire rougir plus d'un prince chrétien, qu'une philosophie impie a travestis en spoliateurs des lieux saints. S'il fut digne d'entrer en concurrence pour la valeur avec César, il lui fut toujours supérieur par la pureté des mœurs et la modération des sentimens. César voulut être le maître du monde, et Pompée ne voulut en être que le premier citoyen. Il fut ami constant, ennemi modéré, citoyen paisible, tant qu'il ne craignit point de rival. Sa vie privée offre plusieurs traits dignes d'un sage. Son médecin lui ayant ordonné, dans une maladie, de manger de la grive, ses valets lui dirent qu'en été on ne pouvait trouver cet oiseau nulle part que chez Lucullus, qui en engraissait chez lui. Pompée ne voulut point qu'on allât lui en demander, et dit à son médecin : » Quoi! Pompée serait donc un homme » mort, si Lucullus n'était un monstre » perdu de mollesse et de luxure? » Il commanda en même temps qu'on lui servît un autre oiseau qui ne fût pas si difficile à trouver. Salluste l'a durement jugé par cette courte sentence : *Oris probi, animo inverecundo*. Il se peut, sans doute, que les paroles et les dehors de Pompée n'aient pas toujours été d'accord avec son cœur, et qu'il n'ait pas assez aimé la vertu pour lui sacrifier en secret; mais il serait difficile de trouver un de ces anciens héros qui lui eût sacrifié de la sorte. Cicéron en parle avec plus de justice dans la belle oraison *Pro lege Manilia*. Moline a donné l'*Histoire du grand Pompée*, Paris, 1777, 2 vol. in-12.

POMPÉE (Cneïus et Sextus), fils du précédent, avaient mis une puissante armée en campagne, lorsque leur illustre père leur fut enlevé. Jules-César les poursuivit en Espagne, et les défit à la bataille de Murcie, l'an 45 avant J. C. Cneïus y fut tué. Sextus, son cadet, se rendit maître de la Sicile, où sa domination ne fut pas de longue durée. Il perdit dans un grand combat sur mer la puissante flotte dont il était le maître, et fut entièrement défait par Octave et Lépidus. Il passa en Asie avec sept vaisseaux seulement, lui qui auparavant en avait eu jusqu'à 350. L'impuissance où il était de soutenir la guerre l'obligea de se retirer en Arménie, où Antoine lui fit donner la mort, l'an 35 avant J.C.

POMPÉE. *Voyez* Trogue.

POMPEI (Le comte Alexandre), architecte, naquit à Vérone en janvier 1705 ou 1706, étudia à Naples chez les jésuites : revenu dans sa patrie, il se consacra entièrement à l'architecture, et y montra beaucoup de talent. Plusieurs des palais qui décorent Vérone furent élevés sous sa direction; on y remarque les principes du goût alliés à ceux de l'art. Pompei mourut en 1772 ; il a laissé : *Li cinque ordini de'll architettura M. San-micheli, descriti e pubblicati*, Vérone, 1755, in-fol.

* POMPEI (Jérôme), de la même famille que le précédent, gentilhomme de Vérone, où il naquit le 18 avril 1731, embrassa plusieurs études à la fois, et devint en peu de temps un des hommes les plus instruits de l'Italie. Orateur, philosophe, théologien et poète, il acquit une grande réputation. Il cultiva néanmoins plus particulièrement la poésie, et mourut le 4 février 1788. On cite de lui les

ouvrages suivans : 1° *Canzoni pastorali, con alcuni Idillii di Teocrito e di Mosco, tradotti in versi italiani*, Vérone, 1764, in-8, dédiées au cardinal Albani ; 2° *Nuove Canzoni pastorali*, *odi*, *sonetti*, *traduzzioni*, etc., Vérone, 1779 ; 3° *Les vies des hommes illustres de Plutarque*, traduites en italien, ibid., 1773, 4 vol. in-4, Naples, 1784 ; 4° *Ipermenestra*, tragédie, 1767 ; *Callirhoe*, tragédie, 1769, etc. (La vie de Pompéi a été écrite en latin par le Père Fontana, Vérone, 1790, et insérée dans le tom. 5 du *Vitæ Italorum* de Fabroni. Son *Eloge* en italien par H. Pindemonte se trouve dans le *Journal de Pise*, tom. 7, p. 272.)

POMPÉIA, troisième femme de Jules-César, fille de Q. Pompée, fut mariée à ce héros après la mort de Cornélie ; mais son époux la répudia bientôt après. Il la soupçonnait d'avoir eu commerce avec Clodius, qui s'était glissé en habit de femme, pendant les cérémonies publiques de la fête de la Bonne-Déesse. On voulait engager César de déposer contre elle ; il le refusa, en disant *qu'il ne la croyait point coupable* ; cependant, par une inconséquence digne de ces temps ténébreux, il la renvoya, sous le ridicule prétexte que *la femme de César* (le plus luxurieux des Romains (*ne devait pas seulement être exempte de crimes, mais même de soupçon*.

POMPÉIEN. *Voyez* LUCILLE.

* POMPEIO LEONIS, célèbre sculpteur itulien, naquit en 1538, et après avoir acquis un renom dans l'Italie, vint en Espagne, où l'appela Philippe II. Pompeio orna le maître-autel de l'église de l'Escurial de *quinze statues* et d'un *crucifix* qui font l'admiration de tous les connaisseurs : ce sont ses plus beaux ouvrages. Il mourut vers 1605.

* POMPIGNAN (Jean-Georges de). *Voyez* FRANC (Le) de Pompignan. L'*Ami de la religion* nous a indiqué dans son n° 2088, page 468, où il rend le compte le plus avantageux de notre édition, une inexactitude commise par Feller : nous ne l'avons point réparée, car elle nous avait échappée. Nous nous empressons de répondre à son désir et au besoin que nous avons de rendre notre édition aussi bonne que possible. L'article de Feller reproduit un jugement âpre et injuste de l'abbé Barruel sur ce prélat : nous indiquerons la réponse que l'abbé Emery a faite à l'abbé Barruel ; elle se trouve dans la préface des *Lettres à un évêque* par M. de Pompignan. Ce savant et pieux ecclésiastique repousse les reproches qui avaient été adressés à ce prélat. Voici le plus grave. La constitution civile du clergé menaçait la France d'un schisme. Le 10 juillet 1790 le pape Pie VI envoya à l'ancien archevêque de Vienne une bulle où il blâmait les nouveaux décrets et où il l'engageait à détourner le roi d'y donner la sanction : le même jour il avait écrit dans le même sens à M. de Cicé, archevêque de Bordeaux, et à Louis XVI. Cependant le roi sanctionna la constitution civile du clergé le 24 août. Ce n'est pas seulement l'abbé Barruel qui a blâmé la conduite que tint dans cette circonstance M. de Pompignan : l'évêque de Blois, M. de Thémine dans son *ordonnance* de 1791, et M. l'abbé N.-S. Guillon dans sa collection des brefs du St.-Siége, tome 1er, page 38, parlent de ce prélat avec sévérité. Nous renvoyons ceux qui voudront étudier cette question, à la *Notice* qu'a donnée M. l'abbé Emery à la tête des *Lettres à un évêque* par M. de Pompignan. Ce qu'il y a de certain, c'est que c'est le 24 août que fut apposée la signature du roi au bas de la constitution, et que, dès le 17 du même mois, M. de Pompignan n'assistait plus au conseil, retenu chez lui par la maladie qui le conduisit au tombeau ; c'est que M. de Pompignan répondit au pape et lui promit de faire ce qui était en lui pour seconder ses vues. Le bref de Pie VI ne fut pas publié : faut-il l'attribuer à une réserve commandée par les circonstances, ou aux ordres même du roi ? c'est ce que nous ne nous permettrons pas de décider. *Voyez* une *Notice* sur ce prélat dans les *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique pendant le 18e siècle*. L'*Ami de la religion* parle d'une *Notice* plus étendue ; mais elle est encore inédite. Nous donnons ici la liste des ouvrages de M. de

Pompignan : 1° Une *Instruction pastorale aux nouveaux convertis de son diocèse*, Montauban, 1751; c'est un ouvrage de controverse, court, mais solide; 2° *Questions sur l'incrédulité*, 1753, in-12; l'auteur y traite cinq questions. Cet ouvrage, un des premiers qui parurent contre la philosophie naissante, est plein de sens et de modération. 3° *Le véritable usage de l'autorité séculière dans les matières qui concernent la religion*, 1753, in-12. C'est une défense des droits de l'Eglise contre les entreprises du parlement. 4° *La dévotion réconciliée avec l'esprit*, 1754, 7 vol. in-12, souvent réimprimé; 5° *Controverse politique sur l'autorité de l'Eglise*, ou *Lettres de M. D. C. à M. l'évêque du Puy, avec les réponses de ce prélat*, 1757, in-12. Cette controverse fut provoquée par les *Questions sur l'incrédulité*. Il y a deux *lettres* sous le nom d'un ministre protestant, avec les deux *réponses* du prélat. Grillet nous apprend que l'ouvrage est du chanoine Favre d'Anneci, sous le nom du ministre des Certolz. 6° *L'incrédulité convaincue par les prophéties*, 1759, 3 vol. in-12; 7° *Instruction pastorale sur la prétendue philosophie des incrédules modernes*, 1764, 2 vol. in-12; 8° *Instruction pastorale sur l'hérésie*, 1766, in-4. Il y eut une *Lettre à l'évêque du Puy* sur cette instruction; cette *Lettre*, 1766, 80 pages in-12, est une réclamation en faveur des appelans; 9° *Défense des actes du clergé, concernant la religion*, 1769; c'est une réponse au réquisitoire violent de M. de Castillon, avocat-général à Aix; 10° *La religion vengée de l'incrédulité par l'incrédulité elle-même*, 1772, in-12; 11° les *Lettres à un évêque sur divers points de morale et de discipline*, 1802, 2 vol. in-8; cet ouvrage posthume a été publié par le sage abbé Emery, qui y a joint la *Notice* dont nous avons parlé sur la *vie du prélat*. L'éditeur annonce qu'il existe, en manuscrit, un *Traité dogmatique et moral sur le jugement dernier et la résurrection des morts*, et un assez grand ouvrage *sur les jésuites*. M. de Pompignan avait écrit au roi, le 16 avril 1762, une lettre en faveur de ces religieux. On pourrait joindre des *Discours* prononcés en différentes occasions : par exemple, les *Oraisons funèbres de la Dauphine* en 1747, et de *la reine Marie Leczinska*, en 1768; des *Mandemens*, et des *Rapports* faits dans les assemblées du clergé.

POMPONACE ou POMPONAZZI (Pierre), en latin *Pomponatius*, né dans la ville de Mantoue en 1462, était de si petite taille, qu'il ne s'en fallait guères qu'il ne fût un nain. Mais la nature avait réparé ce défaut en lui accordant beaucoup d'esprit. Il enseigna la philosophie à Padoue et en plusieurs autres villes d'Italie, avec une réputation extraordinaire. Son livre *De immortalitate animæ*, en 1534, in-12, dans lequel il soutient qu'Aristote ne la croit point, et que l'on ne peut la prouver que par l'Ecriture sainte et par l'autorité de l'Eglise, fut vivement attaqué. La première assertion pouvait être vraie, et l'on comprend que l'autorité du pédagogue grec est peu de chose en cette matière (*voy.* ORÉGIUS) : mais la seconde est dangereuse et fausse; car quand toute autre preuve philosophique manquerait à ce dogme, les notions de morale, l'idée ineffaçable du vice et de la vertu, en formeraient une démonstration complète. Cependant le cardinal Bembo, qu'on prit pour arbitre dans cette affaire, tâcha de lui donner un tour favorable, et Pomponace obtint une nouvelle permission de publier son livre. Il trouva alors des apologistes; mais il lui resta encore beaucoup d'adversaires. Théophile Raynaud prétend que son ouvrage de l'*immortalité de l'âme* fut jugé digne du feu par les Vénitiens, et qu'il fut désavoué par son propre père. Le cinquième concile de Latran le condamna. Il paraît que, non content de rejeter les preuves naturelles d'une vérité aussi consolante que parfaitement assortie à toutes les notions humaines, Pomponace voulait mettre une espèce d'opposition entre la foi et la raison, deux choses qui, dans un bon esprit, sont toujours d'accord. Un auteur protestant a depuis renouvelé cette erreur. (*Voyez* HOFFMAN Daniel.) Son livre *des enchantemens* n'excita pas moins de rumeur. On

le mit à l'*index*. L'auteur veut y prouver que ce qu'on dit de la magie et des sortiléges ne doit aucunement être attribué au démon. Mais, en même temps qu'il combat la magie, il donne un pouvoir fort étrange aux astres ; il leur attribue tous les effets miraculeux, et en fait dépendre les lois et la religion. Telle est l'inconséquence de l'esprit humain abandonné à lui-même, que rejetant des vérités reconnues, il les remplace par les fruits d'une imagination inquiète et égarée. On place la mort de Pomponace en 1525, à 63 ans. Elle fut causée par une rétention d'urine. Il s'était fait cette épitaphe, qui marque assez bien son esprit flottant, bizarre et capricieux : *Hic sepultus jaceo. Quare ? nescio, nec si scis, aut nescis, curo. Si vales, bene est : vivens valui. Fortasse nunc valeo ; si, aut non, dicere nequeo.* Quoiqu'une foule d'écrivains catholiques et protestans l'aient accusé d'irréligion, on assure qu'il fit une fin très chrétienne, son incrédulité étant, comme chez beaucoup d'autres, plus dans sa bouche et dans sa plume que dans son esprit. Les ouvrages philosophiques de Pomponace furent recueillis à Venise, en 1625, in-fol., sous ce titre : *Petri Pomponatii opera omnia philosophica.* Cette édition est rare.

POMPONE. *Voyez* ARNAULD.

POMPONIUS-ATTICUS. *Voyez* ATTICUS.

POMPONIUS-MELA, géographe de Mellaria, dans le royaume de Grenade, est auteur d'une géographie intitulée *De situ orbis*, en trois livres. Cet ouvrage est exact et méthodique. L'auteur a su le rendre agréable par plusieurs traits d'histoire. Plusieurs savans, entre autres Vossius et Gronovius, l'ont enrichi de notes. La première édition est de 1471, in-4. Les meilleures sont celles de Leyde, 1646, in-12 ; de Gronovius, 1722, in-8, qui se joint aux éditions *cum notis variorum.* On en a encore une de Leyde, 1748, 2 vol. in-8, et une de 1761, in-4. (E. P. Fadim en a donné une autre fidèle et qui ne manque pas d'élégance. Il y a joint des notes qui forment une géographie comparée des temps anciens et modernes.) Ce géographe florissait dans le premier siècle de l'Eglise.

POMPONIUS LÆTUS (Julius), nommé mal à propos *Pierre de Calabre*, naquit, en 1425, à AmenDolara, dans la haute Calabre. Il vint de bonne heure à Rome, où ses talens le firent distinguer ; mais ayant été accusé avec d'autres savans d'avoir conjuré contre le pape Paul II, il se retira à Venise. Après la mort du pontife, il revint à Rome. Il eut dans cette ville un grand nombre de disciples, et ses leçons étaient tellement suivies, qu'elles commençaient au point du jour ; on venait souvent à minuit pour retenir une place. Sixte IV et Innocent VIII appréciaient ses talens. Cependant on l'accusait de vivre en philosophe suspect d'impiété et d'athéisme. Il était enthousiaste de l'ancienne Rome. Il ne lisait que les auteurs de la plus pure latinité, dédaignant l'Ecriture et les Pères. Il célébrait la fête de la fondation de Rome, et avait dressé des autels à Romulus. Dans la chaleur de son zèle pour le paganisme, il disait que la religion chrétienne n'était faite que pour des barbares. « Cela était » vrai, dit un auteur, dans le sens qu'elle » a instruit tous les barbares de la terre, » qu'elle les a soumis à ses lois, et rendus » heureux par des mœurs douces et par les » consolations de la foi. » Les lumières de la grâce ayant dissipé les ténèbres de sa philosophie, il mourut chrétiennement, en 1495, à 70 ans, à l'hôpital, où son indigence l'avait fait porter dans sa dernière maladie. On lui donne aussi le nom de *Julius Pomponius Sabinus*, et de *Pompinus Fortunatus.* On a de lui : 1° un *Abrégé de la vie des Césars*, depuis la mort des Gordien jusqu'à Justinien III, 1588, in-fol. ; 2° un livre *De exortu Mahumedis*, dans un recueil sur ce sujet, Bâle, 1533, in-fol. ; 3° un autre *Des magistrats romains*, in-4 ; 4° *De sacerdotiis, de legibus, ad M. Pantagathum*, in-4 ; 5° *De Romanæ urbis vetustate*, Rome, 1515, in-4 ; 6° *Vita Statii poetæ et patris ejus ; De arte grammatica*, Venise, 1484, in-4 ; 7° des *éditions* de Salluste, de Pline le Jeune, et de quelques écrits de Cicéron ; 8° des *Commentaires*

sur Quintilien, sur Columelle et sur Virgile, etc. Sabellius, son disciple, a écrit sa *Vie*.

PONA (Jean-Baptiste), mort à Vérone sa patrie en 1588, à la fleur de son âge, est auteur 1° d'un ouvrage critique qui a pour titre : *Diatribe de rebus philosophicis*, Venise, 1590 ; 2° de *Poésies* latines ; 3° d'une pastorale intitulée *il Terrino*, etc. — Il ne faut pas le confondre avec Jean PONA, son frère, habile botaniste, apothicaire de Vérone, dont on a : 1° *Plantæ quæ in Baldo monte et in via a Verona ad Baldum reperiuntur*, Vérone, 1595, in-4 ; et dans l'*Historia rariorum stirpium* de Charles de l'Ecluse, Anvers, 1901, in-fol. Cet ouvrage a été traduit en italien, et a paru sous le titre de *Monte Baldo descritto*, Venise, 1617, in-4 ; 2° *Del vero balsamo degli antichi*, Venise, 1623, in-4.

PONA (François), né à Vérone en 1594, y exerça la médecine, et mourut vers 1652. On a de lui : 1° *Medicina animæ*, 1629, in-4 ; 2° *La Lucerna di Eureta Misoscolo*, 1627, in-4. C'est un entretien qu'il a avec sa lampe, laquelle, suivant les principes des pythagoriciens, était animée d'une âme qui avait passé par plusieurs corps. 3° *Saturnalia*, 1632, in-8 ; 4° l'*Hormondo*, 1635, in-4 : c'est un roman ; 5° *La Messalina*, in-4, autre roman ; 6° des *Tragédies* et des *Comédies* ; 7° *La Galleria delle donne celebri*, 1641, in-12 ; 8° l'*Adamo, poema*, 1664, in-16 ; 9° *Della contraria forza di due begli occhi*, in-4, etc.

PONCE DE LAZARE, gentilhomme du diocèse de Lodève, dans le 12e siècle, fut long-temps le fléau de sa province par ses brigandages et ses violences. Touché de la grâce, il prit la résolution de faire une pénitence aussi éclatante que ses crimes avaient été publics. Sa femme, charmée de son dessein, lui en facilita l'exécution en entrant dans un monastère. Après avoir vendu tous ses biens et ses meubles, payé ses créanciers et tous ceux à qui il avait fait tort, et donné des exemples singuliers d'humilité et de pénitence, il alla à Saint-Jacques en Galice, avec six compagnons de ses débauches qu'il avait gagnés à Dieu, et fit, selon la coutume de ce temps-là, divers autres pèlerinages. Il s'arrêta ensuite, avec ses compagnons, dans un lieu appelé *Salvanes*, qu'Arnauld du Pont, seigneur de cet endroit, lui donna. Ils y bâtirent des cabanes, et le nombre des disciples de Ponce s'étant augmenté, ils embrassèrent la règle de Cîteaux en 1136. Pierre, abbé de Mazan, leur donna l'habit, et choisit Adémare, l'un d'entre eux, pour leur abbé. Ponce ne voulut d'autre rang que celui de frère convers, et mourut quelque temps après en odeur de sainteté.

PONCE DE LA FUENTE (Constantin), *Pontius Fontius*, chanoine de Séville, et docteur en théologie de la faculté de cette ville, fut prédicateur de l'empereur Charles-Quint ; mais s'étant laissé fasciner par les nouveautés du protestantisme, il apostasia et embrassa ce parti, dont il devint un des plus ardens sectateurs. Il fut arrêté par ordre du saint-office, et n'échappa au supplice que par la mort, qu'il fut même accusé de s'être procurée en 1559 : son effigie fut livrée aux flammes. Ponce avait composé en latin des *Commentaires* sur l'Ecclésiaste, les Proverbes, le Cantique des Cantiques, et d'autres ouvrages.

* PONCE (Pierre) bénédictin espagnol, né vers 1520 à Valladolid, est le premier inventeur connu de l'art d'instruire et de faire parler les sourds-muets. Voici à quelle occasion lui vint l'idée de s'occuper de ce soin. Un certain Gaspard Burgos n'ayant pu entrer dans un couvent qu'en qualité de frère convers, parce qu'il était sourd-muet, Pierre Ponce se chargea de l'instruire, trouva le secret de le faire parler, en sorte que le frère put se confesser, et d'après l'assertion d'Ambroise Moralès (*Description de l'Espagne*, page 38), il devint habile dans les lettres, et composa plusieurs ouvrages. Le même historien Moralès raconte en outre qu'il avait instruit les deux frères et une sœur du connétable, ainsi qu'un fils du grand juge d'Arragon, tous quatre sourds-muets de naissance, et il dit que ces élèves écrivaient non seule-

ment très bien une lettre ou toute autre chose, mais qu'ils répondaient de vive voix aux questions que leur instituteur leur adressait par signes ou par écrit. Ce phénomène, qui a laissé plusieurs incrédules, est renouvelé maintenant en Allemagne et en Suisse. M. Désiré Ordinaire, ancien recteur de l'académie de Strasbourg, est parvenu au même résultat dans l'Institut de Besançon, auquel il a donné des soins en 1831-32 : depuis cette époque il applique sa méthode à l'Institut des sourds-muets de Paris où sa science, ses vertus et son zèle en font un des plus dignes successeurs de l'abbé de l'Epée et de l'abbé Sicard. Le père Ponce est mort en 1584 ; il n'a rien écrit sur sa méthode d'instruire les sourds-muets. Jean-Paul Bonnet est le premier qui ait publié un ouvrage sur ce sujet, intitulé : *Reduccion de las letras, y arte para en senar a hablar los mutos*, 1620, in-4.

PONCE (Paul), sculpteur florentin, se distingua en France sous les règnes de François II et de Charles IX. Il y avait plusieurs de ses ouvrages aux Célestins de Paris, qui attiraient les curieux dans cette église, qui n'existe plus, et dont les beaux monumens sépulcraux ont été défaits et dispersés.

PONCE DE LEON (Basile), canoniste et théologien de Grenade, d'une famille illustre, prit l'habit religieux de l'ordre des ermites de Saint-Augustin. Après avoir brillé dans ses études, il professa la théologie et le droit canon à Alcala et à Salamanque, avec une grande réputation. Ses principaux ouvrages sont : 1° *De confirmatione*, in-4 ; 2° *De matrimonio*, in-fol. ; 3° *De impedimentis matrimonii*, in-4 ; 4° *Diverses questions tirées de la théologie scolastique et de la positive*, en latin ; ouvrage plein d'érudition, etc. Ce savant et pieux religieux mourut en 1629 à Salamanque, où il avait été chancelier de l'université. On lui a reproché des décisions trop peu sévères ; mais ceux qui lui ont fait ce reproche n'ont pas été les hommes les plus rigides dans la pratique. *Voyez* ESCOBAR Antoine,

PONCE DE LEON (Gonsalve-Marin), écrivain de Séville, contemporain du précédent, très habile dans la langue grecque, a traduit en latin les *OEuvres* de Théophane, archevêque de Nicée ; et le *Physiologue* de saint Epiphane. Ses traductions sont aussi élégantes que fidèles. On a encore de lui d'autres ouvrages.

* PONCELIN DE LA ROCHE-TILLAC (Jean Charles), littérateur, né le 7 mai 1746 à Dissay, bourg du Poitou, fut d'abord chanoine à Châtellerault et à Notre-Dame de Bellay ; il devint ensuite avocat-conseiller à la table de marbre dont il acheta la finance, puis procureur et avocat du roi. S'étant rendu à Paris, il se fit journaliste et homme de lettres. Lorsque la révolution éclata, il s'en montra le partisan zélé ; en conséquence il rédigea un petit *journal* qui eut d'abord le titre d'*Assemblée nationale*, et bientôt après celui de *Courrier-Français*. Cette feuille suivit jusqu'au 10 août la marche de la révolution française ; mais alors Poncelin fut obligé de changer le titre de son journal et de l'appeler le *Courrier Républicain*, titre fort opposé à son esprit ; car les rédacteurs furent condamnés à la déportation comme royalistes. Poncelin créa bientôt après un autre journal intitulé la *Gazette Française* pour la rédaction de laquelle il s'était associé M. Fiévée : l'esprit de cette feuille royaliste l'exposa à de nouveaux dangers. Accusé d'avoir provoqué le rétablissement de la royauté, la guerre civile et l'assassinat des représentans du peuple, il fut condamné à mort le 26 octobre 1795 par le conseil militaire de la section du Théâtre Français. Poncelin avait trouvé le moyen de s'échapper : il ne reparut qu'en 1797 où il reprit la rédaction de ses journaux. Au 18 fructidor son nom fut inscrit sur la liste des journalistes déportés ; son imprimerie fut mise en pièces et jetée dans la rue. Il paraît, d'après le témoignage de M. Fiévée rapporté dans la *Gazette Française*, qu'il avait été auparavant en butte aux poursuites acharnées du Directoire, et que dans l'appartement même de Barras où il avait été appelé, on l'avait outragé de la manière la plus humiliante.

Quoi qu'il en soit de ce traitement que les directeurs auraient eu l'insolence de lui donner à titre de correction, Poncelin reparut dans la capitale après la révolution du 18 brumaire : il continua pendant quelque temps de gérer la maison de librairie qu'il avait établie au commencement de la révolution. De mauvaises affaires le forcèrent de quitter son commerce en 1811 ; il vint habiter une petite maison de campagne à Ouarville, commune de Lèves près de Chartres. Poncelin s'était marié; il vivait dans sa famille, retiré du monde et livré tout entier à la lecture des auteurs grecs dont il faisait ses délices, lorsqu'il mourut à l'âge de 82 ans, le 1er novembre 1828. On lui doit comme auteur et comme libraire : 1° *Bibliothèque politique, ecclésiastique, physique et littéraire, de la France*, 1781, tome 1er, in-4 ; 2° *Description historique de Paris, et de ses plus beaux monumens*, tome 2 et 3, 1781, in-4 (le tome 1er est de Bequillet) ; 3° *Conférences sur les détails concernant les faillites*, 1781, in-12 ; 4° l'*Art de nager, avec les instructions pour se baigner utilement*, 1781, in-8 ; 5° *Supplément aux lois forestières de France, précédé d'une analyse de l'ordonnance de* 1663, in-4, 1781 ; 6° *Tableau du commerce et des possessions des Européens en Asie et en Afrique, selon les conditions des préliminaires de paix signés le* 20 *janvier* 1783 ; 7° *Histoire philosophique de la naissance, des progrès et de la décadence d'un grand royaume* ou *Révolution de Taïti*, 1782, 2 vol. in-12 ; 8° *Tableau politique de l'année* 1781, in-12 ; 9° *Histoire des enseignes et des étendards des anciennes nations*, 1782, in-12 ; 10° *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde*, 1783, 4 vol. in-fol. ; 11° *Superstitions orientales*, 1785, in-fol. ; 12° *Chefs-d'œuvre de l'antiquité sur les beaux-arts, et monumens précieux de la religion des Grecs et des Romains, de leurs sciences*, etc. 1784, 2 vol. in-fol. ; 13° *OEuvres d'Ovide* (traduction de divers auteurs), 1798, 7 vol. in-8 ; 14° *Almanach américain, asiatique et africain*, 1783 et années suivantes, in-12 ; 15° *Code de commerce de terre et de mer*, ou *Conférences sur les lois tant anciennes que modernes*, 4e édition, 1800, 2 vol. in-12. M. Ersch lui attribue : *Choix d'anecdotes anciennes et modernes*, 1803, 5 vol. in-18.

* PONCET (Pierre ou plutôt Maurice), (1) bénédictin de l'abbaye de Saint-Pierre de Melun, appelé vulgairement *Saint-Per*, fut un des prédicateurs séditieux du temps de Henri III, roi de France. Il était né à Melun, et avait embrassé la vie monastique dans l'abbaye de Saint-Pierre de cette ville. Il avait fait ses cours de théologie dans l'université de Paris, et y avait pris le bonnet de docteur en cette faculté. Il avait du talent pour la chaire, c'est-à-dire le talent de ce temps, qui consistait en beaucoup de hardiesse et en une élocution facile. Il déclamait avec force et véhémence contre la cour de Henri III. Il se permit un discours fougueux et indécent à propos de la *confrérie des pénitens*, instituée par ce prince, et de la *procession* de cette confrérie le 25 mars 1583, jour de l'Annonciation. « Pourquoi le » roi, sans vouloir parler à lui, disant » que c'était un vieux fou, le fit con- » duire dans son coche, par le chevalier » du guet, en son abbaye de Saint-Pierre » à Melun, sans lui faire autre mal que » la peur qu'il eut, en y allant, qu'on le » jetât dans la rivière (2). » Il en fut quitte pour demeurer quelque temps en retraite dans ce monastère. Il devint ensuite curé de Saint-Pierre-des-Arcis, et n'en fut ni plus modéré ni moin satirique, à quoi le portait son caractère, ayant la riposte prompte et piquante (3). Il mourut de frayeur le 23 novembre

(1) Voyez le *Journal des choses mémorables advenues durant le règne de Henri III, roi de France et de Pologne*, etc., tom. 2, pag. 203.

(2) *Journal* susdit, tom. 1, page 60.

(3) A propos du sermon qui fit arrêter Poncet, le duc d'Epernon voulut le voir, et lui dit : « Monsieur nostre » maistre, on dit que vous faites rire les gens à votre ser- » mon. — Monsieur, répondit Poncet, sans s'étonner au- » trement, je veux bien que vous sachiez que je ne presche » que la parole de Dieu, et qu'il ne vient point à mon » sermon de gens pour rire, s'ils ne sont méchans ou » athéistes ; et aussi n'en ai-je autant fait rire en ma vie » comme vous en avez fait pleurer. » *Journal* susdit, tom. 1, pag. 60.

1586, ayant appris le supplice d'un avocat nommé François Le Breton, condamné à mort pour avoir composé une satire contre le roi et le parlement. Il laissa les ouvrages suivans : 1° *Livre de l'oraison ecclésiastique*, *avec une explication de l'Oraison dominicale*, Paris, 1568, in-8 ; 2° *Remontrance à la noblesse de France*, *de l'utilité et repos que le roi apporte à son peuple*, *et de l'instruction qu'il avait pour bien gouverner*, Paris, 1572, in-8 ; 3° *Oraison funèbre prononcée aux funérailles d'Eustache de Conflans*, *vicomte d'Auchy*, Paris, 1574, in-8 ; 4° *Discours de l'avis donné à Pierre de Gondi*, *évêque de Paris*, *sur la proposition qu'il fit aux théologiens*, *touchant la traduction de la première Bible en langue vulgaire*, Paris, 1578, in-8 ; 5° *Méditations familières sur l'histoire de l'incarnation du Fils de Dieu*, Reims, in-8; enfin *Instruction pour aimer Dieu*, Paris, 1584, in-8.

* PONCEY (Dom Maurice), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit vers 1690 à Limoges de parens pieux. L'exemple de son frère qui était entré dans cette société le détermina à embrasser le même état. Après avoir fait son noviciat dans l'abbaye de Marmoutiers, et y avoir prononcé ses vœux le 27 mai 1705, à l'âge de 19 ans, il fut attaché à l'académie bénédictine établie à Saint-Florent de Saumur, pour le perfectionnement de l'instruction des jeunes religieux. Il s'y livra à l'étude de l'Ecriture sainte et des antiquités ecclésiastiques, recueillit beaucoup de matériaux, et composa plusieurs *Dissertations*. Une seule a été publiée par les soins de dom François Clément, sous ce titre : *Nouveaux éclaircissemens sur l'origine et le Pentateuque des Samaritains*, Paris, 1760, in-8. Les journalistes de Trévoux en ont parlé avec éloge. Dom Poncet partagea le travail de Dom Rivet sur l'*Histoire littéraire de France*, depuis 1723 jusqu'en 1732. Il fut utile aux auteurs du nouveau *Traité de diplomatie*, et ce n'est que par la reconnaissance qu'ils lui en témoignèrent qu'on l'a appris. Il est mort à l'abbaye de Coulombs, diocèse de Chartres, le 2 décembre 1664.

PONCET DE LA RIVIÈRE (Matthias), évêque de Troyes, né à Paris en 1707, mort en 1780, s'est distingué par son zèle, ses vertus et ses talens oratoires. Il fut aumônier de Stanislas, roi de Pologne, et fut exposé aux plus violentess contradictions dans un diocèse où les jansénistes avaient long-temps dominé. Son opposition à leur doctrine lui mérita l'exil, et le força, en 1758, à donner la démission de son siége. La lecture de ses *Oraisons funèbres* donne une haute idée de l'effet que devait produire sa parole. Le caractère de son éloquence, sans être du premier genre, a un mérite qui lui est particulier. « On voit, dit un critique, par certains morceaux de ses discours pleins » de chaleur et de dignité, que plus de sobriété dans l'usage de son esprit, plus » de retenue à sacrifier au goût des contrastes et de l'antithèse, l'auraient encore plus approché de nos vrais modèles » en ce genre. » On a encore de ce prélat une *Instruction pastorale sur le schisme*, et un *Discours sur le goût*, estimé pour la délicatesse des pensées et l'élégance de l'expression.

PONCHARD (Julien), né en basse Normandie, près la ville de Domfront, eut la principale direction du *Journal des savans*. Habile dans l'étude de l'hébreu, du grec et du latin, ainsi qu'en celle de la philosophie et de la théologie, il obtint en 1701 une place dans l'académie des Inscriptions, et trois ans après la chaire de professeur en grec au collége royal. Il mourut en 1705, âgé de 40 ans. On a de lui : 1° *Discours sur l'antiquité des Egyptiens* ; 2° un autre *sur les libéralités du peuple romain*, dans les Mémoires de l'académie ; 3° *Histoire universelle*, depuis la création du monde jusqu'à la mort de Cléopâtre, en manuscrit.

PONCHER (Etienne), fils d'un grainetier au grenier à sel de Tours, naquit dans cette ville en 1446. Il fut d'abord chanoine de Saint-Gatien et de Saint-Martin de la même ville, puis évêque de Paris en 1503. Son mérite lui procura les places

degarde-des-sceaux en 1512 ; d'ambassadeur de France à la cour d'Espagne en 1517, puis à celle d'Angleterre en 1518, avec l'amiral de Bonnivet; enfin l'archevêché de Sens en 1519. Egalement ferme et prudent, il soutint en présence de Louis XII et de la reine son épouse, qui n'aimait pas à être contredite, le parti des Vénitiens qu'on avait abandonnés; mais la passion du roi contre ces républicains et l'autorité de la reine l'emportèrent sur ses sages conseils. Poncher était aussi recommandable par son intelligence dans les affaires que par les vertus épiscopales. Il mourut à Lyon en 1524, à 78 ans. On a de lui des *Constitutions synodales*, publiées en 1514, où il entre dans un grand détail sur la manière d'administrer les sacremens.

PONCHER (François), neveu du précédent, succéda à son oncle dans l'évêché de Paris en 1519. Il se brouilla avec la duchesse d'Angoulême, mère du roi François Ier, qui le fit renfermer à Vincennes, où il finit en 1532, sans que les délits qu'on lui attribue aient jamais été prouvés. (On l'avait d'abord accusé de simonie, et ensuite d'avoir intrigué avec l'Espagne. Il a composé des *Commentaires sur le droit civil*).

PONÇOL (Henri-Simon-Joseph Ansquer de), jésuite, né à Quimper-Corentin en 1730, mort au château de Bardy dans l'Orléanais, en 1783, a publié deux ouvrages très bien accueillis du public : le premier est l'*Analyse des traités des bienfaits et de la Clémence de Sénèque, précédée de la Vie de ce philosophe*, Paris, 1776, in-12. Cette vie est surtout fort bien faite, remplie d'observations judicieuses et de discussions approfondies. Diderot en parle lui-même avec éloge dans son *Essai sur les règnes de Claude et de Néron.* Il faut convenir cependant que le portrait de Sénèque est flatté, et son éloge exagéré. L'autre ouvrage a pour titre : *Code de la raison*, Paris, 1778. C'est un recueil de sentences et de faits propres à faire aimer les mœurs et à donner de la justesse à l'esprit. L'auteur y a mis du choix et de l'intérêt; mais on ne peut s'empêcher de souhaiter qu'il eût mis un peu plus d'ordre et de suite dans les matières. On a encore de l'abbé de Ponçol diverses pièces fugitives insérées dans les journaux. Il a laissé quelques manuscrits considérables, entre autres, une traduction de Martial, qui mériterait d'être imprimée.

PONCY de Neuville (Jean-Baptiste), né à Paris, mort en 1737, âgé de 39 ans, prit l'habit de jésuite, qu'il quitta après s'être distingué dans cette compagnie. Se trouvant dans le monde sans ressources, il cultiva le talent de la chaire et celui de la poésie. Il remporta jusqu'à sept fois le prix à l'académie des Jeux Floraux de Toulouse. Nous avons aussi de lui plusieurs autres pièces de poésie, imprimées la plupart dans les *Mercures*. L'abbé de Poncy a encore composé un drame intitulé *Damoclès*, représenté au collége des jésuites de Mâcon, où il professait : on le trouve dans le *Cours de sciences* du Père Buffier. De tous ses discours, le plus connu est le *Panégyrique de saint Louis*, prononcé en présence de l'académie des Sciences et belles-lettres.

* PONIATOWSKI (le prince Joseph), surnommé le *Bayard Polonais*, descendait d'une illustre famille de Pologne, et était neveu de Stanislas, dernier roi de ce pays. Né à Varsovie le 7 mai 1763, il eut pour père André Poniatowski, général d'artillerie au service de l'impératrice Marie-Thérèse. Le jeune Poniatowski fit ses premières armes dans l'armée autrichienne où il obtint un avancement rapide; il fut rappelé dans sa patrie en 1789, et on lui confia en 1792 une armée destinée contre les Russes, qui avaient opéré une seconde invasion dans ce royaume. Le prince Poniatowski remporta des avantages signalés à Zielenca et à Dublinska; mais contrarié par les irrésolutions continuelles du faible Stanislas, il n'eut pas lieu de développer ses talens militaires. On lui opposa alors le fameux Kosciusko ; mais le prince, ne voyant en lui qu'un défenseur de sa patrie, continua d'aimer et d'estimer son rival, et lui en donna des preuves en plusieurs occasions. De son côté, il faisait tous ses efforts pour arrêter les

Russes : il dépêcha au roi son oncle trois officiers supérieurs pour le déterminer à se mettre à la tête de ses armées, afin de donner un nouveau courage à ses troupes; mais il ne put jamais y réussir. Ayant appris que Stanislas avait accédé à la confédération de Targowitz, il donna sa démission, avec tous les officiers les plus distingués par leurs talens. Ses compagnons d'armes lui offrirent avant son départ une médaille qu'ils avaient fait frapper à son effigie avec cette inscription, *Miles Imperatori*. Lors de l'insurrection de 1794, le prince alla se ranger sous les drapeaux de Kosciusko, qui lui donna le commandement d'une division, et il rendit d'importans services. Après le partage définitif de la Pologne, il se retira dans ses terres et ensuite à Vienne, d'où il refusa toutes les offres que Catherine II et son fils Paul Ier lui firent pour l'attacher à la cour de Russie. La paix de Tilsitt ramena le prince sur la scène politique (1806); et Napoléon, après l'érection du duché de Varsovie, nomma Poniatowski ministre de la guerre. Il organisa l'armée polonaise avec une habileté qui mérita les éloges de tous les généraux français. Les Autrichiens ayant attaqué la Pologne en 1809 avec 60,000 hommes, il marcha contre eux avec des forces inférieures, eut le talent de rendre cette guerre une guerre nationale, et par son intelligence et ses exploits il établit sa gloire militaire. Il servit sous Napoléon dans les funestes campagnes de 1812 et 1813, se couvrit de nouveaux lauriers, et fut nommé grand-cordon de la Légion-d'Honneur et maréchal de France, le 16 octobre, sur le champ de bataille de Leipsick. Il ne jouit pas longtemps de ces honneurs : à la suite d'une action malheureuse pour les Français, il se trouvait sur les bords de la Pleiss pour couvrir leur retraite : le pont de Lindenau ayant été détruit, il tenta de passer cette rivière à la nage; mais son cheval n'en put franchir les bords, et il périt aux yeux de toute l'armée, dont il fut sincèrement regretté : c'était le 18 du même mois. Le prince Poniatowski avait le caractère noble et bienfaisant : on peut néanmoins lui reprocher d'avoir été trop accessible aux séductions du plaisir.—Le prince Stanislas PONIATOWSKI, cousin du précédent, est mort à Florence, le 13 février, à l'âge de 79 ans. Il était fils de Casimir-Stanislas-Auguste, dernier roi des Polonais. Il était retiré depuis longtemps à Florence où il cultivait les lettres et les arts. Ce fut lui qui affranchit le premier les serfs de ses domaines en Pologne.

PONS (Jean-François de), issu d'une ancienne noblesse de Champagne, naquit en 1683 à Marly, près de Paris. Il vint dans cette ville en 1699, et y prit des leçons de théologie en Sorbonne; mais la faiblesse de sa santé le détermina à renoncer au bonnet de docteur. L'abbé de Pons fut nommé, peu de temps après, à un canonicat de la collégiale de Chaumont. Ce bénéfice lui ayant été disputé, il composa un *Mémoire* ingénieux, solide et bien écrit, qui lui fit gagner son procès en 1709. Ce succès fut suivi peu de temps après de la démission volontaire de son canonicat, qu'il quitta pour se fixer à Paris. Les liens de l'amitié et les plaisirs de la littérature le retenaient dans la capitale. Parmi les amis qu'il se fit, il se lia surtout avec Houdard de la Motte, qu'il défendit contre madame Dacier. Il traita cette savante avec la même vivacité que celle-ci avait montrée contre La Motte. On l'appelait le *Bossu de la Motte*, sobriquet dont il ne faisait que rire. Son tempérament était très vif et très faible, ce qui l'épuisa bientôt. Se sentant dépérir, il se retira à Chaumont, dans le sein de sa famille, et y mourut en 1733. A un esprit orné il joignait un cœur excellent et de grands sentimens de religion. On a imprimé à Paris, en 1738, les *OEuvres de l'abbé de Pons*, in-12. On trouve dans ce recueil, outre le *Factum* dont nous avons parlé, un nouveau *Système d'éducation*, et quatre *Dissertations sur les langues, et sur la langue française en particulier*. On voit de l'esprit et du brillant dans les écrits de l'abbé de Pons, mais un stile affecté.

PONT (Louis du), jésuite espagnol, célèbre parmi les maîtres de la vie spiri-

tuelle, naquit à Valladolid, le 11 novembre 1554, d'une famille noble. Il entra dans la société en 1575, à l'âge de 21 ans, après avoir fait son cours de philosophie et en partie celui de théologie. Il balança long-temps entre l'institut de saint Dominique et celui des jésuites, et crut que Dieu l'appelait à ce dernier. Il fit son noviciat à Médina del Campo, étudia ensuite les lettres par ordre de ses supérieurs, et y fit de grands progrès. Une faible santé ne lui ayant pas permis de continuer l'emploi de l'enseignement, il se voua à la direction et à la composition d'ouvrages pieux. Pendant une peste, dans une partie de l'Espagne, touché du délaissement de ceux qui en étaient attaqués, il sollicita vivement de ses supérieurs et obtint la permission d'aller à leur secours, et les soigna avec beaucoup de zèle et de charité. Après une vie passée dans les bonnes œuvres et la pénitence, il mourut à Valladolid, le 16 février 1624, âgé de 70 ans, après en avoir passé 50 dans la société. Sa vie a été écrite par le Père Champin, jésuite. On a de lui : 1° *Exposition morale du Cantique des Cantiques*, en latin, 2 vol. in-fol., 1622, réimprimée à Séville, en espagnol, 1625, in-8 ; 2° *Méditations sur les mystères*, Cologne, 1612, in-8, livre plein d'onction et d'instruction ; 3° *Le directeur spirituel*, Cologne, 1613, in-8. L'auteur y traite en détail de tout ce qui concerne la vie ascétique. La plus grande partie de cet ouvrage a été traduite en latin par le Père Trévinnio, jésuite. 4° *De la perfection chrétienne*, 4 vol., Cologne : les 2 premiers en 1615, les derniers en 1617; 5° *Vie du Père Balthasar Alvarez*, jésuite, ibid., 1614, in-8 ; 6° *Directoire spirituel pour la confession, la communion et la célébration du sacrifice de la messe*, ou *Du bon usage des sacremens* ; 7° *Traité du sacerdoce et de l'épiscopat*. Cet ouvrage et les *Méditations* ont été traduits en arabe par le Père Fromage, de la même société. Le Père Jean Brignon, aussi jésuite, a traduit les ouvrages ascétiques en français. Cette traduction a été publiée à Paris, in-8, 1689, 1700, 1703. Le Père Nicolas Frison en a fait un *Abrégé*, 1712, 4 vol. in-12. (*Voyez* Fromage et Brignon). (La vie de ce jésuite a été écrite par le Père Cachupin ; c'est celle d'un saint.)

* PONT (N. le chevalier de) maréchal-de-camp, l'un des conservateurs de la bibliothèque de l'arsenal, mort, à l'âge de 70 ans, à Paris en 1830, avait suivi le drapeau blanc sur les bords du Rhin au commencement de la révolution, et fait avec distinction les campagnes de l'armée de Condé. En 1798 il faisait partie de cette poignée de Français qui, sous les ordres de Philippeaux, et sous le commandement immédiat de sir Sidney Smith, obligea Buonaparte à lever le siége de St.-Jean-d'Acre. On sait que le général en chef de l'armée, étonné de l'héroïque résistance que lui opposait la garnison, s'écria un jour : *Il y a donc des Français là-dedans*. Les secours de la religion ont consolé le chevalier de Pont à sa dernière heure, et il est mort en faisant les vœux les plus ardens pour le bonheur de la France.

PONT (Pierre du). *Voyez* Pontanus.

PONT-DE-VEYLE (Antoine de Ferriol, comte de), gouverneur de la ville de Pont-de-Veyle en Bresse, intendant-général des classes de la marine, né en 1697 d'un président à mortier au parlement de Metz, et d'une sœur du cardinal de Tencin, mourut à Paris en 1774. Ses parens le destinaient à la robe ; mais il ne voulut embrasser aucun état qui pût gêner son goût pour les plaisirs. Il passa une partie de sa vie dans l'inaction, et à faire quelques comédies, quelques chansons et pièces fugitives, et se chargea, en quelque sorte malgré lui, de la charge d'intendant-général des classes de la marine, qu'il abandonna ensuite. Il était neveu de M. Ferriol, ambassadeur à Constantinople, qui fit peindre les figures des Levantins. Il en fit graver cent estampes avec l'explication, 1715, in-fol. Les tableaux originaux étaient chez le comte de Pont-de-Veyle, d'où ils passèrent chez le prince de Conti. Parmi les comédies de Pont-de-Veyle, on distingue le *Complaisant* et le *Fat puni*, dont

Laharpe dit un mot dans son *Cours de littérature*. (Pont-de-Veyle, dès sa première jeunesse, avait été très intimement lié avec madame du Deffant. *Voyez* ce nom.) Quand il mourut, leur amitié comptait plus de cinquante-six ans; mais, au dire de Grimm, cette amitié n'était que pure habitude, de sorte que madame du Deffant se montra fort indifférente à la perte de son ancien ami. Il était du conseil littéraire de Voltaire, avec son frère d'Argental : ce que ce philosophe appelait son triumvirat. Il a laissé une riche bibliothèque en pièces de théâtre, qui a appartenu au général Valence, mort en 1822, et qui est passée à M. de Soleinne. (*Voyez* sur ce personnage le *Nécrologe des hommes célèbres de* France, tom. 10, année 1775.)

PONTAC (Arnaud de), évêque de Bazas, natif de Bordeaux, d'une famille illustre, fut choisi par l'assemblée du clergé, tenue à Melun l'an 1579, pour faire au roi Henri III des remontrances : commission dont il s'acquitta avec dignité. On les trouve dans les *Mémoires du clergé*. Ce prélat mourut au château de Jouberthes en 1605, ayant la réputation d'un homme qui possédait les langues orientales. Les occupations de l'épiscopat ne l'empêchèrent pas de se livrer à son goût pour l'étude. On a de lui : 1° des *Commentaires* sur Abdias, 1566, in-4; 2° des *Notes* sur la Chronique d'Eusèbe ; 3° un *Traité* contre du Plessis-Mornai.

PONTANUS (Octavius), théologien et jurisconsulte, né à Cerreto, bourg de l'Ombrie, se fit un nom par son esprit. Pie II l'envoya en 1459 en qualité de nonce, pour régler les différends de Ferdinand, roi de Naples, et de Pandolfe Malatesta, seigneur de Rimini. Il fut ensuite envoyé à Bâle, et nommé à la pourpre ; mais il mourut dans ce voyage, sans pouvoir profiter de cet honneur. On a de lui un volume d'*Epîtres*, et un autre de *Réponses* à des consultations de droit.

PONTANUS ou PONTANO (Joannes-Jovianus), né à Cerreto en 1426, se retira à Naples, où son mérite lui acquit d'illustres amis. Il devint précepteur d'Alphonse le Jeune, roi d'Aragon, duquel il fut ensuite secrétaire et conseiller d'état. Ce prince s'étant révolté contre son père, Jovianus les réconcilia. Ferdinand le combla d'honneurs, lui fit épouser une héritière fort riche, et lui conféra deux charges très lucratives, outre celles dont il était déjà revêtu. En 1482, il pacifia l'Italie, que troublaient les différends du duc de Ferrare avec son beau-père, le roi Ferdinand. Il se rendit en 1492 auprès du pape Innocent VIII, et termina les discussions qui existaient entre le saint-Siége et le roi de Naples. A son retour, il fut nommé premier ministre, charge qu'il remplit auprès d'Alphonse successeur de Ferdinand. Dans sa vieillesse, il se retira des affaires; et quand Louis XII eut de nouveau conquis le royaume de Naples (qu'il perdit peu de temps après), il offrit à Pontanus de le rétablir dans ses dignités; mais il préféra sa studieuse tranquillité. Pontanus mourut en 1503. Il ternit sa grande réputation par des *Poésies* obscènes, et *Cinq dialogues* contre les ecclésiastiques. Ses autres ouvrages sont : *De Obedientia; De Fortitudine; De Liberalitate; De Splendore*, *De Aspiratione*; *De Sermone*, etc. l'*Histoire des guerres de Ferdinand I*er *et de Jean d'Anjou*, et un grand nombre d'autres ouvrages en vers ou prose, tous écrits en latin assez purement, et recueillis à Bâle en 1556 ; ils forment 4 vol. in-8. On a séparément ses ouvrages en prose, à Venise, 1518 et 1519, 3 vol. in-4; et ses productions poétiques, recueillies dans la même ville, 1533, in-8. (Les *Histoires* de Pontanus manquent de fidélité, et le reste n'est que médiocrement bon. Le stile, quoique élégant, est souvent obscur et enflé. Ses *Poésies* sont remplies d'expressions obscènes. Nicéron a donné la *liste* de ses ouvrages, tom. 8. Robert de Sarno, oratorien, a publié la *vie de Pontanus* en latin, Naples, 1761, in-4 : M. Suard en a donné une bonne analyse dans le tom. 1er de ses *Variétés littéraires*.)

PONTANUS ou DE PONTE (Pierre), grammairien de Bruges, fut surnommé

l'*Aveugle*, parce qu'il perdit la vue à l'âge de 3 ans. Cette disgrâce de la nature ne l'empêcha pas de devenir savant. Il enseigna les belles-lettres à Paris avec réputation, et publia plusieurs écrits qui lui firent honneur. Les principaux sont : une *Rhétorique*, et un traité de l'*Art de faire des vers*. Il y attaque Despautère en quelques endroits. Il est auteur de plusieurs poèmes qui ne montrent pas qu'il a excellé dans ce genre. Pontanus était un philosophe tranquille, ennemi de la bassesse et de la flatterie, ami de la vertu, de la franchise et de la vérité. Il dit lui-même qu'il a toujours déclaré la guerre aux voluptés, et recommandé la piété et l'amour de la religion. Il florissait vers le commencement du 16e siècle.

PONTANUS (Roverus), carme, né à Bruxelles, mort en 1567, est connu par un ouvrage intitulé : *Rerum memorabilium ab ann.* 1500 *ad ann.* 1560 *in republ. christiana gestarum*, *libri V*, Cologne, 1559, in-fol. Cette histoire est en forme d'annales avec des notes. L'auteur paraît l'avoir entreprise pour démontrer la mauvaise foi de Sleidan, qui a défiguré toute l'histoire de son temps pour calomnier les catholiques.

PONTANUS (Jacques), jésuite de Bohême, enseigna long-temps en Allemagne les belles-lettres avec un succès distingué. Il mourut à Augsbourg en 1626, à 84 ans. On a de lui en latin : 1° des *Institutions poétiques*, 1602, in-8 ; 2° des *Commentaires* sur les livres de *Ponto* et les *Tristes* d'Ovide, Ingolstadt, 1610, in-fol. : 3° des *Commentaires* très amples sur Virgile, Augsbourg, 1699, in-fol.; 4° des *Traductions* de divers auteurs grecs, et plusieurs autres ouvrages en prose et en vers. Ceux-ci sont faibles, et il était plus capable de commenter les poètes que de l'être lui-même.

PONTANUS (Jacques), né à Hermalle, village sur la Meuse entre Liége et Maëstricht, mort en 1668, fut censeur des livres à Louvain, et approuva avec beaucoup d'éloges l'*Augustinus* de Jansénius. Cela lui suscita quelques difficultés ; mais il déclara qu'il n'avait approuvé cet ouvrage qu'à cause de la réputation de l'auteur et à la sollicitation des éditeurs, et qu'il était éloigné des sentimens qu'il renfermait. Il donna lieu de soupçonner que sa déclaration n'était pas sincère, puisqu'il approuva dans la suite différens livres pour la défense de Jansénius et la fameuse version du nouveau Testament de Mons ; ce qui fit que l'archiduc Léopold, gouverneur des Pays-Bas, et le nonce du pape le suspendirent de ses fonctions. On a de lui : *Laudatio funebris Joannis Mafii, monasterii parcensis abbatis*, Louvain, 1648, in-8.

PONTANUS (Jean-Isaac), historiographe du roi de Danemark et de la province de Gueldre, était originaire de Harlem. Il naquit en 1571, à Elseneur, où ses parens étoient allés pour quelques affaires, et mourut à Harderwick, en 1640, à 69 ans, après y avoir enseigné la philosophie et les mathématiques. Des différens ouvrages dont il a enrichi la littérature, on n'estime que ceux d'érudition. Il se mêlait de poésie ; mais il versifiait en dépit d'Apollon, et ses vers, imprimés en 1634, in-12, à Amsterdam, n'étaient que de la prose mesurée. Il avait fait sur un trou l'énigme suivante, qu'il proposa aux savans :

Dic mihi quid majus fiat, quo plurima demas.

Scriverius répondit sur-le-champ :

Pontano demas carmina, major erit.

Ses écrits en prose sont : 1° *Historia urbis et rerum amstellodamensium*, in-fol., 1611 ; ouvrage qui déplut à tous les bons critiques ; il y a une infinité de hors-d'œuvre qui montrent sa haine contre tout ce qui tient à l'antique religion, qui était autrefois florissante dans sa patrie ; 2° *Itinerarium Galliæ narbonensis*, in-12, Leyde, 1606 ; 3° *Rerum danicarum historia, una cum chorographica ejusdem regni urbiumque descriptione*, Amsterdam, 1631, in-fol. Cette histoire estimée va jusqu'en 1548. M. de Westphal, chancelier dans le Holstein, en a fait imprimer la suite dans le second tome de ses *Monumenta inedita rerum germanicarum*, etc., Leipsick, 1740. Cette suite de Pontanus comprend les règnes de Christiern Ier et des

cinq rois suivans : l'éditeur rapporte dans sa préface plusieurs traits particuliers de la vie de Pontanus ; 4° *Disceptationes chorographicæ de Rheni divortiis atque ostiis et accolis populis adversus Ch. Cluverum*, 1617, in-8 : livre savant et judicieux ; 5° *Observationes in tractatum de globis cœlesti et terrestri, auctore Roberto Huesio*, Amsterdam, 1617, in-4 ; 6° *Discussiones historicæ*, Amsterdam, 1637, in-8. Il y traite principalement de la manière qu'il faut entendre ces mots, la *mer libre* et la *mer fermée*, contre Jean Selden, Anglais ; 7° *Historia geldrica*, Amsterdam, 1639, in-fol., avec une description chorographique de cette province. Cet ouvrage estimé a été traduit en flamand par Arnold Slichtenhorste, Arnheim, 1654, in-fol. ; 8° *Origines Franciæ*, in-4, pleines d'érudition ; 9° *Historia ulrica*, in-fol., exacte; 10° la *Vie de Frédéric II, roi de Danemark et de Norwége*, publiée en 1737, par Georges Kyrsing, docteur en médecine à Flensbourg.

PONTAS (Jean), célèbre casuiste, naquit à Saint-Hilaire de Harcourt, au diocèse d'Avranches, en 1638. Il vint achever ses études à Paris, et reçut les ordres sacrés à Toul, en 1633. Trois ans après, il fut reçu docteur en droit canon et en droit civil. Péréfixe, archevêque de Paris, instruit de son mérite, le fit vicaire de la paroisse de Sainte-Geneviève-des-Ardens à Paris. Il remplit cette place avec zèle pendant 25 ans, et fut ensuite nommé à celle de sous-pénitencier de l'église de Paris. Ses lumières n'éclatèrent pas moins dans cette place que l'ardeur de sa charité. Il mourut en 1728, à 90 ans. Parmi les ouvrages qui font honneur à sa mémoire, on distingue : 1° *Scriptura sacra ubique sibi constans*, in-4. Il y concilie les contradictions apparentes du Pentateuque. 2° Un grand *Dictionnaire des cas de conscience*, dont la plus ample édition est en 3 vol. in-fol. Il tient un juste milieu entre le rigorisme et le relâchement. On y trouve quelques décisions contradictoires, que son abréviateur, l'abbé Collet, a tâché de concilier dans l'*Abrégé* qu'il en a donné, 1764 et 1770 en 2 vol. in-4. On ne saurait approuver qu'un ouvrage fait pour les pasteurs et directeurs des âmes soit écrit en langue vulgaire. Ce détail de péchés et d'opinions opposées sur leur nature et leur grièveté ne convient pas au simple peuple, et ne peut produire des fruits de piété. En traitant ces matières en français, on n'a que trop réussi à faire de la théologie une espèce de commune où tout le monde, jusqu'aux femmes, prétend labourer, récolter, arracher et couper. 3° Des *Entretiens spirituels, pour instruire, exhorter et consoler les malades*, pleins d'onction et bien propres à ce charitable ministère; traduits en flamand par Jean-Charles Dierxsens, curé de l'hôpital à Anvers, 1763 ; 4° un grand nombre d'autres *Livres de piété* qui prouvent qu'il était très versé dans la lecture de l'Ecriture et des Pères.

PONTAULT DE BEAULIEU. *Voyez* BEAULIEU.

PONTBRIAND (René-François DU BREIL de), Breton, abbé de Saint-Marien d'Auxerre, né vers la fin du 17e siècle, mort à Paris en 1767, avait occupé les momens de loisir que lui accordaient les devoirs de son état à écrire particulièrement contre les erreurs qui déshonorent le 18e siècle. Il est surtout connu par son zèle pour instruire et soulager les pauvres Savoyards qui se trouvent à Paris. Il fit paraître, de 1737 à 1743, quatre petits écrits, pour engager à prendre part à cette bonne œuvre, à laquelle il consacra son temps et sa fortune. Nous avons de lui : 1° l'*Incrédule détrompé et le chrétien affermi dans la foi*, 1752, gr. in-8 : ouvrage écrit d'un stile pur et simple, renfermant beaucoup de témoignages en faveur de la religion, pris dans les auteurs païens ; 2° *Pèlerinage du Calvaire sur le Mont Valérien*, 1751, in-18, et un *journal des conférences* de Loudun, La Haye, 1720, 2 petits vol. in-8. — Son frère, abbé de Ranvaux, chanoine et grand-chantre de Rennes, est auteur des ouvrages suivans : 1° *Nouvelles vues sur le système de l'univers*, 1751, in-8 ; 2° *Essai de grammaire française*, 1754, in-8 ; 3° *Poème sur l'abus de la poésie*,

couronné aux Jeux Floraux, en 1722. — Un troisième frère des précédens, sacré évêque de Quebec en 1741, mourut à Mont-Réal en 1760, pendant le siége de cette ville par les Anglais.

PONTCHARTRAIN (Paul Phelypeaux, seigneur de), 4e fils de Louis Phelypeaux, seigneur de la Vrillière, naquit à Blois, en 1569. La famille de Phelypeaux, dont l'ancienneté remonte jusqu'au 13e siècle, est également distinguée par les hommes illustres qu'elle a produits, et par les charges dont ils ont été revêtus. Paul Phelypeaux, dont il est question dans cet article, joignant à la facilité d'un heureux génie toutes les lumières d'une excellente éducation, entra dans les affaires dès 1588. Il se perfectionna sous Villeroi, et fut pourvu par Henri IV de la charge de secrétaire des commandemens de Marie de Médicis. Cette princesse, satisfaite de son zèle, lui procura celle de secrétaire d'état en 1610, peu de temps avant la mort déplorable de Henri IV. Dans les temps orageux de la régence, il aida la reine à maintenir le pouvoir du trône et la tranquillité des peuples. Les mouvemens des huguenots furent réprimés par ses soins. Enfin, le roi ayant été obligé d'armer contre eux, il le suivit en Guienne en 1621. Il tomba malade au siége de Montauban, et alla mourir à Castel-Sarrasin, le 21 octobre de la même année, âgé de 52 ans. Ses travaux avaient épuisé ses forces et hâté sa mort. On a de lui des *Mémoires* intéressans, La Haye, 1720, 2 vol. in-8.

PONTCHARTRAIN (Louis Phelypeaux, comte de), petit-fils du précédent, naquit en 1643. Conseiller au parlement à l'âge de 17 ans en 1661, il fut nommé, en 1667, premier président au parlement de Bretagne. Ayant contribué par son génie conciliant à calmer les agitations de cette province, il obtint la place de contrôleur-général en 1689, après la retraite de Le Pelletier; devint ministre et secrétaire d'état en 1690. On reprocha à Pontchartrain d'avoir spéculé sur la vanité française, en vendant des charges nouvelles, et des lettres de noblesse; mais à cette époque toutes les caisses étaient épuisées, il fallait subvenir à des besoins urgens, et il crut préférable d'avoir recours aux deniers des riches, en contentant leur amour-propre, que d'aggraver le peuple déjà par trop surchargé. Il fut nommé chancelier en 1699, et lorsqu'il prêta serment le 9 septembre de la même année, le roi lui dit: » Monsieur, je voudrais avoir une charge encore plus éminente à vous donner, » pour vous marquer mon estime de vos » talens, et ma reconnaissance de vos » services. » Il protégea les sciences, et donna une nouvelle forme aux académies des sciences et des belles-lettres, qui eurent en lui un protecteur zélé. Après avoir rendu de longs services à l'état, il se retira en 1714 à l'institution de l'Oratoire où il se montra aussi grand par ses vertus, qu'il l'avait été par ses places. Louis XIV l'honora d'une de ses visites. Il mourut à Pontchartrain en 1727, à 84 ans, et fut enseveli sans pompe, comme il l'avait désiré. (« Il fut plus grand en» core, dit le président Hénault, par sa » généreuse retraite, que par les impor» tans emplois qu'il remplit avec des ta» lens supérieurs. ») Son petit-fils, le comte de Maurepas, né en 1701, est mort sans postérité en 1781, à l'âge de 80 ans. Il avait été élevé au ministère, et occupa ce poste sous Louis XV. Disgracié pour une épigramme contre madame de Pompadour, il ne reparut au ministère qu'à l'avènement de Louis XVI au trône. Une disgrâce de vint-cinq ans n'apporta aucun changement dans le caractère du comte de Maurepas; toujous léger, faible, indolent, incapable d'une application profonde et sérieuse, il entraîna le monarque dans des démarches qui lui devinrent funestes. (L'abbé Guyot et le marquis de Condorcet ont fait son *éloge*; mais ils n'ont pas tout dit. Des juges plus sévères, témoins de la révolution de France, l'ont regardé comme une des causes assez immédiates de cette grande catastrophe. La légèreté et l'indolence qui caractérisèrent son dernier ministère, les mauvais conseils qu'il donna au jeune roi, surtout pour le rappel des parlemens, le retour

et le triomphe de Voltaire à Paris, la guerre en faveur de la rébellion des colonies anglaises, etc., viennent à l'appui de ce jugement.)

PONTCHASTEAU (Sébastien-Joseph du CAMBOUT de) né en 1634 d'une famille illustre et ancienne, était parent du cardinal de Richelieu. Singlin, directeur des religieuses de Port-Royal, l'attira dans cette maison, mais il n'y resta guère. Après divers voyages en Allemagne, en Italie et dans les différentes parties de la France, et après plusieurs aventures, il rentra de nouveau à Port-Royal, et s'y chargea, en 1668, de l'office de jardinier, dont il fit pendant six ans toutes les fonctions. Obligé de sortir de sa retraite en 1679, il alla à Rome, où il agit en faveur du parti. Il y demeurait sous un nom emprunté, lorsque la cour de France le découvrit et obtint son expulsion. Pontchasteau se retira dans l'abbaye de la Haute-Fontaine, en Champagne, puis dans celle d'Orval, où il vécut pendant cinq ans. Quelques affaires l'ayant rappelé à Paris, il y tomba malade et y mourut en 1690, à 56 ans. On a de lui : 1° *La manière de cultiver les arbres fruitiers*, Paris, 1652, in-12, sous le nom de *Le Gendre*; 2° les deux premiers volumes de la *Morale pratique des jésuites*, dont Arnauld a fait les six autres : ouvrage que le parlement de Paris condamna à être brûlé et lacéré par la main du bourreau, et que Rome défendit, sous peine d'excommunication, par un décret publié le 27 mai 1687. On prétend que Pontchasteau fit exprès, et même à pied, le voyage d'Espagne, pour y acheter le *Teatro jesuitico*. 3° Une *Lettre à M. de Péréfixe*, en 1666, en faveur de M. de Saci, qui avait été mis à la Bastille ; 4° il a traduit en français les *Soliloques* de Hamon sur le *Psaume CXVIII*.

PONTCOURLAY. *Voyez* WIGNEROD.

*PONTE (Jean-François de), chevalier napolitain, né en 1571, sous le règne de Philippe II, roi d'Espagne, dont il était sujet. Il apprit les lois et fut successivement avocat, conseiller, et régent du grand conseil d'Italie. Il a publié : 1° *Consiliorum*, 2 vol. ; 2° *Repetitiones feudales, juris responsum super censura veneta*, Rome, 1607, in-4 ; 3° *Decisiones supremi itali concilii, regiæ cancellariæ, et regiæ cameræ summariæ*, Naples, 1612, in-fol. ; 4° *De potestate pro regis napolitani, et collateralis concilii, regnique regimine*, ibid. 1621, in-fol. J.-Baptiste Ton réimprima cet ouvrage avec des additions. Ponte passait pour un jurisconsulte profond, et mourut dans sa patrie en 1635.

*PONTE (Laurent de), de l'ordre des clercs mineurs, né à Naples le 24 septembre 1575, est auteur de *Commentaires sur le livre de la Sagesse*, et d'une *Explication de l'Evangile de saint Matthieu*, qui devait être composée de 4 vol.; mais il mourut après en avoir achevé deux, et ce livre est resté incomplet. Il a laissé néanmoins un grand nombre d'ouvrages qui eurent de la célébrité, et furent honorés de l'estime des savans. On cite surtout une *Vie de David*, qui fut très bien accueillie du public. Le Père de Ponte mourut au collége d'Alcala le 26 octobre 1639.

PONTEDERA (Jules), né à Vicence en 1688, fut professeur de botanique à Padoue, au commencement du 18e siècle. Il fit paraître : 1° *Compendium tabularum botanicaram, in quo plantæ 272 in Italia nuper detectæ recensentur*, 1718, in-4 ; 2° *De florum natura*, 1720, in-4 ; 3° *Antiquitatum latinarum græcarumque enarrationes et emundationes*, Padoue, 1740, in-4. (Il est mort à Padoue, en 1757.)

PONTEVÈS. *Voyez* FLASSANS.

PONTHIEU (Adélaïde ou Adèle, comtesse de), a été célèbre dans le temps des croisades. Injustement condamnée par son père, arrachée à son mari, vendue à un soudan, reconnue long-temps après, elle fut ramenée triomphante dans sa patrie. Ses aventures ont fourni au commandeur de Vignacourt le sujet de son roman d'*Adèle de Ponthieu*, imprimé en 1723 ; peut-être cette histoire même n'était-elle, dans sa totalité, qu'un roman. De la Place a fait sur ce sujet une mauvaise *Tragédie*, et M. de Saint-Marc un *Opéra*, représenté en 1772.

PONTIEN (Saint), placé sur la chaire de saint Pierre, après la mort de saint Urbain Ier, arrivée en 230, siégea cinq ans, selon le calendrier de Libère; il souffrit beaucoup pour la foi de J. C. sous l'empereur Maximin, et mourut l'an 235, dans l'île de Sardaigne, où il avait été exilé. S'il ne termina pas sa vie par le glaive, il ne fut pas moins martyr de la foi, en mourant de misère et d'abandon dans le pays où il avait été relégué. Son corps fut rapporté dans le cimetière de Callixte à Rome, et l'on croit communément que ce fut le pape saint Fabien qui fit cette translation. On lui attribue deux *Epîtres;* mais elles sont d'un temps postérieur à son pontificat.

*PONTIER (Gédéon), naquit vers 1640. Il était protestant; mais jeune encore il se fit catholique, étudia les sciences sacrées, prit les ordres, et devint protonotaire apostolique. Il mena toujours une vie régulière, et mourut en 1709. On a de lui: 1° *Le Cabinet des grands*, Paris, 1680-1689, 3 vol. in-12; 2° *Questions de la princesse Henriette de la Guiche, duchesse d'Angoulême, sur toutes sortes de sujets, avec les réponses*, Paris, 1688, in-12. Le président Coussin a fait dans le *Journal des savans* des éloges, peut-être un peu exagérés, des ouvrages de Pontier.

PONTIS (Louis de), seigneur de la terre de Pontis, dans le diocèse d'Embrun, naquit en 1583. Son père s'était distingué par sa valeur, et lui-même entra jeune dans le régiment des gardes, sous Henri IV, et s'éleva par son mérite à divers emplois militaires. Louis XIII, instruit de sa valeur, lui donna une lieutenance dans les gardes, et ensuite une compagnie dans le régiment de Bresse. Ce prince l'engagea à acheter la charge de commissaire-général des Suisses; mais mille obstacles s'opposèrent à sa fortune. Pontis, las de rouler sans cesse dans ce tourbillon, et n'ayant pas voulu s'attacher au cardinal de Richelieu, fut contraint de quitter la cour. Il s'enferma dans Port-Royal-des-Champs, et y mourut en 1670, à 87 ans, après avoir servi 50 ans sous trois rois, et avoir reçu 17 blessures. Nous avons sous son nom des *Mémoires*, imprimés à Paris en 1676, en 2 vol. in-12. On y trouve les circonstances les plus remarquables des guerres de son temps, des intrigues de la cour, et du gouvernement des princes sous lesquels il a servi. Les mécontentemens que l'auteur essuya à la cour rendent sa narration suspecte, surtout lorsqu'il parle du cardinal de Richelieu et de quelques autres ministres. » Je suis attachée, dit dans une de ses Lettres madame de Sévigné, « à des *Mémoires* de M. de Pontis, » qui conte sa vie et le temps de Louis XIII » avec tant de vérité, de naïveté et de » bon sens, que je ne puis m'en tirer. Ce » livre a bien des approbateurs, et d'au- » tres qui ne le peuvent souffrir. Ou on » l'aime, ou on le hait, il n'y a pas de » milieu. » Le Père d'Avrigny et Voltaire ont cru que ce Pontis n'a point existé, et que c'est un être supposé. Il est vrai néanmoins que la famille de Pontis était très connue en Provence, et qu'elle passait ordinairement l'été à la terre de Pontis, et l'hiver à Digne. Quant à Pontis lui-même, les solitaires de Port-Royal ne l'ont jamais regardé comme un personnage romanesque; mais leur témoignage peut paraître suspect. C'est un de leurs affidés, Thomas du Fossé, qui prétend avoir recueilli ces *Mémoires* des conversations de ce guerrier, source qui, quand elle serait véritable, supposerait, pour mériter de la confiance, une mémoire extraordinairement exacte et fidèle. Ce qu'en dit madame de Sévigné marque assez que c'est un ouvrage de parti, et qu'elle le juge d'après celui auquel elle fut attachée. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ces *Mémoires* sont remplis de faits absolument faux, qui n'ont pu être rapportés par un auteur contemporain et instruit.

PONTIUS. *Voyez* PONCE.

PONTIUS ou DUPONT (Paul), graveur des Pays-Bas, né à Anvers en 1596, mort au commencement du 17e siècle. C'était un dessinateur correct et savant. On a de lui un grand nombre d'estampes, d'après Rubens, Van Dick et Jordans. Elles sont très estimées. (Ce maître a gravé cinquante portraits, vingt-sept su-

jets historiques, etc. Son chef-d'œuvre est le *Saint-Roch*, de Rubens, dont l'original est au musée de Paris.

PONTOPPIDAN (Eric-ERICSON), docteur en théologie et évêque luthérien, né en 1616 à Biergegard, dans l'île de Fionie en Norwége, mort en 1678, âgé de 62 ans, a publié divers ouvrages, parmi lesquels, *Grammatica linguæ danicæ*, 1666; *Bucolica sacra*, Leyde, 1643; *Theologiæ praticæ, seu Ethicæ sacræ synopsis*, 1656; *Epigrammatum latinorum centuriæ variæ*.—ERIC PONTOPPIDAN, son petit-neveu, ou fils de son neveu, Louis Pontoppidan, prédicateur du roi de Danemark en 1744, a donné une *Histoire de la réformation du Danemark*, et une *Histoire ecclésiastique de ce pays*, pleine des préjugés de sa communion. Ce qui lui a fait plus d'honneur est *Marmora danica, seu inscriptionum per Daniam universam sylloge*, 2 vol. in-fol. Devenu évêque de Norwége, il publia l'*Histoire naturelle* de cette province, d'une manière très intéressante et avec de solides réflexions. On a encore de lui une *Instruction pastorale* sur les merveilles de la Providence, et les bienfaits répartis dans les climats les plus âpres et les plus froids. Elle a été traduite et imprimée en français en 1760.

PONTORMO (Jacques CARRUCCI de), célèbre peintre, né à Florence en 1493, mourut dans la même ville en 1558. Ses premiers ouvrages annoncèrent un talent supérieur; Raphaël et Michel-Ange, en les voyant, dirent que « ce maître porterait la peinture à son plus haut degré. » Pontormo ne remplit point toute l'étendue de cette prophétie; mais on ne peut nier qu'il n'eût d'abord un pinceau vigoureux, un beau coloris, et qu'il ne mît de l'invention dans ses ouvrages. Sa manière était grande, quoique un peu dure. Il sortit de son genre, où il acquérait beaucoup de réputation, pour prendre le goût allemand. C'est à cette bizarrerie qu'il faut attribuer la grande différence qui est entre ses premiers ouvrages, fort estimés, et les derniers, dont on ne fait point cas. Il voulut revenir à sa première manière; mais ses efforts furent inutiles. Ce peintre avait quelques singularités dans sa façon de vivre : il avait fait construire dans sa maison un escalier de bois, qu'il retirait en haut par une poulie lorsqu'il était monté à son atelier : « Expédient, dit un auteur, que » les gens appliqués et ennemis des con» versations inutiles ne feraient pas mal » d'employer pour tromper les oisifs, et » s'assurer du calme nécessaire à leur » travail. » Par la même raison, il se servait lui-même, et se délivrait de tout l'embarras que donne la dépendance d'un secours étranger. (Le musée de Paris possède deux tableaux de ce peintre, un *Portrait de Giovanni delle Corniole*, fameux graveur; *Le vœu de Florence*, ou *une Vierge assise sur les genoux de sainte Anne, soulevant l'enfant Jésus*.)

PONTUS. *Voyez* GARDIE.

*PONZ (Don Antonio), savant espagnol, naquit à Bexix, dans le royaume de Valence, en 1725. Sa vaste érudition le fit appeler à Madrid, où il occupa plusieurs places importantes, et fut nommé membre des académies de Saint-Ferdinand, et d'histoire de cette capitale, de celle des antiquités de Londres, et des Arcades de Rome. Il voyagea dans plusieurs parties de l'Europe, et demeura long-temps à Rome et à Naples. De retour à Madrid, il parcourut toute l'Espagne, et publia : 1° *Voyage en Espagne*, Madrid, 1772 et suiv., 13 vol. in-8. Cet ouvrage a été d'un grand secours à M. de la Borde, dans son *Itinéraire d'Espagne*, qui est le plus exact que l'on connaisse. Jean-Joseph Diez, professeur d'histoire à Gottingue, traduisit en français le premier volume, imprimé en 1775. Il a été traduit aussi en allemand et en italien; 2° *Voyage hors d'Espagne*, Madrid, 1785, 2 vol. in-8. C'est le fruit des observations de Ponz dans ses courses chez l'étranger. On y remarque des aperçus justes, de l'impartialité, et une saine critique. Il cultiva également la poésie avec succès, protégea les arts, dans lesquels il était un connaisseur habile, et mourut à Madrid en 1792. C'était aussi un peintre distingué; on a de lui des tableaux estimés.

PONZETA (Ferdinand), né à Florence de parens nobles et originaires de Naples, parvint à l'office de trésorier du pape Léon X, qui lui donna l'évêché de Melfi, puis celui de Grosseto, et enfin le fit cardinal en 1517. Ce prélat se fit estimer par sa prudence et par la pureté de ses mœurs, et rendit de grands services au saint-Siége. Lors de la prise de Rome, les Allemands, parmi lesquels se trouvaient beaucoup d'hérétiques, le traitèrent indignement, et le traînèrent par les rues de la ville avec barbarie. Ces violences furent cause de sa mort, qui arriva le 2 septembre 1527, dans la 90e année de son âge. Son corps fut enterré dans l'église de Notre-Dame de la paix, où l'on voit son épitaphe, que lui fit faire Jacques Ponzeta, évêque de Melfi, son neveu.

PONZIO (Flamino), célèbre architecte, né près de Côme, dans la Lombardie, vers 1565. Il étudia à Rome, et s'y distingua dans son art. La belle chapelle de la famille Borghèse, à Sainte-Marie-Majeure, est de son exécution, ainsi que celle appelée *Pauline*, où l'on remarque autant la richesse des pierres que le fini de la sculpture. La sacristie de cette basilique fut élevée sous sa direction, ainsi que le bel escalier double qui orne le palais Quirinal. Il présida à la construction de la basilique de Saint-Sébastien. Cependant son meilleur ouvrage est la superbe façade du palais de Sciria Colonda, dont la porte principale est d'un seul morceau et fut construite d'après les principes de l'architecte Vignole. Ponzio mourut à Rome, âgé de 45 ans, et sous le pontificat de Paul V. Cet artiste aimait beaucoup le grandiose, et on remarque dans tous ses ouvrages beaucoup de goût, et une exacte proportion dans toutes les parties.

POOLE (Renaud). *Voyez* POLUS.

POOLE (Matthieu), né à York, et selon quelques-uns à Londres, en 1624, fut incorporé dans l'université d'Oxford, et lui fit honneur par son érudition. Il devint recteur de Saint-Michel-le-Quern à Londres, en 1648, et proposa en 1653 pour l'éducation de la jeunesse, un projet que le parlement approuva ; mais l'auteur ayant été obligé de se retirer en Hollande, ce projet n'eut pas lieu ; et vu le peu d'effet de tous ses plans d'éducation, il est à croire que le public n'y perdit pas grand' chose. Poole avait publié avant son départ plusieurs ouvrages, dont le plus célèbre est son *Synopsis criticorum*, Londres, 1669, 5 vol. qui se relient en 9, in-fol., et réimprimé à Utrecht, 1684, 5 v. in-fol., avec des augmentations qui n'empêchent pas de préférer la première édition. Cet ouvrage est un abrégé des remarques des plus habiles commentateurs de l'Ecriture sainte, et sur tout de celles des protestans. Il mourut à Amsterdam en 1679.

POOT (Hubert), poète hollandais, né près de Delft en 1689 d'un paysan, n'abandonna presque point la charrue, et sut cependant trouver assez de loisir pour exceller dans la poésie flamande, jusque là que plusieurs l'ont appelé l'*Hésiode de la Hollande*. Il mourut en 1733. Ses poésies ont été recueillies en 3 vol. in-4, Delft, 1722-1734, avec de belles vignettes.

POPE (Alexandre) vit le jour à Londres le 22 mai 1688. Il était d'une ancienne famille noble du comté d'Oxford. Les auteurs de sa naissance, catholiques romains, ne lui laissèrent qu'une médiocre fortune. Faible de santé, mal conformé, bossu même, il fut l'objet des plus tendres soins de sa mère, et reçut dans la maison paternelle, une éducation digne des dons heureux que lui avait faits la nature. (A 6 ans il lisait déjà les poètes grecs et latins chez un vieux prêtre catholique où il était en pension : depuis il termina ses premières études à Londres ; là, ayant été au spectacle, il avait improvisé au bout de quelques jours une pièce sur un sujet grec. Rappelé à 12 ans dans la maison paternelle, il étudia les Eglogues de Virgile avec passion. Cette étude et l'aspect des champs l'entraînèrent à la composition de ses *Pastorales*.) Il débuta par une *Ode sur la vie champêtre*. Plus tard il composa un poème intitulé la *Forêt de Windsor*, puis une *Eglogue sur la naissance du Messie*. On trouve dans cette dernière pièce des idées sublimes et une poésie fort élevée. L'*Essai sur la*

critique parut en 1709, et mit le jeune poète au rang des plus beaux génies de l'Angleterre, quoiqu'il n'y eût pas d'ordre dans le plan, et que l'imagination n'y soit pas toujours bien réglée. L'abbé du Resnel en a donné une traduction estimée. Le *Temple de la Renommée*, poème qui parut en 1710, offre encore moins d'ordre que l'*Essai sur la critique* : tout y est confus, il y a cependant des morceaux d'une grande beauté, et qui décèlent l'homme de génie. *La Boucle de cheveux enlevée*, petit poème en cinq chants, publié en 1712. Cette bagatelle ne respire que la galanterie; mais l'*Epître d'Héloïse à Abailard* paraît dictée par tout ce que l'amour le plus violent peut inspirer. Le poète y peint les combats de la nature et de la grâce d'une manière où la piété et la paix des âmes pures n'ont rien à gagner. Un travail plus considérable occupait Pope, lorsqu'il enfanta cette épître : il préparait une traduction en vers de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Toute l'Angleterre souscrivit pour cet ouvrage, et l'on prétend que l'auteur, qui n'était rien moins que désintéressé, y gagna près de cent mille écus. Quand l'*Homère* anglais vit le jour, il parut fort au dessous du grec, quoiqu'on y trouvât de l'abondance et de la force. Ses ennemis ou ses rivaux en profitèrent pour l'accabler de sarcasmes. Ils allèrent jusqu'à ridiculiser sa figure et sa taille, qui en effet n'étaient pas avantageuses; ils lui reprochèrent d'être *puant*, *laid* et *bossu*. Pope répondit par une satire intitulée la *Dunciade*, c'est-à-dire l'*Hébétiade* ou la *Sottisiade*. Il y passait en revue les auteurs et les libraires. Cette satire basse et indécente respire la fureur. L'auteur eut honte dans la suite de l'avoir enfantée; il n'hésita point à la jeter au feu, en présence du docteur Swift, qui la retira promptement, et lui rendit le mauvais office de la conserver. Non contens de le traiter dans vingt libelles d'*ignorant*, de *fou*, de *monstre*, d'*homicide* et d'*empoisonneur*, ses adversaires firent courir dans les rues de Londres une relation d'une flagellation ignominieuse. Cette satire, où il y avait quelques traits perçans, et qui ne tombaient pas absolument à faux, remplit d'amertume le cœur de Pope. Il ne se contenta pas de faire écrire un *Avis au public*, où il attestait qu'il n'était pas sorti de sa maison le jour marqué par la relation, il voulut encore ajouter de nouveaux traits à la *Dunciade*. Ses amis lui conseillèrent de ne répondre à ses adversaires que par des ouvrages louables, et il enfanta l'*Essai sur l'homme*. L'auteur embellit les matières les plus sèches par une élocution noble, facile, énergique, variée avec art. Il y a pourtant des descriptions trop étendues et des pensées répétées; on y trouve peu de solidité dans quelques assertions, peu d'ordre et de liaison entre les idées, et, ce qui fait l'objet d'une critique plus grave, des principes favorables à l'irréligion, une morale vague et sans autorité, une métaphysique imaginaire et illusoire. Il est vrai que Ramsay a tenté de faire l'apologie de ses sentimens, dans une lettre à Racine le fils, auquel Pope écrivit lui-même; mais il est bien difficile à quiconque a lu les ouvrages et a connu les amis de Pope, de n'avoir pas quelques doutes sur ses sentimens. « Après avoir » lu ce poème dans l'anglais, dit Ra» cine, loin d'en être le défenseur, je » reconnais qu'il ne peut être justifié que » par des explications forcées, et que le » système qu'il présente d'abord est ce» lui du déisme. » Plusieurs écrivains l'ont traduit en français. La version de l'abbé du Resnel, en vers, n'est pas assez littérale, et celle de M. Silhouette, en prose, l'est trop. L'abbé Millot en a donné une en 1761, qui ne vaut aucune des deux précédentes. On trouve à la suite de sa traduction une épître morale de Pope sur la connaissance des hommes. C'est un tissu de réflexions où le génie anglais se montre dans tout son éclat et avec tous ses défauts. Cette épître tient par son sujet à l'*Essai sur l'homme*, et on peut la regarder comme une carte particulière, où est tracé en détail ce qu'une carte générale ne présente qu'en gros. En 1783, M. de Fontanes a donné une nouvelle traduction en vers de l'*Es-*

sai sur l'homme, avec des notes et un discours rempli d'idées communes, débitées avec beaucoup d'emphase. Quelques personnes préfèrent celle de l'abbé Resnel. Si le premier traducteur manque souvent d'élévation, de vigueur et de coloris, il est du moins clair, naturel et fait entendre Pope, si obscur dans la dernière traduction; la phrase est plus française, plus coulante; sa versification moins sèche, moins dure, moins heurtée. Pope a encore composé des *Odes*, des *Fables*, des *Epitaphes*, des *Prologues* et des *Epilogues*; il passe pour le poète le plus élégant et le plus correct, et, ce qui est encore beaucoup, le plus harmonieux qu'ait eu l'Angleterre. Il a réduit les sifflemens aigres de la trompette anglaise au son doux de la flûte. Nous ne parlerons point de ses *Lettres*, dont on a un recueil assez ample. S'il en a deux ou trois qui puissent intéresser le public, toutes les autres ne sont presque d'aucun prix; et il en est ainsi de presque toutes les collections de ce genre. Ses différens ouvrages ont été recueillis à Londres en 1751, 20 vol. in-8; ibid., 1797, 9 vol. in-8; ibid., 1804, 6 vol. et à Edimbourg, 1764, 6 vol. in-8. (Sa *Traduction* d'Homère ne se trouve point dans cette dernière édition. Cette traduction a été réimprimée à Londres en 1805, 12 tomes en 6 vol.) On a publié à Amsterdam les *OEuvres diverses de Pope, traduites de l'anglais; nouvelle édition, augmentée de plusieurs pièces et de la vie de l'auteur*, avec des figures en taille-douce, 1767, 7 vol. in-12. La plupart des traductions insérées dans ce recueil sont lourdes, maussades, pesantes. On a donné une nouvelle édition des *OEuvres* complètes de Pope, Paris, 1779, 8 vol. in-8, avec figures. « Pope, dit un critique, avait plus de » subtilité dans l'esprit, que de vérité » et de jugement. Il n'a ni le génie de » Milton, ni le goût épuré d'Addisson. » Son talent principal était d'imiter et » de s'approprier les idées d'autrui; le ta- » lent qui lui manquait était l'invention » et l'ordre. Il entassait beaucoup de par- » ties brillantes, dont il ne savait pas » faire un tout bien proportionné. La plu- » part de ses détails, pris séparément, » sont bien; mais, malgré son système, » le *tout n'est pas bien*. » On a souvent cité de lui ce morceau sur la mort, qui est effectivement d'une grande beauté : « O Mort, je te bénis! C'est toi qui frap- » pes les tyrans, qui en purges la terre, » qui mets un frein à la cruauté et à l'am- » bition. C'est toi qui confonds dans la » poussière ceux que le monde avait flat- » tés, et qui regardaient les hommes avec » mépris. Ils tombent, et nous respirons. » Sans toi, nos malheurs seraient éter- » nels. O Mort, qui tiens en respect les » hommes durs et heureux, qui jettes » l'effroi dans leurs cœurs coupables, » espoir des infortunés, achève d'étendre » ton bras sur les scélérats puissans et » respectés. » Il ne reste plus qu'à faire connaître l'homme, après avoir fait connaître l'écrivain. Pope était bon parent et bon ami; il avait de la philosophie, mais surtout de celle qui est de mode dans ce siècle, qui est beaucoup plus dans l'esprit que dans le caractère. Il était vain, railleur, colère, envieux; sacrifiant tout à sa réputation, d'une sensibilité puérile sur la critique, et capable des plus grandes violences pour la repousser. Il allait souvent chez son libraire, et il y donnait de temps en temps des scènes de fureur, que sa figure, sa taille et la singularité de ses mouvemens rendaient comiques. On l'accusait aussi d'avarice. Sa santé fut toujours chancelante, et l'art fut souvent appelé au secours de la nature. Il mourut d'une hydropisie de poitrine en 1744 à 56 ans.

POPELINIÈRE (Lancelot Voesin, seigneur de la), gentilhomme du Bas-Poitou, né vers 1540, était calviniste. (Il servit dans la guerre de ces sectaires contre le gouvernement, soit à Toulouse, soit dans la Provence. En 1575, il prit Tournai, Boutonne, fit une descente dans l'île de Rées. Envoyé par le prince de Condé aux états de Blois, il y rédigea la protestation de ses corréligionnaires. Il voulut défendre La Rochelle avec peu de forces, et il eut une vive querelle avec un de ses officiers, qui lui repré-

sentait l'impossibilité de l'entreprise. L'officier lui donna un coup d'épée au travers du corps, qui l'empêcha de continuer la guerre. Peu de temps après, il fit son abjuration, et mourut en 1608, au faubourg St.-Germain, presque dans la misère.) C'était un homme d'une imagination vive, mais mal réglée. On a de lui : 1° une *Histoire de France*, depuis 1550 jusqu'en 1577, en 4 vol. in-8. Quoique la matière soit vaste, il pouvait se renfermer dans des bornes plus étroites. Il narre avec assez de netteté. Il est sincère et exact dans beaucoup d'endroits, et, s'il ne l'est pas en tout, c'est par zèle pour le calvinisme. 2° Un ouvrage intitulé *Les Trois Mondes*, in-4 ; 3° l'*Histoire des histoires*, in-4, etc. Ce n'est qu'un recueil de bruits populaires. 4° *Histoire des derniers troubles*, etc., depuis 1562, Cologne, 1571; 5° l'*Amiral de France*, 1584.

* POPHAM (sir Home Riggs), amiral anglais, né en 1762 à Gibraltar d'une famille originaire d'Irlande, fut le 21e fils de sa mère qui mourut en lui donnant le jour. Son père, consul à Tétuan dans le royaume de Maroc, eut 44 enfans de ses différentes femmes. Elevé par les soins de l'un de ses frères aînés qui était jurisconsulte à Madras, le jeune Popham passa de l'université de Cambridge dans le service de la marine en qualité de simple matelot, dans l'escadre de sir Thomson : plus tard il suivit le comodore sur la côte d'Afrique comme intendant maritime. Après avoir fait partie de l'expédition d'Amérique dans la guerre contre les États-Unis et être devenu lieutenant, il montra de si grandes connaissances en topographie nautique, qu'il fut choisi, en 1788, pour faire partie d'une commission envoyée pour inspecter New-Harbour, qui avait été représenté comme très propre à devenir un arsenal maritime. En 1791, il commandait dans l'Inde un bâtiment du pays, avec lequel il se rendit à Bombay ; mais il éprouva de violentes tempêtes qui le forcèrent de jeter l'ancre à Poulo-Pinang, appelé maintenant l'île du prince de Galles. Cet accident le conduisit à la découverte et à la connaissance du détroit du Sud, dont il fut publié la même année une carte, avec la permission du gouvernement, qui écrivit à sir Popham une lettre de remercîmens. Le gouverneur-général et plusieurs capitaines des vaisseaux de la compagnie qui sentaient l'avantage qu'on devait tirer de sa découverte, lui offrirent aussi des remercîmens publics et des marques de leur reconnaissance. La guerre ayant éclaté entre l'Angleterre et la France, il assista comme volontaire au siége de Nimègue fait par Pichegru en 1794, et il y fit preuve de beaucoup de valeur : ce qui le fit connaître du duc d'York, qui obtint pour lui, en avril 1795, le grade de capitaine de vaisseau. Ce fut alors qu'il conçut l'idée d'armer les pêcheurs de Flandre contre les Français pour défendre leurs propres villes, moyen qu'il fit ensuite adopter en grand, dans l'Angleterre. Lorsque les succès de Pichegru contraignirent les Anglais à évacuer la Hollande, il présida à l'embarquement des troupes, et les escorta en Angleterre avec les frégates l'*Amphion* et le *Dédale*. Il présenta ensuite au gouvernement le plan d'organisation d'un corps de marins destinés à résister à toute tentative d'invasion de la part des Français, et il eut en récompense le commandement d'une de ces compagnies, qu'il conserva jusqu'à l'année 1800. Pendant tout ce temps, il déploya beaucoup d'audace et d'intelligence, et il réussit, en 1798, à brûler et à détruire les écluses, les bassins et les divers travaux du canal d'Ostende à Bruges, par où le gouverneur français faisait arriver à Dunkerque une grande quantité de munitions de guerre. Pendant l'hiver de 1799, il fut employé de nouveau sur les côtes de Hollande, et il reçut une pension de cinq cents livres sterling, en témoignage de satisfaction pour les services qu'il rendit alors. A la fin de 1800, il fut envoyé de nouveau dans les Indes orientales avec une escadre de quatre vaisseaux de ligne, et il se concerta avec le gouverneur-général Wellesley, au nom duquel il remplit avec succès différentes missions diplomatiques auprès du chérif de la Mecque et d'autres

chefs de l'Arabie. De retour en Angleterre, il trouva le ministère changé, et les wighs à la tête des affaires. Ce parti censura sa conduite dans l'Inde et le laissa sans emploi ; mais bientôt élu au parlement par le bourg d'Yarmouth, il profita de sa position pour attaquer le ministère par rapport à l'administration de la marine. Un nouveau changement ayant eu lieu dans le cabinet en 1804, sir Popham obtint le commandement de l'*Antilope*, de 50 canons, et fut chargé de faire l'essai d'un nouveau moyen de destruction des flottes. Cette première expérience réussit, et deux bâtimens français furent détruits devant Boulogne ; mais une seconde tentative plus importante trompa son attente. En 1805, il eut le commandement de la partie maritime de l'expédition qui s'empara du cap de Bonne-Espérance en janvier 1806 : de là, il se porta sur Buenos-Ayres ; mais cette entreprise, qu'il avait faite de son chef, n'ayant pas réussi, il fut arrêté par ordre du gouvernement, comme ayant outre-passé ses pouvoirs, et mis en jugement. Cependant il fut acquitté ; cette rigueur n'était qu'apparente : on ne punit réellement en lui que le défaut de succès dans la tentative. En effet, il fut employé de nouveau pour l'expédition de Copenhague, puis sur les côtes du nord de l'Espagne, et enfin pour la prise de l'île de Walcheren, qu'il fut forcé d'abandonner à l'approche des troupes françaises. Durant la guerre dans la péninsule, il commanda le *Vénérable* de 74 canons, qui fut employé activement sur la côte nord-ouest de l'Espagne à harceler les armées françaises. Lorsque lord Moira partit pour le gouvernement général du Bengale, sir Popham fut chargé de le transporter dans l'Inde sur le *Stirling-Castle* ; et à son retour, il fut nommé colonel des troupes de la marine. Le 4 juin 1814, il fut élevé au grade de contre-amiral du pavillon blanc. Il s'occupa d'objets relatifs à la marine, particulièrement de la confection d'un télégraphe nommé *Semaphore*, qui offre, dit-on, deux mille combinaisons au lieu de cent, et peut être démonté en cinq minutes et transporté sur un chariot d'un endroit à un autre. Il fut adopté par le gouvernement, et employé, en 1815, sur la côte depuis Bridport jusqu'à l'extrémité du comté de Cornouailles. En 1819, il eut le commandement de la station de la Jamaïque, et peu après, il alla commander celle des Indes Occidentales, où il fit de vains efforts pour ménager un accommodement entre le roi noir Christophe et le général Boyer. Sir Popham revint en Angleterre en 1820, et mourut le 11 septembre de la même année à Cheltenham. Il a publié : 1° *Exposé succinct des faits relatifs au traitement éprouvé par sir Home Popham, depuis son retour de la mer Rouge*, 1805, in-8 ; 2° *Description de l'île du Prince de Galles et des avantages qu'elle offre comme point maritime*, 1805, in-8 ; 3° *Principes et réglemens à observer sur les vaisseaux de Sa Majesté*, 1805, in-4. Sir Home Popham était membre de la société royale de Londres, chevalier de l'ordre du bain, etc. ce fut sans contredit l'un des meilleurs marins anglais du 19e siècle.

POPIEL Ier, roi de Pologne, fils de Leseko ou Lechus III, et selon d'autres IV, lui succéda vers 815, et mourut cinq ans après. Son fils, Popiel II, qui lui succéda, est célèbre dans les annales polonaises par sa mort tragique et extraordinaire. Les historiens rapportent qu'il fut mangé par des rats avec sa femme et ses enfans vers 840. (*Voyez* OTHON ou HATTON.) Piast lui succéda après un interrègne d'un an ou deux.

POPILIUS (C.), de l'illustre famille des Popiliens, qui donna plusieurs grands hommes à la république romaine. Il fut député vers Antiochus, roi de Syrie, pour l'empêcher d'attaquer Ptolémée, roi d'Egypte, et allié du peuple romain. Le monarque syrien chercha à éluder par adresse la demande des Romains ; mais Popilius aperçut son dessein, et traçant, avec sa baguette, un cercle autour de lui, il lui ordonna de n'en point sortir, sans lui donner une réponse décisive ou de paix ou de guerre. Cette action intimida tellement Antiochus, qu'il renonça

à son projet, l'an 168 avant Jésus-Christ, et évacua toutes les villes de l'Egypte où il avait garnison. — Il ne faut pas confondre C. Popilius avec un autre POPILIUS, scélérat obscur, qui tua Cicéron, quoique ce grand orateur lui eût conservé la vie par son éloquence.

POPILIUS NÉPOTIANUS. *Voyez* NÉPOTIEN.

POPPÉE (Poppea Sabina), fille de Titus Ollius, qui avait été questeur, prit le nom de son aïeul maternel Poppéus Sabinus, qui avait illustré sa famille par les honneurs du triomphe. Elle fut mariée à un chevalier romain, nommé Rufus Crispinus, et elle en avait un fils, lorsque Othon, qui fut depuis empereur et alors favori de Néron, l'enleva à son mari et l'épousa. Il ne cessa de la louer devant Néron, qui en devint amoureux, répudia sa femme Octavie, qui fut bientôt sacrifiée à sa rivale, et épousa Poppée. (Comme Poppée n'espérait pas monter sur le trône pendant la vie d'Agrippine, elle irritait sans cesse Néron contre sa mère, qui fut enfin sacrifiée. Ce ne fut qu'après sa mort, qu'Octavie fut répudiée.) Néron eut une fille de Poppée : la naissance de cet enfant lui causa des transports de joie violens. Il lui donna le nom d'Auguste, ainsi qu'à sa mère. Poppée ne jouit pas long-temps de sa faveur, sous un prince cruel et bizarre. Elle mourut d'un coup de pied que lui donna Néron, lorsqu'elle était enceinte, l'an 65 de Jésus-Christ. Elle s'était permise de railler l'empereur. Il la regretta ensuite, rendit à ses restes de grands honneurs et prononça lui-même son oraison funèbre. Les soins que Poppée prenait de sa beauté sont célèbres : elle se baignait tous les jours dans du lait d'ânesse.

POQUELIN. *Voyez* MOLIÈRE.

POQUET. *Voyez* LIVONIÈRE.

PORCACCHI (Thomas), écrivain toscan, né vers 1530 à Castiglione-Aretino, mourut en 1585. Il traduisit en italien *Justin*, *Dion*, *Plutarque*, et d'autres auteurs grecs et latins. On a de lui d'autres ouvrages, dont le plus curieux est intitulé : *Funerali antichi di diversi popoli e nazioni, con figure del Porto*, Venise, 1574, in-4. Il cultiva aussi les muses italiennes et latines; mais il eut moins de succès en vers que dans les recherches d'érudition. On cite encore son *Isole del mondo*, 1620, in-fol.

PORCAIRE (Saint) ou PORCHAIRE, abbé de Lérins en 731, était à la tête de 500 moines, lorsque les Sarrasins ou Maures d'Espagne vinrent fondre sur cette île, au retour du siége d'Arles. Ces barbares massacrèrent tous ces saints religieux, à l'exception de quatre, qu'ils emmenèrent avec eux. Ceux-ci, s'étant sauvés, revinrent à Lérins, et n'y trouvèrent qu'un vieillard appelé *Eleuthère*, qui s'était caché dans une grotte pendant cette horrible boucherie. Ils l'élurent pour abbé, après avoir fait revenir d'Italie 36 religieux que saint Porcaire y avait envoyés à la première nouvelle des incursions des Sarrasins en Provence. Les habitans de Momverdan, près du Lignon en Forez, croient que saint Porcaire se retira chez eux, et qu'il y fut depuis martyrisé par les Sarrasins. Mais si le saint de ce nom qu'ils honorent est le même que l'abbé de Lérins, ce sera quelque translation de ses reliques, qui aura donné lieu au culte qu'ils lui rendent.

PORCELLETS (Guillaume des), seigneur en partie de la ville d'Arles, suivit en 1265 Charles Ier, roi de Naples, dans son royaume de Sicile. Il se signala à la conquête de Naples, et mérita le titre de chevalier et le gouvernement de la ville de Pouzzoles. Sa probité et sa douceur le firent épargner seul à Palerme pendant le massacre terrible des Vêpres siciliennes.

PORCELLUS ou PORCELLIUS (Pierre), écrivain de Naples, fut ainsi appelé parce qu'il garda, à ce que l'on croit, les pourceaux dans sa jeunesse. On ne sait comment il sortit de l'obscurité : ce qu'il y a de constant, c'est qu'il se qualifie *Secrétaire du roi de Naples*. Ses talens lui procurèrent l'amitié et l'estime de Frédéric, duc d'Urbin et célèbre général, mort en 1482. Il se trouva en 1452 dans l'armée des Vénitiens, qui

étaient en guerre contre les Milanais. Porcellus y était, non comme guerrier, mais comme témoin des belles actions du comte Jacques Piccinino, qui combattait à ses frais pour les Vénitiens. Ce héros l'honorait de son estime, le logeait avec lui, et l'admettait tous les jours à sa table. Porcellus écrivit l'histoire de ce général, et l'adressa à Alphonse d'Aragon, sous ce titre : *Commentaire du comte Jacques Piccinino, appelé Scipion Emilien.* Ce morceau d'histoire, qui fut publié en 1731, par Muratori, dans le tome 20 de ses Ecrivains d'Italie, plaît par les agrémens du stile. Son ouvrage est en 9 livres; il avait fait une suite de cette histoire, mais elle est demeurée manuscrite. On a encore de Porcellus des *Epigrammes*, d'un stile simple et naturel. On les trouve dans un Recueil de poésies italiennes, 1539, in-8.

* PORCHER DE LINONAY (Gilles) comte de RICHEBOURG, né en 1753, à la Châtre, devint subdélégué et procureur du roi dans cette ville. Il occupait cette place au commencement de la révolution : il fut nommé successivement maire, commissaire du roi près le tribunal du district de la même ville, suppléant du département de l'Indre à l'assemblée législative, et enfin député à la Convention nationale en 1792; il y vota la détention du roi et son bannissement à la paix, en déclarant qu'il votait non comme juge, n'en ayant pas le droit, mais comme représentant du peuple chargé de prendre des mesures de sûreté générale; il se déclara aussi pour l'appel au peuple et pour le sursis. Depuis, il se fit peu remarquer dans l'assemblée, et ce ne fut qu'après le 9 thermidor qu'on le vit agir avec beaucoup d'activité, soit au comité de législation, au nom duquel il fit de fréquens rapports, entr'autres celui qui amena la suppression du tribunal révolutionnaire le 26 mai 1795. Envoyé en mission dans quelques départemens, il se conduisit avec modération. Néanmoins, se trouvant aux approches de vendémiaire dans le Calvados, il dénonça à la Convention les manœuvres des royalistes, et il continua de se montrer républicain, quoiqu'il fût souvent en opposition avec le directoire. Il fut encore nommé député au conseil des anciens; mais son élection ayant été annulée, il devint membre de la commission administrative des hospices civils de Paris. Il perdit cet emploi en 1799, à la suite d'un renouvellement général; mais il fut réélu au conseil des anciens, et dans le mois de novembre il se prononça en faveur de la révolution de Saint-Cloud. Alors il fit partie de la commission intermédiaire du conseil, et enfin il entra au sénat conservateur. Il en était secrétaire à l'époque de la chute de Buonaparte (1814), et il signa, en cette qualité, la création d'un gouvernement provisoire et la déchéance de l'empereur. Le roi le nomma pair de France le 4 juin. N'ayant pas été appelé à la chambre des cent-jours, il conserva cette dignité jusqu'à sa mort, arrivée le 12 avril 1824.

PORCHERES D'ARBAUD (François de), né à Saint-Maximin en Provence, fut un des élèves de Malherbe, qui lui légua la moitié de sa bibliothèque. Porchères obtint une place parmi les premiers membres de l'académie française, et mourut l'an 1640, en Bourgogne, où il s'était marié. Ses poésies sont : 1° une *Paraphrase des psaumes graduels*; 2° des *Poésies diverses* sur différens sujets, in-8, Paris, 1633; et plusieurs autres pièces, insérées dans les recueils de son temps; 3° une *Ode* au cardinal de Richelieu. On lui attribue un *Sonnet sur les yeux de la belle Gabrielle d'Estrées*; sonnet qui lui valut, dit-on, une pension de 1,400 liv., de la part de Henri IV, souvent plus généreux en fait de galanterie, qu'économe de la richesse publique.

PORCHERON (Dom David-Placide), bénédictin et bibliothécaire de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, naquit à Châteauroux en Berri l'an 1652. Les langues, l'histoire, la géographie, les généalogies et les médailles entraient dans la sphère de ses connaissances. Ce pieux et savant religieux mourut à Paris dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, en 1694, à 42 ans. On a de lui : 1° une édition des *Maximes pour l'éducation d'un*

jeune seigneur, laquelle il publia en 1690, après en avoir reformé le stile. Il y ajouta une traduction des *Instructions* de l'empereur Basile-le-Macédonien pour Léon son fils, et la *Vie* de ces deux princes. 2° Une *Edition* de la *Géographie de l'Anonyme de Ravenne*, qu'il publia en 1688, in-8, avec des notes curieuses et savantes : ouvrage très-utile pour la géographie du moyen âge ; 3° il contribua à la nouvelle *Edition* de saint Hilaire, et à quelques autres éditions publiées par ses confrères.

PORCHETTI SALVAGIO, en latin DE SILVATICIS, savant et pieux chartreux génois, qui vivait vers 1315, s'occupa dans sa solitude à réfuter les Juifs dans un livre intitulé : *Victoria adversus impios Hebræos*, Paris, 1520, in-fol. ; gothique, assez rare. Cet ouvrage, dont Raimond Martin lui avait fourni le modèle, et qui depuis fut copié par Pierre Galatin, renferme de fort bonnes choses, mais aussi quelques raisonnemens peu concluans ; son zèle paraît quelquefois plus avantageusement que sa logique. *Voyez* JUSTINIANI Augustin.

PORCIE, fille de Caton d'Utique, et femme, en premières noces, de Bibulus, puis de Brutus, se rendit célèbre par son esprit et par son courage. Dans le temps que Brutus devait exécuter contre César la conjuration qu'on lui cachait, elle se fit elle-même une grande blessure. Son mari demanda la raison d'une si étrange conduite. « C'est, répondit-elle, pour vous » faire connaître avec quelle constance » je me donnerais la mort, si l'affaire » que vous allez entreprendre venait à » échouer et causer votre perte. » Brutus ayant perdu la vie quelques années après, elle ne voulut point lui survivre. Ses parens s'opposèrent à ce funeste dessein, et lui ôtèrent toutes les armes avec lesquelles elle pouvait se nuire ; mais elle avala des charbons ardens, dont elle mourut l'an 42 avant Jésus-Christ. — Il y a eu une autre PORCIE, sœur de Caton d'Utique, de laquelle Cicéron parle avec éloge.

PORDENONE (Jean-Antoine LICINIO REGILLO, dit le), peintre, né en 1483 au bourg de Pordenone, dans le Frioul, à 8 lieues d'Udine, mourut à Ferrare en 1540. Ce fut dans l'école du Giorgion, qu'il étudia les effets piquans de la nature, pour les transporter dans ses ouvrages. Charles-Quint combla ce peintre de biens, et le décora du titre de chevalier. Le Pordenone a beaucoup peint à fresque; il y a plusieurs villes d'Italie enrichies de ses ouvrages. Son tableau de *saint Augustin*, et deux chapelles qu'il a peintes à fresque à Vicence, sont particulièrement admirés. (Le Pordenone était l'émule du Titien, avec lequel il eut plusieurs différends. Il est considéré comme le second maître de l'école vénitienne.— Son neveu, Julius Lucinius le PORDENONE, né à Venise, mort à Augsbourg, en 1561, fut son élève, et réussissait dans la peinture à fresque. Il a peint à Venise et dans plusieurs autres endroits de l'Italie. Les magistrats d'Augsbourg, charmés des ouvrages qu'il y a faits, ont cru devoir honorer sa mémoire par une inscription particulière.)

POREE. *Voyez* PORRÉE.

PORÉE (Charles), jésuite, né en 1675 à Vendes, près de Caen, entra dans la société des jésuites en 1692. Il professa d'abord les humanités en province, et se fit une grande réputation. Appelé à Paris pour y faire sa théologie, il fut chargé en même temps de la direction de quelques pensionnaires. Les progrès qu'ils firent sous un tel maître, l'idée que ses supérieurs avaient de ses talens, le firent nommer, en 1708, professeur de rhétorique au collége de Louis le Grand : emploi qu'il n'accepta qu'à regret. Si l'on n'eût écouté que ses inclinations et ses instances, il se serait consacré pour toujours aux missions chez les infidèles. Le Père Porée, choisi immédiatement après le Père Jouvenci, le remplaça dignement. Même zèle, même piété, même application ; mais plus d'esprit, plus de génie, plus d'élévation dans le successeur. Une latinité moins élégante et moins pure, mais un stile plus vif, plus ingénieux, un stile que Sénèque et Pline auraient peut-être envié. On lui a reproché de n'avoir point l'éloquence nombreuse et périodique de Cicéron ; mais il ne voulait

pas l'avoir. Le stile coupé, pressé, vif, lui paraissait plus convenable pour des discours académiques, tels que ceux qu'il prononçait à l'ouverture des classes, et plus propre à aiguiser l'esprit des jeunes gens et à exercer leur imagination. Le Père Porée forma des élèves dignes de lui, pendant les 33 années qu'il occupa la place de professeur, jusqu'à sa mort, arrivée en 1741. Il aimait ses disciples, et il avait l'art de s'en faire aimer. Il les rappelait à leur devoir par la douceur, et à la vertu par ses exemples. Occupé uniquement de son emploi, il était presque aussi solitaire au milieu de Paris que dans un désert. On a de lui : 1° un *Recueil de harangues*, publié à Paris en 1735, en 2 vol. in-12. On ne peut nier qu'il n'y ait dans ses discours un grand nombre de tours ingénieux, de pensées fines, d'expressions vives et saillantes; mais on y trouve en même temps des jeux de mots, des antithèses, et en général un tour tout différent de celui de l'éloquence romaine. On raconte à ce sujet l'anecdote suivante. Le Père Thoulier (depuis l'abbé d'Olivet), lui parla un jour de cette différence. Le Père Porée répondit : *Après tout, que trouvez-vous de si beau dans Cicéron ? Je vous promets là-dessus le secret votre vie durant*, reprit le Père Thoulier, un des plus zélés partisans de l'orateur de Rome. 2° Un second *Recueil de harangues*, Paris, 1747, in-12. Il y en a quelques-unes sur des sujets pieux, dans lesquelles il est plus simple que dans ses discours d'apparat. Il ne pense qu'à éclairer l'esprit et à toucher le cœur, et il réussit. 3° Six *Tragédies* latines, publiées en 1725, in-12, par le Père Griffet, qui les a ornées d'une *Vie* de l'auteur. Il y a plusieurs morceaux pleins d'élévation, de noblesse et de pathétique; mais tout n'est pas égal. 4° Cinq *Comédies* latines en prose, en 1749, in-12, qui ont vu le jour par les soins du même éditeur. Le comique du Père Porée est gracieux et toujours décent. Il n'a ni le *vis comica* de Plaute, ni l'élégante simplicité de Térence; mais on admire la flexibilité de son esprit, et surtout l'attention d'amener une morale exacte à la portée des jeunes gens. Le Père Porée a fait d'autres pièces fugitives, telle que celle qu'il composa sur la dernière maladie du Père Commire, où l'on remarque beaucoup d'imagination et de poésie. On a gravé son portrait, avec ces mots au bas, qui renferment un éloge d'autant plus flatteur qu'il est fondé sur la plus exacte vérité : *Pietate an ingenio, poesi an eloquentia, modestia major an fama?* L'abbé Ladvocat blâme l'usage de faire représenter aux écoliers des comédies, et prétend qu'on devrait leur préférer les exercices en forme de plaidoyer, dont on se sert, dit-il, depuis le Père Porée dans le collége Louis le Grand. Cet habile jésuite avait effectivement employé ce moyen, établi par le Père Le Jay, et on convient qu'il l'avoit porté à toute la perfection dont il est susceptible; mais il croyait le théâtre plus propre à corriger le ridicule des jeunes gens, et à leur donner de la hardiesse pour les actions publiques auxquelles on les destine. Ce sentiment est incontestable et sensiblement vrai dans ses effets; mais le théâtre en général est aujourd'hui si corrompu, est devenu une source si vaste et si sûre de corruption, que dans la crainte de nuancer le bien avec le mal, il est convenable de sacrifier les avantages d'un théâtre honnête et innocent aux dangers du théâtre devenu l'école des vices et des abominations humaines.

PORÉE (Charles-Gabriel), frère du précédent, naquit à Caen, en 1685. Le dégoût que ses premiers maîtres lui firent prendre pour l'étude, dura jusqu'à 25 ans, qu'il se cassa la jambe. La lecture, sa ressource contre l'ennui pendant la guérison de cet accident, devint une passion qui ne le quitta qu'avec la vie. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire d'où son frère le fit sortir bientôt après, pour le placer auprès de l'illustre Fénélon, en qualité de bibliothécaire. Ensuite, il fut curé dans l'Auvergne jusqu'en 1728, que le roi lui donna, dans la cathédrale de Bayeux, un canonicat qu'il résigna deux ans après. On le contraignit encore d'accepter la cure de Louvigny, près Caen; il la garda 20 ans.

Retiré dans cette ville au sein de sa famille, il partagea son temps entre la prière et l'étude jusqu'au 17 juin 1770, qu'il mourut. Il était gai, franc, charitable, chéri de tous les honnêtes gens. Nous avons de lui : 1° *Examen de la prétendue possession de Landes*, et *Réfutation d'un Mémoire où l'on s'efforce de l'établir*. Il fit cet ouvrage conjointement avec M. Dudouet, médecin à Caen. 2° *La Mandarinade*, ou *Histoire du mandarinat de l'abbé de Saint-Martin*, connu dans le 17e siècle par ses ridicules : cette histoire en 3 vol. in-12 renferme beaucoup d'anecdotes amusantes sur l'abbé qui en est le héros. Ses extravagances fournirent, dit-on, à Molière l'idée du *Bourgeois gentilhomme*. 3° Quatre *Lettres sur les sépultures dans les églises*, 1745. Cet ouvrage fut attaqué; il répondit par un petit écrit, sous le titre d'*Observations*. 4° *Nouvelles littéraires de Caen*, 3 vol. in-8. Il les commença en 1742, et les continua jusqu'à la fin de 1744. C'est un recueil de pièces, en prose et en vers, des académiciens de cette ville. 5° Quarante-quatre *Dissertations sur différens sujets*, lues à l'académie de Caen, dont M. Porée a été pendant 30 années un des principaux ornemens. Onze de ces dissertations ont été imprimées dans les *Mémoires* de cette académie, et dans les *Nouvelles littéraires*. 6° Un grand nombre de *Corrections* et d'*Additions*, pour une nouvelle édition du *Dictionnaire de Trévoux*, restées manuscrites.

* PORION (Pierre-Joseph), évêque constitutionnel, né en 1743 à Thièvres dans le Diocèse de Saint-Omer, fut professeur à la Flèche, puis à Arras. En 1780 il devint curé de Saint-Nicolas-des-Fossés dans cette ville, et le 30 mars 1791 il fut élu évêque du Pas-de-Calais. Sacré à Paris le 10 avril 1791, il fut peu de temps sur son siége : en 1793 il renonça à ses fonctions, ainsi que la plupart des prêtres qu'il avait ordonnés. Il se fit défenseur officieux près les tribunaux, et fut quelque temps président de l'administration municipale de Saint-Omer. Il s'était marié à la fille d'un officier irlandais nommé Prud'hov. En 1802 il vint se fixer à Paris où il vécut dans l'obscurité ; il composa un *Commentaire de Lhomond* et publia des *Corrigés de thèmes*. Il faisait des *vers latins et français* ; mais ils ne lui ont pas fait grande réputation, quoiqu'il eût chanté successivement les chefs des divers gouvernemens qui se sont succédé pendant la révolution. Il est mort à Paris le 20 mars 1830. Il n'avait eu de son mariage qu'une seule fille. *Voyez* la *Gazette des cultes* du 8 avril 1830.

PORLIER (Pierre), seigneur de Goupilières en Normandie, fut maître des comptes à Paris, et rendit un service important à l'ordre de Malte, en 1714. Les Turcs, sachant qu'il n'y avait point de poudre dans l'île, résolurent d'en faire le siége. Porlier, sensible aux malheurs dont la religion était menacée, les prévint, en vendant sa vaisselle d'argent et d'autres effets précieux, pour acheter une grande provision de poudre, qu'il fit passer dans cette île, et les Turcs renoncèrent à leur projet. Le grand maître, Perellos de Rocafull, pénétré d'estime et de reconnaissance pour une action aussi généreuse, envoya à Porlier la croix de l'ordre. Il mourut à Paris dans un âge fort avancé.

* PORLIER (don Juan Diaz), surnommé *El Marquesito*, maréchal de camp, capitaine général des Asturies, né vers 1775 à Carthagène dans l'Amérique, était encore très jeune lorsqu'il entra au service de mer comme garde-marine. Il n'y avait pas long-temps qu'il avait embrassé cette carrière lorsqu'il assista au désastreux combat de Trafalgar. Porlier demanda ensuite de l'emploi dans un régiment d'infanterie royale, lorsque les Français envahirent la Péninsule. Sa bravoure lui mérita en peu de temps le grade de colonel. Autorisé à lever un corps de partisans ou une *guérilla*, il se signala à la tête de ce corps dans plusieurs occasions importantes. La régence, voulant récompenser ses nombreux services, lui donna le grade de maréchal de camp et le commandement général des Asturies ; Ferdinand VII, replacé sur le trône, l'accueil-

lit avec distinction. Mais Porlier avait été séduit par les idées libérales qu'avaient proclamées les Cortès dans leur constitution : la conduite du gouvernement qui ne partagea point cet élan d'indépendance politique, indigna l'âme fière de ce soldat : il laissa même échapper dans sa correspondance des plaintes que redisaient encore plus fortement ses entretiens, et dont la police ne tarda pas à être instruite : une de ses lettres fut interceptée, et bientôt après (10 août 1814) il fut enfermé dans le château de San-Antonio, d'où il ne sortit qu'au bout de plusieurs mois pour aller prendre les eaux d'Arteyro. C'est là que fut ourdi le fameux complot qui éclata dans la nuit du 18 au 19 septembre par la prise de Sainte-Lucie. Après avoir installé dans cette ville les autorités de 1814, il publia une proclamation dans laquelle il appelait aux armes ses concitoyens jaloux de reconquérir une liberté qu'ils avaient déjà payée, disait-il, au prix de tant d'efforts. Une junte provinciale de Galice s'institua sous sa présidence : elle lui décerna le titre de commandant général de l'intérieur du royaume. Il partit ensuite pour Santiago où il croyait entrer comme à Sainte-Lucie : il savait que les troupes étaient favorables à son parti. Le gouverneur de la ville paralysa ses dispositions, en payant la solde arriérée et en répandant d'un côté l'or à pleines mains, et de l'autre les menaces les plus terribles. Porlier s'avança jusqu'à trois lieues de Santiago. Epuisé de fatigues, il s'était endormi, lorsque deux sous-officiers des troupes insurgées, séduits par le gouverneur, donnèrent à un détachement de l'armée royale les moyens de prendre ce général. Arrêté le 25 septembre 1815, il fut condamné comme traître, et pendu le 3 octobre suivant. Les restes de Porlier reçurent en 1820 une éphémère apothéose.

PORPHYRE, philosophe platonicien, né près de Tyr, dans le bourg de Batanée, l'an de J. C. 233, portait d'abord le nom de *Malchus* qui signifie roi dans la longue syriaque; celui de *Porphyre*, *Purpuratus*, lui fut donné par Longin. Il étudia d'abord l'éloquence et la philosophie à Athènes sous ce rhéteur. De là il passa à Rome, où il prit Plotin pour maître. Après la mort de ce philosophe, il enseigna avec succès, et eut un grand nombre de disciples. On dit qu'il épousa la veuve d'un de ses amis, pour être plus à portée de faire du bien à sa femme et à ses enfans. Il paraît certain qu'il avait embrassé le christianisme, et que, par une inconstance très peu philosophique, il le quitta pour un sujet fort mince. L'historien Socrate dit formellement que le platonicien de Batanée abandonna le christianisme, pour avoir été maltraité par quelques chrétiens de Césarée en Palestine. Il mourut sous le règne de Dioclétien, après s'être fait un grand nom par ses talens et par sa manière de vivre. Son génie était vif, entreprenant, passionné pour la nouveauté et les choses extraordinaires. « On voit, dit un critique, dans tous ses ouvrages un esprit » imbu de cette mystérieuse théurgie, » qui consistait dans divers moyens de » purifier l'âme, de la préparer à la communication la plus intime avec les esprits, de l'élever à la connaissance des » plus sublimes vérités, et même, en » quelque manière, de la déifier. C'est » là ce qu'il s'efforce d'expliquer, et ce » qu'il prétend démontrer par les *Vies* » de Pythagore et de Plotin qu'il a données, et qui sont toutes des miracles, » des prodiges, qu'il présente comme » bien supérieurs à ceux des chrétiens. » Il est vrai qu'il n'en a point d'autre garant que la parole de Porphyre lui-même. Cette théurgie n'était au fond » que la sœur de la magie, qu'une espèce de commerce avec les esprits séducteurs, qu'un ramas d'illusions subtiles par lesquelles ces hommes orgueilleux et présomptueux étaient souvent aveuglés eux-mêmes, et séduisaient ensuite les autres. » Le plus célèbre de ses ouvrages est celui qu'il composa contre les chrétiens. Nous ne l'avons plus; mais il fallait qu'il fût bien répandu, puisqu'il a été réfuté par saint Méthodius, évêque de Tyr; par Eusèbe, de *Præp. evang.*; par Apollinaire, saint

Augustin, saint Jérôme, saint Cyrille et Théodoret. Ce philosophe avait lu l'Ecriture sainte pour la combattre; et en comparant avec les historiens profanes les prophéties du livre de Daniel, il les trouva si claires, si détaillées et si conformes à l'histoire, qu'il s'imagina que Daniel n'en avait pu être l'auteur, mais qu'elles avaient été composées par un écrivain qui avait vécu depuis Antiochus Epiphanes, et qui avait emprunté le nom de Daniel. On lui démontra le contraire, en exposant la tradition constante des Juifs et la manière dont s'est formé le canon des livres saints. Mais cette imagination de Porphyre est une excellente preuve de la clarté et de l'évidence frappante des prophéties. On vit ici les Juifs combattre pour les chrétiens, et la religion de Jésus-Christ avoir pour défenseurs ses plus cruels ennemis. Théodose le Grand fit brûler les ouvrages de Porphyre en 388. Ses Traités *De abstinentia ab animalibus necandis*, et *De vita Pythagoræ*, parurent à Cambridge, 1655, in-8, avec les notes de Luc Holstenius; et Utrecht, 1767, in-8. On a encore de lui : *De antro nympharum*, Utrecht, 1765, in-4. On a imprimé sous son nom, *Porphyrii Isagoge latine*, Ingolstadt, 1492, in-fol. rare. Le *Traité sur l'abstinence des viandes* a été traduit en français par Maussac, Paris, 1622, in-8, et par M. de Burigni, 1747, in-12.

PORPHYRE (Publius Optatianus), poète latin, florissait sous l'empire de Constantin le Grand. Il composa en vers le *Panégyrique* de ce prince, vers l'an 379. Ce poème, présenté à l'empereur, valut à l'auteur le rappel de l'exil où il était alors. Il fut imprimé à Augsbourg, en 1595, in-fol., de 28 feuillets. Rien n'est si ridicule que les difficultés que le poète a recherchées dans la confection de cet ouvrage. Ce sont des acrostiches au commencement et au milieu des vers, des chiffres entrelacés, des figures de mathématiques, etc., sur chaque page.

PORPHYROGÉNETE. *Voyez* CONSTANTIN.

* PORPORATI (Charles-Antoine), habile graveur, naquit à Turin, en 1741. Il vint jeune à Paris, travailla long-temps chez Beauvalet, et a laissé plusieurs estampes qui décèlent un véritable talent. Les principales sont : *Suzanne au bain*, d'après Santerre; *Agar renvoyée*, d'après le peintre Van-Dick ; le *Devoir naturel*, sur les dessins de Cignani. Il retourna dans sa patrie, en 1780, fut pensionné de la cour, et grava la *Mort d'Abel*, *Pâris et OEnone*, d'après le chevalier Van der Werff ; *Vénus et l'Amour*, *La Prêtresse comptissante*, *Le Coucher*, etc. Porporati fut reçu à l'académie de Paris, en 1773 : il mourut en 1792. Son burin était léger, exact, et il donnait beaucoup de moelleux aux chairs et de grâce aux draperies.

* PORQUET (Pierre-Charles François), ecclésiastique, né à Vire en Normandie, le 12 janvier 1728, de parens fort pauvres, dut son éducation à des personnes bienfaisantes qui l'aidèrent à entrer dans la carrière ecclésiastique. L'abbé Porquet cultiva la poésie dont il inspira le goût à Boufflers son élève. Après avoir fait l'éducation de ce jeune seigneur, il devint aumônier de Stanislas, roi de Pologne. On a de lui diverses *Poésies* dans plusieurs recueils, dans l'*Almanach des Muses* où il signait quelquefois le *petit Vieillard*, dans le *journal* de Fréron, etc. On distingue entre autres une *Ode sur le bonheur*, et des *Stances sur l'espérance*, où l'on trouve de l'élégance et beaucoup d'expression. L'abbé Porquet a publié son *Discours de réception* à l'académie de Nancy, prononcé en 1746, et des *Réflexions sur l'usure*. Il est mort le 20 novembre 1796 âgé de 68 ans. On trouve une *Notice* très étendue sur cet ecclésiastique dans le *Magasin encyclopédique*, 1807, tomes 2 et 3. L'abbé Porquet était d'une taille courte et d'une santé frêle; lui-même disait en plaisantant : *Je suis comme empaillé dans ma peau*.

PORRÉE (Gilbert de la), né à Poitiers, fut chanoine, puis évêque de cette ville, après avoir enseigné la philosophie et la théologie avec une réputation extraordinaire. Le goût de son siècle était, en logique et en théologie, d'analyser tout, et de donner des noms différens

aux différentes qualités des objets. Gilbert de la Porrée le suivit. Il avait composé plusieurs ouvrages théologiques, et avait traité les dogmes de la religion, plutôt selon les maximes d'Aristote que suivant le langage de l'Ecriture et des saints Pères. Ainsi, par exemple, en parlant de la Trinité, il avait examiné la nature des personnes divines, leurs attributs, leurs propriétés. Il avait examiné quelle différence il y avait entre l'essence des personnes et leurs propriétés, entre la nature divine et Dieu, entre la nature et les attributs de Dieu. Comme tous ces objets avaient des définitions diverses, Gilbert jugea qu'ils étaient différens, que l'essence ou la nature de Dieu, sa divinité, sa sagesse, sa bonté, sa grandeur, n'étaient pas Dieu, mais la forme par laquelle il est Dieu. Ainsi, par une métaphysique aussi vaine et fausse qu'hétérodoxe, il regardait les attributs de Dieu et la Divinité comme de formes différentes; et Dieu, ou l'Etre souverainement parfait, comme la collection de ces formes. C'est là l'erreur fondamentale de Gilbert de la Porrée. Il en avait conclu que les propriétés des personnes divines n'étaient pas ces personnes, que la nature divine ne s'était pas incarnée. Gilbert de la Porrée conserva tous ces principes, lorsqu'il fut élu évêque de Poitiers, et les expliqua dans un discours qu'il fit à son clergé. Arnauld et Calon, ses archidiacres, le déférèrent au pape Eugène III, qui était alors à Sienne sur le point de passer en France. Lorsqu'il y fut arrivé, il fit examiner l'accusation qu'on avait portée contre l'évêque de Poitiers. Gilbert fut appelé à une assemblée qui se tint à Paris, en 1147, et ensuite au concile de Reims, tenu l'année suivante, et dans lequel on condamna les sentimens de Gilbert. Ce prélat rétracta ses erreurs, et se réconcilia sincèrement avec ses dénonciateurs. Il mourut en septembre 1154. Quelques-uns de ses disciples persévérèrent dans leurs sentimens; mais ils ne formèrent point un parti.

PORRETE (Marguerite), femme du Hainaut, vint à Paris, où elle composa un livre rempli des erreurs renouvelées par quelques quiétistes modernes. (*Voy.* MOLINOS.) Elle y disait, entre autres choses, « qu'une personne anéantie dans » l'amour de son Créateur peut satisfaire » librement tous les désirs de la nature, » sans crainte d'offenser Dieu. » Elle soutint opiniâtrément cette doctrine, qui la fit condamner à être brûlée en 1310.

PORSENNA, roi d'Etrurie, dont la capitale était *Clusium* (aujourd'hui *Chiusi* en Toscane), alla assiéger Rome, l'an 507 avant J. C., pour rétablir Tarquin le Superbe. Ce siége réduisit les Romains à la dernière extrémité; mais le courage de Clélie, d'Horatius Coclès et de Mutius Scævola (*voy. ces trois articles*), obligea Porsenna de le lever. Il mourut peu de temps après. (Cet événement n'est pas raconté de la même manière par Polybe et d'autres écrivains.)

PORTA (Simon), *Portius*, Napolitain, fut disciple de Pomponace, dont il embrassa les opinions. Après avoir fait quelque bruit dans différentes villes d'Italie, il professa la philosophie à Pise, et mourut à Naples en 1554, à 57 ans. On a de lui divers Traités de philosophie, recueillis à Florence en 1551, in-4. Cette collection renferme ses Traités *De mente humana; An homo bonus vel malus volens fiat*, mauvais ouvrages; *De dolore*, *De coloribus oculorum*, etc. On a encore de lui: 1° *De rerum naturalium principiis libri duo*, 1553, in-4, plein de vues fausses ou hasardées; 2° *De conflagratione agri puteolani*, Florence, 1551, in-4; 3° *Opus physiologicum, in quo tractatur num ars chimica verum aurum efficere queat?* Messine, 1618, in-4. — Il y a eu un Simon PORTIUS, Romain, auteur d'un *Lexicon græco-barbarum et græco-litteratum*, 1635, in-4; et d'une *Grammaire* de la langue grecque vulgaire, 1638, in-4.

PORTA (Joseph), prit le surnom de *Salviati*, parce qu'il fut disciple du peintre de ce nom. Il naquit à Castel-Nuovo, dans la Garfagnana, en 1520, et mourut à Venise en 1585. Il se fit une manière qui tenait du goût romain et du vénitien. Porta excellait également à peindre

à fresque et à l'huile. Le pape Pie IV et le sénat de Venise exercèrent long-temps son pinceau. Cependant ses occupations ne l'empêchèrent point de s'attacher aux sciences, et principalement à la chimie, dont il tira plusieurs secrets pour son art. Ce maître avait un dessin correct, un bon goût de couleur : il inventait facilement; mais on remarque dans ses ouvrages trop d'affectation à exprimer les muscles du corps humain. (Le musée du Louvre conserve un tableau de cet habile maître : *Adam chassé du Paradis terrestre*. On voyait son *Enlèvement des Sabines* dans la galerie du Palais-Royal.)

* PORTA (Jacques de la), architecte milanais, né vers l'an 1520. Après avoir travaillé quelque temps en stuc, il étudia sous Vignole, et devint architecte de l'église de Saint-Pierre. Sixte-Quint, ayant donné beaucoup de soins à l'embellissement de Rome, voulut, avant de mourir, *voûter* la fameuse coupole de l'église de Saint-Pierre, dont Michel-Ange avait formé le projet, et que la mort l'empêcha d'exécuter. La Porta et Dominique Fontana furent chargés de ce grand travail. Six cents hommes y travaillèrent jour et nuit, et au bout de vingt-deux mois la coupole fut *voûtée*. La Porta continua également les travaux du Capitole d'après les dessins de Michel-Ange, et plaça les statues sur les balustrades qui terminent les trois superbes palais. Il finit aussi de construire la belle église de *Jésus* (des Pères de la compagnie) selon les plans de son maître Vignole. Il entreprit ensuite d'autres travaux qui font honneur à ses talens. Il mourut à Rome âgé de 63 ans.

PORTA (Jean-Baptiste), gentilhomme napolitain, et physicien célèbre, né à Naples, vers 1545, s'adonna à l'étude des mathématiques, de la médecine et de l'histoire naturelle. (Il voyagea dans presque toute l'Europe. De retour à Naples, il y établit l'académie des *Oziosi*, mais il s'ennuya bientôt de se borner à la culture des lettres. Son penchant l'entraînait vers les sciences occultes.) Il tenait souvent chez lui des assemblées d'hommes versés dans l'astrologie, dans lesquelles on traitait des secrets de la magie. La cour de Rome, instruite de l'objet qui occupait cette petite académie, nommée *dei Secreti*, lui défendit de la tenir. Il se consacra aux muses, et composa des *Tragédies* et des *Comédies* qui eurent quelque succès. Il mourut en 1615, à 70 ans. On a de lui : 1° un *Traité de la magie naturelle*, en latin, Amsterdam, 1664, in-12; traduit en français par Meissonnier, Lyon, 1688, in-12 : livre plein d'idées chimériques et extravagantes. (On assure que l'auteur, qui montrait un talent très précoce, avait composé cet ouvrage à l'âge de quinze ans; ce qui peut excuser en quelque sorte les extravagances qu'il contient.) 2° Un autre *Traité de la physionomie*, composé dans le même esprit que le précédent. L'auteur, entêté de l'astrologie judiciaire, l'a rempli d'inepties. Cet ouvrage, imprimé à Leyde en latin, 1645, in-12, fut traduit en français par Rault, Rouen, 1665, in-8. On l'a aussi en italien, Venise, 1652, in-8, édition extrêmement rare. 3° *De occultis litterarum notis*, réimprimé à Strasbourg en 1606, avec des augmentations. C'est un traité sur la manière de cacher sa pensée dans l'écriture, ou de découvrir celle des autres. Il y donne plus de 180 manières de se cacher; et il en laisse encore une infinité d'autres à deviner, qu'il est aisé d'inventer sur celles qu'il propose. Ainsi il a surpassé de beaucoup tout ce qu'avait fait Trithème sur ce point, particulièrement dans sa *Polygraphie*, soit par sa diligence et son exactitude, soit par son abondance et sa diversité, soit enfin par sa netteté et par sa méthode. 4° *Phytognomonica, seu Methodus cognoscendi ex inspectione vires abditas cujuscumque rei*, Naples, 1583, in-fol. 5° *De distillationibus*, Rome, 1608, in-4. C'est à J.-B. Porta que nous devons l'invention de la chambre obscure, perfectionnée depuis par s'Gravesande. Il avait conçu le projet d'une *Encyclopédie*, que Bacon a proposé ensuite d'une manière plus développée, et qui, exécutée enfin d'une façon pitoyable par des hommes inconséquens, et dirigés uniquement par l'es-

prit d'intérêt, a produit une masse informe, fatale à toutes les branches des sciences. C'était du reste un esprit empirique et faux, auquel on a trouvé plus d'un trait de ressemblance avec Corneille Agrippa, Cardan, Paracelse, et autres partisans d'une physique occulte et condamnable. (M. H.-Gabr. Duchesne a publié une *notice historique sur J. B. Porta*, Paris, 1601, in-8. *Voyez* sur Porta *la Storia della letteratura* de Tiraboschi.)

PORTAL (Paul), chirurgien, naquit à Montpellier vers 1630, vint à Paris, où il termina ses études et se distingua dans la pratique des accouchemens. Il a laissé: 1° *Discours anatomiques sur le sujet d'un enfant d'une figure extraordinaire*, Paris, 1671, in-12; 2° *La pratique des accouchemens soutenue d'un grand nombre d'observations*, Paris, 1685, in-8; Amsterdam, 1690, in-8. Portal mourut à Paris le 1er juillet 1703. Quoique nous croyions qu'il répugne à la décence de recourir à un chirurgien, excepté dans les cas dangereux, pour assister à de semblables opérations, on ne peut refuser à Portal beaucoup d'habileté dans la partie qu'il avait entreprise.

* PORTAL (Antoine), premier médecin consultant de Louis XVIII et de Charles X, commandant de la légion-d'honneur, chevalier de St.-Michel, etc. naquit à Gaillac le 5 janvier 1742 d'une famille qui avait déjà fourni plusieurs médecins distingués. Après avoir étudié la médecine à Montpellier et y avoir été reçu docteur, il mérita à l'âge de 20 ans d'être correspondant de l'académie des Sciences de cette ville où il professa l'anatomie peu de mois après. Portal vint à Paris en 1765; il s'y fit bientôt connaître par des écrits importans et par son habileté dans la pratique de la médecine. En même temps il étudia la chirurgie, et ne tarda pas à être associé aux travaux scientifiques de Sénac et de Lieutaud. Le premier, qui était premier médecin de Louis XV, le choisit pour donner une édition de son *Traité sur la structure du cœur*. Tels furent les succès de Portal, qu'il se vit bientôt recherché et consulté par les personnages les plus élevés en dignité, par des ministres, des princes et même des rois. Il obtint l'amitié de Franklin, de Buffon, de d'Alembert. En 1769, quatre ans après son arrivée à Paris, il fut reçu membre de l'académie des Sciences où il succéda à Ferrein, et où il siégea à côté de Lagrange, de Laplace, de Bailly, etc. et sa maison devint pour eux une seconde académie. A peu près à la même époque, il fut nommé professeur d'anatomie au collége de France, et en 1777 il dut à l'amitié de Buffon la place de professeur-administrateur d'anatomie humaine au jardin des plantes. Portal était sans contredit l'un des médecins les plus célèbres de France: jamais professeur n'a enseigné plus long-temps et avec une assiduité plus exemplaire. Ses ouvrages sont nombreux et importans; ils ont obtenu le plus grand succès dans sa patrie et à l'étranger, et ont été traduits dans presque toutes les langues de l'Europe. Nous citerons: 1° *Dissertatio medico-chirurgica generalis luxationum rationes complectens*, 1764, in-4. C'est le sujet de sa *Thèse* soutenue à Montpellier. 2° *Anatomie historique-pratique de M. Lieutaud*, augmentée d'un grand nombre d'observations, 1767, 2 vol. in-4; 1776, 2 vol. in-8; 3° *Précis de chirurgie pratique*, contenant l'histoire des maladies chirurgicales, et la manière la plus usitée de les traiter, 1768, 2 vol. in-8; 4° *Histoire de l'anatomie et de la chirurgie*, contenant l'origine et les progrès de ces deux sciences, avec un tableau chronologique des principales découvertes, et un catalogue des ouvrages d'anatomie et de chirurgie, des mémoires académiques, des dissertations insérées dans les journaux, et de la plupart des thèses qui ont été soutenues dans les facultés de médecine de l'Europe, 1779. Cet ouvrage en 6 volumes est le résultat d'un travail immense. 5° *Lettre à M. Petit*, 1771, in-8°; 6° *Lettre en réponse à M. Goulin*, 1771, in-8; 7° *Rapport fait par ordre de l'académie des Sciences sur la mort du sieur Lemaire et de son épouse, par la vapeur du charbon*, 1775, in-8; réimprimé sous le titre de: *Observations sur les effets des vapeurs méphitiques*

sur le corps de l'homme, *etc.* 1776, in-8; 6e édition 1791, in-8; et réimprimée sous le titre de : *Instruction sur le traitement des asphyxiés par le méphitisme*, etc. 1794, in-12; la 12e édition est de 1805, in-8. Cet ouvrage fut distribué gratuitement dans toute la France, par ordre du ministre Turgot. Il a été imprimé, depuis plusieurs fois, notamment, en 1816, par ordre du gouvernement, et adressé à tous les préfets par ordre du ministre de l'intérieur. 8° *Observations sur la nature et le traitement de la rage*, Yverdun, 1779, in-12; 9° *Observations sur la nature et le traitement de la phthisie pulmonaire*, 1793, in-8, 1809, 2 vol. in-8; 10° *Observations sur la nature et le traitement du rachétisme*, 1797, in-8; 11° *Mémoires sur la nature et le traitement de plusieurs maladies*, 1800, 2 vol. in-8; 12° *Cours d'anatomie médicale*, 1804, 5 vol. in-8. On peut lire le compte rendu de cet ouvrage, dans les rapports du jury sur les prix décennaux, et dans ceux de la classe des sciences mathématiques et physiques de l'Institut, de la 56e p. à la 66e. 13° *Considérations sur la nature et le traitement des maladies de famille et des maladies héréditaires* (lues à l'Institut le 3 janvier 1808), 3e édition, 1814, in-8; 14° *Observations sur la nature et le traitement des maladies du foie*, 1813, in-8; 15° *Notice sur la maladie et la mort de madame la baronne de Stael;* 1817, in-8. M. Portal a encore publié, dans le recueil de l'académie des Sciences et de l'Institut, une foule de *Mémoires* relatifs à l'art de guérir. Il lut à l'Institut en 1818 un curieux mémoire sur la dilatation des ventricules du cœur avec aplatissement de leurs parois; et un autre sur les inflammations du péricarde. A cette liste déjà nombreuse des ouvrages de Portal nous ajouterons deux *Mémoires* qu'il a communiqués en 1828 à l'académie royale des Sciences; le premier est intitulé : *Considérations sur les fièvres putrides devenues malignes*; et le second : *Observations et remarques sur la nature et le traitement des hydropisies avec des palpitations de cœur, et principalement sur le ramollissement de cet organe*. Portal fut nommé en 1815 membre de la commission chargée de rendre compte au roi de l'état de l'enseignement dans les écoles de médecine et de chirurgie. Louis XVIII le nomma président perpétuel de la société royale de médecine à la création de laquelle il avait contribué beaucoup en 1820. Portal fut étranger à tous les actes de la révolution : il pratiquait son art, et regrettait dans le silence l'ordre déchu que l'anarchie avait remplacé; aussi sa mémoire est-elle restée pure. Il avait deux frères prêtres, dont l'un fut nommé chanoine de Notre-Dame en 1806, et l'autre mourut peu après. Lui-même était lié avec plusieurs ecclésiastiques, et on nous a assuré qu'il pratiquait la religion. Malgré son grand âge, la mort l'a surpris : il ne se croyait pas aussi malade; c'est ce qui explique apparemment pourquoi il n'a point appelé les secours de l'Eglise. Il est mort à 90 ans le 25 juillet 1832 des suites d'une maladie calculeuse chronique; il est le 5e professeur du collége de France qui ait succombé dans cette année si fatale pour la France, alors désolée par le choléra-morbus : (les quatre autres sont MM. Champollion, Cuvier, Rémusat et Thurot.) Portal était membre des académies de Bologne, de Turin, etc., et d'un grand nombre de sociétés littéraires et savantes.

* PORTALIS (Jean-Etienne-Marie), ministre des cultes, naquit le 1er avril 1746, à Beausset en Provence, d'une famille de robe qui depuis long-temps avait mérité l'estime générale. A l'âge de 21 ans, il fut reçu au parlement d'Aix, et dès son début il se plaça parmi les jurisconsultes et les orateurs les plus distingués de cette époque. Plusieurs *mémoires* contribuèrent à établir sa réputation : on remarque surtout sa *Consultation sur la validité des mariages des protestans en France*, Paris, 1770, in-12. Deux causes soutenues contre deux adversaires puissans augmentèrent encore sa célébrité : c'étaient Mirabeau et Beaumarchais : Portalis s'était chargée des intérêts de madame de Mirabeau, et il parvint à obtenir une séparation utile à la conservation de ses biens. Moins heureux en défendant

le comte de la Blache contre Beaumarchais, il ne put gagner sa cause déjà perdue devant le public; mais sa défense fut digne de son talent. Portalis fut bientôt placé, malgré sa jeunesse, à la tête de l'administration de sa province, et il justifia par sa capacité, dans les fonctions administratives, le choix qu'on avait fait de lui. Dès le commencement de la révolution, il fut alarmé des troubles qui se préparaient; et dès 1790 il se retira à la campagne. Comme les provinces méridionales étaient de jour en jour plus agitées, il alla chercher un asile à Lyon qu'il fut encore obligé de quitter bientôt. Il se rendit à Paris dans les derniers mois de 1793; il ne tarda pas à y être arrêté, et il ne recouvra sa liberté que plusieurs mois après la chûte de Robespierre. Nommé en 1795 député du département de la Seine au conseil des anciens, il y développa un caractère plein de modération, et se montra constamment opposé au parti directorial. Le directoire voulait s'arroger le droit d'élection, et Portalis opina sur ce droit le 15 décembre de la même année: « Ce serait, dit-il, compromettre cette autorité que de lui » donner la faculté proposée : en admettant le prétexte de la tranquillité publique pour violer un article de la » constitution, bientôt on pourra en » violer un autre, et ainsi tout sera livré » à l'arbitraire. » Il fut nommé secrétaire de l'Assemblée le 17, et le 27 février 1796 il fit un rapport verbal sur la résolution de détruire la liste des émigrés; il combattit en même temps le projet de donner au directoire le pouvoir de statuer sur les radiations. Il prouva victorieusement que l'intérêt du gouvernement lui-même y était opposé, et que les tribunaux étaient les juges naturels de ces contestations comme de toutes les autres. Malgré la noble franchise de ses discours, qui auraient paru blesser les intérêts ou les prétentions du directoire, il fut président le 19 juin 1796; et le 25 août il s'opposa à l'impression d'un discours de Creuzé-la-Touche contre les prêtres. Le lendemain, il présenta un rapport exact des lois rendues sur cet ordre; il se plaignit des sermens exigés d'eux, plus encore des peines prononcées contre ceux qui, obéissant à leur conscience, avaient refusé de se parjurer. Il assimila, avec assez de justesse, les mesures proposées à leur égard à celles adoptées pendant le règne de la *terreur*, et cita J.-J. Rousseau, qui, philosophe lui-même, disait « que si les philosophes avaient jamais l'empire, ils seraient plus intolérans que les prêtres. » Il fut un de ceux qui déclamèrent le plus vigoureusement contre la loi du 9 floréal an 4 (28 avril 1796), qui ordonnait le partage des biens des ascendans d'émigrés : loi qui dépouillait de leur vivant des vieillards innocens, et qui était en opposition avec un des premiers principes des législateurs, que les crimes sont personnels. Il attaqua, le 30 novembre 1796, la loi du 3 brumaire, dans ses articles concernant les parens d'émigrés, comme proclamant l'intolérance, poursuivant en masse tous les citoyens, « faisant des » privilégiés des suspects, des mécontens et des esclaves. » Il démontra que l'amnistie du 4 brumaire était *absolue*, et dit : « Que si elle pouvait subsister » encore après le rejet de la résolution, » elle subsisterait oubliée, déshonorée, » comme une loi de colère, comme le » dernier acte de la vengeance d'un » parti, et que le 1er germinal, époque » des élections, elle serait anéantie par » la volonté du peuple, par cela même » qu'elle ne serait pas offerte à l'acceptation d'un souverain. » Dans le courant de février, il fut désigné dans le plan de conspiration de Lavilleheurnois, comme devant remplacer Cochon dans le ministère de la police. Il s'opposa à ce que les électeurs fussent astreints à prêter le serment civique. Le 25 juillet, il vota contre les sociétés populaires. Bientôt après, il fut inscrit dans la liste de déportation du 18 fructidor an 5 (4 septembre 1797), et se réfugia en Allemagne. Rappelé en France après la révolution du 18 brumaire (9 novembre 1799), il y arriva le 13 février 1800. Le 3 avril, on le nomma commissaire du gouvernement près du conseil des

prises, et il entra dans le conseil d'état vers la fin de la même année. Il présenta différens projets de loi au corps législatif, et défendit plus particulièrement celui relatif à l'établissement des tribunaux spéciaux, qui éprouva une forte opposition. Peu de temps après, il présenta le projet du Code civil. Il fut chargé dans le mois d'août 1801 de toutes *les affaires concernant les cultes*. Il fit reconduire à Rome le corps de Pie VI, resté jusque là à Valence. Il ordonna d'effacer les inscriptions païennes qui souilloient le frontispice des temples. Il rappela dans leur patrie les évêques démissionnaires qui en étaient exilés depuis tant d'années : mesure qui ne fut que le prélude d'un autre acte que réclamaient depuis long-temps la justice et l'humanité, le rappel des émigrés : objets si malheureux de la haine révolutionnaire, et sur lesquels la barbarie s'était appesantie au point qu'il suffisait d'être de cette classe proscrite, pour être envoyé à l'échafaud sans autre formalité. Le 5 avril 1802 il prononça, devant le nouveau corps législatif, que l'on venait de convoquer pour cet effet un discours dans lequel il exposait les motifs qui avaient amené la convention faite entre le saint-Siége et le gouvernement français. Il y établit quelques principes fort sages ; mais on croit s'apercevoir que l'orateur craignait de paraître trop favorable à la religion catholique et qu'il redoutait les sarcasmes de la philosophie, à moins qu'on ne veuille l'excuser sur les préventions que l'esprit révolutionnaire avait encore laissées chez beaucoup de gens en place contre la religion ; préventions telles, que le gouvernement pouvait craindre que le concordat ne fût pas adopté, si on heurtait trop les opinions. Le discours de Portalis d'ailleurs était grave, décent, et contrastait avec le langage révolutionnaire, inhumain et farouche, dont cette même tribune avait retenti tant de fois. Il fit ensuite lecture du concordat du 15 juillet, que le corps législatif adopta, après quelque discussion. En 1803, il fut élu candidat au sénat conservateur, et en juillet de l'année suivante on le nomma définitivement ministre des cultes. Le 1er février 1805, il fut créé grand officier de la légion-d'honneur. Portalis était attaqué depuis long-temps d'une cruelle ophthalmie ; il se fit opérer. Le 2 janvier 1806 il prononça à l'Institut, dont il était membre, l'*Eloge d'Antoine-Louis Séguier*, avocat au parlement de Paris, et successeur de Fontenelle à l'académie française : cet éloge a eu deux éditions. A son ophthalmie, qui le tourmentait continuellement, se joignit enfin une infirmité assez grave qui le conduisit au tombeau le 25 août 1807. Buonaparte ordonna qu'il serait élevé à ce ministre une statue dans le conseil d'état. Elle a été exécutée par Desenne. En 1820, son fils a publié un ouvrage posthume qui a pour titre : *Traité sur l'ouvrage et l'abus de l'esprit philosophique pendant le 18e siècle*, *précédé d'une notice fort intéressante sur l'auteur*, Paris, 2 volumes in-8. C'est un livre très remarquable par la philosophie religieuse qui y règne, par l'esprit de méthode et d'analyse qui a présidé à sa composition, et par un stile noble, ferme et élégant.

* PORTALLIER (Claude-Joseph), ecclésiastique du diocèse de Belley, né le 9 mars 1788 à Meximieux, diocèse de Lyon, entra dans l'état ecclésiastique après avoir obtenu l'agrément de sa famille qui était dans l'aisance et qui s'opposa long-temps à ses vœux. Après avoir exercé le ministère à Poncin, il fut employé dans les séminaires de Meximieux, d'Alix, de l'Argentière et de Saint-Irénée à Lyon. M. l'évêque de Belley, ayant pris possession de son siége, chargea l'abbé Portallier de tous les soins relatifs à la formation du grand séminaire de son diocèse qu'il établit à Brou. Le jeune prêtre s'en acquitta avec zèle et intelligence ; mais sa faible santé ne lui permit pas de supporter continuellement les pénibles autorités de la vie de séminaire ; il revint donc à Bourg où il fut chargé de diriger le noviciat des sœurs de Saint-Joseph, pour lesquelles il a composé quelques ouvrages. Cette congrégation qui se consacre à tous les genres de

bonnes œuvres, tient sept hôpitaux, et a 80 établissemens dans le diocèse. Parmi les principaux ouvrages de l'abbé Portallier on distingue le *Manuel des cérémonies Lyonnaises* et le *Mois de Marie*. On a aussi de lui une nouvelle édition de l'*Histoire de l'Eglise de Brou*. M. l'évêque de Bourg l'avait nommé chanoine d'honneur de sa cathédrale. L'abbé Portallier est mort le 22 juillet 1831, dans un âge qui permettait d'attendre de lui une longue suite de services.

PORTE (Maurice de la), littérateur, né à Paris en 1530 d'un imprimeur, mort en 1571, à 40 ans, est le premier auteur qui ait rassemblé les *Epithètes françaises*. Le Père Daire, qui a fait un ouvrage sous le même titre, paraît n'avoir pas connu celui de *La Porte*. Il fut imprimé à Paris en 1571, in-8. Le but de ce compilateur est de faciliter l'intelligence des poètes. Mais ce livre n'a pu être utile qu'à des écoliers, et ne peut servir tout au plus aujourd'hui qu'à faire connaître que La Porte avait beaucoup lu nos anciens auteurs français, et que son livre est un fruit de ses lectures.

PORTE (Charles de la), duc de la Meilleraye, s'éleva aux premiers honneurs militaires par son courage, et surtout par la faveur du cardinal de Richelieu, son parent. Après s'être distingué dans plusieurs siéges, il obtint le gouvernement de la ville et du château de Nantes, en 1632. Il fut fait chevalier des ordres en 1633, et grand-maître de l'artillerie en 1634. Il servit ensuite à la bataille d'Avent (et non pas Avein), dans le pays de Liége, à 2 lieues de Huy; aux siéges de Louvain, de Dôle, etc.; et après la prise d'Hesdin, il reçut des mains de Louis XIII le bâton de maréchal de France, sur la brèche de cette place, le 30 juin 1639. Le nouveau maréchal défit les troupes du marquis de Fuentès, le 2 août suivant, et contribua beaucoup à la prise d'Arras en 1640. Il prit, les années suivantes, quelques autres places, et emporta Gravelines en 1644, conjointement avec Gassion. (*Voyez* ce nom). En 1646, il commanda l'armée en Italie, où il prit Piombino et Porto-Longone. Le roi érigea en sa faveur la Meilleraye en duché-pairie, en 1663. Ce maréchal mourut à l'arsenal à Paris, en 1664, âgé de 62 ans. Il passait pour l'homme de son temps qui entendait le mieux les siéges. Son fils épousa Hortense Mancini, et succéda au nom de Mazarin. *Voy.* ce nom.

* PORTE (Pierre de LA), premier valet de chambre de Louis XIV, né en 1603, entra dès l'âge de 18 ans au service d'Anne d'Autriche, et obtint la charge de porte-manteau de la reine. Il se dévoua entièrement aux intérêts et aux vues de cette princesse, et devint l'agent de la correspondance qu'elle entretenait avec l'Espagne et l'Angleterre, alors ennemies de la France. Par des motifs de famille, Louis XIII renvoya en 1624 un grand nombre de serviteurs de son épouse, parmi lesquels on comprit La Porte. La reine le fit recevoir dans la compagnie des gendarmes commandés par le comte d'Estaing. Six mois après, le roi lui permit de reprendre sa charge à la cour. Mais étant devenu suspect, et non sans raison, au cardinal de Richelieu, ce ministre le fit arrêter en août 1637, conduire à la Bastille, et enfermer dans un cachot, naguère occupé par un certain Dubois, qu'on venait de mener au supplice. Il subit plusieurs interrogatoires en présence du cardinal lui-même. On força la reine à lui écrire qu'elle avait tout avoué, et qu'elle l'engageait à tout dire; mais ce moyen, les promesses, les menaces de la torture et du dernier supplice, rien ne put lui arracher un mot qui compromît sa souveraine. Cependant, La Porte était sûr qu'on n'aurait jamais pu lui apporter des preuves convaincantes sur le délit dont on l'accusait. On s'était emparé de ses papiers; mais ceux qui pouvaient déposer contre lui étaient cachés dans un trou de sa chambre, et ne furent pas trouvés. Pendant ce temps, le roi, par les conseils de mademoiselle de Lafayette, qui avait abandonné la cour pour embrasser la vie religieuse, s'était rapproché de son épouse, qui devint enceinte; et cet événement accrut son autorité. A sa médiation, La Porte sortit de la Bastille

le 12 mai 1638, et fut exilé à Saumur. Le cardinal de Richelieu, témoin de la fidélité et de la discrétion peu communes de La Porte, chercha à l'attacher à son service; mais toutes ses démarches furent inutiles. Après l'accouchement de la reine, ayant obtenu la liberté de se promener dans les environs de Saumur, La Porte en profita pour faire secrètement plusieurs voyages en France. Le cardinal mourut en 1642, et Louis XIII en 1643. Anne d'Autriche, devenue régente, reprit La Porte à son service, et en le revoyant pour la première fois: « Voilà ce pauvre garçon, » dit S. M., » qui a tant souffert pour moi, et à qui » je dois ce que je suis à présent. » Elle lui donna la charge de premier valet de chambre du jeune prince son fils, depuis Louis XIV, et le présenta au cardinal Mazarin, qui jouissait d'un grand crédit auprès de la reine. Celui de La Porte ne dura pas long-temps. Nous ne pourrions dire les causes qui l'éloignèrent encore une fois de la cour: c'étaient ou un excès de franchise ou des conseils indiscrets, ou bien l'accusation mal fondée d'un crime qu'il aurait commis sur la personne du jeune roi. Anne d'Autriche étant morte en 1666, Louis XIV, qui connaissait son innocence, le rappela, et lui fit l'accueil le plus favorable; on ne lui rendit cependant pas ce qu'il avait perdu. Il mourut le 13 septembre 1680, âgé de 73 ans. Il a laissé écrits les événemens de sa vie, publiés sous le titre de *Mémoires de M. de La Porte, premier valet de chambre de Louis XIV, contenant plusieurs particularités des règnes de Louis XIII et de Louis XIV*, Genève, 1755, petit in-12. Ces Mémoires, réimprimés dans la 2e série de la *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*, par MM. Petitot et Monmerqué, contiennent des détails assez curieux: l'auteur s'y montre très attaché à ses maîtres; mais on ne peut louer en lui son dévouement servile pour Anne d'Autriche, aux ordres de laquelle il aurait tout sacrifié.

PORTE (l'Abbé Joseph de la) né à Belfort en Alsace, en 1718, embrassa l'état ecclésiastique. Après avoir débuté dans la carrière des lettres par des journaux et d'autres ouvrages critiques, il s'occupa de diverses compilations, parmi lesquelles on a distingué le *Voyageur français*, dont il a publié 24 vol. in-12. Il mourut à Paris le 19 septembre 1779, dans de grands sentimens de piété et de résignation, qu'on peut regarder comme une rétractation de ce qu'il y a de répréhensible dans ses écrits; quoiqu'on ait de la peine à accorder cette disposition du mourant avec les deux tomes du *Voyageur français* qui parurent immédiatement après sa mort, et qui sont beaucoup plus répréhensibles que les précédens. On publia, en 1780, dans le *Mercure de France*, une critique amère des ouvrages de l'abbé de la Porte. La fin chrétienne de cet abbé lui a attiré des sarcasmes de tout genre de la part des philosophes, avec lesquels il avait paru s'entendre assez bien. Mais s'il y a de l'exagération et de l'imposture dans la critique ou plutôt la satire insérée dans le *Mercure*, il n'y en a pas moins dans l'apologie insérée dans l'*Année littéraire*, 1780, n° 2, p. 109, où l'on n'hésite point à élever jusqu'aux nues le *Voyageur français*, qu'on dit avoir *réuni les suffrages de tout le monde*. A Dieu ne plaise que *tout le monde* accorde son suffrage à une compilation aussi informe, aussi fausse et mal vue quant à son objet principal, aussi remplie de contes et d'observations lubriques, indécentes, irréligieuses quant à l'accessoire. L'abbé de Fontenai a continué cet ouvrage; et malgré la sagesse reconnue de ses principes, il ne s'est peut-être pas assez écarté des défauts de l'abbé de la Porte. Un anonyme lui a succédé: les 33e et 34e volumes ont paru en 1790. (*Voyez le Journ. hist. et litt.*, 1er août 1791, p. 490.) On a encore de la Porte: 1° une *Analyse de l'esprit des lois*; 2° *Voyage au séjour des ombres*; 3° le *Calendrier historique des théâtres de Paris*, pendant 28 ans; 4° *Dictionnaire dramatique*, avec M. de Champfort, qui n'a fait que la partie didactique; 5° *Anecdotes dramatiques*, avec Clément, 3 vol. in-8;

6° les *Pensees de Massillon*, l'*Esprit de J.-J. Rousseau* ; 7° l'*Ecole de la littérature* ; 8° *Observations sur la littérature moderne* ; 9° *Tableau de l'empire ottoman* ; 10° l'*Antiquaire*, comédie imitée de Goldoni.

* PORTE (Barthélemy de LA), prêtre et théologien, né vers 1699, était selon le *Dictionnaire des anonymes* de la Ciotat. Il paraît que n'ayant pas voulu signer le *formulaire*, il s'était attaché au diocèse de Montpellier, où M. Colbert lui conféra les ordres. L'auteur de l'article qui le concerne dans la 7me édition de ce *Dictionnaire*, semble croire que cet ecclésiastique fut le même qu'on accusa d'intrigues, et qui fut exilé en 1741 à Auxerre et en 1743 à Bordeaux. Quoi qu'il en soit, l'abbé de la Porte mourut en 1786, après avoir publié plusieurs ouvrages qui ont tous paru sous le voile de l'anonyme. Nous citerons : 1° *Le conciliateur pacifique*, ou *Remarques succinctes d'un théologien de province sur la lettre de l'abbé Joubert au P. de Saint-Gènes sur les indulgences*, 1760, in-12, à l'occasion des écrits de Mariette sur cette matière ; 2° *Lettre d'un Bordelais sur la vie et les mystères de la Sainte Vierge, de Lafiteau*, 1759, in-12, de concert avec le Père Eymar ; 3° *Lettres philosophiques et théologiques, avec la réfutation d'une instruction pastorale de M. de Beaumont*, 1760 ; 4° *Inscription en faux* contre le texte cité sous le nom de Bossuet, dans la réclamation de l'assemblée du clergé, de 1760, 1761, in-12 ; 5° *Principes théologiques, canoniques et civils sur l'usure*, 1763, 3 vol. in-12. Ils commencent par une *Introduction* intéressante sur les écrits pour et contre le prêt, et finissent par six *Lettres* contre le *Traité des prêts de commerce* ; 6° *Nouvelles lettres à un ami sur les prêts usuraires de commerce*, 1769, in-12. Un quatrième volume, ajouté aux *Principes théologiques*, en 1702, est spécialement dirigé contre le *Traité des prêts* de Mignot. 7° *Lettre instructive d'un théologien romain sur la nouvelle dévotion au sacré Cœur*, 1773 (c'est la traduction d'un écrit en italien, qui avait paru à Rome) ; 8° *Le Défenseur de l'usure confondu*, ou *Réfutation de la théorie de l'intérêt de l'argent*, 1782, in-12, avec un recueil d'ordonnances, par Moltrot. Il est à regretter que La Porte, homme d'ailleurs instruit et régulier, ait mêlé à de fort bonnes raisons des expressions dures contre ses adversaires. — Un autre La Porte (Joseph) est auteur du *Voyageur français*, 1765-95, 42 vol. trad. en espagnol par M. Estala, et des *Pensées de Massillon*, 1748, 1 vol. in-12 ; on les joint aux *OEuvres* de cet éloquent prélat. Joseph La Porte mourut en 1779.

* PORTE-DUTHEIL (François-Jean-Gabriel LA), savant littérateur, né à Paris en 1742, mort le 28 mai 1815, suivit d'abord la carrière des armes, servit plusieurs années avec distinction, et obtint la décoration de Saint-Louis. Retiré du service à la paix de 1763, il se livra tout entier à la culture des lettres qu'il n'avait pas négligée dans les camps, et publia plusieurs *traductions* d'ouvrages grecs. En 1770 il débuta par celle de l'*Oreste* d'Eschyle qu'il accompagna de notes judicieuses : ce travail le fit admettre la même année à l'académie des Inscriptions. En 1775 il donna la *Traduction de Callimaque*. L'année suivante il partit avec l'autorisation du gouvernement en qualité de membre du *comite des chartres*, établi pour la recherche des monumens historiques. Après un séjour de plusieurs années en Italie, il rapporta en France 17 ou 18 mille pièces, dont la plupart pouvaient jeter quelque jour sur l'histoire de l'Europe aux 13e et 14e siècles. Un grand nombre de ces pièces est imprimé dans le recueil des chartres, actes et diplômes relatifs à l'histoire de France, dont il a paru en 1791 3 vol. in-fol. Les deux derniers sont entièrement dus à Dutheil. Ce savant devint conservateur de la Bibliothèque royale. On a de lui : 1° *Traité de Plutarque sur la manière de discerner un flatteur d'avec un ami*, en grec et en français, 1772, in-8 ; 2° *Les hymnes de Callimaque*, en grec et en français, avec des notes, 1775, in-8 ; 3° le *Théâtre*

d'Eschyle, en grec et en français, avec des notes, 1795, 2 vol. in-8 ; 4° *Traité de feux propres à détruire les ennemis*, traduit du grec de Marcus, 1804, in-4. Il a été un des coopérateurs du *Théâtre des Grecs du Père Brumoy*, 1785, 13 vol. in-8.

*PORTEOUS ou PORTEUS (Beilby), lord, évêque de Londres, né à York en 1731, mort en 1808, fut d'abord chapelain du roi, puis curé de Lambeth, et ensuite évêque de Chester, d'où il passa sur le siége anglican de Londres, après le célèbre docteur Lowth. Il se rendit célèbre par ses talens, ses succès dans la prédication et ses nombreux ouvrages parmi lesquels nous citerons : 1° une *édition de la courte réfutation des erreurs de l'Eglise romaine, extraite des cinq sermons de Thomas Secker, archevêque de Cantorbéry*, 1782 ; 2° dix-huit *Discours* prêchés par lui (Porteous) à Lambeth, 1783, 1 vol. Il y établit l'évidence morale et naturelle d'une vie future indépendamment de la révélation. A ce volume il en ajouta un second en 1794. 3° *The beneficial effects of christianity on the temporal concern of mankind, proved from history and from facts*, London, 1806, in-8 ; traduit en français par les soins des éditeurs du *Monthly repertory*, sous ce titre : *Heureux effet du christianisme sur la félicité temporelle du genre humain, prouvés par l'histoire et les faits, suivis des principales preuves de la vérité et de la divine origine de la religion chrétienne*, Paris, 1808, petit in-8. Cet ouvrage, d'ailleurs assez court, est fait dans le meilleur esprit, et comme l'a remarqué un critique, « il faut que le mot de *papisme* ait échappé au bon et respectable évêque, pour qu'on ait pu deviner que l'auteur de cette production, qui annonce une plume véritablement chrétienne, appartenait à une communion dissidente. » Porteous cependant était très attaché à l'Eglise établie, ce qui rend sa modération encore plus louable. On dit qu'il avait la confiance de Georges III, et l'on croit qu'il ne fut point étranger aux dispositions de ce monarque envers les catholiques. Outre les ouvrages ci-dessus mentionnés, il a laissé plusieurs *Mandemens*, dont quelques-uns *sur l'incrédulité*. Ces différens ouvrages ont été recueillis en 1811, et cette édition est précédée d'une *Notice* sur ce prélat. En 1815 on a publié en anglais *Beautés du docteur Porteus*, et en 1817 *Sermons tirés des leçons de l'évêque Porteus*.

PORTER (François), né en Irlande dans le comté de Meath, fut récollet et professeur en théologie dans le couvent de Saint-Isidore à Rome. Plusieurs cardinaux l'honorèrent du titre de leur théologien, et Jacques II lui donna celui de son historiographe. Il mourut à Rome, le 7 avril 1702. On a de lui : 1° *Securis evangelica ad hæresis radices posita*, 1674; 2° *Palinodia religionis prætensæ reformatæ*, 1679 ; 3° *Compendium Annalium ecclesiasticorum regni Hiberniæ*, 1690, in-4 ; 4° *Systema decretorum dogmaticorum ab initio nascentis Ecclesiæ per summos pontifices, concilia generalia et particularia huc usque editorum*, 1698.

*PORTER (Miss Anna-Maria), auteur de plusieurs romans, appartient à une famille anglaise qui s'est distinguée dans les arts et dans les lettres ; sa sœur Jeanne est connue par des ouvrages fort agréables dont Chénier a parlé dans son *Tableau historique de l'Etat et des progrès de la littérature*. Son frère Robert Ker Porter est à la fois peintre et littérateur. Miss Anna-Maria s'est fait connaître comme romancière et comme poète. Elle a publié : 1° *Contes sans art*, 1793, 2 vol. in-12 ; 2° *Octavie*, 1798, 3 vol. in-12 ; 3° le *lac de Killarney*, 1804, 3 vol. in-12 ; 4° *L'amitié du marin et l'amour du soldat*, 1805, 2 vol. in-12. 5° *Les frères Hongrois*, 1807, 7 vol. in-12, traduits en français. 6° *Dom Sebastien ou la maison de Bragance*, 1809, 4 vol. in-12. 7° *Le reclus de Norwége*, 1814, 4 vol. in-12, traduit en français par Mme Elisabeth de Bourbon, 1816, 4 vol. in-12. 8° *Ballades, romances et autres poèmes*, 1811, in-8. Mis Anna-Maria Porter est morte dans le mois de juillet 1832.

PORTES (Philippe des), né à Chartres, en 1546, vint à Paris et s'y attacha à un évêque avec lequel il alla à Rome où il apprit la langue italienne. De retour en France, il se livra à la poésie française, qu'il cultiva avec un succès distingué. Peu de poètes ont été aussi bien payés de leurs vers. Henri III lui donna 10,000 écus pour le mettre en état de publier ses premiers ouvrages, et Charles IX lui avait donné 800 écus d'or pour son *Rodomont*. L'amiral de Joyeuse fit avoir à l'abbé des Portes une abbaye pour un sonnet. Enfin, il réunit sur sa tête plusieurs bénéfices, qui tous ensemble lui produisaient plus de 10,000 écus de rente. Henri III faisait aussi l'honneur à des Portes de l'appeler dans son conseil, et de le consulter sur les affaires les plus importantes du royaume. On prétend qu'il refusa plusieurs évêchés, et même l'archevêché de Bordeaux. Après la mort de Henri III, il embrassa le parti de la ligue, et contribua à enlever la Normandie à Henri IV; il travailla ensuite à la faire rentrer sous son obéissance, et obtint l'amitié et l'estime de ce monarque. Des Portes mourut en 1606, à 60 ans. Nous avons de lui : 1° des *Sonnets;* 2° des *Stances;* 3° des *Elégies;* 4° des *Chansons;* 5° des *Epigrammes;* 6° des *Imitations de l'Arioste;* 7° la *Traduction des Psaumes*, en vers français, 1598, in-8; 8° d'autres *Poésies*, qui virent le jour pour la première fois en 1573, in-4. La muse de des Portes a une naïveté et une simplicité aimables; il est le premier parmi les poètes français qui ait possédé l'inutile et souvent dangereux talent de mettre de l'agrément et de la délicatesse dans les vers érotiques. La plupart de ses pièces en ce genre ne sont que des traductions de Tibulle, d'Ovide, de Properce, de Sannazar. Il possédait tous les poètes anciens et modernes, et il les imitait souvent. Malherbes a beaucoup critiqué ses ouvrages. Des Portes était neveu de Mathurin Regnier, et avait un frère, Joachim des Portes, auteur d'un *Abrégé de la vie du roi Charles IX*.

PORTES. *Voyez* DESPORTES.

* PORTIER DE L'OISE (Louis), député à la Convention par le département dont il prit le nom, naquit à Beauvais le 1er mai 1765. Il était clerc de procureur à Paris et membre de la *basoche*, lorsque la révolution éclata. Il se trouva à la prise de la Bastille avec la plupart de ses camarades, et reçut, comme eux, le brevet qui attestait sa présence dans ce premier soulèvement révolutionnaire. De retour à Beauvais avec le titre d'avocat et l'insigne dont on avait décoré les vainqueurs de la Bastille, il ouvrit les clubs qui s'organisèrent dans son département, et, en récompense de son patriotisme, il reçut les suffrages de ses confrères, les patriotes de sa ville natale, qui l'envoyèrent à la Convention continuer l'œuvre d'anarchie, commencé par les deux assemblées précédentes. Il se fit d'abord connaître par sa modération; mais il ne tarda pas à changer de système, et il vota, dans le procès du roi, contre l'appel au peuple, et pour la mort et contre le sursis, quoiqu'il eût demandé quelques jours auparavant que le procès fût porté devant le tribunal criminel de Paris. Après le 9 thermidor, il prit part à toutes les mesures qui tendaient à réparer les excès qui avaient eu lieu, et il fit décréter, le 8 juillet 1796, qu'on ne ferait plus d'exécution sur la place de Louis XV, qu'on appelait alors la *Place de la révolution*. Envoyé la même année dans la Belgique, il pressa vivement la réunion de ce pays à la république française. Il fut ensuite élu député au conseil des cinq-cents, puis membre du tribunat; et, à la dissolution de ce corps, il devint professeur et directeur des écoles de droit de Paris, quoiqu'il fût hors d'état de remplir cette place; mais les journaux avaient prôné un *Code diplomatique* qu'il avait publié, *contenant le texte de tous les traités conclus avec la république française jusqu'à la paix d'Amiens*, 1802-1803, 4 vol. in-8. Ce n'était cependant qu'une maigre et sèche compilation de diverses pièces qu'il avait copiées dans le *Moniteur*. On a encore de lui un *Essai sur Boileau*, 1804, in-8; un *Cours de législation administrative*, 1808, 2 vol.

in-8, et quelques autres écrits qui ne valent pas mieux. Ses leçons furent souvent l'objet de la critique et même de la risée de ses élèves. Il mourut le 5 mars 1810.

PORTIUS (Grégoire), Italien de nation, s'est rendu célèbre vers l'an 1630 par son talent pour la poésie latine et pour la poésie grecque. Il a composé dans ces deux langues des *Odes*, des *Elégies*, des *Epigrammes*. On admire surtout la facilité et le naturel de ses vers latins : qualités d'autant plus estimables dans ce poète, que ceux de sa nation semblent ordinairement affecter l'enflure et l'hyperbole, soit dans leurs pensées, soit dans leurs expressions.

PORTIUS ou PORZIO (Luc-Antoine), né à Naples en 1639, enseigna la médecine à Rome vers 1672, passa de là à Venise, puis à Vienne en Autriche, où il exerça son art avec succès. Il termina ses jours dans sa patrie après l'an 1711. On a de lui : *De militis in castris sanitate tuenda*, Vienne, 1685, Leyde, 1741, in-8; en français, sous le titre de *Médecine militaire*, Paris, 1744. Ce traité est estimé. On a encore plusieurs ouvrages du même auteur, réunis sous ce titre : *Opera medica, philosophica et mathematica in unum collecta*, Naples, 1736, 2 vol. in-4.

PORTIUS (Simon). *Voyez* PORTA.

*PORTLAND (William-Henri CAVENDISH-BENTINCK, troisième duc de), pair et ministre d'état anglais, né en 1738 d'une famille noble et ancienne, était arrière-petit-fils du premier comte de Portland, qui fut favori de Guillaume III. Il fut longtemps un des membres les plus illustres du parti de l'opposition dans la chambre des pairs où il avait été appelé en 1762. Nommé successivement à plusieurs charges importantes, il devint en 1783 premier lord de la trésorerie. Son ministère, appelé le ministère de la *coalition*, ayant été renversé la même année par le parti de la cour, il retourna sur les bancs de l'opposition; mais le 22 décembre 1792 il déclara « que dans la crise où se trou- » vait la Grande-Bretagne, par suite de » la révolution française, il se croyait » obligé par devoir d'affermir le parti » ministériel. » En effet il vota depuis constamment en sens inverse de l'opposition, et il parla plusieurs fois pour la continuation de la guerre avec la France. En 1794 il fut revêtu de la place de secrétaire d'état au département des affaires intérieures; et, ensuite nommé vice-roi d'Irlande, il passa en 1803 aux fonctions de président du conseil-d'état du royaume uni de la Grande-Bretagne, qu'il garda jusqu'à la mort de Pitt, époque à laquelle il quitta momentanément le ministère, où il rentra néanmoins en 1807, comme premier lord de la trésorerie. Il fut de nouveau remplacé en 1809, et mourut à la fin de novembre de la même année, des suites de l'opération de la pierre. Il a été l'un des nombreux écrivains auxquels on a successivement attribué les *Lettres de Junius* : pour établir ce système on a publié un volume intitulé : *Letters to a nobleman, proving a late prime minister, the late Duke of Portland, to have been Junius. Voyez le Monthly Review* de septembre 1816, pag. 111.

*PORTO-MAURIZIO (Léonard DE), religieux de l'institut des frères mineurs réformés de Saint-François, naquit le 20 décembre 1776 à Port-Maurice, ville ducale de l'état de Gênes d'où il a pris son nom : il était de la famille de *Casa-Nuova*, célèbre dans ce duché. Envoyé à l'âge de 12 ans à Rome chez un oncle qui prit soin de son éducation, il fut mis d'abord sous la direction d'un prêtre pieux qui lui enseigna les premiers élémens des sciences : il fit ensuite ses humanités et sa philosophie au collége romain tenu par les jésuites. A l'âge de 21 ans, il résolut de quitter le monde, et prit le 2 octobre 1697 l'habit monastique chez les religieux réformés franciscains. Ordonné prêtre en 1712, il se dévoua à l'œuvre des missions, et continua pendant 40 ans, c'est-à-dire tout le reste de sa vie, l'exercice de ces fonctions pénibles. Il parcourut l'état de Gênes, la Toscane, la Corse, les Etats romains, laissant partout des marques de zèle et des fruits de son apostolat. A Rome, il

établit au Colisée, si souvent arrosé du sang des martyrs, la pratique sainte connue sous le nom de *Chemin de la Croix*. Il mourut dans cette capitale au couvent de Saint-Bonaventure, le 26 novembre 1751, à l'âge de 75 ans. Il fut regretté de Benoît XIV, qui souvent était allé l'entendre, et qui rendit un témoignage public à ses vertus. On a du Père Léonard de Port-Maurice : 1° *Il tesoro nascosto, ovvero pregi ed eccellenze della santa messa*, Rome, 1737. L'ouvrage est dédié à Clément XII. 2° *Manuale sacro, ovvero raccoltà di varf documenti spirituali per le monache*, Venise, 1734; 3° *Direttorio della confessione generale*, Rome, 1739; 4° *La via del paradiso, considerazioni sopra le massine eterne, e sopra la passione del Signore*, Bergame, etc. Le Père Léonard avoue devoir beaucoup au Père Paul *Segneri*, et avoir souvent profité de ses ouvrages dans ses sermons et autres compositions. On a réuni tous les écrits du Père Léonard en 2 vol., sous le titre d'*OEuvres morales*, etc., Venise, 1742, plusieurs fois réimprimées ailleurs. Le Père Raphaël de Rome, du même ordre, a écrit sa *Vie*, 1753.

PORTUS (François), célèbre philologue, né dans l'île de Candie en 1511. (Il eut une chaire de grec à Modène; mais ses sarcasmes contre la cour de Rome la lui firent perdre. Il se rendit à Ferrare, où la duchesse Renée de France lui confia l'éducation de ses enfans, et le chargea de la correspondance qu'elle entretenait avec Calvin, dont Portus avait embrassé la doctrine. Après la mort de cette princesse, il passa à Genève. où il mourut en 1581, à 70 ans.) On a de lui : 1° des *Additions* au *Dictionnaire grec* de Constantin, Genève, 1593, in-fol.; 2° des *Commentaires* sur Pindare, sur Thucydide, sur Longin, et sur plusieurs autres auteurs grecs.— Son fils, Emilius PORTUS, fut habile dans la langue grecque, l'enseigna à Lausane et à Heidelberg. On a de lui : 1° *Dictionarium ionicum et doricum, græco-latinum*, Francfort, 1603, 2 vol. in-8; 2° une *Traduction* de Suidas, et d'autres ouvrages.

PORUS, roi d'une partie des Indes, entre les fleuves d'Hydaspe et Acesine, possédait un empire considérable, dont on croit que La-Hor, autrefois Lo-Pore, était la capitale. Alexandre, vainqueur de Darius, le fit sommer par ses ambassadeurs, l'an 328 avant J. C., de lui faire hommage de ses états. Le monarque indien, surpris d'une telle proposition, lui fit dire « qu'il irait sur les frontières » de son royaume le recevoir les armes » à la main. » Il s'approcha en effet avec son armée des bords de l'Hydaspe, pour en défendre le passage au conquérant macédonien. Ce torrent était une barrière en quelque sorte insurmontable. Cependant Alexandre passa ce fleuve à la faveur des ténèbres, et battit le fils aîné de Porus. Ce prince livra un second combat, où il fut de nouveau vaincu, quoiqu'il eût montré dans la bataille la conduite d'un général et la bravoure d'un soldat. Enfin, percé de coups, il se retirait sur son éléphant. On l'atteignit, et Alexandre, admirateur de son courage, envoya un prince indien pour l'engager à se rendre. « N'entends-je » point, lui dit Porus, la voix de ce » traître à la patrie? » Et il se saisit en même temps d'un dard pour le percer. Alexandre le fit de nouveau solliciter par ses amis, qui le déterminèrent à se rendre, mais non pas à rabattre de sa fierté. *Comment*, lui demanda le vainqueur, *veux-tu que je te traite? — En roi*, répondit le vaincu. Charmé de cette réponse généreuse, Alexandre ordonna qu'on prît grand soin de sa personne; il lui rendit ses états, et y ajouta de nouvelles provinces. Porus, pénétré de reconnaissance, suivit son bienfaiteur dans toutes ses conquêtes, après lui avoir juré une fidélité qu'il ne viola jamais.

POSADAS (François), dominicain, canonisé en 1818, naquit à Cordoue dans l'Andalousie, de parens pauvres mais vertueux; il se signala dans son ordre par le talent d'instruire les pauvres de la campagne, et de ramener à une vie exemplaire les personnes du grand monde. Son mérite le fit nommer à un évêché; mais son humilité le porta à le

refuser. Tout ce qu'il y avait de grand en Espagne avait pour lui une considération singulière. On le consultait comme un oracle. Le Père Posadas mourut à Cordoue en 1713, après une longue vie passée dans les bonnes œuvres et les austérités. La voix publique l'a déjà canonisé, et on a commencé à faire les informations pour procéder un jour à la canonisation authentique de ce serviteur de Dieu, qui avait été béatifié le 20 septembre 1817. Un savant religieux de son ordre a écrit sa *Vie*, et l'a publiée en 1 gros vol. in-fol. Vincent de Castro en a donné un abrégé, Rome, 1818, in-12. On a du Père Posadas plusieurs ouvrages qui respirent la plus haute piété : 1° *Le Triomphe de la chasteté contre les erreurs de Molinos*, in-4 ; 2° La *Vie de saint Dominique de Guzman*, in-4 ; 3° *Sermons doctrinaux*, 2 vol. in-4 ; 4° *Sermons de la Sainte Vierge Marie*, in-4. On a encore de lui divers *Traités de théologie* mystique, qui pourraient former 6 vol. in-4. Ils sont restés manuscrits.

* POSSELT (Ernest-Louis), historien et publiciste allemand, né à Bade en 1763, d'un conseiller-antique de Dourlach, termina d'une manière brillante ses études à l'université de Goettingue. Après avoir suivi ses cours de droit à Strasbourg et y avoir été reçu docteur, il retourna dans sa patrie où il s'attacha momentanément au barreau. Bientôt dégoûté de cette carrière, il sollicita et obtint la chaire de droit et d'éloquence au gymnase de Carlsruhe, et reçut en outre le titre de secrétaire privé du Margrave. Posselt s'efforça de diriger son enseignement dans un sens politique, et, dans plusieurs de ses discours, il reproduisit quelques-uns de ces faits propres à électriser un auditoire, mais capables aussi de donner aux masses le sentiment de leur force, et par conséquent d'inspirer l'esprit de révolte. Cette innovation contribua à le faire connaître ; et, comme il avait entremêlé ses écrits d'hommages adroits adressés aux princes d'Allemagne, il reçut de nombreuses félicitations et des offres d'emplois. En 1791 il obtint une place de bailli à Gernsbach, près de Rastadt, qui, lui donnant peu d'occupation, lui permit de fixer toute son attention sur les grands événemens qui se passaient en France, et il se déclara chaudement pour le parti de la révolution. Il écrivit en latin l'*Histoire des premières guerres des Français contre les coalisés*, qu'il fit imprimer à Goettingue en 1793, et qui a été traduit en allemand et en français. Il commença aussi son *Almanach de l'histoire de nos jours* qu'il continua pendant 8 ans (1792-1800). S'étant lié avec le général Moreau, il le suivit à Strasbourg avec le projet de recueillir auprès de lui les documens de l'histoire de la fameuse retraite de Bavière, et il la publia dans les *Annales européennes*, ouvrage dont il était le rédacteur et qui parut de 1795 à 1804. On fit à Strasbourg une traduction française de l'histoire de cette retraite avec des notes. Posselt continua depuis à correspondre avec le général français ; mais celui-ci, ayant été accusé de haute trahison en 1804, et le *Moniteur* ayant parlé de prétendues trames ourdies en Allemagne, il craignit d'être impliqué dans la procédure ; et frappé de terreur, il quitta subitement Bade, erra de ville en ville, ne se croyant nulle part en sûreté ; enfin son imagination se troubla à tel point qu'étant arrivé au mois de juin 1804 à Heidelberg, il s'élança d'un troisième étage sur le pavé de la rue et expira quelques heures après. On a encore de cet écrivain un grand nombre d'ouvrages, où l'on trouve de la profondeur, beaucoup de facilité, mais trop de penchant à l'enthousiasme. Les principaux sont : 1° *Histoire des ligues des princes allemands*, Leipsick, 1787, ouvrage fait à l'occasion de la ligue de la Prusse et de petits états d'Allemagne pour protéger la Bavière contre l'Autriche ; 2° *Histoire des Allemands*, tome 1 et 2, Leipsick, 1789-90. Posselt n'a pas continué cette histoire ; mais Pœlitz y a ajouté un 3e vol. en 1805 ; 3° *Remarques sur l'histoire secrète de la cour de Berlin, par Mirabeau*, Carlsruhe, 1789, in-8 ; 4° *Archives de l'histoire, de la politique*

et de la géographie ancienne et moderne, surtout de l'Allemagne, tom. 1 et 2, Memmingen, 1790-92, ouvrage non achevé; 5° *Histoire de Gustave III, roi de Suède*, Carlsruhe, 1792, nouvelle édition, Giessen, 1805. C'est un des meilleurs ouvrages de Posselt, et il a été traduit en français, Genève, 1807, in-8; 6° *Histoire impartiale, complète et authentique du procès de Louis XVI*, Bâle, tome 1 et 2. Cette édition n'ayant pas été mise en circulation, l'ouvrage a été réimprimé à Nuremberg en 1802, mais le tome 1 a vu seul le jour; 7° *Annales européennes*, Tubingue, 1795-1805, 10 années. Après la mort de Posselt, ce journal a été continué par d'autres rédacteurs. On y trouve des matériaux sur l'histoire des guerres et autres événemens de la révolution. 8° *Dictionnaire de la révolution française* ou *Recueil des notices biographiques*, tom. 1, Nuremberg, 1802. Des *Discours* et plusieurs autres *écrits*, sur lesquels on peut consulter le 4e volume du *Dictionnaire des poètes et prosateurs allemands*, par Joerdens.

POSSEVIN (Antoine), né à Mantoue en 1534, fut d'abord précepteur de François et de Scipion de Gonzague, entra ensuite dans la compagnie de Jésus en 1559. Il prêcha en Italie et en France avec un succès distingué, et fut fait successivement recteur des colléges d'Avignon et de Lyon. Everard Mercurien, général de son ordre, l'appela à Rome en 1572, et le fit son secrétaire. Son génie pour les langues étrangères et pour les négociations le fit choisir par le pape Grégoire XIII pour être envoyé en qualité de nonce à la cour de Suède; Maximilien II, empereur d'Allemagne, le décora du titre d'ambassadeur. Il travailla beaucoup en Suède pour les intérêts de la religion catholique, et parvint à engager le roi Jean à abjurer le luthéranisme le 16 mai 1578. Mais ce succès ne fut point de longue durée. Il fut encore envoyé en qualité de nonce en Pologne et en Russie, en 1581, rétablit la bonne intelligence entre Jean III, roi de Pologne, et le czar Basilowitz, et consacra tous ses soins à la réunion des Russes à l'Eglise romaine. On peut voir le succès de cette entreprise dans son ouvrage intitulé *Moscovia*. De retour en Italie en 1586, il demeura pendant quatre ans à Padoue, où il dirigea la conscience de saint François de Sales. Il travailla à Rome à la réconciliation de Henri IV avec le saint-Siége. Ce zèle ne plut pas aux Espagnols, qui se défiaient de la conversion de ce prince, et qui firent donner ordre à Possevin de sortir de cette ville. Il mourut à Ferrare le 26 février 1611, âgé de 77 ans. Nous avons de lui divers ouvrages. Les plus importans sont: 1° Sa *Bibliothèque choisie*, Rome, 1593, in-fol., pleine d'érudition et de recherches; mais l'auteur ne fait pas toujours un assez bon choix des écrivains qu'il consulte; il en censure d'autres avec trop peu de ménagement: il y a d'ailleurs des négligences et des inexactitudes; 2° *Apparatus sacer ad scriptores veteris et novi Testamenti*, en 3 vol. in-fol.; ouvrage qui a eu beaucoup de cours; 3° *Moscovia*, Cologne, in-fol, 1587. C'est une description fort étendue de l'état des Moscovites, de leurs mœurs, de leur religion, etc.; 4° *Judicium de Nuæ* (la Noue), *Joannis Bodini*, *Philippi Mornæi et Nicolai Machiavelli quibusdam scriptis*, Rome, 1592, et Lyon, 1593: ouvrage fait par ordre d'Innocent IX; 5° *Confutatio ministrorum Transylvaniæ et Francisci Davidis, de Trinitate*; 6° *Miles christianus*; 7° quelques *Opuscules* en italien, dont on peut voir le titre dans le *Dictionnaire typographique*. Le Père Dorigny, jésuite, a donné la *Vie* de cet habile négociateur, en 1712, in-12. Elle est curieuse et intéressante. — Il ne faut pas le confondre avec Antoine Possevin, son neveu, natif de Mantoue, dont on a *Gonzagarum Mantuæ et Montisferati ducum historia*, Mantoue, 1628, in-4.

POSSIDIUS, élu en 397 évêque de Calame en Numidie, et disciple de saint Augustin, recueillit les derniers soupirs du saint docteur en 430. On a de lui la *Vie* de son maître, écrite d'un stile assez

simple; mais il y a beaucoup d'exactitude et de vérité dans les faits. Il y a joint le catalogue des ouvrages de ce Père, avec lequel il avait eu le bonheur de vivre pendant près de 40 ans. Cette *Vie* a paru à Naples, avec de savantes notes, 1731, et à Augsbourg, 1764, avec une dissertation critique : *De variis gestis, dictis ac visionibus sancto Augustino falso aut minus solide attributis.*

POSSIDONIUS ou POSIDONIUS, astronome et mathématicien d'Alexandrie, naquit à Apamée en Syrie et vivait après Eratosthène et avant Ptolémée. Il mesura la circonférence de la terre, et la trouva de 30,000 stades; mais comme les plus habiles astronomes modernes n'ont pu encore s'accorder sur cette mesure, il ne faut pas s'étonner si Possidonius ne fit pas un calcul bien juste. — Il ne faut pas le confondre avec POSSIDONIUS d'Apamée, célèbre philosophe stoïcien, qui tenait son école à Rhodes. Celui-ci florissait vers l'an 30 avant J. C. Pompée, à son retour de Syrie, après avoir heureusement achevé la guerre contre Mithridate, vint exprès à Rhodes pour profiter en passant de ses leçons. On lui apprit qu'il était fort malade d'un accès de goutte, qui lui faisait souffrir de cruels tourmens. Il voulut du moins voir celui qu'il s'était flatté d'entendre raisonner sur des sujets philosophiques. Il alla chez lui, le salua, et lui témoigna la peine qu'il avait de ne pouvoir l'entendre. « Il ne » tiendra qu'à vous, répartit-il, et il ne » sera pas dit qu'à cause de ma maladie, » un si grand homme soit venu me voir » inutilement. » Il commença donc dans son lit un long et grave discours sur ce dogme des stoïciens : « Qu'il n'y avait » rien de bon que ce qui est honnête : » sentiment que les seuls épicuriens s'avisent de contester. Et comme la douleur se faisait sentir vivement, il répéta souvent : « Tu ne gagneras rien, ô douleur ! » quelque incommode et violente que tu » puisses être, je n'avouerai jamais que » tu sois un mal. » Bravades philosophiques, froides et pauvres ressources contre les malheurs et les souffrances de l'humanité.

POSSIN. *Voyez* POUSSINES.

POSTEL (Guillaume), savant et célèbre visionnaire, né l'an 1510, à la Dolerie, hameau de la paroisse de Barenton en Normandie, perdit à 8 ans son père et sa mère, qui moururent de la peste. La misère l'ayant chassé de son village, il se fit maître d'école, âgé seulement de 14 ans, dans un autre village près de Pontoise. Dès qu'il eut ramassé une petite somme, il vint continuer ses études à Paris. Pour éviter la dépense, il s'associa avec quelques écoliers; mais il ne fut pas long-temps à s'en repentir : dès la première nuit on lui vola son argent et ses habits. Le froid qu'il endura lui causa une maladie qui le réduisit à souffrir pendant deux ans dans un hôpital. Sorti de cet asile de la misère, il alla glaner en Beauce. Son industrie laborieuse lui ayant procuré un habit, il vint continuer ses études au collége de Sainte-Barbe, où il s'engagea à servir quelques régens. Ses progrès furent si rapides, qu'en peu de temps il acquit une science universelle. François Ier, touché de tant de mérite uni à tant d'indigence, l'envoya en Orient, d'où il rapporta plusieurs manuscrits précieux. Ce voyage lui mérita la chaire de professeur royal de mathématiques et de langues, avec des appointemens considérables. Sa façon d'enseigner, et surtout sa façon de vivre, lui suscitèrent divers ennemis. La reine de Navarre, irritée de son attachement au chancelier Poyet, lui fit perdre ses places. Obligé de quitter la France, il passa à Vienne, s'en fit chasser; se rendit à Rome, se fit jésuite, fut exclu de l'ordre, et mis en prison l'an 1545, pour avoir commencé à répandre des erreurs. Après une année de captivité, il se retira à Venise, où une vieille fille s'empara de son cœur et de son esprit. Il s'oublia jusqu'à soutenir que la rédemption des femmes n'était pas achevée, et que la *Mère Jeanne* (c'était le nom de sa Vénitienne) devait terminer ce grand ouvrage : c'est sur cette enthousiaste qu'il publia son livre extravagant : *Des très merveilleuses victoires des femmes du Nouveau-Monde, et comment elles doi-*

vent par raison à tout le monde commander, et même à ceux qui auront la monarchie du Monde-Vieil, Paris, 1553, in-16. Ses rêveries le firent enfermer; mais on le relâcha ensuite comme un insensé. De retour à Paris en 1553, il continua à débiter ses extravagances. Contraint de fuir en Allemagne, il se retira à la cour de Ferdinand, qui l'accueillit assez bien, et il professa quelque temps dans l'université de Vienne en Autriche. L'amour de la patrie le sollicitant de retourner en France, il adressa une rétractation à la reine, qui le rétablit dans sa chaire du Collége royal. Son changement n'était pas sincère. Il chercha à répandre ses folies, et fut relégué au monastère de Saint-Martin-des-Champs, où il fit pénitence, et où il mourut en 1581, âgé de 71 ans. Postel se faisait beaucoup plus vieux; il attribuait sa constante santé et sa longue vie à l'avantage de n'avoir jamais approché d'aucune femme. Il voulait persuader aussi qu'il était ressuscité; et, pour prouver ce miracle à ceux qui l'avaient vu autrefois avec un visage pâle, des cheveux gris et une barbe blanche, il se fardait secrètement, et se peignait la barbe et les cheveux. C'est pourquoi, dans la plupart de ses ouvrages, il s'appelait *Postellus Restitutus*. Quelques auteurs ont écrit qu'il a vécu cent ans, qu'à la fin de ses jours il rajeunit, et que ses cheveux blancs devinrent tout noirs. Postel était, malgré ses rêveries, un des génies les plus étendus de son siècle. Il avait une vivacité, une pénétration, et une mémoire qui allaient jusqu'au prodige. Il connaissait parfaitement les langues orientales, une partie des langues mortes, et presque toutes les vivantes; il se vantait de pouvoir faire le tour du monde sans truchement. François Ier et la reine de Navarre le regardaient comme *la merveille de leur siècle*. Charles IX l'appelait *son philosophe*. On assure que quand il enseignait à Paris dans le collége des Lombards, il y avait une si grande foule d'auditeurs, que la salle de ce collége ne pouvant les contenir, il les faisait descendre dans la cour et leur parlait d'une fenêtre. On ne peut nier qu'il n'eût fait beaucoup d'honneur aux lettres, si, à force de lire les rabbins et de contempler les astres, il n'avait pas perdu la tête. Ses principales chimères étaient, que les femmes domineraient un jour sur les hommes; que toutes les sectes seraient sauvées par J. C.; que la plupart des mystères du christianisme pouvaient se démontrer par la raison; que l'ange Raziel lui avait révélé les secrets divins, et que ses écrits étaient les écrits de J. C. même; enfin, que l'âme d'Adam était entrée dans son corps. Ces folles idées étaient plus dignes de compassion que de châtiment, et Postel était un de ces hommes qui sont moins méchans que fous. Dans la foule d'écrits dont il surchargea l'univers littéraire, on ne citera que les principaux: 1° *Clavis absconditorum a constitutione mundi*, Paris, 1547, in-16, et Amsterdam, 1646, in-12. Cette dernière édition est très commune, la première est fort rare. Quelques-uns ont comparé à cet ouvrage extravagant celui de M. Court de Gébelin, *Le Monde primitif analysé et considéré dans son génie allégorique, et dans les allégories auxquelles conduit ce génie*; mais il faut convenir que, malgré quelques rapports du côté de l'imagination, le parallèle dans sa généralité est peu exact. 2° *De ultimo judicio*, sans nom de ville ni d'imprimeur, et sans date, in-16. C'est un des plus rares ouvrages de Postel. 3° *Apologie contre les détracteurs de la Gaule*, qui renferme des choses singulières; 4° l'*Unique moyen de l'accord des protestans et des catholiques*; 5° les *Premiers élémens d'Euclide chrétien, pour la raison de la divine et éternelle vérité démontrée, traduits du latin*, Paris, 1579, 1 vol. in-16; 6° la *Divina ordinazione*, 1 vol. in-8, 1556, où est comprise la raison de la restitution de toutes choses; 7° *Merveilles des Indes*, 1553, 1 vol. in-16; 8° *Description et carte de la Terre-Sainte*, 1553; 9° *Les Raisons de la monarchie*, Paris, 1551, 1 vol. in-8; 10° *Histoire des Gaulois depuis le déluge*, Paris, 1552, 1 vol. in-16; 11° *La Loi salique*, 1552; 12° *De Phœnicum litteris*, Paris, 1552, 1 vol. in-8,

petit format ; 13° *Liber de causis naturæ*, 1552, 1 vol. in-16; 14° *De originibus nationum*, 1553, 1 vol. in-8; 15° *Le prime nuove dell' altro mondo*, *ciọè la Vergine venitiana*, 1555, 1 vol. in-8; 16° *Traité de l'origine de l'Etrurie* ; 17° *Epistola ad Shwenfeldium de Virgine venitiana*, 1556, 1 vol. in-8; 18° *Recueil des prophéties les plus célèbres du monde, par lequel il se voit que le roi François Ier doit tenir la monarchie de tout le Monde* ; 19° *Alcorani et Evangelii concordia*, Paris, 1543, 1 vol. in-8; 20° *De rationibus Spiritus sancti*, idem ; 21° *De nativitate Mediatoris ultima*, 1547, 1 vol. in-4; 22° *Proto-Evangelium*, 1552, 1 vol. in-8 ; 23° *De linguæ phœnicis, seu hebraicæ excellentia*, Vienne en Autriche, 1554, 1 vol. in-4, inséré depuis dans la Bibliothèque de Brême, très rare. Il fit aussi l'apologie de Servet. 24° *De Orbis concordia*, Bâle, 1 vol. in-fol., 1544. Le but de l'auteur est de ramener l'univers à la religion chrétienne. Cette production bizarre est divisée en quatre livres. Le premier contient les preuves de la religion, le deuxième la réfutation de la doctrine de l'*Alcoran*, le troisième un traité de l'origine des fausses religions et de l'idolâtrie, et le quatrième, de la manière de ramener les mahométans, les païens et les juifs. Ces écrits sont aussi rares que singuliers. Il y en a encore d'autres que les curieux recherchent, quoique leur rareté en fasse tout le mérite. Consultez les *Nouveaux Eclaircissemens sur la vie et les ouvrages de Guillaume Postel*, par le Père Desbillons, Liége, 1773. On voit par cet ouvrage que la folie s'était emparée de l'esprit de Postel long-temps avant qu'il eût la réputation d'en être atteint ; c'est un germe qui s'étendait et qui croissait jusqu'à la maturité de ses fruits. Il en est ainsi de presque toutes les folies : elles s'annoncent par des écarts isolés, qu'on ne remarque presque point, et finissent par des délires constans et des extravagances suivies. C'est à tort qu'on a attribué à Postel le livre *De tribus Impostoribus*. *Voyez* La Monnoye *et* Vignes (Pierre des).

POSTEL (Henri), jésuite, né le 28 mai 1707, à Binche, petite ville du Hainaut, mourut à Douai le 7 novembre 1788, où il avait professé la philosophie et la théologie pendant un grand nombre d'années. On a remarqué dans ses leçons une solidité, une précision, une clarté qui en ont fait désirer la publication. Il en a donné une partie sous le titre de l'*Incrédule conduit à la religion par la voie de la démonstration*, Tournai, 1772, 2 vol. in-8, dont le premier est dirigé contre les athées, les déistes et autres incrédules, et le second n'est qu'un précis de controverses contre les sectaires. L'élégance et la légèreté du stile n'égalent pas la force de raisonnement répandue dans cet ouvrage. L'auteur, en l'annonçant par la voie des périodistes, a donné le défi formel de faire voir quelque défaut de logique dans les divers argumens qu'il opposait aux erreurs dominantes. Ce défi n'a point été accepté, et l'ouvrage est demeuré sans réponse.

POSTHUME (Marcus-Cassius-Latinus), l'un des 30 tyrans qui se disputèrent l'empire sous le règne de Gallien, fut proclamé empereur par une partie de l'armée, après l'assassinat de Valérien, en 261. (Il commandait les Gaules, et Gallien, fils de Valérien, dut à ses conseils les victoires qu'il obtint sur les Germains. Mais le jeune Salonius, fils de Gallien, que son père avait nommé gouverneur des Gaules, ayant réclamé le butin fait sur l'ennemi, les soldats se révoltèrent, et élurent pour empereur Posthume (257); Salonius et son précepteur furent tués.) Posthume, toujours cher aux soldats, repoussa les Germains, et sut pendant plusieurs années se maintenir dans sa dignité, quoique Gallien, fils de Valérien, fît des efforts extraordinaires pour le détruire. Posthume avait un fils qu'il associa à l'empire ; il était digne de son père par ses grandes qualités, et lui était supérieur en éloquence. On lui a attribué dix-neuf *Déclamations*, qui ont paru sous le nom de *Quintilien*. Les deux Posthume furent tués aussi par leurs soldats en 267, près de Mayence où ils venaient de vaincre le tyran Lélien.

POSTHUMIUS (Lucius). Il fut nommé consul après la bataille de Cannes (217 avant J. C), et partit pour les Gaules avec une armée ; les Boïens, qui habitaient le Bourbonnais, le battirent complètement. Posthumius, couvert de blessures, expira sur le champ de bataille ; les Gaulois lui ayant coupé la tête, la portèrent en triomphe dans leur temple, et le crâne du général romain devint un vase sacré, dans lequel ils offraient des libations à leurs dieux. Ces exemples de superstition atroce étaient assez communs parmi ces peuples barbares.

POTAMON, philosophe d'Alexandrie, contemporain d'Auguste, prit un milieu entre l'incertitude des pyrrhoniens et la présomption des dogmatiques. Il emprunta de chaque école de philosophie ce qu'il croyait pouvoir perfectionner sa raison. Il ne paraît pas que ce philosophe ait présidé une école, ni qu'il ait donné naissance à une secte ; mais sa manière de philosopher se répandit dans le monde savant. Ceux qui l'embrassèrent, soit à Alexandrie, soit à Rome, furent nommés *Eclectiques* (d'*eligo* ou *exlego*), parce qu'ils choisissaient les opinions qui leur paraissaient les plus convenables.

POTEMKIN (Le prince Grégoire ALEXANDROVITSCH), *le Taurique*, descendant d'une famille polonaise, naquit près de Smolensk en 1736. Il entra au service de la Russie, et se distingua par sa bravoure et son intelligence dans l'art militaire. Il remporta de grands avantages contre les Turcs, auxquels il enleva, le 17 décembre 1788, l'importante forteresse d'Oczakow, qu'il prit d'assaut, à la faveur d'un hiver très rude, qui avait glacé le Borysthène et la mer Noire. Il s'empara d'autres places, occupa la Bessaride, la Moldavie, et réduisit les infidèles à de grandes extrémités. L'impératrice récompensa ses services, en accumulant sur lui une multitude de dignités lucratives et honorifiques ; elle le nomma feld-maréchal et commandant en chef de toute l'armée russe, chef des flottes de la mer d'Azof, de la mer Caspienne et de la mer Noire, sénateur et président du collége de guerre, gouverneur-général de Catharinoslaw, de la Tauride ; adjudant-général, chambellan de S. M. I., inspecteur-général de toute l'armée, colonel des gardes du corps de Préobaschinki, chef du corps des chevaliers et d'un régiment de cuirassiers de son nom, chef des dragons de Pétersbourg et des grenadiers de Catharinoslaw, chef de toutes les manufactures d'armes et de fonderies de canons, grand-hetman des cosaques russes et de ceux de Catharinoslaw et des environs de la mer Noire, chevalier de l'ordre impérial russe de Saint-André, etc., etc. Il était sur le point, dit-on, de devenir prince souverain de quelques places démembrées de la Pologne, lorsqu'il mourut le 16 octobre 1791, dans la 55e année de son âge. Croyant que l'air de Jassy, où il s'était rendu pour entrer en conférence avec les plénipotentiaires ottomans, et conclure une pacification entre la Porte et la Russie, lui était contraire, il quitta cette ville le 15, et se mit en route pour Nikolaefka sur le Bog ; mais à peine eut-il fait 35 werstes sur le chemin de Bender, qu'il se plaignit de violentes douleurs dans le bas-ventre, descendit de la voiture ; et comme il n'y avait point d'habitation à l'entour, il se coucha par terre sur le ventre, et expira quelques minutes après. Ainsi finit, dans un désert et un abandon total, un homme qui avait fait tant de bruit dans le monde, et joui de toutes les faveurs que l'on peut recevoir des puissances de la terre. On a prétendu depuis qu'il allait se soulever contre l'impératrice, et que c'est elle qui s'en est défait. Quoi qu'il en soit, quelles réflexions une telle mort ne fait-elle pas faire sur les grandeurs humaines !... Que la vraie philosophie se fortifie et se nourrit par de tels spectacles ! Du reste, le prince Potemkin était aussi homme de bien qu'on pouvait l'être au faîte des grandeurs, dans le sein d'une cour. Il avait de la probité, de la religion ; les catholiques ont toujours trouvé en lui un protecteur ; c'est lui qui est la cause principale de ce que certaines imitations n'ont pas eu lieu en Russie. Potemkin avait un goût particulier pour la théolo-

gie et la controverse ; il avait été destiné d'abord à l'état ecclésiastique. Le jour (28 juin 1762) où Catherine arracha le trône à son époux Pierre III, Potemkin était de garde au palais. La czarine était à cheval et en uniforme; mais elle n'avait pas de dragonne (signe distinctif des officiers dans les pays du nord); Potemkin lui offrit la sienne, et dès ce moment sa faveur commença. Il lutta contre le pouvoir d'Orloff, et devint favori déclaré de la czarine, sans que cependant Orloff perdît son influence. Celui-ci ayant trouvé à la volage Catherine un favori de son choix, Potemkin, par dépit, s'enferma dans un monastère : la czarine l'en fit sortir et le combla de nouvelles faveurs. Ce fut à son tour de trouver à Catherine des favoris qui lui étaient dévoués. Mais sa puissance finit par devenir incommode à la souveraine ; les ennemis de Potemkin lui persuadèrent de faire continuer la guerre contre les Turcs, pendant l'absence du généralissime, qui se trouvait dans la capitale. Le prince Repenin obéit, remporte une éclatante victoire ; Potemkin accourt sur les lieux, et accable son lieutenant de reproches. C'est lorsqu'il retournait à Pétersbourg pour faire destituer Repenin, que la mort le surprit en route. On a cru que sa mort avait été l'effet du poison ; mais il semble plus naturel de l'attribuer, avec les écrivains russes, à une décomposition de sang, préparée par son intempérance et hâtée par ses derniers chagrins. Il faut lire dans les ouvrages de quelques étrangers, et surtout dans les *Mémoires de M. le Comte de Ségur*, le portrait moral de Potemkin. On y trouvera un homme dont le caractère offrait le mélange d'une ardeur très martiale et de la plus grande activité avec une excessive paresse, d'une piété extrême avec beaucoup de superstition et des mœurs déréglées, de l'avarice avec la prodigalité ; fier avec ses égaux, affable avec ses inférieurs, il fit peu de bien à ses amis, peu de mal à ses ennemis, et contribua sans contredit à la gloire du règne de Catherine et à la prospérité de la Russie. Sa *Vie* a été écrite plusieurs fois en russe et en allemand. L'une des meilleures qui ait été donnée en russe est anonyme et imprimée à Saint-Petersbourg en 1811. On en a une en français, publiée à Paris en 1807, in-8. Le *bulletin du Nord*, avril 1829, annonce que les habitans de Kherson, lui ont élevé une statue en bronze confiée au statuaire russe Martoss.)

POTER (Paul), peintre, né à Enckhuysen en 1625, mort à Amsterdam en 1654, a excellé dans la peinture en paysage. On admire surtout l'art avec lequel il a rendu les différens effets que peut faire sur la campagne l'ardeur et l'éclat d'un soleil vif et brillant. Ses sites ne sont pas des plus riches, n'ayant exécuté que les vues de la Hollande, qui sont plates et peu variées. Son talent n'était point pour la figure ; aussi il n'en peignait guère plus de deux, encore avait-il soin de les cacher ensuite. Pour les animaux, on ne peut les rendre avec plus de vérité que ce maître. Du Jardin, un de ses élèves, a imité sa manière.

POTHIER (Robert-Joseph), célèbre jurisconsulte, conseiller au présidial d'Orléans sa patrie, et professeur en droit de l'université de cette ville, naquit en janvier 1699, et mourut au mois de février 1772, après avoir consacré toute sa vie à la jurisprudence. Un goût particulier le porta d'abord vers le droit romain ; il s'attacha ensuite au droit français, et nous avons de lui un très grand nombre d'ouvrages, qui prouvent qu'il possédait l'un et l'autre. Les principaux sont : 1° *Pandectæ Justinianæ*, 1748 et 1782, 3 vol. in-fol. ; 2° *Traité des obligations*, 2 vol. in-12, 1761, et réimprimé en 1765, avec des augmentations ; 3° *Traité du contrat de vente*, 1765, in-12 ; 4° *Traité du contrat de rente*, 1763, in-12 ; 5° *Traité du contrat de louage*, 1764, in-12; 6° *Traité du contrat de société*, in-12 ; 7° *Traité des contrats maritimes*, in-12 ; 8° *Traité des contrats de bienfaisance*, 1766, 2 v. in-12 ; 9° *Traité du contrat de mariage*, 1768, in-12. Tout n'y est pas exact ; quoiqu'il s'éloigne de l'erreur de Launoy, et qu'il reconnaisse dans l'Eglise le pouvoir de mettre des empêchemens

dirimans, il n'est pas toujours d'accord avec les plus sages jurisconsultes, ni avec lui-même : on peut consulter là-dessus l'excellent traité : *Apologie du mariage chrétien*, Liége, 1788, in-12 ; et le *Journ. hist. et littér.*, 15 février 1791, p. 247. (*Voyez* DOMINIS, GERBAIS, GIBERT, LAUNOY.) 10° *Coutume du duché d'Orléans*, 1740, 2 vol. in-12, et 1773, in-4 ; 11° *Traité de la possession et de la prescription*, in-12, 1772, etc., etc. Ces nombreux ouvrages ont été recueillis en 1774 et 1781, en 4 vol. in-4, à l'exception des *Pandectæ Justinianæ*, et d'un *Traité des fiefs*, Orléans, 1776, 2 vol. in-12. En 1777 et 1778, ont paru 3 vol. d'*OEuvres posthumes*, publiées par M. Guyot. (Les ouvrages de Pothier sont aussi imprimés en 28 vol. in-12 ; ils ont été réimprimés en 1817-1819 en 13 vol. in-8, y compris la table avec quelques corrections. Cette édition est peu recherchée, étant mal imprimée. M. Bernardi a publié en 1806 et années suivantes les *OEuvres* de Pothier mises en rapport avec le code civil, 23 vol. in-8. Elles ont eu peu de succès. On n'y trouve ni le traité de la Procédure civile, ni ceux des Fiefs et de la Garde noble, ni la Coutume d'Orléans. Au reste tous les ouvrages de Pothier, à l'exception de ses *Pandectes*, se trouvent réunis dans l'édition de M. Siffrein, Paris, 1821-23, 17 vol. in-8, et dans celle de 1826 qui a pour titre *OEuvres de Pothier revues sur les anciennes éditions, classées dans l'ordre des matières du code civil, précédées d'une dissertation sur sa vie et ses écrits, et suivies d'une table de concordance*, par MM. Rogron et Firbach.) L'auteur joignait à beaucoup de mémoire une grande facilité de travail ; mais son jugement n'égalait pas ces avantages : il est souvent obscur et embarrassé dans ses raisonnemens ; ses preuves sont incohérentes, quelquefois contradictoires, et presque toujours d'un faible résultat. Son amour pour la jurisprudence l'engagea à faire chez lui des conférences de droit, qui s'y tenaient toutes les semaines. Nommé par le chancelier d'Aguesseau à la place de professeur en droit français, en 1749, sans l'avoir demandée, il établit des prix pour exciter l'émulation parmi les étudians. C'était un homme doué de toutes les vertus morales et chrétiennes, charitable, bienfaisant, utile à sa patrie par son savoir et par son esprit de conciliation. On lit dans l'épitaphe que la ville de Paris fit mettre sur son tombeau dans le grand cimetière, l'éloge suivant :

Vir juris peritia, æqui studio,
Scriptis, consilioque,
Animi candore, simplicitate morum,
Vitæ sanctitate
Præclarus.
Civibus singulis, probis omnibus,
Studiosæ juventuti,
Ac maxime pauperibus,
Quorum gratia pauper ipse vixit,
Æternum sui desiderium reliquit.

POTHIN (Saint), Ier évêque de Lyon, était disciple de saint Polycarpe, qui l'envoya dans les Gaules. Il a pu l'être aussi de saint Jean, puisqu'il avait 15 ans quand cet apôtre mourut. Pothin était âgé de 90 ans, lorsqu'une persécution cruelle s'éleva sous l'empire de ce douceureux Marc-Aurèle, que nos philosophistes nous donnent comme un modèle de bienfaisance, l'an 177 de Jésus-Christ. Il fut conduit devant les magistrats de Lyon, à la vue d'une multitude de païens qui criaient contre lui. Le gouverneur lui demanda alors quel était le Dieu des chrétiens : *Vous le connaîtrez*, répondit saint Pothin, *si vous en êtes digne*. Cette réponse irrita le tyran. On le maltraita cruellement, et on le traîna en prison, où il mourut deux jours après. Saint Irénée fut son successeur. *Voyez* les Actes de son martyre dans la Lettre des Eglises de Vienne et de Lyon aux fidèles d'Asie et de Phrygie, qu'on trouve en grande partie dans l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, *lib.* 5. C'est un des plus précieux monumens des premiers siècles de l'Eglise.

POTIER (Nicolas), seigneur de Blancmesnil, président au parlement de Paris, d'une noble et ancienne famille, naquit en 1541 dans cette ville. N'ayant pu sortir de Paris lorsque cette capitale se déclara pour la ligue catholique contre la protestante, il fut arrêté prisonnier au Louvre, avec ceux qui semblaient favoriser la première. La faction des Seize

lui fit faire son procès dans les formes, parce qu'il entretenait une correspondance secrète avec les protestans. Il aurait subi le même sort que le président Brisson, si le duc de Mayenne ne fût allé le délivrer de sa prison. « Monseigneur, lui dit Blancmesnil en se jetant à ses pieds, je vous ai obligation de la vie; mais j'ose vous demander un plus grand bienfait : c'est de me permettre de me retirer auprès de mon légitime roi, ne pouvant vous servir comme mon maître. » Le duc, touché de cette fermeté, le laissa aller vers Henri IV. Il mourut en 1635, âgé de 94 ans. — Louis POTIER, son frère puîné, seigneur de Gesvres, secrétaire d'état, s'acquit la confiance de Henri III, qui voulut l'avoir auprès de lui après la journée des Barricades, en 1588. Il ne fut pas moins attaché à Henri IV et à Louis XIII, auxquels il rendit de grands services durant les guerres civiles. Il mourut en 1630, laissant René POTIER, comte de Tresmes en Valais, capitaine des gardes du corps, gouverneur de Châlons, etc., dont la terre de Tresmes fut érigée en duché-pairie, l'an 1648, sous le nom de Gesvres.

* POTOCKI (le comte Stanislas-Félix), d'une famille illustre de Pologne, naquit à Cracovie en 1750. Il prit part aux premiers troubles qui désolèrent son pays à l'époque où les trois grandes puissances du nord annoncèrent leurs vues ambitieuses sur le partage de ce royaume. Après s'être ensuite exilé volontairement dans la Galicie, et fait bâtir plusieurs villages dans les déserts de l'Ukraine dont il chercha à civiliser les habitans, il fut rappelé par ses compatriotes et devint un moment l'idole du peuple; mais sa fidélité ayant été, non sans motif, soupçonnée à la cour, il la quitta de nouveau et alla chercher un emploi dans l'armée russe; il seconda même les vues de la Russie, qui voulait tenir la Pologne dans l'abaissement. En mai 1792, Potocki publia à Targowitz, conjointement avec Rezwuski et Braniski, un *manifeste* contre la nouvelle constitution. Il suivit l'armée russe, avec l'appui de laquelle il porta le faible Stanislas à accéder lui-même au manifeste de Targowitz, qui donna lieu à la diète de Grodno, formée par l'influence de Potocki, sous les auspices de la Russie; on y annula la constitution de l'année précédente, et l'on signa le partage du pays. On avait cru que Potocki n'avait réclamé ce secours de Pétersbourg, que pour ravir la couronne à Poniatowski. En 1793, il se chargea de plusieurs missions auprès de Catherine II, et pendant toute cette année il exerça une grande influence en Pologne; mais en 1794 Cosciusko, Kolontay, Ignace Potocki et presque tous les Polonais ayant pris les armes contre la Russie, on instruisit le procès du comte Félix; il fut déclaré *traître à la patrie;* on confisqua ses biens, et, comme il était absent, on le pendit en effigie. Potocki, qui était en Amérique, revint aussitôt en Russie. Il avait accepté en 1793 l'ordre de Saint-Alexandre de Newski, et en 1795 Catherine II le nomma général en chef de ses armées. Après le partage définitif de la Pologne, il se retira dans ses terres, où il vécut oublié. Il y mourut en juillet 1803. — D'autres membres de la même famille eurent une conduite bien différente. Nous citerons POTOCKI (Ignace, comte), grand-maréchal de la Lithuanie, cousin du précédent, né en 1751. Nommé membre de la commission de l'instruction publique, il réorganisa l'enseignement dans les colléges, et traduisit lui-même en polonais la *Logique de Condillac.* A l'époque de l'envahissement de la Pologne par les Russes, il fut obligé de se réfugier en Saxe : la victoire de Praclawice, remportée par Kosciusko, lui permit de revenir à Varsovie; il organisa un nouveau gouvernement, et fut lui-même ministre des affaires étrangères. Ce triomphe fut de courte durée : fait prisonnier par les Russes à l'époque du sac de Varsovie, il fut traîné en Russie et détenu dans la forteresse de Schlusselbourg jusqu'à la mort de l'impératrice Catherine II. Après avoir vécu ensuite quelque temps en Galicie dans la plus grande retraite, il fut arrêté de nouveau en 1798, et subit alors une détention de quelques mois à Cracovie. Il obtint

enfin la permission de retourner dans ses terres, où il mourut en 1809. — Nous citerons encore POTOCKI (Jean, comte), historien polonais ; en 1805 il fit partie de la grande ambassade russe qui fut envoyée à la Chine, d'où il a rapporté de nombreux matériaux historiques qu'il s'occupait de mettre en ordre, lorsqu'il mourut dans l'Ukraine à la fin de 1815. Ce savant avait beaucoup voyagé ; il avait été en Egypte, et c'est lui qui a gravé sur la pyramide du Caire ce vers de Delille :

Leur masse indestructible a fatigué le temps.

Il a donné la *Relation de son voyage*. On cite encore de lui des *Recherches sur la Sarmatie* et une *Histoire primitive des peuples de la Russie*. — Enfin nous citerons POTOCKI (Stanislas, comte), publiciste, littérateur et homme d'état, né en 1757 à Varsovie. Il était déjà nonce dans la diète de 1776 : il le fut encore dans celles de 1786 et de 1788. On peut le placer parmi ceux qui contribuèrent le plus à la constitution du 3 mai. Lorsque Kosciusko tenta de rétablir l'indépendance de la Pologne, Potocki fut arrêté par ordre du gouvernement autrichien à Carlsbad, où il se trouvait sous un prétexte de santé. Envoyé au fort de Josephstadt, il subit une captivité de huit mois, après lesquels il vécut dans la retraite, éloigné de tous les emplois publics. Lorsque Varsovie fut érigée en duché, il fut appelé aux dignités de sénateur polonais et de chef du conseil d'état et des ministres. Plus tard il devint ministre des cultes et de l'instruction publique, et fut nommé en 1818 président du sénat. Potocki est mort en 1821. C'était un ami des sciences et des arts : il avait formé dans son habitation de Willamow, près de Varsovie, une magnifique collection de tableaux, de vases étrusques, d'estampes, etc. Outre un assez grand nombre d'*opuscules académiques*, il a publié une *Traduction polonaise de Winkelman*, précédée d'un *Discours sur l'art chez les anciens*, en forme d'*introduction*. On lui doit encore un ouvrage qui a pour titre : *De l'éloquence et du stile*, en 4 vol. ; un *roman satirique*, intitulé : *Voyage à Ciemnogrod*, en 4 vol., et les *Eloges de quelques grands hommes contemporains et des braves Polonais tués à la bataille de Raszyn en* 1809. Il a laissé un manuscrit des ouvrages relatifs à la politique, à l'instruction publique et à la discipline ecclésiastique.

POTON. *Voyez* SAINTRAILLES.

POTT (Jean-Henri), habile chimiste allemand, né en 1692 à Halberstadt, recula les bornes de la science qu'il cultivait. On a de lui : 1° *De sulphuribus metallorum*, 1738, in-4 ; 2° *Observationes circa sal*, Berlin, 1739, et 1741, 2 vol. in-4. Ces ouvrages sont très estimés, à cause d'un grand nombre d'observations nouvelles. (C'est à lui que la Prusse doit la découverte d'une terre, aux environs de Berlin, propre à faire la pâte des porcelaines.)

* POTT (Perceval), habile chirurgien anglais, naquit à Londres en 1713, fut élève du célèbre Nousse, chirurgien en chef de l'hôpital de Saint-Barthélemy. (Pott commença à exercer son art en 1736 dans ce même hôpital, et y fut attaché toute sa vie. Il s'appliqua à écarter les anciennes pratiques barbares, qu'il remplaça par d'autres moins douloureuses ou plus promptes, et il eut la satisfaction de voir adopter sa nouvelle méthode. Une chute de cheval qu'il fit, dans laquelle il se fracassa une jambe, lui donna le loisir de composer le plan pour son *Traité des hernies*.) Ses leçons étaient très suivies, et on remarquait en lui beaucoup de précision dans les idées, de pureté dans le stile, et de grâce dans les expressions. La société royale de Londres l'admit parmi ses membres en 1746, et il mourut en 1788, âgé de 75 ans. Ses principaux ouvrages sont : un *Mémoire sur les tumeurs qui ramollissent les os*, dans les *Transactions philosophiques*, 1741, n° 459 ; 2° *Traité des hernies*, 1756-1763, in-8 ; 3° *Mémoire sur une espèce de hernie particulière dans les enfans nouveau-nés, qui se présente quelquefois dans les adultes*, 1756, in-8 ; 4° *Observations sur la fistule lacrymale*, 1758, in-8 ; 5° *Observations sur les blessu-*

res et les contusions de la tête, 1760; avec des additions, 1768; 6° *Remarques pratiques sur l'hydrocèle*; 7° *Méthode pour guérir l'hydrocèle à l'aide d'un séton*, 1772, in-8; 8° *Observations sur la cataracte, le polype du nez, le cancer du scrotum, et sur différentes espèces de hernie, etc. etc.* Les ouvrages de Pott ont été imprimés de son vivant, en 1 vol. in-4. Son gendre en a donné une édition, corrigée et augmentée, avec la vie de l'auteur, Londres, 1790, 3 vol. in-8; traduite en français, et publiée en 1777 et 1792, 3 vol. in-8. Pott était doué d'un jugement sain, et avait une grande dextérité de la main. Tous ses ouvrages sont écrits d'un stile correct et élégant.

POTTER (Christophe), né en 1591, fut élevé à Oxford. Il devint chapelain du roi Charles Ier, doyen de Worcester, et vice-chancelier de l'université d'Oxford. Dans sa jeunesse, il fut puritain zélé. Dans un âge plus avancé, il s'attacha au parti du roi, et fut maltraité dans les troubles qui agitaient l'Angleterre. On a de cet auteur quelques *Traités* sur la *prédestination* et sur la *grâce*. On ne doit point s'attendre à y trouver de la justesse ni de l'orthodoxie. Il a aussi traduit de l'italien en anglais, et publié l'*Histoire du différend du pape Paul V avec les Vénitiens*. Il mourut en 1646.

POTTER (François), curé de Kilmanton en Angleterre. Son goût pour la peinture et les mécaniques allait jusqu'à la passion. Une machine pour l'eau, qu'il présenta à la société royale de Londres, lui valut l'honneur d'être admis au nombre de ses membres. Potter mourut aveugle en 1678. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue l'*Explication du nombre 666 de la Bête de l'Apocalypse*, chap. 13. Il pousse le fanatisme jusqu'à prétendre trouver dans le nombre de la bête, Rome, le pape, les cardinaux et toute la hiérarchie de l'Eglise catholique. Ce livre, imprimé à Oxford, 1642, in-4, a été traduit en latin, Amsterdam, 1677, in-8.

POTTER (Jean), né à Wakefield, dans le comté d'York, en 1674, se rendit très habile dans la langue grecque, fut nommé à l'archevêché de Cantorbéry et mourut en 1745. On a de lui : *Archæologia græca, sive antiquitatum Græciæ corpus absolutissimum* : cet ouvrage, ordinairement en anglais, a été publié à Oxford 13 fois jusqu'en 1813. Les meilleures éditions sont de 1706, 2 vol. in-8, en latin; de Leyde, 1702, in-fol. de Venise, 1774, 2 vol. in-fol. et dans Gronovius; 2° une *Edition* de saint Clément d'Alexandrie avec des annotations, Oxford, 1736, 2 vol. in-fol.; 3° une *Edition* de Lycophron, 1702; 4° des *Ouvrages théologiques*, Oxford, 1753, 3 vol. in-8.

* POTTER (Robert), théologien anglican, né en 1721, fit ses études à Cambridge, au collége d'Emmanuel, et y prit le degré de maître-ès-arts. Il obtint, en 1788, la cure de Lowestoff, au comté de Suffolk, et fut ensuite nommé à un canonicat de Norwich. Il paraît qu'il s'occupa beaucoup plus de littérature que de théologie; du moins on ne trouve cité de lui aucun ouvrage du dernier genre; mais il acquit de la célébrité par le mérite de ses *Traductions*. Il a donné en anglais celles de *Sophocle*, d'*Euripide* et d'*Eschyle*. Il prit le parti du poète Grai contre Johnson, et mourut en 1804.

*POUCHARD (Julien), naquit en 1656, près Domfront, en basse Normandie. Il étudia la philosophie, l'histoire, les antiquités, et possédait l'hébreu, le grec et le latin. Il fut reçu, en 1701, à l'académie des Inscriptions et belles-lettres, et il obtint, en 1704, la chaire de langue grecque au Collége royal. Il mourut l'année suivante à l'âge de 49 ans. On a de lui : 1° *Discours sur l'antiquité des Egyptiens*; 2° un autre *sur les libéralités du peuple romain*. On les trouve dans les *Mémoires* de l'académie. Il a laissé en manuscrit une *Histoire nniverselle, depuis la création du monde jusqu'à la mort de Cléopâtre*. Il aurait mieux valu dire jusqu'au règne d'Auguste.

* POUFFIER (Hector-Bernard), né à Dijon, en 1658, suivit le barreau, et fut doyen du parlement de sa ville natale. Il fonda par son testament (imprimé

en 1736), l'académie de Dijon, et lui légua des fonds nécessaires pour les prix et les exercices. Il mourut en 1732.

POUGET (François-Aimé), prêtre de l'Oratoire, docteur de Sorbonne et abbé de Chambon, naquit à Montpellier, en 1666. Il fut fait vicaire de la paroisse de Saint-Roch à Paris en 1692, et ce fut en cette qualité qu'il eut part à la conversion du célèbre La Fontaine, dont il donna une relation curieuse et détaillée, dans une *Lettre* publiée par le Père Desmolets. Pouget avait fait sa licence avec Colbert, évêque de Montpellier, qui le mit à la tête de son séminaire. Après avoir rempli avec zèle les fonctions attachées à cette place, il alla mourir à Paris dans la maison de Saint-Magloire, en 1723, à 57 ans. (Il fit dans ce séminaire des *Conférences* publiques sur les cas de conscience, et fut membre de la commission chargée par le cardinal de Noailles, de la réforme de la liturgie de Paris.) Son principal ouvrage est le livre connu sous le nom de *Catéchisme de Montpellier*, dont l'édition la plus recherchée est celle de Paris, en 1702, in-4, ou 5 vol. in-12. Il a été traduit en italien, en espagnol et en anglais. Pouget avait lui-même traduit cet ouvrage en latin, et il voulait le publier avec les passages entiers qui ne sont que cités dans l'original français; la mort l'empêcha d'exécuter ce dessein. Le Père Desmolets, son confrère, acheva ce travail, et le mit au jour en 1725, sous le titre d'*Institutiones catholicæ*, 2 vol. in-fol. Louvain, 1774, et en 14 vol. in-8. Cet ouvrage solide peut tenir lieu d'une théologie entière. Il y a peu de productions de ce genre où les dogmes de la religion, la morale chrétienne, les sacremens, les prières, les cérémonies et les usages de l'Eglise, soient exposés d'une manière plus claire et avec une simplicité plus élégante. Il y a cependant quelques endroits qui ont essuyé des difficultés, et qui firent condamner l'ouvrage à Rome en 1721. L'auteur cite toujours en preuve de ce qu'il avance, les livres saints, les conciles et les Pères; mais l'on remarque dans quelques citations, non seulement une prédilection qui semble tenir à l'esprit de parti, mais encore des applications qui ne tiennent pas au sens littéral, ce qui est cependant essentiel dans un catéchisme. Charancy, successeur de Colbert, le fit imprimer avec des corrections qui firent disparaître ce qui se ressentait des préventions de l'auteur, et paraissait favoriser les opinions condamnées par l'Eglise; et c'est de cette édition qu'il faut entendre les éloges que les catholiques ont fait de l'ouvrage. On doit encore au Père Pouget : 1° *Instruction chrétienne sur les devoirs des chevaliers de Malte*, 1712, in-12. Il ne fut guère que l'éditeur et le réviseur de cet ouvrage. 2° Il a eu part au *Bréviaire de Narbonne.*

* POUJOULX (Jean-Baptiste), littérateur médiocre et fécond, né en 1762, à Saint-Macaire en Guyenne, mort à Paris le 17 avril 1821, s'occupa toute sa vie des lettres et des arts. Il a laissé plusieurs *Comédies* très-faibles, dont une partie contient la critique du salon de peinture des années 1783, 1784, 1787. Ses autres pièces sont : 1° *L'Ecole des parvenus*, en trois actes et en prose, 1787; 2° *Philippe*, ou *Les Dangers de l'ivresse*, en un acte et en prose, 1794; 3° *Les Modernes enrichis*, en trois actes et en vers, 1798; 4° *L'Anticélibataire*, ou *Les Mariages*, en 3 actes et en vers, 1803. — Des Opéras comiques, savoir : 1° *Les Noms supposés*, en 2 actes, 1799; 2° *Le Voisinage*, 1800; 8° *Matinée de Voltaire.* — Des ouvrages élémentaires et autres : 1° le *Livre du second âge*, ou *Instructions amusantes sur l'histoire naturelle*, 1800 — 1801 — 1803, 1 vol. in-8; 2° *Paris à la fin du dix-huitième siècle*, ou *Esquisse historique et morale des monumens et des ruines de cette capitale, de l'état des sciences, de l'art et de l'industrie à cette époque, ainsi que des mœurs et des ridicules de ses habitans*, 1800, in-8; 1801, in-8, traduit en *allemand* sur la première édition, Leipsick, 1 vol. in-8; 3° *Promenade au jardin des plantes, à la ménagerie et dans les galeries du musée d'histoire naturelle*, 1804, 1 vol. in-12; 4° *Le*

Naturaliste du second âge, servant de suite au *Livre du second âge*, 1805, in-8, traduit en polonais; 5° *Leçons de physique à l'école polytechnique, sur les propriétés générales des corps*, 1805, in-8; 6° la *Botanique des jeunes gens*, 1810, 2 vol. in-8; 7° *Promenade au marché aux fleurs*, ou la *Botanique du second âge*, 1811, in-12; 8° l'*Astrologue parisien*, ou le *Nouveau Matthieu Laensberg*, pour les années 1812, 1813, 1814, 1815, 1816 et 1817. Le dernier contient une petite comédie, intitulée *Monsieur Leplat*. Les six volumes de Poujoulx portent dans le titre ces lettres: A. B. C. D.; celles du continuateur sont: V. X. S. Z. — 9° *Minéralogie des gens du monde*, 1813, in-8; 10° *Louis XVI peint par lui-même*, ou *Correspondance et autres écrits de ce monarque*, précédé d'une *Notice* sur la vie de ce prince, avec des *Notes* historiques sur la correspondance, 1817, in-8. Cette correspondance est entièrement apocryphe; mais au moment qu'il la publiait, Poujoulx y croyait de bonne foi. (M. Beuchot en a donné quelques détails dans son *Journal de la librairie*, 1818, pages 350 et 400; et 1819, page 1813.) Cet infatigable écrivain a été éditeur: 1° du *Maître italien de Veneroni*, suivi d'un *Vocabulaire français-italien* (avec Dupont), 1803, in-8; 2° des *OEuvres choisies de Piron*, avec une *Notice historique* sur la vie et les écrits de cet auteur, 1806, 3 vol. in-18; 3° de la première *Edition* des *Mélanges de poésie et de littérature*, par Florian, ouvrage posthume, 1806, in-18; 4° de la première *Edition de la jeunesse de Florian*, ou les *Mémoires* d'un jeune Espagnol, 1807, in-18. Poujoulx a travaillé en outre au *Journal de la littérature française et étrangère* (Deux-Ponts); — à l'*Encyclopédie des Dames* (pour l'*Astronomie*, *Physique*, *Chimie*, *Histoire naturelle des minéraux*, *Musique*); au *Journal de Paris*, à la *Gazette de France*, au *Journal de l'empire*, à la *Biographie universelle* de Michaud, à laquelle il a donné les articles des *Troubadours*, et ceux de *Cimarosa et Grétry*. Poujoulx avait beaucoup de connaissances, un stile assez élégant, mais le trop grand nombre de ses ouvrages a souvent nui à leur succès. Il écrivait, ainsi que le fameux Cubières de Palmeseaux, avec une prodigieuse facilité; ce qui ne forme certainement pas le principal mérite d'un auteur qui vise à la célébrité. Au reste, Poujoulx passait pour être un homme probe, étranger à la politique, et seulement occupé de ses libraires et de ses productions.

POUILLI. *Voyez* Lévesque.

* POULARD (Thomas-Just), ancien évêque de Saône-et-Loire, naquit à Dieppe le 1er septembre 1754. En 1772 il vint à Paris, et entra au séminaire des Trente-trois. Nommé ensuite curé au diocèse de Lisieux, il suivait néanmoins à Paris la carrière de la chaire. Il prononça en 1791 avec quelques membres du clergé de St.-Roch le serment exigé des ecclésiastiques. Devenu vicaire épiscopal de l'Orne, il donna dans tous les excès de la révolution. L'*Ami de la religion* du 28 mars 1833 est disposé à penser que *Poulard* est le même que *Soullard*, aussi vicaire épiscopal de l'Orne qui, suivant les procès verbaux de la Convention, aurait abjuré à la date du 27 brumaire an 2, et tout nous porte à penser qu'il en est ainsi, et qu'il y a une erreur dans la manière dont le nom est écrit. De retour à Paris après la terreur, Poulard resta attaché à l'église constitutionnelle, devint curé d'Aubervilliers près de Paris, et assista au concile de 1797 comme député de la Haute-Marne. En 1800 parut une adresse de plusieurs curés constitutionnels du diocèse de Paris, aux autres curés, vicaires et prêtres constitutionnels de France: Poulard y apposa sa signature; c'est une misérable déclamation contre les ecclésiastiques qui avaient refusé le serment. La même année, lorsque le concordat allait se conclure, on s'avisa de faire Poulard évêque de Saône-et-Loire; il fut sacré le 14 juin 1800, se rendit ensuite à Châlons et y tint un synode. Le nouvel évêque assista au concile de 1801, donna sa démission, quand elle fut demandée aux évêques de son parti, et obtint la pension qu'on leur

accordait à tous. Dès lors il vécut à Paris dans la retraite ; on n'entendit parler de lui ni sous l'empire ni sous la restauration. Peu avant la révolution de 1830, il publia un petit écrit qui avait pour titre : *Moyen de nationaliser le clergé de France. Voyez* sur cet ouvrage l'*Ami de la religion*, tome 66, n° 10 et 131. Vers ce même temps, Poulard prêta son ministère épiscopal pour les actes les plus irréguliers et les plus condamnables : ainsi, il conféra tous les ordres à plusieurs jeunes gens sans examen, sans préparation, sans dispense. Il en ordonna deux avant la révolution de juillet et trois en 1831 ; la dernière cérémonie eut lieu dans la chapelle de Châtel, et du nombre des ordonnés était le sieur Auzou. Poulard est mort le 9 mars 1833 en *vrai constitutionnel*, ce sont les expressions de son testament ; il avait refusé le ministère du curé de sa paroisse qui se présenta deux fois chez lui, et son corps a été porté directement au cimetière, sans prière, et sans que rien indiquât le caractère ecclésiastique dont il avait été revêtu. La *Biographie des vivans* lui attribue des *Ephémérides religieuses pour servir à l'histoire ecclésiastique de la fin du 18e siècle et du commencement du 19e* ; elle le dit aussi auteur d'un livre : *Sur l'état actuel de la religion en France*. Si ces deux ouvrages ont été publiés, ils sont restés inconnus ; mais tout porte à croire qu'ils sont manuscrits.

* POULLAIN ou POULAIN DU PARC (Augustin-Marie), jurisconsulte, frère du littérateur Poullain de Saint-Foix (*voyez* SAINT-FOIX), né à Rennes en 1710, embrassa la carrière du barreau, comme son père Poullain de Bélair, auteur d'une *Traduction abrégée du commentaire d'Argentré sur la coutume de Bretagne*. Après s'être distingué au barreau, il n'y parut plus que pour des procès de la plus grande importance : il se consacra à l'enseignement public et à la rédaction de ses ouvrages, qui furent recherchés. Poullain du Parc fut un des hommes les plus profonds dans la science du droit, et eut le grand mérite d'éclaircir les lois bretonnes mieux que ne l'avaient fait ses prédécesseurs. Il fut l'émule du célèbre Pothier qu'il égala, au moins, comme professeur ; mais il lui est resté inférieur comme écrivain. Il mourut dans sa patrie en 1782. On a de lui : 1° *Commentaires sur les coutumes de Bretagne*, 1745, 3 vol. in-4. On les connaît plus généralement sous le nom de *Grande coutume*, pour les distinguer de l'ouvrage suivant du même auteur. 2° *La coutume et la jurisprudence coutumière de Bretagne dans leur ordre naturel*, 1752 ; 3° *Observations sur les ouvrages de Percham-bault de la Bigottière*, 1776, in-12 ; 4° *Principes du droit français suivant les maximes de Bretagne*, 12 vol. in-12, etc., etc.

* POULLAIN DE GRANDPREY (Joseph-Clément), député à la Convention, né le 23 décembre 1744 à Ligneville, près Mirecourt, avait une constitution délicate qui força ses parens à ne lui faire commencer ses études que fort tard : ainsi il ne commença à lire et à écrire qu'à 9 ans, apprit le latin dans la maison paternelle et termina ses classes avec succès chez les jésuites de Pont-à-Mousson. Destiné par son père, qui était maître des eaux et forêts, à suivre la même carrière, il avait déjà acquis quelque connaissance pratique nécessaire à cet état, lorsqu'il le perdit à l'âge de 17 ans. Il étudia dès lors le droit, et il exerça d'abord la profession d'avocat à Mirecourt. Il fut pourvu en 1770 de l'office de procureur du roi près le même bailliage ; l'année suivante il obtint la place de prévôt de Ligneville, et il occupait cette place au commencement de la révolution. Il embrassa la cause populaire et fut chargé de rédiger le cahier des doléances du bailliage de Neuf-Châteaux ; les députés de la Lorraine le choisirent aussi pour la rédaction des demandes du tiers-état de toute la province. Lors de la première formation des administrations populaires, il fut élu procureur-général-syndic du département des Vosges, et il gouverna cette contrée dans les circonstances difficiles où l'on se trouvait avec un mélange habile de modération et de patriotisme qui lui acquit l'estime et la confiance des deux partis. Il présida les

assemblées électorales de 1791 et de 1792, et fut nommé dans cette dernière député à la Convention. Désigné par le sort pour être un des commissaires chargés de communiquer à Louis XVI les pièces trouvées dans l'armoire de fer des Tuileries, que l'on prétendait être à sa charge, afin qu'il pût y répondre, il montra pour ce malheureux prince des égards qui déplurent à Drouet et à Legendre qui firent décréter qu'*il ne lui serait plus fait de communications à l'avenir*. Dans le procès du roi, il s'opposa d'abord à ce que la Convention jugeât ce prince; il se prononça ensuite pour la ratification du peuple; cependant il vota la mort, mais avec la réserve expresse du sursis inséparable de son vote, ce qui le fit comprendre dans la minorité, c'est-à-dire, parmi ceux qui avaient voté le bannissement ou la réclusion. Après la promulgation de la constitution il passa au conseil des anciens, où il se déclara pour le parti du directoire contre celui dit *de Clichy* qui formait l'opposition. Il fut élu successivement secrétaire et président de cette assemblée, et occupa fréquemment la tribune. Sorti par la voie du sort, il fut réélu au conseil des cinq-cents, et il prit une part active aux mesures du 18 fructidor. Il eut la présidence le 21 août 1798, et il s'occupa beaucoup cette année et la suivante d'objets de finance. Fidèle au serment qu'il avait fait à la constitution de l'an 3, il ne favorisa pas l'usurpation de Buonaparte au 18 brumaire; et comme on connaissait son attachement aux lois existantes, il fut compris d'abord au nombre des députés condamnés à la déportation, puis à être relégué dans les îles du département de la Charente. Pour se soustraire aux premières poursuites, il avait accepté un asile chez Montgolfier; mais il eut bientôt la liberté de se retirer sur sa terre de Grandprey, et il s'y occupa d'essais agricoles, notamment de la culture du sainfoin qu'il a introduit dans son département, ce qui lui valut une médaille de la société d'encouragement. En 1800 il fut nommé président du tribunal civil de Neufchâteau, et en 1811 il fut envoyé à Trèves pour présider une des chambres de la cour royale. Le traité à Paris du 30 mars 1814 l'obligea de revenir dans ses foyers. Durant les cent-jours il fut nommé député, et à la seconde restauration, quoique son vote eût été compté avec la minorité dans le procès de Louis XVI, il fut compris dans la loi contre les régicides, et obligé de se retirer à Trèves; mais le roi, informé de cette circonstance, l'autorisa, par une ordonnance du 13 février 1818, à rentrer en France. Depuis Poullain de Grandprey ne s'occupa plus que d'agriculture, et il mourut dans sa terre près de Neufchâteau le 6 février 1826.

POULLAIN. *Voyez* BARRE, PULLUX *et* SAINT-FOIX.

* POULLE (L'abbé Louis), prédicateur du roi et orateur célèbre, né à Avignon le 10 févr. 1703, d'une famille noble, distinguée dans la magistrature. Ses parens le destinèrent à cette carrière; mais d'abord il se livra à son goût pour la poésie, et fut deux fois couronné aux jeux floraux. Renonçant ensuite à cette passion, il embrassa l'état ecclésiastique, et se disposa à la prédication par l'étude sérieuse de l'art oratoire et des Ecritures saintes. Des succès signalèrent ses efforts, et plusieurs panégyriques qu'il prononça dans sa patrie révélèrent son talent pour la chaire. Il vint à Paris où l'attendaient de nouveaux triomphes: sa réputation s'accrut de jour en jour. Une récompense flatteuse lui fut accordée: le roi lui donna, de son propre mouvement, une pension de 1000 livres. Chargé en 1748 de prêcher le *Panégyrique de Saint-Louis* devant l'académie française, il plut tellement à cette compagnie qu'elle sollicita pour lui une abbaye qui lui fut accordée. Il devint abbé commandataire de Notre-Dame de Nogent. Depuis cette époque, il ne cessa de prêcher, soit à Paris, soit à la cour, et toujours avec les mêmes applaudissemens, jusqu'en 1770. Alors voulant se retirer dans sa famille, il quitta la capitale, et fit à son auditoire, avant de partir, dans son sermon sur la *Vigilance chrétienne*, des adieux si touchans que tous en furent émus, et que plusieurs d'entre les assistans allèrent le

trouver pour lui témoigner leurs regrets de le voir s'éloigner d'eux, et tâcher de le dissuader de la résolution qu'il avait prise. « Hélas ! » (leur dit-il dans ce sermon) « hélas ! mes très chers frères, de» puis 35 ans que nous exerçons le minis» tère de la parole dans cette capitale, » nous n'avons cessé de vous annoncer » tous les malheurs.. Sentinelle vigilante, » du haut de la montagne où nous étions » placés, nous avons sonné l'alarme au » moment où la Babylone maudite, après » avoir préparé son poison..., nous vous » criâmes : Arrêtez !.. Qu'allez-vous faire? » Loin de vos lèvres cette coupe empoi» sonnée !.... Vous buvez la mort. Que » nous reste-t-il donc à vous prédire en » descendant de la montagne ? Nous le » disons en gémissant : les *Vengeances* » *du ciel !* Quel héritage !.....» A ces dernières paroles, tout son auditoire parut si consterné, qu'il y fut sensible lui-même. Il se retira en 1770 dans sa patrie qu'il n'a cessé d'édifier par la pratique de toutes les vertus chétiennes, jusqu'au 8 novembre 1781, époque de sa mort. Sa famille lui avait fait élever dans l'église de Notre-Dame, où il repose avec les cendres de ses ancêtres, un monument qui fut détruit par les vandales de la révolution. L'abbé Poulle n'avait jamais écrit ses discours ; ce fut en 1776 que, cédant aux instances de son neveu, vicaire général à Saint-Malo, il consentit à lui dicter onze de ses sermons, conservés dans sa mémoire depuis 40 ans : ils parurent à Paris en 1778, 2 vol. in-12 ; ils furent réimprimés dans la même ville en 1781 et à Lyon en 1818. Ces sermons annoncent une grande connaissance des saintes Ecritures, une érudition variée, et sont écrits d'un stile élégant, à la fois, nerveux, souvent sublime, rempli de grandes images et de nobles pensées. M. le Baron de Sainte-Croix a fait son *Eloge*, 1783 ; Laharpe, M. de Chateaubriand, M. de Fontanes, en parlent aussi avec distinction ; le journal de la *Minerve* l'a cité comme un excellent orateur, de même que l'*Encyclopédie moderne*. On a comparé l'abbé Poulle à Massillon, mais ces deux orateurs ne se ressemblent pas ; on l'a comparé aussi à M. de Boismont, mais c'était le placer trop bas.

*POULLE (L'abbé Louis de), neveu du précédent, naquit à Avignon le 10 mai 1743. Son père, Joseph de Poulle, était doyen du tribunal suprême de la Rote d'Avignon et co-seigneur de Veras et de Saint-Didier. L'abbé Louis de Poulle, après avoir été ordonné prêtre à l'âge de 24 ans, fut presque aussitôt nommé par le pape, avec l'agrément du roi de France, prévôt à la cathédrale d'Orange. En même temps, l'évêque de Saint-Malo, oncle de l'abbé Louis, lui envoya des lettres de grand-vicaire de cette ville ; et, à la demande de ce même prélat, le roi Louis XVI lui accorda en 1781 une pension de 3000 livres ; quelques années après, Madame lui confia la place d'aumônier dans la chapelle dont il avait été fait grand-vicaire. En 1789, et au commencement de la révolution, il fut élu député suppléant aux états-généraux par la principauté d'Orange. Il y remplaça d'abord l'évêque de ce diocèse, démissionnaire ; et dans cette assemblée, il défendit avec autant de zèle que de courage les droits de la religion et du trône. L'évêque d'Orange étant mort, le pape Pie VI le nomma pour administrer ce diocèse pendant la vacance ; mais les troubles toujours croissans de la révolution obligèrent l'abbé Louis de Poulle à quitter la France. S'étant rendu en Italie, il fut accueilli favorablement de Mesdames, filles de Louis XV, à Rome ; et de Louis XVIII, à Vérone. Rentré en France à l'époque de la restauration, il fut créé chevalier de Malte, nommé vicaire-général de Saint-Flour, puis d'Avignon, et il eût sans doute obtenu un évêché, dont ses talens et ses vertus le rendaient digne, si son âge avancé, ses infirmités et un tremblement convulsif dans les mains ne l'eussent empêché de remplir les fonctions de cette place importante. Cependant le roi le nomma, le 10 octobre 1824, chanoine honoraire du chapitre royal de Saint-Denys ; mais il ne jouit que peu de jours de cet honneur, car il mourut le 23 novembre de la même année, à l'âge de 81 ans. — Il ne faut pas le confondre

avec un certain Chrysostôme Poule, moine apostat, cité par la *Biographie des Contemporains*, et dont la conduite blâmable et les principes sont tout-à-fait opposés avec ceux de l'estimable neveu du prédicateur abbé de ce nom.

* POULLETIER DE LA SALLE (François-Paul), médecin, né à Lyon le 30 septembre 1719, était fils de l'intendant de la généralité de cette ville. Envoyé à Paris pour y faire son droit, il se livra aussi à l'étude de la médecine, sans cependant négliger la jurisprudence qu'il devait apprendre pour obéir aux vœux de sa famille. C'était dans des vues de bienfaisance qu'il apprenait l'art de guérir, et c'était dans des vues d'ambition que sa famille voulait qu'il devînt jurisconsulte. « Non, » dit-il, « je n'ai point assez » médité sur des devoirs que je crois au » dessus de mes forces, et je n'ai point » assez vécu pour inspirer la confiance » qui est nécessaire au succès. » Par égard cependant pour les auteurs de ses jours, il accepta la charge de maître des requêtes; mais il exerçait en même temps la médecine, et seulement en faveur des pauvres. Il établit dans les faubourgs de Paris trois hospices, où les malheureux furent reçus et traités à ses dépens par les médecins et les chirurgiens les plus habiles, sous lesquels il apprit à connaître la nature et les diverses périodes des maladies. Intime ami de Macquer, il partagea ses travaux et lui fournit plusieurs articles pour son *Dictionnaire de chimie*. Uniquement occupé à faire le bien, il ne connut d'autres délassemens que la musique, et il composa le chant de plusieurs morceaux des *Opéras* de Métastase. Cet homme bienfaisant, né avec une constitution faible, succomba à tant de travaux au mois de mars 1788, regretté de tous les amis des sciences et de l'humanité. Il a laissé une bonne traduction de la *Pharmacopée du collége royal des médecins de Londres*, faite sur la seconde édition de Pemberton, Paris, 1761-1771, 2 vol. in-4. Vicq d'Azyr a donné l'*Eloge* de Poulletier.

* POULLIN DE LUMINA (Etienne-Joseph), négociant à Lyon, né à Orléans, mort en 1772, s'est fait connaître : 1° par son *Histoire de la guerre contre les Anglais*, 1759, in-8; 2° *Abrégé chronologique de l'histoire de Lyon*, 1767, in-4; 3° *Histoire de l'Eglise de Lyon*, 1770, in-4; 4° *Les mœurs et coutumes des Français*, 2 vol. in-12. Ces ouvrages sont écrits d'un stile languissant et peu propre à attacher le lecteur. Dans son *Histoire de l'Eglise de Lyon*, on a cru remarquer un esprit de parti qui lui attira des désagrémens.

* POULTIER D'ELMOTTE (François-Martin), militaire, religieux, législateur et écrivain, né à Montreuil sur mer, le 1er décembre 1753, d'une famille estimée et considerée dans le pays, quitta ses études pour prendre le parti des armes, servit d'abord dans la maison du roi, puis dans le régiment de Flandre, où il était sous-lieutenant en 1770. Deux ans après il renonça à l'état militaire : il fut successivement professeur de littérature française à Londres, et commis dans l'intendance des bureaux de Paris; mais s'étant servi du contre-seing de l'intendant pour faire circuler des nouvelles manuscrites, il perdit son emploi. Alors il entra au théâtre des élèves de l'opéra, et il y joua les rôles de Jeannot. En quittant ce théâtre, il embrassa l'état monastique chez les bénédictins; mais il ne reçut pas, dit-on, la prêtrise, et il se borna à porter l'habit de l'ordre, et fut professeur au collége de Compiègne. Dès le commencement de la révolution, il en embrassa la cause avec chaleur : il reprit les armes, s'enrôla comme volontaire, et il devint chef de bataillon. Peu après il fut élu, par le département du Nord, député à la Convention nationale, et il y vota la mort du roi et son exécution dans les 24 heures. Au 9 thermidor, il se déclara contre Robespierre, et il attaqua son compatriote Lebon et les jacobins avec autant de véhémence que s'il n'avait jamais figuré dans leurs rangs. Envoyé en mission dans le midi, il se montra l'ennemi prononcé des terroristes; mais s'étant rendu dans la Haute-Loire après le 13 vendémiaire, il y sévit avec ardeur contre les royalistes. Après la session, Poultier passa au con-

seil des anciens, et il se voua aux intérêts du directoire, dans un journal qu'il publia, sous le titre d'*Ami des lois*; il y tonna aussi contre les prêtres, les parens d'émigrés et le *modérantisme*; cependant on doit ajouter qu'après le 18 fructidor il écrivit, dans le même journal, contre le projet de Boulay de la Meurthe qui demandait la déportation des nobles: il contribua à faire rejeter cette atroce mesure. Il sortit du conseil le 20 mai 1798, et le directoire le nomma chef de brigade de gendarmerie dans les départemens réunis. Réélu au conseil des cinq-cents en 1799, il parla en faveur de la liberté de la presse, et se prononça ensuite pour la révolution de Saint-Cloud au 18 brumaire. En 1802, il rentra au service avec le grade de colonel, et fut nommé commandant de place à Montreuil, sa patrie; il y resta jusqu'à la restauration de 1814. Après l'invasion de Buonaparte, Poultier fut encore élu député, mais il se fit peu remarquer. La loi contre les régicides l'obligea de quitter la France en 1816. Il est mort à Tournay, dans les Pays-Bas, en 1827. On a de lui: *Lettres sur le partage de la Pologne*; *Galatée*, scène lyrique; plusieurs *Epîtres* en vers, et plusieurs morceaux sur la métaphysique, la logique, la littérature, etc. Sous l'habit de bénédictin il composa une *Epître* adressée à Thomas et dirigée contre Voltaire, épître dont le premier de ces écrivains repoussa publiquement l'hommage, pour ne pas se brouiller avec le patriarche de la philosophie; plus tard, sous l'habit de soldat, il se réconcilia avec la doctrine qu'il avait combattue. La vie de Poultier fut agitée par des vicissitudes de tout genre: il porta tour à tour les habits les plus disparates et fit les métiers les plus opposés; mais ce n'est pas le seul que la révolution ait soumis à ces changemens de conduite comme d'opinions: les métamorphoses n'ont jamais été si communes que dans l'époque *positive*, et comme on le dit, *réfléchie*, où nous vivons.

POUPART (François), né au Mans, vint de bonne heure à Paris, où il s'appliqua à l'étude de la chirurgie. L'académie des Sciences se l'associa en 1699, et le perdit en 1708. On a de lui: 1° une *Description de la sangsue*, dans le *Journal des savans*; 2° un *Mémoire sur les insectes hermaphrodites*; 3° l'*Histoire du formica-leo et du formica-pulex*; 4° des *Observations sur les moules*, et d'autres écrits dans les Mémoires de l'académie des Sciences. On croit aussi qu'il fut l'éditeur du livre intitulé *La Chirurgie complète*. C'est un Recueil de plusieurs *Traités* curieux et utiles.

POUPPÉE. *Voyez* DESPORTES.

POURBUS, ou plutôt PORBUS (François), peintre, mort à Anvers en 1680, âgé d'environ 40 ans, était fils de Pierre, peintre habile, dont le chef-d'œuvre est un *saint Hubert*, qu'on voyait dans la grande église de Gondas. Le jeune François s'est attaché à peindre des animaux et des paysages; mais c'est dans le portrait qu'il a surtout excellé. Il donnait à ses têtes beaucoup de ressemblance, et saisissait avec sagacité ces traits délicats dans lesquels l'esprit et le caractère d'une personne se font en quelque sorte connaître. Son ton de couleur est excellent; on aurait souhaité plus de force de dessin dans ses ouvrages. — Son fils, nommé François POURBUS, né à Anvers, mort à Paris en 1622, a paru surpasser son père et son maître. Il a fait beaucoup de portraits estimés. On lui doit aussi quelques sujets d'histoire, qui prouvent l'excellence de ses talens dans ce genre. (Le musée du Louvre possède *six excellens Tableaux* de ce maître.)

POURCHOT (Edme), célèbre professeur de philosophie, né au village de Poilly près d'Auxerre, en 1651, de parens obscurs, vint à Paris pour y achever ses études. Il s'y distingua, et devint professeur de philosophie au collége des Grassins, puis à celui de Mazarin. Il fut sept fois recteur de l'université; il l'eût été encore plus souvent, si l'on eût pu forcer davantage sa modestie. Pendant 40 ans qu'il fut syndic, il servit ce corps avec le zèle le plus ardent, et ses membres avec l'amitié la plus agissante. Il n'était pas seulement connu dans l'uni-

versité, il l'était encore dans le monde, et l'était avantageusement. Racine, Despréaux, Mabillon, du Pin, Baillet, Montfaucon, Santeuil, le recherchèrent comme un homme dont le caractère et la conversation avaient des charmes. Bossuet et Fénélon l'honoraient d'une estime particulière. Ce dernier lui offrit plusieurs fois d'employer son crédit, pour le mettre au nombre des instituteurs des enfans de France; mais Pourchot aima mieux se dévouer au service de l'université qu'à celui de la cour. Cet homme estimable mourut à Paris en 1734. On trouve son caractère en peu de mots dans ces vers faits par M. Martin, son élève :

Ille est Purchotius, quo se schola principe jactat,
Spretis certa sequi dogmata quisquiliis.
Relligionis amans, idem sophiæque magister
Egregius, mores format et ingenium.

On a de lui *Institutiones philosophicæ*, dont la 4e édition fut donnée en 1734, in-4, et 5 vol. in-12. Ce *Cours de philosophie*, n'étant pas conforme aux systèmes modernes, est moins consulté qu'il ne l'a été; mais il est mieux rédigé et plus plein de choses vraies et utiles que la plupart des ouvrages qu'on écrit, ou plutôt qu'on compile aujourd'hui dans ce genre. Pourchot a travaillé, pour le stile, aux *Prolégomènes*, et à la composition des *Méthodes hébraïque*, *chaldaïque et samaritaine* de Masclef son ami, lesquelles il contribua beaucoup à répandre. On a encore de lui des *Mémoires* sur différens droits de l'université. Pourchot était très lié avec Port-Royal.

POURFOUR (François du PETIT), médecin de Paris sa patrie, né en 1664, plus connu sous le nom de *Petit*, fit des progrès rapides dans son art. Il s'acquit une grande réputation, surtout pour la cure des maladies des yeux. Il avait imaginé et fait construire un *ophthalmomètre*, instrument destiné à mesurer les parties de l'œil, et plusieurs autres machines, pour constater ce qu'il avançait sur toute cette matière, ou pour diriger la main de ceux qui ont à opérer sur cet organe délicat. Une des plus importantes était un globe de verre creux, représentant au naturel un œil dont le cristallin est cataracté. Cet habile homme mourut à Paris en 1741, après avoir publié quelques écrits, dont le stile est négligé et sans aucun agrément. Renfermé dans les faits et dans les expériences, il s'embarrassait fort peu des phrases. Ses écrits ne sont que des brochures. Les principales sont : 1° *Trois lettres sur un nouveau système du cerveau*, Namur, 1710, in-4; 2° une *Dissertation sur une nouvelle méthode de faire l'opération de la cataracte*, 1727, in-12; 3° *Lettre dans laquelle il est démontré que le cristallin est fort près de l'uvée*, Paris, 1729, in-4; 4° une autre *Lettre contenant des réflexions sur ce que Hecquet a fait imprimer touchant la maladie des yeux*, 1729, in-4; 5 une troisième *Lettre contenant des réflexions sur les découvertes oculaires*, 1732, in-4. Il a orné aussi les Mémoires de l'académie des Sciences de plusieurs observations curieuses. On trouva, à sa mort, un herbier de 30 gros vol. in-fol., qui ne contenait aucune plante qu'il n'eût desséchée lui-même, et dont il ne connût la vertu. Il est encore auteur d'une Dissertation qui est rare, où il critique quelques endroits des Elémens de botanique de Tournefort.

POUSSIN (Nicolas LE), peintre célèbre, et considéré comme le *Raphaël de la France*, naquit aux Andelys en Normandie en 1594, d'une famille noble, mais très pauvre, alla à Rome pour s'instruire dans l'art de la peinture, et y fit des progrès rapides. Lorsqu'il fut de retour en France, Louis XIII le nomma son premier peintre. Un jour que cet artiste venait à Fontainebleau, le roi envoya ses carrosses au devant de lui, et lui fit l'honneur d'aller jusqu'à la porte de sa chambre pour le recevoir. On avait chargé le Poussin de décorer la grande galerie du Louvre; mais ayant été traversé par plusieurs envieux, il retourna à Rome, et y resta jusqu'à sa mort, arrivée en 1665, à 71 ans. Il y avait quelque temps qu'il était à moitié paralytique. Il vécut toujours dans la médio-

crité, quoique Louis XIV lui eût conservé sa qualité et ses pensions. Sa maison était montée sur le ton le plus modeste. Un jour qu'il reconduisait lui-même, la lampe à la main, l'abbé Massimi, depuis cardinal, ce prélat ne put s'empêcher de lui dire : « Je vous plains beaucoup, M. Poussin, de n'avoir pas seulement un valet. » —Et moi, répondit le Poussin, je vous » plains beaucoup plus, monseigneur, » d'en avoir un si grand nombre. » La gloire était son seul mobile. Il ne faisait jamais de prix pour ses tableaux ; il marquait derrière la somme qu'il en voulait, et renvoyait ce qu'on lui présentait en sus de son estimation. Il était encore dans l'usage d'accompagner son ouvrage d'une lettre, pour en rendre un compte détaillé et raisonné. Le Poussin a montré un grand jugement dans tout ce qu'il a fait : il dessinait avec beaucoup de correction ; sa composition est sage, et en même temps pleine de noblesse. On ne peut lui rien reprocher contre l'érudition et la convenance. Ses inventions sont ingénieuses, son stile grand et héroïque. On voit à Rome plusieurs ouvrages du Poussin ; mais la plus grande partie est en France, dans la collection des tableaux du roi. Celle ci offre entre autres les *Sept Sacremens*, suite très précieuse. Le tableau du mariage est plus faible que les autres ; ce qui fit dire plaisamment à un poète, dans une épigramme, qu'*un bon mariage était difficile à faire même en peinture*. (Le Poussin a peint en outre la *Rébecca*, les *Bergers d'Arcadie*, la *Femme adultère*, *Eurydice*, l'*Echo*, *Pyrame et Thisbé*, plusieurs *Madones* et *Saintes familles*, etc.) Le Bellori, qui a écrit la *Vie* du Poussin en italien, composa ces quatre vers latins en son honneur :

Parce piis lacrymis, vivit Pussinus in urna,
Vivere qui dederat, nescius ipse mori;
Hic tamen ipse silet : si vis audire loquentem,
Mirum est, in tabulis vivit et eloquitur.

POUSSINES (Pierre), en latin *Possinus*, jésuite de Narbonne, né en 1609, demeura long-temps à Rome, où la reine Christine de Suède, le cardinal Barberin, et plusieurs autres personnes illustres lui donnèrent des marques de l'estime qu'ils faisaient de son mérite. Il mourut en 1686, à 77 ans, également recommandable par son savoir et par sa piété. On a de lui : 1° des *Traductions* d'un grand nombre d'écrivains grecs avec des notes ; 2° une *Chaîne des Pères grecs sur saint Marc*, Rome, 1673, in-fol.; 3° *Spicilegium evangelicum* ; 4° *Explanatio in Apocalypsim*; 5° des *Harangues*, des pièces de vers, et d'autres ouvrages qui prouvent beaucoup en faveur de son érudition. (L'*Eloge* du Père Poussines par le Père Théodore Lombard a été inséré dans les *Mémoires de Trévoux*, novembre 1550, et dans le *Dictionnaire de Moréri*, édition de 1739.)

POUTEAU (Claude), docteur en médecine, commença sa carrière dans l'Hôtel-Dieu de Lyon ; les cures éclatantes qu'il fit dans cet hôpital prouvèrent bientôt que son génie savait s'élever au dessus des préjugés reçus. Il mourut à la fleur de son âge, en 1775. (Il a publié plusieurs écrits très précieux pour l'art de guérir, tels que *Mélanges de chirurgie*, 1760, in-8 ; *Essai sur la rage*, 1763, in-8 ; La *taille au niveau*, 1765, in-8.) On a trouvé en outre à sa mort une ample collection de pièces intéressantes, qui ont été arrangées et publiées à Paris en 1783, 3 vol. in-8, avec des notes par M. Colombier.

POUZOL (Marie de), fille illustre, célébrée par Pétrarque comme un prodige de force, de valeur, de vertu et de chasteté. *Voyez* les *OEuvres* de ce poète.

POVODOVIUS (Jérôme), archidiacre de Cracovie, issu d'une famille noble, se distingua par son érudition et par ses talens pour la chaire. On a de lui un *Instruction des confesseurs*, un *Traité* de la *Cène*, un autre de la *Résurrection*, et des *Ecrits polémiques* contre les ariens, etc. Ils sont en latin, et virent le jour à Cracovie, 1610, in-4. Povodovius mourut 3 ans après, en 1613.

* POWEL (Georges), acteur et auteur dramatique anglais, né vers 1650, excellait à rendre le haut tragique, surtout dans les pièces de Dryden : rival heureux du fameux Belliston, il mérite, selon le

poète Cibber, d'être comparé à Wilks. Les critiques anglais le placent comme auteur, parmi les poètes du second ordre. Il a laissé : *Alphonse, roi de Naples*, tragédie, 1691, in-4; *The treacherous Brothers*, ou *les Frères traîtres*, tragédie, 1696, in-4 ; *A very good Vife*, ou *La véritable bonne Epouse*, comédie, 1693 ; *The Imposture defeated*, ou *L'Imposture dévoilée*, 1698, etc. Il mourut en 1714, après avoir mené une conduite régulière, qui formait un contraste bien remarquable avec celle que tenait son confrère Belliston.

* POWNAL ou POWNALL (Jean), antiquaire anglais, né en 1725 d'une famille distinguée, fit d'excellentes études à l'université d'Oxford, et suivit la carrière des affaires publiques. Nommé gouverneur d'une des colonies anglaises dans l'Amérique, il resta quelque temps dans le Nouveau-Monde. De retour en Angleterre, il se livra entièrement à l'étude, et fut reçu à Londres dans la société des antiquaires. Il vint en France en 1787, demeura quelques mois à Lyon, où il publia une savante *dissertation sur l'arc de triomphe d'Orange*. On trouve dans l'*Archéologie britannique* un grand nombre de *Dissertations* de cet écrivain laborieux. Il a laissé en outre un ouvrage très estimé *sur les antiquités anglaises*. Jean Pownal est mort en 1795, âgé de 70 ans.

* POWNAL ou POWNALL (Thomas), frère du précédent, fut comme lui un antiquaire distingué. Né à Londres ou à Lincoln en 1722, il fut en 1745 secrétaire de la commission pour le commerce et les colonies. En 1753 il fut envoyé en Amérique, en qualité de gouverneur de New-Jersey, et le fut ensuite de la province de Massachusset et de la Caroline méridionale, où il passa en 1760. Pendant son gouvernement, il appela l'attention des ministres sur les conséquences du congrès d'Albany qu'il prévoyait devoir être funeste à la mère-patrie : en effet cette assemblée servit en 1775 de modèle au célèbre congrès qui déclara l'Amérique indépendante. De retour en Angleterre, il devint contrôleur général des comptes de l'extraordinaire de l'armée d'Allemagne; il fut aussi membre de trois parlemens, et il se distingua dans ces diverses fonctions, sans pour cela négliger les lettres, qu'il avait cultivées dès sa première jeunesse. Dans un âge assez avancé, il quitta les affaires, et étant allé, pour cause de santé, aux eaux de Bath, il y mourut le 25 février 1805. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons les suivans : 1° *Mémoire sur l'écoulement des eaux et sur la navigation ;* 2° *Lettre à Adam Smith sur plusieurs passages de son livre* de la Richesse des nations; 3° *Description topographique d'une partie du nord de l'Amérique ;* 4° *Traité des antiquités ;* 5° *Mémorial adressé aux souverains de l'Europe ;* 6° *Le droit, l'intérêt et le devoir du gouvernement, relativement aux affaires des Indes orientales ;* 7° *Notices et descriptions des antiquités de la province romaine des Gaules ;* 8° *Physique*, ou *Médecine intellectuelle ;* 9° *Essai concernant la nature de l'être ;* 10° *Traité de la vieillesse*, qui est un de ses meilleurs ouvrages, et qui, seul, aurait suffi pour établir sa réputation.

POYET (Guillaume), chancelier de France, né vers 1474, était fils de l'échevin perpétuel d'Angers; il étudia dans les plus célèbres universités du royaume, et vint ensuite à Paris, où il parut avec éclat dans le barreau. Louise de Savoie, mère de François Ier, le choisit pour soutenir les prétentions qu'elle avait contre le connétable de Bourbon. Poyet ayant plaidé cette cause avec succès, la princesse lui obtint du roi la charge d'avocat-général. Ce ne fut pas là le terme de son élévation. Il devint président à mortier, puis chancelier de France en 1538. Mais ayant déplu à la reine de Navarre et à la duchesse d'Etampes, il fut arrêté en 1542, privé en 1545, par arrêt du parlement, de toutes ses dignités, déclaré inhabile à tenir aucune charge, condamné à 100,000 liv. d'amende, et enfermé pour cinq ans dans l'endroit que le roi ordonnerait. Péculat, altération de jugement, faus-

setés commises et protégées, concussions, créations et dispositions d'offices, évocations vexatoires, violences, abus de pouvoir, etc., tels furent les crimes dont on l'accusa, suivant l'auteur de l'*Histoire du procès du chancelier Poyet*, Londres, 1776, in-8 : ouvrage d'ailleurs peu exact et plein de fiel, où l'on a moins cherché la vérité que les allusions propres à servir l'esprit de faction. On l'envoya dans la grosse tour de Bourges, d'où il ne sortit qu'après avoir cédé tous ses biens à François I[er]. Poyet mourut en 1548, à 74 ans, d'une rétention d'urine. Bien des auteurs ont paru justifier sa mémoire, et regarder sa condamnation comme une intrigue de cour et une vengeance de femme. Il est certain que la reine de Navarre, sœur de François I[er], et la duchesse d'Etampes, maîtresse de ce prince, eurent plus de part à sa disgrâce que ses prévarications. Le chancelier ayant reçu un ordre du roi de sabler des lettres, qu'il avait d'abord rejetées, quoiqu'accompagnées d'une recommandation de la duchesse, se rencontra avec la reine de Navarre, qui lui demandait aussi une grâce. Le chancelier lui dit d'un ton chagrin : « Voilà le bien que les dames font à » la cour. Non contentes d'y exercer un » empire despotique, elles veulent en» core dominer sur les magistrats les » plus consommés, pour leur faire vio» ler les lois les mieux établies. » La reine de Navarre prit pour elle ces paroles, qui ne regardaient que la duchesse. Elle concerta avec elle le moyen de perdre le chancelier ; et qui a jamais résisté à deux femmes en crédit chez un roi faible ? (Cependant l'impartialité de l'histoire nous oblige de dire que plusieurs des accusations dirigées contre Poyet étaient fondées. Afin de remplir les coffres du roi, il se procura de l'argent par des moyens vexatoires. Dans les divisions qui existaient entre le connétable de Montmorency et l'amiral Chabot, il prit le parti du premier ; et dans le procès de Chabot, dont il devint l'accusateur, il présida le tribunal, dont lui-même avait nommé les commissaires. Comme les juges ne rendirent pas l'arrêt qu'il aurait souhaité, il ajouta dans la copie qu'il en fit faire, différentes dispositions aggravantes ; mais la falsification fut reconnue, et Poyet puni : le roi lui-même déposa contre le chancelier. Après avoir payé 100,000 livres d'amende, il recouvra sa liberté. Il jouissait encore, de son aveu, de 15 mille livres au moins de rente.)

POYET (François), docteur de Sorbonne, de l'ordre de Saint-Dominique, naquit à Angers vers le commencement du 16[e] siècle. Il était prieur d'Angoulême, lorsque l'amiral de Coligni s'empara de cette ville. Les hérétiques n'ayant pu l'entraîner dans leur parti, le mirent en prison avec Jean Chauveau, âgé de 70 ans, qui y mourut mangé des vers. Ensuite ayant tâché de vaincre le Père Poyet dans la dispute et par des conférences réitérées, ils n'en remportèrent que la confusion. Ils le tirèrent de prison, le promenèrent par la ville, en lui faisant déchirer le dos et la poitrine avec des tenailles ardentes, l'habillèrent ensuite de haillons en forme de chasuble, lui mirent des brides au cou et aux bras en forme d'étole et de manipule, et le précipitèrent dans la Charente, où ils achevèrent de le tuer à coups de fusil. Tels furent les exploits qu'exerça sur une infinité de gens de bien, et surtout sur les ministres du Seigneur, une secte qui a joué un si grand rôle dans la révolution sanglante qui avait détruit la religion en France.

* POYET (Bernard), architecte, né à Dijon le 3 mai 1742, reçut les leçons de Vailly, sous lequel il fit de grands progrès. Ayant été envoyé en Italie comme pensionnaire du roi, il y perfectionna ses connaissances, et quoique très jeune fut chargé, par l'ambassadeur de France à Naples, de la direction des fêtes brillantes qu'il exécuta de la manière la plus ingénieuse. De retour à Paris, il devint successivement architecte du duc d'Orléans, de la ville de Paris et de l'archevêché, de l'université, du corps législatif, du ministère de l'intérieur. Ses ouvrages lui méritèrent le titre de membre de l'académie d'architecture et du conseil des bâtimens civils. C'est lui qui fit transporter la fontaine des Innocens

au milieu du marché de ce nom, et c'est à son goût et à sa persévérance que l'on finit la démolition de toutes les maisons construites sur les ponts. Parmi les édifices construits par lui, on remarque les écuries d'Orléans et le superbe frontispice qui décore la chambre des députés; cependant on reproche à cette œuvre capitale de Poyet, de n'offrir qu'une imitation commune de l'antique, et d'être dénuée de grâce et d'effets pittoresques. Cet architecte est un de ceux qui ont présenté le plus de projets : il avait une fécondité et une fougue d'imagination étonnante; mais en voulant paraître original, il donna souvent dans la bizarrerie, et il présenta plusieurs conceptions empreintes du cachet d'un talent distingué, mais chimériques et inexécutables. Il est mort le 6 décembre 1824. Il a fait imprimer un grand nombre de projets. Les principaux sont : 1° *Mémoire sur la nécessité de transférer et de reconstruire l'Hôtel-Dieu de Paris*, 1785, in-4. Le lieu de son choix pour cette reconstruction était l'île des Cignes. Il reproduisit ce projet en 1807, en 1822 et en 1824. 2° *Projet pour employer dix mille personnes, tant artistes qu'ouvriers, à la construction d'une place dédiée à la nation, avec l'exposition des moyens de fournir à la dépense du monument civique*, 1791, in-8; 3° *Projet de cirque national et de fêtes annuelles*, 1792, in-8; 4° *Hommage national destiné à consacrer l'époque fortunée du retour de Sa Majesté Louis XVIII, et la réunion de tous les Français autour du trône légitime*, Paris, 1816, in-4; 5° *Mémoire sur le projet d'un édifice à construire au centre du grand carré des Champs-Elysées, pour les réunions de la garde royale et de la garde nationale, ainsi que pour servir aux fêtes publiques*, Paris, 1816, in-4; 6° *Nouveau système de ponts en bois et en fer forgé, inventé par M. Poyet*, etc.; 7° *Nouveau système de ponts en bois et en fer forgé.... comparé avec les ponts ordinaires pour la durée, la solidité et l'économie*, Paris, 1822, in-folio. M. Mahul lui a consacré un article dans son *Annuaire nécrologique*, tom. 5. La liste des ouvrages publiés par cet artiste se monte, selon son biographe, à 25.

* POYNTER (M.-Guillaume), vicaire apostolique de Londres, avait été élevé au collége anglais de Douai, et il y était professeur au commencement de la révolution. Enfermé avec plusieurs de ses compatriotes au château de Doullens, il ne recouvra sa liberté qu'au bout de plus d'un an. De retour dans sa patrie, il se fit bientôt distinguer par son mérite. En 1803 il devint coadjuteur de M. Douglas, évêque et vicaire apostolique du district de Londres, et fut sacré en qualité d'évêque d'Halie. Son administration ne fut pas sans difficulté; il eut plusieurs contestations, soit politiques, soit théologiques, dans lesquelles il se conduisit toujours avec une prudente réserve et une modération dont les amis de la paix sauront gré. Jamais sa conduite ne fut blâmée par le saint-Siége; son zèle toujours tempéré par la prudence, sa capacité pour les affaires, ses grandes connaissances, le talent qu'il avait pour la controverse, lui donnèrent une grande influence sur les catholiques de son pays. Depuis la restauration, il vint à plusieurs reprises en France, pour réclamer la restitution des biens qui appartenaient à sa mission; il échoua dans ses efforts par une déplorable fatalité. En 1815 il alla à Rome, pour l'intérêt des catholiques anglais : partout il se fit estimer par ses talens et sa sagesse. Il est mort le 26 novembre 1827 dans un âge peu avancé. Il est auteur de plusieurs ouvrages théologiques : l'un des plus remarquables est le *Christianisme*, ou *preuves et caractères de la religion chrétienne*, traduit par M. Taillefer, inspecteur de l'académie de Paris, 1828, 1 vol. in-12. Ses instructions ont contribué à faire rentrer dans le sein de l'Eglise catholique un assez grand nombre de protestans.

POZZO (André), né à Trente, en 1642, se fit frère jésuite à l'âge de 23 ans. Il était peintre et architecte, et se fit surtout une grande réputation dans la peinture. Il maniait le pinceau avec une vitesse et une facilité surprenante, et

s'est distingué principalement dans la perspective. On estime beaucoup les peintures dont il a orné la voûte de l'église de Saint-Ignace à Rome. Il ne réussit pas également dans l'architecture, sur laquelle il a composé deux gros volumes, intitulés : *Perspective des peintres et architectes*, ouvrage d'un goût bizarre et contraire aux vrais principes de l'art. Tel est aussi le superbe autel de *saint Louis de Gonzague*, élevé sur ses dessins dans l'église de Saint-Ignace, où la somptuosité et la magnificence brillent de toutes parts, mais ne dérobent pas aux yeux des artistes et des connaisseurs les défauts considérables qui règnent dans la composition. Frère Pozzo mourut en 706 à Vienne, où ses talens l'avaient fait appeler par l'empereur.

POZZO (Modesta). *Voyez* FONTE-MODERATA.

PRADES (Jean-Martin de), prêtre, bachelier de Sorbonne, né vers 1720 à Castel-Sarrasin, dans le diocèse de Montauban, fit ses premières études en province, passa de là à Paris, et demeura dans plusieurs séminaires, entre autres dans celui de Saint-Sulpice. Ses progrès dans la théologie ne furent pas brillans; mais il sut se tirer de la foule et se faire une réputation par une *thèse* qu'il soutint en 1751, et qui fut approuvée par le syndic de la sacrée faculté, qui sans doute ne l'avait pas lue. Tous les gens de bien réclamèrent contre ce premier essai public de la philosophie irréligieuse. Elle contenait les propositions les plus fausses sur l'essence de l'âme, sur les notions du bien et du mal, sur l'origine de la société, sur la loi naturelle et la religion révélée, sur les marques de la véritable religion, sur la certitude des faits historiques, sur la chronologie et l'économie des lois de Moïse, sur la force des miracles pour prouver la révélation divine, sur le respect dû aux saints Pères; mais ce qui indignait surtout, c'était le parallèle impie des guérisons d'Esculape et des guérisons miraculeuses de J. C. Le parlement de Paris sévit contre cette production grossière et dégoûtante. La Sorbonne l'imita, et publia une censure le 27 janvier 1752. La thèse fut également condamnée par l'archevêque de Paris et par Benoît XIV. De Prades, craignant que l'on ne s'en tînt pas à la condamnation de son livre, se retira à Berlin, et eut quelque temps après un canonicat de Breslau. Alors il publia une Apologie, et fut aidé dans son travail par Diderot, qui lui avait prêté la main pour sa Thèse, en reconnoissance des articles que l'abbé avait fournis à l'Encyclopédie. Dans cette Apologie, de Prades se répandit en invectives contre ses censeurs, et les accabla d'injures; mais dès que sa bile fut soulagée, il rougit de ses excès, et songea à se réconcilier avec l'Eglise. L'évêque de Breslau fut le principal moteur dont se servit la Providence pour ménager cette réconciliation. Il rendit compte à Benoît XIV des dispositions de Prades; et cet abbé signa une rétractation solennelle, le 6 avril 1754, où il dit, entre autres choses, « qu'il n'avait pas assez » d'une vie pour pleurer sa conduite » passée et pour remercier le Seigneur » de la grâce qu'il lui accordait. » Il en envoya des exemplaires au pape, à l'évêque de Montauban et à la faculté de Paris. Benoît XIV obtint de la Sorbonne qu'il fût rétabli dans ses degrés. Il fut fait ensuite archidiacre d'Oppelen, et mourut à Glogau, en 1782, après avoir été renfermé quelque temps au château de Magdebourg, pour des indiscrétions et des correspondances suspectes (1). Nous avons donné quelque étendue à cet article, parce que la Thèse de cet abbé fait époque dans la révolution arrivée de nos jours à l'égard de la religion. Avant cela, on ne l'attaquait qu'en se couvrant du manteau de l'anonyme, par des moyens obscurs, par de petites brochures clandestines : la Thèse fut le premier signal d'une attaque ouverte. Depuis ce temps, l'impiété, sous le masque de la philosophie, a marché

(1) Il était véritablement entré dans une conspiration, non contre le roi de Prusse, mais contre la monarchie prussienne, en faveur de la France, avec laquelle il voulait se réconcilier de gré ou de force. Frédéric lui pardonna, pour ne pas paraître inconséquent, après avoir reçu l'abbé de Prades, couvert du manteau d'une philosophie qui n'a jamais empêché les gens de conspirer au besoin contre l'ordre public.

tête levée, et ses partisans n'ont point rougi de mettre leurs noms à la tête des productions les plus infâmes, et de signer leur honte avec leurs blasphèmes. Entre les écrits que l'on a publiés contre l'abbé de Prades, on distingue celui du Père Brotier, le célèbre commentateur de Tacite, intitulé : *Examen de l'Apologie de l'abbé de Prades,* avec cette épigraphe : *Bis peccat qui crimen negat*, 1753. On a remarqué, lors du système de l'égalité établi en France en 1791, que dès l'an 1751 l'abbé de Prades l'avait mis formellement dans sa thèse : *Jus illud inæqualitatis barbarum, quod vocant æquius, quia validius. Voyez* le *Journ. hist. et litt.*, 1er octobre 1791, pag. 192.

PRADO (Jérôme), jésuite espagnol, natif de Baëça, enseigna la philosophie à Cordoue avec un succès peu commun. Il finit ses jours à Rome en 1595, à 48 ans. Il s'était rendu dans cette ville pour y faire imprimer ses *Commentaires* sur l'Ecriture sainte. Il travailla pendant 16 ans avec le Père Villalpende, autre jésuite, par ordre de Philippe II, roi d'Espagne, à expliquer les vingt-six premiers et les trois derniers chapitres d'Ezéchiel, qui concernent le temple. Leur production est imprimée en trois volumes in-fol., Rome, 1596. C'est un des livres les plus profondément savans qu'on ait faits sur les prophètes. On en estime surtout la description du temple et de la ville de Jérusalem : cette matière s'y trouve épuisée. Les figures sont un des mérites de cet ouvrage. On a encore de Prado des *Commentaires* sur les prophètes Isaïe, Michée, Zacharie, sur les Epîtres de saint Paul aux Galates, aux Éphésiens, aux Colossiens et aux Hébreux.

PRADON (Nicolas), poète français, natif de Rouen, en 1632, mourut à Paris au mois de janvier 1698. Les tragédies de Pradon eurent, dans leurs premières représentations, beaucoup d'admirateurs et d'illustres partisans. Ce poète se montra le concurrent de Racine, en traitant le même sujet que lui ; et en effet, sa tragédie de *Phèdre et d'Hippolyte* parut avec plus d'éclat que celle de son rival, et sembla balancer quelque temps sa réputation ; mais elle tomba ensuite dans un oubli dont elle n'a pu se tirer. Despréaux, intime ami de Racine, n'a pas peu contribué à ridiculiser Pradon. Cependant il faut avouer qu'il y a dans ses tragédies des morceaux qui satisfont l'homme judicieux. On jouait encore, il y a quelques années, *Régulus ;* celle de Dorat, qui porte ce nom, ne l'a pas fait oublier. Ses autres pièces sont : *La Troade*, *Statira*, *Scipion l'Africain*, *Tamerlan*, et *Pyrame et Thisbé*, qui fut sa première pièce. On les a recueillies à Paris, 1744, 2 vol. in-12. (Pradon n'avait fait presque aucune étude, ainsi que peut le prouver l'anecdote suivante. Le prince de Conti, sortant de la première représentation de *Tamerlan*, lui fit observer qu'il plaçait en Europe une ville d'Asie : « Je prie Votre Altesse, répon» dit-il, de m'excuser ; car je ne sais pas » trop bien la *Chronologie.* »)

PRADOVENTURA (Antoine), religieux de l'ordre de la Trinité, né en 1701 dans l'Andalousie, s'éleva par son mérite aux premiers emplois de son ordre. Aucun prédicateur n'a prêché à la cour de Madrid avec tant d'applaudissement ; et les sermons qu'il faisait dans l'église des trinitaires attiraient une foule d'auditeurs de toutes les conditions, enchantés de son éloquence. Le Père Pradoventura mourut à Cordoue en 1753. On a de lui plusieurs ouvrages : 1° le *Poème de saint Raphaël*, in-4; 2° *Sermons des saints*, 2 vol. in-4; 3° diverses *Consultations*, in-fol. On a d'autres ouvrages de ce savant, à qui on ne peut refuser la gloire d'avoir été un de ceux qui ont contribué le plus à la pureté de la langue espagnole, et au degré de perfection où elle se trouve aujourd'hui.

PRAGEMANN (Nicolas), docteur en philosophie à Iéna, où il mourut à la fleur de son âge, en 1719, était né à Strade en 1690. On a de lui une bonne dissertation *De meritis Germanorum in jurisprudentia naturali ;* 2° un ouvrage latin sur le *Droit Canon*, etc.

* PRAM (Christian ou Chrétien), poète et conseiller d'état, né en Norwége en 1765, mort à l'île de St.-Thomas dans

les Antilles en 1821, a publié, en 1785, un poème en 15 chants, intitulé : *Staerkadder*, dont le sujet est tiré de l'histoire fabuleuse des Scandinaves. On y a relevé beaucoup de défauts et d'inégalités ; mais il renferme aussi de très beaux passages. Pram a composé encore 3 *drames* en vers, *Damon et Pythias*, 1789 ; *Frode et Fingal*, 1790, et *Olinde et Sophronie*, qui se sont mieux soutenus à la lecture qu'au théâtre. Ils sont imprimés dans le recueil dramatique de Rahbek. Il a aussi donné plusieurs *Comédies*, qui n'ont pas été imprimées, et un opéra intitulé : *Lagertha*, imprimé dans la *Minerva*, recueil périodique dont il fut l'un des rédacteurs. On trouve plusieurs de ses poésies dans les *Mémoires de la société royale des belles-lettres de Copenhague*. La verve, la vigueur, le feu de l'imagination, caractérisent spécialement le talent de ce poète. Il a fourni plusieurs morceaux intéressans aux *Mémoires de la société de littérature Scandinave*, dont il était membre.

PRASLIN. *Voyez* CHOISEUL.

PRAT (Antoine du), archevêque et cardinal, né en 1465 d'une famille noble d'Issoire en Auvergne, parut d'abord au barreau de Paris. Il fut fait ensuite lieutenant-général au bailliage de Mont-Ferrant, puis avocat-général au parlemet de Toulouse. Elevé de charge en charge, il devint premier président du parlement de Paris en 1507, et chancelier de France en 1515. Pour donner plus d'activité de promptitude à la justice, il crut devoir suggérer au roi de créer une nouvelle chambre au parlement de Paris. Cette chambre, composée de vingt conseillers, forma ce qu'on appelait *la Tournelle*. François Ier ayant toujours besoin d'argent, le chancelier fut obligé de se prêter à des moyens qui répugnaient à son caractère. Les tailles furent augmentées, et de nouveaux impôts établis sans attendre l'octroi des états, contre l'ordre ancien du royaume. Ayant suivi en Italie François Ier, il persuada à ce prince d'abolir la pragmatique-sanction, et de faire le concordat, par lequel le pape remit au roi le droit de nommer aux bénéfices de France, et le roi accorda au pape les anates des grands bénéfices sur le pied du revenu courant. (*Voyez* FRANÇOIS Ier et LÉON X.) Ce concordat finit heureusement les longues contestations qui avaient subsisté entre les papes et les rois de France. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, du Prat fut élevé successivement aux évêchés de Meaux, d'Albi, de Valence, de Die, de Gap ; à l'archevêché de Sens, enfin à la pourpre en 1527. Nommé légat *à latere* en France, il couronna la reine Eléonore d'Autriche. Un auteur italien prétend qu'il voulut se faire pape en 1534, après la mort de Clément VII, et ajoute qu'il le proposa au roi, auquel il promit de contribuer jusqu'à 400,000 écus; mais que ce monarque se moqua de son ambition, et retint son argent. Ce fait n'a aucune vraisemblance : car, outre que Paul III obtint la tiare vingt-huit jours après la mort de Clément VII, il n'est point apparent que du Prat, qui était âgé et incommodé, songeât à quitter la tranquillité de sa maison pour les agitations du trône pontifical. Il se retira, sur la fin de ses jours, au château de Nantouillet, où il mourut en 1535, à 70 ans. On accuse ce ministre d'avoir suggéré au roi l'idée de vendre les charges de judicature. M. le marquis d'Argenson, ministre d'état, prétend, dans ses *Loisirs*, le justifier de ce reproche, et dit que ce fut d'Amboise qui commença à rendre les charges vénales ; mais cette assertion paraît moins bien prouvée que la première. — Son fils, Guillaume du PRAT, évêque de Clermont, assista au concile de Trente, sous le pape Paul III, fonda le collége de Clermont à Paris pour les jésuites, et mourut en 1560, à 53 ans, avec la réputation d'un prélat zélé et éclairé.

* PRAT (Alexandre), supérieur de la maison royale des Loges, né à Paris en 1760, mena dès sa jeunesse la vie la plus pieuse. Il montra une vocation pour l'état ecclésiastique, auquel il se prépara de bonne heure, par l'éloignement des plaisirs, par les austérités et la mortification, par une tendre affection pour les

pauvres et une application constante aux études du sacerdoce. Après avoir été ordonné prêtre, il fut employé dans une des paroisses de la capitale; mais il se retira bientôt au village de Sceaux-les-Chartreux; c'est là qu'il éprouva les premières persécutions de la révolution : ainsi on le vit un jour pressé par une troupe armée qui, la baïonnette et le sabre sous la gorge, voulait lui faire prêter le serment; il refusa avec courage et ne dut sa fuite et son salut qu'à une protection visible du ciel. Retiré d'abord à Paris, puis à Versailles, il continua d'exercer son saint ministère; mais il fut arrêté et jeté au fond des cachots. Là, malgré la mort dont il était menacé tous les jours, il songeait moins à lui qu'à ses compagnons de captivité, dont il cherchait à être le consolateur par son zèle religieux. Rendu à la liberté, il reprit ses fonctions avec un zèle tout nouveau. Dans l'espace de 30 ans qui s'écoulèrent depuis cette époque, jusqu'à celle de sa mort, plusieurs cures importantes de Paris et même le canonicat lui furent offerts; mais il préféra à tous ces avantages sa retraite de Versailles, où il pouvait continuer dans l'oubli et l'obscurité ses soins aux âmes qu'il dirigeait en grand nombre dans les voies du salut, et aux pauvres pour qui il était le père le plus tendre. Ce fut au milieu de ses travaux pénibles et dans l'exercice de ses vertus modestes, qu'il termina sa carrière après une maladie douloureuse le 13 novembre 1828. L'abbé Prat méritait une place dans ce *Dictionnaire* où nous aimons à consigner tous les exemples de vertu et de religion.

* PRAT (N.), membre du conseil des Cinq-Cents, mort dans le mois de février 1833, à Ploudalmezeau dans le département du Finistère, à l'âge de 69 ans, après avoir refusé le ministère du prêtre que sa famille avait fait appeler : la sépulture ecclésiastique lui a été refusée. Un journal a cru, à cause de la similitude des noms, que c'était M. l'abbé de Pradt qui était mort, et lui a consacré une *Notice* dans laquelle on voit que l'ancien évêque de Malines a fait des démarches auprès du schismatique Auzou à Clichy, pour l'engager à rentrer dans le sein de l'Eglise. Du reste, il n'y a rien de remarquable dans la vie de Prat qui resta toujours dans l'obscurité.

* PRATELLI ou PRATILLI (François-Marie), chanoine de Capoue, où il naquit vers 1700. Il fut considéré comme un des hommes les plus érudits de son siècle. Il a publié : 1° *Historia principum longobardorum quæ continet aliquot opuscula de rebus Longobardorum beneventanæ olim provinciæ, quæ modo regnum fere est neapolitanum*, Naples, 1754, 5 vol. in-4. Cette même histoire avait été publiée en 1643 par Camille Pellegrini le jeune, de Capoue; elle comprenait depuis 720 jusqu'en 1137, et fut insérée dans les collections historiques de Burmann et de Muratori. Pratelli l'augmenta considérablement, l'enrichit de plusieurs dissertations et de la vie de Pellegrini. 2° *De' consolari della provincia della Campania, dissertazione*, Naples, 1757; 3° *La via appia riconosciuta e descritta di Roma a Brindisi*, Naples, 1747, in-fol.; fig. Pratelli mourut en 1786.

PRATEOLUS (Gabriel), autrement *du Préau*, naquit en 1511 à Marcoussi, et mourut en 1588, docteur de Sorbonne. Son jugement n'égalait pas son érudition. Il mit au jour et augmenta la *Géomance* de Cattan, travail au moins inutile. Ses traités de doctrine et d'histoire ecclésiastique, tels que son *Elenchus hæreticorum*, Cologne, 1605, in-4, firent honneur à son zèle; mais l'*Elenchus* comprend bien des gens qui ne doivent pas être placés parmi les hérétiques. Les ouvrages de du Préau peuvent se diviser en quatre classes, théologie, traductions, grammaire et histoire. *Voyez* dans La Croix-du-Maine.

* PRATI (Alessio), compositeur italien, né en 1736 à Ferrare, mort dans la même ville le 2 février 1788, est particulièrement connu par son opéra d'*Ifigenia*, qui fut tellement goûté, qu'après la première représentation, l'archiduc acheta l'ouvrage, et le retira pour en demeurer seul possesseur; et par son *Armida ab-*

bandonata, qui obtint un succès prodigieux, et lui valut la place de maître de chapelle de l'électeur Palatin.

PRATINAS, ancien poète tragique de Phlionte, ville du Péloponèse, voisine de Sicyone, florissait vers l'an 500 avant J. C. Ce poète était contemporain d'Eschyle et de Chérile, qui écrivit dans le même genre, et dont il fut le concurrent. Il composa jusqu'à 50 poèmes dramatiques, et parmi ces 50 on comprend 32 farces connues sous le nom de *Satires*. On en trouve quelques fragmens dans le *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol.

* PRATO (Jérôme de), prêtre de la congrégation de l'Oratoire d'Italie, naquit à Vérone vers 1710; il mourut en 1782. C'était un homme savant, duquel on a : 1° *De chronic. libris duobus ab Eusebio cæsariensi scriptis et editis; accedunt græca fragmenta ex libro primo, olim excerpta a Georgio Syncello*, Vérone, 1750; 2° *Sulpicii Severi opera ad mss. codices emendata, notis, observationibus et dissertationibus illustrata*, Vérone, 1754, in-fol. Le Père Prato mourut en 1782. Casimir Oudin, tome 2, *De scriptoribus ecclesiasticis*, pag. 568, d'après Barthélemi Albizzi, auteur des *Conformités de saint François*, fait mention d'un autre PRATO (Arlotto), frère mineur et élu en 1225 général de son ordre, auquel le même Albizzi attribue l'ouvrage intitulé, *Concordantiæ bibliorum sacrorum*, contre l'ancienne opinion qui le donne à *Ugo de sancto Charo*, ou *de sancto Theuderio*, de l'ordre de Saint-Dominique; sur quoi on peut consulter Echard, *De Scriptoribus ordinis prædicatorum*, tom. I[er], p. 203; et Wadding, *Scriptores ordinis minorum*, p. 40, qui cite, en faveur de *Prato*, Trithème et d'autres.

* PRATO VENTURA. *Voyez* VENTURA.

PRAXAGORAS d'Athènes vivait vers l'an 345 de J. C. Il publia, âgé seulement de 19 ans, l'*Histoire des rois d'Athènes*, et à 22 ans, la *Vie de Constantin le Grand*. Photius nous en a conservé des fragmens. Quoique païen, il y parle très avantageusement de ce prince : témoignage qui vaut certainement mieux, et qui a plus d'autorité et de force que toutes les satires des prétendus philosophes du 18[e] siècle contre le premier empereur chrétien. (*Voyez* CONSTANTIN.) Il avait aussi écrit l'*Histoire d'Alexandre le Grand*.

PRAXÉAS, hérésiarque du 2[e] siècle, était Phrygien. Il alla à Rome du temps du pape Eleuthère, s'y déclara contre les montanistes, et engagea le pape à révoquer les lettres de communion qu'il leur avait accordées sur de faux exposés. Il connaisait d'autant mieux leurs erreurs, qu'il avait quitté leur secte; mais il tomba ensuite dans une autre hérésie, ne connaissant qu'une seule personne dans la Trinité, et disant même que le Père avait été crucifié comme le Fils, ce qui fut depuis suivi par les hérétiques noëtiens, par les sabelliens et par les patripassiens. Tertullien écrivit avec une extrême véhémence contre Praxéas, qui était passé de Rome en Afrique. Il revint deux ou trois fois dans le sein de l'Église, qui, comme une bonne mère, le reçut avec une très grande douceur; mais il retomba toujours et mourut dans l'hérésie.

PRAXILLA, dame de Sicyone, florissait vers l'an 450 avant J. C. Elle inventa, dit-on, une espèce de vers, qui de son nom fut appelée *praxilléenne*. Mais tout cela est fort incertain; et l'on peut douter aussi que les poésies imprimées sous son nom avec celles de quelques autres poètes lyriques, Hambourg, 1734, in-4, soient effectivement de cette ancienne muse.

PRAXITÈLE, sculpteur grec, vers l'an 564 avant J. C., réussissait tellement à travailler le marbre, qu'il semblait l'animer par son art. Tous ses ouvrages étaient, dit-on, d'une grande beauté : on ne savait auquel donner la préférence; il fallait être lui-même, pour juger des différens degrés de perfection. La fameuse courtisane Phryné ayant obtenu de Praxitèle la permission de choisir son plus bel ouvrage, se servit d'un stratagème pour le connaître. Elle fit annoncer à ce célèbre artiste que le feu était à

son atelier; alors, tout hors de lui-même, il s'écria : « Je suis perdu, si les » flammes n'ont point épargné mon » *Satyre* et mon *Cupidon*. » Phryné, sachant le secret de Praxitèle, lui déroba le *Cupidon*. Les anciens auteurs ont beaucoup vanté une autre statue de l'*Amour* faite par ce sculpteur, une statue de *Phryné*, une entre autres, dont les habitans de Gnide furent possesseurs, mais que Pline dit avoir été inférieure à celle de Scopas. (*Voyez* ce nom.) On voit que Praxitèle, ainsi que la plupart des artistes du paganisme, choisissait de préférence des sujets assortis à la corruption des mœurs et au goût d'un peuple voluptueux. L'opinion commune est que les deux chevaux qu'on voit au Monte-Cavallo à Rome, sont de Praxitèle. (Pour se former une faible idée du talent rare et peut-être unique de Praxitèle, il suffit de connaître les simples copies des ouvrages de cet artiste, savoir : le *Faune* et le *Cupidon* du Vatican, qu'on voyait au musée de Paris, en 1814, la *Vénus de Gnide*, au jardin des Tuileries, sur la terrasse du midi ; une tête de cette même Vénus, au musée du Louvre, et que le célèbre Visconti trouvait d'*une beauté divine*, sans compter d'autres copies répandues à Rome et en d'autres musées. Les *chevaux* du Capitole ont toujours formé et formeront toujours un sujet d'étude pour les artistes, comme ils exciteront toujours l'admiration des connaisseurs.)

PRÉ (Claude du), sieur de Vau-Plaisaint, naquit à Lyon vers l'an 1543. Ses ancêtres y avaient été distingués dans la robe et dans la littérature. Un autre Claude du Pré, mort en 1550, et enterré aux Jacobins de cette ville, a composé un *Traité des connaissances générales du droit*. Celui-ci fit ses études dans sa patrie, et prit des grades dans l'université de Toulouse, en 1565. Quatre ans après, il fut pourvu d'une charge de conseiller en la sénéchaussée et siége présidial de Lyon, laquelle il exerça avec beaucoup d'honneur. Il a fait, en latin, *Compendium veræ originis et genealogiæ Franco-Gallorum*, et un Recueil intitulé *Pratum Claudii Prati*, Paris, 1614, in-8. C'est dans ce dernier ouvrage, divisé en 4 livres, qu'il établit l'utilité de la philosophie pour étudier la jurisprudence, et (ce qu'il a moins bien prouvé) la nécessité de traiter la philosophie et les sciences en français. C'est peut-être à cet usage qui a prévalu que nous devons cette fourmilière de faux savans qui dégradent les lettres en même temps qu'ils dévastent la religion et les mœurs. (*Voyez* FRANÇOIS Ier, FERNEL.) (Les Dictionnaires historiques confondent ordinairement les deux auteurs qui ont porté le nom de Claude du Pré. La *Biographie universelle* attribue au premier les ouvrages que Feller donne au second, à l'exception du Traité des connaissances du droit, qu'elle semble donner au second.)

PRÉ (Jean du), célèbre ermite dans le canton de Fribourg en Suisse, s'est signalé par un ouvrage unique en son genre, qui fait l'admiration de tous les voyageurs. C'est un monastère taillé dans le roc, auquel il travailla avec son valet durant 25 ans. (*Voyez-en la description à l'article* FRIBOURG, ermitage, dans le Dict. géog.) Il était né à Gruyères, et périt malheureusement dans la Sane en 1708, avec des écoliers de Fribourg, qui l'étaient venus voir le jour de la fête de son église : il les reconduisait à l'autre rive, dans une nacelle qui chavira.

PRÉ D'AUNAY (Louis du), Parisien, né en 1670, mourut en 1768, après avoir été commissaire des guerres, directeur général des vivres, et chevalier de l'ordre du Christ. Nous avons de lui : 1° *Lettres sur la génération des animaux*; 2° *Traité des subsistances militaires*, 1744, 2 vol. in-4 ; 3° *Réception du docteur Hecquet aux enfers*, 1748, in-12 ; 4° *Réflexions sur la transfusion du sang*, 1749, in-12. (*Voyez* LIBAVIUS, DENYS Jean-Baptiste et MERKLIN.) 5° *Aventures du faux chevalier de Warwick*, 1750, 2 vol.

PRÉ DE SAINT MAUR (Nicolas-François du), maître des comptes, à Paris, où il était né en 1695, y mourut en 1774, a

donné : 1° la *Traduction* du *Paradis perdu de Milton*, 3 vol. in-12, qui comprennent le *Paradis reconquis*, traduit par un jésuite, et les remarques d'Addisson sur le *Paradis perdu*. Cette version où l'on a fait disparaître les principaux défauts de l'original, en y faisant des changemens et des retranchemens, est écrite d'un stile vif, énergique et brillant. Cependant on reproche à Pré ou Dupré d'avoir mutilé sans ménagement l'ouvrage de Milton. 2° *Essai sur les monnaies de France*, 1746, in-2; ouvrage plein de recherches curieuses, et justement estimées ; 3° *Recherches sur la valeur des monnaies et le prix des grains*, 1761, in-12 : estimables et utiles; 4° *Tables de la durées de la vie de hommes*, dans l'*Histoire naturelle* de M. de Buffon.

* PRÉAMENEU (Félix-Julien-Jean BIGOT de). *Voyez* BIGOT.

PRÉAU (Du). *Voyez* PRATEOLUS.

PRÉAUX (Des). *Voyez* BOILEAU (Nicolas).

PRECIPIANO (Humbert-Guillaume, comte de), l'un des plus vertueux et des plus zélés évêques du 17e siècle, naquit à Besançon en 1626 d'une ancienne famille originaire de Gênes, alliée aux Doria et aux Spinola. Successivement chanoine, archidiacre et doyen de l'église de Besançon, abbé de Bellevaux, il brilla de tant d'excellentes qualités dans l'exercice de ces emplois, qu'il s'attira l'estime et la confiance de son souverain. Philippe IV, roi d'Espagne, le nomma conseiller ecclésiastique de la cour souveraine de Bourgogne, et en 1667 il fut choisi pour être envoyé, de la part des états de cette province, à la diète d'empire. Son habileté dans les négociations le fit élever en 1672 à la dignité de conseiller suprême pour les affaires des Pays-Bas et de Bourgogne, auprès de Charles II ; emploi qui demandait sa présence à Madrid. Dix ans après, il fut nommé évêque de Bruges. Sa piété et son zèle, qui ne s'étaient point ralentis pendant ses négociations, se manifestèrent avec un nouvel éclat après sa promotion. Il consacra tous ses soins à remplir les devoirs d'un pasteur vigilant, et s'attacha surtout à démêler la zizanie du bon grain, pour l'arracher du champ qui lui était confié. Nommé à l'archevêché de Malines, il montra beaucoup de répugnance à quitter son troupeau; il fallut des ordres exprès du pape Alexandre VIII pour lui faire accepter cette nouvelle dignité. Les Pays-Bas se souviennent encore du zèle qu'il déploya pour maintenir la pureté de la foi et l'autorité du siége de Rome; pour soutenir les décrets de cette mère Eglise, la discipline et la juridiction ecclésiastique. Sa charité envers les pauvres, sa piété et la douceur de ses mœurs lui attirèrent l'amour et la confiance de ses véritables ouailles; mais il eut beaucoup à souffrir de la part de ceux qui montraient peu de soumission à l'autorité du saint-Siége. Enfin, accablé sous le poids des années et des infirmités, il mourut à Bruxelles en 1711, à l'âge de 85 ans. Besançon, Bruges, Bruxelles, Malines, l'abbaye de Bellevaux, possèdent des monumens et de sa munificence et de sa piété. On voit son mausolée excellemment exécuté dans l'église métropolitaine de Malines, et accolé à celui de son frère Prosper-Ambroise PRECIPIANO, lieutenant-général des armées d'Espagne, mort à Bruxelles en 1707. Ce dernier monument est hors du sanctuaire, quoiqu'il tienne à l'autre. On y voit ces paroles : *Quomodo in vita dilexerunt se, ita et in morte non sunt separati.*

* PRÉCY (Louis-François PERREIN, comte de), général royaliste, né à Semur, le 15 janvier 1742, était d'une famille originaire du Dauphiné qui fut forcée de se retirer en Bourgogne dans le milieu du 16e siècle par suite des guerres de religion. Précy fut reçu, à l'âge de 20 ans, dans un régiment dont un de ses oncles était colonel, et fit les campagnes d'Allemagne de 1755 à 1762. Devenu aide-major, il fit en 1774 la campagne de Corse; et quand on forma les bataillons de chasseurs (en 1783), il fut nommé commandant de celui des Vosges. Il se trouvait avec ce corps dans le midi, dans le commencement de la révolution : il

réprima par sa fermeté les perturbateurs des villes de Collioure, de Lunel, Perpignan et Montpellier. Les jours du roi lui parurent bientôt en danger; il désira se rapprocher de sa personne. Ce fut dans ce but qu'il refusa le commandement du régiment d'Aquitaine auquel le roi l'avait nommé : il devint lieutenant-colonel de la garde constitutionnelle de Louis XVI qui fut licenciée le 19 mai 1792. Le comte de Précy continua de veiller à la sûreté de Louis XVI, et, quoiqu'il n'eût aucune qualité apparente, il avait su conserver à sa disposition quelques-uns de ses compagnons d'armes. Au 10 août il en réunit 150 avec lesquels il combattit dans les rangs des Suisses. En quittant pour jamais son palais, Louis XVI aperçut le comte de Précy et s'écria... « *Ah ! fidèle Précy !.....* » ces mots devenus historiques font un si grand honneur à cette illustre famille, que Louis XVIII l'autorisa, en 1823, à les placer pour devise dans ses armes. Un heureux hasard sauva le comte de Précy des massacres qui eurent lieu dans cette journée du 10 août. Après la mort de Louis XVI, retiré à Semur dans le sein de sa famille, il attendait qu'il pût encore exposer sa vie pour la cause de la monarchie. Les Lyonnais qui avaient appris à l'estimer pendant le temps qu'il avait été en garnison dans leur ville (1787), lui offrirent le commandement de l'armée fédérative qu'ils organisaient pour marcher contre la Convention. Le comte de Précy accepta et alla dans cette ville où il se hâta de se mettre en mesure contre les troupes nombreuses qui venaient pour combattre les Lyonnais. La défection des soldats de Précy le mit dans la nécessité de se renfermer dans la ville de Lyon; mais rien n'était prêt pour soutenir un siége. Il ne perdit cependant pas courage. Il envoya des commissaires à l'armée de Condé, aux cantons Suisses et à Turin. Le prince était dans l'impossibilité de rien entreprendre; les Suisses se bornèrent à de grandes promesses, et la cour de Turin, au lieu de 10,000 hommes, envoya quelques bataillons que Kellermann battit dans la Tarentaise. L'armée républicaine était déjà devant Lyon, avant même qu'on eût pu dresser une seule batterie. Cette armée était forte de 40,000 hommes, et dans la suite, elle s'éleva jusqu'à 100,000. Le premier coup de canon fut tiré le 8 août 1793, et les premières rencontres n'ayant pas tourné à l'avantage des républicains, leurs proconsuls campés, pour plus de sûreté, sur les hauteurs de Montessui, eurent recours à la ruse. Ils envoyèrent dans la place, le 17 août, un messager porteur d'une dépêche par laquelle ils promettaient clémence et protection aux habitans si, dans *une heure*, ils ouvraient les portes de la ville et livraient leurs principaux chefs. On remit la dépêche au général Précy, qui la communiqua aussitôt au conseil du gouvernement de la cité. Après qu'on en eut fait lecture à haute voix, le général se leva et dit : « Messieurs, j'ai ceint l'épée d'a» près le vœu du peuple de Lyon; je la » dépose jusqu'à ce que son vœu, de » nouveau librement exprimé, m'engage » à la reprendre. » Alors les trente-deux sections ayant été convoquées quelques heures après, ce vœu fut exprimé en faveur du général par vingt mille signatures, qui devinrent ensuite des arrêts de mort. Le comte de Précy se disposa, avec le peu de soldats qui lui restaient, à la plus vigoureuse défense. Sa première démarche fut d'adresser, en réponse aux proconsuls, un message signé de lui et de plusieurs officiers de son état-major, et par lequel il rendait les membres du comité de salut public responsables, *sur leur tête*, de la sûreté de la famille royale enfermée dans la tour du Temple. On sait qu'à cette époque la reine, le jeune Dauphin, et Madame Elisabeth, vivaient encore; on sait aussi que dans la suite ces deux princesses furent condamnées au supplice, que le Dauphin périt d'une mort prématurée, et que ce ne fut que pour effectuer un échange que l'on épargna Madame, duchesse d'Angoulême, aujourd'hui Dauphine de France. Cependant Précy n'avait que quatre mille cinq cents hommes à opposer à l'armée de la Convention.

Un tiers des faibles troupes du comte occupait constamment la campagne, dans une étendue de douze lieues, et gardait par pelotons plusieurs villages. Dans l'intérieur, il fallait la surveillance la plus active, soit pour réparer le mal que faisaient les bombes, soit pour tenir en respect vingt mille ouvriers, tous jacobins, et prêts, à la première occasion, à ouvrir les portes à l'ennemi. Le siége durait depuis deux mois, et la troupe du général Précy, par les pertes qu'elle avait faites dans des combats continuels, se trouvait réduite à 1, 500 hommes. C'est avec cette poignée de soldats qu'il brave les forces imposantes des républicains. A ces maux viennent se joindre une cruelle disette, et la trahison, qui avait facilité aux assiégeans le moyen de braquer leurs canons aux portes de la ville et sur les hauteurs qui la dominent. Les sections étaient déjà en pourparler avec les proconsuls, auxquels elles devaient, pour première condition, livrer le général et ses compagnons d'armes. Dans cette extrémité, le comte de Précy se détermine à faire une sortie avec 700 hommes, qu'il divise en trois corps : il l'exécute en plein jour, le 9 octobre 1793. Son intention était de passer la Saône, de gagner le Jura, la Suisse, et d'aller avec sa petite troupe se joindre à l'armée du prince de Condé. Les deux premiers corps traversèrent les lignes au milieu du feu de l'ennemi; mais le troisième, que conduisait le comte de Varieu, fut taillé en pièces. Le comte de Précy échappe à ce massacre, et, accompagné de deux soldats, les seuls qui lui restent et lui servent de guide, il erre plusieurs jours. Arrivé aux montagnes du Forez, il atteignit le village de Sainte-Agathe, où de bons cultivateurs lui donnèrent asile dans leur chaumière. Il resta pendant douze jours caché dans un souterrain, d'où il entendait les voix des émissaires que le comité de salut public envoyait à sa poursuite. Après la prise de Lyon, que l'infâme Couthon (*voyez* ce nom) inonda de sang et combla de ruines, le parti modéré prit le dessus sur celui de la Montagne, et Robespierre et la commune furent renversés. Cependant le comte de Précy ne peut quitter la France que six semaines après la mort de ce tyran. Il se rendit à Turin, où le roi Victor-Amédée l'attacha à son état-major avec le grade de colonel d'infanterie. De concert avec MM. d'Essoles (*voyez* ce nom), Wickhams, ministre d'Angleterre, et le comte de Maistre, il s'occupait de la levée d'un corps franc, lorsque Louis XVIII l'appela à Vérone. Il reçut le plus honorable accueil du monarque, qui, au moment où le comte de Précy allait s'incliner, l'en empêcha en s'écriant... « Non, le dé» fenseur de Lyon doit embrasser son » roi... » et il l'embrassa. Un autre jour ayant été invité à dîner chez Sa Majesté : « M. le comte de Précy, lui dit le » roi en entrant, vous ne trouverez au» jourd'hui que du maigre ; il faut être » observateur zélé des lois de l'Eglise, » pour mériter de Dieu un serviteur aussi » fidèle que vous. » M. le comte de Précy obtint toute la confiance de Louis XVIII, et fit partie de la régence formée à Augsbourg, sous les ordres immédiats du roi, et composée de MM. Dandré, le marquis de Vezet et l'abbé de Lamarre. Elle était destinée à diriger les opérations de l'*Institut philantropique*, premier anneau d'une chaîne d'associations royalistes, dont Lyon était le centre, et laquelle s'étendait de l'est au midi de la France, depuis le Var jusqu'au Jura; se liait en outre à une commission-générale établie à Bordeaux, et pouvait faire coïncider ces mouvemens de la partie de l'ouest avec ceux de la Vendée, qui était comprise dans une autre organisation, à la tête de laquelle était le comte d'Artois (depuis Charles X). Le comte de Précy se rendit en Angleterre en 1796, chargé d'une mission auprès de ce prince, qui le mit en rapport avec le gouvernement anglais, et il put ainsi devenir utile à plusieurs émigrés français. De nouvelles missions le firent aller à Vienne où il reçut un favorable accueil de la duchesse d'Angoulême, et de l'archiduc Charles. De Vienne, le comte de Précy passa en Suisse, qu'il fut contraint de

quitter à l'approche de l'armée du directoire. Après le 18 fructidor (4 septembre 1797), il se retira près d'Uberlingen, où plusieurs proscrits, MM. de Gérando et Camille Jordan, se réunissaient chez lui, et formaient ensemble des plans pour combattre la révolution. Le comte de Précy aurait voulu seconder les désirs du grand-écuyer Steiger pour défendre la Suisse; mais le général Brune l'avait déjà envahie avec de nombreuses troupes. Les intérêts de la cause royale l'ayant appelé à Augsbourg, il fut également forcé de quitter cette ville après la défaite des Russes. Retiré à Bareuth, sous la protection du roi de Prusse, il s'y vit arrêté à la demande du consul Buonaparte, et enfermé dans un château fort, d'où il ne sortit qu'au bout de dix-huit mois. Le duc de Brunswick lui donna asile dans ses états. La bataille d'Iéna laissant les états de Brunswick ouverts aux troupes françaises, le comte de Précy se rendit avec sa famille à Hambourg, puis à Francfort, et, pour l'entremise du général Lefèvre et le député Polissard, il obtint la permission de rentrer en France en 1810. Il demeura à Dijon, ensuite à Marigny-sur-Loire, au sein de sa famille, où il apprit l'heureux événement de la restauration. Etant venu à Paris, Louis XVIII le nomma commandant de la garde nationale de Lyon: le comte d'Artois s'y trouvait, et posa la première pierre de l'église *expiatoire*, en l'honneur des victimes du siége. Ce prince nomma le comte de Précy inspecteur de ce pieux monument. Au retour de Buonaparte (en 1815) de l'île d'Elbe, il voulait essayer encore de défendre cette ville; mais on ne put vaincre la garnison par la force des armes, ni la gagner par des promesses et de l'argent. Le comte de Précy suivit le comte d'Artois à Paris. Il y fut arrêté, et après l'entrée de Buonaparte dans la capitale, on lui rendit la liberté, mais sous la surveillance de la police. A la seconde restauration, il reprit le commandement des gardes nationales de Lyon, et en 1816 le roi le nomma inspecteur général de cette milice dans le département du Rhône. Le comte de Précy demeurait ordinairement à Marigny-sur-Loire; il y fut attaqué d'une longue maladie, et y mourut dans des sentimens de piété, le 25 août 1820, âgé de soixante-dix-huit ans. On trouve dans son testament la phrase suivante: *Je recommande aux bontés du roi madame de Précy, ma digne épouse, dont l'âge et la modique fortune pourront paraître à S. M. dignes de sa munificence.* Les restes du comte de Précy furent transportés à Lyon le 29 septembre 1821, et déposés dans l'église *expiatoire*, qui était entièrement achevée. On devait élever, dans son enceinte, et en marbre de Paros, deux monumens funèbres, l'un consacré au général, et l'autre aux soldats qui avaient péri dans le mémorable siége de Lyon, et dont on est parvenu à recueillir les restes, qu'on a mis dans un charnier. Le comte de Précy a laissé deux écrits sur ce même siége et sur ses suites; sa veuve les a confiés au secrétaire de la commission lyonnaise à Paris, et ils devaient être insérés dans l'Histoire relative à cette époque.

*PREGLIASCO (Jacques), architecte italien, né vers 1757, mort à l'âge de 68 ans le 26 décembre 1825 à Turin, s'était distingué dans toute l'Italie par son talent dans l'architecture théâtrale et dans l'art de former les jardins suivant le goût anglais. On remarque parmi ses ouvrages le parc de la princesse de Lorène Caregnano; la restauration du grand théâtre de la Canobiana à Milan; la plupart des décorations pour les ballets mythologiques de Vigano et de Gioja; la nouvelle construction du grand théâtre de Naples et du théâtre de la cour de Milan à Monza. Nous ne pouvons citer tous les ouvrages dans lesquels il fit preuve d'autant d'originalité que de goût.

PRÉMONTVAL (André-Pierre Le Guay de), de l'académie des Sciences de Berlin, naquit à Charenton, en 1716. Son goût pour les mathématiques lui fit ouvrir à Paris, en 1740, une école gratuite pour cette science. La causticité orgueilleuse de son caractère lui fit beaucoup d'ennemis; ayant été déshérité

par son père, il quitta la France. Prémontval, accablé de dettes, reçut de Fontenelle un secours de 1200 livres, avec lesquelles il se rendit à pied à Genève, avec une demoiselle qu'il avait enlevée. Il l'épousa à Fribourg, passa un an ou deux à Bâle, erra dans quelques villes d'Allemagne, et se fixa ensuite à Berlin, où il eut des succès et des querelles. Ce fut alors qu'il se mit au rang des auteurs, et il travailla pour les libraires. (Sa femme obtint la place de lectrice de la princesse Guillelhmine de Prusse, épouse du prince Henri. Prémontval fut admis à l'académie de Berlin, et il ne tarda pas à se brouiller avec ses confrères. Il écrivit beaucoup contre la philosophie de Wolf. Il convoitait la chaire de langue française, qui fut donnée à Toussaint. Cet échec le fit tomber dans le délire, et il mourut quelque temps après.) Nous avons de lui : 1° La *Monogamie*, ou l'*Unité dans le mariage*, 1751, 3 vol. in-8 : ouvrage mauvais, bizarre et ennuyeux ; 2° *Le Diogène de d'Alembert*, in-12. D'Alembert souhaitait à chaque siècle, on ne sait trop pourquoi, un Diogène, mais plus retenu, plus sage, plus décent que le cynique d'Athènes. D'après ce vœu, Prémontval a composé ce livre, où l'esprit d'indépendance, la haine de la société et du christianisme forment un délire perpétuel. 3° *Préservatifs contre la corruption de la langue française en Allemagne*, 1761, in-8 : c'est le meilleur de tous ses livres ; 4° plusieurs *Mémoires*. Il mourut à Berlin en 1767, avec la réputation d'un homme savant, mais qui faisait haïr ses connaissances par son caractère bizarre, difficile et emporté. Rien n'était moins décidé chez lui que la religion. Dans plusieurs passages de ses écrits, il se déclare pour le socinianisme ; dans d'autres, il affiche le déisme : il a même donné, en faveur des atomes d'Epicure, de creuses spéculations sur les chances, solidement réfutées par les abbés Nonotte et Bergier, et même par Voltaire, dont le suffrage en pareille matière ne peut être suspect. On trouve cependant dans ses ouvrages des témoignages bien honorables au christianisme, et en particulier aux religieux, qu'il regarde comme les sauveurs des sciences, des arts et des lettres, dans les temps d'ignorance et de barbarie.

PRENESTINUS, préteur dans l'armée de Papirius Cursor, vers l'an 320 avant J. C., n'imita point la valeur de son général. Saisi d'une lâche frayeur, il mena sa troupe à un combat avec la lenteur d'un homme qui craint la mort. Le consul Papirius après la victoire le fit venir, et se promenant devant sa tente, commanda au licteur de lever la hache. A cet ordre, Prénestinus fut glacé d'effroi : *Çà donc, licteur*, ajouta le consul, *coupez cette racine qui nuit au passage.* Il le renvoya ainsi, troublé par la crainte du dernier supplice, et lui donna une bonne leçon pour l'avenir.

PREPOSITIVUS (Pierre), théologien scolastique de l'université de Paris, au commencement du 13ᵉ siècle, a laissé une *Somme de théologie*, qui n'a point encore été imprimée.

* PRESEVOT (Joseph), jurisconsulte, naquit en 1740 à Dijon, fut avocat, et ensuite président au parlement de cette ville, où il mourut vers 1800. On a de lui : *Cours d'étude sur les lois nouvelles*, Dijon, 1790, 1 vol. in-8. Il cultiva la poésie, et composa plusieurs comédies qui ne furent pas imprimées.

PRESLES (Raoul de), fils naturel du fondateur du collége de Presles, avocat-général au parlement de Paris, puis maître des requêtes de l'hôtel du roi Charles V, fut historien et poète de ce prince. Ce fut par son ordre qu'il traduisit en français *La Cité de Dieu* de saint Augustin. Sa traduction a été imprimée à Abbeville, en 1486, 2 vol. in-fol. Elle est rare. Elle fut aussi imprimée à Paris en 1531. C'est la première version française de ce savant traité. On a encore de Raoul un *Traité des puissances ecclésiastique et séculière*, que Goldast a fait imprimer dans le 1ᵉʳ tome de sa *Monarchie*, comme favorable aux principes protestans. C'est un abrégé du *Songe du Vergier*, que fit de Presles, à la sollicitation du roi Charles V. Il y a

de fortes raisons de croire qu'il a été aussi l'auteur du *Songe du Vergier*, 1491, in-fol., et qu'on trouve encore dans les *Libertés de l'Eglise gallicane*, 1731, 4 vol. in-fol. (*Voyez* LOUVIERS.) On a encore de lui un traité intitulé *Musa*, mêlé de prose et de vers. C'est une fiction contre les mœurs de son temps. La traduction française de la Bible, qu'il a laissée manuscrite, est une copie de celle de Guyard des Moulins. De Presles mourut en 1382.

* PRESSY (François-Joseph-Gaston de PARTZ DE), évêque de Boulogne, né en 1712 au château d'Esquires, fut un des élèves distingués de Saint Sulpice. Nommé évêque de Boulogne le 24 décembre 1742 et sacré le 15 septembre de l'année suivante, il gouverna son diocèse pendant 46 ans avec un zèle qui ne se démentit jamais. Il y fit des établissemens utiles, maintint la discipline ecclésiastique parmi son clergé, l'affermit par des statuts synodaux, institua des retraites auxquelles lui-même assistait, fonda un petit séminaire, veilla à l'instruction des jeunes clercs qu'on y admettait, et ne laissa jamais manquer ses ouailles de l'enseignement qui leur était nécessaire. Sa charité n'avait point de bornes; non seulement les pauvres de son diocèse se ressentaient de ses libéralités, elles s'étendaient au dehors et souvent au loin; car il fournissait des sommes pour la rédemption des captifs. Il entretenait des catéchistes dans les missions étrangères, et il n'était aucune bonne œuvre à laquelle il ne s'empressât de coopérer. En 1752, il adhéra à la lettre de 21 évêques, en date du 11 juin, adressée au roi en plainte des usurpations du parlement sur l'autorité ecclésiastique. Il s'exprima avec énergie sur le même sujet dans un de ses *Mandemens*, que le corps contre les prétentions duquel il s'exprimait ne manqua pas de supprimer. L'évêque de Boulogne fut membre de l'assemblée générale du clergé de 1760, et partagea les efforts qu'elle fit pour arrêter les progrès de l'incrédulité. Il publia différens mandemens pour en préserver son diocèse. Les principaux de ses écrits sont: 1° un *Mandement pour le renouvellement public et annuel des vœux du baptême*, 1758; 2° un autre *sur les conférences ecclésiastiques*, 1765; 3° un *sur l'obligation d'instruire, et sur la fête du sacré Cœur*, 1766; 4° un *pour l'Adoration perpétuelle du St.-Sacrement*, 1775; 5° un en 1776, *pour la pratique du souvenir de la mort de J. C.*, à quoi il faut ajouter: 6° des *Instructions pastorales et des dissertations théologiques sur l'accord de la foi et de la raison dans les mystères, considérés en général et en particulier*, 2 vol. in-4. Ces instructions furent répandues à diverses dates: il y est traité des *Mystères en général et de chacun en particulier*, *de la grâce*, *de l'eucharistie*, *de la création*, etc. Les matières y sont discutées avec soin, et les preuves établies d'une manière solide. Une critique sévère pourrait trouver dans ces écrits de la diffusion, et quelquefois une métaphysique un peu obscure; mais l'un de ces défauts tient à la nature du sujet, et l'on est quelquefois obligé d'être diffus afin de se faire entendre, surtout du peuple, pour qui cet excellent évêque écrivait. On ne peut pas aussi facilement excuser quelques opinions erronées ou inexactes, que l'auteur aurait pu se dispenser de soutenir. Il mourut en octobre 1789, au moment où la révolution offrait déjà un aspect sinistre. Il eut pour successeur M. Asseline, que la persécution força bientôt d'abandonner son troupeau. (*Voyez* son article.)

PRESTET (Jean), prêtre de l'Oratoire, était fils d'un huissier de Châlons-sur-Saône; il vint jeune à Paris, et entra au service du Père Malebranche, qui, lui trouvant des dispositions pour les sciences, lui apprit les mathématiques. Le disciple y fit en peu de temps de si grands progrès, qu'à l'âge de 27 ans, en 1675, il donna la 2e édition de ses *Elémens de mathématiques*. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de 1689, en 2 vol. in-4. On y trouve un très grand nombre de problèmes curieux, dont les jeunes mathématiciens peuvent se servir comme d'exemples pour s'exercer. Le Père Prestet trouve par l'art

des combinaisons, que ce vers latin:

Tot tibi sunt dotes, Virgo, quot sidera cœlo.

peut être varié en 3376 manières, sans cesser d'être vers : ce qui paraîtrait incroyable, si on ne savait pas que ces combinaisons sont en raison du nombre des mots, multiplié par le nombre précédent, aussi multiplié par celui qui précède, et cela en remontant jusqu'à l'unité, de manière que si les huit mots de ce vers étaient absolument disponibles dans tous les sens, on pourrait le changer 40320 fois. (*Voyez* SESSA). Lorsqu'il publia cet ouvrage, il n'était pas encore de l'Oratoire : il y entra la même année, et après avoir professé les mathématiques avec distinction, surtout à Angers, il mourut à Malines en 1690, laissant une mémoire chère au public et à ses confrères.

PRESTRE (Claude Le), conseiller au parlement de Paris, sur la fin du 17e siècle, était un magistrat recommandable par sa piété et par son intégrité. On a de lui : 1° un recueil fort estimé sous le titre de *Questions de droit*, avec 200 arrêts et des observations. La meilleure édition de ce recueil est celle de 1676, par Guéret, qui l'a enrichie de notes et de cent autres arrêts. 2° Un *Traité des mariages clandestins*, et les *Arrêtés* de la 5e chambre des enquêtes. Ces ouvrages sont recherchés par les jurisconsultes.

PRESTRE (Sébastien Le), plus connu sous le nom de Vauban, fils d'Urbain le Prestre, seigneur de Vauban, naquit en 1633. Il commença à porter les armes dès l'âge de 17 ans. Ses talens et son génie extraordinaire pour les fortifications se firent aussitôt connaître, et parurent avec éclat au siége de Sainte-Menehould en 1652. Vauban avait servi jusqu'alors sous le prince de Condé, général des armées espagnoles, contre la France. Il fut pris par un parti français, et le cardinal Mazarin l'engagea au service du roi. Cette même année Vauban servit d'ingénieur au second siége de Sainte-Menehould, qui fut reprise par l'armée royale. Il fit ensuite les fonctions d'ingénieur au siége de Stenay en 1654, de Landrecies en 1655, de Valenciennes en 1656, et de Montmédi en 1657. L'année d'après, il conduisit en chef les siéges de Gravelines, d'Ypres et d'Oudenarde. Après la paix des Pyrénées, le jeune ingénieur s'occupa à démolir des places ou à en construire. Quand la guerre se ralluma en 1667, il eut la principale conduite des siéges que le roi fit en personne. Il reçut au siége de Douai un coup de mousquet à la joue, et continua de servir. Il fut occupé, en 1668, à faire des projets de fortification pour les places de la Franche-Comté, de la Flandre et de l'Artois. Le roi lui donna le gouvernement de la citadelle de Lille, qu'il venait de construire; et ce fut le premier gouvernement de cette nature en France. La paix ayant été conclue à Aix-la-Chapelle, il n'en travailla pas moins que pendant la guerre. Il alla en Piémont avec Louvois, donna au duc de Savoie des dessins pour Verne, Verceil, Turin, et reçut de ce prince son portrait enrichi de diamans. La guerre de 1672 lui fournit de nouvelles occasions de signaler son génie. Il conduisit tous les siéges auxquels le roi se trouva. Ce fut à celui de Maëstricht, en 1673, qu'il commença à se servir d'une méthode singulière pour l'attaque des places. Il fit changer de face à cette terrible et importante partie de la guerre. Les fameuses *parallèles*, connues depuis le siége de Candie en 1669, et les *places d'armes* furent mises en exécution. Depuis lors il ne cessa d'inventer, tantôt les *cavaliers* de tranchées, tantôt un nouvel usage des *sapes* et des *demi-sapes*, tantôt les *batteries en ricochet*; et par ces inventions nouvelles, il satisfit à ses vues principales, la conservation des hommes. En 1677, Valenciennes fut prise d'assaut, et l'attaque de cette place fut faite en plein jour. Ce fut Vauban qui donna ce conseil, pour empêcher qu'une partie des assiégeans ne tirât sur l'autre, et que la nuit ne favorisât la pusillanimité des lâches. L'usage ancien était que les attaques se fissent pendant la nuit. La paix de Nimègue lui ôta le pénible

emploi de prendre des places ; mais il en eut un plus grand nombre à fortifier. Il fit le fameux port de Dunkerque, son chef-d'œuvre, et par conséquent celui de l'art. Strasbourg et Casal furent ensuite ses travaux les plus considérables. La guerre, qui recommença en 1683, lui donna l'année suivante l'occasion de prendre Luxembourg, place forte par sa situation, mais qui alors n'avait presque aucun des ouvrages extérieurs qui la rendent aujourd'hui si vaste et si redoutable. En 1688, il fit, sous les ordres du Dauphin, les siéges de Philisbourg, de Manheim et de Frankenthal. Ce prince le récompensa de ses services, en lui donnant quatre pièces de canon à son choix pour mettre à son château de Bazoche : privilége unique jusqu'alors. Une maladie l'ayant mis hors d'état d'agir en 1690, il répara cette oisiveté involontaire par la prise de Mons en 1691, de Namur en 1692 ; par le siége de Charleroi en 1693 ; par la défense de la Basse-Bretagne contre les desseins des Anglais, en 1694 et 1695 ; enfin par le siége d'Ath en 1697. La succession d'Espagne ayant fait renaître la guerre, il était à Namur en 1703 lorsqu'il reçut le bâton de maréchal de France. Il prit à la fin de cette année le Vieux-Brisach, et mourut en 1707, d'une fluxion de poitrine, à 74 ans, après avoir travaillé à 300 places anciennes, et en avoir construit 33 nouvelles ; et après s'être trouvé à 140 actions de vigueur et avoir conduit 53 siéges. Le maréchal de Vauban était un ancien Romain sous les traits d'un Français. Sujet plein de fidélité et nullement courtisan, il aimait mieux servir que plaire. Il méprisait cette politesse superficielle, qui couvre souvent tant de dureté ; mais sa bonté, son humanité, sa libéralité, lui composaient une autre politesse plus rare, qui était dans son cœur. Dans ses voyages, il s'informait avec soin de tous les détails de l'agriculture et du commerce. Il avait recueilli le prodigieux nombre d'idées qui s'étaient présentées à son esprit pour le bien public. De toutes ces différentes vues, il avait composé 12 gros volumes manuscrits, qu'il intitula *ses Oisivetés*. Fortifications, détail des places, discipline militaire, campemens, manœuvres, courses par mer en temps de guerre, finances, culture des forêts, colonies françaises, il embrasse tout ; mais ses vues ne sont pas toutes praticables. L'académie des Sciences se l'associa en 1699, comme un homme qui ferait autant d'honneur à son corps qu'il en faisait à la France. Outre les *Oisivetés*, il y a encore plusieurs ouvrages qu'il a faits, ou qu'on lui attribue, ou que l'on dit avoir été composés sur ses idées. 1° *Manière de fortifier, par M. de Vauban, mise en ordre par M. le chevalier de Cambrai*, Amsterdam, 1689 et 1692, in-8 et in-12 ; Paris, in-8, sous ce titre, l'*Ingénieur français*... Hébert, professeur de mathématiques, a joint ses notes à cet ouvrage. Coignard le réimprima à Paris en 1691, in-12, avec les notes de l'abbé du Fay. Cette édition fut contrefaite à Amsterdam, en 1702 et 1727, en 2 vol. in-4. 2° *Nouveau Traité de l'attaque et de la défense des places, suivant le système de M. de Vauban*, par M. Desprez de Saint-Savin, Paris, 1736, in-8, excellent ; 3° *Essais sur la fortification*, par M. de Vauban, Paris, 1740, in-12. Ceux qui ont considéré cet homme célèbre comme l'inventeur de la fortification moderne ne font pas attention au grand nombre de places antérieurement construites selon les mêmes idées en général. Cependant on ne peut contester à cet habile ingénieur d'avoir construit des places dont on respecte encore les fortifications, et d'y avoir ménagé une défense plus solide et plus facile que celle qu'offraient, au moins en France, les anciennes fortifications. 4° *Projet d'une dîme royale*, supprimant la taille, les aides, les décimes du clergé, et tous les autres impôts. Projet romanesque, qui a paru inexécutable, et contraire à plus d'un principe, Rouen, 1707, in-4. 5° Le *Testament politique de M. de Vauban*, imprimé en 1708, in-12, est de Pierre Le Pesant, sieur de Bois-Guillebert, lieutenant-général au bailliage de Rouen, mort en 1714. Cet écrit avait d'a-

bord paru sous le titre de *Détail de la France.*

PRESTRE (Antoine Le), parent du précédent, après s'être signalé en 1703 au siége de Brisach, et en 1714 à celui de Barcelone, fut fait lieutenant général, et obtint l'érection de sa terre de Saint-Sernin en comté, sous le nom de Vauban. Il mourut dans son gouvernement de Béthune, en 1731, à 77 ans. Il avait alors 58 ans de service, et s'était trouvé à 44 siéges, et avait reçu 18 blessures considérables.

PRÉTEXTAT (Saint), évêque de Rouen, craignant les suites d'un commerce scandaleux, maria en 576 Mérovée, fils de Childéric, avec Brunehaut sa tante, persuadé que le cas était assez pressant pour autoriser une telle dispense; mais le concile de Paris, en 577, en jugea tout autrement, et le condamna; le roi l'exila dans une petite île de la Basse-Normandie. Quelques auteurs prétendent que Prétextat ne donna pas cette dispense; mais que le mariage s'étant fait à Rouen, il parut être en faute. En tout cas, la dispense était nulle, puisque les évêques ne peuvent dispenser à volonté dans les lois de l'Eglise universelle; et c'est vainement que quelques novateurs ont cité cet exemple pour renverser les règles établies : car si la dispense a été donnée, Prétextat en a été puni, et ce n'est pas par le délit, mais par la punition qu'il faut juger des principes alors reçus dans l'Eglise. On peut voir sur cette matière divers Traités publiés dans ces dernières années : *Véritable état du différend élevé entre le nonce apostolique résident à Cologne et les trois électeurs ecclésiastiques*, 1787; *Coup d'œil sur le congrès d'Ems*, 1787; *Réflexions sur les 73 art. du* pro Memoria *de l'archevêque de Cologne*, 1788. (*Voyez* COLLET.) Prétextat, de retour dans son diocèse, continua de veiller avec soin à la garde de son troupeau. Il tâcha par ses exhortations d'ouvrir les yeux à Frédégonde sur l'énormité de ses crimes; mais cette princesse, au lieu de profiter de ses exhortations, le fit assassiner le 25 février 588.

PRÉTI (Jérôme), natif de Toscane, mort à Barcelone en 1626, s'est fait un nom parmi les poètes d'Italie. De toutes les poésies de son recueil, imprimé en 1666, in-12, la pièce dont on fait le plus de cas est l'idylle de *Salmacis.*

PRÉTI (Mathias). *Voyez* CALABROIS.

* PRÉVILLE (Pierre-Louis DUBUS DIT), l'un des plus grands acteurs comiques qui aient paru sur la scène française, naquit à Paris en 1721 d'une famille honnête, et fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; mais ayant fui la maison paternelle pour des étourderies, il fut obligé pendant quelque temps de servir d'aide à des maçons. Il s'engagea ensuite dans une troupe de comédiens de campagne, et joua successivement à Strasbourg, à Dijon, à Rouen, à Lyon, et devint directeur du spectacle de cette ville. Appelé à Paris par les gentilshommes de la chambre, il débuta sur le théâtre de la comédie française le 20 septembre 1753, et fit pendant 33 ans les délices de la capitale. Il quitta le théâtre en 1786, et y reparut en 1791, dans l'intention de venir au secours de ses camarades ruinés par les événemens politiques. Quelque temps après son esprit s'affaiblit; il se retira chez sa fille aînée à Beauvais, où il mourut aveugle en 1799. Un monument a été élevé dans la ville à sa mémoire. Il avait épousé M.lle Drouin, qui jouait la comédie avec beaucoup de naturel et d'esprit. Préville était membre associé de l'Institut, depuis la première formation. Ses *Mémoires* ont été publiés par Cahaïsse, Paris, 1812, in-8; 1823 avec une *Notice* par M. Ourry. Cette dernière édition fait partie de la *Collection des mémoires sur l'art damatique.*

PREVOST D'EXMES (François Le), naquit à Caen le 29 septembre 1729. Il passa en Lorraine, et entra dans les gardes-du-corps de Stanislas, roi de Pologne. Il cultivait les lettres avec succès, et se fit connaître à la cour de Lunéville par une *Ode* qui obtint une mention honorable à l'académie de Nancy. Il donna aussi quelques *Comédies* qui

furent bien reçues du public. Encouragé par ses essais, il quitta le service militaire pour se fixer à Paris, et donna aux Italiens *Les Thessaliennes*. Peu de temps après, il obtint une place qui réparait en partie la perte de sa fortune, qu'avaient engloutie plusieurs faillites. La révolution le priva de cette seule ressource, et le plongea dans la plus affreuse misère. Naturellement timide, et n'osant confier sa détresse à ses plus chers amis, il se vit contraint, en 1793, de se retirer à l'hospice de la Charité, à Paris, où il mourut vers 1799. Il a laissé 1° *Les trois Rivaux*, opéra comique; *La Nouvelle réconciliation*, comédie en un acte, jouée sur le théâtre de Lunéville; *Les Thessaliennes*, comédie en 3 actes, 1752; 2° *Rosel*, ou *l'Homme heureux*. On trouve dans cet ouvrage, d'ailleurs très bien écrit, de sages conseils qu'un père donne à son fils. 3° *Vies de Lulli et de Julienne-le-Roi*, insérée dans le Nécrologe des hommes de lettres; 4° *Elémens du Parnasse*, qu'il rédigea pendant plusieurs années; 5° *Trésor de la littérature étrangère*, qui eut beaucoup de succès, et dont on aurait souhaité la continuation. Le Prevost a travaillé au Journal des spectacles, et a fait les paroles de *Oratorio* pour les concerts spirituels. Il a laissé manuscrite une *Histoire* de la dernière guerre (1779) de l'empereur d'Autriche contre les Turcs.

* PRÉVOST DE SAINT-LUCIEN (Roch-Henri), né à Paris en 1740, mort en 1808, était avocat au parlement. Il a composé plusieurs ouvrages utiles : 1° *Principes élémentaires de la grammaire française, mis à la portée des enfans du premier âge*; 2° *l'Arithmétique simple démontrée en six leçons*; 3° *l'Arithmétique composée rapprochaut l'ancienne et la nouvelle manière de compter*; 4° *Moyens d'extirper l'usure*, ou *projet d'établissement d'une caisse de prêt public sur tous les biens des hommes*; 5° plusieurs *Mémoires* dans des causes importantes. Il a eu part à l'*Art du peintre, doreur et vernissenr*, et a travaillé au *Journal encyclopédique*.

* PRÉVOST (Isaac Bénédict), physicien et naturaliste, né à Genève en 1755, devint professeur à la faculté de théologie protestante de Montauban, et fut l'un des fondateurs de l'académie des Sciences de cette dernière ville. Il était aussi membre de plusieurs sociétés savantes. Il est mort dans cette dernière ville en 1819. On lui doit un ouvrage estimé, intitulé : *Mémoire sur la cause immédiate de la carie ou du charbon, des blés et de plusieurs autres maladies des plantes*, Paris, 1807, in-8; et un grand nombre de *Mémoires* dans divers recueils scientifiques.

* PRÉVOST (Pierre), peintre célèbre, né en 1764 à Montigni près de Château d'une famille peu aisée, fut cependant envoyé à Paris par ses parens qui se résignèrent à faire des sacrifices pour satisfaire le goût invincible qu'il avait pour la peinture. Il avait 20 ans lorsqu'il y arriva, et par un travail opiniâtre et les sages conseils de Valenciennes, son maître, il parvint bientôt à composer divers paysages qu'il exposa au salon du Louvre, et qui lui méritèrent les suffrages des connaisseurs et des artistes. A cette époque, l'Américain Fulton vint en France pour y faire connaître les *Panoramas* ou *Vues circulaires d'une ville ou d'un vaste site, d'un horizon*, qui avaient été nouvellement inventés en Angleterre, et par conséquent étaient encore imparfaits. Prévost s'adonna dès lors à ce genre de peinture, et il le porta au plus haut degré de perfection. Il donna d'abord *celui de Paris*, dont les habitans purent juger de la fidélité, et il fut suivi de 17 autres, qui furent exécutés d'après des dessins pris sur les lieux par l'auteur lui-même; ceux qui obtinrent le plus de succès sont : *Rome*, *Naples*, *Amsterdam*, *Boulogne*, *Tilsitt*, *Wagram*, *Anvers*, *Londres*, *Calais*, *Jérusalem*, *Athènes*. Prévost, pour ces grandes compositions, eut pour collaborateurs Bouton, et plus tard, Cochereau, son neveu, que la mort lui enleva en 1817. Cette perte empoisonna ses derniers jours; une maladie de langueur l'enleva lui-même le 9 janvier 1823. Peu de peintres ont su rendre avec autant de talent que lui les

différens aspects de la campagne, et reproduire sur la toile, avec une vérité aussi frappante, la nature dans tous ses détails et dans toutes ses formes. Prévost a encore très bien réussi à exécuter à l'huile des compositions dans la dimension la plus réduite, et qui sont précieuses par le charme du coloris et la légèreté du dessin. Il excellait aussi à faire la *gouache*.

PRÉVOT (Jean), fameux par ses prestiges, dans le 14e siècle. Un abbé de l'ordre de Cîteaux, ayant perdu une somme considérable d'argent, il entreprit de la lui faire recouvrer par ses sortiléges. Mais ayant été découvert dans le temps de l'opération, il fut condamné à être brûlé vif avec Jean Persant, qui passait pour un grand maître dans l'art des sortiléges. Les complices, qui étaient un moine apostat de l'ordre de Cîteaux, disciple de Persant, l'abbé de Sarconcelles, du même ordre, et quelques chanoines réguliers, furent dégradés et condamnés à une prison perpétuelle. Ces faits, tout extraordinaires qu'ils paraissent, ne sont point d'une autre nature que ceux sur lesquels le parlement de Paris portait des jugemens bien réfléchis à la fin du 17e siècle (1688).

PRÉVOT (Jean), *Præpositus*, savant médecin, né à Dilsberg, dans le diocèse de Bâle, en 1585, exerça son art avec succès à Padoue. On a de lui: 1° *Opera medica*, 1656, in-12; 2° *De morbosis uteri passionibus*, 1669, in-8; 3° *De urinis*, 1667, in-12. Il mourut à Padoue en 1631.

PRÉVOT (Pierre-Robert Le), chanoine de l'église de Chartres, né à Rouen, en 1675, montra dès sa jeunesse un goût décidé pour l'éloquence de la chaire. La ville où il avait reçu le jour, applaudit à ses premiers essais. Il vint à Paris, pour s'y former sur le modèle des grands maîtres; et bientôt il fut recherché avec empressement, et toujours écouté avec un nouveau plaisir. Il ne fut pas moins goûté à la cour, où il prêcha les Avens de 1714 et de 1727, et le carême de 1721. Il mourut à Paris, 1736. On a de lui un *Panégyrique de saint Louis*, et quatre *Oraisons funèbres*; la plus belle est celle du duc de Berry. Elles ont été imprimées à Paris, en 1765, in-12.

PRÉVOT (Claude-Joseph), avocat au parlement de Paris, mort en 1753, à 81 ans, se fit un nom par ses consultations et par ses livres. Nous avons de lui: 1° *Réglement des scellés et inventaires*, 1734, in-4; 2° *La manière de poursuivre les crimes*, ou *Lois criminelles*, 1739, 2 vol. in-4; 3° *Principes de jurisprudence sur les visites et rapports des médecins, chirurgiens, accoucheurs et sages-femmes*, 1753, in-12.

PRÉVOT ou PRÉVOST D'EXILES (Antoine-François), écrivain fécond du 18e siècle, naquit en 1697, à Hesdin, petite ville de l'Artois, d'un procureur du roi au bailliage. Après avoir fait de bonnes études chez les jésuites, il prit l'habit de cette société, et le quitta quelques mois après pour porter les armes. Il s'enrôla en qualité de simple volontaire; mais fâché de point en avancer dans cette carrière, il retourna chez les jésuites, d'où il sortit encore quelque temps après. Son goût pour le service militaire s'étant réveillé dans le cloître, il reprit les armes. Quelques années s'écoulèrent dans les plaisirs frivoles de la vie dissipée d'un officier. La malheureuse fin d'un engagement trop tendre le fit entrer chez les bénédictins de Saint-Maur. (Il se livra d'abord à l'enseignement, et puis à la prédication, où il obtint beaucoup de succès. Envoyé à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, il travailla à la *Gallia christiana*, dont il composa un volume presque entier.) L'étude amortit un peu ses passions, mais son cœur brûlait sous la cendre. Tourmenté par le souvenir des faux appats du monde, il prit occasion d'un petit mécontentement pour quitter sa congrégation et son habit. (Il avait obtenu de Rome d'être transféré à l'abbaye de Cluni; mais l'évêque d'Amiens exigea, pour le lui permettre, de meilleures raisons que l'instabilité de son caractère; Prévôt était déjà sorti de son monastère, et ayant appris la résolution de l'évêque, il crut prudent de s'éloigner de la France.) Il passa en Hollande, en

1729. Se trouvant sans fortune, il chercha des ressources dans ses talens. Il avait composé à Saint-Germain les deux premières parties de ses *Mémoires d'un homme de qualité* : il les mit au jour, et le succès de cet ouvrage fut aussi utile à sa bourse qu'à sa réputation. Fixé à La Haye, il lia connaissance avec une femme, et leur liaison donna lieu à des bruits désagréables. Diverses raisons l'ayant obligé de passer en Angleterre, à la fin de 1733, cette femme l'y suivit. Londres aurait pu être pour lui un séjour délicieux ; mais la qualité de *moine apostat* et de *littérateur vagabond* était de grandes taches. Il avait entrepris un Journal sous le titre de *Le Pour et le Contre*. Quelque soin qu'il eût de ménager l'amour-propre des auteurs, il déplaisait toujours à quelqu'un : on l'accablait de brocards ; on rappelait ses aventures, on prédisait « qu'il irait à Constantinople se faire circoncire, et que » de là il pourrait gagner le Japon pour » y fixer ses courses et sa religion. » Las de lutter contre ses folies et celles des autres, il sollicita son retour en France. Ses ouvrages lui avaient fait des protecteurs qui lui obtinrent cette permission. Il repassa à Paris, dans l'automne de 1734, y prit le petit-collet, et vécut tranquillement sous la protection du prince de Conti, qui l'honora des titres de son aumônier et de son secrétaire. Le choix que le chancelier d'Aguesseau fit de lui, en 1745, pour l'*Histoire générale des voyages*, lui donna une nouvelle considération. Sa mort fut accompagnée d'une circonstance tragique. Il fut frappé le 23 octobre 1763, dans la forêt de Chantilly, d'une attaque d'apoplexie, à la 66e année de son âge. On le crut mort, et on le porta chez le curé du village le plus voisin. La justice fit procéder à l'ouverture du corps. Un cri fit connaître au chirurgien que l'abbé était encore en vie ; mais c'était trop tard, le coup mortel était porté. Accident tragique qui rappelle celui du cardinal d'Espinosa, dont les circonstances sont exactement les mêmes. L'abbé ne mourut cependant pas tout de suite ; on le transporta à Paris, et l'on appela le fameux chirurgien M. Louis : c'est à cette occasion qu'on lit dans le *Journal général*, par M. de Fontenai, 1792, nº 188, cette anecdote, digne de la philosophie du jour : « Ancien ami de M. l'abbé Prévôt, M. Louis » l'abandonna, par cette seule raison, » que chrétien éclairé, mais long-temps » égaré, il avait jugé devoir consacrer à » la religion ses derniers momens. » Ses ouvrages sont : 1° *Mémoires d'un homme de qualité qui s'est retiré du monde*, en 6 vol. in-12, 1729. Ce roman renferme plusieurs récits intéressans, des réflexions fines et délicates, et des historiettes assez agréables. La morale qui y règne est noble et utile, mais quelquefois déplacée, et presque toujours trop longue. 2° *Histoire de M. Cléveland, fils naturel de Cromwel*, 1732, 6 vol. in-12. L'auteur s'appesantit sur les détails ; il invente mal ; quoique les récits soient honnêtes et circonspects, l'impression générale de l'ouvrage n'est pas en faveur des bonnes mœurs. 3° *Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*, 1733, in-12. Le héros de ce roman est un jeune homme vertueux et vicieux tout ensemble, pensant bien et agissant mal, aimable par ses sentimens, et détestable par ses actions : on sait que ces sortes de tableaux ne servent guère à multiplier et à renforcer les vertus. 4° *Le Pour et le Contre, ouvrage périodique, dans lequel on s'explique librement en matière de sciences, d'arts, de livres*, etc., 1733, et années suivantes, 20 vol. in-12. Ce journal eut moins de succès que les feuilles de l'abbé Desfontaines : on y trouve cependant des morceaux intéressans et une littérature variée. 5° *Histoire universelle de M. de Thou, traduite en français*, 1733, in-4. Il n'en a paru que le premier volume, parce que l'abbé Desfontaines travaillait dans le même temps à une traduction de cette Histoire. Celle de l'abbé Prévôt est assez négligée, et le texte s'y trouve noyé dans un long commentaire. 6° *Tout pour l'amour, et le monde bien perdu*, ou *la Mort d'Antoine et de Cléopâtre*, tragédie traduite de l'anglais, 1735, in-12. Le stile de cet ou-

vrage est vif, nombreux, élégant, sans affectation, et la version est assez fidèle. 7° *Le doyen de Killerine, histoire morale*, en 6 vol. in-12, 1735 : roman verbeux et assez mal imaginé ; 8° *Histoire de Marguerite d'Anjou, reine d'Angleterre, contenant les guerres de la maison de Lancastre contre la maison d'York*, 1740, 2 vol. in-12. Quoique cet ouvrage doive être rangé autant dans la classe des romans que dans celle des histoires, on le lut avec avidité. La narration en est agréable et les faits singuliers. 9° *Histoire d'une Grecque moderne*, 1741, 2 vol. in-12 : roman qui a eu du succès; 10° *Campagnes philosophiques, ou Mémoires de M. de Montcalm, aide-de-camp de M. le maréchal de Schomberg, contenant l'Histoire de la guerre d'Irlande*, 1741, 2 vol. in-12. C'est un mélange de fictions et de vérités quelquefois mal assorties, mais toujours rendues avec beaucoup d'agrément. 11° *Mémoires pour servir à l'histoire de Malte, ou Histoire du commandeur de ****, 1742, 2 vol. in-12; 12° *Histoire de Guillaume le Conquérant, roi d'Angleterre*, 1742, 2 vol. in-12. Il y a trop d'intrigues de cabinet et de galanterie, trop de ressorts de politique, et point assez de cette simplicité noble qui est le véritable ornement de l'histoire. 13° *Voyage du capitaine Robert Lade en différentes parties de l'Afrique, de l'Asie et de l'Amérique, contenant l'histoire de sa fortune, et ses observations sur les colonies et le commerce des Espagnols, des Anglais, des Hollandais, etc., ouvrage traduit de l'anglais*, 1744, 2 vol. in-12 : relation intéressante et curieuse; 14° *Lettres de Cicéron à Brutus traduites en français, avec des notes*, 1744, in-12; 15° *Histoire de la vie de Cicéron, tirée de ses écrits et des monumens de son siècle avec les preuves et des éclaircissemens, composée sur l'ouvrage anglais de M. Middleton*, 1743, 4 vol. in-12. Cet ouvrage, fait à la hâte, aurait demandé plus de soin, de méthode, de précision et de goût. 16° *Mémoire d'un honnête homme*, 1745 : roman qui a peu réussi ; 17° *Histoire générale des voyages depuis le commencement du 15ᵉ siècle, contenant ce qu'il y a de plus curieux, de plus utile et de mieux vérifié dans toutes les relations des différentes nations du monde ; ouvrage traduit d'abord de l'anglais, et continué depuis l'interruption des premiers auteurs par ordre de monseigneur le chancelier de France*, 1745, et années suivantes, 16 vol. in-4 ; et 64 vol. in-12. La Table des matières a été composée par M. Chompré. Cette Histoire a été continuée par M. de Querlon, et ensuite par M. Deleyre, Paris, 1768-1770, 12 volumes in-12. M. de Laharpe en a donné un *Abrégé* en 21 vol. in-8, Paris, 1780, et un vol. de cartes, in-4. (C'est M. l'abbé du Tems qui en a fait la plus grande partie). 18° *Lettres de Cicéron, qu'on nomme vulgairement familières, traduites en français sur les éditions de Grévius et de M. l'abbé d'Olivet, avec des notes*, 1746, 5 vol. in-12. Cette version ressemble à un excellent original écrit en français. 19° *Manuel lexique, ou Dictionnaire portatif des mots français dont la signification n'est pas familière à tout le monde ; ouvrage utile aux personnes qui veulent écrire et parler juste*, 1751, 1 vol. in-8, 1754 ; *nouvelle édition, augmentée d'un Abrégé de la grammaire française*, 2 vol. in-8. C'est un des meilleurs dictionnaires qui aient été donnés dans ces derniers temps. Il renferme des définitions claires et précises. M. de Boille, chanoine régulier d'Eaucourt, en a donné une édition augmentée à Liége, 1788 ; mais n'ayant pu veiller par lui-même sur l'impression, il a vu son travail défiguré par un grand nombre de fautes typographiques. 20° *Lettres de miss Clarisse Harlowe*, en 12 parties, 1751 : ce roman est traduit de l'anglais de Richardson ; 21° *Histoire de sir Charles Grandisson, contenue dans une suite de lettres, publiées sur les originaux, par l'éditeur de Paméla et de Clarisse ; ouvrage traduit de l'anglais*, 1755, 8 parties in-12 ; 22° *Mémoires pour servir à l'histoire du cœur humain*, 1760, 4 vol. in-12 ; 23° *Histoire de la maison de Stuart sur le trône d'Angleterre, traduite de l'anglais de*

M. Hume, 1760, 3 vol. in-4, ou 6 vol. in-12. L'original est, comme l'on sait, le fruit de l'esprit protestant et philosophique; à ce défaut, la traduction joint un air étranger, un stile souvent embarrassé, semé d'anglicismes, d'expressions peu françaises, de tours durs, de phrases louches et mal construites. 24° *Mémoires pour servir à l'histoire de la vertu*, 1762, 4 vol. in-12; 25° *Almeran et Camet*, 1762, 2 vol. in-12; 26° *Lettres de Mentor à un jeune seigneur*, 1764, in-12. Ces trois ouvrages, dont le dernier est posthume, ont été traduits de l'anglais. L'abbé Prévôt était un écrivain d'une imagination belle et riche. On doit déplorer qu'un homme capable des productions les plus utiles ait consacré la moitié de sa vie à un genre pernicieux, l'écueil de la vertu, l'opprobre de la raison, et le délire de l'imagination. Ce n'est pas qu'on veuille proscrire les romans qui ne blessent point l'honnêteté des mœurs, qui ne roulent point sur une fade galanterie, et qui mènent à la vertu par l'agrément. Il faudrait être de bien mauvaise humeur pour désapprouver *Télémaque*, *Séthos*, et quelques autres ouvrages qui ne sont, pour ainsi dire, que des cours de morale; mais il faudrait être aussi bien indulgent pour ne pas condamner ces écrits frivoles, qui, par la vivacité des situations, la tendresse des sentimens, amollissent l'âme et lui inspirent les passions les plus funestes. Ceux de l'abbé Prévôt, qui ont été réunis en 54 vol., sont presque tous dans ce dernier genre. Il est vrai que la morale suit partout ses héros, et jusque dans les plaisirs; mais la vertu n'y est qu'en maximes, et le vice y est mis en action; et s'ils parlent comme Sénèque, ils agissent comme Pétrone. On a donné en 1764, in-12, les *Pensées de M. l'abbé Prévôt*, et en 1783, ses *OEuvres choisies*.

PREYSIUS (Christophe), né en Hongrie, professa la philosophie dans l'université de Francfort. Mélanchthon loue sa science, son érudition, sa sagacité et son attachement à ce qu'il appelait la vérité, c'est-à-dire aux erreurs de son temps, que Preysius soutint avec opiniâtreté; il lui donne, suivant l'usage de son siècle, le nom de *Christophorus Pannonius*. Preysius a fait en latin une *Vie de Cicéron* que l'on estime. Il y entre dans le détail des études et des actions de cet excellent orateur; détail puisé dans ses écrits, ou dans ceux des auteurs contemporains. Cette *Histoire* de Cicéron parut à Bâle en 1555, in-8, avec un Traité ou Discours, *De imitatione Ciceroniana*, qui est aussi de Christophe Preysius. Gaspard Peucer estimait beaucoup ces deux ouvrages.

PRICE (Jean), *Pricæus*, né à Londres en 1600, se retira à Florence, où il embrassa la religion catholique, et mourut à Rome en 1686. Il embrassait le sacré et le profane, et joignait à beaucoup de mémoire le jugement qui ne l'accompagne pas toujours. On a de lui: 1° des *Notes* sur les Psaumes, sur saint Matthieu, sur les Actes des apôtres, et sur quelques autres livres. On les trouve dans les *Critici sacri* de Pearson. On lui attribue encore un *Traité des hérésies*. Tous ces écrits sont savans.

PRICE (Charles), aventurier anglais, fils d'un fripier, naquit à Londres en 1723, et mourut en 1787. Jeune encore, il fit mourir son père de chagrin. Déjà trop connu dans sa patrie, il prit le parti de voyager incognito sous le nom de Johnson. Revenu en Angleterre, il fut mis en prison. Le désir de recouvrer sa liberté le rendit auteur. Il composa un pamphlet pour la sœur du roi contre celui de Danemark. Le livre va jusqu'au roi, et Price sort de prison, plus fripon que jamais. Il se fit buraliste, et contrefit des billets. Après avoir fait une multitude de dupes, il est condamné à être pendu; et, dès que sa destinée lui est connue, il se détruit lui-même. Six éditions faites en Angleterre, et une traduction française de la vie d'un escroc, sous le titre d'*Histoire de Charles Price*, Paris, 1787, 2 vol. in-12, suffisent pour faire juger du goût et des graves occupations de ce siècle. Il est vrai que Cartouche et Mandrin ont eu aussi leurs historiens; mais leurs vies étaient remplies de

traits singuliers, et avaient un air romanesque, qui semblait justifier l'empressement de la curiosité; au lieu que celle de Price ne présente guère que des scènes d'une scélératesse ordinaire, mais féconde en fourberies et en malice.

* PRICE (Richard), ministre dissident et écrivain politique, né en 1723 à Tynton dans le pays de Galles, fut admis en 1764 dans la société royale de Londres, et reçut en 1770 le grade de docteur en théologie. Il publia en 1772 son *Appel au public sur la dette nationale*, et en 1773 et 1774 il devint le champion des *dissidens*, contre l'acte sur le *Test*. Pendant plusieurs années il exerça son ministère dans la congrégation des *dissidens* de Newington-Green, et dans celle d'Hackney. Il publia en 1776 ses excellentes *Observations sur le gouvernement civil*, qui lui méritèrent du conseil des communes de la ville de Londres des remercîmens et une tabatière d'or : son ouvrage renferme les principes sur lesquels est établie l'autorité législative de la Grande-Bretagne sur ses colonies. On a encore de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : 1° *Revue des principales questions en morale*, Londres, 1758, in-8 ; 2° *Quatre dissertations sur la providence, la prière, l'attente d'une meilleure vie et l'importance du christianisme*, ibid., 1762 ; 3° *Observations sur la nature de la liberté civile, les principes du gouvernement et la justice de la guerre contre l'Amérique*, 1776, in-8 ; 4° *Correspondance avec le docteur Priestley sur la doctrine du matérialisme*, ibid., 1778, in-8 ; 5° *Essai sur l'état présent de la population en Angleterre et dans le pays de Galles*, ibid., 1779, in-8 ; 6° *Etat des finances et de la dette publique, à la signature des préliminaires de la paix*, ibid., 1783 ; 7° *Sur l'importance de la révolution de l'Amérique, et les moyens de la rendre utile au monde*, ibidem, 1785, in-8, etc. Price est mort en 1791. Les *Mémoires* de sa vie ont été publiés en 1815, Londres, in-8, par son neveu, William Morgan.

PRIDEAUX (Jean), né en 1578, à Stafford en Angleterre, obtint la chaire de théologie et le rectorat du collége d'Exon. Il s'acquit dans ces places beaucoup de réputation, et fit paraître un grand zèle pour les intérêts du roi et de l'église anglicane. Ce zèle lui mérita l'évêché de Winchester en 1641. Il mourut en 1650, à 72 ans. On a de lui : 1° une *Apologie pour Casaubon*, contre Eudæmon Jean, en latin, 1614, in-8 ; 2° des *Leçons de théologie*, Oxford, 1648, in-fol., et d'autres ouvrages inconnus aujourd'hui.

PRIDEAUX (Humphrey), naquit à Padstow dans le comté de Cornouailles, en 1648, d'une bonne famille. Il fit ses études à Westminster, ensuite à Oxford, et se signala dans ces deux endroits par l'étendue de sa mémoire. La mort d'Edouard Pocock ayant fait vaquer la chaire d'hébreu, on l'offrit à Prideaux, qui la refusa. Il fut pourvu du doyenné de Norwich en 1704, et mourut dans cette ville en 1724. Ses mœurs étaient celles d'un savant, toujours enfermé dans son cabinet. Il n'avait pas les dehors imposans de cette politesse légère de nos littérateurs français ; mais il se distinguait par un grand fonds de franchise et de vertu. Nous avons de lui plusieurs ouvrages pleins de recherches, dont le principal regarde les marbres d'Arundel (*voy.* ce mot), et est intitulé : 1° *Marmora oxoniensia, ex grundelianis, Seldenianis, aliisque conflata, cum Græcorum versione latina, et lacunis suppletis, ac figuris æneis*, Oxford, 1676, in-fol. Selden avait entrepris cet ouvrage, et en avait fait imprimer une partie en 1627 ; mais il n'avait expliqué que vingt-neuf inscriptions grecques et dix latines ; Prideaux a expliqué les deux cent soixante autres. Depuis quelque temps, les marbres (appelés de Paros ou d'Arundel) ont perdu beaucoup de leur considération : de savans critiques sont parvenus à les rendre suspects et à les faire considérer comme une chronique postiche et d'un temps infiniment postérieur à celui dont elle prétend tracer les événemens. (*Voyez* PAROS dans le *Diction. géogr.*) Il a donné aussi la *Vie de Mahomet*, en anglais.

Elle a été traduite en français, et imprimée à Amsterdam en 1698, in-8. M. Savary, dans une *Vie* de Mahomet, qui est à la tête de la traduction du *Coran* (Paris, 1782, 2 vol. in-8), attaque Prideaux sur ce qu'il a dit du moine Sergius, et il faut convenir que Prideaux ne s'est pas exprimé avec assez d'exactitude sur ce sujet; mais il n'en est pas moins incontestable que Mahomet a eu de longues conférences avec Sergius, moine du Hauran, et que c'est auprès de lui qu'il a étudié les Livres saints, d'où est emprunté ce qu'il y a de beautés dans le Coran (1). Savary, en contredisant ce fait, cherchait moins la vérité que la gloire de Mahomet, dont il voudrait faire un homme de génie. 2° *L'ancien et le nouveau Testamens accordés avec l'histoire des juifs*, en anglais, 2 vol. in-fol., Londres, 1720; 3° *Histoire des Juifs et des peuples voisins, depuis la décadence des royaumes d'Israël et de Juda jusqu'à la mort de Jésus-Christ.* Ce savant ouvrage, écrit en anglais, a eu un succès extraordinaire. On en a fait beaucoup d'éditions. A la place des cartes de l'édition de Hollande, qui étaient simplement des copies de Cellarius, peu estimées des connaisseurs, on en a fait graver de nouvelles, qui ont été dessinées sur celles de de Lislè. Quant au corps de l'ouvrage de Prideaux, on n'y a fait aucun changement; le peu de retranchemens qu'il y a roulent uniquement sur quelques expressions peu mesurées, que l'on a cru devoir adoucir, et que l'auteur n'aurait pas dû se permettre, pour son propre honneur. A cela près, on a laissé l'ouvrage tel qu'il était. On aurait tort de vouloir que Prideaux parlât en catholique sur le canon de l'Ecriture, par exemple; on s'est donc contenté d'ajouter des dissertations sur les points où il s'écarte de la vérité. Le Père Tournemine les a fournies; elles serviront de préservatif, et l'on ne doit pas craindre que ce que dit Prideaux sur ces articles puisse induire personne en erreur. (Deux écrivains anonymes, Brutel de la Rivière et Du Soul, suivant M. A.-A. Barbier, *Dictionnaire des anonymes*, n° 22,623, ont donné une traduction française de cette histoire, Amsterdam, 1722, 5 vol. in-12.)

PRIERIO. *Voyez* Mozzolino.

* PRIESTLEY (Jean ou Joseph), ministre unitaire et physicien, né en 1733 ou 1734 à Fieldhead, près de Leeds, s'est rendu célèbre par ses opinions religieuses et politiques, ainsi que par ses découvertes. Il composa un grand nombre d'ouvrages où le savoir ne manque point, mais qui ne sont pas toujours d'accord les uns avec les autres. Zélé pour l'*unitarianisme*, il rejetait les dogmes et les mystères qui sont opposés à ce système. Ainsi, pour lui, il n'y avait ni Trinité, ni Incarnation, ni par conséquent divinité de Jésus-Christ. Il voulait néanmoins un culte, des prières, une liturgie, et il donna tout cela de sa façon au petit troupeau qu'il gouvernait. Il eut des démêlés avec presque tous les écrivains de son temps, avec les docteurs Horsley, au sujet de la Trinité et de la divinité de Jésus-Christ; avec l'archevêque de Newcome, sur la durée du ministère du Sauveur; avec Witaker, avec Packhurst, avec le Juif David Levi, avec Wakefields, etc.; il s'éleva aussi contre les incrédules du jour, contre Gibbon, contre les disciples du rêveur suédois Swedenborgh, contre Thomas Payne et son *Age de raison*, contre Volney et ses *écrits*, etc. Son enthousiasme pour la révolution française tenait du délire: il lui valut d'un côté le titre de citoyen français et le fit nommer député à la Convention nationale; mais il ne put accepter ces fonctions: d'un autre côté, il lui occasiona de fâcheux désagrémens. On pilla sa maison et sa bibliothèque. Il prit le parti de se retirer aux Etats-Unis, et mourut à Northumberland le 5 février 1804. On a de lui: 1° *Histoire des corruptions du christianisme*, 1682. Il y expose les altérations qu'il prétend avoir été faites à la doctrine primitive. 2° *Lettres à un philosophe in-*

(1) Un fait cité dans l'histoire des Sarrasins vient à l'appui de ce que l'on avance ici: Epargnez les hommes du Très-Haut (les moines), et frappez sans pitié sur les gens à tonsure (les prêtres séculiers), telle était la devise des premiers musulmans. Même encore aujourd'hui, les moines grecs et latins jouissent parmi les Turcs d'une sorte de considération.

crédule, et beaucoup d'autres écrits, etc. Il rédigeait un journal intitulé *Magasin théologique*. Homme instruit, mais bizarre et inconséquent, bâtissant d'un côté, puis détruisant l'édifice qu'il avait élevé, rarement d'accord avec le bon sens, et plus rarement encore avec lui-même, faisant abus de son talent, et ne sachant le plus souvent ni où il voulait aller, ni où il fallait s'arrêter. Après l'avoir envisagé comme théologien et comme politique, voyons-le comme savant. Il ne méritera ici que nos éloges. Ses talens comme physicien et comme chimiste ont si puissamment contribué aux progrès de la science, qu'ils l'ont placé au rang des premiers hommes de l'Europe. Parmi ses ouvrages scientifiques, nous citerons : 1° l'*Histoire de l'électricité*, 1767, traduit en français par Brisson, 1771, 3 vol. in-12 ; 2° l'*Histoire et l'état actuel des découvertes relatives à la vision, à la lumière et aux couleurs*, 1772, in-4 ; 3° *Expériences sur les différentes espèces d'air*, 3 vol. in-8, traduites en français par Gibelin, Paris, 1777, 9 vol. in-12 ; 4° *Essai sur le phlogistique*, traduit en français par Adets, Paris, 1798, in-8, etc. La collection de ses *OEuvres* forme 70 vol. in-8. On a publié en 1826 en anglais les *Mémoires* du Dr Priestley, 2 vol. in-8, continués jusqu'à sa mort par son fils Joseph Priestley, et des *Observations sur ses écrits*, par Th. Cooper et Wm. Christie. Sa *Vie* par J. Corry a paru en 1805, in-8, et son *Eloge* a été lu la même année à l'Institut par M. Cuvier.

PRIEUR (Philippe Le), *Priorius*, né à Saint-Vaapert de Normandie, professa avec un succès peu ordinaire les belles-lettres dans l'université de Paris, et mourut en 1680. On a de lui : 1° une *Edition* de Tertullien, 1664, in-fol., qu'il accompagna de notes, tant de son propre fonds que de celles qu'il avait compilées, particulièrement de l'édition de Rigaud. 2° Il donna dans le même goût une *Edition* de saint Cyprien, de Minutius-Félix, d'Arnobe, de Firmicus-Maternus et de Commodianus-Gazæus, 1666, in-fol.; 3° une *Edition* d'Optat de Milève, 1679; 4° un bon Traité des formules des lettres ecclésiastiques, sous ce titre : *Dissertatio de litteris canonicis, cum appendice de tractoriis et synodicis*, in-8 ; 5° un Traité latin, sous le nom d'*Eusèbe romain*, contre le livre des préadamites de la Peyrère. Ce Traité est intitulé : *Animadversiones in librum præadamitarum, in quibus confutatur nuperus scriptor, et primum omnium hominum fuisse Adamum defenditur*, Paris, 1656, in-8 ; 6° *Epistola gratulatoria ad Peyrerium de ejus conversione ad romanam fidem*, 1658, in-8. *Voyez* PEYRÈRE Isaac.

* PRIEUR DE LA MARNE (N.), ainsi surnommé pour le distinguer d'un autre PRIEUR, que l'on appela pour le même motif PRIEUR DE LA CÔTE-D'OR (*voyez* l'article suivant), fut membre de la Convention. Né vers 1760 dans le département dont il portait le nom, il était, avant la révolution, avocat à Châlons-sur-Marne. Le tiers-état de cette ville l'élut député aux états-généraux. Dès les premières séances, il se fit remarquer parmi les membres les plus exagérés du côté gauche. Il parut souvent à la tribune, non pour y prononcer des discours suivis, mais pour y attaquer, par quelques phrases courtes et violentes, les modérés, les aristocrates et les ennemis de la révolution. Entr'autres mesures il provoqua la destruction des *emblèmes de servitude* qui décoraient le piedestal de la statue de Louis XIV sur la place des Victoires. En 1790, il se prononça pour le séquestre des biens du clergé ; et, lorsque les évêques offrirent, au nom de cet ordre, de remplir un emprunt de cent millions, il observa que, ne possédant rien, ils ne pouvaient rien offrir. Ce fut aussi lui qui provoqua, le 29 mai 1791, une loi contre les émigrans. Après le départ du roi pour Varennes, il accusa ce prince de perfidie, et commença à attaquer son inviolabilité. A cette époque il fut envoyé dans le Finistère, pour y contenir les mécontens qui commençaient à remuer à l'occasion de cet événement, et, à son retour, il continua de se montrer partisan des mesures extrêmes. A la fin de la session, il fut élu vice-président du tribunal criminel du département de Paris,

puis député à la Convention nationale. Dès le commencement de la session, il fut envoyé comme commissaire à l'armée campée en Champagne. Rentré au sein de l'assemblée, il vota la mort du roi sans appel et sans sursis. Il sollicita ensuite vivement le rapport du décret contre les auteurs des massacres des prisons aux 2 et 3 septembre, et devint, peu de temps après, membre du *comité de défense générale*, et ensuite de celui de *salut public*. Envoyé en mission aux armées du Nord, des Ardennes, de la Moselle et du Rhin, puis dans celle de la Vendée, il fit exécuter, contre les habitans de ce malheureux pays, les décrets de la Convention. Prieur rentra au comité de *salut public* le 6 octobre 1794; et le 22 du même mois, il fut nommé président de la Convention. Lors de l'insurrection du 1er avril 1795, il fit diverses propositions favorables aux révoltés, et demanda entr'autres la liberté des patriotes détenus depuis le 9 thermidor. André Dumont l'ayant accusé de complicité dans cette émeute, il expliqua, avec beaucoup d'adresse, les expressions dont il s'était servi, et vint à bout de conjurer cet orage; mais le 20 mai suivant, il prit une part plus active à la nouvelle insurrection qui éclata contre la majorité de la Convention, et il fut nommé membre de la commission extraordinaire, créée pour remplacer le comité de salut public. Lorsque la force armée se présenta pour s'emparer de la salle, presque évacuée par les insurgés, il s'écria: *A moi, sans-culottes*, ce qui le fit décréter d'arrestation le même jour. Il parvint à s'évader, et profita de l'amnistie de 1796. Depuis ce temps, Prieur reprit sa profession d'avocat, et n'eut plus aucune part aux affaires publiques. Banni en 1816 de la France, comme régicide, il se retira dans les Pays-Bas, et mourut dans un état voisin de l'indigence à Bruxelles en 1827. Il a publié: *Rapport sur l'établissement des sourds-muets fait à l'assemblée nationale*, 1791, in-4.

* PRIEUR-Duvernois, dit Prieur de la Côte-d'Or (C. A.), officier du génie et conventionnel, naquit le 22 décembre 1763 à Auxonne d'un receveur des finances de cette ville. Il entra de bonne heure dans l'arme du génie, dans laquelle il fit preuve de connaissances étendues. En 1791, il fut député à l'assemblée législative par le département de la Côte-d'Or. Il ne se fit nullement remarquer pendant cette session. Après le 10 août, journée de déplorable mémoire, dans laquelle tomba la vieille monarchie française, il fut chargé de se rendre à l'armée pour y proclamer les changemens que l'anarchie avait amenés. Pendant qu'il remplissait cette mission, le même département le nomma membre de la Convention. Dans le procès de Louis XVI, Prieur vota avec la majorité pour la mort, sans appel et sans sursis. A l'époque des troubles que suscita la lutte des Montagnards et des Girondins, ceux-ci, vaincus au 31 mai, s'étaient réfugiés dans plusieurs départemens de la Normandie. Prieur fut envoyé pour les poursuivre et pour rallier au parti de la Convention les habitans du pays; mais il ne put réussir dans sa tentative, et il fut arrêté, ainsi que son collègue, Romme, et retenu prisonnier à Caen jusqu'à la déroute qu'éprouva à Vernon l'armée départementale qui s'était déclarée contre la Convention. De retour à l'assemblée, Prieur évita de monter à la tribune, et il ne joua aucun rôle jusqu'au 14 août 1793, où il fut nommé membre du comité de salut public, avec Carnot dont il était l'ami. L'histoire a déjà dit le rôle infâme que joua ce comité présidé par Robespierre. Prieur participa à tous les forfaits qui furent commis au nom de cette sanglante association, dans laquelle il avait pour collègues Couthon et S.-Just. Lui-même, avec Carnot, défendit après le 9 thermidor ces monstres, et assuma sur lui la responsabilité de tous les actes de ce comité. Il est vrai de dire qu'il se chargea particulièrement du matériel de 14 armées que la France avait alors sur pied; il avait aussi dans ses attributions spéciales la fabrication des poudres et salpêtres, pour laquelle il sut inventer des procédés ingénieux qui purent fournir des produits suffisans pour les grands besoins de cette époque. Elu

président de la Convention le 1er plairial an 2 (20 mai 1794), il sortit du comité de salut public le 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794). Plus tard il proposa l'usage du calcul décimal et de l'unité des poids et mesures ; ce que cette assemblée adopta dans cette même session. Prieur passa au conseil des Cinq-Cents, d'où il sortit en 1798. Dès lors il n'a plus reparu sur la scène politique. Quelques biographes lui font hommage de la première idée de l'école polytechnique que d'autres attribuent à Carnot ou à Fourcroy. On dit encore que c'est à Prieur qu'est dû en partie le 1er établissement de l'Institut fondé dans les derniers jours de la Convention. Il fonda une manufacture de papiers peints et réussit dans ce commerce. Il est mort à Dijon le 11 août 1832 ; il n'avait pas été atteint par la loi de 1816 contre les régicides. On lui doit les ouvrages suivans : 1° *Mémoire sur la nécessité et les moyens de rendre uniformes dans le royaume toutes les mesures d'étendue et de pesanteur*, 1790, in-8 ; 2° *Instruction sur le calcul décimal*, 1795, in-8 ; 3° *Rapport sur la loi du 18 germinal an 4*, 1795, in-8 ; 4° *Rapport sur les moyens préparés pour établir l'uniformité des poids et mesures*, 1796, in-8 ; 5° plusieurs *Mémoires, rapports et instructions* dans le *Journal de l'école polytechnique* et dans les *Annales de chimie*.

PRIÉZAC (Daniel de), né au château de Priézac en Limousin, en 1590, mort à Paris, en 1662, prit le bonnet de docteur en droit à Bordeaux, y fréquenta le barreau, s'y maria, et y enseigna pendant dix ans la jurisprudence avec distinction. Le chancelier Séguier, protecteur des gens de mérite, le fit venir à Paris. Il y devint, peu de temps après, conseiller d'état ordinaire, et membre de l'académie française en 1639. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Vindiciæ gallicæ adversus Alexandrum patricium armachanum*, Paris, 1638, in-8, traduites en français par Baudoin, 1639, in-8. C'est une réponse qu'il fit par ordre de la cour au *Mars gallicus* du fameux Jansénius. 2° *Discours politiques*, assez mal écrits, 2 vol. in-4 ; deux livres de *Mélanges* en latin, in-4 ; 4° une *Paraphrase* de cinq *Psaumes* ; 5° les *Priviléges de la Vierge Marie* ; 6° le *Chemin de la Gloire*, et des *Poésies*, 1650, in-8. — Salomon de PRIÉZAC, son fils, a fait une *Dissertation sur le Nil*, in-8, 1664, et l'*Histoire des éléphans*, 1650, in-12.

PRIMASE, évêque d'Adrumète en Afrique, se trouva, l'an 553, au 5e synode général tenu à Constantinople, où il s'opposa à la condamnation des trois chapitres. (*Voyez* VIGILE, pape.) Nous avons de lui dans la Bibliothèque des Pères des *Commentaires* sur les Epîtres de saint Paul et sur l'Apocalypse. C'est un recueil des passages de saint Augustin et des autres Pères sur les livres. Ils ont été imprimés à Lyon en 1543. On lui a attribué aussi un *Traité des hérésies*.

PRIMATICE ou PRIMATICCIO, (François Le), peintre et architecte, né à Boulogne en 1490, fut employé à Mantoue dans le château du T. Les beaux ouvrages de stuc qu'il y fit donnaient une haute idée de ses talens, lorsqu'il fut appelé en France par François Ier. Le roi le chargea, en 1540, d'acheter en Italie des figures antiques, et de faire faire les moules des plus fameuses figures, qui furent jetées en bronze et placées à Fontainebleau. Le Primatice a embelli ce château par ses peintures. Il a aussi donné le plan du château de Meudon, et le dessin du tombeau de François Ier à Saint-Denys. (D'autres biographes prétendent que les dessins de ce tombeau furent de Lorme. Primatice mérita la bienveillance des successeurs de ce roi, Henri II et François II. Ce dernier le nomma commissaire général des bâtimens du royaume. Le Primatice était très envieux : il fit abattre plusieurs constructions de le Rosso ou Maître-Roux, qui l'avait précédé en France.) Il mourut à Paris, en 1570. Cet artiste était bon coloriste, il composait avec esprit : les attitudes de ses figures sont d'un beau choix; mais on lui reproche d'avoir pressé l'ouvrage, et d'avoir peint de pratique. On a beaucoup gravé d'après ce maître. Son meilleur élève fut Nicolo de Modène.

*PRIMAUDIE (Pierre, seigneur de la), naquit en 1546. Il possédait la seigneurie de Barrée en Anjou; il embrassa de bonne heure la carrière des armes, et cultiva en même temps l'étude de la morale et des antiquités. Son courage et ses talens lui captivèrent la bienveillance de Henri III, qui le nomma gentilhomme ordinaire de sa chambre. Il composa un ouvrage assez volumineux, qu'il dédia au roi, et qui a pour titre : *Académie française, en laquelle est traité de l'institution des mœurs et de ce qui concerne le bien et heureusement vivre en tous états*. Ce livre eut beaucoup de succès, fut imprimé en 1577-1579, augmenté d'un volume, 1581-1613, in-4. Quoique l'ouvrage de Primaudie manque et de la profondeur et de l'énergie qui forment le principal mérite des *Essais* de Montaigne, on y trouve de bons principes de morale et de politique, sagement appliqués, et appuyés par plusieurs traits historiques. Indépendamment de ces qualités, on y remarque de la facilité dans le stile et beaucoup d'érudition.

PRIMEROSE (Gilbert), naquit en Ecosse vers la fin du 16e siècle, et fut ministre de l'église française à Londres. Par la suite, il devint chapelain du roi et chanoine de Windsor. Il est auteur de plusieurs ouvrages théologiques, parmi lesquels on distingue 1° *Le Vœu de Jacob*, ou *Opposition aux vœux des moines et religieux*, 4 vol. in-4, en français; 2° la *Trompette de Sion*. C'est un recueil de 18 sermons. 3° D'autres *Opuscules*, etc. Il mourut en 1642.

PRIMEROSE (Jacques), médecin de Paris dans le 17e siècle, natif de Bordeaux, et selon quelques-uns, de Saint-Jean-d'Angely en Saintonge, fils d'un ministre écossais, exerça son art avec distinction en Angleterre. On a de lui : 1° *De mulierum morbis*, Rotterdam, 1655, in-4; 2° *Academia monspeliensis descripta*, Oxford, 1631 ; 3° *Enchiridion medico-practicum*, Amsterdam, 1654; in-8; 4° *Ars pharmaceutica*, ibid., 1651, in-8 ; 5° *De vulgi erroribus in medicina*, Leyde, 1664, in-8, et en français par de Rostagny, Lyon, 1689; 6° *De morbis puerorum partes duæ*, Rotterdam, 1659; 7° plusieurs *Dissertations* pleines de raisonnemens captieux, qu'il opposa à la démonstration que Harvée venait de faire de la circulation du sang.

* PRINCE (Thomas-Nicolas Le), né à Paris en 1750, et mort à Ligny le 31 décembre 1818, a publié : 1° *Essai historique sur la bibliothèque du roi*, 1782, petit in-12 ; 2° avec Nougaret, *Anecdotes des beaux-arts*; 3° avec Beaudrais, *Petite bibliothèque des théâtres*, 1783, et années suivantes, 80 vol. in-18, avec des *Notices* sur la vie des auteurs, et des catalogues très détaillés de leurs voyages. Ce recueil a reparu en 1791, sous le titre de *Chefs-d'œuvre dramatiques*, 100 vol. petit in-18 ; mais cette seconde collection ne contient guère que 70 vol. de la première. On a donné depuis une suite en 11 volumes.

PRINGLE (Jean), chevalier baronnet, médecin du roi Georges III et de la reine d'Angleterre, né, en 1707, à Hilchel-House, dans le comté de Koxburg. Il se distingua par ses connaissances médicales, et par le zèle qu'il eut pour les soldats malades et blessés, auxquels il donna les plus grands soins durant la guerre de 1741, étant à la suite des armées d'Angleterre en Allemagne, jusqu'en 1745 ; il fut alors nommé médecin en chef des armées britanniques, place qu'il remplit près des troupes destinées à combattre le prince Edouard. C'est durant ces travaux qu'il prépara un ouvrage sur les maladies des armées, qui a été très bien accueilli et traduit en plusieurs langues; entre autres en français sous ce titre : *Observations sur les maladies des armées dans les camps et dans les garnisons*, Paris, 1755, 1771, 2 vol. in-12; la seconde édition est augmentée de sept *Mémoires sur les substances septiques et antiseptiques*, que Pringle avait présentés à la société royale de Londres depuis 17500 jusqu'en 1752, et qui ont été récompensés par des médailles. Il servit encore dans les armées d'Allemagne durant les trois premières campagnes de la guerre de 1755, et se fixa à Londres en 1758, partageant son temps entre la pratique de la médecine et la so-

ciété royale, dont il était président depuis 1772; place qu'il quitta en 1778, chagriné d'une espèce de schisme que l'usage des conducteurs électriques avait occasioné dans cette savante compagnie. Il vit avec peine que la méthode de Franklin avait perdu de son crédit, en conséquence de plusieurs accidens qui en étaient résultés. Ami de Franklin, il soutint d'abord sa cause avec chaleur; mais il résolut ensuite de préférer sa tranquillité à ces contestations : son esprit juste et calme lui aura sans doute persuadé que, dans des empirismes de cette nature, tous les systèmes sont également vains et dangereux, et que ce n'est pas tant dans la manière que dans la chose même qu'on s'égare. *Voyez* KIRCHMAN. Il quitta Londres pour aller finir ses jours à Edimbourg; mais la rigueur du climat le força de revenir à Londres, où il mourut le 18 janvier 1782. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui : 1° *Observations sur la nature et le traitement des fièvres des hôpitaux et des prisons*, adressées à M. Méad, 1750, in-8, en anglais; 2° une *Dissertation sur les différentes espèces d'airs*, prononcée à la société royale en 1774, et d'autres écrits où il y a d'excellentes choses, et quelquefois des idées systématiques et hasardées; en médecine cependant il ne voulait rien de ce genre. Il était ennemi des méthodes fondées sur la théorie, qu'il regardait comme trop vague et trop peu avancée. Il paraissait envisager l'empirisme, c'est-à-dire la pratique appuyée sur la seule observation, comme la meilleure méthode. *Il faut du moins que cet empirisme soit raisonné*, lui disait un de ses confrères. — *Le moins qu'il se pourra*, répondit Pringle, *c'est en raisonnant que nous avons tout gâté*.

PRIOLO ou PRIOLI (Benjamin), né à Saint-Jean-d'Angely, en 1602, descendait de l'illustre famille des Priuli ou Prioli, qui a donné quelques doges à la république de Venise. Après avoir étudié sous Heinsius et sous Vossius, il s'appliqua à Leyde, pendant trois ans, à l'étude des postes et des historiens grecs et latins. De là il vint à Paris, pour voir et pour consulter Grotius. Il passa ensuite à Padoue, pour apprendre à fond, sous Crémonius et sous Licétus, les sentimens des philosophes de l'antiquité. Quelque temps après, il s'attacha au duc de Rohan, et en devint le plus intime confident. Après la mort de ce général en 1638, Priolo se retira dans une terre qu'il avait achetée près de Genève, d'où le duc de Longueville, qui allait à Munster en qualité de plénipotentiaire pour la paix, lui proposa de le suivre; ce qu'il accepta. Au retour de Munster, Priolo alla à Genève, dans le dessein de conduire sa famille à Paris, pour s'y établir. Quand il passa par Lyon, le cardinal François Barberin eut la consolation de le convaincre de la vérité de la religion catholique, et de recevoir son abjuration et celle de toute sa famille et de ses domestiques. Il mourut à Lyon en 1667, comme il allait à Venise, par ordre de la cour de France, pour une affaire secrète. On a de lui une *Histoire de France*, en Latin, depuis la mort de Louis XIII jusqu'en 1664, dont la meilleure édition est de 1686, in-4. Elle est dédiée au doge et au sénat de Venise, qui le reconnurent pour noble chevalier vénitien.

PRIOR (Matthieu), poète et diplomate anglais, naquit à Londres en 1664 d'un menuisier qui, en mourant, le laissa sous la conduite d'un oncle, lequel était cabaretier. Prior fit ses études avec succès dans l'école de Westminster. Le comte de Dorset fut si charmé de sa conversation sur Horace, qu'il le prit sous sa protection, et l'envoya au collége de Saint-Jean à Cambridge. Prior y fut fait bachelier en 1686, et fut mis ensuite au nombre des associés. Ce fut pendant son séjour dans cette université qu'il lia une amitié intime avec Charles de Montagu, depuis comte de Halifax. Guillaume d'Orange ayant usurpé le trône de son beau-père, Prior fut conduit à la cour par le comte de Dorset, et fut nommé en 1690 secrétaire du comte de Berkley, plénipotentiaire à La Haye. Il eut le même emploi auprès des ambassadeurs et des plénipotentiaires au traité de Ryswicq en 1697. Il accompagna, l'année suivante,

le comte de Portland dans son ambassade à la cour de France. Il y retourna de nouveau en 1711 en qualité de plénipotentiaire, et présenta en 1714 un écrit à la cour pour la démolition du canal de Mardick. Ce fut à lui, et non pas à milord Stairs, comme le dit le président Hénault, que Louis XIV répondit : « J'ai » toujours été maître chez moi, quelque- » fois chez les autres ; ne m'en faites pas » souvenir. » Prior, de retour dans sa patrie, y trouva des ennemis qui le perdirent à la cour d'Angleterre. On lui intenta un procès criminel, à la poursuite du chevalier Walpole. Il se justifia, et la liberté lui fut rendue en 1717. Il mourut à Wimpole en 1721, et fut enterré à l'abbaye de Westminster, où on lui dressa un monument. On a de lui un grand nombre de *Poésies anglaises*, 1733, 2 vol. in-12, dans lesquelles on remarque de l'esprit et de l'imagination. Ses *Odes* ont été traduites en français par M. l'abbé Yart. (Parmi les ouvrages de ce poète, on cite les poèmes de *La Divinité*, *Emma*, l'*Histoire de l'âme* ; son chef-d'œuvre est *Salomon* ou *la Vanité du monde*. Prior était contemporain du célèbre Dryden.

PRIORIUS. *Voyez* PRIEUR.

PRISCIEN, *Priscianus*, était grammairien de Césarée au 6e siècle; on a de lui divers ouvrages imprimés à Venise par Alde Manuce en 1476, in-fol., et à Paris par Badius en 1517, in-fol. On les trouve aussi dans le *Recueil des grammairiens latins*, Hanau, 1605, in-4. (Une édition complète de Priscien a été publiée par les soins de M. Krehl sous le titre de *Prisciani Cæsariensis opera*, Leipsick, 1819-20, 2 vol. in-8).

PRISCILLE ou PRISQUE, *Priscilla*, *Prisca*, chrétienne, femme d'Aquila, est fort connue par les Actes des apôtres et par les Epîtres de saint Paul. Le zèle de ces deux époux pour le progrès de l'Évangile les rendit célèbres : ils s'établirent d'abord à Rome; mais l'édit de bannissement que l'empereur Claudien porta contre les juifs les obligea de se retirer à Corinthe, où ils exercèrent l'art de faire des tapisseries, et où ils eurent l'un et l'autre l'avantage de recevoir saint Paul chez eux. Ils risquèrent leur vie pour sauver celle de l'Apôtre, qu'ils conduisirent jusqu'à Ephèse, quand il fut obligé de quitter Corinthe ; c'est le témoignage que ce grand homme leur rend lui-même : *Qui pro anima mea suos cervices supposuerunt*. De là ils retournèrent à Rome, où ils étaient lorsque saint Paul écrivit son Epître aux Romains, l'an 58 de J. C. Ils revinrent ensuite à Ephèse quelque temps après ; ils y demeuraient lorsque saint Paul écrivit la seconde Epître à Timothée. Les Grecs et les Latins célébraient leurs fêtes. (*Voyez* AQUILA.) La tradition de Rome est que saint Pierre a consacré un autel dans la maison de sainte Prisque. Ces paroles du 16e chap. de l'Epître aux Romains, *Salutate Priscam et Aquilam et domesticam ecclesiam eorum*, viennent à l'appui de cette tradition.

PRISCILLIEN, hérésiarque du 4e siècle, né en Espagne, était un homme considérable par sa fortune, par sa naissance et par son mérite. A une grande facilité de parler il joignait un extérieur humble, un visage composé, des mœurs austères et un grand désintéressement. Ces qualités étaient ternies par une curiosité téméraire, par un caractère ardent et inquiet, qui le jetèrent d'abord dans les folles et vaines recherches de la magie, et ensuite dans les erreurs des gnostiques et des manichéens. Son hérésie commença à éclater en 379, et se répandit rapidement dans l'Espagne sa patrie. Il confondait, comme Sabellius, les trois personnes de la Trinité, et s'exprimait sur ce sujet en termes nouveaux et extraordinaires. Il enseignait que Dieu avait plusieurs fils, que J. C. n'avait pris la nature humaine, n'était né et n'avait souffert qu'en apparence. Il condamnait le mariage et en rompait les liens ; il autorisait les plus grandes obscénités. Aux livres du nouveau Testament ses disciples joignaient de faux actes et deux ouvrages remplis de blasphèmes, l'un intitulé : *Memoria apostolorum*, écrit par Priscillien ; l'autre appelé *Libra*, attribué à Dictinius. Les priscillianistes for-

mèrent un parti considérable en Espagne. Hygin, évêque de Cordoue, et Ithace, évêque d'Ossobona, les poursuivirent avec beaucoup de vivacité; mais Hygin se laissa depuis gagner, et fut lui-même excommunié. Après plusieurs disputes, les évêques d'Espagne et d'Aquitaine tinrent un concile à Saragosse en 381, où les nouvelles erreurs furent anathématisées. Istance et Salvien, deux évêques priscillianistes, loin de se soumettre au jugement du concile, ordonnèrent Priscillien évêque. Cette ordination souleva tout l'épiscopat contre lui. L'empereur Gratien ordonna de les bannir. Priscillien, Istance et Salvien s'adressèrent au pape Damase, qui refusa de les voir. Salvien mourut à Rome; les deux autres se retirèrent à Milan, où saint Ambroise refusa de communiquer avec eux. On assembla un concile à Bordeaux en 384; mais Priscillien ne voulut point répondre devant les évêques. Il en appela à Maxime, usurpateur de l'empire. Les évêques Ithace et Idace l'accusèrent devant le prince, malgré les sollicitations de saint Martin de Tours, qui, dans la crainte qu'on n'usât de trop de rigueur, conjura ces évêques de se désister de leur accusation; il pria également Maxime de laisser la vie aux coupables, alléguant pour raison qu'il suffisait qu'ils eussent été déclarés hérétiques et excommuniés par les évêques. L'empereur fit attention aux remontrances de saint Martin, et promit même que les personnes accusées ne seraient point condamnées à mort. Mais à peine saint Martin était-il parti de Trèves, que Maxime, instruit que Priscillien était convaincu, de son propre aveu, de plusieurs crimes contraires à l'ordre public, le condamna à mort avec ceux qui l'accompagnaient. Le supplice de Priscillien rendit Ithace et Idace odieux. On voit l'impression que leur conduite fit sur les esprits, par le panégyrique de Théodose, que Pacatus prononça à Rome l'an 389, en présence même de Théodose, et un an après la mort de Maxime. Mais il ne faut pas prendre à la lettre ce que dit l'orateur, qui voudrait faire croire à l'innocence de ces hérétiques, qui, dans le fond, étaient très coupables. L'autorité de la justice, et la protection de l'empereur, empêchèrent qu'on ne poursuivît ceux qui avaient traité les priscillianistes avec tant de rigueur, et qu'on appela *ithaciens*. Saint Ambroise et plusieurs autres prélats se séparèrent de leur communion; parce que, quoique ces hérétiques eussent été punis justement et selon les lois, il était révoltant que leur sang eût été répandu à la sollicitation des évêques. Saint Martin refusa d'abord de communiquer avec eux; mais il s'y détermina ensuite, pour sauver la vie à quelques priscillianistes et à quelques partisans de l'empereur Gratien. Honorius porta des lois sévères contre les priscillianistes d'Espagne. Cette secte fut en grande partie détruite par le zèle de saint Léon, pape. *Voyez* saint Augustin, *Epist.* 237, n° 3; — *Dissertatio critica de priscillianistis, eorumque factis, doctrinis et moribus*, par Simonis de Uries, Utrecht, 1745, in-4; — *Historia priscillianistarum*, par François Girvesius, évêque d'Urgel, Rome, 1749, in-8.

PRISCUS, fameux ingénieur, qui florissait après le milieu du second siècle de l'Eglise, sous l'empire de Septime-Sévère. Il était très habile dans son art; et ce prince respecta son mérite, lorsqu'en l'an 196 de J. C. la ville de Byzance, la plus considérable de la Thrace, eut été prise. On fit mourir, par ordre de Sévère, tous les magistrats et tous les soldats. La ville fut ruinée, ses murailles furent rasées, ses théâtres, ses bains et tous ses ornemens furent abattus. On vendit ensuite tous les biens des habitans, et Byzance, privée de la liberté, fut soumise, comme un simple bourg, à la ville de Périnthe. Priscus seul fut épargné, dans sa personne, dans sa liberté et dans ses biens. L'empereur Sévère lui donna même des marques d'affection, et se servit très avantageusement de lui dans la suite.

PRISCUS, frère de l'empereur Philippe, gouverneur de Syrie, puis de Macédoine, s'attira la haine des peuples par ses exactions. Cela ne l'empêcha pas de prendre la pourpre dans cette der-

nière province, l'an 249, à la nouvelle de la mort de son frère; mais il en fut bientôt privé, ainsi que de la vie, par Dèce, le meurtrier et le successeur de Philippe.

PRITZ (Jean-Georges), en latin *Pritzius* ou *Pritius*, célèbre théologien de la confession d'Augsbourg, naquit à Leipsick en 1662, et se dévoua au ministère évangélique. Il avait du savoir et du talent. Son mérite le fit choisir en 1707 pour professer la théologie à Gripswald. Il y remplissait en même temps les fonctions de conseiller ecclésiastique et de pasteur. En 1711 il fut appelé à Francfort pour y exercer la surintendance du ministère ecclésiastique. Il est auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages; on lui doit: 1° des *Sermons* en allemand; 2° une *Introduction* latine *à la lecture du nouveau Testament*, laquelle eut plusieurs éditions: la meilleure est celle de 1724, in-8; 3° *De immortalitate hominis*, contre Asgil, avocat anglais, qui avait fait un livre dans lequel il établissait qu'un homme pouvait, sans passer par la mort, être transféré de cette vie mortelle à la vie éternelle (*voyez* Asgill,); 4° une édition des *OEuvres de saint Macaire*, grec et latin, Leipsick, 1698 et 1699, 2 vol. in-8; 5° une édition du *nouveau Testament grec*, avec les diverses leçons, et des cartes géographiques, Leipsick, in-12, 1702, 1709 et 1724; 6° une édition des *Lettres de Milton*; 7° *De statu religionis christianæ in regno sinensi*; 8° *De usu rationis*; 9° *De causis finalibus, in rerum essentiis explicandis, attendendis*; 10° *De amore Dei puro in causa Fenelonii, etc.* Pritz fut un des auteurs du Journal de Leipsick, depuis 1687 jusqu'en 1698. Il mourut le 24 août 1732.

PROBA-FALCONIA, femme d'Anicius Probus au 4e siècle, mérita les éloges de saint Jérôme, de saint Augustin et de saint Jean-Chrysostôme. (*Voy.* Anicius Probus.) On lui attribue la *Vie de Jésus-Christ*, composée de divers fragmens de Virgile, assemblés en centons, Francfort, 1546; mais cet ouvrage est de la femme du proconsul Adelphius.

PROBUS (M. Aurélius-Valérius), empereur romain, naquit à Sirmium dans l'Illyrie, pays qui donna le jour aux empereurs Claude II et Aurélien. Probus fut élevé dès sa jeunesse aux premières dignités militaires. Son père avait été jardinier; mais s'étant mis dans la milice, il parvint au grade de tribun. Son fils obtint de l'empereur Valérien le même titre dès l'âge de vingt-deux ans. Plus il s'éloignait de sa jeunesse, plus son mérite augmentait. (Après avoir vaincu les Sarmates, il se signala sur le Rhin, près du Danube, du Nil, de l'Euphrate: il conquit l'Egypte, et Tacite lui confia le commandement de l'Orient.) Enfin, il parvint, de dignité en dignité, jusqu'au trône. Après la mort de l'empereur Tacite, en 276, Florence son frère voulut se saisir du sceptre impérial; mais les troupes d'Orient le donnèrent à Probus, comme le prix de sa valeur, de son intégrité et de sa clémence. Reconnu par le sénat et par les provinces de l'empire, il marcha vers les Gaules, où les Francs, les Bourguignons, les Goths et les Vandales exerçaient les plus cruels brigandages. Il les défit dans plusieurs batailles, leur tua plus de 400,000 hommes, et les força à demander la paix et à payer un tribut. Vainqueur des Gaulois, il passa en Illyrie contre les Sarmates et leur enleva tout ce qu'ils avaient usurpé. Il défit ensuite les Blemmys, peuple féroce dans le voisinage de l'Egypte. La victoire qu'il remporta sur eux épouvanta tellement Varanane II, roi de Perse, qu'il lui envoya des ambassadeurs avec des présens, pour lui demander la paix. Ces ambassadeurs le rencontrèrent sur de hautes montagnes proche de la Perse, au milieu de ses soldats, mangeant des pois cuits depuis long-temps et du porc salé. Probus, sans se détourner, dit aux envoyés du roi de Perse, que « si leur maître ne faisait une » entière satisfaction aux Romains, il » rendrait les campagnes de la Perse » aussi rares que sa tête l'était. » Il ôta en même temps son bonnet, pour leur montrer une tête parfaitement chauve. Il les invita ensuite à manger avec lui s'ils avaient faim, sinon de se retirer.

Varanane, toujours plus épouvanté, vint lui-même trouver Probus, qui lui accorda tout ce qu'il voulut. Les ennemis du dehors vaincus, il s'en éleva au dedans. Jules Saturnin, Proculus et Bonose se firent tous les trois proclamer empereurs, l'un à Alexandrie, l'autre à Cologne, et le troisième dans les Gaules; mais leur révolte n'eut point de suite. L'empire romain jouit d'une paix générale. Ce fut pendant cette paix que Probus orna ou rebâtit plus de soixante-dix villes. Il occupa ses soldats à divers travaux utiles, et donna une permission générale de planter des vignes dans les Gaules et dans l'Illyrie; ce qui n'avait point été permis universellement, depuis que Domitien avait marqué les endroits où il accordait d'en planter. Crevier le regarde comme le fondateur des vignes de Tokai, de Champagne, de Bourgogne, et ajoute: « Ce prince eût » été sans doute célébré par les buveurs, » si les buveurs étaient savans. » Probus faisait des préparatifs de guerre contre les Perses qui avaient repris les armes, lorsqu'il fut massacré par ses soldats, las des travaux qu'il leur faisait entreprendre à Sirmich, en 282, à 50 ans, après avoir régné 6 ans et 4 mois. Le seul défaut de Probus fut de n'avoir pas su mêler prudemment la fermeté avec la douceur. Sa mort inspira des regrets par tout l'empire. « Grands Dieux, disait le peuple, » que vous a fait la république romaine, » pour lui enlever un si bon prince! »

PROBUS (M. Valérius), grammairien latin, dans le 2e siècle, composa plusieurs ouvrages, dont il ne nous reste que des fragmens, publiés dans le *Corps des anciens grammairiens* de Putschius, 1605, in-4.

PROCACCINI (Camille), peintre, né à Bologne en 1520, mort à Milan en 1591, entra dans l'école de Carrache, où il trouva des rivaux qui piquèrent son émulation, et des modèles qui perfectionnèrent ses talens. Ce peintre avait un beau génie: il peignait avec une liberté surprenante. Ses draperies sont bien jetées, ses airs de tête sont admirables. Il donnait beaucoup d'expression et de mouvement à ses figures; son coloris est frais. Ses principaux ouvrages sont à Bologne, à Reggio et à Milan. — Son frère, Jules-César Procaccini, né à Bologne en 1548, et mort à Milan en 1626, avait un coloris vigoureux, un goût de dessin sévère et très correct. Son génie était grand, vif et facile; il étudiait la nature. Sa réputation le fit nommer chef de l'académie de peinture à Milan. Il eut une école nombreuse, et acquit une fortune considérable. — Carlo-Antonio, son frère, plus jeune que lui, quitta la musique pour la peinture. Son talent était le paysage; il réussissait principalement à peindre les fleurs et les fruits, et laissa un fils, Ercole-Juniore, mort en 1676, âgé de 80 ans, qui s'adonna aussi à peindre des fleurs; mais Jules-César, son oncle, lui donna des leçons et étendit ses talens. Il fit beaucoup de tableaux d'histoire pour la ville de Turin.

PROCHITA ou Procida (Jean de), principal auteur des *Vêpres Siciliennes*, ainsi nommé parce qu'il était seigneur de l'île de Prochita (Procita ou Procida), dans le royaume de Naples, (naquit vers l'an 1225 et s'adonna à la médecine. Les succès qu'il obtint lui valurent la faveur de l'empereur Frédéric II et celle de son fils Conrad IV). Il eut beaucoup d'autorité dans la Sicile, sous le règne de Mainfroi, porta les armes en faveur de Conradin, compétiteur de Charles d'Anjou, et fut dépouillé de ses biens et de ses charges par ce prince devenu roi de Sicile, qui abusa, dit-on, de la femme de Procita. « Les Français, ajoute M. de Lalande, » (*Voyage d'Italie*, t. 6, p. 98), n'ont » que trop souvent donné prise en ce » genre aux plaintes des étrangers. » Animé par l'esprit de vengeance, et profitant du mécontentement que les Français avaient fait naître (*Voyez* Charles de France, comte d'Anjou, *et* Conradin), il intreprit de faire révolter la Sicile contre ce prince, et de la réduire sous la puissance de Pierre, roi d'Aragon. Pour tramer ce comploi plus secrètement, il se déguisa en cordelier l'an 1280, et après avoir parcouru toute la Sicile sous cet habit, il alla à Constantinople traiter

avec Michel Paléologue, et en obtint un secours d'argent. Après avoir ourdi sa conspiration pendant deux ans, avec des soins infatigables, elle fut exécutée en 1282. (Procida fut depuis le conseiller fidèle des princes Aragonais qui se succédèrent en Sicile, et parvint à une vieillesse avancée). (*Voyez* PIERRE D'ARAGON, *et* PHILIPPE III, roi de France.) (On peut consulter les *Eclaircissemens sur les Vêpres Siciliennes* par Bréquigny, publié par Sainte-Croix dans le *Magasin encyclopédique*, 1re année. M. Casimir Delavigne a fait une tragédie des *Vêpres Siciliennes*, dans laquelle Procida joue le rôle principal.)

PROCLUS (Saint), célèbre patriarche de Constantinople, disciple de saint Jean Chrysostôme, s'opposa avec une force mêlée de douceur au progrès du nestorianisme, et contribua beaucoup par ses vertus au triomphe de la vérité. Il nous reste de lui des *Homélies*, des *Epîtres*, entre lesquelles on distingue celle qui est adressée aux Arméniens sur *la foi*; et d'*autres écrits* en grec, publiés par Riccardi, Rome, 1630, in-4. On les trouve aussi dans la bibliothèque des Pères. Son stile est semé de pointes et d'antithèses. Cet illustre prélat mourut en 447, après 13 ans et 3 mois d'épiscopat. Saint Cyrille dit « que c'était un » homme rempli de piété, parfaitement » versé dans la connaissance de la disci- » pline ecclésiastique, et un observateur » exact des canons. »

PROCLUS (Eutychius), grammairien célèbre du 2e siècle, était de Sicca en Afrique. L'empereur Antonin, dont il avait été précepteur, le fit proconsul. Trébellius Pollion cite un livre de Proclus sur ce qu'il y avait de plus curieux dans les pays étrangers; mais cet ouvrage est perdu.

PROCLUS DIADOCUS, philosophe platonicien du 5e siècle, était natif de Lycie, ou, selon d'autres, de Constantinople. Il eut beaucoup de part à l'estime et à l'amitié de l'empereur Anastase. On dit que dans le temps que Vitalien assiégeait Constantinople, Proclus brûla ses vaisseaux avec de grands miroirs d'airain : c'est une fable sans fondement. Proclus mourut à Athènes vers l'an 487. Chacun sait qu'il écrivit contre la religion chrétienne. Il nous reste de lui des *Commentaires* sur quelques livres de Platon, et plusieurs autres ouvrages écrits en grec. Ils ont été imprimés à la suite de l'édition de *Jamblique*, Venise, 1497, in-fol. Allatius a donné : *Proclus in Ptolemæi Tetrabilos*, grec et latin, Leyde, 1635, in-8. On trouve ses *Hymnes* dans le recueil de Maittaire. Proclus était un des plus fanatiques partisans du paganisme, et en même temps un de ceux qui, parmi les anciens philosophes, ont le plus clairement reconnu la création de la matière; il dit que *la matière, qui est le sujet de toutes choses, est elle-même produite par l'auteur de toutes choses*. Il attribue le même sentiment à Platon, qui s'en explique en effet fort distinctement; et dans son commentaire sur *Timée*, Proclus appelle Dieu l'*Auteur ineffable de la matière*. (*Voyez* HIÉROCLÈS.) Marinus de Naples a écrit sa *vie*, (dont M. Boissonnade a donné une bonne édition en 1814. Les divers ouvrages de Proclus ont été réunis par M. Victor Cousin avec des commentaires, sous ce titre : *Procli philosophi platonici opera è cod. MSS. Bibliothecæ regiæ Parisiensis*, etc., Paris, 1819-1823, 5 vol. in-8. A ces volumes il faut joindre celui qu'on doit aux recherches de M. Boissonnade, Leipsick, 1820, sous ce titre : *Extraits des scolies de Proclus sur le* Cratyle *de Platon.*)

PROCOPE (Saint) était né à Jérusalem; mais il se retira à Bethsan, autrement appelée Scythopolis, où il fut ordonné lecteur et exorciste. Il fut aussi chargé d'expliquer la langue grecque en syro-chaldaïque. C'était, au rapport de l'auteur de ses actes, un homme d'une vertu sublime, qui avait toujours vécu dans une chasteté perpétuelle, dans la patience et dans la pratique des plus grandes austérités. Il possédait parfaitement les sciences des Grecs, mais était encore plus versé dans la connaissance des saintes Ecritures, dont il nourrissait et fortifiait son âme. Les édits de Dio-

clétien contre le christianisme étant arrivés en Palestine au mois d'avril de l'année 303, Procope fut le premier des fidèles du pays qui versa son sang pour Jésus-Christ. Il fut arrêté à Bethsan et conduit à Césarée avec plusieurs autres chrétiens, où, ayant refusé de sacrifier aux empereurs, se disant dieux, le gouverneur le condamna à être décapité. Saint Procope est honoré chez les Grecs avec le titre de *grand martyr*. Eusèbe a écrit les *Actes* de son martyre, et a été témoin oculaire de tout ce qu'il y rapporte.

PROCOPE, empereur d'Orient, d'une famille illustre de Cilicie et parent de l'empereur Julien, était d'un caractère sombre, inquiet, ardent et ambitieux. Après avoir rendu des services à l'état sous Julien et sous Jovien, il se retira chez les barbares de la Chersonèse Taurique jusqu'au règne de Valens, époque à laquelle il vint se cacher à Chalcédoine. Cet empereur étant parti pour la Syrie, Procope se rendit à Constantinople, et se fit déclarer empereur le 28 septembre 365. Il marcha ensuite contre Valens. Le succès de ses armes fut si rapide, que ce prince aurait abdiqué l'empire, si ses amis ne l'en avaient détourné. L'année suivante, les choses changèrent de face. Procope fut défait dans une campagne de Phrygie, nommée *Salutaire*; et ayant été abandonné par ses soldats, il fut conduit à Valens, qui lui fit trancher la tête à la fin de mai 366. Il n'était âgé que de 32 ans.

PROCOPE, *Procopius*, fameux historien grec, fut long-temps professeur d'éloquence à Césarée, où il naquit au commencement du 6e siècle. Il alla à Constantinople, où il gagna la confiance de Bélisaire, qui le prit pour son secrétaire, et le mena avec lui lorsqu'il était à la tête des troupes en Asie, en Afrique et en Italie. Justinien l'honora du titre d'*illustre*, et lui donna la place de préfet de Constantinople. Il mourut vers la fin du règne de ce prince. Nous avons de lui : 1° une *Histoire* en huit livres. Les deux premiers contiennent la guerre des Perses, depuis la fin du règne d'Arcadius jusqu'à la 33e année du règne de Justinien. Les deux suivans décrivent la guerre des Vandales, depuis l'irruption de ces peuples en Afrique jusqu'à l'an 649, qu'ils furent entièrement soumis aux Romains. Dans les quatre derniers, il raconte les guerres d'Italie contre les Ostrogoths, jusqu'à la mort de Taïas, leur dernier roi. Cette histoire est pleine de faits curieux et vrais. Le caractère des nations barbares qui inondèrent l'empire romain y est bien peint. Le stile de Procope, sans être toujours pur, ne manque pas d'élégance. 2° *Histoire secrète*. Ce sont des Anecdotes pour servir à la grande histoire. Procope, qui avait dit dans celle-ci tant de bien de Justinien et de Bélisaire, les couvre d'opprobres dans celle-là : c'est une satire dictée par la noirceur; et, quoique la méchanceté puisse dire vrai, cet ouvrage renferme des faits si atroces, qu'il est difficile d'y ajouter foi. L'impératrice Théodora y est surtout traitée d'une manière si affreuse, que les éditeurs de ces anecdotes se sont crus obligés d'en omettre plusieurs traits. Le Père Maltret, jésuite, qui dirigea, en 1662 et 1663, l'édition des ouvrages de Procope, donnée au Louvre en 2 vol. in-folio, grec et latin, en retrancha sagement une partie; mais La Monnoye la conserva dans le 1er volume du *Menagiana*. Nous avons diverses traductions latines de l'Histoire de Procope, et une en français par le président Cousin. Procope est encore auteur d'un *Traité des édifices*, qu'on trouve dans l'édition du Louvre. Marmontel a voulu prouver, à la tête de son *Bélisaire*, que l'*Histoire secrète* n'est point de Procope; mais ses preuves n'ont pas eu l'approbation des savans. (Martin Fumée a traduit l'*Histoire* de Procope et son *Traité des édifices*, Paris, 1586, in-fol. On trouve aussi plusieurs morceaux de cet historien dans l'*Histoire de Constantinople* par le président Cousin, Paris, 1672, in-4 et in-12.)

PROCOPE de Gaza, rhéteur et sophiste grec, vers l'an 560, a composé : 1° une *Chaîne des pères grecs et latins sur l'Octateuque*, c'est-à-dire les premiers livres de la Bible; elle parut en latin, in-fol; 2° des *Commentaires* sur

les Livres des Rois et sur les Paralipomènes, que Meursius a publiés en grec et en latin, Leyde, 1620, in-4; 3° des *Commentaires* sur Isaïe, imprimés en grec et latin, Paris, 1580, in-fol., dans lesquels il ne s'attache pas assez au sens littéral, et est diffus.

PROCOPE-RASE ou LE RASÉ. C'était un gentilhomme bohémien qui, après avoir voyagé en Allemagne, en France, en Italie, en Espagne et dans la Terre-Sainte, reçut la tonsure : ce qui lui fit donner le nom de *Rase* ou de *Rasé*. Il fut même ordonné prêtre; mais, dégoûté de l'état ecclésiastique, qu'il déshonorait par ses vices et ses erreurs, il s'attacha à Zisca, chef des hussites, qui eut pour lui une confiance toute particulière. Il succéda à cet aventurier en 1424, fit de grands ravages dans la Moravie, dans l'Autriche, dans le Brandebourg, la Silésie et la Saxe; se rendit maître de plusieurs places, et d'une grande partie de la Bohême. Sigismond, l'ayant vainement combattu, crut que ses négociations seraient plus heureuses que ses armes : il eut une entrevue avec Procope, qui lui demanda beaucoup, et n'obtint rien. Ce rebelle, déterminé à continuer la guerre, écrivit une longue lettre en mauvais latin, pour solliciter les princes chrétiens d'envoyer au concile de Bâle, indiqué en 1431, leurs évêques et leurs docteurs, pour disputer avec les docteurs des hussites, à condition de ne prendre pour fondement de leurs disputes que le texte seul de l'Écriture : moyen sûr d'engendrer et de propager toutes sortes d'erreurs, en substituant des explications arbitraires à l'autorité de la tradition des saints Pères et de l'Eglise catholique. Il écrivit une autre lettre à l'empereur Sigismond, le 22 mai 1432, pour l'engager à se trouver au concile de Bâle. Procope se rendit au concile avec ses fauteurs, au commencement de 1433; mais voyant que les affaires ne tournaient pas selon ses désirs, il en repartit fort irrité, et continua ses courses et ses ravages. Procope mourut en 1434, des blessures qu'il avait reçues dans un combat. Ses deux *Lettres* se trouvent dans le dernier volume de la grande *Collection des Pères Martenne et Durand*. — Il ne faut pas le confondre avec PROCOPE, surnommé *le Petit*, chef d'une partie de l'armée des hussites, qui accompagna Procope le Rasé, et fut tué en 1434, dans la même action où cet aventurier fut blessé à mort.

PROCOPE-COUTEAU (Michel, plus connu sous le nom de COLTELLI), médecin de Paris, sa patrie, naquit en 1684. Il était fils de Procope Coltelli, noble palermitain, qui, se trouvant sans fortune, vint à Paris, et fut le premier qui établit un café où se réunissaient les nouvellistes et les littérateurs, lequel est encore connu sous le nom de *Café Procope*. Michel Couteau avait été ecclésiastique avant de se consacrer à la médecine, que la frivolité et les plaisirs ne lui permirent guères de pratiquer. Il mourut à Chaillot en 1733. Un esprit vif, un caractère complaisant, faisaient oublier qu'il était petit, laid et bossu. On a de lui beaucoup de poésies fugitives, répandues dans différens recueils. Il a donné comme médecin : 1° l'*Analyse du Système de la trituration de M. Hecquet*, 1712, in-12 : il y attaque assez lestement ce médecin célèbre, dont il n'avait pas à beaucoup près les connaissances et le jugement; 2° l'*Art de faire des garçons*, in-12; ouvrage frivole et indigne d'un physicien instruit. Il a aussi écrit des comédies ou des farces, dont la meilleure est la *Gageure*.

PROCOPIUS-ANTHÉMIUS. *Voyez* ANTHÉMIUS.

PROCULÉIUS, chevalier romain, ami de l'empereur Auguste, se signala par sa tendresse envers ses parens. Après la mort de son père, il avait partagé également l'héritage avec ses deux frères, Munéra et Scipion; mais ils furent totalement dépouillés par la guerre civile. Proculéius, pour les soulager dans leur malheur, partagea une seconde fois les biens qui lui étaient échus. Horace l'a célébré dans sa belle Ode *Nullus argento color est*.

Vivet extento Proculeius ævo,
Notus in fratres animi paterni.

PROCULUS (Titius-Ælius), né à Albenga, ville de la côte de Gênes, homme fameux par son audace et son courage, avait acquis de grandes richesses dans le vil métier de pirate. Il servit avec distinction dans les conquêtes d'Aurélien et de Probus. Son ambition lui fit prendre le titre d'empereur, l'an 280, à la sollicitation de sa femme Viturgie et des Lyonnais. Le prétexte de sa révolte fut qu'on l'avait salué du nom de *César* dans un divertissement, et que Probus ne lui pardonnerait pas d'avoir souffert cette flatterie. Cet empereur marcha en effet contre lui. Proculus fut trahi par les Francs, auxquels il s'était confié, et fut livré à l'empereur, qui lui fit subir à Cologne le dernier supplice. Ce rebelle était adonné aux femmes, et livré à la débauche la plus outrée.

PRODICUS, sophiste et rhéteur de l'île de Céos, vers 396 avant J. C., disciple de Protagoras, fut maître d'Euripide, de Socrate, de Théramène et d'Isocrate. Il enseigna publiquement l'éloquence à Athènes, quoiqu'il y résidât en qualité d'ambassadeur de sa patrie. Une cupidité sordide le faisait aller de ville en ville, pour y étaler son éloquence, et mettre à contribution ses nombreux élèves. Ce charlatan amassa de l'argent, et acquit de la gloire. Thèbes, Lacédémone, lui rendirent des honneurs distingués. Prodicus avait ses pièces d'éclat comme les baladins de profession. Les anciens ont beaucoup parlé de sa *Harangue à 50 dragmes*, parce que personne ne pouvait y assister qu'en payant cette somme. Les Athéniens le firent mourir comme corrupteur de la jeunesse. (Il lui communiquait son athéisme; cependant il put pendant quelques années échapper à la punition; mais Aristophane l'ayant tourné en ridicule dans les *Nuées* et les *Oiseaux*, il fut enfin traduit devant la justice et condamné à boire la ciguë.)

PRODICUS, chef des hérétiques appelés *Adamites*, se fit connaître dans le 11e siècle par ses extravagances. La principale, et celle qui a donné le nom d'*adamites* à ses sectateurs, fut que l'homme devait être nu, du moins dans la prière, parce qu'Adam avait toujours été tel dans le temps d'innocence. (*Voyez* PICARD.) L'abus que les hérétiques ont fait dans tous les temps de la sainte Ecriture, quand ils ont voulu en être les seuls interprètes, prouve la nécessité d'un tribunal suprême pour l'expliquer, et montre de plus, contre ceux qui en conseillent la lecture à tout le monde, que ce livre divin peut devenir une source d'erreurs dans les esprits faibles ou corrompus. Gerson remarque que c'est de là « que sont venues les erreurs des Béguards, des pauvres de Lyon et de tous leurs semblables, dont il y a beaucoup de laïcs qui font une traduction de la Bible dans leur langue vulgaire, au grand préjudice et scandale de la vérité catholique. C'est ce qu'on a proposé de retrancher par le projet de réformation. » (*Tractat. de comm. laic. sub utraque specie.*) « C'est, dit-il ailleurs, une chose trop périlleuse que de donner aux hommes simples qui ne sont pas savans les livres de la sainte Ecriture traduits en français, parce qu'ils peuvent, en les expliquant mal, tomber d'abord dans des erreurs; ils doivent écouter cette parole dans la bouche des prédicateurs, autrement on prêcherait en vain. » (*Serm. de Nativ. Dom.*) Il se fonde sur la réflexion suivante: « Comme on peut tirer quelque bien d'une bonne et fidèle version de la Bible en français si le lecteur l'entend avec sobriété, au contraire il arrivera des erreurs et des maux innombrables si elle est mal traduite ou expliquée avec présomption, en rejetant les sens et les explications des saints docteurs. » (*Serm. contra adulat.*) *Voyez* ALGASIE, ARUNDEL, EUSTOCHIUM, HARNEY, MALLET, MARCELLE.

PRONAPIDE d'Athènes, ancien poète grec, qui, selon Diodore de Sicile, dit-on, fut le maître d'Homère. Ce fut lui qui commença à écrire de gauche à droite, au lieu que les Grecs écrivaient avant lui de droite à gauche, à la manière des Orientaux. On a attribué à ce poète une production en vers intitulée: *Le premier monde*.

PROPERCE (Sextus-Aurelius-Propertius), poète latin, naquit l'an 52 avant J. C., à Movania, ville d'Ombrie, aujourd'hui Bevagna, dans le duché de Spolète, et mourut douze ans avant J. C. Son père, chevalier romain, avait été mis à mort par ordre d'Auguste, pour avoir suivi le parti d'Antoine pendant le triumvirat. Le fils vint à Rome, et son talent pour la poésie lui mérita la protection de l'empereur, et l'estime de Mécène et de Cornélius Gallus. Ovide, Tibulle, Bassus, et les autres beaux esprits de son temps, se firent un honneur et un plaisir d'être liés avec lui. Il nous reste de Properce quatre livres d'*Elégies*. Une dame, appelée *Hostia* ou *Hostilia*, à laquelle il donne le nom de *Cynthie*, et qui possédait son cœur, est le sujet de ses complaisances amoureuses. Ce poète manie très heureusement la fable. Il a su allier la pureté de l'expression à la délicatesse du sentiment. Ses Elégies accompagnent ordinairement celles de Catulle (*Voyez* ce nom), et méritent le même reproche de licence. On les a imprimées séparément à Amsterdam, 1705, in-4 ; et M. l'abbé de Longchamps les a traduites en français, 1772, in-8. (D'autres traductions ont paru depuis, entre autres celles de Denne-Baron, Paris, 1814; 2ᵉ édition, 1825; et de M. Mollevaut, Paris, 1821, in-18.)

PROPERZIA DE ROSSI florissait à Bologne, sous le pontificat de Clément VII ; elle s'adonna particulièrement à la sculpture et décora la façade de l'église de Saint-Pétrone de plusieurs statues de marbre, qui lui méritèrent les éloges des connaisseurs. La sculpture n'était point son seul talent, elle possédait tous ceux qui ont rapport au dessin : elle peignit quelques tableaux, et grava plusieurs morceaux sur le cuivre. (On conserve quelques-uns de ses ouvrages au *musée* de Bologne.)

* PROPIAC (Catherine-Joseph-Ferdinand GERARD DE), traducteur et compilateur infatigable, né vers 1758 ou 1760 à Dijon d'une famille noble de la Bourgogne, entra fort jeune au service militaire en qualité d'officier. Dès sa jeunesse il avait composé de la musique pour la comédie italienne, entr'autres la partition des *Déesses rivales*, opéra de Piis qui eut du succès. Il émigra en 1791, servit dans l'armée des princes, habita long-temps Hambourg, et rentra en France après le 18 brumaire. Il obtint peu de temps après l'emploi d'archiviste du département de la Seine. Ces fonctions lui laissant beaucoup de loisir, il travailla pour le théâtre de la Gaîté où pendant 20 ans il fit la musique de la plupart des mélodrames qui y furent joués. En même temps il travaillait aussi pour les libraires, et donna successivement un grand nombre de traductions de livres élémentaires et d'abrégés très superficiels qui ne sont pas toujours exempts de reproches relativement à la morale et à la vérité de l'histoire. Il est mort d'une attaque d'apoplexie foudroyante le 1ᵉʳ novembre 1823. Il avait obtenu la croix de Saint-Louis en 1815. Voici le titre de ses nombreux ouvrages : 1° *Nouveaux contes moraux d'Auguste Lafontaine*, traduits de l'allemand, 1802, 2 vol. in-12; 2° *Histoire de Gustave Wasa, roi de Suède*, par M. d'Archenholtz, traduit de l'allemand, 1803, 2 vol. in-8, production fort médiocre, toute en faveur des protestans, et qui n'a obtenu aucun succès; 3° avec Dubois, *Voyage d'Almuza dans l'île de la Vérité*, traduit de l'allemand, 1804, in-12; 4° *Plutarque* ou *Abrégé des hommes illustres de ce célèbre écrivain, avec des leçons explicatives de leurs grandes actions*, 1805, 2 vol. in-12, 4ᵉ édition, 1823; 5° *Histoire de France à l'usage de la jeunesse*, 1807, 2 vol. in-12, fig., 5ᵉ édition, 1822; 6° *Histoire d'Angleterre à l'usage de la jeunesse*, 1818, 2 vol. in-12, fig., 2ᵉ édition, 1823; 7° *les deux Fiancées*, trad. de l'allemand d'Auguste Lafontaine, 1810, 5 vol. in-12; 8° *Histoire sainte à l'usage de la jeunesse*, 1810, 2 vol. in-12; 9° *le Plutarque des jeunes demoiselles* ou *Abrégé des vies des femmes illustres de tous les pays, avec des leçons explicatives de leurs actions et de leurs ouvrages*, 1810, in-12, fig., 3ᵉ édition, 1821, 2 vol. in-12; 10° *Beautés*

de l'histoire sainte ou *Choix des traités les plus remarquables et des passages les plus éloquens contenus dans l'ancien et le nouveau Testament, ouvrage propre à inspirer l'amour de la religion à la jeunesse et à fortifier la foi et la piété des personnes de tout âge et de tout sexe*, Paris, 1811, avec seize jolies gravures, troisième édition, 1825, in-12; 11° le *Plutarque français* ou *Abrégé des vies des hommes illustres dont la France s'honore depuis le commencement de la monarchie jusqu'à nos jours*, Paris, 1813, 2 vol. in-12, 2e édit. orné de 60 portraits, 1825; 12° *Beautés de l'histoire militaire ancienne et moderne contenant le précis des batailles, des combats, etc. ouvrage élémentaire destiné à l'instruction de la jeunesse*, Paris, 1814, in-12. Cet ouvrage renfermant beaucoup d'éloges de Buonaparte n'a pas été mis en circulation; 13° *Beautés de l'histoire de la Suisse depuis l'époque de la confédération jusqu'à nos jours*, Paris, 1817, in-12, 2e édit. revue et corrigée, 1823; 14° *Dictionnaire d'émulation à l'usage de la jeunesse*, Paris, 1820, in-12; 15° les *Merveilles du monde* ou *les plus beaux ouvrages de la nature et des hommes, répandus sur toute la surface de la terre*, ornées de 16 gravures, Paris, 1820, 2 vol. in-12; 2e édition, revue, corrigée et augmentée, 1823. Cet ouvrage est traduit de l'anglais. 16° Les *Vœux de la mère Poisson, marchande de marée à la halle de Paris, pour S. A. R. le duc de Bordeaux*, Paris, 1821, in-8. 17° *petit Tableau de Paris et des Français aux principales époques de la monarchie, contenant une description des monumens les plus remarquables de la capitale, l'indication de tous les autres édifices, les ministères, etc., avec une notice explicative des vêtemens, coiffures et armures des Français depuis Pharamond jusqu'à ce jour*, reproduit l'année suivante sous le titre : de *Beautés historiques, chronologiques, politiques et critiques de la ville de Paris*, 1821, 2 vol. in-12; 18° le *Laharpe de la jeunesse*, ou *l'Art de raisonner, de parler et d'écrire, extrait du cours de littérature de ce célèbre auteur*, Paris, 1822, 4 vol. in-12; 19° *la Sœur Sainte-Camille* ou *la Peste de Barcelone, roman historique*, Paris, 1822, 2 vol. in-12; 20° *Beautés de la morale chrétienne* ou *Choix de morceaux publiés par les prédicateurs les plus célèbres et les philosophes chrétiens les plus illustres sur les vérités et la force morale du christianisme, ouvrage destiné à l'instruction et à l'édification de la jeunesse*; 21° *les Curiosités universelles faisant suite aux* Merveilles du monde, *contenant les plus beaux ouvrages de la nature et des hommes, répandus sur toute la surface de la terre*, orné de gravures, Paris, 1823, 2 vol. in-12; 22° *Beautés de l'histoire du Pérou* ou *Tableau des événemens qui se sont passés dans ce grand empire, son origine, etc.*, Paris, 1825, in-12 avec 4 gravures, ouvrage posthume. Propiac a été aussi l'éditeur de la 4e édition des *Epoques* ou *Beautés de l'histoire de France*, par Durdent, revue, corrigée et considérablement augmentée, Paris, 1823, in-12, et il a donné quelques articles à la *Biographie universelle*, entr'autres celui du chevalier d'*Eon*.

PROSPER (Saint) naquit dans l'Aquitaine au commencement du 5e siècle (en 403). Il passa sa jeunesse dans les plaisirs et la débauche; mais les malheurs dont les peuples étaient accablés par les ravages des barbares lui firent ouvrir les yeux. Après avoir expié les fautes de sa vie passée, par ses larmes et par ses austérités, il voulut engager les peuples à l'imiter dans sa pénitence. Il se nourrit des livres de saint Augustin, auquel il s'unit pour la défense de la grâce contre les semi-pélagiens. Lorsque ces hérétiques répandirent leurs erreurs dans les Gaules, Prosper les dénonça à cet illustre évêque. Après la mort du maître, le disciple n'en fut pas moins ardent à défendre sa doctrine. Il réfuta les prêtres de Marseille et Cassien. (*Voyez* CASSIEN, Jean.) Ses écrits ayant excité quelques rumeurs, il alla à Rome avec un pieux laïque, nommé *Hilaire*, pour porter de

concert leurs plaintes au pape. Célestin était sur la chaire de saint Pierre; il écrivit en leur faveur aux évêques des Gaules. Saint Léon, successeur de Célestin, ne témoigna pas moins d'estime à Prosper; il le fit venir à Rome, le fit son secrétaire, et se servit de lui dans les affaires les plus importantes. Ce saint vivait encore, selon la Chronique de Marcellin, en 463; mais on ignore en quelle année il mourut, et s'il était évêque, ou laïque. La plus commune opinion est qu'il n'était point engagé dans le ministère ecclésiastique. Les écrits qui nous restent de saint Prosper sont: 1° une *Lettre à saint Augustin* et une à *Rufin*; 2° le *Poème contre les ingrats*. Il donne cette dénomination aux pélagiens et semi-pélagiens, qu'il regarde comme des ingrats envers la grâce de J. C. 3° Deux *Epigrammes*, contre un censeur de saint Augustin; 4° cent seize autres *Epigrammes*, avec une préface; 5° la *Réponse aux objections de Vincent*; 6° le *Livre sur la grâce et le libre arbitre*, contre le Collateur, c'est-à-dire Cassien; 7° le *Commentaire sur les psaumes*, qui n'est qu'un abrégé de celui de saint Augnstin; nous n'en avons qu'une partie; 8° le Recueil de 392 *Sentences tirées des ouvrages de saint Augustin*; 9° deux *Chroniques*, l'une depuis l'origine du monde jusqu'à l'an 455, publiée par le Père Labbe, dans sa Bibliothèque des manuscrits; l'autre nommée *Chronique consulaire*, publiée par Du Chesne dans le 1er volume des Historiens de France. On a attribué à saint Prosper les *Livres de la vocation des gentils*, qui appartiennent avec plus de vraisemblance à saint Léon (*Voyez* ce nom et Anthelmi, et l'article suivant), ainsi que d'autres ouvrages qui ne sont pas de lui. Cet illustre défenseur de la *grâce* a réuni le rare talent d'écrire avec élégance en vers et en prose. Ses poésies ont de la douceur, de l'onction et du feu. La diction en est pure et le tour aisé. S'il n'y a point répandu certains agrémens, comme les poètes profanes, c'est qu'il ne cherchait qu'à édifier et non à plaire; la matière d'ailleurs ne le permettait pas. Ses ouvrages en prose sont d'un stile concis, nerveux, naturel, sans affectation ni de termes ni de figures. Dans l'un et dans l'autre genre d'écrire, il traite son sujet avec beaucoup de force et de netteté. La meilleure édition de ses *OEuvres* est celle de Paris, 1711, in-fol., par Mangeant. Jean Salinas en a donné une édition enrichie de notes, à Rome en 1732, in-8. Le Maistre de Sacy a donné une traduction en vers français de son *Poème contre les ingrats*, in-12.

PROSPER (Saint), évêque d'Orléans, se signala par ses vertus et ses lumières. Il était contemporain de saint Prosper d'Aquitaine; il succéda vers l'an 454 à saint Aignan, sur le siége d'Orléans. Quelques auteurs l'ont pris, mais sans fondement, pour l'évêque de ce nom qui assista aux conciles qui se tinrent à Viason et à Carpentras dans le 6e siècle. On ignore en quelle année il mourut. Il est nommé dans le *Martyrologe* le 29 juillet.

PROSPER, écrivain ecclésiastique du 5e siècle, qui, pour éviter la persécution des Vandales, avait passé d'Afrique, sa patrie, en Italie. Quelques critiques prétendent que c'est ce Prosper qui est auteur du *Traité de la vocation des gentils*, et de l'*Epître à la vierge Démétriade*, dans l'*Appendix augustiniana*, Anvers, 1703, in-fol. Quelques-uns lui attribuent aussi l'ouvrage intitulé *De Prædictionibus et promissionibus Dei*, qui se trouve dans la collection des ouvrages de saint Prosper d'Aquitaine. C'est une explication de plusieurs prophéties relatives au Sauveur, à l'Antechrist, etc.; mais plusieurs savans ne regardent pas la distinction de Prosper l'Africain et de Prosper d'Aquitaine comme suffisamment fondée. — Quelques-uns distinguent un Prosper Tyro, de qui on a une Chronique appelée en latin: *Chronicon pithæanum*, et *imperatorium*, dont Henri Noris a corrigé les erreurs dans l'*Histoire pélagienne*, tome 2, chapitre 15. D'autres croient que cette chronique est la même que celle de saint Prosper d'Aquitaine, mais falsifiée par un pélagien.

PROSPER ALPINI. *Voyez* ALPINI.

PROSPER MARCHAND. *Voyez* MARCHAND.

* PROST (Jean-Claude), surnommé le *capitaine Lacuson*, né à Longchaumois près de St.-Claude en Franche-Comté, se mit au service de l'Espagne, et de 1635 à 1659 fit la guerre de partisan dans sa province. La terreur qu'il inspira aux habitans de la Bresse jurassienne était si grande qu'on le redoutait comme la fièvre, si commune et si funeste dans cette contrée marécageuse et mal saine, et que dans une oraison, qui s'est perpétuée jusqu'à nous, ils demandaient à Dieu de les préserver de ces deux fléaux (Lacuson et la fièvre). On lui attribuait les crimes les plus atroces, et la tradition ne l'a pas lavé de cette accusation. Plus indulgent ou plus juste, le parlement de Dôle, après une enquête faite sur sa conduite, l'a justifié de toutes les horreurs qu'on lui imputait. Lacuson continua de guerroyer jusqu'à sa mort : il défendit successivement contre les armées de Louis XIV les principaux châteaux du premier plateau du Jura : ce hardi aventurier alla mourir au siége de Milan dans les rangs espagnols. Sa principale demeure en Franche-Comté était le manoir de St.-Laurent-La-Roche, près de Lons-le-Saunier ; les ruines de cet édifice existent encore : c'est de là qu'il partait pour s'emparer des convois faiblement escortés, ou pour rançonner les villes environnantes. La *Biographie universelle* de Michaud rapporte que l'on voit encore à Cuiseaux une sculpture, sur l'un des panneaux de la boiserie en chêne de l'église paroissiale, représentant un renard dans une chaire prêchant des poules qui ouvrent un large bec : elle ajoute que ce monument est une vengeance des habitans de ce lieu, qui voulurent rappeler par cette allégorie la conduite d'un soldat de Lacuson, qui s'était déguisé en capucin pour entrer dans ce village et qui introduisit ensuite ses camarades, pour en piller avec lui toutes les maisons.

* PROST DE ROYER (Antoine-François), avocat et ancien lieutenant-général de police de Lyon, né dans cette ville en 1729, s'acquitta de cette place avec beaucoup de zèle et d'intelligence. Il ne remplit pas avec moins d'honneur les fonctions d'administrateur des hôpitaux, d'échevin, de président du tribunal de commerce, de lieutenant provincial des monnaies. A des talens et des connaissances étendues qui le rendaient propre à tous les emplois, il joignait une âme généreuse et un cœur sensible. Il était de son temps le seul homme à Lyon qui connût le droit public. Après avoir mérité l'estime de ses concitoyens par ses vertus et son dévouement au bien public, il mourut dans l'indigence en 1784. On a de lui une *Lettre à M. l'archevêque de Lyon sur le prêt à intérêt*, in-8; un *Mémoire* estimable sur les hôpitaux, et un autre sur la conservation des enfans trouvés ; des *lettres* sur l'administration de la municipalité de Lyon, remplies de vues grandes et utiles ; un *Mémoire* très-bien écrit sur l'allaitement des enfans et l'établissement des bureaux de nourrices. Il avoit entrepris une nouvelle édition, entièrement refondue, du *Dictionnaire des arrêts de Brillon*, où l'on trouve de la profondeur dans les idées et de l'énergie dans le stile ; mais il n'a publié que les quatre premiers vol. de cet important ouvrage. L'*Eloge* de Prost de Royer, par Barou du Soleil, a été imprimé, et son portrait gravé par Boyli.

PROTAGORAS, célèbre sophiste grec, naquit vers l'an 488 avant J. C., à Abdère, exerça d'abord le métier de crocheteur. Démocrite l'ayant rencontré chargé de fagots arrangés dans un équilibre géométrique, conçut une idée avantageuse de son esprit, et le mit au nombre de ses disciples. Protagoras, tiré de la misère, ouvrit bientôt son cœur à un orgueil insupportable. Il osa attaquer la Divinité, et nia l'existence d'un Être suprême, ou du moins la mit en problème. Ses écrits impies furent condamnés aux flammes par les magistrats d'Athènes, qui chassèrent l'auteur comme une peste publique, persuadés qu'une bête féroce est moins à craindre qu'un homme sans religion. Le blasphémateur parcourut

alors les îles de la Méditerranée, et mourut en allant en Sicile, dans un âge très avancé, vers l'an 400 avant Jésus-Christ. Il fut, dit-on, le premier qui déshonora la philosophie, en donnant ses leçons pour de l'argent. (Il trouva un imitateur dans Prodicus, aussi sophiste, et son contemporain. Protagoras avait amassé de grandes richesses. Il écrivit un *Traité de la Nature* : le précis de la doctrine de ce philosophe se trouve dans le *Théétète* de Platon.) Protagoras avait l'esprit moins solide que subtil. Il raisonnait ou plutôt il déraisonnait en dilemme. Il s'appliquait de préférence à fournir des argumens captieux, pour faire gagner une mauvaise cause : on lui a quelquefois comparé Bayle, et il y a quelques rapports entre ces deux sophistes et sceptiques. Une de ses opinions était que l'*âme n'était pas différente des sens*, et que *tout ce qu'ils représentaient était véritable.*

PROTAIS (Saint). *Protasius. Voyez* GERVAIS.

* PROTHADE (Saint), évêque de Besançon dans le 7e siècle, était fils ou proche parent de Prothade, maire du palais de Bourgogne. S'étant consacré de bonne heure au service des autels, il mérita par ses lumières et ses vertus l'affection de l'évêque Nicet auquel il succéda en 612 ou 613 sur le siége de Besançon. Son administration fut sage : il maintint la discipline, chassa les simoniaques et préserva les fidèles de son diocèse des erreurs qui infestaient les pays voisins. Le roi Clotaire II avait pour ce prélat une grande vénération, et il se plaisait à le consulter souvent. Pour fixer les cérémonies, Prothade composa un *Rituel*, qui continue d'être cité sous son nom, malgré les nombreux changemens qui y ont été apportés depuis : Dunod l'a publié dans les *preuves* de l'*Histoire de l'Eglise de Besançon*. Prothade mourut en 624, le 10 février, jour où l'Eglise honore sa mémoire. La plus grande partie de ses reliques est conservée dans l'église de St.-Pierre de Besançon, où il fut inhumé. Sa *Vie* par P.-Fr. Chifflet est insérée dans les *Acta Sanctorum*, et dom Rivet lui a consacré une *Notice* dans l'*Hist. litt. de la France*, t. 3, pag. 531.

PROTHÉE. *Voyez* PÉRÉGRIN.

PROTOGÈNES, peintre de Cannes, ville située sur la côte méridionale de l'île de Rhodes, florissait l'an 336 avant J. C. Il fut réduit par son indigence à peindre des vaisseaux. Aristote, avec qui il était lié d'amitié, lui proposa les batailles d'Alexandre; mais Protogènes crut ce travail au dessus de ses forces. Apelles, étant venu voir ce peintre, fut étonné de la grandeur de son talent, vraiment rare pour ce temps-là, et, indigné de ce que les Rhodiens n'en connoissaient point le prix, il offrit d'acheter ses tableaux; mais cette proposition s'étant répandue dans le public, les compatriotes de Protogènes ouvrirent les yeux sur son mérite, et payèrent ses ouvrages comme ils le méritaient. Démétrius, ayant assiégé Rhodes, ne voulut point mettre le feu à un quartier de la place, quoique ce fût le seul moyen de s'en emparer, parce qu'il apprit que c'était en cet endroit que Protogènes avait son atelier. Le tableau le plus célèbre de ce peintre était l'*Ialyse*, chasseur fameux, qui passait pour être un petit-fils du Soleil, et le fondateur de Rhodes. Il employa sept années à ce morceau; et pendant tout ce temps, il prit un régime de vie extrêmement sobre, afin d'être plus capable de réussir. Cependant tant de précaution pensa lui être inutile. Il s'agissait de représenter dans ce tableau un chien tout haletant et la gueule pleine d'écume; depuis long-temps il y travaillait, et n'en était jamais content. Enfin, de dépit il jette sur l'ouvrage l'éponge dont il s'était servi pour l'effacer. Le hasard fit, dit-on, ce que l'art n'avait pu faire, l'écume fut représentée parfaitement, et l'animal, ainsi rendu, fit l'admiration des connaisseurs. Apelles, arrivé à Rhodes, alla chez ce peintre, et traça chez lui quelques traits, que Protogènes trouva si supérieurs aux siens, que, sans s'amuser inutilement à joûter contre un si redoutable rival, il contracta depuis avec lui l'amitié la plus intime. On a trouvé des *fresques* à *Herculanum*, tirés des peintres grecs; on les admire encore,

et les peintres *modernes* se sont empressés de les imiter. On dit que quelques-uns appartiennent à l'école ou au stile de Protogènes. *Voyez* Apelles.

PROTO-SPATHARIUS. *Voyez* Théophile.

* PROU (Claude), religieux célestin, né à Orléans, entra dans cet ordre, et y fit profession de la vie monastique le 15 novembre 1666. Il s'y distingua par sa piété, sa régularité, et la composition d'ouvrages édifians et estimés, dont voici les titres : 1° *Les Regrets d'une âme touchée d'avoir abusé long-temps de la sainteté du* Pater, Orléans, 1691, in-12 : livre plein d'onction, qui fut bien accueilli des personnes pieuses, et qu'on recherche encore ; 2° *La Vie de saint Lyé, solitaire de Beausse*, Orléans, 1694, in-8 ; 3° *Réflexions chrétiennes sur la virginité*, 1693, in-8. Elles furent réimprimées en 1700, avec une augmentation de sept chapitres, et reparurent sous ce titre : *Réflexions importantes sur la virginité* ; 4° *Le Guide des pèlerins de N.-D. de Verdelays*, Bordeaux, 1700, in-8. Verdelays (*Viridis Lucus*) est un monastère du diocèse de Bordeaux, célèbre par son pèlerinage et la dévotion des fidèles. 5° *Dispositions nécessaires pour le jubilé de l'année sainte*, Bordeaux, 1700 ; 6° *Instructions morales touchant l'obligation de sanctifier les dimanches et les fêtes*, Bordeaux, 1703, in-8, etc. Le Père Prou mourut au monastère de Verdelays, le 20 décembre 1722. L'auteur de l'*Histoire des Célestins de France* le nomme *Proust* ; c'est mal à propos.

* PROUSTEAU (Guillaume), jurisconsulte, né à Tours le 26 mai 1626, d'un marchand de cette ville, fit ses premières études chez les jésuites, et les continua à la Flèche, où il remporta tous les premiers prix. Après avoir étudié les lois et avoir reçu le bonnet, il s'appliqua plus particulièrement au droit romain, qu'il regardait avec raison comme la base de la jurisprudence et la source de toutes les lois. Son application assidue le mit en état d'éclaircir et de développer avec précision et clarté le Digeste et le Code romain. Pendant quatre années, il exerça à Orléans la profession d'avocat, se voua ensuite à l'enseignement, et mourut le 19 mars 1715, à l'âge de 89 ans. Il fonda en 1694 la bibliothèque d'Orléans, qui passe, après celle de Paris, pour être une des plus riches de France. Il dépensa de grandes sommes pour la construction intérieure de la bibliothèque, et y laissa des fonds pour l'entretien du bibliothécaire et pour l'achat des livres, chaque année. Ses ouvrages sont : 1° *Recitatio ad L. XXIII*, 1684, in-4 : livre qui établit justement sa réputation ; 2° *De verborum significatione* ; 3° *De diversis regulis juris* ; 4° plusieurs *Instituts du droit canon* ; 5° des *Commentaires sur différens titres du Digeste et du Code*, etc.

PROVENZALI (Jérôme), médecin de Clément VIII, puis archevêque de Sorrento, était de Naples. Il fit honneur à sa patrie par ses connaissances. Il mourut en 1612, après avoir gouverné son diocèse avec sagesse. On a de lui un *Traité des sens*, en latin, Rome, 1597, in-4, qui dément la mauvaise idée qu'on s'est faite de la physique de son siècle.

* PROVOST (Réné), chanoine du Mans et curé d'Evron, né en cette ville le 10 octobre 1770, n'était encore que clerc tonsuré en 1792 lorsqu'il fut obligé de s'expatrier par suite de la loi révolutionnaire de la déportation. Il se rendit à Londres où il continua ses études théologiques au séminaire des missions étrangères. Après 9 ans de séjour dans cet établissement, il revint en France, en 1801, sa santé ne lui ayant pas permis d'aller porter la parole de Dieu en Chine. Il avait été ordonné prêtre en 1795 : nommé vicaire d'Evron, il passa dans ce modeste emploi 25 années, uniquement occupé des fonctions de son ministère, et édifiant tous ceux qui le voyaient, par la pratique exacte de ses devoirs. Ce fut en quelque sorte, en employant la violence, qu'on parvint à lui faire accepter en 1828 la cure d'Evron, vacante par la mort de M. Bigot. Plus tard il fut nommé chanoine honoraire. L'abbé Provost n'a composé aucun ouvrage qui nous

soit connu ; mais ses actions rendent sa mémoire chère à tous les fidèles : prêtre vertueux, entièrement livré à l'exercice de ses devoirs, homme de bon conseil, d'une rare humilité, d'une prudence consommée, d'une charité grande, d'une piété aimable et du caractère le plus heureux, il est mort, comme il a vécu, c'est-à-dire en saint : c'est le 28 septembre 1831 qu'il a été enlevé au diocèse du Mans.

*PROYART (Liévain-Bonaventure), historien, né à Arras en 1743, fit ses premières études au collége de Saint-Quentin en Vermandois, et les acheva au séminaire Saint-Louis à Paris. Il embrassa l'état ecclésiastique et se consacra à l'éducation de la jeunesse. Appelé au collége Louis-le-Grand quelque temps après l'expulsion des jésuites, il s'efforça de maintenir dans cet établissement l'esprit religieux qui y régnait sous les célèbres maîtres que la persécution arrachait à l'enseignement et à la religion. De Louis-le-Grand, où il était sous-principal, l'abbé Proyart passa au Puy en Velay en qualité de principal du collége, et fut chargé d'organiser cet établissement. Il avait fait de cette maison l'une des écoles les plus florissantes du royaume. Plusieurs ouvrages qu'il avait fait paraître augmentèrent sa réputation. Il venait d'être pourvu d'un canonicat dans sa ville natale, lorsque la révolution éclata. Il se réunit alors au petit nombre d'écrivains qui restèrent fidèles aux saines doctrines. Condamné à la déportation pour avoir refusé le serment, il parvint à sortir de France. Il se retira d'abord en Flandre, où il eut une conversation avec le général Dumouriez, qui le sollicita en vain de rentrer en France, et d'y accepter un évêché constitutionnel qu'il refusa. En 1794, il harangua l'empereur François II à Bruxelles, au nom des prêtres français. Depuis il se retira en Allemagne, et fut accueilli avec une extrême bienveillance par le prince Hohenlohe-Bartenstein, qui le fit son conseiller ecclésiastique. Il ne rentra en France qu'après la signature du Concordat, et alla s'établir à Saint-Germain. Il publia en 1808 sur Louis XVI un nouvel ouvrage qui le fit enfermer à Bicêtre. Ce livre avait pour titre : *Louis XVI et ses vertus aux prises avec la perversité de son siècle.* Le chagrin, la privation des choses les plus nécessaires et la rigueur du froid eurent sur sa santé la plus funeste influence : atteint d'une hydropisie de poitrine, il obtint la permission d'être reconduit à Arras sous l'escorte d'un gendarme. Il y mourut peu après, le 23 mars 1808, à l'âge de 65 ans. L'abbé Proyart était un prêtre édifiant, à qui les choses de piété étaient familières, et un écrivain laborieux, animé des intentions les plus pures, et fortement prononcé pour le bien ; mais on ne peut pas dire qu'il fût toujours élégant, modéré et judicieux. Son stile est quelquefois lâche ou diffus, son ton vif et ses jugemens hasardés et sévères, surtout dans ses derniers ouvrages. Les principaux sont : 1° l'*Ecolier vertueux*, ou *Vie édifiante de Décalogne, écolier de l'université de Paris*, 1re édition, 1772 : petit livre très répandu dans les colléges et maisons d'éducation, et très propre à inspirer le goût de la piété et de la vertu ; 3e édition, 1778, in-12 ; 2° *Le Modèle des jeunes gens*, ou *Vie de Souzi le Pelletier*, aussi répandu que le précédent. On trouve à la fin une *Notice* sur le frère de Souzi, qui fut supérieur-général de Saint-Sulpice. 3° *Histoire de Loango, Kakongo et autres royaumes d'Afrique*, de 1766 à 1773, in-12, rédigé sur les Mémoires de plusieurs missionnaires ; 4° *Vie du Dauphin, père de Louis XVI*, 1777, in-12 ; 5° *Eloge du même prince*, qui concourut pour le prix proposé en son honneur, 1779 ; 6° *De l'Education publique et des moyens d'en réaliser la réforme*, 1781, Mémoire rédigé sur les questions proposées sur cette matière par les agens du clergé, d'après les vues de l'assemblée de 1780 ; 7° *Vie du Dauphin, père de Louis XV*, 2 vol. in-12, 1782. L'abbé Proyart fait très bien connaître le caractère et le mérite du prince ; il le montre à la cour, à l'armée, dans le silence du cabinet et dans les détails de la vie privée, tou-

jours égal, bon, laborieux, réglé dans sa conduite. Cette *Vie*, outre l'intérêt du héros, l'élève de Fénélon, qui donnait de si grandes espérances, est d'ailleurs rédigée avec soin, et nous paraît une des meilleures productions de l'abbé Proyart. 8° *Histoire de Stanislas, roi de Pologne*, 1784, in-12; 9° *Vie de M. de la Mothe d'Orléans, évêque d'Amiens*; 10° *Histoire de madame Louise, fille de Louis XV, carmélite à Saint-Denys*; 11° *Histoire de Marie Leczinska, reine de France*; 12° *Histoire de Robespierre*. Ces quatre derniers écrits ont été publiés en pays étrangers. Le sujet en est intéressant, généralement bien traité, s'il n'y avait parfois des longueurs. 13° *Louis XVI détrôné avant d'être roi*; 14° *Louis XVI et ses vertus aux prises avec la perversité de son siècle*, 5 vol. Nous allons rapporter sur ces deux ouvrages le jugement d'un écrivain distingué. « Il y a dans ces livres, dit-il, des réflexions très justes et des faits malheureusement très vrais; mais on désirerait souvent plus de précision, de mesure et de critique. Les digressions sont fréquentes et pas toujours assez motivées. Il y a dans le dernier ouvrage sur Clément XIV des détails qui ne paraissent ni exacts ni présentés avec la mesure convenable. Ce livre renferme des anecdotes qui supposent beaucoup de recherches; deux volumes presque entiers roulent sur les philosophes modernes, les illuminés, les francs-maçons, et sur quelques charlatans qui firent du bruit à Paris vers la fin du dernier siècle. L'auteur fait bien connaître l'esprit du temps, et les extraits des écrits philosophiques qu'il rapporte mettent à découvert leurs vues et leurs projets. Si quelquefois les tableaux sont un peu chargés, les expressions fortes, le ton vif, il faut le pardonner à celui qui avait vu les sinistres effets des doctrines anti-religieuses, et dont l'imagination vive avait été frappée du spectacle de tant d'excès et de tant de fureurs. » On attribue aussi à l'abbé Proyart quelques brochures de circonstance à l'époque de la révolution, et une continuation de l'Histoire abrégée de l'Eglise par Lhomond qu'on a supprimée dans les nouvelles éditions, et remplacée par une autre plus conforme à l'esprit de l'auteur, laquelle a été faite par M. l'abbé Ganilh la Gravière. Nous n'indiquons pas les formats et les éditions des ouvrages de l'abbé Proyart, parce qu'elles sont très multipliées et très répandues. On a publié à Paris, en 1819, les *OEuvres complètes* de l'abbé Proyart, 17 vol. in-8, et 17 vol. in-12.

PRUDENCE (Aurelius-Prudentius-Clemens), poète chrétien, né à Calahora dans l'Aragon, l'an 348, fut successivement avocat, magistrat, homme de guerre, gouverneur de Saragosse, et se distingua dans toutes ces professions. Son mérite lui procura un emploi honorable à la cour d'Honorius; mais on ne sait rien de plus particulier sur sa vie ou sur sa mort. On sait seulement que le préfet Symmaque ayant demandé à Valentinien II, au nom du sénat, le rétablissement de l'autel de la Victoire, et les revenus des temples païens que Gratien avait confisqués, Prudence fit contre lui deux livres qui nous restent encore. Les meilleures éditions de ses *Poésies* sont celle d'Elzévir, in-12, 1667, à Amsterdam, avec les notes de Nicolas Heinsius; et celle de 1687, in-4, à Paris, *ad usum Delphini*, par les soins du Père Chamillard, jésuite, et celle de Bodoni, Parme, 1789, 2 vol. in-8. La *Vie* de Prudence est dans la plupart des éditions; on l'a omise dans celle de 1667; elle est dans les *Mémoires* de Tillemont, tom. 7. Ses poèmes sont: 1° *Psychomathia*, ou *Combat de l'esprit contre le vice*; 2° *Cathemerinon*: c'est un recueil d'hymnes pour certains temps de la journée et quelques solennités; 3° *Apotheosis*: c'est une défense de la foi contre les païens et les hérétiques; 4° *Hamartigenia*, de l'origine des péchés; 5° *Enchiridion*: c'est un abrégé de l'histoire sainte; 6° *Peri Stephanon*, ou *Des couronnes des Martyrs*, composé de quatorze hymnes. Le Clerc, fameux critique protestant, fait sur ce livre l'observation suivante: « Il » paraît clairement par plusieurs en-

» droits de ces hymnes, que depuis ce » temps-là on invoquait les martyrs, et » qu'on croyait qu'ils avaient été établis » de Dieu patrons de certains lieux. Quel- » ques protestans, qui se sont imaginé que » l'on doit joindre à l'Ecriture la tradition » des quatre ou cinq premiers siècles, » ont nié que l'on invoquât les saints » dans le quatrième siècle ; mais ils ont » eu tort de se former un système en idée, » avant que d'être bien instruits des faits, » puisqu'on peut les convaincre de celui- » ci par divers endroits de Prudence. » *Biblioth. univ. et hist.*, t. 12. Prudence est plus estimable encore par son zèle pour la religion que par la beauté de ses poésies. Il y a dans ses vers des fautes de quantité; ses phrases se ressentent de la décadence des lettres et de la bonne latinité. Mais il faut convenir qu'on rencontre dans ses ouvrages plusieurs morceaux où il règne du goût et de la délicatesse. Ses stances sur les Innocens, *Salvete, flores martyrum*, sont de ce nombre. Il mérite, suivant Erasme, par la sainteté et par l'érudition sacrée qui éclatent dans ses écrits, d'avoir une place parmi les plus grands docteurs de l'Eglise. Des auteurs ecclésiastiques et quelques agiographes lui ont donné le titre de saint; mais on ne lit point son nom dans les Martyrologes.

PRUDENCE (Saint), surnommé *le Jeune*, quitta son nom de Galindo, pour prendre celui de *Prudence*, peut-être en mémoire du précédent. Il était né en Espagne, et passa en France pour se soustraire à la fureur des infidèles. Son rare mérite le fit élever en 840 ou 845 sur le siége épiscopal de Troyes. Il s'y distingua par ses lumières et son zèle, surtout dans l'affaire de Gotescalc : il signa les articles de la doctrine catholique, établis au concile de Querci, contre ce moine opiniâtre, et se tint en même temps armé contre les hérésies opposées et les illusions des pélagiens et semi-pélagiens. Quelques savans prétendent qu'il poussa la précaution trop loin, et qu'il enveloppa la vérité dans la proscription de l'erreur. Mais il est à croire que c'est l'effet de la dispute ; sa parfaite soumission à l'autorité de l'Eglise prouve qu'il ne cherchait et n'aimait que la croyance catholique ; il travailla ensuite avec saint Loup de Ferrières à la réforme des monastères de France, et mourut le 6 avril 861. On a de lui quelques écrits, insérés dans la *Bibliothèque des Pères*, t. 15. M. Breyer, chanoine de Troyes, a écrit sa *Vie*, 1725, in-12.

* PRUDHOMME DE LA BOUSSINIÈRE DES VALLÉES (Jacques-Guillaume-Réné-François), évêque constitutionnel, né le 16 décembre 1728 à Saint-Christophe, dans le diocèse du Mans, fit ses études à Paris et appartint à la société de Sorbonne où il fit sa licence en 1756, et fut reçu docteur en 1760. Devenu curé du Crucifix au Mans, il occupa cette place jusqu'à la révolution. Le 23 mars 1767 il prononça dans l'église de l'hôpital de cette ville l'*Eloge* de M. Froulay de Lessé, dont le cœur était transféré dans ce lieu. L'on remarqua dans ce discours un passage contre les jansénistes qu'il appela sans les nommer des *esprits inquiets et turbulens ;* ce qui valut à ce discours l'honneur d'être traité de *rapsodie fanatique* dans la feuille du 15 juillet 1767 des *Nouvelles ecclésiastiques*. Prudhomme de la Boussinière jouissait de la considération qu'il devait à la régularité de sa conduite, lorsque la révolution vint changer le cours de ses idées, et à 60 ans lui donner de l'ambition. Grégoire, ayant été nommé évêque au Mans et à Blois, opta pour ce dernier siége : Prudhomme se mit sur les rangs pour le remplacer; il fut élu, et son sacre eût lieu à Paris le 11 mars 1791. Le 10 avril suivant il fut installé au Mans; il fit dans cette occasion un *discours* dont on trouve la critique dans une brochure du temps : c'est une *lettre* datée du 4 septembre 1791, in-8, qui a pour titre : *Mon petit mot à M. Prudhomme*. Dans une *Lettre pastorale* du 5 janvier 1792, et qui est intitulée le *Catholicisme de l'assemblée constituante, démontré par la discipline des premiers siècles et les procès verbaux du clergé, ou instruction pastorale dogmatique de M. l'évêque de la Sarthe sur les contestations qui divisent l'Eglise de*

France, in-8, il cherche à justifier tout ce qu'avait fait cette assemblée sur la religion. L'*Ami de la religion* dans la *Notice* qu'il a consacrée à cet évêque (n° 1660, 7 juillet 1830) ne pense pas que cette diatribe contre le clergé ait été rédigée par Prudhomme; les traces de jansénisme qu'il y a trouvées lui font croire que quelque avocat de la secte a tenu la plume pour lui. Quoi qu'il en soit, il sut conserver, au milieu de la licence et des apostasies, la décence de son état : ainsi on le vit s'opposer au mariage d'un bénédictin, qui était l'un de ses grands-vicaires, et à qui un autre bénédictin donna plus tard la bénédiction nuptiale dans la cathédrale même du Mans. Après avoir cessé quelque temps ses fonctions, il les reprit, adhéra aux deux *encycliques* publiées par les *Réunis* en 1795, assista aux conciles dits nationaux de 1797 et de 1801; tint lui-même en 1800 au Mans un synode dont les *Actes* ont été imprimés, se rendit ensuite au comité métropolitain que Claude Lecoz avait convoqué à Reims, et donna sa démission en 1801. Dès lors il vécut en simple prêtre, jusqu'à sa mort arrivée au Mans le 9 février 1812, à l'âge de 83 ans. Il passait la plus grande partie de l'année à sa campagne de Baine où il a été inhumé : l'inscription placée sur son tombeau ne rappelle nullement son titre épiscopal. Un chanoine l'assista dans ses derniers momens : rien ne prouve qu'il ait persisté dans ses anciennes opinions ni qu'il les ait rétractées.

*PRUDHOMME (Louis), journaliste et écrivain révolutionnaire, né à Lyon en 1752, fut d'abord garçon de magasin chez un libraire de cette ville; il vint ensuite à Meaux où il se fit relieur. Il habitait Paris depuis plusieurs années, lorsque la révolution éclata. Déjà il s'était fait remarquer par la publication d'un grand nombre d'écrits révolutionnaires; plusieurs fois même il avait été arrêté par suite de ses publications : lui-même a dit que dans l'intervalle qui s'écoula entre les premiers troubles du parlement en 1787 et le 14 juillet 1789, il mit au jour plus de 1,500 pamphlets, tous destinés à préparer les événemens : Ses *Litanies du tiers-état* et son *Avis aux gens de livrées sur leurs droits politiques*, furent distribués à plus de 100,000 exemplaires dans les rues et dans les carrefours. Dans les commencemens de la révolution, il se fit journaliste et publia la feuille intitulée : *Les révolutions de Paris* avec cette épigraphe : *Les grands ne nous paraissent grands, que parce que nous sommes à genoux.... Levons-nous.* Il fit paraître en même temps divers pamphlets qui eurent la plus grande influence sur l'esprit du peuple, et qui ne contribuèrent pas peu à répandre l'esprit d'impiété et d'anarchie dans les dernières classes de la population de Paris; mais il en est quelques-uns qui parurent alors, et qu'on lui attribua à tort : ce sont les *Crimes des Reines de France*, 1791, in-8, dont Béranger est l'auteur. *Voyez* la *Biog. univ.*; les *Crimes des Papes*, 1792, in-8, dont l'auteur est la Vicomterie; les *Crimes des empereurs d'Allemagne*, 1793, in-8, qui sont dus à l'auteur des *Crimes des Reines*, etc. Prudhomme changea bientôt d'opinion, et en 1793 il fut emprisonné comme royaliste. Cependant sa détention dura peu. Son journal ayant cessé de paraître, il quitta Paris avec sa famille; il y reparut en 1797, et publia alors l'*Histoire générale des crimes commis pendant la révolution*; c'est sans contredit son meilleur ouvrage. Prudhomme a exercé depuis la profession de libraire. Parmi les grandes entreprises qu'il a formées, nous ne pouvons passer sous silence une édition de *Lavater*, 1809, 10 vol. in-4 et in-8; les *Cérémonies religieuses*, par B. Picard, 1810, 13 vol. in-fol. (*Voyez* la *Biographie universelle* au mot *J.-F. Bernard*, et cette édition du *Dictionnaire de Feller* au mot *Picard.*) Prudhomme fit d'autres ouvrages moins importans. Il est mort à Paris le 20 avril 1830 : c'était un compilateur infatigable, mais sans discernement et sans goût. En 1810 il avait acheté de l'abbé Chaudon le droit de faire une édition de son *Dictionnaire*; il prétendit aussitôt user de ce droit pour interdir à tout autre libraire la faculté de faire un dictionnaire

historique quelconque : c'était à cette époque que commençait à paraître la *Biographie universelle* de Michaud : Prudhomme traduisit l'éditeur de cette entreprise devant les tribunaux, et prétendit qu'un ouvrage rédigé par l'élite des littérateurs et des savans n'était qu'une contretrefaçon de son *Dictionnaire historique* fait par un ecclésiastique estimable sans doute, mais étranger à presque tous les objets dont il avait parlé. L'éditeur de la *Biographie universelle* triompha aisément de cette attaque ridicule. Les principaux ouvrages de Prudhomme sont : 1° *Géographie de la république française en* 120 *départemens*, 1791, in-8 ; 2° *Histoire générale et impartiale des erreurs, des fautes et des crimes commis pendant la révolution*, 1798, 6 vol. in-8 ; 3° *Dictionnaire universel de la France*, 1805, 5 vol. in-4. 4° *Miroir de l'ancien et du nouveau Paris*, 1804, 6 vol. petit in 12 ; 5° *Voyage descriptif et philosophique de l'ancien et du nouveau Paris*, 1814, 2 vol. in-18. 6° *L'Europe tourmentée par la révolution en France, ébranlée par* 18 *années de promenades meurtrières de Napoléon Buonaparte, avec un tableau du nombre d'hommes qui ont péri pendant la révolution, et les milliards partagés pour un petit nombre d'individus qui ont prêté tous les sermens depuis* 1789, 1816, 2 vol. in-12. Prudhomme professe dans cet ouvrage le plus profond mépris pour le gouvernement de Buonaparte, et pour toute la noblesse de sa création, parmi laquelle il a reconnu un si grand nombre de ses anciens confrères *les Sans-culottes.* On lui attribue aussi *les Crimes de la Convention*, avec la *liste des individus envoyés à la mort pendant la révolution et particulièrement sous le régime de la Convention*, 1796, 5 vol. in-8.

* PRUDHON (Pierre-Paul), peintre, membre de l'Institut, né le 6 avril 1760 à Cluny, d'un maître maçon dont il était le 13e enfant, perdit son père, étant encore en bas âge, et fut élevé gratuitement à la célèbre abbaye de sa ville natale. Les heureuses dispositions qu'il montra pour la peinture fixèrent l'attention des moines qui sollicitèrent pour lui la protection de M. Moreau, évêque de Mâcon. Ce prélat l'envoya à l'école de dessin de Dijon, sous Devosges, et les progrès du jeune Prudhon justifièrent les espérances qu'il avait fait concevoir ; mais aussi l'ardeur et la vivacité d'une imagination qu'il ne chercha point à réprimer le précipitèrent dans des écarts qui eurent sur le reste de sa vie une influence bien funeste, et le tinrent dans un état de gêne qui l'empêcha de se livrer à des travaux de longue haleine. A peine âgé de 18 ans, et avant d'avoir obtenu le prix de peinture fondé par les Etats de Bourgogne, il s'était épris d'une passion violente pour une femme qui ne lui convenait sous aucun rapport. Cette union mal assortie fut pour lui une source de chagrins continuels : la dissipation et l'inconduite de son épouse le forcèrent à s'en séparer par un divorce. Quelque temps après une autre femme, à laquelle il donnait des leçons, le fit encore renoncer au projet qu'il avait formé de vivre dans la solitude ; mais cette alliance criminelle fut pour sa compagne une cause de regrets et de remords : elle mit fin à ses jours. Le chagrin que Prudhon en éprouva le conduisit au tombeau le 16 février 1823. M. Voyart a publié une *Notice sur sa vie et ses ouvrages*, Paris, Didot, 1824, in-8. Ses principales productions sont : le plafond du musée, représentant *Diane implorant Jupiter ; le crime poursuivi par la justice et la vengeance céleste*, allégorie, où le peintre s'est élevé très haut, principalement dans la partie poétique et morale de son art. Ce tableau, exposé au salon de 1808, a été déposé à la galerie du Luxembourg, et a été gravé par M. Roger. *L'Enlèvement de Psyché par les zéphyrs*, exposé aussi au salon de 1808, et gravé par Muller en 1817 ; *Zéphire se balançant sur la surface des eaux*, exposé au salon de 1812. Il peignit aussi pour le salon de 1819 une *Assomption de la Vierge*, qui orne maintenant l'autel de la chapelle du château des Tuileries. Enfin sa dernière composition est un *Christ mourant sur*

la croix, qui a été acheté par le ministre de la maison du roi. On reproche à cet artiste de l'incorrection dans le dessin et une constante ressemblance dans les têtes de tous ses personnages ; mais il avait toujours une couleur suave et brillante, et un charme de pinceau que personne ne peut lui contester.

PRUSIAS, fils de Prusias le *Boiteux*, et petit-fils de Ziélas, succéda à son père dans le royaume de Bithynie. Il était sur le point d'entrer dans la ligue d'Antiochus contre les Romains, auxquels sa politique l'avait rendu redoutable, lorsque le sénat l'en détacha par ses ambassadeurs. Il tourna ses armes contre Eumène, roi de Pergame, et le vainquit en plusieurs occasions, par l'adresse et le courage d'Annibal, qui s'était réfugié chez lui. Il ternit l'éclat de ses victoires par l'ingratitude dont il paya celui qui les avait remportées. Les Romains lui ayant proposé de leur livrer ce héros, il était près de le faire, lorsque Annibal s'empoisonna, lui épargnant ce crime, 183 ans avant J.-C. Ce lâche monarque se rendit à Rome l'an 167, et y fut reçu magnifiquement ; mais ce fut par des bassesses d'esclave qu'il obtint ces honneurs. Il alla au devant des députés envoyés pour le recevoir, la tête rasée, avec le bonnet, l'habit et la chaussure des affranchis. « Voici, leur » dit-il, un de vos serviteurs, prêt à » tout faire et à tout entreprendre pour » vous. » Lorsqu'il parut devant le sénat assemblé, il baisa le seuil de la porte. De retour dans ses états, il déclara la guerre à Attale, roi de Pergame, le vainquit, s'empara de la capitale de ses états, et fut contraint par les Romains à rendre tout et à faire des réparations au vaincu. Cette paix conclue, l'an 154 avant J. C., et l'extrême cruauté de Prusias, le rendirent l'exécration et le mépris de ses sujets. « Ce n'était, dit un historien, par » la taille qu'une moitié d'homme, par » le courage qu'une femme. » Les peuples révoltés mirent sur le trône son fils Nicomède. Prusias, dès le premier moment de la révolte, avait mis son espérance dans les Romains ; mais, désespéré de ce qu'ils n'envoyaient que des ambassadeurs au lieu de soldats, il s'enfuit à Nicomédie, où il fut tué près de l'autel de Jupiter, l'an 148 avant l'ère chrétienne : ce fut son fils lui-même, si l'on en croit Tite-Live.

PRYNN ou PRYNNE (Guillaume), jurisconsulte anglais, naquit en 1600 à Swanswick dans le comté de Sommerset. Il s'éleva avec violence contre les épiscopaux, dans un écrit intitulé : *Du violement du sabbat et de l'état des évêques*. (Cet écrit qui lui valut une condamnation humiliante lui suscita beaucoup d'ennemis, qui n'attendaient qu'une occasion pour le perdre. Elle arriva en 1663, lorsqu'il publia l'*Histrio-mastix* ou *le Fouet des Comédiens*, où il s'élevait contre les femmes qni se livrent au théâtre. La reine venait de jouer dans une pièce, et devant la cour ; l'on persuada au roi que Prynn avait voulu insulter la reine dans son ouvrage, et il fut sur-le-champ condamné à payer une amende de 5000 livres, à sortir de l'université, à être attaché au pilori en deux endroits différens, en perdant une oreille à chaque station, et à une prison perpétuelle. A la révolution de 1640, sous Charles Ier, il sortit de prison.) La persécution qu'il avait soufferte le fit regarder par les puritains comme un martyr de la bonne cause. On le choisit pour être un des membres de la chambre des communes, dans le parlement assemblé contre le roi. (Prynn insista pour qu'on acceptât les propositions de Charles Ier, et fut mis en prison.) Il y composa un petit livre pour détourner le parlement de faire le procès au roi. Il fut poursuivi sous Cromwell, et mourut en 1669, à 69 ans. Outre l'ouvrage dont nous avons parlé, et qui se trouve dans le *Sylloge variorum tractatuum*, imprimé en 1649, on a de Prynn : 1° la *Vie des rois Jean II, Henri III et Edouard Ier*, in-fol., en anglais. Il y défend le pouvoir suprême des rois, après l'avoir attaqué long-temps. 2° *Histoire de Guillaume Laud*, archevêque de Cantorbéry, in-fol. en anglais ; 3° *Antiquæ constitutiones regni anglici sub Joanne II, Henrico III et Eduardo I, circa jurisdictionem ecclesiasticam*,

Londres, 1672, 2 vol. in-fol. recueil qui n'est pas commun; 4° plusieurs ouvrages de théologie et de controverse, où il y a quelque érudition et peu de jugement. Voltaire traite assez mal cet auteur.

PRZIBRAM (Jean), pasteur de la paroisse de Saint-Gilles de Prague, et professeur en théologie de cette ville, mort l'an 1447, eut un grand crédit parmi les hussites. Ayant abjuré leurs erreurs, il écrivit contre eux un Traité; mais dans la *Profession de Foi* qu'il dressa depuis sur la Trinité, à la tête de l'université, il montra que, pour avoir abjuré le hussitisme, il n'en était pas plus catholique, et qu'il n'avait paru quitter ses erreurs que pour les reprendre. On trouve ses ouvrages dans l'*Histoire des hussites*, de Cochlée.

PRZIPCOVIUS (Samuel), l'un des plus ardens défenseurs du socinianisme, fut chassé de Pologne avec les unitaires en 1658, et se réfugia chez l'électeur de Brandebourg, qui le mit au rang de ses conseillers. Il a laissé en faveur de sa secte un grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns ont été imprimés dans la *Bibliothèque des Frères Polonais*, 1656, 9 vol. in-fol. Il termina sa carrière en Prusse, en 1670, à 80 ans.

PSALMANASAR (Georges), imposteur, né dans la France méridionale, se fit passer pour Japonais converti au christianisme, parcourut une partie de l'Europe en mentant et trompant les curieux. Son fameux roman intitulé : *Relation de l'île de Formose*, partagea les esprits pendant un temps, et on en fit des éditions en diverses langues. Il finit par se mettre à compiler, et se rangea parmi les rédacteurs de l'*Histoire universelle*, en 38 vol. in-4, ouvrage informe, qui n'a pu être accueilli que dans un siècle de frivolité et d'insouciance pour toutes sortes de vérités (voyez *Journ. hist. et litt.* 15 janvier 1781, p. 93). Il mourut à Londres en 1765, âgé d'environ 65 ans; et laissa un manuscrit pour être publié après sa mort; c'est l'*Histoire* de sa vie, écrite en anglais, et imprimée à Londres en 1764, in-8.

PSAMMENIT fut le 479ᵉ et dernier roi d'Egypte de la dynastie des Séites, la 26ᵉ des races royales qui gouvernèrent ce pays. Psamménit monta, dit-on, sur le trône après Amasis, son père, vers l'an 526 avant J. C. Cambyse lui déclara la guerre, et l'attaqua devant Péluse, mit son armée en fuite, et s'empara de la ville. Le vainqueur, profitant de la superstition des Egyptiens, avait mis à la tête de son armée les animaux que ce peuple honorait comme ses dieux; ce qui empêcha les Egyptiens de se défendre comme ils auraient pu. (Le roi d'Egypte fut envoyé à Suse, après avoir vu égorger sa femme et ses enfans, et mourut ensuite empoisonné par ordre de Cambyse, qui l'accusait d'avoir voulu soulever les Egyptiens.) Psamménit est le seul des anciens rois d'Egypte sur lequel l'histoire profane nous apprend quelque chose de positif. Tout ce qui précède, dans Hérodote, n'est que mêlé de fables. On prétend même que cet Amasis qu'on lui donne pour père est le roi d'Assyrie Nabuchodonosor (*voyez* ce nom). Après Psamménit, l'Egypte est restée aux rois de Perse jusqu'à Alexandre le Grand.

PSAMMITIQUE, roi d'Egypte, né à Saïs, capitale de la Basse-Egypte, était fils de Bocchoris, qui fut tué par Sabacos, roi d'Ethiopie, lorsque celui-ci s'empara de l'Egypte. (L'Egypte avait alors douze rois (l'an 667 avant J. C.). Psammitique ouvrit ses états aux Grecs, qui l'aidèrent à triompher de ses rivaux, et il demeura seul souverain de l'Egypte.) Tout ce qu'on en a raconté appartient aux temps fabuleux, ainsi que l'histoire de Sabacos, par lequel on le fait tuer. *Voyez* SABACOS.

PSAPHON, Lybien, qui, voulant se faire reconnaître comme dieu, amassa un grand nombre d'oiseaux. Il leur apprit à répéter ces mots *Psaphon est un grand dieu*. Quand il les crut assez instruits, il les lâcha sur des montagnes, qu'ils firent retentir de ces mêmes mots. Les habitans de la Libye, frappés de ce prétendu prodige, regardèrent Psaphon comme un dieu, et lui décernèrent les honneurs divins.

PSEAUME (Nicolas), en latin *Psal-*

meus, fils d'un simple laboureur de Chaumont-sur-Aire, village du diocèse de Verdun, dut son éducation à un de ses oncles, abbé de Saint-Paul de Verdun, qui l'éleva avec soin, et lui résigna son abbaye en 1538. Il se fit prémontré en 1540, et l'année d'après il fut fait docteur de Sorbonne. Il fut pourvu de l'évêché de Verdun en 1548, par la résignation que lui en fit le cardinal Jean de Lorraine. Il assista en cette qualité au concile de Trente, et s'y signala par son éloquence. On a de lui : 1° un Journal de ce qui s'est fait au concile de Trente : ouvrage curieux, qui a été donné au public par le Père Hugo, prémontré, dans son recueil intitulé : *Sacræ antiquitatis Monumenta ;* 2° un écrit intitulé : *Préservatif contre le changement de religion*, Verdun, 1563, in-8 : ouvrage qui conserva à l'Eglise quelques-uns de ses enfans, disposés à s'en séparer. Pseaume mourut le 10 août 1575, dans sa ville épiscopale, emportant avec lui les regrets de ses ouailles.

PSELLUS (Michel), auteur grec, sous le règne de l'empereur Constantin Ducas, qui le fit précepteur de son fils Michel Parapinace, laissa quelques ouvrages : 1° *De quatuor mathematicis*, Bâle, 1556, in-8 ; 2° *De Lapidum virtutibus*, grec et latin, avec les notes de Philippe-Jacques Maussac et de Jean-Etienne Bernard, Toulouse, 1615, in-8; Leyde, 1745, in-8 ; 3° *De operatione dæmonum*, grec et latin, Paris, 1623, in-8 ; Kiell, 1688, in-12 ; et dans la *Bibliothèque des Pères.* Ce traité a été traduit en français par Gaulmin. 4° *De victus ratione libri duo*, Bâle, 1529, in-8, traduit par Georges Valla; 5° *Synopsis legum versibus græcis edita, cum latina interpretatione Fr. Bosqueti*, Paris, 1632, in-8. Psallus fut enveloppé dans la disgrâce de Michel Parapinace, qui fut détrôné par Nicéphore Botoniate en 1078. On le dépouilla de ses biens, et on le relégua dans un monastère, où il mourut la même année.

PTOLÉMÉE-LAGUS ou Soter roi d'Egypte. (Il fut le fondateur de la dynastie macédonienne qui rétablit la monarchie égyptienne détruite par Cambyse. *Voyez* Psamménit. (Il naquit l'an 360 avant J. C., et était fils d'Arsinoé, concubine de Philippe de Macédoine. Ce prince la maria, dès qu'elle fut enceinte, à Lagus, homme de basse extraction, qui fut depuis l'un des gardes d'Alexandre le Grand. Ptolémée, élevé à la cour de ce conquérant, devint l'un de ses plus intimes favoris, et eut grande part à ses conquêtes. Après la mort d'Alexandre, Ptolémée eut l'Egypte en partage, dans la distribution qui fut faite de ses états, l'an 325 avant J. C. Quoiqu'il ne prît point encore le titre de *roi*, c'est toutefois de ce temps qu'il faut compter les années de l'empire des nouveaux rois d'Egypte surnommés *Lagides.* Le premier soin de Ptolémée fut de profiter des troubles de Cyrénaïque en Libye pour s'en rendre Maître. Perdicas, régent du royaume de Macédoine, se préparait à marcher contre lui ; mais la réputation que Ptolémée s'était faite par sa douceur, son équité, sa sagesse et sa modération, attira beaucoup de monde dans son parti. Perdicas fut vaincu, et massacré par sa propre armée, qui offrit la régence de l'empire à son rival. Ptolémée refusa ce titre, qu'il regardait comme plus dangereux qu'utile à ses intérêts. Pour s'assurer la possession de l'Egypte par la conquête des provinces voisines, il se rendit maître de la Célésyrie et de la Phénicie par ses généraux, entra dans la Judée, prit Jérusalem, et emmena plus de 100, 000 captifs en Egypte, du nombre desquels il choisit 30, 000, à qui il donna la garde des places les plus importantes de ses états. Il invita aussi les Juifs à venir s'établir dans Alexandrie, pour achever de la peupler, et il leur accorda le droit de bourgeoisie. Ptolémée passa ensuite dans l'île de Chypre, et s'en rendit maître. De là il alla mettre le siége devant Gaza, défendue par Démétrius, sur lequel il remporta une victoire signalée. Le vainqueur, non seulement donna au vaincu la permission de faire enterrer ses morts, mais il ne garda aucun prisonnier, et lui renvoya tous ses bagages sans rançon. Cette victoire mit Ptolémée en possession de la Phénicie et de la Syrie.

Tyr et Sidon rentrèrent sous son obéissance. Cependant Démétrius lève de nouvelles troupes, et, de concert avec son père Antigone, il porte la guerre en Egypte, qu'il fut forcé d'abandonner. Désespéré d'avoir manqué son coup, il assiégea Rhodes, que Ptolémée secourut. Les Rhodiens, pénétrés de reconnaissance, donnèrent à leur libérateur le surnom de *Soter* ou de *Sauveur*. Après plusieurs autres tentatives de Démétrius, Ptolémée resta paisible possesseur d'un grand nombre d'états, et nomma pour son successeur Ptolémée Philadelphe, qu'il plaça lui-même sur le trône. Il mourut quelque temps après, l'an 285 avant J. C., à 75 ans, après en avoir régné 40. Ce roi avait établi à Alexandrie une académie appelée le *muséon;* modèle ou cause occasionelle des académies qui se sont successivement formées en divers pays, et dont l'Europe est aujourd'hui couverte : dans l'état de dégradation où sont les sciences, ce sont autant de foyers d'ignorance et de sottise, qui ne tendent qu'à la subversion des idées saines. Sous le règne de ce prince, fut élevée la fameuse tour du fanal de l'île de Pharos, mise au nombre des sept merveilles du monde. Cette tour était construite de marbre blanc, ou, selon Pline, de pierres blanches, et l'on y entretenait continuellement du feu pour servir de guide aux matelots.

PTOLÉMÉE II ou PHILADELPHE, fils du précédent, né dans l'île de Cos, vers l'an 309 avant J. C., succéda, l'an 285 avant J C., à son père, qui de son vivant l'avait déjà associé à l'empire. Il fut surnommé *Philadelphe*, amateur de son frère, par antiphrase ou contre-vérité, parce qu'il en avait fait mourir deux. Ptolémée chercha l'amitié des Romains, qui lui envoyèrent des ambassadeurs pour conclure un traité d'alliance. Il distribua à chacun des députés une couronne d'or; ils en ornèrent ses statues. Flatté de cette politesse généreuse, Philadelphe leur fit de magnifiques présens, qu'ils portèrent au trésor public, à leur retour à Rome. Cependant il s'élevait plusieurs rebelles en Egypte. Magès, son frère utérin, trama une conspiration contre lui; mais elle fut bientôt éteinte par la mort du coupable. Quatre mille Gaulois méditaient la conquête de l'Egypte. Ptolémée sut conduire les conjurés dans une île du Nil où ces barbares, investis de tous côtés, périrent par leur propre fureur ou par la faim. Tranquille après ces agitations passagères, il travailla à attirer dans son royaume le commerce maritime. Dans ce dessein, il bâtit, sur la côte occidentale de la mer Rouge, une ville à laquelle il donna le nom de sa mère *Bérénice;* mais ce port n'étant pas commode, on se servait de celui de Myros-Hormos, qui n'en était pas éloigné. C'était là que venaient aborder les richesses de l'Arabie, de l'Inde, de la Perse et de l'Ethiopie; et, pour faciliter les transports des marchandises, on construisit un canal, depuis le Nil, dont il tirait ses eaux, jusqu'au port de Myros-Hormos. Ptolémée fit équiper deux flottes, l'une dans la mer Rouge, et l'autre dans la Méditerranée, et par ce moyen, il s'assura tout le commerce du levant et du couchant. Antiochus *Theos*, ou le *Dieu*, roi de Syrie, marcha contre Ptolémée, avec toutes les forces de Babylone et de l'Orient; mais les troubles élevés dans ses états le forcèrent à faire la paix. Les conditions du traité furent, que le roi de Syrie répudierait Laodice, sa femme et sa sœur; qu'il épouserait Bérénice, fille de Ptolémée, et que déshéritant les enfans du premier lit, il assurerait la couronne à ceux qui naîtraient de ce mariage. Conditions barbares et contre la nature, qui prouvent, autant que l'assassinat de ses frères, que Ptolémée, pour aimer les sciences, n'en était ni plus juste ni plus humain. L'alliance des deux rois fut conclue à ces conditions, et Ptolémée, malgré son grand âge et ses infirmités, conduisit lui-même la princesse jusqu'à Séleucie, port de mer proche l'embouchure de l'Oronte, rivière de Syrie, où Antiochus la vint recevoir. Ptolémée, dans le séjour qu'il fit en Syrie, fut frappé d'admiration pour une statue de Diane, et l'obtint d'Antiochus; mais à peine cette statue fut-elle transportée à Alexandrie, qu'Arsinoé, femme de Ptolémée,

tomba malade. Cette reine crut voir en songe Diane elle-même, qui se plaignait d'avoir été ainsi enlevée de son temple. Quoi qu'il en soit de ce rêve, il est certain, par une multitude d'exemples, que Dieu réprouve la violation des temples, même païens, faite par ceux qui n'ont pas d'autre culte, parce que c'est une insulte faite à la religion en général, et l'effet de l'impiété est partout détestable. (*Voyez* BRENNUS.) « J'ai vu, dit un » auteur de ce siècle, des chrétiens se » scandaliser de ces observations; *comme* » *si Dieu*, disaient-ils, *s'intéressait aux* » *idoles et aux cultes superstitieux.* » Mais il s'intéresse moins encore à une » impiété absolue, le plus funeste com- » me le plus punissable des crimes. Dé- » molir des pagodes, pour élever sur » leurs débris des temples au vrai Dieu, » c'est la plus sainte des œuvres : mais » attaquer les faux cultes parce qu'on » n'en veut aucun, c'est la disposition » d'esprit la plus détestable. Aussi tou- » tes les histoires sont-elles remplies d'é- » vénemens qui châtient l'impiété, quel » qu'en soit l'objet. *Voyez* le traité *de* » *Sacrilegiorum vindictis et pœnis*, *ex* » *christianis et gentilibus historicis col-* » *lectus*, qui peut servir de pendant à » celui de Spelman. » Le roi, voulant guérir l'esprit inquiet de la reine, renvoya la statue en Syrie. La mort de cette princesse, arrivée peu de temps après, accabla Ptolémée de douleur : ce monarque l'avait aimée constamment. Il donna son nom à plusieurs villes qu'il fit bâtir, et lui rendit, après sa mort, tous les honneurs qu'il put imaginer. Il avait, entre autres, formé le projet d'élever à sa mémoire un temple, dont la voûte devait être revêtue de pierres d'aimant, pour y tenir la statue d'Arsinoé suspendue en l'air ; mais la mort de Dinocrate, fameux architecte, qui avait donné le dessin de ce temple, empêcha l'exécution de ce projet ridicule et insensé. Ptolémée Philadelphe ne survécut pas long-temps à Arsinoé ; il mourut dans la 64e année de son âge, et l'an 246 avant J. C. Ce prince enrichit la bibliothèque d'Alexandrie des livres les plus rares et les plus curieux qu'il put trouver dans toutes les parties du monde connu. Lorsqu'il mourut, elle était composée de 200,000 volumes, et ses successeurs l'augmentèrent jusqu'au nombre de 700, 000. (*Voyez* DÉMÉTRIUS de Phalère.) « Il ne » faut pas croire, au reste, » dit un auteur moderne, « que cette fameuse » bibliothèque surpassât celles de l'em- » pereur à Vienne, et du roi de France, » qui n'ont que 300,000 volumes, ni » même la plupart de nos bibliothèques » un peu considérables. Ces volumes » étaient des rouleaux qui contenaient » très peu de choses. Un ouvrage divisé » en 50 livres donnait autant de rou- » leaux, et ces livres, comme l'on sait, » n'avaient jamais beaucoup d'étendue ; » on en peut réduire cent et plus en un » de nos *in-folio*. Il faut observer encore » que tous ces livres étaient écrits à la » main, et ne pouvaient concentrer dans » le même espace autant de choses que » des livres imprimés, et enfin qu'ils » n'étaient écrits que d'un côté, comme » encore aujourd'hui les livres chinois ; » c'est pour cela que saint Jean parle, » comme d'un livre extraordinaire, de » celui qui était *scriptus intus et fo-* » *ris*. » On sait que c'est Ptolémée Philadelphe qui a fait traduire en grec les livres sacrés des Juifs ; et c'est sans doute la plus sage et la plus utile des opérations faites sous son règne. *Voyez* ARISTÉE, ÉLÉAZAR, MASCLEF.

PTOLÉMÉE III ou ÉVERGÈTE, *le Bienfaisant*, fils et successeur du précédent, monta sur le trône 246 ans avant J. C. Il entreprit de venger la mort de Bérénice sa sœur, mariée à Antiochus le Dieu. Il se rendit maître de la Syrie et de la Cilicie, passa l'Euphrate et soumit tout jusqu'au Tigre. Il était sur le point de faire d'autres conquêtes, lorsqu'une révolte l'obligea de revenir dans ses états. Le vainqueur emporta avec lui des richesses immenses, et plus de 2500 statues, dont la plus grande partie avait été enlevée dans les temples d'Egypte, lorsque Cambyse en avait fait la conquête. Les Egyptiens, charmés de revoir leurs dieux, depuis long-temps captifs chez

une nation étrangère, lui donnèrent par reconnaissance le nom d'*Evergète*, c'est-à-dire *Bienfaisant*. Il eut ensuite un démêlé avec les Juifs. La fin du règne de Ptolémée fournit peu d'événemens. Ce prince, profitant des douceurs de la paix, s'occupa à faire fleurir les sciences, et à augmenter la fameuse bibliothèque d'Alexandrie. Il mourut l'an 221 avant J. C. après un règne de 27 ans. *Voyez* ONIAS II.

PTOLÉMÉE IV ou PHILOPATOR, roi d'Egypte, ainsi nommé par dérision, parce qu'on l'accusa d'avoir empoisonné Ptolémée-Evergète, son père, auquel il succéda l'an 221 avant J. C., fut un monstre de cruauté. Il se défit de sa mère, de son frère, de sa sœur et de sa femme. Adonné aux passions les plus brutales, il fit régner avec lui la licence et la débauche; ce qui lui fit donner le surnom mérité de *Tryphon*. Antiochus le Grand, roi de Syrie, lui ayant déclaré la guerre, Ptolémée marcha contre son agresseur à la tête d'une puissante armée, et alla camper dans les plaines de Raphia. Théodote, officier du monarque syrien, voulant terminer la guerre par un coup hardi, pénètre dans le camp des Egyptiens, entre dans la tente de Ptolémée, tue son médecin, qu'il prend pour ce prince. Cette hardiesse hâta la bataille. Antiochus fut vaincu, et obtint la paix; mais sa défaite fit rentrer la Célésyrie et la Palestine sous la domination de Ptolémée. Le vainqueur parcourut alors les provinces conquises par ses armes. Il entra dans Jérusalem et alla au temple; mais voulant pénétrer jusque dans le sanctuaire, malgré l'opposition des Juifs, il fut arrêté par la main de Dieu. De retour en Egypte, il voulut se venger de cet affront. Il ordonna qu'on exposât un grand nombre de Juifs dans la place destinée à la course des éléphans, pour les faire écraser sous les pieds de ces animaux, qui tournèrent leur fureur contre les spectateurs. Ce prodige calma la colère de Ptolémée, et depuis il combla la nation juive de bienfaits. Il signala ensuite sa magnificence envers les Rhodiens, désolés par un horrible tremblement de terre. Les dernières années de son règne furent marquées par une ambassade de la part des Athéniens, et par le renouvellement de l'alliance avec les Romains. Il mourut l'an 204 avant J. C., usé de débauches et comblé de malédictions, après un règne licencieux et cruel de 17 ans. Les femmes tinrent le sceptre pendant tout ce règne, et l'état n'en fut pas gouverné avec plus de douceur.

PTOLÉMÉE V ou ÉPIPHANES, monta sur le trône d'Egypte à l'âge de 4 ans, après la mort de son père, Ptolémée-Philopator, l'an 204 avant J. C. Il fut en danger d'être mis à mort durant sa minorité, par ceux qui avaient le soin de sa tutelle, et fut redevable de sa couronne à la fidélité de ses sujets et à la protection des Romains; car Antiochus le Grand, voulant profiter de la faiblesse de l'âge de ce prince pour s'emparer de ses états, envahit la Syrie et la Palestine, que les généraux de Ptolémée reprirent quelque temps après. Mais l'année suivante le roi de Syrie, ayant battu l'armée des Egyptiens, conquit de nouveau la Célésyrie et la Palestine. Les Juifs, s'empressant de lui porter les clefs de leurs villes, l'aidèrent encore à chasser les garnisons des Egyptiens. Ils lui demeurèrent attachés, jusqu'à ce qu'ils retournèrent sous l'obéissance du roi d'Egypte, par le mariage de ce prince avec Cléopâtre, fille d'Antiochus, qui céda les deux provinces contestées pour la dot de la princesse. Ptolémée, ayant été déclaré majeur, fut placé sur le trône avec beaucoup de magnificence, et honoré du surnom d'*Epiphanes*, c'est-à-dire Illustre, surnom qu'il ne mérita pas long-temps. Dès qu'il fut maître, il s'abandonna aux déréglemens les plus infâmes. A des rois corrompus il faut des ministres qui leur ressemblent. Aristomène, son tuteur, son conseil et son soutien, homme d'un esprit éclairé, d'une âme pleine de noblesse, fut empoisonné par ses ordres. L'Egypte ne fut plus qu'un chaos. L'humeur féroce du roi souleva plusieurs villes. Celle de Lycopolis éclata la première, et fut forcée de se rendre. Ptolémée char-

gea Polycrate, grand ministre et grand général, de réduire les autres rebelles, et ce héros les eut bientôt fait rentrer dans le devoir. Quatre des principaux conjurés furent chargés d'aller renouveler à Alexandrie leur serment de fidélité. Le roi avait promis de leur pardonner ; mais à peine furent-ils arrivés, qu'il les fit attacher nus à son char, et après les avoir traînés dans toute la ville, il les envoya au supplice. Ce monstre ne survécut pas long-temps à cette barbarie. Comme il avait le dessein de faire la guerre au roi de Syrie, on lui demanda où il prendrait l'argent nécessaire pour cette expédition ? il répondit que *ses amis étaient son argent*. Les principaux de la cour conclurent, de cette réponse ambiguë, que le roi en voulait à leurs biens et même à leurs personnes, et ils le firent empoisonner l'an 180 avant J. C., la 28e année de sa vie, et la 24e de son règne.

PTOLÉMÉE VI ou PHILOMÉTOR, ainsi nommé par ironie, parce qu'il détestait Cléopâtre, sa mère, monta sur le trône d'Egypte après la mort de Ptolémée-Epiphanes, son père, l'an 180 avant J. C. C'est sous le règne de ce prince que fût bâti par Onias III, dans la préfecture d'Héliopolis, le temple surnommé *Onion*. (*Voy.* ONIAS III.) Ptolémée mourut entre les mains des médecins, qui voulaient faire sur lui l'opération du trépan, pour le guérir d'une blessure qu'il avait reçue à la tête, dans une bataille contre Alexandre Bala, roi de Syrie. Il fut vainqueur ; mais la victoire lui coûta cher. On place sa mort l'an 146 avant J. C.

PTOLÉMÉE-PHYSCON, ou *le Ventru*, avait d'abord régné quelque temps avec son frère Philométor. Il s'empara, après sa mort, du trône d'Egypte, l'an 146 avant J. C., au préjudice de la veuve et du fils de son frère. Ceux-ci, soutenus par une petite armée de Juifs, marchèrent à Alexandrie pour disputer la couronne à l'usurpateur ; mais un ambassadeur romain qui se trouvait à Alexandrie amena les choses à un accommodement. On convint que Physcon épouserait Cléopâtre, veuve de son frère, dont le fils serait déclaré héritier de la couronne, et qu'en attendant, Physcon en jouirait toute sa vie. Leur mariage ayant été conclu, Physcon fut reconnu roi, et le jour même des noces il tua le jeune prince entre les bras de sa mère. Ses vices et ses cruautés excitèrent une indignation générale. On conspira contre lui, et il eût été détrôné sans la prudence d'Hyéras, son premier ministre. Enfin, sa tyrannie monta à un tel point, que les habitans d'Alexandrie se réfugièrent dans les pays étrangers, et laissèrent la ville presque déserte. Pour repeupler cette ville, il fallut accorder de grands priviléges à ceux qui voulurent s'y établir ; mais peu d'hommes eurent ce courage. Parmi les réfugiés d'Alexandrie, il y eut beaucoup de grammairiens, de philosophes, de géomètres, de médecins, de musiciens et d'artistes, qui portèrent le goût des sciences et des beaux-arts dans l'Asie mineure et dans les îles voisines. Les nouveaux habitans d'Alexandrie y brisèrent ses statues. Ptolémée, croyant que Cléopâtre, qu'il venait de répudier, était auteur de cette action, fit tuer Memphitis, son fils et le sien, jeune prince de grande espérance ; il ordonna qu'on coupât son corps en morceaux, et envoya ce fatal présent à Cléopâtre, le jour même de la naissance de cette princesse. Un si affreux spectacle inspira l'horreur qu'il méritait. On leva contre le tyran une armée, dont la reine donna le commandement à Marcias ; mais elle fut vaincue. Ptolémée, après cette victoire, voulut assurer la couronne à l'aîné de ses fils, qu'il avait eu de sa dernière femme, et, dans ce dessein, il le maria à Cléopâtre sa fille, suivant l'infâme coutume du pays, où le roi et la reine étaient souvent frère et sœur, mari et femme. Il mourut l'année d'après, l'an 116 avant J. C., souillé de tous les vices de l'esprit et du cœur, et surnommé *Cacourgète*, c'est-à-dire Malfaisant ; surnom bien digne d'un tyran.

PTOLÉMÉE-LATHYRE, ainsi appelé à cause d'un poireau qu'il avait au nez, eut à peine succédé à son père Physcon, l'an 116 avant J. C., que Cléopâtre

sa mère, soutenue des forces d'Alexandre Jannée, roi des Juifs, le chassa du trône pour mettre à sa place Ptolémée son frère, et le força de se retirer à Chypre. Lathyre, pour se venger du monarque juif, entra dans son royaume, et après avoir emporté Azoth, il livra bataille à ce prince, qu'il rencontra près d'Azoph sur le Jourdain. La victoire fut long-temps disputée ; mais enfin Lathyre rompit l'armée des Juifs, et en fit un grand carnage ; 50,000 restèrent sur la place, et le vainqueur s'étant répandu dans les bourgs, fit égorger les femmes et les enfans, et les fit jeter dans des chaudières d'eau bouillante, pour inspirer plus de terreur à l'ennemi. Lathyre ayant tenté en vain de rentrer en Egypte, se retira dans l'île de Chypre; mais il fut rappelé après la mort de Ptolémée-Alexandre, qui fut tué par un pilote, l'an 88 avant J. C. Il mourut environ 8 ans après.

PTOLÉMÉE-AULÈTES, c'est-à-dire *Joueur de flûte*, fils naturel de Ptolémée-Lathyre, monta sur le trône d'Egypte, l'an 73 avant J. C., après Alexandre III. Pour s'y affermir, il donna à César 6000 talens; mais les levées extraordinaires dont il surchargeait son peuple, la lâche indifférence avec laquelle il laissa le peuple romain s'emparer de l'île de Chypre, ses crimes et ses débauches, irritèrent les Alexandrins à un tel point, qu'on déclara Bérénice, l'aînée de ses enfans, reine à sa place. Aulètes aborda à l'île de Rhodes, où Caton était depuis plusieurs jours. Le roi le fit avertir de son arrivée; mais le fier sénateur attendit qu'il vînt le trouver; et, sans daigner se lever, il blâma ouvertement Ptolémée de ce qu'il abandonnait son royaume pour devenir le client et le jouet des grands de Rome : il lui conseilla de retourner en Egypte, et offrit de l'accompagner pour être médiateur entre lui et ses sujets. Ptolémée méprisa ces sages conseils, et continua sa route vers Rome, où il comptait trouver du secours pour rentrer dans son royaume. Les Alexandrins, craignant que le séjour de Ptolémée auprès des Romains n'eût pour eux des suites funestes, envoyèrent cent des plus notables de la ville, afin de justifier dans le sénat leur conduite, et d'exposer les excès et les vexations de Ptolémée. Mais ce prince fit égorger la plus grande partie de ces citoyens députés, et gagna les autres par des présens. Cependant les affaires de Ptolémée traînaient en longueur. Ses ennemis, et un prétendu oracle de la Sibylle, directement contraire à ses intérêts, lui ôtèrent l'espérance de régner de nouveau en Egypte. Il se retira à Ephèse, dans le temple de Diane. Bérénice, sa fille, avait épousé Archélaüs, prêtre d'une ville de Pont, avec lequel elle partageait son trône; mais Ptolémée, ayant été rétabli par Gabinius, lieutenant de Pompée, il fit mourir sa fille, et mourût lui-même peu de temps après, l'an 51 avant J. C., fit un testament par lequel il donnait la couronne aux aînés des deux sexes, et ordonnait le mariage entre le frère et la sœur, suivant la coutume incestueuse du pays; et, comme l'un et l'autre étaient fort jeunes, il les mit sous la protection du sénat romain.

PTOLÉMÉE ou DENYS, surnommé BACCHUS, roi d'Egypte, succéda à son père Aulètes, avec Cléopâtre, l'an 51 avant J. C. C'est lui qui eut la lâche cruauté de faire mourir Pompée son bienfaiteur, après la bataille de Pharsale. Il ne fut pas plus fidèle à César, car il lui dressa des embûches à Alexandrie; mais ce héros en sortit victorieux. (Ptolémée avait eu plusieurs différends avec sa sœur Cléopâtre, qui était son aînée. Leurs flottes allaient se livrer bataille lorsque César arriva en Egypte. Il prit le parti de Cléopâtre, retint le roi prisonnier, et soutint plusieurs combats contre les Egyptiens, commandés par Achillas et Arsinoë, sœur puînée de Cléopâtre. C'est pendant cette guerre qu'un incendie consuma la bibliothèque d'Alexandrie, qui contenait 400,000 volumes. César, ayant reçu des secours de Rome, entra dans Alexandrie, rendit la liberté à Ptolémée, qui recommença la guerre. César lui livra bataille; Ptolémée fut vaincu et se retrancha auprès du Nil. César vint l'attaquer, culbuta ses troupes, et, dans sa

fuite, Ptolémée se noya dans le Nil, l'an 46 avant Jésus-Christ.)

PTOLÉMÉE-MENNÉUS, roi de Chalcide, vers l'an 30 avant J. C., fit alliance avec Alexandre, fils d'Aristobule, prince des Juifs. Après la mort de son allié, occasionée par Scipion, il envoya Philippion son fils offrir à Alexandra, sœur du malheureux Alexandre, une retraite honorable dans ses états. Mais s'étant aperçu que Philippion avait conçu de l'amour pour la princesse, il le tua de sa propre main, et força Alexandra à recevoir aux pieds des autels sa main fumante, encore du sang de son fils.

PTOLÉMÉE-MACRON, fils de Borymène, avait reçu de Philométor le gouvernement de l'île de Chypre. Il livra ensuite cette île à Antiochus Epiphanes, qui lui donna le commandement des troupes qu'il avait dans la Phénicie et la Célésyrie. Il se laissa corrompre par argent, et fit déclarer innocent l'impie Ménélaüs par Antiochus (II. *Mach.* 4). Après la mort d'Epiphanes, ses ennemis le noircirent dans l'esprit du jeune Eupator, en le représentant comme le protecteur des Juifs, et ils le forcèrent de s'empoisonner.

PTOLÉMÉE, fils d'Abobi, gendre de Simon Machabée, gouverneur du château de Doch et de la plaine de Jéricho, conçut le barbare dessein de se défaire de son beau-père et de ses fils, pour s'emparer seul du gouvernement de la Judée. Simon, qui était alors occupé à visiter les places de son état, arriva à Jéricho, l'an 135 avant Jésus-Christ, avec sa femme et ses fils, Mathatias et Judas, et alla loger chez son gendre au château de Doch. Ptolémée leur fit un grand festin, et, au milieu du repas, des gens qu'il avait apostés entrèrent dans la salle, tuèrent Simon et quelques-uns des siens, et retinrent prisonniers sa belle-mère et ses deux fils. Aussitôt il manda à Antiochus Sidètes ce qu'il avait fait, et le pria de lui envoyer du secours pour délivrer le pays du joug des Machabées. Il envoya en même temps des gens à Gazara pour tuer Jean Hyrcan, dernier fils de Simon, et d'autres à Jérusalem, avec ordre de se saisir de la montagne du temple; mais Dieu fit échouer les projets de cet ambitieux. Hyrcan, averti à temps, se mit en défense, et se sauva à Jérusalem; il quitta ensuite cette ville, dont il fit fermer les portes, et vint assiéger Ptolémée dans son château. Ce barbare lui fit lever le siége, en faisant déchirer à coups de fouet sa mère et ses frères; il les fit ensuite mourir, et s'enfuit auprès de Zénon, tyran de Philadelphie. (I. *Mach.* 16.)

PTOLÉMÉE (Claude), mathématicien de Péluse, surnommé par les Grecs *très divin* et *très sage*, florissait à Canope, près d'Alexandrie, sous l'empire d'Adrien et de Marc-Aurèle, vers l'an 138 de Jésus-Christ. Il est célèbre par son *Système du monde*, dans lequel il place la terre au centre de l'univers. Sa *Géographie* est un ouvrage nécessaire pour la connaissance du monde ancien. La 1re édition est de Bologne, 1462, in-fol. et la meilleure celle de Bertius, 1619, in-fol. On fait cas aussi de celle de Servet, Lyon, 1535, in-fol. réimprimée avec des changemens et des retranchemens en 1541. Outre sa *Géographie*, Ptolémée a donné plusieurs savans ouvrages sur l'astronomie, publiés à Bâle, 1551, in-fol. Les principaux sont: 1° l'*Almageste* ou *Compositio magna.* On trouve dans ce livre un catalogue des étoiles fixes, formées d'après les observations de l'auteur et celles d'Hipparque. On y compte 1022 étoiles, dont les longitudes et les latitudes sont déterminées. (*Voyez* HIPPARQUE, FLAMSTEED.) Enfin cet ouvrage est singulièrement estimable, par la démonstration que Ptolémée y donne du mouvement des étoiles fixes sur le centre de l'écliptique. 2° *De judiciis astrologicis*; 3° *Planisphærium*; 4° *Harmonicorum libri tres*, Oxford, 1682, in-4. Son système du monde a été adopté pendant plusieurs siècles par les philosophes et par les astronomes. Tycho l'a perfectionné et dégagé de divers embarras. Les savans d'aujourd'hui l'ont abandonné pour suivre le système de Copernic: reste à savoir si cette préférence n'aura pas le sort général des opinions humaines.

PTOLÉMÉE, dit *de Lucques*, parce que, selon quelques écrivains, il était né dans cette ville au 14e siècle, et que, selon d'autres, il y avait fait un long séjour, embrassa l'ordre de Saint-Dominique. Il s'appliqua particulièrement à l'étude de l'histoire sacrée et profane ; mais, voulant pénétrer trop avant dans la mysticité, et en dire plus que ce que nous dit l'Ecriture sainte sur l'incarnation du Verbe, il s'égara. Il osa avancer dans un sermon prêché à Mantoue, que Jésus-Christ avait été formé dans le cœur de la sainte Vierge, et non dans ses entrailles. Une proposition aussi singulière obligea ses supérieurs à lui imposer silence. Il se tut en chaire, et il parla par ses livres, qui ne valent guère mieux que ses sermons. Les principaux sont : 1° des *Annales* en latin, depuis 1060 jusqu'en 1303. On les trouve dans la Bibliothèque des Pères. 2° une *Chronique des papes et des empereurs* dans la même langue, réimprimée à Lyon en 1619, in-4.

PTOLOMEI (Jean-Baptiste), né à Pistoie en Toscane, entra chez les jésuites, et fut fait, malgré lui, cardinal par Clément XI. Cette dignité ne changea rien dans sa manière de vivre. Il continua de demeurer au Collége romain, se contentant de deux petites chambres, et mangeant à la table commune. Il mourut le 18 janvier 1726. Il passait pour un des plus savans de l'Europe; et les ouvrages qu'il a donnés au public soutiennent cette opinion, surtout son *Cours de philosophie*, où l'on découvre des vues vastes et hardies, qui donnent des explications aussi neuves que simples et finies.

PUBLICI (Aymond de), des comtes de Plosasci, docteur en droit, co-seigneur de Publici (*Publiciarum*), près de Turin, après avoir rempli divers emplois, devint conseiller du grand conseil de Charles II, duc de Savoie. Ce prince l'envoya comme ministre en différentes cours, à Rome et en France. Ce fut lui qu'il chargea, en 1529, d'aller à Venise revendiquer ses droits à la couronne de Chypre. Il assista, avec le duc de Savoie, à Bologne, au couronnement de Charles-Quint; l'année suivante, il fut nommé président du sénat de Chambéry, et il conserva cette place jusqu'aux troubles de l'année 1536, qui l'obligèrent de se retirer chez lui. Accusé d'être favorable au parti du duc de Savoie, il fut arrêté et conduit dans le château de Turin, en 1542. Son procès fut instruit, et il fut relégué à Montferrand en Auvergne. Après y avoir fait venir sa femme, ses enfans et sa bibliothèque, il exerça sa profession de jurisconsulte dans les siéges de Riom, de Clermont et de Monferrand. Il s'appliqua particulièrement à composer une *Conférence du droit écrit avec les Coutumes d'Auvergne*, ouvrage plein d'érudition, qui est peu lu aujourd'hui.

PUBLIUS-SYRUS, poète mimique latin, natif de Syrie, florissait à Rome l'an 44 avant J. C. Il fut amené esclave, et tomba entre les mains d'un maître qui l'éleva avec soin et l'affranchit fort jeune. Syrus se distingua dans la poésie mimique, c'est-à-dire dans des satires mises en action sur le théâtre. (*Voyez* LABÉRIUS.) On a de cet auteur des *Sentences* en vers ïambes libres, rangées dans l'ordre alphabétique. Accarias de Sérione l'a traduit en français, Paris, 1736, in-12. Les meilleures éditions sont celle de Tanneguy Le Fèvre, et celle d'Havercamp, ornée de remarques, in-8, Leyde, 1708, avec les *Sentences* de Sénèque. (La plus récente et la plus complète est celle donnée par J. C. Orellius, Leipsick, 1822, in-8, *Cum notis variorum*, avec la traduction grecque de Scaliger.)

PUBLIUS, un des principaux habitans de l'île de Malte, reçut saint Paul et le défraya avec toute sa suite durant trois jours. Saint Paul guérit de la fièvre le père de Publius (*Act.* 28). On assure qu'il se fit chrétien, et fut le premier évêque de cette île. Quelques auteurs croient qu'il était gouverneur de l'île pour les Romains, parce qu'il est nommé *princeps insulæ*; mais dans l'Ecriture sainte ce mot se prend souvent pour un homme puissant et distingué.

* PUCCI (Antoine), poète italien, né à Florence vers 1460, d'un père qui était fondeur de cloches, exerça lui-même cet état pendant plusieurs années.

En même temps qu'il travaillait avec son père, il trouvait le moment d'aller dans un couvent de religieux prendre des leçons de grammaire latine et de rhétorique. Quelques *Poésies légères* qu'il publia lui acquirent une certaine réputation littéraire. Il quitta son premier état, et, à l'aide d'un puissant Mécène, dont il avait su capter la bienveillance, il occupa plusieurs places dont les émolumens le mirent à portée de se livrer à son goût pour la poésie. Il ne traita cependant que le genre *badin*, et fut un des premiers qui introduisirent dans la poésie ce ton joyeux et burlesque adopté par d'autres poètes, et notamment par Berni, qui le rendit plus général dans son *Orlando innamorato*, et qui fut appelé *Bernesco*, du nom de ce dernier. L'Arioste, Lippi dans son *Malmantile racquistato*, Tassoni dans sa *Secchia rapita*, Fortiguerra dans le *Ricciardetto*, portèrent ensuite ce genre au point de perfection dont il était susceptible. On aurait souhaité qu'en l'adoptant ils se fussent bornés à ridiculiser les vices et les travers des hommes, sans tomber dans ces expressions trop libres, dans ces équivoques indécentes qui insultent à la morale et souvent même à la religion. Les compositions poétiques de Pucci se trouvent insérées dans plusieurs recueils italiens, et notamment dans celui intitulé *Scelta di varie poesie*, choix de poésies diverses. Il mourut au commencement du 16e siècle.

* PUCCI (François), écrivain controversiste, né à Florence dans le 16e siècle, avait à peine terminé ses études qu'il vint à Lyon pour se livrer au commerce. Mais dégoûté de cette carrière par suite des liaisons qu'il avait eues avec quelques protestans, il embrassa une partie de leurs opinions, et alla à Oxford étudier la théologie. Après y avoir reçu en 1574 le degré de maître-ès-arts, il publia un traité : *De fide in Deum, quæ et qualis sit*, dans lequel il combattit le parti calviniste qui dominait dans cette université. Obligé de quitter Oxford où ses opinions lui avaient fait des ennemis, il se rendit à Bâle, et s'y lia avec Faust Socin dont il embrassa la doctrine. Malheureusement pour le repos de Pucci, il avait fait connaître ses sentimens sur la grâce universelle : les théologiens bâlois qui ne partageaient pas son avis le forcèrent à quitter leur ville. Pucci retourna à Londres : ses opinions manifestées avec trop de licence le firent mettre en prison. Quand il eut recouvré la liberté, il alla en Hollande, d'où il entretint avec Socin une correspondance active; cependant il le combattit sur certains points dans un traité : *De immortalitate naturali primi hominis ante peccatum*. Après avoir habité ensuite Anvers et Cracovie, il se fixa quelque temps à Prague, où il fit une rétractation publique de ses erreurs en 1595 entre les mains du nonce du pape qui avait eu avec lui quelques conférences. Après sa rétractation, Pucci fut ordonné prêtre et devint secrétaire du cardinal Pompéi d'Aragon, chez lequel il mourut en 1600. Il existe une dissertation intitulée : *De vita, fatis, operibus et opinionibus Fr. Puccii Filidini*; elle est insérée dans la *Nuova raccolta Calogerana*, t. 30, Venise, 1776.

PUCELLE (L'abbé René) naquit à Paris, en 1655, de Claude Pucelle, avocat au parlement, et de Françoise de Catinat, sœur du maréchal du même nom. Il se consacra d'abord à l'état ecclésiastique; mais, peu de temps après, le goût des armes l'emporta sur cette première destination. Après avoir fait quelques campagnes en qualité de volontaire, il voyagea en Italie et en Allemagne. De retour à Paris, il reprit l'habit ecclésiastique, se fit ordonner sous-diacre, étudia en droit, et fut reçu conseiller-clerc au parlement de Paris, en 1684, s'escrima, en 1713, contre l'*Histoire des jésuites de Jouvenci*, et en 1714 il se déchaîna contre la bulle *Unigenitus*. Après la mort de Louis XIV, en 1715, il eut une place dans le conseil de conscience, établi par le duc d'Orléans, régent du royaume. La vivacité avec laquelle il continua de favoriser la cause des anticonstitutionnaires le fit exiler dans son abbaye de Saint-Léonard de Corbigni, dont il avait été pourvu en 1694.

Il mourut à Paris en 1745, à 90 ans.

PUCELLE D'ORLÉANS. (*Voyez* JEANNE D'ARC.)

* PUCKERIDGE (B.), Irlandais, né en 1730, fut l'inventeur de l'*harmonica*. Le son produit par le frottement d'un doigt mouillé avec un verre à boire (en 1760) éveilla son attention. Après plusieurs observations, il essaya de former un nouvel instrument de musique, et il y parvint en plaçant sur une table un certain nombre de verres de diverses grandeurs, et à moitié remplis d'eau; il en tira des sons variés, put jouer un morceau tout entier. Cette invention fut connue par le docteur Franklin, qui la perfectionna, et l'*harmonica* devint un instrument à la mode dans toute l'Europe. Puckeridge mourut à la fleur de son âge. *Voyez* le grand ouvrage de *Physique* de Biot.

PUFFENDORF (Samuel de), publiciste et historien, né à Chemnitz, village de Misnie, en 1632, d'une famille luthérienne, était fils du ministre de ce village. Après avoir étudié à Leipsick, il devint en 1658 gouverneur du fils de Coyet, ambassadeur du roi de Suède à la cour de Danemark. Il se rendit avec son élève à Copenhague; mais à peine y fut-il arrivé, que la guerre s'étant allumée entre le Danemark et la Suède, il fut arrêté avec toute la maison de l'ambassadeur. Puffendorf, pendant sa prison, qui dura 8 mois, réfléchit sur ce qu'il avait lu dans les ouvrages de Grotius, mit ses réflexions en ordre, et les publia à La Haye en 1660, sous le titre d'*Elémens de la Jurisprudence universelle*. Ce premier essai lui acquit une telle réputation, que Charles-Louis, électeur palatin, fonda en sa faveur une chaire de droit naturel dans l'université d'Heidelberg. Puffendorf demeura dans cette ville jusqu'en 1670, que Charles XI, roi de Suède, le fit son historiographe. Il s'attacha ensuite à l'électeur de Brandebourg, qui le fit conseiller d'état, et le chargea d'écrire l'histoire de l'électeur Guillaume le Grand. Il mourut à Berlin en 1694, à 62 ans. Parmi les ouvrages qui lui ont fait un nom, on distingue : 1° *Histoire de Suède, depuis l'expédition de Gustave-Adolphe en Allemagne, jusqu'à l'abdication de Christine*, c'est-à-dire depuis 1628 jusqu'en 1654, Utrecht, 1686, in-fol.; 2° *Histoire de Charles-Gustave*, en 2 tomes in-fol., Nuremberg, 1696, en latin, et imprimée en français dans la même ville, 1698, in-fol.; 3° *Histoire de Frédéric-Guillaume le Grand, électeur de Brandebourg*, Berlin, 1695, 2 vol. in-fol., en latin. Cette histoire, tirée des archives de la maison de Brandebourg, essuya plusieurs retranchemens pendant le cours de l'impression; il est rare de trouver des exemplaires sans corrections. 4° *Elementorum jurisprudentiæ universalis libri duo*, à La Haye, en 1660; à Iéna, 1669, avec un appendix *de Sphæra morali*, qui est d'une autre main; 5° une édition des *Miscellanea laconica Joannis Meursii*, Amsterdam, 1661, in-4, et de la *Grèce ancienne*, de Jean Lauremberg, 1661, in-4; 6° *Severini de Mozanbano, de statu imperii germanici*, Genève, 1667, in-12, souvent réimprimé depuis, et traduit en plusieurs langues, quoique vivement censuré par plusieurs savans. Puffendorf, déguisé sous les noms de *Mozanbanus*, veut y prouver que l'Allemagne est un corps de république, dont les membres mal assortis font un tout monstrueux. La traduction française est de Savinien d'Alquier, Amsterdam, 1669, in-12. 7° Un recueil de *dissertations académiques*, en latin, 1668, in-8; 8° une *Description historique et politique de l'empire du pape*, en allemand, production partiale, que les fanatiques du parti protestant ont traduite en flamand et en latin. On la trouve dans l'ouvrage suivant, édition de 1742. 9° *Introduction à l'Histoire des principaux Etats qui sont aujourd'hui dans l'Europe*, en allemand, 1682, avec une suite en 1686, et une addition contre Varillas en 1722. Ce livre fut traduit en français par Claude Rouxel; et en 1722, un anonyme rectifia cette traduction, continua l'ouvrage, l'enrichit de notes, et publia le tout à Trévoux, sous le titre d'Amsterdam, en 7 vol. in-12. (*Voyez* BRUZEN DE LA MARTINIÈRE.) (M. de Grace

en a donné depuis une nouvelle édition, considérablement augmentée, en 8 vol. in-4. Quelque mérite qu'ait cet ouvrage, il faut convenir qu'il est fort au dessous de la réputation dont il a joui, et sur laquelle on revient tous les jours. « La nar» ration de Puffendorf, dit un critique, » est maigre; on n'en peut supporter la » lecture sans ennui, et partant sans » profit pour le commun des hommes. » Son histoire est un squelette, où il *man» que*, comme le disait Lucien, *la chair et » les couleurs.* » 10° *Traité du droit naturel et des gens*, imprimé, pour la 1re fois, en 1672, à Leyde, en allemand. En 1684, il en fit faire une seconde édition à Francfort, augmentée d'un quart. Ce traité fut traduit en français par Jean Barbeyrac, avec des notes, et imprimé à Amsterdam en 1734, 2 vol. in-4. On l'a réimprimé en latin à Francfort, 1744, 2 vol. in-4. Il publia un abrégé de cet ouvrage sous le titre de *Devoir de l'homme et du citoyen*, traduit en latin à Edimbourg, in-8; et en français, par Barbeyrac, 1718, 2 vol. in-8. Si Puffendorf eut des approbateurs, il ne manqua pas de critiques, contre lesquels il n'oublia pas aussi de se défendre. Le recueil de ce qui fut dit de part et d'autre forme un livre, imprimé, dès l'an 1686, à Francfort, sous le titre d'*Eris scandica.* Quelque chose qu'on ait dit des traités de Puffendorf, il est certain qu'il a rectifié et étendu quelques principes de Grotius; mais son protestantisme est moins modéré et moins équitable envers les catholiques que celui du jurisconsulte hollandais. Le compilateur Fébronius a fort mal à propos transcrit un grand nombre de passages de Puffendorf, pour rendre l'Eglise romaine odieuse; de tels témoignages ne prouveront jamais rien dans l'esprit des gens équitables. Les éditions de Puffendorf, publiées en France dans ces derniers temps, doivent être prises avec précaution. Les éditeurs ont encore donné de l'extension aux principes libéraux de l'auteur. (L'analyse des ouvrages de Puffendorf, qui sont au nombre de 20, se trouve dans l'*Eloge* de M. Lenich (1797), dans les *Mémoires* de l'académie de Stockolm, 1802.)

* PUFFENDORF (Isaïe), frère de Samuel, naquit à Fleh, en Misnie, en 1628, fit ses études avec tant de succès, qu'avant même qu'il les eût terminées on lui offrit des places aussi honorables que lucratives. Il les remplit, dès sa première jeunesse, dans son propre pays, fut chargé ensuite de plusieurs missions importantes auprès de diverses cours, et il demeura dans quelques-unes en qualité de résident. Il est auteur d'un ouvrage intitulé: *Anecdotes de Suède*, ou *Histoire secrète de Charles XI*, 1716, in-8, et d'un autre qui a pour titre *Opuscula juvenilia*, 1699, in-8, qui contiennent différentes dissertations sur les druides, les lois saliques, la théologie de Platon. Puffendorf mourut à Ratisbonne en 1690.

PUGATSCHEW ou POUGATSCHEW, fameux rebelle et imposteur, se fit passer pour le fils de Pierre II, empereur de Russie, et excita de grands troubles dans quelques provinces de Russie, particulièrement dans celles d'Astracan et d'Orembourg. Il fut pris et exécuté à Moscou, le 21 janvier 1775. « Les progrès rapides » et effrayans de cette révolte ont été, sui» vant l'observation d'un politique, la suite » de la faute grossière que fit Pierre Ier » de transférer sa résidence et de placer » la métropole de l'empire sur les bords de » la Baltique. »

PUGET (Pierre), sculpteur, peintre et architecte, né à Marseille en 1622, mort dans la même ville en 1695, (appartenait à une famille distinguée; et l'un de ses ancêtres, Jean Puget, fut quatre fois premier consul d'Aix, de 1541 à 1570. Simon, arrière-petit-fils de Jean, était architecte et père de celui qui forme le sujet de cette *Notice.*) Pierre annonça dès l'enfance ce qu'il devait être un jour. Il construisit une galère, n'étant âgé que de seize ans. Il séjourna à Florence et à Rome. De retour dans sa patrie, à 21 ans, il inventa, pour orner les vaisseaux, ces belles galeries que les étrangers ont imitées. Puget se faisait aussi un grand nom par ses tableaux; mais une maladie lui fit abandonner cet art, pour ne plus se livrer qu'à la sculpture. Foucquet le chargea d'aller choisir en Italie de beaux blocs

de marbre. Ce ministre ayant été disgracié, ce fut un obstacle au retour de Puget. Il fit plusieurs grands morceaux à Gênes, et, pour le duc de Mantoue, ce magnifique bas-relief de l'Assomption, auquel le chevalier Bernin ne put refuser ses éloges. Colbert le rappela, et lui fit donner une pension de 1200 écus. Ses morceaux de sculpture pourraient être comparés à ceux de l'antiquité, pour le grand goût et la correction du dessin, pour la noblesse et l'expression de ses caractères, pour la beauté de ses idées, et l'heureuse fécondité de son génie. Puget a dessiné sur le vélin des *marines*, morceaux précieux pour le goût et l'exécution. (Il peignit plusieurs tableaux pour différentes villes de Provence. L'*Annonciation*, la *Visitation*, le *Sauveur du monde*, le *Baptême de Constantin*, celui *de Clovis*, sont au musée de Marseille. On voit à Versailles de belles statues de cet artiste, comme un *Milon*, *Anosomède*, un grand bas-relief, représentant *Alexandre et Diogène*. L'académie de Marseille a proposé en 1801 son *Éloge* : M. Eméric-David a obtenu le prix en 1807).

* PUGET ou Puget - Barbantane (Paul-François-Hilarion-Bienvenu, marquis de), né à Paris le 20 mars 1754, embrassa la cause de la révolution qu'il défendit par sa plume et par son épée. En 1790 il fut nommé maréchal de camp, et fut employé, en 1792, dans la 8e division militaire. Dans la discussion qui s'éleva entre les Marseillais et les soldats du régiment suisse d'Ernest, il se déclara pour les premiers et contribua au désarmement de ces militaires. Peu de temps après il fut destitué et traduit devant un conseil de guerre ; mais il fut acquitté. Nommé commandant de la même division, il fut chargé de l'organisation du comtat d'Avignon que divers commissaires avaient tentée inutilement : il l'acheva promptement, et sans qu'une goutte de sang eût été répandue : ce qui lui valut le grade de lieutenant-général. Ayant obtenu le commandement d'une division à l'armée des Pyrénées, il se distingua dès le commencement de cette guerre ; et, lorsque le général Deflers fut mort, il eut provisoirement le commandement en chef de l'armée. Malgré la faiblesse des Français, attaqués par les Espagnols plus nombreux, il sauva Perpignan par l'activité, le zèle et l'intelligence qu'il mit à organiser un nouveau corps d'armée à Salces. Il se distingua à Peirestorte, contint l'ennemi, et l'empêcha de s'étendre dans le midi de la France. Différentes contrariétés qu'il éprouva, sans doute comme ancien noble, le déterminèrent à donner sa démission. Bientôt il fut arrêté à Toulouse et conduit à Paris. Il n'obtint sa liberté qu'après le 9 thermidor, et vécut dès lors dans la retraite. Il en sortit pour prendre le commandement successif des 2e, 9e et 8e divisions militaires. Mais dégoûté du despotisme de Buonaparte, il donna une deuxième fois sa démission. En 1815 il vint habiter Paris, où il est mort le 27 mars 1828. Il a laissé des *Mémoires politiques* que l'on dit très-curieux.

* PUGLIESE (Guillaume), savant ecclésiastique napolitain, né vers l'an 1050, vivait sous le fameux chevalier normand, Robert Guiscard. Pugliese était à la cour d'Urbain II, et fut toujours très attaché à la famille de Guiscard. Le pontife le chargea en 1092 d'écrire un *Poème* latin sur ses exploits et les hauts faits d'armes des Normands dans la Calabre, jusqu'à la mort de Robert, arrivée en 1085. Cet ouvrage, que l'auteur dédia à Roger, fils de Robert, mérita les éloges d'Urbain et des hommes instruits de cette époque ; on en fit plusieurs copies que le temps a fait disparaître. Ce poème fut enfin trouvé dans le monastère de Becholvino, par Jean Tirenco Nautenco, avocat du fisc de Rouen. On ignore s'il a obtenu les honneurs de l'impression, dont on le jugeait digne.

* PUGLIOLA (Barthélemi de la), historien italien, naquit à Bologne le 15 octobre 1378. A l'âge de 15 ans, il entra dans l'ordre des mineurs conventuels, où il acquit de vastes connaissances en philosophie et en théologie. Il professa ces deux sciences dans le couvent de son pays, et en d'autres du même ordre, dans diverses villes d'Italie. Il se distingua

aussi dans la prédication, notamment à Rome, et devint vicaire de son ordre, qu'il gouverna avec sagesse. Le Père de la Pugliola a écrit en outre une excellente *Chronique* de Bologne. Il l'avait extraite en partie des manuscrits de Jacques Bianchetti, lesquels étaient sans ordre, et manquaient d'un grand nombre de dates importantes. Cette chronique commence à l'année 1362, et finit en 1407. Elle fut continuée par d'autres écrivains jusqu'à l'année 1471, et a été publiée par Muratori, qui l'avait trouvée dans la bibliothèque de Modène, et qui l'inséra dans son grand ouvrage des *Ecrivains d'Italie*, tome 18, pag. 230. Le Père de la Pugliola mourut le 10 février 1436, âgé de 58 ans.

* PUGNANI (Guetano), célèbre violoniste piémontais, né à Turin en 1728, reçut dès sa plus tendre jeunesse des leçons de J. B. Somir, l'un des élèves les plus distingués de Sorelli. Après avoir parcouru une partie de l'Europe, il revint dans sa patrie, où il fonda une école de violon, qui a produit de très bons violonistes. Il fit aussi représenter sur le théâtre royal de Turin, dont il dirigeait l'orchestre : *Issea*, *Thamas-Kouli-Kan, Achille in Sciro. Demofonte e Demetrio a Rodi.* Il mourut en 1798. Peu d'artistes ont su mériter comme lui l'admiration pour leur talent et l'estime pour leur personne. Jamais il ne paraissait en public, sans être somptueusement paré. Il conservait aussi dans son maintien beaucoup de dignité. Le grandiose de son exécution répondait parfaitement à cet extérieur qui frappait tous les yeux.

* PUIFFERRAT (Pierre), grand-vicaire de Sens, né le 29 décembre 1744, à Lavanpot, dans le diocèse de Limoges, fit ses études au collége de Magnac-Laval, et professa la rhétorique dans cet établissement, après avoir été ordonné prêtre en 1769. Il devint ensuite aumônier de M. d'Argentré, évêque de Limoges, et fut bientôt élevé à la dignité, alors très considérée, de chantre de la collégiale de St.-Martial de cette ville. En 1786 le même prélat le choisit pour l'un de ses grands-vicaires. L'abbé Puifferrat suivit son évêque dans l'émigration ; il ne le quitta qu'en 1801, pour faire un petit voyage en France et revoir sa famille ; mais il retourna bientôt auprès de son protecteur qui mourut en 1808 dans le pays de Munster. L'abbé Puifferrat revint alors se fixer dans son pays natal. Un sentiment de délicatesse l'empêcha d'accepter le titre de vicaire-général que lui offrait M. Du Bourg, alors évêque de Limoges : il crut, qu'après avoir été si long-temps attaché à un évêque non démissionnaire, il ne convenait pas de recevoir le titre de vicaire-général d'un prélat qui avait accepté le siége de M. d'Argentré : du reste aucune idée de schisme ou d'opposition n'entrait dans son refus. Nommé chanoine honoraire de Limoges, il consentit à prendre trois ans après la cure de Magnac-Laval qu'il occupa jusqu'en 1819. M. de Cosnac, ayant été nommé évêque de Noyon, s'empressa d'offrir à l'abbé Puifferrat la place de grand-vicaire, qu'il accepta pour se réunir à un ami et à un compagnon d'exil. Ce fut à Meaux et en 1819 qu'eut lieu cette réunion. L'abbé Puifferrat suivit M. de Cosnac à Sens : c'est dans cette ville qu'il est mort le 8 décembre 1831. Sa foi vive, ses grandes vertus, la droiture de son esprit et la franchise de son caractère, son obligeance et l'agrément de son commerce étaient des qualités rares dans le siècle où nous vivons. Personne ne saurait dire le bien qu'il fit dans les diocèses de Limoges, de Meaux et de Sens.

* PUISAYE (Joseph, comte DE), lieutenant-général des armées royales, né à Mortagne d'une bonne famille du Perche fut destiné dans sa jeunesse à l'état ecclésiastique, et fit en conséquence quelques études à St.-Sulpice ; mais son goût l'entraîna vers la carrière des armes qu'il embrassa et dans laquelle il se distingua par sa valeur et ses talens. Cependant, après avoir été sous-lieutenant dans le régiment de Conti (cavalerie), et ensuite capitaine dans les dragons de Lanan, il se retira dans sa famille, mécontent qu'il était de ne s'être pas élevé au gré de ses désirs. Son père étant mort, il recueillit la part de sa succession et acheta une charge dans les Cent-Suisses de la

maison du roi ; ce qui lui donna le rang de colonel. En 1789 il fut nommé député de la noblesse du Perche aux états-généraux; sa conduite fut dirigée dans ces circonstances orageuses par les principes de fidélité monarchique, et par conséquent il vota avec la minorité. Il signa la protestation du 24 juin 1790 contre le décret du 19 du même mois qui portait l'abolition de la noblesse; du reste il se fit peu remarquer : en général on le regardait comme un partisan de la constitution anglaise. Après la session, il se retira en Normandie ; en 1791 il fut élevé au grade de maréchal-de-camp et de commandant de la garde nationale d'Evreux ; en 1793 il fut adjoint au général Wimpfen, en qualité de chef de son état-major, et commanda, au mois de juin, l'avant-garde de l'armée de l'Eure qui marcha contre la Convention. Battu à Pacy-sur-Eure, il se retira en Bretagne : sa tête fut mise à prix. Puisaye, bravant dès lors une multitude de dangers, rallia et réorganisa dans le département d'Ille-et-Villaine les débris du parti de la *chouannerie* auquel les frères *Chouans* avaient donné leur nom : il se mit en rapport avec d'autres chefs royalistes, créa un conseil militaire, mit en circulation du papier-monnaie, envoya des émissaires à Londres, reçut des secours du cabinet anglais et des pouvoirs du comte d'Artois. Il publia des proclamations, et devint en quelque sorte le centre et l'âme de la confédération vendéenne. Dans toutes ces circonstances, il déploya beaucoup d'activité et de talent. Convaincu que les royalistes ne pourraient réussir dans leurs tentatives, sans être fortement appuyés par les Anglais, il subordonna toutes ses opérations aux volontés du gouvernement britannique. Plus d'un Vendéen rougit de cette humiliation à laquelle il condamnait son parti, et il y en avait qui allaient jusqu'à regarder le comte de Puisaye comme un faux-frère. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que le gouvernement anglais fut un auxiliaire perfide, et que, si des fautes furent commises par les royalistes, on doit moins leur attribuer le mauvais succès des armées vendéennes qu'aux piéges que leur tendirent des alliés qui ne voulaient que la perte des Français et non le triomphe des Bourbons. Quoi qu'il en soit, le comte de Puisaye passa en Angleterre dans le mois de septembre 1794 ; il s'aboucha avec les ministres, auxquels il proposa le plan d'une descente dans la Bretagne. Telle fut l'origine de la malheureuse expédition de Quibéron, qui échoua d'une manière si déplorable. La division entre les chefs royalistes (le comte de Puisaye commandait les troupes de l'intérieur, et M. d'Hervilly était à la tête des émigrés), et l'incroyable activité des généraux républicains, surtout de Hoche, furent sans contredit les principales causes de ces désastres ; mais on rendit le comte de Puisaye responsable de l'issue malheureuse de cette expédition qu'il avait provoquée, et il y eut contre lui un concert de plaintes et de reproches tant des royalistes du dedans que des émigrés. Le comte de Puisaye qui était parvenu à s'échapper de Quibéron fut regardé par les uns comme un traître, par d'autres comme un lâche. Cependant il rentra en Bretagne; mais, mal vu de tous ceux avec lesquels il avait combattu, il lui fut plus facile de se garantir des embûches que lui tendaient les républicains que de l'animadversion des royalistes; il eut des démêlés fort désagréables avec les agens du roi, et surtout avec M. d'Avaray, ministre de Louis XVIII ; enfin dégoûté d'une carrière si périlleuse et si agitée, il retourna en Angleterre. Il obtint des ministres anglais un établissement dans le Canada avec une somme d'argent pour son exploitation; il se rendit donc en Amérique où il fut suivi d'une partie des officiers qui lui étaient restés attachés. A l'époque du traité d'Amiens, il retourna à Londres où il trouva les mêmes préventions; elles furent augmentées encore par la publication de ses *Mémoires* qui parurent en 6 vol. de 1803 à 1808. Cette justification un peu volumineuse, dans laquelle il traitait avec beaucoup de hauteur et de dureté plusieurs royalistes distingués, fut réfutée à Londres dans les feuilles périodiques et dans plusieurs brochures. Sa

disgrâce fut complète. Fort sensible à l'opinion qu'avaient conçue de lui les princes, il s'était fait naturaliser en Angleterre où il avait obtenu une pension. Il ne rentra point en France à la restauration; il est mort le 13 octobre 1827 à Hammersmith près de Londres où il résidait : il avait reçu les secours de la religion, des mains d'un pieux prélat, M. Weld, évêque d'Amiclée. Le comte de Puisaye se plaignait souvent de l'ingratitude des hommes; il est à regretter qu'il ait mis dans sa défense une amertume qui n'a pu qu'accroître les préventions formées contre lui. Ses *Mémoires* contiennent du reste des faits curieux et sont nécessaires pour quiconque veut connaître l'*Histoire du parti royaliste* pendant la révolution. *Voyez* l'*Histoire de la Vendée* par Beauchamp, *les lettres sur la Chouannerie* et les autres écrits relatifs à cette époque.

PUISIEUX (Philippe-Florent de), né à Meaux en 1713, mort à Paris en 1772, était avocat au parlement de Paris. Il cultiva moins la jurisprudence que la littérature. Nous avons de lui un grand nombre de traductions de livres anglais, dont quelques-unes sont utiles. Telles sont celles de la *Grammaire géographique de Gordon*, in-8; de l'*Histoire navale d'Angleterre*, en 3 vol. in-4; de la *Grammaire des Sciences philosophiques*, des *Élémens des sciences et des arts*, etc., etc. Il a aussi traduit quelques romans et quelques autres brochures anglaises, dont la plupart ne méritaient pas de passer la mer.

PUISIEUX. *Voyez* Brulart.

PUJOS (André), né à Toulouse en 1730, et peintre de l'académie de cette ville, se distingua dans le dessin et la peinture en miniature, puis s'attacha aux portraits, genre où il excella. Il peignit presque tous les hommes qui avaient quelque célébrité en France.

* PUJOL (Alexandre-Denys-Joseph de), député à l'assemblée des notables, né en 1737, mort le 30 août 1816, avait été prévôt, puis chef de la ville de Valenciennes. Il était, avant la révolution, commissaire principal des guerres en Hainaut. Il est auteur de la *Galerie historique universelle*, dont il a publié 18 livraisons. Il a en outre laissé en manuscrit le *Manuel de l'homme de bien*.

* PUJOULX (Jean-Baptiste), littérateur, né à St.-Macaire, département de la Gironde en 1762, mort à Paris le 17 avril 1821, se fit connaître d'abord par des articles de journaux qui annonçaient du goût, de la facilité et des connaissances : ainsi, il a travaillé au *Journal de la littérature française et étrangère*, à la *Gazette de France*, au *Journal de Paris*, et au *Journal de l'Empire*. Il a publié : 1° *le Livre du second âge*, ou *Instructions amusantes sur l'Histoire naturelle des animaux*, 1800, in-8; 3e édition, 1803; 2° *Paris à la fin du 18e siècle*, ou *Esquisse historique et morale des monumens et des ruines de cette capitale, de l'état des sciences, des arts et de l'industrie à cette époque, ainsi que des mœurs et des ridicules de ses habitans*, 1800 et 1801, in-8; 3° *Promenades au Jardin des Plantes, à la Ménagerie et dans les galeries du muséum d'histoire naturelle*, 1804, 2 vol. in-18; 4° *Le naturaliste du second âge*, destiné à servir de suite et de complément au *Livre du second âge*, 1805, in-8; 5° *Leçons de physique à l'école polytechnique sur les propriétés générales des corps*, précédées d'une introduction, 1805, in-8; 6° *La Botanique des jeunes gens*, 1810, 2 vol. in-8; 7° *Promenades au marché aux fleurs*, ou *la Botanique du second âge*, 1811, in-12; 8° l'*Astrologue parisien*, ou *le Nouveau Matthieu Laensberg*, année 1812 jusqu'à 1817; 9° *Minéralogie à l'usage des gens du monde*, 1813, in-8; 10° *Louis XVI peint par lui-même*, ou *Correspondance et autres écrits de ce monarque*, 1817, in-8. Lorsque Pujoulx composa cet ouvrage, il croyait authentique *la Correspondance* apocryphe *de Louis XVI*. 11° Plusieurs *comédies* et *opéras*, qui ont eu peu de succès. Pujoulx a fourni aussi quelques articles à la *Biographie universelle* de Michaud. *Voyez* Mahul, *annuaire nécrolog.* tom. 2, p. 266.

PULCHÉRIE (Ælia-Pulcheria-Augusta, Sainte), impératrice, fille de l'empereur

Arcadius, et sœur de Théodose le Jeune, naquit l'an 399 à Constantinople, et fut créée Auguste en 414, et partagea avec son frère la puissance impériale. Après la mort de Théodose, arrivée en 450, sainte Pulchérie fit élire Marcien, et l'épousa, plutôt pour avoir un soutien qui l'aidât à porter le poids de la couronne, que pour avoir un époux. Elle lui fit promettre qu'il garderait la continence avec elle. Le concile de Chalcédoine assemblé en 457, par Marcien, à la prière de saint Léon, la combla d'éloges. Elle les méritait par sa p été et par son zèle. Cette princesse aimait les lettres et les cultivait. Elle mourut en 454, à 55 ans. Voltaire ménage peu cette princesse dans la préface du commentaire sur la *Pulchérie* de Corneille.

PULCHRE (François Le), seigneur de la Mothe-Messemé, était originaire d'Angleterre, et son père avait la charge de sur-intendant auprès de Marguerite, reine de Navarre, qui demeurait ordinairement à Mont-de-Marsan. Le Pulchre y naquit vers l'an 1540, suivit, dès sa première jeunesse, la carrière des armes, se trouva à la bataille de Dreux (1562). Il fut envoyé par Charles IX à la reine sa mère, Catherine de Médicis, pour apprendre de ses nouvelles, et celles de la paix, dont cette princesse s'occupait dans ce moment. Le Pulchre resta toujours attaché à la cour, et la suivit à Paris, à Saint-Germain, etc. Il se distingua dans toutes les guerres qui eurent lieu à cette époque, et, en récompense, Charles IX le nomma gentilhomme ordinaire de sa chambre. Le Pulchre mourut dans un âge très avancé, et a laissé un ouvrage assez singulier par le titre, et par la bizarrerie du stile, mais qui contient plusieurs faits historiques assez curieux et intéressans; cet ouvrage a pour titre : *Les sept livres des honnêtes plaisirs de M. de la Mothe-Messemé, chevalier de l'ordre du roi, et capitaine de cinquante hommes d'armes de sa majesté. Chaque livre est intitulé du nom d'une des planètes, qui est un discours en forme de chronologie, où sera véritablement discouru des plus notables occurrences de nos guerres civiles et de divers accidens de l'auteur dédié au roi; plus un mélange de divers poèmes, d'élégies, stances et sonnets*, etc., Paris, 1587.

PULCI (Louis), poète italien, né à Florence en 1432 d'une famille noble, et chanoine de cette ville, est auteur d'un long poème intitulé : *Morgante maggiore*, espèce de poème épique, où il y a quelque imagination, mais peu de jugement, encore moins de goût, et où l'auteur fait un mélange bizarre du sérieux et du comique le plus bas. Il se permet en outre des plaisanteries révoltantes sur des matières sacrées, et même des obscénités grossières. Quelques critiques italiens, Varchi, entre autres, ont mis bien arbitrairement Pulci au dessus de l'Arioste. (Il n'a de commun avec ce grand poète qu'une licence très répréhensible dans quelques images. L'académie de la *Crusca* a mis le *Morgante* parmi les ouvrages classiques, non quant à la composition, mais sous le rapport du stile, qui est le plus pur toscan. Pulci fut l'inventeur du poème héroï-comique. Il publia en outre le *Credo* et *la confession à la Vierge*, petits poèmes en tercets; le dernier est suivi de quelques poésies pieuses, de deux comédies et de plusieurs *Sonnets*.) On ignore l'année de sa mort. Zilioli, auteur d'une histoire manuscrite des *Vies des poètes italiens*, a dit, mais sans preuves, que ce poète était mort à Padoue, et qu'on lui avait refusé la sépulture comme à un excommunié. — Luc et Bernard Pulci, frères de Louis, se distinguèrent aussi dans la poésie. Le premier est principalement connu par deux poèmes : *Il Ciriffo calvaneo*, dont la meilleure édition est celle de Venise, 1518, in-8; *Il Driadeo*, Florence, 1479, in-4. Le second a composé un *Poème* sur la passion de J. C., et une Traduction en vers des *Bucoliques* de Virgile.

* PULGAR (Ferdinand de), célèbre écrivain, surnommé par ses compatriotes le *Plutarque espagnol*, naquit à Pulgar près de Tolède, en 1436. Il était d'une ancienne et illustre famille, et son père fut attaché à la cour de Jean II et de Henri IV; le jeune Pulgar y fut élevé, et reçut

une éducation digne de sa naissance à une époque où les lettres reflorissaient en Espagne, par les soins et la protection du premier de ces monarques. Dans les différends qui eurent lieu entre Henri IV et sa sœur Isabelle de Castille, Ferdinand de Pulgar suivit le parti de cette princesse; et quand, après la mort de Henri IV, elle s'assit sur le trône avec Ferdinand le Catholique, roi d'Aragon, les deux augustes époux appelèrent auprès d'eux le fidèle Pulgar, et le nommèrent leur secrétaire intime. Peu de temps après, Pulgar remplit une mission difficile auprès de la cour de France, et il s'en acquitta avec honneur. A son retour, il fut créé conseiller d'état, et résida plusieurs années à la cour. Pour mieux se livrer à l'étude, qui était sa passion favorite, il se retira dans sa patrie; la reine Isabelle le rappela en 1482, et le fit nommer historiographe des rois catholiques. Il les suivit dans leurs voyages, leurs expéditions, et fut témoin oculaire des faits qu'il raconte dans sa *Chronique* de ce règne si glorieux pour l'Espagne (*Cronica de los reyes don Fernando y Dona Isabel*, Saragosse, 1567, in-fol.) Elle fut imprimée pour la première fois en 1488, in-4; mais elle ne portait pas le nom de Pulgar. Le stile en est simple, mais noble; et il est surtout remarquable par la concision et l'exactitude des faits. On cite parmi ses autres ouvrages *Les grands hommes de la Castille*, Séville, 1500; *Lettres à la reine Isabelle*, Alcala, 1528, Madrid, 1775, in-8. « Ces deux ouvrages, dit le » savant Capmani, apprennent plus à » connaître les hommes que la plus » grande partie des histoires. » Ferdinand de Pulgar mourut vers 1479.

PULLUS ou POULLAIN (Robert), théologien anglais, fit ses études à Paris avec distinction. A son retour en Angleterre, vers 1130, il rétablit l'académie d'Oxford, et fut pourvu de l'archidiaconé de Rochester. Quelque temps après, le pape Innocent II l'appela à Rome, où il fut fait cardinal par le pape Célestin II, en 1144, et chancelier de l'Eglise romaine par Luce II. Le Père Mathou, bénédictin, publia en 1655 ses trois livres des *Sentences*, in-fol. Il est encore auteur de *Commentaires* sur les Psaumes et sur l'Apocalypse, et d'autres ouvrages. Il mourut vers 1150.

PULMANN (plus connu sous le nom de Théodore POELMANN), né à Cranenbourg, dans le duché de Clèves, vers 1510. Quoique d'une condition obscure, et obligé de vivre du travail de ses mains, il se rendit habile dans les belles-lettres et dans la critique grammaticale. Son application principale fut de corriger les poëtes latins sur d'anciens manuscrits, et d'en donner de bonnes éditions chez Plantin, à Anvers; il y servit de correcteur d'imprimerie pendant 16 ans. On a de lui des éditions d'*Arator*, de *saint Paulin*, de *Virgile*, de *Lucain*, de *Juvénal*, d'*Horace*, d'*Ausone*, de *Claudien*, d'*Esope*, de *Térence*, de *Suétone*, etc. Il mourut à Salamanque en Espagne.

* PULTENEY (William), comte de Bath, né en 1682 d'une ancienne famille du comté de Leicester, fut appelé jeune encore à la chambre des communes, sous le règne de la reine Anne : il se prononça fortement contre le ministère que cette princesse avait choisi en 1710 parmi les torys. Il se montra ensuite un des partisans de Georges Ier, à son avénement au trône, et ce monarque le nomma secrétaire de la guerre en 1714, et ensuite trésorier de l'épargne. Forcé par ces deux places de communiquer souvent avec lord Walpole, premier ministre, pendant quelque temps ils parurent l'un et l'autre vivre en parfaite harmonie; mais cette harmonie ne dura pas long-temps. Pulteney, que ses talens rendaient orgueilleux, ne tarda pas à censurer toutes les mesures et les propositions du ministre avec une opposition si tenace et un tel acharnement, que le roi lui-même effaça en juillet 1731 son nom de la liste des conseillers privés, et le dépouilla de ses charges. Pulteney prononça à cette occasion, dans la chambre des communes, ce fameux discours où, entre autres choses, « il compare le ministère anglais à un empirique, qui traite la nation comme un malade, et ne sait, parmi les diffé-

rens remèdes qu'il lui propose, en trouver de réellement efficaces. » Sa disgrâce ne fit qu'accroître sa popularité, qui le maintint de plus en plus dans son inflexible opposition. Le ministre Walpole avait bien raison de dire « qu'il craignait plus sa langue qu'une épée acérée dont il serait menacé. » Pulteney l'emporta enfin, et lord Walpole fut contraint de résigner sa place. Son adversaire fut rappelé au conseil privé, et nommé pair avec le titre de comte de Bath. L'influence dont il jouit le reste de sa vie à la cour le dédommagea, sans doute à ses yeux, des applaudissemens populaires qu'il ne pouvait plus obtenir et qu'il affectait de dédaigner. Il mourut le 8 juin 1764, à l'âge de 82 ans, emportant la réputation d'un homme habile; mais non désintéressé. Il avait publié plusieurs pamphlets politiques, et dans ce genre de composition, aucun écrivain de son temps ne put l'égaler. Il eut aussi beaucoup de part à la rédaction du journal *The Crafstman* (l'Artisan). On a aussi de lui des *Poésies* assez estimées.

* PULTENEY (Richard), médecin et botaniste anglais, naquit en 1730 à Longhborough dans le comté de Leicester. Il fut d'abord apprenti chez un apothicaire, et étudia ensuite la médecine. Reçu docteur à Edimbourg en 1764, il exerça cet art à Leicester. S'étant livré avec ardeur à l'étude de la botanique, il composa sur cette science beaucoup de *Mémoires*, qui se trouvent dans *Gentleman's Magazine*, avec d'autres, du même auteur, sur les antiquités. Après avoir été pendant quelque temps le médecin du comte de Bath dont il était parent, il se fixa à Blanford, canton de Dorset, où il acquit une grande réputation, et mourut en 1801. On a encore de lui: 1° *Revue générale des écrits de Linnée*, 1782, in-8; 2° *Essais historiques et biographiques sur les progrès de la botanique en Angleterre*, 1790, 2 vol. in-8. Ces deux ouvrages ont été traduits en français chacun en 2 vol. in-8, le premier par Millin, 1789, et le deuxième par Boulard, 1809. Il a beaucoup enrichi par ses recherches l'*Histoire de Leicester*, par Nichol, et celle du *comté de Dorset*, par Hutching, édition de Gough. Pulteney était membre de la société royale de Londres, et de plusieurs académies étrangères.

* PUNT (Jean), graveur, acteur et peintre hollandais, naquit à Amsterdam en 1711. Il s'était déjà fait connaître avantageusement dans la gravure, lorsque, s'étant marié en 1733 à une fameuse comédienne, Anne-Marie Bruin, il embrassa son art, et devint lui même un acteur célèbre, rival de Druim; il excellait dans les grands rôles tragiques. La mort prématurée de sa femme le dégoûta de la scène, et il reprit alors le burin. Il s'occupa à graver les 36 plafonds peints par Rubens pour les quatre galeries de l'église des jésuites d'Anvers. Jacob de Witt les avait dessinés six ans avant que ce magnifique édifice fût consumé par les flammes. Cédant aux instances de ses amis, il reparut sur la scène en 1753, et deux ans après il obtint la place lucrative de concierge du théâtre, équivalente à celle de directeur. Dans sa première jeunesse, il avait pris des leçons de peinture: il la cultiva, et peignit le portrait, le paysage, et même l'histoire, et son travail assidu contribuait à le faire vivre dans l'aisance. Il s'était remarié, en 1748, avec Anne Cicot, fille d'un marchand de tableaux, qui avait réveillé en lui le goût de la peinture. Devenu veuf une seconde fois, en 1771, il prit encore une troisième femme, Catherine Fokke, tragédienne renommée. Punt, d'un caractère modeste et doux, avait une bonne réputation, et, lié avec les personnes les plus distinguées, il jouissait du bonheur domestique, quand un accident funeste vint le troubler. La salle de spectacle dont il était concierge fut réduite en cendres; il y perdit plusieurs tableaux, une partie de sa fortune, et lui et son épouse purent à peine se sauver de la fureur des flammes. Cet accident influa sur sa santé; peu de temps après il tomba malade, et mourut en 1779. Il aurait mieux valu pour ce peintre acteur de n'avoir jamais recherché les applaudissemens de la scène, et de s'être

entièrement consacré à la peinture, art propre à contribuer à sa tranquillité et à sa gloire.

PUPIEN (Marcus-Claudius-Maximus-Pupienus), empereur romain, né vers l'an 164 d'un forgeron, prit le parti des armes, et parvint par son mérite aux premiers emplois de l'armée et du sénat. Il fut préteur, consul, préfet de Rome, et gouverneur de plusieurs provinces, où il se conduisit avec autant d'intégrité que d'intelligence. Après la mort des Gordiens en 237, le sénat le déclara Auguste avec Balbin, pour délivrer l'empire de la tyrannie des Maximins. Il marchait contre eux avec une armée formidable, lorsqu'il apprit qu'ils avaient été massacrés devant Aquilée. Il fut alors reconnu par tout l'empire, et vint jouir à Rome de la paix procurée par le meurtre des Maximins. Il se préparait à porter ses armes victorieuses dans la Perse; mais les soldats du prétoire s'étant révoltés, il fut massacré par Balbin, le 15 juillet 238. Ce prince, digne d'un meilleur sort, avait la taille élevée, le maintien grave, la figure noble. La mélancolie dominait dans son caractère; il était sévère sans rudesse, humain sans faiblesse, et d'une douceur admirable. Il régna un an et quelques jours, et mourut âgé de 74 ans.

PURBACH, PEURBACH ou BURBACH (Georges), *Purbachius*, né en 1423, au village de Purbach, entre la Bavière et l'Autriche, enseigna la philosophie et la théologie à Vienne. Il prit un goût particulier pour l'astronomie, et fit plusieurs voyages en Italie, afin d'acquérir des connaissances plus étendues dans cette science. On voulut le fixer à Bologne; mais l'empereur Frédéric III l'engagea par tant de bienfaits à retourner à Vienne, qu'il en reprit le chemin. Purbach s'attacha alors uniquement à l'observation des astres; et après avoir rectifié les instrumens des anciens astronomes, il en imagina de nouveaux. Il forma des tables astronomiques, et perfectionna la trigonométrie et la gnomonique. Au milieu de ses travaux, il désirait toujours avoir une traduction fidèle de *l'Almageste* de Ptolémée. Cet ouvrage était écrit en grec, et il ignorait cette langue. Le cardinal Bessarion, Grec d'origine, étant venu à Vienne, lui conseilla de retourner en Italie pour apprendre la langue grecque. Il travaillait à un abrégé de ce grand ouvrage, et il en était au sixième livre. Il se disposait cependant à suivre le conseil de Bessarion, lorsqu'une maladie l'enleva le 8 avril, en 1462, à 39 ans. Ses ouvrages sont: 1° *Theoriæ novæ planetarum;* 2° *Observationes hassiacæ;* 3° *Tabulæ eclipsium*, pour le méridien de Vienne. Muller a publié une partie de ces ouvrages.

PURCHAS (Samuel), savant anglais, né dans le comté d'Essex en 1577, mort en 1628, a donné un *Recueil* des voyages faits par ceux de sa nation; il est estimé. Il était lui-même très habile navigateur, et a donné son nom à une pointe de terre, découverte à l'extrémité du Spitzberg, à 82 degrés de latitude septentrionale.

PURE (Michel, abbé de), écrivain français du 17e siècle, né à Lyon en 1634, est auteur de quelques pièces de théâtre, qu'on n'a pu ni jouer ni lire. On a encore de lui des *traductions*, 1° des *Institutions* de Quintilien, 1663, in-4, très inférieure à celle de l'abbé Gedoyn; 2° de *l'Histoire des Indes orientales* de Maffée, 1665, in-4; 3° de *l'Histoire africaine*, de J.-B. Birago, 1666, in-12. Son ouvrage le plus recherché est sa *Vie du maréchal de Gassion*, Paris, 1673, 4 vol. in-12. (Mais il est bien plus connu par le ridicule dont Boileau l'a couvert dans ses satires que par les ouvrages qu'il a publiés.) Il mourut à Paris en 1680.

* PURICELLI (Jean-Pierre), célèbre érudit, né à Gallarate, dans le diocèse de Milan, le 23 novembre 1589, fit ses études chez les jésuites de Milan, d'où il passa au séminaire de cette ville. Ses connaissances l'avaient rendu cher au cardinal Frédéric Borromée, qui se servit de lui dans diverses occasions, et le chargea de commissions honorables, dont Puricelli s'acquitta si bien, que, pour l'en récompenser, ce prélat, en 1629, l'éleva à la dignité d'archiprêtre de l'église de Saint-Laurent. Pendant la peste qui désola Milan en 1630, il si-

gnala son zèle et sa charité : seul il se dévoua au service des pestiférés, et fut le seul des chanoines que la contagion épargna. Puricelli faisait de la recherche des anciens monumens son occupation principale. Il fouillait les chartriers, les archives, les bibliothèques, pour y découvrir quelques manuscrits non encore connus, et il fit à cet égard plusieurs découvertes. Il fut aussi un des premiers qui portèrent dans les travaux de ce genre le flambeau de la critique, exemple qui par la suite fut suivi avec tant d'avantage par Muratori, Maffei, et un grand nombre d'écrivains de toutes les nations. Il mourut en 1659, à l'âge de 70 ans. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, on distingue : 1° *Ambrosianæ basilicæ monumenta*, ouvrage important pour l'histoire ecclésiastique en général, et en particulier pour celle de l'église de Milan ; 2° *Sancti Satyri et sanctorum Ambrosii et Marcel inæ tumulus suæ luci restitutus*, Milan, 1664 ; 3° *Sanctorum martyrum Gervasii et Protasii, Nazarii et Celsi, Arialdi et Erlambaldi, dissertatio* ; 4° *Vita Laurentii archiepiscopi*, etc. Mais ce qu'a publié l'abbé Puricelli ne forme qu'une très petite partie de ses *OEuvres*. La bibliothèque ambrosienne renferme un grand nombre de ses productions, qui n'ont pas moins d'intérêt, et qui sont restées inédites. On s'étonne des travaux qu'il a fallu pour rassembler tous les monumens anciens, les chartres, les diplômes, les inscriptions, qui forment les recueils qu'on doit à ses veilles. On croit, et c'est l'opinion de l'*Argelati*, qu'on lui doit la *Storia degli umigliati*. Il est certain du moins qu'il a rassemblé et tiré non seulement des archives de Milan, mais encore de celles de plusieurs villes d'Italie, par le moyen des savans avec lesquels il correspondait, une grande quantité de pièces anciennes et modernes et des notices concernant cet ordre, desquelles l'abbé Tiraboschi a profité pour l'ouvrage qu'il a publié sous ce titre : *Vetera humiliatorum monumenta, annotationibus et dissertationibus prodomis illustrata, quibus multa sacræ, civilis ac litterariæ medii ævi historiæ capita illustrantur*, Milan, 1768, 3 v. in-4. L'*Argelati*, dans sa *Bibliotheca scriptorum mediolanensium*, a donné la nomenclature exacte des ouvrages de Puricelli, et la *Notice de sa vie*.

*PUSCULO (Hubert), célèbre poète latin, né à Brescia vers l'an 1440, fut un des hommes les plus instruits de son temps. Il se distingua surtout dans la poésie latine, et on remarque dans ses ouvrages une connaissance profonde de cette langue : il paraît nourri de la lecture de Virgile, et souvent il offre une imitation heureuse de son modèle. Il est auteur de deux poèmes : 1° *La chute de Constantinople*, en 4 livres ; cet ouvrage n'a pas été achevé ; 2° *Le martyre du jeune Simon*, mis à mort par les Hébreux, août 1511. Pusculo fut employé par la république vénitienne dans plusieurs missions importantes. Il entendait fort bien les affaires, et était en outre un excellent helléniste. Il mourut dans un âge avancé, vers l'an 1542.

PUTEANUS (*Erycius*), ou Henri du Puy, ou plutôt Vande-Putte, né à Venlo dans la Gueldre, en 1574, fut disciple de Juste-Lipse. Il voyagea en Italie, et obtint une chaire d'éloquence à Milan. Sa réputation le fit choisir par Philippe III, roi d'Espagne, pour son historiographe. L'archiduc Albert, désirant le posséder dans les Pays-Bas, lui donna la place de professeur qu'avait Juste-Lipse, le gouvernement de la citadelle de Louvain, et une charge de conseiller d'état. Ces récompenses étaient dues au mérite de Puteanus et aux qualités de son cœur. Il avait autant de modestie que de savoir ; c'était un philosophe chrétien, qui, pendant plus de 40 ans, s'appliqua avec beaucoup de zèle à former aux belles-lettres, et encore plus à la vertu, les élèves qui lui étaient confiés. Son stile n'était pas celui des anciens, c'était celui de Juste-Lipse, son maître. Il mourut à Louvain, en 1646, à 72 ans. On a de lui un grand nombre de traités d'histoire, de rhétorique, de mathématiques, d'antiquités romaines, des poésies. Les principaux sont : 1° *Statera belli et pacis*,

1633, in-4, dans lequel il veut persuader aux Espagnols de faire la paix. On prétend que ses principes pacifiques, et la façon dont il les exposa, faillirent l'exposer à des affaires fâcheuses. 2° *Historia insubrica*, Leipsick, 1678, in-fol. Il reçut en récompense un collier d'or de l'archiduchesse Isabelle. 3° *Theatrum heroicum imperatorum austriacorum*, etc., Bruxelles, 1644, in-fol. : ouvrage superficiel; 4° *Comus*, *seu de Luxu*, traduit en français par Nicolas Pelloquin, sous le titre de *Comus*, ou *le Banquet dissolu des Cimmériens*, Paris, 1613, in-12, et une infinité d'autres ouvrages dont plusieurs ont trouvé place dans les *Antiquités romaines*. *Voyez* NICÉRON, tome 16.

PUTHERBÆUS. *Voyez* PUY-HERBAULT.

PUTIPHAR. *Voyez* JOSEPH.

PUTSCHIUS (Elie), né à Anvers, en 1580, d'une famille originaire d'Augsbourg, n'avait que 21 ans lorsqu'il mit au jour *Salluste*, Leyde, 1601, in-12, avec des fragmens et de bonnes notes. Il donna ensuite un *Recueil* de 33 anciens grammairiens, avec des notes, Hanau, 1605, in-4. Ce savant préparait d'autres ouvrages, lorsqu'il mourut à Stade, en 1606, à 26 ans.

PUY (Raimond du), *De Podio*, 2e grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, succéda en 1120 à Gérard, instituteur de cet ordre. Il était du Dauphiné ou peut-être du Languedoc. Beaucoup de gentilshommes capables de manier les armes s'étant rangés sous sa bannière, il établit une milice pour défendre la religion contre ses ennemis. Il assembla le premier chapitre général, et y fit de nouvelles constitutions, confirmées en 1123 par le pape Callixte II et en 1130 par Innocent II. Ayant rassemblé des troupes, il offrit ses services à Baudouin, roi de Jérusalem, qu'il accompagna au siége d'Ascalon, où il signala son courage. La ville se rendit en peu de jours. Anastase IV, ayant appris cette conquête, accorda, l'an 1154, de grands priviléges à son ordre. C'est depuis cette époque, quoi qu'en dise l'abbé de Vertot, que l'ordre fut partagé en trois classes : de chevaliers, de sergens d'armes, et de chapelains. Auparavant, il n'y avait que deux classes de frères, celle des clercs et celle des laïques. Raimond mourut en 1160. Quoique nous ayons dit qu'il était le second grand-maître de l'ordre, il est certain qu'il prit le premier ce titre, Gérard n'ayant eu que celui de recteur de l'hôpital de Saint-Jean de Jérusalem. Le brave Montbrun était de la même famille. (*Voyez* son article.)

PUY ou VANDE-PUTTE (Henri du). *Voyez* PUTEANUS.

PUY (Claude du), né à Paris d'un avocat au parlement, apprit les belles-lettres sous Turnèbe, et le droit sous Cujas. Après avoir fait un voyage en Italie, il fut reçu conseiller au parlement, et employé dans plusieurs affaires importantes. Il mourut à Paris, en 1594, à 49 ans.

PUY (Christophe du), fils aîné du précédent, naquit à Paris, vers 1580, fit ses études à Tours, et suivit à Rome le cardinal de Joyeuse, en qualité de son protonotaire. Il s'y trouva dans le temps que la congrégation de l'*Index* voulait mettre au nombre des livres défendus la Ire partie de l'*Histoire* du président de Thou, à raison de la grande inclination que l'auteur témoigne pour les protestans, et de la passion qu'il montre contre les catholiques. Du Puy travailla vainement à empêcher le décret, qui fut donné le 9 novembre 1609. De retour en France, il se fit chartreux à Bourg-Fontaine, et devint procureur-général de son ordre à Rome, où il mourut en 1654, à 74 ans, prieur de la Chartreuse de cette ville. Pendant qu'il était aumônier du roi, et auprès du cardinal du Perron, il fit la *Perroniana*, recueil plein de choses hasardées, imprimé in-12, en 1669, par les soins de Daillé le fils. Ce livre et quelques autres anecdotes semblent prouver qu'il n'avait pas parfaitement l'esprit de son état.

PUY (Pierre du), frère du précédent, et troisième fils de Claude du Puy, né à Paris, en 1582. Il travailla avec ardeur à la recherche des droits du roi et à l'in-

ventaire du trésor des chartes. Tant de pièces rares qui avaient passé sous ses yeux lui donnèrent une si grande connaissance de toutes les parties de l'histoire de France, que peu de personnes y ont fait d'aussi heureuses découvertes. Le roi croyant avoir des droits à faire valoir sur des dépendances des évêchés de Metz, Toul et Verdun, du Puy fut chargé de cette commission avec Le Bret et de Lorme. Il en porta lui seul tout le poids, et dressa toutes les pièces nécessaires pour cette affaire, qui dans le fond fut mieux éclaircie par la puissance et l'humeur conquérante de Louis XIV, que par les lumières des savans. Reçu conseiller au parlement et garde de la bibliothèque du roi, il se signala dans ces deux charges par son amour pour les lettres, et il mourut à Paris en 1651, à 69 ans. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Traité touchant les droits du roi sur plusieurs états et seigneuries*, 1655, in-fol. Le cardinal de Richelieu chargea de cet ouvrage intéressant pour le pouvoir et le trésor royal, Théodore Godefroy, qui y travailla de concert avec du Puy. 2° *Recherche pour montrer que plusieurs provinces et villes du royaume sont aux domaines du roi* : livre écrit dans l'esprit et le but du précédent ; 3° *Preuves des libertés de l'Église gallicane*, dans le *Traité sur les libertés*, Paris, 1731, 4 vol. in-fol. Cet ouvrage ne déplut pas seulement à la cour de Rome, mais vingt-deux évêques ou archevêques de l'Eglise gallicane le censurèrent avec autant de force que de raison. « Il fallut, dit un » critique, recourir à d'autres mains » pour le corriger ; mais la matière a été » brouillée depuis si long-temps par les » mains séculières, qu'on n'a pas encore » réussi, et qu'on ne réussira vraisem- » blablement jamais à la débrouiller par- » faitement. » 4° *Histoire véritable de » la condamnation de l'ordre des Tem- » pliers*, Bruxelles, 1751, in-4, et 2 vol. in-12 : collection très curieuse et très intéressante. Il résulte de ce recueil, que l'ordre méritait la suppression, quoiqu'on ne puisse croire toutes les horreurs qu'on lui attribue, ni approuver le supplice horrible du grand-maître et de tant d'autres chevaliers. (*Voyez* CLÉMENT. *Voyez* MOLAY, PHILIPPE LE BEL, *et Journal hist. et litt.*, 1er octobre 1790, page 163.) 5° *Histoire générale du schisme qui a été dans l'Eglise depuis* 1378 *jusqu'en* 1428, in-4, 1654 ; 6° *Mémoire de la provision aux prélatures de l'Eglise* ; 7° *Différends entre le saint-Siége et les empereurs pour les investitures* ; 8° *Histoire du différend entre le pape Boniface VIII et le roi Philippe le Bel*, in-fol. ; 9° *Traité de la loi salique* ; 10° *Histoire des favoris*, in-4, et en 3 vol. in-12 ; 11° *Du concordat de Bologne entre le pape Léon X et le roi François Ier* ; 12° *Traité des régences et majorités des rois de France*, in-4, ou 2 vol. in-8 ; 13° *Traité des contributions que les ecclésiastiques doivent au roi en cas de nécessité* ; 14° *Mémoire du droit d'aubaine* ; 15° *Traité de l'interdit ecclésiastique* ; 16° *Mémoire et instruction pour servir à justifier l'innocence de messire François-Auguste de Thou* ; 17° *Apologie de l'Histoire de M. le président de Thou*, etc., dans le recueil des *Pièces historiques*, Delft, 1717, in-12 : deux fruits de l'amitié et peut-être de la prévention. Du Puy s'est appliqué dans presque tous ses ouvrages à déprimer l'autorité ecclésiastique ; mais il faut avouer aussi que la force de la vérité lui a arraché des témoignages d'autant plus précieux, qu'il s'en était montré grand adversaire. Tel est celui-ci : « Ce qui regarde la religion » et les affaires de l'Eglise doit être exa- » miné et décidé par les ecclésiastiques, » et non par les séculiers ; ce principe est » reconnu des deux partis. » Il apporte en preuve le concile de Sardique, les paroles d'Osius à Constance (*voyez* OSIUS de Cordoue), et les plaintes de saint Hilaire au même empereur. Il poursuit : « Comme il y a deux sortes d'états dans » le monde, celui des ecclésiastiques ou » des prêtres, et celui des séculiers, il y » aussi deux puissances qui ont droit de » faire des lois, et de punir ceux qui les » violent, l'ecclésiastique et la sécu- » lière. » *Libertés de l'Église gallicane*, tome 1, page 13 et 21, édition, 1731.)

Nicolas Rigault, son ami, a écrit sa *Vie*.

PUY (Jacques du), frère du précédent, et cinquième fils de Claude du Puy, devint prieur de Saint-Sauveur, et garde de la bibliothèque du roi. Il continua de tenir dans cette bibliothèque les conférences qui avaient procuré tant de gloire à son frère et tant d'avantages aux gens de lettres. Il mourut en 1656, après avoir publié le plus grand nombre des ouvrages de son frère.

PUY (Claude-Thomas du), fils d'un négociant de Paris, où il était né, s'éleva par son mérite. Il fut conseiller du roi, d'état, maître des requêtes honoraire, intendant de la Nouvelle-France en Canada, et avocat-général au grand conseil pendant 12 ans. Il s'était acquis l'estime des savans par ses talens pour les sciences et les beaux-arts, et surtout pour la mécanique. Il est le premier qui ait fait des sphères mobiles suivant le système de Copernic. Les machines hydrauliques, de son invention, ont mérité l'attention des savans de Paris et des étrangers. Il mourut en 1738, à 58 ans.

PUY (Jean Cochon du), médecin de la marine à Rochefort, né à Niort en Poitou, l'an 1674, mort en 1757, publia en 1698, une brochure curieuse, intitulée : *Histoire d'une enflure du bas-ventre très particulière*. C'était un homme fort habile dans sa profession, qu'il a exercée long-temps avec le plus grand zèle.

PUY-GULLON. *Voyez* Pingolan.

PUY-HERBAULT (Gabriel du), *Putherbœus*, religieux de l'ordre de Fontevrault et docteur de Sorbonne, natif de Touraine, fut l'un des plus célèbres prédicateurs et des plus habiles controversistes de son temps. Les protestans le regardaient comme leur fléau. Il mourut en 1566, au monastère de Notre-Dame de Colignance, en Picardie. On a de lui plusieurs ouvrages ; les plus connus sont 1° *Evangelicæ Tetranomon* ; 2° *Theotimus, de tollendis et expurgandis malis libris*, Paris, in-8, 1549.

PUYSÉGUR (Jacques de Chastenet, seigneur de), colonel du régiment de Piémont, et lieutenant général des armées du roi, sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV, descendait d'une famille illustre de l'Armagnac. Il porta les armes pendant 43 ans sans discontinuation, et se trouva à plus de 120 siéges, à plus de 30 combats, batailles ou rencontres, et passa par tous les degrés militaires, sans avoir été malade, ni avoir reçu aucune blessure. Il a laissé des *Mémoires*, qui s'étendent depuis 1617 jusqu'en 1658. Ils ont vu le jour à Paris et à Amsterdam en 1660, 2 vol. in-12, par les soins de Duchêne, historiographe de France. (M. Petitot les a insérés dans sa *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*.) On y voit divers événemens remarquables sur les campemens où il s'est trouvé, et il y a à la fin des instructions militaires assez utiles. L'auteur raconte avec hardiesse et avec un ton de vérité. Il mourut à l'âge de 82 ans, vers l'an 1670.

PUYSÉGUR (Jacques-François de Chastenet, marquis de), fils du précédent, naquit à Paris en 1655. Il s'éleva de grade en grade, fut du nombre de ceux qui entrèrent au conseil de guerre établi après la mort de Louis XIV en 1715, et parvint enfin à être nommé maréchal de France. Le bâton lui fut accordé en 1734, et en 1739 il fut reçu chevalier des ordres du roi. Il mourut à Paris en 1743, à 88 ans, après s'être signalé par son esprit et par son courage. (En 1703 il précéda en Espagne le maréchal de Berwick ; il eut une grande influence dans les affaires politiques de ce royaume, et contribua à raffermir le trône de Philippe V.) On a de lui un ouvrage estimé sur l'*Art militaire*, 1748, in-fol., et 2 vol. in-4.

* PUYSÉGUR (Jacques-François-Maxime de Chastenet, marquis de), fils du précédent, né à Paris en 1716, mort en 1782, se distingua dans la carrière des armes, et parvint jeune encore au grade de lieutenant-général. On lui doit : 1° *Etat actuel de l'art et de la science militaire à la Chine*, Londres (Paris), 1773, in-12; 2° *Du droit du souverain sur les biens du clergé et des moines*, 1770 ; 3° *Analyse et Abrégé du Spectacle de la na-*

ture de Pluche, Reims, 1772, 1786, in-12, et diverses brochures de circonstance.

*PUYSÉGUR (Pierre-Louis de Chastenet, comte de), fils du maréchal de France Jacques-François (*voyez* le 2e article des Puységur), naquit en 1727 et suivit comme ses ancêtres la carrière des armes. Il était lieutenant-général, lorsqu'il fut appelé au ministère de la guerre. Quoiqu'il ne conservât ce poste que jusqu'en 1789, l'assemblée constituante déclara, au moment de sa retraite, qu'il emportait l'estime et les regrets publics. Son dévouement se signala à la journée du 10 août, pendant laquelle il combattit avec sa compagnie de gentilshommes. Après la mort de Louis XVI, il passa en pays étrangers, revint ensuite en France et mourut à Rabasteins en 1807.

*PUYSÉGUR (Jean-Auguste de Chastenet de), archevêque de Bourges, né, en 1740, de l'illustre famille de ce nom, fut nommé à 31 ans évêque de Saint-Omer, puis de Carcassonne, et enfin en 1788 archevêque de Bourges. L'année suivante il fut député aux états-généraux, signa plusieurs protestations du côté droit, et fut un des 36 évêques qui souscrivirent l'*Exposition des principes contre la constitution civile du clergé*. Obligé de s'expatrier, il fut aussi un des signataires de l'*Instruction sur les atteintes portées à la Religion*, publiée en 1798, par les évêques français émigrés. En 1801, il donna la démission de son siége, et revint en France, où il vécut dans la retraite. Il est mort à Rabasteins en 1815.

*PUYSÉGUR (Antoine-Hyacinthe-Anne de Chastenet de), plus connu sous le nom de comte de Chastenet, capitaine de vaisseau de la marine royale, naquit en 1752. Il était le 2e fils du maréchal de Puységur. Dès ses plus jeunes années, il annonça beaucoup de dispositions pour les sciences exactes, et se fit remarquer dans la carrière qu'il avait embrassée, par ses talens et ses utiles recherches. Dans un voyage qu'il fit aux îles Canaries en 1772, il sollicita et obtint du roi d'Espagne la permission de pénétrer dans les catacombes servant à la sépulture des Guanches, peuple qui habitait autrefois l'île de Ténériffe, mais dont l'origine est encore ignorée. Il parvint, à travers mille dangers, à en extraire des momies très bien conservées, qui enrichissent les cabinets d'histoire naturelle de Paris et de Madrid où on les voit encore. Le gouvernement lui confia, en 1774, l'honorable mission de dresser les cartes de tous les débarquemens de l'île de St.-Domingue, pour guider la navigation dans ces parages : elles sont encore d'une grande utilité : M. de Puységur émigra au commencement de la révolution, servit dans l'armée de Condé, passa ensuite à la solde de l'Angleterre, puis à celle du Portugal. Après avoir obtenu le grade de contre-amiral et la croix de l'ordre du Christ, il sauva de Naples Ferdinand IV et sa famille, et les conduisit en Sicile sur un vaisseau qu'il commandait. De retour en France en 1803, il ne reprit aucun service; il s'occupa uniquement de l'étude. Il était fort instruit, bienfaisant, très attaché à la religion. Il termina sa vie le 20 janvier 1809.

*PUYSÉGUR (Amand-Marie-Jacques de Chastenet, marquis de), petit-fils du maréchal de ce nom, naquit en 1752, et entra à 16 ans (en 1768) dans l'artillerie, où son nom et son mérite lui valurent un avancement extraordinaire. A 27 ans, il reçut le rang de colonel, sous la condition cependant, qu'avant d'en remplir les fonctions, il passerait un certain nombre d'années à compléter son instruction dans tous les emplois et grades intermédiaires. Il fit la campagne d'Espagne en 1782, et remplit, au siége de Gibraltar, les fonctions de major de tranchée. En 1786, il fut nommé commandant du régiment d'artillerie de Strasbourg. Au commencement de la révolution, il en adopta les principes, mais avec modération, et devint commandant de l'école d'artillerie de La Fère, avec le grade de maréchal-de-camp. Il donna sa démission en 1792, et rentra dans ses foyers; mais bientôt il fut accusé de correspondre avec ses frères émigrés, et détenu pendant deux

ans à Soissons avec sa femme et ses enfans. Il se retira ensuite dans sa terre de Buzancy qui est aux environs de cette ville, et donna asile à plusieurs proscrits dans les carrières qu'il possédait. Il racheta aussi une portion du patrimoine de sa famille, qu'il partagea avec ses frères, lorsqu'ils revinrent en France. Après le 18 brumaire, il devint maire de Soissons; mais il donna sa démission en 1805. Il s'est livré depuis avec beaucoup d'ardeur au magnétisme, dont il avait été de bonne foi le partisan dès son origine. Il a publié: 1° *Mémoire pour servir à l'histoire et à l'établissement du magnétisme animal*, Paris, 1784, 1788, 1809, in-8, sous le voile de l'anonyme; 2° *Suite à ce Mémoire*, 1805, in-8; 3° *Du magnétisme animal considéré dans ses rapports avec diverses branches de la physique*, 1807-1809, in-8; 4° *Recherches, expériences et observations physiques sur l'homme, dans l'état de somnambulisme naturel et dans le somnambulisme provoqué par l'acte magnétique*, 1811, in-8; 5° *les Vérités cheminent, tôt ou tard elles arrivent*, 1814, in-8; ouvrage aussi relatif au magnétisme. Puységur a aussi coopéré, de 1814 à 1825, aux recueils suivans: *Annales du magnétisme; Archives du magnétisme*. Il est encore auteur de l'*Intérieur d'un ménage républicain*, vaudeville représenté le 15 nivose an 11, musique de Fay, et *le Juge bienfaisant*, comédie qui eut du succès en 1799 au théâtre de l'Odéon: le sujet, c'est un beau trait de la vie de M. Angran-d'Alleray. Le marquis de Puységur est mort le 1er août 1825, dans son château de Buzancy, où il continua de rester même sous la restauration.

* PUYVALLÉE (Philippe-Jacques Bengy de), député de la noblesse du Berry aux états-généraux, naquit en 1743 à Bourges. Il avait commencé par porter les armes en qualité de sous-lieutenant dans le régiment de vieille-marine. Nommé député aux états généraux, il ne s'y fit remarquer que par un discours contre le *projet de diviser la France par départemens*. Bientôt il quitta son pays où il rentra en 1792. Contraint de passer de nouveau à l'étranger, il fut exposé dans ce voyage aux plus grands dangers. Le gouvernement consulaire ayant publié une amnistie, il en profita et revint à Bourges, où il fut, sous le gouvernement impérial, membre de la commission administrative des hospices de cette ville. Il était sous la restauration membre du conseil-général du département du Cher, dont il obtint cinq fois la présidence. Puyvallée est mort à Bourges en 1823. On lui doit un essai *sur la Société religieuse en France et sur ses rapports avec la société politique, depuis l'établissement de la monarchie jusqu'à nos jours*, Paris, 1820, in-8. M. de Villesaison a prononcé dans la société d'agriculture, dont Puyvallée était président, son *Eloge* qui a paru par extraits dans le *Moniteur* du 21 août 1824.

* PUYVERT (Bernard-Emmanuel-Jacques, marquis de), lieutenant-général, né dans le midi de la France vers 1770, fut d'abord aide-de-camp du comte d'Artois, depuis Charles X. Sa conduite pendant la révolution fut celle d'un royaliste fidèle; il se dévoua tout entier au service de la monarchie. Il était muni des pouvoirs de Louis XVIII pour le midi de la France lorsqu'il fut arrêté à Belleville près de Paris, le 12 mars 1804. Il était à peine sorti de prison en 1812, lorsqu'il prit part à la conspiration de Mallet; arrêté de nouveau, il fut enfermé à Vincennes, puis transféré au château d'Angers, où il resta jusqu'à la restauration. Nommé chevalier de St.-Louis en 1814, membre de la légion-d'honneur en 1816, officier de cet ordre en 1821, cordon-rouge en 1823, il fut élevé successivement au grade de maréchal de camp et de lieutenant-général. Le commandement de Vincennes lui fut aussi confié en 1814. Lorsque les troupes de Buonaparte vinrent, à l'époque du 20 mars, le sommer de rendre le château dont le roi lui avait donné la garde, il résista à tous les ordres qui lui furent donnés, et ne quitta les fonctions de commandant qu'après une capitulation dont il signa lui-même les conditions. Pendant les cent.

jours, il organisa des volontaires royaux dans les départemens de l'Eure, d'Eure-et-Loire et de la Seine-Inférieure. Au retour du roi il reprit ses fonctions de commandant de Vincennes, et il a occupé ce poste jusqu'à la révolution de 1830. Depuis cette époque, il n'a plus exercé d'emploi. En 1815 le département de l'Aude l'avait nommé membre de la chambre des députés : ses collègues le choisirent pour questeur : le marquis de Puyvert abandonna la moitié du traitement qui lui était alloué en cette qualité. Ses opinions se rattachaient à celles de la majorité avec laquelle il vota constamment; il ne fut pas réélu en 1816. Cet officier général est mort à Paris dans le mois de janvier 1832, à la suite d'une fièvre cérébrale.

PUZOS (Nicolas), accoucheur, né à Paris en 1686, devint en 1745 directeur de l'académie de chirurgie. Il mourut le 7 juin 1753. Sa charité pour les pauvres ne se bornait pas à secourir gratuitement ceux qui avaient recours à lui; il y en avait un grand nombre dont il était le trésorier. Il laissa quelques notes sur l'art qu'il avait pratiqué. M. Morisot-Deslandes en forma un *Traité des accouchemens*, 1759, in-4, qui parut inférieur au nom que Puzos s'était fait, et qui prouve assez bien la vérité des réflexions de M. Roussel sur l'espèce de charlatanerie attachée à une opération simple. *Voyez* Hecquet *et* Hiérophile.

PYLADE, pantomime de Cilicie, parut à Rome du temps d'Auguste. Il inventa une danse où, par des gestes et par les divers mouvemens du corps, des doigts et des yeux, les acteurs exprimaient, sans parler, les sujets tragiques ou comiques. Ces acteurs étaient proprement appelés *mimes*, et les autres *histrions*, quoique ces deux mots se confondent souvent. (*Voyez* Bathille. Il ne faut pas confondre les mimes avec les poètes mimiques. *Voyez* Publius-Syrus *et* Laberius.

*PYREICUS, peintre grec, mieux connu de nos jours par ses tableaux découverts dans les ruines d'Herculanum. Selon Pline, il ne fut pas inférieur aux plus grands peintres de la Grèce. Il peignait en miniature, et on remarque dans ses ouvrages que sa manière se rapproche beaucoup de l'école hollandaise, d'où on peut conclure que les Grecs ne manquaient ni de couleur ni d'exécution. Il rendait en miniature des boutiques de barbiers et de cordonniers, des animaux, des fleurs, des légumes, objets dont l'effet consiste principalement dans l'exactitude et dans les diverses nuances de couleur. Suivant ce que Pline rapporte, on achetait ses ouvrages beaucoup plus cher que les plus belles productions. Cela provenait encore de ce que ce genre de peinture n'était pas assez commun parmi les Grecs, et que peut-être Pyreicus en avait été l'inventeur. Il vivait au premier temps de Pline, c'est-à-dire vers l'an 70 de J. C. (Le talent reconnu de cet ancien artiste, et plusieurs morceaux découverts dans les fouilles en Grèce, Rome et Naples prouvent, de l'avis de tous les connaisseurs (seuls arbitres en cette matière), que les peintres grecs étaient plus avancés dans leur art que ne le prétendent quelques écrivains mal instruits; d'autant plus que ce qui nous reste d'eux sert souvent de modèle à nos peintres modernes, et Raphaël lui-même n'a pas dédaigné de les imiter, comme on le voit surtout dans les ornemens et les fresques des galeries du Vatican.)

PYRGOTÈLES, graveur grec sous Alexandre le Grand, avait le droit exclusif de graver ce fameux conquérant, de même que le sculpteur Lysippe était seul autorisé à faire ses statues. Ce privilége montre bien la vanité de l'original. Elisabeth, reine d'Angleterre, a renouvelé et porté même plus loin cet égoïsme de figure. *Voyez* son article.

PYRRHON, fameux philosophe grec, né à Elis dans le Péloponèse, florissait vers l'an 336 avant J. C. Il avait exercé la profession de peintre avant que de s'attacher à l'étude de la philosophie. Anaxarque fut son maître. Pyrrhon flottait dans un doute éternel; il trouvait partout des raisons d'affirmer et des raisons de nier, et après avoir bien exa-

miné le pour et le contre, il suspendait son consentement, et se réduisait à dire : *Non liquet*, cela n'est pas évident. Ainsi il chercha toute sa vie la vérité, et ne voulut jamais tomber d'accord qu'il l'eût trouvée. C'est cet art de disputer sur toutes choses, sans prendre d'autre parti que de suspendre son jugement, que l'on appela le *scepticisme* ou le *pyrrhonisme*. Quoique Pyrrhon n'en soit pas l'inventeur, il le mit néanmoins tellement en vogue de son temps, que depuis il a porté son nom. Cette opinion n'était pas la plus dangereuse de celles qu'il avançait. Il enseignait que « l'honneur et l'infamie des actions, leur justice et leur injustice, dépendent uniquement des lois humaines et de la coutume. » Son indifférence était si étonnante, ou, si l'on veut, si brutale, qu'Anaxarque son maître, étant un jour tombé dans un fossé, il passa outre sans daigner lui tendre la main. Pyrrhon soutenait que *vivre et mourir étaient la même chose*. Un de ses disciples, choqué de cette extravagance, lui ayant dit : « Pourquoi donc ne mourez-vous pas ? » —C'est précisément, répondit-il, parce » qu'il n'y a aucune différence entre la » mort et la vie. » Etant sur le point de faire naufrage, il fut le seul que la tempête n'étonna point, et comme il vit les autres saisis de frayeur, il les pria d'un air tranquille de regarder un pourceau qui était à bord, et qui mangeait à son ordinaire : « Voilà, leur dit-il, quelle » doit être l'insensibilité du sage. » Il faut convenir qu'il choisissait bien son modèle : c'est là effectivement où conduit l'insensibilité et le cynisme philosophique. Quand il parlait, il se mettait peu en peine si on l'écoutait ou si on ne l'écoutait pas, et il continuait ses discours, quoique ses auditeurs s'en allassent. Il tenait ménage avec sa sœur, et partageait avec elle les plus petits soins domestiques. Il balayait la maison, il engraissait des poulets, des cochons, et allait les vendre au marché. Il se fâcha un jour contre elle pour un sujet assez léger ; et comme on lui remontra que son chagrin ne s'accordait pas avec l'indifférence dont il faisait profession : « Pensez-vous, répondit-il, que je veuille » mettre cette vertu en pratique pour une » femme ? » On sait que les philosophes ne tâchent de paraître vertueux que dans les occasions d'éclat. Les anciens nous apprennent que Pyrrhon allait toujours devant lui, sans se détourner ni reculer, même à la rencontre d'un chariot ou d'un précipice, et que ses amis, qui le suivaient, lui sauvèrent souvent la vie. Ce philosophe vivait du temps d'Epicure et de Théophraste, vers l'an 300 avant J. C. Il mourut à 90 ans, sans avoir laissé aucun écrit. On trouve sa Vie dans *Sextus Empiricus*. Les philosophes modernes, que l'irréligion a réduits à un triste scepticisme, ont fait de grands efforts pour réhabiliter la mémoire et la doctrine de Pyrrhon ; Bayle surtout s'est signalé dans ce vain et pernicieux travail ; mais un doute perpétuel sur les plus importantes et les plus consolantes vérités est un état violent, que la nature de l'esprit humain ne comporte pas. « L'opinion des pyrrhoniens, dit un écrivain » judicieux, n'a jamais subsisté que dans » les discours, les disputes ou les écrits, » et personne n'en a jamais été sérieuse» ment persuadé. Ils prétendaient qu'on » ne peut distinguer le sommeil de la » veille, ni la folie du bon sens : malgré » toutes leurs raisons, pouvaient-ils dou» ter qu'ils ne dormaient point, et qu'ils » avaient l'esprit sain ? Mais s'il se trou» vait quelqu'un capable de former ce » doute, au moins personne ne saurait » douter, comme dit saint Augustin, s'il » est, s'il pense, s'il vit ; car, soit qu'il » dorme ou qu'il veille, soit qu'il ait l'es» prit sain ou malade, soit qu'il se trompe » ou qu'il ne se trompe pas, il est cer» tain au moins, puisqu'il pense, qu'il » est et qu'il vit, étant impossible de sé» parer l'être et la vie de la pensée, et » de croire que ce qui pense n'est pas » et ne vit pas. » *Voyez* ARCÉSILAUS. (On peut consulter *l'histoire comparée des systèmes de philosophie considérés relativement aux principes des connaissances humaines*, par M. Degérando, 2e édition, 1822, 4 vol in-8.)

PYRRHUS, roi des Épirotes, après que les Molosses eurent tué son père, fut enlevé, par quelques serviteurs fidèles, à la fureur des révoltés qui le poursuivaient pour l'égorger. Cassandre, roi de Macédoine, voulut acheter la mort de cet enfant; mais Glaucias, roi d'Illyrie, à la cour duquel il s'était retiré, eut horreur d'une telle inhumanité : il le fit élever comme son propre fils, et lorsqu'il eut atteint l'âge de douze ans, il le rétablit dans son royaume. Pyrrhus fut d'abord obligé de le partager avec Néoptolème, qui l'avait usurpé; mais il se défit peu de temps après de ce rebelle, et régna seul en grand roi. Alexandre Balas, roi de Syrie, l'ayant appelé à son secours contre Démétrius, roi de Macédoine, il lui demanda pour prix de ses services quelques provinces dont il s'empara. Il s'y établissait lorsque Démétrius le força de se retirer. Ce prince ravagea l'Epire, et Pyrrhus se vengea sur l'Italie, où il remporta une victoire signalée. La nouvelle d'une maladie de Démétrius le rappela dans la Macédoine l'année d'après, l'an 290 avant Jésus-Christ. Tout céda à la force de ses armes, jusqu'à ce que Démétrius, étant un peu remis, le repoussa. Pyrrhus fit de nouvelles tentatives, qui eurent un succès heureux : il s'empara de la Macédoine, et la partagea avec Lysimaque; mais il n'en jouit pas long-temps. Les Macédoniens le chassèrent sept mois après, et ne voulurent reconnaître pour leur souverain que son collègue. Une guerre plus importante vint bientôt l'occuper. Les Tarentins l'ayant appelé à leur secours, il courut à Tarente, livra bataille au consul Lavinus, près d'Héraclée, et remporta une victoire complète. Ce prince avait amené des éléphans armés en guerre. La vue, l'odeur extraordinaire, les cris de ces monstrueux animaux, effarouchèrent les chevaux de l'armée romaine, et causèrent leur déroute. Le combat fut meurtrier, et le nombre des morts fut à peu près égal des deux côtés. Le vainqueur disait après la bataille : « Hélas ! si j'en » gagne une semblable, il faudra que je » retourne en Épire presque sans suite. » Il souhaitait beaucoup la paix, et il envoya à Rome le philosophe Cynéas pour la proposer. Cynéas harangua le sénat avec beaucoup d'éloquence; mais on lui répondit que « si Pyrrhus souhaitait l'a- » mitié du peuple romain, il ne devait en » faire la proposition que quand il serait » hors de l'Italie. » Il se donna une seconde bataille près d'Ascolis, dans la Pouille, où la victoire fut balancée, et si douteuse, que les historiens se contredisent sur ce qu'ils en racontent. Pyrrhus continuait la guerre avec assez peu de succès, lorsque les Siciliens l'appelèrent dans leur île pour les délivrer du joug des Carthaginois, et de celui de plusieurs petits tyrans. Il y passa, gagna deux batailles sur les Carthaginois en 276 et 277 avant J. C., et prit Eryx avec quelques autres places. Cependant l'insolence de ses troupes et son envie de dominer commencèrent à le rendre odieux aux Siciliens. On fut charmé de le voir partir. Dès qu'il eut disparu, il perdit presque toutes les villes qui avaient embrassé son parti. Les Tarentins le rappelèrent; mais sa flotte fut battue dans le détroit de Sicile par celle des Carthaginois. De 200 galères, il n'en ramena que 12 en Italie. Il châtia en passant les Locriens, et pilla le trésor consacré à la déesse Proserpine. Il y eut une nouvelle bataille à Bénévent entre lui et les Romains. Le consul Curius Dentatus eut la gloire de le vaincre : il n'avait que 20,000 hommes, et son adversaire en avait plus de 80, 000. Pyrrhus, honteux de sa défaite, retourna précipitamment dans son royaume. Il implora le secours d'Antiochus, roi de Syrie, et d'Antigone, roi de Macédoine; mais n'en ayant reçu que des lettres d'excuses, il ravagea les états du dernier, s'empara de plusieurs places frontières et de toutes les villes de la haute Macédoine et de la Thessalie. Enivré de l'orgueil de ses triomphes, et oubliant ses défaites, il affecta d'humilier les Macédoniens par des inscriptions infamantes. Cléonyme, prince du sang royal de Sparte, l'ayant appelé à son secours, il entra dans le Péloponèse et forma le siége de Sparte; mais il fut bientôt contraint de l'abandonner. De là il se jeta dans Argos, où il

s'était élevé une faction entre Aristippe et Aristias. Les Argiens lui envoyèrent des ambassadeurs pour le prier de se retirer. Il le promit ; mais il entra la nuit dans leur ville, dont Aristias lui avait facilité l'ouverture. Pyrrhus eut l'imprudence d'y faire entrer ses éléphans, qui, trop resserrés, nuisirent beaucoup à l'action. Abandonné des siens et prêt à tomber entre les mains de l'ennemi, il se fait jour par sa valeur, après avoir quitté son aigrette pour n'être pas reconnu. Un Argien l'attaque, et lui porte un coup de javeline, qui fut paré par l'épaisseur de sa cuirasse. Le prince, plein de fureur, était près de le frapper, lorsque la mère de cet Argien, qui voyait le combat de son toit, lança une tuile sur la tête du roi et le renversa sans connaissance. Un soldat d'Antigone survint et lui coupa la tête. C'est ainsi que mourut, l'an 272 avant J. C., ce prince, également célèbre par de grandes qualités et de grands défauts. Son caractère était affable, son accès facile. Il était reconnaissant des services qu'on lui rendait, et prompt à les récompenser. Il pardonnait aisément les fautes que l'on commettait à son égard, et ne punissait qu'à regret. De jeunes officiers, pris de vin, avaient fait de lui des plaisanteries offensantes : l'ayant su, il les fit venir, et leur demanda s'il était vrai qu'ils eussent ainsi parlé? « Oui, seigneur (répondit l'un » d'entre eux), et nous en aurions dit » davantage si le vin ne nous eût man» qué. » Cette repartie le fit rire, et il les renvoya..... Le témoignage glorieux qu'on dit lui avoir été rendu par Annibal, l'homme du monde le plus capable de juger sainement du mérite guerrier, ne permet pas de refuser à Pyrrhus le titre de grand capitaine. Personne, en effet, ne savait mieux que lui prendre ses postes, ranger ses troupes, gagner le cœur des hommes et se les attacher. On pourrait à quelques égards le ranger aussi parmi les législateurs, par les sages réglemens qu'il fit en plus d'une occasion. « Dès que Pyrrhus, dit un historien, eut » été reçu dans Tarente aux acclamations » de tout un peuple, il s'appliqua à en » connaître les mœurs. Il leur trouva le » goût du luxe et de la bagatelle, et il » entreprit d'en réformer les désordres. » Le théâtre était le lieu où les gens oisifs » allaient perdre le temps, et où les » brouillons fomentaient des divisions et » des partis ; il le fit fermer. Tous les » jours on s'assemblait dans le parc et » sous des portiques, où, en se prome» nant, on parlait de la guerre et de la » paix, et l'on réglait l'état selon ses ca» prices ; il en défendit l'entrée. Les fes» tins, les mascarades, les comédies, » occupaient, le jour et la nuit, ces » hommes désœuvrés et voluptueux ; il » en interdit l'usage. Le maniement des » armes et les exercices militaires étaient » presque entièrement bannis de Tarente ; » il les rétablit. » Pyrrhus n'avait aucune règle dans ses entreprises, et il s'y livrait presque toujours par tempérament, par passion et par impuissance de se tenir en repos. Violent, inquiet, impétueux, ne respectant ni les traités ni sa parole, il fallait qu'il fût toujours en mouvement et qu'il y mît les autres ; toujours errant, et allant chercher de contrée en contrée un bonheur qui le fuyait, et qu'il ne rencontrait nulle part. On connaît le bon mot de Cynéas. Pyrrhus lui étalant un jour les conquêtes qu'il avait faites en imagination, de toute l'Italie, de la Sicile, de Carthage et de la Grèce, ce prince ajouta : « Ce sera alors, mon ami, que » nous rirons, et que nous nous repose» rons à l'aise. » — « Mais, seigneur (re» partit Cynéas), qui nous empêche de » le faire dès à présent ? » (Plusieurs écrivains font descendre Pyrrhus du héros grec de ce nom, fils d'Achille. Il était le douzième des rois Pyrrycles dans les listes chronologiques. Il existe une *Histoire de Pyrrhus*, en français, par J.-B. Jourdan, Amsterdam, 1749, 2 vol. in-12.)

PYTHAGORE, chef et fondateur de l'école philosophique, dite *école d'Italie*, naquit à Samos, d'un sculpteur, vers l'an 600 avant J. C. Il exerça d'abord le métier d'athlète ; mais s'étant trouvé aux leçons de Phérécyde sur l'immortalité de l'âme, il se consacra à la philosophie (*voyez* Phérécyde), abandonna sa patrie,

ses parens, ses biens, et parcourut l'Égypte, la Chaldée et l'Asie mineure. De retour à Samos, il trouva que Polycrate avait usurpé le gouvernement de sa patrie; cela le détermina à aller s'établir dans cette partie de l'Italie qui a été appelée la Grande-Grèce. Il fit sa demeure ordinaire à Héraclée, à Tarente, et surtout à Crotone, dans la maison du fameux athlète Milon. C'est de là que sa secte a été appelée *Italique.* Sa réputation se répandit bientôt dans toute l'Italie. On accourait de toutes parts pour l'entendre, et dans peu de temps il eut quatre ou cinq cents disciples. Avant que de les admettre à ce rang, il leur faisait subir un noviciat de silence, qui durait deux ans pour les taciturnes; et qu'il faisait durer au moins cinq années pour ceux qu'il jugeait les plus enclins à parler. « Loi tyrannique, dit un auteur judicieux : il n'était pas possible que » durant cet espace de temps il ne » se formât dans l'esprit de ses disci- » ples des difficultés sur lesquelles leur » maître ne pouvait être consulté, et qu'ils » ne courussent le risque de ne pouvoir » jamais les éclaircir. » Il leur recommandait aussi fortement de ne jamais manger de fèves, et de tenir les oreilles toujours attentives aux concerts des sphères célestes. On dit que, pour donner plus de poids à ses leçons, il s'enferma dans un lieu souterrain où il demeura pendant un certain temps. Sa mère lui communiqua en secret tout ce qui se passait pendant son absence. Pythagore sortit enfin de sa caverne avec un visage pâle et défait; il assembla le peuple, et assura qu'il venait des enfers. (*Voyez* Collius, Lucien, J.-J. Rousseau, Zénon, etc.) Pythagore forma des disciples qui devinrent des législateurs fameux, tels que Zaleucus, Charondas et quelques autres. La science des mœurs et des lois n'était pas la seule que ce philosophe professât; il était, dit-on, savant en astronomie et en géométrie. On prétend qu'il inventa cette fameuse démonstration du *carré de l'hypothénuse*, qui est d'un si grand usage dans les traités de mathématiques. « Il » fit lui-même, dit un écrivain, des dé- » couvertes importantes dans les mathé- » matiques, et leur donna une forme » méthodique.... Outre la démonstration » du carré de d'hypothénuse, il déter- » mina les rapports mathématiques des » intervalles musicaux. Les sons des mar- » teaux d'un forgeron le convainquirent » qu'ils formaient la quarte, la quinte » et l'octave, et les poids de ces mar- » teaux étaient dans les rapports de 3|4, » 2|3 et de 1|2. Un grand nombre de ses » élèves furent appelés aux plus grands » emplois dans les villes de la Grande- » Grèce..... » On ajoute qu'il en sentit lui-même l'utilité tellement qu'il immola à Dieu, par reconnaissance, une hécatombe ou sacrifice de 100 bœufs : sacrifice contradictoire avec la défense qu'il fit à ses disciples de tuer les animaux, et d'en manger les viandes; mais l'on se tromperait beaucoup, si l'on prétendait trouver de la conséquence ou de la consistance dans les idées des anciens sages (1). Cette défense au reste était une suite de son système de la métempsycose, c'est-à-dire de la transmigration des âmes d'un corps dans un autre. C'était le dogme principal de sa philosophie; il l'avait emprunté ou des Egyptiens ou des Brachmanes. Cette chimère lui tenait si fort au cœur, qu'il se vantait de se souvenir dans quel corps il avait été avant que d'être Pythagore. Sa généalogie ne remontait que jusqu'au siége de Troie. Il avait été d'abord Ethalides, fils putatif de Mercure; ensuite Euphorbe, le même qui fut blessé par Ménélas. Son âme passa du corps d'Euphorbe dans celui d'Hermotime; de celui-ci dans le corps d'un pêcheur; enfin, dans celui de Pythagore. Quelques autres parties de son système étaient moins ridicules : il admettait dans le monde une Intelligence suprême, une force motrice, une matière sans intelligence, sans force et sans mouvement. « Tous les phénomènes, selon » Pythagore, supposaient ces trois prin- » cipes; mais il avait observé dans les » phénomènes une liaison de rapports,

(1) On pourrait objecter que lorsque Pythagore offrit ce sacrifice, il n'avait pas encore établi sa doctrine, ni son école, et qu'il ne s'occupait encore que des sciences abstraites.

» une fin générale, et il attribuait l'enchaînement des phénomènes, la formation de toutes les parties du monde » et leurs rapports à l'Intelligence suprême, qui seule avait pu diriger la force » motrice, et établir des rapports et des » liaisons entre toutes les parties de la » nature ; il ne donna donc aucune part » aux génies dans la formation du monde. » Pythagore avait découvert, entre les » parties du monde, des rapports, des » proportions. Il avait aperçu que l'harmonie ou la beauté était la fin que l'Intelligence suprême s'était proposée » dans la formation du monde, et que » les rapports qu'elle avait mis entre les » parties de l'univers étaient le moyen » qu'elle avait employé pour arriver à » cette fin. Ces rapports s'exprimaient » par des nombres. Parce qu'une planète » est, par exemple, éloignée du soleil » plus ou moins qu'une autre, un certain » nombre de fois, Pythagore conclut que » c'était la connaissance de ces nombres » qui avait dirigé l'Intelligence suprême. » L'âme de l'homme était, selon Pythagore, une portion de cette Intelligence » suprême, que son union avec le corps » en tenait séparée, et qui s'y réunissait » lorsqu'elle s'était dégagée de toute affection aux choses corporelles. La » mort, qui séparait l'âme du corps, ne » lui ôtait point ses affections ; il n'appartenait qu'à la philosophie d'en » guérir l'âme, et c'était l'objet de toute » la morale de Pythagore. » (*Mémoire pour servir à l'histoire des égaremens de l'esprit humain*, ou *Dictionnaire des hérésies*, Discours préliminaire, pag. 72 et 73. M. Pluquet, auteur de cet ouvrage estimable, renvoie le lecteur à l'*Examen du fatalisme*, tome 1er, et à la *Vie* de ce philosophe par Dacier.) Notre soin principal devait être, selon Pythagore, de nous rendre semblables à la Divinité. Le seul moyen d'y parvenir était de posséder la vérité, et pour la posséder il fallait la chercher avec une âme pure. « Il faut, disait-il souvent, ne » faire la guerre qu'à cinq choses : aux » maladies du corps, à l'ignorance de » l'esprit, aux passions du cœur, aux » séditions des villes, et à la discorde » des familles. Telles sont les cinq choses, » s'écriait-il, qu'il faut combattre de » toutes ses forces, même par le fer et » par le feu. Il disait que le spectacle de » ce monde ressemble à celui des jeux » olympiques : les uns y tiennent boutique et ne songent qu'à leurs intérêts ; » les autres y paient de leur personne et » ne cherchent que la gloire ; d'autres ne » font que regarder tout cela, et leur » condition n'est pas la pire. Interrogé » par les magistrats des villes de la » Grande-Grèce, il leur recommanda la » bonne foi, la justice ; leur représenta » l'anarchie comme le plus grand des » maux, l'éducation des enfans comme » le moyen le plus efficace d'assurer un » jour d'heureuses destinées à l'état. » Ce philosophe se plaisait à débiter ses préceptes sous le voile des énigmes; mais ce voile était si épais que les interprètes y ont trouvé une ample matière à leurs conjectures. On ne sait rien de certain sur le lieu et sur le temps de la mort de ce philosophe. Les uns disent qu'il mourut à Métaponte, vers l'an 497 avant J. C. ; d'autres le font brûler à Crotone ; d'autres disent qu'arrêté dans un champ de fèves, pour lesquelles il avait toujours eu une extrême vénération, il aima mieux se laisser tuer que de gâter ces plantes. Sa maison fut changée en un temple, et on l'honora comme un dieu. Il était en si grande vénération, qu'on lui fit faire pendant sa vie et après sa mort une foule de prodiges. On disait qu'il écrivait avec du sang sur un miroir ce que bon lui semblait, et qu'opposant ces lettres à la face de la lune quand elle était pleine, il voyait dans le rond de cet astre tout ce qu'il avait écrit dans la glace de son miroir ; qu'il parut avec une cuisse d'or aux jeux olympiques ; qu'il se fit saluer du fleuve de Nessus ; qu'il arrêta le vol d'un aigle, apprivoisa un ours, fit mourir un serpent, et chassa par la vertu de certaines paroles un bœuf qui gâtait un champ de fèves ; qu'il se fit voir au même jour et à la même heure dans la ville de Crotone et dans celle de Métaponte ; qu'il avait des secrets magi-

ques ; qu'il prédisait les choses futures, etc. Ces contes absurdes prouvent mieux que tout le reste qu'une grande partie de ses admirateurs étaient les plus stupides des hommes, qui se laissaient persuader les plus grandes extravagances à la faveur de l'*autos epha* (*c'est lui qui l'a dit*). Cette observation tenait lieu à ses disciples de tout raisonnement ; après qu'on l'avait faite, il n'était plus permis de douter ni de ses opinions ni de ses assertions quelconques. Nous avons, sous le nom de Pythagore, un ouvrage en grec, commenté par Hiéroclès, et intitulé *les Vers dorés ;* mais il est constant que ce livre n'est point de lui. On les a imprimés à Padoue, 1474, in-4 ; — à Rome, 1475, in-4 ; — à Cambridge, 1709 ; — et à Londres, 1742, in-8. Ces deux éditions se joignent aux auteurs *cum notis variorum*..... — Diogène Laerce, Porphyre, Jamblique, un anonyme dont Photius donne l'extrait, ont écrit la *Vie* de ce philosophe avec une crédulité puérile et sans discernement ; il est certain que les légendaires les plus décriés n'ont jamais poussé la bonhomie à ce point. On a réuni leurs écrits à Amsterdam, 1707, in-4. Dacier a mis plus de critique dans celle qu'il a publiée en français, avec les *Vers dorés* et le Commentaire d'Hiéroclès, Paris, 1706 et 1771, 2 vol. in-12. Mais Dacier est si prévenu pour les vieilles choses, qu'il faut toujours beaucoup rabattre de ce qu'il en dit. Il va jusqu'à admirer des choses extravagantes ; il se met l'esprit à la torture pour expliquer les énigmes de Pythagore, et il y trouve des sens auxquels le philosophe n'a vraisemblablement jamais pensé. Lucien, en parlant de Pythagore dans son dialogne de Gallus, l'a peint au naturel. Si ce que dit Jamblique dans sa *Vie* est vrai, on ne peut s'empêcher de le mettre au nombre des plus grands scélérats. On trouve d'autres vues sur Pythagore dans l'*Histoire des temps fabuleux*, par Guérin du Rocher, et dans *Hérodote*, *historien du peuple hébreu sans le savoir*, par l'abbé Bonnaud. « Tous les disciples de » Pythagore mettaient leurs biens en » commun, avec la faculté de les re» prendre quand ils voudraient quitter la » société ; ils habitaient tous ensemble » avec leurs familles dans un vaste édifice » appelé *Emachion :* ils y suivaient une » règle dont l'austérité était tempérée » par la promenade, le chant, la danse, » et la lecture des poètes : le vin, la » viande et le poisson y étaient inter» dits. » *Voyez* l'*Hist. comparée des systèmes de philosophie*, *considérés relativement aux principes des connaissances humaines*, par M. Degérando, 2e édition, 1822, 4 vol. in-8.

* PYTHAGORE de Reggio, sculpteur, contemporain de Polyclète d'Argos, 432 ans avant J. C., est, selon Pline, un des trois fameux statuaires de ce nom, qui vivaient à la même époque. Mais il paraît qu'il le confond avec Pythagoras de Samos ; car Pausanias lui donne pour maître Cléarque, élève d'Enchir le Corinthien, qui vivait dans un temps plus reculé. On voyait de cet artiste, à Olympie, une statue qui représentait Pancratiaste Léonticus, qui était d'un beau fini, ainsi qu'un monument de bronze, représentant *Cratistène sur le char de la victoire ; Europe assise sur le taureau ; le combat d'Etéocle et de Polynice.* Ces morceaux remarquables conservaient toute leur réputation du temps de Pausanias.

PYTHÉAS, philosophe contemporain d'Aristote, naquit à Marseille, colonie des Phocéens, et se rendit habile dans la philosophie, l'astronomie, les mathématiques et la géographie. On conjecture que ses concitoyens, prévenus en faveur de ses connaissances et de ses talens, et dans la vue d'étendre leur commerce, lui fournirent les moyens d'aller tenter dans le Nord de nouvelles découvertes, tandis qu'ils employaient Euthymènes à découvrir les pays du Sud. Pythéas parcourut, dit-on, une partie des côtes de l'Océan, et s'avança jusqu'à l'île de Thulé (l'Islande) ; il pénétra ensuite dans la mer Baltique, jusqu'à l'embouchure d'un fleuve qu'il nomma mal à propos Tanaïs (car le Tanaïs se décharge dans la mer Noire), et qui est peut-être la Vistule. Il observa qu'à mesure qu'il s'avançait

vers le pôle arctique, les jours s'alongeaient au solstice d'été, et qu'à l'île de Thulé le soleil se levait presque aussitôt qu'il s'était couché : ce qui arrive en Islande et dans les parties septentrionales de la Norwége. La relation des voyages de Pythéas a paru fabuleuse à Polybe et à Strabon ; mais Gassendi, Sanson et Rudbek ont été du sentiment d'Hipparque et d'Eratosthène, en prenant la défense de cet ancien géographe. Strabon nous a conservé une autre observation que Pythéas fit dans sa patrie au temps du solstice. Ce Marseillais est le premier et le plus ancien des écrivains gaulois qui nous soit connu. Le plus célèbre de ses ouvrages était intitulé *Le tour de la terre*; mais ni cet ouvrage ni aucun des autres de Pythéas ne sont parvenus jusqu'à nous, quoique quelques-uns existassent encore à la fin du 4e siècle. Ils étaient écrits en grec, qui était alors la langue des Marseillais.

Q

QUADRATUS, ou QUADRAT (Saint), disciple des apôtres, et, selon quelques-uns, l'ange de Philadelphie, à qui J.-C. parla dans l'Apocalypse, était déjà célèbre dans l'Eglise du temps de Trajan, et répandait partout la semence de la parole évangélique. On prétend qu'il fut élevé sur le siége d'Athènes vers l'an 126. Quadratus est le premier qui ait composé une *Apologie* de la religion chrétienne, qu'il présenta à Adrien vers l'an 131. Cet ouvrage, plein de raisonnemens forts et solides, est digne d'un disciple des apôtres. Il paraît par un passage de Lampride, dans la *Vie d'Alexandre Sévère*, qu'Adrien en fut frappé au point de reconnaître la divinité de J. C. « Alexan» dre, » dit-il, « forma le dessein d'éle» ver un temple à J. C., et de le placer » parmi les dieux de l'empire. Adrien » avait déjà conçu le même projet en or» donnant qu'on bâtît dans toutes les vil» les des temples sans images. Ces tem» ples, qui ne sont consacrés à aucune » divinité particulière, se nomment » *Adriannées*, ou *temples d'Adrien.* » Quoi qu'il en soit, l'écrit de Quadratus arrêta le feu de la persécution, qui était alors allumé contre les chrétiens. Il ne nous en reste qu'un fragment conservé par Eusèbe. On y lit, entre autres choses, cette distinction solide des miracles de J. C. des impostures des magiciens : « Les miracles du Sauveur subsistent tou» jours, parce qu'ils étaient réels et vé» ritables. Les malades qu'il a guéris, les » morts qu'il a ressuscités, n'ont pas seu» lement paru un instant ; ils sont restés » sur la terre avec lui ; quelques-uns mê» me ont vécu jusqu'à notre temps, et » par conséquent bien après l'ascension » du Seigneur. »

* QUADRI (Jean-Louis), architecte, peintre de perspective, graveur et mécanicien, naquit en 1681 à Bologne d'une ancienne famille bourgeoise. Il exerça ces trois arts avec succès, et on voit en Italie et dans son pays natal plusieurs de ses ouvrages qui obtiennent encore l'approbation des connaisseurs. On a de lui : 1° *Tavole* ou *Tables gnomoniques pour dessiner des cadrans solaires, qui indiquent les heures comme les horloges ordinaires, et autres tables pour la construction de ceux-ci*, etc., Bologne, 1733 ; 2° *Tables gnomoniques pour régler pendant le jour les horloges à roue*, ibid., 1736 ; 3° *Règles pour les cinq ordres d'architecture de M. Jacques Barozzi di Vignola, dernièrement gravées sur le premier original de l'auteur*, ibid., 1736 ; 4° *Règles pour la perspective pratique, dessinées suivant la seconde règle de J. Barozzi*, ibid., 1744. Plusieurs manuscrits de Quadri se conservent dans la bibliothèque de l'institut de Bologne (*La Specola*) ; ils passent pour être très utiles aux arts, et l'on

prétend qu'ils gagneraient à être connus. Cet artiste mourut dans sa patrie en 1748.

QUADRIO (François-Xavier), littérateur italien, né dans la Valteline, le 1er décembre 1695, se fit jésuite, et se distingua par son application; mais sa mélancolie et son inconstance lui firent abandonner cet état en 1744 : il se retira à Zurich, d'où il sollicita auprès du souverain pontife la permission de rester dans l'état de prêtre séculier. Benoît XIV, qui avait pour lui de la bienveillance, acquiesça à sa demande, et lui donna un canonicat. Quadrio vint à Paris en 1744, y passa trois ans, et fut bien accueilli par le cardinal de Tencin. Après avoir visité encore une fois Rome, il retourna à Milan, et vers la fin de sa carrière, il se retira chez les barnabites, où il mourut le 21 novembre 1756. On a de lui : 1° Un *Traité de la poésie italienne*, sous le nom de Joseph-Marie Andrucci; 2° *Histoire de la poésie*, 7 vol.; 3° *Dissertations sur la Valteline*, pleines d'érudition, 3 vol.

* QUAGLIA, ou QUAYE (Gian-Genèfio), religieux de l'ordre de Saint-François, né à Parme, et nommé aussi quelquefois, à cause de cela, *frère Jean de Parme*, vivait au temps de Pétrarque. Il alla faire sa théologie en Angleterre, d'où il revint en 1391. On l'envoya professer la théologie à Pise; il retourna ensuite dans sa patrie, où il mourut, en 1398. On a de lui : 1° *Liber de civitate Christi compilatus a magistro Joanne Genesio Quaye de Parma, ordinis minorum*, etc. Reggio, 1501, in-4; réimprimé à Rome en 1523 : l'auteur l'avait composé à Pise; 2° *Incipit rosarium editum a fratre Joanne Quaya de Parma*, *ordinis minorum.* Cet ouvrage existe en manuscrit dans la bibliothèque Barberine à Rome, code 246, dans la bibliothèque royale de Parme, dans celles de Saint-Jean et Saint-Paul à Venise, dans celle des Augustins de Padoue et dans quelques autres. L'auteur, dans ce livre, embrasse toute la philosophie morale et chrétienne. 3° *De incarnatione Christi*, *seu de secretis philosophiæ*, ouvrage savant, conservé dans la bibliothèque du Vatican, sous le n° 5129. *Voyez* sur le Père Quaglia le Père Affo, récollet, dans ses *Memorie degli scrittori e letterati parmigiani*, vol. 2, pag. 97. Le Père Wadding, historiographe de l'ordre de Saint-François, nous donne sa vie d'une autre manière. Selon lui, Jean Genèfio prit naissance dans l'état de Bologne, quoiqu'il le nomme aussi *Jean de Parme*; il ne parle point de son voyage en Angleterre, mais il dit qu'il professa à Paris, et qu'Innocent IV l'ayant fait venir de France, ce religieux fut élu ministre général de son ordre l'an 1247; qu'il futenvoyé en Orient vers l'empereur des Grecs, et vers Manuel, patriarche de Constantinople; que s'étant démis du généralat, il eut pour successeur saint Bonaventure; qu'il se retira dans une cabane de la vallée de Rieti, bâtie par saint François, où il vécut d'une manière pénitente; que Jean XXI l'avait en grande estime; que Nicolas IV l'envoya une seconde fois vers les Grecs, et que s'étant mis en chemin, il mourut à Camerino, en 1289, c'est-à-dire au moins cent ans avant l'époque fixée par le Père Affo, et qu'il fut enterré dans le couvent de Saint-François de cette ville. Wadding lui attribue les traités suivans : 1° *In libros Magistri sententiarum*; 2° *De conversatione religiosorum libri duo*; 3° *De beneficiis creatoris*; 4° *De civitate Christi*, ouvrage qui vraisemblablement est le même que celui du même titre cité plus haut; 5° *Sacrum commerçium sancti Francisci cum domina paupertate*; 6° *Officium passionis Christi*, qui commence par ces mots : *Regem Christum crucifixum.* Wadding ajoute que quelques-uns distinguent Jean-Genès de Quaglia, de Jean de Parme; mais il assure que c'est la même personne : *Idem prorsus est Joannes hic cum Joanne parmensi.*

QUAINI (Louis), peintre, né à Ravenne en 1643, mort à Bologne en 1717. Le Cignani lui apprit les élémens de son art. Bientôt il eut tant de confiance dans les talens de cet illustre élève, qu'il lui remit ses principaux ouvrages, conjointement avec Franceschini, qui était de-

venu, dans la même école, son rival et son ami. Leurs pinceaux réunis semblent n'en faire qu'un. Les parties principales de Quaini étaient l'architecture, le paysage et les autres ornemens. Franceschini se chargeait pour l'ordinaire de peindre les figures. Ils ont principalement travaillé à Parme et à Bologne.

* QUAINO (Jérôme), religieux de l'ordre des servites, florissait au 16e siècle. Il était né à Padoue, où il jouissait de la réputation d'un savant théologien et d'un prédicateur très distingué. Il avait, pendant plusieurs années, professé les saintes Ecritures dans l'université de Padoue, et souvent la chaire y avait retenti de ses discours éloquens. Il a laissé de bons *Commentaires* sur quelques livres de la Bible, et des *Traités* de théologie estimés. On a de lui des *Oraisons latines*. Plusieurs de ses sermons ont été publiés dans le recueil intitulé : *Le Prediche di diversi illustri theologi, raccolte da Tommaso Porcacchi*, Venise, 1566, 1re partie, in-8. Les confrères du Père Quaino lui firent dresser dans leur église une statue de marbre qu'ils accompagnèrent d'un éloge en son honneur : marque de distinction qui suppose en celui à qui on l'accorde un mérite qui n'est point ordinaire. Quaino mourut en 1582.

* QUANZ (Jean-Joachim), musicien, né en 1697 au village d'Oberscheden près de Goettingue, donna des leçons de son art au grand Frédéric. Dès sa première jeunesse, il aima passionnément la musique, et jouait assez bien de la basse. Destiné à l'état de son père, qui était maréchal-ferrant, celui-ci céda à ses instances et lui permit de se rendre chez un oncle, musicien pensionnaire à Mersbourg, sous lequel Quanz apprit les premiers élémens de la musique. Il se livra à l'étude du hautbois et notamment de la flûte, instrument dans lequel il excella. Après avoir été employé dans les orchestres des cours de Mersbourg et de Dresde, il entra au service du roi de Pologne, en 1714, fit avec l'ambassadeur de ce roi le voyage de Naples, et connut dans cette ville les célèbres Hape et Scarlatti. Quanz parcourut ensuite la France et l'Angleterre, en donnant des concerts. De retour en Allemagne, il eut l'honneur d'avoir pour élève Frédéric II, depuis roi de Prusse, et alors prince royal. Ce prince exécutait souvent avec lui et avec son favori Quincilius des *duo* et des *trio*. Quanz, en perfectionnant la flûte, prépara les progrès que d'autres musiciens ont faits après lui sur cet instrument. En 1726, il apprêta une *languette*, et en 1752, il inventa le *bouchon*, qui sert à baisser la flûte, en hausser le ton sans toucher au corps de *rechange*. Ces procédés l'amenèrent à établir un atelier pour la fabrication de ses instrumens, lequel devint très utile à sa fortune. Il composa pour son royal élève deux cent quatre-vingt-dix-neuf concerts, et deux cents solo, et une *Instruction pour jouer de la flûte*, Berlin, 1752, in-4; souvent réimprimé et traduit en français et en hollandais. Rotermund lui attribue une suite de *Pièces à deux flûtes*, publié en 1729. Quanz mourut à Berlin, ou à Potsdam, le 12 juillet 1773, âgé de 76 ans. Frédéric avait pour lui une telle affection, qu'il le soigna pendant sa maladie, remplaça bien souvent son médecin, et lui fit élever après sa mort un tombeau magnifique.

* QUARANTA (Etienne), clerc régulier, né à Naples au commencement du 17e siècle, se fit remarquer dans sa congrégation par ses vertus et ses lumières, et devint en 1650 évêque d'Amalfi. On ignore l'époque de sa mort. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, nous citerons : 1° *De concilio provinciali et auctoritate episcopi in suffraganeos, eorumque subditos in tota provincia*; 2° *Summa bullarii omniumque summorum pontificum constitutionum*. — Il y a un autre écrivain du nom de QUARANTA (Orazio), lequel est auteur de divers opuscules, dont Cinelli fait mention dans le tom. 4, pag. 107, de sa *Bibliothèque*.

QUARESME (François) naquit à Lodi dans le Milanais, se fit cordelier, fut employé aux missions du Levant, et mourut vers 1640. Il a laissé quelques ouvrages théologiques, et une *Description de la Terre-Sainte*, qui contient

plusieurs particularités assez curieuses.

* QUARIN (Joseph), premier médecin de l'empereur Joseph II, naquit à Vienne le 13 novembre 1733 d'un médecin déjà célèbre de cette ville. Il fut reçu docteur en philosophie à l'âge de 15 ans, et de médecine à 18 ans. Il exerça cet état avec le plus grand succès, et se distingua par son zèle et par ses talens. Il travailla surtout à la perfection de l'instruction médicale. En 1756, il donna, à Vienne, des cours d'anatomie et de matière médicale. Il ouvrit aussi des cours de clinique, qui ont servi de modèle à ceux qu'on forma depuis en France et en Italie : il s'efforça surtout d'améliorer le système des hôpitaux, et publia dans ce but, comme dans l'intérêt de la science, diverses *Observations* qui lui valurent les plus honorables suffrages. On ne parlait alors que de la découverte de son maître Storck sur la vertu de la ciguë contre les maladies cancéreuses. Quarin en fit des essais dont il publia les résultats, et son ouvrage fut favorablement accueilli. L'impératrice Marie-Thérèse l'envoya en 1777 à Milan, soigner son troisième fils, l'archiduc Ferdinand, gouverneur de la Lombardie. Quarin parvint à rétablir la santé du prince, qui était malade depuis long-temps. L'archiduc reconnaissant le nomma son médecin, et l'empereur Joseph II lui donna le même titre, après l'avoir nommé premier médecin de l'hôpital général. Il fut six fois recteur de l'université; mais ses nombreuses occupations le forcèrent de se démettre de sa place à l'hôpital général. Entre autres qualités, il avait celle de ne jamais flatter ses malades, ce qui faisait qu'ils se préparaient à temps à la mort. Joseph II, dans sa dernière maladie, lui demanda s'il pouvait guérir ; Quarin lui répondit, avec une noble franchise, qu'il ne restait à Sa Majesté que peu de jours à vivre. L'empereur, loin de se montrer fâché de cet avis, si terrible à entendre, le créa baron, et lui fit un présent de mille souverains d'or (20,000 francs). François II, neveu de ce monarque, fils et successeur de Léopold II, lui conféra le titre de comte en 1797 ; il obtint, en 1808, le cordon de l'ordre de Saint-Léopold, et mourut le 13 mars 1814, âgé de 81 ans. De son vivant (en 1803), on avait exécuté son buste en marbre, que l'on plaça solennellement dans la salle de l'université. Quarin fut pendant 28 ans médecin des frères de la charité. Il était membre des sociétés de médecine de Copenhague, de Londres, de Venise et de Vienne. On a de lui : 1° *Tentamina de cicuta*, Vienne, 1761, in-8 ; 2° *Methodus medendarum febrium*, ibid., 1772 ; 3° *Methodus medendi inflammationes*, ibid., 1774, in-8. Les deux traités, réunis en un seul, ont été traduits et publiés en français, 1800, par Monnot. Ils avaient aussi été publiés ensemble à Vienne, sous ce titre : 4° *De curandis febribus et inflammationibus commentatio*, 1781 ; 5° *Tractatus de morbis oculorum* ; 6° *De Entonnia noxa ex utili physico-medico considerata* ; 7° (en allemand) *Considérations sur les hôpitaux de Vienne*, 1784 ; 8° *Animadversiones practicæ, in diversos morbos*, ibid., 1786, in-8, traduit en français par M. Sainte-Marie, sous le titre d'*Observations pratiques sur les maladies chroniques*, 1807, in-8. Les ouvrages de cet estimable médecin, dont quelques-uns ont été traduits en français, en anglais et en italien, renferment des vues pratiques très sages, mais aussi quelques théories erronées sur les fièvres, et des divisions peu exactes : au reste, on les consulte toujours avec profit.

QUARRÉ ou QUARREY (Jean-Hugues), docteur de Sorbonne, né à Poligny dans la Franche-Comté, en 1580. (Il fut nommé chanoine-théologal dans la collégiale de Poligny, et se démit de cette prébende pour embrasser l'état monastique. Quarré entra, en 1617, dans la congrégation alors naissante de l'Oratoire.) Ses *Sermons*, ses ouvrages et ses vertus lui firent une grande réputation. Il devint prédicateur de l'infante Isabelle, gouvernante des Pays-Bas : il demeurait à Bruxelles, où il était prevôt de la congrégation belgique de son ordre. Le Père Quarré mourut en 1656. Ses principaux ouvrages sont : 1° *La Vie de la bienheureuse mère Angèle, première fondatrice*

des mères de Sainte-Ursule, in-12 ; 2° *Traité de la pénitence chrétienne*, in-12 ; 3° *Trésor spirituel, contenant les excellences du christianisme et les adresses pour arriver à la perfection chrétienne par les voies de la grâce et d'un entier abandonnement à la conduite de Jésus-Christ*, in-8. Il y a eu six éditions de cet ouvrage, qu'une critique trop subtile a vainement attaqué. 4° *Direction spirituelle pour les âmes qui veulent se renouveler en la piété, avec des Méditations*, in-8. Le stile de ces ouvrages est suranné ; mais ils respirent une piété douce et tendre.

QUATREMAIRE (Dom Jean-Robert), bénédictin, né à Coursereaux, au diocèse de Séez, en 1611, se signala par son ardeur contre Naudé, qui soutenait que Gersen n'était pas l'auteur de l'*Imitation*. Dom Quatremaire publia deux *Ecrits* très vifs en latin à cette occasion, l'un et l'autre in-8, Paris, 1649 et 1650. (*Voyez* NAUDÉ, AMORT, KEMPIS, FRONTEAU, GERSEN.) On a encore de lui : 1° deux *Dissertations* pour prouver, contre Launoy, le privilége qu'a l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, d'être immédiatement soumise au saint-Siége. La première vit le jour en 1657, in-8 ; la deuxième en 1668, in-4 ; 2° une autre *Dissertation* publiée en 1659 pour autoriser de pareils droits de l'abbaye de Saint-Médard de Soissons. Quelques-uns lui attribuent le *Recueil* des ouvrages sur la grâce et la prédestination, qui a paru sous le nom de *Guilbert Mauguin*, 1650, en 2 vol. in-4 ; mais l'abbé d'Olivet donne le 2e vol. de ce recueil à l'abbé de Bourzéis. Ce bénédictin étant en l'abbaye de Ferrières en Gatinais pour y prendre les bains, se noya dans la rivière, le 7 juillet 1671, à 60 ans.

* QUATTRO FRATI (François-Marie), jésuite italien, né à Modène, florissait au 17e siècle. Il avait cultivé l'art oratoire et la poésie, et y avait obtenu des succès. Il était membre de l'académie de Parme, dite des *innominati*. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue : 1° *Relazione delle essequie ed orazioni in morte del padre Francesco Bordoni*, Parme, 1671 et 1676. Bordoni était de Parme, et théologien très distingué de l'ordre de Saint-François. 2° *Discorso funebre sopra le virtu di monsignor Ettore Molza, vescovo di Modena*, Modène, 1679 ; 3° *Relazione delle essequie del padre Paolo Rosini, min, conventuale, coll' orazione funebre*, Parme, 1683 ; 4° *Prediche, panegiriche, co' sermoni per le otto feste principali di Maria Vergine*, Plaisance, 1698 ; 5° *Le Lamentazioni di Geremia, volgarizzate da F. M. Q., academico innominato*, Plaisance, 1701 ; 6° *Prosæ et carmina*, Modène, 1706, in-4. En outre, on a de lui des *Vies* d'hommes célèbres, et quelques autres opuscules. Le Père Quattro Frati mourut à Plaisance, le 16 février 1704, âgé de 58 ans. — QUATTRO FRATI (Nicolas), aussi de Modène, et poète latin du 15e siècle, était lié d'intimité avec les célèbres poètes de son temps, le Guarini et l'Arioste, auxquels il adressa quelques-unes de ses *Epigrammes*. La bibliothèque du marquis Bevilacqua, à Ferrare, possédait un beau manuscrit de *Poésies* latines, où il est question de Nicolas Quattro Frati, comme auteur de plusieurs poèmes, notamment dans une *Elégie* de Henri II, ou Hylas de Prato, adressée à une certaine Orsa, *pro Nicolao a quatuor fratribus*.

QUATTROMANI (Sertorio), né à Cosenza, dans le royaume de Naples, vers 1551, d'une famille honnête, mourut vers 1606. La littérature et la poésie remplirent toute sa vie. Le recueil de ses *OEuvres* publié à Naples, en 1714, in-8, renferme des vers latins et italiens, des lettres, etc. On y trouve certaines pièces, mais en petit nombre, dignes de quelque attention. Sannazar, son compatriote et presque son contemporain, avait été son modèle, et le copiste lui est inférieur. *Voyez* la liste de ses ouvrages dans le *Dictionnaire historique et critique*, en 4 vol. in-8, publié à Lyon en 1771, sous le nom de *Bonnegarde* ; et dans le tome 11e des *Mémoires* de Nicéron.

* QUECCIUS (Grégoire), médecin,

naquit à Altorf en 1596, fut reçu docteur à Bâle, en 1620, et occupa pendant plusieurs années la chaire de philosophie dans sa ville natale. Il a laissé un ouvrage qui établit sa réputation, et qui a pour titre : *Anatomia philologica, continens discursus de nobilitate et præstantia hominis*, *contra iniquos conditionis humanæ æstimatores*, imprimé en 1632, in-4, à Nuremberg, où il mourut en 1632, à 36 ans.

QUELLIN (Erasme), *Quellinus*, peintre, né à Anvers en 1607, mort dans cette ville l'an 1676, s'adonna dans sa jeunesse à l'étude des belles-lettres. Il professa même quelque temps la philosophie; mais son goût pour la peinture l'ayant entièrement dominé, il fréquenta l'école de Rubens, et donna des preuves de l'excellence de son génie. Ses compositions font honneur à son goût. Son coloris se ressent des leçons de son illustre maître ; sa touche est ferme et vigoureuse. Il y a peu de peintres qui aient fait de plus grands tableaux ; celui du *Paralytique*, qu'on voit dans l'église de l'abbaye de Saint-Michel à Anvers, occupe tout le fond de la croisée. On voit aussi deux de ses plus grandes compositions dans le réfectoire de l'abbaye de Tongerloo. Son imagination vaste, hardie, gigantesque et luxuriante, à force d'ornemens et d'incidens, embrouillait quelquefois les sujets, de manière que du premier abord il n'est pas toujours aisé de les saisir. Il s'est beaucoup attaché à l'architecture et aux figures d'optique. Dans la *Description des principaux ouvrages de peinture, sculpture, etc., de la ville d'Anvers*, imprimée à Anvers, 1774, il est toujours nommé *Quillin ;* mais on voit *Quellinus* écrit de sa main sur un dessin qui exprime pittoresquement cette vérité eucharistique : *Visus*, *gustus*, *tactus in te fallitur*, *sed auditu solo tuto creditur*. Il eut un fils, nommé Jean-Erasme QUELLIN, qui n'eut point les talens de son père. On voit pourtant quelques tableaux de lui dans différentes villes de l'Italie, qui lui font honneur. — Son neveu, Artus QUELLIN, a fait à Anvers, sa patrie, des morceaux de sculpture qui le font regarder comme un excellent artiste. C'est lui qui a exécuté les belles sculptures de l'hôtel de ville d'Amsterdam, gravées par Hubert QUELLIN.

*QUELLMALTZ (Samuel-Théodore), savant médecin et anatomiste allemand, naquit à Friedberg en Misnie le 21 mai 1699. S'étant établi à Leipsick, il y fut successivement professeur d'anatomie, de chirurgie, de physiologie et de pathologie. On lui doit plusieurs dissertations académiques, comme : 1° *De ptyalismo febrili*, Leipsich, 1748 ; 2° *De narium, eorumque septi incurvatione*, ibid. 1750 ; 3° *De musculorum capitis extensorum paralysi*, ibid., 1757 ; 4° *De viribus electricis medicis*, ibid., 1755 ; 5° *Programma quo frigoris acrioris in corpore humano effectus expendit*, ibid., 1775. On trouve toutes ces dissertations dans le recueil intitulé, *Dissertationes ad morborum historiam*, etc., par Haller. Il est mort en 1758.

* QUENON (J.), professeur de seconde au collége de Louis le Grand, mort le 28 juillet 1821, à l'âge de 54 ans, a publié un *Dictionnaire grec-français*, Paris, 1807, 2 vol. in-8, qui a obtenu peu de succès. Il avait été aidé dans ce travail par M. Thory, 1er employé à la bibliothèque du roi. Il a laissé des matériaux pour un *Dictionnaire français-grec*, dont il s'occupait depuis plusieurs années.

QUENSTEDT (Jean-André), théologien luthérien, natif de Quedlinbourg, mort en 1688, à 71 ans, a laissé : 1° un *Traité*, en forme de dialogue, *touchant la naissance et la patrie des hommes de lettres*, depuis Adam jusqu'en 1600, in-4. Cet ouvrage, superficiel et inexact, parut à Witemberg en 1654, in-4 ; 2° un savant traité *De sepultura veterum, sive de ritibus sepulcralibus Græcorum*, *Romanorum, Judæorum et Christianorum*, in-8 et in-4. C'est son meilleur écrit. 3° Un *Système de la théologie de ceux qui suivent la confession d'Augsbourg*, en 4 vol. in-folio, 1685. On en diminuerait le nombre si on en ôtait ce qu'il a écrit en pure perte contre les ca-

tholiques. Du reste, l'ouvrage est très bien intitulé : dès qu'on se détache une fois de la doctrine de l'Eglise catholique, tout ce que l'on disserte en théologie n'est que *système*, qu'un ensemble d'opinions éphémères et arbitraires. 4° Plusieurs autres *ouvrages* remplis d'érudition, mais quelquefois dénués de critique, d'exactitude et de goût.

QUENTAL (Barthélemi du), né dans l'île de Saint-Michel, une des Açores, en 1626, donna dès son enfance des marques d'une piété singulière. Devenu confesseur de la chapelle du roi de Portugal, et l'un de ses prédicateurs ordinaires, il profita de son crédit pour fonder la congrégation de l'Oratoire du Portugal, l'an 1698. Il refusa l'évêché de Lamego, et mourut saintement en 1698 à 72 ans. On a de lui : 1° des *Méditations sur les mystères ;* 2° des *Sermons* en portugais, qui sont pleins d'onction. Le pape Clément XI lui donna le titre de *Vénérable*.

QUENTIN (Saint), martyr dans le 3e siècle, était Romain, si l'on en croit ses Actes publiés par Surius, et descendait d'une famille sénatorienne. Rempli d'ardeur pour la propagation de l'Evangile, il quitta son pays, renonça à toutes les espérances qu'il avait dans le monde, et partit pour les Gaules avec saint Lucien. Il pénétra jusqu'à la ville d'Amiens, qu'il choisit pour y exercer son zèle apostolique, et ce zèle lui procura la couronne du martyre au commencement du règne de Maximien-Hercule, que Dioclétien associa à l'empire en 286. Après avoir souffert dans les tortures tous les raffinemens que la cruauté peut inventer, il fut conduit par ordre de Riccius Varus, préfet du prétoire dans les Gaules, d'Amiens à Augusta, capitale du Vermandois. Il y persista généreusement dans la confession de la foi ; et, après avoir été percé de broches et de clous, il eut la tête tranchée le 31 octobre 287. Saint Eloi, évêque de Noyon et de Vermandois, ayant fait chercher ses saintes reliques en 641, on les trouva avec les clous dont le corps du saint avait été percé, et on les plaça dans l'église derrière l'autel. On en fit une nouvelle translation le 25 octobre 825. Ces reliques sont conservées chez les chanoines de Saint-Quentin, qui prend son nom de celui du saint martyr. Cependant quelques savans prétendent que Saint-Quentin n'est pas exactement l'*Augusta Veremanduorum*. *Voyez* le *Dict. géog.*, 1793.

* QUER-Y-MARTINEZ (Joseph), chirurgien et botaniste espagnol, né, en 1695, à Perpignan, étudia la médecine à Valence, puis à Barcelone et à Madrid, où il se fixa. Il fut employé, en qualité de chirurgien-major, dans les armées espagnoles, et profita des différens voyages qu'il fit, avec son régiment, dans quelques parties de l'Espagne, sur les côtes de l'Afrique et ailleurs, pour recueillir un grand nombre de plantes et de graines, dont il forma dans la suite un jardin botanique où il réunit en peu d'années plus de 2000 espèces. Charles III nomma Quer chirurgien de la cour, et lui accorda une riche pension. Ce monarque, à l'insinuation de son ministre, le comte de Florida-Blanca, avait fait revivre les études dans son royaume, et avait fondé des établissemens pour l'instruction publique, à la tête desquels il avait appelé les plus habiles professeurs de l'Espagne. Cependant, parmi plusieurs sciences qu'on y cultivait, celle de la botanique n'avait pas encore fait des progrès bien rapides : Ortega et Cabanillas n'étaient pas encore assez connus. Quer fut désigné pour remplir la chaire de botanique. Les succès qu'obtinrent les leçons de ce professeur lui méritèrent de nouvelles pensions de la cour, et on lui donna la direction du jardin des plantes de *Buen Retiro*. Quer mourut à Madrid en 1764. Parmi ses ouvrages, on cite les deux suivans : 1° *Dissertation physico-botanique sur les affections néphrétiques*, Madrid, 1765, in-8 ; 2° *Flore espagnole*, ou *Histoire des plantes d'Espagne*, ibid., 1762, 4 vol. in-4, avec une petite *Carte de la péninsule* et 188 planches. Ortega continua cette *Flore*, et les derniers volumes qui complètent cet ouvrage parurent en 1784. Le 5e est précédé de l'*Eloge historique de Quer*,

Ce botaniste est le premier Espagnol qui ait publié un travail sur les plantes de son pays.

QUERAS (Mathurin), docteur de Sorbonne, naquit à Sens, l'an 1614, d'une famille obscure. M. de Gondrin, archevêque de cette ville, le mit à la tête de son séminaire, et le fit un de ses grands-vicaires. Cet ecclésiastique avait été exclu de Sorbonne pour avoir refusé de signer le formulaire, et de souscrire à la censure contre le docteur Arnauld. Il mourut à Troyes en 1695, âgé de 81 ans. Nous avons de lui un *Eclaircissement* de cette question : « Si le concile de Trente » a décidé ou déclaré que l'*attrition*, » conçue par les seules peines de l'enfer » et sans amour de Dieu, soit une dispo» sition suffisante pour recevoir la rémis» sion des péchés et la grâce de la justifi» cation au sacrement de pénitence ? » in-8, 1685. Il défend la négative. *Voyez* NÉERCASSEL.

* QUERBEUF ou QUERBOEUF (Yves-Mathurin-Marie de), jésuite, né à Landernau le 13 janvier 1726, était fort jeune lorsqu'il entra dans la société de Jésus. Il s'y distingua par ses talens, et occupa divers emplois importans. A l'époque de la dissolution de l'ordre des jésuites, il se retira dans les Pays-Bas et ensuite en Hollande. Plus tard il revint à Paris, et habita d'abord chez la duchesse de Nivernois, puis chez le duc de la Vauguyon qui lui avait confié l'éducation de son fils. Beaucoup de personnes de distinction avaient la plus grande confiance dans ses lumières et ses vertus, et il les dirigeait dans le chemin du salut. La révolution l'arracha à ses utiles fonctions. Une seconde fois il quitta la France, et se réfugia avec la comtesse de Marsan à Brunswick, où il mourut en 1797. Ses productions sont peu nombreuses, et il n'a attaché son nom à aucun ouvrage remarquable : on connaît seulement de lui une *Ode sur la naissance du duc de Berri*, et la *Vie de Fénélon*, à la tête de l'édition en 9 vol. in-4, et l'*Oraison funèbre du duc de Bourgogne*, traduit du latin du Père Willermet. Le Père de Querbeuf a publié, comme éditeur, un grand nombre d'ouvrages : on regrette que ses occupations ne lui aient pas toujours permis d'en soigner l'impression. Nous citerons : 1° *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis, Dauphin de France*, recueillis par le Père Griffet, Paris, 1777, 2 vol. in-12 ; 2° *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères par quelques missionnaires de la compagnie de Jésus*, Paris, 1780-83, 26 vol. in-12. Les relations des divers pays étaient placées confusément. Le Père de Querbeuf les divisa par contrées, et mit dans leur ordre les lettres qui avaient rapport à la même mission et au même pays. Cet ouvrage a été divisé en quatre parties distinctes, le Levant, l'Amérique, les Indes, la Chine avec les royaumes adjacens ; en tête de chaque partie est une préface, à la place de celles qui se trouvaient à la tête de chaque volume de l'édition précédente. L'édition a été augmentée de mémoires inédits, de Lettres nouvelles et des Notes du savant Père Brotier. 3° *OEuvres de Fénélon*, 1787-92, 9 vol. in-4. Le clergé de France, qui fit faire cette édition, la confia d'abord à l'abbé Gallard ; mais il mit tant de lenteur à s'acquitter de cet ouvrage, qu'il fallut songer à le remplacer, et on lui substitua le Père Querbeuf. L'abbé Gallard n'avait préparé que très peu de matériaux, et le Père Querbeuf, dont les occupations étaient très multipliées, ne put apporter à ce travail les soins nécessaires. On s'aperçoit qu'il n'a pas collationné les manuscrits et les différentes éditions, et qu'il a laissé échapper des erreurs qui disparaîtront dans la nouvelle édition des *OEuvres* de l'illustre évêque de Cambrai. 4° *Sermons du Père Charles Frey de Neuville*, Paris, 1776, 8 vol. in-12. Il fut secondé dans cette édition par le Père Mars, son ancien confrère. 5° *Observations sur le Contrat social de J. J. Rousseau ; les Psaumes et Isaïe, traduits en français, avec des notes et des réflexions morales, par le Père Berthier*. Le dernier de ces ouvrages fut publié avec beaucoup de négligence, les fautes y sont multipliées et les transpositions nombreuses. Dans une édition postérieure,

on a réparé les fautes du Père Querbeuf, et l'on a donné à l'ouvrage le titre qui lui convenait, en le publiant sous celui d'*OEuvres spirituelles* du Père Berthier. Le Père Querbeuf était recommandable par sa haute piété, par sa modestie et sa simplicité : il était oncle de l'abbé Legris-Duval.

* QUERCIA (Jacques della), sculpteur, né en 1358 à Sienne, était déjà connu par quelques ouvrages qu'il avait faits pour sa ville natale, lorsqu'il fut chargé de la construction de la belle fontaine de marbre qui orne la place Del Consiglio, ou hôtel de ville, dans la même cité. Cette fontaine, représentant une vaste coquille, conserve la figure de la place où elle est élevée, et qui ressemble beaucoup à un vallon creux et régulier. C'est d'après ce monument que Quercia ne fut plus appelé que Jacques de la *Fontaine*, *della Fontana*; et en effet, son ouvrage n'est pas inférieur à la superbe fontaine de Palerme, ni à plusieurs de celles qui embellissent Rome, et qui sont, sans contredit, les plus magnifiques de toute l'Europe. Quercia eut ensuite la surintendance des travaux de la cathédrale de Sienne, une des plus remarquables de l'Italie, soit par la beauté de l'ensemble, soit par la richesse des marbres qui décorent son extérieur, et encore davantage par une superbe mosaïque qui forme le pavé de tout l'intérieur de l'église. Elle a été construite, à peu de différence près, sur le modèle de la cathédrale de Florence, quoiqu'elle n'ait pas l'étendue de celle-ci, qui est des plus vastes de l'Italie. Quercia mourut dans sa patrie en 1420.

QUERENGHI (Antoine), poète italien et latin, naquit à Padoue en 1546. Il eut un talent précoce : à l'âge de 14 ans, il expliquait les passages les plus difficiles des auteurs grecs et latins, et possédait déjà plusieurs langues modernes. Il obtint les mêmes succès dans les sciences, et avant d'avoir atteint sa 25e année, il savait la philosophie, la jurisprudence, la théologie, et avait acquis une grande réputation comme poète. Son aptitude pour les affaires le fit appeler à la cour de Rome, où il prit les ordres et fut secrétaire du sacré collége, sous cinq papes, qui l'envoyèrent dans plusieurs missions importantes auprès des cours de France, d'Espagne, de la république de Venise, etc. Henri IV voulut l'attirer auprès de lui; Querenghi préféra demeurer attaché au saint-Siége. Clément VIII le fit chanoine à Padoue. Paul V le rappela à Rome, le nomma son camérier secret, référendaire de l'une et de l'autre signature, et prélat ordinaire. Grégoire XV et Urbain VIII le conservèrent dans ces mêmes places; et il mourut à Rome le 1er septembre 1633, âgé de 87 ans. Il a laissé des *Poésies latines*, Rome, 1629, in-8, et *italiennes*, ibid., 1616, in-8. La plupart de celles-ci sont des sujets sacrés, où l'on trouve de la facilité et une grande pureté de langage. Ces mêmes qualités distinguent ses *Poésies latines*, qui sont écrites avec plus de verve et de chaleur que les premières, étant composées dans une langue à laquelle Querenghi s'était plus particulièrement livré. On y trouve aussi plusieurs heureuses imitations d'*Horace*.

* QUERENGHI (Flavio), neveu d'Antoine Querenghi, chanoine de Padoue, naquit dans cette ville en 1580. Il y commença ses études et les continua à Rome, à Parme et enfin à Pérouse. Grégoire XV l'appela auprès de lui, et le fit son *camérier* d'honneur. Plus tard Querenghi fut élu évêque de Veglia; il refusa cette dignité pour conserver son modeste canonicat de Padoue. Il excellait surtout dans la philosophie morale, ce qui fit qu'en 1624 le sénat de Venise lui en offrit une chaire qu'il accepta. Il mourut dans cet emploi en 1646. Il a publié les ouvrages suivans : 1° *Epitome institutionum moralium*; 2° *De genere dicendi philosophorum*; 3° *Introductio in philosophiam moralem Aristotelis*. Cette philosophie était le sujet principal de ses leçons, la destination de la chaire qu'il occupait étant de l'expliquer. 4° *De honore libri quinque*; 5° *De consiliariis principum*; 6° *Alchimia delle passioni dell' anima*, etc.; 7° *Raggionamento a nome dello studio di Padova ad Otta-*

viano Bon., *podesta*; 8° *Discorsi varj, curiosi ed eruditi.*

* QUERIOLET (Pierre de), né le 14 juillet 1602, dans la ville d'Auroi en Bretagne, d'un conseiller de parlement qui lui fit donner une éducation religieuse. Au lieu de profiter des bons conseils dont il était environné, il vécut dans ses premières années sans aucune retenue, n'ayant ni soumission pour ses parens ni respect pour Dieu. En peu de temps il devint un libertin consommé : sa débauche l'entraîna dans d'autres crimes; il vola ses parens et quitta la maison paternelle. Après avoir dissipé la somme qu'il avait prise, il recourut à toute sorte d'expédiens pour se procurer de l'argent. Comme il savait parfaitement se servir de l'épée, il cherchait les occasions de se battre, et dans ses duels nombreux il fit beaucoup de victimes. Après avoir erré dans les pays étrangers et avoir fait le métier de chevalier d'industrie, il apprit que son père était mort. Il forma plusieurs projets et finit par acheter une charge de conseiller au parlement de Rennes. Cette place honorable ne le rendit pas plus sage, son impiété surtout s'accrut encore. En vain Dieu voulut-il le ramener à lui : la foudre qui éclata plusieurs fois sur sa tête, qui brûla même une partie du lit où il était couché, qui l'abattit de son cheval au milieu des montagnes, ne put le faire rentrer en lui-même. Le nombre de ses blasphèmes ne diminua point; sa corruption alla si loin qu'il mettait son bonheur à tenter de séduire des religieuses. Bientôt une grande révolution s'opéra dans de Queriolet. Une espèce de vision qui dura cinq ou six heures, et pendant laquelle il crut parcourir l'enfer, produisit sur son esprit une forte impression. Alors il donna quelques signes de conversion et entra même chez les chartreux pour y faire pénitence. Mais peu après il retourna au vice et fut comme auparavant l'être le plus immoral et le plus impie. Cependant, au milieu de sa dépravation, il avait conservé un reste de dévotion pour la sainte Vierge, et, lors même qu'il blasphémait le nom de Dieu, par une contradiction aussi bizarre que fréquente, il invoquait sa mère. Plus tard il attribua sa conversion à l'intercession de Marie. Elle s'opéra à Loudun où il s'était rendu pour séduire une demoiselle huguenote. L'un des moyens de séduction qu'il voulait employer était d'abjurer le catholicisme. Mais avant d'exécuter ce projet, il voulut être témoin d'une cérémonie qui le frappa : c'était l'exorcisation de jeunes filles possédées par le démon. Alors la lumière entra dans son esprit, et il résolut aussitôt de mener une vie chrétienne. Après avoir vendu sa charge de conseiller, il fit un voyage à Notre-Dame de Bonne-Nouvelle à Rennes, et là il se confirma dans sa résolution. Après plusieurs épreuves, il se décida, de l'avis de son directeur, à prendre les ordres sacrés; il fut ordonné le 28 mars 1637. Dès lors sa vie ne présente qu'une suite de mortifications. Il serait trop long de détailler tous les genres de privations qu'il s'imposa : il prit à tâche de maltraiter son corps, et jusqu'à sa mort ce fut une pénitence continuelle. Sa fortune fut consacrée au soulagement des pauvres : souvent il visitait les hospices et les prisons. Autant ses premières années avaient donné de scandale, autant les dernières furent édifiantes. Il est mort le 8 octobre 1660. Plusieurs personnes, dit-on, ont été guéries par ses prières ou en venant visiter son tombeau. Sa *vie* a été écrite sous ce titre : *Le grand Pécheur converti, représenté dans deux états de la vie de M. de Queriolet, prêtre, conseiller au parlement de Rennes, par le Père Dominique de Sainte-Catherine, religieux Carme de la province de Touraine et observance de Rennes*, 3e édition, revue, corrigée et augmentée, Paris, 1671, in-12.

QUERK (Ignace), jésuite, né en Autriche, passa sa vie dans l'instruction du peuple, surtout dans les campagnes, et fut regardé des grands et des petits comme le modèle des hommes apostoliques. Vieux et infirme, retiré dans la maison de Sainte-Anne, qui était le noviciat des jésuites à Vienne, il exhortait les novices qui le servaient dans sa maladie à se pour-

voir d'une vertu ferme et résistante, parce qu'il arriverait bientôt des temps où ils en auraient besoin, et leur disait souvent : *Advenient tempora magnæ tribulationis, quibus absque solida virtute succumbetis. Gaudebitis si quis vobis micas de mensa suppeditaverit ; sanguis a capitibus vestris defluet* : prédiction accomplie à l'égard de la société, et à l'égard du clergé en général. Il mourut en 1743, à l'âge de 84 ans.

QUERLON (Anne-Gabriel MEUSNIER de), né à Nantes en 1702, mort à Paris, le 22 avril 1780. (Il avait été reçu avocat ; mais il renonça à cette profession pour se livrer à la littérature. L'abbé Sallier l'attacha à la garde des manuscrits de la bibliothèque du roi. Malgré cela, il serait tombé dans la misère, si l'abbé de Saint-Léger ne l'eût fait entrer, comme bibliothécaire, chez Beaujon, riche financier, qui consacrait une grande partie de sa fortune à protéger les lettres et à acheter des livres.) Querlon a donné un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : 1° *Testament littéraire de l'abbé des Fontaines*, 1746, in-12 ; 2° le *Code lyrique*, ou *Réglement pour l'Opéra de Paris*, 1743, in-12; 3° une *Edition* de Lucrèce, 1744, in-12, accompagnée de notes très estimées; 4° une *Edition* de Phèdre, avec des notes ; 5° une *Edition* des poésies d'Anacréon ; 6° *Collection historique* ou *Mémoire pour servir à l'histoire de la guerre terminée par la paix d'Aix-la-Chapelle en* 1748, Paris, 1757, in-12 ; 7° *Continuation* de *l'Histoire des voyages* de l'abbé Prévot ; 8° des *Romans*, moins fades et moins ennuyeux que la plupart des productions de ce genre ; 9° *Traduction* du poème de la Peinture, de l'abbé de Marsy ; elle est fidèle et élégante ; 10° la préface des *Dons de Comus*, ouvrage plein de gaieté et de finesse ; 11° il a rédigé, pendant 22 ans, la feuille périodique intitulée : *Annonces et Affiches*, le *Mercure*, la *Gazette* et autres journaux. Critique éclairé, sage, profond, il eut le mérite rare de bien apprécier les talens, de faire valoir les ouvrages essentiels, de ne traiter que légèrement les objets frivoles, d'être ferme et invariable sur les principes du devoir, de la décence, de la religion, des mœurs, du bien public et du vrai goût en matière d'art et de littérature. Dans les douleurs de ses dernières maladies, il a joui des adoucissemens que les lettres et la religion peuvent seules procurer. Heureux d'avoir su éviter, au milieu de l'égoïsme et des factions, tout esprit de brigue et de parti, d'avoir vécu sans faste et sans ambition !

* QUERNO (Camille), poète, naquit à Monopoli, dans le royaume de Naples, vers 1482. Sa facilité à faire des vers et son humeur enjouée lui acquirent bientôt de la réputation et de puissans protecteurs, qui le recommandèrent à la cour de Rome. Il y vint en 1514, et reçut un accueil très favorble de Léon X, qui l'admit dans sa société intime. Querno ne parlait qu'en vers. Après la mort de ce pontife (1521), il retourna dans sa patrie, et consomma en peu de temps ce qu'il avait amassé à la cour de Rome. Réduit à l'indigence et se trouvant malade, il fut contraint de se réfugier dans un hôpital où il mourut en 1530. Il avait écrit un poème de 20 mille vers, intitulé l'*Alexiade*, qu'il récitait par cœur.

QUESNAY (François), chef de la secte des économistes, premier médecin ordinaire de Louis XV, membre de l'académie des Sciences de Paris et de la société royale de Londres, né à Mercy, près de Monfort-l'Amaury, en 1694, d'un laboureur, s'occupa des travaux de la campagne jusqu'à 16 ans. Il apprit alors à lire et à écrire, et fit ses délices de la lecture de la *Maison rustique*. Le chirurgien du village d'Ecquevilli lui donna quelque teinture de grec et de latin, et des premiers principes de son art. Ayant pris la maîtrise en chirurgie, il alla l'exercer à Mantes. M. de la Peyronie le trouvant déplacé dans une petite ville, l'appela à Paris pour être secrétaire de l'académie de chirurgie, qu'il voulait établir. Quesnay orna le premier recueil des Mémoires de cette compagnie d'une préface qui donne une idée favorable de ses talens. La goutte qui le tourmentait lui fit abandonner la chirurgie pour la méde-

cine ; mais son ancien goût pour l'économie rurale et politique se réveilla à la fin de ses jours, et il fut regardé comme un des patriarches de la secte des économistes, qui le perdit au mois de décembre 1774. Elle fit son oraison funèbre; et bien qu'on ne puisse en approuver l'enthousiasme et les exagérations, on doit cependant reconnaître à Quesnay des qualités patriotiques et sociales, quoique son génie égaré par une imagination inquiète et exaltée ait toujours eu quelque chose d'exotique et de romanesque. (*Voyez* Riqueti.) Ses ouvrages sont : 1° *Observations sur les effets de la saignée*, 1730, in-12; réimprimé en 1750; 2° *Essai physique sur l'économie animale*, 1747, 3 vol. in-12 ; où il développe, suivant sa manière de voir, l'origine et les progrès, les excès et les remèdes des passions. Si on excepte les idées fausses de Quesnay, ce n'est qu'une suite de plagiats et d'endroits copiés dans Boerhaave. 3° L'*Art de guérir par la saignée*, 1736, in-12. Ce livre, réimprimé en 1750 offre des raisonnemens et des principes qui ont été contredits avec raison. 4° *Traité des fièvres continues*, 1753, 2 volumes in-12 : bon ouvrage; 5° *Traité de la gangrène*, 1749, in-12; 6° *De la suppuration*, 1749, in-12; 7° *Physiocratie*, ou *Du gouvernement le plus avantageux au genre humain*, 1768, in-8 : livre dont les idées sont aussi singulières que le stile ridiculement recherché, ampoulé et amphibologique; 8° divers *Opuscules* sur la science économique, où il y a quelques bonnes vues, mais encore plus de spéculations fausses, inutiles ou même dangereuses; 9° quelques articles de l'*Encyclopédie* relatifs à la même matière. Depuis sa mort, la secte des économistes a beaucoup perdu de son crédit : le public, d'abord engoué des grands mots d'*humanité*, *de bienfaisance*, d'*amour des hommes*, etc., a ouvert les yeux sur cette espèce de charlatanerie, comme sur les autres, qu'il ne connaît pour l'ordinaire qu'après en avoir été dupe. *Voyez* Turgot. (L'éloge de Quesnay par Grand-Jean de Fouchy a été inséré dans le *recueil de l'académie des Sciences*. Le marquis de Mirabeau, l'un des plus grands admirateurs de Quesnay, et qui, dit-on, l'avait aidé dans la rédaction de quelques-uns de ses ouvrages, a composé aussi son *éloge;* mais il est d'un ridicule si rare que, s'il faut en croire Laharpe, les curieux l'ont conservé comme un modèle de galimatias. Il existe un troisième *Eloge de Quesnay* par le comte d'Albon, Paris, 1775, in-8. Il a été inséré dans le *nécrologe* des hommes célèbres de France. Le *portrait de Quesnay* a été gravé par Will in-8 et in-fol. et par J. Ch. François, à la manière noire : l'un et l'autre sont également recherchés.)

QUESNE (Abraham, marquis du), né en Normandie en 1610, apprit le métier de la guerre sur mer sous son père, capitaine habile. En 1637, il se trouva à l'attaque des îles de Sainte-Marguerite, et l'année d'après, il contribua beaucoup à la défaite de l'armée navale d'Espagne devant Cattari. Il se signala devant Tarragone en 1641, devant Barcelone en 1642, et l'an 1643 dans la bataille qui se donna au cap de Gates contre l'armée espagnole. L'année suivante, 1644, il alla servir en Suède, où son nom était déjà connu avantageusement. Il y fut fait major de l'armée navale, puis vice-amiral. Il avait ce dernier titre dans la bataille où les Danois furent entièrement défaits, et il aurait fait prisonnier le roi de Danemark lui-même, si ce prince n'avait été obligé, la veille de la bataille, par suite d'une blessure dangereuse, de sortir du vaisseau qu'il montait. Du Quesne, rappelé en France en 1647, fut destiné à commander l'escadre envoyée à l'expédition de Naples. Comme la marine de France était fort déchue de son premier lustre, il arma plusieurs navires à ses dépens en 1650. Ce fut avec sa petite flotte qu'il obligea Bordeaux, révolté contre son roi, à se rendre. Ce qui a le plus contribué à son éclatante réputation, ce sont les guerres de Sicile. Ce fut là qu'il eut à combattre le grand Ruyter, et qu'il résista dans trois batailles, avec un succès presque égal, aux flottes réunies de Hollande et d'Espagne, le 8 janvier, le 22 avril et le

2 juin 1676. Le général hollandais fut tué dans le second combat. Les vaisseaux de Tripoli, qui étaient en guerre avec la France, se retirèrent dans le port de Chio. Du Quesne alla les foudroyer avec une escadre de six vaissaux ; et après les avoir tenus bloqués pendant long-temps, il les obligea à demander la paix. Alger et Gènes furent forcés de même à implorer la clémence de Louis XIV. Du Quesne mourut à Paris en 1688, à l'âge de 78 ans, dans le calvinisme où il avait été élevé, laissant quatre fils, dont le plus connu est Henri, marquis du QUESNE, qui se distingua par son habileté dans la guerre et dans la marine. Il mourut à Genève en 1722, à 71 ans. On a de lui des *Réflexions anciennes et nouvelles sur l'Eucharistie*, 1718, in-4, dont les protestans font un cas singulier, parce qu'elles renferment toutes les erreurs de la secte touchant cet auguste mystère des chrétiens.

* QUESNÉ (François-Alexandre), botaniste-cultivateur, né en 1742 à Rouen, renonça au commerce qu'il avait embrassé pour plaire à ses parens, et se livra tout entier à la culture des plantes et à l'étude raisonnée de la botanique. Il acclimata dans son pays de Bois-Guillaume, près de Rouen, plusieurs plantes exotiques, telles que les mélèzes, les cèdres du Liban, et le *ginkgobiloba*. Il a publié divers *Mémoires* et *Notices* sur la botanique, la plupart insérés dans le *Recueil* de la Société d'émulation de sa ville natale. Quesné traduisit l'excellent *Discours* que M. A.-L. de Jussieu avait placé en tête de son *Genera plantarum*; mais malheureusement ce dernier ouvrage est encore inédit. Le travail qui fait le plus d'honneur à Quesné, comme écrivain, est la traduction française de la *Philosophie botanique de Linnée*, Rouen, 1788, in-8, et qui eut beaucoup de succès. Quesné mourut dans sa patrie le 17 avril 1820, âgé de 78 ans.

QUESNEL (Pasquier), né à Paris en 1634 d'une famille honnête, fit son cours de théologie en Sorbonne avec beaucoup de distinction. Après l'avoir achevé, il entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1657. Consacré tout entier à l'étude de l'Ecriture et des Pères, il composa de bonne heure des livres de piété, qui lui méritèrent, dès l'âge de 28 ans, la place de premier directeur de l'institution de Paris. Ce fut pour l'usage des jeunes élèves confiés à ses soins qu'il composa ses *Réflexions morales*. Ce n'étaient d'abord que quelques pensées sur les plus belles maximes de l'Evangile. Le marquis de Laigue ayant goûté cet essai, en fit un grand éloge à Félix Vialart, évêque de Châlons-sur-Marne, qui résolut de l'adopter pour son diocèse. L'oratorien, flatté de ce suffrage, augmenta beaucoup son livre : il fut imprimé à Paris en 1671, avec un mandement de l'évêque de Châlons et l'approbation des docteurs. Quesnel travaillait alors à une nouvelle édition des *OEuvres* de saint Léon, pape, sur un ancien manuscrit apporté de Venise, qui avait appartenu au cardinal de Grimani. Elle parut à Paris en 1675, en 5 vol. in-4, fut réimprimée à Lyon en 1700, in-fol. ; et l'a été depuis à Rome en 3 vol. in-fol., avec des augmentations et des changemens. Quelque éloge qu'en fasse M. du Pin, l'oratorien semble ne l'avoir entreprise que pour attaquer les prérogatives du saint-Siége : d'ailleurs il s'est donné des peines inutiles pour prouver que saint Léon est auteur de la lettre à Démétriade et du livre de la *Vocation des gentils*. Le repos dont il avait joui jusqu'alors fut troublé peu de temps après. L'archevêque de Paris (M. de Harlay), instruit de son attachement aux nouveaux disciples de saint Augustin, et de son opposition à la bulle d'Alexandre VII, l'obligea de quitter la capitale et de se retirer à Orléans en 1681 ; mais il n'y resta pas long-temps. On avait dressé dans l'assemblée générale de l'Oratoire, tenue à Paris en 1678, un formulaire de doctrine qui défendait à tous les membres de la congrégation d'enseigner le jansénisme et quelques nouvelles opinions en philosophie, dont on se défiait alors, parce qu'elles n'étaient pas encore bien éclaircies. Dans l'assemblée de 1684, il fallut quitter ce corps ou signer ce formulaire. Quelques membres de la con-

grégation en sortirent; Quesnel fut de ce nombre. Il se retira aux Pays-Bas en 1685, et alla se consoler auprès de M. Arnauld à Bruxelles. C'est alors qu'il commença à jouer un rôle. Ayant un talent singulier pour écrire facilement, avec onction et élégance; jouissant d'une santé robuste, que ni l'étude, ni les voyages, ni les peines continuelles d'esprit n'altérèrent jamais; joignant à l'étude le désir de diriger les consciences, personne n'était plus en état que lui de remplacer Arnauld. Il en avait recueilli les derniers soupirs. Un auteur prétend « qu'Arnauld mourant l'avait désigné chef » d'une faction malheureuse. Aussi les » jansénistes, à la mort de leur *pape*, de » leur *père abbé*, mirent-ils Quesnel à la » tête du parti. L'ex-oratorien méprisa » des titres si fastueux, et ne porta que » celui de *père prieur*. Il avait choisi » Bruxelles pour sa retraite. Le savant » bénédictin Gerberon, un prêtre nommé » Brigode, et trois ou quatre autres per- » sonnes de confiance composaient sa » société. Tous les ressorts qu'on peut » mettre en mouvement, il les faisait agir » en digne chef du parti. Soutenir le » courage des élus persécutés, leur con- » server les anciens amis et protecteurs » ou leur en faire de nouveaux, rendre » neutres les personnes puissantes qu'il » ne pouvait se concilier; entretenir » sourdement des correspondances par- » tout, dans les cloîtres, dans le clergé, » dans les parlemens, dans plusieurs » cours de l'Europe : voilà quelles étaient » ses occupations continuelles. Il eut la » gloire de traiter par ambassadeur avec » Rome. Hennebel y alla, chargé des affai- » res des jansénistes. Ils firent de leurs » aumônes un fonds qui le mit en état » d'y représenter. Il y figura quelque » temps : il y parut d'égal à égal avec les » envoyés des têtes couronnées; mais les » charités venant à baisser, son train » baissa de même. Hennebel revint de » Rome dans les Pays-Bas en vrai pèlerin » mendiant. Quesnel en fut au désespoir; » mais, réduit lui-même à vivre d'aumô- » nes, comment eût-il pu fournir au » luxe de ses députés? » Ce fut à Bruxelles qu'il acheva ses *Réflexions morales sur les actes et les épîtres des apôtres*. Il les joignit aux *Réflexions sur les quatre Evangiles*, auxquelles il donna plus d'étendue. L'ouvrage ainsi complet parut en 1693 et 1694. Le cardinal de Noailles, alors évêque de Châlons, successeur de Vialart, invita par un mandement, en 1695, son clergé et son peuple à le lire. Il le proposa aux fidèles comme *le pain des forts et le lait des faibles*. Les jésuites, voyant qu'on multipliait les éditions de ce livre, y soupçonnèrent un poison caché. Le signal de la guerre se donna en 1696. Noailles, devenu archevêque de Paris, publia une instruction pastorale sur la *prédestination*, qui occasiona *le Problème ecclésiastique*. (*Voyez* NOAILLES.) Cette brochure roulait presque entièrement sur les *Réflexions morales*. Elle donna lieu à examiner ce livre. Le cardinal de Noailles convint que la critique était fondée, et fit faire des corrections; l'ouvrage ainsi corrigé parut à Paris en 1696. La retraite de Quesnel à Bruxelles ayant été découverte, Philippe V donna un ordre pour l'arrêter : l'archevêque de Malines, Humbert de Precipiano, le fit exécuter. On le trouva au refuge de Forêt, caché derrière un tonneau. « Comme on avait de la peine à le » reconnaître, dit l'abbé Bérault, sous » l'habit séculier qu'il portait, on lui de- » manda s'il n'était pas le Père Quesnel. » Il répondit avec simplicité qu'il s'ap- » pelait de Rebecq. De Fresne, de Rebecq, » le Père Prieur : c'étaient là pour lui au- » tant de noms de guerre, et de pieux » expédiens, pour éviter les restrictions » mentales et l'abominable équivoque. » On ne laissa pas de saisir de Rebecq, et on le conduisit dans les prisons de l'archevêché, d'où il fut tiré par une voie inespérée, le 13 septembre 1703. Sa délivrance fut l'ouvrage d'un gentilhomme espagnol réduit à la misère, qui, plein d'espoir en la boîte qui vaut la pierre philosophale, perça les murs de la prison et brisa ses chaînes. En l'arrêtant, on s'était saisi de ses papiers, et de ceux qu'il avait d'Arnauld : le jésuite Le Tellier en fit des extraits, dont madame de

Maintenon lisait tous les soirs quelque chose à Louis XIV pendant les dernières années de sa vie. Le monarque y trouva des motifs nouveaux de ne pas se repentir des efforts qu'il avait faits pour abattre cette secte naissante. Quesnel, remis en liberté, s'enfuit en Hollande, d'où il décocha plusieurs brochures contre l'archevêque de Malines, un des plus sages et des plus zélés prélats qu'eût alors l'Eglise catholique. (*Voyez* son article.) Cependant, dès le 15 octobre de cette année, Foresta de Cologne, évêque d'Apt, proscrivit les *Réflexions morales*. L'année suivante, on dénonça l'auteur au public, comme *hérétique* et *comme séditieux*. Il était effectivement l'un et l'autre. Le Père Quesnel se défendit; mais ses apologies n'empêchèrent pas que ses *Réflexions morales* ne fussent condamnées par un décret de Clément XI en 1708, supprimées par un arrêt du conseil en 1711, proscrites par le cardinal de Noailles en 1713, enfin solennellement anathématisées par la constitution *Unigenitus*, publiée à Rome le 8 septembre de la même année, sur les instances de Louis XIV. Cette bulle fut acceptée, le 25 janvier 1714, par les évêques assemblés à Paris, enregistrée en Sorbonne le 5 mars, et reçue ensuite par le corps épiscopal, à l'exception de quelques évêques français qui en appelèrent au futur concile. De ce nombre était le cardinal de Noailles, qui dans la suite abandonna le parti avec éclat. Quesnel survécut peu à ces événemens. Après avoir employé sa vieillesse à former à Amsterdam quelques églises jansénistes, il mourut dans cette ville en 1719, à 85 ans. (*Voyez Causa quesnelliana*, Bruxelles, 1704, in-4, et *Historia Ecclesiæ ultrajectinæ a tempore mutatæ religionis*, par Hoynck Van Papen Drecht, Malines, 1725, in-folio.) La manière dont il s'expliqua dans ses derniers momens est remarquable. Il déclara dans une profession de foi : « Qu'il » voulait mourir comme il avait toujours » vécu, dans le sein de l'Eglise catholi» que; qu'il croyait toutes les vérités » qu'elle enseigne; qu'il condamnait » toutes les erreurs qu'elle condamne; » qu'il reconnaissait le souverain pontife » pour le premier vicaire de J. C., et le » siége apostolique pour le centre de » l'unité. » Dans le cours de la même maladie, il rappela à une personne qui était auprès de lui les accusations qu'on avait formées contre lui à Louvain touchant ses mœurs, et assura qu'elles étaient mal fondées. Quelque temps auparavant, son neveu Pinson lui ayant demandé conseil sur le parti à prendre dans les disputes qui l'avaient tant occupé, il lui recommanda de rester attaché à l'Eglise : « Les manières outrageantes des jésuites, » ajouta-t-il, m'ont engagé à soutenir » avec opiniâtreté ce que je soutiens » aujourd'hui. » Ce détail se trouve dans une lettre de M. Pinson, sculpteur, à M. Poncet de la Rivière, évêque d'Angers. On a de Quesnel : 1° *Lettres contre les nudités, adressées aux religieuses qui ont soin de l'éducation des filles*, in-12, 1686; 2° *L'Idée du sacerdoce et du sacrifice de Jésus-Christ*, dont la seconde partie est du Père de Ondren, deuxième supérieur-général de l'Oratoire. On a plusieurs éditions de cet ouvrage, qui est in-12. 3° *Les trois consécrations, la consécration baptismale, la consécration sacerdotale, et la consécration religieuse*, in-12, avec l'ouvrage précédent; 4° *Elévations à N. S. J. C. sur sa passion et sa mort*, etc., in-16; 5° *Jésus pénitent*, in-18; 6° *Du bonheur de la mort chrétienne*, in-12; 7° *Prières chrétiennes, avec des pratiques de piété*, 2 vol. in-12; 8° *Office de Jésus, avec des réflexions*, in-12; 9° *Prière à N. S. J. C. au nom des jeunes gens, et de ceux qui désirent de lire la parole de Dieu, et surtout l'Evangile*; brochure in-12; 10° *Eloge historique de M. Desmahis*, chanoine d'Orléans, à la tête de *Vérité de la religion catholique*, etc., de ce chanoine. Tous ces ouvrages ont été souvent réimprimés. 11° *Recueil de Lettres spirituelles sur divers sujets de morale et de piété*, in-12, 3 vol., Paris, 1721; 12° *Tradition de l'Eglise romaine sur la prédestination des saints et sur la grâce efficace*, Cologne, 1687, 4 vol. in-12, sous le nom du *Sr. Germain*, docteur en

théologie. La matière y est traitée conformément aux maximes adoptées par l'auteur. 13° *La Discipline de l'Eglise, tirée du nouveau Testament et de quelques anciens conciles*, 2 vol. in-4. Lyon, 1689. Ce ne sont que des mémoires imparfaits, fruits des conférences sur la discipline qu'il avait été engagé de faire par ses supérieurs. 14° *Cause arnaldine*, in-8, 1699, en Hollande. On voit dans cet ouvrage tout ce que l'esprit de parti peut inspirer d'ardeur pour la défense du chef. Il le fit entrer en partie dans la *Justification* de M. Arnauld, 1702, 3 vol. in-12. 15° *Entretiens sur le décret de Rome, contre le nouveau Testament de Châlons, accompagnés de réflexions morales*; 16° sept *Mémoires* en 7 vol. in-12, pour servir à l'examen de la constitution *Unigenitus*; une grande quantité d'ouvrages sur les contestations dans lesquelles il s'était engagé, dont il est inutile de donner la liste, depuis que la secte dont il fut le coryphée a professé ouvertement le déisme et l'athéisme, comme on l'a pu voir dans la révolution de France en 1789 et suiv.

QUESNEL (Pierre), surnommé *Benard*, mort à La Haye vers 1774, âgé de 75 ans, est connu dans la république des lettres par plusieurs ouvrages, et principalement par l'*Histoire de la compagnie de Jésus*, dont les quatre premiers volumes ont été imprimés à Utrecht en 1741. Cet écrivain, qui avait achevé, trois mois avant sa mort, cette *Histoire*, à laquelle il avait employé la plus grande partie de sa vie, s'est déterminé, peu d'heures avant de rendre le dernier soupir, et à la persuasion de certaines personnes qui lui en ont fait un cas de conscience, à en faire brûler le manuscrit, qui aurait formé 20 volumes in-12. (M. Barbier croit que cet abbé Quesnel est neveu de Pasquier; cependant on ne sait rien de positif sur ce personnage.)

QUESNOY (François du), connu sous le nom du *Flamand*, sculpteur, natif de Bruxelles, mort à Livourne en 1644, âgé de 52 ans, travailla principalement en Italie et dans les Pays-Bas. Les compositions de cet ingénieux artiste sont d'un goût et d'une élégance admirables. Il a fait beaucoup de petits bas-reliefs en bronze, en marbre, en ivoire, etc., et de petites figures en cire, qui représentent, la plupart, des jeux d'enfans, des bacchanales et autres sujets gais, traités avec un art et un esprit exquis. Ils sont fort recherchés des curieux.

QUESNOY (Jérôme du), frère du précédent, excella comme lui dans la sculpture. On voit les chefs-d'œuvre de cet artiste aux Pays-Bas. On admire surtout le mausolée de Triest, évêque de Gand, dans l'église cathédrale de cette ville. C'est un des plus beaux ouvrages de sculpture qui soient dans ce pays; il est composé d'une manière grande, exécuté avec correction et finesse. Jérôme, dont les vices égalaient les talens, fut surpris en finissant ce mausolée dans le crime de pédérastie, et brûlé dans la même ville le 24 octobre 1654. Plusieurs de ses ouvrages se ressentent de la corruption de son cœur.

QUETIF (Jacques), né à Paris en 1618, prit l'habit de Saint-Dominique, fut bibliothécaire du couvent des dominicains de la rue Saint-Honoré, et mourut le 2 mars 1698, à 80 ans. On a de lui 1° une *Edition* des opuscules et des lettres de Pierre Morin; 2° une nouvelle *Edition* du Concile de Trente, in-12; 3° une nouvelle *Edition* de la Somme de saint Thomas, en 3 vol. in-fol.; 4° les *Lettres de Savonarole*, et sa *Vie* par Jean-François Pic de la Mirandole; 5° il préparait une *Bibliothèque des auteurs* de son ordre, qui fut finie par le Père Echard, son confrère. Toutes ses productions sont des témoignages avantageux de son érudition. Sa vertu égalait son savoir, et son savoir était très étendu.

QUEUX (Claude Le), chapelain de Saint-Yves à Paris, mort en 1768, a donné des *Traductions* de plusieurs traités de saint Augustin et de saint Prosper sur la grâce et sur le petit nombre des élus. De plus, il a composé: 1° *Les dignes fruits de pénitence*, 1742, in-12; 2° *Le Chrétien fidèle à sa vocation*, 1748 et 1761, in-12; 3° *Le Verbe incarné*, 1759, in-12;

4° *Tableau d'un vrai chrétien*, 1748, in-12 ; 5° *Mémoire justificatif* de l'*Exposition de la doctrine chrétienne* de Mesenguy ; 6° un *Traité du petit nombre des élus*, traduit du latin de Foggini. Il a travaillé aussi avec l'abbé Le Roi, ex-oratorien, à une édition de l'*Histoire des variations* par Bossuet, 5 vol. in-12, 1772, avec la *Défense*, les *Avertissemens aux protestans*, etc. ; mais ce qui l'a fait le plus connaître, est le *Prospectus* de la nouvelle édition des *OEuvres* de ce prélat, abandonnée ensuite à dom de Floris et autres bénédictins : édition proscrite par le clergé de France, et entreprise précisément pour corrompre les écrits de ce grand homme, et rendre sa foi suspecte. On raconte au sujet de l'abbé Le Queux l'anecdote suivante, que nous transcrirons telle qu'elle nous a été communiquée. « Feu M. Riballier, syndic de » la faculté de Paris, parlant à M. l'abbé » Le Queux du petit ouvrage qu'avait fait » ce prélat sur le formulaire d'Alexandre » VII, lui dit que *sûrement il avait dû* » *le trouver parmi ses manuscrits*. L'abbé » répondit qu'*effectivement il l'avait* » *trouvé, mais qu'il l'avait jeté au feu*. » M. Riballier lui fit à ce sujet une réprimande convenable. » Nous pouvons citer les personnes les plus respectables qui vivent encore, et à qui M. Riballier a fait part de cette anecdote. Il n'en revenait pas toutes les fois qu'il racontait cette impertinente réponse. *Voyez* SOARDI.

QUEVEDO DE VILLEGAS (D. François), né à Madrid en 1580 d'une famille noble, étudia à Alcala, où il fit de rapides progrès dans toutes les sciences, sans excepter la médecine, la jurisprudence et la théologie. Il possédait en outre le latin, le grec, l'hébreu, l'arabe, l'italien et le français. Un duel qu'il eut en Espagne, pour défendre une dame, l'obligea de passer à Palerme, où le duc d'Ossune le nomma inspecteur général des finances. Ce même seigneur lui ayant obtenu sa grâce, il revint en Espagne, et fut employé à diverses négociations auprès de plusieurs cabinets. La disgrâce du duc d'Ossune entraîna la sienne ; il fut arrêté en 1620 et transporté dans une de ses terres, où on le retint trois ans. Ayant recouvré sa liberté, il demanda les arrérages de sa pension, et il fut exilé. Rappelé à Madrid, le duc d'Alvarès l'investit de la charge de secrétaire du roi, et il lui offrit l'ambassade de Gènes, qu'il ne voulut pas accepter. Il se maria à l'âge de 54 ans, après avoir renoncé à plusieurs bénéfices ecclésiastiques qu'il possédait. Il fut bientôt accusé d'un libelle contre le ministère ; ses bien furent saisis, et il se vit jeté dans un cachot, et réduit à vivre d'aumônes. On trouva enfin le véritable auteur du libelle, et Quevedo sortit de la prison. Il se retira dans sa terre de la Juan Abad, où il mourut en 1645, âgé de 65 ans. Il était chevalier de Saint-Jacques. Cet auteur est mis au rang des plus célèbres écrivains de sa nation. Il s'est exercé dans plusieurs genres de poésie. On a de lui : 1° des *Pièces héroïques ;* 2° des *lyriques ;* 3° des *facétieuses*. Il publia ses différentes poésies sous le titre de *Parnasse espagnol*, Madrid, 1650, in-4 ; 4° des *Traductions ;* 5° l'*Aventurier Buscon :* mauvais roman, traduit en français, 1775, 3 brochures in-12 ; 6° les *Visions*. A ces ouvrages il faut ajouter la *Politique de Dieu ;* la *Vie de saint Paul*, *Conte des contes*, des *Comédies*, des *Satires*, etc., etc. Ses productions en vers et en prose ne manquent ni d'imagination ni d'agrémens. Ses ouvrages ont été recueillis à Bruxelles en 3 vol. in-12, et traduits en français et imprimés dans la même ville en 2 vol. (On peut consulter avec fruit l'*Histoire de la littérature du Midi* par M. de Sismondi, et l'*Histoire de la littérature espagnole* par M. Bouterweck.)

* QUEVEDO-Y-QUINSANO (Pierre de ALCANTARA de), cardinal et évêque d'Oranse en Galice, naquit le 12 janvier 1736 à Villa-Nuova-di-Fresno (Ville-Neuve-du-Frêne), dans l'Estramadure, d'une famille recommandable par ses vertus et par sa noblesse. Le jeune Quevedo fit ses études à l'université de Salamanque où il prit le grade de docteur. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il devint bientôt chanoine de Salamanque et inquisiteur du saint-office. En 1776, le roi

Charles III le nomma évêque d'Orense en Galice. Ce n'était point un siége riche, ni un poste brillant; il n'en fut que plus cher à Quevedo, et son humble troupeau n'en eut que plus de droit à son intérêt : il prêchait assidûment, répandait d'abondantes aumônes, maintenait la discipline parmi son clergé, faisait de fréquentes visites dans son diocèse pour s'assurer du bien qu'il y avait à faire, et des abus qu'il fallait réprimer. Le cardinal Delgado étant mort en 1782, et ayant laissé le siége de Séville vacant, Charles III y nomma Quevedo. Aussi désintéressé que modeste, l'évêque d'Orense supplia le roi de le dispenser d'accepter cette place, et de le laisser à sa première épouse. Lorsque la persécution révolutionnaire obligea les ecclésiastiques français de quitter leur patrie, Quevedo accueillit honorablement tous ceux qui cherchèrent un asile dans son diocèse. Il les logea dans ses séminaires, dans sa maison de campagne et même dans son palais. Il fournit à tous leurs besoins. Le nombre ne l'effrayait pas, et plus il s'en présentait, plus la Providence semblait multiplier les ressources dans ses mains charitables. Il aidait également des familles d'émigrés retirées en Galice. On a évalué à plus de 80,000 f. ce qu'il consacrait par an à cette bonne œuvre, pour laquelle il mérite la reconnaissance de toutes les âmes généreuses. Quand Buonaparte s'empara de l'Espagne, fidèle à son roi, il ne voulut reconnaître ni un maître étranger, ni le pouvoir que s'arrogeaient les cortès, et refusa de se prêter aux vues de ces assemblées. Proscrit par elles, il se retira dans une partie de son diocèse, située en Portugal, et y demeura jusqu'au retour de Ferdinand VII, en 1814. Un des premiers soins de ce prince, rendu à ses états, fut de rappeler l'évêque d'Orense, et de le nommer à l'archevêché de Séville, qui se trouvait de nouveau vacant. Quevedo, pour la seconde fois, refusa ce riche bénéfice. La lettre qu'il écrivit à ce sujet au ministre secrétaire d'état est un modèle de désintéressement et de modestie. *Voyez*-la dans l'*Ami de la religion*, tom. 1, p. 831. Ferdinand voulut bien agréer ses excuses; et, pour lui donner du moins une marque de sa considération et de son estime, il lui envoya le grand-cordon de l'ordre de Charles III. Quelque temps après, il le présenta au cardinalat. Pie VII l'éleva à cette dignité dans le consistoire du 8 mars 1816 ; mais il ne fut déclaré que le 23 septembre suivant. Sa modestie et ses autres vertus apostoliques ne reçurent aucune atteinte des honneurs dont il fut comblé malgré lui. Le vénérable pasteur mourut presque subitement dans son palais épiscopal, la nuit du 27 au 28 mars 1818, regretté de son clergé et de son peuple. Il commençait sa 83e année. En 1801, les prêtres français firent graver son portrait à Madrid, avec cette inscription : *Consolatus est lugentes in Sion, eleemosynas ejus enarrabit omnis Ecclesia sanctorum.*

* QUEYSEN (Guillaume), homme d'état, né à Zwolle, le 31 mai 1754, suivit d'abord avec succès la carrière du barreau. Nommé ensuite membre du conseil municipal de Zwolle, il fit partie, en 1775, des états de la province, qui l'élurent député des états-généraux. Membre de la première Convention nationale de la république batave, il s'y montra fort modéré, déploya de grands talens oratoires, et fut de la commission chargée de rédiger la nouvelle constitution. Il fut réélu député à la seconde Convention, et devint membre du comité des affaires étrangères. Queysen se déclara toujours contre les mesures violentes, et ne désirait qu'une sage liberté; aussi le parti démagogique ayant pris le dessus, Queysen fut arrêté et relégué, comme prisonnier d'état, à Horn, où il demeura jusqu'au mois de juin 1798. Le parti oppresseur ayant à son tour été vaincu, Queysen recouvra sa liberté; mais il ne voulait plus se mêler d'affaires politiques. Cependant les vœux de ses concitoyens lui firent quitter sa retraite : employé pour la troisième fois, il fut nommé membre du directoire exécutif de la république batave jusqu'en 1805, époque de la dissolution de cette assemblée. Lorsque la Hollande fut érigée en royaume par Buonaparte, Queysen fut nommé

conseiller d'état : le roi Louis Buonaparte lui confia en même temps la direction générale des postes, et lui donna la croix de l'ordre de l'Union. Queysen était, en 1803, préfet de l'Ost-Frise, pays ajouté au nouveau royaume. A l'époque de la réunion de la Hollande à l'empire français, Buonaparte appela Queysen à Paris, et le nomma membre du corps législatif. La chute de Napoléon ramena Queysen en Belgique, et lors de la création du royaume des Pays-Bas, en faveur de la maison d'Orange, le roi Guillaume lui conserva son titre de conseiller d'état, et le créa chevalier de l'ordre du Lion-Belgique. Ce monarque ayant formé une commission pour vérifier les lois fondamentales de l'état, Queysen en fit partie. Il se prononça, en présence de ce même souverain, pour la liberté de la presse et la publicité des délibérations de la seconde chambre des états-généraux; et, malgré l'opposition la plus vive, l'opinion de Queysen prévalut. Sa santé s'étant visiblement altérée, Queysen se retira à Zorgvliet, village près de La Haye, où il mourut le 11 avril 1817, âgé de 63 ans.

QUIEN DE LA NEUFVILLE (Jacques Le), né à Paris en 1647, capitaine de cavalerie, d'une ancienne famille du Boulonnais, fit une campagne en qualité de cadet dans le régiment des gardes françaises, et quitta ensuite le service pour le barreau. Il était sur le point d'être pourvu de la charge d'avocat-général de la cour des monnaies, lorsqu'une banqueroute considérable faite à son père dérangea ses projets, et le réduisit à chercher une ressource dans la littérature. Après avoir appris l'espagnol et le portugais, il donna, en 1700, en 2 vol. in-4, l'*Histoire générale de Portugal;* ouvrage qui lui mérita une place à l'académie des Inscriptions, en 1706. Le Quien n'a conduit cette histoire que jusqu'en 1521, à la mort d'Emmanuel Ier; et outre que son ouvrage n'est pas fini, il a plusieurs autres défauts. La Clède, secrétaire du maréchal de Coigni, qui donna, en 1735, en 2 vol. in-4, et en 8 in-12, une *Nouvelle Histoire de Portugal,* conduite jusqu'à nos jours, prétend que Le Quien a supprimé dans la sienne un grand nombre de faits importans, et a passé légèrement sur beaucoup d'autres : mais, malgré sa critique, l'ouvrage de Le Quien est avec raison préféré au sien. Son traité *De l'usage des postes chez les anciens et les modernes*, Paris, 1734, in-12, lui fit donner la direction d'une partie de celles de la Flandre française. Il alla s'établir au Quesnoy, et il y demeura jusqu'en 1713, que l'abbé de Mornay, ambassadeur en Portugal, l'emmena avec lui, comme un homme intelligent et un confident sûr. Ce voyage lui fut aussi avantageux qu'honorable. Le roi de Portugal lui donna une pension de 1,500 livres, payables en quelque lieu qu'il fût, et le nomma chevalier de l'ordre du Christ. Le Quien crut ne pouvoir mieux le remercier qu'en travaillant à finir son *Histoire de Portugal;* mais sa trop grande application lui causa une maladie, dont il mourut à Lisbonne, en 1728, à 81 ans, laissant deux fils.

QUIEN (Michel Le), dominicain, naquit à Boulogne en 1661 d'un marchand. Etant venu achever ses études à Paris, il s'y rendit habile dans les langues, dans la théologie et dans l'antiquité ecclésiastique. Il fut aimé par ses confrères et consulté par les savans, qui trouvaient en lui un critique habile et un littérateur poli, toujours prêt à communiquer ses lumières. Ce pieux et savant dominicain mourut à Paris, en 1733, à 72 ans. Ses principaux ouvrages sont : 1° la *Défense du texte hébreu* contre le Père Pezron, avec une réponse au même Père, qui avait réfuté cette Défense, in-12. (*Voyez* MORIN Jean *et* CAPPEL.) 2° Une *Edition* des *OEuvres* de saint Jean Damascène, en grec et en latin, 3 vol. in-fol., 1712; 3° un traité contre le schisme des Grecs, qu'il a intitulé : *Panoplia contra schisma Græcorum*, in-4, sous le nom d'*Etienne de Altimura;* 4° *Nullité des ordinations anglicanes*, contre le Père Le Courayer, 4 vol. in-12; 5° plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires de littérature et d'histoire*, recueillis par le Père Desmolets; 6° *Oriens*

christianus, in quatuor patriarchatus digestus, in quo exhibentur Ecclesiæ patriarchæ, cæterique præsules Orientis, 3 vol. in-fol., 1740, Paris, de l'imprimerie royale. Ouvrage qui renferme toutes les Eglises orientales, sous les quatre grands patriarcats de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem. L'auteur y donne la description géographique de chaque diocèse des villes épiscopales. Il rapporte l'origine et l'établissement des Eglises, leur étendue, leur juridiction, leurs droits, leurs prérogatives, leurs prétentions, la succession et la suite de leurs évêques, le gouvernement politique, les changemens qui y sont arrivés, etc. La *Gallia christiana* de Sainte-Marthe lui a servi de modèle, et il l'a très bien imitée.

QUIETUS (Fulvius), second fils de Macrien, se distingua dans les armes, et fut fait tribun par Valérien. Son père ayant été déclaré empereur en 261 par l'armée d'Orient, lui donna le titre d'Auguste, et partagea son autorité avec lui et Macrien le jeune. Macrien le père voulut aller se faire reconnaître en Occident où Gallien régnait; il laissa à Quietus le soin de défendre l'Orient contre les Perses. Quietus signala dans cette occasion ses talens militaires. Mais son père et son frère ayant été tués, Odénat, qui l'avait très bien servi jusqu'alors, lui enleva une partie de ses troupes, et mit le siége devant Emese, où l'infortuné prince s'était renfermé. Les habitans le sacrifièrent à leur sûreté, et après lui avoir donné la mort, ils jetèrent son cadavre dans les fossés de la ville. Ce fut à la fin de juillet de l'an 262. Son règne ne fut que d'environ 17 mois; mais dans un si court espace, il parut très capable de bien gouverner un empire.

QUIGNONEZ (François de), cardinal, était fils du comte de Zuma, et naquit à Léon vers la fin du 15e siècle. Il fut page du cardinal Ximenès, et quitta cet homme célèbre pour entrer chez les cordeliers. Quignonez parvint par ses talens à la place de général de son ordre en 1522. L'empereur Charles-Quint, qui l'aimait autant qu'il l'estimait, le fit membre de son conseil de conscience. Lorsque Clément VII eut été fait prisonnier, en 1527, par les troupes de ce prince, Quignonez fut chargé par ce pontife de négocier la paix et d'obtenir sa liberté. Ses soins lui ayant réussi, il fut honoré de la pourpre, envoyé légat en Espagne et à Naples, fait évêque de Coria, et mourut à Varnli, en 1540, après avoir donné une grande idée des lumières de son esprit et des qualités de son cœur. On a de lui un Bréviaire (*Breviarium romanum sacra potissimum Scriptura et probatis sanctorum historiis confectum*), imprimé à Rome, en 1536, aujourd'hui assez rare. La préface en est belle, et mérite d'être lue. On a suivi en partie, dans les nouveaux Bréviaires de France, le plan proposé par ce cardinal; et si celui de Paris était pendant toute l'année comme il est au temps pascal, il y serait entièrement conforme. Les Heures canoniales sont réduites à trois psaumes, et les Matines à trois leçons; le Psautier y est distribué de façon qu'on peut le réciter en entier dans chaque semaine : mais les psaumes y sont morcelés, ce qui fait un défaut essentiel par la confusion qu'il y a dans les idées, relativement au nombre, à la nature et à l'objet de ces divins cantiques, par l'extinction de l'enthousiasme poétique qui en a dessiné les liaisons et fixé l'ensemble de la manière la plus inviolable. (*Voyez* le *Jour. hist. et litt.*, 1er novembre 1786, pag. 471, 1er octobre 1792, pag. 196; avantages de l'ancien et du nouveau Bréviaire comparés, *ibid.*, 1er septembre 1792, p. 13.) Pie *V*, ne voulant d'ailleurs pas autoriser par son silence la circulation d'un ouvrage liturgique qui n'avait aucune sanction, le supprima. On le réimprima à Paris, in-8, vers l'an 1676 : il est recherché par les savans, surtout des liturgistes. *Voyez* ROBINET Urbain.

QUIGNONEZ (Jean de), médecin espagnol, de la même famille que le précédent, naquit vers 1600. Il exerçait la médecine par goût et non par intérêt. Ses amis, à qui il portait généreusement du secours dans leurs maladies, éprou-

vèrent plus d'une fois combien il était instruit dans l'art des guérisons. Il nous reste de lui, *sur les langoustes* ou *sauterelles*, un traité écrit en espagnol, et qui est curieux et peu commun. Il fut imprimé à Madrid, in-4, en 1620. Quiguonez est encore auteur d'un Traité assez recherché, imprimé à Madrid, en 1632, in-4, sous ce titre : *El monte Vesuvio*. Il est curieux. Cet auteur, comme on voit, avait embrassé plus d'une science. Outre celle de l'histoire naturelle, à qui nous devons les deux traités précédens, il cultiva aussi celle des antiquités. Il a laissé un *Traité*, en espagnol, *sur quelques monnaies des Romains*, imprimé à Madrid, en 1620, in-4 : il est peu commun.

QUILLARD (Pierre-Antoine), peintre, né à Paris, vers 1700, fut élève de Wateau, dont il suivit le stile. Son dessin était parfait, et dès l'âge de 11 ans, il donnait de si belles espérances, que le cardinal de Fleury présenta quelques-uns de ses ouvrages à Louis XV, et ce monarque le gratifia d'une pension. Un médecin suisse, attaché à la cour de Lisbonne, nommé Merveilleux, l'engagea à passer en Portugal pour dessiner les productions végétales de ce royaume, dont il voulait composer un herbier. Lorsque Quillard fut arrivé dans la capitale, le roi dom Joseph lui assigna une pension de 80 *cruzados* (400 fr.) par mois. Après avoir travaillé quelque temps à la Flore du médecin Merveilleux, il peignit les plafonds de l'appartement de la reine, et plusieurs tableaux, très estimés, dans l'hôtel du duc de Cadaval. Il grava en outre, sur ses propres dessins; toutes les planches représentant la pompe funèbre du duc de Nunho, Olivarès Pereyra, Lisbonne, 1730, in-fol. Quillard est mort à Lisbonne en 1733.

QUILLET (Claude), poète latin moderne, né en 1602 à Chinon en Touraine, exerça d'abord la médecine. Il se trouva à Loudun, dans le temps que Laubardemont fut envoyé par le cardinal de Richelieu dans cette ville, pour prendre connaissance de la fameuse affaire de Grandier. On sait qu'il était question de sortilége. Le diable s'était emparé des religieuses de Loudun, par le ministère, à ce qu'on prétendait, du malheureux curé. (*Voyez* GRANDIER, MESNARDIÈRE.) Quillet laissa échapper quelques discours qui offensèrent le cardinal, et écrivit un traité où il se trouva plusieurs assertions propres à lui causer du désagrément. (Quillet fit paraître quelques doutes sur la culpabilité de Grandier; ce qui déplut à Laubardemont, créature et affidé de Richelieu.) S'étant retiré en Italie, il y embrassa l'état ecclésiastique, et le maréchal d'Estrées, ambassadeur de France à Rome, le prit pour son secrétaire. Ce fut dans cette ville qu'il commença sa *Callipédie*, poème en quatre chants, qu'il termina à Paris, où il revint après la mort de Richelieu. La Callipédie fut imprimée à Leyde, en 1655, sous ce titre : *Calvidii Læti Callipædia, sive de pulchræ prolis habendæ ratione*, in-4. L'auteur le publia sous un nom étranger, parce qu'il y avait lancé plusieurs vers satiriques contre le cardinal Mazarin. Ce ministre le découvrit, et ne s'en vengea qu'en lui donnant une abbaye : *Apprenez*, lui dit-il, *à ménager davantage vos amis*. L'abbé Quillet, pénétré de reconnaissance, donna une nouvelle édition de son poème à Paris, en 1656, in-8, la dédia au cardinal, et substitua l'éloge à la satire. Cet auteur mourut quelque temps après, à Paris, en 1661, à 59 ans. Son poème est intéressant par la juste distribution des parties, par l'ingénieux emploi de la fable, par la variété des épisodes; mais sa versification ne se soutient pas, la diction n'est pas toujours correcte, et la bonne latinité y est blessée en quelques endroits. La matière n'y est pas traitée avec solidité, et ne pouvait pas l'être; on y trouve quelques erreurs populaires : il y débite sérieusement les extravagances de l'astrologie judiciaire. Un défaut plus grave, c'est un grand nombre de peintures trop libres; il est vrai que le sujet semble les amener, mais où est la nécessité de traiter de tels sujets? On a publié, in-12, en 1746, une traduction française en prose de ce poème, par Mon-

tenault d'Egly; et en 1774, une en vers français avec le texte latin, in-8. Caillau, médecin de Bordeaux, en a publié, en 1799, une traduction nouvelle avec le texte latin, et une notice sur Quillet. Ce qui est répréhensible dans le latin l'est bien davantage encore dans le français. (Quillet avait écrit un *Poème* sur Henri IV; il le laissa à Ménage avec 500 écus pour le faire imprimer; Ménage garda l'argent et oublia le poème qui s'est perdu.)

QUILLIN. *Voyez* QUELLIN.

* QUILLOT (Claude), ecclésiastique, né à Arnay-le-Duc en Bourgogne, vers le milieu du 17ᵉ siècle, d'une famille pauvre, fit ses premières études dans sa ville natale, et les continua à Dijon, où il entra chez un conseiller au parlement de cette ville en qualité de précepteur de ses enfans. Il avait de la piété : l'idée de mener une vie pénitente lui fit prendre la résolution de se faire chartreux. Il se présenta chez ces pères, y fut admis, et les édifia par son zèle et sa régularité; mais ses forces ne répondirent point à sa bonne volonté. Il ne put soutenir l'austérité de cette vie, et fut obligé de rentrer dans le monde. L'évêque de Langres lui conféra les ordres sacrés, l'attacha à la paroisse de Saint-Pierre de Dijon, et lui donna le pouvoir de confesser. Sa vie édifiante lui eut bientôt attiré la confiance des personnes les plus religieuses de la ville. On le consultait de toutes parts. Il devint célèbre, et cette célébrité, qu'il ne cherchait pas, lui fit des jaloux. Sa piété le portait à rechercher les ouvrages qu'il croyait les plus propres à la nourrir. Il lut les *Mystiques*, et même, dit-on, les écrits de Molinos, qui n'étaient pas encore condamnés. Il reçut chez lui, en 1686, madame Guyon et le Père Lacombe. Il n'en fallut pas davantage à ses ennemis pour faire éclater leur haine. Ils le dénoncèrent comme complice de *Philibert Robert*, dont on poursuivait alors le procès pour accusation de *quiétisme*. Quillot en effet fut compris dans la sentence lancée le 17 juillet 1700, par l'official de Dijon, contre ce prêtre et ses sectateurs. Quillot qui n'avait point comparu fut déclaré par cette sentence, contumace, atteint et convaincu d'avoir tenu des discours remplis des erreurs du *quiétisme*, d'avoir distribué des livres qui contenaient lesdites erreurs, etc. : pour raison de quoi il fut condamné à trois ans de prison dans un monastère, à y jeûner au pain et à l'eau tous les vendredis, et à faire certaines prières et aumônes : tout pouvoir d'entendre les confessions lui était retiré. Cependant Quillot s'était caché. Le parlement de Dijon, de son côté, prenait connaissance de cette affaire en ce qui pouvait le concerner; car plusieurs personnes avaient été englobées dans cette sentence. Quillot y fit parvenir différentes pièces qui prouvèrent son innocence; et par arrêt du 27 août 1700, il fut mis *hors de cour*. Ce premier succès lui en fit espérer un plus complet. Il demanda la révision du procès instruit devant l'officialité, et se constitua en prison. Une nouvelle sentence le renvoya *à pur et à plein de l'accusation formée contre lui*; il sortit de prison le 21 avril 1701, et reprit ses fonctions, à l'exception de celles du confessionnal, dont les supérieurs ecclésiastiques jugèrent qu'il devait s'abstenir. Cette justification authentique n'empêcha pas la publication d'un écrit calomnieux sous le titre d'*Histoire du quillotisme, ou de ce qui s'est passé à Dijon au sujet du quiétisme*, etc., Zell, 1703, in-4. L'auteur est Hubert Mauparty, procureur du roi du bailliage et siége présidial de Langres : tout, dans cette histoire, respire la passion et la haine. On veut absolument y faire croire à une nouvelle hérésie, dont Quillot serait l'auteur. M. de Clermont-Tonnerre, évêque de Langres, ayant fait examiner cet ouvrage, le défendit par une *Lettre pastorale* du 21 avril de la même année; et le parlement de Dijon le condamna, le 9 juillet suivant, à être lacéré et brûlé par l'exécuteur de la haute justice, comme calomnieux et blessant également le sacerdoce et l'empire. Il est devenu très rare. On ignore l'époque de la mort de Quillot.

* QUIN (James), célèbre acteur anglais, né à Londres le 24 février 1693,

eut une naissance illégitime, sans qu'on pût accuser ses parens d'aucun crime. Sa mère avait épousé en premières noces un négociant qui, pour raison de commerce, passa aux Indes orientales. Il ne donna depuis son absence aucune nouvelle à sa femme ni à ses amis, de sorte que le bruit de sa mort s'accrédita. Son épouse en prit le deuil, et écouta les propositions de mariage d'un propriétaire appelé Quin, et qui jouissait d'un revenu de 1000 liv. sterling. Le fruit de cette union fut le jeune Quin, et il était encore dans sa première enfance, lorsque le premier mari de sa mère reparut à Londres, réclama sa femme, et les tribunaux la lui accordèrent. Le second époux, Quin, forcé de se retirer, prit soin de son fils, l'envoya à Dublin, où il lui fit faire ses études. Etant mort *ab intestat*, en 1710, il laissa le jeune Quin, alors âgé de 17 ans, sans appui et sans ressources. Forcé par le besoin, il s'engagea dans une troupe de comédiens qui se formait dans la capitale de l'Irlande. S'étant rendu à Londres, par les conseils de quelques amis, il fut reçu dans la troupe de Drury-Lane, et fit connaître ses talens dans la pièce de *Tamerlan*, où il jouait le rôle de *Bajazet*. Après avoir joué sur plusieurs théâtres de l'Angleterre et de l'Irlande, et avoir recueilli d'unanimes applaudissemens comme un acteur du premier mérite, il vint se mesurer avec Garrick à Drury-Lane. Ils jouèrent ensemble dans la *Belle pénitente*; mais Quin ne put soutenir la comparaison d'un rival trop dangereux. Il quitta brusquement le théâtre et se retira à Bath. Appelé à Londres, pour faire une bonne œuvre en faveur de plusieurs familles de Cornhill, qu'un incendie affreux avait réduites à la misère, il reparut au théâtre et leur procura une abondante recette. A cette époque (1761), le prince de Galles fit venir auprès de lui Quin, pour donner des leçons de déclamation à ses enfans, auxquels il voulait faire jouer la tragédie de *Caton* d'Addisson. Il eut pour élève George III (né en 1738 et proclamé en 1760); et, lorsqu'il eut appris la manière gracieuse et pleine de dignité avec laquelle ce prince avait prononcé son premier discours au parlement, il s'écria d'un ton aussi insolent que ridicule : « Eh bien ! c'est encore moi qui ai formé » ce jeune homme. » Il finit sa carrière théâtrale en 1753, et mourut à Bath le 21 janvier 1766, à l'âge de 73 ans. Parmi les défauts de son caractère, il fit paraître quelques bonnes qualités. Il vola souvent au secours de plusieurs gens de lettres, et notamment de Thompson, auteur du poème des *Quatre saisons*, de *Coriolan* et autres pièces dramatiques. Le célèbre Pope lui témoigna beaucoup d'amitié, ce qui ajouta à sa réputation. Mais il avait un caractère querelleur : ce qui lui attira de fâcheuses affaires. Il existe une *Vie de Quin*, 1766, in-8. Davies a donné de grands détails sur cet acteur célèbre dans la *Vie de Garrick*.

QUINAULT (Philippe), poète lyrique, naquit en 1635 d'une famille honnête, et non d'un boulanger, comme l'insinue Furetière dans son *Factum* contre l'académie. L'auteur de *Mariamne*, Tristan l'Ermite, dont il avait été, dit-on, le domestique, lui donna les premières leçons de poésie. Il se fit connaître avant l'âge de 20 ans par quelques pièces de théâtre, et avant l'âge de 30 ans il en donna 16, dont plusieurs obtinrent les suffrages du parterre. Elles furent jouées depuis 1654 jusqu'en 1666. Quinault, s'apercevant qu'une de ses tragédies était mal reçue, dit à un courtisan que la scène était en Cappadoce, qu'il fallait se transporter dans ce pays-là, et entrer dans le génie de la nation : *Vous avez raison*, répondit le courtisan : *franchement je crois qu'elle n'est bonne qu'à être jouée sur les lieux*. Boileau lui reprocha que dans ces pièces doucereuses, languissantes, *tout*, *jusqu'à* je vous hais, *se disait tendrement*. Il faut convenir que si le satirique n'épargna pas assez le jeune poète, son tort n'est que dans l'excès de sa critique; et, en jugeant Quinault précisément comme poète, il ne pouvait en porter un jugement bien favorable. (D'ailleurs, et il est bon d'y faire attention, lorsque Boileau a traité sévèrement Quinault, ce dernier n'avait

point encore donné ses meilleurs opéras, non plus que sa comédie *La Mère coquette.*) D'Alembert lui-même, qui, à cette occasion, a dit bien du mal de Boileau, en est convenu. « La grande » poésie, dit-il, veut des images, de » l'énergie, une harmonie ferme et sou- » tenue, un faire mâle et prononcé, » qu'on ne trouve que rarement dans » Quinault. Aussi dira-t-on de lui avec » justice, que c'est un poète charmant; » mais personne ne dira que c'est un » grand poète, comme on le dira de » Despréaux, de Corneille, de Racine, » de Rousseau. C'est à peu près ainsi » que le maréchal de Villars disait du » maréchal d'Uxelles : *J'ai toujours en- » tendu dire que c'était une bonne ca- » boche ; mais personne n'a jamais osé » dire que ce fût une bonne tête.* » Voltaire et Laharpe rendent plus de justice à Quinault. Cependant Quinault, qui avait mêlé l'étude du droit à celle de la rime, arrangea les comptes d'un riche marchand que ses associés inquiétaient. Après la mort de ce marchand, qui arriva quelque temps après, il épousa sa veuve. Devenu riche par ce mariage, il acheta, en 1671, une charge d'auditeur en la chambre des comptes. Sa nouvelle fortune ne l'empêcha pas de se plaindre en jolis vers de sa médiocrité :

C'est avec peu de bien un terrible devoir,
De se sentir pressé d'être cinq fois beau-père.
Quoi! cinq actes devant notaire!
Pour cinq filles qu'il faut pourvoir!
O ciel! peut-on jamais avoir
Opéra plus fâcheux à faire?

Il avait été reçu l'année d'auparavant à l'académie française : ses *Opéras* lui avaient mérité une place dans cette compagnie. Lulli le préféra à tous les autres poètes, parce qu'il trouvait en lui seul toutes les qualités qu'il cherchait : une oreille délicate, qui ne choisit que des paroles harmonieuses; un goût tourné à la tendresse, pour varier en cent manières les sentimens consacrés à cette espèce de tragédie. Ce poète eut l'honneur de haranguer le roi, au nom de l'académie française, au retour de ses campagnes de 1675 et 1677. Ayant appris la mort de Turenne au moment qu'il allait parler, il fit une digression, aussi ingénieuse que touchante, sur ce héros. Sur la fin de sa vie, il se repentit d'avoir consacré son temps à ses opéras, auxquels il a dû sa célébrité; et ces regrets étaient bien justes, car l'amour et la volupté y sont parés de tous les moyens de la séduction, et ne peuvent faire que des impressions dangereuses sur un jeune cœur, disons mieux, sur tous les cœurs. « Cette musique, dit madame de Main- » tenon dans une de ses *Lettres*, qui » fait le seul plaisir du roi, et où l'on » n'entend que des maximes absolument » contraires aux mœurs, serait, ce me » semble, bien convenable à retoucher » ou à proscrire. Si l'on en dit un mot, » le roi répond aussitôt : *Mais cela a » toujours été. La reine, ma mère, qui » avait de la piété, et la reine, qui » communiait trois fois la semaine, ont » vu tout cela comme moi.* Il est vrai » que, pour lui personnellement, cela » ne lui fait aucune impression, qu'il » n'est occupé que de la beauté de la » musique, des sons, des accords, et » qu'il chante même ses propres louanges » comme si c'était les louanges d'un » autre, et seulement par goût pour les » airs. Mais il n'en est pas de même » pour le reste des spectateurs : il est » impossible que, parmi tant de jeunes » cœurs, il n'y en ait de sensibles à ces pa- » roles pleines d'une morale qui fait » consister le bonheur dans le plaisir. » Car mettez à l'alambic tous les opéras, » vous n'en retirerez jamais que cette » maxime retournée en mille façons dif- » férentes. Le roi a pris autrefois un plai- » sir extrême aux beaux cantiques d'*Es- » ther* et d'*Athalie*; aujourd'hui il est » presque honteux de les faire chanter, » parce qu'il sent qu'ils ennuient les » courtisans, que Quinault pourtant » n'ennuie pas moins. N'est-il pas dé- » plorable que, parmi des chrétiens, et » sous un roi qui ne voudrait assurément » pas offenser Dieu, on ait des principes » si contraires à tout le système de reli- » gion? Si le roi cependant voulait ab- » solument qu'au lieu des maximes per- » nicieuses semées dans les opéras, on

» ne chantât que des choses saintes, ou » du moins innocentes, les gens d'es» prit, dont la France abonde, s'empres» seraient de travailler dans ce genre. » Mais il craint d'établir une nouveauté; » il craint que les beaux airs n'ennuient » dès que les paroles en sont pures; il » craint de déplaire au public, de l'o» pinion duquel le prince dépend encore » plus que le sujet. Quelques-uns disent » que *ce que l'on entend à l'Opéra entre » par une oreille et sort par l'autre.* » Oui, mais ils oublient que le cœur est » entre deux. » Quinault mourut dans de grands sentimens de religion, le 26 novembre 1688, âgé de 53 ans, après avoir composé pour lui-même cette épitaphe, dont la simplicité est remarquable :

Passant, arrête ici pour prier un moment;
C'est ce que des vivans les morts peuvent attendre :
Quand tu seras au monument,
On aura soin de te le rendre.

Quinault est aussi auteur : 1° de quelques *Epigrammes*, dont la poésie est faible; 2° de la *Description de la maison de Sceaux*, petit poème écrit avec délicatesse; 3° de différentes pièces de poésie, répandues dans les recueils du temps. Ses *OEuvres* ont été imprimées avec sa *Vie* à Paris, 1739 et 1778, 5 vol. in-12; nouvelle édition, Paris, 1824, 2 vol. in-8, avec une *Notice* intéressante. Quinault avait aussi le dessein de faire un poème sur l'extinction de la religion réformée, qui commençait par ces vers :

Je n'ai que trop chanté les jeux et les amours;
Sur un ton plus sublime il faut me faire entendre.
Je vous dis adieu, muse tendre,
Je vous dis adieu pour toujours.

(Les principaux opéras de Quinault sont les *Fêtes de Bacchus*, *Amadis*, *Armide*, *Cadmus*, *Alceste*, *Thésée*, *Atis*, *Isis*, *Persée*, *Roland*, etc.)

* QUINAULT Dufrène ou Du Fresne (Jeanne-Françoise), sœur de Quinault Du Frêne (*voyez* Fresne), naquit en 1701 à Paris d'une famille dont plusieurs membres avaient suivi la carrière théâtrale (Quinault le père, Jean-Baptiste-Maurice Quinault l'aîné, Marie-Anne et Françoise Quinault ses sœurs). Jeanne-Françoise Quinault suivit leur exemple, et débuta en 1718 dans la tragédie, par le rôle de *Phèdre*; mais le peu de talent qu'elle y déploya l'engagea à renoncer au cothurne, et elle fut reçue parmi les comédiens français pour le rôle de soubrette. Elle s'essaya ensuite dans d'autres rôles, et toujours avec un égal succès. Cette actrice ne manquait pas d'une certaine instruction, et plusieurs auteurs lui demandaient ses conseils. Elle donna à La Chaussée l'idée de la comédie *Le Préjugé à la mode.* Ce fut à elle aussi que Voltaire dut le sujet de l'*Enfant prodigue*, ouvrage bien inférieur à d'autres de ce poète philosophe, et qui n'est au reste qu'une espèce de *Parodie* d'une pièce tirée, peut-être mal à propos, de la parabole de la Sainte-Ecriture. Mademoiselle Quinault avait voulu d'abord confier ce sujet à Destouches; mais Voltaire, par jalousie, la pria de lui donner la préférence. Elle présida au plan de la pièce, aux corrections, etc. Malgré ses nombreux défauts, cette comédie-parade eut du succès. Quelque temps après elle manqua de se faire pour toujours un ennemi de Voltaire, en blessant son amour-propre, si facile à irriter. Il paraît, d'après ce que dit Laharpe, que Voltaire ayant lu sa *Zaïre* à mademoiselle Quinault, celle-ci, qui était naturellement gaie, et qui voulait s'amuser un peu aux dépens de l'auteur, lui dit en éclatant de rire : « Savez-vous » comment il faut intituler votre pièce? » *La Procession des captifs.* » Cette plaisanterie, sans doute déplacée, arracha un cri d'effroi à Voltaire, qui répondit en balbutiant : « Mademoiselle, » si vous ne me donnez votre parole » d'honneur de ne jamais répéter cette » plaisanterie, jamais Zaïre ne sera re» présentée. » L'actrice lui promit tout ce qu'il voulut, et l'on sait le succès qu'a obtenu cette tragédie. Dans sa maison, qui était *à la mode*, comme celles de Mmes du Deffant, l'Espinasse et Geoffrin (*voyez* ces noms), ses contemporaines, Mlle Quinault réunissait la société, sinon la mieux choisie, du moins la plus brillante de la capitale, et dont les membres les plus assidus étaient le

chevalier d'Orléans, grand-prieur; le comte de Caylus, d'Alembert, Voltaire, Destouches, Fagan, Duclos, Moncrif, Crébillon fils, Pont-de-Veyle, Voisenon, M. de Maurepas, le marquis d'Argenson, etc. On dînait deux fois par semaine, soit chez mademoiselle Quinault, soit chez le comte de Caylus; mais chaque convive devait payer sa *carte* en esprit, et par des productions en prose, vers, bons mots, saillies piquantes, petites médisances, etc., etc.; ce qui formait à la vérité une réunion fort spirituelle, fort gaie, mais où la morale ne trouvait pas grand'chose à gagner. On ne sait pas à quel propos on appelait ces banquets *dîners du bout du banc*; car ils n'étaient ni sobres ni courts. Mademoiselle Quinault devint l'amie intime de Duclos, de l'Alembert et du marquis d'Argenson. Sa gaieté lui faisait parfois franchir les convenances, ainsi que le prouve le fait suivant. Lorsque le marquis d'Argenson fut élevé au ministère, elle alla le complimenter. M. d'Argenson, en l'apercevant, perça la foule des solliciteurs, alla au devant d'elle et l'embrassa en présence de cinquante témoins. Fort étonné de ce *trait d'esprit* du nouveau ministre, un des solliciteurs, chevalier de Saint-Louis, s'étant alors approché de mademoiselle Quinault, la pria de lui accorder sa protection auprès de M. d'Argenson. Elle lui répondit en riant: « Ah! » Monsieur, je ne puis mieux faire que » de vous rendre ce que le ministre vient » de me donner, » et elle l'embrassa, préférant faire une plaisanterie plutôt que de rendre un service. Mademoiselle Quinault se retira du théâtre en 1741, à l'âge de 40 ans. Sa bonne humeur et ses habitudes ne l'abandonnèrent pas dans sa vieillesse, et elle avait passé sa quatre-vingt-deuxième année, que l'élégance de la toilette formait encore un de ses principaux soins. Elle s'en occupait encore quand la mort vint la surprendre, presque subitement, en 1783, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Elle laissa à d'Alembert un diamant de prix et des manuscrits. Les *Mémoires de Madame d'Epinay*, Paris, 1818, 3 vol. in-8, contiennent des détails curieux sur cette actrice et sur Duclos.

QUINAULT. *Voyez* Fresne (Du).

QUINCY (Charles Sevin, marquis de), lieutenant général d'artillerie, né vers 1660, s'est distingué par son courage, et par son amour pour les lettres. On a de lui l'*Histoire militaire du règne de Louis XIV*, Paris, 1726, 7 vol. in-12, qui se relient en 8. Elle est très utile pour ceux qui s'appliquent au métier de la guerre, et qui veulent suivre les marches, les campemens et les autres opérations militaires.

QUINCY (Jean), médecin anglais, exerçait sa profession au commencement du 18e siècle à Londres; Il mourut dans cette ville en 1723, après avoir publié en anglais: 1° un *Dictionnaire de physique*, 1719, in-8; 2° une *Pharmacopée universelle*, 1721, in-8, traduite en français par Clausier, Paris, 1745, in-4. On y trouve la critique des principales préparations des apothicaires. 3° *Pharmacopée chimique*, Londres, 1723, in-4.

* QUINETTE (Nicolas-Marie), fameux révolutionnaire, né à Paris en 1762, avait reçu une éducation très négligée. Son père lui acheta peu de temps avant la révolution une étude de procureur ou de notaire à Soissons. Le jeune Quinette embrassa avec passion le parti des novateurs et des démagogues: ce qui lui valut d'abord la place d'administrateur du département de l'Aisne, et en 1691 la nomination de député à l'assemblée législative. Alors les révolutionnaires s'empressaient d'établir des clubs, non seulement dans les villes, mais jusque dans les villages, moyen sûr de faire tomber le pouvoir entre les mains d'un peuple effréné. Devenu membre de ces sociétés turbulentes, Quinette y brilla par la force de ses poumons, une loquacité infatigable, et une ardeur antimonarchique qui lui gagnèrent beaucoup de partisans parmi ses obscurs auditeurs. Après avoir brillé dans les clubs, Quinette parut à l'assemblée constituante; mais il ne parla point aux premières séances, et se rangea néanmoins du côté gauche, où siégeaient les plus violens révolutionnaires. Cepen-

dant, lorsque les premières attaques de cette assemblée se furent dirigées contre les émigrés, Quinette rompit enfin le silence; et le 9 février 1792, il demanda que les biens des émigrés fussent séquestrés; la motion fut adoptée presque à l'unanimité, et causa la ruine d'une infinité de familles nobles. Pour rendre l'exécution de cette motion plus prompte, Quinette appuya la proposition de Lamarque, qui demandait que le décret du séquestre ne fût pas soumis à la sanction royale. Il s'unit ensuite, le 31 mai, à Chabot, pour demander la mise en accusation du duc de Brissac, commandant de la garde constitutionnelle du roi. Depuis cette motion, qui fut adoptée, jusqu'après le 10 août, époque de la chute du trône, on ne parla guère de Quinette; et pendant l'assemblée législative, qui succéda à la constituante, il fut membre de la commission formée pour surveiller le nouveau gouvernement. Lors des discussions sur le sort de Louis XVI, Quinette fit décréter, au nom de la commission, que la famille royale serait logée à l'hôtel de la chancellerie, et entourée d'une nombreuse garde aux ordres du maire de Paris; et que pour les dépenses de cette famille, on lui accorderait un fonds annuel de cinq cent mille francs, payable par semaine, jusqu'à l'installation de la Convention nationale. On sait que, malgré ce décret, Louis XVI et sa famille n'eurent pour asile que la tour du Temple. Depuis ce moment, tout devint suspect, jusqu'aux généraux républicains, auprès desquels on envoyait des proconsuls pour les surveiller. Quinette fut un des premiers chargés d'une mission pareille. On l'envoya à l'armée du Nord, et, à son retour, il fut nommé député à la Convention, par le département de l'Aisne. L'abbé Grégoire (évêque constitutionnel de Blois) et Collot-d'Herbois demandèrent, dès la première séance, l'abolition de la royauté. On s'étonna fort quand on entendit Quinette dire que c'était au peuple à choisir entre la royauté et la république. Il s'aperçut bientôt de la fâcheuse impression que cette opinion avait faite sur l'esprit de ses collègues, et tâcha de la faire oublier par les motions les plus anti-monarchiques. Ce fut lui qui, le 12 décembre 1792, demanda que Louis XVI fût traduit à la barre de la Convention, pour être jugé sans désemparer, « et que ses défenseurs ne pussent dépasser, dans leurs discours, les bornes qui leur seraient prescrites. » Lors de ce jugement inique, il vota pour la *mort*, sans appel au peuple et sans sursis. Il fit, en outre, le serment de traiter de même tous ceux qui usurperaient les droits du peuple, et prendraient le titre de roi. Devenu membre du *comité de salut public*, il fut envoyé avec quatre autres députés à l'armée de Dumourier, pour arrêter ce général, regardé comme *suspect*. Dumourier les fit arrêter eux-mêmes et les livra aux Autrichiens, commandés par le prince de Cobourg. Ils furent échangés, après deux ans de détention (le 25 décembre 1795), contre Madame duchesse d'Angoulême, fille de Louis XVI, et enfermée alors dans la tour du Temple. La Convention ayant été remplacée par le conseil des Cinq-cents, Quinette y fut reçu avec des transports de joie et porté en triomphe jusqu'au fauteuil du président, tandis que l'on déclarait à l'unanimité qu'il avait bien mérité de la patrie. En 1796, il devint membre de cette assemblée; enfin, instruit par l'expérience, il se montra plus modéré, et demanda même avec instance qu'on accordât des secours aux enfans des émigrés, qu'il avait tant persécutés. Avant la journée du 18 fructidor, il sortit du conseil. Nommé ministre de l'intérieur en juillet 1799, il ne figura point dans la journée du 18 brumaire, où Buonaparte fut déclaré premier consul. Revenu de son délire républicain, Quinette nommé préfet de la Somme se fit aimer de ses administrés, qui le désignèrent pour candidat au sénat conservateur. Mais Napoléon ne l'accepta pas. Pour le dédommager, il le fit conseiller d'état, et créa pour lui la place de directeur général de la comptabilité des communes et des hospices. Quinette donna sa démission à la déchéance de Buonaparte (le 11 avril 1814). A son re-

tour de l'île d'Elbe, celui-ci le nomma commissaire dans les départemens de la Somme et de la Loire, et le créa ensuite pair. Il l'avait déjà nommé baron, et Quinette changea alors son nom véritable pour celui de baron de Richemont ou Rochemont. Il essaya, quoique en vain, dans la chambre des pairs, de faire adopter la motion de M. de La Fayette à la chambre des députés, et qui avait pour objet de faire déclarer traîtres à la patrie et de punir sévèrement ceux qui chercheraient à dissoudre *la représentation nationale*. Buonaparte ayant donné sa seconde abdication, Quinette, choisi par Fouché, fit partie de la commission qui gouverna quelques jours jusqu'au retour de Louis XVIII dans sa capitale. Peu de temps après, exilé comme régicide, il se retira aux Etats-Unis, d'où il vint deux ans après à Bruxelles avec sa famille. Il y vivait presque ignoré, lorsqu'un jour étant allé dans sa bibliothèque chercher quelques livres, il fut attaqué d'une apoplexie foudroyante, et tomba sans vie : c'était le 14 juin 1824 ; il était âgé de soixante ans. On n'a de lui qu'un *Rapport* sur la détention à l'étranger de Camus, Bancal, Quinette, Lamarque et Drouet, Paris, an 4 (1796), in-8 de 206 pages.

QUINQUARBRES. *Voyez* CINQ-ARBRES Jean.

QUINTE-CURCE (Q. Curtius Rufus), historien latin, probablement au premier siècle de l'ère vulgaire, était, selon quelques-uns, fils d'un gladiateur ; au moins sa naissance était si peu illustre, que Tacite, par égard pour un homme devenu très célèbre, n'a pas voulu en parler. Il s'attacha dans sa jeunesse au questeur d'Afrique, se fit des protecteurs, et après avoir rempli diverses dignités, il eut le gouvernement de l'Afrique. Tibère, en le lui donnant, essaya de couvrir en quelque sorte l'obscurité de sa naissance, en disant qu'il paraissait s'être fait lui-même. *Curtius Rufus videtur mihi ex se natus.* Tacite et Pline le Jeune racontent que son élévation lui fut prédite par un spectre qui lui apparut à Adrumète, sous la figure d'une femme. L'idée que le premier de ces auteurs donne de son caractère n'est rien moins que flatteuse. Quinte-Curce s'est immortalisé par son *Histoire d'Alexandre le Grand*, et il a immortalisé ce héros. Cet ouvrage était en dix livres, dont les deux premiers, la fin du cinquième et le commencement du sixième ne sont pas venus jusqu'à nous. Son stile est noble, élégant, pur, mais trop fleuri. Ses pensées sont brillantes, ingénieuses et sensées. Le nom d'Alexandre ne lui en impose point : il dit le bien et le mal de ce héros, comme il l'aurait pu dire d'un homme ordinaire. Il est moins fidèle dans les discours qu'il prête à ce conquérant et aux personnages qu'il fait agir. La plupart sont trop longs, et le bel esprit y paraît plus que l'homme véritablement éloquent. On lui reproche encore d'avoir trop négligé la chronologie, les dates, et d'avoir fait des fautes essentielles en géographie. Les meilleures éditions sont celles du Père Matthieu Raderus, Cologne, 1628, in-fol. ; de Cellarius, Leipsick, 1721 ; d'Elzevir, 1633, in-12 ; du Père Le Tellier *ad usum Delphini*, Paris, 1677, in-4. Les curieux recherchent aussi celle de Venise, 1470, in-fol. (Nous citerons encore les éditions d'Holmstadt, 1795-1802, 3 vol. in-8, par D.-J.-T. Cunze ; de Leipsick, 1818, gr. in-8, par J.-C. Cokey ; enfin l'édition la plus récente de Quinte-Curce est celle qui fait partie de la *Collection des poètes latins*, par M. Lemaire, Paris, 1822, in-8. La traduction donnée par Vaugelas, 2 vol. in-12, est estimée et mérite de l'être. *Voyez* FAVRE Claude, et FREINSHEMIUS. Freinshemius a donné des *supplémens*.)

QUINTIEN (Saint), né en Afrique sous la domination des Vandales, vint en France du temps du roi Clovis, et fut élu évêque de Rhodez ; il assista, en cette qualité, au concile d'Agde en 506. Chassé de son siége par les Goths, il se retira en Auvergne, où il devint évêque, et où il mourut saintement en 527, après avoir sauvé par ses prières sa ville épiscopale, que le roi Thierri avait juré de démolir.

* QUINTILIA de la Mirande (Lucrèce), Italienne célèbre par ses talens dans les

lettres et la peinture, naquit vers 1520. On lui doit, entre autres choses, une *Biographie* des peintres les plus célèbres, qui a eu plusieurs éditions. Elle composa des *poésies* où l'on remarquait un stile correct et des pensées neuves. Comme peintre, ses tableaux sont encore estimés en Italie, et se distinguent par l'exactitude du dessin et la grâce dans les figures. Quintilia est morte vers 1585.

QUINTILIEN (Marcus-Fabius-Quintilianus), naquit la 2e année de l'empereur Claude, la 42e de Jésus-Christ. On dispute sur le lieu de sa naissance. Plusieurs le font Espagnol et de Calahorra; d'autres croient, avec assez de fondement, qu'il était né à Rome. Quintilien, pour se former à l'éloquence, se rendit le disciple des orateurs qui avaient le plus de réputation. Domitius Afer tenait alors parmi eux le premier rang. Quintilien ne se contentait pas d'entendre ses plaidoyers au barreau, il lui rendait de fréquentes visites. Au commencement de l'empire de Galba, Quintilien ouvrit à Rome une école de rhétorique. Il fut le premier qui l'y enseigna par autorité publique, et aux gages de l'état. Il dut ce privilége à Vespasien, « qui assi» gna sur le fisc, dit Suétone, un revenu » annuel aux professeurs d'éloquence » grecque et latine. » Ce revenu était considérable et équivalait à 20,000 livres, monnaie de France; mais c'était sans doute une somme à répartir entre tous. Quintilien remplit la chaire de rhétorique avec un applaudissement général. Il exerça en même temps, et avec un pareil succès, la fonction d'avocat, et se fit un grand nom dans le barreau. Après avoir employé 20 années à ces deux exercices, il obtint de l'empereur Domitien la permission de les quitter. Le loisir que se procura Quintilien par sa retraite ne fut pas un loisir de langueur et de paresse, mais d'ardeur et d'activité. Il commença par composer un *Traité sur les causes de la corruption de l'éloquence*, dont on ne saurait trop regretter la perte; nous ne le connaissons que par quelques passages et citations. Quelque temps après, pressé par les instantes prières de ses amis, il commença son grand ouvrage des *Institutions oratoires* composé de 12 livres. Il en avait achevé les trois premiers, lorsque l'empereur Domitien lui confia le soin des deux jeunes princes ses petits-neveux, qu'il destinait à l'empire. Le plaisir que lui causa la composition de ce livre fut troublé par la perte de ses deux fils et de sa femme; il fut surtout sensible à la mort de l'aîné. « La fécondité de son gé» nie, dit-il, n'en était pas demeurée » aux boutons et aux fleurs; dès l'âge de » dix ans il portait des fruits. » C'était principalement pour ce cher fils, l'objet de ses complaisances et de ses soins, qu'il avait commencé ses *Institutions oratoires*. C'est la rhétorique la plus complète que l'antiquité nous ait laissée. Son dessein est de former un orateur parfait. Il le prend au berceau et le conduit jusqu'au tombeau. Dans le premier livre, il traite de la manière dont il faut élever les enfans dès l'âge le plus tendre, et prouve que c'est moins de leur propre caractère que des exemples de leurs précepteurs et de leurs parens, que naissent les défauts et les vices qui en font par la suite le fléau de la société. « » Plût aux dieux, dit-il, que nous » n'ayons pas à nous imputer à nous» mêmes les vices de nos enfans! Nous » amollissons leur enfance par de dange» reuses délicatesses. Cette molle éduca» tion leur énerve l'esprit et le corps. » Accoutumés à fouler la pourpre, jus» qu'où ne porteront-ils pas leurs désirs, » à mesure qu'ils avanceront en âge? » S'il leur échappe quelques termes trop » libres, nous nous en amusons; et ce » que nous ne souffririons pas dans la » bouche des plus grands libertins, nous » le souffrons dans la bouche de nos en» fans, nous en rions, nous les cares» sons. De qui ont-ils appris ces mots » licencieux? Hélas! ils ne sont que les » échos de ce qu'ils nous ont entendu » dire! Nous les rendons témoins de nos » libertés criminelles: il n'est point de » repas qui ne retentisse de chansons » indécentes, et où l'on n'expose à leurs » yeux des choses qui font rougir la pu-

» deur: ils en contractent l'habitude, » qui se change bientôt en nature, et les » malheureux enfans sont déjà vicieux, » sans savoir ce que c'est que le vice (1). » Dans le même livre, il traite de ce qui regarde la grammaire. Le second expose ce qui doit se pratiquer dans l'école de rhétorique, et plusieurs questions qui regardent la rhétorique même. On trouve dans les cinq livres suivans les préceptes de l'invention et de la disposition. Un des caractères particuliers de la rhétorique de Quintilien, est d'être écrite avec art et élégance. On y voit une grande richesse de pensées, d'expressions, d'images, et surtout de comparaisons, qu'une imagination vive et ornée lui fournit à propos. On y souhaiterait seulement plus de précision et plus de profondeur. Quintilien parle; mais il ne creuse pas assez son sujet. Ses *Institutions* demeurèrent inconnues jurqu'en 1415. Elles furent trouvées par le Pogge, dans l'abbaye de Saint-Gall, et non point dans la boutique d'un épicier allemand, comme quelques-uns l'ont écrit: c'est chez les moines qu'on a trouvé, à la renaissance des lettres, les anciens ouvrages que quelques savans croyaient perdus; et c'est à eux qu'on en doit la conservation, comme celle des sciences, dans des temps de barbarie et d'ignorance. C'est la justice qui leur a été rendue par des philosophes de ce siècle, leurs forcenés ennemis. L'abbé Gédoyn a traduit en français les *Institutions*, Paris, 4 vol. in-12; excellente traduction, mais défigurée par l'orthographe du nouvel éditeur. On en a donné une nouvelle édition en 1803, en 4 vol. in-12, et les lacunes que Gédoyn avait laissées ont été remplies d'après un mémoire manuscrit de Cl. Cappéronier, par M. Adry. Cette traduction a été réimprimée avec le texte latin, en 1810, 6 vol. in-8, et en 1812, en 6 vol. in-12. M. C.V. Ouizille a publié une nouvelle traduction des *Institutions Oratoires*, Paris, 1829, in-8; elle fait partie de la *Collection des classiques latins*, de Panckoucke. Les savans recherchent deux éditions des *Institutions* données à Rome, en 1470, in-fol., l'une par Comanus, qui est la plus estimée, et l'autre par l'évêque d'Aleria. — Il ne faut pas confondre cet éloquent rhéteur avec QUINTILIEN, son aïeul. C'est de ce dernier qu'il nous reste 145 *Déclamations*. Ugolin de Parme publia les 136 premières dans le 15e siècle, Venise, 1481 et 1482, in-fol. Les 9 autres furent publiées en 1563 par Pierre Ayrauld, et ensuite par Pierre Pithou, en 1580. Il y a encore 19 autres *Déclamations* imprimées sous le nom de *Quintilien* l'orateur; mais Vossius pense qu'elles ne sont ni de lui ni de son grand-père. Il les attribue au jeune Posthume, qui prit, dit-on, le nom de César et d'Auguste dans les Gaules, avec Posthume son Père, l'an 260 de J. C. Elles ont été traduites en français, in-4, par Jean Nicole, père de l'auteur des *Essais de morale*. On a réuni les *Institutions* du petit-fils et les *Déclamations* de l'aïeul, dans l'édition *cum notis variorum*, 1665, 2 vol. in-8; et dans celle du savant et prolixe commentateur Burman, 1724, 4 vol. in-4, moins estimée que l'autre.

(1) Horace avait préludé à ce tableau de la dégénération des mœurs, dans sa belle ode: *Delicta majorum*, etc. La profanation du lit nuptial, les danses efféminées apprises aux jeunes filles, qui n'en sortaient que pour se nourrir le cœur de voluptés et l'esprit de pensées criminelles: tout semblait déjà conspirer de son temps à amener assez rapidement la dégradation de l'espèce, et promettre une génération encore plus vicieuse que la sienne:

Damnosa quid non imminuit dies?
Ætas parentum, pejor avis, tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiorem.

QUINTILIUS-VARUS. *Voyez* VARUS.

QUINTILIUS-VARUS, gouverneur de Syrie, présida à l'assemblée qu'Hérode convoqua pour juger son fils Antipater, accusé de l'avoir voulu tuer. Il conseilla de le tenir en prison jusqu'à ce qu'Auguste en eût connaissance; il empêcha Sabinus, gouverneur de Judée, de s'emparer des trésors d'Hérode, et apaisa par sa sagesse une sédition que la méchanceté de ce gouverneur avait excitée.

QUINTILIUS (Marcus-Aurélius-Claudius), empereur romain, né vers 230, se distingua dans la guerre contre les Goths. Il se fit proclamer Auguste par les

troupes qu'il commandait, près d'Aquilée, afin de succéder à son frère Claude II; mais celui-ci, avant de mourir, avait recommandé à ses généraux d'élire Aurélien, comme le plus propre à porter la couronne. Les gardes prétoriennes, ainsi que les autres milices, qui aimaient Aurélien, fameux par plusieurs victoires, suivirent l'avis de Claude, et le proclamèrent empereur. Quintilius, se voyant à la veille d'être abandonné de ses propres soldats, et ne pouvant lutter contre un si puissant adversaire, quitta son camp, revint à Aquilée, où il se fit ouvrir les veines dans un bain, après un règne éphémère de dix-sept jours. Aurélien fit rendre à son rival tous les honneurs de l'*apothéose*, réservés aux empereurs, et souvent accordés sans avoir égard à leurs vices ou à leurs crimes. On ne connaît point de médailles en argent de Quintilius. Celles en or sont fort rares; mais on en trouve beaucoup en petit bronze.

* QUINTILLI (Jean-Paul), célèbre avocat, naquit à Rome le 1er octobre 1632. Il étudia la philosophie, les belles-lettres, le droit civil, le droit canon, et était doué d'une si vive éloquence, que quand il plaidait, la salle du tribunal était pleine de personnes les plus distinguées, qui y accouraient pour l'entendre. Croyant que Venise était un lieu plus propre à y exercer ses talens oratoires, il s'y rendit, obtint un accueil favorable au barreau, et se concilia l'estime générale. Rappelé à Rome pour des affaires de famille, il fut nommé auditeur général et secrétaire intime du prince Jean-Baptiste Louis. Il mourut en 1705, et a laissé: 1° plusieurs volumes sur la *Jurisprudence;* 2° *Dissertazione*, ou *Dissertation médico-physique sur le décès d'une dame qu'on croyait morte par l'effet d'un poison*, Rome, 1693; 3° des *Oratorio*, etc.

QUINTIN (Jean), né à Autun en 1500, fut chevalier servant dans l'ordre de Malte, et accompagna le grand-maître dans cette île en qualité de domestique. De retour en France, il devint professeur en droit canon à Paris, l'an 1536, et s'y acquit beaucoup de réputation. Quintin mourut à Paris en 1561. On a de lui une *Description de l'île de Malte*, en latin, 1536, in-4, et d'autres ouvrages plus volumineux qu'exacts.

QUINTIN, tailleur d'habits, chef des hérétiques qu'on nommait *Libertins*, tient une place parmi les rêveurs et les blasphémateurs du 16e siècle. Il soutenait que Jésus-Christ était Satan, que tout l'Evangile était faux, qu'il n'y avait dans l'univers qu'un seul Esprit, qui est Dieu; qu'on ne doit pas punir les méchans; qu'on peut professer toutes sortes de religions; enfin, qu'on peut, sans péché, se laisser aller à toutes ses passions. Cet impie factieux et turbulent fut brûlé à Tournai en 1530; mais la mort du maître n'empêcha pas les disciples de se répandre en France, en Hollande et dans les pays voisins.

QUINTIN. *Voyez* MESSIS.

QUINTINIE (Jean de la), auteur agronomique, naquit à Chabanais dans l'Angoumois, en 1626. Après son cours de philosophie, il prit quelques leçons de droit, et vint à Paris se faire recevoir avocat. Quoiqu'il eût peu de temps dont il pût disposer, il en trouvait suffisamment pour satisfaire la passion qu'il avait pour l'agriculture. Il lut Columelle, Varron, Virgile, et tous les auteurs anciens et modernes qui ont traité de cette matière. Il augmenta ses connaissances sur le jardinage dans un voyage qu'il fit en Italie. De retour à Paris, la Quintinie se livra tout entier à l'agriculture, et fit un grand nombre d'expériences curieuses et utiles. On dit communément qu'il a prouvé le premier qu'un arbre transplanté ne prend nourriture que par les racines qu'il a poussées depuis qu'il est replanté, et nullement par les petites racines qu'on lui a laissées, qu'on appelle ordinairement *le chevelu*; qu'ainsi, loin de conserver ces anciennes petites racines, quand on transplante l'arbre, comme on faisait autrefois avec grand soin, il faut les couper. Cependant Roger de Schabol a prétendu prouver le contraire, et soutient que le chevelu est nécessaire. La manière vivace dont nous voyons re-

prendre des plantes (1), sans aucune de ces petites racines, est favorable à l'assertion de la Quintinie. C'est lui aussi qui a donné la méthode de bien tailler les arbres pour les contraindre à donner du fruit aux endroits où l'on veut qu'il vienne, et même à le répandre également su toutes leurs branches. La Quintinie fait de vains efforts pour détruire le sentiment qui attribue de l'influence à la lune, autrefois généralement reconnue, puis rejetée comme une qualité occulte, aujourd'hui rétablie par les écrivains les plus célèbres (2). Il se déclara aussi contre la circulation de la sève dans les plantes ; et ce qu'il disserte là-dessus prouve peut-être qu'il était meilleur cultivateur que bon physicien. La Quintinie mourut à Paris vers 1700. Louis XIV avait créé en sa faveur la place de directeur-général des jardins potagers et fruitiers des maisons royales. On a de lui un livre intitulé : *Instructions pour les jardins fruitiers et potagers*, Paris, 1725, 2 vol. in-4 : et plusieurs *Lettres* sur la même matière.

QUINTUS-CALABER. *Voyez* CALABER.

* QUINZANO (Jean-François CONTI, connu sous le nom de), en latin *Quintianus-Stoa*, poète latin moderne, né dans le Brescian, au village de Quinzano, en 1484, étudia la rhétorique à Brescia ; il y apprit aussi la langue grecque, la philosophie, les mathématiques et l'astrologie. Dès sa première jeunesse, il montra une si étonnante facilité pour les vers latins, que ses condisciples l'appelèrent *Stoa*, du mot grec qui signifie *portique des muses ;* et sa sévérité en corrigeant leurs compositions poétiques, laquelle rappelait ce Quintilien dont parle Martial, lui fit donner aussi le nom de *Quintianus ;* c'est sous ce double nom de *Quintianus Stoa* qu'il était connu dans les écoles et parmi les savans. Il fit ensuite un cours de jurisprudence, à Padoue et s'adonna ensuite tout entier à la poésie latine. Etant venu en France, il fut présenté par le cardinal d'Amboise à Louis XII, qui le choisit pour précepteur du jeune duc d'Angoulême, depuis François Ier, et auquel Quinzano inspira son goût pour les lettres. Reçu comme professeur de belles-lettres à l'Université de Paris, il y devint recteur et principal. Quinziano improvisait 800 et même 1,000 vers latins par jour. Louis XII le mena avec lui lorsque ce monarque passa en Italie pour conquérir le Milanais ; et à peine se fut-il rendu maître de la capitale, qu'il posa publiquement, de sa propre main, la couronne poétique sur la tête de Quinzano. Lors du couronnement de Louis XII, après avoir improvisé quelques vers à la louange de son bienfaiteur, Quinzano lui offrit l'histoire de la vie et des exploits de ce monarque. Nommé par le sénat de Milan à la chaire de belles-lettres de l'université de Pavie, il y publia ses *Epographies* qu'il avait composées à l'âge de 20 ans. Lors de la retraite des Français, en 1513, il revint à Paris, où il fit imprimer plusieurs ouvrages. En 1515, après la victoire de Marignan, Quinzano retourna à Pavie où il reprit les fonctions de professeur. En 1522, il obtint le titre de citoyen de Brescia. Il passa ensuite à Venise, où le sénat lui conféra le titre de chevalier, et voulut le nommer président de l'université de Padoue, place que Quinzano refusa. Il se retira à Villa Chiara, et puis à Quinzano, son pays natal, où il mourut le 7 octobre 1557, âgé de 73 ans. On lui érigea, dans l'église paroissiale de sa patrie, un superbe mausolée. Ses restes furent transportés en 1580 dans le

(1) Même des bois secs et des tronçons d'arbres, dans certaines espèces, comme l'olivier. Virgile a dit, et il a dit vrai :

Quin etiam caudicibus sectis, mirabile dictu !
Truditur a sicco radix oleagina ligno.

(2) On peut voir dans le *Dict. encyclop.*, art. ASTROLOGIE, où les influences sont reconnues et expliquées autant que la matière le comporte. M. de Lalande observe que si la lune soulève deux fois par jour les eaux de l'Océan, elle doit bien produire d'autres effets encore. « Je voudrais, » ajoute-t-il, que les médecins consultassent au moins » l'expérience à cet égard, et qu'ils examinassent si les » crises et les paroxysmes des maladies n'ont pas quelque » correspondance avec les situations de la lune par rapport » à l'équateur, aux *syzygies* et aux *apsides*. Plusieurs mé» decins habiles m'en ont paru persuadés, et c'était pour » les engager à s'en occuper, que je donnai pendant quel» ques années, dans la *Gazette de médecine*, les détails des » circonstances astronomiques dont on doit tenir compte. » *Abrégé d'astronomie, à Paris*, 1774. Derham, dans sa *Théologie astronomique*. page 150, établit les influences d'une manière plus positive encore.

chœur de l'église principale *della Pieve*, où on éleva en son honneur un tombeau magnifique, orné des portraits de Louis XII, de François Ier, de Jean et Domitien Conti, parent de Quinzano. Quinzano était à la fois grammairien, orateur, historien, philosophe et poète. Tous les savans, parmi lesquels nous citerons Planerius, ont fait dans leurs écrits l'éloge de ce latiniste. Sa *vie* a été publiée à Brescia, 1664, par le Père Léonard Cozzando, et par Nember, sous le titre de *Memorie* ou *Memoires anecdotiques et critiques sur la vie et les écrits de Jean-François Quinzano Stoa*, etc., Brescia, 1777. On conserve encore à Brescia, dans la bibliothèque du feu comte Jean-Marie Mazzuchelli, le diplôme que Louis XII donna à Quinzano lors de son couronnement poétique. Il a écrit et publié un grand nombre d'ouvrages dont nous citerons quelques-uns : 1° *Grippi decem de omnibus numeris ad imitationem ludicri ausoniani*, Milan, 1592 ; 2° *Lacernæi XX in totidem libr. noctium atticarum. Aulu-Gelli*, ibid., 1731; Venise, 1542; 3° *Odæ tres ad cardinalem de Rouano* (d'Amboise, archevêque de Rouen), Paris, 1504 ; 4° *Vita divi Quintiani Avernorum episcopi*, Venise, 1519 ; 5° *Disticha in omnes fabulas Ovidii Metamorphoseon et elegia*, Pavie, 1506 ; Paris, 1514 ; Bâle, 1544 ; Brescia, 1565; 6° *Paraclesis : ad Ludovicum XII elegia*, 1512 ; 7° *Apologia pro poetis ;* 8° Cleopolis : *de laudibus celeberrimæ Parisiorum urbis ; sylv. et bacchantium elelodia post interfectum Orphea*, Paris, 1514 ; 9° *de Figuris poeticis*, 2e édition, Venise, 1597; 10° *de mulierum dignitate*, Milan, 1517; 11° *Christianorum metamorphoseon*, lib. 8, Pavie, 1511 ; 12° *Citationes omnium poetarum, cum adnotamentis et scholiis*, Milan, 1538; 13° *Vita Ludovici XII, Galliarum regis*, etc., etc. Des Comédies, 1. *Furtivorum ;* 2. *Lesbia ;* 3. *Ceranni ;* 4. *Sorores ; Consobrini.* Il perdit ces quatre dernières pièces lors de la prise de Pavie par les Espagnols.

QUIQUERAN DE BEAUJEU (Pierre de), naquit en 1526 d'une ancienne maison d'Arles en Provence. Après avoir appris la rhétorique et la poésie à Paris, il fit un voyage en Italie, où il s'appliqua à la musique. De retour à Paris, il étudia les mathématiques, l'histoire naturelle, la botanique et les belles-lettres. Sa naissance, soutenue par la réputation que lui avaient faite ses talens, lui mérita l'évêché de Senez, à l'âge de 18 ans. Il n'en jouit pas long-temps, étant mort à Paris en 1550, à 24 ans. Quiqueran fut le premier évêque nommé après le concordat de Léon X et de françois Ier. On a de lui : un Eloge de la Provence, en vers latins, sous ce titre : *De laudibus Provinciæ*. On en a une version française, in-8, par Pierre de Vini de Claret, archidiacre d'Arles ; 2° un *Poème* latin sur le passage d'Annibal dans les Gaules. Ces deux ouvrages offrent des images heureuses et de l'esprit ; mais on voit que son génie n'avait pas encore acquis sa maturité. Ils ont été recueillis à Paris, en 1551, in-fol.

QUIQUERAN DE BEAUJEU (Paul-Antoine de), célèbre marin de la même famille, chevalier de Malte, combattit souvent avec succès contre les Turcs. Mais, au mois de janvier 1660, une tempête l'ayant obligé de relâcher dans un fort mauvais port de l'Archipel, il y fut investi par 30 galères de Rhodes, que le capitan-pacha Mazamamet commandait en personne. Il en soutint le feu pendant un jour entier, et n'y succomba qu'après avoir épuisé ses munitions et perdu les trois quarts de son équipage. Il était chargé de fers, quand une seconde tempête, plus violente que la première, mit la flotte victorieuse en tel danger, que Mazamamet se vit réduit à implorer le secours du chevalier. Quiqueran la sauva par l'habileté de sa manœuvre. Le capitan, touché de reconnaissance pour ce service, voulut le sauver à son tour. Pour réussir plus facilement, il le confondit avec les plus vils esclaves. Mais le grand visir, qui le reconnut au portrait qu'on en avait fait, le fit mettre au château des Sept-Tours, sans espérance de rançon ni d'échange. Louis XIV le redemanda en vain, et les Vénitiens ne purent le faire comprendre dans le traité de

Candie. Il fut délivré par la hardiesse et le zèle ingénieux de son neveu, Jacques de Quiqueran, et mourut commandant de Bordeaux. — Son autre neveu, Honoré de QUIQUERAN de Beaujeu, frère de Jacques, naquit à Arles en 1655, entra dans la congrégation de l'Oratoire, fut envoyé dans les missions du Poitou et du pays d'Aunis, après la révocation de l'édit de Nantes, et devint évêque d'Oléron en 1705, et peu de temps après de Castres. Louis XIV étant mort en 1715, dans le temps de l'assemblée générale du clergé, l'évêque de Castres fut choisi pour prononcer à Saint-Denys l'*Oraison funèbre* de ce monarque : il s'en acquitta avec succès. Ce prélat mourut à Arles, où il était allé voir sa famille, en 1736, à 81 ans. On a un vol. in-4 des *Mandemens*, des *Lettres*, des *Instructions pastorales* qu'il publia sur l'établissement de son séminaire, sur les maladies contagieuses de Provence et de Languedoc, sur l'incendie de Castres, et sur quelques objets qui décèlent son attachement aux nouveaux disciples de saint Augustin. Colbert et Soanen eurent en lui un ami zélé.

QUIRIN (Saint), évêque de Sciscia, ville de la Pannonie, aujourd'hui *Sisseg*, souffrit la mort pour la foi à Sabaria, le 4 juin 303 ou 304. Saint Jérôme et Fortunat en parlent avec de grands éloges : Prudence a composé une Hymne en son honneur. Dom Ruinart a publié les Actes authentiques de son martyre.

QUIRINALIS (Claudius), ancien rhéteur, né à Arles, s'appliqua avec tant de succès à l'étude des belles-lettres, qu'il ne tarda pas à se trouver en état de les enseigner aux autres et de s'acquérir beaucoup de réputation dans cette profession. On croit qu'il commença à l'exercer dans la ville de Marseille, et qu'il fut, dans le 1er siècle de l'Eglise, un de ses illustres rhéteurs qui contribuèrent à rendre si célèbres les écoles de cette ville. Mais, selon saint Jérôme, il quitta les Gaules, et passa à Rome, où il professa publiquement la rhétorique avec une grande réputation.

QUIRINI ou QUERINI (Ange-Marie), noble Vénitien, cardinal et littérateur, né en 1680, avec un esprit vif, entra de bonne heure dans l'ordre de saint Benoît. Il fit profession, le 1er janvier 1698, dans l'abbaye des bénédictins de Florence, et se livra aux sciences avec une application infatigable. (Il fut chargé de donner des leçons de théologie et de langue hébraïque aux novices de son ordre.) Cependant, en 1709, ses études furent quelque temps traversées par une idée importune : il s'imaginait qu'il avait la pierre. Il en fut détrompé par une diète sévère, qui, en guérissant son imagination, affaiblit excessivement ses forces : pour les rétablir, il prit le parti de voyager et de visiter les savans. Il parcourut l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre et la France, et fit connaissance avec plusieurs hommes distingués. De retour à Rome, il fut nommé en 1723 archevêque de Corfou, et s'attira par une conduite vraiment épiscopale, non seulement la vénération de ses ouailles, mais encore celle des Grecs schismatiques. Honoré du chapeau de cardinal en 1727, il répara avec magnificence l'église de Saint-Marc, qui était son titre. L'église cathédrale de Brescia, dont il avait été fait évêque en 1726, est devenue par ses soins une des plus magnifiques d'Italie. Toute l'Europe sait combien il a contribué à la construction de l'église catholique de Berlin. Il augmenta la bibliothèque du Vatican par la donation de la sienne, qui était choisie, et si nombreuse, qu'il fallut, pour la placer, construire une nouvelle salle. Il acheta un grand nombre de livres, qu'il donna de même à la ville de Brescia, pour en faire une bibliothèque publique, à l'entretien de laquelle il assigna des fonds suffisans. On s'étonnera peut-être de toutes ses libéralités ; mais il avait de grands revenus, et peu de besoins. Cet illustre prélat mourut subitement d'apoplexie à Brescia en 1755, à 75 ans. Lebeau fit en 1756 son *Eloge* à l'académie des Inscriptions et belles-lettres, dont le cardinal était correspondant. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Primordia Corcyræ, ex antiquissimis monumentis illustrata* : ouvrage plein d'érudition et

de critique, dont la meilleure édition est celle de Brescia en 1738, in-4; 2° *Edition* des ouvrages de quelques saints évêques de Brescia, qu'il publia en 1738, in-folio, sous ce titre : *Veterum Brixiæ episcoporum, sancti Philastrii et sancti Gaudentii opera : nec non beati Ramperti et venerabilis Aldemani opuscula*, *etc.*; 3° *Specimen variæ litteraturæ, quæ in urbe Brixia ejusque ditione paulo post typographiæ incunabula florebat*, etc., 1739, in-4; 4° la *Relation* de ses voyages : elle renferme des anecdotes curieuses et intéressantes; 5° une *Edition* des livres de l'office divin, à l'usage de l'Eglise grecque; 6° une de l'*Enchiridion Græcorum*; 7° *Gesta et epistolæ Francisci Barbari*; 8° un recueil de ses *Lettres*, en dix livres; 9° la *Vie du pape Paul II*, contre Platine, Rome, 1740, in-4; 10° une *Edition* des lettres du cardinal Polus; 11° quatre *Instructions pastorales*; 12° un *Abrégé* de sa *Vie*, jusqu'à l'année 1740, Brescia, 1749, in-8; 13° étant bibliothécaire du Vatican, il procura la nouvelle *Edition* des *OEuvres* de saint Ephrem, 1742, 6 tomes in-fol., en grec, en syriaque et en latin; 14° une Harangue; *De mosaicæ historiæ præstantia*, pleine d'idées justes, et bien propre à apprécier la narration de Moïse.

QUIRINUS (Publius Sulpitius), consul romain, natif de Lanuvium, rendit de grands services à sa patrie sous l'empire d'Auguste. Après son consulat, il commanda une armée dans la Cilicie, où il soumit les Hémoniades, et mérita, par ses victoires sur ce peuple, l'honneur du triomphe. Auguste envoya Quirinus pour gouverner en Syrie, environ dix ans après la naissance de Jésus-Christ; ce qui forme une difficulté dans le passage de saint Luc, qui dit que ce fut sous Quirinus ou Cyrinus, que se fit le dénombrement qui obligea la sainte Vierge et Joseph d'aller à Bethléem pour s'y faire inscrire. Il est certain cependant que Quirinus ne fut nommé au gouvernement de Syrie que dix ans après la naissance de Jésus-Christ, qui vint au monde au temps de ce dénombrement. Ainsi, quelques interprètes traduisent le passage de saint Luc : *Hæc descriptio prima facta est a præside Syriæ Cyrino*, de la manière suivante : « Ce dénombrement est » le premier, et s'est fait avant celui de » Quirinus. » D'autres croient que ce dénombrement, qui avait été commencé dans le temps de la naissance de J. C., avant l'arrivée de Quirinus en Syrie, fut continué et achevé par ce gouverneur, dont il porta le nom; d'autres enfin supposent que Quirinus fit ce dénombrement en vertu d'une commission particulière avant d'être gouverneur de Syrie. Quirinus fut ensuite gouverneur de Caïus, petit-fils d'Auguste. Il épousa Æmilia-Lepida, arrière-petite-fille de Sylla et de Pompée; mais il la répudia dans la suite, et la fit bannir de Rome d'une manière honteuse. Il mourut l'an 22 de J. C.

* QUIROGA (Joseph), jésuite et missionnaire espagnol, né le 14 mars 1707 à Lugo en Galice, d'une illustre famille de cette province, entra dans la société de Jésus à l'âge de 15 ans. Auparavant il avait étudié les mathématiques avec succès, et avait été admis à l'école de la marine. Il fit plusieurs voyages au Mexique et au Paraguay pour les affaires de son ordre, remplit dans son couvent de Mexico, pendant deux années, la chaire de mathématiques, qu'il occupa également à Oviédo et à Compostelle. Pendant son séjour en Amérique, il reçut du roi d'Espagne la commission de visiter la terre dite *Magellanique*, à l'extrémité de l'Amérique du sud, de s'assurer des ressources que le pays pouvait offrir, et de déterminer des points convenables à l'établissement de ports et de rades pour les bâtimens de commerce. Le résultat de cette mission ne fut pas aussi important qu'on était en droit de l'attendre du zèle du Père Quiroga. De retour en Europe, il se rendit à Rome pour y exposer l'état des missions dans le Paraguay. Lors de la suppression de son ordre, il se fixa à Bologne, où il se lia avec les mathématiciens les plus renommés, comme Canterzani, Palcani, etc. Il y publia un ouvrage en italien, intitulé : *Arte di navigare per circolo parallelo*,

Bologne, 1784, qui eut beaucoup de succès. Il a laissé en outre plusieurs manuscrits, qui existaient dans l'institut de Bologne (*la Specola*), et qui traitent des longitudes en mer, de la boussole, des moyens de renouveler et purifier l'air dans un vaisseau, de l'art de construire des barques et des ponts sur les fleuves et les rivières les plus rapides, un traité sur les différens climats, etc. Le Père Quiroga allait donner tous ces ouvrages à l'impression, lorsque la mort le surprit à Bologne le 23 octobre 1784, à l'âge de 77 ans. Il était membre de plusieurs sociétés savantes d'Espagne et d'Italie. Le *Journal de son voyage*, rédigé sur ses observations et sur celles de ses compagnons, par le Père Loçano, a été imprimé dans les *Pièces justificatives de l'histoire du Paraguay*, par le Père de Charlevoix.

* QUIROS (Pedro-Fernandez de), célèbre navigateur espagnol, naquit à Bilbao, en 1562. Il avait fait plusieurs voyages en Amérique, en qualité de pilote, lorsque Philippe III le chargea, en 1604, de faire des découvertes dans la mer Pacifique. Quiros partit de Lima en décembre 1605, s'avança à 20 degrés de latitude et 240 de longitude, et découvrit les terres australes du Saint-Esprit, et les îles de la Société. Il écrivit ce *Voyage*, qui dans le temps fut imprimé en espagnol, et on l'inséra ensuite dans le recueil des *Voyages*. Il a été d'une grande utilité au fameux Cook; et il rend cet hommage à Quiros, dans son *Voyage autour du monde*. Le navigateur espagnol obtint une pension de Philippe III, et mourut à Lima en 1630. (Le *Mémoire* que Quiros adressa à Philippe III, pour lui demander des secours afin de continuer ses découvertes, fut imprimé à Séville, en 1610; traduit en latin, Amsterdam, 1613; en français, Paris, 1617; en anglais, Londres, 1625, dans la *Collection des Voyayes* de Purchas.)

QUIROS (Augustin de), jésuite espagnol, natif d'Andujar, fut élevé aux premières charges de sa province, ensuite envoyé au Mexique, où il mourut le 13 décembre 1622, à 56 ans. On a de lui des *Commentaires* sur le cantique de Moïse, sur Isaïe, Nahum, Malachie; sur l'Epître aux Colossiens, sur celle de saint Jacques, etc.

QUISTORP (Jean), théologien luthérien, naquit à Rostock en 1584, et fut professeur de théologie dans cette ville. Il eut ensuite la surintendance des Eglises de sa communion. Il assista Grotius dans ses derniers momens. Il a composé divers ouvrages, savoir: 1° *Articuli formulæ concordiæ illustrati*; 2° *Manuductio ad studium theologicum*; 3° des *Notes* latines sur tous les livres de la Bible; 4° des *Commentaires* sur les Epîtres de saint Paul; 5° des *Sermons*; 6° des *Dissertations*. Il mourut en 1648. —QUISTORP (Jean), fils du précédent, naquit en 1624, et suivit la même carrière que son père. Il fit ses études à Gripswald, et visita les universités de Copenhague et de Leyde, pour en entendre les professeurs. Revenu à Rostock, il y obtint une chaire de théologie, et en même temps une place de pasteur. On a de lui: 1° *Catechesis antipapistica*. Il y attaque le pape et l'Eglise romaine. 2° *Pia desideria*; 3° *Repetitiones decalogi antipapisticæ*; 4° une *Lettre* allemande à la reine Christine de Suède, sans signature; 5° le *Trésor dans le champ*; 6° *Disputationes theologicæ*. Dans ses écrits, surtout dans ceux contre le pape, le fiel est mêlé à l'érudition. Il mourut en 1669.

* QUISTORP (Jean-Nicolas), théologien luthérien, né à Rostock en 1651, fut pasteur dans cette ville, et y mourut le 9 août 1715. Il a laissé des *Explications* sur saint Jean, et plusieurs *écrits de controverse et de théologie*.

QUOD-VULT-DEUS (S.) était évêque de Carthage, dans le temps que cette ville fut prise par Genseric, roi des Vandales, l'an 439. Ces barbares le mirent lui et la plupart de ses clercs dans de vieux navires qui faisaient eau de toutes parts, et qui étaient sans aucune provision. Dieu fut leur pilote, et les fit aborder heureusement à Naples, où ils furent reçus comme de glorieux confesseurs de Jésus-Christ. *Voyez* DEO-GRATIAS.

R

RABACHE (Etienne), docteur de Sorbonne, de l'ordre des augustins, naquit à Voves, dans le diocèse de Chartres, en 1556. Il fit à Bourges la réforme des religieux de son ordre, et l'établissement de la congrégation de Saint-Guillaume, en 1594. Ce pieux réformateur finit sa vie à Angers, en 1616, à 60 ans.

RABAN-MAUR (Magnence) naquit à Fulde en 788 de la meilleure noblesse du pays. Ses parens l'offrirent, à l'âge de dix ans, au monastère de Fulde, où il fut instruit dans la vertu et dans les lettres. On l'envoya ensuite à Tours, pour y étudier sous le fameux Alcuin. De retour à Fulde, il en fut élu abbé en 882, et réconcilia Louis le Débonnaire avec ses enfans. Raban écrivit une *lettre* pour consoler ce prince, que l'on avait déposé injustement, et publia un *Traité sur le respect* que doivent avoir les enfans envers leur père, et les sujets envers leur prince. Il est dans la *Concordia* de Marca, édition de Baluze. (En récompense de son zèle, il obtint de riches possessions dont il dota diverses maisons naissantes, entr'autres l'abbaye d'Hirsange. Il se démit ensuite de son titre pour aller vivre dans la solitude du Mont-St.-Pierre.) Devenu archevêque de Mayence en 847, il fit paraître beaucoup de zèle et de charité dans le gouvernement de son Eglise. Après avoir examiné la doctrine de Gotescalc dans un concile tenu dans sa ville épiscopale en 848, il la condamna et envoya Gotescalc à Hincmar, archevêque de Reims, dans le diocèse duquel il avait été ordonné. (*Voyez* GOTESCALC. (Une famine qui désola le diocèse de Mayence en 850, lui fournit une occasion de montrer le zèle et la charité dont il était animé pour son troupeau : ses revenus furent distribués aux pauvres, et chaque jour il en avait 300 à sa propre table. Il présida ensuite un concile tenu en 852 dans sa ville épiscopale, et assista l'année suivante à celui de Francfort.) Raban mourut dans sa terre de Winfeld, en 856, à 68 ans. Il légua ses livres aux abbayes de Fulde et de Saint-Alban. On a de lui beaucoup d'ouvrages recueillis à Cologne en 1627, 5 tomes in-fol., qui se relient en 3 vol. Ils contiennent : 1° des *Commentaires* sur l'Ecriture, qui ne sont presque que de simples extraits des écrits des Pères : c'était la manière des théologiens de son temps; 2° un *Traité de l'Institution des clercs et des Cérémonies de l'Eglise ou des Offices divins*, divisé en trois livres. C'est un de ses plus importans ouvrages : il a eu plusieurs éditions dans le 16e siècle. 3° Un *Traité du Calendrier ecclésiastique*. Il y enseigne la manière de discerner les années bissextiles et de marquer les indictions. 4° Un *Livre sur la vue de Dieu, sur la pureté du cœur, et la manière de faire pénitence*. Ce sont des extraits que l'auteur avait faits en lisant les Pères. 5° *De universo, sive Etymologiarum opus*. Il contient la définition des noms propres qui se trouvent dans l'Ecriture sainte. 6° Des *Homélies*; 7° un *Martyrologe*. Le prologue de ce martyrologe a été publié par D. Mabillon, *Analect.*, pag. 419, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Saint-Gall. 8° le *Livre de la grammaire* : ce n'est qu'un extrait de Priscien le grammairien; 9° *Traité des ordres sacrés, des sacremens et des habits sacerdotaux*; 10° *Traité de la discipline ecclésiastique*; 11° un *Pénitentiel*; 12° un *Traité de l'invention des langues*; 13° Le *Traité des vices et des vertus*, qu'on lui attribue, est d'Halitgarius, évêque d'Orléans. On trouve dans le *Thesaurus* de Martenne, dans les *Miscellanea* de Baluze, et dans les *OEuvres* du Père Sirmond, quelques traités qui ne sont point dans le recueil de ses *OEuvres*; Raban cultivait aussi la poésie : témoin

son *Poème* en l'honneur de la sainte croix, qui est dans le recueil de ses ouvrages, et dont il y a une assez belle édition particulière à Augsbourg, 1605, in-fol. Le P. Brouwer a publié ses poésies à la suite de celles de Fortunat. (On y trouve le *Veni Creator*, conservé dans les prières de l'Eglise.) Quoique le stile de Raban soit en général simple, clair et concis, cependant il y a des endroits qui ont besoin d'explication; il écrit moins bien en vers qu'en prose; il lui échappe même des fautes contre la prosodie, ce qui dans ces siècles n'a rien d'étonnant.

RABARDEAU (Michel), jésuite, mort en 1649, à 77 ans, est connu par son *Optatus gallus benigna manu sectus*, Paris, 1641, in-4. Rabardeau, prétendant réfuter le livre intitulé : *Optati galli de cavendo schismate* de Charles Hersant, qui paraissait craindre un schisme dans l'Eglise de France, à l'occasion du patriarcat dont le cardinal de Richelieu semblait vouloir se revêtir, donna, aussi-bien que son adversaire, dans diverses erreurs. Il avançait que la création d'un patriarche en France n'avait rien de schismatique, et que le consentement de Rome n'était pas plus nécessaire pour cela, qu'il ne l'avait été pour établir les patriarches de Jérusalem et de Constantinople. Ce dernier article en particulier montre combien l'auteur avait peu réfléchi. Les termes seuls de sa comparaison auraient dû lui ouvrir les yeux. Le pape, successeur du prince des apôtres et chef de l'Eglise universelle, est en même temps patriarche de l'Occident, mais il ne l'est pas de l'Orient. Ainsi l'érection des patriarcats de Jérusalem et de Constantinople n'avait rien pris sur sa juridiction patriarcale; au lieu que la création d'un patriarche en France lui en ravissait une partie des plus considérables. Elle ne pouvait donc se faire malgré lui, sans une injustice palpable. « Qu'elle pût » absolument avoir lieu sans schisme, » dit un auteur fort modéré, c'est là une » de ces spéculations qui égarent tou» jours dans la pratique, qui au moins » dans les circonstances où on les agite » communément, et où l'on agitait celle» ci, c'est-à-dire dans la chaleur du » ressentiment, et l'aveuglement du dé» pit, conduisent inévitablement au pré» cipice, qu'on n'en sépare que par des » précisions idéales. » Son ouvrage fut condamné à Rome en 1643; l'assemblée du clergé de France reçut ce décret le 19 septembre 1645, et le fit enregistrer dans son procès-verbal.

* RABAUT, Saint-Etienne (Jean-Paul), ministre de la religion protestante, naquit à Nîmes en 1743, d'un père qui était lui-même pasteur dans cette ville, et qui se signala dans plusieurs circonstances par son zèle pour ses corréligionnaires. La proscription entoura le berceau du jeune Rabaut, et sa mère eut besoin de chercher un asile secret pour lui donner le jour; car la tête de son mari avait été mise à prix comme ministre protestant. Cette famille se retira en Suisse où Rabaut fut admis à jouir des fondations faites par plusieurs souverains protestans étrangers en faveur des jeunes Français qui se livraient aux études théologiques. L'un de ses maîtres fut Court de Gébelin. Lorsque Rabaut eut été nommé ministre, il vint en France où ses discours furent remarqués. Alors il composa le *vieux Cévenol*, espèce de roman historique, où il mit en action toutes les lois rendues contre les protestans depuis la révocation de l'édit de Nantes. Plus tard il fit l'*Eloge de M. de Bec-de-Lièvre*, évêque de Nîmes, que sa charité avait fait aimer même des protestans, et ce discours fut loué par Laharpe. Rabaut exerçait son ministère dans sa ville natale, lorsqu'il fut nommé par la sénéchaussée de Nîmes député du tiers aux états-généraux. Sectateur ardent du philosophisme et des innovations politiques, il avait déjà annoncé ses opinions dans ses écrits, où il disait « que tous les » établissemens anciens nuisaient au peu» ple; qu'il fallait renouveler les esprits, » changer les idées, les lois, les usages, » les hommes, les mots; enfin tout dé» truire pour pouvoir tout recréer. » Rabaut se signala par son acharnement contre les prêtres, qu'il persécuta sans relâche, et qu'il ne cessa d'insulter dans ses

discours. Dans le cours des années 1789 et 1790, il présenta quelques projets de loi peu essentiels en eux-mêmes, demanda et obtint le décret que les ouvrages incendiaires seraient soumis à un jury *pour éviter l'inquisition contre la pensée*. Sans être orateur, il obtint une réputation assez grande, soit par l'habitude qu'il avait de parler en public, soit par la facilité qu'il avait pour composer les discours écrits qu'il venait ensuite prononcer devant l'assemblée. Il devint président en 1790. En 1791, il s'éleva avec violence contre les troubles de Nîmes qu'il attribua aux catholiques. Quelques mois après il parla sur l'organisation des gardes nationales, et demanda ensuite la liberté indéfinie des cultes. Rendu à la vie privée par la dissolution de l'assemblée constituante, il put alors réfléchir sur les suites inévitables de la crise politique dans laquelle se trouvait la France, et, lorsque dans le mois de septembre 1792, il se présenta à la Convention comme député de l'Aube, son ardeur révolutionnaire sembla s'être beaucoup refroidie : il se montra l'ennemi déclaré de l'anarchie. Parmi plusieurs projets qu'il présenta, on en remarque un bien singulier : c'était celui qui avait pour but d'adopter en France l'éducation des Crétois, et qui fut cependant envoyé à tous les départemens. Dans le procès du roi, il se prononça vivement contre l'avis de ceux qui prétendaient que la Convention elle-même pouvait juger Louis XVI, et dit « que la constitution » ne l'avait pas créée cour de judicature ; » soutint qu'il n'appartenait qu'aux tri- » bunaux de faire un acte pareil, et qu'il » devait même être confirmé par le peu- » ple. » Il termina son discours par ces paroles mémorables : « Je suis las de *ma » portion de despotisme*, et je ne sou- » pire qu'après l'instant où un tribunal » national nous fera perdre *les formes » et la contenance des tyrans ;* » et il ajouta encore, comme par prophétie, « que la mort de Charles Ier avait amené » en Angleterre *la domination de Crom- » wel et le retour de la royauté*. » Fidèle à ses nouveaux principes, ne pouvant pas empêcher le jugement de Louis XVI par la Convention, il se borna à voter pour la détention de ce prince et son bannissement à la paix. Il vota également pour l'appel au peuple et pour le sursis. En 1793, il devint président de la Convention, appuya l'emprunt forcé, et au mois de mars il fut nommé membre de la commission des *douze*, imaginée par les Girondins pour surveiller les opérations du tribunal révolutionnaire, et découvrir les complots de la municipalité de Paris contre la Convention. Chargé de faire un rapport sur ce sujet, sa voix fut étouffée par les clameurs de la *montagne*, et il ne put parvenir à se faire entendre. Ce fut le signal de l'orage dont il devait être la victime. En effet, bientôt après les Girondins succombèrent, et Rabaut fut entraîné dans leur chute. Un premier décret qu'il évita par la fuite le mit en arrestation, un second ordonna la confiscation de ses biens et le mit hors la loi. Alors il quitta Bordeaux, où il s'était réfugié, et se retira dans la campagne, près de Paris, chez un ancien ami, qui le livra, dit-on, aux jacobins. Traduit devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort le 4 novembre 1793, et exécuté le lendemain, à l'âge de 50 ans. Rabaut fut un des ennemis les plus acharnés du clergé catholique ; il ne laissait passer aucune occasion de l'insulter et de manifester la haine qu'il lui avait vouée. Ses connaissances étaient variées et assez étendues ; mais, élevé par un père d'un caractère ardent et passionné, il puisa dans ses leçons un amour excessif d'indépendance et une ambition désordonnée. Ses principaux écrits sont : 1° *Lettre sur la vie et les écrits de Court de Gébelin*, 1774, in-8 ; 2° *Lettres sur l'histoire primitive de la Grèce*, 1787, in-8. Elles sont adressées à l'astronome Bailly, et ne sont pas dépourvues de savoir et de mérite. 3° *Considérations sur les intérêts du tiers-état*, 1789 ; 4° *Almanach historique de la révolution*, 1792, 1 vol. in-18, avec 6 gravures, réimprimé par décret de la Convention aux frais de la république en 1794, et publié ensuite sous le titre de *Précis de l'histoire de la*

révolution. M. Charles de Lacretelle a continué cet ouvrage, qui est bien loin des saines opinions qu'il professe depuis quelques années; cependant sa continuation diffère de beaucoup de l'ouvrage de Rabaut, dont nous ne citerons qu'un passage, qui en fera connaître suffisamment l'esprit : « Le clergé, » dit-il, « cherche encore dans une religion, » qu'on appelle la paix, des prétextes et » des moyens de discorde et de guerre; » il brouille les familles dans l'espoir de » diviser l'état : tant il est difficile à ce » genre d'hommes de savoir se passer de ri» chesses et de pouvoir! mais les lumières, » en se communiquant bientôt aux der» nières classes des citoyens, les affran» chiront de la plus dangereuse de toutes » les servitudes, l'esclavage de la pen» sée; alors, ou les prêtres seront ci» toyens, ou l'on ne voudra plus de prê» tres. » Rabaut avait coopéré à la rédaction de la *Feuille villageoise* avec Cerutti, et au *Moniteur* jusqu'à la fin de 1792. Une édition de ses *OEuvres*, précédée d'une *Notice biographique*, par M. Collin de Plancy, a été publiée en 1826, 2 vol. in-8.

* RABAUT (Jacques-Antoine), dit Rabaut-pommier, frère du précédent, naquit à Nîmes le 24 octobre 1744. Le surnom de *Pommier* qu'il portait lui fut donné par son père pour le soustraire à la vigilance de l'autorité qui l'aurait fait élever dans la religion catholique : la même précaution fut prise à l'égard de ses deux autres frères, dont l'un s'appela *Saint-Etienne* et l'autre *Dupuy*. Après avoir fait ses études de philosophie et de théologie à Lausane, il embrassa l'état de ministre, et vint en cette qualité en 1787 desservir successivement les églises protestantes de Nîmes et de Marseille. Il était à Montpellier à l'époque de la révolution. Il fut un des plus zélés partisans des réformes politiques demandées par les démagogues. En 1790 il fut nommé membre de la municipalité de Montpellier, et en 1792 le département du Gard le députa à la Convention. Il eut alors quelque part à l'établissement des télégraphes. Dans le procès du roi il vota pour la mort de cet infortuné monarque; mais il demanda le sursis et l'appel au peuple : il mit tant de restrictions dans son vote que, dans le recensement des suffrages, le sien ne fut point compté pour la peine de mort. Ayant signé la protestation du 6 juin 1793, contre la tyrannie de la montagne, il fut un des 73 députés mis en arrestation sous Robespierre et rappelés après sa chute. Il passa après la session au conseil des anciens, où il se montra assez modéré, et d'où il sortit le 20 mai 1798. Après le 18 brumaire, il fut nommé sous-préfet de Vigan, et lorsque l'église protestante de Paris fut réorganisée en 1803, il fut appelé par le consistoire pour en être l'un des pasteurs. En 1815, on lui appliqua, comme *votant*, les peines portées par la loi d'amnistie : nonobstant ses réclamations et ses *Mémoires*, il fut obligé de sortir de France. Rabaut y rentra en 1818, et mourut à Paris le 16 mars 1820. Nous ne connaissons de lui que deux *Discours*, qui confirment cette vérité, que les républicains de la révolution avaient plus de soif de pouvoir et d'honneurs, que le désir de donner de bonnes institutions : 1° *Napoléon libérateur*, discours religieux, 1810; 2° *Sermon d'action de grâces sur le retour de Louis XVIII*. On assure qu'il avait eu des notions sur la vaccine vers 1780, avant que Jenner en proclamât l'invention. On trouve dans l'*Annuaire protestant*, 1821, un *Article sur Rabaut-Pommier*. — Rabaut-Dupuy ou Rabaut jeune ou du Vigan (N.), frère des précédens, embrassa la profession de négociant. A l'époque de la révolution il partagea leurs opinions, et remplit plusieurs missions administratives. Proscrit en 1793 comme *fédéraliste*, il parvint à s'enfuir; mais alors il fut porté sur la liste des émigrés, et cette circonstance fit arrêter son père. Le département du Gard le nomma en 1797 membre du conseil des anciens. Quoiqu'il n'approuvât pas la conduite du directoire, il parla et écrivit en sa faveur. Il se prononça à la tribune pour les émigrés du département du Bas-Rhin, d'Avignon et du comtat Venaissin. En même

temps il s'éleva contre les jacobins du Midi. S'étant déclaré en faveur de la révolution du 18 brumaire, il entra au corps législatif; il le présida en 1802, et c'est sous sa présidence que fut voté le consulat à vie. Envoyé en mission dans le Midi, il eut le bonheur de sauver à Toulouse un émigré (M. de Segny) qui allait être fusillé, et sa conduite fut approuvée de Buonaparte. En 1804, il reçut la décoration de la légion d'honneur, et à la cessation de ses fonctions législatives, il devint conseiller de préfecture à Nîmes, charge qu'il exerçait encore lorsqu'il mourut, le 13 septembre 1808, d'une chute de cheval. On lui doit *Détails historiques et recueils de pièces sur les divers projets de réunion*, 1807 (*voy.* les *Mélanges de philosophie*, tome 4, page 265), et d'un *Annuaire protestant*, qui a été continué depuis.

* RABBE (Alphonse), né en 1786 à Riez, dans les Basses-Alpes, d'une famille ruinée par la révolution, fut élevé à l'école centrale des Quatre-Nations, dirigée par M. Dumas, et obtint en l'an 11 le prix d'honneur. Il entra dans l'administration militaire de l'armée d'Espagne, resta deux ans dans ce pays dont il étudia la langue et la littérature, et revint à Paris où il travailla à la partie historique du *Voyage pittoresque d'Espagne*, par M. de La Borde. En 1812 il écrivit un *Précis de l'histoire de Russie*, faisant partie d'un ouvrage publié par Dumaze de Raymond, sous ce titre: *Tableau historique, géographique, militaire et moral de l'empire de Russie.* En 1813 Rabbe retourna en Provence, et en 1815 il entra dans les rangs des royalistes dont il défendit aussi la cause par ses écrits. S'étant chargé d'une mission difficile, il fut arrêté sur la frontière de la Navarre; mais il recouvra bientôt sa liberté. Alphonse Rabbe se rendit à Aix où il exerça les fonctions d'avocat. En 1819 il alla à Marseille où il publia une brochure intitulée: *De l'utilité des journaux politiques publiés dans les provinces*, et en même temps il fit paraître le premier nº d'un journal qu'il appela le *Phocéen*. Le rédacteur n'avait plus les opinions qu'il publiait en 1815; il s'était rangé dans la phalange libérale, et il n'en fut pas l'un des héros les moins hardis; sa hardiesse fut toutefois punie, et à plusieurs reprises il fut emprisonné. De retour à Paris en 1822, il a coopéré à la rédaction de plusieurs journaux libéraux, et concourut au succès de l'*Album*, des *Tablettes universelles*, du *Courrier* dont il devint rédacteur en chef. Alphonse Rabbe est mort à Paris le 1er janvier 1830. Il a ordonné que son corps fût conduit *directement au champ du repos*. Il est auteur de *Trois résumés historiques*, l'un d'*Espagne*, l'autre de *Portugal*, et le troisième de la *Russie;* on lui doit aussi une *Histoire d'Alexandre Ier, empereur de Russie*, 2 vol. in-8, 1826, et une *Biographie universelle et portative*, 1829, 1 vol. in-8. « Il y avait, » dit l'*Ami de la religion*, p. 330, t. 62, « rivalité entre Rabbe et ses associés à » qui serait plus hardi, plus violent, » plus insolent, à qui défigurerait mieux » l'histoire, à qui dirait plus de mal des » rois et des prêtres. »

* RABBI (Charles-Constance), savant religieux de l'ordre de Saint-Augustin, naquit à Bologne en 1678. Il parcourut presque toutes les sciences, et fut professeur de philosophie et de théologie à Bologne, à Rome et dans plusieurs couvens de son ordre. Il mérita la bienveillance du pape Benoît XIV, et son extrême modestie le tint toujours écarté des dignités ecclésiastiques. Le Père Rabbi mourut à Rome, le 8 septembre 1746, et a laissé plusieurs ouvrages, comme: 1º *De mathematicarum disciplinarum ad theologiam utilitate, ipsarumque in ea usu dissertatio*, Faïence, 1720; Venise, 1745; 2º *Sinonimi ed aggiunti italiani raccolti, con in fine un trattato de sinonimi, degli aggiunti e delle similitudini*, Bologne, 1732. Plusieurs manuscrits de ce religieux se conservaient dans la bibliothèque de l'institut de Bologne (*la Specola*), et à Rome dans celle du pape Benoît XIV.

RABELAIS (François), naquit vers l'an 1483, à Chinon en Touraine, d'un apothicaire. (Il le plaça dans l'abbay

de Souillé, puis dans un couvent d'Angers, où il connut du Bellay, depuis cardinal, et son protecteur.) Quelques mois après, il entra chez les cordeliers de Fontenay-le-Comte dans le Bas-Poitou, et fut élevé aux ordres sacrés. Né avec une imagination vive et une mémoire heureuse, il se consacra à la chaire, et y réussit. Son couvent était dépourvu de livres : il employa les honoraires de ses sermons à se faire une petite bibliothèque. Sa réputation commençait à se former, lorsqu'une aventure scandaleuse le fit renfermer dans une prison monastique. (Il avait ôté l'image de saint François, d'une niche placée dans un lieu assez obscur, l'avait remplacée par sa propre personne et s'offrit ainsi à la vénération des paysans qui venaient apporter des offrandes.) Le lieutenant général Rivagneau obtint sa liberté. Des personnes de la première qualité, à qui son esprit enjoué avait plu, secondèrent le penchant qui le portait à sortir de son cloître. Clément VIII lui accorda, à leur sollicitation, la permission de passer dans l'ordre de Saint-Benoît, au monastère de Maillezais. Rabelais, ennemi de toute sorte de joug, quitta tout-à-fait l'habit religieux, et alla étudier en médecine à Montpellier, où il prit le bonnet de docteur, et obtint une chaire dans cette faculté en 1531. (Il publia une édition latine de quelques écrits d'Hippocrate. Un arrêt provoqué par le chancelier Duprat avait aboli les priviléges de la faculté de Montpellier : cette faculté députa Rabelais auprès du chancelier pour plaider sa cause ; il réussit, et, en reconnaissance de ce service, l'université décida que tout médecin appelé au doctorat se revêtirait de la robe de Rabelais. On dit que cet usage subsiste encore ; mais la robe de Rabelais qui a plus de 300 ans ne peut plus être qu'un lambeau.) Rabelais quitta bientôt Montpellier pour passer à Lyon. Il y exerça pendant quelque temps la médecine ; mais Jean du Bellay l'ayant invité à le suivre dans son ambassade de Rome, il partit pour l'Italie. Ses saillies amusèrent beaucoup le pape et les cardinaux, et il obtint une autre bulle de translation dans l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés, dont on allait faire un chapitre. De cordelier il était devenu bénédictin, de bénédictin chanoine ; de chanoine il devint curé. On lui donna la cure de Meudon en 1545 ; mais il ne parut pas plus appelé à cet état qu'aux autres qu'il avait abandonnés. Ce fut vers ce temps-là qu'il mit la dernière main à son *Pentagruel* : satire atroce contre les moines, qui fut censurée par la Sorbonne et condamnée par le parlement. Dans cet extravagant livre, il a répandu une gaieté bouffonne, l'obscénité et l'ennui. S'il a voulu par-là se venger de ses supérieurs qui l'avaient mis en prison, il n'a pas rempli son but, car rien ne prouve mieux combien il la méritait. Il mourut en 1553, à 70 ans. On raconte que près de mourir il demanda son *domino* ; et, comme on paraissait étonné de cette demande, il répondit: *Beati mortui qui in* Domino *moriuntur*. Mais cette anecdote, où la sottise marche à côté de l'impiété, n'est probablement pas plus vraie que tant d'autres qu'on raconte de lui aussi extravagantes que son histoire de *Gargantua*. On prétend, par exemple, que n'ayant ni de quoi payer son auberge, ni de quoi faire son voyage de Paris, il fit écrire par le fils de l'hôtesse ces étiquettes sur de petits sachets : « Poison pour faire mourir le roi, » poison pour faire mourir la reine, etc. » Il usa, dit-on, de ce stratagème, pour être conduit et nourri jusqu'à Paris sans qu'il lui en coûtât rien, et pour faire rire le roi ; mais une telle turlupinade, loin de faire rire, aurait pu faire pleurer celui qui en était l'auteur. Les *OEuvres* de Rabelais, dont les Elzévirs donnèrent une Edition sans notes en 1663, en 2 vol. in-12, furent recueillies en Hollande en 5 vol. in-8, 1715, avec des figures et un commentaire par Le Duchat. En 1741, Bernard, libraire à Amsterdam, en donna une édition in-4, 3 vol. avec des figures gravées par le fameux Bernard Picart. (Les *OEuvres de Rabelais* ont été réimprimées à Paris, 1823-1825, 8 vol. in-8, édit. *Variorum*, etc., avec un *Commentaire historique et philosophique*, et ornés de 132 gravures.) On a encore de Rabelais

des *Lettres* in-8, sur lesquelles M. de Sainte-Marthe a fait des notes, et quelques écrits de médecine. On a gravé 120 estampes en bois, sous le titre de *Songes drolatiques de Pentagruel*, 1565, in-8. On donna en 1752, sous le titre d'*OEuvres choisies de Me François Rabelais, Gargantua*, le *Pentagruel*, etc. dont on a retranché les endroits licencieux et les impiétés. On trouve à la fin une *Vie* de Rabelais. Cette édition, en 3 petits vol. in-12, est due aux soins de l'abbé Perau. Jean Bernier avait déjà publié : *Jugement et observations sur les OEuvres de Rabelais* ou *le véritable Rabelais réformé*, Paris, 1697, in-12. Rabelais a fait imprimer à Lyon en 1532 : *Testamentum Lucii Cupidii*; item, *Contractus venditionis antiquis Romanorum temporibus initus, cum præfatione Francisci Rabelæsii*. Il croyait que ces deux pièces n'avaient jamais paru et qu'elles étaient anciennes; mais il se trompait sur l'un et sur l'autre article Ce testament et ce contrat de vente avaient été imprimés, et c'étaient deux pièces modernes. Un curé de Meudon, qui a publié tout ce qu'il a pu trouver à la louange de Rabelais, aurait pu employer son temps plus utilement. M. Astruc parle fort au long de ce médecin dans son *Histoire de la faculté de Montpellier*. Rabelais publia d'autres écrits de peu d'importance. (On a fait en 1830 un *Vaudeville* sur *Rabelais*.)

* RABENER (Théophile-Guillaume), littérateur et moraliste allemand, né en 1714 à Warchau, village près de Leipsick, termina ses études à l'université de cette ville, après les avoir commencées au collége de Meissen. Il écrivait aussi bien en prose qu'en vers, et réussissait surtout dans la *satire*, talent qui n'est pas toujours le plus recommandable. Il avait obtenu, en 1735, à Dresde, l'emploi de secrétaire de l'administration des forêts ; au siége de cette ville (1760), plusieurs de ses ouvrages furent brûlés dans sa maison, qui devint la proie des flammes. Son esprit satirique lui ayant suscité un grand nombre d'ennemis, il résolut de ne plus rien imprimer de son vivant. En 1767, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie, qui le fit souffrir pendant quatre ans, sans qu'il perdît rien de sa gaieté ordinaire. Il mourut en 1771, à l'âge de 57 ans. On a de cet écrivain plusieurs ouvrages en prose et en vers ; mais il est plus particulièrement connu par ses *Satires*, dont la seconde édition est de 1756, 4 vol. in-12. La 11e édition de ses *OEuvres complètes* a paru à Leipsick en 1777, 6 vol. in-8, avec la *Vie de l'auteur*, par M. C.-R. Weisse. Elles ont été traduites en totalité ou en partie dans différentes langues. On a en français quelques-unes des *Lettres satiriques*, insérées dans le *Choix de poésies allemandes*, par Huber, tome 4 ; *Satires de M. Rabener*, traduction libre de l'allemand par Boispréaux (Dujardin), Paris, 1754, 2 vol. in-12 ; *Mélanges amusans, récréatifs et satiriques de littératures allemandes*, traduits librement de Rabener, par M. N. L. F., ibid., 1776, 4 volumes in-12 ; *Osaureus*, ou *le nouvel Abailard*, comédie, traduite d'un manuscrit allemand de Rabener (par Cailleau), Berne (Paris), 1761, in-12.

* RABESANO (Livio), fut un des hommes les plus éclairés de son siècle, et naquit près de Vienne en 1605. Il entra dans l'ordre des frères mineurs de l'observance, y remplit plusieurs emplois importans, et fut pendant plusieurs années professeur de philosophie. On a de lui : 1° *Cursus philosophicus ad mentem doctoris subtilis pro tyronibus scotistis*, Venise, 1665, in-4 ; 2° *Cursus philosophicus*, etc., *continens tres libros Aristotelis de anima*, ibid., 1665 ; 3° *De cœlo et mundo*, ibid., 1672; 4° *De generatione et corruptione*, ibid., 1674. Le Père Rabesano mourut à Vienne vers 1680.

RABIRIUS, célèbre architecte, vivait sous l'empire de Domitien, prince cruel, qui ne s'est pas moins rendu fameux par ses fureurs que par sa passion extraordinaire pour les bâtimens. Ce fut Rabirius qui construisit le palais de cet empereur, dont on voit encore des restes. Ce superbe édifice était d'une architecture excellente. Il ne faut pas le confondre avec RABIRIUS, qui fit sous Auguste un *Poëme* sur la guerre qui éclata entre cet empereur et Marc-An-

toine. Maittaire en rapporte quelques fragmens dans son *Corpus poetarum.*

* RABOTEAU (Pierre-Paul), littérateur, né en 1766 à La Rochelle, se fit connaître de bonne heure par quelques compositions qui lui ouvrirent, à l'âge de 22 ans, les portes de l'académie de sa ville natale. Il vint à Paris en 1797, et il y fit plusieurs *Vaudevilles* et d'autres écrits qui furent favorablement accueillis. Sous la restauration, il occupa l'emploi de sous-chef au ministère de la police (1815-1820). Plus tard il se retira dans sa ville natale, où il mourut le 21 octobre 1825. Son poème des *Jeux de l'enfance*, 1802, in-8, eut beaucoup de succès, et a été réimprimé en 1805. On cite encore de lui la *Prise de la Bastille,* ode, 1790, in-8; *L'avare et son ami*, comédie en 1 acte et en prose, mêlée de vaudevilles, 1801, in-8 (avec Radet); *Lasthénie* ou *une journée d'Alcibiade*, id., 1802, in-8 (avec Lachabeaussières); *La ville et le village*, divertissement, 1802, in-8. Dans les séances publiques de la *société philotechnique*, dont il était membre, il lut un *Poème* adressé aux *artistes*, une *Eglogue de Rabener*, tirée de la Bible, une *Epître à l'ennemi*, d'autres *Poèmes*, et surtout des *Fables* pleines d'esprit et de naturel. Il a laissé en manuscrit un travail sur Plaute qui est, dit-on, très remarquable. M. Villenave lui a consacré une *Notice biographique* dans la *Revue encycl.*, 1826, t. 1, p. 346.

* RABUEL (Claude), jésuite et savant mathématicien, naquit à Pont-de-Veyle dans la Bresse, le 24 avril 1669. Entré dans la société à l'âge de 17 ans, il cultiva les belles-lettres, et les enseigna; mais un goût particulier pour les sciences exactes lui avait fait donner à l'étude des mathématiques une partie de son temps, et il les possédait à un haut degré; il les professa pendant vingt ans dans le collége de la Trinité à Lyon. Lorsque la *Géométrie de Descartes* parut, elle piqua sa curiosité, et il fit sur cet ouvrage un travail qui néanmoins ne fut pas publié pendant sa vie. Le Père l'Espinasse, aussi jésuite, son disciple, le fit imprimer en 1730, à Lyon, sous le titre de *Commentaire sur la géométrie de Descartes*, in 4. MM. de Beaume, de Witt et de Fermat avaient déjà éclairci quelques parties de l'ouvrage du philosophe français. On a en outre du Père Rabuel d'autres traités sur l'*Algèbre*, *les sections coniques*, le *calcul différentiel* et le *calcul intégral*, in-4. Ce savant jésuite est mort à Lyon le 12 avril 1728.

RABUSSON (Dom Paul), né en 1634 à Gannat, ville de Bourbonnais, entra dans l'ordre de Cluny en 1655, et y occupa différentes places. Les deux chapitres de 1676 et 1678 le chargèrent de composer le fameux *Bréviaire* de son ordre, qui a servi de modèle à tant d'autres. On lui associa Claude de Vert, de l'ancienne observance, qui ne se chargea que des rubriques. D. Rabusson engagea Santeuil de Saint-Victor à consacrer à des poésies plus dignes d'un chrétien le talent qu'il avait pour ce genre d'écrire; et le poète fit, à sa sollicitation, ces belles *Hymnes*, dont le Tourneux et Rabusson lui fournissaient les pensées. Dom Rabusson fut élu, en 1693, supérieur général de la réforme; et pendant près de dix-huit ans qu'il gouverna de suite, il fit régner dans Cluny la paix et toutes les vertus religieuses. Les cardinaux de Bouillon et de Noailles faisaient beaucoup de cas de son mérite. Il mourut en 1717, à 83 ans.

RABUTIN (François de Bussi), gentilhomme de la compagnie du duc de Nevers, d'une des plus anciennes et des plus illustres familles de Bourgogne, est célèbre par ses Mémoires militaires, qu'il fit imprimer à Paris, en 1574, sous ce titre: *Commentaire sur le fait des guerres en la Gaule belgique, entre Henri II et Charles-Quint*, in-8. Le stile en est simple, ainsi que la narration, et il y règne un grand air de sincérité. Il vivait sous les règnes de Henri II et de Charles IX, qui eurent en lui un sujet fidèle et un guerrier habile.

RABUTIN (Roger, comte de Bussi), né à Epiri en Nivernais l'an 1618, petit-fils du précédent, servit dès l'âge de 12 ans dans le régiment de son père. Sa valeur parut avec éclat dans plusieurs

siéges et batailles. Elle lui mérita les places de mestre-de-camp de la cavalerie légère, de lieutenant général des armées du roi, et de lieutenant général du Nivernais. Etant devenu veuf en 1648, il conçut une violente passion pour madame de Miramion ; il l'enleva, mais inutilement. (*Voyez* MIRAMION.) Reçu à l'académie française en 1665, il y prononça une *harangue* pleine d'esprit et de fanfaronnades. Il courait alors sous son nom une histoire manuscrite des amours de deux dames puissantes à la cour (d'Olonne et de Châtillon). Ce manuscrit, intitulé *Histoire amoureuse des Gaules*, faisait beaucoup de bruit. Aux grâces du stile, à la délicatesse des pensées, à la vivacité des saillies, l'auteur avait su joindre des portraits peints avec autant d'art que de vérité, de plusieurs personnes de la cour, et un ton de dépravation qui n'était pas ce qui plaisait le moins. Les personnes intéressées portèrent leurs plaintes au roi, qui, déjà mécontent de Bussi, le fit mettre à la Bastille. Les *Amours des Gaules* furent le prétexte de sa détention. Bussi avait déjà mérité cette punition par une chanson indécente contre le roi, et un livre en forme d'*Heures*, où il substituait aux images des saints quelques hommes de la cour, dont les femmes étaient soupçonnées de galanteries. Une maladie occasionée par sa prison lui procura la liberté ; mais avant de l'obtenir, il fallut qu'il donnât la démission de sa charge, et qu'il écrivît une lettre de satisfaction aux victimes de sa méchanceté; il ne sortit de la Bastille que pour aller en exil dans ses terres. Il fatigua pendant tout ce temps-là Louis XIV par une foule de lettres qui décèlent, si ce n'est une âme fausse, au moins une âme petite et faible. Il protestait au roi une tendresse qu'il n'avait pas, et il se donnait des éloges qu'on croyait beaucoup plus sincères que les protestations d'attachement dont il excédait le monarque. Après dix-sept ans de sollicitations, il obtint enfin la permission de retourner à la cour ; mais le roi, évitant de le regarder, il se retira dans ses terres, partageant son temps entre les plaisirs de la campagne et ceux de la littérature. (*Voyez* RIVIÈRE, Henri François.) Il mourut à Autun en 1693, à 75 ans. Il faut avouer qu'il avait de l'esprit, mais plus d'amour-propre encore; et il ne se servit guère de son esprit, que pour se faire des ennemis. Comme courtisan, comme guerrier, comme écrivain, comme homme à bonnes fortunes, il croyait n'avoir point d'égal. On a de lui : 1° *Discours à ses enfans sur le bon usage des adversités*, *et sur les divers événemens de sa vie*, Paris, 1694, in-12. On y trouve des réflexions utiles, mais communes. 2° Ses *Mémoires*, en 2 vol. in-4, Paris, 1693; réimprimés à Amsterdam, en 3 vol. in-4, avec plusieurs pièces curieuses. Pour quelques faits vrais et intéressans, on y trouve cent particularités dont on ne se soucie pas; le stile en fait le principal mérite : il est léger, pur et élégant. 3° Des *Lettres*, en 7 volumes in-12, plusieurs fois réimprimées. Elles ont eu dans leur temps beaucoup de réputation, mais on y sent trop qu'elles ont été faites pour être publiques; et, quoique écrites avec noblesse et avec correction, elles ne plaisent guère aux personnes d'un goût véritablement délicat, qui préfèrent le naturel à toutes ces grâces contraintes. 4° *Histoire abrégée de Louis le Grand*, Paris, 1699, in-12. Ce n'est presque qu'un panégyrique, et il révolte d'autant plus que l'auteur écrivait contre sa pensée. 5° Des *Poésies*, répandues dans ses lettres et dans différens recueils; elles sont plutôt d'un bel esprit que d'un poète. On n'estime guère que ses *Maximes d'amour* et ses *Epigrammes* imitées de Martial. Les *Amours des Gaules* ont été imprimées en Hollande avec d'autres historiettes du temps, en 2 vol. in-12; et à Paris, sous le titre de Hollande, en 5 petits vol. in-12. (Bussi-Rabutin avait une fille religieuse de la Visitation à Paris (Diane-Charlotte), qui, selon l'abbé Langlet, écrivait aussi bien que son père. C'était d'elle que mademoiselle Scudéri disait en écrivant à ce dernier : « Votre » fille, que je vois souvent, a autant » d'esprit que si elle vous voyait tous

» les jours ; et elle est aussi sage que si » elle ne vous avait jamais vu. » M[lle] de Bussi a donné un *Abrégé de la vie de madame de Chantal*, et un autre de celle de *saint François de Sales*. Elle eut un frère évêque de Luçon et membre de l'académie française, qui se signala par son zèle pour la bulle *Unigenitus*.)

RACAN (Honorat de Bueil, marquis de), poète français, né en Touraine à la Roche-Racan, l'an 1589, d'un maréchal de camp des armées du roi, fut l'un des premiers membres de l'académie française. (Son éducation fut toute militaire; il avait pris une telle aversion pour la langue latine qu'il ne put jamais, dit-on, retenir le *Confiteor*.) A l'âge de 16 ans, il devint page de la chambre du roi, sous Bellegarde, qui avait pris Malherbe dans sa maison par l'ordre de Henri IV. Racan, cousin-germain de madame de Bellegarde, eut occasion de voir ce grand maître en poésie, et il se forma sous lui. Le jeune Racan quitta la cour pour porter les armes ; mais il ne fit que deux ou trois campagnes, et il revint à Paris après le siége de Calais. Ce fut alors qu'il consulta Malherbe sur le genre de vie qu'il devait embrasser. Le poète, pour toute réponse, se contenta de lui réciter la *Fable du meunier, son fils et l'âne* : fable ingénieuse, inventée par le Pogge et imitée par la Fontaine. Le marquis de Racan continua quelque temps encore la carrière qu'il avait embrassée, parvint au grade de maréchal-de-camp, se maria et passa le reste de sa vie au milieu des plaisirs et du culte des muses. Ses *Bergeries* sont recommandables dans le genre pastoral. Celle qui commence ainsi : *Paissez, chères brebis, jouissez de la joie*, etc., passe pour son chef-d'œuvre. On a loué aussi des *Stances* sur la fausseté des grandeurs humaines. (*V.* Louis de France.) Sa traduction de la fameuse strophe d'Horace, *Pallida mors*, a été souvent comparée, mais toujours à son détriment, à celle de Malherbe. Voici la traduction de Racan :

Les lois de la mort sont fatales,
Aussi bien aux maisons royales
Qu'aux taudis couverts de roseaux.
Tous nos jours sont sujets aux Parques :
Ceux des bergers et des monarques
Sont coupés des mêmes ciseaux.

Malherbe avait dit :

Le pauvre, en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois ;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend pas nos rois.

Le mérite de Racan était d'exprimer d'une manière ingénue et touchante toutes sortes d'objets, ceux même qui appartenaient à la poésie sublime ; mais il réussissait mieux dans ceux qui étaient proprement du ressort de la poésie simple et naturelle. Il mourut à la Roche-Racan, en 1670, à 81 ans. Ses *OEuvres* et *Poésies* ont été recueillies, Paris, 1660, in-8, 1724, 2 vol. in-12. *Voyez* dans *l'Art poétique* de Boileau ce que le législateur du Parnasse français dit de Racan.

*RACCAFORTE (Innocent), chanoine, né à Palerme, vers 1640, embrassa l'état ecclésiastique, devint chanoine de la cathédrale de Catane. Il obtint beaucoup de réputation par ses connaissances en littérature, surtout dans l'histoire de son pays. Il a laissé un ouvrage très intéressant, intitulé : *Journal historique de la Sicile, depuis la création du monde jusqu'à l'année* 1700, Palerme, 1704. On a joint ce journal aux *Eclaircissemens historiques de la Sicile*, par Pierre Carrera, etc. Raccaforte a écrit aussi, dans le patois de son pays, quelques poésies, qu'on trouve dans plusieurs recueils de *poésies siciliennes*. Ce patois est très propre pour le stile pastoral.

RACHEL, seconde fille de Laban, épousa le patriarche Jacob, l'an 1752 avant J. C. Elle en eut Joseph et Benjamin. Rachel mourut en accouchant de celui-ci. Elle fut enterrée sur le chemin qui conduit à Ephrata, où Jacob lui éleva un monument qui a subsisté pendant plusieurs siècles. On montre encore aujourd'hui sur la route d'Ephrata une espèce de dôme soutenu sur quatre piliers carrés, qui forment autant d'arcades, et l'on prétend que c'est le tombeau érigé à Rachel par Jacob. Mais comme ce monument est encore tout entier, il est

difficile de croire que ce soit le même que le patriarche consacra à la mémoire de son épouse.

RACHEL (Joachim), né en Basse-Saxe, poète allemand, recteur de l'école de Norden, s'est attaché particulièrement à la poésie satirique dans le 17e siècle. Il n'a point écrit avec la même pureté et la même délicatesse que Despréaux; mais il est plus véhément, et partout il se montre l'ennemi implacable du vice et des ridicules. Son énergie lui a fait donner le nom de *Lucilius allemand*.

RACINE (Jean), le plus beau génie de la scène tragique chez les Français, et peut-être chez tous les peuples modernes, naquit à la Ferté-Milon d'une famille noble, le 21 décembre 1639, l'année même où Corneille âgé de 33 ans faisait représenter *Horace et Cinna.* Orphelin de père et de mère dès l'âge de 3 ans, il fut élevé d'abord à Beauvais, puis à Paris, au collége d'Harcourt, et enfin à Port-Royal-des-Champs, où Marie des Moulins, sa grand'-mère, s'était retirée. Son goût dominant était pour les poètes tragiques. Il allait souvent se perdre dans les bois de l'abbaye, un *Euripide* à la main : il cherchait dès lors à l'imiter. Il cachait des livres pour les dévorer à des heures indues. Le sacristain Claude Lancelot, son maître dans l'étude de la langue grecque, lui brûla consécutivement trois exemplaires des *Amours de Théagène et de Chariclée*, roman grec qu'il apprit par cœur à la troisième lecture. Après avoir terminé sa philosophie au collége d'Harcourt, il débuta per une *Ode* sur le mariage de Louis XIV. Cette pièce, intitulée *la Nymphe de la Seine*, lui valut une gratification de cent louis et une pension de 600 livres. Le ministre Colbert obtint pour lui l'une et l'autre de ces grâces. (Indépendamment de l'*Ode* déjà citée, Racine en composa une autre pour le rétablissement des trois académies, intitulée la *Renommée aux Muses*, qui lui valut de nouvelles gratifications de la part du roi. Ces succès le décidèrent à se livrer à la poésie; mais peu s'en fallut qu'il ne renonçât à écrire pour le théâtre. Ayant montré à Molière sa première tragédie (non jouée ni imprimée), *Théagène et Chariclée*, cet auteur célèbre lui témoigna sa désapprobation; quelque temps après, il lut son *Alexandre* à Corneille, qui lui conseilla de ne plus faire des tragédies.) En vain un de ses oncles, chanoine régulier et vicaire-général d'Uzès, l'appela dans cette ville pour lui résigner un riche bénéfice; la voix du talent le rappela à Paris. Il s'y retira vers 1664, époque de sa première pièce de théâtre, qui fut la *Thébaïde* ou *Les Frères ennemis*, suivie d'*Alexandre*, en 1666. Car Racine, quoique élevé dans les maximes sévères de Port-Royal, et portant l'habit ecclésiastique, n'en travaillait pas moins au profit des histrions, et ce n'est pas la première fois que l'on vit un partisan du rigorisme s'occuper des choses que les plus lâches probabilistes eussent cru ne s'accorder pas avec l'esprit du christianisme. Ce fut à peu près vers ce temps-là qu'il obtint le prieuré d'Epignay; mais il n'en jouit pas long-temps. Ce bénéfice lui fut disputé : il n'en retira pour tout fruit qu'un procès, *que ni lui ni ses juges n'entendirent jamais*; aussi abandonna-t-il et le bénéfice et le procès. Il eut bientôt un autre procès qui fit plus de bruit. Des Marest de Saint-Sorlin écrivit contre Nicole, qui, dans la première de ses *lettres*, traita les poètes dramatiques d'*empoisonneurs*, *non des corps*, *mais des âmes*. Racine prit ce trait pour lui; il lança d'abord une lettre contre ses anciens maîtres. Nicole négligea de répondre: mais Barbier d'Aucour et Dubois le firent pour lui. Racine leur répliqua par une lettre qui sentait l'homme piqué, et qui à tout prix voulait avoir raison. Boileau, à qui il la montra avant que de la rendre publique, l'engagea à la supprimer. *Alexandre* fut suivi d'*Andromaque*, jouée en 1668. La comédie des *Plaideurs*, jouée la même année, eut du succès, à raison des allusions où l'on reconnut divers personnages, et des anecdotes qui avaient été l'objet de la conversation des Parisiens; ce n'était du reste qu'une imitation des *Guêpes* d'Aristophane :

cette pièce se joue encore au Théâtre-Français. *Britannicus* parut en 1670. *Bérénice*, jouée l'année d'après, n'est qu'une pastorale héroïque ; elle manque de ce grand intérêt et de ce terrible, les deux grands ressorts de la tragédie. Racine prit un essort plus élevé, en 1672, dans *Bajazet*. *Mithridate*, joué en 1673, est plus dans le goût du grand Corneille, quoique l'amour soit encore le principal ressort de cet épithalame, et que cet amour y fasse faire des choses peu dignes de la tragédie. Mithridate s'y sert d'un artifice de comédie pour surprendre une jeune personne et lui faire dire son secret. Cette fureur de mettre de l'amour partout a dégradé presque tous les héros de Racine. Voltaire a eu raison de dire : « Les connaisseurs qui » se plaisent plus à la douceur élégante » de Racine qu'à la force de Corneille » me paraissent ressembler à ceux qui » préfèrent les nudités du Corrége au » chaste et noble pinceau de Raphaël. » *Iphigénie* ne parut que deux ans après (en 1675), et mérita le même reproche que les précédentes. *Phèdre* fut jouée en 1677 deux jours avant la représentation du même sujet traité par Pradon. Le plan des deux pièces est à peu près de la même contexture : mêmes personnages, mêmes situations, même fonds de sentimens et de pensées ; mais c'est lorsque les deux auteurs se rencontrent de plus près, qu'on sent davantage la supériorité du talent. Cependant Pradon, soutenu par les ennemis de Racine, attira tout Paris à sa pièce, tandis que celle de son rival fut couverte de huées et de ridicule. (La postérité a fait justice de cette cabale; *Phèdre* est la pièce la plus souvent jouée, et toujours avec applaudissement.) Racine, dégoûté de la carrière du théâtre, semée de tant d'épines, résolut de se faire chartreux. Son directeur, qui connaissait l'inconstance de son caractère, lui conseilla de s'arracher au monde et au théâtre, plutôt par un mariage chrétien que par une entière retraite. Il épousa, quelques mois après, la fille du trésorier de France, d'Amiens. La même année de son mariage, en 1677, Racine fut chargé d'écrire l'histoire de Louis XIV, conjointement avec Boileau. Cette histoire n'a jamais paru ; le manuscrit en a péri dans l'incendie de la bibliothèque de M. de Valincourt. Il en a échappé, dit-on, un fragment, qui a été publié en 1784. (*Voyez* le *Journ. hist. et litt.*, 1er décembre 1784, p. 502.) Ce fragment ne donne pas une grande idée de l'ouvrage, et n'offre dans le fait qu'un *Eloge historique*, titre sous lequel il a paru. On y admire tout, on y exalte tout. « Tant il est vrai, dit un critique, qu'on » ne peut jamais écrire l'histoire pendant la vie des rois, surtout lorsqu'ils » sont venus à bout de subjuguer les esprits, comme avait fait Louis XIV. On » doit se borner alors à recueillir les faits » par ordre chronologique, et l'on n'est » pas en droit d'en attendre davantage » des historiographes contemporains. » La religion avait enlevé Racine à la poésie ; la religion l'y ramena. Madame de Maintenon le pria de faire une pièce sainte, qui pût être jouée à Saint-Cyr : il en fit deux, *Esther* et *Athalie* ; mais ces tragédies, quoique d'une grande beauté, et vrais chefs-d'œuvre de la scène française, ne furent pas reçues avec le même enthousiasme que les précédentes : nouvelle preuve des vrais motifs qui produisent l'attachement aux spectacles, toujours faible lorque la corruption du cœur ne le fortifie pas. On disait « que c'était » un sujet de dévotion, propre à amu» ser des enfans. »... Racine jouissait alors de tous les agrémens que peut avoir un bel-esprit à la cour. Il était gentilhomme ordinaire du roi, qui le traitait en favori, et qui le faisait coucher dans sa chambre pendant ses maladies. Ce monarque aimait à l'entendre parler, lire, déclamer. Tout s'animait dans sa bouche, tout y prenait une âme, une vie. Sa faveur ne dura pas, et sa disgrâce hâta sa mort. Madame de Maintenon, touchée de la misère du peuple, avait demandé à Racine un *Mémoire* sur ce sujet intéressant. Le roi le vit entre les mains de cette dame, et, fâché de ce que son historien se mêlait de son administration, il lui défendit de le revoir, en lui disant

Parce qu'il est poète, veut-il être ministre? Des idées tristes, une fièvre violente, une maladie dangereuse, furent la suite de ces paroles. Racine mourut en 1699, à 60 ans, d'un petit abcès dans le foie. Tant il y a de distance entre les ornemens de l'esprit et la force de l'âme; entre la culture des lettres et les sentimens de la véritable grandeur, qui sent si vivement son indépendance des cours et des rois, et qui en jouit si bien! Racine était d'une taille médiocre, sa figure était agréable, son air ouvert, sa physionomie douce et vive. Il avait la politesse d'un courtisan et les saillies d'un bel esprit. Son caractère était aimable, mais il passait pour faux; et, avec une douceur apparente, il était naturellement très caustique. Plusieurs épigrammes, un grand nombre de couplets et de vers satiriques, qu'on brûla à sa mort, prouvent la vérité de ce que répondit Despréaux à ceux qui le trouvaient trop malin : *Racine*, disait-il, *l'est bien plus que moi.* Les défauts de ce poète furent effacés en partie par de grandes qualités. La religion réprima souvent ses penchans. « La raison, disait Boi- » leau à ce sujet, conduit ordinairement » les autres à la foi; mais c'est la foi qui » a conduit Racine à la raison. » Avec cela, on remarquait un air de fluctuation dans sa conduite, et comme un état de dispute entre Dieu et le monde, entre sa conscience et les choses qu'elle réprouvait. Il eut sur la fin de ses jours une piété tendre, une probité austère; il condamna l'usage qu'il avait fait de ses talens en faveur d'un genre où les vertus chrétiennes ont si peu à gagner. Outre les tragédies de Racine, nous avons de lui : 1° des *Cantiques*, qu'il fit à l'usage de Saint-Cyr. Ils sont pleins d'onction et de douceur. On en exécuta un devant le roi, qui, à ces vers :

Mon Dieu, quelle guerre cruelle!
Je trouve deux hommes en moi :
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Je te sois sans cesse fidelle :
L'autre, à tes volontés rebelle,
Me soulève contre ta loi.

dit à madame de Maintenon : « Ah! ma- » dame, voilà deux hommes que je con- » nais bien. » 2° *L'Histoire de Port-Royal*, 1767, 2 parties in-12. Le stile de cet ouvrage est coulant et historique, mais souvent négligé; on sent assez que l'historien est dans le cas de faire quelquefois l'apologiste et quelquefois le panégyriste. Clémencet nous a donné aussi une *Histoire* de cette maison chérie du parti. Il en a paru une nouvelle en 1786, Paris, 4 vol. in-12, réunis en 2 vol. Outre cela, nous avons encore les *Mémoires hist. et chron.* de Guilbert. Tant d'histoires d'une maison religieuse semblent dire qu'elle avait grand besoin de gens qui en contassent du bien. (*Voyez* CLÉMENCET.) 3° Une *Idylle sur la paix*, pleine de grandes images et de peintures riantes; 4° quelques *Epigrammes* : genre qui n'était que trop dans son caractère, auquel il se fût livré peut-être davantage, si les remords n'en avaient affaibli le goût; 5° des *Lettres* et quelques opuscules, publiés par son fils dans ses *Mémoires de la vie de Jean Racine*, 1747, 5 vol. in-12. On trouve les différens ouvrages de Racine dans l'édition de ses *OEuvres*, publiée en 1768, en 7 vol. in-8, par M. Luneau de Boisjermain, qui l'a ornée de remarques. L'abbé d'Olivet a donné des *Remarques de grammaire sur Racine*, avec une *Lettre critique sur la rime*, adressée à M. le président Bouhier, in-12, Paris, 1738. L'année suivante, l'abbé des Fontaines opposa à cet écrit : *Racine vengé* ou *Examen des remarques grammaticales de M. l'abbé d'Olivet sur les OEuvres de Racine*, Avignon (Paris), in-12. Ces deux écrits méritent d'être lus. Celui de l'abbé d'Olivet a été réimprimé en 1766. *Voyez* CORNEILLE. Nous avons encore d'autres remarques et d'autres commentaires sur Racine; on doit les lire avec précaution et se défier de leurs louanges : les plus connus sont ceux de Laharpe et de Geoffroi. On dit qu'il fit perdre à Louis XIV l'habitude de figurer dans les ballets qui se donnaient à la cour et sur un théâtre, par ces vers, dans la tragédie de *Britannicus* :

» Pour toute ambition, pour vertu singulière,
» Il excelle à conduire un char dans la carrière,
» A se donner lui-même en spectacle aux Romains,

(Les éditions de son théâtre sont innombrables : nous indiquerons seulement celles de Bodoni, 1813, 3 vol. in-fol., et celle de Pierre Didot l'aîné an 11 (1801-1805), 3 vol. in-fol., le livre le plus magnifique que la typographie ait encore produit. Ses *OEuvres* ont été reproduites en 1825, 1 vol. in-18. Les meilleures éditions des *OEuvres complètes de Racine* sont celle de Garnier, Paris, 1807, 7 vol. in-8, avec le *commentaire* de Laharpe et le portrait de l'auteur; celle d'Aimé-Martin avec les notes de tous les commentateurs, Paris, le Febvre, 1820, 1822 et 1825.

RACINE (Louis), fils du précédent, naquit à Paris, le 6 novembre 1692. Ayant perdu son père de bonne heure, il fut confié aux soins de Rollin, alors principal du collége de Beauvais. Il demanda des avis à Boileau, qui lui conseilla de ne pas s'appliquer à la poésie; mais son penchant pour les muses l'entraîna. Il donna, en 1720, le poème de la *Grâce*, écrit avec assez de pureté, et dans lequel on trouve plusieurs vers heureux. Il le composa chez les Pères de l'Oratoire de N.-D. des Vertus, où il s'était retiré après avoir pris l'habit ecclésiastique. Les chagrins que son père avait essuyés à la cour lui faisaient redouter ce séjour; mais le chancelier d'Aguesseau réussit pendant son exil à Fresnes à le réconcilier avec le monde qu'il avait quitté. Il se fit des protecteurs, qui contribuèrent à sa fortune. Le cardinal de Fleury, qui avait connu son père, lui procura un emploi dans les finances; et il coula dès lors des jours tranquilles et fortunés avec une épouse qui faisait son bonheur. Un fils unique, fruit de leur union, jeune homme qui donnait de grandes espérances, périt malheureusement dans le tremblement de terre et l'inondation qui ravagèrent Cadix en 1755. Son père, vivement affligé de cette perte, ne traîna plus qu'une vie triste, et mourut dans de grands sentimens de religion, en 1763, à 71 ans. L'académie des Inscriptions le comptait parmi ses membres dès l'an 1719. Ce poète faisait honneur à l'humanité : bon citoyen, bon époux, père tendre, fidèle à l'amitié, reconnaissant envers ses bienfaiteurs, la candeur régnait dans son caractère, et la politesse dans ses manières, malgré les distractions auxquelles il était sujet. Il s'était fait peindre les *OEuvres* de son père à la main, et le regard fixé sur ce vers de Phèdre :

Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père....

Pénétré de la vérité du christianisme, il en remplissait les devoirs avec exactitude. On a de lui des *OEuvres diverses*, en 6 vol. in-12. On trouve dans ce recueil : 1° son poème sur la *Religion*, imprimé séparément in-8 et in-12, avec d'excellentes notes : cet ouvrage offre les grâces de la vérité et de la poésie. Il n'y a point de chant qui ne renferme des traits excellens et un grand nombre de vers admirables; mais il ne se soutient pas, et il y règne une monotonie qui le rend quelquefois languissant. Dans les dernières éditions on trouve des changemens que l'auteur a cru devoir faire, surtout dans les notes, par déférence pour certaines critiques qui n'avaient pas la solidité qu'il leur supposait, et cette docilité mal entendue prend quelquefois un air de faiblesse et d'inconséquence. (Laharpe le regarde comme un des meilleurs du deuxième ordre; il a été réimprimé un grand nombre de fois, et traduit en vers anglais, en vers allemands, deux fois en vers italiens, et plusieurs fois en vers latins. Il été réimprimé en 1826, chez Debure, un vol. in-32, et fait partie de la *collection des classiques français.*) 2° Son poème sur la *Grâce*, 1722, qu'on trouve à la suite du précédent. Il en a paru une critique, où l'on examine, 1° la marche et la versification; 2° la doctrine. Cette critique parut en 1723, sous le titre d'*Examen*, etc. Elle est quelquefois un peu sévère; mais il y a des observations raisonnables. Voltaire a adressé à l'auteur de ce poème les vers suivans :

Cher Racine, j'ai lu, dans tes vers didactiques,
De ton Jansénius les dogmes fanatiques :
Quelquefois je t'admire, et ne te crois en rien :
Si ton stile me plaît, ton Dieu n'est pas le mien;
Tu m'en fais un tyran, je veux qu'il soit mon père.
Si ton culte est sacré, le mien est volontaire ;

De son sang mieux que toi je reconnais le prix:
Tu le sers en esclave, et je le sers en fils.
Crois-moi, n'affecte point une inutile audace,
Il faut comprendre Dieu pour comprendre la grâce.
Soumettons nos esprits, présentons-lui nos cœurs,
Et soyons des chrétiens, et non pas des docteurs.

3° Des *Odes*, recommandables par la richesse des rimes, la noblesse des pensées et la justesse des expressions. Quoiqu'elles soient sur le vrai ton de ce genre, on souhaiterait d'y rencontrer plus souvent le feu de Rousseau. 4° Des *Epîtres* qui renferment quelques réflexions judicieuses. Sa poésie est élégante; mais il n'y a aucun trait bien frappant, et elle manque en général de chaleur et de coloris. 5° Des *Réflexions sur la poésie*, qu'on a lues avec plaisir, quoiqu'il n'y ait rien d'absolument neuf et de bien profond. 6° Des *Mémoires sur la vie de Jean Racine*, imprimés séparément en 2 vol. in-12. Ils sont curieux et intéressans pour ceux qui aiment l'histoire littéraire. S'il y a quelques minuties, on doit les pardonner à un fils qui parle de son père, et d'un père si célèbre. « Malheur à l'âme » froide, dit un critique équitable, qui » ne sera pas attendrie en assistant à » cette procession, où l'auteur d'*Athalie* » porte la croix, dont ses filles compo- » sent le clergé, et que termine le jeune » Lionval (nom de Louis Racine dans sa » jeunesse), faisant gravement les fonc- » tions respectables de pasteur ! Il faut » l'avouer : nos mœurs sont si corrom- » pues, notre goût si frelaté, qu'en li- » sant ces Mémoires, nous nous croyons » transportés, je ne dirai pas dans un » autre siècle, mais dans un autre » monde. Cependant il est encore des » âmes honnêtes qui sentent tout le prix » d'un hommage rendu à l'amour pater- » nel par la piété filiale ; et jamais, non » jamais, notre fastueuse philantropie ne » vaudra cette touchante naïveté. » Nous avons encore de cet auteur deux ouvrages médiocres : 1° *Remarques sur les tragédies de Jean Racine*, en 3 vol. in-12. C'est une critique volumineuse : on a reproché à l'auteur de manquer d'élévation, d'usage du théâtre, et de connaissance du cœur humain. Il y a pourtant de bonnes réflexions. 2° Une *Traduction* du *Paradis perdu de Milton* en 3 vol. in-8, chargée de *notes*. Elle est plus fidèle que celle de M. Dupré de Saint-Maure ; mais on n'y sent point, comme dans celle-ci, l'enthousiasme de l'Homère anglais. On y rencontre quelquefois des alliances de mots qui choquent, un stile heurté, des anglicismes ; et c'est par-là qu'elle a obtenu en Angleterre des suffrages qu'on lui refuse en France ; car on sait que les Anglais se servent communément de cette traduction pour étudier la langue française. Les *Pièces fugitives* publiées sous son nom en 1784 ont été hautement désavouées par sa veuve et ses amis ; et il est certain que c'est une imposture typographique, aujourd'hui si commune en fait d'ouvrages posthumes. *Voyez* la fin de l'article BROTIER. (Les *OEuvres de Louis Racine* ont été recueillies en 1747 et en 1752, 6 vol. petit in-12. M. Lenormant en a publié une nouvelle édition, Paris, 1808, 6 vol. in-8, précédée de l'*Eloge* de l'auteur par Le Beau.)

RACINE (Bonaventure), ecclésiastique, né à Chauny en 1708, vint achever ses études à Paris, au collége Mazarin, et s'y rendit habile dans les langues latine et grecque. La Croix-Castries, archevêque d'Alby, l'appela en 1729, pour rétablir le collége de Rabasteins, dont les habitans demandaient la restauration. Mais son zèle pour les nouvelles opinions l'obligea de se retirer à Montpellier auprès de Colbert, qui le chargea de la direction du collége de Lunel. Il en sortit secrètement peu de temps après, pour éviter des ordres rigoureux. Il passa à la Chaise-Dieu, afin d'y voir l'évêque de Senez, puis à Clermont, où il s'entretint avec la nièce de Pascal, et vint à Paris. Il s'y chargea de l'éducation de quelques jeunes gens au collége d'Harcourt. Il fut encore obligé d'en sortir en 1734, par ordre du cardinal de Fleury. Caylus, évêque d'Auxerre, attaché ainsi que lui aux intérêts du parti, le nomma à un canonicat de sa cathédrale, et lui conféra les ordres sacrés. Il mourut à Paris, en 1755, à 47 ans. L'abbé Racine fut recommandable par ses connaissances, par la bonté de son ca-

ractère, et dans son parti par la vivacité de son zèle. Ardent et inflexible dans ce qu'il croyait vrai, ou ce qu'il s'était engagé de défendre comme tel, il le soutenait avec une espèce de fanatisme. On a de lui : 1° quatre *écrits* sur la dispute qui s'était élevée touchant la crainte et la confiance ; 2° un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique*, 1734, en 13 vol. in-12. Cet ouvrage a eu le plus grand succès auprès des disciples de l'Augustin d'Ypres ; mais ceux qui distinguent l'Eglise catholique des factions diverses qui de tout temps se sont élevées dans son sein, n'en ont pas porté le même jugement. « Ce n'est » réellement, dit un critique, qu'un li» belle diffamatoire de tous les hommes » illustres dont les noms ne se trouvent » pas dans les dyptiques du parti, et un » recueil d'éloges de tous les fanatiques » qui en ont porté les intérêts jusqu'à la » démence. » (*Voyez* VINCENT DE PAUL.) L'auteur se proposait de pousser cet *Abrégé* au moins jusqu'en 1750 ; mais la mort ne lui en a pas donné le temps. On joint à cette histoire des *lettres* à Morénas, qui font le 14ᵉ vol. et une suite en 2 vol. formant les 15ᵉ et 16ᵉ vol. Les neuf premiers volumes ont moins de partialité et d'esprit de parti que les quatre suivans, où l'auteur prend un ton d'enthousiasme indigne de l'histoire. De simples religieux appelans ou apostats occupent 50 pages, tandis que des saints reconnus par l'Eglise, et les martyrs, les évêques, les solitaires, qui ont illustré la religion chrétienne dans les premiers temps, sont traités testement et avec une sorte d'indifférence. L'*Histoire de l'Eglise* par l'abbé Bérault a entièrement effacé celle de Racine dans l'esprit des gens dont le jugement n'est asservi à aucun parti. Nous ne dirons rien des *Siècles chrétiens* de l'abbé du Creux, autre abrégé de l'Histoire ecclésiastique, ouvrage moitié philosophique, et qui, dans sa totalité, ne peut être envisagé que comme le fruit de la faiblesse et de l'inconséquence.

* RACLE (Léonard), habile architecte, né en 1736 à Dijon, acquit, presque sans maître, des connaissances étendues dans les mathématiques et dans les différentes branches de la physique. Racle fit construire un pont de fer, le premier qu'on ait vu en France ; mais il n'a subsisté que peu d'années. On lui doit aussi le secret de cette espèce d'enduit appelé argile-marbre, parce qu'il en a le poli et la dureté. Il est mort à Pont-de-Vaux en 1792. Il a publié un savant *Mémoire sur la construction d'un pont de fer ou de bois d'une seule arche de 400 pieds d'ouverture*, qui a été couronné par l'académie de Toulouse en 1786 ; et des *Réflexions sur le cours de la rivière de l'Ain*, ouvrage plein d'idées lumineuses sur l'art hydraulique. C'est lui qui a bâti Ferney et le port de Versoix, et qui a dirigé les travaux du canal de navigation de Pont-de-Vaux. M. Amanton lui a consacré une *notice biographique*, Dijon, 1810, in-8.

* RACNITZ (Joseph-Frédéric, baron de) était âgé de 17 ans, lorsqu'il entra au service de l'électeur de Saxe ; il fit les campagnes de 1761 et 1762. A la paix d'Hubertsbourg, il reçut en récompense de sa belle conduite le grade de premier-lieutenant dans les grenadiers de la garde électorale. Après avoir reçu en 1763 le titre de gentilhomme de la chambre, il quitta le service militaire, et devint successivement chambellan, directeur de la chapelle, grand-maître d'hôtel, grand-maréchal du palais, et mourut en 1818. Il s'est beaucoup occupé du progrès des sciences et des arts, et il a publié : 1° *Lettres sur Carlsbad, et les productions naturelles de ses environs*, Dresde, 1780 ; 2° *Lettres sur la basalte*, 1790 ; 3° *Lettres sur les arts*, 1792, in-4 ; 4° *Histoire du goût chez les principaux peuples, sous le rapport de l'architecture et l'ornement intérieur des appartemens*, 1796, in-4, avec beaucoup de planches gravées ; 5° *Essai critique sur divers tableaux de la galerie royale de Dresde*, 1811, avec planches ; 6° *Esquisse d'une histoire des beaux-arts en Saxe, particulièrement de la peinture*, 1812.

RACONIS (Charles-François D'ABRA de), théologien, né en 1580, au château de Raconis, dans le diocèse de Chartres, professa la philosophie au col-

lége du Plessis, et la théologie à celui de Navarre. La régularité de ses mœurs, jointe au succès de ses sermons et de ses ouvrages de controverse, lui méritèrent l'évêché de Lavaur en 1637. Il mourut en 1646, après avoir publié plusieurs écrits : 1° *Traité pour se trouver en conférence avec les hérétiques*, in-12, Paris, 1618 ; 2° *Théologie latine*, en plusieurs vol. in-8 ; 3° la *Vie et la mort de madame de Luxembourg, duchesse de Mercœur*, in-12, Paris, 1626 ; 5° *Réponse à la Tradition de l'Eglise sur la pénitence et la communion*, d'Arnauld, etc.

RADBERT. *Voyez* PASCHASE-RATBERT.

RADBOD II, évêque de Noyon et de Tournai, mort l'an 1082, a écrit la *Vie de saint Médard*, publiée par les bollandistes.

*RADCLIFFE (Jean), célèbre médecin anglais, né en 1650 à Wakefield, dans le comté d'York, étudia son art dans l'université d'Oxford. Il y fut reçu docteur en 1675. Constamment opposé aux règles et aux méthodes établies, il les censura amèrement, et prescrivit de nouveaux principes dans la médecine. Ces innovations lui suscitèrent et des critiques sévères et de nombreux ennemis ; mais, malgré toutes leurs clameurs, il suivit la route qu'il s'était frayée, et acquit une grande réputation. Il vint s'établir à Londres en 1648, et devint le rival du docteur Lower, médecin alors fort en vogue. Il devint médecin de la princesse de Danemark, et acquit en peu de temps de grandes richesses ; mais la fortune ne lui sourit pas long-temps : ses économies confiées à un armateur furent prises par les Français. Il allait réparer cette perte par un mariage avantageux, lorsqu'il apprit que celle qu'il devait s'unir avait d'autres engagemens. La mort de la reine Marie, enlevée en 1694 par la petite vérole, lui fut attribuée, et il perdit beaucoup dans l'opinion publique. Cependant le roi Guillaume, à son retour de Hollande, le fit appeler. Le monarque lui montra ses chevilles excessivement gonflées, tandis que tout le reste de son corps était d'une maigreur extrême. « Que pensez-vous, » lui dit S. M., « de » cet état ? » « Pour vos trois royaumes » entiers, sire, » répondit l'impertinent médecin, « je ne voudrais pas avoir vos » deux jambes. » Cette repartie indécente ne plut nullement au roi, qui congédia aussitôt Radcliffe, et ne voulut plus le revoir. La princesse Anne en fit de même, et lorsqu'elle parvint au trône, ce fut en vain que le comte de Godolphin chercha à mettre Radcliffe dans ses bonnes grâces. « Il me dira toujours, » lui répondit-elle, « que tous mes maux ne » sont que des vapeurs. » Radcliffe, ayant eu une pleurésie assez forte, la négligea, et devint dangereusement malade. Il se fit tirer plus de cent onces de sang ; le 28, il fit son testament, et le 30 son mal s'aggrava, de sorte qu'on crut qu'il allait expirer le lendemain. Cependant, le 31 il se fait transporter à Kensington par quatre hommes, et, au milieu du jour, il y arrive après avoir essuyé trois évanouissemens pendant sa route. Il se met au lit, s'endort, et trois jours après il se trouve hors de danger. La reine, en apprenant la conduite qu'il avait tenue dans cette occasion, « Il ne faut pas se » plaindre, » dit-elle, « s'il traite si » rudement ses malades, puisque lui-» même se ménage si peu. » Son insolence et son orgueil augmentaient en proportion de sa vogue et de sa fortune. La reine étant tombée dangereusement malade, le conseil, ou plutôt un message de lady Masham, dame d'honneur de la princesse, fit appeler dans l'après-midi Radcliffe, qui, sans avoir égard à la gravité de la circonstance, ni à la dignité du malade, répondit brusquement « qu'il » ne pouvait sortir, parce qu'il avait » pris un remède ce jour-là. » La reine mourut peu de jours après ; et, comme il avait eu le bonheur de sauver lord Gorver dans une maladie pareille, tout le monde attribua la mort de la reine à sa conduite bizarre. Se voyant en butte au ressentiment de toute la ville, il se retira au village de Carshalton, où, craignant encore d'être assassiné par le peuple, il n'osait sortir de sa maison. Cependant, la frayeur s'empara si fortement de lui,

qu'elle altéra sa santé, et il mourut trois jours après la reine, le 1er novembre 1714. Il avait vécu dans une dispute continuelle avec ses collègues, qui ne le considéraient que comme un empirique hardi, et qui ne devait un certain talent qu'à une extrême activité et à une longue pratique. On ne peut cependant nier que Radcliffe n'ait fait de très bonnes cures, dans les cas même les plus désespérés. Les docteurs Atterbury et Mead racontent plusieurs anecdotes de cet homme singulier. « Mead, » disait-il à ce médecin, « je vous suis attaché ; je veux vous donner un moyen sûr de faire votre fortune : traitez mal le genre humain entier. » Mead, loin de suivre ce conseil, parvint, par une route bien différente, à une fortune qu'il ne pouvait pas se reprocher. Radcliffe, ayant pris un soin extrême d'une dame qu'il parvint à sauver, se vanta qu'il n'en avait agi ainsi « que pour contrarier son époux, qui ne l'aimait pas. » Au milieu des richesses, il était avare dans sa maison ; il l'avouait lui-même, et redoutait de faire changer une guinée. « Elle s'évapore, » disait-il, « aussitôt qu'elle est en petite monnaie. » Il acquittait difficilement ses comptes ; et un paveur, après mille démarches infructueuses pour être payé, l'arrêta à sa porte lorsqu'il descendait de voiture. « Coquin, » lui dit le médecin en colère, « tu oses me demander le paiement d'un pavé mal placé, et que tu as couvert de terre pour qu'on ne le vît pas ? » « Docteur, » lui répondit son créancier, « je ne suis pas le seul dont la terre cache les fautes. » Radcliffe n'ajouta pas un mot, et le paveur fut payé. La *Richardsoniana* rapporte de lui d'autres traits qui servent à faire mieux connaître son caractère. Pour donner une idée des grandes richesses qu'il avait amassées, il suffira de dire qu'il légua à l'université d'Oxford 40,000 livres sterling (près d'un million de francs), pour construire une bibliothèque, avec un revenu annuel de 100 livres pour l'entretenir, et 150 pour le bibliothécaire. On a de lui : *Pratical disquisitions containing a complet body et prescriptions sitted for all diseases internal and external*, Londres, 1718, in-8, plusieurs fois réimprimé et traduit en allemand.

* RADCLIFFE (Anne), romancière célèbre, dont la vie fut aussi obscure que la réputation de ses ouvrages a été brillante et universelle, naquit à Londres en 1764 de parens estimables, qui prirent un grand soin de son éducation. Nous ne connaissons rien des principales circonstances qui se rattachent à sa biographie : elle vécut entièrement dans l'intimité domestique. Mariée vers l'âge de 23 ans à William Radcliffe, gradué à l'université d'Oxford, elle se livra dès lors à la culture des lettres. Elle fit en 1791 un voyage sur les bords du Rhin, et revint ensuite habiter sa maison, où elle continua ses travaux littéraires. L'envie, excitée par les succès, s'est plue à lui attribuer diverses productions indignes d'elle ; et l'on croit assez généralement que c'est pour se soustraire à cette odieuse manœuvre qu'elle cessa tout à coup d'écrire. On a prétendu depuis qu'elle était sans cesse occupée des visions et des terreurs qu'elle a décrites, que sa raison s'était aliénée, et qu'elle avait terminé ses jours dans une maison de fous. Ces faits sont entièrement faux, et nous savons d'une manière positive qu'elle a succombé le 7 février 1823, dans sa maison à Londres, à un asthme spasmodique qui la faisait souffrir depuis 12 ans. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que cet auteur choisissait de préférence des situations terribles. On peut dire de miss Radcliffe qu'elle avait la terreur dans son esprit et dans son cœur : elle a su la peindre avec toutes les couleurs qui lui sont propres. En général, ses romans peuvent intéresser les amateurs de ce genre de lecture. Le plan en est assez bien fait, les événemens bien conduits, et l'intérêt adroitement ménagé ; mais ils frappent plutôt l'esprit qu'ils n'excitent la sensibilité. Le stile est correct, et a beaucoup de rapidité et de chaleur. Ses descriptions seraient assez pittoresques, si elles n'étaient pas trop longues et trop prodiguées. Ses principaux ouvrages, dont une grande partie a été traduite par l'abbé Morellet,

sont : 1° *Les mystères d'Udolphe*, 1794, 4 vol. in-12; 2° *Les Pénitens noirs*, 1795, 3 vol. in-12. Dans ce roman, l'auteur, comme bon protestant, a la bonne foi d'attribuer à un moine italien toutes les horreurs dont serait capable le plus grand scélérat. 3° *Julia* ou *les Souterrains du château de Mazzini*; 4° *La Foret* ou *l'Abbaye de Saint-Clair*, etc. On a aussi de cette dame auteur, 5° un *Voyage en Hollande et sur la frontière de l'Allemagne*, etc., Londres, 1795, in-4 ; traduit en français par Cantivel, 2e édit., Paris, 1799, 2 vol. in-8). Sir Walter Scott a consacré un article détaillé à Anne Radcliffe dans sa *Biographie littéraire des romanciers célèbres*.

RADEGONDE (Sainte), fille de Berthaire, roi de Thuringe, née en 519, fut élevée dans le paganisme jusqu'à l'âge de 10 ans, que le roi Clotaire Ier l'emmena et la fit instruire dans la religion chrétienne. Elle joignait aux charmes de la vertu ceux de la figure. Clotaire l'épousa, et lui permit, 6 ans après, de se faire religieuse. Elle prit le voile à Noyon, de la main de saint Médard, et fixa sa demeure à Poitiers, où elle mourut saintement, le 13 août 587, à 68 ans, dans l'abbaye de Sainte-Croix qu'elle avait fait bâtir. Nous avons son *Testament* dans le Recueil des conciles ; et sa *Vie*, Poitiers, 1527, in-4, traduite du latin par Jean Bouchet : il y en a une plus moderne, par le Père de Monteil, Rodez, 1627, in-12.

RADEMAKER (Abraham), peintre hollandais, né en 1675 à Amsterdam, excella dans les paysages. Ses dessins sont d'un effet très piquant, rares et des plus précieux. (Le musée du Louvre possède de cet artiste un dessin à la plume, lavé à l'encre de la Chine, représentant l'hiver. On a aussi de lui un recueil fort estimé de *vues les plus intéressantes des monumens de l'antiquité répandus dans les Provinces-Unies* ; il est composé de 300 estampes qu'il a dessinées et gravées, Amsterdam, 1731, 1 vol. in-4.) Il mourut à Harlem, en 1735, âgé de 60 ans.

RADERUS ou RADER (Matthieu), jésuite, du Tyrol, né en 1561, mort à Munich en 1634, à 73 ans, se signala par son savoir, ses vertus et ses ouvrages. C'est lui qui publia, en 1615, la *Chronique d'Alexandrie*, in-4. On a encore de lui : 1° *Viridarium sanctorum*, en 5 vol. in-8, où l'on désirerait plus de critique ; 2° des *Notes* sur plusieurs auteurs classiques, entre autres sur Quinte-Curce, Cologne, 1628, in-fol., et sur Martial ; elles sont estimées ; 3° une bonne *Edition de saint Jean Climaque*, in-fol. ; 4° *Bavaria sancta et Bavaria pia*, 1615-24-27-28, 4 vol. in-fol.

* RADET (Etienne), général de division, né le 16 décembre 1762, en Lorraine, fut d'abord garde-chasse du prince de Condé. Il entra jeune au service : nous ignorons les détails de son premier avancement militaire ; nous savons qu'en 1800 il était parvenu au grade de chef d'escadron, et qu'il commandait la gendarmerie à Avignon. Alors il présenta à Buonaparte qui était premier consul, un *Mémoire* sur l'organisation de cette arme : son projet fut approuvé, et il fut chargé de l'exécuter. A cet effet il vint à Paris, et plus tard il fut envoyé en Corse, en Piémont et à Gênes, où il organisa successivement des corps de gendarmerie. Nommé ensuite commandant-général de la gendarmerie dans les Etats-Romains, il s'y trouvait en 1809 sous les ordres du général Miollis. C'est à Radet que fut confiée la triste mission d'enlever le pape Pie VII : voici comme il la remplit. Il dirigea en personne l'assaut qui fut livré au palais Quirinal dans la nuit du 5 au 6 juillet. Aidé d'un millier d'hommes, gendarmes, conscrits ou soldats de la garde civique de Rome, il fit appliquer des échelles vers deux heures du matin au palais où le pape se tenait renfermé ; et après avoir fait enfoncer les fenêtres et les portes intérieures, il arriva suivi de ses hommes portant des armes et des torches jusqu'à la pièce qui précédait immédiatement la chambre à coucher du pape. Celle-ci fut ouverte par ordre de Sa Sainteté ; alors le général Radet, le chapeau à la main, se présenta devant le Saint-Père à la tête de ses gens armés, et lui exposa l'objet de sa mission. Le

pape, ayant refusé d'obéir à l'injonction qui lui était faite, Radet lui déclara qu'en ce cas il avait ordre de l'emmener avec lui, et il ne lui donna qu'une demi-heure pour se préparer à ce voyage, où il n'eut la liberté d'emmener avec lui que le cardinal Pacca. Il était quatre heures du matin lorsque le pape monta dans une voiture qui l'attendait à la porte extérieure du palais, et il sortit de Rome par la porte *del Popolo*. Le général demanda de nouveau au Saint-Père s'il voulait renoncer aux Etats de l'Eglise, qu'il en était encore temps, et sur la réponse négative de Sa Sainteté, il fit prendre le chemin de Florence. En route, Radet prit toutes les précautions imaginables pour soustraire son prisonnier à l'empressement et à la curiosité publique; il pressa même tellement les postillons, que la voiture où était renfermé le saint Pontife versa à Poggibondi. Heureusement le pape ne se fit aucun mal; mais le général, qui était dans le cabriolet sur le devant de la voiture, fut jeté dans une mare d'eau bourbeuse; il continua néanmoins sa route jusqu'à Florence, et là il remit son vénérable prisonnier à un autre officier de gendarmerie. Radet fut encore chargé par Buonaparte d'accompagner le pape à Savone. Après le rétablissement des Bourbons en 1814, il cessa d'être employé activement; mais à l'approche de Buonaparte, au mois de mars 1815, il se rangea des premiers sous ses drapeaux, et commanda l'escorte chargée de conduire à Cette le duc d'Angoulême qui s'y embarqua pour l'Espagne. Dans le mois de juin il reçut les titres d'inspecteur-général de gendarmerie et grand prevôt de l'armée. Après la déroute de Waterloo il se retira sur les bords de la Loire, et fut remplacé dans ses fonctions au mois d'août suivant. En 1816, il fut arrêté à Vincennes, conduit à la citadelle de Besançon et traduit devant un conseil de guerre, qui le condamna à neuf ans de détention pour la part qui lui fut imputée dans les événemens du mois de mars 1815; mais une ordonnance royale du mois de décembre 1818 lui rendit la liberté. Il est mort à Varennes, département de la Meuse, le 28 septembre 1825.

RADONVILLIERS (Claude-François Lizarde de), littérateur, né à Paris en 1709, mort dans la même ville le 20 avril 1789, a joui de la confiance de Louis XV et de la famille royale; il fut sous-précepteur des enfans de France, conseiller d'état, membre de l'académie française, etc., et donna dans ces différens emplois des preuves de ses talens et de sa vertu. On a de lui une *Idylle sur la convalescence du roi*, et une comédie en un acte, intitulé les *Talens inutiles*, pièce ingénieuse, et si sagement composée, qu'on ne fit pas de difficulté de la représenter au collége de Louis le Grand, en 1740; un *Traité de la manière d'apprendre les langues*, 1768, in-12. L'abbé de Radonvilliers avait été jésuite, et conserva toujours les maximes qui honorent l'état religieux, ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût élu membre de l'académie française; mais il eut plus d'une fois lieu de s'apercevoir du mécontentement de ses confrères, particulièrement en 1779, lorsque, comme directeur de l'académie, dans sa réponse à M. Ducis, lors de la réception de celui-ci, il s'exprima ainsi sur le compte de Voltaire: « Heureux si, tenant » dans le siècle de Louis XV la place des » beaux génies qui ont illustré le siècle » de Louis XIV, M. de Voltaire eût con- » servé leurs principes et imité leurs » exemples! Corneille, Racine, Despréaux, » satisfaits de l'honneur légitime que pro- » curent les talens, dédaignèrent cette » triste célébrité qui s'acquiert malheu- » reusement par l'audace et par la licence: » ils abandonnaient aux écrivains sans » génie ces ressources déplorables. Pour- » quoi M. de Voltaire a-t-il paru ne pas les » croire indignes de lui? » (Ses *OEuvres* diverses ont été revues par Noël, 1807, 3 vol. in-8. On trouve dans l'*Essai* sur l'éloquence de la chaire du cardinal Maury, 2 vol. in-8, un *Eloge* de l'abbé de Radonvilliers.)

RADOSSANYI (Ladislas), né à Neytra en Hongrie, fit ses études avec succès à Presbourg, embrassa l'ordre des

camaldules, et y remplit plusieurs charges. On a de lui une *Histoire des ermites camaldules*, en latin, Neustadt, 1736, in-4. Elle est pleine de recherches, et renferme plusieurs vies, entre autres celles de saint Romuald, de Paul Justinien, fondateur de la congrégation du Mont-Couronné, de saint Dominique l'Encuirassé, etc.

*RADZIWIL, nom d'une famille de Lithuanie qui s'est distinguée dans la carrière des armes. Nous ne ferons connaître que les principaux membres de cette maison. RADZIWIL (Nicolas), 4e du nom, palatin de Wilna, grand maréchal et chancelier de Lithuanie, voyagea dans la plupart des pays de l'Europe. Les grâces de son esprit et ses talens lui acquirent à son retour l'estime et l'amitié de Sigismond-Auguste, roi de Pologne, qui le fit capitaine de ses gardes. Il commanda trois fois les armées polonaises dans la Livonie, et soumit cette province à la Pologne, après avoir remporté une victoire complète sur les Allemands. L'archevêque de Riga et le grand-maître des chevaliers de Livonie y furent faits prisonniers. Quelque temps après, ayant embrassé publiquement la religion protestante, à la sollicitation de sa femme, il fit prêcher des ministres dans son palais de Wilna, et les chargea de traduire la Bible en langue polonaise. Radziwil fit imprimer cette traduction à ses dépens, en 1563, in-folio : elle est très rare. En vain le nonce du pape et tout ce qu'il y avait d'hommes respectables dans le royaume lui reprochèrent son apostasie ; le palatin mourut opiniâtre dans la nouvelle hérésie en 1567, laissant quatre fils, qui rentrèrent dans le sein de l'Eglise catholique.

*RADZIWIL (Nicolas-Christophe), duc d'Olica et de Nieswitz, fils aîné du précédent, naquit en 1549. Ayant abjuré le luthéranisme, il fit vœu, pendant une maladie grave dont il fut atteint à l'âge de 26 ans, d'aller à Jérusalem. Il embrassa la carrière des armes, et ne put remplir ce vœu qu'en 1582. A son retour dans sa patrie, il fut nommé maréchal de la cour, puis vaïvode de Trozka et de Wida, et mourut en 1616. Il a laissé en polonais la relation de *son voyage à Jérusalem* ; Thomas Treller, custode de l'église de Waronie, en a donné une *traduction latine* sous ce titre : *Jerosolymitana peregrinatio illust. Pr. N.-Ch. Radziwil, etc.* Brunsberg, 1601, in-fol., en vers, 1614, in-fol. Ce livre offre des détails curieux sur la Terre-Sainte, sur l'Egypte et sur les autres contrées que l'auteur avait parcourues.

*RADZIWIL (Charles de), palatin de Wilna, hérita de son père d'une fortune de cinq millions de revenus. Elevé comme dans les temps barbares, il n'était presque jamais sorti des forêts de la Lithuanie : étranger à tous les arts, à toute politesse, à toute éducation, il n'était remarquable que par la force corporelle et par une certaine droiture d'esprit qui le guidait toutes les fois que la passion où le vin ne l'égaraient pas. Habituellement il était environné de la jeune noblesse de Lithuanie qui lui composait une espèce de cour, et qui à son exemple se livrait à la débauche la plus effrénée. En 1762 il fut revêtu de la première dignité de la province (Palatin). Dès lors il combattit pour l'indépendance de son pays toujours menacée par la Russie. D'abord il fut assez heureux pour le protéger ; mais, à la mort de Frédéric-Auguste, il ne put empêcher l'élection de Poniatowski faite sous l'influence des baïonnettes russes. Néanmoins il se battit encore ; mais il essuya des revers qui le déterminèrent à se retirer des affaires publiques. Il mourut dans ses domaines le 29 novembre 1792, laissant encore une fortune considérable, malgré les sacrifices nombreux qu'il avait faits pour sa patrie. — Le prince Dominique RADZIWIL, mort pendant les guerres de l'empire français, appartient à la même famille. Il fut d'abord colonel d'un régiment de lanciers, puis major dans les chevau-légers polonais de la garde. A la bataille de Hanau un boulet de canon lui enleva son schakos sans lui faire aucune blessure apparente ; mais quelques jours après il mourut subitement ; il était à peine âgé de 30 ans.

RÆVARDUS (Jacques), juriscon-

sulte, né à Lisseweghe, près de Bruges, en 1534, professa le droit avec distinction à Douai, et mourut dans sa patrie, en 1568, dans un âge peu avancé. La connaissance qu'il avait des belles-lettres, des antiquités grecques et romaines, fait que ce qu'il a écrit sur la jurisprudence est lu avec plus de goût et de fruit par les antiquaires que par les jurisconsultes. Ses *OEuvres* ont été réunies en 2 vol. in-8, Lyon, 1623.

* RAFFEI (Etienne), philologue, poète et antiquaire, naquit à Orbitello, en Toscane, le 21 septembre 1712. Il passa très jeune à Rome, où il entra chez les Pères de la compagnie de Jésus au collége romain, le 7 septembre 1733. Il fit ses études avec le plus grand succès, possédait plusieurs langues savantes, la philosophie, la théologie, les antiquités, et se distingua surtout par l'étendue de ses connaissances. Pendant vingt ans, il professa la rhétorique dans le collége romain, et compta parmi ses élèves des sujets distingués, qui occupèrent ensuite des places éminentes dans la diplomatie et l'Eglise. Après l'extinction de son ordre, il continua à demeurer à Rome, et ne s'occupa plus que de ses études favorites. Ses talens et une conduite exemplaire firent regretter sa mort, arrivée en janvier 1788, à l'âge de 76 ans. Il était de l'académie des Arcades de Rome, et d'autres sociétés littéraires de l'Italie. On a de lui : 1° *Gioviani Colonna*, tragédie, 1763; 2° *Flavio Clemente*, *ed il Trionfo dell' amicizia*, ibid. 1764. Ces deux tragédies furent jouées par des élèves sur les théâtres de son collége, et ensuite sur les théâtres publics, et elles eurent un succès mérité; 3° *Dissertazione sopra il Crise di Marco Pacuvio*, Rome, 1770; 4° *Dissertazione sopra Apollo Picio*, ibid., 1771; 5° plus de dix autres *Dissertations* sur divers monumens de Rome, qui toutes furent imprimées; 6° des *Poésies*, comme sonnets, odes, épithalames, etc., imprimés séparément et à diverses époques. La prose du Père Raffei était correcte et facile, et ses vers ont beaucoup d'harmonie et de concision.

* RAFFENEL (Claude-Denys), jeune écrivain, né vers 1797 dans le département du Jura, d'un officier de marine qui fut depuis commandant à la Rochelle, fit ses études à Clermont en Auvergne. Placé en 1816 dans une maison de commerce, il ne tarda pas à en sortir pour se livrer à des spéculations aventureuses dans les mers du Levant. Il avait parcouru déjà diverses contrées de l'Orient, lorsque se trouvant dans les colonies du Sénégal à l'époque du naufrage de la *Méduse*, il fut exalté à tel point par tout ce que cet événement avait de merveilleux et de terrible, qu'il résolut de faire dans l'intérieur de l'Afrique des incursions hasardeuses. En effet il visita quelques parties de ce continent; les curieux détails qu'il donna dans la suite à ses amis, font regretter qu'il n'ait pas écrit la relation de son voyage, comme il se l'était proposé. Nous savons que pendant plusieurs mois il séjourna seul dans une cabane construite sur la lisière d'une forêt, et qu'il faillit y succomber à une maladie dont il fut atteint. Il fut attaché quelque temps à l'un des consulats de France en ces pays, et fut témoin des premiers mouvemens de la révolution des Grecs. Dès lors il se voua tout entier à leur cause. Il fonda à Smyrne, sous le titre de l'*Observateur oriental*, un journal écrit en français, et qu'il voulait consacrer à l'intérêt du commerce des Français que cette insurrection avait gravement compromis. Mais, ne pouvant le soutenir seul et ne voulant pas le confier à des écrivains qui ne partageaient pas ses opinions, il cessa de le faire paraître. Il passa en Morée et prit part à la première campagne des Hellènes. Une maladie grave l'obligea de revenir en France où il fut bien accueilli par le général La Fayette, qui le chargea de diriger l'éducation de ses petits-fils. Cependant, il s'embarqua en 1826 pour aller porter de nouveau les armes sous l'étendard des Grecs, et il eut la tête emportée d'un boulet de canon dans le château d'Athènes le 27 janvier 1827. Il a publié : 1° *Histoire des Grecs modernes depuis la prise de Constantinople par Mahomet II jusqu'à ce jour*,

Paris, 1824, in-12; 2° *Résumé de l'histoire de la Perse, depuis l'origine de l'empire des Perses jusqu'à ce jour*, 1825, in-18; 3° *Histoire complète des événemens de la Grèce, depuis les premiers troubles jusqu'à ce jour*, 2e édition, 1825, 3 vol. in-8, cartes et portraits; nouvelle édition, avec quelques corrections et changemens; 4° *Résumé de l'histoire du Bas-Empire*, 1826, in-18. Raffenel n'avait pas eu le loisir d'embrasser assez fortement le genre d'étude auquel il se destinait; mais il avait toutes les qualités qui pouvaient faire espérer en lui un bon écrivain.

* RAFFLES (Sir Thomas STAMFORD), fils d'un capitaine de marine marchande, naquit en mer, à la hauteur de l'île de la Jamaïque, le 5 juillet 1781. Après avoir reçu une éducation distinguée, il fut nommé en 1805 sous-secrétaire du gouvernement de l'île du Prince-de-Galles Il profita de son séjour pour apprendre les langues et l'histoire du pays. En 1811 il obtint la place de gouverneur de Java et revint en 1816 en Angleterre. Il avait acquis la connaissance parfaite de tous les dialectes de la langue des Malais, et, autant que les habitans du pays, il savait toutes les annales de cette partie de l'Asie. En 1817 il a publié son *Histoire de Java*, 2 vol., in-4, ouvrage aussi curieux qu'intéressant et instructif. A la fin de la même année, il fut envoyé à Bencoolen, dans l'île de Sumatra, avec le titre de gouverneur du fort Marlborough. Après avoir formé un établissement anglais à Singapore, il fut contraint, par raison de santé, de retourner en Angleterre. Raffles avait mis à profit le temps qu'il avait passé dans cette contrée; il avait recueilli un grand nombre de matériaux dont il se proposait de se servir pour écrire une *Histoire* de *Sumatra*, de *Bornéo* et d'*autres îles de cette mer*. En se mettant en mer le deux février 1725, le feu prit au navire qu'il montait : l'équipage parvint à se sauver sur deux barques; mais on ne put rien conserver de ce qui était sur le vaisseau, et Raffles perdit tous ses papiers. Il mourut d'apoplexie le 4 juillet 1826. Il avait été l'éditeur de diverses relations de voyages, entr'autres de *celui de Georges Finlaison*. *Voyez* la *Revue encycl.*, t. 29, p. 460. Il était membre de presque tous les corps savans de l'Angleterre.

* RAFFRON DU TROUILLET (N.), conventionnel, né à Paris en 1708 ou 1709, embrassa à l'âge de 80 ans les principes de la révolution avec l'ardeur d'un jeune homme. Nommé membre de la Convention par les électeurs de Paris, il pressa vivement le procès du malheureux Louis XVI, dont il vota la mort sans appel et sans sursis. Il appuya aussi la création de l'armée révolutionnaire, demanda avec instance que les nobles fussent renvoyés des armées; et, afin d'accélérer la vente des biens des émigrés, il proposa de les adjuger par petits lots. Cependant, les jacobins ayant été vaincus dans la journée du 9 thermidor, il songea à pourvoir à sa sûreté personnelle en se détachant de ce parti; il hâta d'abord le jugement de Carrier, son ami, puis il se déclara contre Barrère, Lebon et David. En 1795, il entra dans le conseil des Cinq-cents qu'il présida comme doyen d'âge dans la première séance de cette assemblée, et il s'éleva contre le luxe des fonctionnaires publics, les folles dépenses et les vêtemens somptueux. Il sortit du conseil le 20 mai 1797, et mourut en 1800.

* RAGOIS (N. Le), ecclésiastique vertueux, dont nous ne connaissons ni le lieu ni l'époque de la naissance, était neveu de l'abbé Gobelin, docteur de Sorbonne, et confesseur de madame de Maintenon. Il devint, par le crédit de cette dame célèbre, précepteur du duc du Maine. C'est pour ce prince que l'abbé Le Ragois composa son ouvrage *sur l'histoire de France et sur l'histoire romaine*, 1684, un seul volume in-12, dans lequel, en outre, on trouve des *Questions sur la géographie et sur la mythologie.* Ce livre, en vogue dans les maisons d'éducation, a été souvent réimprimé, et les instituteurs et institutrices le mettent encore dans les mains de leurs

élèves. Si on jugeait par cette œuvre des talens de l'abbé Le Ragois, elle n'en donnerait pas une opinion très favorable. Médiocrement écrit, pauvre d'idées, et d'un stile monotone, l'ouvrage présente les faits sèchement et sans intérêt. Ceux qui ont continué l'ouvrage ne l'ont point amélioré, et se sont traînés sur les traces de l'auteur. M. Moustalon l'a totalement refondu dans l'édition qu'il a publiée à Paris en 1820, 2 vol., in-12, augmentée d'un *Abrégé de géographie*, *de l'histoire poétique*, etc., etc. L'*Abrégé* de l'abbé le Ragois ne vaut pas celui du Père Loriquet (A. M. D. G.) ni d'autres ouvrages du même genre qui ont paru depuis. On ignore l'époque de la mort de ce vénérable ecclésiastique qui aurait été entièrement oublié sans son livre.

RAGOTZKI ou plutôt RACOCZI (François), fils de George II, prince de Transylvanie, et de Sophie de Bathori, fut élevé par sa mère dans la religion catholique, passa sa vie dans les exercices de piété, mourut à Makowitz l'an 1676, et fut enterré à Cassovie dans l'église des jésuites, qu'il avait fait bâtir avec sa mère. C'est ce prince qui est le véritable auteur du livre de prières intitulé : *Officium ragotzianum*, dont on fait grand usage en Hongrie.

RAGOTZKI ou RACOCZI (François-Léopold), prince de Transylvanie, né en 1676, fut élevé à la cour de Vienne où plus tard il réclama une partie de ses biens. Il fut mis en prison à Neustadt, en avril 1701, accusé d'avoir voulu soulever la Hongrie contre l'empereur. Il trouva le moyen de se sauver, déguisé en dragon, le 7 novembre de la même année, à deux heures après midi. Il passa en Pologne, et alla joindre à Varsovie le comte de Bercheni, l'un des mécontens de Hongrie. Le 29 du même mois, on afficha dans la ville de Vienne des placards, par lesquels ce prince était proscrit, avec promesse de dix mille florins à ceux qui le livreraient vivant entre les mains des officiers de l'empereur, et de six mille à ceux qui apporteraient sa tête. Cette proscription le détermina à se faire chef des mécontens de Hongrie. Le conseil de l'empereur le condamna, en 1703, à avoir la tête tranchée, le dégrada de ses titres, et le priva de tous ses biens. Deux mois après, il prit le fort de Katto, et passa au fil de l'épée les Impériaux, qui n'avaient point fait de quartier aux Hongrois. Ayant fait la guerre avec succès, les états de Hongrie le déclarèrent protecteur du royaume, en attendant l'élection d'un nouveau roi, et le proclamèrent prince de Transylvanie, en août 1704. Les affaires ayant changé de face en 1713, et la Hongrie ayant fait sa paix avec l'empereur, Ragotzki vint en France, et passa de là à Constantinople. Il y demeura toujours depuis, estimé de la cour ottomane, et aimé de tous ceux qui connaissaient ses grandes qualités. Il était retiré à Rodosto, lieu situé sur les bords de la mer de Marmara, entre les Dardanelles et Constantinople, à 25 lieues de cette ville, lorsqu'il mourut le 8 avril 1735, âgé d'environ 59 ans. Si on excepte sa révolte, c'était un homme de bien, sage, réglé dans ses mœurs, et fort pieux ; il s'était imaginé que les torts, vrais ou prétendus, faits à sa patrie, lui donnaient le droit de la venger. (*Voyez* ses *Mémoires*, *dans les Révolutions de Hongrie*, La Haie, 1739, 2 vol. in-4, ou 6 vol. in-12.) On a encore donné sous son nom, en 1751, un ouvrage intitulé : *Testament politique et moral du prince de Ragotzki* ; mais on doute avec raison qu'il soit de lui. Lorsqu'il fut arrêté en 1701, il avait dans sa chambre un tigre qui le défendit long-temps contre les soldats.

RAGUEAU (François), professeur en droit dans l'université de Bourges, distingué par sa science, est auteur d'un *Commentaire* fort étendu sur les *Coutumes du Berry*, 1615, in-fol. Laurière fit réimprimer en 1704, en 2 vol. in-4, un autre livre du même auteur, intitulé : *Indice des droits royaux*. Ragueau mourut en 1605.

RAGUEL, père de Sara. *Voyez* TOBIE.

RAGUENET (François), littérateur,

naquit à Rouen vers 1660, embrassa l'état ecclésiastique, et s'appliqua à l'étude des belles-lettres et de l'histoire. Il remporta le prix de l'éloquence à l'académie française, en 1687. Son *Discours* roulait sur le mérite et la dignité du martyre. Ce petit succès l'encouragea, et il commença à jouer un rôle dans la république des lettres. Il donna, en 1704, un *Parallèle des Italiens et des Français*, en ce qui regarde la musique et les opéras : ce parallèle occasiona une guerre littéraire. La musique des Italiens est, suivant lui, fort supérieure à la française à tous égards : 1° par rapport à la langue, dont tous les mots, toutes les syllabes se prononcent distinctement ; 2° par rapport au génie des compositeurs, à l'enchantement des symphonies, à l'invention des machines. Lecerf de la Vieuville (*voyez* ce nom), garde des sceaux du parlement de Normandie, réfuta ce parallèle que l'abbé Raguenet défendit. La Vieuville écrivit de nouveau, et cette querelle finit, comme toutes celles de ce genre, par le dégoût des parties belligérantes et l'indifférence du public. L'abbé Raguenet mourut en 1722, après avoir publié plusieurs ouvrages. Les principaux sont : 1° *Les Monumens de Rome*, ou *Description des plus beaux ouvrages de peinture, de sculpture et d'architecture de Rome, avec des observations*, Paris, 1700 et 1702, in-12. Ce petit ouvrage valut à son auteur des lettres de citoyen romain, dont il prit le titre depuis ce temps-là. 2° L'*Histoire d'Olivier Cromwel*, Paris, in-4, 1691, ou 2 vol. in-12, très supérieure, pour le fond, au roman de Gregorio Leti : elle est bien écrite ; il serait à souhaiter que quelques faits que l'on y trouve fussent mieux avérés, et que les autres fussent à leur place ; 3° *Histoire de l'ancien Testament*, in-12 ; 4° *Histoire du vicomte de Turenne*, in-12. C'est une assez froide relation des actions militaires de ce général, qui y est peint comme héros, et non comme homme privé. Cet ouvrage a cependant été imprimé un grand nombre de fois. On attribue à Raguenet le *Voyage* romanesque de *Jacques Sadeur dans la terre Australe*, mais il n'en est tout au plus que le traducteur. Ce livre est de Gabriel Frogny, cordelier apostat.

RAGUET (Gilles-Bernard), né à Namur en 1668, se rendit fort jeune à Paris, où il embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé directeur spirituel de la compagnie des Indes. En 1722, le roi le nomma à l'abbaye de l'Aumône, dite le Petit-Cîteaux, et l'année suivante au prieuré d'Argenteuil. Il fut du nombre des gens de lettres employés à l'éducation de Louis XV. Les auteurs du *Gallia christiana* le désignent sous le titre de *Regis antescholanus*. Il mourut à Paris le 20 juin 1748. Nous avons de lui : 1° *Histoire des contestations sur la Diplomatique de dom Mabillon*, Paris, 1708, in-12. Il s'y décide en faveur des observations du Père Germon contre le savant bénédictin. 2° *Traduction de la nouvelle Atlantide de Bacon, avec des augmentations*, 1702, in-12, etc. Il a aussi travaillé au Journal des savans depuis 1705 jusqu'en 1721.

* RAGUSA (Jérôme), jésuite sicilien, né à Modica en 1695, cultiva l'éloquence, la théologie et l'histoire, surtout en ce qui concernait les antiquités et la biographie de son pays. Il est auteur des ouvrages suivans : 1° *Elogia Siculorum, qui veteri memoria litteris floruerunt*, Lyon, 1690, in-12 ; 2° *Siciliæ bibliotheca vetus, continens elogia veterum Siculorum qui litterarum fama claruerunt*, 1 vol. in-4 ; 3° *Fragmenta progymnasmatum diversorum* ; Venise, 1706, in-8 ; 4° *Raggionamenti, panegirici morali e misti*, ibid. 1706, in-12 ; 5° *Siciliæ bibliotheca recens, continens elogia Siculorum qui nostra, vel nostratium memoria litterarum fama claruerunt, ab anno* 1500 *ad annum* 1700 ; 6° *Siciliæ bibliotheca vetus et recens, continens elogia tum veterum tum recentiorum scriptorum*, 1 vol. in-4, etc. ; 7° *Problemata philosophica* ; 8° *Dissertatio de quantitate* ; 9° *Examen metaphysicæ* ; 10° *Paradigmata quæstionum variarum theologico-moralium* ; 11° *Quæstiones theologicæ morales de virtutibus theologicis, et morales de sacramentis* ; 12° *Theologia tripartita*, 3 vol. ; 13° *Passio Domini nostri Jesu Christi, cum commentario* ; 14° *Paraphrasis in*

Pentateuchum ; 15° *Opuscula tria canonico-politica*, etc. Ragusa est mort en 1720.

RAGUSE. *Voyez* JEAN DE RAGUSE.

RAHAB, habitante de Jéricho, reçut chez elle et cacha les espions que Josué envoyait pour reconnaître la ville. Josué l'excepta, avec toute sa maison, de l'anathème qu'il prononça contre cette ville. Rahab épousa Salmon, prince de Juda, de qui elle eut Booz. Ce dernier fut père d'Obed, et celui-ci d'Isaï, de qui naquit David. Ainsi J. C. a voulu descendre de cette Chananéenne. Le texte hébreu la nomme *Zonah* qui signifie femme de mauvaise vie, *meretrix* ; ou hôtelière, *hospita*. Cette différente signification du même mot a donné lieu à plusieurs interprètes de justifier Rahab, et de la regarder simplement comme une femme qui logeait chez elle des étrangers. Ils ajoutent d'ailleurs qu'il n'est guère probable que Salmon, prince de la tribu de Juda, eût voulu épouser Rahab, si elle eût été accusée d'avoir fait un métier infâme, ni que les espions se fussent retirés chez une courtisane, dont les liaisons auraient dû leur inspirer de la défiance. Mais les autres, en plus grand nombre, se fondant sur l'autorité des Septante, sur saint Paul et saint Jacques, et sur la plupart des Pères, soutiennent que le mot hébreu doit se prendre ici pour une femme débauchée. Du reste, il n'y a pas lieu de douter que si Rahab a été dans ce cas, elle s'en est relevée pour mener une vie honnête ; et cette résipiscence date vraisemblablement de l'acte d'hospitalité qu'elle exerça envers les Israélites par la foi qu'elle eut en leur Dieu : *Fide Rahab meretrix non periit cum incredulis, excipiens exploratores cum pace*. Heb. 11.

* RAIEVSKI (André), littérateur, mort à Koursk en Russie, le 13 mars 1822, a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : 1° des *Mémoires sur les campagnes des années* 1813 *et* 1814 (en russe), Moskow, 1822, 2 vol. in-8 ; 2° des *poésies* qui n'ont pas été réunies en corps d'ouvrages et qui sont dans différens recueils ; 3° le 1er vol. des *Principes de stratégie* ou *l'archiduc Charles*, dont il n'a pu achever la traduction, Saint-Pétersbourg, 1818, in-8.

RAIMOND VI, comte de Toulouse, dit le *Vieux*, fils de Raimond V, né en 1156 d'une famille illustre par son ancienneté et par sa valeur, fut dépouillé de ses états dans la croisade contre les albigeois. Ce prince favorisait ouvertement ces hérétiques. (Leurs chefs, Pierre de Bruis, Henri Olivier et autres, furent toujours vaincus dans les conférences qu'ils voulurent engager. Saint Bernard et saint Dominique prêchèrent contre eux.) Le légat du saint-Siége, Pierre de Castelnau, l'excommunia en 1207 ; Raimond parut alors vouloir changer de conduite. Il fit prier le légat de venir à Saint-Gilles, promettant d'accepter les conditions qu'il lui proposerait. Le prélat s'y rendit avec joie ; mais Raimond, le plus fourbe et le plus cruel des hommes, le fit assassiner par ses gens. Les croisés s'avancèrent alors contre lui ; craignant leur ressentiment, il fit tout ce qu'il put pour obtenir l'absolution des censures. Mais lorsqu'il eut échappé au danger, il recommença ses liaisons avec les albigeois, et fut excommunié de nouveau. Pierre II, roi d'Aragon, prit sa défense ; mais ils furent vaincus l'un et l'autre à la bataille de Muret en 1213. L'année d'après, il signala de nouveau sa cruauté et son irréligion, en faisant pendre son frère Baudouin, comte de Toulouse, sans lui laisser la liberté de recevoir les sacremens de l'Eglise, quoiqu'il ne demandât que cette grâce. (Baudouin avait passé dans le parti de Montfort (comte de Seicester), après lui avoir livré le château de Montfort, qu'il défendait.) Le concile de Latran de l'an 1215 joignit, en vertu du concours de la puissance temporelle, aux censures ecclésiastiques contre Raimond, la privation des domaines qu'il possédait. Philippe-Auguste, de qui relevait le comté de Toulouse, avait renvoyé au souverain pontife le jugement de son vassal : ses ambassadeurs furent présens à ce jugement, et le prince le ratifia lui-même, par l'investi-

ture qu'il donna du comté de Toulouse à Simon de Montfort. (On assigna à Raimond une pension viagère de 4,000 marcs d'argent, et à son fils, une partie du marquisat de Provence. Le fils de Raimond parvint à réunir une armée, battit Montfort, qui fut tué dans un combat d'un coup de pierre. Son fils Amauri fut également repoussé par Raimond et son fils, qui recouvrèrent presque tous leurs états. Raimond mourut en 1222; il s'était marié deux fois, et ne laissa que deux enfans légitimes, Raimond VII, et Constance, qui épousa Sanche VIII, roi de Navarre.) Comme il n'avait point été absous de l'excommunication, son corps resta sans sépulture. Raimond n'avait rien de médiocre dans ses bonnes ni dans ses mauvaises qualités. Il avait l'âme noble, le génie actif; l'adversité ne l'abattait point. Les siéges des villes qu'il soutint, les conquêtes qu'il fit, sont des preuves de son courage et de son habileté dans l'art de la guerre : mais ses défauts l'emportèrent sur ses bonnes qualités. Il poussa l'amour du plaisir jusqu'à l'inceste, et la colère, comme nous venons de le dire, jusqu'à tremper ses mains dans le sang d'un de ses frères et d'un légat du saint-Siége. Il comptait pour rien la parole qu'il avait donnée. On le vit au pied de l'autel ordonner à ses bouffons de contrefaire les prêtres disant la messe. C'était lui faire sa cour que d'embrasser l'hérésie; et quelle hérésie! on sait que toutes les abominations se trouvaient réunies dans celle des albigeois. Il ruina les monastères, changea les églises en citadelles, chassa les évêques de leurs siéges, etc. Tel est le portrait que les historiens contemporains font de Raimond Guillaume Catel en a rassemblé les témoignages dans son *Histoire des comtes de Toulouse*, et le Père Langlois dans l'*Histoire des croisades contre les albigeois*. On sait que Voltaire a fait ses efforts pour disculper ce prince, et pour noircir Simon de Montfort; mais cela ne doit nullement surprendre : l'un a constamment soutenu les droits de la religion, et l'autre s'en est déclaré l'ennemi irréconciliable. L'abbé Millot, en fidèle disciple, a copié ce patriarche de la philosophie.

RAIMOND VII, comte de Toulouse, fils du précédent, succéda à ses états et à ses querelles. Il combattit vivement Amauri de Montfort, fils du célèbre Simon, et le força à se retirer en France. Cependant la croisade subsistait contre lui, et il fut excommunié en 1226. Enfin, après avoir soutenu une longue guerre, il fit la paix avec les catholiques, et parut rentrer de bonne foi dans le sein de l'Eglise. En 1247, saint Louis l'engagea à se croiser pour la Terre-Sainte; mais le pape Innocent IV, qui voulait l'opposer aux partisans de l'empereur Frédéric II, l'empêcha de faire ce voyage. Il mourut deux ans après, en 1249, à Milhaud en Rouergue, âgé de 52 ans. Alphonse, comte de Poitou, frère de saint Louis, ayant épousé la fille et l'héritière de ce prince, et n'en ayant point eu d'enfans, tous les états de Raimond VII furent réunis à la couronne de France en 1361, par Philippe III.

RAIMOND, DIT PEGNAFLOR OU PEGNAFORT (Saint), naquit au château de Pegnaflor en Catalogne, l'an 1175. Après avoir fait ses études à Barcelone, il alla les perfectionner dans l'université de Bologne, et y enseigna le droit canon avec réputation. De chanoine de Barcelone, il entra dans l'ordre de Saint-Dominique, qu'il illustra par ses vertus et son savoir. Le pape Grégoire IX l'employa l'an 1228 à la collection des *Décrétales*, et voulut l'élever à l'archevêché de Tarragone, qu'il refusa. Ce pontife voulait le retenir à sa cour; mais le saint homme préféra sa solitude de Barcelone à tous les avantages qu'on lui faisait espérer. Il s'occupait, dans le silence et dans la retraite, à l'étude et à la prière, lorsqu'il fut élu général de son ordre en 1238, dignité dont il se démit deux ans après. Il contribua beaucoup, par son zèle et par ses conseils, à l'établissement de l'ordre de la Mercy. Ce fut aussi par son crédit que l'inquisition fut établie dans le royaume d'Aragon et dans le Languedoc. Les papes lui permirent de pourvoir aux offices de ce tribunal, et il le fit avec

beaucoup de sagesse. Raimond mourut à Barcelone, en 1275, dans la centième année de son âge. Le pape Clément VIII le canonisa en 1601. On peut voir le tableau de ses vertus dans l'*Histoire des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*, par le Père Touron, qui a donné une vie très exacte et très circonstanciée de ce saint. On a de lui : 1° la *Collection des Décrétales*, qui forme le second volume du *Droit canon*. Ce recueil est en cinq livres. L'auteur a joint divers décrets des conciles aux constitutions des papes. 2° Une *Somme des cas de conscience*, autrefois très consultée. La meilleure édition est celle du Père Laget, in-fol., Lyon, 1728, avec de savantes notes. On estime aussi celle de Vérone, 1744, in-fol.

RAIMOND (Pierre), *Lou Prou*, c'est-à-dire *le Preux et le Vaillant*, né à Toulouse, suivit l'empereur Frédéric dans l'expédition de la Terre-Sainte, où il se signala par ses vers provençaux et par ses exploits. Ce poète mourut en 1225, pendant la guerre des comtes de Provence contre les albigeois : guerre qui servit à faire briller son courage. Il avait fait un *Poème* contre les erreurs des *Ariens*, et un autre où il blâmait les rois et les empereurs d'avoir laissé prendre trop de pouvoir aux ecclésiastiques. Il ne songeait pas que dans les siècles barbares, ce pouvoir avait beaucoup servi à adoucir les mœurs, à réprimer la violence des grands et des petits, et à tempérer le despotisme. Tout ce qui a suivi l'affaiblissement de leur considération au 18e siècle, justifie cette observation.

RAIMOND-LULLE. *Voyez* LULLE.

RAIMOND-MARTIN. *Voy.* MARTIN.

RAIMONDI, graveur. *Voyez* MARC-ANTOINE RAIMONDI.

* RAIMONDI (Raphaël), surnommé le *Raphaël de Côme*, jurisconsulte célèbre, né vers 1370 dans cette ville, fit ses cours de droit à l'université de Padoue sous le savant Castiglione de Milan. Cette université ayant été transportée à Plaisance en 1411, il y devint professeur, et y demeura plusieurs années. Appelé à Padoue, à cause de la grande réputation qu'il s'était acquise, il y établit, en 1422, une école de droit, dont les appointemens se montèrent à 700 ducats, somme alors très considérable. La république de Venise le fit venir dans cette ville, et le chargea de plusieurs missions importantes, dont il s'acquitta avec succès. Raimondi acquit beaucoup de fortune par son application et son savoir, et mourut à Padoue en 1426. On a de lui des *Commentaires* sur le Digeste. — Son fils, Benoît, suivit l'état de son père, et s'y distingua ; il occupa la chaire de jurisprudence à Padoue et à Bologne, où il mourut vers 1480.

* RAIMONDI (Annibal), mathématicien du 16e siècle, né à Vérone en 1505, passait de son temps pour un prodige de savoir. Il avait étudié non seulement les sciences mathématiques, mais encore la physique et l'astronomie. Il jouissait de la protection de plusieurs princes d'Italie, et il obtint une pension de la république de Venise. On a de lui sur les différentes sciences qu'il connaissait plusieurs ouvrages, dont nous citerons les suivans, comme : 1° *Discorso della trepidazione delle stelle fisse* ; 2° *Paterne riprensioni*, etc., ou *Remontrances paternelles adressées aux médecins raisonnables*. Au temps d'Annibal Raimondi, un grand nombre d'empiriques, sous le titre de médecins, infestaient l'Italie ; et les médecins eux-mêmes ne suivaient pas, selon l'avis de l'auteur, la méthode la plus propre à la guérison des malades. C'est aux uns et aux autres qu'il adressa son ouvrage, dans lequel il leur conseillait l'usage des simples. 3° *Dell' antica*, etc., ou *de l'ancienne et honorable science de Normandie ou onomancie*, Venise, 1549 ; cet ouvrage a été traduit en français. 4° *Trattato*, etc., ou *Traité du flux et reflux de la mer*, Venise, 1589. Il publia, à l'âge de 84 ans, ce livre, qui a été aussi traduit en français. Il mourut deux ans après à Vérone. Georges Jodocus fait beaucoup d'éloges de ce savant dans le second livre de l'ouvrage intitulé *Del Benaco*.

* RAIMONDI (Jean-Baptiste), orientaliste et philosophe italien, né à Cré-

mone vers l'an 1540, passa plusieurs années en Asie où il acquit une connaissance approfondie de l'arabe, de l'arménien, du syriaque et de l'hébreu. Il revint ensuite en Italie où il étonna ses contemporains par la variété et l'étendue de ses connaissances. Le cardinal Ferdinand de Médicis établissait à Florence, avec une magnificence digne de son nom, une imprimerie de caractères orientaux qui a été comme le berceau de celle de la Propagande. Il appela en même temps auprès de lui tous les hommes dont les talens pouvaient faire prospérer sa noble entreprise, à la tête de laquelle il plaça Jean-Baptiste Raimondi. Les premiers ouvrages qu'il fit paraître, furent une *Grammaire hébraïque*, une *Grammaire chaldéenne*, quelques livres d'Avicenne en arabe, et plusieurs autres d'Euclide en grec. Les Evangiles furent publiés peu de temps après, avec une version latine, afin de les répandre dans tout l'Orient, et on en tira à cet effet 3,000 exemplaires. Après la bible polyglotte du cardinal Ximenès, ce sont les plus belles productions typographiques que l'on connaisse, même de nos jours. Ces éditions se conservent à Florence dans la bibliothèque *Magliabecchiana*. Raimondi avait formé le projet d'imprimer la Bible dans les six principales langues de l'Orient, savoir, en langues arabe, syriaque, persane, éthiopienne, cophte et arménienne, ayant en regard les versions grecque, latine, hébraïque et chaldéenne, conjointement avec les grammaires et les dictionnaires de ces langues. Il allait exécuter ce projet presque gigantesque, sous les auspices de Grégoire XIII; mais la mort de ce pontife (1585) l'obligea d'y renoncer. Raimondi resta toujours attaché au service des Médicis. Le grand-duc, outre les honoraires attachés à son emploi de directeur de l'imprimerie des langues orientales, l'avait gratifié d'une pension. Raimondi vécut jusqu'à un âge très avancé; mais on ignore l'époque de sa mort; on croit cependant qu'elle doit être arrivée vers 1592.

* RAIMUNDETTO (Raimond), célèbre magistrat, naquit à Saint-Martin de Latane en 1630. Il acquit un grand renom par son savoir dans la jurisprudence, et occupa les places les plus distinguées dans son pays. Les rois d'Espagne, alors maîtres des deux Siciles, et d'une portion de l'Italie, l'employèrent successivement dans les affaires les plus délicates. Il fut président de la grande chambre de Palerme, grand juge du royaume de Sicile, et régent du conseil suprême d'Italie. Raimundetto avait aussi étudié le droit canon, et il publia les ouvrages suivans : *Responsum juridicum super spoliis ac fructibus viduarum Ecclesiarum regni Siciliæ sacræ catholicæ majestati competentibus; De omnibus prælatis cæterisque ecclesiasticis beneficiis regio juri patronatui addictis; An scilicet possit de iis in usus mere profanos disponere?* Il mourut à Palerme en 1690.

* RAINALDI (Jérôme), célèbre architecte, naquit à Rome en 1570, et fut élève de Dominique Fontana. Il devint un des premiers artistes de son temps; ses ouvrages ont rendu son nom immortel, et sont considérés comme des chefs-d'œuvre. On ne saurait cesser d'admirer le *port de Fano*, l'*église de Montalto*, le *collége de Sainte-Lucie*, à Bologne; le *palais* du duc de Parme, le *palais* Pamphili, et la décoration de l'*église de Saint-Pierre* à Rome (en 1610), l'*église des Carmes-Déchaussés* à Caprarola, etc. Il acheva aussi le *Capitole*, et exécuta d'autres ouvrages qui lui firent également honneur. Cet excellent artiste mourut dans sa patrie en 1655.

*RAINALDI (Charles), architecte, fils du précédent, naquit en 1611, fut élève de son père des talens duquel il hérita, quoiqu'il ne suivît pas toujours comme lui les bons principes. Il donna, d'après les ordres d'Innocent X, le plan pour l'église de Sainte-Agnès, que ce pape l'avait chargé de bâtir à la place Navone. Il travailla ensuite pour différens souverains; mais son chef-d'œuvre est le *Palais* (à Rome), d'abord possédé par les ducs de Nevers, et destiné ensuite pour l'instruction des artistes français. Il est situé sur *il Corso*, *le Cours*, et forme un des principaux ornemens de

cette belle rue. A la demande de Louis XIV, il fit les dessins du Louvre ; et le monarque, pour lui témoigner sa satisfaction de ce bel ouvrage, lui envoya son portrait enrichi de diamants. Le cardinal Maurice lui fit, de la part de Charles-Emmanuel de Savoie, des présens magnifiques, et en même temps ce souverain le gratifia des croix de Saint-Lazare et de Saint-Maurice. Rainaldi mourut en 1641, ayant à peine atteint sa 30ᵉ année.

RAINALDI (Oderic), vivait dans le 17ᵉ siècle. Il entra chez les Philippiens ou prêtres de l'Oratoire, et s'appliqua au même genre d'étude que son confrère Baronius ; mais il s'en faut bien que sa *Continuation des annales* de ce cardinal soit aussi estimée. Il y a beaucoup de recherches et d'érudition, une manière de voir sage, équitable et parfaitement orthodoxe; mais sa critique n'est pas assez sévère et assez éclairée ; sa narration n'est pas toujours exacte, ni en général fort intéressante. On en a cependant imprimé un *Abrégé* en 1667, in-fol. Rainaldi mourut vers 1670. Sa *Continuation*, imprimée à Rome, in-fol., 1646-77, en 9 vol., s'étend depuis 1199 jusqu'en 1567.

RAINIE (Gabriel de la). *Voyez* NICOLAS (Gabriel).

RAINIER, dominicain de Pise, vice-chancelier de l'Église romaine, et évêque de Maguelone, mort en 1249, est auteur d'un Dictionnaire théologique, qu'il a intitulé *Pantheologia*. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Lyon, 1655, 3 vol. in-fol., avec les additions du Père Nicolaï, dominicain.

* RAINOLDS (Guillaume et Jean), deux frères anglais, que de singulières circonstances portent à réunir dans un même article, étaient nés tous deux à Pinboë dans le Devonshire, savoir: Guillaume en 1539, et Jean en 1549. Elevés, dit-on, séparément et hors de leur pays, Jean le fut dans la religion catholique, et Guillaume dans les principes de la réformation. S'étant un jour rencontrés, et fâchés de se trouver de croyance différente, ils cherchèrent mutuellement à se faire changer de sentimens, et, disputant avec force, chacun en faveur du culte auquel il appartenait, ils usèrent de raisons si convaincantes, ou qui parurent telles à celui à l'égard duquel on les employait, que le protestant résolut de se faire catholique, et le catholique protestant, dessein qu'ils effectuèrent l'un et l'autre. C'est ce que rapporte, sans doute d'après des autorités, Bayle, qui pourtant doute du fait, dont le bruit s'était assez accrédité pour que l'anecdote devînt le sujet d'une épigramme latine (1). Quoi qu'il en soit de cette lutte singulière, et de son effet plus extraordinaire encore, s'il mérite qu'on y ajoute foi, il est certain que Guillaume Rainolds, d'abord protestant, et qui même avait été ministre dans cette communion, se fit catholique et abjura à Rome l'hérésie à laquelle il avait été attaché. Fixé en France après son retour d'Italie, il professa à Reims l'Ecriture sainte et l'hébreu dans le collége des Anglais. De plusieurs ouvrages qu'il a laissés, nous citerons : 1° un traité *De sacra Scriptura* ; 2° un autre *De Ecclesia* ; 3° *Colloquium inter Rainaldum et Gentilem* ; 4° des *Sermons* sur les psaumes 17, 47 et 48; 5° *Orationes duodecim;* 6° *Explanatio prophetarum Aggæi et Abdiæ;* 7° *Calvino-turcismus, id est calvinisticæ perfidiæ cum mahumetana collatio, et dilucida utriusque sectæ confutatio*, avec Guillaume Gifford, Anvers, 1596, et Cologne, 1603. Rainolds n'eut pas le temps d'achever ce livre, étant mort à Anvers, le 24 août 1594; mais Gifford y mit la dernière main et le publia. Le protestantisme y était violemment attaqué. L'ouvrage ne fut pas sans réponse : Sutlivius, ministre protestant, y en opposa une autre, sous ce titre :

(1) Voici cette épigramme, rapportée par le docteur Heylen; qui fait aussi mention de ce fait singulier :

Bella inter geminos plus quam civilia fratres
 Traxerat ambiguus relligionis apex :
Ille reformatæ fidei quo partibus instat,
 Ille reformandam denegat esse fidem.
Propositis causæ rationibus, alter utrinque
 Concurrere pares et cecidere pares.
Quod fuit in votis, fratrem capit alter utrinque :
 Quod fuit in fatis, perdit uterque fidem.
Captivi gemini, sine captivante fuerunt,
 Et victor victi transfuga castra petit.
Quod genus hoc pugnæ est, ubi victus gaudet uterque,
 Et tamen alteruter se superasse dolet !

De Turco-papismo, hoc est de turcarum et papistarum adversus Christi Ecclesiam et fidem conjuratione, eorumque in religione et moribus consensione et similitudine, liber unus. De part et d'autre la modération ne fut point observée, et les injures se mêlèrent aux raisons. 8° *De justa christianæ reipublicæ in reges impios et hæreticos auctoritate, justissimaque catholicorum ad Henricum Navarræum et quemcumque hæreticum, a regno Galliæ repellendum, confœderatione*, Anvers, 1592, in-8; diatribe séditieuse dédiée au duc de Mayenne, dont le but était de rendre Henri III et Henri IV odieux, et de faire prévaloir la ligue. Quelques-uns ont attribué ce livre à Guillaume Rose, évêque de Senlis; d'autres à Gifford, à Jean Boucher, curé de Saint-Benoît, à un jésuite, etc.; mais il paraît constant qu'il est de Guillaume Rainolds, lequel dit lui-même l'avoir entrepris à la prière du duc et du cardinal de Guise, depuis tués à Blois. L'opinion de Bayle est aussi qu'il faut le donner à l'auteur du *Calvinostracismus.* Quant à Jean Rainolds, frère puîné de Guillaume, élevé dans l'université d'Oxford, il y avait ensuite professé la théologie. En 1598, il était devenu doyen de Lincoln, bénéfice qu'il résigna pour prendre la présidence du collége de *Corpus Christi.* Il avait travaillé à la version de la Bible en anglais, et à la critique de livres sacrés regardés comme apocryphes par les protestans. Il est auteur d'un grand nombre de livres de controverse contre l'Eglise romaine, notamment d'un traité intitulé : *De idololatria Ecclesiæ romanæ.* Il mourut en 1607, âgé de 58 ans. On dit qu'il penchait vers le puritanisme.

RAINSSANT (Pierre), savant numismate, né à Reims, en 1640, fut médecin, antiquaire et garde du cabinet des médailles de Louis XIV. On le trouva noyé dans le parc de Versailles, le 7 juin 1689. On a de lui : *Dissertation sur douze médailles des jeux séculaires de l'empereur Domitien*, Versailles, 1684, in-4; (une autre sur *l'origine de la figure des fleurs de lys*, Paris, 1678, in-4, etc. *Voyez* le *Journal des savans*).

* RAISS (Arnould), chanoine de l'église de Saint-Pierre à Douai, et savant agiographe, était né dans cette ville vers 1580. Il forma le dessein de recueillir et de publier tout ce qui pouvait avoir rapport aux saints des Pays-Bas, au culte dont on les honorait et à leurs reliques. Cette entreprise demandait du travail et beaucoup de recherches. Il n'épargna ni peines, ni frais, ni voyages. Il parcourut les diverses provinces belgiques, visita les églises et les monastères, fouilla leurs archives et les autres dépôts publics, et en tira une foule de renseignemens qui servirent de matériaux à un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : 1° *Auctarium ad natales sanctorum Belgii Joannis Molani*, Douai, 1726, in-8; 2° *Hierogazophylacium belgicum*, Douai, 1628, in-8. L'auteur y traite des reliques conservées dans les Pays-Bas; 3° *Peristromata sanctorum*, Douai, 1630, in-8; 4° *Origines cartusiarum Belgii*, Douai, 1623, in-4; 5° *Belgica christiana*, Douai, 1634, in-4 : c'est l'histoire des évêques et prélats des provinces flamandes, dans le genre de *Gallia christiana*; 6° *Vita beatæ Mariæ Raggiæ*, Douai, 1621, in-8. Cette sainte fille, née dans l'île de Chio, était du tiers ordre de Saint-Dominique. Sa *Vie* avait été écrite en espagnol par Jean-Pierre de Saragosse, et depuis traduite en français. Raiss la mit en latin. 7° *Cœnobiarchia crispiniensis*, Douai, 1642, in-4 : c'est l'histoire de la vie des abbés du monastère de Crépin, abbaye de l'ordre de Saint-Benoît en Hainaut; 8° *Vita sancti Landelini, abbatis et fundatoris crispiniensis.* Saint Landelain vivait au 8e siècle, et fonda l'abbaye de Lobes et celle de Crépin. Ce dernier ouvrage est son histoire. 9° *Vita sancti Ayberti, crispiniensis ascetæ et reclusi.* Raiss donna en outre une nouvelle édition avec corrections et augmentations du livre intitulé : *Cœnobiarchia ogniacensis Francisci Mosschi*, Douai, 1636. Il mourut à Douai, le 6 septembre 1644.

RALEIGH. *Voyez* Rawlegh.

* RALLIER (Louis-Antoine-Esprit), doyen des députés de la chambre de 1827,

mort à Fougères sa patrie, en 1829, à l'âge de 80 ans, entra d'abord dans le corps royal du génie, s'y fit remarquer par son activité et ses connaissances, et devint capitaine. Envoyé à St.-Domingue, il résida dans plusieurs parties de l'île, et le souvenir de son séjour dans cette ancienne colonie s'y est conservé, surtout à cause des travaux d'art qu'il y fit exécuter. Bientôt il fut appelé dans nos assemblées législatives. Après avoir été successivement officier municipal et administrateur du district de Fougères, il fut député en 1795 au conseil des anciens, et devint un des inspecteurs de la salle. Sorti de ce conseil en 1799, il fut aussitôt réélu à celui des Cinq-cents, à la suite de la crise du 30 Prairial. Il se montra favorable à la révolution du 18 brumaire, et passa au corps législatif où il siégea jusqu'au 20 mars 1815. Rallier n'accepta aucune fonction pendant les Cent-jours. En 1827, ses concitoyens l'ayant nommé député, il sortit de sa retraite pour rentrer dans la carrière législative. En général il parut rarement à la tribune et ne se fit remarquer que par des opinions modérées et pacifiques. Rallier profita des loisirs que lui laissaient ses fonctions pour se livrer aux sciences et aux lettres : quelques morceaux scientifiques révèlent son profond savoir, et dans les écrits littéraires qu'il a publiés, on remarque du talent et surtout un grand zèle pour les intérêts de l'humanité : c'était un homme essentiellement bienfaisant. Nous citerons parmi ses ouvrages : 1° *Recueil de chants moraux et patriotiques*, 1799, in-12 ; 2° *Epître à la rime*, 1808, in-8 ; 3° *Mémoires sur les frittes de verres de l'Ecosse*, 1809 ; 4° *OEuvres politiques et morales*, 1813. Il passe encore pour être auteur de cinq *Tragédies* qui n'ont pas été représentées.

* RALPH (James), historien et poète anglais, vit le jour, à ce que l'on croit, dans l'Amérique septentrionale ; mais on ignore quels furent ses parens et l'année de sa naissance. Il paraît qu'il appartenait à une famille pauvre et obscure, et qu'il ne dut qu'à ses talens la considération dont il jouit. Il fut d'abord maître d'école à Philadelphie ; mais cet état ne convenant guère ni à son activité naturelle ni à son génie, il vint s'établir à Londres au commencement du règne de Georges II. Le premier ouvrage qu'il publia est un poème intitulé la *Nuit*, qui eut peu de succès : Pope en fait mention dans sa *Dunciade*, mais ce n'est pas pour en faire l'éloge. Il donna ensuite quelques pièces de théâtre qui ne réussirent point. Il fut plus heureux en prose. Il écrivit dans plusieurs journaux, et ses *articles* furent goûtés du public : ses *pamphlets* politiques eurent aussi un grand succès, par la justesse de sa critique et la finesse des aperçus. Son *Histoire d'Angleterre* a encore mieux établi sa réputation. Le règne des Stuarts surtout est comparable à ce qu'ont produit de mieux les plus célèbres historiens modernes. La mort du prince de Galles, son protecteur, lui enleva toute espérance d'avancement ; accablé de chagrin, il mourut à Londres, en 1762.

RAMAZZINI (Bernardin), médecin italien, naquit à Carpi, dans le Modenais, en 1633. Après avoir exercé avec succès la médecine à Rome et à Carpi, il alla la pratiquer et la professer à Modène, puis à Padoue. Il mourut à Venise, en 1714, à 81 ans. (Le sénat de Venise, quoiqu'il eût perdu la vue, le nomma à l'âge de 71 ans président du collége de médecine de cette ville, premier professeur de médecine-pratique. Son petit-fils lui servait de lecteur, et il continua encore ses cours pendant six ans.) Son humeur était douce ; et, quoique sérieux et réservé avec ceux qu'il ne connaissait pas, il était fort gai avec ses amis. Ses grandes lectures rendaient sa conversation fort utile. On a de lui : 1° une *Dissertation* latine *sur les maladies des artisans* ; 2° un *Traité* latin *de la conservation de la santé des princes*, et plusieurs autres ouvrages de médecine et de physique, dont le recueil a été imprimé à Londres en 1716, in-4, et à Naples en 1739, 2 vol. in-4. Un de ses principes était que, pour conserver la santé, *il fallait varier ses occupations et ses exercices*. Sa vie est à la tête de ses *OEuvres*.

* RAMBALDI (Jean-François), poète latin, né à Vérone vers 1520. Il avait de vastes connaissances et un talent particulier pour la poésie latine; mais une imagination trop vive et trop féconde nuisit souvent à ses succès. Il écrivit la plupart du temps sur des sujets scientifiques, et parmi ses nombreux ouvrages on cite : 1° *Physiologicorum libri duo* ; 2° *Meteorologicorum libri duo* ; 3° *De sensibus libri duo* ; 4° *De universo* ; 5° *De bona fortuna*, etc. On ignore l'époque de sa mort.

RAMBAM. *Voyez* MAIMONIDE.

* RAMBAUD DE VACHÈRES, troubadour provençal, un des plus célèbres du 14e siècle, naquit d'une famille honnête du pays d'Orange. Ses talens poétiques lui donnèrent accès auprès du prince Guillaume de Baux, dont il captiva la bienveillance. Il eut un autre puissant protecteur dans le marquis de Montferrat, et, en 1304, il le suivit à la Terre-Sainte. Le marquis l'avait créé chevalier, et après avoir conquis Salonique sur les Turcs, il en donna le gouvernement à Rambaud. Le poète chanta cette croisade dans un *poème* dont les vers respirent l'ardeur guerrière du temps et l'enthousiasme de la gloire. Ses autres pièces les plus connues sont des *sirventes*, et un poème intitulé *la Caros*, qu'il avait composé pour Béatrix, sœur du marquis, dont il était épris. Ce poète est cité par Nostradamus.

* RAMBERT (Gabriel de Saint-), naquit à Pontarlier en Franche-Comté vers 1620. Il était issu d'une famille noble, et entra dans sa première jeunesse, en qualité de page, auprès du marquis de Leganès, grand d'Espagne, et gouverneur du Milanais. Il quitta ce seigneur quelque temps après, pour entrer comme intendant chez le duc d'Orscholt, prince d'Aremberg. On ne connaît pas d'ailleurs les détails de la vie de cet écrivain. On croit seulement qu'il était un admirateur enthousiaste de Descartes, à en juger par le titre de l'ouvrage suivant, écrit dans un assez bon stile : *Conformité de principes de Moïse dans la création du monde avec les principes de la philosophie de Descartes*, Utrecht, 1817, in-12. Rambert mourut vers 1700.

RAMBOUILLET (Catherine de VIVONNE, femme de Charles d'ANGENNES, marquis de), qu'elle avait épousé en 1600, fut une dame aussi distinguée par son esprit que par ses vertus. Un grand nombre de gen de lettres fréquentaient son hôtel, qui devint une petite académie. On y jugeait la prose et les vers, et ce n'était pas toujours le goût qui présidait à ces jugemens. Des écrivains subalternes, protégés par madame de Rambouillet, ayant voulu être les émules des plus grands génies, cette rivalité ne contribua pas peu à décrier les décisions de ce tribunal, d'ailleurs respectable par les qualités personnelles de celle qui y présidait, et à qui l'on ne pouvait rien reprocher que la formation de ce tribunal même. Elle mourut en 1665, laissant trois filles religieuses, et une quatrième, Julie-Lucie d'Angennes mariée au duc de Montausier, et qui fut dame d'honneur de la reine Marie-Thérèse, et gouvernante du grand Dauphin. Elle mourut en 1671, à 64 ans, et eut la vertu et l'esprit de sa mère. Le marquis de Rambouillet était mort à Paris en 1652, chevalier des ordres du roi, conseiller d'état et maréchal de camp. Il avait été envoyé l'an 1627 en ambassade à Turin, pour conclure la paix entre le roi d'Espagne et le duc de Savoie. *Voyez* SAINTE-MAURE.

RAMBOUILLET. *Voyez* ANGENNES.

RAMBOUTS (Théodore), peintre d'Anvers, mort en 1642, excellait dans le petit. On admire dans ses ouvrages la légèreté et la finesse de la touche. Ses figures sont bien dessinées et plaisantes. Il a représenté des *preneurs de tabac*, *des buveurs*, etc.

RAMBURES (David, sire de), chambellan du roi, et grand-maître des arbalètriers de France en 1411, de l'illustre et ancienne maison de Rambures en Picardie, rendit des services signalés au roi Jean, à Charles V et à Charles VI. Il fut tué à la bataille d'Azincourt, avec trois de ses fils, en 1415.

RAMEAU (Jean-Philippe), célèbre musicien français, naquit à Dijon le 25

septembre 1683. Après avoir appris de son père, qui était organiste, les premiers élémens de la musique, il suivit les opéras ambulans de province. Le directeur était un Italien qu'il avait connu à Milan, où Rameau s'était rendu pour visiter l'Italie. A l'âge de 17 à 18 ans, il commença ses essais ; et, comme ils étaient déjà au dessus de la portée de son siècle, ils ne réussirent pas, quoique exécutés dans Avignon, qui était alors en réputation à cet égard. Le dépit le fit sortir de cette ville, et après avoir parcouru une partie de l'Italie et de la France, il interrogea l'instrument le plus propre à lui rendre raison de ses idées sur la musique, c'est-à-dire le clavecin. L'étude qu'il fit de cet instrument le rendit habile dans son jeu, et presque le rival de Marchand. Il s'arrêta quelque temps à Dijon, sa patrie, et y toucha l'orgue de la Sainte-Chapelle. Il demeura beaucoup plus long-temps à Clermont, où on lui confia celui de la cathédrale. La réputation qu'il s'y était faite y attira Marchand, qui voulut l'entendre. « Rameau, dit ce » célèbre musicien, a plus de main que » moi, mais j'ai plus de tête que lui. » Ce discours rapporté à Rameau l'engagea à rendre la pareille à Marchand. Il fit le voyage de Paris dans cette vue, et n'eut pas de peine à reconnaître la supériorité de ce maître. Devenu son disciple, il apprit sous lui les principes les plus importans de l'harmonie, et presque toute la magie de son art. Quelque temps après, il concourut pour l'orgue de Saint-Paul, et fut vaincu par le fameux Daquin. Dès ce moment, il abandonna un genre dans lequel il ne pouvait pas primer, pour s'ouvrir une carrière nouvelle en musique. C'est à ses méditations que nous devons la *Démonstration du principe de l'harmonie*, 2 vol. in-4 : ouvrage universellement estimé, qui porte sur un principe simple et unique, mais très lumineux, la basse fondamentale. Cette idée si naturelle, dont cet auteur a fait un grand usage dans son *Code de la musique*, imprimé au Louvre, est la preuve du génie de Rameau. Dès que sa théorie lui eut fait un nom, il s'attacha à la pratique, et devint compositeur de la musique du cabinet du roi, qui lui accorda des lettres de noblesse en 1764. Il était désigné pour être décoré de l'ordre de Saint-Michel, lorsqu'il mourut le 12 septembre de la même année. Quoiqu'on l'accusât d'aimer l'argent, cette passion ne put jamais l'engager à plier pour quelque motif que ce fût. Il n'imposa silence à ses ennemis et à ses rivaux que par ses talens. Quinault avait dit : « qu'il fallait » que le musicien fût le très humble ser» viteur du poète. Qu'on me donne la » gazette de Hollande, dit Rameau, et je » la mettrai en musique. » Il disait vrai, s'il en faut juger par certains mauvais poèmes qu'il a mis au théâtre de l'Opéra, et qui ont eu le plus grand succès. Quoiqu'il ait couru la même carrière que Lulli, il y a beaucoup de différence entre eux. Rameau a moins de ces beautés lâches et molles, qui sont si fatales aux bonnes mœurs, et est en général plus noble, majestueux et sublime, quoiqu'il ne soit pas exempt du reproche d'avoir aussi sacrifié à la licence et à la volupté. Outre la *Démonstration* dont nous avons parlé, on a de lui : *Code de musique*, 1760, 2 vol. in-4 ; plusieurs recueils de pièces de clavecin, admirées pour l'harmonie, et des opéras. On sait quel ridicule d'Alembert s'est donné en raisonnant froidement et gauchement sur les principes et les talens de Rameau. On peut voir là-dessus *Les bévues*, *erreurs et méprises de différens auteurs célèbres en matière musicale*, par M. Le Febvre, Paris, 1789. Il résulte des preuves de l'auteur, que M. d'Alembert n'était pas en état de distinguer une tierce majeure d'une tierce mineure ; d'où il est aisé de conclure quel cas l'on doit faire de tout ce qu'il a écrit sur la musique : et il ne faut pas regarder comme outré le jugement d'un critique, qui a dit à cette occasion : « Bien » des personnes ont apprécié l'immor» tel secrétaire de l'académie française, » en le considérant comme bel-esprit, » comme écrivain, comme philosophe : » mais ce que bien des gens ignorent, c'est » que dans cette volumineuse compila» tion de toutes les connaissances hu-

» maines, dans ce fameux *Dictionnaire* » *encyclopédique*, où les arts et les » sciences dorment pêle-mêle comme au » fond d'un vaste tombeau, la musique » se trouve ensevelie de sa propre main.» Rameau a commencé à travailler à Paris, dans les *opéras* de la Foire-Saint-Germain, composés par Piron, son compatriote, qui avait remplacé Lulli dans le grand opéra, et débuta par *Hippolyte* ou par *Samson*. Outre plusieurs *motets* et *cantates*, Rameau a donné à l'académie de musique trente opéras.

* RAMEL (Jean-Pierre), maréchal de camp, né à Cahors en 1770, entra au service à l'âge de 15 ans, et après avoir passé par tous les grades, il était chef de bataillon à l'armée des Pyrénées lorsque son frère Pierre officier-général fut traîné à l'échafaud (1794). Jean-Pierre faillit éprouver le même sort; rendu à la liberté après une captivité de 16 mois, il obtint le grade d'adjudant-général, fit la campagne du Rhin sous Moreau, et défendit vaillamment le fort de Kehl dont il avait le commandement. En 1797 il fut nommé commandant des grenadiers de la garde du corps législatif; et la conspiration de Brottier et Laville-Heurnois, à laquelle il ne prit part que pour les dénoncer, suivant la déclaration qu'il en fit lui-même, lui valut un décret portant qu'*il avait bien mérité de la patrie*. Il se lia néanmoins peu de temps après avec le parti accusé de royalisme, et fut compris dans la proscription du 18 fructidor. Dans cette journée il se conduisit avec la dernière faiblesse, et se laissa arrêter sans avoir fait aucun effort pour contenir ses soldats et sans opposer aucune résistance. Transporté à Caïenne avec Pichegru et les autres proscrits, il parvint à s'évader du lieu de son exil le 3 juin 1798, avec quelques-uns de ses compagnons : ils s'étaient jetés la nuit dans un frêle esquif sous la conduite d'un pilote qui se dévouait à leur salut, et après sept jours d'une navigation des plus périlleuses, pendant laquelle ils eurent à souffrir tour à tour les horreurs de la faim et du naufrage, ils parvinrent le 10 à prendre terre au fort de Monte-Krick, dans la colline anglaise de Surinam. Après y avoir reçu tous les secours de la plus généreuse hospitalité, Ramel s'embarqua pour l'Angleterre, et fit paraître un *journal sur les faits relatifs à la journée du 18 fructidor*, *sur le transport*, *le séjour et l'évasion des déportés*. Cet écrit qui parut en 1799 valut à Ramel de nouvelles persécutions; cependant après le 18 brumaire il rentra en France, où il vécut ignoré jusqu'en 1806, qu'il fut employé comme adjudant en chef de l'état-major dans l'armée de Portugal. Il fut élevé au grade de maréchal de camp en 1814, et commandait à Toulouse, lorsqu'il y fut blessé grièvement dans une émeute populaire, le 15 août 1815, à l'instant où il venait remplir ses fonctions. Il mourut deux jours après des suites de ses blessures, sans avoir voulu nommer ses assassins.

RAMEL DE NOGARET. *Voyez* NOGARET.

RAMELLI (Augustin), ingénieur et machiniste italien du 16e siècle, né vers 1531, dans le duché de Milan, allia l'étude des beaux-arts avec le bruit des armes. (Après avoir servi avec distinction dans les armées de Charles-Quint, il vint en France, et fut pensionné par Henri III.) On admire quelques-unes de ses machines, et on s'en est servi quelquefois avec utilité; (mais en général elles sont trop compliquées). Le recueil où il les a rassemblées fut imprimé à Paris, en italien et en français, in-fol. 1588, sous ce titre : *Le diverse ed artificiose machine del Augustino Ramelli*. Plusieurs croient que tout n'est pas de lui, et qu'il a profité des inventions des autres. Quoi qu'il en soit, les amateurs d'inventions mécaniques recherchent beaucoup cet ouvrage rare, qui est enrichi de 195 figures. (Cet habile ingénieur mourut en 1590.)

RAMESSES ou RAMESÈS, RAMISÈS, RAMSÈS, RAMPSÈS et RAMESTÉS, nom commun à plusieurs rois des 18e et 19e dynasties égyptiennes, toutes deux régnant à Thèbes. Il paraît que celui qui régnait, quand Jacob y alla avec sa famille, portait ce nom. Plusieurs critiques le confondent avec Sésostris, qui est lui-même l'objet de beaucoup de conjectures. On

trouve dans les anciens auteurs plusieurs autres rois d'Egypte nommés *Ramessès*. C'est à l'un d'eux que l'on attribue (peut-être mal à propos) le magnifique obélisque de 115 pieds de haut que l'empereur Constantin fit transporter à Alexandrie en 334, et que Constance, son fils, fit élever à Rome 18 ans après. Les Goths, saccageant cette ville l'an 409, renversèrent cet obélisque, qui fut rompu en trois morceaux, et demeura enfoncé sous terre jusqu'au temps de Sixte V : ce pape fit redresser ce bel ouvrage dans la place de Saint-Jean de Latran. Il est chargé de quantité d'hiéroglyphes.

* RAMLER (Charles-Guillaume), poète allemand, né en 1725 à Colberg en Poméranie, d'une famille pauvre qui le plaça dans la maison des Orphelins de Stettin, d'où il passa à celle de Halle. Il termina ses études dans l'université de cette dernière ville; mais, dominé par sa passion pour la poésie, il ne s'occupa que de vers et ne cultiva que la littérature. En 1746, il alla se fixer à Berlin, où Gleim, qui l'avait connu à Halle, lui procura une place de précepteur. Son mérite lui valut bientôt la chaire de professeur de logique et de belles-lettres au corps royal des cadets, et celle de membre de l'académie des Sciences. En 1787, il fut chargé avec Engel de la direction du théâtre; mais le mauvais état de sa santé l'obligea d'y renoncer en 1796; toutefois on lui en conserva les appointemens, et il mourut le 11 avril 1798 d'une phthisie pulmonaire. Le *Recueil des poésies de Ramler* a été publié par son ami Goekingk, 1800-1801, 2 vol. in-8, avec une *notice biographique* très-intéressante sur ce poète célèbre. Nourri de la lecture d'Horace, qu'il imite sans cesse, il a quelquefois sa noblesse; mais on y chercherait en vain sa légèreté et sa grâce; il réussissait particulièrement dans les odes et les chansons. On remarque son *Ode sur le retour du roi; Prédiction de Glaucus; le Triomphe; Odes à la paix, à la concorde, à la muse, etc. Sa traduction complète des odes d'Horace* fut publiée à Berlin en 1800. On a encore de lui : 1° une traduction du *Cours de belles-lettres* de le Batteux, accompagnée de remarques, qui fut pendant long-temps le principal ouvrage classique des Allemands, Leipsick, 1758, 5e édit. 1803; 2° *Chansons des Allemands et anthologie lyrique*, Berlin, 1766, 3 vol. in-8; 3° *Recueil des meilleures épigrammes des poètes allemands*, Riga, 1766, in-8; 4° *Extraits de Martial, en latin et en allemand*, première partie, Leipsick, 1787, in-8; 5° *Choix d'Idylles de Gessner mises en vers*, 1787, in-8; 6° *Le premier navigateur*, du même, mis en vers, Berlin, 1789; 7° *Mythologie abrégée*, etc. Berlin, 1790, 2 vol. in-8, 2e édition, 1808; 8° *Recueil de Fables*, Leipsick, 1790, 2 vol. in-8; 9° *Epigrammes de Longau*, avec des augmentations et des remarques, 1791, 2 vol. petit in-8; 10° *Extrait de Catulle*, en latin et en allemand, 1793, in-8; 11° *Odes choisies d'Anacréon*, et les deux *Odes de Sapho*, avec des remarques par Ramler. Il s'est encore consacré à revoir et à corriger les ouvrages de plusieurs poètes de sa nation; mais ses corrections n'ont pas toujours été heureuses. Ses principaux travaux en ce genre sont relatifs aux anciennes *chansons* des Allemands, à leurs *épigrammes*, à un recueil de *Fables*, aux *Idylles* et aux autres *poèmes* de Gessner.

* RAMOND DE LA CARBONNIÈRES (le baron Louis-François-Elisabeth), conseiller d'état et membre de l'Institut, né à Strasbourg le 4 janvier 1755, fut d'abord attaché au cardinal de Rohan, et faisait partie de la garde du roi lorsque la révolution éclata. Ayant adopté, à l'exemple de beaucoup d'autres, les espérances d'un meilleur ordre de choses, il fut nommé, en 1791, député de la ville de Paris à l'assemblée législative, et s'y montra l'un des plus zélés défenseurs de la monarchie. Il monta souvent à la tribune, et y développa une rectitude de vues et une conséquence de principes qui ne se démentirent jamais. Dans les discussions sur les émigrés, il convint que la confiscation devait frapper sur tous ceux qui prendraient les armes contre la France; mais il soutint en même temps que les autres devaient jouir du droit qui ap-

partient à tout homme de transporter sa personne et sa fortune où bon lui semble. Il parla aussi en faveur des prêtres insermentés, et il insista surtout sur la nécessité de laisser le libre exercice des cultes, et de salarier indistinctement tous les ministres. Le 27 mars 1792, il fut chargé par le comité diplomatique de faire un rapport sur l'état des relations de la France avec l'Espagne; et, vers la fin de mai, il obtint un décret en faveur des prisonniers de guerre. Dans le même mois, il prit de nouveau la parole en faveur des prêtres insermentés, et s'éleva avec force contre la tyrannie que les autorités locales exerçaient sur eux; il parla aussi contre le projet de licencier la garde du roi. Enfin, le 20 et le 28 juin, il combattit, avec un courage honorable, les Girondins, qui préparaient déjà la chute du pouvoir exécutif, et qui attaquaient M. de La Fayette, parce que ce général était venu demander à l'assemblée justice des attentats commis, le 20 juin, contre le trône constitutionnel. Il proposa le désarmement du rassemblement qui s'était porté à l'assemblée et aux Tuileries, et peu après des mesures relatives à la capitulation des régimens suisses. Après la journée du 10 août, il fut obligé de quitter Paris pour échapper aux proscriptions de 1793. Il fit alors un voyage dans les Pyrénées pour suivre ses études scientifiques qu'il avait négligées pendant ses fonctions législatives; et après la mort de Robespierre, il fut nommé professeur d'histoire naturelle à l'école centrale du département des Hautes-Pyrénées. Le sénat conservateur l'appela au corps législatif en 1800, et il y siégea jusqu'à l'année 1806, qu'il fut nommé préfet du département du Puy-de-Dôme. Il en exerça les fonctions jusqu'en 1814. Le roi le nomma en 1815 maître des requêtes, et en 1818 conseiller d'état. Il est mort à Paris le 4 mai 1827. Il était membre de l'Institut depuis le 24 février 1802. On a de lui : 1° *Lettres de M. W. Coxe à M. W. Melmoth, sur l'état politique, civil et militaire de la Suisse*, traduites de l'anglais, et augmentées des observations faites par le traducteur dans le même pays, 1781, 2 vol. in-8; 2° *Observations faites dans les Pyrénées, pour servir de suite à des observations sur les Alpes*, insérées dans une traduction des *Lettres de M. Coxe sur la Suisse*, 1789, 2 vol. in-8; 3° *Opinion sur les lois constitutionnelles, leurs caractères distinctifs, leur ordre naturel, leur stabilité relative, leur révision solennelle*, 1791, in-8; 4° *Voyage au Mont-Perdu*, 1801, in-8; 5° *Mémoire sur la formule barométrique de la mécanique céleste*, 1812, in-4, et plusieurs autres *Mémoires*, insérés dans ceux de l'Institut. On trouvera aussi dans la *collection* des travaux de l'Institut plusieurs *Mémoires* de Ramond. Le *Moniteur* du 9 juin 1827 contient les *discours* qui ont été prononcés sur sa tombe. On dit que c'est Ramond qui a donné à La Fayette le titre de *fils aîné de la liberté*.

* RAMOS RAMO-PARREA, et non PEREIRA (Barthélemi), réformateur de la musique, naquit à Salamanque vers 1535. Il était aussi habile dans la théorie que dans la pratique de cet art. Le pape Nicolas V ayant fondé à Bologne la chaire de musique, il appela, en 1582, Parrea pour l'occuper. Malgré les nombreux partisans de Guido-Artino, il eut le courage de démontrer à l'Italie la fausseté du système de celui-ci, et les erreurs qui en étaient et en devaient être la conséquence. Il publia, pour le prouver, son *Traité de la musique*, Bologne, sans date, très rare, quoique réimprimé dans la même ville en 1595; après avoir été vivement combattu par les *guidistes*, ce livre fut généralement adopté, d'abord en Italie, et ensuite dans toute l'Europe. Parrea a composé plusieurs savans morceaux, comme des *motets*, des *psaumes*, des *cantiques*, etc. qui se conservent encore à Bologne : le célèbre Père Martini fit l'acquisition d'une grande partie, qui se trouvent à la bibliothèque musicale du couvent de Saint-François, à Bologne. Parrea mourut dans cette ville vers 1610.

* RAMOS (Don Henri), militaire et écrivain espagnol, né à Alicante en 1738, entra d'abord dans l'artillerie, et ensuite

dans la garde royale espagnole, où il parvint au grade de capitaine, avec le titre de colonel, et puis de brigadier, ou général de brigade. Il servit avec distinction dans les guerres d'Alger (1772), de Gibraltar (1780), et contre la république française (1793). Son instruction n'était pas moindre que sa bravoure; et il cultiva avec un égal succès les sciences exactes et la poésie. Il était surtout très versé dans la géométrie, et plaçait cette science au premier rang des connaissances humaines. Il mourut à Madrid en 1801. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons les plus connus, comme : 1° *Elémens sur l'instruction et la discipline de l'infanterie*, Madrid, 1776, in-8; 2° *Elémens de géométrie à l'usage des gardes royales*, ibid. 1787, in-4; 3° *Instructions pour les élèves d'artillerie*, ibid. 1788; 4° *Eloge de Bayan, marquis de Santa-Cruz*, Madrid, 1780; 5° *Gusman*, tragédie en 3 actes, Barcelone, 1780, in-8; 6° *Pélage*, tragédie en 3 actes, Madrid, 1784. Ces deux pièces obtinrent du succès. Il y a une autre tragédie du nom de *Pélage*, par M. Quintana. 7° *Le Triomphe de la vérité*, poème fort bien écrit, et plein de verve. Le stile surtout a mérité l'éloge des littérateurs espagnols.

RAMPALLE. *Voyez* PIERRE DE SAINT-ANDRÉ.

RAMPEN (Henri), docteur en théologie, né à Huy dans la principauté de Liége, vers 1572, enseigna le grec et la philosophie à Louvain, et y donna pendant plusieurs années des leçons d'Ecriture sainte. Il fut président du collége de Sainte-Anne et du grand collége. Il termina, le 4 mars 1641, sa vie qui avait toujours été édifiante. Nous avons de lui un *Commentaire sur les quatre Evangiles*, qui contient d'excellentes remarques, à Louvain, 1631-33-34, 3 vol. in-4.

RAMSAY (Charles-Louis), gentilhomme écossais, est auteur d'un ouvrage latin, intitulé : *Tacheographia*, ou l'*Art d'écrire aussi vite qu'on parle*, dédié à Louis XIV. Il a été traduit en français, et publié dans ces deux langues, à Paris, en 1681. L'auteur substitue aux lettres romaines des traits plus simples, représentés en six tables. *Voyez* TIRON.

RAMSAY (André-Michel de), chevalier-baronnet en Ecosse, et chevalier de Saint-Lazare en France, docteur de l'université d'Oxford, naquit à Daire en Ecosse en 1686, d'une branche cadette de l'ancienne maison de Ramsay. Il eut dès sa plus tendre jeunesse un goût décidé pour les sciences, surtout pour les mathématiques et pour la théologie. Il aperçut bientôt la fausseté de la religion anglicane. Après avoir long-temps hésité entre les diverses opinions philosophiques, il consulta les théologiens d'Angleterre et de Hollande, et ne fut pas moins embarrassé. Il ne trouva la vérité que dans les lumières de l'illustre Fénélon, archevêque de Cambrai, qui le fixa dans la religion catholique en 1709. Ramsay ne tarda pas à se faire connaître en France et dans les pays étrangers, par des ouvrages qui, sans être d'une grande étendue, annonçaient d'heureuses dispositions. On lui confia l'éducation du duc de Château-Thierry, et ensuite celle du prince de Turenne. Le roi d'Angleterre, ou le prétendant Jacques III, l'appela en 1724 à Rome, où il était réfugié, pour lui confier une partie de l'éducation des princes ses enfans; mais des brouilleries de cour l'obligèrent de revenir en France. Ramsay fit en 1730 un voyage en Angleterre, où il fut admis à la société royale de Londres et reçu docteur à l'université d'Oxford. A son retour en France il devint intendant du prince de Turenne, depuis duc de Bouillon, et mourut à Saint-Germain-en-Laye en 1743, à 57 ans. Ramsay était un homme estimable; mais il prêtait beaucoup à la plaisanterie par ses airs empesés, par son affectation à faire parade de science et d'esprit dans la société. Ses ouvrages sont : 1° l'*Histoire de la vie et des ouvrages de M. de Fénélon, archevêque de Cambrai*, la Haye, 1723, publiée aussi en anglais la même année : elle fait aimer ce digne évêque; 2° *Essai philosophique sur le gouvernement civil*, Londres, 1721, in-12; ibid. 1722, in-8; réimprimé depuis sous le titre d'*Essai politique*; 3° *Le*

Psychomètre, ou *Réflexions sur les différens caractères de l'esprit*; 4° les *Voyages de Cyrus*, Paris et Londres, 1727, 2 vol. in-8; 1730, in-4, et 2 volumes in-12 : écrits avec assez d'élégance, mais trop chargés d'érudition et de réflexions. L'auteur y a copié Bossuet, Fénélon et d'autres écrivains, sans les citer. Il y a à la fin un *Discours sur la mythologie des anciens*, savant et estimé; 5° *Plan d'éducation*, par l'auteur des *Voyages de Cyrus*, en anglais, Glascow, 1749, 2 vol. in-4, posthume; 6° plusieurs petites pièces de poésie, en anglais; 7° l'*Histoire du maréchal de Turenne*, Paris, 1735, 2 vol. in-4, et Hollande, 4 vol. in-12. Il y a de l'ordre, de la précision, de l'élégance dans cet ouvrage : on y voit des por traits bien dessinés et des parallèles ingénieux; mais ses réflexions ont un air affecté et sont assez mal enchassées. 8° Un ouvrage posthume, imprimé en anglais à Glascow, sous ce titre : *Principes philosophiques de la religion naturelle et révélée, développés et expliqués dans l'ordre géométrique*, 1749, 2 vol. in-4. On trouve dans cet ouvrage des opinions pour le moins très singulières, telles que la métempsycose, l'animation des brutes par les démons, la fin des peines de l'enfer, etc.; ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est que Ramsay prétend qu'en tout cela il est parfaitement d'accord avec la croyance de Fénélon, et même *avec les décisions de l'Eglise*; par le second de ces accords, on peut juger du premier; il est de plus très naturel de croire qu'un homme qui a la confiance de préconiser de telles opinions comme de grandes et importantes vérités, peut avoir celle de les attribuer à un homme célèbre; s'il les a trouvées dans la doctrine de l'Eglise, rien n'empêche qu'il ne les ait découvertes dans celle de Fénélon. Du reste, il n'est pas inutile d'observer que quelques critiques regardent cet ouvrage comme faussement attribué à Ramsay, ou du moins comme essentiellement altéré. La qualité de *posthume* autorise ce sentiment. On sait que ces ouvrages servent souvent à déchirer la mémoire des gens de bien, qui n'ont plus de voix pour réclamer contre l'imposture. C'est un des artifices favoris de l'hérésie et de la philosophie. (*Voyez* Brotier, Racine.) 9° Un *Discours sur le poème épique*, dans lequel l'auteur adopte le système de la Motte sur la versification. On le trouve à la tête du *Télémaque*, 1717, in-12, et plusieurs fois depuis.

* RAMSAY (Alain), poète anglais, naquit en 1696 à Peebles, en Ecosse. Sa famille étant fort pauvre, il ne put recevoir aucune éducation. Forcé de pourvoir à sa propre subsistance, il entra chez un barbier, où il servit à titre de garçon pendant quelques années. Mais comme il avait de l'esprit naturel, plusieurs de ses pratiques lui conseillèrent de faire quelques études, et de se livrer à l'art dramatique. Elles lui procurèrent des secours, à l'aide desquels il put prendre des leçons de grammaire et de rhétorique, en même temps qu'il lisait les poètes classiques de sa nation. Ayant passé à Londres, il y débuta par quelques *poésies légères* qui furent bien reçues. Il donna ensuite des comédies qui réussirent également; la meilleure est une pastorale intitulée *The gentel Shepherd*, le gentil berger. Il a aussi laissé un recueil de *Poésies fugitives*, où l'on trouve de la grâce et de la facilité.

RAMUS, ou la Ramée (Pierre), philosophe célèbre, naquit à Cuth, village de Vermandois, vers 1502. Ses ancêtres étaient nobles; mais les malheurs de la guerre réduisirent son aïeul retiré en Picardie à faire et à vendre du charbon pour subsister. Dans son enfance, Ramus fut attaqué deux fois de la peste. Après avoir été gardien de troupeaux, il vint à l'âge de huit ans à Paris, d'où la misère le chassa. Il y revint une seconde fois, et ce second voyage ne fut pas plus heureux. Enfin, dans le troisième, il fut reçu comme domestique au collége de Navarre. Il employait le jour aux devoirs de son état, et la nuit à l'étude. Il acquit assez de connaissances pour aspirer au degré de maître-ès-arts. Il prit pour sujet de sa thèse, que « tout ce qu'Aristote avait enseigné n'était que faussetés et chi-

» mères : » Assertion ridicule et plus extravagante dans sa généralité que toutes les erreurs qui se trouvent dans les écrits d'Aristote. L'université intenta contre Ramus un procès, et l'accusa d'énerver la philosophie, en décréditant le philosophe grec. L'affaire fut portée au grand conseil, qui lui défendit d'enseigner. L'arrêt fut rendu en 1543, et peu s'en fallut qu'on ne l'envoyât aux galères. Il fut bafoué, joué sur les trétaux, et il souffrit tout sans murmurer. Cependant Ramus profita l'année d'après de l'occasion de la peste qui ravageait Paris, pour recommencer ses leçons. Les colléges étaient fermés; les écoliers allèrent l'entendre par désœuvrement. La faculté de théologie présenta requête au parlement pour l'exclure du collége de Presles; mais le parlement le maintint dans son emploi. Les chaires d'éloquence et de philosophie ayant vaqué au Collége royal (collége de France), Ramus les obtint en 1551, par la protection du cardinal de Lorraine. Il professa tranquillement dans cette nouvelle place, et composa une *Grammaire* pour les langues latine et française. On prononçait alors en latin le *Q*, comme le *K*, de façon qu'on disait *Kiskis*, *Kankan*, pour *Quisquis*, *Quanquam* : il eut bien des obstacles à surmonter pour réformer cette prononciation. « La lettre *Q*, disait un mauvais » plaisant à ce sujet, fait plus de *Kankan* » que toutes les autres lettres ensemble. » Ramus était protestant, et l'était jusqu'au fanatisme. Après l'enregistrement de l'édit qui permettait le libre exercice de la religion, il brisa les images du collége de Presles, disant qu'il *n'avait pas besoin d'auditeurs sourds et muets* : action contraire à l'ordre public et aux droits de la religion établie. Il déclama contre le discours de l'université opposante à l'enregistrement de l'édit, et désavoua le recteur. Tous ces excès le rendirent odieux. La guerre civile l'obligea de quitter Paris; l'université le destitua et déclara sa place vacante. Le roi lui donna un asile à Fontainebleau; tandis qu'il s'y tenait, les catholiques pillaient sa bibliothèque à Paris, et dévastaient son collége. Ils le poursuivirent dans son asile, où il ne cessait d'intriguer en faveur de sa secte. Il fut obligé de se sauver, et ne fut rétabli dans sa charge de principal du collége de Presles et dans sa chaire, qu'après la mort du duc de Guise, en 1563. Ayant pris ouvertement les armes contre l'état, il se trouva en 1567 à la bataille de St.-Denys, où il manqua périr. Cependant à la paix il fut encore rétabli dans ses fonctions. Il s'absenta pendant quelque temps pour aller visiter les universités d'Allemagne, et ses honoraires lui furent continués. Il avait demandé la chaire de théologie de Genève; Théodore de Bèze écrivit contre lui, et l'empêcha de l'obtenir. Ramus, d'un esprit toujours inquiet et tracassier, aussi mécontent des protestans que des catholiques, avait projeté une réforme dans le calvinisme. De retour à Paris, en 1571, il fut compris dans le massacre de la St.-Barthélemi en 1572. (Il s'était caché dans une cave; un de ses ennemis l'y découvrit au bout de deux jours. Ramus lui demande la vie; l'autre consent à la lui vendre, et après lui avoir pris son argent, il le livre à ses satellites, qui l'égorgèrent et le jetèrent par les fenêtres.) Les écoliers de l'université répandirent ses entrailles dans les rues, traînèrent son cadavre jusqu'à la place Maubert en le frappant de verges, et le jetèrent dans la rivière. Il était âgé de 69 ans. Ramus ne s'était point marié. On a de lui : 1° trois livres d'*arithmétique*, Paris, 1555, in-4, et vingt-sept de *géométrie*, fort au dessous de sa réputation; 2° un traité *De militia Cæsaris*, ibid., 1559, in-8; 3° un autre *De moribus veterum Gallorum*, 1559 et 1562, in-8; 4° *Grammaire grecque*, 1560, in-8, traduit en français, par Michel de Castelnau; 5° *Grammaire latine*, 1558, 1559 et 1564, in-8; 6° *Grammaire française*, 1571, in-8, et un grand nombre d'autres ouvrages dont on trouvera les titres dans les *Mémoires* de Nicéron, t. 13 et 20. *Voyez* Ossat (d'). (Theophr. Banosius, Th. Freig, Nicol. Nancel et Fred. Lenz, ont écrit la *Vie* de Ramus.)

RAMUS (Jean), littérateur et jurisconsulte, né à Tergoes en Zélande, en

1535, enseigna la rhétorique et la langue grecque à Vienne en Autriche, le droit à Louvain et à Douai, et mourut le 25 novembre 1578 à Dôle en Franche Comté, où il était allé pour prendre possession d'une chaire de droit qu'on lui avait offerte. On a de lui : 1° une *Traduction* du grec en latin du *Bouclier d'Hercule*, poème attribué à Hésiode : cette traduction est insérée dans l'édition de ce poète, faite à Bâle ; 2° *Commentarii ad regulas juris utriusque*, Louvain, 1541, in-4, et quelques autres ouvrages de littérature et de jurisprudence. Ramus était éloquent et méthodique. En désapprouvant l'érection des nouveaux évêchés aux Pays-Bas, et en parlant avantageusement de la *Pacification de Gand*, il a fait naître des soupçons sur sa religion.

RAMUSIO ou Rannusio (Jean-Baptiste), historien, secrétaire du conseil des Dix de la république de Venise, sa patrie, né en 1485, mort à Padoue en 1557, à 72 ans, fut envoyé en France, en Suisse et à Rome, et montra beaucoup de prudence et de sagacité dans ces différentes missions. Il est auteur : 1° d'un traité *De Nili incremento* ; 2° d'un *Recueil de voyages maritimes*, Venise, imprimé par les Juntes en 3 vol. in-folio, enrichis de *préfaces*, de *dissertations* et de *notes*. Cette collection est en italien. Le 1er volume est de 1550, le 2e de 1559, et le 3e de 1566, à Venise. (Il avait laissé les matériaux d'un 4e volume ; mais ses notes ont péri dans l'incendie de l'imprimerie des Juntes en 1557. Les biographes prétendent que pour avoir un exemplaire bien complet du recueil de Ramusio, il faut choisir le 1er vol. de l'édition de 1563, le 2e de 1583 et le 3e de 1565, en ajoutant à ce dernier un supplément de trois pièces, qui sont de l'édit. de 1606. La plus grande partie des morceaux qui composent les premiers volumes, ont été traduits en français, et forment le *Recueil* de J. Temporal, intitulé : *Description de l'Afrique*, etc., Lyon, 1556, 2 vol. in-fol.)

RANCÉ (Dom Armand-Jean le Bouthillier de), né à Paris en 1626, était neveu de Claude le Bouthillier de Chavigni, secrétaire d'état, et surintendant des finances. (La famille des Bouthillier tenait son nom de la charge d'échanson qu'elle avait exercée à la cour de Bretagne. (Rancé fit paraître, dès son enfance, de si heureuses dispositions pour les belles-lettres, que, dès l'âge de 12 à 13 ans, à l'aide de son précepteur, il publia une nouvelle édition des Poésies d'Anacréon, en grec, avec des notes, 1639, in-8. Il devint chanoine de Notre-Dame de Paris, et obtint plusieurs abbayes. Des belles-lettres il passa à la théologie, et prit ses degrés en Sorbonne avec la plus grande distinction. Il fut reçu docteur en 1654. Le cours de ses études fini, il entra dans le monde, et s'y livra à toutes ses passions, et surtout à celle de l'amour. On veut même qu'elle ait occasioné sa conversion. On dit que l'abbé de Rancé, au retour d'un voyage, allant voir sa maîtresse, dont il ignorait la mort, monta par un escalier dérobé, et qu'étant entré dans l'appartement, il trouva sa tête dans un plat : on l'avait séparée du corps, parce que le cercueil de plomb qu'on avait fait faire, était trop petit. *Voyez* les *Véritables motifs de la conversion de l'abbé de Rancé, par Daniel de la Roque*, Cologne, 1685, in-12. Ce récit est essentiellement faux : l'abbé de Rancé avait passé toute la nuit auprès de la malade (madame de Montbazon), et l'avait exhortée à remplir les devoirs de la religion. Elle mourut de la rougeole). D'autres prétendent que l'aversion de Rancé pour le monde fut causée par la mort ou par les disgrâces de quelques-uns de ses amis ; ou bien par le bonheur d'être sorti sans aucun mal de plusieurs grands périls : les balles d'un fusil, qui devaient naturellement le percer, donnèrent dans le fer de sa gibecière. (La mort du duc d'Orléans, son protecteur, et dont il était l'aumônier, lui causa un vif chagrin. Ce fut peu de temps après cette perte qu'il renonça au monde.) Du moment qu'il projeta son changement de vie, il ne parut plus à la cour. Retiré dans sa terre de Veret auprès de Tours, il consulta les évêques l'Aleth, de Pamiers et de Comminges. Leurs avis furent différens ; celui du dernier fut

qu'il embrassât l'état monastique. Le cloître ne lui plaisait point alors; mais après de mûres réflexions il se détermina à y entrer. Il vendit sa terre de Veret 300,000 livres, pour les donner à l'Hôtel-Dieu de Paris, et ne conserva de tous ses bénéfices que le prieuré de Boulogne, de l'ordre de Grammont, et son abbaye de la Trappe, de l'ordre de Cîteaux. Les religieux de ce monastère n'y vivaient pas selon leur règle primitive. L'abbé de Rancé, tout rempli de ses projets de retraite, demande au roi et obtient un brevet pour pouvoir y établir la réforme. Il prend ensuite l'habit régulier dans l'abbaye de Perseigne, est admis au noviciat en 1663, et fait profession l'année d'après, âgé de trente-huit ans. La cour de Rome lui ayant accordé des expéditions pour rétablir la règle dans son abbaye, il prêcha si vivement ses religieux, que la plupart embrassèrent la nouvelle réforme. L'abbé de Rancé eût bien voulu faire dans tous les monastères de l'ordre de Cîteaux ce qu'il avait fait dans le sien; mais ses soins furent inutiles. N'ayant pu étendre sa réforme, il s'appliqua à lui faire jeter de profondes racines à la Trappe. Ce monastère reprit en effet une nouvelle vie. Continuellement consacrés au travail des mains, à la prière et aux pratiques les plus austères, les religieux retracèrent l'image des anciens solitaires de la Thébaïde. Le réformateur les priva des amusemens les plus permis. L'étude leur fut interdite; la lecture de l'Ecriture sainte et de quelques traités de morale, voilà toute la science qu'il disait leur convenir. Pour appuyer son idée, il publia son *Traité de la sainteté et des devoirs de l'état monastique* : ouvrage qui causa une dispute entre l'austère réformateur et le doux et savant Mabillon. (*voy*. l'article de celui-ci). Cette guerre ayant été calmée, il fallut qu'il en soutînt une autre avec les partisans d'Arnauld. Il écrivit sur la mort de cet homme fameux une lettre à l'abbé Nicaise, dans laquelle il s'exprimait de cette sorte : « Enfin, voilà M. Arnauld mort! après » avoir poussé sa carrière aussi loin qu'il » a pu, il a fallu qu'elle se soit terminée. » Quoi qu'on dise, voilà bien des ques» tions finies. Son érudition et son auto» rité étaient d'un grand poids pour le » parti. Heureux qui n'en a point d'autre » que celui de J. C.! » Ces quatre lignes produisirent vingt brochures contre lui, et les jansénistes ne lui pardonnèrent jamais. La part qu'il prit aux démêlés théologiques entre Bossuet et Fénélon, et qui se réduit à deux lettres très courtes adressées à l'évêque de Meaux, publiées contre le gré de celui qui les avait écrites, lui attirèrent des vers très piquans de la part du duc de Nevers (*voy. ce nom*). L'abbé de la Trappe, accablé d'infirmités, crut devoir se démettre de son abbaye. Le roi lui laissa le choix du sujet, et il nomma dom Zozime, qui mourut peu de temps après. Dom Gervaise, qui lui succéda, mit le trouble dans la maison de la Trappe. Il inspirait aux religieux un nouvel esprit, opposé à celui de l'ancien abbé, qui, ayant trouvé le moyen d'obtenir une démission, la fit remettre entre les mains du roi. Le nouvel abbé, surpris et irrité, courut à la cour noircir l'abbé de Rancé, l'accusa de jansénisme, de caprice, de hauteur; mais, malgré toutes ses manœuvres, dom Jacques de la Cour obtint sa place. La paix ayant été rendue à la Trappe, le pieux réformateur mourut tranquille, le 26 octobre 1700. Il expira couché sur la cendre et sur la paille, en présence de l'évêque de Séez et de toute sa communauté. L'abbé de Rancé possédait de grandes qualités, un zèle ardent, une piété éclairée, une facilité extrême à s'énoncer et à écrire. Son stile est noble, pur, élégant; mais il n'est pas assez précis. Il ne prend souvent que la fleur des sujets, et ne s'arrête pas à les approfondir. « Sans rien ôter à sa piété, dit un » écrivain très impartial, ni à ses vrais » talens, on peut dire que c'est le feu, » l'imagination, la facilité et l'élégance » qui dominent dans ses écrits, et que si » personne ne s'exprime avec plus de » grâce, et ne tourne une pensée en » plus de manières intéressantes, il ne » pense pas toujours aussi parfaitement » qu'il s'exprime, il ne médite pas assez

» les choses, et ne fait souvent qu'ef-» fleurer les matières. » Dans le temps qu'il était lié avec les jansénistes, il adopta plusieurs de leurs opinions sur parole, et avança des choses qui ne peuvent avoir été le résultat de son jugement propre. C'est ainsi qu'il attribuait aux décisions des casuistes les désordres de la plupart des pécheurs qui venaient se jeter entre ses bras : « Comme si les con-» sciences cautérisées, dit l'abbé Bérault, » qui allaient chercher leur dernier » remède à la Trappe, s'étaient fort oc-» cupés auparavant de la lecture des mo-» ralistes. » Il y a toute apparence que l'abbé s'en était peu occupé lui-même, ou du moins n'avait pas étudié leurs sentimens dans les sources (*voyez* BUZEMBAUM, ESCOBAR, PASCAL). L'ambition avait été sa grande passion avant son changement de vie; il tourna ce feu qui le dévorait du côté de Dieu; mais il ne put pas se détacher entièrement de ses anciens amis. Il dirigeait un grand nombre de personnes de qualité, et les lettres qu'il écrivait continuellement en réponse aux leurs occupèrent une partie de sa vie. Voltaire a dit « qu'il s'était dispensé, » comme législateur, de la loi qui force » ceux qui vivent dans le tombeau de la » Trappe d'ignorer ce qui se passe sur la » terre. » Mais on peut dire, pour l'excuser, que sa place l'obligeait à ces relations, et qu'il s'en servait souvent pour ramener les personnes du monde dans la voie du salut. On ne peut cependant s'empêcher de reconnaître dans ses démarches les plus louables un air d'éclat et d'ostentation, que la sainteté chrétienne évite pour l'ordinaire avec tant de soin. On a de lui : 1° une *Traduction* française des *OEuvres* attribuées à saint Dorothée; 2° *Explication sur la règle de saint Benoît*, in-12; 3° *Abrégé des obligations des chrétiens*; 4° *Réflexions morales sur les quatre Evangiles*, 4 vol. in-12; et des *Conférences* sur le même sujet, aussi en 4 vol.; 5° *Instructions et maximes*, in-12; 6° *Conduite chrétienne*, composée par madame de Guise, in-12; 7° un grand nombre de *Lettres spirituelles*, en 2 volumes in-12; 8° plusieurs *Ecrits* au sujet des études monastiques; 9° *Relations de la vie et de la mort de quelques religieux de la Trappe*, en 4 vol. in-12, auxquels on en a ensuite ajouté 2; 10° les *Constitutions et les réglemens de l'abbaye de la Trappe*, 1701, 2 vol. in-12; 11° *De la sainteté des devoirs de l'état monastique*, 1683, 2 vol. in-4, avec des *Eclaircissemens* sur ce livre, 1685, in-4.... *Voyez* les *Vies* de l'abbé de Rancé, composées par Maupeou, par Marsollier, et par dom Le Nain, et le *Genuinus character Patris Armandi Joannis Rancœi*, par M. Inguimberti. On peut consulter aussi l'*Apologie de Rancé* par dom Gervaise, contre ce qu'en dit dom Vincent Thuillier dans son *Histoire* de la contestation excitée au sujet des études monastiques, au tome 1er des *OEuvres* posthumes des PP. Thierri Ruinart et Jean Mabillon. Il y a d'excellentes réflexions dans cette apologie, mais trop de hauteur et de vivacité. A ce que Marsollier écrit dans la *Vie* de Rancé, livre 4, pag. 44-60, édit. de Paris, 1703, in-4, pour le disculper du soupçon de jansénisme, et la Lettre écrite à l'abbé Nicaise, dont nous avons parlé, il faut ajouter deux *Lettres* à madame de Saint-Loup, publiées sur les originaux par le cardinal de Bissy, à la fin de sa Réponse aux jansénistes qui avaient attaqué son Mandement pastoral de l'an 1703. Rancé avait été favorable au parti, et avait contribué à répandre, avant sa conversion, les *Lettres provinciales*; mais dès qu'il connut la secte, il s'en détacha. Cependant quelques hommes sévères auraient voulu que, ayant connu l'erreur, il se fût appliqué à la démasquer, et que, non content de la repousser lui-même, il eût averti avec plus d'activité et d'éclat ceux qui pouvaient s'y être engagés à la faveur de son nom. « Sa réserve, dit un » historien très orthodoxe, ne plut à » aucun des partis, ou plutôt elle les » choqua l'un et l'autre, et les lui mit » presque également à dos. Tant la neu-» tralité en matière de foi, ne fût-elle » qu'apparente, fait de fâcheuses im-» pressions dans les esprits. Toujours

» elle répand sur les vertus même les » plus éclatantes des ombres que les » meilleurs apologistes ensuite ne réus- » sissent pas toujours à dissiper. » (Outre la *Vie de l'abbé de Rancé* par Marsollier, on en a 2 autres par Pierre Le Nain, et par Maupeou curé de Nonancourt.)

RANCHIN (Etienne), né vers 1500, mort en 1583 à Montpellier, où il professait le droit, se fit un nom parmi les jurisconsultes de son temps, par ses ouvrages sur la jurisprudence. Le principal est *Miscellanea decisionum juris*, traduit en français, à Genève, 1709, in-fol.

RANCHIN (Guillaume), parent du précédent, était avocat du roi à la cour des aides de Toulouse. On a de lui : *Révision du Concile de Trente*, Toulouse, in-8. Ce livre, imprimé en 1600, a inspiré des soupçons sur sa catholicité; plusieurs ont même assuré que Ranchin était réellement protestant. Il est certain que l'auteur a donné lieu à cette assertion, et que dans les prétendues nullités qu'il trouve dans ce concile œcuménique, il a emprunté le langage des novateurs de ce temps-là.—Il ne faut pas le confondre avec Henri RANCHIN, conseiller à la cour des comptes de Montpellier, de la même famille que les précédens, auteur d'une assez mauvaise *Traduction des Psaumes* en vers français, 1697, in-12. — Un autre RANCHIN, conseiller à la chambre de l'édit, et originaire de Montpellier, est connu par quelques *Poésies* écrites d'un stile faible, mais facile.

RANCONNET (Aimar de), fils d'un avocat de Bordeaux, se rendit très habile dans le droit romain, dans les mathématiques et dans les antiquités. Il devint conseiller au parlement de Bordeaux, et ensuite président à celui de Paris. Le président de Ranconnet écrivait bien en grec et en latin ; et, si l'on en croit Pithou, ce fut lui qui composa le *Dictionnaire* qui porte le nom de *Charles Etienne.* Pithou ajoute que le cardinal de Lorraine ayant fait assembler le parlement de Paris pour avoir son avis sur la punition des hérétiques, Ranconnet y porta les *OEuvres* de Sulpice-Sévère, et y lut l'endroit où il est parlé de Priscillien dans la *Vie* de saint Martin de Tours. L'application n'était pas juste : si les priscillianistes avaient porté, comme les protestans, le fer et le feu dans le sein de l'état, saint Martin en eût porté un jugement différent. Cette démarche ayant déplu au cardinal, qui connaissait mieux que lui les nouvelles sectes, Ranconnet fut renfermé à la Bastille, où il mourut de douleur en 1559, âgé de plus de 60 ans. Tous les maux à la fois l'avaient assailli et avaient rempli ses jours d'amertume : la misère le réduisit à être simple correcteur des Etienne; il vit mourir sa fille sur le fumier, exécuter son fils, et sa femme fut écrasée par le tonnerre. On a de lui le *Trésor de la langue française, tant ancienne que moderne*, qui servit beaucoup à Nicot et à Monet pour la composition de leurs Dictionnaires.

RANDAN. *Voyez* ROCHEFOUCAULD *et* FOIX.

RANDOLPH (Thomas), poète anglais, né en 1605 dans la province de Northampton, mort en 1671, est auteur de diverses *poésies* qui lui ont mérité la seconde ou troisième place sur le Parnasse britannique.

* RANDON (Charles-Joseph, comte de PULLY), lieutenant-général, né le 18 décembre 1751, mort à Paris le 30 avril 1832, dans la 82e année de son âge, était entré au service militaire au sortir du collége. Parvenu au grade de lieutenant-colonel du régiment de cavalerie de royal-cravate, il en devint colonel le 5 février 1792 ; il fut nommé le 19 septembre de la même année général de brigade, et le 8 mars 1793 général de division. Cet avancement rapide fut l'effet des circonstances et de ses talens. Chacun sait quel vide avaient laissé dans les rangs de l'armée les officiers supérieurs qui refusèrent de se soumettre aux changemens politiques de la révolution. Nous dirons toutefois que le général Randon se montra digne de son élévation. Sous les ordres du général Beurnonville, il fit la campagne de 1792 et contribua puissamment à l'occupation des hauteurs de Waren : le 15 décembre de la même année,

il s'empara avec 1200 hommes de la montagne de Ham qui était hérissée de canons, et défendue par 3000 Autrichiens; l'année suivante il eut le commandement du corps des Vosges, et continua à se distinguer parmi les plus braves officiers de l'armée. Après le 18 brumaire il fut nommé commandant d'une division à l'armée d'Italie; ce fut lui qui franchit le Spulgen avec tant de hardiesse dans le mois de décembre 1800. L'année suivante il remplaça à Storo la division du général Rochambeau, et concourut à la prise de Saint-Alberto. Après l'armistice, il fut placé dans le Tyrol italien. Pendant la campagne de 1805, il se distingua surtout au passage du Tagliamonte à la tête d'une division de cuirassiers. En 1809 il prit part aux brillans succès de la campagne d'Autriche. Enfin dans le mois d'avril 1813, il eut le commandement du premier régiment des gardes d'honneur. Telle est la vie militaire du général Randon. Mis à la retraite à l'époque du licenciement général, en 1815, il a été replacé en disponibilité après la révolution de 1830; mais il a été compris dans l'ordonnance du 5 avril 1832 qui donne la retraite aux lieutenans-généraux âgés de plus de 65 ans. Buonaparte avait accordé en 1809 à ce général le titre de comte d'empire, et Louis XVIII l'avait fait en 1814 grand officier de la légion-d'honneur.

*RANGONE-MACHIAVEL (Jean-Baptiste, marquis DE), ministre d'état italien, né à Modène en décembre 1715, entra dès l'âge de 12 ans dans les gardes-du-corps du duc de Modène, et se signala en 1731 dans la campagne contre les Turcs en Hongrie. Il fit ensuite la guerre de Sept ans comme colonel de la garde, et donna les plus grandes preuves de courage le 11 août 1744 à la surprise de Vellétri. La terreur s'était emparée des troupes : il les rallia, attaqua le détachement autrichien qui s'amusait à piller, le défit complètement, et sauva par-là l'armée et le duc François III. Ce prince, en reconnaissance de ses services, le nomma quelques années après conseiller intime d'état, ministre des eaux, ponts-et-chaussées, et enfin grand-veneur. Rangone mourut à Florence le 17 octobre 1793. Il cultivait la poésie italienne, et a laissé un poème burlesque et quelques pièces légères, qui n'ont point été imprimées.

RANNEQUIN SUALEM, ou mieux SWALM RENKIN (N.), célèbre machiniste, né à Liége en 1644 et non en 1648, s'est immortalisé par la fameuse machine de Marly. (Il était fils d'un charpentier, et suivit lui-même cette profession pendant plusieurs années, et c'est presque par son seul génie qu'il se fit un nom.) Il s'agissait de donner de l'eau à Versailles, et pour cela il fallait la faire monter au sommet d'une montagne élevée de 502 pieds au dessus du lit de la rivière. C'est à quoi parvint Rannequin, par une machine composée de 14 roues, qui ont toutes pour objet de faire agir deux pompes qui forcent l'eau à se rendre sur une tour élevée au sommet de la montagne. Cette machine donne 5258 tonneaux d'eau en 24 heures. On dit qu'elle a coûté plus de 8,000,000. Elle avait été commencée en 1675, et elle commença à agir en 1682. L'abbé Delille l'a célébrée dans une épître poétique (*voy.* MARLY dans le *Dict. géog.*) Avant d'exécuter en grand cet ouvrage, il l'avait exécuté en petit au château de Modave dans le pays de Liége, où l'on en aperçoit encore des traces. Ce château appartenait à M. de Ville, gentilhomme liégeois. On a gravé le portrait de ce seigneur, avec une inscription qui lui attribue l'invention de la machine de Marly; mais on sait, à n'en point douter, qu'il n'en fut que l'entrepreneur, et qu'il se servit, pour l'exécuter, de Rannequin, dont il avait essayé les connaissances dans la mécanique à Modave. (La machine de Marly a été décrite avec le plus grand soin dans un *Mémoire* publié en 1801; on en voit un petit modèle au conservatoire des arts et métiers. Cette machine merveilleuse pour l'époque a été détruite depuis peu, et remplacée par une pompe à feu. Rannequin mourut en 1708.

RANS (Bertrand de), imposteur célèbre, était un ermite né dans la ville de Reims. Il vécut long-temps fort religieu-

sement dans la forêt de Parthenay, et dans celle de Glacon, près de Tournai. Las de sa solitude, il voulut se faire passer pour Baudouin Ier, empereur de Constantinople, comte de Flandre et de Hainaut. C'était environ 20 ans après la mort de ce prince, que le roi des Bulgares avait pris dans une bataille l'an 1205, et qu'il avait fait mourir en prison l'année suivante. Bertrand de Rans parut en Flandre pour jouer son personnage. Jeanne, fille aînée de l'empereur Baudouin, comtesse de Flandre et de Hainaut, ne voulant rien précipiter, envoya deux personnes de confiance en Grèce, et s'assura pleinement de la mort de l'empereur Baudouin. Cependant une bonne partie de la noblesse de Flandre reconnut l'imposteur pour son souverain, pour son comte, et pour l'empereur d'Orient. Jeanne fut obligée d'implorer le secours de Louis VIII, roi de France, contre cet usurpateur, qui fut pendu publiquement à Lille.

RANTZAW (Josias, comte de), maréchal de France, gouverneur de Dunkerque, lieutenant-général des armées du roi en Flandre, était de l'illustre maison de Rantzaw dans le duché de Holstein. Il porta les armes avec distinction dans l'armée suédoise, vint en 1635 en France avec Oxenstiern, chancelier de Suède, et fut retenu par le roi Louis XIII, qui le fit maréchal de camp, et colonel de deux régimens. Il alla servir l'an 1636 au siége de Dôle, où il perdit un œil d'un coup de mousquet; et il défendit vaillamment Saint-Jean-de-Lône en Bourgogne, contre le général Galas, qu'il obligea de lever le siége. (Rantzaw fit toutes les campagnes de Flandre et d'Allemagne sous le duc d'Orléans, et puis sous le duc d'Enghien (prince de Condé). En 1640, il servit à celui d'Arras, y perdit une jambe et fut estropié d'une main. L'année suivante, il se trouva au siége d'Aire, et fut fait prisonnier au combat d'Honnecourt en 1642. Sa valeur se signala encore au siége de Gravelines en 1645 : il fut fait gouverneur de Dunkerque, et reçut le bâton de maréchal de France le 16 juillet par la faveur du cardinal Mazarin. L'assurance qu'il avait donnée d'abjurer le luthéranisme contribua beaucoup à son élévation : il se fit catholique la même année. Il servit les années suivantes en Flandre, et fut arrêté le 26 février 1649, sous quelques soupçons qu'on eut de sa fidélité. Mais s'en étant justifié, il sortit de prison le 22 janvier 1650, et mourut d'hydropisie le 4 septembre suivant, sans laisser d'enfans. Sa valeur était admirable dans les grandes actions; mais elle dédaignait, pour ainsi dire, les petits périls, et il paraissait nonchalant dans les occasions ordinaires de la guerre. Il aimait le vin à l'excès, et cette passion déshonorante lui fit manquer quelques projets, et le livra à des emportemens qui auraient pu lui être funestes. On dit qu'à sa mort il n'avait plus qu'un œil, qu'une oreille, qu'un bras, qu'une jambe, qu'un de tout ce que les hommes ont double, par les ravages que la guerre avait faits sur son corps. Ce qui donna lieu de lui faire cette épitaphe :

Du corps du graud Rantzaw tu n'as qu'une des parts:
L'autre moitié resta dans les plaines de Mars.
Il dispersa partout ses membres et sa gloire.
Tout abattu qu'il fut, il demeura vainqueur;
Son sang fut en cent lieux le prix de sa victoire,
Et Mars ne lui laissa rein d'entier que le cœur.

On a publié, *Relation de ce qui s'est passé à la mort de Josias, comte de Rantzau*, Paris, 1620 un 4.

* RAON (Jean) habile sculpteur parisien, naquit en 1630, étudia d'abord dans sa patrie, et se perfectionna à Rome, où quelques ouvrages qu'il fit lui acquirent de la réputation. De retour à Paris, le roi le chargea de travailler pour les jardins de Versailles, où l'on voit encore quelques statues de cet artiste, qui décèlent du goût et du talent. Il mourut à Paris en 1707, âgé de 77 ans.

RAOUL Ier, duc de Normandie. *Voyez* Rollon.

RAOUL l'Ardent, prêtre du diocèse de Poitiers, ainsi surnommé à cause de la vivacité de son esprit et de l'ardeur de son zèle, suivit Guillaume IX, comte de Poitiers, à la croisade de 1101. On a de lui des *Homélies* latines, 1586, in-8; traduites en français, 1575, en 2 vol.

in-8. On croit qu'il mourut dans la Palestine.

RAOUL DE CAEN, surnom qu'il tient du lieu de sa naissance en Normandie, est célèbre par son *Histoire* ou *Gestes de Tancrède*, l'un des chefs de la première croisade, et auquel il s'était attaché. Il traite de supercherie et d'imposture la découverte de la sainte lance que Raimond d'Agiles, autre historien de cette croisade, tâche de faire passer pour un événement incontestable. (Cette histoire publiée par Martène dans le 3e vol. de ses *Anecdotes*, a reparu depuis dans la grande *Collection* de Muratori. M. Guizot l'a reproduite dans sa *Collection des mémoires relatifs à l'Histoire de France.*) Raoul mourut vers 1115.

RAOUX (Jean), peintre, né à Montpellier en 1677, mort à Paris en 1734, fut reçu à l'Académie en 1717. Boullongne lui donna les premières instructions de son art, et son séjour en Italie le perfectionna. Il trouva, à son retour en France, un Mécène dans le grand-prieur de Vendôme, qui le logea dans son palais du temple, où l'on voyait quelques ouvrages de ce maître. Raoux était bon coloriste ; il a peint avec succès le portrait, l'histoire, et souvent des morceaux de caprice.

RAPHAEL, de SANTI ou SANZIO, l'Homère de la peinture, né à Urbin l'an 1483, le jour du Vendredi saint, est, de tous les peintres, celui qui a réuni le plus de parties. Son père, peintre fort médiocre, l'occupa d'abord à peindre sur la faïence, et le mit ensuite chez le Pérugin. L'élève devint bientôt égal au maître; il puisa la beauté et les richesses de son art dans les chefs-d'œuvre des grands peintres. A Florence, il étudia les fameux cartons de Léonard de Vinci et de Michel-Ange, et à Rome il sut s'introduire dans la chapelle que Michel-Ange peignait. Cette étude lui fit quitter la manière qu'il tenait du Pérugin, pour ne plus prendre que celle de la belle nature. Le pape Jules II fit travailler Raphaël dans le Vatican, sur la recommandation de Bramante, célèbre architecte, et son parent. Son premier ouvrage pour le pape fut l'*École d'Athènes*. Sa réputation s'accrut par les autres morceaux qu'il peignit au Vatican, ou que ses disciples firent sur ses dessins. Enfin il se surpassa lui-même dans son tableau de la *Transfiguration*, qu'on regarde comme le chef-d'œuvre de ce peintre, j'ai presque dit de la peinture. On le voyait à Rome dans l'église de Saint-Pierre *in Montorio*. Ce grand artiste mourut en 1520, à 37 ans, le même jour qu'il était né, épuisé par la passion qu'il avait pour les femmes, et mal gouverné par les médecins, à qui il avait célé la cause de son mal. Un génie heureux, une imagination féconde, une composition simple, un beau choix, beaucoup de correction dans le dessin, de grâce et de noblesse dans les figures, de finesse dans les pensées, de naturel et d'expression dans les attitudes : tels sont les traits auxquels on peut reconnaître la plupart de ses ouvrages. Michel-Ange avait plus d'imagination et de génie que Raphaël, mais celui-ci avait plus de goût et d'esprit. Raphaël surpassait Michel-Ange en beauté, Michel-Ange surpassait Raphaël en énergie. Les productions de Michel-Ange ont un caractère fort, vaste et singulier; elles semblent comme jetées en fonte dans ce génie riche et inépuisable, qui n'avait pas besoin ou avait honte d'emprunter aucun secours étranger. Raphaël au contraire tirait parti de tous les matériaux qu'il employait; sa main y mettait de l'ordre et de la convenance. Les dessins de ce grand maître, qu'il faisait la plupart au crayon rouge, sont très recherchés pour la hardiesse de ses traits et les contours coulans de ses figures. On a beaucoup gravé d'après lui. On compte parmi ses disciples Jules Romain, Jean-François Penni, qu'il fit ses héritiers; Pellegrin de Modène, Perrin del Vaga, Polydore de Caravage, etc. On lui a fait cette épitaphe, attribuée au cardinal Bembo :

Hic situs est Raphaël, metuit quo sospite vinci
Magna parens rerum, quo moriente mori.

Le Musée royal compte encore treize tableaux de Raphaël. Ce fut à *Citta di Castello* que Raphaël peignit ses premiers

tableaux, dont on cite celui de *san Nicolo da Tolentino e gli Eremitani* : il l'exécuta à l'âge de dix-sept ans. Les loges et les salles du Vatican, entre autres celle de la *segnatura*, offrent de nombreux chefs-d'œuvre de ce peintre. Parmi les nombreuses *Madone* qui sortirent de son rare pinceau, on distingue la *Madona della seggiola* qu'on voit à la galerie de Florence. Le tableau de la *Transfiguration* avait été peint pour un couvent de Palerme ; le vaisseau qui le portait enfermé dans une caisse fit naufrage : tout périt, excepté la caisse, que les flots jetèrent sur la côte de Gênes sans que le tableau fût endommagé. Il fallut la médiation de Léon X pour que les Génois rendissent le tableau aux Palermitains, et cette restitution fut chèrement payée. Arrivé à sa destination, la vive sensation qu'il produisit lui fit donner le nom de *lo spasimo della Sicilia* (La merveille de la Sicile). Cet ouvrage unique passa en Espagne, d'où on le transporta à Paris en 1810. Il y resta jusqu'en 1814, qu'il fut restitué à l'Espagne avec d'autres tableaux de Raphaël, comme la *Vierge* dite *della Perla*. Raphaël a peint un grand nombre de tableaux sublimes dans l'espace de 20 ans).

RAPHAEL D'AREZZO ou DE REGGIO, mort en 1580, était fils d'un paysan qui l'occupait à garder des oies ; sa forte inclination pour la peinture l'entraîna à Rome, où il se mit sous la discipline de Frédéric Zuccharo. On fait cas de plusieurs morceaux de lui, qui sont dans le Vatican, à Sainte-Marie-Majeure, et dans plusieurs autres lieux de Rome.

RAPHELENGIUS ou RAVLENGHIEN (François,) savant orientaliste, né à Lanoy près de Lille en 1539, vint de bonne heure à Paris, où il apprit le grec et l'hébreu. Les guerres civiles l'obligèrent de passer en Angleterre, où il enseigna le grec à Cambridge. De retour dans les Pays-Bas, il épousa, en 1565, la fille du célèbre imprimeur Christophe Plantin. Il le servit pour la correction de ses livres, qu'il enrichissait de notes et de préfaces, et travailla surtout à la *Bible polyglotte* d'Anvers, imprimée en 1569-1572, par ordre de Philippe II, roi d'Espagne. Raphelengius alla s'établir, en 1585, à Leyde, où Plantin avait une imprimerie. Il y travailla avec son assiduité ordinaire, et mérita par son érudition d'être élu professeur en hébreu et en arabe dans l'université de cette ville. Ce savant mourut d'une maladie de langueur, causée par la perte de sa femme, en 1597, à 58 ans. Ses principaux ouvrages sont : 1° des *Observations* et des *Corrections* sur la Paraphrase chaldaïque; 2° une *Grammaire hébraïque*; 3° un *Lexicon arabe*, 1613, in-4 ; 4° un *Dictionnaire chaldaïque*, qu'on trouve dans l'*Apparat de la Polyglotte d'Anvers*, et d'autres ouvrages. — Un de ses fils, de même nom que lui, a aussi publié des *Notes* sur les tragédies de Sénèque ; 2° des *Eloges* en vers de 50 savans avec leurs portraits, Anvers, 1587, in-fol. Il était digne de son père par son érudition.

RAPICIUS, ou RAPICCIO. *Voyez* JOVIA.

RAPIN (Nicolas), littérateur, né vers 1540 à Fontenay-le-Comte en Poitou, fut vice-sénéchal de cette ville, et vint ensuite à Paris, où le roi Henri III lui donna la charge de grand-prevôt de la connétablie. Rapin, ne voulant point entrer dans la ligue des catholiques contre celle des protestans, fut chassé de Paris. Henri IV le rétablit dans sa charge. Il mourut à Poitiers en 1608 à 68 ans. Rapin a tenté de bannir la rime des vers français, et de les construire à la manière des Grecs et des Latins, sur la seule mesure des pieds ; mais cette singularité, contraire au génie de la langue, n'a point été autorisée. Ses *OEuvres latines* furent imprimées en 1610, in-4. Ce sont des épigrammes, des odes, des élégies, etc. Ses vers ont de l'élégance, et l'on en trouve une bonne partie dans le 3ᵉ tome des *Délices des poètes latins* de France. On estime particulièrement ses *épigrammes*, à cause de leur sel, et du tour aisé qu'il leur a donné. Parmi ses vers français, il y en a très peu qui méritent d'être cités. Rapin travailla à la *Satire Ménippée*, et quelques auteurs lui attribuent tous les vers de cette pièce ; d'autres disent qu'il fut aidé par

Passerat : on ne comprend pas comment des écrivains, se disant catholiques, s'amusèrent à ridiculiser et à calomnier la ligue catholique, sans montrer la moindre humeur contre la ligue huguenote, qui depuis long-temps portait le feu et le fer dans toute la France, et qui tendait ouvertement à renverser du même coup le trône et l'autel. (*Voyez* DUCHAT, LE FÈVRE Antoine, GILLOT, MONTGAILLARD, PITHOU.) Il ne faut donc pas être surpris si Rapin fut regardé par les catholiques comme un huguenot déguisé.

RAPIN (René), jésuite, né à Tours en 1621, mort à Paris en 1687, est célèbre par son talent pour la poésie latine. Il s'y était consacré de bonne heure, et il enseigna pendant neuf ans les belles-lettres avec un succès distingué. A un génie heureux, à un goût sûr, il joignait une probité exacte, un cœur droit, un caractère aimable et des mœurs douces. Parmi ses différentes poésies latines, on distingue le *Poème des Jardins*. C'est son chef-d'œuvre. « Il est digne du siècle » d'Auguste, dit l'abbé des Fontaines, » pour l'élégance et la pureté du langage, » pour l'esprit et les grâces qui y rè» gnent. L'agrément des descriptions y » fait disparaître la sécheresse des pré» ceptes, et l'imagination du poète sait » délasser le lecteur par des fables, qui, » quoique trop fréquentes, sont presque » toujours riantes et bien choisies. » Plusieurs critiques ont prétendu que le Père Rapin n'était que le père adoptif de cet ouvrage charmant, et qu'on le trouvait dans un ancien manuscrit lombard, qu'un prince de Naples conservait dans sa bibliothèque. Mais quels garans donne-t-on d'une anecdote aussi singulière ? des ouï-dire sans fondement, et qui sont démentis par la facilité qu'il y aurait de vérifier le fait s'il était vrai.... En 1782, M. Delille a donné un poème français sur les *jardins*, à l'occasion duquel il critique fortement celui du Père Rapin. Mais l'année suivante l'on vit paraître un *Parallèle raisonné entre les deux poèmes*, etc. On y fait voir que « le plan du » Père Rapin est grand, quoique simple ; » la marche en est aisée, quoiqu'on s'ar» rête un peu trop souvent pour cueillir » des fleurs ; heureux défaut ! Le stile » est élégant, les détails pleins de déli» catesse et de sensibilité ; enfin, les épi» sodes très heureux, quoiqu'un peu » trop fréquens. Le poème de M. l'abbé » Delille n'a aucun plan : tout y est dans » le désordre et la confusion, on est » inondé de préceptes froids et senten» cieux que rien n'égaie ; le cœur y est » d'une sécheresse qui l'attriste ; il n'y » règne point d'ensemble ; on n'y trouve » que deux épisodes bien faits et qui appar» tiennent au poète ; et par-dessus tout » cela, on voit, en lisant le Père Rapin » le premier, que M. Delille s'est ap» proprié les tournures les plus heu» reuses, les expressions les plus poéti» ques de son rival ; qu'il a imité les » plus beaux morceaux en les amaigris» sant par la fureur de créer un jargon » précieux, un stile maniéré qui ne soit » qu'à lui. » Cette critique est terminée par un dialogue en vers, intitulé *le Chou et le Navet*, dans lequel on trouve des vers fort heureux et des détails d'une gaieté piquante et naturelle. On ne fait pas moins de cas des églogues sacrées du Père Rapin que de son poème. Si celui-ci est digne des Géorgiques de Virgile, celles-là méritent un rang distingué auprès des Bucoliques. Quoique le Père Rapin fût bon poète, il n'était pas entêté de la poésie. Du Perrier et Santeuil parièrent un jour à qui ferait mieux des vers latins. Ménage n'ayant pas voulu être leur juge, ils convinrent de s'en rapporter au Père Rapin. Ils le trouvèrent qui sortait de l'église. Ce jésuite, après leur avoir reproché vivement leur vanité, leur dit que les vers ne valaient rien, rentra dans l'église d'où il sortait, et jeta dans le tronc l'argent qu'ils lui avaient consigné. On a encore du Père Rapin des *OEuvres diverses*, Amsterdam, 1709, 3 vol. in-12. On y trouve : 1° des *Réflexions* sur l'éloquence, sur la poésie, sur l'histoire et sur la philosophie ; 2° les *Comparaisons de Virgile et d'Homère, de Démosthènes et de Cicéron, de Platon et d'Aristote, de Thucydide et de Tite-Live* : celle-ci et la

pénultième sont moins estimées que les premières ; 3° plusieurs ouvrages de piété, entre autres *la Perfection du christianisme*, *l'Importance du salut*, *la Vie des prédestinés*, etc. On trouve dans ces *OEuvres* des réflexions judicieuses, des jugemens sains, des idées et des vues : le stile ne manque ni d'élégance, ni de précision ; mais on y souhaiterait plus de variété, plus de douceur, plus de grâce. Ces qualités se font surtout désirer dans les *Parallèles* des auteurs anciens. Le Père Rapin publiait alternativement des ouvrages de littérature et de piété ; cette variation fit dire à l'abbé de la Chambre, que *ce jésuite servait Dieu et le monde par semestre*. La meilleure édition de ses *Poésies latines* est celle de Cramoisy, en 3 vol. in-12, 1681. On y trouve des églogues, les 4 livres des *Jardins* et les *poésies diverses*. Les *Jardins* ont été traduits en français par Gazon d'Oursigné, Paris, 1772 : mais cette traduction prolixe et très infidèle est semée de termes indécens qui ne se trouvent pas dans le poète latin ; toujours fidèle aux bienséances de son état, jamais il ne chanta l'amour et ses transports, comme la traduction pourrait le faire soupçonner. On a donné une meilleure traduction avec le texte à côté, Paris, 1782, in-8 ; elle aurait cependant été plus exacte et plus complète si les traducteurs avaient eu sous les yeux la belle édition de l'original donnée par le Père Brotier avec des additions, des notes lumineuses, et la Dissertation du Père Rapin : *De disciplina hortensis culturæ*, Paris, 1780.

RAPIN-Thoyras (Paul de), historien, né à Castres en 1661, d'une ancienne famille originaire de Savoie, se fit recevoir avocat. La profession qu'il faisait du calvinisme étant un obstacle à son avancement dans la magistrature, il résolut de suivre le métier des armes ; mais sa famille n'y voulut point consentir. La révocation de l'édit de Nantes en 1685, et la mort de son père, arrivée deux mois auparavant, le déterminèrent à passer en Angleterre, où il arriva en 1686. Peu de temps après, il repassa en Hollande et entra dans une compagnie de cadets français, qui était à Utrecht. Il suivit le prince d'Orange, depuis Guillaume III, en Angleterre en 1688 ; et l'année suivante, milord Kingston lui donna l'enseigne colonelle de son régiment, avec lequel il alla en Irlande. Il fut ensuite lieutenant, puis capitaine dans le même régiment, et se trouva à plusieurs siéges et combats où il ne fut pas spectateur oisif. Rapin céda sa compagnie, en 1693, à l'un de ses frères, pour être gouverneur de mylord Portland. Il suivit ce jeune seigneur en Hollande, en France, en Allemagne, en Italie et ailleurs. Lorsqu'il eut fini l'éducation du duc de Portland, il se retira à La Haye, où il se livra tout entier à l'étude des fortifications et de l'histoire. Il se transporta en 1707, avec sa famille, à Wesel. Ce fut alors qu'il travailla à son *Histoire d'Angleterre*. L'ouvrage qu'il publia sous ce nom a eu un grand succès, et il le mérite à bien des égards ; mais il est rempli de faits faux ou hasardés. On voit d'ailleurs clairement que c'est en partie le chagrin, l'aigreur et la haine qui lui ont mis la plume à la main. Tout ce qui tient, de quelque manière que ce soit, à la religion catholique, est barbouillé de toutes les couleurs dont le fanatisme de secte a coutume de peindre l'antique mère des chrétiens. A ces défauts, fruit de la prévention ou de la passion, il en a ajouté d'autres. Il a avancé un grand nombre de faits sans les vérifier. Son stile est naturel, assez net, quelquefois brillant. Sa narration est vive : ses portraits ont du coloris et de la force, mais ils sont peu réfléchis. Cet historien mourut à Wesel en 1725. Ses ouvrages sont : 1° *Histoire d'Angleterre*, La Haye, 1724 et 1726, 9 vol. in-4 ; et réimprimé à Trévoux en 1728, en 10 aussi in-4 ; on ajouta à cette édition des *Extraits de Rymer*. On y joint ordinairement une continuation en 3 vol. in-4, par David Durand, et les remarques de Tindall en 2. (L'édition la meilleure et la plus complète est celle de Lefèvre de St.-Marc, La Haye (Paris), 1749, et ann. suiv., 16 vol. in-4. On en fit un *Abrégé* en 10 vol. in-12, La Haye,

1730; 2° Une bonne *Dissertation sur les Wighs et les Torys*, imprimée à La Haye, en 1717, in-8. Rapin-Thoyras était arrière-petit-fils de Philibert Rapin, maître-d'hôtel du prince de Condé, qui, ayant été envoyé au parlement de Toulouse pour y porter de la part du roi l'édit de pacification en 1558, y fut arrêté par ordre de cette cour, qui lui fit son procès en 3 jours, et le fit décapiter, le 13 avril de cette année, comme un des principaux auteurs de la conjuration de Toulouse, malgré l'amnistie que le roi lui avait accordée. (On trouve dans le *Dictionnaire* de Chaufepié des détails curieux sur Rapin, l'auteur de l'*Histoire d'Angleterre*).

RAPINE (Claude), célestin, né au diocèse d'Auxerre, et conventuel à Paris, fut envoyé en Italie pour réformer quelques monastères de son ordre. Le succès avec lequel il s'acquitta de cette commission le fit choisir par le chapitre général pour corriger les constitutions de son ordre, suivant les ordonnances des chapitres précédens. Ses principaux ouvrages sont : 1° *De studiis philosophiæ;* 2° *De studiis monachorum.* Le Père Mabillon en a fait usage dans son *Traité des études monastiques.* Ce pieux et savant religieux mourut en 1493.

* RAPP (Jean), général de cavalerie et pair de France, né à Colmar le 27 avril 1771, entra au service le 1er mai 1788, et mérita bientôt par sa valeur le grade d'aide-de-camp du général Desaix, avec lequel il fit les campagnes d'Allemagne et d'Egypte. Après la mort de ce général à Marengo, Buonaparte l'attacha à sa personne en la même qualité, et lui confia en 1802 la mission délicate de signifier aux Suisses l'intervention de la France dans leurs troubles civils. Rapp exécuta cet ordre avec beaucoup d'intelligence, et reçut même à cette occasion des remercîmens du sénat de Berne. Lors de la reprise des hostilités contre l'Autriche, il accompagna Buonaparte en Allemagne, et se signala à la bataille d'Austerlitz. Il y fit prisonnier de sa propre main le prince Repnin, et fut à cette occasion promu au grade de général de division. Il ne se distingua pas moins dans les campagnes de 1806, 1807, 1809 et 1812, et notamment au combat de Golymin, où il eut le bras gauche fracassé, à la bataille de la Moscowa et au combat de Malojaroslawitz, où il fut cité pour avoir donné des preuves d'une rare intrépidité et d'un courage à toute épreuve. Après les désastres de cette campagne il se jeta dans la place de Dantzick, où il fut bientôt bloqué par les Russes, et où il développa, pendant l'espace d'un an, toutes les ressources du génie et du courage ; enfin, obligé de capituler faute de vivres, et après avoir perdu par la maladie les deux tiers de la garnison, il fut conduit prisonnier à Kiow en Russie. La *relation* du siége de Dantzick a été publiée en 1820, in-8. Aussitôt que le général Rapp apprit la déchéance de Buonaparte, il envoya son adhésion aux actes du sénat ; et, à son retour en France, le roi l'accueillit avec distinction. Il lui confia même en mars 1815 le commandement du premier corps d'armée destiné à arrêter les progrès du prisonnier de l'île d'Elbe, qui, appuyé par la trahison, était parvenu à s'échapper, et venait reprendre possession d'un trône qu'il n'avait pas su conserver. Le général Rapp adhéra au nouveau gouvernement, et fut bien accueilli de son ancien chef, qui le nomma membre de la chambre des pairs, et lui donna bientôt après le commandement en chef de l'armée du Rhin. Après avoir soutenu quelques engagemens contre un ennemi bien supérieur en force, il se replia sous le canon de Strasbourg, et, après l'occupation de la capitale par les troupes des puissances coalisées, il envoya de nouveau sa soumission au roi, qui le continua dans son poste jusqu'au mois de septembre suivant, époque à laquelle l'armée fut licenciée. Il se retira alors dans l'Argovie, où il fit l'acquisition du château de Wildenstein. Cependant il revint à Paris en 1817, fut placé sur le cadre de disponibilité, et peu après obtint la pairie. Il est mort le 2 novembre 1821, dans sa terre de Rheinviller, située dans le grand-duché de Bade. Il passait pour un des

plus riches officiers généraux de France, et possédait une belle collection de tableaux précieux, statues, vases et gravures, qui ont été vendus après sa mort, et dont le catalogue a été imprimé en 1822. On a publié sous son nom des *Mémoires*, auxquels il n'a eu aucune part directe : *voyez* le *Dictionnaire des anonymes* de M. A.-A. Barbier, n° 13,647 ; ils paraissent avoir été rédigés par M. Bulos, d'après des *notes* du général Belliard et de quelques autres amis du général Rapp.

RASARIO (Jean-Baptiste), médecin, natif de Valdugia dans le Novarais, en 1517, enseigna avec réputation à Venise la rhétorique et la langue grecque pendant 22 ans. Il fut de l'académie *degli Affidati* de Padoue, et mourut d'une fièvre maligne en 1578, à Pavie, à 61 ans. Quoiqu'il eût passé toute sa vie dans le célibat, il ne fut jamais soupçonné d'avoir manqué aux bonnes mœurs. Naturellement généreux, il traitait les malades gratuitement et nourrissait les nécessiteux, comme s'il eût été leur père. On a de lui des *Traductions* latines de Pachymère, d'Ammonius, de Xénocrate ; des *commentaires* de Galien sur quelques livres d'Hippocrate, Saragosse, 1567, in-4 ; d'Oribase, 1557, in-8, publiés de nouveau à Leyde, 1735, in-4.

RASCHI. *Voyez* JARCHI.

RASCHID. *Voyez* ARON-RASCHID.

RASIS, RAZI, ou RHASÈS (Mohamed-Abou-Bekrse, fameux médecin arabe au 10ᵉ siècle, connu sous le nom d'*Almansor* ou *le Grand*. C'était le Galien des Arabes. Il opérait avec fermeté, et jugeait avec circonspection. Il ne cessa jamais de lire ou d'écrire jusqu'à un âge avancé, qu'il devint aveugle. Il fut tué peu de temps après, vers l'an 935. Ses *Traités sur les maladies des enfans* sont encore estimés. Rasis est le premier qui ait écrit sur la petite vérole, qui peut-être n'est pas beaucoup plus ancienne que lui. Il est certain que les Romains ne la connaissaient pas, et qu'il n'existe pas de nom latin pour la désigner. (*Voyez* CONDAMINE.) Robert Etienne donna, en 1548, en grec, le traité de ce médecin sur cette maladie funeste. On en a fait depuis à Londres une édition en arabe et en latin, 1767, in-8. Ses autres ouvrages se trouvent avec le *Trallien*, 1548, in-fol. Il tira son nom de *Rhases* ou *Arasi*, de la ville de Ray en Perse, célèbre par son académie : il y naquit vers l'an 860. Après s'être signalé par plusieurs guérisons, il eut la direction de divers hôpitaux, et la place de médecin du calife Moktader Billah.

* RASK (N.), savant philologue, mort à Copenhague dans le mois de novembre 1832, n'avait que 45 ans, lorsqu'il a été enlevé à la science qu'il cultivait avec tant de succès. Quoique jeune, il était compté depuis long-temps parmi les hommes les plus érudits de l'Europe. L'étude des langues, et surtout de celles de l'Asie, avait particulièrement fixé son attention. Il était professeur depuis plusieurs années à Copenhague, et ses cours étaient très-fréquentés. C'est dans l'intérêt de la science philologique qu'il entreprit en 1820 un voyage au Tibet et dans les Indes. A son retour d'Orient, cet habile et savant philologue publia des *Traités sur les langues* qu'on y parle. En 1819, il avait fait paraître à St.-Pétersbourg une *Grammaire de la langue sanscrite* ; ouvrage dans lequel il prétend, contre l'avis de beaucoup d'autres savans, que, si cette langue a du rapport avec les langues de l'Europe, ce rapport est très faible. Le professeur Rask a donné en outre un *Traité sur la langue islandaise*, ainsi qu'une *Edition de l'Edda* ou Recueil littéraire de l'Islandais Snogro, et une autre de l'*Edda* de Soemon, ou Recueil de poésies scandinaves.

* RASORI (Jean), médecin italien, né à Parme, en 1767, d'un pharmacien qui lui donna une éducation distinguée. Après avoir étudié la médecine, aux frais du duc de Parme, qui avait entendu parler de ses talens précoces, d'abord en Toscane, puis en Ecosse, et enfin à Paris, il revint dans sa patrie tout imbu des nouveaux principes démagogiques qu'il avait puisés en France. Il avait aussi embrassé en Angleterre la doctrine médicale de Brown, et il chercha à la propager avec autant d'ardeur qu'il mettait à ré-

pandre ses opinions révolutionnaires. Il publia donc une *traduction* italienne des ouvrages du médecin anglais avec des *notes* et une *préface* explicative. Rasori avait été aussi nommé professeur de pathologie à Pavie : il y enseigna sa doctrine. Sa traduction et ses leçons firent du bruit en Italie ; le professeur Vacca-Berlinghieri de Pise publia de judicieuses observations, par lesquelles il réfutait la doctrine Brownienne. Rasori, qui avait promis d'y répondre, se vit obligé de quitter sa place. Lorsque les Français entrèrent en Italie, en 1796, il se rendit à Milan, où il publia un journal politique qui avait pour titre : l'*Ami de la liberté*. Nommé ensuite secrétaire-général du ministère de l'intérieur, il eut pendant quelque temps le portefeuille ; mais il n'aspirait qu'à rentrer dans l'université de Pavie : il y retourna en 1797 ; mais les attaques violentes qu'il dirigea contre les médecins anciens et modernes, excitèrent des réclamations qui, réunies à quelques intrigues, lui enlevèrent encore sa chaire de clinique. Rasori revint à Milan, et proclama un nouveau système de médecine qui eut des partisans, même parmi les professeurs les plus distingués. Quand l'armée austro-russe reconquit le Milanais, Rasori se retira à Gênes où commandait Masséna. Cette ville ayant été atteinte du typhus, il donna ses soins aux soldats français et aux habitans avec un zèle et une activité qui méritèrent des éloges universels ; plus tard il publia l'histoire de cette maladie. Après la bataille de Marengo, il revint à Milan, obtint la place de *proto-medico*, premier médecin ou *archiâtre* du gouvernement, celle de médecin en chef de l'hôpital militaire et de professeur de clinique au grand hospice de *Santa-Corona* ; mais plus tard il fut destitué de tous ces emplois. Vers la fin de 1814, il fut arrêté comme un des membres de la conspiration des *Carbonari*, et renfermé dans la citadelle de Mantoue. Il ne recouvra sa liberté qu'au bout de deux ans. Il reprit ensuite l'exercice de sa profession, et mourut en 1824. La doctrine de Rasori a été exposée dans un journal intitulé *Annales de médecine* : elle reçut en Italie le nom de doctrine du *Contro-Stimolo*. Suivant Rasori, le plus grand nombre des maladies qui affligent l'espèce humaine dépendent d'une cause stimulante, et un bien petit nombre se rapportent à une cause débilitante. Ces causes qui produisent un état qu'on nomme *diathèse sthénique* ou *asthénique*, peuvent avoir plusieurs degrés d'intensité. Pour les combattre, il faut employer des moyens *contre-stimulans* dans le premier cas, et *stimulans* dans le second. Ainsi la matière médicale est divisée en deux classes, d'après ce système. La doctrine du docteur Broussais a beaucoup d'analogie avec celle de Rasori. Nous connaissons de lui les ouvrages suivans : *Lettera al dottore Rubini, etc.*, Pavie, 1793, in-8 ; *Proluzione letta assumendo la scuola di patologia*, Milan, in-8 ; *Rapporto sullo stato dell' universita di Pavia*, in-4 ; *Compendio della nuova dottrina medica di Brown, trad. dall' inglese*, 1795-1805, 2 vol. in-8 ; *Analisi del preteso genio d'Ippocrate*, Milan, 1709, in-8 ; *Zoonomia, ovvero leggi della vita organica dal prof. Darwing*, trad. de l'anglais, avec des *Notes*, ibid., 1803, 6 vol. in-8 ; *Storia della febre petecchiale di Genova*, ibid., 1803, in-8, souvent réimprimée, et traduite en français par le docteur Fontanelles, Paris, 1822, in-8, avec des *Notes*. Rasori a *traduit* de l'allemand en italien le *roman* de Mme Pikler, intitulé : *Agalocte*, les *Lettres sur la mimique* d'Engel, et quelques *Poésies* de Schiller et de Wieland.

* RASPE (Radolphe-Eric), savant antiquaire allemand, naquit à Hanovre en 1737, fit ses études à Goettingue et à Leipsick, et obtint la chaire d'archéologie à Cassel. Devenu ensuite inspecteur du cabinet des antiques et médailles, puis conseiller et 2e bibliothécaire, il fut chargé par le Landgrave de Hesse-Cassel d'aller en Italie faire aux frais du gouvernement des recherches relatives à l'histoire et aux antiquités. Un goût excessif pour la dépense lui fit dissiper les fonds qu'on avait mis à sa disposition et

aliéner une partie des richesses du cabinet confié à sa garde ; il fut obligé de fuir en Angleterre où il donna des leçons de théologie et d'histoire, et traduisit en anglais plusieurs ouvrages allemands. Sa conduite privée le fit mépriser : son nom même fut rayé de la liste des membres de la société royale de Londres. Raspe se retira en Irlande où il mourut en 1794. On a de lui : *OEuvres philosophiques latines et françaises de feu M. de Leibnitz, tirées de ses manuscrits, qui se conservent dans la bibliothèque royale à Hanovre*, *Amsterdam et Leipsick*, 1765, in-4 ; *Mémoire pour servir à la plus ancienne histoire de Hesse-Cassel*, 1774, in-8 ; *Voyage en Angleterre sous le rapport des manufactures, des arts, de l'industrie, etc.* Berlin, 1785 ; *An account of some german volcanos and their productions*, Londres, 1776 ; *Essai critique sur les peintures à l'huile* (en anglais), Londres, in-4, 1781 ; *A descriptive catalogue of a general collection of ancient and modern engraved gems cameos as well as intaglios, etc.*, Londres, 1791, 2 vol. in-4, avec 57 planches. Cette explication des empreintes faites par Tassie, a aussi été publiée en français sous le titre de : *Catalogue raisonné d'une collection générale de pierres gravées, antiques et modernes, tirées des plus beaux cabinets de l'Europe.* Cet ouvrage est rare et recherché.

RASPONI (Dona Felicie), dame italienne, célèbre par son savoir, d'une illustre famille, naquit à Ravenne en 1523. Elle apprit la langue latine, étudia la philosophie de Platon et celle d'Aristote, l'Ecriture, les saints Pères, et soutint des thèses latines avec les hommes les plus savans de son époque. Douée d'une beauté rare et comblée des biens de la fortune, elle ne voulut cependant jamais se marier, et refusa les partis les plus avantageux. Félicie était extrêmement pieuse, et, voulant fuir tous les appâts des grandeurs, elle se retira dans un couvent de bénédictines, dans le monastère de Saint-André. Elle y fit sa profession, y mena une vie exemplaire, et mourut en 1579, à l'âge de 56 ans. Elle a laissé : 1° *Della cognizione*, etc., ou *De la connaissance de Dieu*, *discours*, etc., Bologne, 1670 ; 2° *Dialogo dell' eccellenza*, etc., ou *Dialogue sur l'excellence de l'état monacal et de plusieurs de ses exercices*, Bologne, 1672.

* RAST DE MAUPAS (Jean-Louis), manufacturier et agronome, né en 1731 à La Voulte, petite ville du Vivarais, d'une famille ancienne et honorable, qui a produit plusieurs hommes distingués. Son père, habile médecin, vint se fixer à Lyon ; Jean-Baptiste-Antoine Rast, l'un de ses frères, suivit la même carrière, et se rendit célèbre dans l'enseignement et la pratique médicale. Jean-Louis Rast, qui est l'objet de cet article, embrassa la carrière du commerce, et voyagea beaucoup dans sa jeunesse, surtout en Italie. Naturellement porté aux sciences, il employait ses loisirs à étudier l'histoire naturelle et l'agriculture. De retour à Lyon, il partagea son temps entre le commerce et l'agronomie. Pendant le siége de cette ville en 1793, il eut le noble courage, quoiqu'il eût déjà perdu une partie da sa fortune par l'effet de la révolution, de compromettre ce qui lui restait, en garantissant par sa signature les bons de subsistances militaires des Lyonnais armés contre l'anarchie. Proscrit après la reddition de la ville, il erra d'asile en asile jusqu'au 9 thermidor, qu'il lui fut permis de rentrer dans sa patrie. Le suffrage de ses concitoyens le porta bientôt au conseil général de son département, ainsi qu'au conseil de commerce et manufactures de Lyon, réorganisé sous le nom de *chambre de commerce.* Il s'occupait en même temps des progrès de l'agriculture. Il a déposé dans les archives de la société de Lyon dont il était un des membres les plus distingués, plusieurs *mémoires* précieux sur les végétaux qu'il cultivait dans ses jardins et dans ses pépinières, que les savans voyageurs étrangers n'oubliaient jamais de visiter. En 1820 il reçut une des médailles d'honneur que le gouvernement décerna aux plus habiles agriculteurs français. Rast de Maupas est mort à Lyon le 27 mars 1821. M.

Grognier, secrétaire de la société d'agriculture de cette ville, a publié une *notice* sur sa vie et ses travaux, qui a été insérée dans le *Compte rendu* de cette société, 1821, in-8. Lyon doit au zèle de Rast l'établissement connu sous le nom de *condition des soies*, où par des procédés ingénieux on parvient à donner aux soies le degré convenable de dessiccation. Le commerce, avant cette invention, était sans garantie contre la cupidité des marchands de soie et l'infidélité d'une foule d'agens subalternes. Rast a publié en 1800, à ce sujet, une brochure intitulée *Observation de Rast-Maupas*, inventeur et auteur de la *Condition publique des soies à Lyon*, in-4. On lui doit encore un procédé propre à peindre et à dorer l'étoffe, à la manière des Chinois; l'invention d'une espèce de petit bateau qui ne peut ni chavirer, ni être chaviré; un moulin propre à écraser le raisin qu'on veut jeter dans la cuve, dont on trouve la description dans le *Compte rendu* de la société d'agriculture de 1819; et enfin l'invention d'une nouvelle greffe qui porte son nom, qu'on nomme *par scion*, c'est-à-dire qu'elle s'effectue avec de jeunes pousses boiseuses, telles que bourgeons, rameaux, racines, etc., qu'on sépare de leurs troncs pour les placer sur un autre, afin d'y vivre et d'y croître à ses dépens. M. Thouin, professeur de culture au muséum d'histoire naturelle de Paris, a décrit cette greffe dans un ouvrage relatif à la multiplication des végétaux.

RASTIGNAC. (*Voyez* CHAT ou CHAPT DE RASTIGNAC.) Ce nom illustre s'est trouvé avec mille autres dans le catalogue des victimes de la révolution de France. L'abbé Armand-Anne-Charles-Auguste-Antoine-Sicaire de Chapt de Rastignac, aussi respecté pour ses vertus que pour son profond savoir, constamment employé à la défense de la vérité et de la religion, fut massacré avec 160 tant évêques que prêtres, dans l'église des Carmes à Paris, le 2 septembre 1792. On trouve quelques détails sur cette exécution horrible dans le *Journ. hist. et litt.*, premier octobre 1792, pag. 217. Il était âgé de 76 ans. Il était né dans le Périgord en 1727; il fut docteur en Sorbonne, abbé de St.-Mesmin d'Orléans, prevôt de St.-Martin de Tours, grand archidiacre et grand-vicaire d'Arles. Député aux états-généraux en 1789, il siégea constamment au côté droit de cette assemblée, et composa sur les matières qui s'y agitaient plusieurs écrits qui font autant d'honneur à son érudition qu'à la sagesse de ses principes. Peu avant sa mort il avait publié la *Lettre synodale de Nicolas, patriarche de Constantinople*, traduite du grec, avec de savantes notes, ibid, 1er avril 1792, pag. 492. On a encore de lui: l'*Accord de la révélation et de la raison contre le divorce*, et un autre ouvrage *sur le divorce* en Pologne.

RATALLER (George), né d'une famille noble à Leuwarden, en 1528, fut fait conseiller au grand conseil de Malines, en 1575, et président du conseil d'Utrecht, en 1569. Il y mourut le 6 octobre 1581, avec la réputation d'un magistrat laborieux et intègre, et d'un savant littérateur. Nous avons de lui: 1° *Sophoclis tragœdiæ latino carmine redditæ*, Anvers, 1570, in-12, 2° *Euripidis tragœdiæ*, 1581, in-12, en vers latins; 3° *Hesiodi opera*, Francfort, 1546, en vers latins, etc.

RATBERT. *Voy.* PASCHASE RATBERT.

* RATER (Antoine), architecte, né à Lyon le 26 avril 1729, s'était déjà fait connaître par ses talens pour la construction, lorsque Soufflot, passant par cette ville, y dressa le plan d'un nouveau quai et de deux rues parallèles, depuis la place de la Comédie jusqu'au bastion de St.-Clair. Rater l'exécuta et fit bâtir plusieurs maisons remarquables par l'élégance de leur distribution. Ce quartier devint un des plus beaux de Lyon; mais il aurait été désert et sans débouché, si on n'y avait établi une grande route de communication avec la Bresse; Rater l'ouvrit, nivela le terrain en coupant des montagnes, et procura à sa ville natale une avenue très fréquentée. Il mourut le 4 août 1794 à Mirebel, près de Lyon, où il s'était retiré avant le siége.

RATHÈRE ou RATHIER, moine de l'abbaye de Lobbes, suivit en Italie Hilduin, qui avait été dépouillé de l'évêché de Liége; Rathère y obtint l'évêché de Vérone, dont il fut dépossédé quelque temps après. Il remonta sur son siége épiscopal; mais il en fut encore chassé par Manassès, archevêque de Milan, qui, contre toutes les lois, avait été ordonné évêque de Vérone. Saint Brunon, archevêque de Cologne, dont Rathère avait été précepteur, le fit nommer à l'évêché de Liége après la mort de Hilduin; mais il essuya le même sort qu'en Italie. S'étant élevé, peut-être avec trop de véhémence, contre les vices dominans, un parti puissant parvint à le faire déposer. Il repassa en Italie, et fut de nouveau rétabli par le crédit de l'empereur Othon sur le siége de Vérone: mais s'étant livré, comme à Liége, à toute l'ardeur de son zèle contre les désordres qui y régnaient, il en fut chassé une troisième fois; ce qui donna lieu à ce vers:

Veronæ præsul, sed ter Ratherius exul.

Il vint alors en France, y acheta des terres, et obtint les abbayes de Saint-Amand, d'Aumont et d'Alne. Selon plusieurs auteurs, il mourut à Alne, dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, l'an 974; et son corps fut transporté à Lobbes. On a de lui: 1° des *Apologies*, des *Ordonnances synodales*, des *Lettres* et des *Sermons*, qui se trouvent dans le tome 2e du *Spicilége* de dom Luc d'Achery; 2° six livres de Discours (*Præloquiorum*), dans le tome 9 de *l'Amplissima collectio* des PP. Martenne et Durand. Pierre et Jérôme Ballerini, frères, ont donné une édition des *OEuvres* de Rathère à Vérone, en 1765, in-fol.

RATHSAMHAUSEN (Casimir-Frédéric de), né à Strasbourg le 17 janvier 1698, dans le sein d'une famille noble, qui venait de rentrer au giron de l'Eglise, fit profession de l'ordre monastique de Saint-Benoît, le 24 avril 1718, dans la célèbre abbaye princière de Murbach. D'abord grand-prieur de Lure, puis élu coadjuteur de Murbach le 26 août 1737, il succéda le 26 juin 1756, dans la dignité abbatiale, au cardinal François-Armand de Rohan-Soubise. Son abbaye, transférée, en 1759, à Gebwiller, fut sécularisée et changée en chapitre équestral le 11 août 1764, par le pape Clément XIII. C'est particulièrement aux soins de ce vertueux prélat que l'église de Gebwiller, un des plus beaux édifices de l'Alsace, doit son existence; elle justifie aux yeux de tous les connaisseurs l'inscription placée au haut du frontispice: *Opus namque grande est: neque enim homini præparatur habitatio, sed Deo* (1 Par. 29).

RATKAI (George), historien, né en 1613 en Hongrie d'une famille noble, embrassa l'état ecclésiastique, et fut fait chanoine de l'église de Zagrab. Il y mérita la confiance du vice-roi de la Croatie, Jean Draskovits, qui l'engagea à écrire l'histoire de cette province, et lui en facilita le moyen par le libre accès qu'il lui donna aux archives. Les fruits de ses recherches sont consignés dans *Memoria regum et regnorum Dalmatiæ, Croatiæ, Slavoniæ, inchoata ab origine sua usque ad annum* 1652, Vienne, 1652, in-fol. ouvrage qui a fixé les suffrages de ses compatriotes et des savans.

RATRAMNE, moine de l'abbaye de Corbie en Picardie, florissait dans le 9e siècle. Il était contemporain d'Hincmar, contre lequel il publia deux *Livres sur la prédestination*, dans lesquels il montre que la doctrine de saint Augustin sur la grâce est la seule doctrine catholique. Ce qui doit s'entendre des assertions opposées aux erreurs des pélagiens, et point de diverses questions incidentes que l'Eglise, comme Célestin Ier et Innocent XII l'ont déclaré, n'a pas prétendu décider. On les trouve dans les *Vindiciæ prædestinationis* de Gilbert Mauguin, 1650, 2 vol. in-4. On a encore de lui plusieurs autres Traités: 1° *De l'enfantement de J. C.*, dans le *Spicilége* de D. d'Achéry; 2° *de l'Ame*; 3° un *Traité contre les Grecs*, en 4 livres, dans lequel il justifie les Latins: il se trouve dans le *Spicilége*; 4° un *Traité du corps et du sang de J. C., contre Paschase Ratbert*. Le docteur Boileau le publia en 1686, in-12, avec une traduction française et des notes. Le traducteur l'orna en même temps d'une préface dans

laquelle il démontre, contre les calvinistes, que le traité de Ratramne n'est nullement favorable à leurs opinions, comme ils le prétendent ordinairement. L'auteur de la *Perpétuité de la foi* a démontré également que cet ouvrage obscur est bien plus favorable aux catholiques qu'aux sacramentaires; mais Mabillon a porté cette preuve jusqu'à l'évidence dans la préface au 14e *Siècle des Bénédictins*. Ratramne entreprend d'y prouver deux choses : la première, que le corps et le sang de Jésus-Christ, qui sont reçus dans l'Eglise par la bouche des fidèles, sont des figures, si on les considère par l'apparence visible et extérieure du pain et du vin, quoiqu'ils soient véritablement le corps et le sang de J.C., par la puissance du Verbe divin; la deuxième, que le corps de J.C. dans l'Eucharistie est différent, non en soi et quant à la substance, mais quant à la manière d'être du corps de J.C. tel qu'il était sur la terre, et tel qu'il est dans le ciel, sans voile et sans figure. Le *Traité du corps et du sang de J.C.* fut imprimé en latin avec une *Défense*, en 1712, in-12. On trouve dans les *Ecrivains ecclésiastiques* d'Oudin, article RATRAMNE, une lettre curieuse de celui-ci sur les hommes qui ont une tête de chien. Il y a toute apparence que ces prétendus hommes étaient des singes; quoiqu'il soit possible que la partie inférieure du visage, devenue trop saillante, ait donné à quelques familles une espèce de physionomie canine, sans altérer essentiellement la figure de l'homme, ineffaçable dans ses grand traits, comme le remarque Buffon, la même sous tous les climats et l'influence de toutes les causes locales. Les monstruosités qu'elle essuie quelquefois ne sont qu'individuelles, et tiennent aux règles mêmes qui maintiennent l'uniformité générale.

* RATTE (Etienne-Hyacinthe de), mathématicien et astronome, né le 1er septembre 1722, à Montpellier, se livra de bonne heure à l'étude des sciences dans lesquelles il fit de si grands progrès, que l'académie de cette ville le nomma encore jeune, son secrétaire, et il en remplit les fonctions pendant plusieurs années. A l'âge de 37 ans, il se livra plus particulièrement à l'astronomie; la comète de 1759, prédite depuis longtemps, le décida pour cette science. Il observa différentes autres comètes, ainsi que le passage de Vénus, en 1761, et d'autres phénomènes célestes. Après la mort de son père, il se fit recevoir à la cour des aides dans la charge de conseiller. La révolution interrompit ses travaux jusqu'après le 9 thermidor 1794. Réuni ensuite avec d'autres savans, membres de l'ancienne société de sa ville natale, qui avaient pu échapper à la proscription, ils la rétablirent sous le nom de *Société des sciences et belles-lettres de Montpellier*, et Ratte en fut élu président. On doit à cette académie plusieurs volumes intéressans de ses *Mémoires*, publiés sous le tite de *Bulletins*. Lors du rétablissement des études en France, Ratte fut reçu dans plusieurs société savantes, ainsi qu'à l'Institut. Il obtint, en 1804, la décoration de la légion-d'honneur, et mourut le 15 août 1805, âgé de 83 ans. Il fournit au *Dictionnaire encyclopédique* les articles *Froid*, *Glace*, *Gelée*; il publia en outre deux volumes de l'*Histoire* et des *Mémoires* de l'académie de Montpellier. M. Flaugergues, son neveu, célèbre astronome de Viers, a recueilli les *Observations astronomiques* de Ratte.

* RAUCOURT (Françoise-Marie-Antoinette SAUCEROTTE, plus connue sous le nom de mademoiselle), actrice célèbre du Théâtre-Français, naquit en 1756 à Nancy d'un assez mauvais comédien, qui l'exerça dans l'art dramatique. Après avoir été applaudie en Espagne dès l'âge de 12 ans dans plusieurs rôles tragiques, elle alla en 1770 jouer sur le théâtre de Rouen où elle remplit le personnage d'*Euphémie*, dans *Gaston et Bayard* de Du Belloy; elle vint ensuite à Paris où elle prit des leçons de Brizard, et débuta à l'âge de 16 ans, le 23 septembre 1772, dans l'emploi des reines par le rôle de *Didon*. Son éclatante beauté, sa taille noble et gracieuse, ses heureuses dispositions lui obtinrent un succès d'enthousiasme. Elle s'est fait remarquer dans les rôles du haut tragique, comme dans celui de *Ro-*

dogune, de la pièce de ce nom, de Corneille; dans celui d'*Athalie*, de Racine; de *Sémiramis*, de Voltaire, etc. Son jeu était noble, et elle avait beaucoup d'ensemble, d'énergie et d'expression. Ces qualités étaient parfois ternies par une voix rauque, sombre et d'une modulation difficile. Mademoiselle Raucourt éprouva quelques désagrémens que lui suscita la jalousie : sifflée par le public qui l'avait encensée d'abord, et qui lui reprocha ensuite sans fondement la licence de ses mœurs et des travers odieux, elle quitta la scène en 1776, et parcourut plusieurs cours du Nord. La protection de la reine la fit rentrer en 1779 au Théâtre-Français où elle recouvra son ancienne faveur. Melle Raucourt, attachée à la famille royale dont elle avait reçu plusieurs bienfaits, se prononça contre la révolution : elle fut arrêtée comme *suspecte* en 1794; elle recouvra sa liberté au bout de quelques mois, après la journée du 9 thermidor. Elle forma alors une troupe des débris de l'ancien Théâtre Français, qui joua jusqu'en septembre 1797. Son théâtre fut considéré comme le rendez-vous des royalistes, et le directoire le fit fermer. Mademoiselle Raucourt rentra au Théâtre-Français l'année suivante (1798), et y demeura jusqu'en 1809, époque à laquelle elle passa à Naples, à la tête d'une troupe qui donna des représentations à Rome, Milan, Florence, Turin et autres villes de l'Italie. Elle revint à Paris, joua encore au Théâtre-Français, et mourut en 1815, âgée à peu près de 50 ans. Le curé de Saint-Roch ayant refusé à sa dépouille mortelle l'entrée de l'église, ce juste refus donna lieu à des scènes scandaleuses. (*Voyez* l'article MARDUEL.) En 1782, elle avait donné un drame intitulé *Henriette*, qui eut quelques représentations. — Son père, réduit à la plus extrême indigence, se jeta en 1790 par une fenêtre d'un septième étage. On ne saurait concilier cet acte de désespoir, auquel l'entraîna la misère, avec une lettre tendre et respectueuse de sa fille, qu'on trouva sur lui. Il y avait aussi dans sa poche un billet écrit de sa main, et conçu en ces termes : « Je prie qu'on n'inquiète personne; ma » mort est volontaire ; je ne puis sup- » porter mon horrible vie. Priez le Dieu » de miséricorde de me pardonner ; » et il n'y avait pas un mot pour sa fille.

* RAUCOURT (Louis-Marie), dernier abbé de Clairvaux, né à Reims le 10 juin 1743 d'un père qui avait été d'abord manufacturier, puis contrôleur des guerres, commença ses études dans l'université de sa ville natale. Un voyage qu'il fit à Clairvaux auprès d'un de ses oncles qui y était prieur, fixa sa vocation pour la vie religieuse. Pendant la durée de son noviciat, il fut envoyé à l'abbaye des Trois-Fontaines, puis à Paris, au collége des bernardins où il acheva ses études. De retour à Clairvaux, il y enseigna la théologie, devint procureur de l'abbaye en 1768, prieur en 1773, et coadjuteur de l'abbé en 1780. Raucourt était retourné à Paris pour y prendre ses grades en théologie, et il avait été reçu docteur en 1775. Après la mort de l'abbé Leblois, il fut désigné pour lui succéder. Son administration répondit aux espérances qu'on avait conçues de ses talens. Pour ne citer qu'un exemple de l'emploi qu'il faisait du superflu des revenus de l'abbaye, nous dirons qu'il acheta pour 500,000 fr. la belle bibliothèque du président Bouhier de Dijon, que la révolution ne permit pas de mettre en place, et qui forme maintenant la bibliothèque publique de Troyes. L'abbé Raucourt avait aussi conçu le projet d'élever un monument à St. Bernard : la statue de la charité était déjà arrivée à Clairvaux, les marbres de Carare étaient en route ; mais nos troubles politiques empêchèrent l'érection de ce monument. On dit que l'abbé Raucourt se laissa pendant quelque temps séduire par des idées d'innovation, et qu'il introduisit dans son abbaye des changemens, tant pour le costume des religieux que pour la discipline de la maison. A l'époque de la révolution, l'abbaye de Clairvaux fut envahie ; son mobilier, son trésor, tout fut enlevé, excepté quelques reliques trouvées par l'abbé Raucourt. Obligé de quitter cette demeure, il se retira à une lieue de là, au petit village de Juvancourt où il resta

jusqu'en 1804, oublié du monde, mais respecté des habitans qui lui en donnèrent des preuves non équivoques pendant la terreur. Il se fixa ensuite à Bar-sur-Aube où il est mort le 6 avril 1824. *L'Ami de la religion* lui a consacré un intéressant *article*, tome 61, pag. 78.

RAUFFING (Elisabeth de), veuve d'un gouverneur d'Arches, nommé du Bois, s'étant retirée avec ses trois filles en Lorraine où elle était née, y fut l'objet de l'édification publique, et devint l'institutrice des religieuses de *Notre-Dame du Refuge*. Dans l'immense variété des ordres et des congrégations établis pour assortir les moyens du salut à tous les caractères et à toutes les dispositions, on avait oublié jusque-là, comme perdues sans ressources, les femmes qui avaient trahi l'honneur le plus irréparable de leur sexe. La pieuse dame s'occupa de cet objet, établit un institut que le pape Urbain VIII approuva le 20 mars 1654. Jean de Porcelet, évêque de Toul; Erric de Lorraine, évêque de Verdun; le cardinal de Bérulle, et à leur exemple quantité d'ecclésiastiques et de laïques distingués, s'employèrent vivement pour consommer et cimenter cet établissement. Dès l'année 1627, le duc de Lorraine, Charles IV, donna ses lettres-patentes pour le refuge de Nancy. Deux ans après, le cardinal Nicolas-François, de Lorraine, évêque de Toul, dont Nancy dépendait, établit cette maison en forme de monastère, lui donna la règle de saint Augustin, et fit dresser les constitutions, qui, approuvées d'abord par Urbain VIII, furent confirmées dans la suite par Alexandre VII. La fondatrice fut appelée en différentes villes de France pour y établir des maisons de son institut. De retour à sa maison de Nancy, et épuisée d'austérités, plus encore que de travaux, elle y mourut en odeur de sainteté.

RAULENGHIEN. *Voyez* RAPHELEN.

RAULIN (Jean), prédicateur, naquit à Toulouse en 1443. Après avoir pris ses degrés dans l'université de Paris, il prêcha dans cette capitale avec beaucoup de succès. Il était entré dans l'ordre de Cluny en 1497, et il mourut à Paris en 1514, à 71 ans. En 1541, on recueillit ses *Sermons*, in-8. Il se rendit autant recommandable par sa régularité que par les ouvrages ascétiques qu'il donna au public. On a encore de lui des *Lettres*, Paris, 1521, in-4, peu communes. Ses ouvrages furent recueillis à Anvers, 1612, en 6 vol. in-4. (La Fontaine a emprunté à Raulin le sujet de la fable des *Animaux malades de la peste*. Rabelais l'a mis aussi à contribution (*Voyez* les chap. 9 et 27 de son *Pantagruel*.)

RAULIN (Jean-Facond), Espagnol de nation, a donné, dans le cours du 18e siècle, *Histoire ecclésiastique du Malabar*, imprimée à Rome, in-4. Elle est pleine de particularités qui semblent n'avoir d'existence que dans l'imagination de l'auteur.

* RAULIN (Joseph), médecin ordinaire du roi, censeur royal, etc., naquit à Aiguotinte, près d'Auch, en 1708. Il exerça d'abord son art à Nérac. Son mérite y fut méconnu, et il eut peu de succès. Le président de Montesquiou, qui le connaissait, l'engagea à venir se fixer à Paris. Raulin y arriva en 1755, et y fut bientôt autant recherché qu'il avait été négligé en Gascogne. Cependant il était plus habile pour la théorie que pour la pratique; il se consacra à la première, il fut appelé à presque toutes les consultations, et se vit entouré de la considération publique et des biens de la fortune. Le roi le nomma son médecin ordinaire, et peu de temps après il obtint l'emploi de censeur royal. Le gouvernement le chargea de composer plusieurs *Traités* sur *la manière d'élever les enfans*, sur *les accouchemens*, sur *les maladies des femmes en couche*, etc. Raulin fut membre des académies de Bordeaux, de Rouen, des Arcades de Rome, etc. Il mourut à Paris le 12 avril 1784, âgé de 76 ans. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Traité des maladies occasionées par les promptes variations de l'air*, 1752, in-12; 2° *Traité des maladies occasionées par les excès de chaleur, de froid, d'humidité et autres intempéries de l'air*, Paris, 1756, in-12;

3° *Traité des affections vaporeuses du sexe*, ibid., 1759, in-12; 4° *De la conservation des enfans*, ou *des Moyens de les fortifier, de les préserver et guérir des maladies*, ibid., 1768, 2 vol. in-12; 5° *Traité des maladies des femmes en couche*, ibid., 1771, in-12; 6° *Instructions succinctes sur les accouchemens*, 1769, in-12; 7° *Parallèle des eaux minérales de France avec celles d'Allemagne*, ibid. 1777, in-12; 8° *Analyse des eaux minérales de Provins*; 9° *Examen de l'huile regardée comme engrais*, ib., 1775, in-12; 10° *Traité de la phthisie pulmonaire*, 1784, in-8. Cet ouvrage, le dernier que l'auteur écrivit, est un des plus importans qu'il ait faits.

* RAUTENSTRAUCH (Etienne de), bénédictin allemand, et abbé de Braunau, vivait vers le milieu du siècle dernier. Il était savant en théologie, et avait professé cette science pendant plusieurs années dans son monastère. On sait que vers ce temps une nouvelle doctrine, qui rabaissait l'autorité spirituelle pour relever celle des princes, s'introduisait en Allemagne. Dom Rautenstrauch en avait adopté les principes et les enseignait dans ses leçons. Le consistoire archiépiscopal de Prague en ayant été instruit, Rautenstrauch fut mandé pour y rendre compte de ses opinions. Elles parurent au moins suspectes, et il fut privé de sa chaire; mais ses sentimens s'accordaient avec ceux des théologiens qui avaient du crédit à la cour. Dom Rautenstrauch envoya à Rieger, l'un d'eux, son *Traité du pouvoir du pape*, les *Thèses* qu'on avait improuvées à Prague, et ses *Défenses*. Rieger les communiqua à Stock, président de la faculté de théologie de Vienne, et membre du conseil des études (*voyez* STOCK), qui le fit nommer président des études à Prague même où il avait été condamné. Le triomphe de Rautenstrauch ne se borna point à ce premier succès. En 1774, l'impératrice, abusée sur son compte, le rappela à Vienne et lui donna la place de Stock, qui était mort. Il se trouva ainsi président de la faculté de théologie de Vienne, et investi de tous les pouvoirs nécessaires pour faire prévaloir les nouvelles idées. Il dressa un *Plan de théologie* dans ce sens. En vain le cardinal Migazzi, archevêque de Vienne, d'autres prélats, le pape lui-même, auquel ce plan avait été déféré, firent des représentations au gouvernement impérial. Non seulement le plan, mais encore une *Introduction à la théologie*, dressée d'après les mêmes principes par Ferdinand Stoger, professeur d'histoire ecclésiastique, furent approuvés par le tribunal des études. On n'employa plus que des professeurs imbus des opinions nouvelles; chaque jour la manie d'innover devenait plus hardie. Pehem, l'un de ces professeurs, osa proposer de se servir de la langue vulgaire dans la célébration des offices et dans l'administration des sacremens. Rautenstrauch fit soutenir à Vienne une *Thèse* où l'on prenait contre le pape le parti de l'Eglise d'Utrecht, et où l'on permettait une usure modérée. En 1785, il entreprit un voyage en Hongrie pour y propager ces réformes; mais il mourut à Erlau le 30 septembre de la même année. Il avait publié en 1771 des *Prolégomènes sur le droit ecclésiastique universel*, et *sur le droit ecclésiastique d'Allemagne*.

RAUWOLF (Léonard), surnommé *Dasylicus*, médecin, natif d'Augsbourg, avait pour la botanique une forte passion, qui fit qu'il se rendit en Syrie en 1573. Il parcourut la Judée, l'Arabie, la Babylonie, l'Assyrie, l'Arménie, etc.; amassa un grand nombre de plantes et de curiosités naturelles, et fit des observations sur les mœurs des peuples de ces contrées. Il revint dans sa patrie en 1576; mais les troubles qui l'agitaient l'obligèrent de se retirer en 1588 à Lintz, où il mourut en 1606 avec le titre de médecin des archiducs d'Autriche. Il publia la *Relation* de son voyage en allemand, Francfort, 1582, in-4. Nicolas Staphrost l'a traduit en anglais, Londres, 1693. Le *Catalogue* des plantes que Rauwolf a observées au Levant, a été donné en latin par Jean-Frédéric Gronovius, sous le titre de *Flora orientalis*, Leyde, 1755, in-8. On voit encore dans la bibliothèque de Leyde les

plantes sèches que Rauwolf a rapportées en Europe.

RAVAILLAC (François), le meurtrier d'Henri IV, fils d'un praticien d'Angoulême, né en 1578 ou 1579, conçut l'exécrable dessein d'assassiner Henri IV, et il l'exécuta le 14 mai 1610. Ce monstre avait été d'abord valet de chambre d'un conseiller, puis praticien, ensuite maître d'école. Il fut mis en prison pour dettes, à Angoulême; et lorsqu'il recouvra la liberté, il protesta qu'il avait eu d'étranges visions dans sa prison. Dans un de ses nombreux voyages à Paris, il prit l'habit de frère convers chez les feuillans; mais il en fut chassé comme *visionnaire*. De retour à Angoulême, il entendit dire, chez un certain Belliard, que le pape avait menacé d'excommunier le roi, et que Henri IV avait répondu que si le pape l'excommuniait il le déposerait. Dès lors Ravaillac conçut le projet d'assassiner le roi. Cependant, étant revenu à Paris, il se rendit au Louvre chez la duchesse d'Angoulême, pour qu'on le présentât au roi, afin, disait-il, de le prier de forcer les protestans d'embrasser la religion catholique; « car sans cela il » avait l'intention de le tuer. » Cette assertion est consignée dans son procès, et l'on s'étonne qu'on n'ait point arrêté un fanatique qui témoignait de telles intentions. Il retourna encore dans son pays, y resta quelques mois, et avant de se rendre à Paris pour la dernière fois, il communia, fit dire une messe; quinze jours après être arrivé à Paris, il vola un couteau dans une hôtellerie, en aiguisa la pointe avec une pierre, et le jour suivant, se trouvant rue de la Ferronnerie, au moment où un embarras de charrettes avait arrêté le carrosse du roi dans cette rue, Ravaillac monte sur une des roues de derrière, et avançant le corps dans le carrosse au moment que ce prince était tourné vers le duc d'Epernon assis à son côté, pour lui parler à l'oreille, il lui donne dans la poitrine deux coups de poignard. Le monstre eût pu se sauver sans être reconnu; mais étant demeuré à la même place, tenant à la main le couteau encore dégouttant de sang, le duc d'Epernon le fit arrêter. Son procès ayant été dressé, il fut tiré à quatre chevaux et écartelé à la place de Grève, le 27 mai 1610, âgé d'environ 32 ans, après avoir constamment persisté à dire dans tous ses interrogatoires, qu'*il n'avait point de complices*. Les deux docteurs de Sorbonne qui l'assistèrent à la mort, Filesac et Gamache, ne purent rien arracher de lui, peut-être parce qu'il n'avait rien à dire. On n'entrera point dans des détails et dans un amas de circonstances que personne n'ignore, sur le caractère des personnes auxquelles on a attribué ce détestable parricide; on dira seulement qu'il est très difficile de décider si, parmi ces personnes, il y en eût quelqu'une qui trempa dans cet horrible forfait. Le duc de Sully assure que le cri public désigne assez ceux qui ont armé le bras du monstre. Mais les *Mémoires* de ce ministre furent composés par ses secrétaires dans le temps qu'il était disgracié par Marie de Médicis. Il n'est pas étrange qu'on y laisse échapper quelques soupçons sur cette princesse que la mort de Henri IV rendait maîtresse du royaume, et sur le duc d'Epernon (1), qui avait servi à la faire déclarer régente. Les conjectures odieuses que les autres historiens ont recueillies ne sont pas plus fondées.

RAVANEL, chef des camisards, sachant que sa tête était mise à prix, eut la hardiesse de venir trouver le maréchal de Villars, et de lui demander les mille écus de récompense, en se découvrant. Le maréchal lui pardonna et lui fit compter la somme. Mais l'année suivante, ayant été reconnu pour le chef d'une conspiration tramée en Languedoc, et convaincu d'excès atroces, il fut brûlé vif, en juin 1705. « Ravanel et Catinat (dit

(1) Il est constant que le duc d'Epernon s'opposa avec une sorte de violence à ce que le régicide fût massacré sur-le-champ par les gens du roi: et pour peu qu'il eût été complice, il n'avait qu'à laisser faire. On avait monté la tête peu solide de Ravaillac, comme on a monté de nos jours celles plus mauvaises encore d'une partie des assassins de Louis XVI, à force de calomnies, et des plus dégoûtantes. Ce malheureux voyant le peuple fondre en larmes à la lecture de l'endroit de sa sentence, où l'on retraçait son horrible action contre le bon roi, s'écria: Ah! si j'avais su qu'il fût tant aimé!

» M. de Berwick dans ses excellens et véridiques *Mémoires*), qui avaient été » grenadiers dans les troupes, furent » brûlés vifs, à cause des sacriléges horribles qu'ils avaient commis. Billar et » Jonquet furent roués : le premier s'était chargé d'exécuter le projet formé » contre M. Basville et moi; il l'avoua, et » semblait s'en faire gloire. Le même jour » que j'entrai dans la province, l'on prit » un nommé Castanet, prédicant, lequel » fut roué à Montpellier, convaincu de » toutes sortes de crimes énormes, et non » pour fait de religion, comme on a affecté de le publier... Je sais qu'en beaucoup de pays on a voulu noircir ce que » nous avons fait contre ces gens-là ; » mais je puis protester en homme d'honneur qu'il n'y a sorte de crimes dont » les camisards ne fussent coupables. Ils » joignaient à la révolte, aux sacriléges, » aux meurtres, aux vols et aux débordemens, des cruautés inouïes, jusqu'à faire » griller des prêtres, éventrer des femmes » grosses et rôtir les enfans.» Voilà les objets des apologies philosophiques et des déclamations les plus forcenées contre les catholiques !

RAVAUD. *Voyez* Remi.

* RAVENET (Simon-François), graveur, naquit à Paris, en 1721, et il y étudia son art, passa à Londres, où l'on croit qu'il se perfectiona sous Bartolozzi. Il se fixa dans cette ville et grava plusieurs estampes, parmi lesquelles on remarque l'*Emblème de la vie humaine*, d'après le Titien ; les *Bergers d'Arcadie*, d'après les dessins du Poussin ; *Lucrèce déplorant son sort*, sur ceux de Casali, et un grand nombre de portraits. — Son fils, Ravenet, se fixa à Parme, y exerça l'art de son père, exécuta plusieurs morceaux sur les dessins du Corrége, fit paraître *Jupiter et Antiope*, d'après Rubens.

* RAVENNE (Marc de), célèbre graveur du 16e siècle, surnommé le Ravennate ou *Ravegnano*, naquit en 1500, fut élève de Marc-Antoine, et travailla pour le compte de cet artiste. On a de lui plusieurs ouvrages estimés, d'après les plus grands peintres, comme Raphaël, Jules Romain, Michel-Ange. Ses estampes les plus renommées sont la *Statue de Laocoon* et le *Massacre des Innocens*. Il mourut vers 1570.

RAVESTEIN (Josse) ou *Judocus Tiletanus*, né à Tielt en Flandre vers 1506, professeur en théologie et chanoine de Saint-Pierre à Louvain, assista au concile de Trente, député de Charles-Quint, et au colloque de Worms en 1557. Il mourut à Louvain le 7 février 1571. Ce docteur était habile controversiste, grand adversaire des erreurs de Baïus, qu'il dénonça à plusieurs évêques et universités, etc. Nous avons de lui : 1° une *Réfutation de la Confession d'Anvers*, en latin, Louvain, 1567 ; 2° *Apologie de cette Réfutation*, 1568 ; 3° *Apologie des décrets du concile de Trente touchant les sacremens*, Cologne, 1607, in-12.

* RAVESTEIN (Jean Van), un des meilleurs peintres de la Belgique, né à La Haie en 1580. On remarque dans ses compositions du jeu, de la variété, de l'énergie et un excellent coloris. On conserve trois superbes tableaux de cet artiste, à La Haye, dans les salons du jardin de l'Arquebuse.

* RAVESTEYN (Hubert), peintre en paysages, né à Dordrecht en 1647. Il acquit de la réputation en peignant des *Vues*, des *Foires*, des *Rassemblemens de peuples*, etc. — Ravesteyn (Nicolas) fut aussi peintre renommé dans l'histoire et dans le portrait. Il était né à Bommel en 1661. Il travaillait avec une grande facilité.

* RAVI (Jean), architecte et sculpteur français, né vers l'an 1280, fut employé, pendant plusieurs années, aux travaux de l'église Notre-Dame de Paris. On n'a pas d'autres renseignemens sur sa vie que ceux qu'indiquait l'inscription suivante, placée dans cette même église, et qui était à côté d'une petite figure qui représentait cet artiste : « C'est » maître Jean Ravi, qui fut *maçon* de » Notre-Dame par l'espace de 26 ans, » et commença ces *Nouvelles histoires*. » Priez Dieu pour l'âme de lui : et maître Jean Le Boutelier, son neveu, les » a parfaits, l'an 1352. » On n'ignore

pas que dans ces temps on désignait les architectes par le nom de maîtres-maçons.

RAVISIUS Textor. *Voyez* tixier.

RAVIUS ou Rave (Chrétien), né à Berlin en 1613, voyagea en Orient, où il apprit les langues turque, persane et arabe, et d'où il rapporta des manuscrits précieux. De retour en Europe, il professa les langues orientales à Utrecht, d'abord sans appointemens, et ensuite avec une pension de 600 florins que la ville lui décerna. Ravius fut un des savans de la cour de la reine Christine de Suède. Enfin il professa les langues orientales à Kiell, puis à Francfort-sur-le-Mein, où il mourut en 1677, à 64 ans. On a de lui : 1° un *Plan d'orthographe et d'étymologies hébraïques* ; 2° une *Grammaire hébraïque, chaldaïque, syriaque, arabe, samaritaine et anglaise*, Londres, 1640, in-8; 3° une *Traduction* latine de l'arabe d'Apollonius de Perge. — Il ne faut pas le confondre avec Jean Ravius, son fils, bibliothécaire de l'électeur de Brandebourg, qui a laissé des *Commentaires* sur Cornélius Népos, des *Aphorismes militaires*, et d'autres écrits latins.

RAWLEGH ou Balegh (Walter), d'une famille noble et ancienne, eut beaucoup de part aux expéditions maritimes du règne de la reine Elisabeth dont il avait gagné les bonnes grâces en étendant un beau manteau sous ses pieds dans un chemin boueux. C'était un génie audacieux et romanesque. (Il naquit vers 1552 à Hayes, petit village auprès de la mer, dans le Devonshire. Il vint en France avec les secours d'armes qu'Elisabeth envoya aux protestans.) De retour en Angleterre, Rawlegh alla dans l'Amérique septentrionale en 1584, s'y rendit maître du pays de Mocosa, y introduisit la première colonie anglaise, et donna à ce pays le nom de *Virginie*. Elisabeth le choisit en 1592 pour commander la flotte destinée à s'opposer aux progrès des Espagnols dans l'Amérique. Rawlegh se mit en mer avec quinze vaisseaux de guerre. Il causa de grandes pertes aux Espagnols, et leur enleva une caraque estimée 2 millions de livres sterling. La reine le reçut à son retour comme un homme distingué, le nomma capitaine de sa garde, et lui fit épouser une de ses dames d'honneur. Rawlegh se rembarqua en 1595, alla attaquer les Espagnols dans l'île de la Trinité, brûla la ville de Saint-Joseph, et fit prisonnier le gouverneur. Il s'avança ensuite sur la rivière d'Orénoque ; mais n'ayant pu aborder dans la Guiane, il réduisit en cendres la ville de Comana, et se conduisit, comme en toute occasion, avec autant de cruauté que de courage. Sous le règne de Jacques Ier, il fut accusé d'avoir voulu mettre sur le trône Arbelle Stuard, dame du sang royal, et condamné à perdre la tête; mais le roi se contenta de le faire renfermer à la tour de Londres, où il demeura 13 ans. Rawlegh profita de cette retraite pour composer une *Histoire du monde*. Il fut mis en liberté en 1616, pour aller sur la Castille d'or et sur les côtes de la Guiane; mais son expédition n'ayant pas été heureuse, il eut la tête tranchée à Westminster l'an 1618, en exécution de l'ancien arrêt qui n'avait pas été annulé, et à la sollicitation de l'ambassadeur d'Espagne, qui se plaignit de diverses atrocités exercées par Rawlegh sur les sujets de son maître. Le fanatisme de secte, qui entrait pour beaucoup dans sa bravoure, le rendait sanguinaire et cruel : l'auteur du *Plutarque anglais* s'est vainement efforcé d'en faire un homme de bien. On a de lui : 1° son *Histoire du monde*, en anglais, in-8, 1614. L'auteur ne publia que la première partie; il jeta au feu la seconde. Cet ouvrage est confus et peu exact; l'auteur n'avait pas la tête assez calme pour écrire avec clarté, ordre et vérité. 2° Une *Relation* de son premier voyage à l'Amérique, ou la *Découverte de la Guiane*, en latin, Nuremberg, 1599, in-4. Il y a des choses curieuses, mais toutes ne sont pas vraies.

* RAWLINSON (Thomas), bibliomane anglais, né à Londres en 1681, à l'aide d'une immense fortune, rassembla des milliers de livres et de manuscrits, qui formaient la plus vaste collection qui existât de son temps chez un particu-

lier. Sa bibliothèque en étant encombrée, il remplit de ceux qui restaient ses vastes appartemens et même sa chambre, où il avait à peine laissé une place pour son lit. Il mangeait, dormait, s'habillait et recevait au milieu de cet énorme fatras de volumes. Sa manie n'échappa point à la plume piquante d'Addisson ; il le désigne dans le *Tatler* par le nom de *Tom Folio*. Rawlinson avait des connaissances étendues, et était lié avec les hommes de lettres de son temps, et particulièrement avec Maittaire, qui lui dédia son édition des *Satires de Juvénal*. On a imprimé les Annales d'*Aluredus Beverlacensis*, d'après un manuscrit que possédait Rawlinson. Il mourut en 1725. On employa seize jours à la seule vente de ses manuscrits.

* RAWLINSON (Richard), savant antiquaire anglais, naquit vers 1690, étudia les lois à Oxford, où il reçut en 1719 le bonnet de docteur. Il cultiva de préférence les antiquités et la numismatique, fit de riches collections pour la continuation de l'*Athenæ oxonienses* de Wood, et contribua à la publication de plusieurs ouvrages sur l'histoire ancienne. Il a écrit une *Histoire d'Oxford*, et a traduit en anglais l'ouvrage de Lenglet-Dufresnoy, sur la *Méthode d'étudier l'histoire*, 2 vol. in-8. Cet homme estimable mourut en 1755 ; son cœur fut enfermé dans une urne de marbre, placée dans la chapelle du collége de Saint-Jean à Oxford. Il laissa, par testament, à cette université sa bibliothèque, ses médailles et ses manuscrits.

RAY (Jean) ou John WRAY, en latin *Raius*, savant naturaliste, né dans le comté d'Essex en 1628 d'un forgeron, étudia à Cambridge, et fut membre du collége de la Trinité. Après avoir pris les degrés académiques, il fut ordonné prêtre de l'Eglise anglicane ; mais son opposition aux sentimens des épiscopaux l'empêcha d'obtenir des bénéfices. Il se consola de la privation des biens ecclésiastiques par l'étude de la nature. Il avait tout ce qu'il fallait pour l'approfondir : un esprit actif, un zèle ardent, un courage infatigable. Il parcourut l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande, la Hollande, l'Allemagne, l'Italie, la France et plusieurs autres pays dans lesquels il fit des recherches laborieuses. La société royale de Londres s'empressa de le posséder en 1667, et le perdit en 1706. Il était pour lors âgé de 78 ans. Ray passa sa vie en philosophe et la finit de même. Sa modestie, son affabilité, lui firent des amis illustres. Il n'était point, comme certains savans, avare de ses recherches ; il les communiquait avec un plaisir infini. Il joignait aux connaissances d'un naturaliste celles d'un littérateur et d'un théologien. Ses ouvrages, dans lesquels on trouve beaucoup de solidité, de sagacité et d'érudition, sont : 1° une *Histoire des plantes*, en 3 vol. in-fol. 1686-1688, 1704 ; et les trois tomes ensemble, 1716, in-fol. ; 2° une *Nouvelle Méthode des plantes*, Londres, 1682, in-8 ; 3° un *Catalogue des plantes d'Angleterre et des îles adjacentes*, Londres, 1677, in-8, avec un *supplément* en 1688, et divers autres ouvrages de botanique. Son système diffère de celui de Tournefort. Celui-ci ne distribue les plantes qu'en 22 genres, au lieu que Ray en compte 28 : cependant d'habiles physiciens ont cru que cette multiplication des genres n'avait point formé une classification plus exacte que celle de Tournefort et de Linné, et que les difficultés se compensaient dans ces systèmes divers. (*Voyez* TOURNEFORT.) 4° Un *Catalogue des plantes* des environs de Cambridge, 1660, in-8, avec un appendix de 1663, et un de 1685 ; 5° *Stirpium europæarum extra Britanniam nascentium sylloge*, Londres, 1694, in-8 ; 6° *Synopsis methodica animalium quadrupedum et serpentini generis*, ibid. 1724, in-8 ; 7° *Synopsis methodica avium et piscium*, ibid. 1613, in-8 ; 8° *Historia insectorum cum Appendice Martini Listeri de scarabæis britannicis*, 1710, in-4 ; 9° *Dictionariorum trilingue secundum locos communes* ; 10° *De variis plantarum methodis dissertatio*, 1696, in-4. C'est une apologie de son système. Tous les ouvrages précédens sont en latin. Les principaux de ceux qu'il a écrits en anglais sont : 1° l'*Existence et la sagesse de*

Dieu, manifestées dans les œuvres de la création. Ce livre a été traduit en français, Utrecht, 1714, in-8. Il y a beaucoup de solidité et d'érudition. 2° Trois *Dissertations sur le chaos et la création du monde, le déluge et l'embrasement futur du monde*, dont la plus ample édition est celle de Londres, en 1713, in-8. 3° Une *Exhortation à la piété, le seul fondement du bonheur présent ou futur.* Ce discours est contre Bayle, qui niait qu'une république composée de chrétiens qui observeraient exactement les préceptes de J. C. pût se soutenir. 4° Divers *Discours* sur différentes matières théologiques, imprimés à Londres en 1692, in-8; 5° un *Recueil de lettres philosophiques*, 1718, in-8, qui ne sont pas dans leur totalité un recueil précieux; 6° *Observations topographiques, morales et physiques*, sur les pays qu'il a parcourus, 1673 et 1746, in-8. — Il ne faut pas le confondre avec l'abbé Augustin-Fidèle RAY, dont on a une *Zoologie universelle*, ou *Histoire universelle de tous les quadrupèdes, cétacées et oiseaux connus*, etc. Paris, 1788, in-4; ouvrage savant et sagement écrit. *Voyez* le *Journ. hist. et lit.* 15 octobre 1789, pag. 243.

RAYGER (Charles), né à Presbourg en 1641, étudia en médecine à Strasbourg, à Leyde et à Montpellier, pratiquant son art avec beaucoup de succès dans sa patrie, communiqua à l'académie impériale de Vienne un grand nombre d'observations, qui lui méritèrent, en 1694, une place dans cette société, et mourut à Presbourg le 14 janvier 1707. Ses *Observations* sur une infinité d'objets curieux et intéressans, qui ont rapport à la médecine et à l'histoire naturelle, ont trouvé place dans les *Miscellanea* de l'académie dont il était membre. On a encore de lui des *Observations* jointes à celles de Paul Sprindler avec des notes, Francfort, 1691, in-4.

RAYMOND. *Voyez* RAIMOND.

* RAYMOND (Jean-Arnaud), ancien architecte du roi, naquit le 9 avril 1742, de Pierre Raymond, entrepreneur de bâtimens, qui lui donna les premières leçons d'architecture. Il vint à Paris, en 1760, et après avoir obtenu, en 1761, le grand prix d'architecture, il alla à Rome. Il revint à Paris en 1776, et quelque temps après, on l'appela à Montpellier pour y construire la belle place du Péron. Nommé ensuite architecte des états de Languedoc, il présenta un projet de palais de justice et de prison pour la ville d'Aix, ainsi que pour la reconstruction de l'église de Saint-Barthélemi de Bordeaux; mais ces projets ne purent s'effectuer, faute de fonds. Il éleva, aux frais de la province du Languedoc, l'église collégiale de l'île Jourdain, à quatre lieues de Toulouse. En 1784, il vint se fixer à Paris, où l'académie des beaux-arts l'avait nommé parmi ses membres. L'année suivante, il bâtit, rue du Gros-Chenet, pour la célèbre madame Le Brun, la belle maison qui mérita les éloges de tous les connaisseurs. Bientôt après il fut nommé architecte du roi. Le ministre Calonne avait formé le projet de restaurer entièrement le cirque de Nîmes, et Raimond devait être mis à la tête de cette entreprise. La révolution fit oublier ce dessein; Raymond s'enferma alors dans son cabinet, et eut le bon esprit de ne pas figurer dans nos troubles politiques. Il entra dans l'institut, lors de sa formation, et on le chargea des travaux du Louvre, du Muséum, de la Bibliothèque, de l'Opéra, du palais de Saint-Cloud, et, conjointement avec M. Chalgrin, de la construction de l'arc de l'Etoile, ouvrage qui n'est pas encore achevé. Raymond était attaqué depuis 1809 d'une maladie très grave, à laquelle il succomba le 28 février 1811, après avoir mis, comme il le dit lui-même, un intervalle entre la vie et la mort. Cet artiste était d'un caractère doux et bienfaisant, et fut un de ceux qui rétablirent en France le bon goût dans l'architecture.

* RAYMONDIS (Jean-Zacharie ou PARADIS DE), né à Bourg en Bresse, en 1746, succéda à son père dans la charge de lieutenant-général du bailliage de Bresse dont sa faible santé le força de se démettre. Dès lors il se voua tout entier à l'agriculture et aux lettres. Lorsque la révolution éclata, il se retira en Italie, et ne

revint en France qu'en 1797; il mourut à Lyon le 15 décembre 1800. Il est auteur d'un *Traité élémentaire de morale et de bonheur*, 1784, 2 vol. in-18; d'un pamphlet intitulé : *Des prêtres et des cultes*, Paris, 1797, in-8, brochure qui paraît avoir été rédigée dans le sens des *Théophilanthropes ;* et de plusieurs autres ouvrages relatifs surtout à l'agriculture.

* RAYNAL (Guillaume-Thomas-François), l'un des écrivains philosophes les plus célèbres du 18e siècle, naquit le 11 mars 1713 à Saint-Geniex dans le Rouergue. Il entra fort jeune chez les jésuites, et obtint des succès précoces dans ses études. Après avoir réussi, soit dans l'enseignement, soit dans la prédication, il se lassa bientôt du séjour des colléges, et surtout d'un genre de vie qui ne s'accordait nullement avec son caractère ni avec ses opinions particulières. L'abbé Raynal quitta donc en 1748, à l'âge de 35 ans, la société des jésuites, et alla s'établir dans la capitale pour y exercer le métier d'écrivain. Cependant il s'attacha à la paroisse de St.-Sulpice en qualité de prêtre desservant; puis, renonçant aux pratiques du saint ministère, il parut dans le monde et se rangea dans la secte des philosophes. Raynal n'avait pas de fortune; il chercha des moyens d'existence dans la culture des lettres : quelques-uns de ses premiers ouvrages, les *Anecdotes littéraires* et les *Mémoires de Ninon de Lenclos* fournirent à ses besoins, mais firent peu pour sa renommée : ce sont des compilations qui n'ont laissé qu'un faible souvenir. Il n'en fut pas tout-à-fait ainsi de l'*Histoire du Stathoudérat* qui, prônée par les distributeurs de la renommée littéraire, obtint un succès de vogue. Ce livre est un précis des révolutions qui ont agité la Hollande, depuis que ce pays se dégagea de la domination espagnole. Raynal s'était fait des amis : Diderot, d'Holbach et les autres philosophes du temps le prirent sous leur protection, lui firent confier la rédaction du *Mercure de France*, et l'aidèrent de leur crédit pour lui assurer une existence aisée et indépendante. Raynal, que les occupations littéraires n'enrichissaient pas, se livra, dit-on, aux spéculations du commerce, et il paraît qu'elles furent plus utiles à sa fortune. Ce fut au milieu de l'agiotage qu'il conçut et qu'il exécuta son *Histoire philosophique des établissemens et du commerce des Européens dans les deux Indes*. Cet ouvrage parut en 1770, et son succès, d'abord assez équivoque, ne flatta pas l'amour-propre de l'auteur; mais le parti en releva bientôt le mérite par de pompeux éloges, et publia autant d'apologies qu'il parut de critiques. Il paraît que Raynal fut aidé dans cet ouvrage par plusieurs de ses amis. Deleyre fut chargé de réunir les matériaux, les comtes d'Aranda et de Souza fournirent des mémoires; le baron d'Holbach, Dubuc, Jean de Pechmeja, et surtout Diderot, y travaillèrent. « Qui ne sait, » dit Grimm, « que près d'un tiers de l'*Histoire philo-* » *sophique* appartient à Diderot? il y » travailla pendant deux ans, et nous lui » en avons vu composer une bonne partie » sous nos yeux. Lui-même était souvent » effrayé de la hardiesse avec laquelle il » faisait parler son ami. Mais qui, lui di- » sait-il, osera signer cela? Moi, lui ré- » pondait l'abbé, moi, vous dis-je; allez » toujours. » (*Voyez* le *Dictionnaire des anonymes*, 2e édit. n° 8264, et le même n° aux *Corrections*.) D'après les principes de tels collaborateurs, l'esprit antireligieux qui règne dans tout ce livre ne doit nullement étonner. Il fut publié en 1770; le gouvernement en ordonna la suppression le 29 décembre 1772. Le public, par ses observations, l'ayant averti des défauts de son ouvrage, Raynal se mit à voyager, et visita les principales places de commerce de la France, de la Hollande et de l'Angleterre. En parlant du commerce des deux Indes, il avait flatté l'amour-propre des Anglais sur leurs établissemens; aussi il reçut à Londres une distinction très flatteuse. Il se trouvait un jour dans la galerie de la chambre des communes : l'orateur, l'ayant appris, fit tout à coup cesser la discussion, jusqu'à ce qu'on eût accordé à Raynal une place d'honneur. A son retour d'Angleterre, il s'arrêta à Genève, et il y publia

une nouvelle édition de son *Histoire*, 1781. Elle contient des corrections utiles, des articles et des notices plus exactes sur la Chine, les Etats-Unis, et sur le commerce en général ; mais, en revanche, sa haine contre les rois et la religion s'y montre plus à découvert. Il se trouvait à Courbevoie, lorsque son ouvrage faisait de nouveau le sujet de toutes les conversations dans la capitale. Des gens bien pensans, attachés au service de Louis XVI, placèrent l'*Histoire philosophique* sur une table, dans l'appartement de ce prince, afin qu'il pût la parcourir. Louis XVI, naturellement pieux, en fut indigné, et le parlement, d'après les conclusions de l'avocat-général Séguier, ordonna qu'il fût brûlé. La Sorbonne déclara le livre *abominable*, et le qualifia, non sans raison, de *délire d'une âme impie*. L'auteur lui-même fut décrété de prise de corps ; il en fut averti, et se retira de Courbevoie pour se rendre aux eaux de Spa. Il partit ensuite pour l'Allemagne, et ayant prolongé son voyage jusqu'à Berlin, il fit demander à Frédéric II la permission de lui présenter ses hommages. Le roi de Prusse lui indiqua le jour. Ce prince était debout auprès de son bureau : « Monsieur, » lui dit-il, « vous êtes vieux ainsi que moi ; sans façon, asseyons-nous. Vous me trouvez à » lire un de vos ouvrages, l'*Histoire du* » *Stathoudérat.* » La vanité de Raynal, qui était extrême, fut très satisfaite de cet accueil familier ; il répondit à Frédéric avec le ton de cette même vanité : « Cette » histoire est un des ouvrages de ma pre- » mière jeunesse : j'ai fait mieux que » cela. » — « Et quel est donc cet ou- » vrage ? » demanda le prince.— « C'est, » ajouta Raynal, « mon *Histoire philoso-* » *phique des deux Indes.* » — « Je ne la » connais pas, » lui répondit Frédéric, » je n'en ai jamais entendu parler. » Cette réponse froide et inattendue déconcerta un peu Raynal, qui s'empressa de terminer la conversation. Il visita plusieurs cours, comme s'il avait voulu *promener* sa renommée. De retour en France, il demeura long-temps dans les pays méridionaux. Il donna aux académies de Marseille et de Lyon plusieurs prix, dont il proposa les sujets. Le plus remarquable est celui qui avait pour but de déterminer *si la découverte de l'Amérique avait été utile ou nuisible à l'Europe.* Mûri par l'âge, et moins dominé par l'effervescence des passions, il n'envisagea dans les nombreuses innovations qui eurent lieu lors de la formation de l'assemblée constituante, que des attentats contre la propriété, et des encouragemens à la licence parmi le peuple. Le 31 mai 1791, il adressa une longue lettre à cette assemblée, où l'on remarque les passages suivans : « J'osai, » dit-il, « parler long-temps aux rois de leurs » devoirs ; souffrez qu'aujourd'hui je » parle au peuple de ses erreurs. Serait- » il donc vrai qu'il fallût me rappeler » avec effroi *que je suis un de ceux qui*, » en éprouvant une indignation géné- » reuse contre le pouvoir arbitraire, *ont* » *peut-être donné des armes à la li-* » *cence ?*..... Près de descendre dans le » tombeau, que vois-je autour de moi ? » des troubles religieux, des dissensions » civiles, la consternation des uns, l'au- » dace des autres ; un gouvernement es- » clave de la tyrannie populaire, le » sanctuaire des lois environné d'hom- » mes effrénés, qui veulent alternative- » ment ou les dicter, ou les braver ; » des soldats sans discipline, des chefs » sans autorité, des ministres sans » moyens, la puissance publique n'exis- » tant plus que dans les clubs !... Vous » vous applaudissez de toucher au terme » de votre carrière, et vous n'êtes entou- » rés que de ruines, et ces ruines sont » souillées de sang et baignées de lar- » mes : des bruits sourds et vagues, une » terre qui fume et qui tremble de toutes » parts, annoncent encore des explosions » nouvelles. Qui osa jamais rêver pour un » grand peuple une constitution fondée » sur un nivellement abstrait et chimé- » rique ? Ma pensée va jusqu'à désirer » que le tombeau se referme prompte- » ment sur moi ; vous recevrez d'un vieil- » lard qui s'éteint la vérité qu'il vous » doit. » Quand Raynal avait parlé en philosophe, il avait trouvé un grand

nombre d'admirateurs ; il parlait une fois en homme sage, et ces mêmes admirateurs méprisaient ses avis, et allaient jusqu'à l'insulter. On ne fit aucun cas de sa lettre, et on le traita de vieux radoteur. Voyant la marche horrible que prenait la révolution, il alla se fixer à Passy, où il vécut tout-à-fait ignoré, et où il eut le temps de se convaincre, par une juste réflexion, et comme il le marque dans sa lettre à l'assemblée, *qu'il avait été un de ceux qui avaient donné des armes à la licence.* Il mourut le 6 mars 1796, dépouillé de presque tout ce qu'il possédait. Quatre heures avant sa mort, il avait entendu la lecture d'un journal, sur lequel il avait fait des observations critiques. Sa fortune était si notablement diminuée, qu'on ne trouva, dit-on, chez lui, pour tout argent, qu'un assignat de 50 livres, valant alors 5 sous en numéraire. Voici la liste de ses principaux ouvrages : 1° *Histoire du Stathoudérat*, Paris, 1748, in-12 ; 1750, 2 vol., réimprimé en 1819. Il la fit imprimer à ses frais, la vendit lui-même, et en débita, dit-on, 6000 exemplaires. 2° *Histoire du parlement d'Angleterre*, ibid., 1750, 2 vol. in-12. On critiqua justement dans ces deux ouvrages un ton oratoire et ampoulé, peu convenable au bon goût et à la dignité historique. En 1820 les frères Baudoin ont fait imprimer cet ouvrage sous le titre d'*Histoire du parlement anglais*, par Louis Bonaparte (sic), avec des *Notes* de Napoléon. 3° *Anecdotes littéraires, historiques, militaires et politiques de l'Europe, depuis l'élévation de Charles-Quint à l'empire, jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle*, ibid., 1753, 3 vol. in-12. Cet ouvrage présente des faits assez curieux et intéressans, et il est écrit d'un stile naturel et rapide, qualités qu'on retrouve rarement dans ses autres productions, excepté la suivante, à laquelle on accorde le même mérite. 4° *Histoire du divorce de Henri VIII*, ibid., 1763, in-12 ; 5° *Ecole militaire*, 1762, 3 vol. in-12 ; recueil indigeste, et où les exemples de bravoure sont mis pêle-mêle avec ceux de bassesse et de lâcheté ; 6° *Mémoires historiques de l'Europe*, 1772, 3 vol. in-8, où la critique et les faits ne sont pas toujours exacts ; 7° *Tableau et révolutions des colonies anglaises dans l'Amérique septentrionale*, 1781, 2 vol. in-12 ; 8° *Histoire philosophique et politique des établissemens et du commerce des Européens dans les deux Indes*, Paris, 1770 ; Genève, 1781, 10 vol. in-8. Les éloges que Labarpe fit de cet ouvrage, dès sa première édition, sembleraient plutôt dictés par un esprit de secte que par l'homme impartial ; et le lecteur judicieux, en parcourant l'histoire philosophique, y trouve de la confusion, des absurdités, des déclamations fatigantes contre les lois, les usages établis, les gouvernemens, et surtout contre les rois et les prêtres. Le mérite qu'on remarque dans plusieurs de ces *Mémoires* sur le commerce de quelques nations est contre-balancé par des erreurs, des inexactitudes sans nombre, et par des récits et des tableaux licencieux qui répugnent également aux bonnes mœurs et aux convenances sociales. Ces premiers défauts ont disparu, il est vrai, dans la seconde édition ; mais l'auteur s'y montre encore plus acharné contre les souverains et contre la religion. Son stile, parfois noble et élevé, prend trop souvent le ton d'un charlatan monté sur un tréteau, pour débiter à la multitude des lieux communs, et des imprécations menaçantes contre le *despotisme* et la superstition. Raynal en effet déclare la guerre, non seulement à la révélation, mais aussi à la morale et à toute autorité civile. Le Dieu des Juifs n'était pour lui qu'un dieu *local comme ceux des autres nations*, et l'établissement du christianisme n'était que l'effet d'une *mauvaise logique*. Toute sa morale se fondait sur ces deux principes : *Désir de jouir, liberté de jouir*. Il s'élevait contre *le despotisme paternel*, *qui produit le respect extérieur et une haine impuissante et secrète contre les Pères*. Il osait également offrir aux peuples des remèdes contre la tyrannie. « Puissent » les vraies lumières, » disait-il, « faire » rentrer dans leurs droits des êtres qui » n'ont besoin que de les sentir pour les

» reprendre ! Sages de la terre, philoso- » phes de toutes les nations, c'est à vous » seuls à faire des lois, en les indiquant » à vos concitoyens. Ayez le courage d'é- » clairer vos frères. Faites rougir ces » hommes *soudoyés*, qui sont prêts à ex- » terminer leurs concitoyens aux ordres » de leur maître. Soulevez dans leurs » âmes la nature et l'humanité contre le » renversement des lois sociales....... Ré- » vélez-leur les mystères qui tiennent » l'univers à la chaîne et dans les ténè- » bres, et que, s'apercevant combien on » se joue de leur crédulité, les peuples » éclairés tous à la fois vengent enfin la » gloire de l'espèce humaine. » Nous terminerons cet article par rapporter les dernières phrases du réquisitoire de l'avocat général Séguier contre l'*Histoire philosophique* de Raynal : « L'auteur, » dit-il, « n'a fait qu'un code barbare, qui » n'a d'autre but que de renverser les » fondemens de l'ordre civil. En rappro- » chant toutes les parties du système ré- » pandu dans la totalité de cette histoire, » on pourrait tracer le plan de subversion » générale que renferme cette affreuse » production. » (Plusieurs auteurs ont réfuté les assertions de Raynal. On trouve dans les *OEuvres* du cardinal Gerdil un morceau sur ce sujet. Cet écrivain, honteux lui-même de ses égaremens, se proposait sur la fin de ses jours de donner une nouvelle édition de ses *OEuvres*, purgées de touter les déclamations irréligieuses et révolutionnaires de ses amis. Sa famille, dit-on, possède ce manuscrit. L'*Histoire philosophique* a été réimprimée en 1820. M. A. Jay a publié un *précis historique sur la vie et les écrits de l'abbé Raynal* : c'est un philosophe qui en loue un autre.)

RAYNAUD (Théophile), né à Sospello, au comité de Nice, en 1583, entra dans la société des jésuites en 1602, et y passa toute sa vie, quoique traversé par ses confrères et sollicité d'en sortir par les étrangers. Quelques auteurs l'ont cru Français, parce qu'il a toujours vécu en France. Après avoir enseigné les belles-lettres et la thélogie dans différentes maisons de sa compagnie, il mourut dans celle de Lyon, en 1663, à 80 ans. Cet auteur avait l'esprit pénétrant, une imagination vive et une mémoire prodigieuse. Il avait embrassé tous les genres; mais on reconnaît à sa façon d'écrire qu'il avait trop négligé les auteurs de la belle latinité. Imitateur de différens stiles, lorsqu'il a voulu s'en faire un propre, c'est celui de Tacite qu'il a rencontré. Il paraît très souvent obscur, parce qu'il affecte de se servir de termes recherchés et de mots tirés du grec. Il voulait être original dans sa diction comme dans ses pensées. Ayant fait un chapitre sur la bonté de J. C., il l'intitula : *Christus bonus*, *bona*, *bonum.* Quoiqu'il parût l'homme le plus doux dans le commerce de la vie, il était très mordant la plume à la main. Malgré ses défauts, son érudition immense, et une sorte de singularité dans les sujets qu'il a choisis, ainsi que dans la manière de les traiter, feront toujours rechercher ses ouvrages. On distingue entre autres : *Erotemata de bonis et malis libris*, c'est-à-dire Questions sur les bons et sur les mauvais livres; *Symbola antoniana*, Rome, 1648, in-8, relatif au feu Saint-Antoine; les *Heteroclita spiritualia*, où il traite des dévotions singulières et exotiques, que le goût de la solide piété semble ne pas comporter. On trouve dans les autres plusieurs questions qui sont d'une originalité sans exemple. Parmi les satires qui sont sorties de sa plume, il n'y en a point de plus vive que celle qu'il publia contre les dominicains, sous le nom de *Petrus à Valle clausa.* Les parlemens d'Aix et de Toulouse condamnèrent cet ouvrage au feu; jugement où il y avait autant d'humeur que de rigueur. Il avait fait un livre en faveur du scapulaire, Paris, 1653, in-8; mais il désavoua ensuite ce traité, comme ayant été altéré par une main étrangère depuis le commencement jusqu'à la fin. Les carmes ne laissèrent pas de lui rendre des honneurs funèbres dans tous les couvens de l'ordre. Toutes ses *OEuvres*, imprimées à Lyon, 1665-69, en 20 vol. in-vol., n'eurent pas d'abord beaucoup de débit, et Boissat, son imprimeur, mourut à l'hôpi-

tal. La plupart des livres du Père Raynaud avaient déjà été imprimés séparément, et il avait eu la mortification d'en voir mettre quelques-uns à l'*Index*. Ceux-ci sont presque tous dans le tom. 20ᵉ, intitulé : *Apopompæus*, et imprimés avec la souscription masquée de Cracovie. *Voyez* HURTADO Thomas. (On peut voir la liste des ouvrages de Raynaud dans le 26 vol. des *Mémoires* de Nicéron.)

* RAYNAUD (le Père), pieux et modeste oratorien, excellent prédicateur, né à Hyères, mort en 1790, se distingua par la simplicité, par la pureté de ses mœurs, et par cette éloquence douce qui parle au cœur. Un de ses plus célèbres *sermons* est celui *sur les spectacles*.

* RAYNAULD ou RAYNOLD (Jean), professeur de grec à Oxford, principal du collége de Christ dans cette université, doyen de Lincoln, mort le 21 mai 1607, est principalement connu par son livre intitulé : *Censura librorum apocryphorum veteris Testamenti adversus Bellarminum*, 1611, 2 vol. in-4 ; ouvrage où l'on trouve quelques bonnes et un plus grand nombre de mauvaises critiques, à travers beaucoup d'inutilités, selon Simon (*Bibliot. crit.* tom. 4, p. 78-93). Il a fait encore plusieurs autres ouvrages contre les catholiques ; ce ne sont que des déclamations pleines de fanatisme.

RAZIAS, un des principaux d'entre les Juifs, qu'on appelait même le *Père du peuple*, à cause de l'affection qu'il lui portait, fut sollicité par Nicanor (*voyez* ce mot) d'adorer les idoles. Ce général fit entourer la maison de Razias de cinq cents soldats. Celui-ci, voyant que la porte allait être enfoncée, se donna un coup d'épée pour ne point tomber entre les mains des idolâtres, et être l'occasion de leurs blasphèmes contre le Seigneur ; mais parce qu'il n'était point blessé à mort, il se précipita du haut d'une muraille et tomba la tête la première ; il se releva, monta sur une pierre escarpée, prit ses entrailles à pleines mains de son corps entr'ouvert, et les jeta sur le peuple, priant Dieu de le venger et de le ressusciter un jour (2 Mach. 14). Cette action a été diversement interprétée. Quelques Pères, entre autres saint Augustin, la condamnent ; d'autres la regardent comme inspirée par le maître de la vie et de la mort, pour qui toutes les manières de disposer de nos jours sont saintes et légitimes. Ce qu'il y a de certain, c'est que, sans approuver l'action, on peut louer l'intention du courageux Israélite qui crut y voir un moyen d'affermir la foi et la constance de ses compatriotes. Un judicieux théologien remarque qu'il ne faut pas juger sur les règles communes de la morale chrétienne certaines actions extraordinaires auxquelles les saints se sont portés dans les transports d'une foi vive, d'une charité ardente, ou d'une douleur profonde à la vue de grands crimes et d'outrages faits à Dieu. *Omnia sanctorum dicta vel facta ad accuratam normam exigenda non sunt*. *Voyez* APOLLINE.

RAZILLY (Marie de), morte à Paris en 1707, âgée de 83 ans, était d'une famille ancienne et noble de la province de Touraine. Son goût pour les vers alexandrins, qu'elle composait presque toujours sur des sujets héroïques, lui fit donner le surnom de *Calliope*. Parmi ses poésies répandues dans différens recueils, on distingue son *Placet au roi*, de plus de 120 vers, en 1667. Louis XIV lui accorda une pension de 2,000 livres.

* RAZOUT (le comte Louis-Nicolas), lieutenant-général, né à Paris en 1773, d'une famille noble de Bourgogne, étudia d'abord le droit, et entra ensuite comme sous-lieutenant au régiment de la Sarre en 1792. Il s'éleva de grade en grade, pendant les campagnes de la révolution, fut aide-de-camp du général Joubert en 1796, et colonel du 94ᵉ régiment en 1701. Sa belle conduite à la bataille d'Eylau lui valut, le 14 février 1807, le grade de général de brigade. Employé en Espagne en 1808, il se distingua le 27 octobre à l'attaque de Lerins sur la rive gauche de l'Ebre, et fut nommé, le 31 juillet 1811, général de division. Il commanda en cette qualité dans la campagne de Russie, et se distingua au combat de Valontina, à la bataille de la Moskowa et dans la retraite

de Moscou. Fait prisonnier à Dresde, il se trouvoit à Raab en Hongrie à l'époque de la restauration de 1814. Il adressa le premier sa soumission au roi, et provoqua celle des officiers qui se trouvaient avec lui. A son retour en France, le roi le créa chevalier de Saint-Louis. Lors de l'invasion de Buonaparte, pendant les Cent-jours il resta caché quelque temps : cependant il se décida plus tard à prendre du service, et fut chargé du commandement de la 21e division militaire à Bourges, où il coopéra beaucoup au maintien de l'ordre pendant le licenciement de l'armée de la Loire. Le ministre de la guerre lui avoit confié, en 1819, le commandemant de la 3e division militaire à Metz. Il y mourut à la suite d'une attaque d'apoplexie le 10 janvier 1820.

* RAZZI (Sylvain), moine sous le prénom de *Jérôme*, littérateur italien, né en 1527 à Marradi dans le diocèse de Faenza, entra dans l'ordre des camaldules, cultiva la littérature sacrée et profane, et fut compté parmi les bons écrivains de son temps. Sa prose est claire et correcte, et l'on trouve dans ses vers du feu et de la facilité. Il eut plusieurs désagrémens à essuyer de la part de ses supérieurs, qui ne le voyaient pas avec plaisir s'occuper de la composition de pièces dramatiques, qu'on jouait sur les théâtres de l'Italie. En effet, ces compositions ne convenaient pas trop à son état de religieux. Dans la suite il n'écrivit que des ouvrages irréprochables. Il mourut à Florence en 1611, et a laissé : 1° *La Cecca ; La Balia*, *La Costanza*, comédies ; *La Gismonda : Il Tancredi*, tragédies ; 2° *Recueil de prières à J. C. et à la sainte Vierge*, Florence, 1556 ; 3° *Miracles de la sainte Vierge*, ibid., 1576 ; 4° *Vies de quatre hommes illustres, les deux Uberti, ducs d'Athènes, Silvestre de Médicis, et Côme de Médicis le Vieux*, Florence, 1580.

* RAZZI (Séraphin), célèbre dominicain et frère puîné du précédent, naquit à Florence le 16 décembre 1531. Il n'avait pas encore 18 ans, lorsqu'il prit, le 28 juin 1549, l'habit monastique dans le couvent de Saint-Marc de cette ville. Il professa pendant long-temps dans divers couvens de son ordre, et il prêcha avec succès. A ces avantages il joignait de la piété, des mœurs douces, et du zèle pour la discipline régulière. On lui confia la supériorité de diverses maisons, la surintendance des études, et, en 1587, il était vicaire-général de sa province. Il composa divers ouvrages, dans la nombreuse liste desquels nous nous bornerons à citer les suivans : 1° *De locis theologicis prælectiones*, Pérouse, 1603, in-4. Le Père Razzi abrége ce qu'avait écrit sur ce sujet Melchior Cano, docteur dominicain, et y rectifie ce qui pouvait avoir échappé à ce célèbre théologien. 2° *La Corona angelica, owero cinque libri ne quali si tratta in lingua volgare della sostanza degli angeli, della loro intellezione, della loro volonta, della loro erudizione, e della loro amminis trazione, seguitando san Tomaso d'Aquino* ; 3° *De incarnatione, collationes habitæ in generali studio perusino, anno* 1573 ; 4° *Cento casi di coscienza*, Florence, 1578 et 1585, réimprimé plusieurs fois à Venise et ailleurs. 5° *Summa confessorum, seu summa casuum conscientiæ* ; 6° *Quattro libri sopra la sfera del mondo*, etc. ; *della natura e proprieta dell' api, owero pecchie, da gravi autori raccolta*, etc., imprimés à Lucques ; 7° *Lezzioni sopra Tobia*, Foligno, 1569 ; 8° des *Sermons* en très grand nombre ; 9° *Un libro di laudi (senza poesie) con la propria musica*, Venise, 1563 ; 10° *Il Rosario della Madonna, in ottava rima, con le annotazioni in prosa*, Florence, 1583. 11° *L'innario dominicano, con le annotazioni in prosa*, Pérouse, 1587, in-4 ; 12° *Vite dei santi del sacro ordine de predicatori, cosi omini come donne*, Florence, 1577, in-4 ; réimprimées, ibid., 1588, in-4, avec beaucoup d'augmentations. Elles ont été traduites en français par Jean Blancon de Toulouse, de l'ordre des frères mineurs, sous ce titre : *Vies des saints et saintes, bienheureux et hommes illustres de l'ordre sacré de Saint-Dominique*, Paris, 1616, in-4. Cet ouvrage demandait des recherches infi-

nies. L'auteur raconte que dans le cours seul de l'année 1572, il fit à pied plus de 900 milles d'Italie, et parcourut la marche d'Ancône, la Romagne, la Lombardie, le Piémont, pour visiter les archives des églises et des monastères, les bibliothèques, les dépôts publics, consulter les chroniques des lieux, et recueillir les materiaux nécessaires pour composer ces vies. Il en publia beaucoup d'autres dont nous nous dispensons de faire mention. Le Père Mittarelli, dans sa *Letteratura faventina*, en donne la nomenclature, avec une notice de la vie de Razzi. Echard, dans ses *Scriptores ordinis prædicatorum*, donne aussi une liste fort étendue de ces mêmes écrits, à laquelle ceux qui désirent plus de détail peuvent avoir recours. Il n'assigne point la date de la mort du Père Séraphin Razzi; mais il dit qu'il vivait encore en 1613, et il avait alors 82 ans.

* RÉ (le comte Filippo), célèbre professeur d'agriculture et de botanique, né en 1763 à Reggio, y mourut en 1817. La clarté de son stile, l'assurance avec laquelle il parlait, et les agrémens que sa vaste érudition savait prêter aux sujets qu'il traitait, attiraient à ses leçons un grand nombre d'auditeurs. En 1798, il publia à Parme ses *Elementi di agricoltura*, qui ont été adoptés dans toutes les universités du royaume d'Italie. On a encore de lui plusieurs autres ouvrages, parmi lesquels on cite un éloge de *Pietro Crescenzi*. *Les Annales encyclopédiques* du mois d'août 1817, contiennent une *Notice* sur Philippe Ré, trad. du *journal encyclopédique de Naples*.

RÉAL (César Vichard de Saint-), fils d'un conseiller au sénat de Chambéry, où il naquit en 1639, vint à Paris de bonne heure, et y prit la tonsure chez les jésuites. Depuis, il ne fut connu que sous le nom d'abbé de Saint-Réal. Varillas, auprès duquel il vécut quelque temps, l'accusa de lui avoir enlevé quelques papiers, et cette accusation n'a pas été éclaircie. De retour dans sa patrie en 1675, il fut chargé par Charles-Emmanuel II d'écrire l'histoire d'Emmanuel I[er], son aïeul; on ignore s'il exécuta ce projet, on croit même qu'il ne reçut jamais cette mission. La duchesse Mancini, nièce du cardinal Mazarin, s'étant réfugiée en Savoie, goûta l'abbé de Saint-Réal, et l'emmena avec elle en Angleterre, où il se lia avec le fameux Saint-Evremond. (C'est à Londres que le premier écrivit les *Mémoires de la duchesse de Mazarin.*) Ce voyage ayant dérangé ses études, il vint à Paris et y demeura jusqu'en 1692, qu'il se rendit à Chambéry, où il mourut vers la fin de cette année. (A son second retour dans sa patrie, en 1679, il fut nommé membre de l'académie, fondée un an auparavant par la duchesse douairière, Marie-Jeanne, qui le nomma historiographe de Savoie.) Cet écrivain avait une imagination vive, une mémoire ornée; mais son goût n'était pas toujours sûr. On lui reproche d'avoir été d'une sensibilité puérile pour la critique, vif et impétueux à l'excès dans la dispute. Ses ouvrages parurent en 1745, Paris (Nyon), 3 vol. in-4, et 6 vol. in-12. Les principaux sont: 1° sept *Discours sur l'usage de l'Histoire*, Paris, 1671, pleins de réflexions judicieuses, mais écrits sans précision; 2° *Histoire de la conjuration que les Espagnols formèrent en* 1618 *contre la république de Venise*, 1618 et 1674. Ce morceau est certainement romanesque à plusieurs égards, et il est très vraisemblable que le fonds même manque de vérité. (*Voyez* Cueva.) Il y règne un sens admirable dans les réflexions, un coloris vigoureux dans les portraits, et un choix heureux dans les faits; c'est dommage que tout cela ne soit qu'un tableau d'imagination. 3° *Don Carlos*, 1672, in-12, nouvelle historique, purement romanesque (*voyez* Carlos don); 4° la *Vie de Jésus-Christ*, Paris, 1689. Il y a à la fin des remarques qui sont estimées. 5° *Discours de remerciment*, prononcé le 13 mai 1680 à l'académie de Turin, dont il avait été reçu membre dans un voyage qu'il fit cette année en cette ville. 6° *Relation de l'Apostasie de Genève*. Cet ouvrage, curieux et intéressant, est une nouvelle édition du livre intitulé *Levain du calvinisme*, composé par Jeanne de Jussie, religieuse

de Sainte-Claire à Genève. L'abbé de Saint-Réal en retoucha le stile, et le publia sous un autre titre. 7° *Césarion* ou *divers Entretiens curieux* ; 8° *Discours sur la valeur*, adressé à l'électeur de Bavière en 1688. C'est une des meilleures pièces de Saint-Réal. 9° *Traité de la critique* ; 10° *Traduction des Lettres de Cicéron à Atticus*, 2 vol. in 12. Cette traduction ne contient que les deux premiers livres des épîtres à Atticus, avec la deuxième lettre du premier livre à Quintus. 11° Plusieurs *Lettres*. Les autres ouvrages de cet auteur sont : *La Conjuration des Gracques, celle de Pison, des opuscules sur César, Marius, Sylla*, etc. Son stile est plus dur que fort, et plus élégant que correct. En 1757, l'abbé Pérau donna une nouvelle et jolie édition de toutes les *OEuvres* de cet auteur, en 8 petits vol. in-12. Ce n'est qu'une réimpression de celle qu'il avait donnée en 1745. (On a publié ses *OEuvres choisies précédées d'une notice sur sa vie* par M. Ch. Malo, Paris, 1819, 1 vol-in. 8. M. de Neuville a donné l'*Esprit de Saint-Réal*, in-12.)

RÉAL (Gaspard de), seigneur de Curban et grand sénéchal de Forcalquier, né à Sisteron en 1682, et mort à Paris en 1752, se distingua par ses talens pour la politique. On a de lui un Traité de la *Science du Gouvernement : ouvrage de morale, de droit et de politique*. Aix-la-Chapelle (Paris), 1762-64-63, 8 vol. in-4. Il contient les principes du commandement et de l'obéissance, où l'on réduit toutes les matières du gouvernement en un corps unique, entier dans chacune de ses parties, et où l'on explique les droits et les devoirs des souverains, ceux des sujets, ceux de tous les hommes en quelque situation qu'ils se trouvent. On n'y rencontre pas les paradoxes ni la morgue des philosophe du temps. — RÉAL, abbé de Lure, neveu du précédent, né à Sisteron en 1701, mort en 1774, est auteur d'un ouvrage intitulé *Dissertation sur le nom de la famille qui règne en France*, 1762, 1 vol. in-12.

* RÉAL (André), conventionnel, né à Grenoble en 1755, était avocat avant la révolution. L'enthousiasme avec lequel il embrassa la cause des novateurs politiques le fit nommer président du directoire du district de Grenoble. Il occupait cette place, lorsqu'en 1792 il fut élu par son département député à la Convention nationale. Dans le procès du roi il vota d'abord contre la compétence de l'assemblée ; mais la Convention s'étant arrogé le droit de juger Louis XVI, il appuya la proposition faite de n'ouvrir la discussion que trois jours après l'impression et la distribution de la défense de ce prince : cette proposition ayant été rejetée, il demanda qu'au moins la discussion fût continuée jusqu'après l'impression. Lorsque l'on en vint à recueillir les suffrages, il déclara qu'il ne votait pas comme *juge*, mais comme *législateur*, et se prononça, par mesure de sûreté générale, pour la détention provisoire, sauf commutation en un exil dans un temps plus calme ; il ajouta qu'il *aimerait mieux que les droits dont Louis avait été revêtu, repassassent sur sa tête* FLÉTRIE ET HUMILIÉE *que de les voir réunis sur celle de tout autre Bourbon*. Du reste il vota pour l'appel au peuple et pour le sursis. Plus tard il fit plusieurs rapports au nom de comité des finances dont il était membre, fut envoyé plusieurs fois en mission, défendit, à l'époque du 31 mai 1793, Buzot qui passait pour être le chef des Girondins, vota la suppression du *maximum* et la levée du séquestre des biens des étrangers, enfin appuya la proposition faite de restituer les biens des condamnés. Un journal, et, d'après ce journal, une biographie prétendait qu'il demanda l'ajournement de cette derniere question, ce qui est faux. On peut assurer que Réal était un des membres les plus modérés de la Convention, et qu'il vota contre toutes les mesures de rigueur. Envoyé dans le mois de germinal an 3 en mission près de l'armée des Alpes et de l'Italie, son premier soin fut de mettre en liberté tous les ecclésiastiques et les religieuses qui étaient emprisonnés pour opinion politique ; mais, lorsqu'il fut arrivé à Nice, il signala les mouve-

mens survenus à Toulon, à Aix et à Marseille, les comprima de concert avec le général Kellermann, et rendit compte à la Convention des mesures qu'il avait prises. Ce fut Réal qui annonça les divers succès remportés par l'armée des Alpes au mont Saint-Bernard. Réélu en l'an 4 (1796) par le département de l'Isère, il fit partie du conseil des Cinq-cents. C'est dans cette assemblée qu'il combattit la proposition qui avait été faite de percevoir l'impôt foncier en nature, démontrant que ce mode de perception était plus dispendieux, et par conséquent plus onéreux pour les contribuables. Nommé secrétaire du conseil le 21 décembre 1795, il présenta peu de temps après un projet sur le régime hypothécaire, dont les principales dispositions furent consacrées par la loi du 11 brumaire an 11. Après avoir appuyé d'autres projets de loi, il sortit du conseil par la voie du sort, dans le mois de mai 1797. Rentré dans ses foyers, il fut nommé presque aussitôt commissaire-central du département de l'Isère; en 1801 juge à la cour d'appel de Grenoble, et en 1812 président de chambre dans la même cour. Le 30 novembre 1815 Réal donna sa démission. Compris dans la liste des anciens conventionnels qui devaient sortir de France, en exécution de l'article 7 de la loi du 12 janvier 1816, Réal réclama contre cette erreur; car il n'était point régicide, n'avait pas signé l'acte additionnel pendant les Cent-jours, et n'avait rien accepté de ce gouvernement éphémère. Le 11 avril 1816, il obtint du conseil du roi un *sursis indéfini* qui l'autorisait à rester dans ses foyers, et une décision royale du 26 septembre 1819 déclara que la loi du 12 janvier ne lui était pas applicable. Réal a vécu dès lors dans la retraite : il est mort à Grenoble le 19 octobre 1832 dans la 78ᵉ année de son âge. Il était président honoraire de la cour royale de Grenoble.

RÉAUMUR (René-Antoine Ferchault, sieur de), naturaliste et physicien célèbre, né à La Rochelle en 1683 d'une famille de robe, quitta l'étude du droit pour s'appliquer à la physique. Il se rendit à Paris en 1703, et en 1708 il fut agrégé à l'académie des Sciences. Depuis ce moment, il se livra tout entier à l'étude de l'histoire naturelle. Ses mémoires sur la formation des coquilles, sur les araignées, sur les filières, les moules, les puces marines, etc., lui firent un nom distingué. Mais il se rendit surtout utile par un ouvrage intitulé : *L'Art de convertir le fer forgé en acier, et l'art d'adoucir le fer fondu et de faire des ouvrages de fer fondu aussi finis que le fer forgé*, 1 vol. in-4, 1722. Le duc d'Orléans, régent, crut devoir récompenser ces services rendus à l'état par une pension de 12,00 liv.; Réaumur, voulant la rendre perpétuelle, ne l'accepta qu'en demandant qu'elle fût mise sous le nom de l'académie, qui en jouirait après sa mort. Ce fut à ses soins qu'on dut les manufactures de fer-blanc établies en France; on le tirait autrefois de l'étranger. La patrie lui fut encore redevable de l'art de faire de la porcelaine. Ses premiers essais en ce genre réussirent parfaitement. Il contrefit même la porcelaine de Saxe, et transporta par ce moyen dans le royaume un art utile et une nouvelle branche de commerce. Un autre travail intéressant pour la physique est la construction d'un nouveau thermomètre, au moyen duquel on peut conserver toujours et dans toutes les expériences, des degrés égaux de chaud ou de froid. Ce thermomètre porte son nom et a fait oublier ceux de Drebbel, d'Amontons, de La Hire, etc. Celui de Fahrenheit, que les Allemands ont voulu lui substituer, n'en a ni la simplicité ni la sûreté (*voyez* Fahrenheit); de manière qu'on lui doit la perfection d'une découverte beaucoup plus utile et plus importante que tant d'autres dont on a fait beaucoup plus de bruit. « Car avant l'usage du thermomètre, dit » un physicien célèbre, comment pou» vait-on juger des différentes tempéra» tures de l'air, de celle des lieux où il » nous importe qu'elle soit d'un degré » déterminé, de l'état d'un certain mé» lange, de certaines compositions dont » le succès n'est sûr qu'autant qu'on y » entretient telle ou telle chaleur? Con-

» naissait-on d'autres refroidissemens » que ceux dont on s'apercevait par le » toucher, signe tout-à-fait équivoque? » Savait-on que dans les caves profondes » et dans les antres souterrains il ne fait » ni plus chaud en hiver ni plus froid en » été que dans toutes les autres saisons de » l'année, et que s'il y a des différences, » elles sont très peu considérables? Savait-on que l'eau qui bout long-temps » ne devient pas plus chaude qu'après les » premiers bouillons? Enfin, sans le thermomètre, se serait-on jamais douté » que dans les pays les plus chauds, sous » la ligne équinoxiale, la plus grande » chaleur n'excède pas celle que nous » éprouvons quelquefois dans nos climats » tempérés? Aurait-on su, et l'aurait-on » pu croire, qu'il y eût un pays habité » par des hommes où le froid devient en » certaines années deux fois aussi grand, » et même davantage, que celui qui » causa tant de désordres en 1709 en » France et dans plusieurs autres parties » de l'Europe? Le physicien, guidé par » le thermomètre, travaille avec plus de » certitude et de succès; le bon citoyen » est mieux éclairé sur les variations qui » intéressent la santé des hommes et les » productions de la terre; et le particulier qui cherche à se procurer les commodités de la vie est averti de ce qu'il » doit faire pour habiter pendant toute » l'année dans une température à peu » près égale, et éviter d'échauffer trop » des appartemens, afin de ne pas s'exposer à des températures trop contraires, subites et dangereuses. C'est » en l'observant qu'on donne à la chambre » d'un malade, ou à une serre, la température convenable. » L'illustre observateur composa l'*Histoire des rivières aurifères de France*, et donna le détail de cet art si simple qu'on emploie à retirer les paillettes d'or que les eaux roulent dans leur sable. Une tentative qu'on croyait d'abord beaucoup plus importante fut de nous donner l'art de faire éclore et d'élever les poulets et les oiseaux comme il se pratique en Egypte, sans faire couver des œufs; mais cette tentative fut infructueuse, et dans la pratique il n'a jamais été dédommagé de ses peines ni de ses dépenses. Une collection d'oiseaux desséchés, qu'il avait trouvé le secret de se procurer et de conserver, lui donna lieu de faire des expériences singulières sur la manière dont les oiseaux font la digestion de leur nourriture. Dans le cours de ses observations, il fit des remarques sur l'art avec lequel les différentes espèces d'oiseaux savent construire leurs nids. Il en fit part à l'académie en 1756, et ce fut le dernier ouvrage qu'il lui communiqua. Il mourut le 17 octobre 1757, âgé d'environ 75 ans, des suites d'une chute, en sa terre de la Bermondière dans le Maine, où il était allé passer les vacances. Réaumur était un physicien plus pratique que spéculatif; observateur infatigable, dont tout arrêtait l'attention, tout excitait l'activité, tout appliquait l'intelligence. Ses ouvrages font assez connaître l'étendue de son esprit. Il est peut-être trop diffus; mais ce défaut est une nécessité dans les ouvrages d'observation, et il a traité sa matière avec autant de soin que de clarté et d'agrément. Il est vrai qu'il a quelquefois trop généralisé le résultat et les conséquences de ses observations, et qu'il a trop précipitamment conclu la fausseté de quelques anciennes opinions fondées sur des expériences plus vraies et plus constantes que les siennes. (Réaumur procura au verre une blancheur et une opacité qui le fait ressembler, en quelque sorte, à la porcelaine. L'incubation, ou l'art de faire pondre les œufs, inventée par lui, a été de nouveau essayée avec un avantage réel. Il a indiqué la manière d'empêcher l'évaporation des liqueurs par le mercure; il a perfectionné la suspension des voitures et l'emboîtement des essieux. En 1711, il retrouva un coquillage dont le suc fournit une teinture analogue à la pourpre des anciens, et a cherché à tirer parti même de la soie des araignées. Son *Mémoire* à ce sujet, de 1710, fut traduit en mantchou par le Père Parrennin, par ordre de l'empereur de la Chine.) Les qualités de son cœur le rendaient encore plus estimable que celles de son esprit. La douceur de

son caractère, sa bonté, la pureté de ses mœurs et son exactitude à remplir les devoirs de la religion en faisaient un citoyen aussi respectable qu'aimable. Ses ouvrages sont : 1° un très grand nombre de *Mémoires* et d'*Observations* sur différens points d'histoire naturelle. Ils sont imprimés dans la collection de l'académie. 2° L'*Histoire naturelle des insectes*, en 6 vol. in-4. Tout n'y est pas exact, et quelques unes de ses assertions ont été corrigées par des observations plus récentes ; mais en général l'ouvrage est curieux, intéressant, et le fruit de beaucoup d'application.

RÉBECCA, fille de Bathuel et petite-fille de Nachor, frère d'Abraham. Eliézer, intendant de la maison de ce patriarche, étant allé en Mésopotamie chercher une femme pour le fils de son maître, aperçut Rébecca qui, étant venue à la fontaine, s'en retournait à Haran, portant sur son épaule sa cruche pleine d'eau. Le serviteur d'Abraham ayant reconnu que c'était celle que le Seigneur destinait à son maître, l'obtint de Bathuel, et l'amena à Isaac, qui demeurait alors à Béersabée dans la terre de Chanaan. Elle demeura vingt ans avec son mari sans en avoir d'enfans ; après ce temps, les prières d'Isaac lui obtinrent la vertu de concevoir, et elle devint mère de deux jumeaux, dont le premier fut surnommé Esaü et l'autre Jacob. Rébecca eut toujours plus d'inclination et de tendresse pour Jacob que pour Esaü, parce que, sachant les desseins de Dieu sur Jacob, elle réglait ses sentimens sur ceux de la souveraine et éternelle justice. Comme il lui avait été révélé que le plus jeune de ses enfans jouirait du droit de l'aîné, sa foi la tenait attentive à tous les événemens. L'ouvrage commença par la cession que fit de ce droit Esaü pour un plat de lentilles ; mais il fallait faire confirmer cette cession par la bénédiction de son père, et c'est ce que fit Rébecca dans le temps. Quand elle sut qu'Isaac se préparait à bénir Esaü, elle fit couvrir Jacob des habits de ce dernier et le substitua à son frère. Esaü, désespéré de se voir supplanté par son cadet, jura de se venger quand Isaac serait mort ; et Rébecca, le craignant, engagea Isaac à envoyer Jacob en Mésopotamie, pour y épouser une des filles de son oncle Laban. Depuis ce temps, l'Ecriture ne nous dit plus rien de Rébecca, sinon qu'Isaac fut mis dans le tombeau avec elle. Quoiqu'on ne puisse pas blâmer cette tendre et vertueuse mère d'avoir assuré à son fils les avantages de la primogéniture que son frère lui avait vendue, et qui dans les vues de la Providence lui étaient dévolus, l'on n'est pas obligé pour cela de justifier toutes les circonstances de cet événement et tous les moyens qu'elle y fit servir. (*Voy.* JÉHU.) Cependant saint Augustin l'excuse de mensonge, parce que son dessein ne fut pas de tromper Isaac, mais de lui faire faire ce qu'il fallait, et qu'il se fût trompé au contraire en donnant la première bénédiction à Jacob. Il est vrai aussi que, quoique aucune espèce de mensonge ne soit permise dans aucun cas, cette morale pure et sévère n'a pas toujours été également connue. On a pu se persuader innocemment, quoique faussement, que dans des affaires justes et louables il était permis de n'être pas toujours sincère. Si des saints Pères ont cru pouvoir adopter cette opinion avant que l'Eglise eût paru la rejeter, il ne faut pas s'étonner que dans les temps de la première simplicité on l'ait regardée comme véritable.

*REBECQUE. *Voyez* CONSTANT de REBECQUE.

REBELLUS (Ferdinand), jésuite portugais, né à Prado en 1547, mort en 1608, est le premier des théologiens qui a attaqué le probabilisme. (*V.* GONZALEZ Thyrse.) Il enseigna long-temps la philosophie et la théologie à Evora. On a de lui un ouvrage ample et érudit sur les obligations de justice, de religion et de charité.

* REBOLLEDO (Le comte Bernardin de), général, diplomate et poète espagnol, naquit à Léon en 1597 d'une famille illustre. A l'âge de 14 ans il embrassa l'état militaire, et servit contre les Turcs dans la guerre terminée par la bataille de Lépante, gagnée par les Espa-

gno's sous le règne de Philippe II. Rebolledo fut nommé commandant d'une galère en Sicile, et se distingua à la prise d'Arbenga, d'Onella, de Port-Maurice et du château de Ventimilla. Il reprit, en 1626, le service de terre, et acquit une nouvelle gloire à la prise de Nice et de Casal. Six ans après, il passa en Flandre, où il obtint une compagnie de lanciers. Rebolledo possédait à la fois des talens militaires et politiques dont Philippe IV sut profiter. il l'envoya en 1636 en Allemagne pour solliciter des secours des princes de l'empire et de l'empereur Ferdinand II. Il s'acquitta avec honneur de cette mission difficile, et Ferdinand le nomma comte de l'empire. Rebolledo servit ensuite dans les guerres contre les Français, et il se fit remarquer dans toutes les occasions et par ses talens et par son courage. Rappelé à Madrid, il repassa encore en Allemagne, chargé des négociations les plus importantes. L'empereur Ferdinand le créa alors capitaine général de l'artillerie et gouverneur du Bas-Palatinat. A son retour en Espagne, il fut nommé président du conseil suprême de Castille. Il s'était couvert d'honneur dans toutes les places qu'il avait occupées; mais c'est dans son ambassade auprès de Frédéric III, roi de Danemark, qu'il déploya toute l'étendue de ses talens : il demeura à Copenhague près de vingt ans. Chargé d'infirmités, il revint à Madrid et y mourut en 1677, âgé de quatre-vingt ans. Ses différentes occupations ne l'empêchèrent pas de cultiver la poésie, et il mérita un rang distingué parmi les bons poètes de sa nation. Ses vers, où il suit les traces de Boscan et de Garcilasso, sont pleins de pensées neuves, et écrits d'un stile correct et harmonieux. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Mes loisirs*; 2° *Forêt militaire et politique*; 3° *Forêt danoise*. C'est un poème historique sur le Danemarck, qui contient en outre les généalogies des souverains de ce royaume. Il a traduit en beaux vers les *Psaumes* de David, les *Lamentations* de Jérémie et le *Livre* de Job. Ces ouvrages, tous en espagnol, ont été imprimés à Copenhague et à Anvers, et ont eu plusieurs éditions. La meilleure est celle de Madrid, 1778, 4 vol. in-8.

REBOULET (Simon), historien, né à Avignon le 9 juin 1687, mort dans la même ville en 1752, fit de bonnes études chez les jésuites de sa patrie. Il prit du goût pour cet état, l'embrassa, et fut obligé de le quitter par défaut de santé. Il tourna alors ses études du côté de la jurisprudence, se fit recevoir avocat dans l'université d'Avignon et fréquenta assidûment le barreau. Il remplissait les fonctions d'avocat et de juge avec applaudissement, lorsque des vomissemens de sang réitérés l'obligèrent d'abandonner l'une et l'autre. Peu de temps avant sa mort, l'université, dont il était membre, l'honora de la charge de primicier. Une étude plus ou moins sérieuse l'occupa toute sa vie; celle de l'histoire lui servait de délassement. Les ouvrage que nous avont de lui en ce genre sont : 1° l'*Histoire de la congrégation des Filles de l'Enfance de Jésus-Christ*, 1734, 2 vol. in-12. Ses anciens confrères lui en fournirent les mémoires. (Cette congrégation, fondée à Toulouse en 1662 par madame de Mondonville, fut supprimée par ordre de la cour en 1686.) Beaucoup de personnes ont dit que Reboulet n'était pas l'auteur de cette histoire, puisque, dit-on, le manuscrit avait été vu à Paris avant qu'il fût imprimé. La seconde partie de cette allégation peut être vraie ; mais la première est absolument fausse. L'abbé Juliard attaqua cet ouvrage; Reboulet fit une *Réponse* pour en défendre la vérité; mais le marquis de Gardouche, neveu de madame de Mondonville, jugea que l'autorité valait mieux que les raisons, et obtint en 1738 un arrêt au parlement de Toulouse qui condamna cette *Réponse* et l'*Histoire* au feu · genre de réfutation qui n'affaiblit pas toujours la vogue d'un ouvrage, et qui fit rechercher davantage celui-ci, écrit avec art et d'une manière très intéressante. L'on ne peut cependant s'empêcher de croire qu'il n'y ait de l'exagération dans quelques récits, et de regarder les moyens employés pour dévoiler les secrets de la maison comme peu conformes à la candeur et à la simplicité chrétienne. En vain dirait-on qu'il est permis

de combattre la fraude par la fraude, de découvrir par un mensonge utile et commandé des impostures funestes et odieuses ; ce peut bien être là un principe de politique mondaine, mais ce ne sera jamais la morale de l'Evangile. (*Voyez* JULIARD ET MONDONVILLE.) 2° *Mémoires du chevalier de Forbin*, 2 vol. in-12, rédigés sur les manuscrits de ce célèbre marin : ils sont pleins de faits curieux dont quelques-uns sont hasardés ; 3° *Histoire de Louis XIV*, Avignon, 1742-44, en 3 vol. in-4, et en 9 vol. in-12, écrit avec trop de sécheresse. En beaucoup d'endroits, elle ressemble a une gazette ; il y en a de plus ornés, et en général cette histoire se fait lire avec plus de plaisir que celle de Larrai et de La Martinière. On y trouve quelques faits altérés, parce que l'auteur écrit souvent d'après des mémoires peu sûrs, mais plus encore parce que l'esprit national a séduit l'impartialité de l'auteur. Les succès des Français sont toujours exagérés, et ceux des ennemis presque réduits à rien. 4° *Histoire de Clément XI*, 2 vol. in-4, supprimée en France à la prière du roi de Sardaigne, dont le père (Victor-Amédée) y était maltraité. Ce prince avait persécuté les jésuites, et l'ex-jésuite Reboulet ne pouvait le peindre qu'avec des couleurs désagréables. Cette histoire est écrite d'ailleurs avec netteté et dans un assez grand détail. Lafitau a traité le même sujet, mais d'une manière moins développée. (On trouve des détails sur Reboulet dans les *Mémoires de littérature* de l'abbé d'Artigny.)

REBUFFE ou REBUFFI (Pierre), jurisconsulte, né à Baillargues, à deux lieues de Montpellier, en 1487, enseigna le droit avec beaucoup de réputation à Montpellier, à Toulouse, à Cahors, à Bourges, et enfin à Paris. Son mérite engagea le pape Paul III à lui offrir une place d'auditeur de rote à Rome. On voulut aussi lui faire accepter une charge de conseiller, puis de président au grand conseil, et successivement une de conseiller aux parlemens de Rouen, de Toulouse, de Bordeaux et de Paris ; mais il préféra le repos à toutes les places. Son amour pour la vertu l'ayant engagé dans l'état ecclésiastique en 1547, il fut élevé au sacerdoce à l'âge de 60 ans. Cet habile homme mourut dix ans après, à Paris, en 1557. Il possédait le latin, le grec, l'hébreu. Sa modestie relevait son savoir. On a recueilli ses ouvrages à Lyon en 5 vol. in-fol., 1586 et années suivantes. Les principaux sont : 1° *Praxis beneficiorum* ; 2° un *Traité de la bulle* In cœna Domini. (*Voyez* PIE V.) 3° des *Notes* sur les *règles de la chancellerie* ; *Commentaires sur les édits et les rois de France*, sur les *Pandectes*, etc. Tous ces ouvrages sont en latin, fort savans et sagement écrits, dans les bons principes de jurisprudence et de morale chrétienne.

RECAREDE Ier, 17e roi des Visigoths en Espagne, succéda à Leuvigilde, son père, en 586. Il remporta quelques avantages sur Gontran, chef des Francs, près de Carcassonne, abjura l'arianisme à l'exemple d'Hermenigilde son frère, et fit embrasser la religion catholique à ses sujets. Ce n'est pas le seul service qu'il leur rendit ; il en fut le bienfaiteur et le père. C'est par ses soins que fut assemblé le 3e concile de Tolède en 589, dont il appuya les décisions de l'autorité royale. Ce bon prince mourut en 601. Saint Léandre rend un beau témoignage à ses vertus et à son zèle. (Ce prince est le héros d'un poème latin de P.—J. Mayre.)

RECHENBERG (Adam), théologien protestant, né à Meissen dans la Haute-Saxe, en 1642, fut professeur en langues, en histoire, puis en théologie à Leipsick, où il mourut en 1721, après avoir été marié quatre fois. On a de lui : 1° quelques *Livres de controverse* ; 2° des *Editions* d'Athénagore, des *Epîtres* de Roland des Marets, de l'*Obstetrix animarum* du docteur Edmond Richer, Leipsick, 1708, in-12, et de l'*Historiæ nummariæ scriptores*, ibid., 1692, 2 vol. in-4 ; 3° *Fundamenta religionis prudentium*, dans le *Syntagma dissertationum philologicarum*, Rotterdam, 1699, in-8, et 1708, in-12.

RECHENBERG (Charles-Othon), fils du précédent, né à Leipsick en 1689, devint professeur en droit l'an 1711, fut

décoré du titre de conseiller, et mourut en 1751. Ses ouvrages sont : 1° *Institutiones jurisprudentiæ naturalis* ; 2° *Institutiones juris publici*; 3° *Regulæ juris privati*.

* RECUPERO (Alexandre), savant antiquaire italien, naquit à Catane en 1740, d'une famille noble. Une dispute fâcheuse qu'il eut avec un des principaux de la ville, et qui fut suivie d'un duel, l'obligea à quitter sa patrie. Il changea alors son nom en celui d'Alexis Motta, voyagea en Italie et se fixa à Rome, où il se livra à son étude favorite. On lui doit une riche collection de *médailles consulaires*, par lesquelles, après une application non interrompue pendant 30 années, il parvint à connaître les familles romaines et les signes qui les caractérisent. Il porta surtout ses observations sur les *as* et sur les divisions des *as* qui les distinguent. Le *Magasin encyclopédique* renferme une *lettre* que Recupero adressa, en l'année 1797, à M. Saint-Vincent d'Aix, et dans laquelle on trouve des notions fort importantes sur le recueil de l'antiquaire italien. Il mourut à Rome en octobre 1803. Les seules médailles romaines qu'il a laissées furent évaluées à 6,000 écus romains. Il possédait aussi un nombre considérable de médailles ou *tessères* de plomb. Voici les titres de quelques-uns de ses manuscrits : 1° *Vera assium origo, natura et ætas*; 2° *Institutio stemmatica, sive de vera stemmatum romanorum natura atque differentia* ; 3° *Annales familiarum romanarum*; 4° *Annales gentium historico-numismaticæ, sive de origine gentium, seu familiarum romanarum dissertatio* ; 5° *Vetus Romanorum numerandi modus, nunc primum detectus*, etc.

REDI (François), savant naturaliste, né à Arezzo en 1626 d'une famille noble, devint premier médecin des grands-ducs de Toscane, Ferdinand II et Côme III. Il travailla beaucoup au *Dictionnaire* de l'académie de la Crusca, dont il était membre; mais il se signala surtout par ses recherches dans la physique et dans l'histoire naturelle. Cet habile naturaliste fut trouvé mort dans son lit, le 1er mars 1697, à 71 ans. Quoiqu'il fût sujet à plusieurs maladies, entre autres à l'épilepsie, il ne voulut jamais abandonner l'étude. On a de lui : 1° des *Poésies* italiennes. Son *Bacco in Toscana* est un poème agréable, qu'il a accompagné de notes savantes; 2° d'excellens ouvrages de philosophie et d'histoire naturelle. On imprima à Venise, en 1712-1726, le Recueil de ses *OEuvres* en 6 vol, in-8 ; et à Naples, en 1741, 6 vol. in-4 : ils sont en italien. On a imprimé séparément : 1° ses *Expériences sur la génération des animaux*, Florence, 1668, in-4 ; en latin, à Amsterdam, 1688, 2 vol. in-12. Il y combat le faux système de la génération des insectes par la pourriture. 2° *Observations sur les vipères*, 1664, et en latin, 1678; 3° *Expériences sur les choses naturelles qu'on apporte des Indes*, 1671, in-4 ; en latin, Amsterdam, 1685. Il ne s'y montre guère prévenu en faveur des remèdes étrangers. Redi ne haïssait rien tant que la multitude des médicamens dont on accable ordinairement les malades ; sa méthode était simple. (Indépendamment de son talent pour la médecine, Redi est considéré, comme poète, parmi les classiques italiens. Ses *OEuvres* ont été recueillies à Venise en 1712, 6 vol. in-8, et à Naples, 1741, 6 vol. in-4.)

* REDING (Aloys, baron DE), célèbre général et landamann suisse, né en 1755 d'une famille distinguée du canton de Schwith, entra d'abord au service d'Espagne, qu'il quitta en 1788 pour se retirer dans sa patrie. Lors de l'irruption des Français en Suisse, il se mit à la tête des milices de Schwitz avec lesquelles il fit des prodiges de valeur. Il osa même, le deux mai 1798, livrer bataille aux Français, fort supérieurs en nombre, et il les chassa de la plaine de Morgarten, déjà si fameuse par la victoire remportée sur les Autrichiens en 1315, sous la direction d'un de ses ancêtres Rodolphe Redingue de Biberegg. Si tous les autres cantons eussent opposé la même résistance, les troupes françaises auraient été infailliblement chassées de la Suisse ; mais venant d'accepter la nouvelle constitution qui leur était dictée,

Redingue conseilla au sien d'y souscrire. Il ne reparut sur la scène politique qu'après le traité de Lunéville : et lorsque le gouvernement central ouvrit à Berne, le 1er septembre 1801, une diète générale pour lui soumettre le plan d'une organisation définitive, Reding défendit avec énergie les anciennes libertés des petits cantons, contre le parti révolutionnaire qui soutenait le principe de l'unité absolue. La proposition que fit Reding n'ayant pas été admise, il partit à l'improviste avec les députés de Schwitz, d'Underwald et d'Uri, et détermina ainsi une scission qui finit par obtenir la majorité. On procéda alors à la formation du gouvernement central, qui fut composé d'un sénat et d'un conseil exécutif, dont les rênes furent remises à Reding, avec la dignité de premier landamann de l'Helvétie. Buonaparte ayant refusé de communiquer avec cette régence, Reding se détermina à se rendre à Paris, pour connaître enfin les véritables intentions de la France. Il obtint en partie ce qu'il demandait ; mais ayant été destitué peu après son retour en Suisse par le parti qui lui était opposé, la guerre recommença entre les cantons. Reding remporta sur eux de nouveaux avantages, et finit par être arrêté par ordre du général français, qui le fit transférer à la forteresse d'Arbourg, d'où on lui rendit la liberté peu de temps après. En 1803, il fut élu landamann du canton de Schwitz, et il assista en cette qualité, le 5 juin 1809, à la diète de Fribourg. Après les funestes désastres de la France en 1812 et 1813, il fut choisi par les cantons pour se rendre à Francfort auprès des souverains alliés, afin d'obtenir une neutralité qui n'était qu'apparente; le passage du Rhin, qui s'effectua peu après sur le territoire suisse, ne laisse aucun doute à cet égard. Reding mourut à Schwitz dans les premiers jours de février 1818.

* RÉES (Abraham), ministre anglais, né vers 1743 dans le nord du pays de Galles, d'un pasteur protestant, professa les mathématiques à l'institution d'Hoxton près de Londres où lui-même avait terminé ses études. Après avoir occupé cette chaire pendant 20 ans, il passa comme professeur de théologie au collége d'Hackney, où il demeura jusqu'en 1795. Egalement recommandable et par ses vertus et par son savoir, il est mort le 9 juin 1825, avec la réputation d'un des savans les plus distingués de l'Angleterre. Son principal ouvrage et le plus connu a pour titre *Thenew encyclopedia, or universal dictionnary of arts, sciences and litterature*, Londres, 1803 et suiv., 44 vol. grand in-4, composé sur le plan de notre *encyclopédie* et du grand *dictionnaire de Chambers*. Rées était membre de la société royale de Londres, de la société italienne et de plusieurs corps savans.

REESENDR. *Voyez* RESENDE.

* REEVE (Clara), romancière anglaise, née vers l'année 1725 à Ipswich, où elle mourut en 1803, était fille d'un ecclésiastique anglais, qui l'initia, dès l'enfance, à l'étude des langues savantes et de l'histoire. Sa mère, étant devenue veuve, alla se fixer à Colchester; Miss Clara l'y suivit avec deux de ses sœurs. C'est là qu'elle a traduit (1772) du latin le roman de Barclay, intitulé : *Argenis*, et composé en anglais plusieurs *romans*, parmi lesquels on distingue celui qui a pour titre *le Vieux Baron anglais*. Il avait d'abord paru sous le titre suivant : *Le champion de vertu, histoire gothique*. Il a été souvent réimprimé. On peut voir la liste de ses autres ouvrages dans la *Notice* que lui a consacrée Sir Walter-Schott dans le tome 3 de sa *Biographie littéraire des romanciers célèbres*.

* REEVE (Joseph), prêtre catholique anglais, entra fort jeune dans la société des jésuites, et y professa les humanités avec distinction. Il fut ensuite envoyé en Angleterre pour y exercer les fonctions de missionnaire, et devint chapelain de lord Clifford dans la famille duquel il a vécu plus de 53 ans, partageant son temps entre l'étude et les travaux du saint ministère ; il l'exerça avec le plus grand zèle jusqu'à l'âge de 75 ans, qu'il perdit entièrement la vue, et mourut le 20 mai 1820, étant âgé de 87 ans. On lui doit : 1° un *Abrégé de la*

Bible, en 2 vol. in-12, qui n'était qu'une traduction libre de l'*abrégé de Royaumont*; mais dans une seconde édition il refondit entièrement l'ouvrage qui depuis a été très souvent réimprimé; 2° des *Sermons*, 2 vol. plus recommandables pour la solidité que pour l'élocution; 3° un *Tableau abrégé de l'histoire de l'Eglise*, 3 vol. in-12. Reeve s'est attaché particulièrement, dans cet ouvrage, à ce qui regarde l'Angleterre, et à réfuter les assertions inexactes des historiens protestans anglais. 4° Des *Poésies latines et anglaises* sur divers sujets profanes.

REGA (Henri-Joseph), docteur et professeur primaire de la faculté de médecine à Louvain sa patrie, où il naquit en 1690. Il s'est distingué autant par ses vertus chrétiennes, surtout par sa grande charité à secourir les pauvres, que par sa science. Lorsque ses occupations ne lui laissaient pas le loisir de visiter les malades indigens, il y envoyait d'autres médecins, et se faisait rendre compte de l'état où ils les trouvaient. Il fut décoré deux fois du rectorat de l'université. Sa trop grande application le conduisit au tombeau l'an 1754, âgé de 64 ans. L'archiduchesse Marie-Elisabeth, gouvernante des Pays-Bas, l'avait honoré du titre de son médecin. On a de lui: 1° *De sympathia, seu de consensu partium corporis humani*, Harlem, 1621, et Leipsick, 1762, in-12, ouvrage savant, et qui lui fit une grande réputation; 2° *De urinis tractatus duo*, Louvain, 1732; Francfort, 1761, in-8; 3° *Accurata methodus medendi per aphorismos proposita*, Louvain, 1737, in 4; Cologne, 1767, in-4; 4° *Dissertatio medica de aquis mineralibus fontis marimontensis*, Louvain, 1740, etc.

* REGANHAC (Géraud VALET de), poète, naquit à Cahors en 1719. Son talent pour les vers le fit recevoir à l'académie des *jeux floraux* à Toulouse. Il avait beaucoup de verve, écrivait avec élégance et pureté, et était très versé dans les classiques latins. On a de lui: 1° *L'esprit philosophique est il plus nuisible qu'utile aux belles-lettres?* 1755, in-8. L'auteur se prononce pour l'affirmative, et s'appuie sur de bien sages raisons. Quoique cet ouvrage, en forme de lettres, ne contienne que peu de pages, il fut bien accueilli, et commença à donner de la réputation à l'auteur. 2° *Etudes lyriques, d'après Horace*, de Villefranche, Rouergue, 1775, in-8; 3° les *Odes d'Horace*, traduites en français, précédées d'observations critiques sur la poésie lyrique, Paris, 1781, 2 vol. in-12. C'est une traduction assez estimée. Plusieurs morceaux de cette traduction ont été couronnés par l'académie des jeux-floraux dans les années 1752, 1757 et 1758. Reganhac est mort en 1784, à l'âge de 65 ans. La *France littéraire* nomme un Reganhac fils, auquel elle attribue un *Eloge* de Louis XIII, 1782. Le jeune Reganhac a été couronné en 1787 par l'académie de Montauban pour un *Eloge* de *J. Lefranc de Pompignan*.

* REGEMORTES (Louis DE), ingénieur et directeur des canaux de Loing et d'Orléans, Hollandais d'origine, travailla d'abord sous Vauban aux fortification de New-Brisach. C'est sur ses desseins et sous sa direction qu'on a construit le pont de Moulins, remarquable par sa beauté, et qui lui a fait d'autant plus d'honneur, qu'il lui a fallu vaincre de très grandes difficultés pour le fonder solidement. Trois ponts de pierre et un pont de bois avaient écroulé à Moulins en moins de 40 ans, et aucun homme de l'art n'osait se charger d'élever un pont dans cette ville. Cet habile ingénieur a fait connaître le détail des moyens ingénieux qu'il a employés: il les a consignés dans un ouvrage intitulé: *Description d'un nouveau pont de pierre construit sur la rivière d'Allier à Moulins*, Paris, 1771, un vol. in-folio.

RÉGILLIEN (Quintus-Nonius Regillianus-Augustus), un des tyrans qui troublèrent l'empire sous Gallien, était Dace d'origine, et parent, à ce qu'on croit, du roi Décébale, vaincu par Trajan. Il s'éleva sous Valérien aux premiers emplois militaires. Il commanda en chef dans l'Illyrie, sous Gallien, et remporta en 260 des victoires signalées dans la Haute-Mœsie. Les peuples, mécontens

de Gallien, l'élurent empereur. On prétend qu'il dut en partie son élévation au nom qu'il portait. Ce nom, qui en latin a des rapports avec celui de *roi*, parut d'un augure favorable à des officiers qui soupaient ensemble, et le lendemain ils le revêtirent de la pourpre. Régillien se préparait à marcher contre les Sarmates, lorsqu'à la fin d'août 263 il fut tué par ses soldats, de concert avec les peuples d'Illyrie, qui craignaient d'éprouver de nouveau la cruauté de Gallien. Ce prince avait du courage et de grandes qualités.

REGILLO. *Voyez* PORDENONE.

REGINALD (Valère), jésuite, né en 1543 dans la Franche-Comté, mort le 14 mars 1623; après avoir enseigné la philosophie à Bordeaux, à Pont-à-Mousson et à Paris, et la théologie à Dôle. On a de lui *Praxis fori*, Cologne, 1623. Saint François de Sales en recommande la lecture dans son *Avertissement aux confesseurs*.

REGINALD (Antoine), dominicain, mort à Toulouse en 1676, se distingua par ses ouvrages. Les principaux sont : 1° un petit *Traité théologique sur la célèbre distinction du sens composé et du sens divisé*; 2° un gros volume *De mente Concilii Tridentini, circa gratiam per se efficacem*, in-fol., 1706. Il s'y montre un des plus ardens défenseurs de la doctrine, qu'il regarde comme celle de saint Thomas et de saint Augustin.

RÉGINON, abbé de Prum, de l'ordre de Saint-Benoît, mort l'an 915 dans le monastère de Saint-Maximin à Trèves, comme il résulte de l'ouverture de son tombeau faite l'an 1581, a mérité par son savoir que son nom fût consacré dans les fastes de l'Eglise. On a de lui 1° une *Chronique*, utile pour l'Histoire de l'Allemagne, publiée pour la première fois à Mayence en 1521. On la trouve dans les *Historiens d'Allemagne*, de Pistorius, tome 1er, édition de Francfort, 1583. La chronique de Reginon commence à J. C., et finit à l'an 907; elle a été continuée jusqu'à l'an 972. 2° Un recueil de canons et de réglemens ecclésiastiques, intitulé : *De disciplinis ecclesiasticis, et de religione christiana libri duo*. Il composa cet ouvrage à la sollicitation de Ratbode, archevêque de Trèves, dans la ville duquel il s'était retiré après avoir été obligé de quitter son abbaye en 899. Baluze a donné en 1671, in-8, une excellente édition de ce recueil, avec des notes pleines d'érudition. On conserve dans la bibliothèque de Brême une *Lettre* de Reginon à Ratbode, sur l'institution du chant; à la suite de cette lettre il y a une partie de l'office divin avec les notes du chant de ce temps-là. On trouve la *vie de Réginon* au tome 6 de l'*Hist. litter. de France*.

REGIO-MONTAN. *Voyez* MULLER Jean.

RÉGIS (Saint-Jean-François), né d'une famille noble de Languedoc en 1597, entra chez les jésuites. Ayant demandé plusieurs fois inutilement la permission de passer chez les sauvages du Canada, il s'attacha à convertir les hérétiques, à ramener à Dieu les pécheurs et à diriger les âmes dans les voies du salut. Son zèle fut couronné des plus grands fruits dans le Languedoc et dans les provinces voisines, où il forma plusieurs établissemens de piété. Consumé de travaux et d'austérités, il mourut à la Louvesc, village du Dauphiné, en 1640. Clément XII le canonisa en 1737. Sa *Vie* a été écrite en français par le Père d'Aubenton, 1 vol. in-8. On y trouve à la fin la copie des témoignages authentiques qui réfutent la fable imaginée sur sa prétendue sortie de la société des jésuites. On peut consulter aussi *Les saints enlevés et restitués aux jésuites* (saint François Xavier et saint François Régis), par Jean-Joseph Petit-Didier, Luxembourg, 1738, in-12.

REGIS (Pierre Sylvain), philosophe Cartésien, né à la Salvetat de Blanquefort, dans le comté d'Agenois, en 1632, vint achever ses études à Paris, et fut disciple de Rohault. Il alla ensuite à Toulouse, où il établit des conférences publiques sur la philosophie. Il parlait avec facilité, et avait surtout le don de mettre les matières abstraites à la portée de ses auditeurs. L'ancienne philosophie fit bientôt place à la nouvelle, et les Tou-

lousains, touchés des instructions et des lumières que Régis leur avaient apportées, lui firent une pension. Le marquis de Vardes, exilé en Languedoc, passa de Toulouse à Montpelleir en 1671. Régis qui avait en lui un disciple zélé, l'y accompagna et y fit des conférences qui obtinrent tous les suffrages. Régis vint à Paris en 1680, et y eût les mêmes applaudissemens qu'à Montpellier et à Toulouse. Après avoir soutenu plusieurs combats pour Descartes, il entra dans l'académie des Sciences en 1699, et mourut en 1707, chez le duc de Rohan, qui lui avait donné un appartement dans son hôtel. Ses ouvrages sont : 1° *Système de philosophie, contenant la logique, la métaphysique et la morale*, 1690, 3 vol. in-4. C'est une compilation judicieuse de différentes idées de Descartes, que l'auteur a développées et liées; mais ces idées n'étant plus à la mode, cet ouvrage ne peut être aujourd'hui que d'un très petit usage. 2° Un livre intitulé : *Usage de la raison et de la foi*, in-4; 3° une *Réponse* au livre du célèbre Huet, intitulé : *Censura philosophiæ cartesianæ*, in-12 (*voy.* HUET); 4° une autre *Réponse* aux *Réflexions critiques* de du Hamel, 1691, in-12.; 5° des *Ecrits* contre le Père Malebranche, pour montrer que la grandeur apparente d'un objet dépend uniquement de la grandeur de son image tracé sur la rétine; 6° une *Dissertation* sur cette question : *Si le plaisir nous rend actuellement heureux ?* 1694, in-4.

RÉGIS (Pierre), né à Montpellier en 1656, docteur en médecine dans l'université de cette ville, se rendit de bonne heure à Paris. Il s'y acquit l'estime de Du Verney, de Lémery, de Pellisson, de Despréaux, de Perrault, de Ménage, etc De retour à Montpellier, il y pratiqua la médecine avec succès jusqu'en 1685, que la révocation de l'édit de Nantes l'obligea de se retirer avec sa famille à Amsterdam. Il y mourut d'un abcès dans l'estomac, en 1726, à 70 ans. Ses ouvrages sont 1° une *Edition* des *OEuvres posthumes* du savant Malpighi, 1698, in-4; 2° des *Observations sur la peste de Provence*, 1721, in-12; 3° il retoucha tous les articles de *médecine* et de *botanique* du *Dictionnaire* de Furetière, de l'édition de Basnage, sieur de Beauval. On peut voir la liste de ses ouvrages dans le tom. 7, pag. 8 des *Mémoires* de *Nicéron*.

REGIUS ou LE ROY (Urbain), né à Largenargen, sur le lac de Constance, étudia à Ingolstadt et y enseigna avec succès. Plusieurs gentilshommes lui confièrent la conduite de leurs enfans, sans en excepter le soin qui regardait la dépense; mais ces jeunes gens s'endettèrent. Comme Régius était leur caution, il fit une espèce de banqueroute, et fut obligé de s'enrôler. Son professeur Eckius le dégagea et le réconcilia avec les Muses. Il reçut à Ingolstadt la couronne d'orateur et de poète, de la main même de l'empereur Maximilien; quelque temps après, il fut fait professeur de rhétorique et de poésie. Son penchant pour le luthéranisme l'obligea de se retirer à Augsbourg, où il fonda une église protestante. Il fut quelque temps zuinglien, ensuite fougueux luthérien. Regius s'attacha en 1530 au duc de Brunswick, qui le fit surintendant des églises de Lunebourg. Il mourut à Zell en 1541. Ses *Ouvrages* ont été imprimés en 3 vol. in-folio. Les deux premiers sont consacrés aux écrits latins, et le dernier aux écrits allemands. Il y a de l'érudition dans les uns et dans les autres, mais peu de justesse et de modération.

REGIUS ou DU ROI (Henri), né à Utrecht en 1598, se rendit habile dans la médecine et en devint professeur à Utrecht en 1638. Sa passion pour le cartésianisme lui suscita de fâcheuses affaires de la part de Voëtius et des autres adversaires de Descartes, qui manquèrent de lui faire perdre sa chaire. Si Regius fut un des premiers sectateurs du cartésianisme, il en fut aussi l'un des premiers déserteurs. Descartes ayant refusé d'approuver quelques sentimens particuliers de son disciple, celui-ci renonça aux opinions de son maître. Regius finit sa carrière en 1679. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Physiologia*, Utrecht, 1641, in-4. 2° *fundamenta physica*, 1646, in-4. Il en

donna une nouvelle édition sous le titre de *Philosophia naturalis*, en 1661, in-4. Cet ouvrage a été traduit en français, Utrecht, 1686. On accusa Regius d'avoir dérobé à Descartes une copie de son *Traité des animaux*, et de l'avoir ensuite presque tout insérée dans cet ouvrage. 3° *Praxis medica*, etc. 1657, in-4 : c'est le meilleur de ses écrits; 4° *Explicatio mentis humanæ*, Utrecht, 1659, in-4; 5° *Hortus academicus ultrajectinus*. Tous ses ouvrages de médecine ont été réunis et imprimés à Utrecht en 1668, in-4.

REGNARD (Jean-François), poète comique, naquit à Paris en 1647, d'un marchand qui demeurait sous les piliers des Halles, et qui cependant lui laissa une fortune asez considérable. Sa passion pour les voyages se déclara presque dès son enfance. Il parcourut d'abord l'Italie, y joua, et ses gains furent si considérables que les frais de ses voyages payés, il lui resta encore dix mille écus. A son retour, il s'embarqua avec une femme nommée Elevir à Gênes sur un bâtiment anglais qui allait à Marseille, et qui fut pris par deux vaisseaux algériens; l'équipage fut conduit à Alger. Regnard avait du talent pour la cuisine, art qu'il avait exercé pour satisfaire son amour pour la bonne chère. Il fut fait cuisinier du maître dont il était devenu l'esclave. Il s'en fit aimer; mais sa bonne mine et ses manières prévenantes lui gagnèrent aussi le cœur des femmes favorites de son maître. Il écouta leur passion, fut découvert et livré à la justice. Il allait être puni selon les lois, qui veulent « qu'un chrétien trouvé avec une mahométane expie son crime par le feu, ou » se fasse mahométan. » Le consul de la nation française, qui avait reçu depuis peu une somme considérable, s'en servit pour l'arracher au supplice et à l'esclavage. Regnard, devenu libre, retourna en France, emportant avec lui la chaîne avec laquelle il avait été attaché. Le 26 avril 1681, il partit de nouveau de Paris pour visiter la Flandre et la Hollande, d'où il passa en Danemark et ensuite en Suède. Le roi de ce dernier pays lui conseilla de voir la Laponie. Notre voyageur s'embarqua à Stockholm avec deux autres Français, et passa jusqu'à Tornéa. Il remonta le fleuve Tornéa et pénétra jusqu'à la mer Glaciale. S'étant arrêté lorsqu'il ne put aller plus loin, il grava ces quatre vers sur une pierre et sur une pièce de bois :

Gallia nos genuit, vidit nos Africa ; Gangem
Hausimus, Europamque oculis lustravimus omnem :
Casibus et variis acti terrâque marique,
Sistimus hic tandem nobis ubi defuit orbis.

De retour à Stocklhom, il en partit le 3 octobre 1683 pour aller en Pologne. Après avoir visité les principales villes de ce royaume, il passa à Vienne, d'où il revint à Paris après un voyage de trois années. Il y acheta une charge de trésorier de France au bureau des finances de Paris, et établit au bout de la rue de Richelieu sa demeure qui devint le rendez vous des amateurs de la bonne chère : il eut souvent au nombre de ses convives les princes de Condé et de Conti. Il possédait la terre de Grillon près de Dourdan, à 11 lieues de Paris. C'est là que, dans la belle saison, il s'abandonnait à une vie sensuelle et délicate, dans la compagnie de quelques épicuriens choisis ; et à force de rechercher le plaisir, il en éprouva le plus désespérant dégoût. Ce philosophe voluptueux, cet homme en apparence si gai, mourut de chagrin en 1709, à 62 ans. On prétend même qu'il avança ses jours, et qu'il mourut d'une médecine prise à la suite d'une indigestion. La meilleure édition de ses *OEuvres* était, avant celle de M. Lequien, 1820, 6 vol. in-8, et celle de M. Crapelet, avec notes et Variante, 1822 et 1823, 6 vol. in-8, celle de Paris, 1790, 4 vol. in-8. Le premier volume contient la relation de ses *voyages* en Flandre, en Hollande, en Danemark, en Suède, en Laponie, en Pologne et en Allemagne. Il n'y a que la relation de son voyage en Laponie qui mérite de l'attention ; le reste est fort peu de chose. L'auteur n'avait composé ses relations que pour s'amuser ; il ne comptait pas les publier. Le second volume renferme les pièces suivantes : *La Provençale*, *œuvre posthume*. C'est une historiette où Regnard fait le récit des aventures qu'il eut dans le voyage sur

mer où il fut pris et mené à Alger; il contient quelques particularités de sa vie. On trouve ensuite ses pièces de théâtre, qui l'ont mis dans la classe des meilleurs poètes comiques. La plus connue de ses pièces et la plus souvent représentée, est *Le Joueur*. Ce poète connaissait le caractère qu'il avait tracé. Il était joueur, et joueur heureux. La gaieté est le caractère dominant des comédies de Regnard; il excelle dans le comique noble ainsi que dans le familier; mais sa versification n'est pas toujours correcte; et ce qui fait la matière d'un reproche plus grave, quoique commun à presque tous les poètes comiques, c'est que la bonne morale y est souvent blessée. « J'aurais trop d'avantage, dit un » philosophe célèbre (J.-J. Rousseau), » si je voulais passer de l'examen de Mo» lière à celui de ses successeurs, qui » n'ayant ni son génie, ni sa probité, » n'en ont que mieux suivi ses vues in» téressées, en s'attachant à flatter une » jeunesse débauchée et des femmes sans » mœurs.... Regnard, plus modeste, n'en » est pas moins dangereux. C'est une » chose incroyable qu'avec l'agrément » de la police, on joue publiquement au » milieu de Paris une comédie où, dans » l'appartement d'un oncle qu'on vient » de voir expirer, son neveu, l'honnête » homme de la pièce, s'occupe, avec » son digne cortége, de soins que les lois » paient de la corde : ..... faux acte, » supposition, vol, fourberie, men» songe, inhumanité; tout y est, et tout » y est applaudi...... Belle instruction » pour les jeunes gens, *nescii auræ fal» lacis*, qu'on envoie à cette école, où » les hommes faits ont bien de la peine » à se défendre de la séduction du vi» ce ! .... Tous nos penchans y sont fa» vorisés, et ceux qui nous dominent y » reçoivent un nouvel ascendant. Les » continuelles émotions qu'on y ressent » nous enivrent, nous affaiblissent, nous » rendent plus incapables de résister à » nos passions, détruisent l'amour du » travail, découragent l'industrie, in» spirent le goût de subsister sans rien » faire. On y apprend à ne couvrir que » d'un vernis de procédé la laideur du » vice, à tourner la sagesse en ridicule, » à substituer un jargon de théâtre à la » pratique des vertus, à mettre toute la » morale en métaphysique, à travestir » les citoyens en beaux-esprits, les mè» res de famille en petites-maîtresses, » les filles en amoureuses de comédies. » (*Voy.* MOLIÈRE). On publia, en 1783, un *Supplément aux OEuvres de Regnard, contenant les pièces qu'il a données à l'ancien théâtre italien*, 2 vol. in-12. Si on avait rejeté de ce recueil les inutilités et les naiseries, il eût été réduit à une quarantaine de pages. (On assure que Regnard avait dérobé à du Fresny sa comédie du *Joueur*. Ses autres pièces sont : *Le Légataire universel*, *Les Ménechmes*, *Les Folies amoureuses*, *Le Distrait*, etc., qu'on joue encore au Théâtre Français, et quelques pièces en un acte.)

* REGNAUD-LAGRELAIE, littérateur, né à Dijon vers 1740, mort en 1807, a publié plusieurs ouvrages, dont voici les principaux : 1° *Tableau de la nature*, ouvrage propre à l'éducation et très-agréable à lire; 2° *Soupers de Vaucluse*; 3° *Les prisonniers du Temple*, petit poème écrit avec élégance et beaucoup de sensibilité; 4° *Les Français en Egypte*, autre poème assez bien versifié.

REGNAULDIN (Thomas), sculpteur, natif de Moulins, mourut à Paris en 1706, âgé de 79 ans. Il était de l'académie royale de peinture et de sculpture. Cet illustre artiste a fait plusieurs morceaux estimés. On voit de lui, dans les jardins de Versailles, l'*Automne et Faustine*; et aux Tuileries, le beau groupe représentant l'*Enlèvement de Cybèle par Saturne*, sous la figure du *Temps*.

REGNAULT (Noël), jésuite, né à Arras en 1683, mourut à Paris en 1762. L'étude de la philosophie ancienne et moderne remplit ses soins et sa vie, après les devoirs de la piété. On a de lui : 1° *Entretiens physiques*, d'abord en 3 vol. in-12, ensuite en 5. Les jeunes écoliers qui veulent savoir un peu plus de physique qu'on n'en ap-

prend communément dans les colléges trouveront dans cet ouvrage de quoi se satisfaire. Il est écrit avec beaucoup d'ordre, de clarté, et tout l'intérêt que les matières comportent. 2° *Origine ancienne de la physique nouvelle*, 3 vol. in-12. L'auteur, dans cet ouvrage, enlève à plusieurs physiciens fameux la gloire de beaucoup de découvertes physiques, fait voir qu'elles sont plus anciennes, et que, par une suffisance ingrate, nous nous parons des dépouilles de nos aïeux en les déprisant. Georges Paschius et M. Dutens ont démontré la même chose, l'un dans son traité *De novis inventis quorum accuratiori cultui facem prætulit antiquitas*, l'autre dans ses *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes*; 3° *Entretiens mathématiques*, in-12, trois volumes, 1747; 4° *Logique en forme d'entretiens*, in-12, 1742. Elle n'a pas eu autant de succès que ses *Entretiens physiques*.

* REGNAULT (N.), prêtre, est auteur d'une *Instruction pour la première communion*, in-8, imprimée d'abord en 1759, et depuis très souvent réimprimée. On a encore de lui une *Instruction pour la confirmation*, 1707, in-18.

* REGNAULT, peintre à Paris, a publié: 1° *La botanique mise à la portée de tout le monde*, ou *Collection des plantes d'usage dans la médecine, dans les alimens et dans les arts*, 3 vol. grand in-folio, Paris, 1774, ornés de 467 planches coloriées, et quelquefois 475; ouvrage rarement complet et d'un prix fort élevé; 2° *Les écarts de la nature*, ou *Recueil des principales monstruosités que la nature produit dans le genre animal*, Paris, 1775, in-folio, fig. coloriées, ouvrage non terminé.

* REGNAULT (N.), né à Paris en 1756, mort dans cette ville en 1818, a publié une *Nouvelle grammaire renfermant la solution des difficultés de la langue française*, 1808, réimprimée en 1809, in-12.

* REGNAULT DE SAINT JEAN-D'ANGELY (Michel-Louis-Etienne, le comte), l'un des courtisans de Buonaparte, naquit en 1760 à Saint-Fargeau, où son père remplissait les fonctions de président du tribunal et celle de subdélégué de l'intendance: ce magistrat fut le premier instituteur de son fils. En 1771 le président de Saint-Fargeau fut exilé dans sa terre: il y conduisit sa famille, et c'est là que Regnault reçut d'un précepteur une éducation soignée. Il termina ses études à l'université de Paris où son père l'avait conduit, lorsqu'il avait été appelé dans cette ville par le chancelier, sur le refus qu'il avait fait d'enregistrer à son bailliage l'édit de 1771. Le jeune Regnault avait obtenu au concours une place au collége du Plessis. Sorti de cet établissement en 1777, il fit son cours de droit et se destina à la profession de jurisconsulte, et fut même reçu avocat en 1781; mais l'année suivante il fut nommé lieutenant de la prevôté de la marine à Rochefort. Le jeune Regnault se distingua par ses talens, et, il faut le dire à sa louange, les revenus de sa place et ceux de son cabinet de consultations servaient à fournir aux besoins de ses parens réduits à un état malheureux par suite de la cécité du président de Saint-Fargeau. Regnault ayant embrassé le cours de la révolution avec enthousiasme, sa ville natale le nomma député aux états généraux. Il apporta dans cette assemblée des opinions modérées qu'il manifesta à la tribune, et plus particulièrement encore dans une feuille quotidienne qu'il publiait à cette époque sous le titre de *Journal de Versailles* qui eut de la vogue, mais qui lui valut des insultes et des menaces de la part du peuple et des Marseillais. Plus tard on le vit s'écarter de cette modération. Ainsi dans les premières séances de l'assemblée nationale, en 1790, il dénonça l'*adresse* des catholiques de Nîmes, et défendit ensuite avec la même chaleur les membres de la ci-devant assemblée générale de Saint-Domingue. Ils venaient de débarquer à Brest; et on les accusait d'exciter l'escadre à l'insubordination. Devenu également ennemi de la cour et des prêtres, il vota, le 26 janvier 1791, le remplacement des ecclésiastiques *réfractaires*. Peu de temps après, il protesta

contre l'insertion de son nom sur la liste des membres du *club monarchique*. Il demanda qu'on élevât une statue à Voltaire, et défendit les droits des hommes de couleur. Regnault semblait vouloir faire oublier son pas rétrograde vers la monarchie, par un acharnement sans bornes contre la cour. Il le montra dans tout son jour lors de la fuite de Louis XVI, époque où il proposa les mesures les plus violentes, dont une grande partie furent malheureusement adoptées. Tout porte à croire qu'il se rallia ensuite de très bonne foi à ceux qui voulaient sauver la monarchie. Après la session, il avait rédigé le *Journal de Paris*; mais Regnault était *républicain pur*, et par conséquent attaché au parti de la Gironde et ennemi des jacobins. Après le 31 mai 1793, il entra, pour se soustraire à leurs persécutions, dans les charrois militaires : il fut découvert et arrêté à Douai le 22 août, et mis en prison comme *suspect*. Sa captivité ne cessa qu'après la chute de Robespierre, le 9 thermidor. Il reparut alors sur la scène politique, et fut nommé administrateur des hôpitaux des armées, place dans laquelle il commença à amasser des richesses que, dans la suite, il n'oublia pas d'augmenter. Son emploi le conduisant en Italie, il y connut Buonaparte, s'attacha à lui, l'accompagna à Malte, où il fut commissaire pendant quelques mois. De retour à Paris, il s'y trouvait le 18 brumaire, et seconda de tout son pouvoir les projets de ce jeune guerrier. Celui-ci, devenu empereur, le nomma conseiller d'état, et le fit successivement ministre, procureur-général près de la haute cour, grand-officier de la légion d'honneur, grand'croix de l'ordre de la Réunion, etc. Il s'était attiré tous ces honneurs par son dévouement servile envers son maître, dont il fut toujours chargé de remplir auprès du corps législatif et du sénat toutes les missions qui avaient pour objet, soit quelque levée d'hommes, soit des réunions de pays. Après la funeste retraite de Moscou, et lors de la rentrée de Buonaparte en France, le 10 janvier 1813, le même orateur vint proposer de nouveau au sénat une levée de 150,000 hommes. Il se déchaîna dans cette occasion contre le général prussien d'York, et attribua à un hiver précoce et rigoureux les désastres de l'armée française. Le 12 novembre suivant, il parut encore à la tribune du sénat conservateur pour demander la levée de 300,000 hommes. Dans le même discours qu'il prononça à cette occasion, il appela les Français à la défense de leur patrie et du trône de leur maître, et leur exposa les résultats d'une invasion *qu'ils ne repousseraient pas*. A la création de la garde nationale par Buonaparte, Regnault de Saint-Jean-d'Angely en fut nommé chef de légion; mais il s'en fallut bien qu'il eût sur le champ de bataille la même ardeur qu'il avait montrée à la tribune du sénat : il abandonna sa troupe au moment du danger, et ne s'occupa que de sa sûreté personnelle. Il adhéra à l'abdication de Buonaparte, et le retour des Bourbons le plongea dans une espèce d'oubli. Il présida l'Institut pour la réception de M. Campenon, son protégé; et, dans cette circonstance, il déploya autant d'adresse que de talens : il se répandit en éloges sur Louis XVIII et son gouvernement paternel, dont il montra les plus sûres espérances. L'apparition de Buonaparte en France, en mars 1815, replaça le comte Regnault sur la scène politique : il paraît qu'il n'avait pas été étranger à sa fuite de l'île d'Elbe; aussi il rentra aussitôt au conseil d'état, et fit partie de la chambre des représentans, convoquée à cette époque. Le 22 juin, il parla sur la seconde abdication de Buonaparte, vanta beaucoup son attachement pour lui, et assura néanmoins « qu'il avait » osé le premier le porter à cet acte, » que les circonstances rendaient néces- » saire. » Il laissa éclater à cette occasion une douleur assez vive, et demanda « que le bureau fût chargé de se rendre » auprès de Napoléon pour lui exprimer » sa reconnaissance du sacrifice qu'il » avait fait à l'indépendance nationale. » Le lendemain, il prononça un discours énergique, afin que la chambre reconnût Napoléon II. Lors du retour du roi dans la capitale, il fut compris dans l'ordon-

nance du 24 juillet, et obligé de quitter Paris sous trois jours. Il put ensuite obtenir des passeports, et se rendit avec sa famille aux Etats-Unis. Il revint depuis à Paris, où il arriva mourant; quelques heures après, il expira : c'était le 10 mars 1819; il avait 59 ans. Regnault de Saint-Jean-d'Angely avait de l'instruction, de l'éloquence, quoique souvent un peu ampoulée, et surtout de l'adresse et de la pénétration; il connaissait fort bien le métier de courtisan, et l'art de faire valoir ses éloges à l'idole dominante, et de se captiver la confiance du maître autant que Napoléon pouvait l'accorder. Quoique, auprès de lui, il n'oubliât certainement pas sa fortune, il fut cependant un de ses serviteurs les plus dévoués, et eut pour son bienfaiteur un attachement qui paraissait sincère. Il fut bien souvent auprès de lui le canal des grâces, et partageait cet emploi avec le maréchal Duroc. Si dans les chances de la révolution il sembla balancer un moment entre deux opinions, celle qu'il adopta en faveur de Buonaparte, tenait trop à ses considérations personnelles pour qu'il pût jamais la changer. C'est pourquoi on le vit, avec un dévouement sans bornes, seconder tous les projets de l'ambition de celui d'où dérivaient ses dignités et sa fortune.

REGNAUT. *V.* Guise (Dom Claude).

REGNIER (Mathurin), poète satirique français, neveu de l'abbé Desportes, né à Chartres, le 21 décembre 1573, mort à Rouen le 22 octobre 1613, montra dès sa jeunesse son penchant pour la satire. Son père le châtia plusieurs fois pour le lui faire perdre : punitions, prières, tout fut inutile. Ce malheureux talent lui fit des amis illustres. Le cardinal François de Joyeuse le mena à Rome avec lui, et il fit une seconde fois ce voyage avec l'ambassadeur Philippe de Béthune. Ses protecteurs lui procurèrent plusieurs bénéfices, et une pension de 2,000 livres sur l'abbaye de Vaux-Cernai. Il dévolut en même temps un canonicat de l'église de Chartres, et ne se servit de tous ces biens sacrés que pour satisfaire son goût effréné pour le plaisir. Vieux à 30 ans, il mourut à 40, entièrement usé par les débauches. On assure que sa fin fut chrétienne. On trouve dans le recueil de ses *OEuvres* seize *Satires*, trois *Epîtres*, cinq *Elégies*, des *Stances*, des *Odes*, etc. Ses satires sont ce qui fixe le plus l'attention dans ce recueil. Regnier verse son fiel sur tous ceux qui lui déplaisent, et souvent avec une licence brutale. Il a cependant quelques vers heureux et originaux, quelques saillies fines, quelques bons mots piquans, quelques expressions naïves. Son stile est souvent incorrect, ses plaisanteries basses; la pudeur y est blessée en plus d'un endroit, et c'est avec raison que Boileau a dit :

Heureux! si ses discours, crains du chaste lecteur,
Ne se sentaient des lieux que fréquentaient l'auteur,
Et si du son hardi de ses rimes cyniques
Il n'alarmait souvent les oreilles pudiques.

(Les meilleures éditions de Regnier sont celles publiées par M. Viollet-le-Duc en 1821, in-8, et par M. Lequien en 1822, in-8, avec le *Commentaire* de Brossette.)

* REGNIER (Jacques), médecin et poète latin, naquit à Beaune le 6 janvier 1589. Outre la médecine, il possédait les langues grecque et latine, l'histoire naturelle des animaux, des poissons, des plantes et des minéraux. Il était aussi versé dans l'histoire générale et ecclésiastique. Regnier avait fait ses études dans sa ville natale, puis à Dijon, où il fut répétiteur chez un de ses parens. De là il se rendit à Besançon, et ensuite à Lyon, en vivant de son travail; les épargnes qu'il fit dans cette dernière ville, où il demeura deux ans, lui servirent pour faire un voyage à Paris. Il y donna plusieurs comédies, entre autres l'*Amphitryon* de Plaute, qui fut joué sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. S'étant rendu à Bordeaux, il y étudia sous d'habiles professeurs la médecine théorique et pratique. Il quitta bientôt cette ville et alla à Saintes, où il exerça son art avec succès. Il retourna enfin dans sa patrie, après 15 ans d'absence, y suivit la profession de médecin, et obtint beaucoup de réputation. Regnier mourut en 1663, âgé de 74 ans. Il a écrit plusieurs ouvra-

ges, comme un *Poème* latin à la louange d'une dame, plusieurs *Comédies;* mais l'ouvrage qui l'a fait connaître avantageusement est un recueil de fables, intitulé : *Apologi phædrii ex ludicris J. Regnerii, belnensis doctoris medici*, janvier, 1643, in-12 de 125 pages. Ces fables sont divisées en deux parties : la première est de 40 fables, la seconde de 60 (100). On trouve ces fables dans plusieurs catalogues des *Fables de Phèdre*, et notamment dans le Phèdre de Coustellier, 1747, et dans celui du Père Brottier, 1783 : et cela par une erreur bien singulière; car au lieu d'entendre par *Apologi phædrii :* « Apologues dans le genre de ceux de » Phèdre, » on a cru que c'était une édition de Phèdre. Vers la fin de ses jours, il composa un autre recueil de *Fables*, plus volumineux que le premier, quoiqu'il eût mis à la fin de celui-ci : *Hic cestus artemque repono.*

REGNIER-DESMARAIS ou plutôt DESMARETS (François-Séraphin), naquit à Paris, en 1632, d'une famille noble, originaire de Saintonge. Il fit sa philosophie avec distinction dans le collége de Montaigu. Ce fut pendant son cours qu'il traduisit en vers burlesques la *Batrachomyomachie* d'Homère, ouvrage qui parut un prodige dans un jeune homme de 15 ans. Le duc de Créqui, charmé de son esprit, le mena avec lui à Rome, en 1662. Le séjour de l'Italie lui fut utile; il apprit la langue italienne, dans laquelle il fit des vers dignes de Pétrarque. L'académie de la Crusca de Florence prit une de ses *odes* pour une production de l'amant de Laure, et lorsque cette société fut désabusée, elle ne se vengea de son erreur qu'en accordant une place dans son sein à celui qui l'avait causée. Ce fut en 1667 qu'on lui fit cet honneur, et 3 ans après l'académie française se l'associa. Mézerai, secrétaire de cette compagnie, étant mort en 1684, sa place fut donnée à l'abbé Regnier. Il se signala dans les démêlés de l'académie contre Furetière, et composa tous les *Mémoires* qui ont paru au nom de ce corps. L'abbé Regnier eut plusieurs bénéfices, entre autres l'abbaye de Saint-Laon de Thouars. On prétend qu'il aurait été évêque, sans sa traduction d'une scène voluptueuse du *Pastor fido.* Il mourut à Paris, en 1713, à 81 ans. Ses talens étaient relevés par une probité, une droiture et un amour du vrai généralement reconnus. Son amitié faisait honneur à ceux qu'il appelait ses vrais amis, parce qu'il ne la leur donnait que quand il reconnaissait en eux les qualités qui formaient son caractère. (L'abbé Regnier avait accompagné plusieurs seigneurs en différens voyages, et rempli des missions de confiance, dont le chargèrent les ministres et le roi.) Nous avons de lui : 1° une *Grammaire française* imprimée en 1676, en 2 vol. in-12. La meilleure édition est celle de 1710, in-4. On trouve dans cet ouvrage, un peu diffus, le fond de ce qu'on a dit de mieux sur la langue. 2° Une *Traduction* en vers italiens des odes d'Anacréon, in-8, qu'il dédia, en 1692, à l'académie de la Crusca : la simplicité et le naturel y sont joints à l'élégance et à la noblesse; 3° des *Poésies françaises, latines, italiennes et espagnoles*, réunies, en 1708, en 2 vol. in-12. Ses vers français offrent de la variété, de la gaieté, des moralités heureusement exprimées; mais son stile est plus noble que vif, et plus pur que brillant. Ses vers italiens et espagnols ont plus de coloris et plus de grâce. Les poésies françaises ont été augmentées dans les éditions de 1716 et de 1750, 2 vol. in-12. 4° Une *Traduction* de la *Perfection chrétienne* de Rodriguez, entreprise à la prière des jésuites, et plusieurs fois réimprimée, en 3 vol. in-4, et en 4 in-8. Cette version, écrite avec moins de nerf que celle de Port-Royal, est d'un stile plus pur et plus coulant; elle est aussi plus fidèle, car les traducteurs de Port-Royal font dire souvent à l'auteur espagnol tout le contraire de ce qu'il dit en effet. (*Voyez* RODRIGUEZ.) 5° Une *Traduction* des 2 livres de la *Divination* de Cicéron, 1710, in-12; 6° une autre *Version* des livres de cet auteur, *De finibus bonorum et malorum*, avec de bonnes remarques, in-12; 7° l'*Histoire des démêlés de la France avec la cour de*

Rome, au sujet de l'affaire des Corses, 1767, in-4.

* REGNIER (Claude-François), né en Auvergne, en 1718, vint faire ses études à Paris au séminaire de Saint-Sulpice, et embrassa l'état ecclésiastique. Après avoir pris le bonnet de docteur en Sorbonne, il s'agrégea à la congrégation des sulpiciens, et devint un des directeurs du séminaire de Paris. On a de lui : 1° *Certitude des principes de la religion contre les nouveaux efforts des incrédules*, Paris, de 1778 à 1782, 6 vol. in-12; 2° *Tractatus de Ecclesia Christi*, Paris, 1789, 2 vol. in-8. Ces ouvrages sont estimés. L'abbé Regnier mourut dans le courant de l'année 1790. — REGNIER (Dom), bénédictin de la congrégation des Exempts, a publié des *Sermons*, 1761, 3 vol. in-12.

* REGNIER (Claude-Ambroise ou Antoine), duc de Massa-Carrara, ministre de la justice sous Buonaparte, naquit le 6 avril 1736 à Blamont dans le département de la Meurthe. Avant la révolution, il était un des avocats les plus distingués de Nancy. Il embrassa les principes des réformateurs avec un zèle qui fut récompensé par la nomination aux états-généraux et ensuite à l'assemblée nationale. Il devait cette distinction aux suffrages du bailliage de la ville de Nancy. Regnier se rangea du côté gauche; mais il parut peu à la tribune, et s'occupa beaucoup de judicature et d'administration. Il s'éleva contre l'institution des jurés en matière civile; et, lorsque le vicomte de Mirabeau enleva les cravates de son régiment, il proposa de le mettre en accusation; cependant il défendit la municipalité de Nancy contre les reproches des jacobins, lors de l'insurrection de cette ville, et approuva la conduite de M. de Bouillé. La fuite du roi, 20 juin 1791, ayant causé quelque tumulte dans les départemens du Rhin et des Vosges, on y envoya Regnier pour les calmer, et sa conduite ne donna lieu à aucun reproche. Il sut vivre ignoré pendant le règne de la *terreur*, jusqu'à ce qu'il fut nommé par le département de la Meurthe au conseil des anciens. A cette époque, il s'opposa vigoureusement à l'admission de Job-Aymé, et à la rentrée des prêtres *réfractaires*. Il devint secrétaire, puis président du conseil, et y fut réélu en 1799, à l'époque où devaient cesser ses fonctions. Il se prononça plus ouvertement encore qu'il ne l'avait fait contre les jacobins, s'opposa en même temps à l'impression d'une adresse des habitans de Grenoble contre Schérer, et combattit la permanence des séances après le 30 prairial; il se déclara aussi avec Courtois contre le *Manége*. Regnier eut une part très active dans la révolution du 18 brumaire, et fut un de ceux qui se réunirent, le 17 septembre au matin, chez Lemercier, président du conseil des anciens. On y arrêta les mesures définitives qui pouvaient assurer le succès de cette conspiration; Regnier présenta le projet de décret qui transférait les deux conseils à Saint-Cloud, et fut nommé président de la commission intermédiaire. Après l'établissement du régime consulaire, Buonaparte n'oublia pas les services de Regnier; il le nomma conseiller d'état dans la section des finances, le combla de dignités et de faveurs, et le 15 septembre 1802, Regnier réunit, sous la dénomination de grand-juge, les deux ministères de la justice et de la police générale. Il se démit de cette seconde place lorsque Fouché fut appelé à l'occuper : il conserva cependant son titre de grand-juge et le ministère de la justice; ce fut lui qui en 1804 dirigea toutes les poursuites contre Georges et Pichegru. Nommé grand-officier de la légion-d'honneur, il obtint, en février 1805, le grand-cordon, et fut créé duc de Massa-Carrara. En novembre 1813, il remit le portefeuille de la justice, pour remplir la place de ministre d'état; et ensuite celle de président du corps législatif, où il ne reçut pas un accueil bien flatteur. Buonaparte, de retour de sa désastreuse expédition de Moscou, avait besoin de mettre à la tête de cette assemblée un homme entièrement dévoué à ses projets : il y plaça Regnier. La dissolution du corps législatif, le 31 décembre 1813, mit un terme à la fortune de Regnier. Lors de la première abdication, il

écrivit, le 8 avril 1814, au gouvernement provisoire, pour savoir s'il était encore président du corps législatif; il ne reçut point de réponse. Il ne survécut que deux mois et demi à sa disgrâce, et mourut à Paris le 24 juin 1814. Assez bon jurisconsulte, médiocre orateur et peu habile ministre, il fut, comme le comte Regnault de Saint-Jean-d'Angely, un des hommes les plus attachés à Napoléon, et la plus souple de ses créatures; il parut sensiblement affecté quand celui-ci abdiqua et se retira à l'île d'Elbe. Son intérêt personnel était sans doute pour quelque chose dans l'affliction que lui causait cet événement. Son fils a été nommé pair de France par Louis XVIII.

*REGNIER (Edme), célèbre mécanicien, né à Semur, en Bourgogne, le 15 juin 1751, commença ses études au collége de cette ville; mais sa mère, étant devenue veuve, fut obligée de le mettre en apprentissage chez un arquebusier de Dijon. Le jeune Regnier travailla avec tant de succès qu'il parvint à pouvoir soutenir sa mère, à élever et à établir ses frères et ses sœurs. Il se fit connaître en même temps par des inventions relatives à son art. La première fut une *éprouvette pour essayer la force des poudres de chasse*, supérieure à toutes celles qui ont été imaginées jusqu'à ce jour, et qui amena la découverte du *dynamomètre*, machine pour mesurer la force et la résistance. C'est lui qui a construit le premier des *paratonnerres* en Bourgogne, et il les a perfectionnés : il en avait déjà placé six à Semur et dans les environs de cette ville, avant qu'il y en eût aucun à Paris. Il présenta à Francklin des modèles de conducteurs mobiles, par lesquels il avait cherché à remplacer ceux que cet illustre physicien avait employés dans ses appareils, et Francklin applaudit à cette ingénieuse amélioration. Il fit aussi pour l'usage de sa ville natale un méridien sonnant, dont il eut l'honneur d'offrir un modèle réduit à Louis XVI, qui l'admira et récompensa l'inventeur. C'est par le même procédé que s'obtient la détonation des *canons méridiens*. En 1777, il obtint le premier prix d'encouragement pour la meilleure *serrure à combinaisons*, quoiqu'il n'eût jamais vu d'ouvrage de ce genre. Elle est décrite dans l'*Encyclopédie méthodique*. Il l'a perfectionnée depuis, ainsi que les cadenas à combinaisons qui sont maintenant fort en usage. On lui doit encore l'invention d'une *échelle à incendie* qui a remporté le premier prix, et le *sécateur*, machine pour tailler les arbres. Regnier est mort à Paris le 10 juin 1825. On trouve dans une *Notice* imprimée chez Mme Huzard, la description de 75 machines différentes qu'il a inventées. On avait publié auparavant un *Mémoire explicatif du dynamomètre et autres machines inventées par le citoyen R.* (Regnier), 1798, in-4. Regnier avait été nommé conservateur du musée central d'artillerie qu'il créa lui-même. Appelé à Paris pendant la révolution comme membre de l'administration des armes portatives, il avait profité de cette occasion pour recueillir avec soin les anciennes armures de nos rois qui étaient éparses en France et qu'il classa par ordre chronologique : telle fut l'origine du musée central d'artillerie qu'il sut conserver intact pendant les invasions.

*REGNIER-DESTOURBET (François-Hippolyte), littérateur, né à Langres en 1804, mort à Paris, âgé de 28 ans, le 23 septembre 1832, mérite une place dans notre *Dictionnaire*, soit à cause de ses premières productions, soit à cause de sa fin toute chrétienne. Issu d'une famille estimable, il avait été élevé dans les principes de la religion, et même, pendant quelque temps, il avait songé à embrasser l'état ecclésiastique. Ses premiers travaux roulèrent sur des sujets relatifs au clergé. Il n'avait encore que 21 ans, lorsqu'il publia une brochure sous ce titre : *Des Jésuites en France*, 1825, in-8. Il y répondait aux reproches dont ces religieux étaient l'objet; quoiqu'il ne les considérât que par rapport à la France, son écrit pouvait cependant écarter bien des préventions. Son *Histoire du clergé de France pendant la révolution*, 1828, 3 vol. in-12, fut également conçue dans des intentions droites.

L'auteur qui ne s'était fait connaître que par les initiales M. R. s'y montre attaché aux bonnes doctrines ; mais il manquait de beaucoup de connaissances relatives à son sujet, et il n'avait pas fait assez de recherches. Les trois volumes de cette histoire parurent successivement : le premier va jusqu'à la fin de l'assemblée constituante ; le second jusqu'à la fin de la Convention, et le dernier devait embrasser le règne du directoire et celui de Buonaparte ; cette dernière partie est encore moins soignée que les précédentes, et sur la fin surtout, l'auteur indique les faits plutôt qu'il ne les raconte. Vers le même temps il composa pour la *Bibliothèque catholique* une *Histoire abrégée de la constitution civile du clergé*, 1828, in-8. Sans doute il y a des erreurs et des omissions dans cet abrégé ; mais c'est peut-être ce que M. Regnier a fait de moins négligé. On est d'ailleurs porté à l'indulgence envers un jeune homme qui, dans l'âge où tant d'autres sont livrés à la dissipation, donnait cette direction religieuse à ses études. Que n'a-t-il toujours continué à marcher sur cette ligne ! Il avait commencé pour la *Bibliothèque catholique* une *Histoire de la révolution*, qui n'a pas vu le jour. Ses *Septembriseurs* sont un ouvrage assez singulier ; l'auteur a imaginé de mettre l'histoire de ce temps-là sous la forme d'entretiens entre les jacobins. Ils furent suivis de *romans*, tels que *Louiset*, 1830 ; un *Bal chez Louis-Philippe*, 1831, *Charles II*, et *l'Amante espagnole*, 1831, 4 vol. in-12, etc. Nous ne pouvons nous empêcher de déplorer qu'il ait publié un de ses romans sous le nom de l'*Abbé Fiberge*. Nous ne doutons point que M. Regnier n'ait vivement regretté au lit de la mort cette attribution mensongère qui compromettait un corps respectable. Il avait aussi fait des *pièces de théâtre*, tels que *Napoléon à Schoenbrunn*, *Charlotte Corday*, etc. *Voyez* pour cette dernière pièce la *Revue Encyclopédique*, 1830, tome 2, pag. 194. Il avait fourni des *articles* à la *Revue de Paris* et au livre des *Cent et un*. Il tomba malade vers le commencement d'août, et le mal s'annonça aussitôt d'une manière inquiétante. Le jeune Regnier s'empressa de mettre sa conscience en paix : ses derniers jours furent consacrés au repentir, et il a laissé sa famille consolée par les nombreux témoignages de son retour à la religion. Il travaillait, dit-on, dans les derniers temps au *Messager des Chambres* et *à la Mode*. Il avait fait son droit, et occupa quelque temps la place d'auditeur au tribunal de Châlons-sur-Marne ; mais il s'en démit à l'époque de la dernière révolution pour se livrer tout entier à son goût pour écrire.

* REGUIS, curé dans le diocèse de Gap, a publié en 1766 la *Voix du pasteur*, discours familiers d'un curé à ses paroissiens, pour tous les dimanches de l'année, 2 vol. in-12, très souvent réimprimés. Cet ouvrage, l'un des meilleurs en ce genre, remarquable par la simplicité et l'onction qui y règne, vient encore d'être perfectionné par un pasteur animé du même esprit que l'abbé Reguis, sous le titre d'*Instructions familières*, imprimées d'abord en 5 vol., puis en 6, et enfin en 8 vol. in-12. La 7[e] édition a paru en 1821. Ces instructions courtes et adoptées aux circonstances ne peuvent lasser la patience du lecteur, et sont bien propres à ranimer le zèle trop éteint pour les intérêts de la religion, à combattre l'indifférence des chrétiens et leur lâcheté à en observer les préceptes.

RÉGULUS (Marcus Attilius), consul romain avec Julius Libo, l'an 267 avant J. C., réduisit les Salentins et se rendit maître de Brindes leur capitale. Consul une 2[e] fois avec Manlius Vulso, ils furent vainqueurs d'Amilcar et d'Hannon, dans un combat naval donné près d'Héraclée sur la côte de Sicile ; ils leur prirent 64 galères et en coulèrent à fond plus de 30. Régulus, resté en Afrique après cette victoire sur mer, gagna une bataille sur terre, suivie de la reddition de plus de 200 places, et surtout de Tunis, ville à 3 ou 4 lieues de Carthage. Les Carthaginois demandèrent la paix ; mais Régulus ne voulut pas la leur donner. Ebloui par ses succès, il oublia la

vicissitude des choses humaines et l'issue incertaine des combats ; il prescrivit aux vaincus des conditions cruelles et déraisonnables, et provoqua les ressources du désespoir. Xantippe, officier spartiate, arrivé à Carthage avec un renfort de troupes grecques, promit de rétablir les affaires. Il y eut un combat entre lui et le consul. Il tailla en pièces 30,000 Romains, fit 15,000 prisonniers, et prit Régulus, qui fut emmené à Carthage avec les compagnons de son infortune. On l'envoya bientôt à Rome, sous le serment d'un prompt retour, pour y annoncer les conditions de la paix et proposer l'échange des prisonniers ; mais, loin de le solliciter, Régulus persuada au contraire au sénat de le rejeter avec fermeté, et retourna dégager sa parole et se livrer aux tortures qu'on lui préparait. Les Carthaginois, irrités, inventèrent pour lui de nouveaux supplices. On lui coupa les paupières et on l'exposa plusieurs jours aux ardeurs du soleil ; on l'enferma dans un tonneau garni de pointes de fer, l'an 251 avant J. C. La femme de Régulus ayant appris cet excès de cruauté, obtint du sénat les plus considérables prisonniers carthaginois, les fit mettre dans une armoire étroite, hérissée de pointes de clous, et les y laissa 5 jours sans nourriture ; ils y périrent tous, hormis un, nommé Amilcar : vengeance aussi lâche que celle que les Carthaginois avaient tirée de Régulus. L'action de Régulus a été célébrée au 17e siècle, dans une tragédie de Pradon, et de nos jours, par Dorat : mais rien n'égale la brièveté sublime avec laquelle Horace a chanté ce général dans la belle ode *Cœlo tonantem*, etc. Valère-Maxime rapporte que Régulus, faisant la guerre en Afrique, trouva, sur le bord du fleuve Bagrada, un serpent d'une grandeur si monstrueuse, qu'il fallut l'attaquer avec les machines de guerre, comme une citadelle : quoiqu'il y ait peut-être de l'exagération dans ce récit, la grandeur de quelques serpens d'Amérique lui donne de la vraisemblance. (Tous ces faits sont rapportés par la plupart des auteurs latins ; aussi Polybe et Diodore de Sicile n'en font aucune mention. Beaucoup de contradictions se rattachent à ce récit de Tite-Live : c'est ce qu'a démontré M. Bourgon, professeur d'histoire à la faculté des lettres de Besançon, dans la Dissertation qui a pour titre : *De Polybe considéré comme historien romain* : thèse inaugurable pour le doctorat, Strasbourg, 1829, in-4. La mort de Régulus a été transportée sur la scène française par Pradon, Dorat, et plus récemment par M. Arnault fils. Métastase l'a mise sur le théâtre italien.)

* REICHARD (Henri-Auguste-Ottocare), directeur de l'administration de la guerre de l'état de Saxe-Gotha, et conseiller intime au même département, naquit en 1751 à Gotha. Son éducation fut dirigée par son beau-père, Rudolphe, conseiller intime de régence. Après avoir suivi des cours de jurisprudence dans les universités de Goettingue, de Leipsick et d'Iena, Reichard s'attacha spécialement aux études littéraires, dans lesquelles il fit de rapides progrès sous la direction de Gotter et de Klupfel. Quelques *Poésies*, insérées dans les *Almanachs des muses*, et plusieurs *Articles* qui parurent dans divers recueils périodiques, lui méritèrent l'honneur d'être admis l'un des premiers dans la société dramatique fondée à Gotha par Seyler. Après un début aussi heureux, il fit représenter plusieurs *Pièces* qui eurent du succès. Nommé directeur du théâtre ducal, il fut en même temps bibliothécaire du duc Ernest : le théâtre de Gotha lui dut son premier *Almanach*, et il fit paraître en même temps un *Journal dramatique* qui a conservé de l'importance par rapport à l'histoire de l'art chez les Allemands. Ce fut encore lui qui fonda la *Gazette scientifique de Gotha*. Plus tard il s'associa à la rédaction du recueil intitulé : *Olla Potridæ*, puis à celle du *Nouveau Mercure de France*, du *Journal de lecture* et de la *Bibliothèque des Romains*. Vers le commencement du règne d'Emile-Léopold-Auguste, il visita, avec sa jeune épouse, l'intérieur de l'Allemagne, la Suisse, l'Italie et la France. A son retour il publia plusieurs ouvrages, parmi les-

quels nous citerons : son *Guide des voyageurs en Europe*, dont la 5e édition a paru à Weimar en 1807, 3 vol. grand in-8, avec des figures ; réimprimé l'année suivante, ibid., 4 volumes in-12 : depuis il a eu plusieurs autres éditions ; son *Passager en voyage*, et les *Petits voyages*, en 8 vol., ont eu aussi une très grande vogue. Reichard s'était affilié à diverses sociétés secrètes, dont le duc lui-même faisait partie, notamment à celle des francs-maçons de Gotha, dans le sein de laquelle fut publié dans le mois d'octobre 1825 un écrit sous le titre de *Jubilé de Reichard*. Ce littérateur était aussi partisan des nouvelles doctrines politiques; néanmoins il était fermement attaché aux intérêts et aux prérogatives monarchiques; il conserva toujours les bonnes grâces d'Emile-Léopold-Auguste, et fut même employé dans plusieurs affaires d'état sous Frédéric IV, son successeur. Nous ne saurions donner la liste nombreuse des ouvrages de Reichard : elle se trouve dans l'*Allemagne savante de Meusel*. Reichard est mort dans le mois d'octobre 1828. Un grand nombre de feuilles allemandes, surtout celles de Gotha, lui ont consacré plusieurs *Notices intéressantes*.

*REICHARDT (Jean-Frédéric), littérateur et compositeur de musique, né, le 26 novembre 1752, à Koenigsberg, étudia la musique sous Richter de l'école de Bach, et sous Veichtner de l'école de Benden, et la philosophie sous le professeur Kant (1769 — 1770). Appelé à Berlin en 1775, il fut long-temps directeur de l'opéra italien de cette ville, et eut ensuite la direction des théâtres français et allemand à Cassel. Il visita l'Italie en 1782, alla donner des concerts à Londres et à Paris, et en fit exécuter plusieurs de sa composition. Il retourna en Prusse pour composer une grande *Cantate funèbre* qui fut exécutée aux funérailles du roi à Postdam. Il resta long-temps à la cour du nouveau roi Frédéric-Guillaume II. Il est mort dans une terre qu'il avait à Halle le 27 juin 1814. Comme compositeur il a donné plusieurs opéras, parmi lesquels on distingue celui intitulé : l'*Ile des esprits*, qu'il fit pour la fête du sacre de Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse ; *Amour et fidélité*, vaudeville allemand qui eut un grand succès; le *Tamerlan* de Morel et le *Panthée* de Berquin. Il a publié : 1° *Lettres familières écrites pendant un voyage en France* en 1792, 2 vol. in-8 ; 2° *Nouvelles lettres familières écrites pendant son voyage en France* dans les années 1803 et 1804, 3 vol. in-8, ouvrage qui eut beaucoup de succès ; 3° des *Lettres familières sur Vienne*, qui furent aussi très bien accueillies. Il a rédigé à Berlin la *Gazette musicale* pendant les années 1804 et 1805, et il y a inséré plusieurs morceaux estimés des connaisseurs.

*REICHSTADT (Napoléon-François-Charles-Joseph BUONAPARTE, duc de) fils de Napoléon Buonaparte et de l'impératrice Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche, naquit à Paris le 20 mars 1811. Sa naissance fut célébrée par de pompeuses cérémonies et de brillantes fêtes : on lui donna le titre de *prince impérial* et de *roi de Rome* qu'il fallut échanger à l'époque de la chute de son père contre celui plus modeste de *duc de Reichstadt*, que lui donna l'empereur d'Autriche son aïeul. Emmené dans les états autrichiens en 1814, il a continué d'y résider jusqu'à sa mort qui est arrivée le 22 juillet 1832 dans le château de Schoenbrunn près de Vienne. Ce prince avait 21 ans 3 mois et 2 jours. La maladie qui l'a enlevé était une phthisie poulmonaire, dont il se sentait atteint depuis long-temps. Il s'attendait lui-même à mourir, et un jour qu'un de ses emphatiques flatteurs, tels qu'il s'en trouve si souvent dans les cours, lui dit en stile oriental : *fils du soleil*, *vous serez au moins planète ou comète....* *Hé, Monsieur*, répondit-il, *laissez-moi mourir tranquille ; c'est tout ce que je désire.* Le duc de Reichstadt était un bel homme; il avait d'heureuses qualités. Sans doute le mal qui l'a conduit au tombeau a diminué l'énergie de son âme ; mais rien n'annonçait en lui un grand homme. Cependant il fut pendant quelque temps le point de mire d'un parti en France : les

Buonapartistes avaient rattaché leurs intérêts à l'élévation de ce prince. Ainsi, après la seconde abdication de Buonaparte, dans le mois de juin 1815, quelques membres de la chambre des représentans demandèrent qu'on proclamât ce prince sous le nom de Napoléon II ; mais cette proposition ne fut pas accueillie. Depuis on a entendu par fois prononcer ce nom qui était devenu un cri de ralliement ; il s'est mêlé, depuis la révolution de juillet, à celui de *vive la république*. L'empereur d'Autriche lui avait accordé peu de temps avant sa mort le grade de colonel dans ses armées. Sa mère Marie-Louise, duchesse de Parme, qui a si souvent, depuis sa chute du trône impérial, perdu de vue ce qu'elle fut, pour donner le scandale d'une vie licencieuse, n'a point oublié au milieu de ses égaremens qu'elle avait donné le jour au fils de Buonaparte. Elle a quitté ses états d'Italie et elle a recueilli le dernier soupir de ce prince. La cour d'Autriche a pris le deuil pour six semaines à l'occasion de sa mort. Plusieurs *Notices* ont paru sur ce prince ; nous remarquons l'ouvrage que M. de Montbel, ancien ministre de Charles X, lui a consacré sous ce titre : *Le duc de Reichstadt*, *Notice sur la vie et la mort de ce prince*, par M. de Montbel, 2ᵉ édition, 1833, portrait et *fac-simile*.

* REID (Thomas), philosophe écossais, né, le 26 avril 1710, à Shaian, dans le comté de Kincardine, près d'Aberdeen, n'offre dans sa vie aucun de ces évènemens remarquables qui excitent la curiosité. Après avoir passé deux ans à l'école de sa paroisse natale, il entra au collége *Maréchal* d'Aberdeen où il fit sa philosophie sous le docteur Georges Turnbull, connu par ses *Principes de philosophie morale* et par son ouvrage *sur la peinture antique*. Nommé bibliothécaire de l'université, il se démit de cet emploi en 1736, voyagea en Angleterre, visita Londres et les deux universités d'Oxford et de Cambridge, et fut à son retour, en 1737, promu par le collége d'Aberdeen à un des bénéfices qui était sous le patronage de l'université : ce fut à New-Macher qu'il fut envoyé pour y exercer les fonctions du ministère ; car Reid avait embrassé la carrière ecclésiastique. Le modeste ministre se contentait de lire à ses paroissiens les sermons de Tillotson et d'Evans : cependant il en composa quelques-uns qui ne sont point indignes du talent dont plus tard il donna des preuves. Ce fut alors qu'il fit insérer dans les *Transactions philosophiques* de la société royale de Londres pour l'année 1748 un *Essai sur l'application des mathématiques à la morale* : à cette époque il y avait une espèce d'engoûment pour les mathématiques qu'on voulait appliquer à tout : on les avait appliquées à la médecine, et Hutcheson venait de les appliquer à l'origine de nos idées de *beauté* et de *vertu*. Reid, après avoir examiné dans son *Essai* la nature des méthodes mathématiques, et les matières auxquelles on les avait appliquées, prouve qu'elles ne peuvent pas convenir à la morale, parce que ces vérités ne se rapportent pas aux mêmes facultés. D'Alembert a depuis traité le même sujet. Reid fit paraître ensuite une *Analyse de la logique d'Aristote*. Les professeurs du collége royal d'Aberdeen, en lisant les différentes compositions de Reid, formèrent la résolution de ne point le laisser dans son obscure retraite. En conséquence ils le nommèrent en 1752 professeur de philosophie dans leur établissement. C'est pendant qu'il était à Aberdeen qu'il publia le livre intitulé : *Recherches sur l'esprit humain*, 1764. Cet ouvrage était une première attaque dirigée contre les conséquences du scepticisme de Hume. Reid avait admis d'abord avec Berkeley que rien ne peut être perçu s'il n'est pas dans l'esprit qui le perçoit, et que nous ne voyons pas les choses extérieures, mais uniquement les représentations. En réfléchissant sur ce système, dont les conséquences le surprirent, il chercha sur quoi était fondée cette doctrine ; et, comme il n'y vit que l'autorité de Berkeley et de Hume, il forma dès lors le projet de rechercher une méthode exacte et sévère ; il se proposa d'abord de réformer la théorie des idées, telle qu'elle était admise

dans les écoles d'Ecosse. Il adopta les procédés adaptés aux sciences physiques par les disciples de Bacon, c'est-à-dire qu'il prit la méthode expérimentale, qu'il soumit tout à l'observation et à l'analyse. L'université de Glasgow se hâta de l'appeler dans son sein en 1763, en lui confiant la chaire de philosophie morale, vacante par la démission d'Adam Smith. Reid divisa son cours en quatre parties : la métaphysique, la morale proprement dite, la jurisprudence ou le droit naturel, et le droit public. Il faisait aussi un cours de rhétorique, où il exposait les principes du beau et sa théorie sur l'éloquence. De tous ces cours il ne nous reste que ses *Essais sur les facultés actives de l'homme*, publiés en 1788, et son premier ouvrage *Sur les facultés intellectuelles*. Dugald-Stewart, son disciple, les a réunis en un seul volume qu'il a donné sous le titre de *Philosophie de Reid*, avec une *Notice* sur la vie et les ouvrages de son maître. C'est là qu'est toute la doctrine de Reid, dont Dugald-Stewart a cherché à remplir les lacunes par les ouvrages qu'il a publiés lui-même. Reid composa aussi quelques dissertations qu'il fit insérer dans différens recueils. Il est mort à Glasgow le 7 octobre 1796. Les *Recherches de Reid sur l'entendement humain, d'après les principes du sens commun*, ont été traduits en français, Amsterdam, 1768, 2 volumes in-12. M. Jouffroy, professeur de philosophie au collége de France, a déjà publié plusieurs volumes d'une traduction complète des *OEuvres* de Reid.

REIDANUS (Everard), né à Deventer, vers 1550, fut bourguemestre à Arnheim, député des états-généraux, et mourut à 51 ans. Il est auteur de l'*Origine et suite des guerres des Pays-Bas*, etc., depuis 1566 jusqu'en 1601, Amsterdam, 1644, in-fol., en flamand. Il y a assez d'exactitude dans les faits; mais on y souhaiterait plus d'impartialité. Il y en a cependant plus que dans les écrits des autres protestans qui ont écrit sur ces événements; il s'élève lui-même contre les impostures de Méteren. Cette Histoire a été traduite en latin par Denys Vossius, Leyde, 1633, in-folio.

REIFFEMBERG (Frédéric de), de l'illustre famille des barons de ce nom dans le pays de Trèves, où il naquit en 1719, entra chez les jésuites et se fit connaître par des pièces de littérature. Il étudia la théologie à Rome, et de retour en Allemagne, il s'appliqua à former les jeunes jésuites à la bonne latinité. On a de lui : 1° la *Traduction latine* de l'ouvrage italien du célèbre Scipion Maffei, *sur la grâce, le libre arbitre et la prédestination, divisé* en 16 livres; les *Réponses* de ce savant aux réfutations que les jansénistes ont prétendu faire de son ouvrage, et une *Dissertation* sur ces matières, que le Père de Reiffemberg y a ajoutée, Mayence et Francfort, 1756, in-fol. On trouve au commencement de cet ouvrage la *Vie* de Maffei, et la liste de ses ouvrages, dont les titres occupent deux pages. 2° Un *Recueil de poésies latines* de toute espèce, avec une *Dissertation* sur le stile lapidaire, 1 vol. in-8; 3° une *Apologie* en allemand, in-8, en faveur des jésuites; 4° des *Préceptes latins et grecs*, et *Exemples* tirés des meilleurs auteurs anciens et modernes, pour les colléges du Bas-Rhin et de Westphalie, 5 vol. in-8, rédigés avec beaucoup de méthode et de choix; 5° l'*Histoire des jésuites de la province du Bas-Rhin* depuis 1550 jusqu'en 1626, 1 vol. in-fol. On y désirerait plus de critique, un stile plus précis, plus noble. La mort qui l'enleva en 1764, à l'âge de 45 ans, l'empêcha de la continuer.

* REIFFENSTUEL (Anaclet), savant théologien allemand, était de l'ordre des frères mineurs réformés de Saint-François, et florissait au commencement du 18e siècle. Il appartenait à la province de Bavière. Il y avait professé la théologie, exercé divers emplois. Quelques-uns de ses ouvrages de théologie, recommandables non seulement par le fond, mais encore par la clarté et la méthode qui y règnent et la solidité du raisonnement, eurent un grand succès et achevèrent sa réputation. Le principal est un traité *De probabilismo*, en 2 volu-

mes in-4. Il reçut l'accueil le plus favorable quand il parut, et eut plusieurs éditions en Allemagne. Il fut réimprimé plus de vingt fois en Italie, où on chercha à lui donner toute la perfection possible, en le revoyant à chaque édition, et en l'améliorant par des corrections et des augmentations faites avec soin. On compte parmi ceux qui le revirent, les Pères Maffei, Kreslinger et Dalmase Kirch, savans théologiens du même ordre. Le Père Mansi, de l'ordre de la Mère de Dieu, l'enrichit d'un supplément. Une nouvelle édition en avait été donnée à Trente en 1765: l'ouvrage fut revu de nouveau par le Père Flaviano Ricci, mineur réformé, commis à cet effet par le Père Pascal de Varèse, commissaire général de l'ordre, qui le dédia au cardinal Léopold-Ernest di Firmiano. Outre cet écrit, on a du Père Reiffenstuel : *Jus canonicum universum, cum tractatu de regulis juris et repertorio generali*, 6 vol. in-fol.; livre qui eut aussi beaucoup d'éditions en Allemagne et en Italie, que les théologiens estiment et dont ils font beaucoup d'usage.

* REIGNY (Louis-Abel Beffroy de), littérateur, connu assez généralement sous le nom de *Cousin Jacques*, naquit à Laon le 6 novembre 1757. A l'âge de 13 ans il vint à Paris, où il fit ses études avec succès. Reigny professa la rhétorique et les belles-lettres dans plusieurs colléges, dès l'âge de 18 ans. Il composa plusieurs ouvrages, et leur donna souvent des titres bizarres, afin d'exciter la curiosité du public : celui intitulé *Petites maisons du Parnasse* commença à lui donner de la réputation ; elle s'accrut en peu d'années, et il devint membre du musée de Paris, du lycée des arts, de l'académie de Bretagne et autres sociétés savantes. Il mourut à Charenton, près de Paris, en janvier 1810. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Petites maisons du Parnasse*, 1783, 1 vol. in-8. C'est un mélange de prose et de vers dont quelques morceaux ne manquent pas de méthode, mais qui se perdent dans un fatras de lieux communs et de plagiats sans nombre, entassés sans ordre ni discernement. 2° *Marlborough, Turlututu*, etc., Bouillon, 1778; Soissons, 1783, 3 vol. in-8 : le titre indique assez quel peut être l'esprit et l'intérêt de l'ouvrage ; 3° *Les Lunes*, Paris, 1785-1787, 24 vol. in-8 ; 4° *Le Courrier des planètes*, Paris, 1788-1790, 10 vol ; 5° *Précis historique de la prise de la Bastille*, ibid., 1789 ; 6° *Histoire de France pendant trois mois*, ibid., 1789; 7° *Les nouvelles lunes*, ibid., 1791, in-8 ; 8° *Le Consolateur*, ibid., 1792, 3 vol. in-8 ; 9° *La Constitution de la lune*, ibid., 1793, in-8 : c'est une critique de la constitution nouvelle qu'on donna dans cette même année à la France, et dont on ne connut que le nom ; 10° *Testament d'un électeur de Paris*, ibid., 1795, in-8. Une de ses comédies, *Nicodème dans la lune*, eut un succès prodigieux, et fut représentée 373 fois. On cite parmi ses nombreux opéras comiques, dont, quelques-uns exceptés, il composa la musique : *L'Histoire universelle*, 1790-1791 : elle eut 87 représentations; *Le Club des bonnes gens*, 1791, joué 117 fois. Son désir insatiable de faire toujours parler de lui donna à Reigny l'idée d'un *Dictionnaire des hommes et des choses*, composition bizarre, où il ne ménageait pas des hommes alors puissans, et dont il ne parut qu'un petit nombre de cahiers, la police en ayant empêché la continuation.

REIHING (Jacques), né à Augsbourg en 1579, entra chez les jésuites, et enseigna les humanités, la philosophie et la théologie à Ingolstadt avec réputation. Il combattit avec zèle, pendant plusieurs années, les erreurs de Luther ; mais ayant, par vanité ou par corruption du cœur, perdu l'esprit de son état, il perdit encore sa foi, se retira à la cour de Wurtemberg, se fit luthérien et se maria. On lui donna une chaire de théologie à Tubingen et la direction du collége. Il mourut en 1628, méprisé des deux partis, qui ne voyaient en lui qu'un homme lâche qui avait abandonné sa religion pour une femme. On a de lui plusieurs ouvrages de controverse, dont la doctrine est différente, selon les différens temps dans lesquels il les écrivit.

* REIL (Jean-Chrétien), médecin allemand, né le 28 février 1759 à Rhanden dans l'Ost-Frise, était fils d'un pasteur, et fut destiné lui-même par sa famille à l'état ecclésiastique. Il commença donc les études analogues à une profession, pour laquelle il ne sentait aucune vocation ; enfin ses parens s'étant aperçus de l'éloignement qu'il avait pour la carrière pastorale, lui permirent de suivre les cours de l'école de médecine, et il fut reçu docteur en 1782. Une pratique de cinq années lui valut en 1787 la place de professeur de thérapeutique et de directeur de l'Institut clinique à l'université de Halle. Lorsqu'on établit, en 1810, l'université de Berlin, le roi l'appela à cette capitale, pour lui donner une chaire de médecine où il soutint sa réputation. En 1813, on le chargea de la direction des nombreux hôpitaux que nécessita la bataille de Leipsick. Epuisé par l'étude et les veilles, il succomba le 12 novembre 1813 aux attaques du typhus qu'il gagna en visitant un de ses confrères et anciens élèves attaqué de cette maladie. Il était d'une activité peu commune, et il a contribué plus que personne à mettre en rapport les connaissances physiologiques avec celles de la pathologie. Il s'efforça aussi d'éclairer par ses connaissances en psychologie les phénomènes qui se présentaient dans la pratique. Il s'occupa encore d'une manière toute particulière des affections morales, et il déploya toute sa vie une activité infatigable dans cette étude difficile ; s'il s'est trompé quelquefois dans ses systèmes, il n'en a pas moins rendu de grands services à cette branche de la médecine. On a de lui un grand nombre d'ouvrages : 1° *Tractatus de polycholiâ*, Halle, 1782, in-8 ; 2° *Fragmenta metaschematismi polycholiæ*, 1783, in-8 ; 3° *Histoire de la maladie du professeur Gold-Hagen*, 1788, in-8, en allemand ; 4° *Memorabilia clinica medico-practica*, 1790 et 1793, in-8 ; 5° *Hygiène domestique*, Brême, 1791, 2 vol. in-8 ; 6° *Dissertatio de irritabilitatis notione, naturâ et morbis*, 1793, 7° *Cœnæsthesis*, 1794, in-8 ; 8° *Sensus externus*, in-8 ; 9° *Functiones animæ peculiares*, 1794, in-8 ; 10° *Dissertatio de semeiologia placentæ*, 1794, in-8 ; 11° *Archives de physiologie*, ouvrage périodique publié en allemand, 1795 à 1815, 12 vol. in-8, continuées par d'autres professeurs ; 12° *Exercitationum anatomicarum fasciculus primus de structurâ nervorum*, 1796, in-folio ; 13° *Sur les symptômes et les guérisons des fièvres*, en allemand, Halle, 1797-1815, 5 vol. in-8 ; 14° *Programma de pruritu senili*, 1801, in-4 ; 15° *Pensées détachées sur l'explication de la méthode psychologique au traitement des aliénés*, 1803, in-8 ; 16° *Pépinière pour l'instruction et la formation des routiniers en médecine, comme besoin de l'état dans la position actuelle*, 1804, in-8, en allemand ; 17° *Plan d'une pathologie universelle*, 1815, in-8, ouvrage posthume ; 18° un grand nombre de *Mémoires* réunis à Vienne en 1811, 2 vol. in-8 ; et à Halle, 1817, 1 vol. in-8.

* REINA (François), né vers 1771 à Malgrate, dans le territoire de Côme, mort à Cannato dans la province de Mantoue le 12 novembre 1825, à l'âge de 54 ans, reçut une éducation distinguée dans le collége et l'université de Milan. Il cultiva le droit, sans négliger la littérature. Reina avait une passion pour les livres : il se forma dans Milan une bibliothèque magnifique tant par le nombre que par le choix des ouvrages. Pendant les troubles de l'Italie, il se rangea du côté des novateurs ; mais il paya sa faute par la déportation. Cette leçon le détermina à se retirer de l'administration, et dès lors il se borna à la culture des lettres. On lui doit les *Eloges* de l'abbé Denina, de Muratori, de Parini, dont il publia les ouvrages.

REINBECK (Jean-Gustave), né à Zell en 1682, mort à Berlin en 1741, âgé de 58 ans, fut pasteur des églises de Werder et de la Ville-Neuve, premier pasteur, prevôt de Saint-Pierre, inspecteur du collége de Coln (quartier de la ville de Berlin), conseiller du consistoire, et chapelain de la reine et de la princesse royale de Prusse. Nous avons de lui : 1° *Tractatus de redemptione*, Hall, in-4 ;

2° *La nature du mariage et la réjection du concubinage*, in-4, en allemand, contre Chr. Thomasius, qui avait eu l'imprudence d'écrire en faveur de ce dernier état ; 3° *Considérations sur les vérités divines contenues dans la Confession d'Augsbourg*, en allemand, 4 vol. in-4 : ouvrage qui ne persuada pas même ceux de sa communion ; car ils ont bien de la peine à croire à cette divinité de la confession d'Augsbourg, à laquelle ils ont tant de fois dérogé et dérogent encore tous les jours. 5° Plusieurs volumes de *Sermons*, dont quelques-uns ont été traduits en français : on n'y remarque ni l'orateur éloquent ni l'homme de goût ; 6° plusieurs *Traités de métaphysique* sur l'optimisme, la nature et l'immortalité de l'âme, en allemand. On y trouve quelques idées neuves.

REINECCIUS ou Reineck (Reinier), naquit en 1541, à Steinhelm, dans le diocèse de Paderborn. Il fut élève de Mélanchthon et de Glaudarp, et enseigna les belles-lettres dans les universités de Francfort et de Helmstadt jusqu'à sa mort, arrivée en 1595 dans cette dernière ville. On a de lui : 1° un Traité de la méthode de lire et d'étudier l'histoire : *Methodus legendi historiam*, Helmstadt, 1583, in-fol. : ce n'est qu'une compilation assez mal digérée; 2° *Historia julia*, 1594, 1595 et 1597, 3 v. in-fol. : ouvrage savant pour les recherches des anciennes familles, et rare, surtout de l'édition que nous citons. 3° *Chronicon hierosolymitanum*, in-4, peu commun; 4° *Historia orientalis*, in-4; livre rempli d'une érudition profonde, etc., etc. Peu d'écrivains ont écrit aussi savamment que Reinecciussur l'origine des anciens peuples.

REINESIUS (Thomas), né à Gotha en 1587, devint bourguemestre d'Altenbourg et conseiller de l'électeur de Saxe. Il se retira ensuite à Leipsick, où il pratiqua la médecine, et où il mourut en 1667, à 80 ans. On a de lui : 1° *Syntagma inscriptionum antiquarum* : compilation utile, en 2 vol. in-fol., Leipsick, 1682 : c'est un supplément au grand recueil de Gruter ; 2° six livres de *diverses leçons*, 1640, in-4 ; 3° des *Lettres*, 2 vol. in-4, 1667-1670, et un grand nombre d'autres ouvrages en latin. Il fut un des savans qui eurent part aux libéralités de Louis XIV.

* REINHARD (François-Volkmar), prédicateur protestant, né en 1753 dans le duché de Sulzbach, eut pour père un ministre qui résidait au Bourg de Vohenstrauss, et qui dirigea ses études jusqu'à l'âge de 16 ans Envoyé alors au gymnase de Ratisbonne, il passa ensuite à l'université de Wittemberg, où il devint professeur de théologie et de philosophie. Il fut nommé premier prédicateur à la cour de Saxe, conseiller ecclésiastique et membre du consistoire suprême. Son influence dans l'administration se manifesta par des améliorations dans toutes les branches de l'enseignement scolaire et religieux. Pour faciliter les jeunes prédicateurs, il avait établi une *société homélitique* qu'il dirigeait. Reinhard mourut à Dresde le 6 septembre 1812. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Système de la morale chrétienne*, 1788-1815, 5 vol. Les deux premiers volumes ont été réimprimés plusieurs fois. 2° *Essai sur le plan formé par le fondateur de la religion chrétienne pour le bonheur du genre humain*, ouvrage qui a obtenu quatre éditions de 1791 à 1798, et dont l'idée fondamentale avait été déjà exprimée dans une dissertation latine, qu'il avait publiée en 1780, in-4, sous ce titre : *Consilium bene merendi de universo genere humano ingenii supra hominem elati documentum* ; 3° *Sermons*, 1786-1813, 39 vol. in-8. Les quatre derniers n'ont été publiés qu'après sa mort. Le docteur Ernest Zimmermann, aidé de Reinhard lui-même, a donné une *Table de toutes les matières traitées dans les sermons de Reinhard*, Francfort, 1812-1822, 4 vol. in-8. J. L. Ritter a fait imprimer un semblable extrait en 2 parties, Leipsick, 1813 ; 4° *Lettres de F. V. Reinhard, sur ses études et sa carrière de prédicateur*, trad. de l'allemand par Monod, 1816, in-8. On trouve le catalogue raisonné des ouvrages de Reinhard à la suite de ses lettres. 5° *De præstantia religionis christianæ in consolandis miseris*,

trad. en allemand sous ce titre : *Influence du christianisme sur l'adoucissement du malheur*, par J. S. Fest, 2e édition, 1798 ; 6° *Leçons de théologie dogmatique*, 1801, 4e édition, 1818.

* REINHOLD (Charles Léonard), métaphysicen, né en 1758 à Vienne en Autriche, fit son noviciat chez les jésuites au collége de Saint-Ange ; mais, avant qu'il ne l'eût terminé, cet ordre fut supprimé en 1773. Il ne quitta point la carrière religieuse qu'il voulait embrasser ; en conséquence il passa l'année suivante chez les barnabites, où il fut chargé de l'enseignement de la philosophie ; mais bientôt il eut des liaisons nombreuses avec les savans de Vienne, et coopéra même à la rédaction d'un journal philosophique. Ses relations avec le monde le dégoûtèrent de la carrière ecclésiastique : il se rendit à Leipsick, et ce fut sans doute pour briser plus brusquement les liens qui l'attachaient à sa profession, qu'il fit paraître alors une *Apologie de la réformation*. Il alla ensuite à Weimar, où il se lia avec le célèbre Wieland dont il devint le gendre, et avec lequel il travailla au *Mercure*. Appelé à Iena pour y remplir une chaire de philosophie, il quitta cette place en 1794, pour s'attacher à l'université de Kiel. Il resta dès lors dans cette ville danoise, et il y mourut en 1823. Parmi les productions de Reinhold, on distingue un *Essai pour concilier les discussions des philosophes* (en allemand), Iena, 1792-94, 2 vol. in-8, et des *Lettres sur la philosophie de Kant*, dont il était l'admirateur enthousiaste (aussi en allemand), Leipsick, 1796, 2 vol. in-8. Son fils, professeur à Iena, a publié, en allemand, une *Histoire de sa vie et de ses travaux littéraires*, Iena, 1825, in-8, ouvrage intéressant, surtout parce qu'il renferme des *Lettres* adressées à Reinhold par Kant, Fichte, Jacobi, Lavater, etc.

REINIE (Gabriel Nicolas, seigneur de la), né à Limoges d'une famille ancienne, fut envoyé à Bordeaux pour faire ses études. Il s'y établit et devint président au présidial de cette ville, jusqu'aux troubles arrivés en Guienne l'an 1650. Le duc d'Epernon, gouverneur de la province, le présenta à Louis XIV, qui le fit maître des requêtes en 1661. On créa pour lui, en 1667, une charge de lieutenant général de police de la ville de Paris. C'est aux soins infatigables de ce magistrat que la France a été redevable des beaux réglemens de police qui ont subsisté long-temps dans la capitale. Louis XIV, pour le récompenser, le fit conseiller d'état en 1680. La Reinie mourut en 1709, à 85 ans, universellement regretté pour sa vigilance, son intégrité, son amour pour le bon ordre, ses soins pour la sûreté publique, et surtout pour son équité et son désintéressement.

* REINIER (Rodolphe-Jean-Joseph), archiduc d'Autriche, cardinal, archevêque d'Olmutz, né à Florence le 8 janvier 1788, était le dernier fils du grand-duc de Toscane, qui fut empereur. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut créé le 4 juin 1819 cardinal du titre de St.-Pierre *in Montorio*, et archevêque d'Olmutz, en Moravie. Il n'avait que 43 ans, lorsqu'il est mort le 23 juillet 1831 à Baden en Autriche, des suites d'une attaque d'apoplexie, emportant les regrets de la famille impériale et de ses diocésains, auxquels il était vivement attaché.

REINOLD ou Reinhold (Erasme), astronome, de Saalfeld dans la Thuringe, est auteur de quelques ouvrage de mathématiques. Il mourut en 1553 en prononçant le vers suivant, imité du 4e livre de l'Énéide :

Vixi, et quem dederas cursum mihi, Christe, peregi.

Son fils, qui porta le même prénom, a laissé comme son père des ouvrages sur l'astronomie; on estime sa *Géométrie souterraine*.

REISK (Jean), recteur du collége de Wolfenbuttel, mort en 1701, à 60 ans, a publié un grand nombre d'ouvrages plus savans que méthodiques, 1° sur la *corne d'Ammon* ; 2° sur les *oracles des Sybilles* et les anciens oracles ; 3° sur l'*Assuérus d'Esther* ; 4° sur la *maladie de Job* ; 5° sur les *images de J. C.* et sur la *langue qu'il parlait* ; 6° sur les *glossopètres* ; 7° une édition du *Chronicon sarracenicum*

et turcicum de Wolgang Drechter, avec des notes et un appendix.

* REISKE (Jean-Jacques), docteur en médecine, professeur d'arabe dans l'université de Leipsick, né en 1716 à Zoerbig, petite ville de Saxe, fit ses études à Halle, puis à Leipsick. En 1738 il passa en Hollande et se fixa à Leyde, où il fut obligé de se faire correcteur d'épreuves. En même temps il suivait les leçons d'Albert Schultens qui professait dans cette ville les langues orientales. Son travail le mit bientôt dans le cas de pouvoir se faire connaître : il obtint la facilité de prendre une connaissance exacte des manuscrits orientaux de la bibliothèque de Leyde, fut chargé de les ranger, de les numéroter et d'en faire un nouveau catalogue manuscrit, plus approprié au service d'une bibliothèque publique. En 1742, il refusa une chaire dans le collége de Campen; mais convaincu que la philologie ne pouvait, dans la position où il se trouvait, lui procurer une honnête existence, il résolut d'étudier la médecine, et fut reçu docteur en 1746. Après 8 ans de séjour dans la Hollande, il revint à Leipsick, où il devint l'année suivante professeur de philosophie, puis de langue arabe. Il était depuis 1758 recteur du collége de St.-Nicolas, lorsqu'il mourut en 1774 à 58 ans. On a de lui les ouvrages suivans : LITTÉRATURE ORIENTALE : *Abi Mohammed el Kasem Basrensis vulgo Hariri Consessus* 26 *rakdah seu variegatus dictus ..,.. cum scholiis arabicis et versione latina*, Leipsick, 1737, in-4; *Tharaphæ Moallakah cum scholiis Nahas et versione latina*, Leyde, 1742, in-4; *Miscellaneæ observationes med. ex Arabum monumentis, disputat. pro gradu doctoris*, ib., 1746, in-4; réimprimé à Halle en 1776, in-8; *De principibus Mahummedanis qui aut ab eruditione, aut ab amore litterarum et litteratorum claruerunt*, Leipsick, 1747, in-4; *De Arabum epocha vetustissima Sail ol Arem, id est, ruptura cataractæ Marebensis*, ibid., 1748, in-4; *Abilfedæ annales Moslemici*, ib., 1754, in-4; une *Traduction allemande* du poème arabe de Tograï, intitulé : *Lamiat alarab*, Friederichstadt, 1756, in-4; *Abil Walidi Risalet seu epistolium arabice et latine cum notulis*, Leipsick, 1755, in-4; *Recueil de quelques proverbes arabes*, pris des *Bâtons et des verges* (en allemand), ibid., 1758, in-4; de *Actamo, philosopho-arabico*, ibid., 1760, in-4; *Morceaux de poésies arabes* (en allemand), ib. 1765, in-4; *Abilfedæ opus geographicum*, inséré dans le *Recueil de Busching; Marai, des sohns Josephs....* c'est-à-dire, *Histoire des princes qui ont gouverné l'Egypte*, trad. de l'arabe, de Maraï, fils de Joseph, inséré également dans le *Recueil de Busching; Prodidagmata ad Hagji chalifæ, librum memorialem rerum a Mahummedanis gestarum*, etc., inséré à la suite de la *Description de la Syrie* d'Albou'lfeda, publiée par Koehler; *J. J. Reiske Conjecturæ in Jobum et proverbia Salomonis*, etc., Leipsick, 1779, in-8; *Lettres sur les monnaies arabes* (en allem.), insérées dans le *Repertorium*, etc., de Eichhorne. Les ouvrages de LITTÉRATURE GRECQUE ET LATINE sont : *Constantini Porphyrogenitæ libri duo de Cæremoniis aulæ Byzantinæ*, grec et latin, Leipsick, 1751-54, 2 vol. in-fol.; *Animadversiones ad Sophoclem*, ib., 1753, in-8; *Animadversiones ad Euripidem et Aristophanem*, ibid., 1754, in-8; *Anthologiæ græcæ à Constant. Cephala editæ, lib. III*, ibid., 1754, in-8, réimprimé à Oxford en 1764; *Animadversiones ad Græcos auctores*, ibid., 1757, 59, 61, 63, 66, 5 vol. in-8; *M. Tullii Ciceronis Tusculanorum disputationum libri V*, ibid., 1759, in-12; *De Zenobia, sophista Antiocheno*, ibid., 1759, in-4; *De quibusdam è Libanio repetitis argumentis*, etc., ibid., 1759, in-4; *De rebus ab scholam Nicolaitanam Lipsiensem pertinentibus expositio*, ibid., 1759, in-4; *De linguarum veterum scientia, maxime necessaria*, ibid., 1759; *Theocriti Reliquiæ cum scholiis græcis et commentariis integris*, etc., ib., 1766, 2 vol. in-4; *Oratores græci*, ibid., de 1770 à 1775, 12 vol. in-8; *Apparatus critici ad Demosthenem*, vol. 1, 2, 3, etc., ibid., 1775, in-8; *Indi-*

ces operum Demosthenis, ibid., 1775, in-8; *Plutarchi quæ supersunt omnia*, grec-latin, ibid., 12 vol. in-8, de 1774 à 1782; *Maximi Tyrii Dissertationes e recensione Davisii*, etc., ib., 1774-75, 2 vol. in-8; *Dionysii Halicarnacensis opera omnia*, grec-latin, etc., ibid., 6 vol. in-8, de 1774 à 1777; *Libanii sophistæ orationes et declamationes*, Altenbourg, 1783 à 1787, 4 vol. in-8; *Dionis Chrysostomi Orationes*, etc., ibid., 1784, 2 vol. in-8. On a encore de Reiske des *Traductions allemandes*, des *Harangues tirées de Thucydide*, des *Discours de Démosthène et d'Eschine*, etc.; un grand nombre d'*Articles* dans les *Acta eruditorum*, les *Miscellanea Lipsiensia*, et autres recueils allemands. La *Vie de Reiske*, écrite par lui-même jusqu'en 1790, et continuée par sa veuve, a paru à Leipsick en 1783 en allemand.

REJON DE SILVA (Don Diégo Antonio), écrivain espagnol, naquit à Lorca, dans le royaume de Murcie, en 1740, d'une famille distinguée, fit ses études dans cette ville, et les termina à Salamanque. Il fit un voyage en Italie, où il prit du goût pour les arts, dans lesquels il devint habile connaisseur, et qu'il protégea toute sa vie. Il cultiva aussi la poésie avec beaucoup de succès. Ses talens l'appelèrent à diverses places importantes, qu'il remplit avec honneur, et il obtint de Charles III le titre de secrétaire d'état. Il réunit dans sa maison, qui était le rendez-vous des artistes, une *collection de superbes tableaux* des peintres les plus renommés, soit espagnols, soit flamands ou italiens. Il mourut à Madrid en 1798, âgé de 58 ans. On a de lui: 1° *La Peinture*, poème en 3 chants, Ségovie, 1786, in-8; 2° *Dictionnaire des Beaux-Arts*, Ségovie, 1788, in-4; 3° une bonne *Traduction* du Traité de la peinture de Léonard de Vinci, et des trois livres sur le même sujet, par Alberti, accompagnés de notes précieuses, et notamment sur l'anatomie, science peu connue du temps de Vinci. Rejon était membre de l'académie des sciences de Madrid.

RELAND (Adrien), né à Ryp, village de Nord-Hollande, en 1676, d'un ministre de ce village, fit paraître dès son enfance des talens extraordinaires pour les belles-lettres et pour les sciences. La chaire de philosophie de Hardewick ayant vaqué, il y fut nommé, quoiqu'il n'eût que 24 ans. Il la quitta ensuite pour une place de professeur des langues orientales et des antiquités ecclésiastiques à Utrecht. La petite-vérole l'emporta le 5 février 1718, à 42 ans. Ses principaux ouvrages sont: 1° une *Description de la Palestine*, très savante et très exacte. L'auteur considère cette province dans les différens états où elle a été. Il publia cet ouvrage sous le titre de *Palæstina ex monumentis veteribus illustrata*, Utrecht, 1714, 2 vol. in-4: il a profité des observations que M. Lub avait faites sur les lieux pendant dix-sept ans; cinq *Dissertations sur les médailles* des anciens Hébreux, Utrecht, 1709, et plusieurs autres *Dissertations* sur différens sujets curieux et intéressans, 1706-1708, 4 vol. in-12: elles décèlent une érudition profonde; 3° une *Introduction à la grammaire hébraïque*, 1710, in-8, 4° *Antiquitates sacræ veterum Hebræorum*, 1717: cet ouvrage est écrit avec méthode, mais il est peu solide; on n'y trouve que les explications des talmudistes presque toujours destituées de fondement; 4° *De religione mahumetana*, traduit en français par Durand. La seconde édition, qui est la plus estimée, est d'Utrecht, 1717, in-12. Cet ouvrage est divisé en deux livres, dont le premier contient un abrégé de la croyance des mahométans, traduit d'un manuscrit arabe; et le 2°, les accusations et les reproches qu'on leur fait, et sur lesquels il entreprend trop légèrement de les justifier. « C'est, » dit un critique, une de ces apologies » dont il est difficile de deviner le but; » car l'auteur n'ignorait point qu'il ne » persuaderait pas les savans qui con» naissaient l'Alcoran et le mahométisme » à fond; et il semble qu'il y a de la » mauvaise foi à vouloir persuader les » autres. » Il demande comment, si cette

religion était si absurde, tant de nations l'auraient embrassée : le mode de la prédication de Mahomet et la nature de sa doctrine répondent suffisamment à cette question. Reland ne faisait sans doute pas attention que sa demande justifie tout autrement l'idolâtrie que le mahométisme. 6° *De spoliis templi hierosolymitani in arcu titiano Romæ conspicuis*, Utrecht, 1716 ; 7° une édition d'*Epictète* : pour lequel l'éditeur est beaucoup trop prévenu ; 8° *Petri Relandi fasti consulares*, Utrecht, 1715, in-8. Adrien ne fut que l'éditeur de cet ouvrage, composé par Pierre Reland son frère, mort vers 1714.

REMACLE (Saint), né dans l'Aquitaine, fut disciple de saint Sulpice de Bourges, puis de saint Eloi, qui l'établit premier abbé du monastère qu'il fonda à Solignac, près de Limoges. Il se vit depuis obligé de prendre le gouvernement de l'abbaye de Cougnon. Saint Amand ayant quitté le siége épiscopal de Tongres, en 650, saint Remacle fut contraint d'accepter cette dignité, qui donna un nouvel éclat à ses vertus. Sigebert, roi d'Austrasie, l'honora de toute sa confiance, et le saint en profita pour l'engager à fonder deux monastères dans les Ardennes (Stavelo et Malmédy), où des religieux seraient occupés à adresser des vœux au Seigneur pour la stabilité et la tranquillité du royaume. Saint Remacle en fut fait abbé en 652. La crainte de s'oublier lui-même au milieu des fonctions extérieures du ministère lui fit désirer la retraite. Il résigna son évêché à saint Théodard, du consentement de son clergé et du roi Childeric II, et alla se renfermer à Stavelo en 660 ou 661 (et non pas en 653), comme le prouvent les bollandistes. Sur le bruit de sa sainteté, qui se répandit de toutes parts, un grand nombre de personnes demandèrent à vivre sous sa conduite : on compte parmi ses disciples, saint Théodard, saint Lambert, saint Hubert, qui occupèrent successivement son siége épiscopal, saint Tron et saint Hadelin. Il mourut l'an 675, dans un âge très avancé.

* REMARD (Charles), bibliophile, né à Château-Thierry le 9 janvier 1766, fit ses études aux colléges de Louis-le-Grand et de Montaigu à Paris. Plus tard il ouvrit un magasin de librairie à Fontainebleau, et se livra en même temps à l'étude des lettres. Nommé bibliothécaire au château royal de Fontainebleau, il est mort à Paris le 20 septembre 1828. Nous connaissons de lui deux ouvrages : 1° *Le guide du voyageur à Fontainebleau*, 1820, 1 vol. in-12 ; 2° nous n'osons pas dire le titre du 2° qui est un poème ordurier, en 4 chants. Il a laissé en manuscrit, un *Supplément nécessaire aux œuvres de J. Delille, ou Examen général de ses différens poèmes originaux, et de ses traductions en vers*, dans lequel on met en évidence les emprunts innombrables qu'a faits ce poète à une foule d'auteurs qui ont traité avant lui les mêmes sujets. M. A.-A. Barbier en parle avec avantage dans son *Examen critique et complémentaire des dictionnaires historiques*.

REMBRANDT (Paul, dit VAN RHIN ou *Ryn*), célèbre peintre et graveur, fils d'un meunier, naquit en 1606 dans un village situé sur le bras du Rhin qui passe à Leyde. Un petit tableau qu'il fit pendant son apprentissage, et qu'un connaisseur paya cent florins, le mit en réputation dans les plus grandes villes de Hollande. Il fut surtout employé dans les portraits ; nous en avons de lui un grand nombre. Ses sujets d'histoire sont plus rares. Il mettait ordinairement des fonds noirs dans ses tableaux, pour ne point tomber dans des défauts de perspective, dont il ne voulut jamais se donner la peine d'apprendre les principes. On lui reproche aussi beaucoup d'incorrections. Mais ces défauts ne l'empêchèrent pas d'être compté parmi les plus célèbres artistes. Il est égal au Titien pour la fraîcheur et la vérité de ses carnations, et possédait à un degré éminent le clair-obscur. Ses tableaux, à les regarder de près, sont raboteux ; mais ils font de loin un effet merveilleux. Toutes les couleurs sont en harmonie, sa manière est suave, et ses figures semblent être de relief. Ses

compositions sont très expressives; ses demi-figures, et surtout ses têtes de vieillards, sont frappantes. Enfin il donnait aux parties du visage un caractère de vie et de vérité qu'on ne peut trop admirer. Les estampes, en grand nombre, que Rembrandt a gravées sont dans un goût singulier. Elles sont recherchées des connaisseurs, et fort chères, particulièrement les bonnes épreuves. La plus considérable est la pièce de *Cent francs*, ainsi appelée parce qu'il la vendait ce prix-là; le sujet de cette pièce est *Notre-Seigneur guérissant les malades*. On a aussi gravé d'après lui. Rembrandt a fait quelques paysages, excellens pour l'effet. Il mourut à Amsterdam en 1668, ou, selon d'autres, en 1674. (Comme il était avare, il amassa de grandes richesses, dont hérita son fils Titus. Rembrandt a beaucoup peint et gravé : on trouve de ses ouvrages dans presque toutes les collections d'Europe.)

REMI (Saint), né dans les Gaules vers l'an 438 ou 439, d'une famille illustre dans les environs de Laon en Picardie, fut encore plus distingué par ses lumières et ses vertus que par sa naissance. Ses grandes qualités le firent mettre sur le siége pontifical de Reims, à 22 ans. Il eut beau résister, il fallut qu'il sortît de sa solitude. Ce fut lui qui baptisa le roi Clovis, qu'il instruisit des maximes du christianisme, conjointement avec saint Godard de Rouen et saint Vaast. Rien n'est plus admirable que la dignité avec laquelle il parla à ce roi altier et victorieux, au moment qu'il courbait la tête pour recevoir les eaux sacrées du baptême : *Adorez*, dit-il, *ce que vous avez brûlé; brûlez ce que vous avez adoré;* désignant par ce contraste frappant la croix et les idoles. « Le nouveau » Samuel, dit Bossuet, appelé pour sa- » crer les rois, sacra ceux de France en » la personne de Clovis, comme il dit » lui-même, *pour être les défenseurs de* » *l'Eglise et des pauvres, qui est le* » *plus digne objet de la royauté*. Il les » bénit et leurs successeurs, qu'il ap- » pellait toujours ses enfans, et priait » Dieu nuit et jour qu'ils persévérassent » dans la foi. Prière exaucée de Dieu, » avec une prérogative bien particu- » lière, puisque la France est le seul » royaume de la chrétienté qui n'ait ja- » mais vu sur le trône que des rois en- » fans de l'Eglise. » Il mourut en 533, dans la 94e année de son âge. Nous avons sous son nom 4 *Lettres* dans la *Bibliothèque des Pères*. On a aussi deux *Testamens;* mais plusieurs savans doutent qu'ils soient de lui. Le Père Suyskens, dans les *Acta sanctorum*, paraît avoir démontré que le plus ample de ces deux testamens est une pièce supposée. L'abbé Bye, savant bollandiste, a fortifié les preuves du Père Suyskens d'une dissertation intitulée : *Réponse aux Mémoires de M. des Roches*, Bruxelles, 1780, in-8. L'abbé Ghespierre a démontré la même chose dans les *Acta sanctorum Belgii selecta*. *Voyez* Oudin, *in Suppl. ad Bellarm*... pag. 113. (Il existe un grand nombre de *Vies* de saint Remi; on en trouvera les titres dans la *Bibliothèque littéraire de France*, dans la *Gallia christiana* et dans le *Recueil* de Godescard.)

REMI (Saint), grand-aumônier de l'empereur Lothaire, succéda à Amolon dans l'archevêché de Lyon en 852. On croit que ce fut lui qui fit, au nom de cette Eglise, la *Réponse aux trois lettres d'Hincmar de Reims, de Pardule de Laon, et de Raban de Mayence*. Il présida le concile de Valence en 855, se trouva à celui de Langres et à celui de Savonnières, près de Toul, en 859, et se signala dans toutes ces assemblées par un zèle peu commun. Cet illustre prélat termina sa vie glorieuse en 875, après avoir fait diverses fondations. On trouve son nom parmi ceux des saints dans le supplément au Martyrologe romain de Ferrari, et dans le Martyrologe de France par du Saussay; mais il ne paraît pas qu'il ait jamais été honoré d'un culte public. Outre la *Réponse* dont nous avons parlé, et dans laquelle il soutient la doctrine de saint Augustin sur la grâce et sur la prédestination, nous avons de lui : *Traité de la condamnation de tous les hommes par Adam, et de la délivrance*

de quelques-uns par J. C.; restriction qui ne doit s'entendre que de la délivrance efficace et effective. On trouve ce traité, ainsi que la réponse, dans la *Bibliothèque des Pères*, et dans *Vindiciæ predestinationis*, 1650, 2 vol. in-4.

REMI d'Auxerre, ainsi appelé parce qu'il était moine de Saint-Germain d'Auxerre, fut appelé à Reims vers 882, par Foulques, archevêque de cette ville, pour y établir des écoles. Il mourut vers l'an 908. Il eut pour maître Henric ou Henri. Ses études, suivant le bon usage de ce temps-là, embrassèrent les sciences profanes et les sciences divines. On croyait alors, ce que les gens sages pensent encore aujourd'hui, que ces sciences bien étudiées se prêtent de mutuels secours. Il enseigna dans l'université de Paris, et s'y acquit quelque réputation. On a de lui : 1° une *Exposition de la messe*; 2° des *Commentaires* sur les petits prophètes, sur les Epîtres de saint Paul, sur le Cantique des Cantiques, sur l'Apocalypse (ces deux derniers commentaires ont été long-temps attribués à Haymon d'Halbersta dt). Il en a aussi fait sur les *Psaumes*, Cologne, 1536, in fol., et dans la *Bibliothèque des Pères*.

REMI (Abraham), en latin *Remmius*, dont le nom véritable était *Ravaud*, né en 1600, mort en 1646, professa l'éloquence au Collége Royal; Remi, village du Beauvoisis sa patrie, lui donna son surnom. Il est regardé comme un des meilleurs poètes latins de son temps. Ses productions virent le jour à Paris en 1645, in-12. On y remarque de l'esprit, une imagination vive, de l'invention, et une facilité peu commune. Il a fait sur Louis XIII un *Poème* épique divisé en quatre livres, sous le titre de *Borbonias*, 1627, in-8. Son *Mœsonium*, ou Recueil de vers sur le château de Maisons, près Saint-Germain, est ce que cet auteur a fait de mieux.

REMI (Joseph-Honoré), né à Remiremont, en 1738, embrassa l'état ecclésiastique, fut ordonné prêtre par l'évêque de Toul, qui voulut le fixer dans son diocèse; mais, dominé par l'amour de l'indépendance, et captivé par les coryphées de la secte philosophique, il préféra le séjour de Paris, où il s'appliqua à la littérature. Ce genre d'étude ne lui fournissant point de quoi subsister, il se livra au droit et se fit recevoir avocat. Il concourut pour plusieurs prix académiques, et les maximes qu'il eut soin de parer d'une éloquence verbiageuse et antithétique lui méritèrent les applaudissemens de bien des gens. *L'Éloge de Fénélon* fut jugé digne d'un *accessit* en 1771, et celui *de Michel l'Hôpital* fut couronné en 1777; mais la faculté de théologie, offensée des paradoxes de l'auteur, flétrit ses lauriers par une censure bien motivée. Il se chargea ensuite de la rédaction de la partie de la jurisprudence dans la nouvelle édition de *l'Encyclopédie* par ordre de matières; il rédigea le premier volume, et était assez avancé dans le second, lorsqu'il mourut le 12 juillet 1782. Outre les ouvrages dont nous avons fait mention, on a de lui : 1° *Le Cosmopolisme*, 1770; 2° *Les Jours, pour servir de correctif aux Nuits d'Young*, 1770, où il critiqua fort mal à propos cet ouvrage admirable, plein de grandes idées et de sentimens profonds, chef-d'œuvre du genre sombre; 3° le *Code des Français*, 1771, 2 vol. in-12; 4° plusieurs *Extraits* dans le *Mercure de France*, dont il a été un des rédacteurs depuis la fin de 1778. L'abbé Remi avait des dispositions heureuses pour réussir dans la culture des belles-lettres. Ses succès n'auraient pas été douteux, sans ce malheureux esprit philosophique, qui dessèche l'âme, qui éteint le sentiment et l'imagination, les deux grands ressorts de l'éloquence.

REMIGIO Fiorentino, dominicain et littérateur italien du 16e siècle, se fit connaître par plusieurs ouvrages, dont les principaux sont des *Traductions* d'Ammien Marcellin, de Cornélius Népos, et de l'Histoire de Sicile de Fazello. Il est aussi auteur de *Réflexions sur l'Histoire de Guichardin*, et sur quelques autres Histoires, Venise, 1582, in-4, assez estimées; et de *Poésies italiennes* fort médiocres. Remigio passa presque toute sa vie à Venise; son nom de famille était

Nanni. Il mourut à Florence, sa patrie, en 1580, à 62 ans.

* REMOND (François), jésuite, naquit à Dijon en 1558, de Guillaume Remond, conseiller au parlement de Bourgogne, et non de Florimond Remond, écrivain célèbre, comme quelques-uns l'ont avancé. Guillaume, magistrat zélé pour le service du roi, mourut empoisonné par les intrigues des ennemis de l'état. François fit d'excellentes études, et jeune encore il cultivait la poésie avec succès. Étant allé à Rome, il se mit sous la direction du Père Jérôme Plato, jésuite, et entra lui-même dans la société en 1580, ayant alors 22 ans. Il commença à professer à Rome en 1586. Il paraît qu'il resta dans cette ville au moins jusqu'en 1596, et on voit que pendant cet espace de temps il prononça divers discours ou harangues, soit à l'occasion du décès de personnages considérables, soit dans d'autres circonstances. En 1598 et 1599, le Père Remond était à Padoue, et à Parme en 1600, il fut appelé par le prince Ranuzio Farnèse, duc de Parme et de Plaisance, pour commencer les exercices dans l'université que ce prince venait d'y fonder. Il revint en France, et fut professeur de théologie scolastique à Bordeaux, depuis 1605 jusqu'en 1609 inclusivement. Il repassa ensuite en Italie, et enseigna les saintes lettres à Mantoue. Cette ville ayant été surprise et pillée par les Impériaux, le Père Remond se dévoua au service des soldats blessés ou malades pour leur administrer les secours spirituels. Il gagna la peste dans l'exercice de sa charité; rétabli peu de temps après d'un mal aussi dangereux, il succomba à une autre maladie le 14 novembre 1631. On a du Père Remond: 1° *Orationes XXI, elegiæ VIII, epigrammatum libri II*, Lyon, 1605, in-12, Pont-à-Mousson, 1605, in-16; Ingolstadt, 1607, in-12; Paris, 1613, in-8; 2° *Epigrammata et orationes XII*, Cologne, 1605 et 1606; Anvers, 1607, in-12; Genève, 1607, in-8. Une partie de ses poésies ont été insérées dans les *Deliciæ poetarum gallorum* de Gruter; 3° *Carmina et orationes novæ*, Ingolstadt, 1615, in-12, et dans plusieurs autres lieux. Une partie se trouve dans les *Epigrammata selecta*, Pont-à-Mousson, 1615, in-12. 4° *Poemata et XXI orationes; Epigrammat. libri II; Elegiæ VIII de divinis amoribus; Alexias elegiæ septem*. L'auteur, dans ce dernier ouvrage, introduit l'épouse abandonnée de saint Alexis, exprimant ses plaintes et ses douloureux regrets sur sa fuite. Collet, père du poète du même nom ridiculisé par Boileau, et meilleur poète que son fils, a traduit l'*Alexiade* en vers, sous le titre de *Désespoir amoureux*; « expression trop libre, peut-être, pour » une âme si dévote, » dit l'abbé de Maroles, qui, à propos du même poème, n'hésite point de proclamer le Père Remond l'*Ovide chrétien*; 5° *Panegyricæ orationes XV in laudem sancti Ignatii et sancti Francisci Xaverii*, etc.; Plaisance, 1626, in-4; 6° *Orationes in funere Matthæi Contarelli, Constantii Sarnani, et Philippi Guastavillæi, cardinalium* dans les *Orationes funebres*, Hanovre, 1613, in-4.

REMOND DE SAINT-MARD (Toussaint), littérateur, né à Paris en 1682, se fit connaître par ses *nouveaux Dialogues des dieux*, Paris, 1771. Il ne fait qu'effleurer la surface des objets, ainsi que dans ses autres ouvrages; et il faut moins y chercher la morale évangélique que celle d'Epicure. Ses autres ouvrages sont: 1° *Lettres galantes et philosophiques*, accompagnées de *l'Histoire de mademoiselle de* ***, remplies de paradoxes, de maximes fausses et licencieuses; 2° trois *Lettres sur la naissance, les progrès et la décadence du goût*: elles sont écrites avec plus de feu que tout le reste; elles ont même un petit ton satirique, qui n'est pas désagréable aux esprits malins, c'est-à-dire au plus grand nombre; 3° différens *Traités* sur la poésie en général, et sur les différens genres de poésie, remplis de faux jugemens; 4° un petit poème intitulé *La Sagesse*, et qui devrait être intitulé *La Démence*, fruit d'une philosophie très corrompue, parut d'abord en 1712, et on le réimprima dans un recueil en 1715, sous le nom du marquis de la Fare, qui n'en était

point l'auteur ; 5° une *Lettre sur le goût et le génie, et sur l'utilité dont peuvent être les règles.* Ces différens écrits ont été recueillis en 1742, à Paris, sous le titre de La Haye, en 3 vol. in-12 ; et depuis en 1751, 5 vol. in-12, petit format. L'auteur mourut à paris en 1757, à 75 ans. Sa santé avait toujours été extrêmement délicate, et il était sujet à plusieurs infirmités, fruit de sa morale spéculative et pratique. Il parlait comme il écrivait, d'une manière précieuse. Il s'était formé sur Fontenelle, quoiqu'il le regardât comme le corrupteur du goût, et qu'il ne cessât de lancer contre lui quelques traits dans ses livres et dans sa conversation.

REMOND. *Voyez* FLORIMOND DE REMOND.

REMOND DE SAINTE-ALBINE (Pierre), censeur royal, membre de l'académie des Sciences et belles-lettres de Berlin, né à Paris en 1699, mort dans la même ville, le 9 octobre 1778, à 80 ans, a publié : 1° *Abrégé de l'Histoire du président de Thou*, avec des remarques, 1759, 10 volumes, in-12 : livre écrit sèchement, et qui n'a pas eu de succès ; 2° *Le Comédien*, 1749, in-8, où il donne des leçons de déclamation.

* REMONDINI (Balthasar-Marie), évêque de Zante et de Céphalonie, naquit à Bassano, dans l'état de Venise, le 14 août 1698 d'une famille noble, et qui s'était distinguée dans les premières places de la magistrature. Il étudia les lettres grecques et latines dans le séminaire de Padoue. Après ces études préparatoires, il suivit les leçons des plus célèbres professeurs de droits civil et canonique de l'université de cette ville, et y prit le bonnet de docteur. De là il passa à Vicence. Le séminaire épiscopal était mal doté et denué de maîtres. Remondini se chargea d'y professer gratuitement l'éloquence; ce qu'il fit depuis l'an 1723 jusqu'en 1729. Ayant été ordonné prêtre, il retourna à Bassano, et y enseigna la théologie à de jeunes clercs ses compatriotes. Le désir de se perfectionner dans les sciences lui fit entreprendre le voyage de Rome. Sa réputation l'y avait devancé. Le 26 février 1736, Clément XII, instruit de son mérite, le nomma aux siéges unis de Zante et de Céphalonie. Il prit possession de son évêché le 8 février 1737. Des tremblemens de terre avaient presque entièrement détruit son église cathédrale : il la reconstruisit, l'enrichit d'ornemens précieux, en accrut les revenus, rappela les chanoines que la ruine de l'Eglise avait dispersés, et rétablit l'office canonial. On manquait d'un séminaire pour la jeunesse qui se destinait à l'état ecclésiastique : il y pourvut à ses propres frais, et avança les fonds pour des places gratuites en faveur de ceux qui n'avaient pas de fortune. Rien n'échappait à sa sollicitude pastorale. En 1747, il fit le voyage de Rome : il y fut accueilli par Benoît XIV avec la bienveillance et l'estime dues à ses services. Ce pontife offrit à Remondini un évêché dans les Etats romains. L'évêque de Zante, attaché à une église où il avait fait tant de bien, n'accepta pas cette offre brillante. Après avoir passé ensuite quelques jours dans sa patrie, il retourna à Zante, où il continua de donner l'exemple de toutes les vertus épiscopales. Il y mourut saintement le 5 octobre 1777, âgé de 79 ans. La multitude de ses occupations ne l'empêchait pas de cultiver les saintes lettres. Il avait une bibliothèque nombreuse, choisie et riche en manuscrits grecs. Il en détacha quelques-uns des plus précieux, qu'il fit passer à Rome sous les pontificats de Clément XII et de Benoît XIV, pour augmenter la collection de la bibliothèque vaticane. On a de lui : 1° *Discorso, ossia istruzione cristiana sopra del mutuo, nelle sue diocesi, publicata l'anno* 1743, Rome, 1748, in-8 ; 2° *Invito pastorale dal vescovo del Zante al suo reverendissimo capitolo, recentemente dal principe sovvenuto a rimettere la sacra cotidiana officiatura in quella sua moderna cattedrale*, Venise, 1752, in-8 ; 3° *De Zacynthi antiquitatibus et fortuna commentarius*, Venise, 1756, in-8. Remondini avait rassemblé des matériaux pour écrire l'histoire de l'île, mais il n'eut pas le temps de l'achever. 4° *Sancti Marci, monachi, qui sæculo quinto floruit, sermones de jejunio*

et de Melchisedech qui deperditi putabantur, *nunc primum cum latina interpretatione in lucem prolati*, Rome, 1748, in-8. C'est une traduction du grec avec le texte à côté et des *notes*. Bellarmin a confondu ce Marc avec un autre cité par Zonara, et qui vivait dans le 10e siècle, en quoi il a été suivi par Le Mire, Labbe, Cave, Oudin, etc. Remondini a laissé beaucoup d'autres ouvrages manuscrits, ainsi qu'une traduction du syriaque des *Homélies* de saint Isaac Syro, évêque de Ninive au 5e siècle.

RÉMUS, frère de Romulus. Quelques-uns prétendent que, ne pouvant s'accorder avec son frère, il s'exila et passa dans les Gaules, où il fonda la ville de Reims; d'autres disent que son frère le tua pour se venger de ce qu'il avait sauté par mépris le fossé récemment tracé des murs de Rome, ou plutôt pour régner seul: mais tous ces faits sont fort incertains.

* RÉMUSAT (Claire-Elisabeth-Jeanne GRAVIER DE VERGENNES, comtesse de), nièce du comte de Vergennes, ministre sous Louis XVI, et auteur d'un ouvrage d'éducation, naquit le 5 janvier 1780, et fut mariée en 1796, à 16 ans, au comte Auguste Laurent de Rémusat qui avait été avant la révolution avocat-général à la cour des comtes d'Aix, et qui fut depuis préfet du palais impérial. La comtesse de Rémusat fut elle-même attachée, en 1803, à la maison de Joséphine, épouse de Buonaparte, premier consul, et elle lui resta attachée après le divorce de l'empereur. Depuis la restauration, elle vécut auprès de son mari dans les diverses préfectures (Haute-Garonne et Nord), où il fut appelé, et elle mourut à Paris le 16 décembre 1821. Entre autres ouvrages qu'elle a laissés manuscrits, se trouve celui que son fils a publié en 1824, sous le titre de: *Essai sur l'éducation des femmes*, Paris, 1 vol. in-8, qui a eu trois éditions. Cet ouvrage a obtenu le suffrage de l'académie française, qui a accordé une médaille d'or en hommage et à la mémoire de la comtesse de Rémusat. Cet *Essai*, trop souvent superficiel, est écrit d'une manière quelquefois très abstraite, et contient plutôt des recherches et des discussions que des préceptes et des moyens pour diriger l'éducation des femmes. L'ouvrage d'ailleurs n'a pas été achevé, et l'éditeur lui-même convient qu'il ne renferme qu'environ la moitié du plan que l'auteur s'était tracé. Le contenu des chapitres ne répond guère au titre; par exemple, le chapitre intitulé: *De l'éducation des filles dans la première enfance*, commence par parler du mariage des filles, et l'auteur se plaint qu'on les marie trop jeunes. Ce chapitre ne roule guères que sur les femmes, et finit aussi en parlant des femmes. Il ne répond donc pas à son titre. Il est vrai que dans le cours du chapitre l'auteur dit que Rousseau s'est occupé avec succès du régime des enfans, et que les deux premiers chapitres de son *Emile* semblent propres à diriger les mères. Ainsi, il faut avoir recours à cet ouvrage pour remplir le but de ce chapitre; et les mères chrétiennes qui ne veulent pas lire cet écrivain rempli de sophismes, ne trouvent rien pour se diriger dans cette première enfance. Le même Rousseau est souvent cité dans cet *Essai* d'éducation, et souvent avec éloge, ce qui n'est guère propre à inspirer la confiance. On aimerait mieux y trouver les conseils d'une femme qui a l'usage du monde, que les rêves d'un homme qui a mis ses enfans à l'hôpital. Le chapitre sur la religion paraît aussi susceptible de beaucoup de reproches. On y trouve qu'on emploie la peur pour instruire le pauvre; qu'on n'apprend aux malheureux la religion que par la crainte; que les instructions, les sermons sont effrayans, et que ce qui trouble est toujours un mauvais moyen. On ignore où l'auteur a lu ou entendu de pareils discours, qu'elle a soin d'accompagner de réflexions ironiques. D'ailleurs son ouvrage n'est pas écrit pour l'éducation des pauvres, et alors à quoi bon censurer la méthode qu'elle prétend qu'on emploie à leur égard. Les chapitres intitulés: *De la destinée des femmes en France, et sous le règne de Louis XIV*; *les Femmes du règne de Louis XV*; *les Femmes pendant la révolution*; *de la*

Destinée prochaine des femmes, paraissent plus propres pour un *Essai sur les femmes*, que pour un *Essai d'éducation* qui ne contient pas 300 pages. Mme de Rémusat a encore publié une *Nouvelle*, insérée dans le tom. 3 du *Lycée français*.

* RENA (Côme de la), écrivain et militaire, naquit à Florence vers 1630, suivit la carrière des armes, et devint capitaine dans les troupes de son pays. Il était très versé dans les antiquités, et plus particulièrement dans les antiquités étrusques. Il fut membre de l'académie de la Crusca, et chef de celle appelée *fiorentina* (de Florence), créée dans cette ville sous la protection des Médicis. Il a laissé deux ouvrages, dont le plus intéressant est *Della serie*, etc., ou de *la Chronologie des anciens ducs et marquis de Toscane*, avec des notices sur l'empire romain, sur le règne des Goths et des Lombards, depuis l'exil de Romulus Augustulus jusqu'à la mort de l'empereur Othon III, Florence, 1690, in-folio. Il n'en a paru que la première partie

RENAU D'ELIÇAGARAY (Bernard), célèbre marin, né dans le Béarn en 1652, d'une famille ancienne de Navarre, fut placé, dès son enfance, auprès de Colbert du Terron, intendant de Rochefort. On lui fit apprendre les mathématiques; il y réussit, et devint de bonne heure l'ami intime du Père Malebranche. La marine était son étude favorite. Quand il y fut assez instruit, du Terron le fit connaître à Seignelay, qui devint son protecteur. Il lui procura en 1679 une place auprès du comte de Vermandois, amiral de France, qui lui donna une pension de mille écus. Louis XIV, voulant réduire à des principes uniformes la construction des vaisseaux, fit venir à la cour les plus habiles constructeurs. Après quelques discussions, on se borna à deux méthodes, l'une de Renau, et l'autre de du Quesne, qui eut la générosité de donner la préférence à celle de son rival. Renau jouit de son triomphe en présence de Louis XIV, qui lui ordonna d'aller à Brest et dans les autres ports pour instruire les constructeurs. Il mit leurs enfans en état de faire, à l'âge de 15 à 20 ans, les plus gros vaisseaux, qui demandaient auparavant une expérience de 20 ou 30 ans. En 1680, Louis XIV résolut de se venger d'Alger; Renau proposa de le bombarder. Jusqu'alors il n'était venu dans l'esprit de personne, que des mortiers pussent n'être pas placés à terre, et se passer d'une assiette solide. Il promit de faire des galiotes à bombes: on se moqua de lui dans le conseil; mais Louis XIV voulut qu'on essayât cette nouveauté funeste, qui eut un heureux effet. Après la mort de l'amiral (le comte de Vermandois), il alla en Flandre trouver Vauban, qui le mit en état de conduire les siéges de Cadaquiers en Catalogne, de Philisbourg, de Manheim et de Franckental. Le roi, pour récompenser ses services, lui donna une commission de capitaine de vaisseau, un ordre pour avoir entrée et voix délibérative dans les conseils des généraux, une inspection générale sur la marine, et l'autorité d'enseigner aux officiers toutes les nouvelles pratiques dont il était l'inventeur, avec 12,000 livres de pension. (Il demeura cinq ans en Espagne, à la demande de Philippe V, y répara les fortifications de Cadix et d'autres places. Le roi l'honora du grade de lieutenant général.) Cet habile homme fut demandé par le grand maître de Malte pour défendre l'île; mais le siége n'ayant pas eu lieu, Renau revint en France. Il fut fait à son retour conseiller de marine, et grand-croix de l'ordre de Saint-Louis. Sa mort, arrivée en 1719, fut celle d'un religieux de la Trappe. Persuadé de la religion par sa philosophie, il regardait son corps comme un voile qui lui cachait la vérité éternelle, et la mort comme un passage des plus profondes ténèbres à une lumière parfaite. La valeur, la probité, le désintéressement, l'envie d'être utile, soit au public, soit aux particuliers, toutes ces qualités étaient chez lui au plus haut degré, et elles étaient soutenues par une piété aussi tendre que constante. Il avait été reçu membre honoraire de l'académie des Sciences en 1699. On a de lui la

Théorie de la manœuvre des vaisseaux, 1689, in-8 ; et plusieurs *Lettres* pour répondre aux difficultés de Huyghens et de Bernouilli contre sa Théorie. (*Voyez* le *Journal des Savans*. On peut consulter pour plus de détails *l'Eloge de Renau* par Fontenelle, et le *Dictionnaire* de Chauffepié.)

RENAUD. *Voyez* AIMON.

* RENAUD (Jean-Baptiste-Lupicin) colonel d'artillerie, né à Montigny, dans le Jura, le 14 mars 1777, fut un élève distingué de l'école polytechnique. Pendant toute sa carrière militaire, il n'a cessé de rendre des services essentiels dans son arme. Il fit partie des armées de Sambre-et-Meuse, d'Espagne, d'Allemagne et du Rhin : on le rencontre en Prusse, en Pologne, en Bavière, à Iéna, à Eylau, à Dantzick, à Friedland, à Ratisbonne, à Essling, à Anvers, à Brienne, à Champaubert, à Craone. Il s'occupa en outre de plusieurs missions importantes à Berlin et ailleurs. Depuis la restauration, il fut attaché au comité consultatif d'artillerie, et réunit en dernier lieu à ses utiles fonctions l'inspection des forges de cette arme. Il était officier de la légion-d'honneur et chevalier de Saint-Louis. Le colonel Renaud est mort à Paris le 29 novembre 1827. On lui doit un livre estimé *sur la fabrication de la poudre*, un vol. in-8.

RENAUDIE (Godefroi de BARRI, sieur de la), dit *de la Forest*, chef de la conjuration d'Amboise, et second chef de la conjuration que les huguenots firent, en 1560, contre le roi Henri III, était d'une ancienne famille de Périgord. (Ayant altéré son titre de possession sur un bénéfice qu'il possédait illégitimement, il fut poursuivi par la justice. (Condamné au bannissement pour le crime de faux, il passa le temps de son exil à Genève et à Lausane, où il embrassa le calvinisme, et s'insinua dans l'esprit de plusieurs Français retirés en Suisse à cause de la religion. Depuis, il forma les mêmes cabales en France, où il ne fut connu d'abord que de ceux de son parti. La Renaudie avait de l'esprit, de la hardiesse, et était vindicatif. Il souhaitait effacer l'infamie de son bannissement par quelque action éclatante. Dans cette vue, il offrit ses services à ceux de la conjuration formée par les protestans. Il se chargea d'aller dans les provinces, et de gagner par lui-même et par ses amis ceux qu'il avait déjà connus, et leur donna jour au 1er février pour s'assembler à Nantes. L'assemblée se tint, et on résolut d'exécuter la conjuration à Amboise, où était la cour; mais ce dessein ayant été découvert par un avocat, nommé Pierre Avenelles, chez qui il était logé, La Renaudie, qui s'avançait avec des troupes, fut tué le 17 mars 1560, dans la forêt de Château-Renard, près d'Amboise, où son corps fut porté et pendu sur le pont à un gibet, ayant sur le front cette inscription : *Chef des rebelles*. Un de ses domestiques, nommé *La Bigne*, qui fut pris dans la même occasion, expliqua divers *Mémoires* écrits en chiffres, et découvrit tout le secret de la conjuration.

RENAUDOT (Théophraste), médecin, né à Loudun en 1584, s'établit à Paris en 1623. Il fut le premier qui commença, en 1631, à faire imprimer en France ces nouvelles publiques, si connues sous le nom de *Gazettes*. (Depuis le 13e siècle, il en existait déjà en Italie et en Espagne.) Louis XIII donna à Renaudot un privilége, qui fut confirmé par Louis XIV, pour lui et pour sa famille. Ce médecin gazetier mourut à Paris, en 1653. Pour se donner une grande réputation en qualité de médecin, il s'avisa d'établir chez lui un bureau public de consultations gratuites pour les pauvres, et obtint du cardinal de Richelieu des lettres qui le nommaient *commissaire général des pauvres valides et invalides dans tout le royaume*. La faculté de médecine se récria contre ce privilége, qu'elle prétendit n'être qu'un manteau qui cachait un trafic vil et usuraire. Le parlement lui défendit, par arrêt du 1er mars 1644, de se servir de ce privilége. (Renaudot administrait à ses malades des remèdes secrets, et ce fut là le principal motif des poursuites dirigées contre lui par la faculté de médecine.)

Isaac Renaudot, son fils, médecin, a publié les *Pièces* de ce singulier procès, 3 vol. in-4. On a de Renaudot, père, outre ses *Gazettes* : 1° une suite du *Mercure français*, depuis 1635, jusqu'en 1643. Comme il ne donna dans ce recueil que la seule relation des faits, sans y joindre les pièces justificatives, ainsi qu'avaient fait Jean et Etienne Richer, il fut obligé de le discontinuer. Il n'a donné que les six derniers volumes de cet ouvrage, qui est en 25 vol. in-8. Les siens sont les moins estimés. 2° Un *Abrégé de la vie et de la mort de Henri de Bourbon, prince de Condé*, 1646, in-4 ; 3° *La Vie et la mort du maréchal de Gassion*, 1647, in-4; 4° la *Vie de Michel Mazarin*, cardinal, frère du premier ministre de ce nom, 1648, in-4. (Ce fut aussi Renaudot qui, le premier, établit à Paris, un *bureau de prêt*, connu ensuite sous le nom de *Mont-de-Piété*.)

RENAUDOT (Eusèbe), petit-fils du précédent, naquit à Paris, en 1646. Après avoir fait ses humanités au collége des jésuites, et sa philosophie au collége d'Harcourt, il entra chez les Pères de l'Oratoire, et n'y démeura que peu de mois. Il continua cependant de porter l'habit ecclésiastique ; mais il ne songea point à entrer dans les ordres. Il se consacra d'abord aux langues orientales, et il en étudia ensuite plusieurs autres. Son dessein était de faire servir ses connaissances à puiser dans les sources primitives les vérités de la religion. Le grand Colbert avait conçu le dessein de rétablir en France les impressions en langues orientales. Il s'adressa à l'abbé Renaudot, comme à l'homme le plus capable de seconder ses vues; mais la mort de ce ministre fit abandonner ce projet. Le cardinal de Noailles mena l'abbé Renaudot avec lui à Rome en 1700, et le fit entrer dans le conclave. Son mérite lui attira les distinctions les plus flatteuses. Le pape Clément XI l'honora de plusieurs audiences particulières, et lui conféra le prieuré de Frossay en Bretagne. Il l'engagea à rester encore sept à huit mois à Rome, après le départ du cardinal, pour jouir plus long-temps de son entretien. Le grand-duc de Florence, auprès de qui il passa un mois, le logea dans son palais, le combla de présens et lui donna des felouques pour le ramener à Marseille. Ce fut à son retour en France qu'il publia la plupart des ouvrages qui ont illustré sa plume. Il mourut en 1720 à 74 ans, après avoir légué sa nombreuse bibliothèque aux bénédictins de Saint-Germain-des-Prés. L'abbé Renaudot avait un esprit net, un jugement solide, une mémoire prodigieuse. Homme de cabinet et homme du monde tout ensemble, il se livrait à l'étude par goût, et se prêtait à la société par politesse. Attentif à garder les bienséances, ami fidèle et généreux, libéral envers les pauvres, insensible à tout autre plaisir qu'à celui de converser avec les savans, il fut le modèle de l'honnête homme et du chrétien. Quelque lié qu'il fût avec quelques personnes de la *petite Eglise*, il ne sut pas les imiter dans les intrigues et les mouvemens de parti, et ne fit pas de manifeste contre les décrets du saint-Siége. Ses principaux ouvrages sont : 1° deux vol. in-4, en 1711 et 1713, pour servir de continuation au livre de *La Perpétuité de la Foi*; 2° *Historia patriarcharum, alexandrinorum, jacobitarum*, etc. Paris, 1713, in-4 ; 3° un *Recueil d'anciennes liturgies orientales*, 2 vol. in-4, Paris, 1716, avec des dissertations très savantes; 4° deux anciennes *Relations des Indes et de la Chine*, avec des observations, Paris, 1718, in-8. Cet ouvrage, traduit de l'arabe, renferme les voyages de deux mahométans du 9e siècle. 5° *Défense de la Perpétuité de la Foi*, in-8, contre le livre d'Aymon ; 6° plusieurs *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie des Inscriptions; 7° *Défense de son Histoire des patriarches d'Alexandrie*, in-12 ; 8° une *Traduction* latine de la *Vie* de saint Athanase, écrite en arabe : elle a été insérée dans l'édition des *OEuvres* de ce Père par dom de Montfaucon, etc. ; 9° plusieurs ouvrages manuscrits. Le stile de ces diverses productions est assez noble, mais il manque de légèreté et d'agrément. (Renaudot fut reçu à l'académie française en 1689; deux ans après il rem-

plaça Quinault à celle des Inscriptions, et fut nommé en 1700 associé à celle de la Crusca.)

* RENAZZI (Philippe-Marie), célèbre avocat italien, né à Rome en 1747, fut professeur de droit dans cette ville, où il jouit, ainsi que dans toute l'Italie, d'une grande réputation. Les avocats les plus renommés de son pays, de Bologne, Padoue, etc. le consultaient sur les matières de droit les plus difficiles; et l'amour pour sa patrie lui fit refuser différentes places honorables à Florence, à Bologne et à Venise. Il a écrit plus de 15 ouvrages, soit de jurisprudence, soit de philologie; le plus connu est celui intitulé : *Élémens de droit criminel*, Rome, 1773, 3 vol. in-8 : ils eurent cinq éditions en peu d'années, et furent traduits et commentés dans presque toutes les langues de l'Europe. Parmi un grand nombre de manuscrits qu'il a laissés, on cite une *Réfutation* du Contrat social de J. J. Rousseau. Il paraît qu'au moment où il allait faire imprimer cet ouvrage, il en parut un autre (en 1779, in-12), écrit par un religieux, et qui obtint beaucoup de succès. Renazzi mourut à Rome en 1808, âgé de 61 ans.

RENÉ, comte d'Anjou et de Provence, arrière-petit-fils du roi Jean, né à Angers le 16 janvier 1409, descendait de la seconde branche d'Anjou, appelée au trône de Naples par la reine Jeanne Ire. Ayant épousé en 1420 Isabelle de Lorraine, fille et héritière de Charles II, (René d'Anjou suivit Charles VII dans toutes ses conquêtes contre les Anglais. Quoiqu'il n'eût que vingt-un ans, il se prononça souvent contre les avis de La Tremouille, et en faveur de ceux de Dunois, Jeanne d'Arc, La Hire, Pothon, etc. Il ne put recueillir l'héritage de son beau-père. Antoine, comte de Vaudemont, qui le lui disputa les armes à la main, le chassa de Lorraine, le fit prisonnier en 1431, et le força de donner sa fille Isabelle en mariage à son fils Ferri de Vaudemont, dont les descendans régnèrent dans cette province. Pendant sa captivité le comte de Vaudemont lui permit de sortir de prison pour aller se soumettre avec lui aux décisions de l'empereur Sigismond sur le duché de Lorraine. L'empereur se prononça pour René; mais le comte n'accéda pas à cet arrêt, et René, esclave de sa parole, vint reprendre ses fers. La mort de son frère Louis III l'appelait au trône de la Provence, et en même temps il avait été nommé par Jeanne au royaume de Naples. L'intercession de plusieurs souverains et une riche rançon lui obtinrent enfin sa liberté. Arrivé à Naples et proclamé roi, il en fut chassé par la trahison de Caldora, partisan d'Alphonse d'Aragon. Par suite de divers événemens, il céda le duché de Lorraine à son fils Jean, frère de Marguerite, reine d'Angleterre. René passa quelque temps après en Italie au secours des Florentins contre les Vénitiens. Il eut plusieurs démêlés avec Louis XI, roi de France, qui le soupçonnait de seconder les vœux de Charles le Téméraire. Le comte d'Anjou, n'ayant eu que des revers à la guerre, se retira en Provence, où il cultiva les arts de la paix. Il fit des vers, et peignit, comme un prince pouvait peindre dans un siècle et dans un pays alors à demi-barbare. On voyait un de ses tableaux aux Célestins d'Avignon. Le sujet n'est pas riant, mais peut provoquer des réflexions salutaires. C'est le squelette de sa maîtresse à moitié rongé des vers, avec le cercueil d'où elle sort. Il est le premier auteur de la fameuse procession d'Aix, où l'on voit les diables, mêlés avec différens personnages, représenter des scènes qui, aujourd'hui, ne paraîtraient que ridicules, mais qui, chez un peuple grossier, étaient des moralités mises en action. Plusieurs de ces scènes ne sont pas aisées à expliquer. On peut consulter l'abbé Papon dans son *Voyage de Provence*, tom. 1, pag. 51, édit. de 1787. René mourut à Aix en 1480. On lui a attribué l'*Abusé en cour*, qu'on imprima dans un recueil d'anciennes poésies sans date, mais fort ancien, in-fol. et depuis à Vienne, 1484, in-fol. On a encore de lui : *Les Cérémonies observées à la réception d'un chevalier* : manuscrit enrichi de belles miniatures. Jeanne de Laval, qu'il épousa en secondes noces, lui don-

na des enfans qui moururent avant lui. (Son manuscrit *sur les Tournois* a été publié en lithographie, Paris, 1827, in-fol. M. Boisson de la Salle a donné un *précis historique sur la vie de René d'Anjou*, Aix, 1820, in-8, suivi d'un autre précis par le Préfet des Bouches-du-Rhône. En 1825, il a paru une histoire de René d'Anjou, par le vicomte de Villeneuve Bargemont, 3 vol. in-8 avec planches. Sir Walter Scott a peint la cour de René dans *Anne de Geierstein*; en 1823 une statue de marbre a été érigée à ce prince dans la ville d'Aix : on montre encore dans cette cité la *promenade favorite* du *roi René.*)

RENÉ, duc de Lorraine, engagé par le roi de France à faire la guerre à Charles le Hardi, duc de Bourgogne, fut d'abord malheureux et perdit son duché; mais il le recouvra par les secours que lui fournirent les Suisses. Charles étant revenu avec une puissante armée assiéger Nancy, il s'y livra une sanglante bataille le 4 janvier 1477, dans laquelle Charles fut défait et tué (selon toute apparence) par Campo-Basso, un de ses généraux, gagné par René avec plusieurs autres. (*Voyez* CHARLES LE HARDI.) René mourut en 1508.

RENEAULME (Paul-Alexandre de), chanoine régulier de Sainte-Geneviève de Paris, né à Blois vers 1672 d'une famille noble, originaire de Suisse, fut prieur de Marchenoir, et ensuite de Theuvy, où il mourut d'hydropisie en 1749. C'était un homme plein de vertus et surtout très charitable. Il connaissait la botanique et servait de médecin aux pauvres de son canton. Il s'était formé une des plus belles bibliothèques qu'un particulier puisse se procurer. En 1740, il publia un *Projet de Bibliothèque universelle*, pour rassembler dans un même corps d'ouvrage, par ordre alphabétique et chronologique, le nom de tous les auteurs qui ont écrit en quelque langue que ce soit ; le titre de leurs ouvrages, tant manuscrits qu'imprimés, suffisamment étendu pour en donner une idée en forme d'analyse ; le nombre des éditions, des traductions, etc. Une santé languissante dans les dernières années de sa vie l'a empêché d'exécuter cet ouvrage immense. Tous ses manuscrits, ainsi que sa bibliothèque, passèrent à la maison des chanoines réguliers de Saint-Jean, à Chartres. — Il ne faut pas le confondre avec RENEAULME Paul, médecin de Blois dans le 17ᵉ siècle, de qui on a : 1° *Ex curationibus observationes*, Paris, 1606, in-8 : il y démontre que les remèdes chimiques sont quelquefois d'un grand secours ; 2° *Specimen historiæ plantarum*, avec fig., 1611, in-4 ; 3° *La vertu de la fontaine de Médicis, près de Saint-Denys-les-Blois*, 1618, in-8.

RENÉE DE FRANCE, duchesse de Ferrare, née à Blois en 1510, de Louis XII et de la reine Anne de Bretagne, avait été accordée en 1515 à Charles d'Autriche, depuis empereur, et fut demandée quelques années après par Henri VIII, roi d'Angleterre. Ces projets n'eurent point de suite, pour quelques raisons d'état, et la princesse fut mariée, par François Iᵉʳ, à Hercule d'Est, deuxième du nom, duc de Ferrare. C'était une femme d'un esprit inconstant et d'une curiosité inquiète. Calvin, ayant été obligé de quitter la France et de passer en Italie, porta facilement l'esprit de cette princesse à suivre ses opinions; et Marot, qui lui servait de secrétaire, la confirma dans cette disposition. Après la mort du duc son époux, en 1559, elle revint en France et s'occupa à augmenter les troubles du royaume. Elle parla pour le prince de Condé lorsqu'il fut mis en prison ; mais leur amitié ne dura pas. Elle se brouilla avec lui, parce qu'elle désapprouva la guerre des prétendus réformés. Elle mourut dans l'hérésie, en 1575, dans le château de Montargis, âgée de 65 ans. (Sa vie a été publiée par Catteau, Berlin, 1781, in-8.)

* RENGGER (N....), voyageur suisse, né le 21 janvier 1795, fit ses études à l'université de Lausane. Reçu docteur, il s'embarqua le 1ᵉʳ mai 1818, pour l'Amérique avec son ami le docteur Lonchamps. Ils débarquèrent à Buénos-Ayres, et arrivèrent dans le mois de juin 1819

à l'Assomption. Le docteur Rengger parcourut la plupart des contrées de l'Amérique méridionale, séjourna plusieurs années au Paraguay où il sut gagner l'affection des habitans, et échapper à la tyrannie du docteur Francia. Il revint en Suisse dans le mois de mars 1826 : il continua à se livrer à son goût pour l'histoire naturelle et pour les voyages. Ainsi au commencement de 1832 il était à Naples où il tomba malade : c'est avec peine qu'il put revenir dans sa patrie. Il est mort à Arrau le 9 octobre 1832, n'ayant pas encore atteint sa 38ᵉ année. Ce jeune savant a laissé plusieurs ouvrages, notamment une *Notice sur le Paraguay et le docteur Francia; une histoire des mammifères du Paraguay*, et une *description* encore inédite *des contrées américaines qu'il avait parcourues*.

* RENNEL (James) major anglais, géographe célèbre, né en 1742 à Chudleigh dans le Devonshire, fut élevé dans sa ville natale, et entra dans la marine comme midshipman ou officier du tillac. En 1761 il s'était déjà distingué à la prise de Pondichéry : cinq ans après il servait dans l'Inde comme officier de génie. Il acquit de la réputation dans la guerre sanglante qui assura aux Anglais la possession de la presqu'île de l'Inde, et mérita l'estime de lord Clève. Une blessure grave le força de quitter le service : il revint en Angleterre où il reprit ses études et s'adonna surtout à la géographie. Le 1ᵉʳ ouvrage qu'il publia est une *carte du banc et du courant du lac Lagullas*. Il lui valut la place d'ingénieur-géographe-général pour le Bengale. En 1781 il publia l'*Atlas* de ce pays, et une *Notice sur les cours du Gange et du Brahma-Soutra* qui parut pour la première fois dans les *Transactions philosophiques de la société royale de Londres* de la même année. Rennel s'occupa ensuite plus spécialement de la géographie comparée des anciens et des modernes : exact comme Cellarius, profond comme d'Anville, il a rendu les services les plus grands à cette partie de la science. Nous citerons parmi ses travaux le *Système de la géographie d'Hérodote*, 1800, 1816; *les Observations sur la topographie de la Troade*; des *Eclaircissemens sur l'expédition de Cyrus le Jeune et la retraite des dix mille*. Rennel s'est acquis beaucoup de gloire par sa *Carte de l'Indoustan* et le *Mémoire* qui l'accompagne; par ses *Recherches* sur l'*intérieur de l'Afrique*. C'est lui qui a rédigé le *Voyage de Hornemann*. Il a donné plusieurs *Notices* pour compléter l'ouvrage du docteur Vincent sur le voyage de Néarche. On affirme qu'il a a laissé en manuscrit un *Traité sur les courans de l'Océan atlantique*, avec des cartes très détaillées. Ce savant est mort à Londres dans le mois d'avril 1830 : ses restes ont été déposés dans l'abbaye de Westminster.

RENNEQUIN ou RENKIN. *Voyez* RANNEQUIN.

RENNES (Brice de), capucin, missionnaire en Palestine, fut un de ceux qui, par ordre de la Propagande, travaillèrent à l'édition de la Bible arabe, imprimée en 1671 pour l'usage des églises orientales. Ce religieux a traduit dans la même langue l'*Epitome annalium ecclesiasticorum cardinalis Baronii*, 2 vol. in-4, et l'*Epitome annalium veteris Testamenti Jacobi Saliani ab Adamo usque ad Christum*, 2 vol. in-4, de l'imprimerie de la Propagande, 1653.

* RENNEVILLE (René-Auguste-Constantin de), écrivain plus connu par ses malheurs que par ses ouvrages, naquit en 1650 à Caen, et vint jeune encore à Paris. Il passa ensuite en Hollande où il resta pendant quelques années pour y suivre librement la religion calviniste. De retour en France, il eut pendant longtemps pour protecteur M. de Chamillart qui lui donna plusieurs emplois lucratifs dans les domaines. Quelques bouts rimés qu'il fit pendant son séjour en Hollande, ayant été remis au marquis de Torcy, furent trouvés injurieux pour la France, et valurent à Renneville d'abord une forte réprimande, puis son emprisonnement à la Bastille en 1702. Après une captivité de 11 ans, il fut exilé et il alla en Angleterre où il mourut en 1724. On a de lui : 1° *Histoire de la Bastille*, 1724, 5 vol. in-12; 2° *Recueil des voyages qui*

ont servi à l'établissement de la compagnie des Indes orientales, formée dans les Provinces-Unies des Pays-Bas, Amsterdam, 1702, 1708, 1730, 10 vol. in-12.

* RENNEVILLE (Sophie de), dame auteur, née vers 1771, morte à Paris le 15 octobre 1822, des suites de la petite vérole, consacra toutes ses veilles à l'instruction de la jeunesse. C'est dans ce but qu'elle a travaillé seule ou avec d'autres dames, telles que M[mes] de Beaufort, d'Hautpoul, Dufresnoy, et elle a coopéré à l'ouvrage qui a pour titre : des *Amusemens de l'adolescence* : elle a écrit aussi dans l'*Athénée des dames*, etc. En général on peut dire que ses productions sont dignes de l'honorable mission qu'elle s'était imposée, et que, sous le rapport littéraire, elle mérite les suffrages qu'elle a obtenus. M[me] de Renneville a publié : 1° *Lettres d'Octavie, jeune pensionnaire de la maison de Saint Clair*, 1806, in-12 ; 2e édition, augmentée, Paris, 1818, in-12 ; 2° *Stanislas, roi de Pologne, roman historique, suivi d'un abrégé de l'histoire de Pologne et de Lorraine*, 3e édition, 1807, 1808 et 1812, 3 vol. in-12 ; 3° *Galerie des femmes vertueuses*, ou les *Leçons de morale à l'usage des jeunes demoiselles*, 1808, in-12 ; 3e édition, 1817, in-12 ; 4° *Lucile* ou *la bonne fille*, 1808, 2 vol. in-12 ; 5° *De l'influence du climat sur l'homme*, 1808, 2 vol. in-12 ; 6° *Vie de sainte Clotilde, reine de France*, 1809, in-12 ; 7° *Contes à ma petite fille, à mes petits enfans, pour les amuser, leur former un bon cœur et les corriger des petits défauts de leur âge*, 1811, in-12 ; 4e édition, 1817 ; 8° *La Mère gouvernante*, ou *Principes de politesse fondés sur les qualités du cœur*, 1812, 4 vol. in-12 ; 2e édition, 1817, in-12 ; 9° *Le Retour des vendanges, contes moraux et instructifs, à la portée des enfans de différens âges*, 1812, 4 vol. in-12 ; 2e édition revue et corrigée, 1820, 4 vol. in-18 ; 10° *Elémens de lecture à l'usage des enfans*, 1812, in-12 ; 11° *Les deux Educations*, ou *Le Pouvoir de l'exemple*, 1813, in-12 ; 12° *Zélie* ou *La bonne fille*, 1813, in-12 ; 4e édition, 1817, in-18 ; 13° *La Fée gracieuse*, ou *La bonne Amie des enfans*, 1813, in-18 ; 14° *La Fée bienfaisante* ou *La Mère ingénieuse*, 1814, in-18 ; nouvelle édition, 1817, in-18 ; 15° *La fille de Louis XVI*, ou *Précis des évènemens les plus remarquables qui ont eu quelque influence sur la fille de nos rois*, 1814, in-12 ; 16° *Le petit Savinien* ou *Histoire d'un jeune orphelin*, 1814, in-12 ; nouvelle édition, 1818, in-18 ; 17° les *Récréations d'Eugénie*, contes, 1814, in-18 ; 18° *L'Ecole chrétienne*, 1816, in-18 ; 19° *Le Conteur moraliste*, ou *Le Bonheur par la vertu*, contes, 1816, in-12 ; 2e édition, 1820 ; 20° *Les secrets du cœur*, ou *Le Cercle du château d'Eglantine*, roman-nouvelle, 1816, 3 vol. ; 21° *Miss Lovely de Maclesfield*, ou *le Domino noir*, 1817, 3 vol. in-12 ; 22° *Correspondance de deux petites filles*, 1817, in-18 ; 23° *Les bons petits enfans ; portraits de mon fils et de ma fille, contes et dialogues à la portée du jeune âge*, 1817 ; nouvelle édition, 1821, 2 vol. in-18, avec figures ; 24° *Le Précepteur des enfans*, ou *le Livre du second âge*, 7e édition entièrement refondue, 1818, in-12 ; 25° *Les Aventures de Télamon*, ou *les Athéniens sous la monarchie*, 1819, 3 vol. in-12 ; 26° *Lettres sur l'Amérique septentrionale*, 1819, 3 vol. in-12 ; 27° *Coutumes gauloises*, ou *Origines curieuses et peu connues de la plupart de nos usages*, 1819, in-12 ; 28° *Galerie des jeunes vierges*, ou *Modèles des vertus qui assurent le bonheur des femmes*, 1819, in-12, avec figures ; nouvelle édition, augmentée, 1822, in-12 ; 29° *Contes pour les enfans de cinq à six ans*, 1820, in-18, figures ; 3e édition, 1823 ; 30° *Les Jeunes Personnes*, nouvelles, 1820, 2 vol. in-12, fig. ; nouvelle édition, revue et corrigée, 1822, 2 vol. in-12 ; 31° *Beautés de l'histoire du jeune âge*, etc., 1820, figures ; 32° *Nouvelle mythologie des demoiselles*, 2 vol. in-12 ; 33° *Charles et Eugène*, ou *La Bénédiction paternelle*, 1821, 2 vol. in-18 ; 34° *Palmire*, ou *l'Education de l'expérience*, 1822, 2 vol. in-12 ; 35° *Le Petit Philippe*, ou *l'Emulation excitée*

par l'amour filial, 1822, in-18, figures; 36° *La Dot*, roman, traduit en Prusse par M. Martinot. Madame de Renneville a laissé un manuscrit: *Les Femmes illustres de Rome et de la Grèce.* Les seuls titres des nombreux ouvrages de cette dame prouvent les bons principes dans lesquels ils ont été rédigés. Elle avait fait une étude approfondie du jeune âge, et en avait saisi les diverses nuances. Son stile est assez correct et gracieux.

* RENNIE (John), mécanicien et ingénieur anglais, né au comté de Lothian, dans l'Ecosse, le 7 juin 1761, d'un fermier qui le laissa orphelin en bas âge, ne reçut d'abord d'autre éducation que celle donnée par l'école primaire du bourg de Preston-Kirch, qu'il habitait. Ayant souvent l'occasion d'aller daus une manufacture voisine, connue par quelques inventions, il prit dès l'enfance du goût pour les divers travaux qu'il y vit exécuter, et il eut le bonheur d'inspirer quelque intérêt au chef d'atelier, qui lui donna des instructions et lui prêta des outils. A l'âge de 10 ans, il avait déjà construit des modèles de moulin à vent et des machines à vapeurs et à battre les pieux, remarquables par la perfection de la main d'œuvre. A 13 ans, il alla étudier à Dunbar, sous le professeur Gibson, les sciences mathématiques et physiques, dans lesquelles il fit de très grands progrès. Pour s'y perfectionner, il voulut encore aller suivre à Edimbourg le cours des professeurs Robinson et Black. Le premier l'introduisit dans les ateliers de Watt et de Bolton, établis à Soho près Birmingham, et il y travailla pendant un an à exécuter diverses machines, qui, après 40 ans d'usage, étaient encore regardées comme des modèles dans leur genre; enfin il alla à Londres pour se produire sur un plus grand théâtre, et il y fut employé par les mêmes Watt et Bolton, dans l'établissement connu sous le nom d'*Albion-mills*, et il continua à y faire preuve d'une grande habileté. Calculateur et praticien, ses machines étaient remarquables par une précision de mouvement, une proportion, une harmonie entre les diverses parties, qui les faisaient regarder comme des chefs-d'œuvre. A ces qualités il joignait le talent, plus essentiel encore, d'employer la force motrice avec un grand avantage. Il fit des sciences hydrauliques l'objet de ses méditations, et il exécuta plusieurs grandes constructions en ce genre, sous la direction du célèbre Smeaton, dont il devint bientôt l'émule, et après sa mort, il fut jugé seul capable de le remplacer. Parmi les nombreux travaux de Rennie, on admire particulièrement le canal de Lancastre, un des plus beaux monumens de ce genre; le canal de Crinian en Ecosse, dont le creusement offrait les plus grandes difficultés; les magnifiques *docks* ou bassins d'entrepôts pour les vaisseaux marchands, que Londres compte parmi ses ornemens; la jetée ou *Breakwater* de Plymouth, l'une de ses plus belles conceptions, remarquable par son étendue, le choix des matériaux et les moyens pour les mettre en place; le pont en fer de Southwark, cité comme le monument le plus remarquable en son genre, et le premier où l'on ait conçu l'idée hardie d'employer le fer coulé en masses compactes, d'une étendue qui surpasse celle des massifs de pierre les plus considérables; celui du Strand ou Waterloo, exécuté en pierre aussi sur la Tamise, le plus grand, le plus régulier et le plus hardi de tous ceux qui se trouvent dans le royaume britannique, et enfin, les arsenaux royaux de Portsmouth, Chatam et Sheerness. L'aspect de ce dernier, dont M. C. Dupin a publié la description dans son *Voyage de la Grande-Bretagne*, où il donne sur Rennie une *Notice* fort intéressante, frappe d'admiration les personnes les plus étrangères à l'architecture hydraulique. Ce grand ingénieur a été enlevé aux sciences eu aux arts le 16 octobre 1821. M. de Prony a aussi contribué à faire connaître en France cet habile mécanicien.

* RENOU (Antoine), peintre et littérateur, né à Paris en 1731, fit d'excellentes études, et obtint souvent des couronnes à l'université; cependant son goût pour le dessin le décida pour la peinture. Après avoir étudié sous Pierre et Vien,

il concourut pour le grand prix; mais il n'obtint que la seconde palme. Il allait rentrer dans la lice, lorsqu'en 1760 le roi Stanislas le nomma son peintre et le fixa à la cour. Renou ne faisait pas seulement alors des tableaux, il composait encore des vers et jouait la comédie avec les grands seigneurs. Ce fut pour lui l'époque la plus heureuse de sa vie. Le roi Stanislas étant mort, il revint à Paris. Il se fit d'abord connaître par un tableau représentant *Jésus parmi les docteurs*, qui le fit agréger à l'académie de peinture en 1766; il en fut reçu membre en 1781, sur un des tableaux du plafond de la galerie d'Apollon, représentant l'*Aurore*. L'académie ayant été supprimée à la révolution, il fit partie des écoles spéciales de peinture comme secrétaire et comme surveillant des études. Il mourut à Paris en 1806. Ses principales productions, outre celles déjà citées, sont : le *Tableau d'Agrippine débarquant à Brindes, avec l'urne contenant les cendres de Germanicus*; une *Annonciation*, qui se voyait dans un couvent de Saint-Germain-en-Laye, et un plafond pour l'hôtel des monnaies de Paris. Comme littérateur, on a de lui : *Térée et Philomèle*, tragédie jouée avec succès au Théâtre-Français en 1773, et faite par suite d'un défi, dans une discussion élevée sur les difficultés de la poésie et celles de la peinture. Lemierre soutint la suprématie de la poésie; alors Renou le défie de faire un tableau, et s'engage à faire une tragédie; il composa *Térée*, et le tableau est encore à venir. On a encore de Renou une traduction en vers du *Poème latin* de Dufresnoy *sur la peinture*, estimé surtout pour les *notes*; une traduction de la *Jérusalem délivrée*, où l'on trouve de beaux vers et la *Lettre du marin*, et celle de M. *Bonnard, marchand bonnetier*, critique fort gaie au sujet d'une exposition publique du Louvre, aussi instructive pour les artistes que pour le public.

RENTY ou Renti (Gaston-Jean-Baptiste, baron de), issu d'une ancienne maison d'Artois, naquit en 1611 au diocèse de Bayeux. Il fit éclater dès sa tendre jeunesse une piété que son commerce avec le monde n'éteignit jamais. Il se proposa d'entrer chez les chartreux, mais ses parens s'y opposèrent. Il servit avec distinction dans les guerres de Lorraine, et Louis XIII l'honora de son estime. Il épousa, à l'âge de 22 ans, Elisabeth de Balzac, comtesse de Graville. Son occupation principale fut dès lors de remplir tous les devoirs d'un chef de famille en vrai chrétien; il donna le spectacle de toutes les vertus que la religion peut inspirer. Insensible aux richesses, aux honneurs, aux plaisirs et à tous les biens créés, il ne songea qu'à servir le souverain maître, et à le faire servir par ses vassaux, et surtout par ses enfans. Il mourut à Paris le 24 avril 1649, et fut enterré à sa terre de Citri, diocèse de Soissons. Il eut part à l'établissement des frères cordonniers. (*Voyez* Buche.) Le Père de Saint-Jure, jésuite, a donné sa *Vie*, 1651, in-4, réimprimée très souvent in-12.

* RENZOLI (César), jésuite italien, né dans l'état de Modène le 16 juillet 1627, habita successivement les colléges de son institut à Ancône, Macerata et Lorrette. Il s'y dévoua au ministère de la prédication et à l'œuvre des missions avec un zèle qui produisit d'heureux fruits. Il était rare que ceux qui allaient l'entendre n'en retirassent pas de grands avantages spirituels, et beaucoup de conversions furent dues à ses exhortations. On croit qu'il mourut à Pérouse au commencement du 18e siècle. Il a publié : 1° *Sermoni sopra la passione di N. S. Gesù Christo*, tom. 1, Ancône, 1687; tom. 2, Macerata, 1696; tom. 3, 5 et 6, Macerata, 1702; 2° *Panegirici e discorsi sacri*, Macerata, 1698, 3 vol.; 3° *Nuova scelta di laudi spirituali per uso delle missioni*, Ancône, 1689.

* REPELAER-VAN-DRIEL (Okker, le chevalier), ministre d'état du royaume des Pays-Bas, et depuis du nouveau royaume de Belgique, naquit à Dordrecht en 1759 d'une ancienne famille patricienne. Nommé en 1794 commissaire-général de l'administration des vivres de l'armée hollandaise, il se distingua par son dévouement au Stathouder. L'année

suivante, il fut obligé de rendre les comptes au nouveau gouvernement établi après la révolution qui venait de s'opérer. Malgré son opposition à l'ordre de choses qui avait succédé au Stathouder, sa probité était tellement reconnue qu'une indemnité même lui fut accordée pour les sommes que l'état lui devait, d'après ses calculs. Cependant Repelaer fut arrêté en 1795, et mis en jugement : il était prévenu de correspondance étrangère avec les partisans de la maison d'Orange et le prince de cette famille. M. van Maanen, alors ami de la révolution, depuis procureur impérial de Buonaparte, et ensuite ministre du roi des Pays-Bas, requit, en sa qualité de fiscal du gouvernement, la peine de mort contre Repelaer. Le tribunal le condamna seulement à cinq années de détention qu'il subit. Rendu à la liberté, il n'occupa de fonctions publiques qu'après la paix d'Amiens (1802), époque où ses concitoyens le nommèrent député au corps législatif. Pendant le règne momentané de Louis Buonaparte, il devint membre du conseil d'état, et c'est en cette qualité qu'il présenta au corps législatif les projets des nouveaux codes, mission dont il s'acquitta avec un talent supérieur. Lorsque la Hollande fut réunie à l'empire français, Repelaer se retira des affaires. En 1813 il travailla de tous ses efforts à la révolution qui devait rétablir la maison d'Orange, et reçut bientôt de son souverain les marques les plus éclatantes de sa reconnaissance. Nommé d'abord directeur général du Waterloote (administrateur des digues, des ponts et chaussées), il devint ensuite commissaire-général pour l'instruction publique, les arts et les sciences. Il se démit de ces fonctions en 1817, et devint ministre d'état, avec une pension de 10,000 florins. Quelque temps après il fut nommé membre de la commission secrète d'état, et il occupait encore cette place en 1824. Nous ignorons la part qu'il a prise à la révolution de 1830 ; mais, si nous en jugeons d'après ses opinions anciennes qui n'avaient pas cessé d'être favorables à la maison d'Orange, nous devrons penser qu'il resta tout au moins en dehors des évènemens qui s'accomplirent à cette époque avec tant de rapidité. Cependant les journaux, qui ont annoncé sa mort, lui ont donné le titre de caissier-général du royaume de Belgique. Repelaer-van-Driel est mort le 26 octobre 1832.

* REPNIN (le prince Nicolas Vasiliewitsch), célèbre général russe, né en 1734 d'une famille distinguée, était fils d'un officier de ce nom qui, sous Pierre le Grand, commanda un corps d'armée contre Charles XII, et neveu du comte Panin, principal ministre de Catherine II. Le jeune Repnin prit aussi le parti des armes et parut sous les drapeaux français pendant la guerre dite de Sept-ans. Envoyé ensuite par Pierre III à Berlin, il fut choisi en 1764 par Catherine pour aller en Pologne seconder l'élection de Stanislas Poniatowski. Plus tard il déploya dans ses diverses campagnes une valeur brillante et des talens militaires peu communs, surtout dans la guerre contre les Turcs, sur lesquels il remporta divers avantages, notamment dans la campagne de 1781 et en l'absence de Potemkin sous lequel il commandait. Cependant, sa marche méthodique et prudente ayant déplu à Catherine, qui ne l'aimait pas, elle le plaça sous les ordres de Souvarrow, comme elle l'avait mis précédemment sous ceux de Potemkin, quoiqu'il fût leur ancien et leur supérieur en talent. Elle le renvoya ensuite à Varsovie avec le titre de ministre pour déposer le faible Stanislas, qui signa l'acte qu'on lui présenta et abandonna un trône sur lequel il avait été placé 30 ans auparavant par la même princesse. Le général Repnin fut élevé au rang de feld maréchal, le 20 novembre 1796, et alla mourir à Moscou, en 1801.

REQUESENS (Louis de Zuniga y), d'une famille illustre d'Espagne, commandeur de l'ordre de Saint-Jacques, fut gouverneur-général des Pays-Bas en 1574, après le départ du duc d'Albe. Il s'empara de la ville de Ziriczée en Zélande ; mais son administration ne fut pas heureuse. Son caractère n'avait pas l'énergie nécessaire pour les circonstances, et les mé-

contens en profitèrent. Ce qui a fait dire que *le duc d'Albe n'aurait pas dû venir aux Pays-Bas, ou qu'il n'aurait pas dû en sortir*. Requesens mourut à Bruxelles en 1576. Il avait été auparavant gouverneur du Milanais, et s'était conduit d'une manière peu convenable à l'égard de saint Charles Borromée, auquel il donna de cuisans chagrins ; ce que bien des personnes ont regardé comme la cause de son peu de succès dans le gouvernement des Pays-Bas et de sa mort prématurée. Cependant il en avait fait demander pardon au saint prélat, qui avait promis de le demander à Dieu par ses plus ferventes prières.

RESCIUS (Stanislas), chanoine de Warmie en Pologne, secrétaire du cardinal Hosius, fut député vers Henri, duc d'Anjou, élu roi de Pologne, et envoyé ensuite par Etienne Battori, en qualité d'ambassadeur à Rome. Ce prince lui avait donné l'abbaye d'Androw, ordre de Cîteaux. Nous avons de lui : 1° *De rebus in electione regis Poloniæ gestis ad discessum ejus*, Rome, 1573, in-4 ; 2° *Vita D. Stanislai Hosii, Poloni, S. R. E. cardin. majoris pœnitentiarii et episcopi warmiensis*, Rome, 1587 ; Munster, 1690, in-8 ; 3° *Dissidium evangelicorum magistrorum ac ministrorum*, Cologne, 1592, in-8 ; 4° *De atheismis et phalarismis evangelicorum*. Ce traité, qui n'est pas commun, fut imprimé en 1596, in-4, à Naples, où l'auteur mourut 2 ans après, en 1598.

RESENDE ou RÉESENDE, *Resendius* (André ou Louis-André de), le restaurateur des lettres dans le Portugal, né à Evora en 1498, entra jeune dans l'ordre de saint Dominique, et étudia avec succès à Alcala, à Salamanque, à Paris et à Louvain. Le roi de Portugal, Jean III, lui confia l'éducation des princes ses frères, et ayant obtenu du pape la permission de lui faire quitter l'habit de religieux, il lui donna un canonicat d'Evora. Resende ne fut pas moins laborieux sous l'habit de chanoine que sous celui de dominicain. Il ouvrit une école de littérature, cultiva la musique et la poésie, et prêcha avec applaudissement. Il mourut en 1573, à 75 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. La plupart ont été recueillis à Cologne, l'an 1600, en 2 v. in-8. Les principaux sont : 1° *De Antiquitatibus Lusitaniæ*, Evora, 1593, in-fol., curieux et rare ; 2° *Deliciæ lusitano-hispanicæ*, 1613, in-8, bon et recherché ; 3° un vol. in-4 de poésies latines ; 4° *De vita aulica*, in-4 ; 5° une grammaire, sous ce titre : *De verborum conjuratione*, etc. Il était très versé dans les langues grecque, latine et hébraïque, et dans les antiquités sacrées et profanes. Ses poésies valent moins que ses ouvrages d'érudition. Il y a un autre RESENDE (Garcias de), auteur de l'*Histoire de Jean II*, en portugais, 1554 et 1622, in-fol.

RESENIUS (Pierre), professeur en morale et en jurisprudence à Copenhague, devint prevôt des marchands de cette ville et conseiller d'état. Ses ouvrages sont relatifs à l'histoire et au droit public d'Allemagne. On a de lui : 1° *Jus aulicum norwegicum*, 1673, in-4 ; 2° un *Dictionnaire islandais*, 1683, in-4 ; 3° deux *Edda* des Islandais, 1665, in-4. M. Mallet en a donné la traduction dans son *Introduction à l'histoire de Danemark*, Copenhague, 1756, in-4. Resenius poussa sa carrière jusqu'à 63 ans, et mourut en 1688.

RESNEL DU BELLAY (Jean-François du), né à Rouen en 1692, fit voir dès sa jeunesse beaucoup d'esprit et de talent pour la poésie. Dès qu'il se fut montré à Paris, il trouva des amis et il méritait d'en avoir. On lui procura l'abbaye de Fontaine et une place à l'académie française et à celles de belles-lettres. L'abbé du Resnel a un rang marqué sur le Parnasse par ses traductions des *Essais sur la critique et sur l'homme* de Pope, in-12. Ses versions sont précédées d'une préface très bien écrite. (*Voyez* POPE.) Il a prêté dans ses vers beaucoup de force et de grâce à des sujets arides. On y trouve de très beaux morceaux, quoiqu'il y ait quelques vers prosaïques et languissans. On prétend que Pope était assez mécontent de son traducteur ; on n'en voit pas trop la raison ; car le copiste a souvent embelli son original. L'abbé du Resnel

s'était aussi adonné à la chaire, et nous avons de lui un *Panégyrique de saint Louis*. Il mourut à Paris en 1761, à 69 ans. On lui doit dix *Mémoires* dans le Recueil de l'académie des Inscriptions.

RESSIUS (Rutger), professeur de langue grecque à Louvain, naquit à Maseyck, dans la principauté de Liége, vers la fin du 15e siècle. Erasme rend un hommage flatteur à son érudition et à ses mœurs, dans une lettre qu'il écrivit à Jean Robin, doyen de l'église de Malines. *Doctior*, dit-il, *an inveniri possit nescio, certo diligentiorem ac moribus puriorem vix invenias*. La France tâcha de l'arracher à cette université par les offres les plus attrayantes, mais ce fut inutilement. Il mourut l'an 1545, après avoir donné des éditions : 1° Des *Institutions du droit des Grecs*, par Théophile, Louvain, 1536 ; 2° des *Aphorismes* d'Hippocrate, 1533 ; 3° des *Lois* de Platon.

RESSONS (Jean-Baptiste Deschiens de), né à Châlons en Champagne, vers 1660, d'une bonne famille, mourut à Paris en 1735. Son goût le porta dans sa jeunesse à prendre le parti des armes. Il servit dans l'artillerie, et fit de si rapides progrès dans les mathématiques, qu'il fut bientôt admis dans l'académie des Sciences, dont il a enrichi le recueil d'un assez bon nombre de *Mémoires*.

RESTAUT (Pierre), grammairien français, né à Beauvais en 1694, d'un marchand de draps de cette ville, vint de bonne heure à Paris où il fut chargé de quelque éducation particulière au collége de Louis le Grand. Il se livra ensuite à l'étude de la jurisprudence, fut reçu avocat au parlement, acheta en 1740 une charge d'avocat au conseil du roi, et mourut à Paris en 1764, à 70 ans. Tout le monde connaît ses *Principes généraux et raisonnés de la grammaire française*, 1730, in-12. Il y a eu une foule d'éditions de cette grammaire. « Cet auteur, dit un » habile critique, n'a fait que répéter ce » qu'avaient dit le Père Buffier, l'abbé » Regnier, M. de la Touche, et tous ceux » qui avaient écrit avant lui sur cette » matière, qu'il a embrouillée à force » d'exceptions aux règles qu'il établit ; » on peut ajouter, et rendue insipide par la forme de demandes et de réponses, et par l'étalage d'une érudition spéculative aussi inutile que repoussante pour ceux qui apprennent une langue. « Pourquoi, » continue le critique, ce livre a-t-il eu » tant de vogue ? C'est que l'auteur était » protégé par un parti qui le prônait. » Restaut a revu le *Traité de l'orthographe en forme de dictionnaire*, Poitiers, 1764, in-8. On a encore de lui un *Abrégé* de sa grammaire, in-12 ; et la traduction de la *Monarchie des Solipses*, 1721, in-12, avec des notes contre les jésuites. *Voyez* INCHOFER.

* RESTIF ou RÉTIF DE LA BRETONNE (Nicolas-Edme), écrivain fécond et spirituel, mais cynique et bizarre par système, naquit à Sacy en Bourgogne le 22 novembre 1734. Son père était cultivateur, et le destinait à son état ; mais le jeune Restif, qui dès son enfance avait montré un caractère inquiet et ardent, ne put s'accommoder de cet honorable et tranquille état. Il fut alors envoyé par ses parens à Auxerre pour apprendre l'imprimerie. Cependant une imagination féconde et ses inclinations naturelles le lançaient, pour ainsi dire, dans la carrière des lettres. Imprimeur et prote comme le fameux Richardson, il n'en eut pas sans doute le génie, mais il partagea avec l'auteur anglais son goût pour le genre romanesque. Richardson, cependant, écrivait comme un observateur judicieux qui pense et qui connaît les derniers replis des passions ; Restif composait comme un homme qui effleure ce qu'il voit, et il voit moins qu'il n'imagine. Ennuyé de sa place de prote, il revint dans son village, où il composa son premier ouvrage : *L'école de la jeunesse*, avec lequel il se rendit à Paris, pouvant dire comme Bias : *Omnia bona mea mecum porto*. L'indigence et des goûts licencieux lui firent contracter des liaisons et des habitudes avilissantes qu'il conserva toute sa vie, et qui pourtant ne l'empêchèrent pas de vouloir s'ériger en réformateur des mœurs de son siècle. Le bruit tumultueux de la capitale, les différens objets qui frappaient

ses yeux, exaltèrent encore plus son imagination, déjà assez vive, et lui firent enfanter ce nombre prodigieux d'ouvrages qui prouvent en lui, sinon un grand talent, au moins une fécondité peu commune. Restif n'était qu'un écrivain agréable et spirituel; il étonnait souvent ses lecteurs, mais il ne leur laissait pas d'impression durable; et quoique tous ses romans paraissent avoir un but moral, ce but se perd souvent au milieu des sentimens exagérés, des passions extraordinaires, des tableaux qui blessent ou la pudeur, ou le bon goût, ou les convenances. Sa vie entière offre elle-même un roman trop long à décrire, et qui participe à peu près de ces mêmes défauts. Restif était dans le fond ce que, dans la société, on appelle un *bon homme*; il ne penchait pas du côté de la modestie, et ne cachait pas la grande opinion qu'il avait de ses talens: ainsi il disait que souvent il ne prenait pas même la peine de rédiger en entier ses ouvrages. Comme il revenait par caprice ou par besoin à son premier état d'imprimeur, il en composait des passages entiers sans manuscrits, et était en même temps auteur et ouvrier; ses productions faites à la *casse* étaient, selon lui, « les meilleures, les mieux écrites et les plus fortement pensées. » Le produit de ses livres aurait suffi à lui assurer une honnête existence; mais il aimait les plaisirs, et il se vit souvent privé du nécessaire. Il n'étalait cependant pas de luxe dans sa parure, qui était très négligée, et il avait cela encore de commun avec Richardson. Il se croyait au moins l'égal de Voltaire et bien supérieur à Buffon qu'il appelle *une taupe*; il croyait pouvoir lutter victorieusement avec J. J. Rousseau, dont il affectait d'ailleurs toutes les singularités: c'est ainsi qu'il fit paraître en 1772, en opposition avec l'*Emile*, les *Lettres d'une fille à son père* qu'il regardait comme un *chef-d'œuvre de sensibilité*, *un tissu de lumières et de vertus*, en un mot *comme le plus beau présent qu'il pût faire à la postérité*. Il a écrit plus de 150 volumes de romans. Son stile était énergique, rapide, mais souvent incorrect et ampoulé. Il mourut à Paris en 1808, âgé de 74 ans. Nous citerons ses principaux ouvrages, savoir: 1° *L'école de la jeunesse*, qu'il ne rendit pas meilleur en le recomposant presque en entier, Paris, 1771, 4 vol. in-12; 2° *Lettres d'une fille à son père*, ibid., 1772, 5 vol. in-12; 3° *La femme dans les trois états de fille, d'épouse et de mère*, ibid. 1773, 3 vol. in-12; 4° *Le ménage parisien*, ibid., 1773, 2 vol. in-12; 5° *L'école des pères*, ibid., 1776, 3 vol. in-12; 6° *Le paysan perverti*, ibid., 1776, 4 vol. in-12. C'est son meilleur ouvrage et le plus moral: il renferme des caractères fortement dessinés, des tableaux frappans, les vices du peuple bien rendus, et même plusieurs traits de génie. 7° *Le Quadragénaire*, ou l'*Age de renoncer aux passions*, ib., 1772, 4 vol. in-12; 8° *Les métamorphoses*, ou *Les ressorts du cœur dévoilés*; 9° *Le Mimographe*, in-8; 10° *Le Pornographe*, Londres, 1776, in-8; 11° *Les Gymnographes*, 2 vol. in-8; 12° *L'Autographe*, *le Gymnographe et le Thesmographe*, 1790, 5 vol. in-8; 13° *La dernière aventure d'un homme de 45 ans*, 1782, in-12; 14° *Les contemporaines*, ou *Aventures des plus jolies femmes de l'âge présent*, Paris, 1780, 42 vol. in-12. C'est un recueil de plus de cent nouvelles, presque toutes vraies, sous des noms supposés, qui offrent des scènes assez licencieuses. On en fit le reproche à l'auteur, qui tâcha inutilement de le repousser par une réponse en apparence assez sage, mais qui, dans le fond, n'avait rien de satisfaisant; cependant il avoua que dans cet ouvrage il avait souvent manqué de goût, et il ajouta en même temps: « Ne passerez-» vous rien au *génie*? » 15° *La malédiction paternelle*, 1779, 3 vol. in-12; 16° *Les Françaises*, ou *Trente-quatre exemples choisis dans les mœurs actuelles*, Neufchâtel, 1786, 4 vol. in-12; 17° *La vie de mon père*, ibid., 1787, 2 vol. in-12; 18° *La prévention nationale*, 3 vol. in-12; 19° *Les Parisiennes*, 4 vol. in-12; 20° *Tableau des mœurs d'un siècle philosophe*, 2 vol. in-12; 21° *Les*

nuits de Paris, ou *Le spectateur nocturne*, 1788, Londres, 4 vol. in-12 ; 22° *Le cœur humain dévoilé*, 1799, in-12, etc. Cet écrivain avait la manie bizarre, ou la vanité de placer à la fin de chacun de ses ouvrages une critique de l'ouvrage même, en y ajoutant ce qu'il pensait de son caractère, de ses talens et de son esprit. Ce *modeste* auteur a été appelé avec assez de raison le *Rousseau du ruisseau*.

RESTOUT (Jean), peintre ordinaire du roi, des académies de Caen et de Rouen, sa patrie, naquit en 1692. Fils, petit-fils de peintres, et neveu de Jouvenet, il hérita de ses pères et de son oncle le goût pour ce bel art, et la nature y ajouta un génie plus vaste. Il mourut à Rouen en 1768, directeur de l'académie de peinture, laissant, de la fille de Hallé, un fils héritier de ses talens. Il avait une piété éclairée et solide, des connaissances et de l'esprit. Comme peintre, il se distingua par une composition noble et mâle. Il entendait supérieurement ces balancemens et ces oppositions que les grands maîtres font des masses, des formes, des ombres et des lumières. On lui a reproché un coloris un peu jaune, défaut qu'il tenait apparemment de Jouvenet, dont il avait été le disciple.

* RESTOUT (Jean-Bernard), peintre, fils du précédent, naquit à Paris vers 1740. Il reçut de son père les premières leçons de cet art, passa ensuite à Rome, où il négligea d'étudier les grands modèles et les fresques savantes de Raphaël, de Michel-Ange et de Jules-Romain. Cette blâmable négligence donna à son stile une certaine imperfection dont il ne se corrigea jamais. Il avait néanmoins beaucoup de talent dans la science de la perspective, pour les effets de la lumière sur les corps, et enfin dans cette partie de la composition qu'on nomme pittoresque, pour la distinguer de celle qui constitue la *poésie* d'un tableau. De retour à Paris, il fut reçu en 1776 à l'académie de peinture, d'après son tableau d'*Anacréon la coupe à la main*. Ses autres ouvrages les plus remarquables sont : *Jupiter et Mercure à la table de Philémon et de Baucis* ; la *Présentation au temple*, qui est son meilleur tableau. On y voit un temple immense et des degrés nombreux contenus dans un petit espace. Les masses d'ombre et de lumière, sagement distribuées, répandent l'air dans toute la scène, et donnent de la saillie aux corps qui la composent ; les plis des draperies, sans avoir beaucoup de finesse, laissent cependant voir les membres qu'ils recouvrent ; et un coloris, sinon brillant, du moins grave et harmonieux, est la partie de l'art qui distingue ce tableau, qui est le prestige de la science de la perspective. Il fut exposé au salon en 1777, et fut placé depuis dans l'église de l'abbaye de Chaillot. Cet artiste ayant embrassé les principes ds la révolution, il siéga parmi les membres de la municipalité qui s'installa le 10 août 1792, fut chargé le soir même de l'arrestation de M. de la Porte intendant de la liste civile, et ensuite de celle de Thierry, valet de chambre de Louis XVI ; accusé ensuite d'avoir pris part aux dilapidations qui eurent lieu au garde-meuble de la couronne, il fut renfermé à Saint-Lazare où il subit une captivité de 15 mois. Il mourut à Paris en 1796.

RÉTIF DE LA BRETONNE. *Voyez* RESTIF.

RETZ (Albert de GONDI, dit le maréchal de), était fils d'Antoine de Gondi, maître-d'hôtel de Henri II. Sa famille, établie à Florence, y brillait depuis les premiers temps de la république. (Albert était né dans cette ville en 1522 ; il vint jeune à Lyon, où son père était banquier. Catherine de Médicis ayant nommé la mère d'Albert gouvernante des enfans de France, celui-ci vint à la cour, fut placé auprès du jeune Charles IX, eut un rapide avancement, et se battit contre les huguenots.) Gondi fut employé dans les négociations et dans les armées. Il s'empara de Belle-Ile, qu'il fortifia ; fut gouverneur de Provence, que les factions l'obligèrent de quitter. Charles IX le fit maréchal de France en 1574 ; Henri III le fit duc et pair. Il mourut en 1602, regardé comme un courtisan habile et un médiocre général, qui n'avait eu le bâton que par faveur. (Au grade de maré-

chal : il réunissait d'autres distinctions il était chevalier du Saint-Esprit, général des galères, duc de Belle-Ile, gouverneur de Provence, de Nantes et de Mets, et enfin généralissime. Parfois il disait des vérités au roi, son maître, qui avait en lui une grande confiance. Il fut le premier à se déclarer pour Henri IV.) C'est lui qui avait conseillé à Henri III de s'unir avec le roi de Navarre contre les entreprises de la ligue. — Son frère, Pierre de Gondi, fut évêque de Langres, puis de Paris. Le pape Sixte V l'éleva au cardinalat en 1587. Il mourut à Paris le 17 février 1616, à 84 ans. — Son neveu, le cardinal Henri de Gondi, lui succéda. Il mourut à Béziers, où il avait suivi Louis XIII, qui marchait par son conseil contre les huguenots, le 3 août 1622, et eut pour successeur Jean-François de Gondi son frère, 1er archevêque de Paris, prélat vertueux, mort en 1654, à 70 ans. C'est à ce dernier que succéda le cardinal de Retz, qui suit. La postérité du maréchal de Retz finit en son arrière-petite-fille, Paule-Françoise-Marguerite de Gondi, qui épousa le duc de Lesdiguières, dont elle resta veuve en 1681, et descendit au tombeau en 1716, à 61 ans. Elle n'eut qu'un fils, qui mourut sans postérité en 1703.

RETZ (Jean-François-Paul de Gondi, cardinal de), petit-neveu du précédent, naquit à Montmirel en Brie, l'an 1614. Son père, Emmanuel de Gondi, était général des galères et chevalier des ordres du roi. On lui donna pour précepteur le célèbre Vincent de Paul. Il fit ses études particulières avec succès et ses études publiques avec distinction ; prit le bonnet de docteur de Sorbonne en 1643, et fut nommé la même année coadjuteur de l'archevêché de Paris. L'abbé de Gondi sentait beaucoup de dégoût pour son état : son génie et son goût étaient décidés pour les armes. Il se battit plusieurs fois en duel, même en sollicitant les plus hautes dignités de l'Eglise. Devenu coadjuteur, il se corriger pendant quelque temps pour se gagner le clergé et le peuple. (Il était l'ennemi du cardinal de Richelieu, et entra dans la conspiration du comte de Soissons. Ses largesses, ses aumônes secrètes, avaient pour but de se créer une popularité ; mais la mort du comte mit fin à tous ses projets. Il resta quelque temps tranquille et se fit aimer de ses diocésains.) Mais dès que le cardinal Mazarin eut été mis à la tête du ministère, il se montra tel qu'il était. Il précipita le parlement dans les cabales et le peuple dans les séditions. Il leva un régiment qu'on nommait le *régiment de Corinthe*, parce qu'il était archevêque titulaire de Corinthe. On le vit prendre séance au parlement ayant dans sa poche un poignard, dont on apercevait la poignée. Ce fut alors qu'un plaisant dit : *Voilà le bréviaire de notre archevêque !* L'ambition lui fit souffler le feu de la guerre civile ; l'ambition lui fit faire la paix. Il se réconcilia secrètement avec la cour, pour avoir un chapeau de cardinal. Louis XIV le fit nommer à la pourpre en 1651. Le nouveau cardinal ne cabala pas moins ; il fut arrêté au Louvre, conduit à Vincennes, et de là dans le château de Nantes, d'où il se sauva. Après avoir erré pendant long-temps en Italie, en Hollande, en Flandre et en Angleterre, il revint en France l'an 1661, fit sa paix avec la cour en se démettant de son archevêché, et obtint en dédommagement l'abbaye de Saint-Denys. Il avait vécu jusqu'alors avec une magnificence extraordinaire. Il prit le parti de la retraite pour payer ses dettes, ne se réservant que 20,000 livres de rente. Il remboursa à ses créanciers plus d'un million, et se vit en état, à la fin de ses jours, de faire des pensions à ses amis. Il mourut le 24 août 1679, dans de grands sentimens de piété, qu'il avait constamment manifestés dans sa retraite, et qui prouvèrent que les marques qu'il en avait données par intervalle dans le temps de ses incartades n'étaient pas l'effet du caprice, moins encore de l'hypocrisie. Cet homme audacieux et bouillant devint, sur la fin de sa vie, doux, paisible, sans intrigue, et fut aimé de tous les honnêtes gens ; comme si toute son ambition d'autrefois n'avait été qu'une débauche d'esprit, et des tours de jeunesse dont on se corrige

avec l'âge. « Il parut sentir, dit un his- » torien, que les honneurs où il était » parvenu ne valaient pas ce qu'il lui en » avait coûté pour y parvenir. Réduit, » après tant d'agitations et de troubles, » à une situation paisible, avec un petit » nombre d'amis, il signala les dernières » années d'une vie très peu chrétienne, » par tous les procédés et la délicatesse » même de la vertu. Il demanda au roi » la permission de renvoyer à Rome le » chapeau de cardinal. Le souverain » pontife, à la persuasion du roi, lui or- » donna de le conserver; mais on ne put » l'empêcher d'aller ensuite se renfermer » dans l'une de ses abbayes, pour y mé- » diter à loisir les grandes vérités du » christianisme, jusque-là si neuves pour » lui.» (A ce portrait du cardinal de Retz, si diversement jugé par ses contemporains et par la postérité, nous pourrions ajouter ceux qu'en ont tracés la Rochefoucauld, Bossuet dans l'oraison funèbre de Le Tellier, le président Hénault et Laharpe, si on ne les trouvait partout.) Il nous reste de ce cardinal plusieurs ouvrages: ses *Mémoires* (auxquels nous renvoyons nos lecteurs pour de plus amples détails) sont les plus agréables à lire. Ils virent le jour pour la première fois en 1717; on les réimprima à Amsterdam, en 1731, en 4 vol. in-12. Cette édition passe pour la plus belle. (On y joint ordinairement: *Mémoires de Guy Joly*, Amsterdam, 1738, 2 vol. petit in-8, et *Mémoires de la duchesse de Nemours*, imprimés aussi à Amsterdam, 1738, petit in-8.) « Ces Mémoires sont écrits, dit » l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, avec » un air de grandeur, une impétuosité » de génie et une inégalité, qui sont » l'image de sa conduite. » Il les composa dans sa retraite, avec l'impartialité d'un philosophe, mais d'un philosophe qui ne l'a pas toujours été. Il ne s'y ménage point, et il n'y ménage pas davantage les autres. On y trouve les portraits de tous ceux qui jouèrent un rôle dans les intrigues de la Fronde. « Portraits, dit le » cardinal Maury, qui sont autant de » chefs-d'œuvre, à l'exception toutefois » de celui d'Anne d'Autriche, que l'écri- » vain trace en homme de parti, aveuglé » par la haine, et alors, selon l'usage, » privé par sa passion de toutes les forces » de son esprit. » On a encore de lui *Conjuration du comte de Fiesque*, ouvrage composé à l'âge de 17 ans, et traduit en partie de l'italien de Mascardi. M. Musset-Patay a publié en 1807, *Recherches historiques sur le cardinal de Retz*, in-8. (Peu d'hommes ont eu une vie plus agitée que le cardinal de Retz. Chef de mécontens, il avertit cependant la cour de la mauvaise disposition des esprits. Dans la journée des *Barricades* il fut renversé par la foule et reçut un coup de pierre; mais il empêcha le pillage de Paris. Il ne voulait que faire disgracier Mazarin pour prendre sa place. Lorsqu'il se présenta à la cour pour rapporter les vœux des séditieux, la reine lui dit avec amertume: *Allez vous reposer, monseigneur, vous avez assez travaillé*. C'était le considérer comme le véritable chef de la révolte. Indigné de ces paroles, il imagina de nouveaux complots, entra dans la *Fronde* (*voy*. Mazarin), excita le peuple, et agit de nouveau comme un chef de parti. Il faut pourtant lui rendre la justice de dire qu'il refusa les offres de l'Espagne et les promesses insidieuses de Cromwell.)

RETZ (François), né à Prague en 1672, entra chez les jésuites en 1689. Devenu général en 1730, il gouverna la société pendant 20 ans avec beaucoup de prudence, dans un calme parfait qui semblait annoncer des tempêtes prochaines, et mourut à Rome le 19 novembre 1750.

RETZ. *Voyez* LAVAL Gilles et André.

* RETZIUS (Anders-Jahan), chimiste suédois, né à 1742 en Christianstadt en Suède, mort en 1821, est connu par plusieurs ouvrages sur l'histoire naturelle et la chimie, entr'autres par ses *Observationes botanicæ, sex fasciculis comprehensæ*, Leipsick, 1779-91. Il était membre de 31 sociétés savantes; il a fondé la société physiographique de Lunden, dont il fut secrétaire et ensuite président. On trouve une *Notice* sur lui dans les *Mémoires de l'académie royale*

de Stockholm pour 1822. Il avait été long-temps professeur d'histoire naturelle et de chimie dans sa ville natale.

REUCHLIN (Jean), connu aussi sous le nom de *Fumée* et de *Capnion* (parce que *Reuch* ou *Rauch* en allemand, et *Kapnion* en grec, signifient *Fumée*), naquit à Pfortzheim en Souabe, l'an 1455, et étudia en Allemagne, en Hollande, en France et en Italie. Il brilla par la connaissance des langues latine, grecque et hébraïque. Lorsqu'il était à Rome, il connut Argyropile et étudia sous lui. Ce savant ayant prié Reuchlin d'interpréter un passage de Thucydide, il le fit d'une façon si élégante el avec une prononciation si nette, qu'Argyropile dit en soupirant, *Græcia nostra exilio transvolavit Alpes.* Il enseigna le grec à Orléans et à Poitiers; puis il retourna en Allemagne, où il s'attacha à Eberard, prince de Souabe. Reuchlin fut nommé triumvir de la ligue de Souabe pour l'empereur et les électeurs, et fut envoyé quelque temps après à Inspruck, vers l'empereur Maximilien. Ses derniers jours furent empoisonnés par un démêlé qu'il eut avec les théologiens de Cologne. Pfeffercorn avait obtenu un édit de l'empereur pour faire brûler tous les livres des juifs. Ceux-ci ayant sollicité la révocation de cet édit, Reuchlin fut consulté sur cette affaire. Il distingua deux sortes de livres chez les descendans de Jacob : les indifférens, qui traitent de divers sujets, et ceux qui sont composés directement contre la religion chrétienne. Il fut d'avis qu'on laissât les premiers, qui pouvaient avoir leur utilité, et qu'on supprimât les derniers; mais il mêla à cet avis bien des hors-d'œuvre et des digressions qui parurent répréhensibles. Pfeffercorn lui opposa un ouvrage qu'il intitula : *Miroir manuel*; Reuchlin y répondit par le *Miroir oculaire*. Les théologiens de Cologne examinèrent cette réponse, et en tirèrent 44 propositions, qu'ils accusèrent d'erreur et d'hérésie, et qui furent publiées en latin par Arnauld de Tongres, avec des notes. Les théologiens de Paris furent consultés, et 80 docteurs rendirent, en 1514, une décision qui jugea le livre de Reuchlin digne du feu. Rome ne fut pas plus favorable à cet ouvrage, il fut mis dans l'*Index* du concile de Trente. Reuchlin se retira à Ingolstadt, où ses amis lui procurèrent une pension de 200 écus d'or pour enseigner le grec et l'hébreu. Ses ennemis voulurent l'envelopper dans l'affaire de Luther, mais ils n'y purent réussir. Il persista à demeurer dans la communion catholique, et il mourut à Hutgard en 1522, à 67 ans, épuisé par des études pénibles et constantes. Reuchlin avait beaucoup d'érudition, et écrivait avec chaleur. L'Allemagne n'avait alors que ce seul homme qu'elle pût opposer aux savans d'Italie. On a de lui un grand nombre d'ouvrages imprimés en Allemagne, parmi lesquels on distingue son traité *De arte cabalistica*, 1517, in-fol., et dans *Artis cabalisticæ scriptores*, 1587, in-fol. Cet ouvrage fut attaqué avec succès par le Père Pochstrat, qui publia *Destructio cabalæ, seu cabalisticæ perfidiæ, adversus Reuchlinum*, Anvers, 1518, in-4. On a encore de Reuchlin : *De verbo mirifico libri tres.* Ces deux ouvrages ont été condamnés à Rome. On lui attribue les lettres connues sous le titre de *Litteræ obscurorum virorum :* satire amère contre les théologiens scolastiques, mais il n'est par sûr que cet ouvrage soit de Reuchlin, et on l'attribue avec plus de raison à Ulric de Hutten; d'autres disent qu'ils y ont travaillé en société. (*Voyez* GRATIUS.) La *Vie* de Reuchlin a été écrite par Jean-Henri Maius (ou Mai), 1687, in-8. Voyez *Contra dialogum de causa Reuchlini*, et *Apologiæ contra Reuchlinum*, par le Père Hochstrat.

* REUTH (Bernard), professeur à l'université de Kharkof, naquit à Mayence où il reçut sa première éducation. Après avoir fréquenté les universités d'Iéna, de Leipsick et de Goettingue où il termina ses études, il revint dans son pays natal et entra dans l'administration civile, sans abandonner cependant ses occupations littéraires. Il quitta bientôt le département de Mont-Tonnerre où il était employé, pour aller à Dorpat en Russie. Il y remplit les fonctions de vice-directeur de

l'Institut pédagogique de cette ville. Ayant été invité en 1804 par le comte de Pototzky, alors curateur de l'arrondissement universitaire de Kharkof, à aller enseigner à l'université de cette ville l'histoire des états de l'Europe et la statistique, il se rendit à cette invitation et occupa ces fonctions jusqu'à sa mort arrivée le 5 janvier 1825. La liste de ses ouvrages publiés en Allemagne et Russie atteste ses talens et son activité : 1° *Historisch-Politische briefe, nebst dem Versuche einer Geschichte der chenaligen Reichsstadt Maynz ;* ou *Lettres historiques et politiques, accompagnées d'un essai sur l'histoire de l'ancienne ville impériale de Mayence*, Manheim, 1789; 2° H.-K. *Davila's Geschichte der bür-gerlichen Kriege*, etc, ou *Histoire de la guerre civile en France* par Davila, traduite de l'italien en allemand avec une *Histoire de la puissance des rois et des révolutions de France depuis l'origine de la monarchie jusqu'à la ligue*, Leipsick, 1792-1795, réimprimé à Vienne en 1817, 5 vol. grand in-8; 3° *Geschichte der Koniglichen Macht*, ou *Histoire de la puissance des rois et de la révolution en France depuis la dissolution de la ligue jusqu'à la république*, Leipsick, 1796-1797, 2 vol. in-8; 4° *Gemahlde der revolution in Italien*, ou *Tableau des révolutions en Italie : le livre* 1er qui a seul paru renferme l'*Histoire des révolutions de la république de Venise*, Leipsick, 1798, in-8; 5° *Des generals Dumouriez*, etc, ou *Tableau historico-statistique du Portugal par le général Dumouriez*, traduit du français en allemand, Leipsick, 1798, in-8; 6° *Reise nach Sicilien, Athen, Constantinopel, u. s. w., frey nach dem Englischen*, ou *Voyage en Sicile, à Athènes, à Constantinople*, etc, traduit librement de l'anglais, Leipsick, 1798, in-4; 7° *Specimen historiæ Russorum* ou *Essai d'histoire des Russes*, première partie, Kharkof, 1811, in-8; 8° *Geist der litera rischen cultur des Orients und Occidents*, ou *Esprit des productions littéraires de l'Orient et de l'Occident, discours*, Kharkof, 1811, in-4; 9° *Der Orient, Rede*, ou *l'Orient, discours*, ibid., in-4. Le professeur Reuth a prononcé dans la même université deux autres *discours* dont le premier a pour objet la *Confédération du Rhin*, et l'autre *le droit public des royaumes unis de la grande Bretagne*. Plusieurs des *compositions* que nous n'avons point citées ont été insérées dans divers *Recueils périodiques*. On regarde comme ses chefs-d'œuvre, son *Essai d'histoire russe* et l'*histoire de Davila* qu'il a complétée. Il est à désirer que l'on conserve avec soin les papiers qu'il avait réunis, et particulièrement ceux qui ont rapport au *Traité sur les Russes* qu'il se proposait de publier. Le professeur Reuth était un homme très instruit, un excellent critique ; on lui reproche cependant d'avoir admis quelquefois des étymologies qui ne sont pas toujours fondées.

REUTER (Jean), né dans la province de Luxembourg, en 1680, se fit jésuite à l'âge de 26 ans. Après avoir enseigné les humanités et la philosophie, il fut huit ans professeur de théologie morale dans l'université de Trèves. On a fait imprimer ses *Leçons* à Cologne en 1756, 4 vol. in-8. Il a encore donné *Neoconfessarius pratice instructus*, livre très propre à former les jeunes ecclésiastiques à une sage administration du sacrement de pénitence. Il partagea son temps entre la prière, l'étude et les œuvres de charité. C'est dans ces exercices qn'il mourut à Trèves en 1762.

* REVERCHON (Jacques), conventionnel, né à Lyon dans le mois de septembre 1746, mort en 1820 à l'âge d'environ 84 ans à Nyon en Suisse, se livrait avant la révolution au commerce du vin. Il fut élu par le département de Saône-et Loire, dont il était devenu administrateur, député à l'Assemblée législative, puis à la Convention. Il vota la mort de Louis XVI, contre l'appel et le sursis. On l'envoya en mission dans les départemens de Saône-et-Loire, du Rhône, de l'Ain et de l'Isère : il s'était d'abord conduit avec quelque violence; mais il reprit ensuite des sentimens plus modérés, et ce fut lui qui fit cesser à Lyon la terrible réaction dont cette ville était la victime.

En général ce député agissait selon les circonstances : il servit d'abord, puis il comprima les jacobins. Appelé au conseil des Cinq-cents, il en sortit dans le mois de mai 1797 : il fut réélu dans le mois de mars 1798 pour un an, et en 1799 il entra au conseil des Anciens. Il ne prit aucune part à la révolution du 18 brumaire, époque où finit sa carrière politique. L'adhésion qu'il accorda au gouvernement des Cent-jours le fit placer sur la liste des conventionnels exilés.

* REVERS (Louis-François), chanoine de Saint-Honoré à Paris, naquit à Carentan, au diocèse de Coutances, vers 1728, et vint à Paris faire ses études au collége de Navarre. Il s'appliqua à la théologie, et y obtint des succès. Les connaissances qu'il y avait acquises engagèrent M. de Juigné, évêque de Châlons-sur-Marne, à l'appeler près de lui. Ce prélat se proposait de faire imprimer un nouveau *Rituel* pour son diocèse. Il chargea l'abbé Revers de le rédiger, et lui donna un canonicat dans sa cathédrale. Le *Rituel* parut en 1776, 2 volumes in-4. M. de Juigné ayant été transféré sur le siége de Paris, en 1781, l'abbé Revers le suivit; il demeurait à l'archevêché, et fut dédommagé par un canonicat de Saint-Honoré, de celui qu'il perdait à Châlons. Il était question de revoir et de refondre le *Rituel* de Paris, et l'abbé Revers fut encore chargé de ce travail, dans lequel il fut aidé par l'abbé Plunker, docteur de Sorbonne, et par l'abbé Charlier, secrétaire et bibliothécaire de M. de Juigné. Le *Rituel* parut en 1785, 3 vol. in-4, sous le titre de *Pastorale Parisiense*. On accusa les auteurs d'y avoir fait des changemens qui n'étaient point nécessaires, d'y avoir introduit de nouvelles formules pour l'administration des sacremens, d'avoir mis de la recherche dans le stile, etc. Il déplut surtout aux jansénistes, et bientôt il fut attaqué dans une foule d'écrits par Maultrot, Larrière et Clément, depuis évêque constitutionnel de Versailles. Robert de Saint-Vincent, conseiller de grand'chambre, déféra le Pastoral au parlement, les chambres assemblées, le 19 décembre 1786, et il ne tint pas à lui que la distribution n'en fût arrêtée, séance tenante. Un avis plus modéré prévalut, et la dénonciation n'eut pas de suite. (*Voyez* JUIGNÉ, archevêque de Paris.) On a en outre de l'abbé Revers, *Poème de la Religion, par Racine le fils, traduit en vers latins* (publié avec beaucoup de changemens par l'abbé Charlier), Paris, Barbou, 1804, in-12. Revers était mort en mars 1798, et par conséquent avant cette publication.

* REVILLON (Claude), médecin, naquit à Mâcon en 1720. Il exerça avec honneur son état dans sa patrie, entra ensuite comme officier de santé dans les hôpitaux militaires, où il acquit une grande réputation. Il était excellent médecin pratique, et eut un grand bonheur dans ses cures. Il a laissé un ouvrage intitulé : *Recherches sur les affections hypocondriaques, appelées communément vapeurs*, ou *Lettre d'un médecin sur ces affections*, Paris, 1779, 1786, 1 vol. in-8, augmentée de plusieurs expériences. L'auteur croit que l'hypocondrianisme n'est que l'effet de la *transpiration insensible*. On a ajouté à la seconde édition un *Journal* de l'état du corps, en raison de la température de l'air et de la transpiration. Revillon mourut à Thionville en 1795 âgé de 75 ans.

REVIUS (Jacques), né à Deventer l'an 1586, parcourut presque toute la France, fut ministre en divers lieux de son pays, principal du collége théologique de Leyde en1642, et y mourut le 15 novembre 1658. Il assista au prétendu synode de Dordrecht, et fut nommé réviseur de la *Bible* qui porte le nom de cette ville. Il était versé dans les langues savantes, et entendait presque toutes les langues vivantes de l'Europe. On a de lui : 1° *Belgicarum Ecclesiarum doctrina et ordo*, grec et latin, Leyde, 1623, in-12; 2° *Epîtres françaises des personnages illustres et doctes à Scaliger*; Harderwyck, 1634, in-12 : le principal mérite de ce recueil est sa rareté; 3° *Historia pontificum romanorum*, Amsterdam, 1632, in-12, qui n'est pas

estimée même chez les protestans; 4° *Suarez repurgatus*, Leyde, 1644, in-4. C'est la métaphysique de Suarez qu'il prétend corriger; on a beaucoup ri de cette présomption de se mesurer avec le plus profond métaphysicien de son siècle. Il lui reproche des erreurs théologiques; mais elles consistent en ce que Suarez n'a pas été calviniste. 5° *Histoire de Deventer*, en latin, 1651, in-4, et quelques ouvrages de peu d'importance.

* REWBELL (Jean-Baptiste), l'un des membres du directoire exécutif de France, naquit en 1746 à Colmar où il était bâtonnier de l'ordre des avocats au conseil souverain d'Alsace. A l'époque de la révolution, le bailliage de Colmar et de Schelestadt le nomma, en 1789, député aux états-généraux. Rewbell se signala dans l'assemblée nationale comme l'ennemi déclaré des riches, des nobles, des prêtres et des monarques. Il débuta par dénoncer des complots royalistes, et par essayer de prouver que, *pour le bien de la nation*, on ne devrait pas respecter le secret des lettres. Dans un discours prononcé le 9 octobre, il peignit les princes étrangers qui possédaient des biens en Alsace, comme de petits tyrans dont il provoqua la spoliation. Il proposa ensuite la vente des cloches, la suppression des parlemens; s'opposa à ce qu'on accordât au roi le droit de paix et de guerre, et pressa, enfin, le remplacement des prêtres insermentés. Il présida l'assemblée le 5 avril 1791, et le 16 mai il fit des efforts inutiles pour faire déclarer les membres de l'assemblée constituante rééligibles à la prochaine législature. Il fut, après Robespierre, le député qui avait laissé entrevoir le plus clairement le désir d'arriver à une république. Les sessions étant finies, Rewbell fut nommé procureur-syndic du département du Haut-Rhin, et entra à la Convention nationale comme député de ce département. Lorsque, par suite de la funeste journée du 10 août, Louis XVI fut enfermé avec sa famille à la tour du Temple, Rewbell pressa vivement le procès de ce monarque. Il alla ensuite en mission à Mayence, d'où il écrivit à la Convention qu'il votait pour *la mort de Louis Capet*. Il s'était trouvé dans cette ville pendant le siége qu'elle eut à essuyer des troupes prussiennes, et fut accusé de s'être emparé dans cette occasion de l'argenterie de l'électeur. Il brava cette inculpation, quoiqu'il ne fît rien pour la détruire. Il reparut avec un front imperturbable à la Convention, dans la séance du 4 août 1793. Comme il n'était animé que du désir de s'enrichir, il ne s'attacha positivement à aucun parti, et il était ami ou ennemi de chacun d'eux, et de tous, à mesure qu'ils devenaient utiles ou nuisibles à son insatiable cupidité. Il eut tous les moyens de la satisfaire lors de la guerre de la Suisse; et, pendant le règne de *la terreur*, il eut le soin de se tenir à l'écart et surtout de se faire envoyer en mission. Le 9 thermidor arriva enfin pour le bonheur de la France entière, et ce ne fut qu'après cette époque que Rewbell osa se prononcer hautement contre les *jacobins* : il insista pour qu'on les éloignât du gouvernement, dans lequel ils voulaient s'immiscer, et demanda à plusieurs reprises qu'on fermât leur club. Il devint, à cette époque, membre du comité de *sûreté générale* et de celui de *salut public*, et acquit une grande influence dans les affaires. Il s'en servit pour renouveler ses invectives contre les *terroristes*, les *royalistes*, les *prêtres réfractaires* et les *émigrés*; il fit décréter, le 17 avril 1795, la vente de leurs biens par voie de loterie, pour faciliter cette opération. Il passa en septembre au conseil des Cinq-cents, dont il fut nommé secrétaire, et puis membre du directoire exécutif. Cependant Rewbell ne possédait pas de connaissances bien étendues, ni même des talens oratoires; mais il savait crier, s'emporter, menacer du geste et de la voix ses adversaires, et l'emportait ainsi sur eux dans les discussions. Il fit expulser par de pareils moyens, et successivement, Letourneur, Carnot et Barthélemy; il voulut faire chasser aussi La Réveillère-Lépaux; mais celui-ci, protégé par Barras, le seul qui pouvait imposer silence à ce fougueux

Alsacien, et soutenu par Merlin, força enfin son ennemi à demander sa retraite, en 1799. Malgré les clameurs qui s'élevaient de toutes parts contre ses dilapidations, il sut si bien intriguer, qu'il fut élu par son département au conseil des anciens. Imperturbable au milieu des plus graves accusations qui pesaient sur lui, il redoublait d'audace, à proportion qu'elles augmentaient; il osa se plaindre de la calomnie, et faire l'éloge de sa probité. Il avait voulu jouer quelques rôles dans la révolution du 18 brumaire; mais on ne voulut point de lui, et on le tint à l'écart. Il tomba alors dans une nullité absolue, et eut la juste punition de voir dépenser par ses fils, en de folles profusions, la plus grande partie des richesses qu'il avait acquises aux dépens des malheureux. Il mourut ignoré en 1810, âgé de 64 ans.

REY (Jean), qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre Jean Rey ou Ray (*voyez* ce dernier nom), vivait du temps du Père Mersenne, et correspondait avec lui. Il était né, vers la fin du 16e siècle, à Bugne, petite ville du Périgord, et donna, en 1629, des *Essais sur la chimie*, réimprimés en 1782, avec des notes d'un M. Gobet, qui lui attribue la découverte de la gravité de l'air; objet si peu à portée de Rey, qu'il ignorait même la nature de l'air, qu'il croyait être un composé de terre et d'eau : sans doute que dès lors il dut le croire pesant, mais ce n'est pas ce qu'on appelle une découverte. Ce n'est sur aucun des effets de l'air que Rey en imagina la pesanteur, mais d'après l'absurde idée qu'il avait de sa composition. (Il fut cependant le précurseur de la théorie actuelle de la chimie pneumatique.)

REYD (Van). *Voyez* REIDANUS.

REYHER (Samuel), né à Schleusingen, dans le comté de Henneberg, le 19 avril 1635, mort en 1714, à Kiel, où il professa les mathématiques et ensuite la jurisprudence, était conseiller du duc de Saxe-Gotha, et membre de la société royale des Sciences de Berlin. Il a traduit en allemand les ouvrages d'Euclide. On a encore de lui, en latin, un livre savant intitulé : *Mathesis Biblica*; et une *Dissertation* fort curieuse sur les inscriptions de la croix de J. C., et sur l'heure de son crucifiement, etc.

REYLOF (Olivier), trésorier de la ville de Gand, où il était né, vers 1670, mort le 13 avril 1742, cultiva avec succès les Muses latines, et en fit un usage fort louable. Nous avons de lui : 1° *Poematum libri tres. Continent Effectus mirabiles divini amoris, Querelam animæ in inferis detentæ*, etc., Gand, 1711, in-8. 2° *Poematum libri tres. Continent Eclogas sacras et profanas; Dissertationem de piscibus et de ranis*, Gand, 1732, in-8. On a recueilli ces différentes productions, sous le titre de *Opera poetica*, Gand, 1738. Il y a de la variété et de l'élégance, beaucoup de clarté.

* REYMOND (Henri), évêque constitutionnel de l'Isère, puis évêque de Dijon, naquit le 21 novembre en 1737 à Vienne en Dauphiné. Après avoir fait ses études dans le collége de cette ville et pris ses degrés en théologie dans l'université de Valence, il fut, lors de l'expulsion des jésuites, professeur de philosophie. Ayant quitté l'enseignement, il devint curé à Vienne. De 1776 à 1781, il publia divers *écrits* qui le mirent en opposition avec le haut clergé. A l'époque de la révolution, il embrassa les opinions nouvelles : il fut élu second évêque de l'Isère et sacré à Grenoble le 15 janvier 1793. Pendant la *terreur*, il ne déshonora pas son caractère par l'apostasie, et fut même quelque temps emprisonné à Grenoble. Rendu à la liberté il se joignit aux autres constitutionnels pour faire revivre leur église expirante. Quoiqu'il eût assisté au concile de 1797, et signé les actes des réunis, il s'attira cependant les reproches des *Annales de la religion* de Desbois, comme peu zélé pour soutenir les intérêts de l'Eglise. Nommé à l'évêché de Dijon, il signa la formule de rétractation demandée par le Saint-Père. On a prétendu cependant qu'il ne l'avait pas fait, et sa conduite postérieure n'a pas démenti cette assertion. Son administra-

tion se ressentit constamment des opinions qu'il professait ; et dans des temps plus heureux, on n'eût pas souffert qu'un évêque fît enseigner dans son séminaire des doctrines condamnées, et s'écartât de la discipline reçue de l'Eglise. A la rentrée du roi Louis XVIII, il refusa, malgré la délibération du conseil municipal, d'ordonner qu'il serait chanté un *Te Deum*. Mais quand Buonaparte se fut échappé de l'île d'Elbe, il présenta, dans une *Lettre pastorale*, son retour comme un bienfait de la Providence. *Le sens de nos textes sacrés*, disait-il, *s'applique par la droite raison au rétablissement inattendu de l'illustre Napoléon*. Au second rétablissement des Bourbons, Reymond fut mandé à Paris, où il demeura quelque temps et où il chercha à se justifier dans un *Mémoire* inséré dans la *Chronique religieuse*. Ses amis appelèrent cette conduite du gouvernement une horrible persécution. Après quelques mois de séjour dans la capitale, il se rendit à Dijon, où il fit paraître le 14 décembre 1818 une *circulaire*, pour permettre de faire gras tous les samedis et même le vendredi pendant la vendange. On se tut sur une licence et sur un abus aussi énorme; et Reymond, qui avait vécu sans mériter l'estime, mourut sans exciter de regret, le 20 février 1820, frappé de mort subite. Il s'est fait connaître par : 1° *Droits des curés et des paroisses sous leur double rapport spirituel et temporel*, Paris, 1776, in-8, et 1791, 3 vol. in-12. Cet écrit fut supprimé par arrêt du parlement de Grenoble. 2° *Mémoire à consulter pour les curés à portion congrue du Dauphiné*, 1780 ; 3° *Droit des pauvres*, 1781, in-12 ; 4° *Analyse des principes constitutifs des deux puissances* ; 5° *Adresse aux curés* ; 6° *Mandemens et lettres pastorales*.

REYNA (Cassidiore), né à la fin du 16e siècle, a traduit toute la *Bible* en espagnol sur les originaux. Cette traduction calviniste est devenue si rare, que Gaffarel, qui la vendit à Carcavi pour la bibliothèque du roi de France, lui fit accroire que c'était une ancienne Bible des Juifs. Mais, outre que le nouveau Testament y est traduit aussi-bien que le Vieux, on connaît aisément, par la figure de l'ours qui est à la première page du livre, qu'elle a été imprimée à Bâle, et que l'auteur a caché son nom sous ces deux lettres C. R., qu'on voit à la fin du discours latin qni est au commencement. Elle est intitulée : *La biblia, que os los sacros libros del viejo y nuevo Testamento, transladada en espanol*, 1569, in-4. Il y a à la tête un long discours en espagnol, pour prouver qu'on doit traduire les livres sacrés en langue vulgaire, sentiment bien opposé à celui d'un des illustres compatriotes du traducteur (le cardinal Ximénès), « qui croyait, dit » M. Fléchier, que dans ces siècles si » éloignés de la foi et de la docilité des » premiers chrétiens rien ne convenait » moins que de mettre indifféremment » entre les mains de tout le monde ces » oracles sacrés, que Dieu fait concevoir aux âmes pures, et que les ignorans, selon l'apôtre saint Pierre, corrompent à leur propre perte; qu'il » était bon de publier dans la langue du » pays des catéchismes, des prières, des » explications solides et simples de la » doctrine chrétienne, des recueils » d'exemples édifians, et autres écrits » propres à éclairer l'esprit des peuples » et à leur inspirer l'amour de la religion; » mais que, pour plusieurs endroits de » l'ancien et du nouveau Testament, qui » demandaient beaucoup d'attention, » d'intelligence et de pureté de cœur et » d'esprit, il valait mieux les laisser dans » les trois langues que Dieu avait permis » qu'on eût comme consacrées sur la » tête de J. C. mourant ; qu'autrement » l'ignorance en abuserait, et que ce serait un moyen de séduire les hommes » charnels qui *ne comprennent pas ce* » *qui est de Dieu*, et les présomptueux, » qui croient entendre ce qu'ils ignorent. » On eût dit qu'il prévoyait dès lors » l'abus que les dernières hérésies devaient faire des Ecritures. »

* REYNAUD (Marc-Antoine), curé de Vaux au diocèse d'Auxerre et prêtre *appelant*, naquit vers 1717, à Limoux,

au diocèse de Narbonne, et non à Brive-la-Gaillarde. Il entra jeune en qualité de novice à l'abbaye de Saint-Polycarpe, même diocèse. Elle avait été long-temps gouvernée par le pieux La Fite-Maria, qui y avait établi la réforme, et l'avait préservée de diverses tentatives faites pour y introduire le jansénisme. Depuis sa mort, elles avaient été réitérées avec plus de succès; et les choses en étaient venues au point que la cour en avait pris connaissance, et défendit d'y admettre aucun novice à la profession. En conséquence de cet ordre, Reynaud fut obligé de se retirer, n'étant encore que simple clerc. M. de Caylus, évêque d'Auxerre, l'accueillit, lui fit achever ses études dans son séminaire, et l'ordonna prêtre. La cure de Vaux, près d'Auxerre, à laquelle était unie la desserte de Champ, ayant vaqué en 1747, M. de Caylus y nomma l'abbé Reynaud. Il avait du talent. Il consacra sa plume à la défense de son parti, sans pourtant tomber dans les excès et les absurdités de quelques-uns, qu'au contraire il prit à tâche de signaler et de combattre. Il a publié : 1° *Le philosophe redressé par un curé de campagne*, ou *Réfutation de l'écrit de d'Alembert*, intitulé : *Sur la destruction des jésuites en France*, 1765, in-12 de 43 pages, qu'il ne faut pas confondre avec celui de Mirasson, barnabite; 2° *Traité de la foi des simples*, 1770, in-12; 3° *Lettres aux auteurs du Militaire philosophe et du Système de la nature*, 1769, in-12, 66 pages, et 1792; 4° *Errata de la Philosophie de la nature, par un R. P. Picpus*; 5° *Lettres aux cordicoles*; 6° *Histoire de l'abbaye de Saint-Polycarpe, de l'ordre de Saint-Benoît*, 1779, in-12 : celle de dom Labat est de 1785. L'auteur y loue beaucoup l'esprit qui régnait dans cette maison. Est-ce l'esprit qu'y avait introduit la Fite-Maria, esprit de réforme et de régularité? ou celui qui s'y introduisit après lui, esprit d'obstination et d'orgueil? 7° Cinq *Lettres sur les secours violens* ou *les convulsions*, dont la quatrième, du 11 novembre 1685, est suivie de quelques réponses de ses adversaires : ces cinq lettres, avec les pièces qui les accompagnent, forment 621 pages. L'auteur y combat le *secourisme*, en démontre l'absurdité et les dangers, et révèle les folies, les cruautés et les turpitudes d'un parti qui se couvrait du manteau de la rigidité. Le Père Lambert entra dans la controverse et chercha à réfuter Reynaud. Le curé de Vaux a encore publié sur la même matière trois autres écrits : *Le Secourisme détruit*, le *Mystère d'iniquité dévoilé*, et *Lamentations amères et derniers soupirs des écrivains secouristes* : cette dernière brochure est du 25 septembre 1788. L'abbé Reynaud fut bientôt entraîné dans une controverse beaucoup plus terrible : la révolution éclata, et quoiqu'il eût dans les rangs de ses amis de nombreux exemples d'une honteuse défection, il s'opposa constamment aux innovations, et publia sur ces matières quatre écrits de peu d'étendue. On le dépouilla de sa cure, et il fut renfermé pendant deux ans. Rendu à la liberté, il se trouva réduit à une telle misère, qu'il se retira dans un hospice : il mourut en 1796, dans sa 79e année. On trouve sur cet écrivain une notice très détaillée et très intéressante dans l'*Ami de la religion*, tome 35, page 59.

REYNEAU (Charles-Réné), savant oratorien, né à Brissac en 1656, entra dans l'Oratoire à Paris, âgé de 20 ans. Après avoir professé la philosophie à Toulon et à Pézénas, il fut appelé à Angers en 1683, pour y remplir la chaire de mathématiques. L'académie des Sciences de Paris se l'associa en 1716, et le perdit en 1728. « Sa vie, dit Fontenelle, a été la » plus simple et la plus uniforme. L'é» tude, la prière, deux ouvrages de ma» thématiques et un de logique, en sont » tous les événemens. Il se tenait fort à » l'écart de toute affaire, encore plus de » toute intrigue, et il comptait pour beau» coup cet avantage, si précieux et si peu » recherché, de n'être rien. » Il ne recevait guère de visites que de ceux avec qui il ne perdait pas son temps. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Analyse démontrée*, 1736, 2 vol. in-4; 2° la *Science*

du calcul, avec une suite, 1739, 2 vol. in-4 : ces deux ouvrages sont très estimés; 3° la *Logique*, ou *l'Art de raisonner juste*, in-12, ne lui appartient pas; ce petit traité est du Père Noel Regnault.

REYNIE (La). *Voyez* REINIE.

* REYNIER (Jean-Louis-Ebnezer), général de division, né à Lausane le 14 janvier 1771, s'était adonné jeune encore aux sciences exactes; car son but était d'entrer dans la partie des ponts-et-chaussées. La révolution française changea entièrement ses projets : il vint à Paris et s'enrôla comme simple canonnier. Ce fut en cette qualité qu'il fit la campagne de France contre les Prussiens qui avaient envahi la Champagne. Les talens de Reynier n'étaient pas restés dans l'oubli : ils lui valurent peu de temps après l'emploi d'adjoint à l'état-major. En 1792 il fit la campagne de la Belgique : il s'y distingua, fut nommé adjudant-général, et contribua aux succès des armes républicaines, en 1793, à Lille, Menin et Courtray. Il se fit aussi remarquer à la conquête de la Hollande, devint dans cette campagne général de brigade, et montra beaucoup de valeur et d'intelligence au passage du Wahal. Lors des préliminaires de la paix avec la Prusse, il fut choisi pour fixer la démarcation des cantonnemens, et laissa une bonne opinion de ses connaissances, même aux généraux prussiens. Il servit ensuite sous Moreau, dans l'armée du Rhin, en qualité de chef de l'état-major. Il mérita les éloges de ce général aux divers passages du Rhin, et aux batailles de Rastadt, de Neresheim, de Friedberg et de Biberach. L'intrigue ou la jalousie l'écarta du service pendant quelque temps : il y rentra au moment de l'expédition d'Egypte dont il fit partie. Pendant cette campagne il donna de nouvelles preuves de courage, surtout à la bataille des Pyramides, et dans la campagne de la Syrie; ce fut Reynier qui le premier passa le désert, culbuta l'avant-garde de l'ennemi, fit le siége d'El-Arish, et battit complètement, peu de temps après, vingt mille Turcs qui venaient à sa rencontre. Il fut envoyé par Kléber pour commander dans le Kelioubeth; mais ce général ayant été assassiné, il revint au Kaire, où commencèrent ses plaintes contre Menou. Reynier souffrait avec impatience de servir sous ce nouveau chef, dont l'impéritie était connue de toute l'armée, et qui ne pouvait avoir, en conséquence, la confiance des chefs subalternes ni des soldats. Leur inimitié devint funeste à l'armée française. L'approche des Anglo-Turcs, le salut de l'armée, ne purent pas les réunir, et, quoique dans la bataille sanglante du 30 ventose (mars 1801), Reynier montrât son intelligence et sa valeur accoutumées, elle fut perdue pour les Français. Accusé d'insubordination, il fut arrêté et envoyé en France, où le premier consul lui fit un fort mauvais accueil. Il resta en disgrâce pendant tout le gouvernement consulaire, et un duel qu'il eut, en 1803, au bois de Boulogne, avec le général Destaing, qu'il mit à mort, ne fit qu'empirer ses affaires. Exilé de Paris, il y revint en 1805; il fut employé de nouveau, et appelé au commandement d'une partie de l'armée d'Italie, qui s'empara de Naples : il obtint alors le titre de grand officier de la légion-d'honneur. Il commanda cette ville après le couronnement de Joseph-Napoléon, et fut ministre de la guerre et de la marine jusqu'en 1809; mais n'aimant pas le repos, il vint joindre Napoléon à Vienne, prit du service dans l'armée française, et eut sous ses ordres le corps des Saxons à la bataille de Wagram, où il cueillit de nouveaux lauriers. Il soutint sa réputation de brave général en Espagne, d'où il fut rappelé par Buonaparte, qui l'employa dans la guerre de Russie. Il commandait le 7e corps; mais il ne put rien faire de bien remarquable dans cette campagne : il repoussa cependant les Prussiens à Kalisch, et vint camper en avant de Dresde. En 1813, il se distingua à la bataille de Bautzen, et s'empara de la ville de Gorlitz. L'armistice ayant cessé, Reynier marcha sur Berlin, se surpassa par sa valeur au combat de Dennevitz, où il préserva l'armée française d'une perte totale. A la bataille de Leipsick, il fut abandonné par le corps Saxon qu'il commandait : ce fut là le terme de sa carrière militaire. Après

cette affaire désastreuse, il revint à Paris où il mourut en 1814, âgé à peine de 44 ans. On lui doit plusieurs ouvrages, entre autres : 1° *De l'Egypte après la bataille d'Héliopolis, et considérations générales sur l'organisation physique et politique de ce pays*, Paris, 1804, in-8 : cet ouvrage traduit en anglais a été réimprimé en 1826 sous le titre de *Mémoires de Reynier*, précédé d'une notice par M. Duclos. Il a été inséré dans la seconde série des *Mémoires de la révolution française.* 2° *Conjectures sur les anciens habitans de l'Egypte*, Paris, 1804, in-8; 3° *sur les Sphinx qui accompagnent les Pyramides*, ibid., 1805, in-8.

REYNOLDS (sir Josué), un des peintres les plus célèbres du 18ᵉ siècle, mort à Londres en 1792, dans la 69ᵉ année de son âge, joignait au goût le plus exquis, aux grâces, à une facilité heureuse, au mérite de l'invention, une richesse et une harmonie de coloris qui l'ont rendu presque l'égal des grands maîtres d'Italie et de Flandre. Il est regardé comme le fondateur de l'école anglaise, et fut enterré avec beaucoup de pompe à Westminster, à côté du Wren.

REYRAC (François-Philippe de Saint-Laurent ou Dulaurens de), chanoine régulier de Chancelade, prieur-curé de Saint-Maclou à Orléans, né au château de Longeville en Limousin, le 29 juillet 1734, mort à Orléans le 10 décembre 1782, s'est distingué par plusieurs ouvrages qui respirent les bons principes, les bonnes mœurs et le zèle pour la religion. (Il se fit d'abord connaître par un *Panégyrique de saint Louis*, prononcé dans les chaires de Toulouse et de Bordeaux, et qui décélait un grand orateur.) Le dernier de ses ouvrages, celui qui lui a fait le plus de réputation, est une *Hymne au soleil*, écrite en prose, et plusieurs fois imprimée depuis 1777. « Si » cette prose, dit un critique, sur la source » de la lumière et du feu, est dépourvue » de verve et de chaleur, elle ne l'est » point de clarté, de correction, ni d'i- » mages grandes et noblement exprimées, » et célèbre dignement ce bel astre, l'or- » nement et l'âme du monde physique, » appelé si justement dans l'Ecriture : » *Vas admirabile opus Excelsi.* » Ce petit ouvrage est précédé d'un discours préliminaire qui renferme d'excellens principes de morale et de goût. On a encore de lui : 1° *Epître à M. le comte de Vareilles sur le vrai bonheur de l'homme*, 1758; 2° *Ode sur la vertu, à M. le duc de Mortemart*, 1758; 3° *Lettre sur l'éloquence de la chaire*; 4° *Les charmes de la vie privée*; 5° *La Philosophie champêtre, ode*, traduite de l'italien, avec des réflexions sur la poésie, 1762, in-8; 6° *Discours* prononcé dans l'église de Pompignan; 7° *Manuale clericorum*; 8° *Odes sacrées*, 1757, in-12; 9° *Discours sur la poésie des Hébreux*, 1760; 10° *Poésies tirées des saintes Ecritures*, dédiées à madame la Dauphine, 1770. La poésie de cet auteur est en général assez froide; le langage sublime et figuré des prophètes n'a que faiblement échauffé sa verve. L'abbé de Reyrac possédait toutes les qualités qui pouvaient le rendre cher, une aménité de mœurs, une politesse, une honnêteté qu'il aurait été difficile de trouver réunies dans un degré plus éminent. Livré par devoir et par zèle aux fonctions importantes de son ministère, il faisait aimer, par l'innocence de ses mœurs et la douce onction de ses paroles, la religion sainte qui seule peut donner cette sérénité du juste empreinte sur son front. Sa présence apportait le courage aux pauvres, la consolation aux affligés, la concorde aux familles désunies; et l'on ne pouvait l'approcher sans partager en quelque sorte ce calme heureux, cette paix inaltérable, qui formaient comme l'essence de son caractère. Son *Eloge*, publié par Bérenger, parut en 1783.

* REYRE (Joseph), ecclésiastique, né à Eyguières, en Provence, le 25 avril 1735, s'est fait de la réputation comme prédicateur et comme écrivain. Issu d'une honnête famille, il fut envoyé chez les jésuites d'Avignon, pour y faire ses études. Après avoir terminé la rhétorique, il fit son noviciat dans cette société, et, lorsqu'il l'eut terminé, il professa successivement à Roanne, Lyon et Aix. Les premiers arrêts du parlement contre les jé-

suites l'ayant obligé de se retirer dans le Comtat, il enseigna les belles-lettres à Carpentras. Après la dissolution de la société, il se livra à la prédication, et fit entendre la parole sainte dans plusieurs villes du midi. Appelé à Paris, il prêcha le carême de 1788 à Notre-Dame; mais les troubles, qui commençaient à agiter la capitale, l'empêchèrent d'occuper la station suivante à Saint-Sulpice. Il se rendit alors auprès de son confrère le Père Pravaz, à Pont-de-Voisin. Pendant les orages de la révolution, il se cacha à Sault près Carpentras; mais il fut arrêté sous le régime de la *terreur* avec un de ses frères, et détenu quelque temps à Saint-Remi. Lorsque la paix eut été rendue à l'Eglise, il résida d'abord à Lyon; mais l'air de cette ville n'étant pas favorable à sa santé, il se fixa à Avignon, où il mourut le 5 février 1812. L'abbé Reyre était un prêtre zélé et édifiant : il était tout rempli de l'esprit de la société dont il avait été membre, et s'efforçait d'en suivre les sentimens en consacrant sa plume à l'instruction des fidèles et à l'éducation de la jeunesse. Ses ouvrages sont généralement répandus dans les bonnes maisons d'éducation. On désirerait que l'auteur les eût travaillés avec plus de soin. Ils annoncent de la facilité, de l'aisance, une manière de s'exprimer simple et agréable; mais ils sont un peu superficiels. Nous connaissons de cet estimable écrivain : 1° *L'Ami des enfans*, publié ensuite sous le titre de *Mentor des enfans*, 1 vol. in-12; 2° *L'Ecole des jeunes demoiselles*, 2 vol. in-12; 3° *Bibliothèque poétique de la jeunesse*, 2 vol. in-12; 4° *Fabuliste des enfans*, 1 vol. in-12; 5° *Anecdotes chrétiennes*, 2 vol. in-12; 6° *Prônes nouveaux*, en forme d'homélies, 2 vol. in-12; 7° *Le Petit carême*, en forme d'homélies. Ces deux derniers ouvrages ont été réunis avec les *Instructions sur les fêtes*, sous le titre d'*Année pastorale*, 5 vol. in-12. Les *OEuvres* de l'abbé Reyre ont eu plusieurs éditions.

REYS (Antonio dos), littérateur portugais, né à Pernes, à trois lieues de Santaren, en 1690, se fit oratorien à Lisbonne. Il s'y distingua par ses prédications, et devint historiographe de sa congrégation, qualificateur du saint-office, consulteur de la bulle de la croisade, examinateur synodal du patriarche de Lisbonne et des trois ordres militaires de Portugal, chronologiste de ce royaume en langue latine, censeur et académicien de l'académie d'histoire portugaise. Il refusa plusieurs évêchés, et mourut à Lisbonne en 1738. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, les uns imprimés et les autres manuscrits. Les principaux de ceux du premier genre sont, 1° des *Poésies latines*, élégantes : on estime surtout ses *Epigrammes*, dans lesquelles il a conservé toute la décence de son état; 2° la *Vie de Ferdinand de Ménèze*, en latin; 3° une *Introduction* au Recueil des meilleurs poètes portugais, in-8; 4° une *Edition* du *Corpus illustrium poetarum lusitanorum qui latine scripserunt*, en 7 vol. in-4, etc. Reys avait des connaissances très étendues. Il savait les langues anciennes et modernes, et sa critique était assez exacte.

* REZZANO (François), ecclésiastique italien, naquit à Côme le 8 mars 1731 (1) d'honnêtes parens. Il demeura quelque temps à Rome, où ses bonnes qualités lui concilièrent l'estime et la protection du cardinal Colonne qui chercha à l'avancer. Malheureusement ce prélat vint à mourir, et Rezzano retomba dans la misère. Etant retourné en sa patrie en 1760, il obtint de son évêque une place dans sa maison, et fut nommé à un canonicat qui lui procura l'aisance convenable pour continuer ses travaux. Il mourut à l'âge de 49 ans le 27 mai 1780, montrant de grands sentimens de piété. Il a publié : 1° *Il libro di Giobbe*, *esposto in poesia italiana con annotazioni*, Rome, 1760, in-4, et Nice, 1781. Les *Novelle letterarie* de Florence parlent de cet ouvrage avec beaucoup d'éloges. Ce même livre de Job a depuis été traduit en vers italiens par le comte Camille Zampieri, Bologne, 1763; par Marc-Antoine Talleoni, Osimo, 1764,

(1) Le *Dictionnaire historique universel* (Prudhomme) dit le 8 décembre. On a préféré la date du 8 mars, donnée par le *Dizionario storico* di Bassano, qu'on suppose mieux instruit, quand il est question de personnages italiens.

et Hyacinthe Cerutti, Rome, 1773. 2° *Dodici cantici sagri, latini e italiani*, 1772. L'auteur y joignit douze autres cantiques, et le tout reparut à Lucques en 1776 sous ce titre : *L'Anima meditante*. Le 17e cantique, sur les *misères de la vie*, est une peinture de celle que l'auteur mena pendant plusieurs années. 3° *Il Trionfo della Chiesa*, Venise, 1778. Rezzano était lié d'intimité avec le comte Giovio. Ce célèbre écrivain, à la mort de Rezzano, fit l'acquisition des écrits qu'il laissa, et honora la mémoire de son ami d'une *Notice* pleine d'estime et d'affection, insérée dans son recueil intitulé : *Gli uomini illustri della comasca diœcesi*, p. 208.

* REZZONICO (Aurelio), jésuite, issu de la noble famille de ce nom, et allié à une autre famille papale, par sa mère, Thérèse *Odescalchi*, était né à Côme le 16 septembre 1723. Il entra dans l'institut des jésuites, le 8 juin 1740, et s'y lia, le 15 août 1757, par les quatre vœux. Il prêcha dans les principales villes d'Italie, et recueillit partout des applaudissemens. Clément XIII, qui, lorsqu'il n'était encore que cardinal et évêque de Padoue, l'avait ordonné prêtre, l'appela près de lui à son avénement au souverain pontificat, et le mit à la tête du séminaire romain. C'était un emploi difficile dans les circonstances malheureuses où l'on se trouvait. Le Père Rezzonico s'y comporta avec toute la prudence et la sagesse qu'on pouvait désirer. A la dissolution de la société, sous Clément XIV, il se retira à Côme sa patrie, où il fut pourvu d'un canonicat de la cathédrale, et de la dignité de pénitencier. Il mourut vers la fin de 1777, âgé de 54 ans. On a de lui : 1° *Orazione panegirica in lode di santa Caterina, vergine e martire*, Venise, 1762; 2° *Orazione detta in Cremona per i felici successi dell' armi autriache*, Milan, 1764; 3° *Orazione sagra detta nella sala del senato di Lucca*, Lucques, 1769. L'astronome de Lalande, qui avait eu occasion de voir et de connaître le Père Rezzonico en Italie, en parle avec beaucoup d'éloge dans la relation de son voyage.

RHADAMISTE, fils de Pharasmanes, roi d'Ibérie, feignant d'être mal avec son père, se retira auprès de son oncle Mithridate, roi d'Arménie, dont il épousa la fille appelée Zénobie. Dans la suite, il leva une puissante armée contre Mithridate; l'ayant attiré à une conférence, il le fit étouffer par trahison. Son crime ne demeura pas impuni; car, ayant été vaincu par Artaban, roi des Parthes, il fut contraint de prendre la fuite, après avoir poignardé lui-même sa femme (*Voyez* ZÉNOBIE), l'an 52 de J. C. Son père Pharasmanes le fit ensuite mourir comme un traître. (Crébillon a tiré de Rhadamiste le sujet de sa plus belle tragédie.)

RHASÈS. *Voyez* RASIS.

RHAY (Théodore), né à Rées, dans le duché de Clèves, en 1603, se fit jésuite en 1622, fut précepteur des jeunes ducs de Juliers et Neubourg, ensuite recteur du collége de Duren, où il mourut le 10 mars 1671, fort regretté. On a de lui des ouvrages estimés : 1° *Descriptio regni Thibet*, Paderborn, 1658, in-4; 2° *Relatio rerum mirabilium regni Mogol*, Neubourg, 1663, in-4; 3° *Animæ illustres Juliæ, Cliviæ*, etc., *e monumentis redivivæ*, Neubourg, 1663, in-4; 4° deux ouvrages de controverse en allemand.

RHEITA (Antoine-Marie SCHYRLE de), théologien, prédicateur et mathématicien, né en Bohême vers la fin du 10e siècle, entra dans l'ordre des capucins, et s'appliqua, dans ses loisirs, aux mathématiques et à l'astronomie. On lui est redevable de la lunette astronomique actuelle à quatre verres convexes, et du télescope binocle que Montucla croit trop négligé. Il donna quelques ouvrages sur cette dernière science, l'astronomie, où il a mêlé avec la théorie des astres des vues ascétiques et morales, entre autres : *Oculus Enoch et Eliæ, sive radius sidereo-mysticus*, etc. Cet ouvrage fut imprimé à Anvers, en 1045, en 2 vol. A la tête du 2e, on trouve cet autre titre : *Theo-Astronomia, qua, consideratione visibilium, per novos et jucundos conceptus prædicabiles ab astris desumptos, mens*

humana in invisibilia Dei introducitur. Ouvrage qui a quelque rapport avec la *Théologie astronomique* de Derham, quoique d'un stile très différent : l'auteur s'étend sur les réflexions et les sentimens qui naissent naturellement dans l'homme à l'aspect du ciel étoilé. Il a fait plusieurs observations astronomiques, qui ont fait du bruit dans le temps. Il prétendit avoir découvert cinq nouveaux satellites autour de Jupiter ; ce qui ne peut avoir été qu'une illusion de catoptrique ou de dioptrique. On a encore de lui un petit Traité *sur les indulgences.* Il a vécu long-temps à Cologne. Il mourut à Ravenne en 1660.

RHENANUS (Beatus), philologue, naquit à Schelestadt en 1485, d'où il vint à Paris, ensuite à Strasbourg, puis à Bâle, où il contracta une étroite amitié avec Erasme, et où il fut correcteur de l'imprimerie de Froben. On lui a reproché d'avoir été luthérien dans l'âme; mais il est constant qu'il ne professa jamais ouvertement le luthéranisme. Ce fut lui qui publia le premier les deux livres de l'histoire de *Velleius Paterculus.* On a encore de lui : 1° la *Préface* qui est à la tête des *OEuvres d'Erasme;* 2° des *Notes* sur Tertullien, sur Pline le naturaliste, sur Tite-Live et sur Tacite, etc. 3° une *Histoire d'Allemagne*, sous le titre de *Res germanicæ*, 1693, in-4, qui passe pour son chef-d'œuvre ; 4° *Illyrici provinciarum, utrique imperio, tum romano, tum constantinopolitano, servientis descriptio* : dans la *Notitia dignitatum imperii romani*, Paris, 1602, in-8 : ouvrage savant, ainsi que tous ceux qui sont sortis de sa plume. Rhenanus mourut à Strasbourg, le 20 mai 1542, à 51 ans. (Il faut consulter sur Rhenanus le tom. 38 des *Mémoires* de Nicéron.)

RHENFERD (Jacques), savant orientaliste, né à Mulheim en 1654, professa avec réputation pendant près de 30 ans les langues orientales et la philosophie à Franeker. Il mourut dans cette ville, en 1712, à 58 ans. On a de lui un grand nombre de *Dissertations* curieuses, imprimées à Utrecht, en 1712, 1 vol. in-4. Les principales sont : 1° *De antiquitate characteris hodierni judaici;* 2° *de stylo novi Testamenti*; 3° *Observationes ad loca novi Testamenti ;* 4° *Hebræa rudimenta grammaticæ harmonicæ linguarum orientalium:* 5° *Periculum criticum in loca depravata, deperdita Eusebii cæsaræi*, etc. (*Voyez* les *Mémoires* de Nicéron, tom. premier.)

* RHÉTICUS (Georges-Joachim), savant astronome, né en 1514 à Feldkirch dans le pays des Grisons, professa les mathématiques à l'académie de Wittemberg. Il quitta cette chaire pour s'attacher à Copernic, dont il ne se sépara qu'à la mort de ce savant. De retour à Wittemberg, il reprit sa chaire de mathématiques, et enseigna ensuite cette science dans plusieurs autres villes, à Leipsick, à Varsovie, à Cassaria, en Hongrie, etc. Rhéticus est mort en 1576 avec la réputation d'un des meilleurs mathématiciens de son temps. Il a laissé : 1° *Narratio de libris Copernici*, Dantzich, 1540, in-4 ; Bâle, 1541, in-8; réimpr. avec l'ouvrage de Copernic, Bâle, 1566; 2° des *Ephémérides*, calculées jusqu'à l'année 1551, Leipsick, 1550, in-4, ouvrage rare ; 3° *Orationes de astronomia, geographia et physica*, Nuremberg, 1542 ; 4° *Opus palatinum de triangulis*, in-fol., réimprimé en 1613 sous le titre de *Thesaurus mathematicus.*

* RHIGAS (N.), l'un des plus ardens promoteurs de l'insurrection grecque dans le 18e siècle, naquit vers l'an 1753 à Velestina en Thessalie. Après s'être distingué de bonne heure dans les différens colléges de sa patrie, il se rendit à Bucharest, où il se livra à quelques opérations commerciales. En même temps il se perfectionnait dans la connaissance des langues anciennes et modernes, des sciences et de la géographie comparée ; il cultivait aussi la poésie et la musique. L'étude de l'antiquité avait augmenté en lui le goût de l'indépendance, et fortifié sa haine contre les Turcs, les oppresseurs de sa patrie. Il songea à délivrer la Grèce du joug qu'elle portait depuis si long-temps : en conséquence il forma une grande société secrète, dans laquelle il

fit entrer non seulement l'élite de sa nation et des étrangers de distinction, mais encore des Turcs mêmes, et entre autres le fameux Passwan-Oglou. En attendant l'exécution de la grande conspiration, formée par cette ligue, il se rendit à Vienne, où se trouvaient plusieurs riches Grecs qui pouvaient l'aider dans son entreprise. Alors il publia, pour l'instruction de ses compatriotes, un *Journal* grec, un *Traité de tactique militaire*, un autre *Traité élémentaire à l'usage des gens du monde ;* il traduisit en grec moderne le *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, et plusieurs autres ouvrages français qui furent accueillis très favorablement. Mais ce qui rendit sa réputation populaire, ce furent ses *Poésies patriotiques*, dont quelques-unes, par exemple la *Marseillaise*, sont extraites, traduites ou imitées de notre chansonnier révolutionnaire. C'est à peu près à la même époque que Rhigas fit une grande *Carte* de la Grèce, en douze feuilles, gravée à Vienne, dans laquelle il a désigné par les noms modernes et les noms anciens tous les lieux célèbres dans l'histoire : ce travail n'est pas exempt de fautes sans doute ; mais il atteste l'érudition de l'auteur, et il lui mérita une grande réputation dans l'Europe savante. Rhigas fut dénoncé au gouvernement autrichien comme auteur de quelques écrits séditieux. Arrêté avec huit autres Grecs, il fut dirigé sur Constantinople ; mais ses gardes, ayant craint que Passwan-Oglou ne les délivrât, les jetèrent dans le Danube. Tous les *Journaux de l'Europe* ont retenti de cet évènement qui arriva dans le mois de mai 1798. Plusieurs *Opuscules* furent composés alors en l'honneur de Rhigas.

* RHO (Jacques), célèbre missionnaire jésuite, naquit à Milan, d'une famille noble, en 1593. Son père, savant jurisconsulte, s'était fait un nom dans la jurisprudence. Rho entra à 20 ans chez les jésuites. Après avoit fait de médiocres progrès dans ses premières études, il obtint des succès étonnans en mathématiques. Destiné aux missions de la Chine, il vint à Rome, et y reçut la prêtrise des mains du cardinal Bellarmin. Bientôt après, il partit en 1620 pour l'Orient, avec le Père Trigaut, qui était venu en France chercher du renfort, et qui retournait en Chine avec 44 compagnons. Après avoir achevé sa théologie à Goa, il se rendit à Macao ; mais il ne put aller plus loin, les Hollandais assiégeaient cette ville. Rho trouva moyen d'être utile aux habitans, en leur apprenant à faire usage du canon, et Macao fut délivré. Ce service ouvrit au Père Rho l'entrée de la Chine. Aussitôt il mit tous ses soins à en étudier la langue, et l'apprit en peu de temps assez bien pour la parler et l'écrire. Un ordre de l'empereur l'appela à Pékin, pour y travailler à la réforme du *calendrier chinois*. Ce n'était point une tâche facile. Les Pères Rho et Schall l'entreprirent, et au bout de quelques années, l'ouvrage fut fini à la satisfaction de l'empereur. Ce prince, offrit en récompense aux deux jésuites des titres et des emplois considérables ; mais ils ne voulurent accepter qu'une pension, et une somme d'argent pour bâtir une église. Telle était l'heureuse situation de la mission de Pékin, lorsque le Père Rho y mourut le 27 avril 1638, âgé de 48 ans. On lui fit d'honorables funérailles, auxquels assistèrent beaucoup de mandarins et d'officiers de la cour. On a du Père Rho : 1° un travail immense pour la *correction du calendrier chinois*, de concert avec le Père Schall. Alegambe l'estime à cent cinquante volumes. 2° Deux lettres *De sua navigatione et rebus indicis*, en italien, Milan, 1620 ; 3° *Tabulæ motus solaris, lunaris et planetarum ;* 4° *De mensura cœli et terræ*, en chinois ; 5° divers *Traités* relatifs à la religion, aussi en chinois, savoir : *du jeûne*, *de l'aumône*, *des bons conseils*, *des œuvres de miséricorde*.

*RHO (Jean), jésuite et frère du précédent, prédicateur célèbre, né en 1590, à Milan, a laissé beaucoup d'écrits, soit en latin, soit en italien. On a de lui entre autres : 1° *Achates ad Constantinum Cajetanum adversus ineptias et malignitatem libelli Pseudo-constantiani*, *de sancti Ignatii*

constitutione atque exercitiis, 1646. Le Père Rho, dans ce livre, réfute dom Constantin Cajetan, bénédictin sicilien, et abbé de Sainte-Baronte, qui, par zèle pour la gloire de l'ordre de Saint-Benoît, prétendait que le livre des *Exercices* de saint Ignace était une production bénédictine. (*Voyez* IGNACE DE LOYOLA.) 2° *Ad Joannem Baptist. Castaldum interrogationes apologeticæ, in quibus sancti Ignatii cum B. Cajetano Theatino colloquentis, atque ab eo theatinorum ordinem postulantis, rejicitur fabula*, 1690; 3° beaucoup d'autres ouvrages, dont Argelati et la *Bibliothèque de la société de Jésus* donnent la liste, entre autres des *Sermons*, des *Panégyriques*, etc. Ce Père mourut à Rome en 1662.

RHODES (Alexandre de), né à Avignon en 1591, entra dans la société des jésuites à Rome en 1612, dans le dessein de se consacrer entièrement à l'instruction des infidèles. Il partit en 1618 pour Macao, où s'étant appliqué à l'étude des langues en usage dans ces diverses contrées, il se rendit au Tonquin, pour y répandre la foi chrétienne : ce qu'il fit avec le plus grand succès. Il y baptisa plus de 5000 habitans, dont plusieurs mandarins envoyés en exil. Il cultiva si bien par ses catéchistes cette chrétienté naissante qu'en peu de temps le nombre des fidèles s'accrut jusqu'à 30,000. Il passa ensuite à la Cochinchine, où sa prédication produisit les mêmes fruits, et ayant été emprisonné, chassé du royaume, il eut la consolation d'apprendre que son principal catéchiste, nommé André, avait scellé ses instructions de son sang, et mérité le nom de proto-martyr de la Cochinchine. Envoyé par ses supérieurs à Rome, il demanda la permission d'établir une nouvelle mission en Perse ; et l'ayant obtenu, il se rendit dans ce vaste royaume, où, après des travaux incroyables, il mourut en 1660. On a de lui un *Dictionnaire anamitique*, langue en usage dans le Tonquin et provinces voisines, imprimé à Rome en 1651; un *Catéchisme*, en tonquinois et en latin, Rome, 1652 ; *Relation des progrès de l'Evangile dans le royaume de Tonquin*, en italien, Rome, 1650, in-4 ; en français et en latin, Lyon, 1651 et 1652; son *Itinéraire*, in-4 ; et d'autres ouvrages où la piété, ainsi qu'une sage curiosité, trouve à se satisfaire. — Il ne faut pas le confondre avec George de RHODES, dont on a une *Théologie*, 2 vol. in-fol. également jésuite, né à Avignon, en 1597, et mort à Lyon en 1661. Il était vraisemblablement frère ou parent du précédent.

RHODIGINUS (Ludovicus-Cœlius) dont le véritable nom était Louis Ricchieri, vit le jour à Rovigo, dans l'Etat de Venise, en 1450, se rendit habile dans le latin et dans le grec. (Il vint à Paris perfectionner ses connaissances. De retour en Italie, il eut à souffrir bien des persécutions, et fut souvent contraint, pour vivre, de donner des leçons particulières.) Après avoir professé à Milan, il alla enseigner à Padoue, où il mourut en 1525, à 75 ans. Son principal ouvrage est *Antiquæ lectiones*, Bâle, 1566, et Francfort, 1666, in-fol. Jules-César Scaliger lui donne des louanges qui paraîtraient moins suspectes si Rhodiginus n'avait pas été son maître. Sa *Vie* a été écrite en italien par Ch. Silvestri.

RHODIUS (Ambroise), né à Kemberg près de Wittemberg, l'an 1577, alla en Danemark, et s'acquit l'estime de Ticho-Brahé et de Képler. Il exerça la médecine à Anslo en Norwége, et devint professeur de physique et de mathématiques dans le collége de cette ville ; mais s'étant mêlé des affaires publiques, il fut mis en prison, où l'on croit qu'il mourut en 1633. Ses ouvrages sont : 1° *Disputationes de scorbuto;* 2° une *Optique*, avec un *Traité des crépuscules*, en latin, Wittemberg, 1611, in-8 ; 3° *De transmigratione animarum pythagorica, quomodo eadem concipi et defendi possit.* Cet ouvrage renferme plusieurs paradoxes.

RHODIUS ou RHODE (Jean), célèbre médecin, né à Copenhague vers l'an 1587, se rendit à Padoue en 1614. Le séjour de cette ville lui plut tellement, qu'il s'y fixa. Uniquement jaloux de sa liberté,

il lui sacrifia toutes les places. Il refusa en 1631 une chaire de professeur en botanique à Padoue, avec la direction du jardin des plantes, et une autre de physique à Copenhague, en 1640. Il était boiteux; mais ce défaut corporel était compensé par les lumières et la sagacité de son esprit. On a de Rhodius : 1° *Notæ et Lexicon in Scribonium Largum de compositione medicamentorum*, Padoue, 1635, in-4; 2° trois *Centuries d'observations médicinales*, Padoue, 1657, in-8; 3° un *Traité des bains artificiels*, 1659, in-8; et un grand nombre d'autres ouvrages en latin, remplis d'érudition. Il mourut à Padoue, en 1659, à 72 ans. (*Voyez* les *Mémoires* de Nicéron, tom. 38, et le tom. 72 de la *Biographie médicale* publiée chez Panckoucke.)

RHOÉ (Thomas), né dans le comté d'Essex, mort en 1644, à 64 ans, fut ambassadeur au Mogol, à Constantinople, dans le Nord, chancelier de l'ordre de la Jarretière, et conseiller du conseil privé du roi. Il s'illustra par son patriotisme et ses lumières. On a de lui : 1° un *Voyage au Mogol*, dans Purchas et Thévenot; 2° *Relation de la mort du sultan Otman*, en anglais, 1622, in-4.

RHOTENAMER (Jean), peintre, né à Munich, en 1564. Le séjour qu'il fit en Italie développa son goût. Il se fixa quelque temps à Venise, où il dessina d'après le Tintoret. Rhotenamer s'était fait une manière qui tenait du goût flamand et du goût vénitien. Il est gracieux dans ses airs de tête; son coloris est brillant, ses ouvrages sont très finis. On lui reproche de manquer quelquefois de correction. On voit à Augsbourg plusieurs grands morceaux de ce peintre; on y admire entre autres son tableau de *tous les saints*. Nous ignorons l'année de sa mort.

RIBADENEIRA (Pierre), jésuite, né à Tolède, en 1527, fut reçu par saint Ignace au nombre de ses disciples, en 1540, avant même que sa compagnie eût été confirmée par le saint-Siége. Il vint étudier à Paris, en 1542, passa de là à Padoue, d'où il fut envoyé à Palerme pour y enseigner la rhétorique, et se fit partout des amis illustres. Après avoir travaillé à la propagation de la société dans les Pays-Bas, en France et en Espagne, il mourut à Madrid en 1611, à 84 ans. C'était un homme d'un zèle infatigable, savant, mais destitué des lumières de la critique. Il est principalement connu par ses *Fleurs des vies des saints*, imprimées à Madrid, en 1616, in-fol. et traduites en français par différens écrivains. Il y adopte sans discernement une infinité de choses douteuses, fausses et quelquefois révoltantes. L'ouvrage est d'ailleurs écrit purement en espagnol. Ses autres ouvrages sont : 1° les *Vies de saint Ignace*, de *saint François de Borgia*, des *Pères Lainez* et *Salmeron*. Comme il avait connu beaucoup ces hommes célèbres, et vécu long-temps avec eux, ce qu'il en rapporte mérite toute la confiance que l'on peut donner à un auteur contemporain, si l'on excepte certaines choses extraordinaires qu'il rapporte sur des ouï-dire. 2° Un *Traité du schisme d'Angleterre*, in-8, 1594; 3° un autre, intitulé *le Prince*, où il traite des vertus du prince chrétien. Il y a quelques propositions qui ont prêté à la critique. On le traduisit d'espagnol en latin, Anvers, 1603, in-fol. 4° la *Bibliothèque des écrivains jésuites*, in-8, Lyon, 1609. Ce livre contient un dénombrement assez curieux des provinces, des membres et des savans de la société. On y trouve aussi une liste de ses martyrs. (*Voyez* OUDIN François.) 5° Un *Traité de la tribulation*.

* RIBALLIER (Ambroise), docteur de Sorbonne, et abbé commendataire de Chambon, diocèse de Poitiers, naquit à Paris, en 1712, d'une bonne famille originaire de Bourgogne. Les places principales du collége des Quatre-Nations étaient affectées à des membres de la maison de Sorbonne. Le docteur Riballier fut nommé grand maître de ce collége. Il était connu pour sage, modéré et conciliant. Il fallait ces qualités dans l'ecclésiastique appelé au syndicat de la faculté de théologie. La place ayant vaqué en 1765, il en fut pourvu. Enfin, lorsqu'en 1766 un arrêt du conseil du roi,

du 31 juillet, créa une commission pour la réforme des ordres religieux, l'abbé Riballier en fut nommé membre, et chargé de différens travaux relatifs à cet objet. Il les entreprit; mais les vues dans lesquelles ils étaient ordonnés ne permirent pas à Riballier de faire le bien qu'il désirait. On a de l'abbé Riballier : 1° *Lettre à l'auteur du Cas de conscience sur la réforme des réguliers*, 1768, in-12; 2° *Essai historique et critique sur les priviléges et exemptions des réguliers*, 1769, in-12; 3° *Lettres d'un docteur à un de ses amis au sujet de Bélisaire*, 1768, in-12. Cet ouvrage de Marmontel, imprimé avec approbation et privilége obtenus un peu par surprise (1), avait paru dangereux à cause du chapitre 15, où se trouvaient des propositions répréhensibles. Le 2 mars 1767, l'abbé Riballier, en sa qualité de *syndic*, le dénonça à la faculté de théologie, qui nomma pour l'examiner une commission dont lui-même faisait partie. Néanmoins, avant de procéder à la censure, on crut devoir user de ménagemens. Il y eut chez M. l'archevêque de Paris (de Beaumont), des pourparlers avec l'auteur. Comme il n'en résulta rien, la censure de la faculté parut le 26 juin suivant. Il n'en fallait pas tant pour émouvoir la bile de Voltaire. Il bafoua la censure et la Sorbonne dans une foule de libelles qui se succédaient rapidement et circulaient dans la capitale. Il s'y vengeait du syndic qui avait présidé la commission, par d'indécentes bouffonneries, par de basses allusions à son nom, par des injures grossières dignes des halles (2). L'abbé Riballier répondit par des raisons. Il n'en fut attaqué que plus vivement. Il se tut, et c'était le seul parti à prendre. Il eut d'autres affaires à débattre. En 1768, on soumit à son examen des *Thèses* qui avaient été soutenues en pays étrangers; il s'y trouvait des expressions dures et des principes qui lui parurent avoir besoin d'être modifiés. Il s'en expliqua dans des notes remplies de modération. Un parti, qui voulait trouver dans ces thèses un appui pour ses propres opinions, fut mécontent des notes, et les critiqua. Les docteurs Riballier et Le Grand répondirent à la critique par une lettre imprimée en 1769. Cette lettre ne demeura pas sans réplique, et elle fut suivie de deux autres du 15 janvier et du 12 septembre 1770, dans lesquelles les deux docteurs démontraient la différence qu'il y a entre les sentimens des *augustiniens* d'Italie, et ceux des *appelans* français. Un procès entre le chapitre de Cahors et les curés de cette ville donna lieu à un autre différend, dans lequel l'abbé Riballier se trouva impliqué. Les curés de Cahors avaient mis en avant la prétention d'être de droit divin, et d'avoir succédé dans l'ordre hiérarchique aux 72 disciples. Ils faisaient dériver de là des prérogatives qui choquaient les chanoines. Ceux-ci traitèrent leurs prétentions de chimériques; les curés les soutinrent, et rédigèrent à l'appui un MÉMOIRE qu'ils envoyèrent en Sorbonne. Deux docteurs, Xaupi et Billette, donnèrent droit aux curés. Les abbés Riballier et le Grand, dans une autre consultation du 14 avril 1772, en ne refusant point de reconnaître que les curés sont de droit divin, trouvèrent néanmoins que leurs prétentions étaient exagérées. La question fut portée à la faculté de théologie assemblée. Elle blâma la première consultation, et celle des docteurs Riballier et le Grand fut maintenue. L'abbé Riballier a eu des ennemis. Il dut en avoir parmi les philosophes du jour, parce qu'il combattait leur doctrine, et s'opposait à sa propagation. Il en eut aussi dans le parti qui refusait de se soumettre aux décisions de l'Eglise, parce qu'il en maintenait l'autorité de tout son pouvoir; mais il était généralement estimé dans le clergé, et il

(1) *Voyez Mémoires de Marmontel*, tome 3, pages 55 et suiv.

(2) On se sert à regret de cette expression : malheureusement elle n'est que trop fondée. Personne n'ignore que c'était la manière de M. de Voltaire à l'égard de ceux qui lui déplaisaient. De quels termes outrageux ne s'est-il pas servi envers l'abbé Desfontaines? Les mots de *ribaud*, de *bouc*, de *cuistre*, de *polisson*, de *maraud*, de *faussaire*, de *coquin*, d'*escroc*, d'*apostat*, et pis encore, se trouvent dans ses écrits, associés à des noms qui ne sont pas sans gloire, dont la plupart avaient droit à des égards, et dont quelques-uns méritent du respect : tant la passion peut dégrader ce qu'ont de noble un grand talent et un beau génie.

le méritait ; il avait du talent, du savoir et les qualités convenables aux places qu'il occupait ; il en remplissait les devoirs avec exactitude et dignité. A un caractère doux et facile il joignait de l'aménité dans les manières. Il était ennemi des voies rigoureuses et de l'éclat, et, autant qu'il était en lui, il les évitait. C'était, en un mot, un homme de mérite, et qui n'emprunte point, quoi qu'en dise le *Dictionnaire universel*, sa célébrité de celle du *Bélisaire*. Il est mort en 1785.

RIBAS Y CARASQUILLAS (Jean de), prédicateur de l'ordre de Saint-Dominique, naquit en 1612 à Cordoue, et y mourut en 1687 à 75 ans, après avoir enseigné long-temps la philosophie et la théologie. C'est lui qui est auteur du fameux livre intitulé : *Theatro jesuitico*, Coïmbre, 1654, in-4, et non pas don Ildefonse de Saint-Thomas, dominicain et évêque de Malaga, auquel on l'avait d'abord attribué. C'est un recueil intéressant pour les ennemis des jésuites. On a encore du Père de Ribas plusieurs autres écrits contre la Société.

RIBEIRA. *Voyez* ESPAGNOLET.

RIBEIRO (Jean-Pinto), jurisconsulte portugais, mort en 1694, se fit un nom parmi ses compatriotes par sa science dans le droit. Ses *OEuvres* ont été recueillies et imprimées in-fol. à Lisbonne en 1729. Elles sont précieuses aux Portugais, qui croient y voir une ample justification de la fameuse révolution de 1540.

RIBERA ou RIBEIRA (François de), pieux et savant jésuite, né en 1514, à Villacastin, dans le territoire de Ségovie en Espagne, étudia dans l'université de Salamanque, et y apprit les langues et la théologie. Il entra prêtre chez les jésuites, à l'âge de 33 ans. Il enseigna avec succès à Salamanque, où il mourut en 1591, aimé et estimé. On a de lui : 1° de bons *Commentaires* sur les *XII Petits prophètes*, Cologne, 1599, in-fol. ; 2° — sur l'*Evangile de saint Jean*, Lyon, 1623, in-fol. ; 3° sur l'*Epître aux Hébreux*, Cologne, 1600, in-8 ; 4° — sur l'*Apocalypse*, Anvers, 1603, in-8 ; 5° un *Traité du temple de Salomon*, avec le précédent ; 6° la *Vie de sainte Thérèse*, Cologne, 1620, in-8. Il avait été pendant quelque temps son directeur.

RIBERA (Anastase-Pantaléon de), poète espagnol, naquit à Saragosse en 1580. L'enjouemnt de son caractère et ses saillies ingénieuses le firent aimer à la cour du roi Philippe IV. Ses *Poésies*, imprimées à Saragosse en 1640, et à Madrid, 1648, sont dans un genre burlesque. On remarque dans plusieurs un tour agréable et de bonnes plaisanteries. (Il mourut en 1639 : ce fut le Scarron de l'Espagne.)

RIBIER Guillaume), président du bailliage de Blois, député aux états en 1614, fut fait conseiller d'état, et mourut à Blois en 1663. Il a paru sous son nom : *Lettres et Mémoires d'état sur les règnes de François Ier, Henri II et François II*, Blois, 1666, 2 vol. in-fol. Comme cette compilation n'a paru qu'après sa mort, il s'y est glissé plurieurs fautes ; elle est cependant encore assez recherchée. — Il ne faut pas le confondre avec Jacques RIBIER, son frère, conseiller au parlement de Paris en 1591, qui a publié : *Mémoires des chanceliers et garde-des-sceaux*, Paris, 1629, in-4, et un *Discours sur le gouvernement des monarchies*, 1630, in-4.

*RIBIER (César), ecclésiastique, né à Lyon en 1762, entra au séminaire de Saint-Irénée de cette ville, et, lorsqu'il eut reçu les ordres, il fut chargé du soin de la paroisse de Farnay, annexe de Saint-Paul-en-Jarrest, où il se fit chérir des habitans par son zèle pour le salut des âmes et son excessive charité. Ayant refusé le serment ordonné par la constitution civile du clergé, il éprouva quelques persécutions, et fut même renfermé à Saint-Paul ; mais bientôt mis en liberté, il se retira à Lyon, mais il fut contraint de s'expatrier. Pendant son exil, il chercha à acquérir quelques connaissances en médecine, espérant que cette étude lui faciliterait les moyens, en rendant la santé aux corps, de procurer le salut des âmes. En 1795 il revint à Lyon, et fut désigné pour remplir les fonctions de

secrétaire du conseil de l'archevêché, qui était alors gouverné par les vicaires-généraux en l'absence de l'archevêque, M. de Marbeuf. Une nouvelle organisation ayant eu lieu dans le diocèse en 1802, il devint vicaire à Saint-Nizier. Dans les dernières années de sa vie, M. Devie, nommé évêque de Belley, qui l'honorait d'une amitié particulière, voulut se l'attacher en qualité de son premier vicaire-général; mais il céda aux prières de ses paroissiens qui le regardaient comme un père, et il resta au milieu d'eux. Ce vénérable pasteur fut enlevé, le 14 mai 1826, à ses paroissiens, qui n'oublieront jamais ses vertus. Une *Notice* sur sa vie a été imprimée en 1826, in-8. Son humilité ne lui a pas permis de rien faire imprimer pendant sa vie; mais on a publié après sa mort: 1° *Le paradis sur la terre*, ou *Le chrétien dans le ciel par ses actions; Méditations sur l'amour de Dieu pour tous les jours de deux mois, sur la communion, pour entendre la sainte messe, et divers autres exercices en forme de méditations*, précédé d'un *Abrégé de sa vie*, Lyon, 1827, in-18; 2° édition, 1828, avec son portrait, ouvrage qui a obtenu le plus grand succès, et qui convient à toute espèce de personnes, parce que ce sont des sujets détachés qui forment la matière d'amples réflexions pour celui qui veut entrer dans la vie spirituelle; 2° *Conférences et sermons*, *suivis d'Avis et d'une Retraite de trois jours pour les premières communions*, *et d'un Plan de retraite pour les religieuses*, Lyon, 1828, 1 vol. in-12. Il a laissé, en manuscrit, un grand nombre de *Sermons* et d'*Instructions familières*.

RICARD (Jean-Marie), avocat au parlement de Paris, né à Beauvais en 1622, était un des premiers du palais pour la consultation et pour les arbitrages. Il fut choisi pour conseil par les premières maisons du royaume, et mourut en 1678, à 56 ans. On a de lui: 1° un *Traité des substitutions*; 2° un *Commentaire sur la Coutume de Senlis*; 3° un excellent *Traité de donation*, dont la meilleure édition est celle de 1754, en 2 vol. in-fol. avec le précédent. Denys Simon, conseiller au présidial de Beauvais, a fait des additions aux ouvrages de cet avocat, un de ceux qui ont le mieux écrit et qui ont le plus mal plaidé.

* RICARD (Dominique), littérateur distingué, né à Toulouse le 23 mars 1741, entra de bonne heure dans la congrégation des doctrinaires. Après avoir professé avec distinction au collége d'Auxerre, il vint à Paris, où il se chargea de l'éducation du fils du président de Meslay. L'abbé Ricard était très versé dans la langue grecque; il s'occupa pendant son séjour dans la capitale de donner au public une nouvelle *Traduction des œuvres complètes de Plutarque*, et il consacra le reste de sa vie à ce travail. Il mourut à Paris en 1803, à l'âge de 62 ans. Il a laissé les traductions, dont nous venons de parler, savoir: 1° *Vies des hommes illustres*, dont il n'a pu donner que 4 vol. in-12, 1798: la suite a été publiée avec une *Notice* sur l'abbé Ricard, en tout 13 vol.; 2° *OEuvres morales*, 17 vol. in-12, depuis 1783 jusqu'en 1795, en tout 30 vol. in-12. Il existait déjà une *Traduction de Plutarque par Amyot*. L'abbé Ricard pensa que le stile de l'ancien traducteur était vieilli, et que cette traduction ne pouvait être lue que par les gens de lettres à peu près seuls capables de tenter encore les charmes de son vieux langage. Celle de l'abbé Ricard, quoique bonne, n'a pu, et ne pourra jamais faire oublier celle de l'interprète si simple et si naïf du philosophe de Chéronée. Nous remarquerons toutefois les notes qui accompagnent la nouvelle traduction: elles sont savantes, et seront consultées avec fruit. Cet estimable littérateur a encore publié: 3° *La Sphère*, poëme en huit chants, qui contient les élémens des deux sphères, 1796, in-8, enrichi de notes et d'une notice des poëmes grecs qui traitent de quelques parties de l'astronomie. Mais Ricard avait peu de talent pour la poésie didactique. Ce fut lui qui créa en 1795 le *Journal de la religion et du culte catholique*, qui parut depuis sous le titre d'*Annales philosophiques*, *morales et littéraires*. On

lui doit aussi la publication des *Traités sur la superstition et sur l'enthousiasme*, ouvrage posthume de l'abbé Pluquet, que l'éditeur a fait précéder d'une *Notice* sur cet auteur. Enfin l'abbé Ricard a laissé en manuscrits plusieurs traductions en grec et en latin, et quelques opuscules en vers ou en prose. Il conserva dans la capitale toute la pureté des mœurs qui l'avaient rendu, ainsi que ses talens, cher aux religieux ses confrères, et il se fit également remarquer par sa modestie et sa bienfaisance.

* RICARD (N. de), ancien député, né à Toulouse en 1761, avait été nommé à la chambre par le collége départemental de la Haute-Garonne, dans le mois de novembre 1820. Réélu l'année suivante par le même collége, il le fut encore dans le mois de février 1824 par le collége électoral du deuxième arrondissement de Toulouse, dont il était président. Pendant les huit sessions dont il a fait partie, depuis 1820 à 1827, il a constamment voté avec le côté droit, et plusieurs fois il est monté à la tribune pour défendre les projets ministériels. M. de Ricard fut pendant plusieurs années adjoint au maire de Toulouse : il a reçu la croix de la légion d'honneur en 1823. Il est mort à Toulouse le 29 avril 1832, dans un âge assez avancé.

* RICARDO (David), économiste anglais, naquit à Londres, en 1762, d'un juif qui exerçait l'état lucratif de courtier de change. En même temps que David Ricardo se livrait au commerce, il s'adonnait à une étude approfondie des finances de l'économie politique. Toujours heureux dans ses spéculations, il avait acquis une fortune immense. Il fut nommé, en 1819, à la chambre des communes par le bourg de Portarlington en Irlande, et il y obtint un grand poids par sa supériorité en matière de finances. Il mourut à Catcomb-Park le 11 septembre 1823. Il avait renoncé à la religion de ses pères pour se faire chrétien anglican. On a de lui : 1° *Essai sur le haut prix du lingot* (Bullion), *preuve de la dépréciation des billets de banque*, 1810, in-8, avec un *Supplément*, 1811, 4e édit.; 2° *Essai sur l'influence du bas prix du blé, sur les profits ou le cours des fonds publics*, 1815, in-8; 3° *Projet d'un papier-monnaie économique et sûr*, 1816-1818, in-8; 4° *Principes de l'économie politique et de l'impôt*, 1817, in-8, 5e édit., 1821; trad. en français, Paris, 1819, 2 vol. in-8, avec des *Notes* de M. J. B. Say; 5° *Sur les prohibitions en agriculture*, 1822, in-8. Il a inséré dans le *supplément* de l'*Encyclopédie britannique* un article sur le *Système d'amortissement*, et il mettait la dernière main à un *Essai sur la meilleure constitution d'une banque nationale*, lorsque la mort l'a enlevé.

* RICARDOS-CARILLO (le comte don Antonio), célèbre général espagnol, né le 12 septembre 1727 à Séville d'une famille illustre, entra dès l'âge de 15 ans dans le corps des gardes espagnols. Son avancement fut rapide. A l'âge de 16 ans il état déjà colonel, et c'est en cette qualité qu'il fit la guerre contre le Portugal. Déjà auparavant il s'était trouvé aux batailles de Parme et de Tidone, dans lesquelles il déploya une valeur brillante. Chargé plus tard d'aller organiser le système militaire dans les possessions espagnoles de l'Amérique, il devint à son retour membre d'une commission chargée de la délimitation des frontières entre la France et l'Espagne. C'est Ricardos qui créa l'école de cavalerie d'Ocana, dont l'organisation était si bien appropriée au but de l'établissement, que le célèbre prince de Nassau regrettait de n'avoir point de fils à y faire élever. Ricardos fut nommé ensuite inspecteur-général de cavalerie; mais il n'avait pu acquérir tant de titres et d'honneurs sans exciter l'envie. Quelques biographes attribuent à ce vil sentiment la poursuite dont il fut l'objet pour ses opinions philosophiques et irréligieuses. Quoi qu'il en soit, l'inquisition ne lui fit subir qu'une peine très légère. Après avoir fait les campagnes d'Alger et de Gibraltar (1777-1782), il fut élevé au grade de capitaine-général. Selon quelques-uns, ce fut un exil; car il fut envoyé dans la province de Guipuscoa. Rappelé en 1793, il fut

chargé du commandement de la Catalogne. La guerre ayant alors éclaté entre la France et l'Espagne, don Antonio Ricardos réunit à la hâte une armée, se porta à marches forcées sur les frontières, pénétra sur le territoire français, et battit les républicains. Encouragé par ce succès, il attaqua le fort des Bains, qu'il prit après quarante-trois jours de blocus, ainsi que celui de Bellegarde, qu'il bombarda pendant 33 jours, et qui demanda à capituler. Ce fut le général Ricardos qui, par sa valeur, fit gagner la bataille de Trullas, en chargeant l'ennemi, à la tête des carabiniers royaux. Arrivé jusqu'aux portes de Perpignan, il parut vouloir se reposer sur ses lauriers; car il ne fit aucune tentative pour s'emparer de cette place, qui l'aurait rendu maître du Roussillon. Il revint à Madrid demander des renforts pour ouvrir la campagne suivante; il y fut reçu comme en triomphe, et le roi le décora de la grand'croix de l'ordre de Charles III. Cependant le gouvernement français avait envoyé des forces imposantes vers les Pyrénées, et les Espagnols, vaincus à leur tour, furent forcés de repasser les frontières. Le peuple de Madrid, indigné de cet échec, l'attribua à la lenteur du général Ricardos, qui persistait à ne point partir avant d'avoir obtenu les renforts demandés. Cette raison ne parut pas assez plausible aux mécontens, et tous les jours, à l'heure de son réveil et de son dîner, une foule de femmes et de peuple, portant des guitares et des tambours de basque, encombraient la porte de son hôtel, en criant au son de leurs instrumens: *Adieu, monsieur le général! Bon voyage, monsieur le général!*....... De son côté, Ricardos pressait en vain un ministre tout puissant de lui accorder des troupes; ce ministre favori s'y refusait, parce que Ricardos ne lui avait pas témoigné les égards qu'il exigeait des personnes les plus distinguées. Poussé à bout par les clameurs du peuple, ce général se rendit à son armée, et n'y arriva que pour la voir battue sur tous les points. Sa disgrâce était préparée d'avance par Godoy (*voy.* ce nom); ce revers l'accéléra. Il fut remplacé dans le commandement par le comte de l'Union, qui fut encore plus malheureux que lui. Au milieu d'une déroute complète, ce général mourut sur le champ de bataille. Le sort changea en faveur des Espagnols, sous Urrutia, qui succéda à l'Union; mais au moment de ces premiers succès, la paix fut conclue entre l'Espagne et la France. Pendant ce temps, don Antonio Ricardos s'était retiré à Séville, sa patrie, où il succomba, en avril 1798, d'une maladie occasionée par ses longues fatigues: il était âgé de 71 ans. Ricardos ne manquait pas de talens militaires; mais il avait lui-même causé son honorable disgrâce, en ne se rangeant pas parmi les flatteurs d'un ministre qui perdit l'Espagne et ses souverains.

RICAUT (Paul), chevalier anglais, fut d'abord secrétaire du comte Winchelsea, ambassadeur extraordinaire de Charles II auprès du sultan Mahomet IV. Il devint ensuite consul de la nation anglaise à Smyrne pendant 11 ans; et, dans ces postes différens, il fut très utile aux négocians de sa nation établis en Turquie. De retour en Angleterre, le comte de Clarendon le nomma, en 1685, son premier secrétaire pour les provinces de Leincester et de Connaught en Irlande. Le roi Jacques II l'honora du titre de conseiller privé pour l'Irlande et de juge de l'amirauté. Après la révolution qui chassa le monarque du trône, il fit sa cour à Guillaume III, et obtint le caractère de résident d'Angleterre dans les villes anséatiques de Hambourg, Lubeck, Brême, etc. Il retourna en Angleterre en 1700, et y mourut la même année. Nous avons de lui: 1° *Histoire de l'état présent de l'empire ottoman*, en anglais, Londres, un des ouvrages qui nous font le mieux connaître l'état de cet empire. Il fut d'abord traduit en français par Briot, dont la traduction parut à Paris en 1750, in-4 et in-12. Cette version est bonne: l'in-4, qui est rare et magnifique, est ornée de belles figures gravées par Le Clerc. Bespier traduisit depuis le même ouvrage en 2 vol. in-12, et accompagna sa version de remarques curieuses qui le font rechercher. 2° Une

Histoire des Turcs dans le 17e siècle, 3 vol. in-12, traduite par Briot : ouvrage exact ; 3° l'*Etat présent des églises de la Grèce et de l'Arménie*, etc. en 1678, in-12, traduit par Rozamond. (Ricaud a traduit en anglais l'*Histoire* du Pérou, de Garcilasso de la Vega, et le *Criticon* de Gracian.)

RICCATI (Vincent de), jésuite, né, en 1707, à Castel-Franco, dans le territoire de Trévise, professa les mathématiques à Bologne jusqu'à la suppression de l'ordre en 1773. A cette époque, il se retira dans sa patrie, où il mourut d'une colique en 1775, à 68 ans. On a de lui plusieurs ouvrages de mathématiques : le plus recherché est son *Traité du calcul intégral*, 3 vol. in-4. Il travailla longtemps sur le cours des fleuves. La république de Venise fit frapper en son honneur en 1774 une médaille d'or, de la valeur de 1000 livres.

* RICCÉ (N., vicomte de), député et préfet, né vers 1757, était issu d'une famille noble et ancienne. Il avait embrassé la carrière des armes ; il émigra au commencement de la révolution. En 1814 il reçut la croix de Saint-Louis, et fut nommé préfet de l'Orne. Pendant les cent-jours il n'accepta aucun emploi ; mais au second retour du roi il reprit ses fonctions administratives. En 1817 il passa de la préfecture de l'Orne à celle de la Meuse, et en 1819 il fut transféré dans le Loiret. Pendant plus de douze ans, il a administré ce département qu'il a quitté seulement le 2 novembre 1831, époque où il a obtenu sa retraite à cause de son âge avancé. Il avait été élu député du Loiret dans le mois de juillet 1830 ; il fit par conséquent partie de la chambre qui se donna le pouvoir constituant, au moment de la révolution de juillet, et offrit le trône au duc d'Orléans. Pendant la session de 1830-1831, il siégea au centre gauche. Il ne fut pas réélu aux élections générales de 1831. Le vicomte de Riccé est mort d'une apoplexie foudroyante dans les derniers jours du mois de novembre 1832.

* RICCI (Matthieu), jésuite et fondateur de la mission de la Chine, né à Macerata en 1552, passa aux Indes, acheva sa théologie à Goa en 1578, et y enseigna la rhétorique. Ses supérieurs l'ayant destiné aux missions de la Chine, il apprit la langue du pays, et ne négligea point les mathématiques, qu'il avait étudiées à Rome sous le savant Clavius. Après bien des traverses, il arriva à Pékin, et y fut reçu avec distinction par l'empereur Vanli. Ricci n'oublia rien pour le rendre favorable à la prédication de l'Evangile. Parmi diverses curiosités d'Europe que le Père lui présenta, il fut si touché de quelques tableaux du Sauveur et de la sainte Vierge, qu'il les fit placer dans un lieu élevé de son palais, pour y être honorés. L'empereur lui ayant demandé une *Carte* géographique, il évita de choquer les idées d'un peuple ignorant et vain, qui croit que la Chine est au milieu du monde, et disposa la carte de façon que la Chine se trouva réellement placée au milieu. Après des peines infinies et une longue patience, il parvint à bâtir une église, et à jeter les fondemens d'une chrétienté qui devint très florissante. Cet homme illustre mourut à Pékin en 1610, à 58 ans. Il laissa des *Mémoires* curieux sur la Chine, dont le Père Trigault s'est servi pour écrire son ouvrage : *De christiana expeditione apud Sinas*, Cologne, 1684, in-8. Le Père d'Orléans, jésuite, qui a donné en 1693 la *Vie de Ricci*, rapporte que ce Père composa d'abord pour les Chinois un petit Catéchisme, « où il ne mit presque, » dit-il, « que » les points de la morale et de la religion » naturelle les plus conformes à la reli- » gion chrétienne. » Les esprits étant ainsi favorablement disposés, il eut moins de peine à leur faire adopter la croyance des mystères. C'est ainsi que de tout temps le zèle des hommes vraiment apostoliques a toujours été accompagné de prudence et d'une sainte industrie. (Le Père Ricci est le premier Européen qui ait écrit des ouvrages en langue chinoise ; ils sont au nombre de quinze, dont nous citerons les suivans : 1° *La véritable doctrine de Dieu* ; 2° *Les six premiers livres d'Euclide* ; 3° *Arithmétique pratique*, en 11 livres ; 4° *Géométrie prati-*

que ; 5° *Explication de la sphère terrestre et céleste*, etc.)

RICCI (Barthélemi), célèbre littérateur de Lugo, dans le Ferrarais, vivait dans le 16ᵉ siècle. On a de lui des *Harangues*, des *Epîtres*, des *Comédies*, etc., imprimées séparément. On en a donné une édition complète à Padoue en 1748, 3 vol. in-8.

RICCI (Joseph), natif de Brescia, et clerc régulier de Somasque, est connu par deux ouvrages médiocres, écrits en latin, et imprimés à Venise en 1649, in-4, 2 vol. L'un est *l'Histoire de la guerre d'Allemagne*, depuis 1618 jusqu'en 1648, que l'on appelle communément la *Guerre de trente ans;* le second est *l'Histoire des guerres d'Italie*, depuis 1613 jusqu'en 1653. Ces histoires sont des compilations écrites d'une manière languissante ; mais on y trouve des particularités curieuses. Les retranchemens des traits satiriques qu'on exigea de l'auteur dans la seconde, la rendirent moins agréable aux esprits malins.

RICCI (Michel-Ange), cardinal, né à Rome en 1619, aima les mathématiques et y fit de grands progrès, comme le prouve son traité, *De maximis et minimis*.... Innocent XIV lui donna le chapeau en 1681 ; mais il ne jouit pas longtemps de sa dignité, étant mort le 21 mai 1682. Ses vertus, ses lumières, son amour pour la vérité, et son zèle, le rendirent digne des éloges et de l'estime des souverains pontifes.

RICCI (Sébastien), peintre, né à Bellune, dans les états de Venise, en 1659, mourut à Venise en 1734. Les princes de l'Europe ont presque tous occupé son pinceau. Ricci fut appelé en Angleterre par la reine; il passa par Paris, y séjourna quelque temps, et se fit recevoir à l'académie de peinture. Après avoir satisfait à Londres à tout ce qu'on exigeait de lui, il revint à Venise, et s'y fixa. Ce peintre avait des idées nobles et élevées ; son imagination était vive et abondante ; son coloris est vigoureux, quoique souvent trop noir; ses ordonnances sont frappantes ; sa touche est facile. Il y a plusieurs morceaux gravés d'après lui. (Le musée de Paris conserve de ce peintre un tableau représentant *Les Amours servant la France*, *et un Génie portant le diadème*.)

RICCI (Laurent), jésuite, né à Florence le 2 août 1703, d'une famille distinguée, fut élu général le 21 mai 1758. Le plus grand événement de son généralat fut la destruction de son ordre. Les jésuites ayant été chassés de Portugal en 1759, le furent quelques années après de France, d'Espagne et de Naples. Les ministres des cours de Bourbon se réunirent pour en demander l'extinction totale au pape Clément XIV. Ce pontife signa le bref qui supprimait la compagnie de Jésus, en date du 21 juillet 1773. (*Voy.* CLÉMENT XIV.) On transféra l'ex-général Ricci, accompagné de ses assistans et de plusieurs autres jésuites, au château Saint-Ange, après lui avoir fait signer une lettre circulaire à tous les missionnaires de son ordre pour leur en apprendre la suppression. L'explication de ces événemens, de leurs causes, et des effets qui en résultèrent, n'appartient pas à ce siècle ; la postérité verra tout cela d'une manière plus calme et plus sûre. Cependant un voyageur philosophe, qui juge avec beaucoup d'impartialité, a cru pouvoir se permettre les réflexions suivantes : « De ces siècles » où la cour de Rome parut souvent » abuser de son autorité, je passe à des » temps où elle n'est plus occupée qu'à » parer les traits qu'on lui lance. Elle » ne commande plus; elle ne fait qu'obéir. » Les demandes des souverains sont des » ordres pour elle. Les sollicitations la » font plier, les menaces l'intimident » et l'effraient ; elle recule à pas de » géant, tandis que son intérêt lui conseille, le devoir même lui ordonne de » se roidir contre les obstacles, et d'avancer. Si elle paraît de temps en temps » reprendre son ancienne vigueur, ce » n'est ordinairement que pour montrer » bientôt plus de faiblesse, et tomber » avec plus d'éclat dans une situation » qui excite la pitié : elle n'entend autour d'elle que le frémissement des » passions les plus violentes. Fatiguée,

» elle prend des résolutions extrêmes, » et qui semblent inspirées par le déses- » poir. Privée d'une partie de ses ressour- » ces, elle n'ose faire usage de l'autre, » et se range quelquefois du côté de ceux » qui la détestent et la combattent, tan- » dis qu'en même temps elle repousse » ceux qui l'aiment et qui la soutien- » nent. Armée du glaive, elle s'avance » avec une contenance fière pour con- » sommer un sacrifice qui étonne l'uni- » vers. Sur un autel élevé par des mains » ennemies, elle immole des victimes » dont elle n'ignore pas le prix, et qui » n'auraient jamais dû tomber sous ses » coups. » *Discours sur l'histoire*, etc., *par C. d'Albon.* Ricci mourut dans sa prison le 24 novembre 1775. Il signa peu de temps avant sa mort une espèce de *Mémoire*, qu'on rendit public suivant ses intentions. Il y protestait : 1° que la compagnie de Jésus n'avait donné aucun lieu à sa suppression, et qu'il le déclarait en qualité de supérieur bien informé de ce qui se passait dans son corps; 2° qu'en son particulier, il ne croyait pas avoir mérité l'emprisonnement et les duretés qui avaient suivi l'extinction de son ordre; 3° enfin, qu'il pardonnait sincèrement à tous ceux qui l'avaient tourmenté et affligé, d'abord par les affronts faits à ses confrères, et ensuite par les atteintes portées à sa propre réputation. Un grand évêque, le plus éloquent prédicateur qu'eut alors la France, en prêchant peu de temps après la suppression de cet ordre devant une des plus illustres assemblées du monde, n'a pas fait difficulté de s'exprimer en ces termes : « Si une société fameuse » par le crédit et la confiance dont elle » avait joui si long-temps auprès des » pontifes et des rois, et par les services » qu'elle avait rendus à la religion et » aux lettres (car quelle considération » pourrait empêcher les âmes sensibles » de rendre ce témoignage à des hommes » malheureux ?) ; si cette société a été » la victime, etc. » *Oraison funèbre de Louis XV*, par M. de Beauvais, évêque de Senez. Caraccioli, auteur souverainement fécond en brochures de tous les genres, a donné la *Vie* du Père Ricci, froide et incohérente compilation de gazettes.

* RICCI (Scipion), évêque de Pistoie et de Prato, né à Florence en 1741, fut élevé au séminaire romain. Nommé auditeur du nonce à Florence, puis vicaire-général de l'archevêque Incontri qui occupait le siége de la même ville, il ne tarda pas à être promu lui-même à l'évêché de Pistoie en 1780. Fauteur des réformes introduites dans les états autrichiens par l'empereur Joseph II, et par suite dans le grand-duché de Toscane, il fut long-temps en opposition avec le saint-Siége, qui, autant que les circonstances le permettaient, repoussait ses dangereuses innovations. Il devint le conseil de Léopold II, grand-duc de Toscane et frère de l'empereur. On vit dès lors le gouvernement se mêler des affaires ecclésiastiques, vouloir régler le culte et les cérémonies, et s'emparer de l'enseignement spirituel. On faisait composer des catéchismes sans consulter les évêques; on établissait dans les écoles de théologie des professeurs imbus des doctrines qu'on voulait accréditer. Le 18 septembre 1786, conformément aux désirs du grand-duc, Ricci ouvrit à Pistoie un synode pour procéder régulièrement aux réformes qu'on voulait faire. Il s'en fallait bien qu'elles fussent du goût de la majorité de son clergé ; mais la nouvelle théologie avait pénétré dans l'université de Pavie. On fit venir de cette ville Tamburini, qui avait été privé de sa chaire par le cardinal Molino, évêque de Pavie, pour une dissertation où il établissait la doctrine janséniste sur la grâce. Ricci le fit promoteur de son synode, quoiqu'il n'eût pas même le droit d'y assister. Il y joua le principal rôle, aidé d'ecclésiastiques pensant comme lui, qu'on avait eu soin de lui adjoindre. On y adopta toute la doctrine des *appelans* français. On y consacra le système de Baïus et de Quesnel sur les deux amours, sur l'efficacité et la toute-puissance de la grâce, sur l'inefficacité et l'inutilité de la crainte; en un mot, sur des dogmes que l'Eglise repousse depuis le commencement de ces

disputes. L'année suivante, une seconde assemblée se tint à Florence le 23 avril par ordre du grand-duc ; elle était composée de tous les évêques de Toscane. Elle fut loin de se terminer au gré de Ricci, comme la première. Non seulement il y trouva de l'opposition de la part de la majorité des évêques, mais encore il fut obligé de la dissoudre le 5 juin, après dix-neuf sessions. Pendant sa durée, une sédition s'était élevée contre lui dans le diocèse de Prato. On avait renversé et brûlé son trône épiscopal et ses armoiries, après avoir enlevé de son palais et de son séminaire les livres et les papiers qui s'y trouvaient. On fut obligé d'envoyer des troupes à Prato pour y rétablir l'ordre. Néanmoins, malgré ces échecs, Ricci, soutenu par le grand-duc, n'abandonna pas ses plans. A son instigation, de nouveaux édits en leur faveur, et calqués sur ceux de Vienne, se succédaient. Un événement auquel on ne s'attendait pas vint mettre fin à ces funestes innovations. La mort de l'empereur Joseph II en 1790 fit passer Léopold sur le trône impérial. Il paraît que la conduite de ce prince dans ce qui s'était passé tenait moins à ses propres opinions qu'au désir de ne point contrarier les projets de son frère. Après son départ de Toscane, tout, sous le rapport religieux, y rentra dans l'ordre. Une nouvelle émeute, qui eut lieu à Pistoie, contre Ricci, l'obligea de fuir, et le détermina à donner sa démission. Pie VI, en 1794, condamna par la bulle *Auctorem fidei* la doctrine établie dans le concile de Pistoie. Cette condamnation ne suffit pas pour ouvrir les yeux à Ricci. Plus tard, en 1799, il subit un emprisonnement pour s'être déclaré en faveur des décrets de l'assemblée constituante et des Français qui avaient momentanément occupé la Toscane. Rendu à la liberté, il persista dans ses erreurs. Ce ne fut qu'en 1805 qu'il revint sur ses pas. Pie VII passait par Florence en revenant de France. L'heure du repentir était arrivée. L'ancien évêque de Pistoie vit le saint Père, et lui remit une déclaration portant qu'il recevait les *constitutions apostoliques* contre Baïus, Jansénius et Quesnel, et notamment la bulle *Auctorem fidei*, qui condamnait son synode. Cet évêque mourut le 27 janvier 1810. On a de lui quelques *Instructions pastorales*, tendant à appuyer ses prétendues réformes. On lit dans le *Dictionnaire universel* de Prudhomme que Ricci ne se rétracta point, et on en fait pour lui un sujet d'éloges. Son retour à de meilleurs sentimens est un fait positif, et nous croyons le louer mieux en affirmant sa rétractation et sa soumission aux lois de l'Eglise. En 1824 on a publié à Bruxelles un ouvrage intitulé : *Vie et mémoires de Scipion Ricci*, par De Potter, 4 vol. in-8. Il a été réimprimé en 1825 à Paris chez les frères Baudoin; mais cette édition, publiée par l'abbé Grégoire et le comte Lanjuinais, a été mutilée.

RICCIARELLI, peintre. *Voyez* VOLTERRE.

RICCIO. (*Voyez* RIZZIO *et* CRINITUS.)

RICCIOLI (Jean-Baptiste), jésuite, né à Ferrare en 1598, professa avec succès la théologie à Parme et à Bologne. Il se fit un nom par ses connaissances astronomiques et mathématiques. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Geographiæ et hydrographiæ libri XII*, Bologne, 1661, et Venise, 1672. Ce livre peut servir à ceux qui veulent travailler à fond sur la géographie ; mais il faut prendre garde, en le lisant, aux inexactitudes, qui, dans le temps où écrivait l'auteur, étaient inévitables. 2° *Chronologia reformata*, Bologne, 1669, in-fol. : livre où l'on trouve des choses communes, avec d'autres utiles et savantes ; 3° *Almagestum novum, astronomiam veterem novamque complectens, tribus tomis distinctum*, Bologne, 1651, in-fol. Fruit d'une vaste érudition, d'une étude profonde de l'astronomie, et un des traités les plus complets que nous ayons sur cette science : ceux qui ont eu le plus de succès dans ce siècle ne l'ont pas fait oublier. Il y a des fautes et des erreurs, mais peut-être en plus petit nombre que dans les ouvrages des astronomes les plus modernes. C'est la grande réputation de Riccioli et la considération

qu'avaient pour lui les savans, qui a fait adopter généralement les dénominations qu'il donne aux taches de la lune, et rejeter celles qu'Helvétius a imaginées. Le Père Riccioli fit aussi des expériences curieuses sur la chute des corps, de concert avec le Père Grimaldi, son confrère, qui le seconda dans tous ses travaux. Il mourut en 1671. (L'abbé Barotti a inséré une bonne notice sur *la vie et les ouvrages du Père* Riccioli dans ses *Memorie istoriche de letterati ferraresi, Ferrada*, 1799, tom. 2, pag. 270 et suiv.)

RICCOBANI (Antoine), *Riccobonus*, naquit à Rovigo en 1541. Les célèbres Paul Manuce, Sigonius et Muret furent ses maîtres dans l'étude des humanités. Il professa lui-même les belles-lettres à l'université de Padoue, pendant trente années, et avec beaucoup d'honneur. Il y mourut en 1599. Il a laissé : 1° *Commentaires historiques*, avec des fragmens des anciens historiens; 2° *Commentaires* sur les Oraisons et sur quelques autres ouvrages de Nicéron; 2° *Rhétorique*, 1595, in-8; 4° des *Commentaires* sur la Poétique et la Morale d'Aristote, in-4; 5° *Histoire de l'université de Padoue*, Paris, 1592, in-4, etc.

RICCOBONI (Louis), né à Modène, en 1674 ou 1677, se consacra au théâtre, sous le nom de *Lelio*. (Il effectua une réforme dramatique sur les théâtres de son pays, en excluant les farces obscènes et en y donnant des pièces régulières, et notamment les traductions de Molière.) Après avoir joué en Italie, il vint en France, où l'appelait le duc d'Orléans, alors régent (1716), et où il se distingua comme comédien. Il passa pour le meilleur acteur du théâtre italien de Paris (l'hôtel de Bourgogne), qu'il abandonna ensuite par principe de religion. Sa mort, arrivée en 1753, à 79 ans, excita les regrets des gens de bien. Ses mœurs n'étaient point celles de la profession qu'il avait embrassée, et son caractère était aimable. On a de lui le *Recueil de comédies* qu'il avait composées pour le théâtre italien. Il y en a quelques-unes qui réussirent dans le temps. Mais on fait beaucoup plus de cas de ses *Pensées sur la déclamation*, in-8, et de son *Discours sur la réformation du théâtre*, 1743, in-12; ouvrage rempli de réflexions judicieuses. On le trouva trop sévère, et peut-être ne l'était-il pas encore assez. Nous avons aussi de bonnes *Observations sur la comédie, et sur le génie de Molière*, 1736, in-12; des *Réflexions historiques et critiques sur les théâtres de l'Europe*, 1738, in-8, et l'*Histoire du théâtre italien*, publiée en 1730 et 1731, en 2 vol. in-8.

* RICCOBONI (Marie-Jeanne LABORAS DE MÉZIÈRES), dame auteur, née à Paris en 1714, fut actrice dès l'âge de vingt ans. Cet état qu'elle avait pris par nécessité ne lui fut point favorable : elle fut constamment médiocre. Elle ne trouva pas non plus de bonheur dans son union avec Antoine-François Riccoboni, acteur du théâtre italien et auteur de plusieurs *Comédies* et de l'ouvrage intitulé : *Art du théâtre*, 1750, in-8 : elle eut souvent à déplorer ses égaremens nombreux, et ce fut pour se distraire des ennuis dont elle était abreuvée, qu'elle se livra à l'étude des lettres, et qu'elle produisit ce grand nombre de *romans* qui la placèrent dès son début au premier rang parmi nos meilleurs romanciers. Ses ouvrages sont écrits d'un bon stile, et il y règne à la fois de la décence et du goût. S'étant retirée du théâtre en 1761, elle vécut alors du produit de ses ouvrages et d'une petite pension que lui faisait la cour. La révolution la priva de cette dernière ressource, et elle mourut à Paris presque dans l'indigence, le 6 décembre 1792, à l'âge de 78 ans. Elle a laissé les ouvrages suivans : 1° *Histoire du marquis de Cressy*, 1756, in-12, réimprimée en 1830 avec plusieurs autres ouvrages du même auteur dans la *Collection des romans français et étrangers*, de Dauthereau. Cette histoire eut un succès prodigieux, et elle le méritait. Des caractères vrais, nobles, beaucoup d'intérêt, une marche suivie et dégagée d'accidens extraordinaires, des réflexions sages et fines, de la délicatesse dans les sentimens, de la grâce et de la pureté dans le stile, point d'images déshonnêtes, ni de peintures trop libres, une connais-

sance profonde du cœur humain, voilà les qualités qui firent réussir cet ouvrage. On reprocha cependant à l'auteur, après y avoir peint la marquise de Cressy aussi intéressante et vertueuse, de la porter à se donner la mort. Ce trait de désespoir détruit en partie cette morale douce et persuasive répandue dans tout l'ouvrage. Laharpe porte le même jugement sur Mme Riccoboni. 2° *Lettres de Fanny Buttler*, 1757, in-12. Ces deux ouvrages obtinrent un tel succès que l'on douta d'abord qu'une femme pût en être l'auteur. Palissot fut un de ceux qui contribuèrent le plus à répandre ce soupçon (*voyez* sa *Dunciade*); mais plus tard il se rétracta. 3° *Lettre de milady Catesby*, 1759; 4° *Amélie*, traduite de l'anglais de Fielding; 5° *Miss Jenny*, 1764, 4 vol. in-12; 6° *Lettres de la comtesse de Sancerre*, 1767, 2 vol.; 7° *Ernestine*: c'est un des meilleurs ouvrages de l'auteur: Laharpe l'appelait le *diamant* de Mme Riccoboni; 8° *Lettres de milord Rivers*, 1777, 2 vol. in-12; 9° *Recueil de pièces et d'histoires*, 1783, 2 vol. in-12. Les *OEuvres* de madame Riccoboni ont été imprimées à Neufchâtel en 10 vol. in-12; à Paris en 9 vol., et en 14 vol. après la mort de l'auteur, avec une *Notice* sur sa vie et ses écrits. Malgré les éloges qu'on donne à madame Riccoboni, on pourrait parfois lui reprocher des exclamations et des épithètes trop répétées, et quelque affectation dans le stile, défaut qu'elle partageait avec madame de Gomez et autres romancières de son temps. Elle passait pour avoir l'esprit très cultivé, et ses ouvrages ne démentent pas cette opinion. Malgré l'état de comédienne qu'elle exerça près de vingt ans, ses mœurs ne blessèrent jamais les convenances.

* RICH (James-Claudius), savant distingué, résident d'Angleterre à Bagdad, joignait à une connaissance approfondie des langues orientales le goût des recherches d'antiquité. Il s'occupa à réunir une belle collection de manuscrits orientaux, de médailles précieuses, de cylindres, de pierres gravées et d'objets antiques de tous les genres, et particulièrement de monumens babyloniens qu'il avait recueillis lui-même dans les nombreuses visites qu'il fit sur l'emplacement de Babylone. Il a publié ses *Recherches* dans le tome 3 du *Recueil des mines de l'Orient*, publié à Vienne en 1813, in-fol., et il en a été publié une traduction française sous ce titre: *Voyage aux ruines de Babylone par M. J. C. Rich, résident à Bagdad, orné de 4 gravures, traduit et enrichi d'observations, avec des notes explicatives, suivies d'une dissertation sur la situation du Pallacopas, par J. Raymond, ancien consul à Bassora*, 1818, in-8. On trouve dans le même tome 3 du recueil des mines, et dans le tome 4 un *Catalogue latin des manuscrits arabes, persans et turcs*, recueillis dans l'Orient par Rich, et dans le tome 4, même recueil, une traduction anglaise de l'*Histoire*, ou plutôt de la *Légende des sept dormans*, écrite en arabe. Le *Journal des savans* de mai 1821 et d'avril 1822 renferme encore des extraits intéressans de deux *Lettres* de ce résident anglais à M. Sylvestre de Sacy. Rich resta à Bagdad de 1807 à 1821; néanmoins il fit dans cet intervalle un grand nombre de voyages, et poussa même ses recherches jusque dans les cantons les plus reculés du Kurdistan. Il était âgé seulement de 35 ans, lorsqu'il mourut, en 1821, à Schiraz du choléra-morbus.

RICHARD Ier, roi d'Angleterre, surnommé *Cœur de Lion*, monta sur le trône après la mort de Henri II son père, l'an 1189. Sa mère était Eléonore de Guienne, répudiée par Louis VII, roi de France. Richard était devenu l'aîné par la mort de son frère Henri, dit *le Jeune*, en 1183. (Il s'était réuni à Henri pour faire la guerre à son père, qui en mourut de chagrin. Saladin venait de prendre Jérusalem: cette nouvelle avait enthousiasmé le courage du jeune Richard; mais les guerres qu'il excitait contre l'autorité paternelle empêchaient le départ des croisés: le légat du pape l'excommunia. Il se repentit de ses excès, et ne pensa plus qu'au voyage de la Terre-Sainte.) Le désir de chasser les mahométans des belles provinces qu'ils avaient usurpées sur les chrétiens,

et de repousser dans l'Arabie une puissance qui menaçait déjà l'Europe, animait alors tous les princes. Richard prit part comme tous les autres à cette entreprise dictée par la justice, la piété et la bonne politique, et se croisa avec Philippe-Auguste en 1190. (Le rendez-vous des armées était à Messine : Guillaume II, roi de Sicile, venait de mourir. Sa veuve était sœur de Richard, qui exigea la restitution de la dot auprès de Tancrède, successeur de Guillaume. La querelle des deux monarques occasiona des disputes sanglantes entre les croisés et les Messéniens. Richard s'empara de la ville; mais Philippe-Auguste se déclara médiateur, et fit conclure la paix entre les deux monarques. De ce moment cessa la bonne intelligence qui régnait entre Philippe et Richard) Il s'empara de l'île de Chypre en 1191, et contribua beaucoup à la prise d'Acre. C'est en ce voyage qu'il donna à Gui de Lusignan l'île de Chypre, en échange du titre de roi de Jérusalem. La division s'étant mise dans les armées, Philippe retourna en France. Richard, demeurant maître du champ d'honneur, déploya le courage le plus héroïque. Saladin, qui revenait vainqueur de la Mésopotamie, livra bataille aux croisés près de Césarée. Richard eut la gloire de le désarmer et de s'emparer de plusieurs places. Ayant fait une trève de trois ans avec Saladin, il s'en retourna à la vérité avec plus de gloire que Philippe-Auguste, mais d'une manière moins prudente. Il partit en 1192 avec un seul vaisseau, et ce navire ayant fait naufrage sur les côtes de Venise, il traversa, déguisé, la moitié de l'Allemagne. Il avait offensé au siége d'Acre, par ses hauteurs, Léopold, duc d'Autriche, sur les terres duquel il eut l'imprudence de passer. Ce duc le chargea de chaînes, et le livra au barbare et lâche empereur Henri VI, qui le garda en prison comme un ennemi qu'il aurait pris en guerre. (Le pape, pressé par les prières de la reine Eléonore, menaça l'archiduc et Henri de les excommunier s'ils ne rendaient pas la liberté à Richard. Ils furent inexorables. Cependant le prince, traduit devant une diète, et accusé du meurtre de Conrard, marquis de Tyr, prouva si bien son innocence, qu'il intéressa en sa faveur ses accusateurs. Conrard avait été assassiné par les émissaires du *Vieux de la montagne.*) L'empereur, en rendant la liberté au roi d'Angleterre, exigea, dit-on, 250,000 marcs d'argent pour sa rançon. Richard, de retour dans son royaume, l'an 1194, le trouva déchiré par la faction que Jean son frère y avait formée : il la dissipa, et tourna ses armes contre Philippe-Auguste; mais les succès de cette guerre ne furent pas décisifs. En 1199, après avoir pillé plusieurs églises, il apprit qu'il y avait un trésor renfermé dans Chalus, place du Limousin; il alla l'attaquer, et y reçut une blessure dont il mourut le 6 avril de la même année, à 42 ans. Un poète de ce temps a consigné cet évènement dans un distique où, par un jeu de mots, il fait allusion aux vases sacrés enlevés et profanés par Richard :

Christe, tui calicis prædo fit præda Calucis:
Ære brevi rejicis qui tulit æra crucis.

Avant de mourir, il fit donner un assaut général à la place assiégée, qui fut emportée de vive force. Il fit pendre tous les soldats qu'on avait faits prisonniers, à la réserve de celui qui avait tiré sur lui, qu'il destinait à un plus rigoureux supplice; mais il changea tout d'un coup de sentiment, et se voyant lui-même près de mourir, il renonça à sa vengeance. Etant dans cette disposition, il fit venir l'archer, à qui il demanda avec douceur quel mal il lui avait fait pour l'avoir obligé à lui ôter la vie : « Vous avez, répon» dit-il bien fièrement, fait mourir mon » père et mes deux frères; et comme je » me suis vengé de vous, vengez-vous » aussi de moi. Je m'offre avec plaisir à » tous les supplices que vous me prépa» rez, content de voir que vous ne me » survivrez pas long-temps. — Et moi, » répondit le roi, je vous pardonne, et » je veux que vous me surviviez pour être » un exemple de ma clémence. » Ce prince avait un orgueil qui lui faisait regarder les rois ses égaux comme ses sujets, et ses sujets comme des esclaves. Son avarice ne respectait ni la religion

ni la pauvreté, et sa lubricité ne connaissait ni bornes ni bienséances. Il fut brave, mais féroce ; entreprenant, mais inquiet ; ferme, mais opiniâtre ; passionné pour la gloire des armes, mais jaloux de tous ceux qui pouvaient la lui disputer. Richard était comte de Poitou et duc de Normandie. Jean-Sans-Terre, son frère, lui succéda. Sedaine et Grétry sont les auteurs du fameux opéra intitulé *Richard Cœur de Lion*, où il est question du dévouement de Blondel, jadis attaché à Richard..... (Les auteurs arabes célèbrent eux-mêmes la valeur de Richard, qui avait passé en proverbe en Orient. Quand les enfans pleuraient, les mères musulmanes les faisaient taire en leur disant : *Paix-là, voici le roi Richard !* A Jaffa, avec 400 arbalêtriers et dix chevaux, il attaqua et mit en fuite 15,000 cavaliers musulmans. Il revint tout couvert de flèches, *semblable*, dit un historien oculaire, *à une pelote remplie d'aiguilles*.)

RICHARD II, roi d'Angleterre, fils d'Édouard, prince de Galles, dit le *Prince Noir*, naquit à Bordeaux en 1366, succéda à son aïeul Edouard III, en 1377. Il était encore extrêmement jeune. Après avoir éprouvé divers troubles dans sa minorité, il calma ces orages, pour porter la guerre contre les Français et contre les Ecossais. Il la fit aux uns et aux autres avec assez de bonheur ; mais cette prospérité ne se soutint pas. Jean, duc de Lancastre, Edouard, duc d'York, et Thomas, duc de Glocester, tous trois frères de son père, étaient très mécontens de l'administration de leur neveu. Le dernier conspira contre lui en 1397, et périt à Calais, où il fut étranglé dans sa prison. Le comte d'Arundel eut la tête tranchée, et le comte de Warwick fut condamné à un exil perpétuel. Quelque temps après, Henri, comte de Derby, fils du duc de Lancastre, voulant défendre la mémoire de son oncle, se vit banni du royaume, où il fut rappelé par quelques séditieux. Le comte de Northumberland, qui était dans ses intérêts, arrêta en 1399 le roi à Flint, dans la principauté de Galles, et le remit entre les mains de Henri, depuis peu duc de Lancastre, qui l'enferma dans une prison. La nation se déclara pour lui. Richard II demanda seulement qu'on lui laissât la vie et une pension pour subsister. Un parlement assemblé le déposa juridiquement. Richard, enfermé dans la tour, remit au duc de Lancastre les marques de la royauté avec un écrit signé de sa propre main, par lequel il se reconnaissait indigne de régner. Il l'était en effet, puisqu'il s'abaissait à le dire. Le parlement d'Angleterre ordonna que, si quelqu'un entreprenait de le délivrer, dès lors Richard II serait mis à mort. Au premier mouvement qui se fit en sa faveur, huit scélérats allèrent l'assassiner dans sa prison, à Pontfract, où il avait été transféré de la Tour de Londres. Il défendit sa vie mieux qu'il n'avait défendu son trône; il arracha la hache d'armes à l'un des meurtriers, et il en tua quatre avant que de succomber. Enfin il expira sous les coups en 1400, à 33 ans. Ainsi périt ce malheureux prince, qui n'eut ni les vertus d'un chrétien, ni les qualités d'un honnête homme, ni les talens d'un grand roi. Il manqua également d'esprit, de cœur et de mœurs. C'est sous son règne que Wiclef commença à dogmatiser. (Richard avait toujours vécu comme en tutelle, sous les divers partis qu'excitaient les grands du royaume. Il s'en dédommagea par une magnificence sans bornes, qui ne lui captivait pas l'amour de ses sujets. Il employait trois cents hommes dans les cuisines, et la reine ne comptait pas moins de femmes pour la servir. Aussi quand il voulut emprunter 1000 livres à la ville de Londres, il en reçut un refus tout net. La restitution de Calais et de Cherbourg aux Français avait excité un mécontentement général, et il ne trouva plus de prêteurs. Jusqu'alors les gros bourgeois eux-mêmes s'étaient vus contraints de prêter au roi de l'argent qu'ils ne recouvrèrent jamais.)

RICHRAD III, roi d'Angleterre, auparavant duc de Glocester et frère d'Edouard IV, était né en 1452. Il se fit proclamer roi en 1483, après avoir fait mourir Edouard V et Richard duc d'York,

ses neveux, héritiers légitimes du trône. Il ne jouit que deux ans et demi de son usurpation, et pendant ce court espace il assembla un parlement, dans lequel il osa faire examiner son droit à la couronne. Il y a des temps où les hommes sont lâches, à proportion que leurs maîtres sont cruels. Ce parlement déclara que la mère de Richard III avait été adultère; que ni Edouard IV ni ses autres frères n'étaient légitimes; que le seul qui le fût était Richard; qu'ainsi la couronne lui appartenait, à l'exclusion des deux jeunes princes (étranglés dans la tour, mais sur la mort desquels on ne s'expliquait pas). Il parut bientôt un vengeur de ces infortunés. Le duc de Buckingham s'éleva contre Richard III; mais il fut arrêté et décapité. Henri, comte de Richemont, le seul rejeton qui restât de la *Rose rouge*, parut après lui, et fut plus heureux. Tout le pays de Galles, dont ce jeune prince était originaire, arma en sa faveur. Richard III et Richemont combattirent à Bosworth, le 22 août 1485. Richard, au fort de la bataille, mit la couronne en tête, croyant avertir par-là ses soldats qu'ils combattaient pour leur roi contre un rebelle; mais le lord Stanlay, un de ses généraux, qui voyait depuis long-temps avec horreur cette couronne usurpée par tant de meurtres, trahit son indigne maître, et passa avec un corps de troupes du côté de Richemont. Richard, voyant la bataille désespére, se jeta en furieux au milieu de ses ennemis, et y reçut une mort plus glorieuse qu'il ne méritait. Cette journée mit fin aux désolations dont la *Rose rouge et la Rose blanche* avaient rempli l'Angleterre. Le comte de Richemont, couronné sous le nom de Henri VII, réunit par son mariage les droits des maisons de Lancastre et d'York. Richard III fut le dernier roi de la race des princes d'York, ou Plantagenet. (Phakespeare a fait une tragédie intitulée *Richard III*. On doit à M. J. Rey *des Essais historiques et critiques* sur Richard III, Paris, 1818, 1 vol. in-8.)

RICHARD Ier, surnommé *Sans peur*, petit-fils de Rollon, premier duc de Normandie, succéda l'an 943 à son père Guillaume Longue-Epée, à l'âge de dix ans. Echappé par l'heureuse adresse d'Osmond son gouverneur, des mains du roi Louis d'Outremer, qui le retenait à Laon, il se vit à la veille d'être dépouillé de ses états; mais Aigrold, roi de Danemark, et Hugues le Blanc, comte de Paris, appelés à son secours, battirent les troupes françaises, et firent Louis IV prisonnier. Othon Ier, roi de Germanie, et Thibaut, comte de Blois, armés contre ce jeune prince, n'eurent pas un meilleur succès : ils furent défaits, le pays chartrain fut pillé, sa capitale brûlée. Après la mort de Louis, roi de France, le duc Richard fut un de ceux qui contribuèrent le plus à placer la couronne sur la tête de Hugues Capet, son beau-frère. Il mourut en 996 à Fécamp, dont il avait fait bâtir l'église, très regretté pour la douceur de son gouvernement.

RICHARD II, dit le *Bon*, fils et successeur de Richard Ier, duc de Normandie, régna jusqu'en 1027, époque de sa mort. Le commencement de son règne fut troublé par le soulèvement du peuple, qui se plaignait des prétentions de la noblesse. Il eut depuis à combattre plusieurs princes puissans : Guillaume, comte de Hiesmes, son frère naturel, qui refusait de lui rendre hommage; le roi d'Angleterre, qui, étant descendu en Normandie, ramena à peine la moitié de ses gens dans son île; enfin Eudes, comte de Chartres et de Blois, jaloux de sa puissance : celui-ci donna bientôt toute satisfaction au duc de Normandie, à la vue des troupes que Lagman et Olaüs, rois de Suède et de Danemark, avaient amenées à son secours. Richard II eut pour successeur Richard III son fils, qui mourut un an après, non sans soupçon de poison.

RICHARD DE SAINT-VICTOR, théologien écossais, vint étudier à Paris où il se fit chanoine régulier dans l'abbaye de Saint-Victor. Il fut prieur de ce monastère, en 1164, et y mourut en 1173, respecté pour ses vertus autant que pour ses lumières. Son tombeau, qui était dans le cloître, portait cette courte inscription :

Hic quiescit B. Richardus a sancto Victore, doctor celeberrimus; mais on lisait à côté un éloge un peu plus ample. Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages, dans lesquels il raisonne avec justesse et avec méthode. Sa dialectique est exacte, sa logique vigoureuse, et sa théologie parfaitement orthodoxe. Un chanoine de Trèves, nommé Oehms, a osé se servir d'un de ses passages pour établir le paradoxe sacrilége, que dans le 10e siècle l'Eglise avait commencé à varier sur le dogme de la Trinité, et à donner dans l'hérésie de Sabellius; mais il fut vigoureusement réfuté dans le *Judicium theologorum coloniensium*, 1790. Effectivement, peu de théologiens ont traité ce dogme avec autant d'exactitude dans la doctrine et dans le langage que Richard de Saint-Victor. La meilleure édition de ses *OEuvres* est celle de 1650, à Rouen, 2 vol. in-fol. Ses traités théologiques sont exacts, et ses ouvrages ascétiques sont pleins des règles les plus sublimes de la vie intérieure. Ses *Commentaires* sur l'Ecriture sainte sont un peu diffus, mais remplis de bonnes et solides explications.

RICHARD d'Armach ou Radulphe, nommé dans sa patrie *Fitz Ralph*, né à Dundalke en Irlande, étudia à Oxford, y devint professeur en théologie, et gagna les bonnes grâces d'Edouard III, qui le fit successivement doyen de Litchfield, chancelier de l'université d'Oxford en 1333. Il devint ensuite archevêque d'Armah l'an 1347. Il soutint la juridiction des évêques et des curés contre les religieux mendians qui l'accusèrent d'hérésie. Il fut cité à Avignon, où il mourut le 16 novembre 1360, après un séjour de trois ans, sans avoir terminé les affaires pour lesquelles il avait été mandé. Il avait la réputation d'un homme versé dans la lecture de l'Ecriture sainte et des Pères. Ses principaux ouvrages sont : 1° plusieurs *Sermons;* 2° un écrit intitulé : *Defensio curatorum adversus mendicantes*, Paris, 1496, in-8. Il avait déclamé ce discours à Avignon. Roger de Conway lui opposa *Defensio mendicantium.* 3° Un autre *De audientia confessionum;* 4° un *Traité* curieux, in-8, paris, 1512, *contre les erreurs des Arméniens*. L'auteur n'en est pourtant pas exempt lui-même : il incline quelquefois vers celles que Wiclef soutenait en ce temps.

RICHARD (Martin), peintre, natif d'Anvers, mourut en 1636, âgé de 45 ans. Il se sentit du goût pour le paysage, et fit toutes les études nécessaires pour y réussir. On estimait ses tableaux, qu'il ornait de belles fabriques. Le célèbre Van-Dyck faisait en particulier beaucoup de cas de ce maître, et voulut en avoir un portrait. Un jour que Richard s'approcha des fortifications de Namur pour les dessiner, il fut arrêté comme espion; mais il se fit connaître, et obtint sa liberté. Ce qu'il y a de singulier dans ce peintre, c'est qu'il vint au monde avec le bras gauche seulement. Son frère David Richard s'appliqua aussi à la peinture, mais avec moins de succès.

RICHARD (Jean), bachelier en théologie, né à Paris, fut nommé à la cure de Triel, diocèse de Rouen. Après l'avoir occupée pendant 18 ans, il fut arrêté et mis dans les prisons de l'officialité de Rouen, pour avoir écrit contre la signature du Formulaire. Il mourut à Paris en 1686, à l'âge de 65 ans. Il avait permuté sa cure pour le picuré d'Avoie près Chevreuse. On a de lui plusieurs ouvrages qui furent lus dans le temps, mais qui ont été effacés par d'autres meilleurs : 1° l'*Agneau pascal* ou *Explication des cérémonies que les Juifs observent dans la manducation de l'agneau de Pâques, appliquées dans un sens spirituel à la manducation de l'agneau divin dans l'eucharistie*, in-8, 1686; 2° *Pratiques de piété pour honorer Jésus-Christ dans l'eucharistie*, in-12, 1683; 3° *Sentimens d'Erasme conformes à ceux de l'Eglise catholique sur tous les points controversés.* Apologie un peu trop générale, et qui ne s'accorde que bien difficilement avec ce que l'histoire et les écrits d'Erasme nous en apprennent (*voyez* son article). 4° *Aphorismes de controverse*, etc.

RICHARD (Jean), né à Verdun en 1639, se fit recevoir avocat à Orléans; mais ce fut moins pour en exercer les

fonctions que pour avoir un titre. Quoique laïque et marié, il choisit un genre d'occupation que l'on prend très rarement dans cet état. Il se fit auteur de sermons. Il prêcha toute sa vie de son cabinet, ou du moins il eut le plaisir de s'entendre prêcher. On a de lui : 1° des *Discours moraux*, en 5 vol. in-12, *en forme de sermons*, qui furent bientôt suivis de cinq autres *en forme de prônes*, et de deux autres sur les *mystères* de Notre-Seigneur et sur les *fêtes* de la Vierge : ils sont solidement écrits, mais ils manquent de chaleur et de nerf. 2° *Éloges historiques des saints*, 1716, 4 vol. in-12; 3° *Dictionnaire moral*, ou *La Science universelle de la chaire*, en 6 vol. in-8. On trouve dans cet ouvrage, par ordre alphabétique, ce que les prédicateurs français, espagnols, italiens, allemands, ont dit de plus curieux et de plus solide sur les différens sujets. 4° Il est l'éditeur des *Sermons* de Fromentières, des *Prônes* de Joly, des *Discours* de l'abbé Boileau. La vieillesse ne fut pas pour lui un temps de repos; il travailla jusqu'à sa mort, arrivée en 1719, à 81 ans.

RICHARD (René), historiographe de France, fils d'un notaire de Saumur, naquit en 1654. Il entra de bonne heure dans la congrégation de l'Oratoire, d'où il sortit, après avoir été employé dans les missions faites par ordre du roi dans les diocèses de Luçon et de La Rochelle. Il obtint un canonicat de Saint-Opportune à Paris, et mourut doyen de ce chapitre en 1727. Il avait eu le titre d'historiographe de France. L'abbé Richard était un homme singulier, et la singularité de son caractère a passé dans ses écrits. Les principaux sont : 1° *Parallèle du cardinal de Richelieu et du cardinal Mazarin*, Paris, 1704, in-12; réimprimé en 1716. Cet ouvrage pèche en bien des endroits contre la vérité de l'histoire. L'auteur n'avait ni l'esprit assez profond, ni le jugement assez solide, ni une assez grande connaissance des affaires, pour faire des parallèles justes. Il avait promis de comparer aussi les deux derniers confesseurs de Louis XIV, La Chaise et Le Tellier; les deux archevêques de Paris, Harlai et Noailles, et quelques-uns des ministres de Louis XIV; mais ces ouvrages n'ont pas vu le jour. 2° *Maximes chrétiennes*, et le *Choix d'un bon directeur*, ouvrages composés pour les demoiselles de Saint-Cyr; 3° *Vie de Jean-Antoine Le Vacher, prêtre, instituteur des sœurs de l'union chrétienne*, in-12; 4° *Histoire de la vie du Père Joseph du Tremblay, capucin, employée par Louis XIII dans les affaires d'état*, in-12. L'abbé Richard peint dans cet ouvrage le Père Joseph comme un saint, tel qu'il a dû être; mais peu de temps après, il en donna un portrait contradictoire dans le livre intitulé : *Le véritable Père Joseph, capucin, contenant l'histoire anecdotique du cardinal de Richelieu*, St.-Jean de Maurienne (Rouen), 1704, in-12, réimprimé en 1750, 2 vol. in-12. Et pour mieux se déguiser, il fit une critique de cette histoire, sous le titre de *Réponse au livre intitulé : Le véritable Père Joseph*, in-12, avec le précédent. Si effectivement tous ces ouvrages opposés les uns aux autres sont de l'abbé Richard, ils prouvent un esprit inconstant, tortueux et faux, qui recherchait moins le vrai que la très vaine gloire de revêtir le mensonge de toutes sortes de couleurs. 5° *Dissertation sur l'indult*, in-8; 6° *Traité des pensions royales*, in-12.

* RICHARD (le Père Charles-Louis), écrivain ecclésiastique, né en 1711 à Blainville-sur-Eau, en Lorraine, d'une famille noble, mais pauvre, était âgé de 16 ans, lorsqu'il entra dans l'ordre de Saint-Dominique. Après avoir fait sa profession à Nancy, il se rendit à Paris et habita successivement les maisons rue Saint-Dominique et rue Saint-Jacques, que les dominicains avaient dans la capitale. Il fit ses cours de théologie et fut reçu docteur. Dès lors il consacra sa plume à la défense des principes religieux menacés par la philosophie du 18e siècle. Quelques écrits, dans lesquels il attaquait un arrêt du parlement de Paris, intervenu au sujet du mariage d'un juif converti, lui ayant fait appréhender que cette cour ne lui suscitât de fâcheuses affaires, il prit le parti de se retirer à Lille en Flan-

dre. Il y resta jusqu'à la révolution. Alors il passa dans les Pays-Bas. Il était à Mons en 1794, quand les troupes françaises s'emparèrent de cette ville. Hors d'état de fuir, à cause de son grand âge, il s'y tint caché; mais il fut découvert et traduit devant une commission militaire, qui, sans égard pour ses vieux ans, le condamna à être fusillé. Le motif de cette condamnation était un écrit qu'il avait publié à Mons, sous ce titre : *Parallèle des Juifs qui ont crucifié Jésus-Christ avec les Français qui ont tué leur Roi.* Le jugement fut exécuté le 16 août 1794. Le Père Richard avait 84 ans. D'après le *Dictionnaire des Anonymes*, tome 2, pag. 571, nº 8,345, ce serait un ouvrage intitulé : *Des droits de la maison d'Autriche sur la Belgique*, par le Père Richard, Mons, Monjot, 1794, in-8., qui aurait servi de prétexte à la mort de ce religieux, fusillé, suivant ce même dictionnaire, le 14 août, au lieu du 16, date des *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique pendant le* 18e *siècle.* Ce jugement fut rendu le 28 thermidor (15 août), et exécuté le lendemain 16. Le motif de la condamnation qui y est énoncé est le livre intitulé : *Parallèle des Juifs*, etc., duquel plusieurs passages y sont rapportés. Il alla à la mort avec courage, et même avec allégresse, appuyé sur le bras du Père Sylvestre Tahon, récollet, son confesseur, et récitant des prières. Il avait publié un grand nombre d'ouvrages, dont les titres suivent : 1º *Dissertation sur la possession des corps, et l'infectation des maisons, par les démons*, 1746, in-8; 2º *Dictionnaire universel des sciences ecclésiastiques*, 1760, 5 vol. in-folio, avec un volume de supplément, par les PP. Richard et Giraud, dominicains du faubourg Saint-Germain. La France littéraire, tome 1, page 383, attribue ce dictionnaire à *Jean Richard*, aussi dominicain et docteur de Sorbonne, mais il paraît constant qu'il est du Père Charles-Louis; 3º *Examen du libelle intitulé : Histoire de l'établissement des moines mendians*, 1767, in-12; 4º *Lettre d'un archevêque à l'auteur de la brochure intitulée : Du droit des souverains sur les biens-fonds du clergé et des moines*, Paris, 1770, in-8; 5º *Dissertation sur les vœux*, 1771, in-12; 6º *Lettre d'un docteur de Sorbonne à l'auteur de l'Essai historique et critique sur les priviléges et les exemptions des réguliers*, 1771, in-12; 7º *Analyse des conciles généraux et particuliers*, 1772 et 1777, 3 vol. in-4; 8º *La nature en contraste avec la religion et la raison, ou l'ouvrage qui a pour titre : De la nature, condamnée au tribunal de la foi et du bon sens*, 1773, in-8; 9º *Observations modernes sur les pensées de d'Alembert*, 1774, in-8; 10º *Défense de la religion, de la morale, de la vertu, de la société*, 1775, in-8; 11º *L'accord des lois divines, ecclésiastiques et civiles, relativement à l'état du clergé*, 1775, in-8; 12º *Réponse à la lettre écrite par un théologien* (par Condorcet) *à l'auteur du Dictionnaire des trois siècles*, 1775, in-12; 13º *Les Protestans déboutés de leurs prétentions*, 1776, in-12; 14º *Les Cent questions d'un paroissien au curé de****, 1776, in-12, contre l'écrit de *Guidi*, intitulé : *Dialogue entre un évêque et un curé, au sujet des mariages des protestans (voyez* Guidi); 15º *Réponse à la diatribe de Voltaire contre le clergé de France*, 1776, in-8; 16º *Le Préservatif nécessaire à toutes les personnes qui ont lu les lettres faussement attribuées au pape Clément XIV*, 1779, in-8; 17º *Annales de la charité ou de la bienfaisance chrétienne*, Paris, 1785, 2 v. in-12; 18º *Réfutation de l'Alambic moral*; 19º *Voltaire de retour des ombres, et sur le point d'y retourner pour n'en plus revenir, à tous ceux qu'il a trompés*, Bruxelles et Paris, 1776, in-12, attribuées au Père Richard, dans le *Dictionnaire des Anonymes*, nº 11,036, et mis comme *douteux* dans la table du même *Dictionnaire*, tome 4, p. 332; 20º quatre volumes de *Sermons*, in-12; beaucoup d'autres *opuscules* et plusieurs brochures anonymes imprimées à Mons et à Lille, toutes relatives au serment exigé des prêtres, et à la révolution, mais qu'il serait difficile aujourd'hui de trouver ailleurs que dans le cabinet de

quelques curieux, les imprimeurs les ayant brûlées, dans la crainte d'être compromis. (Voy. *Dictionnaire des Anonymes*, ibid.) Les écrits du Père Richard sont jugés un peu sévèrement dans le *Nouveau Dictionnaire historique* (de Prudhomme); on lui reproche d'écrire mal, sans chaleur, sans coloris. A ce jugement nous en opposerons un autre, dont il résulte que cet estimable religieux n'était cependant pas si dépourvu des qualités qui constituent le bon écrivain. Il s'agit de l'*Analyse des conciles généraux* : « La netteté, l'ordre, la précision, ne sont pas, dit un critique, les seules qualités qui caractérisent cet ouvrage; on y trouve tout ce qui peut intéresser le lecteur curieux et le savant : stile, érudition, critique, intelligence profonde du droit ancien et moderne, etc., etc. (1). » Celui qui mérite cet éloge n'est pas, ce nous semble, un écrivain si médiocre. Ce qu'on ne conteste point, c'est que le Père Richard avait toutes les vertus de son état, et ce mérite en vaut bien un autre. On trouve dans les *Martyrs de la Foi* un article long et intéressant sur le Père Richard. Nous avons seulement remarqué que la liste des ouvrages diffère de celle que nous donnons.

* RICHARD (Jean-Pierre), prédicateur, né à Belfort en Alsace, le 7 février 1743, commença ses études dans le collége de sa ville natale et entra ensuite dans celui des jésuites de Colmar. En 1760 il prit l'habit de cette société : et lors de la suppression de cet ordre, il se retira d'abord en Lorraine où il se plaça sous la protection du roi Stanislas de Pologne. Il se rendit ensuite à Liége où il soigna l'éducation des neveux de l'évêque. Le Père Richard ne fut de retour en France qu'en 1786 : dès lors il se livra à la prédication, et il se fit connaître assez avantageusement pour être chargé trois ans après de prêcher à la cour la Pentecôte. Interrompu dans ce pieux exercice par les troubles de la révolution, il ne prêta point le serment et n'émigra pas; il resta constamment à Paris. En 1800 il reprit ses prédications. M. le cardinal de Belloy le nomma, en 1805, chanoine de la métropole. En 1818, il fut chargé de la station du carême aux Tuileries; il devait même remplir, deux ans après, celle de l'*Avent*; mais atteint par une violente maladie, il mourut le 29 septembre 1820, âgé de soixante-dix-sept ans. Il a laissé un *Recueil de Sermons*, contenant vingt-neuf discours pour les dimanches de l'avent, du carême, et pour les principales fêtes de l'année; ils se font remarquer par l'ordonnance, l'esprit, la diction, la couleur générale, et la profonde connaissance de l'auteur dans les matières ecclésiastiques. Ils ont été imprimés, Paris, Adrien Leclerc, 1822, 4 vol. in-12, avec un portrait.

* RICHARD (N. l'Abbé), mort vers 1800, a publié : 1° des *Réflexions critiques* sur le livre intitulé : *Les mœurs*, de Toussaint, 1748, in-12; 2° *Tableau historique, topographique et physique de la Bourgogne*, 1753-1860, 8 vol. in-24; 3° *Description historique et critique de l'Italie*, Paris, 1766-70, 6 vol. in-12; 4° *Théorie des songes*, 1766, in-12; 5° *Histoire naturelle de l'air et des météores*, 1770, 10 vol. in-12; 4° *Histoire naturelle, civile et politique du Tunquin*, 1778, 2 vol. in-12.

* RICHARD (Louis-Claude-Marie), savant botaniste, né à Versailles, le 20 septembre 1754, était fils de Claude Richard, jardinier du roi à Auteuil, homme fort instruit qui l'envoya au collége de Vernon, pour y achever ses études, se proposant de lui faire embrasser l'état ecclésiastique; mais celui-ci, entraîné par son goût pour la botanique, quitta la maison paternelle et vint à Paris pour se livrer sans contrainte à sa science favorite. Les dures privations auxquelles il fut soumis dans les premiers temps, loin d'ébranler sa vocation, ne firent pour ainsi dire qu'augmenter en lui l'ardeur du travail : il donna des leçons de dessin qui lui procurèrent les moyens de vivre et le mirent même dans le cas de faire des économies. Il poursuivit donc avec persévérance l'étude des sciences naturelles. Il y

(1) *Nouvelle Bibliothèque d'un homme de goût*, tom. 5, pag. 237.

fit de si grands progrès qu'en 1781 l'académie des Sciences le proposa au roi pour un voyage dans la Guiane française et aux Antilles. Après avoir parcouru ces pays pendant huit ans, il revint dans sa patrie pour y réclamer la récompense due à ses services; mais on était alors en 1789, et il n'y trouva que des maux à déplorer. Ses finances étant presque épuisées, il fut long-temps réduit à un état de gêne que le délabrement de sa santé rendait encore plus cruel. Cependant un ordre de choses plus calme vint améliorer sa position: il fut choisi pour remplir la chaire de botanique à l'école de médecine, et quelques années après il fut élu membre de la première classe de l'Institut dans la section de zoologie et d'anatomie comparée. Il s'acquit bientôt une grande réputation par ses leçons de botanique, par ses herborisations, et il publia plusieurs *Mémoires* qui ont puissamment contribué aux progrès de la botanique. Il est mort le 7 juin 1821, honoré de l'estime des savans les plus distingués de l'Europe. Il était membre correspondant de la société royale de Londres et chevalier de la légion-d'honneur. C'est à son zèle qu'on doit la création du jardin de botanique de la faculté de médecine, dans lequel il classa toutes les plantes médicinales. Il aimait la science pour elle-même; toutes ses recherches tendaient à mieux connaître l'organisation des plantes, à déterminer leurs affinités, à ramener la science de l'histoire naturelle à un petit nombre de principes, et à créer une philosophie botanique qui pût remplacer celle de Linnée. A cet effet il a poussé l'art d'observer la nature jusque dans les plus petits détails: la difficulté que présentait un objet était pour lui une raison de s'en occuper; l'organisation la plus compliquée était celle qui l'intéressait le plus, et il passait des mois entiers à suivre une observation, lorsqu'elle lui paraissait devoir répandre de la lumière sur un point obscur. Il possédait au plus haut degré l'art du dessin, et toutes ses figures offrent les détails les plus minutieux avec une netteté et une exactitude admirables. On regrette que son stile soit négligé; mais on trouve dans tous ses écrits des observations neuves et profondes. On lui doit: 1° *Dictionnaire élémentaire de botanique* par Bulliard, revu et presque entièrement refondu, Paris, 1798, petit in-fol., fig. et in-8, 1800. C'est le catalogue le plus complet que nous ayons des termes techniques; 2° *Démonstration botanique* ou *Analyse du fruit considéré en général*, ouvrage remarquable par son extrême concision, les idées exactes qu'il renferme et qui a été traduit en plusieurs langues; 3° *Commentatio botanica de coniferis et cycadeis*, Paris, 1826, in-4, fig., ouvrage posthume publié par son fils. Il a aussi publié plusieurs *Mémoires* dans le recueil de l'Institut, dans les *Annales du Museum* et dans divers autres recueils scientifiques. Il a encore fourni quelques articles au *nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle*, publié chez Deterville, et il a rédigé la *Flore de l'Amérique septentrionale*, de Michaud, en latin, 1803, 2 vol. in-8.

* RICHARD (Gabriel), missionnaire français, né à Saintes le 15 octobre 1764, descendait, suivant une *notice* que lui a consacrée le *Journal du Détroit* du 26 septembre 1832, de la famille de Bossuet par sa mère. S'étant destiné à l'état ecclésiastique, il fit ses études de théologie au séminaire d'Angers, et c'est de là qu'il vint à la Solitude à Issy, pour entrer dans la congrégation de St.-Sulpice. Il paraît qu'il n'a été ordonné prêtre qu'en 1791: il fut envoyé l'année suivante aux Etats-Unis par M. Emery. On le destinait à professer les mathématiques au collége naissant de Baltimore; mais, au bout de trois mois, M. Carrol, évêque, qui avait sous sa juridiction tous les catholiques des Etats-Unis, l'envoya à Kaskaskias, territoire des Illinois, où il avait une colonie d'anciens Canadiens français. Richard y resta depuis le 14 décembre 1792 jusqu'au 22 mars 1798, qu'il partit avec MM. Levadoux et Dilhet pour le Détroit, la ville la plus importante du Machigan. Il y a dans cette ville et les environs 1800 catholiques, originaires du Canada et à peu près 7000 dans tout le Machigan, mais bien dispersés.

Richard est toujours resté depuis chargé de cette mission, et il était en dernier lieu grand-vicaire de M. l'évêque de l'Ohio pour le Machigan. *L'Ami de la Religion* parle plusieurs fois de ses travaux, et on trouve des *lettres* de lui dans le tome 3 des *Annales de la propagation de la foi*. Il visitait de temps en temps les catholiques du Machigan qui ont des établissemens à la prairie du Chien, à la Baie-Verte, à Machilimakinack, à la Rivière, aux Raisins et à la Baie-St.-Joseph. La ville du Détroit essuya, le 1er juin 1805, un incendie qui consuma l'Eglise, bâtie en 1750, par les soins du Père Roque, récollet. Richard parvint à en construire une nouvelle en pierres, qui a 116 pieds de long sur 60 de large. En 1809 il se procura une presse et des caractères, et commença un recueil périodique, en français, sous le titre *d'Essais du Machigan*. On avait espéré que ce recueil pourrait être utile à la religion catholique; mais l'éloignement des catholiques et l'irrégularité du service des postes empêchèrent le succès de cette publication. La presse de Richard fut long-temps la seule dans le Machigan, et elle servit sous sa direction pour divers objets. Dans la guerre des Etats-Unis avec l'Angleterre, en 1812, les Anglais firent Richard prisonnier, et l'envoyèrent à Sandwich dans le Haut-Canada, où son zèle ne fut point oisif. Il y exerça son ministère envers les catholiques du pays, et parvint à sauver quelques prisonniers qui étaient tombés entre les mains des Indiens, et qui allaient périr dans les tourmens. A son retour au Détroit, tout était dans la confusion; on manquait de blé, et les autres comestibles étaient rares. Richard trouva moyen de se procurer du blé, qu'il refusa de vendre, et qu'il distribua gratuitement aux plus nécessiteux. En 1817 il entreprit de bâtir une chapelle en pierres au Détroit; c'est la chapelle Ste.-Anne, que le défaut de fonds a empêché d'achever sur le premier plan. En 1823, Richard fut élu député au Congrès; c'est le premier ecclésiastique qui ait eu cet honneur. Il accepta cette mission qui lui permettait de rendre des services aux catholiques. Ses fonctions lui donnaient un traitement et lui fournissaient des moyens d'achever les églises du Détroit. Il entretenait des relations avec différentes tribus du Machigan, et leur envoyaient des missionnaires, lorsqu'il ne pouvait aller les visiter lui-même. Malheureusement le nombre des prêtres en ce pays est beaucoup trop petit. Le choléra ayant éclaté en 1832 au Détroit, Richard fut victime de son zèle : il mourut le 13 septembre, après avoir édifié par sa fin toute chrétienne les fidèles confiés à ses soins. *L'Ami de la Religion* lui a consacré une *Notice* fort intéressante dans son numéro du 22 novembre 1832. Nous ne pouvions puiser à meilleure source, et notre article n'est qu'un extrait de cette notice.

RICHARDOT (François) naquit, en 1507, à Morey près de Vesoul en Franche-Comté, et se fit religieux augustin dans le couvent de Champlitte. Il devint ensuite professeur dans l'université de Besançon et à Paris, et succéda au cardinal de Granvelle dans l'évêché d'Arras, en 1561. Il préserva son diocèse des erreurs des protestans parus avec éclat au concile de Trente, et eut beaucoup de part à l'érection de l'université de Douai. Sa mort, arrivée en 1574, à 67 ans, fut digne des vertus qui avaient illustré sa vie. On a de lui : 1° des *Ordonnances synodales*, Anvers, 1588; 2° un *Traité de controverses*; 3° des *Sermons* en français, traduits en latin par François Schott, avocat de Saint-Omer, 1608, in-4; 4° *Institution des pasteurs*, Arras, 1652, et d'autres ouvrages. — Jean RICHARDOT, son neveu, fut président du conseil d'Arras, puis du conseil privé de Bruxelles. Il se signala par sa fidélité et par sa capacité dans plusieurs négociations importantes, et surtout dans l'ambassade que l'archiduc Albert envoya, au nom du roi d'Espagne, à Vervins. Alexandre de Parme en faisait un cas tout particulier, et l'employa dans les occasions les plus importantes comme les plus délicates. Quand les mécontens demandaient à traiter avec lui, il les renvoyait au président Richardot. Cet

habile négociateur mourut en 1609.

RICHARDSON (Jean), théologien anglican, natif de Chester, devint évêque d'Armach, en Irlande, et mourut en 1653. On a de lui des *Observations choisies* sur l'*ancien Testament*, in-fol., en anglais, qui pèchent souvent contre leur titre.

RICHARDSON (Samuel), né près de Derby en Angleterre, en 1689, mort le 4 juin 1761, exerça long-temps la profession d'imprimeur, et composa plusieurs romans qui eurent de la vogue. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Paméla*, ou *La Vertu récompensée*, traduit en français, en 4 vol. in-12. Ce roman, qui eut cinq éditions dans la même année, est le premier fondement de la réputation de Richardson ; il semble présenter des encouragemens à la vertu, mais lui présente réellement des écueils, et des illusions. 2° *Lettres de miss Clarisse Harlowe*, traduites en français par l'abbé Prévôt, en 8 parties in-12, pleines de cette morale factice qui, par des couleurs empruntées, exalte l'imagination, et affecte dangereusement le cœur. 3° *Histoire de sir Charles Grandisson* ; traduite encore en français par l'abbé Prévôt, 8 parties in-12. C'est sur un fond tout différent ; mais ce sont les mêmes défauts, du moins pour ceux qui n'aiment point qu'on alonge le récit des peines, des soins, des mouvemens qui agitent les personnages d'un roman : cependant si une *saine morale* est considérée pour quelque chose, on la trouve répandue dans tout ce roman. (Il a paru, en 1804, une *Correspondance de Samuel Richardson*, précédée d'une *Notice biographique et critique*, par Mistriss Barbauld. La *Notice* de sir Walter Scott, t. 1er de la *Biographique littér. des romanciers célèbres* est pleine de détails curieux.)

*RICHAUD (Hyacinthe), ancien maire de Versailles, et ancien député, né vers 1757, remplit plusieurs fonctions administratives, pendant la révolution, sous l'empire et sous la restauration. L'histoire redira les détails de la fatale journée du 9 septembre 1792, marquée par le massacre des prisonniers d'Orléans à Versailles. Richaud, alors maire de cette dernière ville, instruit officiellement de la prochaine arrivée des prisonniers, et craignant les excès auxquels il savait qu'étaient disposés à se porter contr'eux 6,000 hommes réunis dans ce moment à Versailles des divers points du département pour s'organiser en bataillons de volontaires, conjura le ministre de donner aux prisonniers une autre direction. N'ayant obtenu d'autre réponse que l'ordre impératif de les recevoir, il prit de sages dispositions et désigna l'ancienne ménagerie située à une demi-lieue de Versailles comme le lieu le plus sûr et le plus propre à les loger. En même temps il lut aux habitans de la ville une proclamation qu'on peut présenter comme un modèle de prudence et d'humanité, et par laquelle il les engage à se maintenir dans le calme et la modération que dans le désordre général ils ont montrés jusqu'à ce jour. Les prisonniers arrivent escortés de 2,000 fédérés : les charrettes sur lesquelles ils sont transportés traversent la ville. Elles allaient sortir lorsqu'une foule les arrête, demandant qu'on lui livre les prisonniers. Richaud, à la tête du convoi qu'il protégeait, harangue les factieux, invoque la loi et l'humanité ; il n'est pas entendu. Déjà les armes sont levées sur ces infortunés ; il monte alors sur la 1re charrette, et se jette au devant des coups dont ils vont être atteints. Ne pouvant arrêter la fureur des factieux, il se couvre la tête de son écharpe et se confond avec ceux qu'il ne pouvait sauver. Un habitant de Versailles le reconnaît, voit son danger, l'enlève et le transporte dans une maison voisine où il s'évanouit d'horreur et de fatigue : quand il reprit ses sens, le crime était consommé. Les suites de cette journée réservaient d'autres épreuves à son courage. Le soir les mêmes hommes se portent à la prison où ils commettent de nouvelles horreurs : Richaud s'y précipite, malgré les dangers qu'il court et qu'il brave ; il parvient à dissiper l'attroupement et à sauver quelques prisonniers. Lorsque la ville de Versailles fit plus tard célébrer une cérémonie fu-

nèbre pour les martyrs du 9 septembre, Richaud occupa la place d'honneur. Il était doyen du conseil de préfecture, lorsqu'il mourut en 1827, à l'âge de 70 ans.

* RICHE (Claude-Antoine-Gaspard), naturaliste et médecin, né à Chamelet près de Lyon, le 22 août 1762, était destiné par ses parens à la magistrature; il fit même dans ce but des études préliminaires. Mais son père, Riche de Prony, étant mort, il se livra entièrement à son goût pour les sciences. S'étant rendu à Montpellier pour y étudier la médecine, il fut reçu docteur en 1787. Ses succès avaient été si brillans que l'académie de cette ville, dérogeant à ses usages, l'avait admis au nombre de ses associés correspondans. Après avoir visité les montagnes du Languedoc pour y augmenter ses connaissances en botanique et en géologie, il vint à Paris en 1788. Accueilli avec empressement par Vicq-d'Azir, il fut associé à ses travaux, et ce fut lui qui composa les *tableaux* que l'on trouve au commencement de *l'anatomie comparée*. Le gouvernement le nomma naturaliste dans l'expédition infructueuse destinée à la recherche du malheureux La Peyrouse, et dans ce voyage il eut occasion d'enrichir l'histoire naturelle de découvertes précieuses. Mais les nouvelles de la révolution française, ayant partagé les opinions parmi ceux qui étaient de ce voyage, interrompirent l'expédition. Le commandant fit partir pour Samarang Riche et les autres qui semblaient avoir embrassé les nouveaux principes. Les collections, les journaux, les cartes, restèrent entre les mains du même commandant; elles passèrent en Angleterre, d'où on n'a renvoyé en France que la partie qui concerne l'histoire naturelle. Riche, après quelque séjour dans l'Ile de France, revint dans sa patrie; mais il y arriva dans un si mauvais état de santé, qu'étant allé prendre les eaux au Mont-d'Or, il y mourut peu de temps après, le 16 septembre 1797. Parmi les nombreux *Mémoires* qu'il a publiés, on cite ceux sur la *classification des êtres naturels par leurs parties intérieures*; sur un *système naturel de larves*; ceux *sur les animaux microscopiques et sur les coquillages pétrifiés des environs de Paris*. M. Cuvier faisait un très grand cas de ce naturaliste. (*Voyez* le *supplément aux éloges de Cuvier.*)

RICHEBOURG. *Voyez* BOURDOT.

RICHELET (César-Pierre) naquit en 1631, à Cheminon en Champagne. La langue française fut son étude principale. L'abbé d'Aubignac l'admit dans son académie, 1665. (*Voyez* HEDELIN.) Richelet habitait la capitale depuis 1660, et il s'y fit recevoir avocat. Il quitta ensuite Paris, et parcourut différentes villes de province, où son penchant pour la satire lui fit bien des ennemis. Il mourut à Paris, en 1698, à 67 ans. Nous avons de lui : 1° *Dictionnaire français, contenant l'explication des mots, plusieurs nouvelles remarques sur la langue française, les expressions propres, figurées et burlesques*, etc. La première édition de cet ouvrage est de Genève, 1680, in-4 (*voyez* FABRE); et la dernière est de Lyon, 1759, en 3 vol. in-fol. On la doit à l'abbé Goujet, qui a donné en même temps un *Abrégé* de ce Dictionnaire, en 1 vol. in-8, réimprimé avec des augmentations en 2 vol., par Wailly. On a beaucoup blâmé l'orthographe de Richelet; mais on a réprouvé avec encore plus de raison les inutilités et les grossièretés malignes dont son ouvrage fourmille. L'édition publiée par l'abbé Goujet est purgée des principales. Quelques curieux bizarres lui préfèrent la 1re, à cause des méchancetés qu'elle renferme. 2° *Dictionnaire des rimes*. Une bonne édition de cet ouvrage, qui ne fera jamais un poète, est celle de M. Berthelin, en 1760, in-8. L'éditeur l'a augmenté, et mis dans un nouvel ordre. 3° *Les plus belles lettres des meilleurs auteurs français*, avec des notes, recueil très médiocre : Bruzen de la Martinière en a donné une nouvelle édition en 1727, 2 vol. in-12; 4° *Histoire de la Floride*, écrite en espagnol par Garci-Lasso de la Véga, traduite en Français, plusieurs fois réimprimée. La dernière édition est celle de Leyde, en 1731, in-8, en 4 vol., avec figures.

RICHELIEU. *Voyez* PLESSIS.

*RICHELIEU (Armand-Emmanuel-Sophie-Septimonie DU PLESSIS, duc de), petit-fils du maréchal de Richelieu, et fils du duc de Fronsac, président du conseil des ministres sous Louis XVIII, naquit à Paris le 25 septembre 1767. Il porta d'abord le nom de comte de Chinon, puis celui de duc de Fronsac qu'il échangea en 1791, époque de la mort de son père, contre celui de Richelieu. Entré au collége du Plessis, fondé par le cardinal de Richelieu, grand-oncle de son aïeul, il y fit ses études avec succès. Dès sa première jeunesse il montra les plus heureuses dispositions pour les langues vivantes, et se les rendit si familières, qu'on assure qu'il parlait purement et facilement à chaque ministre étranger, dans la langue de la nation à laquelle il appartenait. Pour terminer son éducation, on le fit voyager en Italie; mais auparavant il fut marié, à dix-huit ans, à une riche héritière de l'ancienne maison de Rochechouart. Après avoir visité, sous le nom de comte de Chinon, Turin, Rome, Naples, Florence, et les principales villes d'Italie, il revint en France, et remplit les fonctions de premier gentilhomme auprès de Louis XVI; c'était en 1789, au commencement de nos troubles politiques. Le 5 octobre, il fut un des premiers qui vinrent avertir la famille royale qu'une troupe de forcenés, hommes et femmes, se dirigeaient sur Versailles. Peu de temps après, il obtint du roi la permission de quitter la France, et se rendit à Vienne, où l'empereur Joseph II lui fit un accueil honorable. Lié d'amitié avec le jeune prince de Ligne, il passa avec lui dans la Russie, alors en guerre avec les Turcs. Catherine II l'employa dans ses armées, où il servit sous les ordres du général Souwarow. Le duc de Fronsac se distingua au siége d'Ismaïl, prise sur les Turcs le 22 décembre 1790, et sa valeur lui mérita de la czarine une épée à poignée d'or, le grade de général-major, l'ordre de Saint-George de 4ᵉ classe; et, quand il revint à Pétersbourg, il fut reçu à la cour avec distinction. Dans la même année, 1792, Catherine II envoya le duc de Richelieu auprès du prince de Condé, qui, par suite de sa malheureuse campagne, avait demandé à cette souveraine un asile dans ses états pour les Français exilés. On devait en former une colonie près de la mer d'Azof; mais ce projet ne put se réaliser. Le prince ayant repris les armes contre la république française, le duc de Richelieu se rendit en Angleterre, où se trouvait *Monsieur* (depuis Louis XVIII), et fut nommé un des six commandans des corps d'émigrés à la solde du gouvernement britannique. Il servit sous les ordres du prince de Condé, et se trouva au siége de Valenciennes, en 1793. Cette campagne ne fut pas plus heureuse que la précédente : alors le duc de Richelieu retourna en Russie, où régnait Paul Iᵉʳ. Il sut gagner la bienveillance du grand-duc Alexandre (depuis empereur), et il obtint le commandement d'un régiment de carabiniers : l'ayant conduit une fois au secours d'un village incendié sans en avoir reçu l'ordre, ce fut pour l'empereur une raison ou un prétexte de lui ôter ce régiment, et de l'exiler de la capitale. On sait qu'à cette époque Paul Iᵉʳ paraissait enthousiaste de Buonaparte. Le duc de Richelieu quitta la Russie, et n'y revint que lors de l'avénement au trône d'Alexandre Iᵉʳ. L'amitié de ce monarque pour le duc de Richelieu ne s'était point ralentie : il aurait voulu le retenir dans ses états; mais l'amour de la patrie rappela M. de Richelieu en France, où le calme s'était un peu rétabli après la paix de 1801. Il recueillit les débris de sa première fortune; mais ce fut tout à l'avantage de ses créanciers : procédé qui fit connaître toute la loyauté de son caractère. On dit qu'il sollicita la radiation de son nom de la liste des émigrés, mais que Buonaparte y ayant mis la condition qu'il quittât le service de la Russie, Richelieu ne voulut point y consentir. Il retourna dans ce pays, et y fut nommé, en 1803, gouverneur civil et militaire d'Odessa, capitale des provinces bornées par la mer Noire, possédées autrefois par les Turcs, et devenues désertes. C'était une colonie fondée par

Catherine II, et dont elle avait confié la direction au prince Potemkin. On lui accorda, comme à ce favori, une autorité sans bornes, et il ne s'en servit que pour le bonheur et la prospérité des peuples qui lui étaient confiés. A son arrivée à Odessa, cette ville ne renfermait que quatre mille habitans; en 1805 elle en comptait déjà plus de 20,000, et en 1815 le nombre s'élevait à 35,000. Cette cité nouvelle fut embellie; les rues furent tirées au cordeau et ombragées par des arbres; des habitations tristes et mal saines firent place à des constructions élégantes et commodes. Par ses soins un institut et un gymnase y furent fondés sous la direction de l'abbé Nicole. (*Voy.* son article.) Le commerce y eut bientôt un port où affluent aujourd'hui les vaisseaux de toutes les nations, et d'où il est sorti dès 1804, chaque année, pour plus de 12 millions de blé. Deux cents villages s'élevèrent dans cette contrée déserte. Pour juger l'importance et les heureux résultats de l'administration du duc de Richelieu, nous rapporterons le témoignage de l'empereur Alexandre. Depuis long-temps il désirait visiter les provinces de la Nouvelle Russie: ayant fait ce voyage en 1818, il fut saisi d'étonnement, lorsqu'il vit la prospérité qui régnait partout dans ses états, et sur-le-champ il expédia un courrier au duc de Richelieu, pour lui remettre, comme une récompense de son administration paternelle, les décorations de l'ordre de Saint-André, accompagnées d'une lettre écrite par l'empereur lui-même, et dans laquelle on trouve le passage suivant: « En visitant ces pays confiés autrefois à » vos soins, j'y ai trouvé à chaque pas, » j'y ai admiré avec une satisfaction qui » se reportait sans cesse vers vous, le » fruit de vos travaux, de vos intentions droites et pures, constamment réalisées par une vigilance infatigable. » Richelieu rentra en France en 1814, à l'époque de la restauration des Bourbons. Honorablement accueilli par Louis XVIII, il reprit auprès de ce monarque ses anciennes fonctions de premier gentilhomme de la chambre, et fut nommé pair de France. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe (en mars 1815), le duc de Richelieu suivit Louis XVIII à Gand, et revint avec ce prince à Paris, après la seconde abdication de Buonaparte. Le roi confia à Richelieu le portefeuille des affaires étrangères, et lui donna la présidence de son conseil des ministres. Il fut investi de ces emplois dans les circonstances les plus critiques. Les souverains alliés paraissaient exiger de la France d'énormes sacrifices. « Le » sort des armes (dit M. le cardinal de » Bausset dans l'*Eloge historique* de » Richelieu) venait de mettre la France » à la merci de 7 à 800, 000 hommes » (1, 230, 000 hommes): c'était l'Europe entière qui venait, les armes à la » main, non pas discuter des calculs et » des chiffres, mais commander impérieusement toutes les interprétations » qu'il lui plairait de donner aux articles » du traité de 1814. C'est dans cette grande circonstance que M. de Richelieu, » se servant, pour le salut de la France, » de l'honorable ascendant que son caractère lui avait donné auprès des principaux cabinets de l'Europe, sut employer dans une juste mesure la plus » noble fermeté et une grande habileté. » Il existe une lettre de lui au principal » ministre d'une grande puissance, dans » laquelle il l'invite à ne pas porter au » désespoir une grande nation qui venait » sans doute d'éprouver de grands revers, mais qui sentait encore ses forces, et dont les ressentimens pouvaient » devenir terribles. Il lui déclarait en » même temps avec franchise, qu'il serait le premier à conseiller ce noble » désespoir à son roi et à son pays, si » l'on ne revenait pas à un système de » modération aussi conforme à la saine » politique qu'à la justice et à l'honneur. » M. de Richelieu ne montra pas moins de fermeté lors du procès du maréchal Ney (*voyez* ce nom); et dans le discours qu'il prononça le 13 octobre 1815, à la chambre des pairs, son cœur noble et loyal exprima toute son horreur pour une trahison qui avait compromis le salut de la France. Il déploya le même ca-

ractère quand il rendit compte à la chambre des députés du traité conclu, le 25 du même mois, avec les ministres des puissances alliées, et lorsque le 8 décembre il parla sur le projet de loi d'*amnistie*, pour ceux qui avaient adhéré au retour de Buonaparte ou qui en étaient les complices. On remarqua les phrases suivantes...... « Il n'était ni juste ni po- » litique, dit-il, de punir tous ceux qui » ont pris part à cette grande rébellion. » Il fallait se borner à désigner plusieurs » de ceux qui s'y sont trouvés engagés, » et une sorte de clameur publique a » indiqué les individus dont les noms » sont inscrits dans l'ordonnance, etc. » Quelques députés ayant proposé de confisquer les biens des bannis et des condamnés, M. de Richelieu combattit avec force cette proposition, et dit, entre autres choses : « Ce sont les confiscations » qui rendent irréparables les maux des » révolutions : en punissant les enfans, » elles lèguent aux générations les hai- » nes et les vengeances; elles désolent » la terre comme des conquérans, à la » suite desquels elles marchent. » Il annonça le 23 mars 1816 le mariage du duc de Berri avec une princesse napolitaine; lut deux projets de loi relatifs à la dotation des membres de la famille royale, et à l'état civil de la maison du roi, et parla les jours suivans sur le budjet. Lors de la réorganisation de l'Institut, il fut élu membre de l'académie française, puis de celle des beaux-arts; et le 24 avril il présida les séances d'installation des quatre académies; enfin le 13 septembre 1818 il fut nommé président de l'académie française. S'étant rendu au congrès d'Aix-la-Chapelle, il y trouva les souverains et leurs ministres pleins d'égards et de considération pour sa personne, mais peu satisfaits du nouveau système qui régnait en France. On proposait d'y apporter des modifications, que la sagesse de Richelieu ne crut pas devoir adopter : aussi, à son retour à Paris, il ne tarda pas à donner sa démission, et fut remplacé par M. Decazes. Plusieurs récompenses méritées accompagnèrent la retraite de Richelieu. Louis XVIII le nomma grand-veneur, le décora du cordon du Saint-Esprit; et les deux chambres, interprètes des vœux de la nation, le gratifièrent, d'un consentement unanime, à titre de *récompense nationale*, d'une rente annuelle de cinquante mille francs. Cet acte législatif est le plus bel éloge pour le duc de Richelieu. En ayant appris la nouvelle à Bordeaux, où il se trouvait alors, il s'empressa d'écrire aux chambres une lettre exprimant, en substance : « Qu'il serait » trop fier d'un témoignage de bienveil- » lance donné par le roi avec le concours » des deux chambres pour le refuser; » mais que comme il s'agissait de lui dé- » cerner, aux frais de l'état, une ré- » compense nationale, il ne pouvait se » résoudre à voir ajouter, à cause de lui, » quelque chose aux charges qui pesaient » sur la nation. » Cependant le projet fut adopté, et la générosité des chambres l'emporta sur son noble désintéressement; mais il en consacra le produit à la fondation d'un hospice dans la ville de Bordeaux. Il voyagea ensuite dans le midi de la France, en Suisse, en Italie, en Allemagne. Il revint à Paris vers la fin de 1819. Peu de temps après, le roi le chargea d'aller en Angleterre complimenter Georges IV sur son avénèment au trône. Son départ était fixé pour le 15 février; mais dans la nuit du 14 fut commis l'horrible assassinat sur la personne du duc de Berri (*voyez* ce nom), ce qui empêcha le voyage de Richelieu. Cédant aux désirs du roi, il accepta de nouveau les fonctions de président du conseil des ministres, et il eut à parcourir une époque extrêmement difficile. Le meurtre d'un membre de la famille royale, duquel on attendait les rejetons qui devaient perpétuer l'auguste dynastie des Bourbons; l'insurrection d'Espagne qui soumit Ferdinand VII aux cortès; celles de Naples et de Piémont; des complots à Paris, dans les provinces, et qui avaient des ramifications dans plusieurs régimens; un état d'inquiétude malveillante entretenue par les factieux; des séances tumultueuses dans la chambre des députés; des voies de faits commis devant le palais des

députés; des attroupemens renouvelés aux portes Saint-Martin, Saint-Denys, où l'on faisait entendre des vociférations séditieuses : tout cela enfin exigea que Richelieu eût recours aux mesures les plus énergiques. Les factieux en murmurèrent ; mais il sut dissiper leurs complots, et les gens bien pensans l'applaudirent. Cependant, à l'ouverture de la session de novembre 1821, par un hasard très rare, les deux partis les plus opposés de la chambre se trouvèrent réunis, et voulaient, d'un commun avis, renverser le ministère. Dans l'adresse de la chambre, en réponse au discours de la couronne, on lisait ce passage : « Nous » vous félicitons, Sire, de vos relations » amicales avec les puissances étrangè- » res, dans une juste confiance qu'une » paix aussi précieuse *n'est point ache-* » *tée par des sacrifices incompatibles* » *avec l'honneur de la nation* et avec la » dignité de la couronne. » D'après les prérogatives qu'accordent la Charte et tout gouvernement représentatif, le roi pouvait dissoudre la chambre ; mais le duc de Richelieu n'osa donner ce conseil, de crainte que de nouvelles élections ne troublassent la tranquillité de la France. Il offrit sa démission, qui fut acceptée. Richelieu ressentit cette fois un véritable chagrin de quitter la présidence du conseil. Cette retraite, que les circonstances avaient exigée de lui, dérangeait tous ses plans pour la prospérité de l'état, et parmi lesquels il comptait l'ouverture de plusieurs canaux, qui devaient faciliter la navigation intérieure. Il assistait néanmoins, et assidûment, aux séances de la chambre des pairs, et s'y prononça contre le projet de donner au gouvernement, comme mesure permanente, la faculté d'établir la *censure* sur la presse ; faculté qu'il proposa, quoique sans succès, de limiter à cinq ans. Quelque temps après, il se rendit au château de Courteille, où demeurait habituellement madame la duchesse son épouse, et où elle se faisait chérir par ses vertus. Se sentant indisposé, il voulut revenir à Paris ; mais, frappé d'une attaque d'apoplexie, il expira dans cette ville dans la nuit du 16 mai 1821, à l'âge de cinquante-quatre ans. Le duc de Richelieu était simple dans ses goûts, généreux, noble et affable dans ses manières ; sa franchise et l'élévation de ses vues le rendaient digne de la considération dont l'honoraient les souverains de l'Europe. Sa loyauté était généralement connue ; aussi le duc de Wellington disait de lui : *La parole du duc de Richelieu vaut un traité*. C'était l'opinion que firent paraître à son égard les souverains et leurs ministres au congrès d'Aix-la-Chapelle. En parlant de cette mission, M. le cardinal de Bausset s'exprime en ces termes : « Les lettres » que M. de Richelieu écrivit au roi, et » que S. M. fit lire dans son conseil, pas- » sent, dans l'opinion de tous ceux qui » en ont eu connaissance, pour des mo- » dèles de dignité, de sagesse et de con- » sidération profonde sur les grands inté- » rêts de l'Europe.... Toutes les lettres » importantes adressées aux agens du roi » dans les cours étrangères étaient écri- » tes de sa main ; et n'offrent ni ratures, » ni recherches, ni efforts. Jamais aucun » ministre d'état ne s'est moins servi de » secrétaires. Il n'était pas un particulier » un peu connu à qui il ne répondît de » sa main avec empressement, franchise » et obligeance. » Il serait à souhaiter que sa probité et son désintéressement trouvassent beaucoup d'imitateurs. Ce même homme qui, pendant onze ans, avait exercé dans la Nouvelle-Russie un pouvoir absolu, et qui occupa deux fois en France la place de premier ministre, *n'avait pour toute fortune qu'un revenu de* 12,000 *francs sur l'état*. Son *Eloge* a été prononcé à l'académie française par M. Dacier, son successeur, et par M. Villemain qui répondit au nouvel académicien. Nous avons cité plusieurs passages de celui qu'a fait à la chambre des pairs M. de Bausset.

RICHEMONT (Le connétable de). *Voy.* ARMUS le Justicier, et CHARLES VII.

RICHEMONT (Henri, comte de). *Voy.* HENRI VII, roi d'Angleterre.

RICHEOME (Louis), jésuite, né à Digne en Provence, l'an 1544, défendit avec zèle la foi catholique contre les hu-

guenots. Après avoir été deux fois provincial, il devint assistant général de France en 1598. Il mourut à Bordeaux en 1625, à 87 ans, avec une grande réputation de piété. On a de lui plusieurs *Traités* de controverse, et des écrits ascétiques et théologiques, imprimés à Paris en 2 vol. in-fol., 1628. Quelques-uns lui attribuent le *Traité de l'origine des hérésies*, qui a paru avec le nom de Florimond de Rémond.

RICHER (Edmond), syndic de la faculté de théologie de Paris, né à Chaource, diocèse de Langres, en 1560, vint achever ses études dans la capitale et y fit sa licence avec distinction. Né avec un génie impétueux, il se distingua beaucoup dans le parti de la Ligue. Il eut la hardiesse, dans une de ses thèses, soutenue au mois d'octobre 1591, d'approuver l'action de Jacques Clément. Il avait pris le bonnet de docteur en 1590, devint grand maître du collége du cardinal Le Moine, puis syndic de la faculté de théologie de Paris, le 2 janvier 1608. Il s'éleva avec force, en 1611, contre la thèse d'un dominicain qui soutenait l'infaillibilité du pape et sa supériorité sur le concile. Il publia la même année, in-4, un petit écrit intitulé : *De la puissance ecclésiastique et politique*, pour établir les principes sur lesquels il prétendait que la doctrine de l'Eglise de France et de la Sorbonne, touchant l'autorité du concile général et du pape, était fondée. Mais il ne se borna pas là ; il y établit presque tous les principes de Marc-Antoine de Dominis. (*Voy.* son article.) Sous prétexte d'attaquer la puissance du pape, il étalait des principes qui renversaient la puissance royale aussi bien que celle du souverain pontife et des évêques. Tel est celui-ci : « Chaque communauté a » droit immédiatement et essentielle- » ment de se gouverner elle-même : c'est » à elle et non à aucun particulier que » la puissance et la juridiction a été don- » née. » Il ajoute : « Ni le temps, ni les » lieux, ni la dignité des personnes ne » peuvent prescrire contre ce droit fondé » dans la loi divine et naturelle. » Ce petit livre souleva contre lui le nonce, les évêques et plusieurs docteurs. On voulut le faire déposer du syndicat, et faire anathématiser son livre par la faculté de théologie ; mais M. de Verdun, premier président du parlement, eut assez de crédit pour parer ce coup. Le cardinal du Perron, archevêque de Sens, assembla tous les évêques de sa province, et, après plusieurs conférences, l'ouvrage de Richer fut condamné le 13 mars 1612. Son livre, proscrit à Rome, le fut encore par l'archevêque d'Aix et par les évêques de sa province, le 24 mai de la même année. On vit paraître alors de tous côtés une foule d'écrits pour le réfuter. Le cardinal de Richelieu, au génie duquel rien n'échappait, sentit le danger des principes de Richer, et en fut alarmé. L'habile ministre crut qu'il avait eu en vue d'attaquer les deux puissances par ses principes généraux, et il ne se trompa point. « Cet ouvrage, dit le cardinal du » Perron, est un levain de vieille doc- » trine qu'il a couvée et soutenue dès » long-temps, en laquelle, encore qu'il » ait changé de procédure, pour le fait » de l'Eglise, néanmoins il a conservé » les mêmes maximes qu'il tenait alors » pour le fait de l'état. Car l'an 1591, au » mois d'octobre, il soutint publique- » ment, en Sorbonne, que les états du » royaume étaient indubitablement par- » dessus le roi, etc. » (Effectivement, lors de la révolution de 1789, on vit l'assemblée nationale, composée dans sa partie dominante de richéristes, régler sur le système du vieux syndic toutes ses opérations, tant à l'égard de la constitution civile, qu'à l'égard de la constitution ecclésiastique.) La cour défendit à Richer de rien écrire pour sa justification, et ordonna à la faculté de le dépouiller du syndicat. On élut un autre syndic en 1612 ; et depuis ce temps, les syndics de la faculté ont été élus de deux ans en deux ans, au lieu qu'ils étaient perpétuels auparavant. Richer cessa d'aller aux assemblées de la faculté, et se renferma dans la solitude, uniquement appliqué à l'étude ; mais on l'accusait de continuer à dogmatiser. Il fut enlevé et mis dans les prisons de Saint-Victor. Il

donna, en 1620, une déclaration par laquelle il protestait qu'il était prêt à rendre raison des propositions de son livre *De la puissance ecclésiastique et politique*. Il en donna une seconde, où il reconnaît l'Eglise romaine pour *mère et maîtresse de toutes les Eglises*, et déclare que ce qu'il avait écrit « était contraire à » la doctrine catholique, exposée fidèle- » ment par les saints Pères; faux, hé- » rétique, impie, et pris des écrits em- » poisonnés de Luther et de Calvin. » Enfin, pour ne laisser aucun doute sur la sincérité de ses rétractations, il en donna une troisième en 1630. L'historien du Père Joseph de Paris et l'abbé Racine disent qu'on la lui extorqua; mais cette violence avec toutes ses circonstances est victorieusement prouvée fausse dans le *Journal de Trévoux*, janvier 1703. Il mourut le 29 novembre 1631. Richer était un homme qui à l'obstination des gens de son état joignait une inflexibilité d'esprit particulière. Vieilli sur les bancs, au milieu de la chicane, endurci dès l'enfance à la misère, il brava la cour, parce qu'il ne lui demandait rien, et qu'il pouvait se passer de tout. Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : 1° *Vindiciæ doctrinæ majorum scholæ parisiensis contra defensores monarchiæ et curiæ romanæ*, Cologne, 1683, in-4; 2° *De potestate Ecclesiæ in rebus temporalibus*, 1692, in-4; 3° une *Apologie de Gerson*, avec une édition des *OEuvres* de ce célèbre chancelier de l'université de Paris, où l'éditeur s'est permis plus d'une sorte d'altérations; 4° une *Histoire des conciles généraux*, en latin, 3 vol. in-4; 5° l'*Histoire de son syndicat*, publiée en 1753, in-8; 6° *Obstetrix animorum*, Leipsick, 1693, in-4, et quelques autres livres de grammaire; 7° *De optimo academiæ statu*, in-8; 8° son plus fameux ouvrage : *De potestate ecclesiastica*, avec une défense de sa doctrine et de sa conduite, Cologne, 1701, 2 vol. in-4. André Duval, Pelletier, Jean Boucher, qui autrefois s'étaient déclarés pour la Ligue, les Pères Eudœmon-Jean, Gautier et Sirmond, ont victorieusement réfuté les erreurs contenues dans cet ouvrage; ce qui n'a pas empêché de Dominis, Febronius et d'autres novateurs, d'en faire la base de leurs diatribes contre l'Eglise. « Ce qu'il est bon de savoir, dit » un savant moderne, c'est que les jan- » sénistes sont devenus panégyristes du » système de Richer, auquel ils ont donné » des *lettres d'affiliation*. Le fameux pa- » triarche de la secte, l'abbé de Saint- » Cyran, pensait qu'il y a de la témérité » à traiter les richéristes d'hérétiques ou » de schismatiques. On devine ce que, » dans le langage de Saint-Cyran, signi- » fiait cette *orthodoxie* des richéristes. » M. de Sainte-Beuve, qui avait des relations avec le parti, écrivant au fameux docteur Saint-Amour, qui, comme on sait, avait été envoyé à Rome pour soutenir la cause des *cinq propositions*, s'exprimait en ces termes : « Si le jansé- » nisme est condamné, ce sera une des » choses les plus désavantageuses au » saint-Siége, et qui diminuera, dans la » plupart des esprits, le respect et la sou- » mission qu'ils ont toujours gardés pour » Rome, et qui fera incliner beaucoup » d'autres dans les sentimens des richéris- » tes... Faites, s'il vous plaît, réflexion » sur cela, et souvenez-vous que je vous » ai mandé, il y a long-temps, que de cette » décision dépendra *le renouvellement » du richérisme en France*. » Les jansénistes eux-mêmes nous ont conservé cette lettre, qu'ils ont fait imprimer en 1662. Pour saisir le sens de la confidence de Sainte-Beuve au sujet de Saint-Amour, il faut se rappeler qu'à cette époque les jansénistes pressentaient la condamnation des cinq propositions à Rome. Pour amortir le coup, ils se disposaient à faire valoir le richérisme, qui ne donne au pape que le pouvoir *ministériel* ou *exécutif*, et qui, en cette qualité, ne peut, selon Richer, prononcer le décret *sans un concile général*. C'était d'avance une contre-batterie dont ils menaçaient Innocent X et sa bulle. — C'est encore une chose curieuse de voir, avant le jansénisme, le calvinisme enseigner le dogme de Richer. Sa doctrine est la confession de foi d'Anne du Bourg, qui, comme cal-

viniste, fut condamné à mort sous Henri III. « Je crois, disait Anne du Bourg, la » puissance de lier et de délier, qu'on » appelle communément les clefs de l'E- » glise, être donnée de Dieu, *non point » à un homme ou deux, mais à toute » l'Eglise, c'est-à-dire à tous les fidèles » et croyans en J.-C.* » Cette assertion, comme on s'en aperçoit à la seule lecture, est la même que celle de Quesnel, et dérive de la maxime de Richer, que la juridiction appartient collectivement à la société entière. Ainsi on peut assurer, avec la plus exacte vérité, que le richérisme n'est qu'un systèmé combiné des maximes des calvinistes et des jansénistes. (La *vie de Richer* a été imprimée à Amsterdam, 1715, in-12.)

RICHER (Henri), né en 1685, à Longueil, dans le pays de Caux, fut destiné, par ses parens, au barreau; mais un attrait plus puissant le tournait vers la littérature et la poésie. Il alla à Paris, et se livra entièrement à son goût. Il y mourut en 1748, à 63 ans. Nous avons de lui : 1° Une *Traduction* en vers des *Eglogues* de Virgile, 1717, in-12, et réimprimée en 1736, avec une *Vie* de ce prince des poètes latins, qui est assez bien faite. Sa version est fidèle, mais elle est faible et sans coloris. 2° un *Recueil de fables*, dont la dernière édition est de 1748, in-12. La morale n'y est ni vive ni frappante; le stile en est froid et sans imagination, mais recommandable par la simplicité et la correction du langage, par la variété des peintures et par l'agrément des images. 3° Les huit premières *Héroïdes* d'Ovide, mises en vers français, 1743, in-12. L'auteur a joint à sa version quelques autres poésies. 4° La *Vie de Mécènes* en 1746, in-12, avec des notes. On y trouve des recherches et de l'érudition. — Il ne faut pas le confondre avec François Richer d'Aube, intendant de Caen, dont nous avons un livre intitulé : *Essai sur les principes du droit et de la morale*, Paris, 1743, in-4, et qui mourut à Paris, en octobre 1752, à 63 ans.

* RICHER (Adrien), historien, naquit à Avranches, en 1720, acquit beaucoup d'instruction et publia plusieurs ouvrages historiques très intéressans; savoir : 1° la *Vie des hommes illustres, comparés les uns avec les autres, depuis la chute de l'empire romain jusqu'à nos jours*, Paris, 1756, 2 vol. in-12. Il paraît que, dans cet ouvrage, l'auteur s'est proposé Plutarque pour modèle; il est sans doute moins philosophe que l'auteur grec, mais il est plus impartial. Plutarque, en comparant les Romains avec les Grecs, cherche toujours à relever ces derniers. Richer, au contraire, n'oppose pas les hommes d'une nation à ceux d'une autre; mais il compare homme à homme, et il est aussi juste critique avec ses compatriotes qu'avec les étrangers. 2° *Nouvel Abrégé chronologique de l'histoire des empereurs*, 1754, in-8; ou 1769, 2 vol. 3° *Essai sur les grands évènemens par les petites causes*, 1757; 4° *Le Théâtre du monde*, 1775, 2 vol. in-8; 1789, 4 vol. grand in-8. L'auteur y a mis en opposition les exemples, les vertus et les vices. 5° *Vie de Barberousse, général des armées navales de Soliman.* Cette vie, et celle de Jean Bart, du maréchal de Tourville, de Duquesne, de Ruyter, de Tromp, de Duguay-Trouin, de Forbin, etc., toutes du même auteur, sont recueillies sous le titre de *Vies des plus célèbres marins*, 1784 in-12; 6° *Caprices de la fortune*, ou *Vies de ceux que la fortune a comblés de ses faveurs, et de ceux qui ont essuyé ses plus terribles revers dans les temps anciens et modernes*, 1786, 1789, 4 vol. in-12; 7° *Les Fastes de la marine française*, ou *les Actions les plus mémorables des officiers de ce corps*, dont la *Vie* ne se trouve pas dans celles des plus célèbres marins, in-12, tom. 1er, 1787, tom. 2, 1788, etc. Richer mourut à Paris, en 1798, âgé de 78 ans. — Son frère, François, avocat, né à Avranches en 1718, mourut dans l'année 1798. Il a aussi laissé quelques écrits, et entre autres un *Examen des principes d'après lesquels on peut apprécier la déclaration de l'assemblée du clergé de* 1760, in-12; et *De l'autorité du clergé et du pouvoir du magistrat politique, sur l'exercice*

des fonctions du ministère ecclésiatique. Cet auteur n'était pas favorable au pouvoir de l'Eglise.

* RICHER-SERIZY, (N...) homme de lettres, né à Serizy, en Normandie, vers 1764, vint jeune à Paris, y fit ses études, et demeura pendant quelque temps chez un procureur. Il cultivait la littérature, et se fit connaître avant la révolution par de petits ouvrages en prose. Il était lié avec Camille-Desmoulins, et travailla à son journal. Il contribua dans la suite à répandre le bruit du prétendu *comité autrichien*, ce qui l'obligea à se tenir caché pendant plusieurs mois. Il était cependant devenu suspect à Robespierre, et ayant osé paraître, il fut arrêté et mis en prison après la mort de Danton et de Camille-Desmoulins. Le 9 thermidor lui rendit la liberté, et il devint un ardent royaliste. Il commença à publier son journal anti-républicain, intitulé *L'Accusateur public*, où l'on trouvait souvent des passages pleins d'énergie. Arrêté plusieurs fois à cause de son journal, il fut enfin déclaré innocent, en 1796, par le tribunal civil de Paris, et ensuite par celui de Versailles. Pendant la lutte du directoire et des conseils, il avait écrit ses feuilles avec plus de vigueur, et il fut condamné à la déportation. Il se retira à Bâle, où l'envoyé de France le fit arrêter pour être déporté à Cayenne. Il s'échappa de Rochefort, revint dans le midi de la France, et publia un numéro de son *Accusateur public*. Il se rendit ensuite à Madrid, qu'il fut contraint de quitter, aux sollicitations du gouvernement français auprès du cabinet espagnol. Il passa alors en Angleterre, et mourut à Londres en 1803.

* RICHERI (Charles-Alexandre de), archevêque d'Aix, né le 31 juillet 1759, à Allons, château situé dans la Haute-Provence, eut pour père un officier de cavalerie qui s'était trouvé à la bataille de Fontenay, et parmi ses oncles il comptait un prevôt du chapitre de Glandève et un chanoine d'Amiens. Après avoir terminé ses premières études au collége d'Aix, il fit sa théologie au séminaire de St.-Sulpice, et fut nommé de bonne heure à un canonicat de la métropole d'Aix. Sa piété l'entraîna bientôt à la Trappe; mais, si les austérités de cette maison religieuse n'effrayèrent point son courage, elles étaient au dessus de ses forces. Obligé de revenir au séminaire, puis à Aix, il devint ensuite l'un des plus grands-vicaires de l'évêque de Senez. Pendant la révolution il se retira à Rome où il logea au couvent des Olivétorins. Durant son séjour dans la capitale du monde chrétien, il eut des relations avec Mesdames de France, tantes de Louis XVI, et en 1816 il fut choisi, avec M. l'abbé de Latour, pour accompagner leurs corps à Paris. En 1801 il était revenu en France; mais il n'avait voulu accepter aucune fonction sous le régime de Buonaparte. Nommé en 1817 à l'évêché de Fréjus, il ne fut sacré qu'en 1823. Dès qu'il fut en possession de son siége, on vit qu'il se dévouait tout entier au troupeau qui lui était confié. Appelé à succéder à M. de Bausset sur le siége archiépiscopal d'Aix en 1829, il ne fit pour ainsi dire que paraître au milieu des fidèles de ce diocèse; il y resta toutefois assez long-temps pour y donner les preuves de son inépuisable charité, surtout pendant l'hiver rigoureux qui précéda sa mort. Il est décédé le 25 novembre 1830 d'une attaque d'apoplexie. Ce fut un des prélats les plus distingués et les plus vertueux du 19e siècle.

RICHIEUD. *Voyez* MOUVANS.

* RICHMOND (Charles LENNOX duc DE), homme d'état, né en 1735, hérita en 1750 des biens et des titres de son père, et fut reçu à la chambre des pairs en 1756. Il s'attacha au parti wigh, qui avait alors pour chef le premier duc de Newcastle; mais il ne prit aucune part active aux contestations politiques qui signalèrent la fin du règne de George II. Occupé alors uniquement de la gloire militaire, le duc de Richmond obtint le commandement d'un régiment d'infanterie, vint sur le continent, et se distingua en 1759 à la bataille de Minden. Rentré dans la carrière civile en 1763, il se distingua dans la chambre haute par la hardiesse avec laquelle il attaqua l'administration de lord Bute et les mesures prises par ce

ministre, ainsi que celle de George Grenville son successeur. Le système tory ayant été renversé en 1765, le duc de Richmond obtint alors la place de secrétaire d'état, qu'il remplit avec autant de zèle que de talent sous l'administration du duc de Rockingham. Mais ce nouveau ministre ne jouit pas long-temps de son autorité ; il fut bientôt remplacé par une administration composée de wighs et de torys. Le duc de Grafton fut pendant quelque temps le chef de la nouvelle administration; il céda ensuite sa place à lord North, qui ne perdit sa popularité qu'après avoir attiré sur la Grande-Bretagne les armes de la France, de l'Espagne et de la Hollande, perdu l'Amérique et doublé la dette nationale. Le duc de Richmond, pendant ces deux ministères, ne cessa de combattre ces funestes projets, et resta constamment uni au parti du marquis de Rockingham, qui rentra au ministère en 1782. Alors le duc de Richmond fut nommé capitaine-général de l'artillerie, et chevalier de l'ordre de la Jarretière. L'année précédente il avait présenté au parlement un projet de représentation nationale, qui fut admiré de tous les bons esprits, et soutenu par tous les efforts de l'éloquence. Il en sollicita l'exécution jusqu'en 1784, époque où les comités des villes et des comtés cessèrent de s'assembler, et où la Convention des délégués qu'il présidait commença à se dissoudre insensiblement. Le duc de Richmond se démit, en 1795, de la place de grand-maître de l'artillerie, et obtint le commandement du régiment des gardes à cheval. Il se retira des affaires publiques en 1803. Il accepta pourtant la vice-royauté d'Irlande en 1801, et se fit chérir des habitans; mais il donna sa démission en 1812, pour ne pas mettre à exécution les mesures de rigueur qui lui avaient été ordonnées. Il mourut quelque temps après son retour en Angleterre. Il était le protecteur des beaux arts; peu d'hommes l'ont égalé dans la science de la politique et du gouvernement. Ses *lettres* aux volontaires d'Irlande sont écrites d'un stile clair, mâle et plein de feu. Son mérite militaire n'est pas aussi bien reconnu. On a tourné en ridicule son système de fortification.

RICHTER (Henri-Wenceslas), né à Prosnitz en Moravie en 1653, entra chez les jésuites en 1668, et fut envoyé dans les missions d'Amérique en 1684. Il signala son zèle chez les sauvages qui habitent les bords du fleuve des Amazones, jusqu'en 1696, qu'il fut tué par quelques-uns que ses exhortations irritèrent. Nous avons de lui diverses *Relations* très curieuses, pleines d'observations savantes, recueillies dans le *Weltbote* de Stœcklein. Le Père Emmanuel de Boye a écrit sa *Vie*, Prague, 1782, in-8.

RICHTER (Christian), médecin saxon du 18[e] siècle, a pratiqué son art avec une réputation distinguée, et a donné au public des ouvrages parmi lesquels on distingue *Erkenniniss des Menschen*, ou Connaissance de l'homme, un vol. in-8, plein de bonnes observations physiques et morales. Il faut voir surtout ce qu'il dit, chap. 17, n° 36, sur l'effet de la vertu, de la piété, et des impressions spirituelles sur le corps, la santé, et la physionomie de l'homme; conformément à ces paroles de l'Ecclésiastique : *Timor Domini dans sanitatem et vitam et benedictionem.* On a, relativement au même objet, un discours de M. Boers, docteur et professeur en théologie dans l'université de Leyde, *De religione præclaro sanitatis subsidio*, 1785; et en sens contraire, mais toujours en preuve de la même thèse, un traité en allemand de Daniel Langshans, *sur les vices dont l'homme est puni par la perte de la santé*, Berne, 1774. *Voyez* ONAN, RIVAULT.

* RICHTER (Auguste-Gottlob), chirurgien allemand, né en 1742 à Zoerbig dans la Saxe, étudia la médecine à Goettingue, fut reçu docteur à 22 ans en France, en Angleterre et en Hollande. A son retour il fut pourvu de la chaire de chirurgie qu'il occupa avec distinction jusqu'à l'époque de sa mort arrivée à Goettingue en 1812. Il a publié, en allemand ou en latin, plusieurs ouvrages à l'usage des jeunes médecins et chirurgiens qui jouissent en Allemagne d'une

grande réputation. Les principaux sont : 1° *Observationum chirurgicarum fasciculi III*, Goettingue, 1770, 1780, 3 parties in-8 ; 2° *Bibliothèque chirurgicale*, en allemand, 1771-97, 15 vol. in-8 ; 3° *Mémoires sur les fractures*, Goettingue, 1777-85, 3 vol. in-8, trad. en français par Rougemont, Bonn, 1788, in-4 ; 4° *Elémens de chirurgie*, Goettingue, 1782, 1804, 7 et 8 ; 5° *Observations médicales et chirurgicales*, Goettingue, 1790, 1813, 3 vol. in-8 ; 6° *Thérapeutique spéciale*, Berlin, 1813, 1821, 9 vol. in-8, ouvrage posthume publié par son fils. — Il y a plusieurs autres médecins du même nom, notamment *Jérémie Benjamin*, mort à Berlin en 1807, qui est auteur d'un nouveau *Journal de chimie*, de plusieurs autres ouvrages sur cette science, et continuateur du *Dictionnaire de chimie* de Bourguet; et *Guillaume-Michel*, professeur émérite de l'université de Moscou, conseiller-d'état, chevalier de plusieurs ordres, mort dans cette ville au commencement d'août 1822. On doit à ce dernier une *Histoire de la médecine en Russie* qui atteste les connaissances les plus étendues en cet art.

* RICHTER (Otto, ou Charles-Frédéric), voyageur russe, né à Dorpat, en 1792, se livra de bonne heure à l'étude des langues orientales et des antiquités. Il voyagea en Allemagne, en Suisse et en Italie, se rendit ensuite à Constantinople d'où il passa en Egypte avec M. Lidmann, secrétaire de l'ambassade suédoise. Tous deux pénétrèrent jusqu'en Nubie. S'étant ensuite embarqué pour Jaffa, ils allèrent à Jérusalem. M. Lidmann ayant été rappelé à Constantinople, Richter parcourut seul la Palestine, la Syrie et l'Asie mineure. Lorsqu'il fut de retour à Constantinople, il apprit que l'empereur de Russie l'avait attaché à son ambassade de Perse. Il s'embarqua de nouveau pour l'Asie, mais il ne put supporter les fatigues de ce voyage, et il mourut en 1816, âgé à peine de 24 ans. Ses *Collections* et ses *manuscrits* sont très précieux : ils ont été envoyés à M. Ewers, son ancien maître, qui a publié l'ouvrage suivant : *Otto Friedrich Von Richters, Wallfahrten im Morgenlande*, Berlin, 1822, 1 vol. in-8, avec un atlas in-fol.

* RICHTER (Guillaume-Michel de), professeur de l'université de Moskow sa ville natale, voyagea au sortir de ses cours en Allemagne, en France, en Angleterre et en Hollande (1786). Reçu docteur en 1788, à l'université d'Erlangen, il fut attaché deux ans après à l'université de Moskow, dans laquelle il enseigna jusqu'en 1819 les sciences physico-médicales. Sa mauvaise santé l'ayant forcé de se retirer, il passa les trois dernières années de sa vie dans un cruel état de maladie, et mourut en 1822, à l'âge de 74 ans. Il était professeur émérite, président de la société des sciences physico-médicales, membre de plusieurs sociétés savantes, médecin de l'empereur, conseiller d'état : il était décoré aussi de plusieurs ordres. Le plus remarquable de ses ouvrages est une *Histoire de la médecine en Russie*, écrite en allemand, 1813, 1815, 2 tomes en 3 volumes in-8. Richter était surtout très habile dans l'art des accouchemens.

* RICHTER (Jean-Paul-Frédéric), littérateur allemand, connu sous les prénoms de *Jean-Paul*, et surnommé le *Sterne* de l'Allemagne, naquit en 1763 à Wunsiedel dans le pays de Bareuth. Il se distingua de bonne heure par son application, ses facultés brillantes, et aussi par un penchant à se singulariser. Il étudia d'abord la théologie à l'université de Leipsick ; mais il y renonça bientôt, entraîné par son goût pour les belles-lettres. Il composa divers écrits qui font encore les délices d'une grande partie de la nation allemande, et qui lui ont valu des pensions de la part du prince Primat et du roi de Bavière, et le titre de conseiller de légation du duc de Saxe-Hildbourghausen. Wieland, en lisant ses premiers ouvrages, disait : « S'il pouvait s'assujettir aux règles » du goût, il nous effacerait tous. » Mais il n'a jamais voulu s'assujettir à aucune règle ; ses dernières productions comme les premières renferment les beautés du premier ordre et des pages ravissantes ; mais d'autres endroits ne se font remar-

quer que par l'enflure de la diction, l'exagération des idées, l'extravagance des situations et des images. Chez lui l'érudition dégénère souvent en pédanterie, l'énergie en grossièreté, le comique en burlesque; et des allusions prodiguées avec autant de savoir que de mauvais goût font le tourment du lecteur le plus instruit, tant elles sont recherchées et souvent obscures; aussi Rienhold a publié un *Dictionnaire* à l'usage de ses lecteurs. Mais nous avons anticipé sur les événemens de sa vie. En 1784 il vint dans sa famille à Schwartzenbach, où son père était pasteur. Ses succès le mirent en relation avec les personnes les plus influentes; il épousa à Berlin M[lle] Caroline Meyer, fille d'un des principaux employés du gouvernement. Il s'établit en 1798 à Weimar, et quelque temps après à Bareuth où ses instans furent partagés entre les plaisirs du travail, le commerce de l'amitié et le bonheur de la vie domestique. Quelques mois avant sa mort, il devint aveugle; il n'en continua pas moins ses occupations littéraires. Il s'est éteint le 14 novembre 1825. Ses principaux ouvrages sont: 1° *Esquisses satiriques*, Berlin, 1783 et 1784, 2 vol. in-8; 2° *Les procès Groenlandais*, Berlin, 1783; 3° *Extraits des papiers du diable, avec un avis du juif Mendel*, 1788; 4° *Le vieillard jubilaire*; 5° *Palingénésie*, 1798; 6° *Ses lettres et son plan de vie future*, 1799; 7° *Ses années d'écoliers de* 1803 *à* 1305, *et ses petits voyages*, 4 vol. in-8; 8° *la Loge invisible, biographie de Jean-Paul*, 2 vol. in-8, Berlin, 1793; 9° *Hesperus* ou 45 *jours de la peste aux chiens*, Berlin, 1795, in-8, 2e édition 1798, une de ses productions les plus spirituelles; 10° *Vie de Quintus Fixlein*, Bareuth, 1796, in-8, édition augmentée, Berlin, 1800; 11° *la Vallée campanienne* ou *de l'Immortalité de l'âme*, Erfurt, 1797, in-8; 2e édition, 1801; 12° *Titan*, de 1800 à 1813, 6 vol. in-8, Berlin, 1800, un des ouvrages où *Jean-Paul* a montré le plus d'originalité; 13° *Levana* ou *Science de l'éducation*, Brunswick, 1807, 2 vol. in-8. Il a publié en 1804 son premier ouvrage d'un genre sérieux: l'*Introduction à l'isthétique* dont la seconde édition a paru en 1814. Il écrivit aussi sur l'*histoire politique du temps* (1814), et composa à la même époque ses *sermons sur la paix* et *l'échange du trône entre Mars et Phébus*. Son dernier *roman* est la *comète* qui parut en 1821; et le dernier ouvrage qu'il a publié à Breslau peu de temps avant sa mort est une *Collection d'essais critiques*. On a publié l'*Esprit de Jean-Paul* ou *Choix des meilleurs morceaux de ses écrits*, Weimar, 1801, 1805, 3 vol., et en 1829 on a mis au jour les *pensées* de ce littérateur, 1 vol. in-8. M. de Lucenay lui a consacré dans la *Revue encyclopédique*, tom. 29, pag. 875, une *Notice* intéressante et détaillée.

RICIMER, patrice et général romain, était, par sa mère, petit-fils de Wallia, roi des Goths. Il vivait dans le 5e siècle; il était né en Souabe et avait été élevé aux premières dignités de l'empire. Aucun particulier n'y avait plus de crédit et d'autorité que lui. Il s'en prévalut pour déposer des empereurs, qu'il faisait et défaisait à son gré. Il ne tenait qu'à lui de prendre la pourpre; mais il craignait que la qualité d'étranger ne le rendît odieux. Après avoir assassiné l'empereur Majorien l'an 461, il fit proclamer à Ravenne Libius Severus, sans se mettre en peine du consentement de l'empereur d'Orient. Les Vandales d'Afrique qui descendirent en Sicile, en furent chassés; et les Alains, qui étaient entrés en Italie, furent entièrement défaits par Ricimer. Libius Severus mourut l'an 464, et Ricimer continua à disposer de toutes choses en Italie, et la défendit de son mieux contre les Vandales. Anthémius, nouvel empereur, lui donna sa fille en mariage; mais Ricimer se brouilla avec lui, le prit dans Rome, et le fit mourir l'an 472. Il mourut lui-même de maladie le 18 août suivant.

RICIUS (Paul), médecin et théologien, Juif converti, florissait au 16e siècle. Il était Allemand, et enseigna la philosophie à Pavie avec beaucoup de réputation. L'empereur Maximilien le mit au nombre de ses médecins; mais ce ne fut

pas de ce côté-là qu'il se distingua. Il dut sa principale gloire à son érudition. Quoiqu'on ait donné de grands éloges à sa politesse et à sa modération, il se fit plusieurs adversaires, entre autres Jean Eckius. Le sujet de leur dispute était : *Si les cieux étaient animés ?* Ricius, qui tenait pour l'affirmative, avança à ce sujet des sentimens qui le firent passer pour un esprit singulier. On a de lui un grand nombre d'ouvrages contre les Juifs et sur d'autres matières : 1° *De cœlesti agricultura*, Bâle, 1587, in-fol. : Erasme en parle avec éloge dans une de ses Epîtres; 2° *Talmudica commentariola*, Augsbourg, 1519, in-4 ; 3° *De LXXIII mosaicæ sanctionis edictis*, Augsbourg, 1515, in-4; 4° une *Harangue*, pour animer les Allemands à entreprendre la guerre contre ses anciens confrères ; production indigne d'un savant chrétien.

RICOBONI. *Voyez* RICCOBONI.

RIDLEY (Nicolas), né en 1500 dans le comté de Northumberland, fut élevé, sous le règne d'Edouard VI, à l'évêché de Rochester, puis à celui de Londres. Mais à l'avénement de Marie à la couronne, il fut traduit en jugement pour son apostasie et son attachement aux nouvelles erreurs, dont il était un des plus fanatiques partisans, déposé et brûlé à Oxford, le 16 octobre 1555. On a de lui un traité *De cœna dominica*, et quelques autres livres contre la religion catholique.

RIDLEY (Thomas), jurisconsulte, né à Eli en Angleterre, mort en 1628, est auteur d'une *Idée des lois civiles et ecclésiastiques* : ouvrage savant.

RIDOLFI (Charles), auteur et peintre vénitien du 16e siècle (né en 1602 à Lonigo dans le territoire de Vicence, mort en 1660, a composé à Venise plusieurs tableaux estimés). On lui doit une *Vie* en italien de Jacques Robusti, dit *Tintoret*. Cet ouvrage est estimé. Nous avons encore de lui une *Histoire des peintres vénitiens*, réimprimée avec des portraits, à Venise, en 1648, en 2 vol. in-4 : c'est la meilleure édition.

RIDOLFO FIORAVENTI. *Voyez* ALBERTI.

RIEDESEL (Joseph-Herman de), baron d'Eisenbach sur-Altembourg en 1740, ministre du roi de Prusse à la cour de Vienne, s'est distingué dans la république des lettres, par son livre intitulé : *Voyage dans la Sicile et la Grande-Grèce*, Zurich, 1771, Paris, 1773, avec l'*Histoire de la Sicile par Norvairi*, Paris, 1802, 1 vol. in-8. Riedesel est encore connu comme ministre plénipotentiaire au congrès de la paix de Teschen. Il mourut dans sa campagne près de Vienne le 19 septembre 1785, à l'âge de 45 ans.

* RIEGELS, gouverneur des pages de la cour de Copenhague, a publié la meilleure *histoire de Danemark* qui soit connue. Il est mort en 1802, dans sa 74e année.

* RIEGO Y NUNEZ (Don Raphaël del), auteur de la révolution espagnole de 1820, naquit en 1785, à Tuna, village du district de Tineo, dans les Asturies de D. Eugène del Riego, gentilhomme connu par son goût pour la poésie. Il s'enrôla en 1808 dans les milices espagnoles qui se levèrent pour repousser l'invasion de Buonaparte, et fut nommé officier dans le régiment des Asturies. Fait prisonnier dans les premières affaires, il fut amené en France, et durant une captivité de plusieurs années, il étudia la langue du pays; et la lecture des ouvrages de philosophie ou de politique qu'il fit, pendant sa captivité, l'initia aux idées libérales dont il devait être plus tard l'un des champions parmi ses compatriotes. Les évènemens de 1814 lui ayant rendu la liberté, il voulut visiter l'Allemagne et la capitale de l'Angleterre avant de rentrer dans sa patrie. Il y reprit du service et obtint le grade de lieutenant-colonel dans le régiment des Asturies. Son régiment ayant été dirigé vers Cadix pour faire partie d'une expédition contre les colonies d'Amérique, il profita du mécontentement des officiers et des soldats pour lever l'étendard de l'insurrection, et le 1er janvier 1820 il proclama, au village de Las-Cabezas-de-San-Juan, où était stationné son bataillon, le rétablissement de la constitution des cortès de Cadix ; plusieurs

autres régimens suivirent le mouvement insurrectionnel. Enfin, après plusieurs alternatives de succès et de revers, il se décida, pour ne pas laisser ralentir le premier élan d'enthousiasme, à diriger sa marche vers l'intérieur de la Péninsule. Il parvint jusqu'à Malaga ; mais atteint par le général O'Donnel, il se vit obligé d'accepter la bataille, quoique très inférieur en nombre, et sa troupe fut complètement dispersée ; il parvint cependant à s'échapper avec une poignée d'hommes prêts à se disperser, lorsqu'il apprit que la Corogne et Madrid venaient de proclamer la constitution et qu'elle avait été acceptée par le roi. Alors il poursuivit sa route avec sa petite colonne, et il arriva à Madrid où il fut reçu avec une sorte de solennité triomphale. Le roi d'Espagne sembla rivaliser de bienveillance pour lui avec les citoyens ; il fut créé maréchal-de-camp, puis capitaine général de l'Aragon. Cependant le parti constitutionnel ne tarda pas à se diviser, et Riego se trouva bientôt en opposition avec le ministère qui profita d'un mouvement démocratique qui eut lieu à Saragosse, chef-lieu de son gouvernement, pour le destituer et l'exiler à Lérida ; mais cette disgrâce augmenta sa popularité, et son nom devint, parmi les *Comuneros*, un cri de ralliement. Les élections de 1822 le portèrent aux Cortès, et il en fut nommé président. Le régiment qu'il avait commandé à Cadix eut l'honneur de défiler dans la salle des séances, et le sabre dont ce général avait fait hommage à l'assemblée, lui fut remis afin qu'il s'en servît contre les ennemis de la constitution. Lors du soulèvement de la garde royale, le 7 juillet 1822, Riego combattit dans les rangs des miliciens, et fit triompher le parti constitutionnel. A l'approche de l'armée française il vota, conformément à un article de la constitution, la suspension provisoire de l'autorité royale, et en même temps celle de l'assemblée des Cortès, qui furent l'une et l'autre remplacées par une régence durant la translation du roi et du gouvernement de Séville à Cadix. Le général Balesteros ayant signé une convention avec les Français, et le général Zayas ayant perdu la confiance du gouvernement, Riego fut chargé de se rendre à Malaga par mer pour y prendre le commandement des troupes qu'il commandait, afin de faire ensuite sa jonction avec Balesteros. Il enleva d'abord le commandement à Jayas qu'il fit embarquer pour Cadix, et il était parvenu par des marches rapides à rejoindre les cantonnemens du premier de ces généraux ; mais ne doutant pas, dans une entrevue qu'il eut avec lui, qu'il trahissait les Cortès, il le fit arrêter par ses soldats. Son état-major qui avait embrassé ses projets le délivra et provoqua son armée à résister à Riego. Celui-ci, au moment d'être atteint par les Français, fut obligé de renoncer à son entreprise et de se retirer. Mais toujours poursuivi par divers corps français, sa petite troupe fut entièrement dispersée, et lui-même blessé à la jambe se sauva sur un cheval qu'on lui avait prêté, le sien ayant été tué sous lui ; enfin il fut livré par ses guides aux Français, jeté dans un cachot, puis conduit à Madrid, où il fut condamné à perdre la vie sur un gibet, et le jugement fut exécuté le 5 novembre 1823, au milieu d'un grand concours de peuple. On a publié à Paris : *Procès du général R. del Riego*, précédé d'une *Notice biographique*, 1823, in-8. On peut consulter aussi pour plus de détails : *Mem. of the life of D. Raphaël del Riego, by a spanish officer*, Londres, 1823, in-8.

RIENXI. *Voyez* GABRINI.

* RIETZ (Mme), connue sous le nom de comtesse de LICHTENAU, était fille d'un musicien nommé Henck, et devint la maîtresse de Frédéric-Guillaume II. Elle joua un grand rôle sous son règne, et eut l'adresse d'attirer chez elle toute la cour ; la famille royale murmura plus d'une fois de la nécessité d'obéir à cette fantaisie du monarque. Dans les derniers momens de sa vie, elle s'était emparée exclusivement de l'esprit de ce prince, et ce fut avec une peine infinie que l'on parvint à empêcher cette femme de recueillir son dernier soupir. Aussitôt après la mort du roi, on la dépouilla de ses terres et de ses effets de banque. Sa vaisselle d'ar-

gent et ses diamans furent affectés à l'extinction de ses dettes qui étaient nombreuses. On lui laissa seulement, à titre de bienveillance, son mobilier et la jouissance d'un revenu viager de quatre mille écus; enfin, elle fut condamnée à être enfermée dans la forteresse de Glogau, où elle resta dix-huit mois. Elle obtint ensuite la permission de se retirer à Breslau. Plus tard, elle revint à Berlin, où elle vécut dans l'obscurité, et mourut presque oubliée, le 9 juin 1820, après avoir couru de nouvelles aventures qui annoncèrent son peu de délicatesse, et lui attirèrent de nouveaux chagrins.

RIEUX (Jean de), maréchal de France, fit ses premières armes dans l'armée anglaise, par le secours de laquelle Pierre le Cruel, roi de Castille, reconquit une partie de son royaume. Il s'attacha depuis à la France, et servit glorieusement sous Charles VI. Nommé maréchal de France, en 1397, il défit les Anglais qui ravageaient la Bretagne en 1404. Des intrigues de cour le firent suspendre des fonctions de sa charge en 1411, sans cependant être destitué, comme le disent la plupart des écrivains; mais il fut rétabli l'année d'après. Las des vicissitudes de la vie de courtisan, et accablé du poids des années, il se démit de sa dignité, le 12 août 1417, en faveur de son fils, et se retira dans ses terres, où il mourut le 7 septembre de la même année, âgé de 75 ans.

RIEUX (Pierre de), seigneur de Rochefort, fils du précédent, fut fait maréchal de France, en 1417, à la place de son père. Destitué en 1418 par la faction bourguignonne, il se jeta dans le parti du Dauphin (depuis Charles VII) qu'il servit avec succès. Il défendit la ville de Saint-Denys contre les Anglais, en 1435, reprit sur eux Dieppe, et leur fit lever en 1437 le siége de Harfleur. Mais comme il revenait triomphant de cette expédition à Paris, Guillaume Flavi, capitaine de Compiègne, dévoué aux Anglais, l'arrêta, et le tint dans une dure prison en cette ville, où il mourut de misère, l'an 1439.

RIEUX (Jean de), petit-neveu du précédent, né en 1447, suivit François, duc de Bretagne, l'an 1464, dans la guerre du *bien public*. Il fut fait maréchal de Bretagne, en 1470, et lieutenant-général des armées du duché, en 1472. Les favoris du duc François le forcèrent à se joindre aux mécontens, en 1484; mais étant rentré dans le devoir, il fut nommé par ce prince tuteur de sa fille Anne de Bretagne. Il suivit Charles VIII dans la malheureuse expédition de Naples, fut nommé par Louis XII commandant en Roussillon, et mourut en 1518, à 71 ans.

* RIFFAUT-DES-HÊTRES (Jean-Réné-Denys), physicien, naquit vers 1754 à Saumur d'un médecin de cette ville. S'étant attaché à la régie des poudres et salpêtres, il en fut nommé commissaire au Ripault près Tours, et contribua à l'amélioration et à la découverte de divers procédés de fabrication, tendant à en diminuer les dangers. Le services importans et multipliés qu'il a rendus en cette partie, l'ont fait nommer l'un des trois administrateurs-généraux des poudres et salpêtres. La régie des poudres ayant été confiée, après la restauration, à un directeur-général pris dans le corps de l'artillerie, Riffaut quitta cette administration dans laquelle il avait passé plus de 50 années. Il se livra dès lors avec ardeur à l'étude des sciences chimiques, et mourut à Paris le 7 février 1827. On lui doit: 1° *Manuel du commissaire des poudres et salpêtres*, Paris, an 8; 2° *Système de chimie*, traduit de l'anglais de Thompson, enrichi d'observations par Berthollet, 1809, in-8; 2e édition d'après la 5e de l'ouvrage anglais, 1818, 4 vol. in-8; avec un *Supplément*, 1822, contenant les additions faites par l'auteur dans une 6e édition, publiée à Londres en 1821; 3° *Essai sur les affections calculeuses*, traduit de l'anglais d'Alexandre Marcet, in-8; 4° *Traité de l'art de fabriquer la poudre à canon*, Paris, 1812, 1 vol. in-4, qu'il a composé avec Boltée de Toulmont, et qui a été traduit en plusieurs langues; 5° *l'Art du salpêtrier*, avec le même, 1813, in-4; 6° *Traité pratique sur l'usage et le mode d'application des réactifs chimi-*

ques fondé sur des expériences, traduit de l'anglais sur la 2ᵉ édition, 1819, in-8; 7° *Chimie des gens du monde*, par Samuel Parke, traduite de l'anglais sur la 9ᵉ édition, 1822, 2 vol. in-8; 8° *Dictionnaire de chimie sur le plan de celui de Nicholson*, par André Ure, traduit de l'anglais sur la 9ᵉ édition, 1822-1824, 4 vol. in-8, avec 14 planches; 9° *Manuel théorique et pratique du peintre en bâtimens, du doreur et du vernisseur*, 1824, in-18, 2ᵉ édit. 1825; 10° *Manuel théorique et pratique du brasseur*, 1825, in-18; 11° *Manuel de chimie*, 1825, in-18, 2ᵉ édition entièrement refondue et considérablement augmentée par A. D. Vergnaud, 1827, in-18; 12° *Manuel de chimie amusante*, ou *Nouvelles récréations chimiques*, traduit de l'anglais d'Accum, 1825, in-18, 2ᵉ édit. revue par Vergnaud, 1827; 13° *Manuel complet du teinturier et du dégraisseur*, 1825, in-18. M. C.-F. Vergnaud-Romagnési a publié dans le tome 7 des *Annales de la société royale des sciences, belles-lettres et arts d'Orléans*, une *Notice* détaillée sur Riffaut-des-Hêtres. On trouvera la *liste* complète de ses *ouvrages* dans le tome 1ᵉʳ, *cahier des Annales biographiques*, faisant suite à *l'Annuaire nécrologique* de M. Mahul, 1827, in-8.

RIGA (Pierre de), poète, natif de Vendôme, vivait en 1160, et fut d'abord chanoine et chantre de la métropole de Reims; il abandonna ces emplois pour se faire chanoine régulier de Saint-Denys dans la même ville, et mourut en 1209. (Quelques biographes disent qu'il mourut en 1263.) Nous avons de lui un poème intitulé: *Aurora*, publié par D. George Galopin, moine de Saint-Guislain. C'est un abrégé de la Bible en vers élégiaques, assez bien faits pour le temps de l'auteur.

RIGANTI (Jean-Baptiste), né à Melfi, dans le royaume de Naples, l'an 1661, étudia en droit à Rome, en 1675, et y fit tant de progrès, qu'à l'âge de 22 ans le célèbre Bandinus Panciaticus, cardinal prodataire, le prit pour son auditeur, emploi qu'il remplit avec honneur pendant 35 ans. Sa science et ses vertus lui méritèrent l'estime et la confiance de plusieurs cardinaux et des savans, entre autres du cardinal Lambertini, depuis pape sous le nom de Benoît XIV, qui honorait souvent Riganti de ses visites. Ce savant jurisconsulte mourut à Rome le 17 janvier 1735. Il avait laissé des *Commentaires sur les règles de la chancellerie apostolique*, qui ont été publiés avec des notes par Nicolas et Jean-Baptiste Riganti, ses neveux, Rome, 1745; Cologne, 1751, 4 vol. in-fol.

RIGAUD (Hyacinthe), peintre, né à Perpignan, en 1663, a été nommé, avec justice, le *Van-Dyck* de la France. Aucun peintre ne l'a surpassé pour le portrait. La ville de Perpignan, sa patrie, qui jouissait depuis 1479 du privilége de nommer tous les ans un noble, voulut donner à son citoyen une marque éclatante de son estime, en le nommant. Louis XV ajouta à cet honneur, en lui donnant de nouvelles lettres de noblesse, le cordon de Saint-Michel et des pensions. Rigaud parvint aussi à la place de directeur de l'académie de peinture, qui le perdit en 1743, à 80 ans. Ce maître a composé quelques tableaux d'histoire, mais en petit nombre. Il consultait toujours la nature avec discernement et avec choix; il a peint les étoffes avec un art qui va jusqu'à séduire le spectateur. Ses couleurs et ses teintes sont d'une vivacité et d'une fraîcheur admirables; ses ouvrages sont finis sans être peinés. On lui reproche d'avoir mis trop de confusion dans ses draperies, ce qui détourne l'attention due à la tête du portrait; et l'on remarque dans plusieurs tableaux de ses dernières années, des contours secs, et un ton de couleur qui tire sur le violet. On a beaucoup gravé d'après cet artiste. (Rigaud peignit tous les souverains et les plus illustres personnages de l'Europe, où ses *portraits* sont répandus. Le musée de Paris en possède plusieurs, et entre autres *ceux de Le Brun*, *de Mignard* et *de Bossuet*.)

* RIGAUD (le baron Antoine), maréchal de camp, né en 1758, entra au service au commencement de la révolution,

fit toutes les campagnes de cette époque, devint colonel du 25e régiment de dragons, fut nommé commandant de la légion-d'honneur après la bataille d'Austerlitz, et général de brigade en janvier 1809. A la restauration il reçut la croix de St.-Louis, et fut chargé du commandement militaire du département de la Marne; néanmoins, lorsqu'il apprit le débarquement de Buonaparte, il employa l'argent qu'il tenait du trésor à répandre parmi les troupes des proclamations pour favoriser cette nouvelle usurpation. Enfin, lorsqu'il apprit qu'il avançait sur Paris, il foula aux pieds les lis et la croix de St.-Louis en présence des soldats qu'il avait rassemblés, et leur ordonna de crier *vive l'empereur*. Craignant toutefois d'être enveloppé par le maréchal Victor, il prit la route d'Epernay; mais le même jour il revint à Châlons pour ordonner l'arrestation du maréchal; le 21 mars il fit publier le rétablissement du gouvernement impérial, et il reprit au nom de Buonaparte le commandement du département de la Marne, qu'il conserva jusqu'au mois de juillet 1815, qu'il fut attaqué par le général russe Czernitscheff, et obligé de poser les armes devant des forces trop supérieures. Conduit prisonnier à Francfort, il recouvra sa liberté après la capitulation de Paris; mais il se garda bien de rentrer en France. Il fut mis en jugement, au mois de mai 1816, devant le 2e conseil de guerre de la 1re division militaire, et condamné à mort par contumace. Il s'était d'abord retiré à Saarbruck, d'où il entretenait une correspondance coupable avec les mécontens de l'intérieur. Le commandant prussien voulut le faire transporter à Wesel par ordre de son gouvernement; mais il prévint cette mesure en se réfugiant à Deux-Ponts, puis dans les Pays-Bas, et enfin dans les Etats-Unis. Il est mort à la Nouvelle-Orléans au commencement de 1821.

RIGAULT, en latin *Rigaltius* (Nicolas), savant philologue, né à Paris en 1577 d'un père médecin, fit ses études avec distinction chez les jésuites, et plut au président de Thou par son *Funus parasiticum*, pièce satirique contre les parasites, qu'il composa à 19 ans. Casaubon, chargé de mettre en ordre la bibliothèque du roi, s'étant retiré en Angleterre, Rigault, qui avait eu part à ses travaux, le remplaça. Le roi, content de ses services, le nomma procureur-général de la chambre souveraine de Nancy, conseiller au parlement de Metz, enfin intendant de cette province. Il mourut à Toul en 1654, à 77 ans. Ses principaux ouvrages sont: 1° des *Editions* de saint Cyprien, 1648, in-fol., et de Tertullien, 1664, in-fol., enrichies d'observations, de corrections, de notes qui servent souvent moins à éclaircir le texte qu'à établir les opinions particulières du scoliaste. (*Voyez* VAVASSEUR.) Il prétendit prouver, dans une de ses remarques sur Tertullien, que « les laïques ont droit de » consacrer l'eucharistie, en cas de néces- » sité, lorsqu'ils ne peuvent recourir aux » ministres ordinaires de l'Eglise. » Le savant l'Aubespine lui prouva la fausseté de cette assertion, et Rigault se rétracta. Il avait d'autres sentimens peu favorables à la croyance de l'Eglise romaine, et il remarquait avec plus de soin que de jugement dans les anciens ce qui lui paraissait contraire à cette croyance. 2° Quelques *Traductions* d'auteurs grecs, sans élégance et sans correction. Ces auteurs sont: Onosandre (*De imperatoris institutione*), 1600, in-4.... Artémidore et Achmet (*De divinatione per somnia*), 1603, in-4; 3° des *Notes* et des *Corrections* sur plusieurs auteurs grecs et latins; sur Phèdre, sur Julien, sur les écrivains *De re agraria*, Amsterdam, 1674, in-4; 4° une continuation de l'*Histoire du président de Thou*, en 3 livres: indigne de cet historien, du moins pour l'élégance du stile, mais trop bien assortie à ses préjugés; 5° *De verbis quæ in Novellis Constitutionibus post Justinianum occurrunt, glossarium*, en 1601, in-4; 6° *De la prélation et retenue féodale*, en 1612, in-4; 7° *Diatriba de Satyra Juvenalis*, dans l'édition de ce poète, donnée par Robert Etienne, à Paris, en 1616, in-12; 8° *De lege venditionibus dicta, observatio duplex*, Toul, 1643 et 1644, in-4;

9° *Funus parasiticum*, 1601, in-4; 10° *Auctores finium regundorum*, Paris, 1614, in-4; 11° *Observatio ad constitutionem regiam anni* 1643; 12° *De modo fœnori proposito*, en 1545; 63° *Observatio de pabulis fundis*, etc., Toul, 1651, in-4. (On trouve dans les *Hommes illustres qui ont paru en France pendant le* 14° *siècle* une *notice* sur Rigault, par Perrault).

* RIGAULT (Hugues), curé de Saint-Pierre de Naze, du diocèse d'Auxerre, né à Paris en 1707, mort en 1785, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Sanctæ autissiodorensis ecclesiæ fastorum carmen libri XII*, 1790, in-8.

* RIGEL (Henri-Joseph), savant compositeur allemand, mourut à Paris presque subitement en 1799. Maître de musique du concert spirituel, et professeur à l'école de chant et au conservatoire, il contribua beaucoup, dans ce dernier établissement, au perfectionnement de la nomenclature et des principes de l'harmonie, sur lesquels il avait des idées très nettes. On a de lui plusieurs *sonates*, *duo*, *quatuor* et *symphonies*, qui furent exécutés avec succès au concert des amateurs et à l'hôtel de Soubise; quelques oratorio, tels que la *Sortie d'Egypte*, *Jephté*, la *Prise de Jéricho*; plusieurs petits opéras, parmi lesquels on remarque le *Savetier et le Financier*, *Blanche et Vermeille*, l'*Automate*, *Lucas*, *le bon Fermier*. Il avait composé pour le grand opéra, *Cora et Alonzo*, dont il ne put jamais obtenir la représentation; ce que l'on en connaît pourtant, fait présumer que cet ouvrage aurait pu avoir un grand succès.

RIGOLEY DE JUVIGNY (Jean-Antoine), était conseiller honoraire au parlement de Metz. Citoyen paisible et vertueux, savant appliqué et retiré, honnête homme, ami sûr et constant, défenseur des vrais principes en matière de littérature et de philosophie, il n'a cessé de travailler à des ouvrages utiles et agréables. Outre la nouvelle édition des *Bibliothèques françaises de La Croix du Maine et de du Verdier*, enrichie de remarques érudites et importantes, il a donné, 1° une *édition des OEuvres de Piron*, à laquelle on ne peut reprocher que d'être trop *complète*; car il eût été à souhaiter que, constant dans ses principes, l'éditeur eût fait un choix, qui, pour être satisfaisant au jugement des vrais sages, supposait un certain degré de sévérité. (*Voyez* PIRON.) 2° Plusieurs *Mémoires et Discours* sur diverses matières, parmi lesquels on distingue un *Discours sur les progrès des lettres en France*, 1 vol. in-12, et à la tête de la Bibliothèque de du Maine; et une plaisanterie ingénieuse sous le titre de *Mémoire pour l'âne de Jacques Fréron de Vanvres*, 1750, in-12, plusieurs fois réimprimé : les philosophes n'y sont pas ménagés; 3° *De la décadence des lettres et des mœurs*, 1787, 1 vol. in-8 et in-12. C'est surtout dans ce dernier ouvrage que l'auteur a peint son esprit et son cœur. (*Voyez* le *Journ. hist. et littér.*, 1er juin 1787, pag. 219; 25 juillet, p. 393; 1er août, pag. 482.) Son zèle contre les erreurs du temps, contre la corruption du goût et l'oubli des vérités les plus essentielles, enflamme son éloquence, et produit des tableaux pleins de vigueur, qui frappent et instruisent par une éloquence mâle, noble, pleine de dignité et de force. Le philosophisme du jour en a été atterré. Le petit-maître aboyeur, que la secte a lâché contre le sage écrivain, pour opposer des sarcasmes et des platitudes à ses lumineux raisonnemens, n'a fait que compléter son triomphe. On a aussi de lui quelques pièces de poésies fugitives. Il mourut le 23 février 1788. M. Lemaire lui a fait cette épithaphe :

De principes sacrés nourri dès son enfance,
Juvigny défendit et l'Eglise et les mœurs :
Du bon goût il peignit la triste décadence :
Et de ses ennemis méprisant les clameurs,
Son zèle l'enflamma du plus noble courage.
Vous, mortels vertueux, quand votre ami n'est plus,
A ses mânes vos pleurs seraient un faible hommage;
Cette tombe est l'autel dressé pour ses vertus,
Où doit brûler toujours le pur encens du sage.

* RIGNOUX (le baron Antoine), maréchal de camp, né le 17 février 1771, embrassa la carrière des armes en 1791, et, après avoir passé par tous les grades inférieurs, il fut nommé chef de bataillon (1806). Il se signala tellement à

Eylau qu'il fut nommé sur le champ de bataille, colonel du 103e régiment. Après avoir fait les campagnes de Prusse et de Pologne, il passa ensuite à l'armée d'Espagne, et se distingua à la bataille d'Occana (18 novembre 1809), et au combat de Pozo-Alcon. Dans les montagnes de Ronda, il surprit les Espagnols et fit mettre bas les armes à un corps nombreux dont il ramena 600 prisonniers. Dans le mois de juin 1815 il remplit les fonctions de chef d'Etat major du huitième corps de l'armée des Pyrénées. Mis ensuite à la demi-solde, puis à la retraite, il se retira dans ses propriétés à Villenave-d'Ormon à une lieue de Bordeaux. C'est là qu'il est mort le 4 septembre 1832. Il avait été nommé chevalier de la légion d'honneur le 14 juin 1804, lors de la première promotion de cet ordre, officier en 1810, et commandeur en 1813. Louis XVIII lui avait donné aussi la croix de St.-Louis en 1814.

RIGORD ou RICOLD, (en latin *Rigordus*, *Rigoltus* ou *Rigotus*, historien, du moyen âge), né dans la Gothie (aujourd'hui le Languedoc), était médecin, historiographe du roi de France et clerc de l'abbaye de Saint-Denys; car à la tête de son ouvrage, il s'appelle *Beati Dionysii clericorum minimus*. Il mourut le 17 novembre, 1207. Il a écrit en latin la *Vie* de Philippe-Auguste, dont il fut médecin. (Ce fut lui qui le premier lui donna le titre d'*Auguste*.) Ce livre, qui comprend l'intervalle de 1169 à 1209, sous ce titre: *Gesta Philippi Augusti Francorum regis*, se trouve dans la collection de Duchesne, tome 3. Il est estimé, parce que l'auteur a été témoin de la plupart des faits qu'il raconte. Le stile en est assez clair, et le latin n'en est pas mauvais. Il y a des particularités curieuses, mais trop de louanges; et quoique communément les médecins ne soient pas crédules, il ne laisse pas d'y avoir dans l'ouvrage de celui-ci, parmi bien des choses vraies et décrites exactement, des contes dignes du peuple. Il dit, par exemple, que « depuis que la vraie croix eut » été prise par les Turcs, les enfans n'a» vaient plus que 20 ou 23 dents, au lieu » qu'ils en avaient 30 ou 32 auparavant. » (L'histoire de Rigord a été continuée par Guillaume le Breton. On la trouve dans les *Historiæ Francorum scriptores*, de Pithou, Francfort, 1596, in-fol; dans la collection de Duchesne, t. 2 des *Scriptores coœtanei*, dans le Recueil des historiens de France, par D. Brial, t. 17: le tom. 11e de la *Collection des mémoires relatifs à l'hist. de France* par Guizot, renferme la traduction française de cette histoire. Enfin le tom. 8 du *Recueil de l'académie* des Inscriptions contient un mémoire sur la vie de Rigord, par Sainte-Palaye).

* RIGORD (N.), jésuite, né vers 1660, fut un littérateur très estimé; mais on ne connaît de lui qu'un ouvrage imprimé après sa mort, et qui a pour titre: *Connaissance de la mythologie par demandes et réponses, augmentée de traits d'histoire qui ont servi de fondement à tout le système de la Fable*, 1739. Les additions et les corrections de ce livre sont attribuées à l'abbé d'Allainval et à C.-Franç. Simon. La troisième édition avec de nouvelles corrections fut publiée par Alletz en 1748. Elle a servi de modèle aux autres éditions, qui sont en grand nombre.

* RINCON (Antonio del), peintre espagnol, naquit à Guadalaxara en 1446. Il était un des meilleurs artistes de son siècle, et réussit également et dans l'histoire et dans le portrait. Il était encore jeune lorsque les rois catholiques, Ferdinand et Isabelle, le nommèrent peintre de leur chambre. Rincon fit leurs *portraits*, qui se conservent à Madrid dans le palais du roi, où l'on trouve d'autres ouvrages estimés du même peintre. Il a aussi peint plusieurs *tableaux* sur des sujets sacrés, comme celui du maître-hôtel de l'église de Robledo de Chabela, près de Tolède, et celui de *Saint-Jean* de los Reyes dans cette dernière ville. Il avait un dessin correct, beaucoup de sagesse et d'ensemble dans la composition, et une grâce particulière pour les draperies. Il mourut en 1500. On regarde Rincon comme le fondateur ou réformateur de l'école espagnole. Plusieurs

de ses tableaux périrent dans l'incendie du palais du Pardo.

* RINGHIERI (Le Père François-Ulysse), poète tragique italien, né à Bologne, d'une famille noble d'Imola, fit ses études dans la première de ces villes, et à l'âge de 16 ans il entra chez les religieux du Mont-Olivet. Il remplit la chaire de belles-lettres dans divers couvens de son ordre, et cultiva avec succès la poésie. Ses *tragédies* eurent beaucoup de vogue; elles sont en grand nombre, écrites d'un bon stile et pleines d'érudition. Cependant, excepté quelques scènes assez bien touchées, la plupart manquent d'intérêt et d'action. Elles sont presque toutes tirées de l'Ecriture sainte, comme *Salomon*, *Athalie*, *Esther*, *David*, etc., composées comme les autres, depuis 1746 à 1783. Elles furent jouées dans tous les colléges d'Italie et dans quelques théâtres publics. On en a recueilli quinze, qu'on a imprimées à Bergame en 1778, 4 vol. in-8. On les a réunies à celles qu'il a faites depuis cette époque, et elles ont eu plusieurs éditions à Bologne, Rome, Florence, etc. Le Père Ringhieri, membre de l'académie de Rome et de plusieurs autres sociétés savantes d'Italie, est mort à Imola le 7 octobre 1787.

RINUCCINI (Ottavio), poète italien de Florence, vint en France à la suite de la reine Marie de Médicis. Il est l'inventeur des *Opéras*, c'est-à-dire de la manière de représenter en musique, avec toutes sortes de machines et de décorations, des sujets tragiques et comiques. D'autres écrivains attribuent cet établissement à un gentilhomme romain, nommé *Emilio del Cavalero*, qui avait donné un opéra dès 1590. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'opéra ne tient en rien à la bonne littérature et n'est d'aucun genre. C'est un ensemble monstrueux, une espèce de farce parée, fruit de la décadence du goût. (*Voyez* QUINAULT.) (Plusieurs auteurs assurent que nos opéras modernes sont des *Drames lyriques* des anciens. Il est néanmoins prouvé que l'on chantait en déclamant dans certaines tragédies grecques et latines. La première pièce que donna Rinuccini fut *Daphné*, puis *Eurydice*, dont la musique était des maîtres Peri et Caccini; la première fut représentée à Florence en 1594, et l'on crut avoir renouvelé la *Mélopée* des Grecs). Rinuccini mourut en 1621, à Florence; et ses *OEuvres* furent publiées en 1622, dans la même ville, in-8, par Pierre-François Rinuccini son fils. (*Voyez* l'*Hist. littér. d'Italie par Ginguené*, p. 450 et suiv.

* RIOJA (Pierre SOTO de), poète espagnol, né à Grenade vers 1590, étudia le droit à Salamanque, où il reçut le bonnet de docteur. Pendant quelques années, il exerça la profession d'avocat à Valladolid et à Madrid; mais ayant pris les ordres, il quitta le barreau, et peu de temps après il obtint un canonicat. Il était très lié avec Lope de Vega, qui fait l'*éloge* de ce poète dans son *Laurel de Apolo* (*Le Laurier d'Apollon*). Outre ses *poésies* légères et imprimées séparément, on a de Rioja deux ouvrages publiés par les soins de Lope de Vega, et qui ont pour titre: 1° *Desenganos de amor* (Exemples pour fuir l'amour), Madrid, 1623, in-8. Rioja a mis à la tete de ce recueil un discours ou traité sur la poésie en général, et plus particulièrement sur la poésie castillane, qui est justement estimé. 2° *El Carro de Faetone*, poème, *Le Char de Phaéton*), ibid., 1639, in-8. Ces deux ouvrages ont été réimprimés en Espagne, à Anvers et à Bruxelles. Rioja est mort en 1658.

RIOLAN (Jean), médecin de la faculté de Paris, né en 1539 à Amiens, mort le 18 octobre 1605, fut un des plus zélés défenseurs de la doctrine d'Hippocrate contre les chimistes. On a de lui divers ouvrages de médecine et d'anatomie, recueillis en 1610, Paris, in-fol. Ce médecin avait une vaste littérature; il écrivait et il parlait avec une facilité admirable. Ses livres sont encore consultés aujourd'hui. (Sa doctrine sur les *fièvres* est dans le *Tractatus de febribus*, imprimé en 1640.)

RIOLAN (Jean), fils du précédent, fut aussi docteur de la faculté de Paris, il naquit dans cette ville en 1577 et non pas

en 1580, comme le dit la *Biogr. univers.*: il mourut en 1657. Il fut nommé en 1613 professeur royal en anatomie et en botanique, et ensuite médecin de Marie de Médicis, mère de Louis XIII. Nous avons de Riolan un grand nombre d'écrits sur l'anatomie, science où il fit plusieurs découvertes très utiles. Ils eurent beaucoup de cours dans leur temps et sont bien écrits. Riolan possédait les poètes grecs et latins, et faisait de leurs vers des explications fort heureuses. Il était un peu trop prévenu en faveur des anciens, et critiqua amèrement les anatomistes modernes. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Comparatio veteris medicinæ cum nova*, 1605, in-12 ; il s'y déclare contre les chimistes ; 2° *Schola anatomica*, 1604, in-8. Il l'augmenta et le publia à Paris, 1610, in-fol., sous le titre d'*Anatome corporis humani* ; 3° *Gigantomachie*, 1613, in-8. Il écrivit contre Habicot au sujet de la découverte des os du prétendu géant Teutobochus ; ce livre ayant été attaqué, il répondit et publia : 4° *L'Imposture découverte des os humains supposés et faussement attribués au roi Teutobochus*, Paris, 1614 ; 5° *Gigantologie*, ou *Discours sur la grandeur des géans*, 1618, in-8. Ces ouvrages, avec ceux de Hans Sloane, n'ont pas peu contribué à corriger les idées populaires sur cette matière.

* RIOS (Charlotte-Marie de los) naquit à Anvers en 1728. Elle était d'une famille d'origine espagnole, qui lui donna une très bonne éducation ; mais, privée des biens de la fortune, Charlotte se vit contrainte, pour exister, de se faire institutrice dans sa patrie, et s'y distingua par ses bonnes mœurs et par ses connaissances. Elle a écrit plusieurs livres sur l'éducation des enfans, parmi lesquels on remarque : 1° *Magasin des enfans*, 1774, in-8 ; 2° *Abrégé de toutes les sciences*, 1776, in-12 ; 3° *Encyclopédie enfantine*, 1780, in-8. Tous ces ouvrages sont écrits d'un stile pur, mais simple, et à portée de l'intelligence des êtres intéressans pour lesquels ils ont été composés. *L'Encyclopédie* a été traduite en anglais, Londres, 1781. Mademoiselle de los Rios est morte dans sa patrie en juillet 1802.

* RIOUFFE (Honoré), né en 1764, à Rouen, vint au monde à six mois. A l'époque de la révolution, il embrassa le parti de la Gironde, fut poursuivi en 1793 après la journée du 31 mai, quitta Paris et se réfugia à Bordeaux. Dénoncé comme fédéraliste, il fut arrêté et envoyé à la conciergerie ; pendant le trajet de 200 lieues qu'il fit de Bordeaux à Paris, il fut traité avec la plus grande barbarie par les agens des terroristes. Oublié dans le cachot où il avait été jeté, il recouvra la liberté après la chute du parti de Robespierre. Il publia ensuite *Mémoire d'un détenu pour servir à l'histoire de la tyrannie de Robespierre*, an 7, in-8. Après la révolution du 18 brumaire dont il fut président et secrétaire, il devint membre du tribunal où il fit quelques discours en faveur de Buonaparte qui le nomma préfet de la Côte-d'Or. Une courte disgrâce dont nous ignorons les motifs lui fit perdre sa place ; mais peu après il fut replacé et obtint la préfecture de la Meurthe. Sur la fin de 1813 les hôpitaux militaires furent remplis des nombreuses victimes des dernières campagnes : le typhus se manifesta dans celui de Nancy ; et Riouffe périt victime de son dévouement. Atteint de la maladie qu'il avait gagnée, en allant porter des consolations aux soldats, que le fléau avait frappés, il mourut le 30 décembre 1813. Outre l'ouvrage que nous avons cité, on a de lui *Poème sur la mort du duc de Brunswich*, 1787 ; in-8, *quelques chapitres*, 1795, in-8, *Oraison funèbre de Jean-Baptiste Louvel*, dans lequel il se montre zélé partisan de la république, 1798, in-4. Il a encore laissé en manuscrit quelques *fragmens de traductions de Platon et de Pope*, un *Commentaire sur le Verther de Gœthe*, des *notes sur Aristote et Xénophon*, et quelques *mémoires* particuliers. M. Berr a donné une *notice sur le baron Riouffe* : on en trouve aussi un de M. Pariset dans la *Collection des mémoires relatifs à la révolution française* en tête des *Mémoires d'un détenu* qui font partie de cette collection.

RIPAMONTE (Joseph), né à Tignone, dans l'état de Milan, nommé historiographe du roi d'Espagne, fut prêtre du collége Ambrosien. Son ouvrage le plus connu est une *Histoire de l'Eglise de Milan*, 1617, et suiv., 4 vol. in-4, en latin, qui est estimée à cause des recherches, quoiqu'elle manque quelquefois de critique. L'auteur mourut vers le milieu du 17e siècle.

* RIPAULT (Louis-Madelaine), savant philologue et antiquaire, né à Orléans le 29 octobre 1775, était neveu de l'académicien Ripault-Désormeaux. Il fut pourvu à 15 ans d'un bénéfice; mais la révolution le fit renoncer à l'état ecclésiastique pour se livrer au commerce de la librairie. Il vint à Paris où ses relations avec les gens de lettres le déterminèrent bientôt à suivre leur carrière. Il travailla d'abord à la *Gazette de France*, qui était dirigée à cette époque par Fiévée, et dont le 18 fructidor vint interrompre la publication; ensuite il fut présenté par Pougens pour faire partie de la commission des sciences de l'expédition d'Egypte. A son retour, il devint bibliothécaire particulier de Buonaparte, et il s'acquitta de son emploi avec beaucoup de zèle. L'abbé Denida lui ayant été adjoint, il se dégoûta de ses fonctions, et il y renonça volontairement en 1807 pour s'occuper de l'étude des langues. Il eut pour successeur M. A.-A. Barbier dont nous avons eu occasion d'indiquer souvent les travaux bibliographiques. *Voyez* d'ailleurs son article, tome second de cette édition. Ripault se retira au sein de sa famille à La Chapelle-Saint-Mesnin, près d'Orléans. Il y est mort le 12 juillet 1823. On a de lui: 1° *Description abrégée des principaux monumens de la Haute-Egypte*, 1800, in-8, traduite en allemand, Coblentz, 1801; 2° *Marc-Aurèle*, ou *Histoire philosophique de l'empereur Marc-Antonin, ouvrage où l'on présente dans leur entier, et selon un ordre nouveau, les maximes de ce prince, qui ont pour titre*: Pensées de Marc-Aurèle, de lui-même à lui-même, *en les rapportant aux actes de sa vie publique et privée*, Paris, 1820, 4 vol. in-8; 3° *Tite Antonin le Pieux, résumé historique; Marc-Aurèle-Antonin, sommaire historique, etc.*; Paris, 1823, in-8. C'est un résumé de l'ouvrage précédent. Il a encore publié, en 1721, 3 cartes dessinées pour l'histoire de Marc-Antonin. Il avait annoncé, sous le titre de *Monumens de l'histoire aurélienne*, une collection de 120 planches en 12 livraisons, qui devaient former 2 vol. in-folio. Ripault a laissé des matériaux considérables qu'il avait recueillis dans le but d'arriver à la solution des problèmes hiéroglyphiques, pour lesquels il avait étudié les langues sémitiques, l'arabe, l'éthiopien, le cophte, le syriaque, et les différens dialectes de l'hébreu.

RIPERT DE MONCLAR (Jean-Pierre-François, marquis de), procureur-général au parlement d'Aix, est né dans cette ville en 1711. Il est connu par un *Mémoire* où il prétend établir la souveraineté du roi de France à Avignon et dans le comtat Venaissin, et par plusieurs *Plaidoyers* contre les jésuites. C'est un des suppôts de la robe qui ont le plus fait valoir les petites chicanes du barreau contre les décrets, la croyance et les droits de l'Eglise: l'*appel comme d'abus* était toujours un de ses grands moyens. Il prétendait, à l'imitation de tous les parlementaires jansénistes, concilier une opposition formelle, déguisée par un mot illusoire, avec le respect dû à la religion et à ses pontifes. « C'est en vérité dommage, dit un au» teur bien raisonnable, que l'empereur » Julien, à qui on ne reproche pas d'être » un empereur Claude, ne se soit pas » avisé de cette excellente ressource. » Affectant un profond respect pour » J. C., et plutôt que d'injurier Luc et » Matthieu, il se serait contenté de » rendre le sénat appelant comme d'abus » de l'exécution de l'Evangile, et il aurait » très décemment aboli le christianisme, » sans essayer de se faire débaptiser. » Mais Julien n'avait pas le mérite d'un » Montclar ni d'un Camus. » Ripert revint de ses erreurs, et mourut en 1773 dans de grands sentimens de piété, après avoir rétracté tout ce qu'il avait dit con-

tre le saint-Siége et les jésuites : rétractation qui, selon ce qu'il avait désiré, fut publiée en chaire par le vicaire de sa paroisse. C'est en vain que Voltaire a essayé de répandre des nuages sur un événement qui ne peut qu'honorer la mémoire du célèbre magistrat. M. de la Merlière, évêque d'Apt, en fit dresser un procès-verbal, qu'il envoya au pape Clément XIV.

RIPPERDA (Jean-Guillaume, duc de), célèbre aventurier, d'une famille noble de la province de Groningue, et d'origine espagnole, servit quelque temps les états-généraux en qualité de colonel d'infanterie. Il était revêtu de ce grade, lorsqu'il fut nommé, en 1715, ambassadeur de Hollande à la cour d'Espagne. Son esprit adroit et insinuant ayant plu à Philippe V, il se fixa à la cour de Madrid en 1718, et y parvint bientôt au faîte de la grandeur. On lui confia le détail de la guerre, de la marine, des finances. Enfin, il eut le pouvoir de premier ministre sans en avoir le titre. Disgracié en 1726, il fut renfermé au château de Ségovie. Il y resta jusqu'au 2 septembre 1728, qu'il trouva le moyen de s'évader en Portugal. De là il passa en Angleterre et ensuite en Hollande, où il connut l'ambassadeur de Maroc, qui l'engagea de se rendre auprès de Muley Abdallah, son souverain. Il se fit circoncire, prit le nom d'*Osman*, et affecta un grand zèle pour la religion mahométane. Cependant il méditait un nouveau système de religion, qu'il comptait faire goûter au peuple. Il prétendait que les chrétiens, les mahométans et les Juifs avaient été jusqu'alors dans une erreur presque égale : les premiers en attribuant trop à Jésus-Christ, les seconds à Mahomet, et les derniers en n'attribuant rien à l'un ni à l'autre. Selon son système, le Messie est encore à venir. Voilà du moins ce que raconte l'abbé Prévôt, dans le tome 1[er] de son *Pour et contre*. Ripperda fut obligé de quitter Maroc en 1734, également méprisé des mahométans et des chrétiens. Il mourut de chagrin à Tétuan en 1737. (La *Vie* de Ripperda a été publiée en français, en espagnol et en anglais, par trois différens auteurs.)

RIQUET ou RIQUETI (Pierre-Paul de), baron de Bon-Repos, né à Béziers en 1604 d'une ancienne famille originaire de Florence, établie en Provence, et divisée en deux branches, forma l'utile projet du grand canal de Languedoc pour la communication des deux mers, et il eut la gloire de l'exécuter avec succès. Mais il n'en vit pas faire le premier essai; car il mourut à Toulouse en 1680. Cet essai ne se fit qu'au mois de mai de l'année suivante, par les soins de ses deux fils, Jean-Mathias de Riquet, mort président à mortier au parlement de Toulouse en 1714; Pierre-Paul de Riquet, comte de Caraman, mort lieutenant général des armées du roi, le 25 mars 1730. Ce canal, par lequel la Méditerranée communique avec l'Océan, ne fut achevé que sous Louis XIV. La révolution de 1789, qui a porté la hache dans tant de beaux ouvrages, n'a pas épargné celui-ci. *Voyez* ANDRÉOSSY.

RIQUETI ou RIQUETTI (Victor de), marquis de Mirabeau, comte de Beaumont, vicomte de Saint-Matthieu, né à Perthuis, le 5 octobre 1715, d'une famille originaire de Florence, et qui s'était réfugiée en France par suite des troubles civils du 14[e] siècle, se lança de bonne heure dans la carrière des sciences et des lettres. Fixé à Paris, il se lia avec le docteur Quesnay chef de la secte des économistes, et se montra bientôt l'un des plus zélés propagateurs de cette doctrine dont il réunissait chez lui tous les mardis les principaux partisans. Il se fit connaître d'abord par deux *Mémoires sur les états provinciaux*; par la *Théorie de l'impôt*, les *Elémens de philosophie rurale*, et autres écrits dont l'utilité publique fait l'objet : mais celui qui lui procura le plus de célébrité est son *Ami des hommes*, ouvrage plein de vues utiles, de réflexions solidement philosophiques, de calculs politiques, agronomiques, qui remplissent la signification de son titre; bien éloigné de l'esprit d'innovation et de destruction qui agite ce siècle. Il est vrai qu'il y a quel-

ques vues qui ne semblent pas exactes, et dont l'exécution ne produirait aucun bien; mais elles sont rachetées par tant de bonnes choses, que la critique semble avoir pris à tâche de les dissimuler ainsi que les défauts du stile. « L'*Ami des* » *hommes*, dit l'auteur des *Trois Siècles*, » trouvera toujours grâce aux yeux de la » sévère littérature, par le bon usage » qu'il a fait de ses talens. Qu'importe » que son stile soit quelquefois diffus, » néologique, incorrect, peu assujetti » aux règles strictes de l'élocution ? Ne » suffit-il pas qu'il offre souvent des » traits d'éloquence, de chaleur et d'élé- » vation, qui feraient honneur à nos » écrivains les plus exacts ? Quiconque » peut s'assurer comme lui que le zèle du » bien public a dirigé sa plume, doit sacri- » fier sans peine le faible honneur d'être » proposé pour modèle aux puristes, » pourvu qu'il puisse être cité comme » celui des bons citoyens. » La secte des économistes lui inspira quelquefois des idées gigantesques et fausses, et un langage boursouflé, qui ne fut jamais celui de la vérité et de la raison. Dans l'*Eloge de François Quesnay*, on croit voir plutôt un enthousiaste qu'un homme solide. Il mourut à Argenteuil, le 13 juillet 1789.—(Après cet article sur le marquis de Mirabeau, que l'abbé de Feller n'a loué que sur le témoignage de l'abbé Sabatier, et parce que dans un pays étranger il ne pouvait avoir tous les documens, nous croyons devoir en donner un autre qui le fasse connaître tel qu'il a été jugé par ses contemporains et par la postérité. Laharpe, dans son fragment sur les économistes, en parle en ces termes : « Ce Mirabeau l'écono- » miste n'avait de l'imagination méridio- » nale que le degré d'exaltation qui tou- » che à la folie, et prit de la folie du » temps l'orgueilleux entêtement des » opinions et une soif de renommée qu'il » crut acquérir en popularisant sa no- » blesse par des écrits sur la science ru- » rale. Il en possédait assez pour dé- » grader de très belles terres par des ex- » périences de culture, et déranger une » grande fortune par des entreprises sys- » tématiques et des constructions de fa- » taisie. Il se faisait l'avocat du paysan » dans ses livres et le tourmentait dans » ses domaines. » Les *Mémoires du temps* rapportent une foule d'anecdotes sur ses prétentions seigneuriales. Il écrivait à sa femme : *Dites au curé du Bignon* (l'une de ses terres) *de me préparer une harangue, et que sans cela je ne verrai plus d'habit noir*; et il exigea dans une autre circonstance que le curé de Roquelaure publiât en chaire *qu'il fallait remercier la Providence d'avoir donné à la contrée un maître doux et d'une race faite pour commander aux autres hommes.* Il fut accusé d'une jalousie excessive des talens de son fils, dont il haïssait la supériorité bien plus que les vices, et dont il aigrit le caractère et précipita la violence par des persécutions continuelles. Il obtint contre sa famille cinquante-quatre lettres de cachet, et fatigua les tribunaux de ses scandaleux procès avec elle. Son livre (*L'Ami des hommes*) est un ramas indigeste de choses bonnes et mauvaises, bonnes quand elles sont à tout le monde, mauvaises quand elles sont à lui; sans plan ni méthode, le tout écrit en stile bizarre, avec une incroyable profusion de mots qu'il appelle sa *chère et native exubérance.* Ses *OEuvres*, qu'on a justement appelées l'*Apocalypse de l'économie politique*, forment plus de 20 volumes. Nous nous bornerons à citer sa *Théorie de l'Impôt*, déjà citée, qu'il appelle son chef-d'œuvre, et qui lui valut les honneurs de la Bastille; l'*Examen des poésies sacrées de Le Franc de Pompignan*, fastidieux et ridicule panégyrique, que Pompignan eut la maladresse d'insérer dans son édition in-4. Jamais la louange ne fut plus hyperbolique et plus risible. On en jugera par un seul trait. A propos de quelques vers d'une ode, il assure que *quiconque ne pleure pas de ces vers ne pleurera que d'un coup de poing.* Enfin nous citerons l'*Eloge du Maître de la Science* (l'économiste Quesnay), éloge d'un ridicule si rare, que les curieux le conservent comme un modèle de gaimatias et de

stile amphigourique. Nous ajouterons que ses ouvrages sont écrits d'un stile emphatique, obscur, bizarre et rempli d'un charlatanisme philanthropique qu'il croyait propre à influencer l'opinion publique. Outre les ouvrages que nous avons cités, nous dirons que le marquis de Mirabeau fut un des rédacteurs du *Journal de l'Agriculture*, *du commerce et des finances* et des *éphémérides du citoyen* avec l'abbé Baudeau. Le marquis de Mirabeau qui prêchait si hautement en faveur des libertés publiques, qui étalait dans ses écrits les principes les plus sévères de morale et de vertu, fut, au témoignage de tous ceux qui l'ont connu, mauvais citoyen, mauvais époux et mauvais père.

*RIQUETI (Gabriel-Honoré), comte de Mirabeau, fils du précédent, naquit le 9 mars 1749, au Bignon, près de Nemours. Soit que son éducation eût été négligée, et que l'*Ami des hommes* ne l'eût pas été assez de son propre sang pour le former à la vertu; soit que son naturel ardent, farouche et indocile, ait rendu inutiles les leçons de son père, il se livra de bonne heure à toutes les fougues d'une jeunesse indomptée. Jeté tardivement dans un pensionnat militaire, il était à l'âge de 17 ans volontaire dans un régiment de cavalerie. Renfermé dans l'île de Rhé sur la demande de son père après une aventure amoureuse, il rechercha dès l'âge de 20 ans la main ou plutôt la dot d'une demoiselle de Marignone, riche héritière dont il dissipa, en peu de temps, et même fort au delà, tous les biens disponibles. Son père le fit alors interdire et confiner sur ses terres. Là le jeune comte trouva dans de sérieuses études un aliment pour sa bouillante activité; mais une affaire d'honneur pour laquelle il rompit son ban, le conduisit bientôt de prison en prison à la plus scandaleuse de ses aventures. L'Europe a retenti de la liaison qu'il contracta pendant sa détention peu sévère au château de Joux près de Pontarlier, avec Sophie Ruffey, épouse jeune et aimable du vieux marquis de Monnier. Tandis qu'il fuyait avec elle en Suisse, puis en Hollande, le parlement de Besançon, à la requête des familles Mirabeau, Ruffey et Monnier, le déclarait coupable de rapt et le faisait brûler en effigie. Mirabeau mit sa plume à contribution pour subsister; mais l'extradition de ces deux amans ayant été obtenue, on les enleva d'Amsterdam pour les conduire, Sophie alors enceinte, dans une maison de surveillance à Paris, et son séducteur au donjon de Vincennes où il passa 42 mois. C'est de cette époque que date leur *correspondance* que facilita M. Lenoir, et qui fut trouvée plus tard au secrétariat de cette administration par Manuel, officier municipal, qui la mit au jour. Devenu libre le comte de Mirabeau purgea sa contumace; il obtint même que les procédures relatives à sa co-accusée fussent mises au néant. Voulant ensuite, comme il le disait lui-même, se *réinvestir* de 60,000 livres de rentes, il requit juridiquement sa femme de se rapprocher de lui; mais un arrêt de séparation intervint et lui ôta toutes ses espérances. Il publia une brochure intitulée : *Des lettres de cachets et des prisons d'état*, ouvrage rempli d'impostures et de fureur, quoiqu'il y ait des détails intéressans pour ceux qui ne savent pas qu'ils sont absolument romanesques. L'auteur, ennemi forcené de la religion, et conséquemment de l'ordre public et de tous les biens qui en découlent, prouve assez par cette brochure combien il a mérité d'être séquestré, et combien on a mal fait de ne pas lui rendre plus long-temps justice. « Quelle » gauche et étourdie politique, dit un » écrivain, que celle de l'auteur de » cette production ! En écoutant ses » plaintes, et considérant précisément » le tableau de ses malheurs, on eût pu » le croire innocent; mais lorsqu'on » l'entend déclamer contre des persua» sions qui font le fondement de toutes » les vertus et de tout genre d'innocence, » on ne peut que le considérer comme » un scélérat échappé à une peine illé» gitime peut-être, parce qu'elle était » trop au dessous de ses délits. » En 1784 il fit un voyage en Angleterre pour y étudier les institutions de ce pays. Il

donna, en 1785, des *Doutes sur la liberté de l'Escaut réclamée par l'empereur*, ouvrage modéré et sensément écrit. Le *Mémoire sur les actions des eaux*, publié la même année contre Beaumarchais, contient des vues justes parmi d'autres qui prêtent à la critique. Un pamphlet contre la banque de Saint-Charles lui attira, en 1786, cette vive apostrophe du marquis d'Astorga, l'un des directeurs de la banque : « Il est cer- » tain qu'on a soudoyé, pour attaquer la » banque, un de ces gens dont la vie » n'offre qu'une alternative de délits et » de châtimens, et qui emploient à dire » du mal les instans où ils n'en font » pas. » La *Monarchie prussienne*, qui parut en 1788, 8 vol. in-8, avec un vol. in-fol. de plans et de cartes, est un ouvrage où, parmi d'excellentes remarques, parmi des critiques justes, solides, courageuses, on trouve des erreurs de tous les genres. Les coopérateurs que Mirabeau a choisis parmi les protestans ont donné à leur haine contre l'Eglise catholique un essor auquel on ne se fût point attendu dans ces temps d'indifférence pour toute religion, si on ne savait que celle-ci a toujours été distinguée par la haine du monde, conformément aux oracles de son divin fondateur. Le matérialisme le plus absolu y est déployé avec une audace dont il y a peu d'exemples. Le délire y est poussé jusqu'à attribuer les malheurs de l'homme à la croyance de son immortalité. La *Correspondance secrète de la cour de Berlin*, 1789, 2 vol. in-8, provoqua des plaintes très vives, des critiques et des réfutations. L'auteur en fit une espèce de désaveu, au moins quant à la publicité et à la forme, paraissant toujours tenir au fond des choses. Après avoir publié ces ouvrages et d'autres brochures politiques, il se présenta à la noblesse de son pays pour la députation aux états-généraux : la noblesse fut assez aveugle pour laisser cet athlète au peuple, et le comte de Mirabeau fut nommé à la fois par le tiers-état d'Aix et de Marseille. Il opta pour la première de ces villes et se rendit aussitôt à Paris où il contribua à la publication du *Journal des Etats-Généraux* qui survécut, sous la dénomination de *Courrier de France*, à la sentence de suppression prononcée par le conseil d'état. L'assemblée nationale, qui eut lieu la même année, lui donna occasion d'étaler sans gêne toutes les maximes philosophiques sur les rois, les lois, l'autorité et la liberté. Mais ses efforts se tournèrent particulièrement contre la religion et le clergé. Il s'escrima vivement dans cette carrière si conforme à son goût, et se distingua avec les Chapellier, les Voidel, les Rewbel, les Camus, les Pétion, etc., dans la guerre déclarée à toutes les notions morales, politiques, juridiques, religieuses. On a remarqué les circonstances principales dans lesquelles il a pris la parole : c'est lorsqu'il présenta le tableau d'une banqueroute générale, et fit adopter le plan de finance proposé par Necker; lorsqu'il répondit à l'abbé Maury sur les bons ecclésiastiques et qu'il donna son opinion sur la constitution civile du clergé (la doctrine qu'il professait dans ces deux cas était entièrement erronée). On a remarqué son discours sur le pacte de famille, ses deux discours sur la sanction royale, deux autres sur le droit de faire la paix et la guerre qu'il voulait qu'on dévolût au roi, etc. Le 16 janvier 1791 il fut nommé membre de l'administration départementale de Paris, et le 31 du même mois président de l'assemblée nationale. Au moment où il triomphait de voir la grande œuvre achevée et l'Eglise catholique écrasée en France, une maladie assez courte, accompagnée de violentes convulsions, l'enleva à l'assemblée nationale et au monde, le 2 avril 1791, à l'âge de quarante-deux ans. Ses funérailles furent une espèce d'apothéose; deux ans plus tard ses restes furent exhumés du Panthéon par la multitude qui les dispersa. Cette mort inattendue et arrivée précisément dans ces circonstances, a fait faire à bien des gens quelque retour sur le *Transivi, et ecce non erat*. Psal. 36. D'autres se sont rappelé la *fatalité des sacriléges*, dont le protestant Spelman nous a laissé une si terrible histoire. On assure que depuis quelques

jours il travaillait à rétablir l'autorité du roi, et l'on prétend même qu'il avait donné parole à une cour étrangère, que dès que l'Eglise serait détruite, il tournerait toutes ses vues sur la restauration du trône. Quoi qu'il en soit de ces assertions, l'on ne peut nier que la haine du *club des jacobins*, qu'il avait encourue depuis quelque temps, et qui a même occasioné des bruits d'empoisonnement et de projets d'assassinat, ne leur donnât quelque vraisemblance; mais l'ouverture de son corps a fait connaître que l'excès des plaisirs et la fatigue d'une vie agitée avaient abrégé sa carrière. Ce qui fit dire à un journaliste : *Cet homme était si méchant, qu'il a choisi pour mourir le seul instant où il savait qu'il serait regretté*. En effet, on découvrit, en 1793, ses intelligences secrètes avec la cour, et la populace dispersa ses restes..... On a cité à ce sujet les paroles qu'il dit à un de ses amis peu de temps avant sa mort : *J'emporte avec moi le deuil de la monarchie; les factieux vont s'en partager les lambeaux*. Il paraît néanmoins qu'il se flattait vainement d'opérer une telle révolution. Indépendamment des arrangemens de celui qui, en de telles matières, fait d'autres calculs que les hommes, il est apparent que cette tentative en faveur du roi l'aurait perdu lui-même. Mirabeau s'exagérait ses forces, et surtout les effets de sa bruyante éloquence. On rapporte qu'il dit en 1789 à un médecin de ses amis, en se touchant le front : *Voilà de ces têtes où il y a de quoi réformer les empires*. Dans une autre occasion, il dit à M. Suleau : *La Fayette a une armée; mais, croyez-moi, ma tête est aussi une puissance*. Propos d'une vanité ridicule, qui supposent une faiblesse d'esprit peu commune, et un égoïsme poussé jusqu'au délire. De ses discours les plus brillans, aucun ne soutient les regards d'une logique exacte; en mettant les mots à part, l'homme judicieux n'y trouve rien de solide à recueillir, rien qui puisse fonder la conviction. « Son » éloquence, dit un écrivain qui était » d'ailleurs du nombre de ses admira» teurs, était animée et pressante; mais » les principes étaient asservis à ses » passions. Il se faisait redouter de tous » les partis, même de celui qu'il servait, » parce qu'on ne pouvait compter sur » son opinion, et qu'on connaît cette » maxime de la Rochefoucauld : *Il y a* » *dans le cœur humain une génération* » *perpétuelle de passions, en sorte que* » *la ruine de l'une est presque toujours* » *l'établissement d'une autre qui lui est* » *souvent contraire*. » On sait combien cette *tête* érigée en *puissance* était faible quand on l'obligeait de raisonner juste, et qu'on mettait ses erreurs au jour avec dignité et avec courage. Le modeste silence que celui de Mirabeau, lorsque dans la séance du 27 novembre 1790 l'abbé Maury, après l'avoir poursuivi dans tous ces détours, lui dit : « Remerciez » à présent les tribunes des applaudis» semens flatteurs qu'elles vous ont pro» digués, lorsque vous avez eu la charité » de me dénoncer à leur savante impro» bation, par votre désaveu. Si vous » êtes tenté de répliquer, parlez : je vous » cède la parole... Vous ne dites rien?... » Cherchez tranquillement quelque sub» tilité dont je puisse faire aussitôt une » justice exemplaire... .. Vous ne dites » plus rien?.... Je poursuis donc, et » après vous avoir restitué ces mêmes » paroles que vous avez trouvées si » concluantes dans votre bouche et si ri» dicules dans la mienne, j'attaque di» rectement votre argument. » Les *OEuvres* de Voltaire, Helvétius, Rousseau, l'Encyclopédie, cette foule innombrable de brochures impies ou obscènes, preque tous les ouvrages périodiques devenus depuis long-temps les trompettes du philosophisme; la peinture, la sculpture, la gravure, tous les arts asservis à la scélératesse et à la luxure, avaient préparé la France à la révolution, dont Mirabeau, semblable à la mouche de La Fontaine, s'attribuait l'honneur. Quelques mois avant sa mort, on avait publié sa *Vie publique et privée*. Pour donner une idée du caractère et du stile de l'ouvrage, nous citerons un passage de la page 93, où il est dit en forme de résu-

mé : « Riqueti ne se justifiera sur rien, » et il restera prouvé que dès le berceau » il fut un méchant homme ; que la na- » ture ne réprouva jamais un fils plus » ingrat ; que l'hymen n'alluma jamais » son flambeau pour un époux aussi fé- » roce ; que la vertu n'eut jamais de plus » grand ennemi, la patrie de citoyen » plus dangereux, les lettres de plus vil » écrivain, la noblesse d'apostat plus » corrompu, la société d'hypocrite plus » insidieux, l'amour de plus lâche ser- » viteur, l'amitié de fripon plus rui- » neux, le sentiment de moqueur plus » effronté, le libertinage de fauteur plus » cynique, les lois divines de contemp- » teur plus impie, les lois humaines de » violateur plus déterminé, les empires » de plus hardi séditieux à proscrire. » M. Burke, cet illustre et éloquent membre du parlement d'Angleterre, dans une lettre à M. Woofort, aide-major de S. M. britannique, en date du 11 février 1791, n'en donne pas une idée plus favorable. « Un de mes amis, dit M. Burke, » arrivé nouvellement de Paris, m'a dit » qu'il était présent à l'assemblée lorsque » le comte de Mirabeau (je lui demande » pardon), M. Riqueti, voulut bien l'é- » gayer en manifestant l'opinion qu'il a » de moi. Je ne lui ferai point d'autre » réponse qu'en lui opposant simplement » l'opinion qu'a de lui l'Europe entière, » et sur laquelle je m'en rapporte à lui- » même. J'ai le bonheur de n'avoir ja- » mais démérité de mon souverain ; je » puis braver l'indignation de Riqueti, » premier du nom, qui est le roi des » Français. Je suis sous la protection des » lois anglaises. Je ne veux m'exposer ni » à son comité d'inquisition, ni surtout » à sa lanterne, qui me paraît infiniment » plus dangereuse aux honnêtes gens » que la Bastille ne l'a jamais été. Si j'a- » vais à vivre en France, j'aimerais in- » finiment mieux le gouvernement de » Louis XVI, et je le croirais beaucoup » plus favorable à ma liberté que celui » de Riqueti premier. Je trouve pour- » tant qu'après avoir été sujet si peu fi- » dèle, il vient de se montrer envers » moi un monarque très gracieux, lors- » qu'en disant tant de mal de moi, il en » a parlé de la seule manière qui pût » contribuer à ma satisfaction et à ma » réputation. Etre l'objet des invectives » de M. Riqueti, c'est un honneur auquel » il est difficile de rien ajouter. Mirabeau » à Bicêtre m'inspirerait de la pitié ; Mi- » rabeau sur son trône, sur ce trône » que les jeux de la fortune destinent » quelquefois pour récompense à cer- » taines actions qui conduisent commu- » nément à un autre terme que je ne » veux pas nommer, n'est plus pour moi » qu'un objet de mépris ; car le vice » n'est jamais plus odieux et ne se montre » jamais plus vil aux yeux de la raison, » que lorsqu'il usure et souille la place » naturelle de la vertu. » Par une bizarrerie digne de l'inconséquente philosophie, il laissa un testament, après avoir remis à l'assemblée nationale un écrit contre les testamens, désapprouvant, dans son langage exalté et empirique, *que l'homme, sortant, pour ainsi dire, des bornes de la nature, voulût laisser une volonté lorsqu'il n'en avait plus, exister lorsqu'il n'était plus qu'un vain nom, et transmettre au néant les droits de l'existence :* comme s'il n'était pas plus absurde et cruel de refuser à l'homme la liberté de disposer de son bien ; de réprouver le respect que toutes les nations, par un instinct aussi naturel que religieux, ont toujours eu pour la volonté sacrée des mourans ; d'encourager l'indocilité et l'ingratitude des enfans en mettant les parens hors d'état de les contenir ou de les punir ; d'inviter les collatéraux et héritiers quelconques *ab intestat* à des empoisonnemens, des assassinats ; d'obliger le propriétaire, le cultivateur, à remettre le fruit de son économie et de son travail à des gens méprisables et odieux : projet digne de ce siècle et complètement assorti à ses autres ouvrages. « Ceux qui souhaite- » ront d'autres détails sur Mirabeau, dit » un journaliste parisien, doivent con- » sulter le testament de son père, com- » pulser les registres criminels, dé- » pouiller les archives des prisons, en- » tendre les dépositions de tous ceux qui

» ont quelque connaissance des faits et » gestes de ce premier *saint* de la lé- » gende constitutionnelle. » Un poète lui a fait une espèce d'épitaphe en forme d'apologue, qui contient des idées tout-à-fait extraordinaires :

L'Eternel fatigué des crimes de ce monde,
Et voulant le punir par un cruel fléau,
Recueillit un instant sa sagesse profonde.
Puis dit à Lucifer : *Engendre Mirabeau.*
Le Diable alors le fit à son image,
D'une peau dégoûtante enveloppa ses traits,
Dans son esprit mit l'infernale rage.
Et dans son cœur tous les forfaits.
Mais, par les charmes du langage,
Sur les mortels il prit tant de pouvoir,
Que le démon, dont il passa l'espoir,
Devint jaloux de son ouvrage,
Et ne vit plus en lui qu'un rival odieux
Dont il crut devoir se défaire.
Il eut raison : ce monstre audacieux
Aurait fini par détrôner son père,
Envahir les temples des dieux,
Et placer l'enfer sur la terre.

Nous nous abstiendrons d'énumérer les titres de toutes ses productions ; leur liste en offrirait plusieurs désavoués par la décence. La collection des *OEuvres* de Mirabeau forme plus de 40 volumes ; mais on ne recherche que ses *discours*, presque tout le reste est tombé dans le mépris et l'oubli qui lui était dû. Ses discours ont été réimprimés plusieurs fois, avec plus ou moins d'étendue. On a publié, *Chefs-d'œuvre oratoires de Mirabeau* ou *Choix*, etc., Paris, 1822, 1823, 2 vol. in-8 ; il a paru en 1826 quatre éditions du *discours de Mirabeau sur l'égalité des partages dans les successions en ligne directe*, lu à l'assemblée nationale le jour de sa mort par M. de Talleyrand, Paris, in-8, et in-32. En 1819 on a donné : *OEuvres oratoires de Mirabeau contenant tous les discours, opinions et répliques*, etc., *précédés d'une notice historique sur sa vie par M. Barthe*, *avocat*, etc., *et de l'oraison funèbre prononcée par Cérutti lors de ses funérailles*, *d'un parallèle entre Mirabeau et le cardinal de Retz*, *par M. le comte de Boissy d'Anglas*, et *des jugemens portés sur Mirabeau par M. le comte Garat et Chénier*, trois volumes grand in-8. M. Mérilhou a donné une édition des *OEuvres de Mirabeau précédée d'une notice sur sa vie et ses ouvrages*, Paris, 1825-1827, 9 volumes in-8. Enfin M. Chaussard a publié l'*esprit de Mirabeau* précédé aussi d'une *Notice*, Paris, 1796 et 1804, 2 vol. in-8. Laharpe a porté sur les talens oratoires de Mirabeau un jugement exagéré : il l'appelle le *Démosthènes français*. Cet enthousiasme pour un orateur qui ne raisonne qu'avec des sophismes, n'eut d'ardeur que celle des passions, ne sera pas partagé par la postérité.

* RIQUETI (Boniface), vicomte de Mirabeau, frère du précédent, né au Bignon, en 1754, fut député aux états-généraux en même temps que le fameux Mirabeau. Il était entré de bonne heure dans le service militaire, avait fait plusieurs campagnes en Amérique pendant la guerre des Etats-Unis contre l'Angleterre, et était parvenu au grade de colonel du régiment de Touraine. Ce fut la noblesse de la Sénéchaussée de Limoges qui l'envoya aux états-généraux. Le vicomte de Mirabeau partageait les vices de son frère ; mais, en politique, il suivit une route tout opposée. Avec moins de profondeur dans l'esprit et moins d'instruction que le comte, il avait comme lui l'art du sarcasme et les saillies les plus vives, et il en donna plus d'une fois des preuves dans les discussions de la tribune. Il y paraissait rarement ; mais il décochait de sa place des phrases piquantes et qui renfermaient souvent un grand sens. Le comte de Mirabeau parlant, dans une discussion, de la Saint-Barthélemi, son frère ne lui dit que ce peu de paroles : *Si l'on abusa de la religion pour opérer les meurtres de la Saint-Barthélemi, des scélérats ont abusé du nom de la liberté pour violer la demeure des rois.* Il défendit constamment l'autorité royale, s'opposa à toutes les innovations, et lorsque Louis XVI vint à l'assemblée promettre fidélité à la constitution, il sortit, et brisant son épée, il dit : *Puisqu'un roi de France ne veut plus l'être, un gentilhomme n'a plus besoin de son épée pour le défendre.* Toujours en opposition avec le parti dominant de l'assemblée, il attaqua avec énergie les mesures qu'elle prenait pour détruire le clergé. Comme il se livrait contre les

anarchistes à des sorties violentes, ne pouvant parvenir dans une discussion à se faire entendre, il s'écria : *J'emploierai dans cette discussion la logique des poumons, puisqu'elle n'est pas moins nécessaire dans cette assemblée que celle du raisonnement.* Le vicomte aimait beaucoup la bonne chère et le bon vin, ce qui lui causa un embonpoint extraordinaire, qui le fit surnommer *Mirabeau Tonneau.* Il paraissait quelquefois à l'assemblée dans un état voisin de l'ivresse ; et son frère voulant lui faire quelques représentations, il répondit : *De quoi vous plaignez-vous ? De tous les vices de la famille vous ne m'avez laissé que celui-là.* Paroles qui s'accordent parfaitement avec celles qu'on lui prête dans une autre circonstance, où il disait : *Dans toute autre famille, je passerais pour un mauvais sujet et pour un homme d'esprit ; dans la mienne, on me tient pour un sot, mais pour un homme rangé.* Le régiment de Touraine, dont il était colonel, s'étant insurgé à Perpignan en 1790, il s'y rendit ; mais n'ayant pu y rétablir la discipline, il repartit, emportant avec lui les cravattes des drapeaux. Arrêté pendant quelques jours pour cette démarche hardie, il fut relâché, et sortit de France. A peine arrivé aux frontières, il envoya sa démission à l'assemblée, protestant contre tout ce qu'elle avait fait et tout ce qu'elle ferait, et leva une légion qui acquit une grande réputation de bravoure : cette légion fut réunie plus tard à l'armée de Condé. Le vicomte de Mirabeau fut compris dans le décret rendu le deux janvier 1792 contre les princes frères du roi et d'autres personnages marquans. Bon royaliste et excellent militaire, le vicomte de Mirabeau aurait pu rendre de grands services à la cause qu'il défendait ; mais ses excès, autant peut-être qu'une fluxion de poitrine dont il fut atteint, abrégèrent ses jours. Il mourut vers la fin de 1792, à Fribourg en Brisgaw. Il cultiva avec quelques succès la poésie légère, et donna des *chansons* et des *satires*, où il ridiculisait les innovations du temps. On a encore de lui une brochure qui a pour titre, *Voyage national de Mirabeau cadet*, 1790 : il raconte les excès révolutionnaires, dont il faillit être la victime pendant son voyage de Perpignan, et il le fait avec beaucoup de verve et de gaieté.

RISBECH ou Riesbeck (Gaspard), né en 1750 à Hoechst près de Francfort, eut pour père un négociant assez riche, qui l'envoya dans cette dernière ville pour s'y appliquer au droit ; mais une imagination brûlante et un caractère impétueux rendirent le jeune Risbeck peu propre à l'étude des lois. A cette époque régnait en Allemagne une secte dont les principes dangereux n'ont formé que trop de prosélytes : elle s'appelait la *Secte des génies par excellence* (Cep Genie Vesen). Ses principes fondamentaux étaient le mépris souverain des convenances sociales, l'éloignement pour toute affaire quelconque. Ses partisans regardaient comme au dessous d'eux les emplois, les engagemens politiques, les fonctions qui exigent un travail suivi ; enfin la liberté était l'idole chimérique qu'ils encensaient, et à laquelle ils sacrifiaient toutes les réalités : espèce de *sansculottisme* qui préludait à celui de France. Risbeck ne fut point des derniers à se rendre auprès de ces nouveaux Diogènes ; mais il dissipa en peu de temps le bien dont il avait hérité, et se vit réduit, pour subsister, à se mettre aux gages des libraires. Il écrivit des *Lettres sur les moines*, telles qu'un homme passionné et fanatique pouvait en écrire ; il répandit les mêmes fureurs contre les prêtres et les catholiques en général, dans son *Voyage d'Allemagne*, traduit en français, Paris, 1788, 3 vol. in-8. « Qu'on se représente, dit un bibliographe, un jeune homme empreint de » tous les délires du philosophisme, et, » de plus, d'une forte dose de préjugés » protestans, qui parcourt l'Allemagne » à pied, dans un état à ne pouvoir guère » fréquenter que les dernières classes de » la société, et qui dans sa course prononce définitivement sur la politique, » la religion, les mœurs, les cours et » les princes ; et l'on aura une idée juste

» de ce voyageur. Sa grande règle est de » trouver affreux tout ce qui est catholi- » que et de porter jusqu'aux nues tout ce » qui tient ou à l'esprit de secte ou à » l'impiété dominante du siècle. » Il a consigné les mêmes écarts dans une prétendue *Histoire d'Allemagne*, qu'il laissa manuscrite. Réduit à la misère, il s'isola dans le village d'Arau en Suisse, où il ne connut plus d'autre société que celle des cabarets, et où il mourut le 5 février 1786. Dans ses ouvrages, il a pris, ou les éditeurs lui ont donné, le titre de *baron*; mais il est certain qu'il n'était ni baron ni noble. *Voyez* le *Journ. hist. et litt.*, 1er avril 1788, pag. 478. (Le prince Boris de Galitzin a publié, dans le *Mercure* d'août 1788, une *Notice* fort intéressante sur cet auteur.)

* RISCALTA (Pierre), historien, naquit à Pavie vers 1310, et fut un des hommes les plus éclairés de son temps. Il occupa plusieurs places, soit à Milan, soit dans d'autres villes de la Lombardie, et mourut en 1374. On lui doit une *Histoire de Pavie* jusqu'à l'année de la mort de l'auteur, publiée par Christophe Poggiali, en 1577, 12 vol. in-4°, avec un grand nombre d'additions faites par Jacques de Mois.

RISIUS (Sergius), savant maronite, archevêque de Damas, florissait dans le 17e siècle. C'est par ses soins, par ceux de Guadagnoli et de Pierre Golius qu'a été publiée la *Bible arabe*, Rome, 1671. *Voyez* GOLIUS Pierre.

RIST (Jean), né à Pinneberg en 1607, fut pasteur à Wedel sur l'Elbe, comte palatin impérial et conseiller ecclésiastique du duc de Meckelbourg, et mourut en 1667, après avoir fondé la société du Cigne. Ses principales *OEuvres* sont: 1° *Hortus poeticus*; 2° *Theatrum poeticum*; 3° *Parnassus poeticus*; 4° *Vindiciæ linguæ germanicæ*; 5° *Musa teutonica*; 6° un poème allemand, intitulé: *Galatée et Florabelle*, etc.

* RISTEAU (François), négociant de Bordeaux, où il naquit en 1714, fut directeur de la compagnie des Indes. Le roi le chargea en 1771 de négociations importantes auprès du gouvernement anglais, et il s'en acquitta avec honneur. Ami intime de Montesquieu, il ne put endurer avec patience les critiques assez sévères qu'on publia contre ce dernier au sujet de l'ouvrage auquel il doit principalement sa réputation. Risteau fit paraître à son tour une défense énergique qui a pour titre: *Réponse aux observations sur l'Esprit des lois*, 1751, in-12. On trouve dans cet écrit des pensées justes, de l'éloquence et une logique pressante, qui parfois persuade et accable les adversaires de Montesquieu; mais il n'est pas partout victorieux. Risteau mourut en 1784.

* RITCHIE (Joseph), voyageur anglais, né en 1790 à Otley dans le Yorkshire, était secrétaire du consulat anglais à Paris, lorsqu'il apprit que son gouvernement, sur l'invitation du dey de Tripoli, se proposait d'envoyer un agent dans l'intérieur de l'Afrique. Passionné pour les voyages lointains, il sollicita cet emploi, fut accepté et s'embarqua à la fin de 1818, avec un jeune Français fort habile dans l'art de préparer et de conserver les objets d'histoire naturelle. Ils s'étaient revêtus du costume maure pour pénétrer plus facilement dans le pays; mais Ritchie se ressentit bientôt de l'influence maligne du climat, et après plusieurs mois de souffrance, il succomba le 20 novembre 1819. Le capitaine Lyon, officier de marine avec lequel il s'était embarqué à Malte, et qui lui-même avait été fort incommodé de ce voyage, revint en Europe, et publia à Londres en 1821, in-4, le récit de cette expédition, qui a servi à mieux faire connaître le Fezzan. Cette relation a été traduite en français, mais beaucoup abrégée par Edme Gaultier, Paris, 1821, 2 vol. in-18. On y trouve des détails intéressans sur les aventures du voyage et sur les contrées qui ont été visitées.

RITHOVIUS. *Voyez* BALDUIN.

* RITSON (Joseph, jurisconsulte et écrivain anglais, naquit à Stocktoni-sur-Tees en 1752. Il étudia les lois, fut notaire au collége de justice de Gray. Il acheta en 1785 la charge de bailli des immunités de Savoie, et dans l'un et l'au-

tre emploi il se fit peu aimer par son caractère caustique et turbulent. Outre cette humeur irascible et peu endurante, c'était un homme des plus faux et des plus dissimulés. Il avait cependant une instruction peu commune, cultiva la poésie avec assez de succès, et se distingua surtout par une critique parfois mordante, mais profonde. Il a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons les suivans, savoir : 1° *Observations sur Johnson, et sur la septième édition de Shakespeare*; 2° *Examen rapide de l'édition de Shakespeare, de Malone*; 3° *Observations sur l'Histoire de la poésie anglaise de Warton*; 4° *Décadence de la couronne d'Angleterre*; 5° *Manuel lacédémonien*; 6° *Anthologie anglaise*; 7° *Bibliographie poétique*. Ces ouvrages sont fort bons, et les meilleurs qui soient sortis de la plume de Ritson. 8° *Recueil de chansons anglaises*, 3 vol.; 9° *Recueil de chansons écossaises*, 2 vol.; 10° *Romances*, 3 vol.; 11° *Traité de l'abstinence de la chair des animaux*. Ritson écrivait d'un stile assez pur, mais souvent trop concis, et on trouve parfois dans ses productions des idées bizarres et dignes de son caractère difficile et original. Il avait entre autres singularités celle de vouloir corriger l'orthographe anglaise, en retranchant plusieurs diphthongues très nombreuses dans cette langue, mais sans lesquelles elle deviendrait inintelligible; mais heureusement sa méthode n'a pas été adoptée. Il mourut en 1703.

RITTANGELIUS (Jean-Etienne), de Forcheim, au diocèse de Bamberg, de catholique romain était devenu juif, et de juif il se fit luthérien, suivant quelques auteurs. On a de lui des *Notes* sur le livre intitulé *Jezirach* (*voyez* ABRAHAM), où il soutient que la Paraphrase chaldaïque fournit des argumens contre les Juifs et contre les antitrinitaires. Cette proposition fut attaquée par un socinien, Guillaume-Henri Vorstius, qui se cacha sous le nom d'*Ironopolita*. Rittangelius se défendit par un traité qu'il intitula *Libra veritatis*, 1698, et qu'il dédia à Jean Casimir, roi de Pologne. Il mourut vers 1652, professeur en langues orientales dans l'académie de Kœnigsberg. Nous avons de lui : 1° un traité *de Veritate religionis christianæ*, Franeker, 1699; 2° des *Lettres*; 3° une *Traduction* allemande des prières que les Juifs font dans leurs synagogues le premier jour de chaque année, et d'autres écrits.

* RITTENHOUSE (David), fameux mathématicien, et mécanicien, né en 1732 à Germantown dans la Persylvanie, mort en 1796, dans la 65e année de son âge, a succédé à Francklin dans la présidence de la société américaine; et depuis l'indépendance de l'Amérique il exerça la charge de trésorier de l'état. Il a imaginé un planisphère qui représentait les révolutions des corps célestes, plus complètement et plus exactement qu'aucun autre n'avait fait jusqu'alors. Ses instrumens de mathématiques étaient regardés comme supérieurs à tous ceux qu'on apportait de l'Europe. Il fut chargé en 1769 d'observer dans la ville de Norton un passage de Vénus, annoncé pour le 3 juin 1769. Il constata aussi le passage de Mercure le 9 novembre suivant, et fut nommé en 1775 l'un des commissaires pour juger la dispute élevée entre la Pensylvanie et la Virginie, à l'occasion de la fixation des limites. Les travaux de ce savant sont insérés dans les *transactions de la société américaine* : son *Eloge* a été publié par Rusch, Philadelphie, 1797, in-8.

RITTER ou RICHTER (Jean-Guillaume), physicien allemand, né en 1776 à Samitz en Silésie, d'une famille obscure et peu riche, se consacra néanmoins à l'étude avec une ardeur peu commune, et malgré son peu de moyens pécuniaires, parvint à se faire recevoir médecin à Iéna; mais il s'occupa spécialement des phénomènes dits *galvaniques*, et de l'électricité développée par le contact des métaux et d'autres substances; il a fait à ce sujet plusieurs expériences ingénieuses, qui lui ont ouvert en 1804 les portes de l'académie de Munich. Sa mort prématurée, arrivée le 23 janvier 1810, fut attribuée à son intempérance. Il ne faut pas toujours s'en rapporter aux conséquences qu'il déduisait de ses expériences; car la viva-

cité de son imagination le portait souvent à conclure bien au delà de ce que les faits prouvaient réellement. Ritter a publié les ouvrages suivans : 1° *Preuve que l'action de la vie est toujours accompagnée de galvanisme*, Weimar, 1798 ; 2° *Contributions pour la connaissance plus particulière du galvanisme*, Iéna, 1801, 2 vol. in-8 ; 3° *Mémoires physico-chimiques*, Leipsick, 1806, 3 vol. in-8 ; 4° *Fragmens tirés de la succession d'un jeune physicien*, Heidelberg, 1810, 2 vol. in-8, et un grand nombre de *Mémoires*, *Dissertations*, *etc.*, dans le *Magasin d'histoire naturelle* de Voigt, dans les *Annales de physique* de Gilbert, dans le *Journal de physique et de chimie* de Gehlen, et autres ouvrages périodiques. — Il y a un autre médecin et chimiste allemand (Jérémie-Benjamin), né aussi en Silésie, à Hirschberg, en 1762, mort en 1807, qui fut directeur de la société pharmaceutique de Berlin, et attaché à la manufacture de porcelaine de cette ville. Celui-ci a publié : 1° *Sur les nouveaux objets de la chimie*, Breslau, 1791-1802, 2 cahiers in-8 ; 2° *Elémens de la stæchpométrie*, ou *Art de mesurer les élémens chimiques*, Breslau, 1792-94, 3 vol. in-8. Il a aussi rédigé les tomes 3 et 6, et le *Supplément du Dictionnaire de chimie*, commencé par Bourguet, et il a coopéré à plusieurs journaux de physique et de chimie.

RITTERSHUYS (Conrad), *Rittershusius*, jurisconsulte de Brunswick, est auteur et éditeur d'un grand nombre d'ouvrages dans lesquels on remarque beaucoup de critique et d'érudition. Il mourut à Altorf, l'an 1613, où il était professeur en droit. Son fils, Nicolas Rittershuys, né à Altorf, en 1597, s'appliqua à l'étude de l'histoire des généalogies, des mathématiques, de la littérature grecque et latine, et mourut en 1670, professeur de droit féodal. On a de lui un ouvrage intitulé : *Genealogiæ imperatorum, regum, ducum, comitum*, etc. Tubingen, 1664, 7 tomes in-fol.

RIUPÉROUX (Théodore de), né à Montauban, en 1664, d'un avocat du roi de cette ville, porta d'abord le petit collet et obtint un canonicat à Forcalquier. Il quitta ensuite l'état ecclésiastique, et obtint une charge de commissaire des guerres. Il mourut à Paris, en 1706, à 42 ans, laissant quatre *Tragédies*, dont les vers sont faciles et coulans, mais sans force et sans chaleur. On a aussi de Riupéroux quelques petites pièces de vers, telles qu'une *Epître*, le *Portrait du sage*, etc., répandues dans différens recueils. Il était secrétaire du marquis de Créqui. Ce seigneur, devant jouer avec le roi, avait conservé 1,000 louis pour cette occasion, qu'il mit en dépôt entre les mains de son secrétaire, afin de n'être point tenté de les dissiper ailleurs. Riupéroux les alla jouer, et les perdit. C'était cependant l'homme qui avait fait le *Portrait du sage*.

*RIVALS (Jean-Pierre), peintre et architecte, né à la Bastide d'Anjou, en 1625, fut élève d'Ambroise Frédeau, religieux domicilié à Toulouse. Après la mort de ce maître, il passa en Italie, fixa son séjour à Rome, où il étudia les bons modèles, et revint à Toulouse au bout de neuf ans. Il y fut nommé peintre et architecte de l'hôtel-de-ville, dans lequel il travailla plusieurs années ; mais on n'y trouve plus de ses ouvrages. Ils ont été presque tous détruits par les Vandales de 1793. Rivals fut nommé par le roi surintendant des chemins, ponts et chaussées de la province. Il enrichit de plusieurs de ses productions, alors assez estimées, différens cabinets de la ville de Toulouse, où l'on remarque surtout de cet artiste le beau palais de Malte, où résidait le grand-prieur de Toulouse. Il est mort en 1706 ; son fils Antoine, La Fage, Marc Arcis, furent ses élèves.

*RIVALS (Antoine), peintre, mort à Toulouse, en 1735, âgé de 68 ans, eut pour maître son père, Jean-Pierre (*voyez l'article précédent*), de Toulouse. Antoine vint à Paris, et partit ensuite pour l'Italie. Il remporta le premier prix de peinture de l'académie de Saint-Luc, à Rome, et le cardinal Albani, depuis Clément XI, le couronna. Ce maître fut appelé à Toulouse, où il

remplit avec distinction les places de son père. Il avait une touche ferme, un pinceau vigoureux; son dessin est correct, ses compositions ingénieuses. (Il a laissé plusieurs tableaux estimés, la plupart relatifs à l'histoire de Toulouse. Il a aussi gravé plusieurs planches avec talent, et il est mort le 7 décembre 1735. Il y a eu plusieurs autres graveurs estimés du même nom et de la même famille.)

RIVARD (Dominique-François), mathématicien, né à Neufchâteau en Lorraine, en 1697, fit ses études à Paris, et y obtint une chaire de philosophie au collége de Beauvais, qu'il quitta en 1749 à la mort de Coffin, principal de ce collége. Rivard mourut en 1778. On voit par ses ouvrages qu'il s'était entièrement dévoué à sa profession; tels sont: 1° *Institutiones philosophicæ*, 1778, 4 vol. in-12; 2° *Elémens de mathématiques*, in-4; 3° *Elémens de géométrie*, in-4; 4° *Traité de la sphère*, in-8; 5° une *Gnomonique*, in-8; 6° *Table des sinus*, in-8; 7° *Trigonométrie rectiligne*, in-8. Ces ouvrages sont écrits avec clarté, quoiqu'un peu diffus.

* RIVAROL (Antoine, comte de), écrivain spirituel, naquit le 17 avril 1757 d'une famille pauvre et obscure, à Bagnols, en Languedoc. Son père, ne trouvant d'autres moyens d'existence, se fit aubergiste. Le jeune Rivarol, destiné à l'état ecclésiastique, fut envoyé à Avignon, et plus tard au collége de Sainte-Barbe; mais son caractère, naturellement inquiet, léger et satirique, ne pouvait guère s'accommoder d'études sérieuses, ni d'un état si peu fait pour ses inclinations. Il quitta la soutane, vint vers 1775 à Versailles, et fut pendant quelque temps précepteur des enfans de M. Honorati. Il avait la manie des grandeurs; et, pour faire oublier ou cacher son origine, il se faisait appeler l'abbé de Parcieux, et cherchait à faire croire qu'il était de la famille du célèbre savant de ce nom, mort en 1766; mais un neveu de celui-ci le força bientôt à reprendre son véritable nom. Il vint à Paris en 1784. Plusieurs *Lettres* qu'il publia sur les *aérostats*, les *têtes parlantes* de l'abbé Mical, etc., lui acquirent de la réputation et le portèrent à la rédaction du *Mercure*. Son *Discours sur l'universalité de la langue française* fut couronné, en 1785, par l'académie de Berlin, où il fut reçu comme membre quelque temps après. C'est à cette occasion qu'il publia son *Epître* au roi de Prusse, épître qui obtint beaucoup de succès. Se livrant ensuite à son goût naturel pour la satire, il fit la guerre aux écrivains de son temps, dans un ouvrage intitulé: *Le petit almanach de nos grands hommes*, 1788, in-12: ce livre fut plusieurs fois réimprimé et toujours avec un nouveau succès. Il n'épargnait dans ses paroles, comme dans ses écrits, ni ses collègues, ni même ses amis les plus intimes. Il s'avisa de ridiculiser Garat, avec lequel il travaillait au *Journal* de Panckoucke; Garat fut le plus fort, et parvint à faire chasser son satirique adversaire. Rivarol s'amusa à faire une critique sur le poème des *Jardins* de l'abbé Delille, qu'il publia sous la forme d'un *dialogue entre un chou et un navet*. En France, et à Paris surtout, on aime à rire, et quelque éloge qu'eût mérité le poème de Delille, le *Dialogue du chou et du navet* fut trouvé assez plaisant, et eut une vogue prodigieuse. L'humeur mordante de Rivarol lui avait fait beaucoup d'ennemis; il ne pouvait vivre en paix avec personne. Il s'ennuya bientôt de sa femme, fille d'un Anglais établi à Paris. Cette union n'avait pas été heureuse, et Rivarol s'en dédommagea en se déchaînant contre l'hymen. Il fut cependant attaché aux bons principes; lors de la révolution, il se déclara hautement pour la monarchie, et rédigea, conjointement avec Peltier et autres, le journal intitulé: *Les Actes des apôtres*. On crut d'abord que ce dévouement de sa part n'était pas désintéressé; mais l'expérience prouva dans la suite la fausseté de cette opinion. Trouvant le sol de la France trop dangereux pour ceux qui ne suivaient pas les maximes du jour, il essaya d'émigrer; mais il fut arrêté à Abbeville par la garde nationale. Il publia alors une *Relation* assez piquante de son voyage, dans laquelle il lançait plusieurs

traits contre la révolution, contre différens démagogues qui y figuraient, et surtout contre M. de La Fayette. Il fut plus heureux dans sa fuite en 1792, et se réfugia à Hambourg, où il fut contraint de se mettre aux gages d'un libraire, qui le reçut chez lui et pourvut à toutes ses dépenses. Il eut de Rivarol la promesse solennelle qu'il s'acquitterait envers lui par des ouvrages dont sa réputation assurerait le succès. Mais le libraire voyant qu'il ne remplissait pas cette promesse, lui fit connaître son mécontentement. Rivarol partit, et lui laissa pour paiement quelques ouvrages ébauchés qui peut-être ne verront jamais le jour. De là il se rendit à Berlin, et fut bien accueilli du monarque et du prince Henri. Il vivait dans cette capitale, sinon au milieu des richesses, au moins dans une honnête aisance. Il regrettait cependant sa patrie, et il écrivait à un de ses amis : « La vraie » terre promise est en effet la terre où » vous êtes ; je la vois de loin, je désire » y revenir, et je n'y rentrerai peut-être » jamais. » Sa prédiction s'accomplit, il mourut à Berlin le 11 avril 1801, et a laissé : 1° *Discours sur l'universalité de la langue française*. Si l'auteur, dans cet ouvrage, s'était contenté de prouver l'universalité de cette langue par les chefs-d'œuvre que la littérature a produits, et par le juste éloge des écrivains illustres qui l'ont répandue par leurs talens dans toute l'Europe, on n'aurait trouvé dans l'opinion de Rivarol rien qui ne fût vrai et fondé sur l'avis général de toutes les nations policées ; mais il a voulu critiquer les littératures des nations étrangères, qu'il ne possédait pas assez, il n'en parle par conséquent que d'une manière très superficielle ; il fonde en outre le mérite de la langue française sur les défauts des autres langues, qu'il ne connaissait pas non plus (l'italienne exceptée). L'immense variété de la langue allemande, la concision énergique de l'anglaise, la majesté de l'espagnole, la vigueur, la douceur et l'harmonie de l'italienne, sont des qualités qui disparaissaient à ses yeux pour n'y trouver que des raisons de critique, ainsi que sur les noms justement célèbres de Klopstock, Hume, Robertson, Milton, Mariana, Ferreras, Escilla, Machiavel, Guicciardini, Davila, l'Arioste, le Tasse, etc. Excepté cette prévention souvent injuste de la part de Rivarol, le reste de son ouvrage prouve en lui l'homme de goût, doué d'un talent peu ordinaire. 2° L'*Enfer*, imité du Dante, Londres (Paris), 1785, in-8. Il faut une connaissance très approfondie de la langue italienne pour traduire la poésie dans un autre idiôme, et encore davantage pour comprendre plusieurs passages du poète toscan ; les divers commentaires qu'on trouve dans les éditions multipliées de ce poème ne suffisent pas toujours pour les éclaircir. Il n'est donc pas étonnant que Rivarol, même dans une simple imitation, ait commis plusieurs contre-sens, et ait altéré parfois le véritable esprit du poème italien. Quant à l'ouvrage français, nous le jugeons bien écrit et digne de la plume facile de Rivarol, qui sait peindre et intéresser. 3° *Lettre à M. Necker sur l'importance des opinions religieuses*, Berlin, 1787. Cette petite brochure fait honneur aux principes de l'auteur. 4° *Lettre à M. Necker sur la morale*, etc., même année. Ces deux *Lettres* ont été réimprimées dans le tome 2 des *Chefs-d'œuvre littéraires et politiques de la fin du 18e siècle*, 1788, 3 vol. in-8 ; 5° *Petit almanach des grands hommes*, 1788, in-12. C'est une satire violente, et trop longue pour qu'elle puisse amuser, contre les poètes médiocres de cette époque. Ceux-ci s'en vengèrent sur Rivarol, non seulement, dit-on, par des injures, mais par des voies de fait, qui n'empêchèrent cependant pas que son almanach n'eût un grand nombre d'éditions. 6° *Lettre à la noblesse française*, 1792, in-8, dans laquelle l'auteur se montre un parfait royaliste ; 7° *Vie politique de M. de La Fayette*, 1792 ; 8° *Prospectus d'un nouveau dictionnaire de la langue française, suivi d'un discours sur les facultés intellectuelles et morales des hommes*, Hambourg, 1797, in-8. Cet ouvrage, chargé de métaphores et d'images souvent peu justes, finit par fatiguer

le lecteur, ainsi qu'il arrive dans bien d'autres productions de Rivarol, qui ont ces mêmes défauts. On raconte que le libraire aux gages duquel il était, pour l'obliger à finir cet ouvrage, l'enferma chez lui et mit des sentinelles à sa porte. 9° *Lettre à M. le président de... sur le globe aérostatique, sur les têtes parlantes et sur l'état présent de l'opinion publique à Paris*, Londres et Paris, 1783, in-8; 10° *Parodie du songe d'Athalie*, 1787, in-8, qui a eu plusieurs éditions, et dont l'une porte le nom supposé de M. Grimod de la Reynière, conjointement avec son désaveu également supposé. L'ouvrage en lui-même, quoique fort bien versifié, ses notes et ce même désaveu sont tous ensemble une violente satire, où l'on remarque cependant des traits bien dirigés. Mesdames de Genlis et de Staël, MM. de la Reynière, Condorcet, d'Alembert, Buffon et ses continuateurs, Vicq-d'Azyr, Gaillard, Bailly, d'Aguesseau, Beauzée, Suard, Lemierre et toute l'académie, y sont en butte aux sarcasmes amers de l'auteur. 11° Des *Poésies*, qui ne manquent ni de verve ni de grâce. Rivarol était, en général, plutôt un homme d'esprit qu'un homme à talens; et son esprit était même trop épigrammatique pour que sa conversation et ses ouvrages pussent plaire long-temps. Une grande opinion de lui-même, des saillies mordantes, une verbosité infatigable, et le titre de comte que Rivarol prit gratuitement en se faisant à lui seul sa généalogie, lui donnèrent d'abord entrée dans les principales maisons de Paris, où il se fit des protecteurs, mais où son humeur caustique lui fit beaucoup d'ennemis, et où il ne reçut pas toujours un bon accueil. La même impartialité qui nous porte à rappeler ses défauts, nous oblige en même temps à rendre justice aux opinions qu'il montra dans nos désordres politiques, et qui ne peuvent que faire honneur à sa mémoire. On publia sa *Vie*, à Paris, 1802, 2 vol. in-12. Ses différens ouvrages ont été recueillis en 1808, 5 vol. in-8; ils sont précédés d'une *Notice* peu exacte sur la vie de l'auteur. On a publié récemment le recueil d'une *Correspondance* que Rivarol entretenait avec Louis XVI, par l'intermédiaire de M. de Laporte, intendant de la liste civile. Les *Mémoires* de Rivarol, insérés en 1824 dans la *Collection des mémoires sur la révolution*, ne sont que la réimpression du *Tableau de l'assemblée constituante* que cet écrivain avait publié en 1798. On a donné en 1808 l'*Esprit de Rivarol*, 2 vol. in-12, avec son portrait. Ce livre avait déjà paru en 1802 sous le titre de *Vie philosophique, politique et littéraire de Rivarol*, même format et même nombre de volumes. En lisant les différens écrits de Rivarol, on est porté à prononcer sur lui le jugement qu'a émis Dussault dans les *Annales littéraires : Rivarol n'eut peut-être un vrai talent dans aucun genre ; mais son esprit actif et flexible se pliait à tous les genres.*

RIVAULT (David), sieur de Flurance, né à Laval vers 1571, fut élevé auprès de Guy, comte de Laval. (Après avoir voyagé en Italie, il accompagna en Hongrie le comte de Laval qui fut tué par les Turcs. Il revint en France, fut nommé gentilhomme du roi, sous-précepteur, puis précepteur de Louis XIII), et mourut à Tours en 1616, à 45 ans. Malherbe et plusieurs autres écrivains célèbres ont parlé de Rivault avec estime, et cela n'est pas étonnant, il était bien à la cour. Il nous reste de lui quelques ouvrages, qui ne justifient que faiblement leurs éloges. Les principaux sont: 1° des *Élémens d'artillerie*, 1608, in-8, qui sont rares et assez curieux; 2° *les Etats, ès-quels il est discouru du prince, du noble et du tiers-état, conformément à notre temps*, 1596, in-12; 3° une *Édition* d'Archimède, in-4; 4° *L'Art d'embellir, tiré du sens de ce sacré paradoxe :* La sagesse de la personne embellit sa face (*Sapientia hominis lucet in Vultu ejus, et potentissimus faciem illius commutabit* (Eccles. 8); *étendu à toutes sortes de beautés, et ès moyens de faire que le corps retire en effet son embellissement des belles qualités de l'âme*, 1608, in-12. Cet art n'est pas une chimère, il est même le fondement

vrai de la science physiognostique. « On croit, » dit un philosophe (J.-J. Rousseau), que la physionomie n'est qu'un » simple développement des traits déjà » marqués par la nature. Pour moi, je » penserais qu'outre ce développement, » les traits du visage d'un homme vien- » nent insensiblement se former et pren- » dre de la physionomie, par l'impres- » sion fréquente et habituelle de certai- » nes affections de l'âme. Ces affections » se marquent sur le visage, rien n'est » plus certain; et quand elles tournent » en habitude, elles y doivent laisser » des impressions durables. » L'auteur des *Etudes de la nature* appuie ces observations et les porte même beaucoup plus loin, sans qu'on puisse dire que l'expérience lui soit contraire. Après avoir parlé de la variété extrême et de la configuration très bigarrée des physionomies, il ajoute : « Au reste, ceux qui ont » été défigurés par les atteintes vicieuses » de nos éducations et de nos habitudes » peuvent réformer leurs traits; et je dis » ceci surtout pour nos femmes qui, » pour en venir à bout, mettent du blanc » et du rouge, et se font des physiono- » mies de poupées, sans caractère. Au » fond, elles ont raison; car il vaut » mieux le cacher que de montrer celui » des passions cruelles qui souvent les » dévorent. Elles ont un moyen sûr de » devenir des beautés d'une expression » touchante. C'est d'être intérieurement » bonnes, douces, compatissantes, sen- » sibles, bienfaisantes et pieuses. Ces » affections d'une âme vertueuse impri- » meront dans leurs traits des caractères » célestes, qui seront beaux jusque dans » l'extrême vieillesse. » *Voyez* RICHTER.

RIVAZ (Pierre-Joseph de), né à Saint-Gingoulph dans le Valais, en 1711, eut un goût et un talent décidés pour la mécanique. On lui doit plusieurs inventions utiles dans l'horlogerie, l'hydraulique, etc. Il discuta aussi avec sagacité quelques points d'histoire, entre autres le *Martyre de la légion thébéenne*, sur lequel il donna des *Eclaircissemens*, Paris, 1779, in-8. (*Voy.* MAURICE saint.) On a encore de lui l'*Antiquité de la maison de Savoie*. Il mourut à Moutiers en 1772.

* RIVE (Jean-Joseph), savant bibliographe, né à Apt, en Provence, le 19 janvier 1730, d'un orfèvre de cette ville. Il embrassa l'état ecclésiastique, professa la philosophie au collége de Saint-Charles d'Avignon, et obtint la cure de Mollèze près d'Arles. On dit qu'il en remplit les fonctions d'une manière édifiante. Quoi qu'il en soit, il quitta sa cure en 1767, et vint à Paris, où le duc de La Vallière lui confia sa riche bibliothèque, que Rive augmenta de plusieurs livres précieux. Il s'était donné le surnom de *Bibliognoste*, et son caractère, d'ailleurs plein d'amour-propre, était si irascible et si contrariant, que le duc, quand des savans disputaient sur des matières historiques ou bibliographiques, les menaçait, pour les mettre d'accord, de leur lâcher *son dogue*, qui n'était jamais de l'avis de personne. A la mort de M. de La Vallière, la bibliothèque tomba en héritage à la duchesse de Châtillon, laquelle chargea MM. Debure et Vanpraet d'en dresser le catalogue, ce qui blessa fortement Rive. Il s'en vengea par de mordantes critiques contre ces deux savans; mais ces critiques ne méritèrent que le mépris des gens impartiaux. Le marquis de Méjanès ayant légué aux états de Provence une bibliothèque considérable, M. de Boisgelin, archevêque d'Aix, proposa à Rive, au nom de ses compatriotes les Provençaux, d'être leur bibliothécaire. Rive accepta cette place; ses prétentions exorbitantes donnèrent lieu à d'interminables disputes, que sa présence à Aix, où il s'était transporté, rendait encore plus difficiles à terminer. Sur ces entrefaites, la révolution éclata; et, quoique intérieurement il n'en approuvât peut-être pas les maximes, il se montra un des plus ardens démagogues. Il se déchaîna contre l'archevêque, qu'il appelait le *métrophore* Boisgelin, compromit plusieurs citoyens estimables, poursuivit l'avocat Pascalis, dont on l'accuse même d'avoir causé la mort. Lancé dans cette sanglante carrière, on ne sait pas quand il se serait arrêté, si une attaque d'apo-

plexie, dont il avait déjà été frappé trois ans auparavant, ne l'eût conduit au tombeau, en 1792, à l'âge de soixante-deux ans. Rive a écrit un grand nombre d'ouvrages, savoir : 14 imprimés, 7 prêts à être livrés à l'impression, et 39 qu'il se proposait de publier. Nous nous bornerons à citer les suivans : 1° un *Dictionnaire sphalmatographique*, ou *des Erreurs littéraires*; 2° un *Dictionnaire des Troubadours*, où il critique Crescimbeni, Quadrio, Foncemagne, Vaissette, Sainte-Palaye, Millot et Papon; 3° des *Bibliothèques* française, italienne, cométographique, sotadique, ou pernographique, pédagogique, etc.; 4° *Eclaircissement sur les cartes à jouer*, Paris, 1780, in-12; ouvrage dans lequel il attribue l'invention des cartes aux Espagnols. *Voyez* le *journal des Savans*, août 1780, où Dupuy démontre le contraire. 5° Des *Mémoires* sur l'imprimerie, la tachygraphie, la sténographie, la calligraphie, etc.

RIVERI (Cl.-Fr. Félix boulanger de). *Voyez* Boulanger.

RIVET (André), ministre calviniste, né à Saint-Maixent en Poitou, l'an 1572, s'acquit une grande réputation dans le parti des calvinistes, fut chargé de leurs affaires les plus importantes, et présida à plusieurs de leurs synodes. Il devint professeur de théologie dans l'université de Leyde, et mourut à Bréda en 1651, à 78 ans. On a de lui : 1° un traité intitulé : *Criticus sacer*, Dordrecht, 1619, in-8; 2° *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ecriture; 3° *Instruction chrétienne touchant les spectacles publics, les comédies et tragédies, où est décidée la question s'ils doivent être permis par les magistrats*, etc., La Haye, 1639, in-12 : livre curieux et rare; 4° divers *Traités de controverse*, et d'autres ouvrages, recueillis en 3 vol. in-fol. — Son frère, Guillaume Rivet, fut comme lui ministre en France. Il est auteur d'un *Traité de la justification*, et d'un autre *de la liberté ecclésiastique contre l'autorité du pape*, Genève, 1625, in-8 : livres qui n'ont eu cours que chez les protestans.

RIVET de la Grange (Dom Antoine), de la même famille que les précédens, mais d'une branche catholique, naquit à Confolens, petite ville du Poitou, en 1683. Il prit l'habit de bénédictin à Marmoutier en 1704, et y fit ses vœux en 1705. Ses supérieurs l'appelèrent à Paris l'année suivante, pour travailler avec quelques autres religieux à l'*Histoire des hommes illustres de Saint-Benoît*. Il ramassa une grande quantité de matériaux relatifs à cet objet; mais cette entreprise échoua. Il se livra entièrement à l'*Histoire littéraire de la France*, dont il avait déjà conçu le dessein, et qui l'a occupé toute sa vie. Il s'associa dans ce travail trois de ses confrères, dom Joseph Duclou, dom Maurice Poncet et dom Jean Colomb. La tranquillité de sa vie fut troublée par son attachement à la mémoire et à la cause d'Arnault et de Quesnel. Il fit imprimer, en 1723, à Amsterdam, in-4, *le Nécrologe de Port-Royal-des-Champs*. La publication de cet ouvrage, jointe à la vivacité de son opposition à la bulle *Unigenitus*, dont il avait appelé, indisposa ses supérieurs. On l'obligea de se retirer dans l'abbaye de Saint-Vincent du Mans. Il y travailla pendant plus de 30 ans à l'*Histoire littéraire de la France*. Il en fit paraître le 1er volume in-4 en 1733, et finissait le 9e, qui renferme les premières années du 12e siècle, lorsqu'il mourut en 1749, à 66 ans. Dom Taillandier, son confrère, a fait son éloge à la tête du 9e volume de l'*Histoire littéraire*, qui a été poussé jusqu'au 12e. On souhaiterait que les auteurs eussent mis plus d'élégance, plus de correction et plus de légèreté dans le stile; qu'ils se fussent moins appesantis sur les écrivains inconnus, et qu'ils eussent rendu plus de justice à ceux qui, sur certaines matières, ne pensaient pas comme eux.

RIVET. *Voyez* Papillon.

RIVIÈRE (Lazare), professeur de médecine dans l'université de Montpellier, sa patrie, obtint cette place en 1622, et mourut vers 1655, âgé de 66 ans. Nous avons de lui : 1° une Pratique de médecine (*Praxis medica*), Lyon, 1657, in-fol., souvent consultée. Il suit Sennert pas à pas, et souvent il en transcrit des pages entières sans le citer; mais ce qu'il écrit de lui-

même prouve qu'il pouvait se passer de secours étrangers. 2° *Observationes medicæ et curationes insignes*, Paris, 1646, in-4.

RIVIÈRE (Henri-François de la), fils d'un gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, naquit à Paris, et prit le parti des armes. Il se trouva en 1664, au siége de Gigeri en Barbarie, avec le duc de Beaufort, dont il était aide-de-camp. Après s'être distingué en plusieurs occasions, il se retira dans une terre qu'il avait auprès de celle qu'habitait le comte de Bussi-Rabutin. Ce comte avait avec lui Françoise-Louise de Rabutin, sa fille, veuve du marquis de Coligni-Langeac. La Rivière sut lui plaire, et l'épousa à l'insu de son père en 1681. Le comte, devenu furieux à cette nouvelle, songea à faire rompre le mariage, et engagea sa fille à se déclarer elle-même contre son époux. Malgré l'arrêt en faveur de La Rivière, la marquise de Rabutin ne voulut pas habiter avec lui. La Rivière tâcha de la ramener; mais n'ayant pu y réussir, il se retira à l'institution de l'oratoire à Paris, où il mena une vie exemplaire et édifiante, et où il mourut en 1734, à 94 ans. Ses principaux ouvrages sont : 1° des *Lettres*, en 2 vol. in-12, à Paris, en 1752; avec un *Abrégé de la vie* de l'auteur, et la *Relation de son procès*. Ces lettres sont écrites avec la légèreté et la délicatesse d'un homme qui a fréquenté le grand monde; mais on y sent aussi le bel-esprit précieux et maniéré, et l'on n'y apprend presque rien. 2° *Vie du chevalier Reynel*, 1706, in-8; 3° *Vie de M. Courville*, 1719, in-8.

* RIVIÈRE (Mathias Poncet de la), évêque de Troyes, naquit à Paris en 1707. Il essuya dans son diocèse divers désagrémens qui le décidèrent à donner sa démission. Il était doyen de Saint-Marcel, lorsqu'il mourut en 1780. On a de lui, outre ses *Lettres pastorales*, et un *Discours sur le beau*, qui est inséré dans les *Recueils de l'académie de Nancy* dont il était membre, les *Oraisons funèbres de la reine de Pologne*, 1742, *de madame Anne-Henriette de France*, 1752, *de madame Louise-Elisabeth duchesse de Parme*, 1760, *de la reine de France, Marie-Leczinska*, 1768, et *du roi Louis XV*; un *Sermon* prononcé pour la prise d'habit de madame Louise aux carmélites de Saint-Denis, estimé et traduit en espagnol.

*RIVIÈRE (N. Mercier de la), célèbre économiste, né vers 1720 d'une famille attachée à la finance, acquit en 1747 la charge de conseiller au parlement de Paris, et fut nommé peu après intendant de la Martinique. A son retour, il embrassa avec ardeur les opinions de Quesnay. Il fut l'un des rédacteurs du *Journal d'agriculture*. Il fut témoin des malheurs de la révolution qu'il avait prédite, en indiquant les moyens qu'il croyait propres à la prévenir; mais il eut le bonheur d'échapper aux proscriptions, et mourut vers 1794. On a de lui : 1° *L'ordre naturel et essentiel des sociétés publiques*, Paris, 1767, in-4, ou 2 vol. in-12. C'est l'exposé des principes des économistes. 2° *L'intérêt général de l'état*, ou *la Liberté du commerce des blés*, *démontrée conforme au droit naturel*, *etc.*, avec la réfutation d'un nouveau système, publié en forme de *Dialogues sur le commerce des blés*, 1770, in-12; 3° *De l'instruction publique*; ou *Considérations morales et politiques, sur la nécessité*, *la nature et la source de cette instruction*, Paris, 1775, in-8; 4° *Lettres sur les économistes*, in-12, sans date, 1787, in-8. C'est une apologie de leurs principes. 5° *Lettre à MM. les députés composant le comité des finances dans l'assemblée nationale*, 1789, in-8; il y adopte les principes de Necker; 6° *Essai sur les maximes et les lois fondamentales de la monarchie française*; ou *Canevas d'un code constitutionnel pour servir de suite à l'ouvrage intitulé: Les vœux d'un Français*, 1789, in-8; 7° *Palladium de la constitution politique*, ou *Régénération morale de la France*, 1790, in-8; 8° *L'heureuse nation*, ou *Relation du gouvernement des Féliciens, peuple souverainement libre et heureux sous l'empire absolu des lois*, 1792, 2 vol. in-8. Ces deux derniers ouvrages ont été quelquefois attribués par erreur à M.

Henri de la Rivière, ainsi que la lettre à MM. les députés.

* RIVIÈRE (Claude-Etienne), grand-vicaire du diocèse de Besançon, né en 1752, fut long-temps employé au ministère dans les campagnes. Pendant plus de 30 ans il travailla dans la paroisse de Desnes près de Lons-le-Saunier, d'abord comme vicaire, puis comme curé. Il y forma une communauté d'Ursulines qui a pris de grands accroissemens. La révolution avait interrompu ses travaux: il les reprit en revenant de l'exil. En 1818 il fut appelé à Besançon pour y être curé de l'église métropolitaine, et à la mort de M. Durand il fut choisi par M. de Pressigny pour le remplacer dans les fonctions de vicaire-général. Ce fut lui qui prononça l'*Oraison funèbre de M. de Villefrancon* auquel il devait survivre peu de temps; il est mort le 11 juin 1828. Pendant l'exil il avait traduit en français un *Catéchisme* composé par un curé allemand, que quelques personnes trouvent un peu familier, mais dont beaucoup d'autres font cas, à cause de la manière simple et claire dont les vérités de la religion sont exposées aux enfans; il est connu sous le nom de *Catéchisme de Constance*, parce qu'il avait été imprimé dans cette ville en quatre volumes. L'abbé Rivière portait un grand intérêt à l'institution de la Sainte-famille où l'on élève des enfans pauvres, et où l'on forme des maîtresses d'école pour les campagnes. Les services qu'il avait rendus au diocèse de Saint-Claude lui avaient mérité le titre honorifique de vicaire-général de cet évêché.

* RIVIÈRE (Charles-François, marquis, puis duc de), lieutenant-général et pair de France, né à la Ferté-sur-Cher, en 1765, embrassa de bonne heure l'état militaire. Il était officier dans les gardes françaises, lorsque, par suite de la révolution, il passa à l'armée du prince de Condé. Bientôt il s'attacha à la fortune du comte d'Artois (depuis CHARLES X), et remplit pour lui différentes missions importantes, surtout dans la Vendée: en 1795 il accompagna ce prince dans son expédition de l'Ile-Dieu; ayant rejoint Charette, il resta avec ce général jusqu'au mois de novembre de la même année, et retourna en Angleterre, chargé de dépêches importantes. En un mot, il s'associa à toutes les entreprises tentées alors contre la France républicaine, puis contre le chef du gouvernement consulaire. Arrêté en 1804 avec Pichegru, Georges Cadoudal, les deux frères Polignac et d'autres encore, il fut mis en jugement et condamné à mort le 10 juin de la même année par le tribunal criminel du département de la Seine; mais sa famille trouva le moyen d'intéresser en sa faveur la femme et quelques proches parens du Ier consul, et elle obtint, non sans difficulté, une commutation de peine. Après avoir subi une détention de 4 ans au fort de Joux près de Pontarlier, il fut déporté. Le marquis de Rivière ne rentra en France qu'en 1814. Alors il fut nommé par Louis XVIII maréchal de camp et ambassadeur à Constantinople. Il était dans le port de Marseille où les vents le retenaient, lorsqu'il apprit le débarquement de Buonaparte qui revenait de l'île d'Elbe. Après avoir tenté vainement de soulever la population du midi, il partit pour l'Espagne, et arriva à Barcelonne le 15 avril 1815. Il resta dans cette ville avec le duc d'Angoulême jusqu'au mois de juillet: alors il monta sur l'escadre de lord Exmouth et débarqua à Marseille, après la nouvelle du désastre de Waterloo. Nommé gouverneur de la 8e division militaire, il fit arborer le drapeau blanc dès le 24 du même mois, et se rendit ensuite à Toulon où le maréchal Brune fit sa soumission. Le marquis de Rivière revint à Paris dans le mois d'août, et fut aussitôt créé pair de France, lieutenant-général, et commandant de l'île de Corse. Arrivé dans cette île, il fut obligé de mettre fin aux troubles qui la désolaient; des mesures sagement prises la firent promptement réussir dans cette pacification difficile. Informé que Murat, fugitif de la Provence, cherchait un asile dans les environs d'Ajaccio, il fit faire des recherches si actives que cet ancien roi, partout proscrit, quitta la Corse et alla tenter contre Naples la folle expédi-

tion dans laquelle il perdit la vie. Remplacé en 1816 dans son commandement de l'île de Corse, le marquis de Rivière partit pour l'ambassade de Constantinople. Le commerce de Marseille se plaignit de ce que le nouvel ambassadeur avait soucrit un tarif qui assujettissait les négocians français dans les Echelles du Levant à des droits deux fois et demi plus forts que ne les payaient les autres nations. Dénoncé dans la séance du 19 juin, à la chambre des pairs, pour ce fait de négligence ou d'incapacité, il fut mandé à Paris par le général Dessoles, alors ministre des affaires étrangères; mais il n'eut pas besoin de se justifier : ses anciens services expliquaient la droiture de ses intentions. Le marquis de Rivière retourna à Constantinople; mais il fut rappelé en 1820. Quelque temps après il fut mis à la tête de la compagnie des gardes du corps de Monsieur, et il en conserva le commandement, lorsqu'elle fut devenue, par la mort de Louis XVIII, la 5ᵉ compagnie des gardes du corps du roi. Il avait été créé duc et gouverneur du duc de Bordeaux, lorsqu'il mourut en 1828. C'était un homme vertueux et fidèle. On a publié des *Mémoires posthumes touchant la vie et la mort de G.-F. duc de Rivière*, Paris, 1829, in-8. Ils sont attribués à M. de Naylies, alors officier supérieur des gardes du corps du roi. M. le comte de Marcellus a donné dans *l'Ami de la religion* du 30 avril 1828 une *Notice éloquente sur le duc de Rivière*, tome 55, p. 366.

* RIVIÈRE (Pierre-François-Toussaint La), ecclésiastique et professeur, naquit à Séez (Orne), le 13 octobre 1762, était en 1790 vicaire-général. Il se livra à l'enseignement et se distingua à l'école centrale du Calvados. Cependant il ne fut point employé dans l'université à l'époque de sa réorganisation : il ne rentra dans ce corps qu'en 1818 où il eut une chaire de philosophie à Clermont. Appelé ensuite à Paris pour y remplacer M. de la Rominière, il devint plus tard proviseur du collége royal d'Orléans. Après avoir rempli cette place pendant sept ans, il fut nommé en 1827 inspecteur de l'académie de Strasbourg. Il est mort à Montargis le 30 octobre 1829. Il avait été pendant 14 ans secrétaire de l'académie des Sciences et belles-lettres de Caen, et a publié en cette qualité, 3 vol. des *Mémoires* de cette société. On a encore de lui : 1° une *Grammaire élémentaire* latine-française; 2° une *Nouvelle logique classique*. Le *Licée* et la *Revue encyclopédique* lui ont consacré une *Notice*.

RIVIÈRE (L'abbé de La). *Voyez* Barbier (Louis).

RIVIÈRE (La). *Voyez* Bailli.

RIVINUS (André,) dont le vrai nom était *Bachmann*, né à Hall en Saxe, en 1600, fut médecin, professeur de poésie et de physiologie à Leipsick, et mourut le 4 avril 1656. Il s'est fait une réputation par ses *Remarques* sur les anciens poètes chrétiens, par des *Dissertations* sur diverses matières de littérature, et sur l'origine de l'imprimerie, publiées à Leipsick, sous le titre de *Philo-Physiologica*, 1656, in-4; et par des *Editions* de quelques auteurs anciens, qu'il a accompagnées de notes. Son *Commentaire* sur le *Pervigilium Veneris*, qu'on trouve dans l'édition de La Haye, 1712, in-8, ne fait pas l'éloge de ses mœurs. On a encore de lui : 1° *Veterum bonorum scriptorum de medicina collectanea*, 1654, in-8; 2° *Mysteria medico-physica*, 1681, in-12.

RIVINUS (Augustus-Quirinus), fils du précédent, né à Leipsick, professeur de médecine et de botanique en 1652, mourut en 1723 dans sa patrie, avec la réputation d'un médecin habile et d'un botaniste distingué. On lui doit la découverte d'un conduit salivaire, ainsi que l'invention d'une nouvelle méthode botanique. On a de lui : 1° *Introductio in rem herbariam*, Leipsick, 1690-99, 3 parties, in-fol., avec fig.; ouvrage estimé dont les exemplaires sont peu connus; 2° *Ordo plantarum quæ sunt flore irregulari monopetalo*, 1690....; *Tetrapetalo*, 1691....; *Pentapetalo*, 1699, in-fol., avec des figures qui rendent fidèlement les plantes : c'est dommage qu'il se soit borné à en faire graver les sommets; 3° *Censura medicamentorum officinalium*, 1701, in-4 : c'est une critique des boutiques des apothicaires qui

sont toujours surchargées de drogues inutiles; 4° *Dissertationes medicæ*, 1710, in-4 : c'est le recueil de ses thèses; 5° *Manuductio ad chimiam pharmaceuticam*, Nuremberg, 1718, in-8 ; 6° *Notitia morborum.*

RIVIUS (Jean), luthérien allemand, natif d'Altedorf, fut conseiller de Georges, duc de Saxe, puis précepteur d'Auguste, qui fut dans la suite électeur. Il mourut étant recteur du collége de Meissen, en 1553, à 53 ans. On a de lui des ouvrages de controverse, et un traité de morale sous ce titre : *De stultitia mortalium in procrastina correctione vitæ*, à Bâle, 1547, in-8, plein de réflexions judicieuses, mais communes. — Il ne faut pas le confondre avec Rivius, médecin allemand, dont on a une *Introduction aux sciences nécessaires à un architecte*, Nuremberg, 1547; une *Traduction* de Vitruve, avec des *Commentaires*, Nuremberg, 1548, et plusieurs ouvrages de médecine.

RIVIUS (Jean), religieux augustin, né à Louvain en 1599, fils de l'imprimeur Gérard Rivius, fut prieur et provincial dans son ordre, et mourut à Ratisbonne le 1er novembre 1665. On a de lui : 1° une *Vie de saint Augustin*, qui a beaucoup servi à Tillemont. Rivius l'a puisée dans les écrits de ce Père et dans les auteurs contemporains. On le blâme cependant de ce qu'il a osé traiter (p. 519) de semi-pélagiens les théologiens qui admettent en Dieu, depuis la chute d'Adam, un décret de donner à tout homme des secours suffisans pour faire son salut. L'*Index*, d'accord avec la raison et la bonne théologie, désigne cette assertion comme devant être retranchée. On doute aussi très fort qu'il ait réussi à prouver que saint Augustin savait le grec et l'hébreu. Les ouvrages de ce saint docteur déposent contre cette assertion; on y voit qu'il n'avait qu'une connaissance médiocre du grec et aucune de l'hébreu. 2° *Rerum Francicarum decades quatuor, imperii Belgarum exordium, progressus ad annum* 1500, Louvain, 1651, in-4. Il n'y flatte point les Français. 3° *Poemata*, Anvers, 1629; 4° *Diarium obsidionis lovaniensis, anno* 1635, Louvain, 1635, in-4, etc.

RIVO (Raoul a) ou du Ruisseau, né à Brée, petite ville de la principauté de Liége, dans le 13e siècle, alla étudier les langues savantes à Rome. Sa science et ses vertus l'élevèrent à la dignité de doyen de l'église collégiale de Tongres. Il fonda le monastère de Corsendonc, et donna aux religieux de cette maison une règle conforme aux anciens canons. Il mourut l'an 1403. On a de lui : 1° *Traité de l'observation des canons*, Cologne, 1568, Rome, 1590, dans la Bibliothèque des Pères, tome 6e, édition de Paris, et tome 14e, édition de Cologne ; 2° *Histoire des évêques de Liége*, depuis l'an 1347, jusqu'à l'an 1389, dans la collection de Chapeauville ; 3° *Calendrier ecclésiastique*, Louvain, 1568 ; 4° *Martyrologe* en vers.

* RIVOIRE (Antoine), savant jésuite, né à Lyon le 13 mars 1709, remplit dans son ordre les chaires de physique et d'histoire naturelle, et a laissé les ouvrage suivans : 1° *Traité des aimans artificiels*, 1752, in-12; 2° *Nouveaux principes de la perspective linéaire*, traduit de l'anglais, 1755; 3° *Histoire métallique de l'Europe*, 1767, in-8; 4° *Vie de saint Castor*, 1768, in-12. Après la suppression des Pères de la compagnie, il se fixa à Lyon, où il mourut vers 1789. M. Jars a fait son *Eloge*.

RIZZIO ou Riccio (David), né à Turin en Piémont, vers 1520, était fils d'un joueur d'instrumens, qui lui apprit la musique, et lui donna une éducation au-dessus de son état. Il plut au comte de Moretto, nommé ambassadeur de Savoie en Ecosse, qui le mena avec lui. Marie Stuart régnait alors dans ce royaume. (Moretto le lui présenta comme un excellent musicien, et la reine fut charmée de son jeu et de son chant. Rizzio avait reçu une bonne éducation.) Il servit Marie Stuart par ses talens, qui ne se bornaient pas à celui de la musique ; il entendait les affaires, et les conduisait avec beaucoup de prudence. Elle l'employa dans les négociations les plus importantes. Henri Stuart-Darnlei, ayant épousé Marie Stuart sa cousine, voulut se faire

déclarer roi, comme mari de la reine. Cette princesse, éclairée par les bons avis de Rizzio, vit bien qu'on voulait lui enlever l'autorité, et que son mari, homme violent et ambitieux, étant déclaré roi, ne lui laisserait que le nom de reine; elle s'opposa à cette prétention. Darnlei, irrité contre Rizzio, résolut de s'en défaire. Il communiqua son dessein à quelques-uns de ses amis, alléguant des prétextes injurieux à la reine, que l'âge et la figure de Rizzo mettaient hors de tout soupçon. Quelques jours après, la reine étant à souper dans son cabinet, n'avait auprès d'elle que la comtesse d'Argille et Rizzio, qui lui parlait de quelque affaire; le duc de Rothsai y entra avec Retwein, armé, et suivi de cinq personnes. Rizzio reçut plusieurs coups d'épée devant Marie elle-même, et ayant été entraîné par les conjurés dans la chambre voisine, y fut tué, en 1566. La reine vengea cette mort sur quelques-uns des assassins, qui furent exécutés publiquement. (Quand cet évènement tragique arriva, la reine était enceinte de Jacques Ier, et son imagination en fut si frappée, que ce monarque ne put jamais voir une épée nue, sans pâlir et trembler.)

* RJEVOUSKY (le comte Adam), diplomate russe, né le 10 août 1760 à Nesvige, ville du gouvernement de Minsk, eut pour instituteur l'évêque Narouchevitch, historien et poète polonais. En 1782, 1785 et 1786, le comte Rjevousky fut député aux Diètes polonaises où il se distingua surtout par son éloquence. En 1788 il fut nommé ambassadeur extraordinaire et ministre plénipotentiaire du roi de Pologne près la cour de Danemark. En 1790 il siégea aussi dans le sénat de Pologne. Nous ignorons ce qu'il fit depuis la dissolution de ce pays jusqu'en 1817, époque où il fit partie du sénat de Russie. Nous connaissons un peu mieux sa vie littéraire: il écrivit dans sa jeunesse en polonais et en français quelques ouvrages politiques, et il a laissé inédits un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels on remarque des *Mémoires sur le roi Stanislas Auguste;* c'est une production précieuse, parce que l'auteur qui occupait des fonctions importantes dans l'état, était à même de connaître plusieurs circonstances dérobées à la connaissance des autres historiens. Son manuscrit intitulé: *Rectification des erreurs dans l'ouvrage du général Dumouriez, sur la confédération de Bar*, est du plus haut intérêt. Il a laissé en outre des *Remarques sur les lois de Pologne*, des *Dialogues des morts*, des *traductions en vers polonais des deux tragédies*, Polyeucte et la mort de César, des *Géorgiques polonaises*, une *Traduction des Elégies de Tibulle*, et un grand nombre d'autres *poésies*. Le comte Rjevousky est mort le 24 janvier 1825 dans les environs de la ville de Lipovetz.

* ROA (Martin de), né à Cordoue en 1563, entra à l'âge de 15 ans dans la compagnie de Jésus et fit de grands progrès dans les études. Il professa successivement, dans le collége de Cordoue, la rhétorique et les saintes Ecritures, et remplit avec distinction les principaux emplois de son ordre. Il fut recteur de différens colléges, provincial à Séville, et procureur-général à Rome. De retour en Espagne, il se démit de tous ses emplois, et ne s'occupa plus que de l'étude de l'histoire et des antiquités. Il mourut à Montillo, le 5 avril 1657, âgé de 57 ans. Il a laissé: 1° *Singularium locorum et rerum S. Scripturæ libri VI, in duas partes distincti: item, de die natali sacro et profano, liber unus*, Lyon, 1667, in-8, édit. recherchée; 2° *De accentu et rectâ in græcis, latinis, barbaris pronuntiatione;* 3° *De Cordubæ principatu, et de auctoritate et antiquitate sanctorum martyrum cordubensium, ac de cordubensi breviario*, Lyon, 1617, in-4: cet ouvrage fut traduit en espagnol par l'auteur. 4° *Santos Honorio, Eusticho, Estevan, patrones de Xerès de la Frontera, nombre, sitio, antiguedad de la ciudad y valor de los ciudadanos*, Séville, 1617, in-4; 5° *De l'estado, etc.*, ou *de l'état des âmes du purgatoire d'après le livre des Machabées, ibid.*, 1624, traduit en latin et en italien; 6° *Malaga, su fundacion, su antiguedad*, etc.

Malaga, 1617, in-4; 5° *Historia de la muy noble y antigua ciudad de Ecija*, Séville, 1629, in-4. — La liste de tous les ouvrages du Père Roa est dans la *Bibliothèque* de Southevel.

ROALDES (François), d'une noble famille de la petite ville de Marsillac en Rouergue, professa le droit avec une grande réputation à Cahors et à Valence, devint ensuite professeur en droit à Toulouse, où il mourut en 1589, à 70 ans. On a de Roaldes: 1° *Annotationes in notitiam utramque, tum Orientis tum Occidentis*; 2° un *Discours des choses mémorables de la ville de Cahors*.

ROBBE (Jacques), ingénieur et géographe du roi de France, né à Soissons en 1643, fut maire perpétuel de Saint-Denys en France, avocat au parlement de Paris, et mourut à Soissons en 1721. C'était un homme d'un esprit cultivé, et savant dans les langues. On a de lui: 1° *Méthode pour apprendre facilement la géographie*, en 2 vol. in-12: assez bon ouvrage; il y a des jugemens vrais et impartiaux sur les caractères des peuples, et autres objets sur lesquels l'esprit national égare souvent les géographes comme les historiens. On y trouve cette assertion aussi exactement vraie qu'honorable aux habitans de la Belgique: «C'est assurément l'endroit de » toute l'Europe où la religion catholi- » que soit professée avec plus de pureté » et de sincérité: » observation que l'évènement confirma en 1792, par l'invincible résistance que ces peuples opposèrent à l'impiété des démocrates français, devenus les maîtres de leur pays; préservant ainsi par leur exemple, par une conduite ferme et conséquente, l'Europe d'une subversion qui eût pu devenir générale. 2° *Emblèmes sur la paix*, présentés au roi le 29 mars 1679. L'allégorie de cet emblème est ingénieuse.

* ROBBÉ DE BEAUVESET (Pierre-Honoré), poète satirique et licencieux, né à Vendôme, en 1714, d'un marchand gantier, fit de bonnes études chez les oratoriens de sa ville natale, et s'abandonna dès sa jeunesse à son goût pour la satire et la poésie érotique. Des vers mordans qu'il avait faits contre le marquis de Rochambeau, gouverneur de la province, lui attirèrent quelques coups de bâton: d'autres inconséquences de sa part l'obligèrent de quitter son pays natal; il vint à Paris, où il eut des démêlés avec Piron, au sujet d'un trait piquant que celui-ci lança contre Robbé dans la préface de sa *Métromanie*. La muse caustique de Robbé n'épargna pas Louis XV; mais il eut le temps de remplacer sa satire par une apologie; ce qui fit croire à ce prince qu'on avait calomnié le poète. Au lieu de le faire mettre à la Bastille, il lui donna une pension. On dit qu'il se jeta dans le *jansénisme*, et même dans la secte des *convulsionnaires*: il leur adressa néanmoins quelques épigrammes. On dit encore qu'il se repentit de sa mauvaise conduite, et cependant il aimait à réciter des vers licencieux devant madame du Barry, qui le protégeait. Une autre dame, la duchesse d'Olone, que ses vers avaient également amusée, lui laissa un legs de 15,000 francs. Robbé, méprisé de tous les gens honnêtes, mourut à Saint-Germain, en 1794, âgé de quatre-vingts ans. Il a laissé les ouvrages suivans, dont la plupart sont écrits d'un stile dur et barbare; 1° *Le Debauché converti*, satire, 1736, in-12; 2° *Epître du sieur Rabot, maître d'école de Fontenoi* (sur cette mémorable bataille), 1745, in-8; 3° *Satire sur le goût*, 1752, in-8; 4° *Mon Odyssée*, ou *Journal de mon retour en Saintonge*, poème en quatre chants, 1767, in-12; 5° *Satire au Comte de....* (Bissy), 1766, où il se déchaîne contre Piron, Palissot, Voltaire, Sabattier, etc.; 6° *Les victimes du despotisme épiscopal*, poème en six chants, 1792, in-8. Ces victimes sont des religieuses de Sainte-Claire d'Orléans, qui ne voulurent par accepter la bulle *Unigenitus*. 7° *OEuvres badines* (ou plutôt ordurières), Paris, 2 vol. in-18, contenant des contes, des épigrammes, des satires, des épîtres, etc. 8° des *Odes*, des *Epîtres* diverses, publiées à différentes époques.

* ROBERJOT (Claude), conventionnel, né à Mâcon en 1753, embrassa l'état ecclésiastique, et devint curé de sa ville

natale, où il se montra l'ami des pauvres et le consolateur des malheureux; mais aussitôt que la révolution eut éclaté, il quitta l'habit ecclésiastique, se maria, et montra beaucoup de zèle à propager les maximes du jour. Pendant l'assemblée constituante, il fut nommé président de l'administration de son département, et élu ensuite député suppléant du département de Saône-et-Loire à la Convention nationale, où il ne prit séance qu'après la mort de Louis XVI. Peu de temps après, il fut envoyé en mission auprès de l'armée de Sambre-et-Meuse commandée par Pichegru : il veilla à ses besoins, échauffa son zèle, et après la conquête de la Belgique, il y organisa les autorités publiques, rappela dans leurs domiciles les manufacturiers fugitifs, et chercha à y ranimer le travail par la confiance. A son retour, il fit plusieurs rapports sur l'utilité et la nécessité de reculer les frontières de la France jusqu'au Rhin, ce qui le fit considérer comme un diplomate. Après la session, il passa au conseil des cinq cents, d'où il sortit le 20 mai 1797. Il fut alors nommé ministre plénipotentiaire de la république à Hambourg, où il rédigea ses *mémoires* sur les établissemens de charité de cette ville, qui furent imprimés par ordre du ministre de l'intérieur de Hambourg. On l'envoya comme ambassadeur auprès de la république batave, et enfin à Rastadt, où il fut assassiné avec Bonnier et Jean Debry, le 28 avril 1799. On a de Roberjot des *lettres* sur l'agriculture imprimées dans différens recueils.

ROBERT (Saint), premier abbé de la Chaise-Dieu, dans le diocèse de Clermont, était fils de Géraud, descendant de saint Géraud, baron d'Aurillac. Ayant fait un voyage à Rome, dans des vues de religion et de piété, il se retira avec deux compagnons dans une solitude où il releva les ruines d'une église, et fonda un monastère avec l'approbation de l'évêque et du pape Léon IX. En peu de temps il fut chef de plus de 300 religieux d'une ferveur extrême, qu'il gouverna avec la prudence des saints, et mourut le 24 avril 1067 ou 1068. — Il ne faut pas le confondre avec saint ROBERT, abbé de Molesme, de l'ordre de Cîteaux, mort en 1108 ou 1110, qui fut canonisé par le pape Honorius III.

ROBERT, deuxième fils de Richard III, duc de Normandie, eut en apanage, l'an 989, le comté d'Evreux. Promu en même temps à l'archevêché de Rouen, dans cet âge où les passions ont plus d'empire, il se livra sans retenue à la dissolution. Il ne rougit pas d'épouser, en sa qualité de comte, une femme nommée Herlève, dont il eut trois fils. Ce fut lui qui baptisa, en 1004, Olaüs, roi de Norwége, appelé au secours du duc Richard II, contre la France. Ce comte-archevêque, dans sa vieillesse, revint de ses égaremens, et mourut en bon pasteur l'an 1037. Sa postérité conserva le comté d'Evreux jusqu'à Amauri V, qui le céda en 1200 à Philippe-Auguste. Le roi Philippe III, dit le Hardi, le donna à son fils puîné Louis, mort en 1319. Celui-ci fut père de Philippe, qui devint roi de Navarre par sa femme Jeanne, fille de Louis X, et mourut en 1343. De leur union sortit Charles II, roi de Navarre, dont le fils Charles III mourut sans postérité masculine en 1425. L'an 1404, il avait cédé ce comté au roi de France Charles VI. Il servit d'apanage à François, duc d'Alençon, fils de Henri II, en 1569. Mais ce prince étant mort sans enfans en 1584, le comté d'Evreux fut réuni à la couronne. Enfin, il a été donné à la maison de Bouillon en échange de Sedan. *Voyez* l'*Histoire généalogique de France* par le Père Anselme, et l'*Abrégé chronologique des grands fiefs*, in-8.

ROBERT, roi de France, surnommé *le Sage* et *le Dévot*, parvint à la couronne en 996, après la mort de Hugues Capet son père. Il fut sacré à Orléans, où il était né, puis à Reims, après l'emprisonnement de Charles de Lorraine. Il avait épousé Berthe sa cousine, veuve d'Eudes Ier, comte de Blois; Grégoire V déclara nul ce mariage, et excommunia le monarque. Si nous en croyons le cardinal Pierre Damien, cet anathème fit en France tant d'effet, que tous les courtisans du roi et ses propres domestiques se

séparèrent de lui. Il ne lui en resta que deux, qui, pleins d'horreur pour tout ce qu'il avait touché, passaient par le feu jusqu'aux plats où il avait mangé, et jusqu'aux vases où il avait bu. Le même cardinal rapporte qu'en punition de cet inceste, la reine accoucha d'un monstre, qui avait la tête et le cou d'un canard. (D'autres auteurs assurent que la reine étant accouchée d'un enfant mort, on répandit le bruit qu'elle avait mis un monstre au monde.) On ajoute que Robert fut si frappé de cette espèce de prodige, qu'il se sépara de sa femme. Robert contracta un second mariage avec Constance, fille de Guillaume, comte d'Arles de Provence; mais l'humeur altière de cette princesse aurait bouleversé le royaume, si la sagesse du roi ne l'eût empêchée de se mêler du gouvernement de l'état. Henri, duc de Bourgogne, frère de Hugues Capet, mourut en 1002 sans enfans légitimes. (Il avait laissé son duché à un fils que sa femme avait eu d'un premier mariage. Robert, assisté de Richard, duc de Normandie, déclara la guerre aux seigneurs bourguignons qui voulaient soutenir ce choix. Elle dura six ans, et Robert se vit enfin tranquille possesseur de la Bourgogne.) Il investit de ce duché Henri, son second fils, qui depuis, étant devenu roi, le céda à Robert son cadet. (*Voyez* Henri Ier, roi de France.) Le duc Robert fut chef de la première branche royale des ducs de Bourgogne, qui dura jusqu'en 1361. Ce duché fut alors réuni à la couronne par le roi Jean, qui le donna à son quatrième fils Philippe le Hardi, chef de la deuxième maison de Bourgogne, qui finit en la personne de Charles le Téméraire, tué en 1477. (Le roi Robert termina par sa médiation les longues querelles qui existaient entre le comte de Chartres et le duc de Normandie. Ce dernier avait appelé à son secours deux de ces rois du Nord (Normands païens), qui dévastaient alors l'Angleterre. Le roi Robert conclut la paix entre les deux adversaires, paya de ses propres deniers le départ des deux rois normands, avant qu'ils ne renouvelassent en France les scènes de destruction présentées deux siècles auparavant par cette nation barbare.) Ce prince mérita par sa sagesse qu'on lui offrît l'empire et le royaume d'Italie; mais il les refusa, et après avoir fait couronner à Reims son second fils Henri Ier, il mourut à Melun en 1031, âgé de 60 ans. Robert bâtit un grand nombre d'églises, et fit restituer au clergé les dîmes et les biens dont les seigneurs laïques s'étaient emparés. La déprédation était telle, que les séculiers possédaient les biens ecclésiastiques à titre héréditaire; ils les partageaient à leurs enfans; ils donnaient même les cures pour la dot de leurs filles, ou la légitime de leurs fils. Robert cultiva les sciences, et les protégea. On a de lui plusieurs *Hymnes* que l'on chante encore dans l'Eglise; et on lui a attribué l'hymne *Veni, sancte Spiritus*. Son règne fut heureux et tranquille. C'est sous ce même règne que la France éprouva en 1010 une famine de quatre ans, suivie d'une peste qui parut une seconde fois en 1030, jusqu'en 1033. Robert régna trente-cinq ans, et pendant près de trente ans la France jouit d'une tranquillité parfaite.

ROBERT Ier, dit *le Magnifique*, duc de Normandie, deuxième fils de Richard II, succéda l'an 1028 à son frère Richard III, mort, dit-on, du poison qu'il lui avait fait donner. Il eut à réprimer, dans les commencemens, les fréquentes révoltes de plusieurs de ses grands vassaux. Il rétablit dans ses états Baudouin IV, comte de Flandre, que son propre fils en avait injustement dépouillé. Il força Canut, roi de Danemark, qui s'était emparé de ceux d'Angleterre, à les partager avec ses cousins Alfred et Edouard. L'an 1035 il entreprit nu-pieds le voyage de la Terre-Sainte. Les mous et délicats philosophes, qui traitent les croisades de fanatisme, ne peuvent au moins se dispenser d'admirer une si endurante et éclatante piété, dans un grand prince, qu'on ne s'est jamais avisé de traiter d'esprit faible. A son retour, il mourut empoisonné à Nicée en Bithynie, laissant pour successeur Guillaume, son fils naturel, depuis roi d'Angleterre, et qu'il avait fait re-

connaître avant son départ dans une assemblée des états de Normandie.

ROBERT, dit *Courte-Cuisse*, fils aîné de Guillaume le Conquérant, fut établi l'an 1087 duc de Normandie par son père, qui donna la couronne d'Angleterre à son autre fils Guillaume le Roux (*voyez* ce nom). Ce fut un des plus vaillans princes de son siècle dans les combats, et un des plus faibles hommes dans la conduite. A la croisade de 1096, il fit des prodiges de valeur; l'armée chrétienne lui dut, en grande partie, les batailles qu'elle gagna sur les infidèles, notamment celle qui suivit la prise d'Antioche l'an 1098, où ils perdirent, dit-on, cent mille cavaliers. Après la prise de Jérusalem, à l'assaut de laquelle il monta un des premiers, suivi de ses seigneurs, il revint en Europe, trouva le trône d'Angleterre occupé par Henri son jeune frère, après la mort de Guillaume le Roux, et tenta en vain de le recouvrer. Livré à l'indolence et aux plaisirs, il se laissa gouverner par ses courtisans, et perdit le duché de Normandie avec la liberté, ayant été pris, l'an 1106, à la bataille de Tinchebrai par son frère Henri, qui l'enferma dans une prison en Angleterre, où il mourut en 1134.

* ROBERT DE LUZARCHES, architecte, né en Normandie vers l'an 1180, fut un de ceux qui firent adopter en France le goût de l'architecture gothique. Il eut la principale part à la construction de la belle cathédrale d'Amiens, commencée en 1220, et achevée en 1288 par Renault. Nous croyons devoir transcrire ici l'inscription suivante, que cet artiste fit graver sur le pavé de la nef, et qui atteste un fait historique :

En l'an de grâce mil deux cens
Et vingt, fut l'œuvre de *Chéens*.
Premièrement encommencié.
Adont iest de chest évêchié
Everard, évêque bénis,
Et le roi de France *Loys*,
Qui fust fils de *Philippe le Sage*.
Chil qui maistre était de l'ouvrage
Maistre Robert était nommé
Et de Luzarches surnommé.
Maistre Thomas fut après lui
De Cormon, et après cestui,
Son fils *maistre Renault*, qui mette
Fit à chest point-chi cette lettre.
Que l'incarnation valait
Treize cents ans, douze en fallait.

ROBERT, né à Thorigni en Normandie, et pour cela appelé *Robertus a Torineo*, abbé du mont Saint-Michel au diocèse d'Avranches, fut employé dans plusieurs affaires importantes par Henri II, roi d'Angleterre. Ses occupations ne l'empêchèrent pas de composer un grand nombre d'ouvrages, dont il ne nous reste que la Continuation de la *Chronique de Sigebert*, et un *Traité des Abbayes de Normandie*, que D. d'Acheri a donné à la fin des *OEuvres* de Guilbert de Nogent. Il mourut l'an 1186.

* ROBERT d'Auxerre ou de Sainte-Marie (*Robertus autissiodorensis*), chanoine régulier de l'ordre de Prémontré, oublié par presque tous les biographes modernes (1), a pourtant des droits à la célébrité. Son nom de famille était *Abolant* ou *Abolanz*. Il florissait à la fin du 12e et au commencement du 13e siècle. Il était chanoine de la cathédrale d'Auxerre, sous l'épiscopat de Hugues Desnoyers, et revêtu du *personnat* (2), *de lecteur*, comme le prouvent plusieurs titres qui finissent par ces mots : *Dat. per manum Roberti lectoris.* Pendant qu'il possédait cette charge, il fit écrire deux volumes d'*Aetes des saints*, dont un seul reste, lequel était conservé à l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre. Robert était passionné pour les livres, et lié d'intimité avec Milon, abbé de Saint-Marien, ordre de Prémontré, qui partageait ce goût et s'était formé une belle bibliothèque : *Insignem bibliothecam quœsitis undequaque voluminibus cumulatam.* Robert, à la sollicitation de cet abbé, fit une compilation des *Chroniques de Sigebert* et autres écrivains. Il y inséra tout ce qu'il put trouver de faits intéressans dans les archives de l'Eglise de Sens, et ce que put lui fournir le livre intitulé *Gesta pontificum autissiodorensium.* Avec ces matériaux, il conduisit d'abord son ouvrage jusqu'à l'an 1205. Il paraît que c'est vers ce temps qu'il prit l'habit de l'ordre de Prémontré dans

(1) Moréri néanmoins en a donné un article.

(2) C'était une dignité capitulaire à laquelle était attaché le soin des manuscrits et des archives.

l'abbaye de Saint-Marien, qu'il y continua sa chronique jusqu'en 1212, et qu'il mourut la même année. Ce qui en effet complète les sept ans qu'il est dit avoir passés à Saint-Marien. Son continuateur, que Casimir Oudin croit être un nommé Hugues, aussi chanoine régulier de Saint-Marien, reprit le travail de Robert, et le poussa jusqu'à l'an 1227. Cette chronique est l'une des plus estimées, et « d'un » meilleur goût que tant d'autres, » disent les auteurs de l'*Histoire littéraire de France*, tome 9, page 127. Quoiqu'elle ne soit point entièrement exempte de fautes, on la consulte avec confiance. Robert était homme de mérite, et très instruit dans l'histoire pour son temps. Les règles d'une critique sage, si peu connues dans ces siècles reculés, ne lui étaient pas étrangères, et il en trace de fort judicieuses pour les légendes. Nicolas Camusat, savant chanoine de Troyes, fit imprimer la chronique de Robert sous ce titre : *Chronologia ab orbis origine ad annum Christi* 1220, *cum appendice ad annum* 1223, 1608, in-4. L'ordre de Prémontré se proposait d'en donner une 2e édition, et le manuscrit en avait été communiqué à de savans religieux de cet ordre en Lorraine. M. Le Venier, pénitencier d'Auxerre, mort en 1669, avait eu le même projet; mais ni l'un ni l'autre ne furent exécutés. On peut voir à cet égard les *Mémoires* de l'abbé Le Bœuf, concernant l'*Histoire ecclésiastique et civile d'Auxerre*, tome 2, p. 490. On y trouve aux *preuves*, page 36, le testament que fit Robert avant d'embrasser l'ordre de Prémontré. Il y a un autre ROBERT d'Auxerre, contemporain du précédent, aussi de l'ordre de Prémontré et profès de Saint-Marien. Il fut prieur de Notre-Dame-là-d'hors, cure de cette abbaye. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Tradition de l'église d'Auxerre*, imprimé en 1719.

ROBERT DE COURTENAI, empereur français d'Orient, succéda à son père Pierre de Courtenai sur la fin de l'an 1219, et fut couronné à Sainte-Sophie, le 25 mars 1221. Il s'adressa au pape pour prêcher une croisade contre Vatace, qui, après s'être fait déclarer empereur à Nicée, avait fait de rapides conquêtes sur les Français, et resserré leur empire jusque dans le territoire de Constantinople. Le pape arma plusieurs chrétiens pour son secours. Ils passent en Orient, sous la conduite de Guillaume de Montferrat; mais, ce général étant mort, ils retournèrent en Europe, et Robert fut obligé de demander la paix à Vatace. Robert épousa la fille d'un chevalier d'Artois; elle avait été promise à un gentilhomme bourguignon, qui, outré de voir qu'on lui préférât un empereur, enleva l'impératrice et sa mère, fit jeter celle-ci dans la mer, coupa le nez et les lèvres à la fille, et la laissa sur le rivage. Robert en mourut de douleur, l'an 1228. Ce prince n'avait aucun talent militaire : les divisions de ses ennemis l'appelaient aux conquêtes; mais son indolence et son goût pour les plaisirs le retinrent toujours. Il donna lieu, par sa négligence, à l'établissement de deux nouveaux empires, outre l'empire de Nicée, celui de Trébisonde et celui de Thessalonique. (*Voyez* COURTENAI.) Les seigneurs français appelèrent après sa mort Jean de Brienne, dépouillé de son royaume de Jérusalem, pour gouverner l'empire pendant la minorité de Baudouin II. (On trouve la vie de ce prince par Ducange dans la 3e partie de l'*Hist. de Constantinople*.)

ROBERT GROSSE-TESTE, en latin *Capito*, naquit en Angleterre, dans le pays de Suffolk, de parens pauvres. Ses talens lui méritèrent l'archidiaconé de Leicester, et en 1235 l'évêché de Lincoln. Il eut de grands différends avec les moines, et un démêlé considérable avec Innocent IV, sur une dispense que ce pape avait accordée pour un canonicat de l'église de Lincoln. Il mourut en 1253. Outre son *Abrégé de la sphère*, ses *Commentaires sur les Analytiques d'Aristote*, et quelques *Lettres* renfermées dans le recueil de Brown, intitulé *Fasciculus rerum expetendarum*, nous citerons ses ouvrages : *de Cessatione legalium*, Londres, 1652; *Commentarius in Pseudo-Dionysii areopagitæ theologiam mysticam*, Strasbourg, 1502; et son *Testamentum*

XII patriarcharum, filiorum Jacob, Haguenau, 1532, in-8, très-rare : ouvrage apocryphe, dont il n'est que l'éditeur ou le traducteur du grec en latin. A l'authenticité près, il a ce qu'il faut pour être un livre utile. On y trouve les mystères chrétiens si formellement exprimés, que les douze patriarches n'ont pu en parler de la sorte sans anachronisme, ou sans des révélations qu'on n'est pas fondé à supposer. Quelques critiques prétendent que ces *Testamenta* sont de la composition de Grosse-Teste, et que l'original hébreu, ni même la traduction grecque n'ont jamais existé. Dans ses autres écrits, il reprend avec liberté, et peut-être avec trop d'amertume, les vices et les déréglemens des ecclésiastiques de son temps. Il y a une édition de plusieurs de ses ouvrages faite à Venise en 1514.

ROBERT de France, né en 1216, surnommé le *Bon*, le *Vaillant*, troisième fils de Louis VIII, et frère de saint Louis, qui érigea en sa faveur l'Artois en comté-pairie, l'an 1237. C'était dans le temps de la funeste querelle entre le pape Grégoire IX et l'empereur Frédéric II. Grégoire offrit à saint Louis l'empire pour Robert; mais sur l'avis des seigneurs français, assemblés pour délibérer sur cette proposition, elle ne fut pas acceptée : exemple rare, car les princes profitaient volontiers de la jurisprudence établie dans ce temps-là, qui donnait au pape le droit de déposer les rois. (*Voyez* Martin IV.) Robert suivit saint Louis en Egypte, et ce fut lui qui engagea, avec plus de bravoure que de prudence, la bataille de la Massoure, le 9 février 1250. Comme il poursuivait les fuyards à travers cette petite ville, il y fut assommé de pierres, bûches, et autres choses que l'on jetait par les fenêtres. C'était un prince intrépide, mais fougueux et opiniâtre.

ROBERT II, comte d'Artois, fils du précédent, surnommé *le Bon* et *le Noble*, fut de l'expédition d'Afrique en 1270. Il châtia les rebelles de Navarre en 1276. Après les Vêpres siciliennes, il mena un puissant secours à Charles Ier, roi de Naples, et fut régent de ce royaume pendant la captivité de Charles II. Il défit les Aragonais en Sicile l'an 1289, les Anglais près de Bayonne en 1296, les Flamands à Furnes en 1298. Mais l'an 1302, ayant voulu imprudemment forcer les mêmes Flamands retranchés près de Courtrai, il reçut trente coups de pique, et perdit la vie. Homme vaillant, et grand capitaine, mais emporté et violent, il n'était bon que pour un coup de main. Mahaud, sa fille, hérita du comté d'Artois, et le porta en mariage à Othon, comte de Bourgogne, dont elle eut deux filles : Jeanne, femme de Philippe le Long, et Blanche, femme de Charles le Bel. Cependant Philippe, fils de Robert II, avait un fils, Robert III, qui disputa le comté d'Artois à sa tante Mahaud. Mais il perdit son procès, par deux arrêts rendus en 1302 et 1318. Il voulut faire revivre ce procès en 1329, sous Philippe de Valois, à la faveur de prétendus nouveaux titres qui se trouvèrent faux. Robert fut condamné pour la troisième fois, et banni du royaume en 1331. Ayant trouvé un asile auprès d'Edouard III, roi d'Angleterre, il l'engagea à se déclarer roi de France : source des guerres longues et cruelles qui affligèrent ce royaume. Robert fut blessé au siége de Vannes en 1342, et mourut de sa blessure en Angleterre. Jean, fils de Robert, eut le comté d'Eu, fut fait prisonnier à la bataille de Poitiers en 1356, et termina sa carrière en 1387. Son fils Philippe II fut connétable de France, fit la guerre en Afrique et en Hongrie, et mourut prisonnier des Turcs en 1397. Il eut un fils nommé *Charles*, mort en 1472, sans postérité.

ROBERT Bruce, roi d'Ecosse, monta sur le trône en 1306, après l'expulsion de Jean Bailleul, ou Baillot, qui avait usurpé la couronne d'Ecosse, par le secours d'Édouard Ier, roi d'Angleterre. (Robert se trouvait prisonnier à Londres, tandis que Comyn, l'ennemi implacable du malheureux et noble Wallace, gouvernait l'Écosse au nom d'Edouard. Voyant la position critique de Bruce, un seigneur anglais nommé Glower, ami de sa fa-

mille, lui envoya une paire d'éperons et une bourse d'or. Robert comprit ce langage, fit ferrer trois chevaux en sens contraire, de manière à marquer les traces d'une arrivée, au lieu de celles d'un départ. Il se fit suivre de deux amis sûrs, arriva en Écosse, réunit ses partisans, fit mettre à mort Comyn, et fut couronné roi à Scône). Il secoua le joug des Anglais, les chassa, et rendit l'Ecosse très puissante et très florissante. C'était un prince chéri de son peuple, quoiqu'il aimât la guerre; mais il ne la fit que pour tirer sa nation de l'esclavage, et pour la rendre heureuse. Il mourut en 1329, à 55 ans. Etant près d'expirer, il conjura Jacques Douglas, un de ses courtisans, de porter son cœur dans la Terre-Sainte : preuve attendrissante du motif religieux qui animait les braves de ce temps-là à arracher ce pays, si intéressant pour les chrétiens, aux barbares qui l'avaient envahi. Il laissa pour successeur David II, âgé de 5 ans, et une fille qui porta le sceptre d'Ecosse dans la maison de Stuart.

ROBERT D'ANJOU, dit *le Sage*, troisième fils de Charles le Boiteux, succéda à son père, dans le royaume de Naples, en 1309, par la protection des papes et par le désir des peuples, à l'exclusion de Charobert, fils de son frère aîné. Il fut un grand roi, juste, sage, vaillant. Il régna 33 ans 8 mois, et mourut le 19 janvier 1343 âgé de 64 ans. Philippe de Valois s'abstint de livrer bataille, en 1339, sur les avis réitérés que lui donna ce prince, grand ami de la France, par inclination et par intérêt, et qui d'ailleurs détestait la guerre entre les princes chrétiens.

ROBERT IV, comte d'Alençon, est peu connu dans l'histoire; mais il tient une place dans celle de France, parce qu'en lui finit la postérité masculine des comtes d'Alençon. Après sa mort, arrivée en 1319, sa sœur Alix donna le comté à Philippe-Auguste, en 1320. Il a passé ensuite à différens princes qui en ont porté le nom. *Voyez* FRANÇOIS DE FRANCE.

ROBERT ou RUPERT, dit *le Bref* et *le Débonnaire*, électeur palatin, fils de Robert *le Tenace*, naquit en 1352, et fut élu empereur d'Allemagne en 1400, après la déposition du barbare Wenceslas. Pour gagner les Allemands, il voulut rendre à l'empire le Milanais, que Wenceslas en avait détaché; mais ses efforts furent inutiles. Il ne fut pas plus heureux en tâchant, durant le grand schisme d'Occident, d'empêcher qu'on ne reconnût Alexandre V pour pape dans l'Allemagne, et de ramener les princes à Grégoire XII. Il mourut à Oppenheim, en 1410, après avoir partagé ses états entre ses quatre fils, qui sont les tiges des différentes branches de la maison palatine. Robert acheva d'établir la souveraineté des princes d'Allemagne. Les empereurs avaient conservé le droit de haute justice dans les terres de plusieurs seigneurs; mais il leur céda ce droit par des priviléges. Il est fondateur de l'université de Heidelberg.

ROBERT (Claude), né à Bar-sur-Aube, vers 1564, ou suivant Moréri, à Cheslai, près de Bar-sur-Seine, devint précepteur d'André Fremiot, depuis archevêque de Bourges, avec lequel il voyagea en Italie, en Allemagne et dans les Pays-Bas. Les cardinaux Baronius, d'Ossat et Bellarmin lui donnèrent des marques de leur estime. De retour en France, il fut nommé archidiacre et grand vicaire de Châlons-sur-Saône. Ce savant mourut en 1636. Le plus important de ses ouvrages est le grand recueil intitulé *Gallia christiana*, qu'il publia en 1625, en 1 vol. in-fol. MM. de Sainte-Marthe augmentèrent, dans la suite, cet ouvrage utile, dont les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur ont donné une nouvelle édition, qui est en 12 vol. in-fol., et qui n'est pas achevée.

ROBERT DE BAVIÈRE, prince palatin du Rhin, duc de Cumberland, fils de Frédéric, prince électeur palatin du Rhin, et d'Elisabeth, fille de Jacques Ier, roi d'Angleterre et d'Écosse, se signala d'abord en Hollande, puis passa en Angleterre l'an 1642. Le roi Charles Ier, son oncle, le fit chevalier de la Jarretière, et lui donna le commandement de son armée. Le prince Robert remporta d'abord de

grands avantages sur les parlementaires; mais il fut ensuite obligé de se retirer en France. Charles II, étant remonté sur le trône de ses pères, le fit membre de son conseil privé, en 1662, et lui donna le commandement de sa flotte contre les Hollandais, en 1664. Le prince Robert défit, l'année suivante, la flotte hollandaise, et fut fait amiral d'Angleterre, en 1675. Il se montra digne de cet emploi par son intelligence et par sa valeur, et mourut en 1682.

ROBERT (Nicolas), peintre d'Orléans au 17e siècle, excellent dessinateur d'animaux et d'insectes, fit pour Gaston de France, en ce genre, une belle suite de miniatures, qu'on voit au cabinet des estampes du roi. Il travailla aussi aux 319 planches de plantes de l'académie des Sciences de Paris : recueil parfaitement exécuté, et dont on recherche les anciennes épreuves. M. Anisson y a joint, vers 1780, un frontispice, un avertissement et une table en 20 pages, qu'il est bon de joindre aux exemplaires. G. Audran a publié : *Recueil d'oiseaux les plus rares, tirés de la ménagerie royale, dessinés et gravés par N. Robert*, Paris, 1676, in-fol. On a du même artiste *Divers oiseaux dessinés d'après le naturel*, Paris, 1773, in-fol. Il mourut en 1684, à 74 ans.

* ROBERT (de VAUGONDY Gilles), géographe, naquit à Paris en 1688, fut nommé géographe ordinaire du roi Louis XV, et mourut dans sa patrie en 1766. Peu de savans ont autant contribué que lui aux progrès de la géographie en France. Indépendamment d'une *Géographie sacrée et historique de l'ancien et du nouveau Testament*, Paris, 1747, 3 tom. en 2 vol. in-12, dont le fonds est de l'avocat Férieux, où Robert a inséré plusieurs *dissertations* de Nicolas Samson son aïeul, on a de lui son *petit Atlas* contenant 203 cartes, 1748, 2 vol. in-8; *Atlas portatif*, in-4, oblong; de 54 cartes, son *grand Atlas universel*, 1758, in-fol., contenant 108 cartes, parmi lesquelles on cite surtout celle de Bretagne. Les anciens exemplaires de cet ouvrage sont préférés aux derniers. On cite encore de ce géographe, *Atlas complet des révolutions du globe, offrant en 66 cartes les distributions géographiques du monde civilisé à autant d'époques différentes* : la dernière répond à l'an 1640 : cet ouvrage n'a pas été publié, et les planches n'existaient plus en 1773. On n'en connaît qu'un exemplaire ; mais on croit que cet Atlas a servi de modèle à Picault de Nantes pour ses *révolutions de l'univers*, publiées en 1763. — ROBERT DE VAUGONDY (N...), né à Paris en 1723, mort en 1786, suivit avec honneur les traces de son père. Il obtint aussi la place de géographe ordinaire du roi, reçut le même titre de Stanislas roi de Pologne qui le fit admettre à l'académie de Nancy, fut nommé censeur royal, et obtint une pension sur la cassette. Outre plusieurs *Mémoires* lus à l'académie des Sciences sur diverses questions géographiques, deux grands *globes*, l'un *céleste* et l'autre *terrestre*, sur lesquels il ajouta successivement, de 1764 à 1774, les découvertes les plus récentes des navigateurs, et diverses cartes pour *l'histoire naturelle* de Buffon, *l'esprit des lois*, *la Bible* de Vence, *l'histoire des terres australes* du président de Brosses, le *Mémoire sur le voyage de Hannon* par Bougainville, le *Tacite* de Brotier, etc., on cite de lui : *Essais sur l'histoire de la géographie*, Paris, 1755, in-12 : c'est la préface du *grand Atlas universel* publié par son père, auquel il eut beaucoup de part ; *Tablettes Parisiennes*, contenant le plan de la ville et des faubourgs de Paris, précédées d'une *description abrégée et historique*, ib. 1761, in-8 ; *Cosmographie ou description du ciel en deux hémisphères calculés et construits pour 1767*, ib. 1764, in-4 ; *Institutions géographiques*, ib., 1766, in-8 ; *Descriptions de la sphère armillaire, suivant le système de Copernic*, 1771, in-4 ; *Mémoires sur les pays de l'Asie et de l'Amérique situés au nord de la mer du sud*, ibid., 1775, in-4, dont Bonne a publié *l'Examen* en 1777 ; enfin une *Géographie ancienne*.

* ROBERT (Hubert), peintre d'architecture et de paysage, naquit à Paris, en 1733. Il fit ses études au collége de Navarre, et montra d'heureuses disposi-

tions pour l'art qu'il embrassa. On le voyait toujours un crayon à la main reproduire les objets qui le frappaient davantage. Un jour, tandis que ses condisciples répétaient leurs leçons, il fit un dessin sur le dos de la copie d'une composition en grec. L'abbé le Batteux, son professeur, en fut si étonné, qu'il s'écria : « Robert, tu seras peintre ! » Il obtint le prix de sa composition en grec, et fit ses études avec succès. L'abbé Le Batteux garda le dessin, le fit encadrer, et ne le renvoya à son élève que le jour où celui-ci fut reçu à l'académie de peinture. Quand il sortit du collége, il s'appliqua exclusivement au dessin, et en 1755 il se rendit à Rome, où il demeura douze ans. Il en dessina tous les monumens, les ruines, et cette riche collection lui servit beaucoup dans la composition de ses tableaux. Il était déjà favorablement connu à Rome lorsqu'il revint dans sa patrie en 1767. Il composa en peu de temps un tableau, le présenta à l'académie, mérita tous les suffrages, et presque aussitôt, et contre l'usage ordinaire, il fut admis dans cette société. Panini et autres peintres italiens et flamands avaient déjà traité le genre de Robert; mais ce genre était nouveau en France, et cet artiste y réussit complétement. En effet, il faut tout l'art du pinceau et la magie des couleurs pour intéresser par des murs délabrés, des ruines entassées, des statues brisées, etc. Robert fut nommé garde des tableaux du roi, et occupa cette place jusqu'à la révolution. Enfermé alors à Ste.-Pélagie, ce fut pendant son séjour dans cette prison qu'il dessina le portrait de Roucher que cet infortuné poète envoya à sa femme avant d'être traîné à l'échafaud. Rendu à la liberté après six mois de détention, il reprit ses pinceaux. Il a composé un grand nombre de tableaux, où l'on remarque, outre la majesté et la variété des sites, des groupes de figures parfaitement dessinées, toutes portant les costumes des différentes époques que représentent ces tableaux. Parmi ceux-ci on distingue une *Vue du pont du Gard*, le *Tombeau de Marius*, le *Temple de Vénus*, la *Maison carrée de Nîmes*, l'*Incendie de l'Hôtel-Dieu de Paris*, l'*Escalier de Bernin* au Vatican, les *Catacombes de Rome*, les *Ruines du château de Meudon*, des *Bains publics*, etc. Nommé, en 1800, conservateur du musée, il projeta la réunion des galeries du Louvre aux Tuileries, et reproduisit cette idée dans un tableau. Son imagination se transportant à des siècles plus reculés, il présenta dans un autre tableau les ruines de ce monument, où, au milieu des débris d'édifices et d'arcs renversés, le seul *Apollon du Belvédère*, actuellement rendu au musée du Vatican, était conservé tout entier, comme si le peintre eût voulu indiquer par-là que le temps n'avait pas d'empire sur ce magnifique chef-d'œuvre des arts. Robert était d'un caractère doux et modeste; sa vie fut heureuse et paisible, et il la termina à Paris, le 15 avril 1808, à l'âge de 75 ans.

* ROBERT (François), ingénieur-géographe, né en 1737 à la Charmèle près de Châlons-sur-Saône, se fit connaître par quelques ouvrages utiles. Il embrassa ensuite la cause de la révolution, et après le 31 mai, il devint maire de la commune de Besnote, administrateur du département de la Côte-d'Or, député au conseil des cinq-cents en mars 1797. Le 3 juin il publia une motion d'ordre sur la nécessité de rétablir la morale et la religion. Le 29 juillet il combattit l'aliénation des presbytères, en soutenant qu'ils appartenaient aux communes, et que l'idée de les vendre portait tous les caractères du prestige révolutionnaire. Son élection fut annulée le 18 fructidor; mais il ne fut point compris parmi les déportés de cette journée. Il est mort à Heilgenstadt en Saxe le 3 mai 1819 à 82 ans. On a de lui : 1° *Géographie naturelle, historique, politique et raisonnée*, 1777, 3 vol. in-8; 2° *Géographie élémentaire à l'usage des colléges, avec un précis de la sphère et des cartes*, 2e édition, 1817, in-12; 3° la *Partie géographique* de l'*Encyclopédie méthodique par ordre de matières*, 3 vol. in-4, à l'exception de quelques articles fournis par Masson; 4° *Description historique, physique et géographique de la France*,

1790, in-4; 5° *Traité de la sphère avec l'exposition des différens systèmes astronomiques du monde et un précis du système physique de Descartes et de Newton*, 2e édition, 1801, in-12; 6° *Voyage dans les treize cantons Suisses, les Grisons, le Valais*, 1789, 2 vol. in-8; 7° *Mélanges sur différens sujets d'économie politique*, in-8; 8° *Dictionnaire géographique, d'après le traité de Paris du* 20 *novembre* 1815, 2 vol. in-8; Paris, 1818, 2e édition, 1820.

*ROBERT (Pierre-François-Joseph), conventionnel, né à Gimnée près de Givet, était épicier à Paris avant la révolution, et il en embrassa les principes avec chaleur : il se fit connaître par un journal intitulé : *Le Mercure national*, qu'il rédigea en commun avec sa femme, mademoiselle de Keralio, morte à Bruxelles en 1821. *Voyez* KERALIO (Louise-Félicité GUINEMENT de). Robert, d'abord secrétaire de Danton, et poussé par ce protecteur, entra au corps électoral, et fut nommé député à la Convention nationale, où il vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis, *en regrettant qu'il ne fût pas en son pouvoir de prononcer celle de tous les souverains.* Il est difficile d'imaginer rien de plus épouvantable que le discours qu'il prononça en cette occasion. Robert faisait encore le commerce d'épicerie en gros, et il fut dénoncé comme accapareur à la populace qui pilla sa maison et s'empara de plusieurs tonneaux de rhum. Depuis ce temps, on l'accabla de sarcasmes, et il ne fut plus appelé que *Robert-Rhum*. En 1795, il fut envoyé en mission à Liége; mais il fut rappelé presque aussitôt, comme entravant les opérations de l'administration de la Belgique. A la fin de la session il ne rentra pas dans le corps législatif, et ne s'occupa plus que d'opérations commerciales. Il avait fixé sa résidence à Bruxelles, où il est mort en 1826. Entr'autres ouvrages il a publié : *Reconnaissance publique*, ode, 1787, in-8; 2° *Mémoires sur le projet de rétablissement d'une société de jurisprudence*, de 1790, in-8; 3° *Le républicanisme adopté à la France*, 1790, in-8; 4° *Le droit de faire la paix et la guerre appartient incontestablement à la nation*, 1790, in-8; 5° *Opinion concernant le jugement de Louis XVI*, 1792, in-8.

ROBERT DE GENÈVE. *Voyez* GENÈVE.

ROBERT GUISCARD. *Voyez* GUISCARD.

ROBERT SORBON. *Voyez* SORBONNE.

*ROBERTI (Michel), historien, naquit à Florence en 1382, occupa plusieurs places dans cette république, et fut lié avec les plus grands hommes de son temps. On a de lui une *Histoire générale* qui s'étend depuis la création du monde jusqu'à l'année 1430. Elle fut imprimée après sa mort, arrivée vers 1450, et le manuscrit est conservé à Florence à la bibliothèque Magliabecchiana. Dans cette histoire, écrite en toscan très pur, Roberti prouve avec beaucoup de sagacité, et par des raisons qui semblent convaincantes, que tous les changemens, ainsi que la décadence et la chute des royaumes ont été le résultat inévitable des fautes des gouvernans.

ROBERTI (Jean), jésuite, né à Saint-Hubert en Ardennes, l'an 1569, enseigna la théologie et l'Ecriture sainte à Douai, Trèves, à Würtzbourg, à Mayence, et mourut à Namur le 14 février 1651. Ses ouvrages prouvent qu'il était versé dans les belles-lettres, la théologie, la controverse et dans l'histoire ecclésiastique. Les principaux sont : 1° *Dissertatio de superstitione*, 1614; 2° *Quatuor Evangelia, historiarum et temporum serie vinculata, græce et latine*, Mayence, 1615, in-fol.; 3° *Tractatus de magnetica vulnerum curatione*, Louvain, 1616. Le Père Roberti y démontre les impostures de Goclenius, qui prétendait guérir toutes les maladies avec l'aimant. (*Voyez* GOCLENIUS.) Il fit suivre cette Dissertation de quatre ou cinq autres aussi solides que la première. 4° Une *Dissertation* pour prouver que saint Barthélemi était le même que Nathanaël. Douai, 1619, in-4; 5° *Historia sancti Huberti*, Luxembourg, 1621, in-4. Cette histoire est très curieuse, et renferme plusieurs dissertations; la plus importante est celle où il parle des gué-

risons qui se font journellement à Saint-Hubert. Il y examine, d'après les règles de la plus sévère critique, si les cérémonies qui s'y observent renferment quelque chose de superstitieux, et il décide qu'elles ne contiennent rien de semblable. Ces cérémonies, traitées de pratiques superstitieuses par Gerson, par quelques docteurs en théologie de Paris et les médecins de la même université l'an 1671, par M. Gillot, docteur de Sorbonne, par le Père Pierre Le Brun, dans son *Histoire des pratiques superstitieuses*, ont été défendues, non seulement par le Père Roberti, mais encore par le Père Marchant, par Jacques Boudart, et par un religieux de Saint-Hubert. (On trouve l'explication de ces cérémonies par ce religieux, dans l'*Histoire des pratiques superstitieuses* du Père Le Brun.) Les docteurs de Louvain, entre lesquels était Martin Steyaerts, les approuvèrent par une déclaration du 6 septembre, 1690, et les docteurs en médecine de la même université, le 17 juin 1691. Elles ont encore été approuvées en 1690 par les examinateurs synodaux de Liége, et par Jean-Louis d'Elderen, évêque de la même ville. M. Collet a remis sur le tapis cette question dans le 3e volume de son *Traité des dispenses*, où, après avoir répondu aux plus fortes objections, et observé que les docteurs de Louvain ne sont pas gens à tolérer des usages superstitieux, il conclut en ces termes : « Voilà » tout ce que je puis dire au sujet de la » neuvaine de Saint-Hubert ; pour moi, » je n'aurais point de peine à la faire. » Son adversaire le plus déclaré, Gillot, » et tous ses Gillotins avouent qu'elle » n'est pas évidemment mauvaise : *Aperta » corruptela vacat.* Il dit de plus, » qu'au moyen de la bonne foi et de la » piété avec laquelle on la fait, on peut » obtenir (il aurait pu ajouter, et l'on » obtient tous les jours de Dieu, par les » mérites de son saint) le préservatif » qu'on va lui demander. » Il est vrai cependant qu'on attache à ce qu'on appelle le *répit* (ou le délai qu'accordent ceux qui ont été taillés) des effets démentis par des exemples récens et incontestables, et qu'on ne saurait trop louer la prudence des religieux de Saint-Hubert, qui, dans ces dernières années, ont simplifié ou réformé plusieurs observances, dont l'explication n'était pas sans difficulté. Rien de plus sensé que ce qu'on lit à ce sujet dans l'excellent recueil des *Vies des Pères, des martyrs*, etc., tom. 10, pag. 603. « On » doit implorer le secours du Ciel contre » la rage, avec d'autant plus d'ardeur » qu'on ne peut avoir guère de confiance » dans les bains de mer et dans les autres » remèdes ordinaires. Le nouveau secret » qu'on a trouvé contre ce mal redoutable » a réussi quelquefois ; mais ce n'est » rien moins qu'un remède infaillible. » Cependant, comme la superstition se » glisse facilement dans les pratiques les » plus respectables par leur objet, il est » du zèle des pasteurs de veiller avec le » plus grand soin sur les pèlerinages à » Saint-Hubert, et sur les autres dévotions semblables. » 6° *Sanctorum quinquaginta jurisperitorum elogia, contra populare commentum de solo Ivone, publicata*, Liége, 1632. On est surpris d'y trouver au nombre des saints avocats plusieurs patriarches de l'ancien Testament, des rois, des papes, des docteurs de l'Eglise, etc. 7° *Vita sancti Lamberti, episcopi tungrensis*, etc., *ex antiquis auctoribus et chartis collecta et edita*, Liége, 1633, in-12, peu commun.

ROBERTSON (Guillaume), théologien anglais, dont on a un *Dictionnaire hebreu*, Londres, 1680 ; et un *Lexicon grec*, Cambridge, 1695. Ces deux ouvrages sont in-4, et jouissent de l'estime des savans. Il est mort en 1686.

* ROBERTSON (William), historien anglais, né en 1721 à Bortwick en Ecosse, embrassa la carrière ecclésiastique au sortir de l'université d'Edimbourg, et se distingua comme prédicateur. Après avoir été long-temps dans la gêne où l'avaient placé son peu de ressource et sa nombreuse famille, il fut nommé successivement chapelain ordinaire du roi, principal du collége d'Edimbourg et historiographe d'Ecosse. Il est mort en 1793, après avoir publié : 1° une *Histoire de*

Charles-Quint, Londres, 1769, 13 vol. in-4, où il y a des choses vraies et judicieusement dites, mêlées avec d'autres qui sentent la passion et les préjugés. Cet ouvrage a été traduit en français par M. Suard, Paris, 1771, 2 vol. in-4; 1778, 6 vol. in-12; 1822 et 1828, 4e édition, 4 vol. in-4. 2° Une *Histoire d'Amérique*, Londres, 1777, 2 vol. in-4, remplie de faussetés et contenant les erreurs de la philosophie anti-chrétienne. Cet ouvrage a été traduit en français par MM. Suard et Jansen, Paris, 1768, 2 vol. in-4, réimprimé en 1827, avec des *Notes* de MM. Humboldt et de la Rochette. 3° Des *Recherches sur l'Inde*, 1790, 1799, in-4; c'est le fruit d'une crédulité puérile et fanatique. *V.* le *Journ. hist. et littér.*, 1er juin 1792, page 163. Il a été traduit en français, Paris, 1792, in-8. 4° *Histoire d'Ecosse sous les règnes de Marie Stuart et Jacques VI*, publiée pour la première fois à Londres, 1759, in-4. Cette histoire, plus recherchée en Angleterre qu'en France, a été traduite en français par Bosset de la Chapelle, Paris, 1772, 1784, 3 vol. in-12, et par M. Campenon, ibid., 1821, 3 vol. in-8.

* ROBERTSON (Joseph), littérateur anglais, né à Knipe, dans le comté de Westmoreland, en 1726, embrassa l'état ecclésiastique, reçut le bonnet de docteur en théologie, et fut nommé au vicariat de Herscard au compté d'Hamp. Robertson était très versé dans les sciences sacrées; il étudia les antiquités, et cultiva avec honneur les belles-lettres. Il vint à Londres, où il travailla (depuis 1764 à 1785) au journal intitulé *Critical Review*. Il devint en 1770 recteur de Sulton, dans le comté d'Essex, et en 1793 vicaire de Horn-castle, au comté de Lincoln, et y mourut en 1802. Il a laissé plusieurs ouvrages, dont les principaux sont: 1° *Introduction à l'étude de la belle littérature*, 1782, in-12: ouvrage peu volumineux, mais très utile et fort bien écrit; 2° *Essai sur la ponctuation*, 1782, in-12, qui fut très bien accueilli; 3° *Dissertation sur la chronique de Paros*, 1788. On ne connut que quelques années après le mérite de cette dissertation. 4° *Télémaque*, nouvelle traduction du français, avec des notes et la vie de l'auteur, 1795, 3 vol. in-8; 5° *Essai sur la nature de la poésie anglaise*, 1798. Cet essai est un des meilleurs ouvrages de Robertson; il s'y montre littérateur profond et sage critique.

ROBERVAL (Gilles PERSONE, sieur de) naquit en 1602 à Roberval, paroisse du diocèse de Beauvais. Il devint professeur de mathématiques au collége de Maître-Gervais à Paris; il disputa ensuite la chaire de Ramus et l'emporta. La conformité des goûts le lia avec Gassendi et Morin. Il succéda à ce dernier dans la chaire de mathématiques au Collége royal, sans quitter néanmoins celle de Ramus. Il fit des expériences sur le vide, inventa deux nouvelles sortes de balances, dont l'une est propre à peser l'air, et lui mérita d'être de l'académie des Sciences. Ses principaux ouvrages sont: 1° un *Traité de mécanique* dans l'*Harmonie* du Père Marsenne; 2° une *Edition* d'Aristarcus Samius, etc. Ils furent recherchés dans leur temps. Ce savant estimable mourut en 1675, à 73 ans. Il eut quelques disputes avec Descartes, lui contesta la gloire de ses inventions analytiques, et même son savoir géométrique.

* ROBESPIERRE (Maximilien-Joseph-Isidore de), l'un des personnages tristement fameux de la révolution française, naquit à Arras en 1759 d'un avocat au conseil supérieur de l'Artois, qui, après avoir dissipé sa fortune et même contracté des dettes, prit le parti de quitter la France et se rendit à Cologne, où il établit une école. Le père de Robespierre se rendit ensuite en Angleterre, et de là en Amérique, où il parut avoir entièrement oublié sa famille. Si l'on en croit une biographie (*celle des Contemporains*), il mourut à Munich. Il laissait deux filles et deux fils (Maximilien et Augustin), sans secours et sans appui, et dans un âge bien tendre ils avaient aussi perdu leur mère, fille d'un brasseur de bière d'Arras, remplie de vertus et de qualités. M. de Couzié, évêque d'Arras, les prit sous sa protection, et leur fit obtenir une bourse au collége de Louis le Grand. Maximilien montra d'abord ce caractère sombre et

dissimulé qu'il conserva toute sa vie, et fit paraître en même temps un amour pour l'indépendance qui régla ensuite toutes ses actions. On prétend que M. Hérivaux, l'un de ses professeurs, contribua à développer en lui son penchant pour l'égalité et le républicanisme, en excitant son admiration pour les héros de la Grèce et de Rome, dont Robespierre devint un des plus grands enthousiastes. Le jeune Maximilien était très laborieux; il fit de bonnes études, et donna des espérances qu'il ne réalisa pas entièrement. L'abbé Proyart, sous-principal à Louis-le-Grand, était le dispensateur des secours que le charitable M. de Couzié continuait à envoyer aux deux frères, et au sortir du collége, l'abbé Aimé, chanoine de Paris, les admit à sa table, et leur procura des connaissances utiles. Maximilien, en récompense de ces faveurs, fut dans la suite son ennemi le plus acharné. Après avoir terminé ses cours de droit, il devint avocat au conseil d'Artois; et, commença à se faire connaître par plusieurs *Mémoires* contre les magistrats de Saint-Omer, qui avaient prohibé dans leur ville l'usage du *paratonnerre*, comme étant, disaient-ils, une invention inutile et dangereuse. Robespierre, en plaidant cette cause, la gagna, et obtint du tribunal d'Arras la permission de rétablir le *paratonnerre* qui avait été abattu dans sa maison. Dans le *Mémoire* qu'il fit à cette occasion (1783), on lit un grand éloge de Louis XVI, que dix ans après il conduisit à l'échafaud. Il remporta en 1785 le prix pour un discours présenté à l'académie de Metz, et publié dans cette même année, dont le sujet proposé était de *déterminer l'origine de l'opinion qui étendait sur tous les individus d'une même famille une partie de la honte attachée aux peines infamantes subies par un coupable.* Quelque temps après, il fut reçu dans l'académie d'Arras. Partisan du philosophisme, ami des innovations, affectant une morale austère, il avait ainsi toutes les qualités requises pour se distinguer dans la révolution. Au commencement des troubles, il ne manqua pas de se concilier, dans sa ville natale, la faveur du peuple et des innovateurs, en affichant le plus ardent *patriotisme*; il fut, en conséquence, nommé par le tiers du bailliage d'Arras député aux états-généraux, et commença sa carrière politique, le 27 juillet 1789, par un discours sur le secret des lettres, où l'on remarque, entre autres choses : « La première » de toutes les lois est le salut du peuple. » Obligé par le plus impérieux de tous » les devoirs de venger l'attentat projeté » contre les représentans de la nation, » on doit *se servir de tous les moyens* » *possibles.* Le secret des lettres est in» violable, mais il est des circonstances » où l'*on doit* le violer. Qu'on ne cite pas » l'exemple de Pompée qui brûla les » lettres adressées à Sertorius; Pompée » était un tyran ennemi de la liberté pu» blique, et nous, *nous en sommes les* » *restaurateurs*. » Mirabeau jouissait alors d'une grande popularité. Robespierre devint un de ses plus assidus courtisans; mais comme Mirabeau le méprisait, et ne cachait pas son mépris, Robespierre commença peu à peu à s'en éloigner. Robespierre avait exercé pendant cette session très peu d'influence sur cette assemblée; il ne s'y fit guère remarquer que par le discours *sur l'inviolabilité des lettres* dont nous avons parlé. Il supplanta Mirabeau dans la faveur populaire, et devint l'oracle des démagogues qui lui décernèrent le titre d'*incorruptible*, comme à Péthion celui de *vertueux*. Après la session il ne parut point dans les divers mouvemens populaires, quoiqu'il fût en intelligence avec les moteurs de ces désordres. Pendant les séances de l'assemblée nationale, il se mêla dans toutes les discussions, et prononça plusieurs discours, plus fougueux qu'éloquens, sur la *liberté de la presse*, sur les *conspirations supposées du gouvernement*, sur *le droit qu'avait*, *selon lui*, *tout homme non propriétaire d'entrer dans les assemblées publiques*, etc. Cependant, il soutint toujours jusqu'à la fin des sessions « que le régime monar» chique était le seul qui convînt à un » empire aussi grand que la France. » Il n'était pas moins, malgré ce principe,

attaché aux jacobins, et s'opposa à ce qu'on donnât au monarque le droit de paix et de guerre, et à ce qu'on déclarât sa personne inviolable. Il parla ensuite des prêtres et des émigrés avec une modération dont on ne le croyait pas capable, et, lorsqu'on discuta le Code criminel, il demanda avec énergie l'abolition de la peine de mort, comme injuste et contraire à la nature : ainsi, il n'excluait dans cette abolition ni les parricides ni les traîtres à la patrie. Deux ans après, il changea de langage, et envoya à l'échafaud, non de grands coupables, mais des milliers d'innocens. Pendant cette seconde session, Robespierre n'avait aucun système arrêté : il caressait les jacobins et défendait le prince de Condé. D'autres l'ont accusé de n'avoir été qu'un tartuffe en politique : ils prétendaient que l'éloge de la monarchie qui se trouva dans sa bouche, que la demande qu'il fit de l'abolition de la peine de mort, que la modération avec laquelle il parla des prêtres et des émigrés, n'étaient que de pures jongleries. L'histoire n'a pas encore définitivement prononcé son arrêt fatal sur Robespierre, et l'on ne peut assurer, ce nous semble, si le langage de ce révolutionnaire était celui de l'hypocrisie ou de l'incertitude, si sa conduite à l'assemblée nationale fut celle d'un homme déjà perverti, ou bien rappelé encore au devoir par le souvenir d'une éducation religieuse. Ce qu'il y a de certain, c'est que le crédit de Robespierre n'augmenta pas dans l'assemblée ; mais en revanche, il en acquérait un immense sur le peuple dont il savait à propos flatter les passions. Applaudi avec transport par une multitude égarée et corrompue, il s'établit son apologiste, encouragea ses révoltes et prépara ainsi les scènes sanglantes qui allaient bientôt remplir la France de deuil et de terreur. Dans le mois de mars 1791, il parla sur la *législation des colonies* et combattit Barnave qui proposait de laisser l'initiative aux Colons : ce fut à cette occasion qu'il fit entendre cette funeste exclamation : *Périssent les colonies plutôt qu'un principe!* Lorsque la famille royale fut arrêtée à Varennes, Robespierre, qui avait entièrement jeté le masque, demanda des couronnes civiques pour ceux qui avaient empêché la fuite de l'infortuné monarque, et soutint qu'il devait être soumis, ainsi que la reine, aux formes ordinaires de la justice : la reine, comme *simple citoyenne*, le roi comme *fonctionnaire responsable envers la nation.* Il demanda en outre que Monsieur, frère du roi, fût poursuivi, et essaya dès lors, mais sans succès, de faire adopter cette monstrueuse maxime, que *tout citoyen peut être mis en accusation sans preuve et sur de simples indices.* Il se prononça ensuite contre l'inviolabilité du roi qu'il présenta comme un *traître* et un *tyran.* Une pareille conduite lui valut les honneurs d'une espèce de triomphe, et une troupe de forcenés qui le portaient dans les rues l'appelaient *l'ami du peuple*, *le défenseur de la liberté.* Nommé accusateur public près le tribunal criminel de la Seine, il fut puissamment secondé par Péthion, maire de Paris, et par Danton, substitut du procureur de la commune : ce fut ce triumvirat qui régna réellement, et qui remplit Paris d'une foule de gens sans aveu qui devinrent ensuite les assassins stipendiés des révolutionnaires qui gouvernèrent la France. La lutte entre la révolte et la royauté était ouverte. Robespierre n'était pas assuré du résultat : il redoutait les conséquences de la guerre. Il montra donc une espèce de modération, et exprima même des opinions presque sages dans un journal qu'il établit sous le titre de *Défenseur de la constitution.* Il ne prit aucune part active à la journée du 10 août 1792, et se tint à l'écart pendant les massacres de septembre. Elu 1[er] député de Paris à la Convention, il ne tarda pas à la dominer ; et voyant Louis XVI au pouvoir de ses ennemis, il ne dissimula plus sa haine, et contre ce prince et contre la monarchie. Cependant ses projets ne pouvaient échapper aux yeux pénétrans de plusieurs députés de la Gironde, parmi lesquels on comptait de grands orateurs et des talens distingués. Unis à Louvet et au ministre Roland, ils le dénoncèrent

le 25 septembre, comme voulant s'élever à la dictature : il s'engagea alors entre Robespierre et ceux de ce parti une lutte terrible qui donna lieu à plusieurs séances orageuses ; mais le premier, secondé par les jacobins, l'emporta enfin sur ses redoutables adversaires. Il ne cessa de poursuivre le malheureux Louis XVI avec une incroyable activité. Ce fut lui qui, s'apercevant que les *Girondins* cherchaient à sauver la vie de ce monarque, parvint, avec Danton, à les intimider par les cris et les menaces de ceux de son parti; il se déclara contre l'appel au peuple et le sursis, et dit, avec une ironie féroce, « que c'était une cruauté » que de vouloir prolonger l'agonie de » Louis Capet..... » Il reprit ensuite, se tournant vers les *Girondins :* « Vous ne » demandez un sursis que pour le sau- » ver... » Il est inutile d'ajouter qu'il vota *la mort* de ce monarque. Après ce cruel assassinat, une nouvelle lutte recommença entre lui et les *Girondins :* secondé puissamment par Danton et par la commune de Paris, il amena les journées des 31 mai et 2 juin 1793, et les *Girondins* furent proscrits. Les résultats de ces deux journées furent attribués à Danton ; mais ce fut Robespierre qui en tira tous les avantages ; dès lors il se rendit maître de la Convention nationale, et fonda ce régime sanguinaire qui ne finit qu'avec sa vie. Il était encore, ou, pour mieux dire, il feignait d'être l'ami de Danton; aussi s'unit-il à lui pour proscrire les *fêtes* ridicules et impies dites *de la Raison*, inventées par Chaumette, qu'il envoya à l'échafaud, ainsi qu'Hébert, chef des athées, et plusieurs de ses partisans. Sa puissance augmentait de jour en jour en s'élevant sur les ruines des partis différens qu'il terrassait. Danton, qui craignait que son tour n'arrivât, disait : « Tout ira bien tant qu'on dira Ro- » bespierre et Danton; mais malheur à moi » si l'on dit Danton et Robespierre ! » L'un et l'autre commencèrent enfin à se regarder avec méfiance ; on chercha à les réunir, mais leur entrevue ne fit qu'accélérer leur rupture. Danton lui ayant représenté que, dans les nombreuses proscriptions qui désolaient la France, il ne fallait punir que les coupables : « Qui » vous a dit, lui répondit Robespierre » en fronçant le sourcil, qu'on ait fait » périr un innocent ? » Ce fut comme son dernier arrêt contre son ancien collègue. Les amis de celui-ci lui conseillèrent de frapper le grand coup ; mais Danton temporisa et fut la victime de son adversaire. Robespierre, délivré de Marat, d'Hébert et de Danton, se trouva maître absolu. Ayant sous ses ordres l'affreux comité *de salut public*, il couvrit la France de dénonciations, de proscriptions, de tribunaux assassins, et enfin il répandit une terreur si générale, que tout Français craignait de se confier à son ami, à son parent, à son voisin, ne voyant autour de lui que des massacres et des échafauds. Ses proconsuls, Carrier, Couthon, Collot-d'Herbois, etc., allaient par ses ordres inonder de sang les principales villes de chaque département ; la Vendée surtout fut le théâtre de leurs horribles expéditions. C'est alors que Robespierre s'écria dans l'assemblée, qu'il appelait sa *machine à décrets*, « que la » république s'était glissée en France au » milieu des cadavres et à l'insu des par- » tis. » Sûr de la terreur qu'il avait inspirée à la France entière, on l'entendit, au club des jacobins, et même dans l'assemblée, dire sans cesse ce mot absolu : *Je veux*. Souvent il semblait parler comme par inspiration, et prenait le ton d'un illuminé. Sous son régime tyrannique, il poursuivit avec un cruel acharnement les émigrés et les prêtres, que jadis il avait feint de ménager. Cependant, pour mieux parvenir à un pouvoir peut-être plus absolu encore, il voulut devenir chef d'une religion, et fit établir à cet effet une fête en l'honneur de l'*Etre suprême*, auquel il daigna donner un *brevet d'existence*, en le reconnaissant par un décret, et dont il se déclara le pontife. Le discours qu'il prononça passe pour être de Bernardin de St.-Pierre. Une fête fut célébrée au jardin des Tuileries; Robespierre la présida : il avait un habit bleu-violet, costume de deuil des rois de France, tandis que tous les

membres de la Convention portaient des habits d'un bleu dit *de roi*. On afficha en même temps sur les portes de tous les temples cette inscription assez singulière : *Les Français croient en Dieu*. Après cette cérémonie, plus politique que religieuse, Robespierre prit la contenance d'un souverain. Suivant la remarque d'un historien, la France qui avait gémi sous les luttes des différentes factions, sembla applaudir un instant au coup que leur porta Robespierre, espérant être moins malheureuse sous un seul tyran. Mais, soupçonneux, lâche et perfide, craignant encore les restes du parti de Danton, il voulut continuer à répandre du sang ou à proscrire. Il consigna dans sa funeste liste le nom de plusieurs de ses collègues, ce qui donna occasion à une dispute très violente entre lui et Billaud, qui avait quelque influence dans la Convention, et qui cette fois ne voulut pas lui abandonner des victimes. La menace d'un péril imminent donna du courage aux plus timides. Les mécontens se réunirent aux partisans de Danton, et ceux qui, fatigués de tant de discordes, se seraient peut-être bornés à commander sous Robespierre, voulant se soustraire à ses nouvelles persécutions, formèrent contre lui un complot qui éclata dans une discussion inattendue le 9 thermidor de l'an 11 (27 juillet 1794), et ôta à Robespierre et à ses affidés, Couthon et Saint-Just, tout moyen de défense. Le premier monta à la tribune; mais sa voix étouffée par mille autres qui criaient *A bas le tyran !* ne put parvenir à se faire entendre. « Un mot, disait- » il écumant de rage, un mot, président » des assassins !... — C'est le sang de » Danton qui l'étouffe, » cria encore une autre voix. Décrété d'accusation, on le fit passer à la barre avec Saint-Just, Couthon, Robespierre le Jeune et Le Bas. Robespierre fut d'abord conduit à la Conciergerie; mais la terreur qu'inspirait encore son nom était telle, que le concierge refusa de l'y recevoir. Il put se sauver à l'Hôtel-de-Ville. Pendant ce temps, et aussitôt que les membres de la commune de Paris eurent appris que leur protecteur était arrêté, ils ordonnèrent de sonner le tocsin, ramassèrent dans les rues tous ceux qu'ils trouvèrent parmi les amis du tyran : un de ses satellites courut à bride abattue faire fermer les portes de la ville. Henriot, commandant de la garde nationale, et qui était dans un état complet d'ivresse, réunit quelques canonniers pour les opposer aux sections; mais ils refusèrent de faire feu. On dit que Robespierre, assis sur un fauteuil dans la salle de l'Hôtel-de-Ville, et entouré de ses adhérens, refusa de marcher contre la Convention, pour ne pas être, disait-il, considéré comme un tyran, par l'obligation où il se serait trouvé de dissoudre ce corps avec la force armée. Cependant il n'avait pas écouté ces considérations au 31 mai 1793, et en d'autres circonstances. La Convention ayant mis *hors la loi* ses partisans, ceux-ci se découragèrent. Un détachement des troupes de la Convention pénétra dans l'Hôtel-de-Ville; Robespierre se cacha dans un coin obscur; ses amis firent encore leurs derniers efforts pour le défendre; mais un gendarme courageux, Charles Méda, assailli par les municipaux, le découvrit, et, au moment où il allait se suicider, lui tira un coup de pistolet qui lui fracassa la mâchoire inférieure. Transporté au comité de salut public de la Convention, il montra un courage dont on ne le croyait pas capable. Etendu sur une table, il souffrit sans se plaindre, sans proférer un seul mot, les interrogatoires de ses juges, la douleur de ses blessures, la fièvre qui le dévorait, et les injures de ceux qui voyaient ses souffrances avec plaisir. Le lendemain, 10 thermidor (28 juillet 1794), à quatre heures du soir, il fut conduit à l'échafaud avec vingt-deux de ses complices. Son visage était méconnaissable, ses yeux entièrement fermés, et ses mâchoires soutenues par un bandeau. Le peuple fit arrêter la charrette vis-à-vis la maison qu'il occupait; une femme se mit à danser autour de la voiture, en s'écriant : « Ta mort m'enivre de joie; descends aux enfers avec les malédictions de toutes les épouses et de toutes les mères. » Il fut exécuté à

l'âge de trente-cinq ans. Ses vainqueurs prirent depuis lors le surnom de *thermidoriens*. On lui fit l'épitaphe suivante :

> Passant, ne pleure point son sort,
> Car s'il vivait, tu serais mort.

Il ne sera pas inutile de donner quelques détails sur la figure, le caractère et la politique de cet homme horriblement célèbre. Il était maigre, et d'une taille de cinq pieds deux pouces. Sa démarche était vive, ses yeux mornes et éteints, et il portait souvent des conserves. Par une espèce de contraction nerveuse, il crispait souvent ses mains, et cette contraction se faisait sentir dans ses épaules et dans son cou; ses manières étaient brusques, son teint livide, sa voix faible, aigre et criarde; son regard farouche désignait, comme celui de Catilina, les victimes qu'il voulait immoler. Il avait un grand soin de sa parure, et était sobre, non par vertu, mais par politique ou par tempérament. Orateur médiocre, il s'élevait parfois dans les occasions importantes, et alors sa logique était plus adroite qu'éloquente; sa diction, remplie d'antithèses, d'ironies, de lieux communs, était âpre, sans ordre et souvent obscure et triviale. Il sut apprécier la puissance de la multitude, profiter des talens et des crimes des autres, les flatter pour les asservir, et les sacrifier quand ils voulaient s'attirer la faveur du peuple, dont il prétendait jouir exclusivement. Lié aux partis qui avaient fait écrouler le trône, il en devint l'ennemi quand ils voulurent remporter le prix de leur triomphe; c'est ce qui amena la proscription des députés de la Gironde, la mort de Danton, d'Hébert et de leurs satellites. A l'égard des siens, il les ménagea, les défendit tant qu'il eut besoin de leurs services, et il les immola quand ils parurent réclamer une récompense. Profondément dissimulé, et froidement cruel, il n'eut aucun confident de ses arrière-pensées, et son âme vivait solitaire et inébranlable au milieu de toutes les factions, et de tout le sang qu'il répandait. Maître de la municipalité de Paris, il en dirigeait les opérations, commandait aux communes des départemens, et avec ces secours, il parvint à exterminer les chefs de partis. C'est ainsi que, scélérat lui-même, il put décourager l'ambition de tous les scélérats, qu'il les fit périr, ou les contraignit à se tenir au second rang, et à n'être que des valets assassins ou incendiaires, prêts à frapper à son moindre signal. Doué d'une grande présomption, il méprisait Pitt, et prenait presque pour des éloges les sarcasmes piquans du duc d'York. Il fut au comble de la joie lorsqu'il apprit que les journaux anglais appelaient les armées françaises, *les troupes de Robespierre*. Tour à tour il protégea et opprima la Convention. Si un des membres faisait une proposition qui lui déplaisait, il le regardait d'un air menaçant, et souvent par ce regard il le condamnait au silence. Il ne s'environna que de gens nourris dans le crime, soumis aveuglément à ses volontés, parce que, d'un seul mot, il pouvait les livrer à l'échafaud. Faible et vindicatif, sombre et audacieux, il transforma les erreurs en crimes. Il sut profiter des circonstances, et non pas les créer; aussi il en devint la victime. Il avait une loge distinguée au Théâtre-Français, et une autre, profonde et grillée, à l'Opéra. Soit au spectacle, soit dans quelque autre endroit public où il se trouvât, on n'osait parler ni rire dans son voisinage : « Paix, paix! disait-on, le voilà. » On cita dans le temps une *correspondance* de Robespierre avec l'étranger, d'après laquelle on disait qu'il aspirait à la dictature; on ajoutait même qu'il avait un parti à Londres disposé à reconnaître sa puissance absolue, à certaines conditions; on dit aussi que cette correspondance fut découverte par deux Genevois, nommés Comte et Videl, qui la dénoncèrent à Soulavie, résident de France, et ennemi de Robespierre. Celui-ci s'étant emparé des lettres, les remit au député Meaulle, alors en mission à Genève, qui les expédia au comité de sûreté générale; mais Robespierre en ayant été averti, fit fusiller à Genève Comte et Videl, les désignant comme deux conspirateurs; le résident Soulavie fut arrêté, et un Allemand qui portait ce mê-

me nom fut guillotiné le 5 thermidor. Quoi qu'il en soit de ces assertions, il paraît certain que le représentant Vadier, devenu possesseur de ces lettres, les montra aux ennemis de Robespierre, et qu'elles accélérèrent sa chute et préparèrent au 9 thermidor les cris : *A bas le tyran !* Collot-d'Herbois tenta, avec ces mêmes lettres, de surprendre la confiance des jacobins. Parmi les reproches qu'on fit à Robespierre le 9 thermidor, ceux des chefs *thermidoriens* sont aussi extraordinaires que remarquables ; ils ne lui reprochèrent pas d'avoir tyrannisé sa patrie, mais l'un, *d'avoir méprisé son rapport sur les agens de Pitt ;* l'autre, *d'avoir dénigré ses travaux ;* celui-ci, *d'avoir gardé dans sa poche, pendant six semaines, son projet de gouvernement révolutionnaire, et de l'avoir rendu inutile en disant que c'était une arme à deux tranchans ;* celui-là, *de l'avoir fait rappeler de Bordeaux ;* un autre, *de l'avoir empêché d'achever la destruction de Lyon*, etc., etc. Mais des reproches plus justes retentissaient d'un bout à l'autre de la France, et partaient du cœur ulcéré des pères, des épouses, des mères, des nombreuses familles, enfin, qu'il avait couvertes de deuil. Et quand même Robespierre n'eût pu imaginer les petits détails de cruauté dans lesquels se signalèrent Dumas, Collot-d'Herbois, Billaud, Carrier, etc., fût-il encore vrai, comme le prétend un écrivain, que ce fut pendant qu'il s'absenta des comités que la terreur fut portée à son comble, il n'est pas moins vrai qu'on lui dut la création de cet affreux système, et que, lorsque le sang devenait utile à ses projets, il le répandait à grands flots. Outre une foule de pamphlets publiés sur Robespierre après sa mort, on cite 1° *Conjuration de Robespierre* par Montjoie, 1794, in-8 ; 2° *Mémoire d'un détenu pour servir à l'histoire de la tyrannie de Robespierre*, par Riouffe, 1795, in-8 ; 3° *La vie et les crimes de Robespierre*, par Desessards, 1798, 2 vol. in-12 ; 4° *Rapport de l'examen des papiers, trouvés chez Robespierre et ses complices* par Courtois, 2 vol. in-8 (le *Dictionnaire des Anonymes*, numéro 15, 289, attribue cet ouvrage à M. Laya). 5° *Papiers inédits trouvés chez Robespierre, supprimés ou omis par Courtois, précédés du rapport de ce député à la Convention nationale.* On trouve aussi dans le *Mémorial de Sainte-Hélène,* 1830, 4 vol. in-8, et dans la *Relation du docteur Oméara*, des détails curieux sur ce personnage si tristement célèbre. Sericys a composé en 1801 une tragédie de Robespierre en 3 actes et en vers. Parmi les écrits de Robespierre, on cite 1° *Plaidoyers pour le sieur Vissery* (pour les paratonnères) : on remarque dans ce discours l'éloge du malheureux prince qu'il envoya à l'échafaud, 1783, in-8 ; 2° *Discours sur les peines infamantes*, couronné par la société royale de Metz, 1785, in-8 ; 3° *Eloge de Gresset*, discours qui a concouru pour le prix proposé par l'académie d'Amiens en 1785, Londres (Paris), 1785, in-8 ; on y trouve les plus sages principes, l'amour du roi, de la monarchie et de la religion; 4° *Eloge de M. Dupaty, président au parlement de Bordeaux*, 1789, in-8 ; 6° *Le défenseur de la Constitution*, journal qui paraît depuis le mois d'avril 1792, jusqu'en 1793 ; 7° Des *Discours*, *rapports* et *opinions* insérés dans les journaux du temps.

* ROBESPIERRE le Jeune (Augustin Benoît-Joseph), frère du précédent, naquit à Arras en 1760, fut élevé au collége de Louis-le-Grand, suivit le barreau, et était avocat dans sa patrie au commencement de la révolution. Nommé procureur de sa commune, et ensuite député à la Convention nationale, il ne s'y fit guère remarquer, si ce n'est en secondant tous les projets de son frère, qui l'appelait cependant *une bête*. Il partagea sa haine contre Louis XVI, dont il vota la *mort;* il la partagea également contre les *Girondins*. Il fut un des séides du tyran, sans pouvoir devenir un de ses principaux satellites. Il dénonça plusieurs fois le ministre Roland et les députés de la Gironde, et, le 6 avril 1793, il fit arrêter Laclos et Bonne-Carrère, comme agens de ce parti. Quand la commune de

Paris, aidée par les sections, accusa les 52 députés de la Gironde, il proposa de décréter qu'elle avait bien mérité de la patrie. Il fut envoyé à l'armée que Cartaux commanda contre les Marseillais, et passa ensuite à Nice et à Toulon, avec Fréron et Barras, pour y faire exécuter des mesures révolutionnaires. A son retour dans la capitale, soit par les intrigues de Fouché, soit par les plaintes de Lebon, qu'il accusait de cruauté, il se brouilla avec son frère; il s'était réconcilié avec lui peu de jours avant leur chute commune. Le 27 juillet 1794, quand il le vit décrété d'accusation, il demanda à partager son sort comme il avait partagé ses *vertus* : cette demande lui fut accordée, et il fut mis à la barre avec son frère et ses autres complices. La Convention ayant appris que ceux-ci étaient maîtres de l'Hôtel-de-Ville, et en état d'insurrection, les mit *hors la loi*. Robespierre le Jeune, voyant la force armée pénétrer dans l'enceinte, et son frère blessé, s'élança par une fenêtre sur la place de Grève. Il avait voulu, par cet acte de désespoir, échapper à l'échafaud; mais il ne se cassa qu'une jambe, et périt le lendemain avec son frère et les autres coaccusés. Il avait 34 ans. Son admiration pour son frère aîné tenait de la stupidité et du délire

* ROBILLARD (N.), né à Metz en 1722 d'un professeur de l'école d'artillerie, est célèbre par ses talens précoces. A l'âge de 14 ans, il avait étudié le latin, les humanités, la philosophie et une grande partie des mathématiques. A peine avait-il atteint sa seizième année, qu'il adressa à l'académie des Sciences un *Traité sur l'application de la géométrie ordinaire et des calculs différentiel et intégral à la résolution de plusieurs problèmes* : cette académie en fit l'éloge dans ses *Mémoires* de l'année 1740, et l'ouvrage de Robillard fut imprimé à Paris en 1753, avec 30 planches. Ce jeune savant, né avec une santé fragile et affaiblie par l'étude, mourut en 1742, à l'âge de 20 ans.

* ROBIN (Jean), le plus célèbre des botanistes de son temps, suivant Tournefort, naquit vers 1563. Il cultiva les sciences naturelles, et fut botaniste de Henri IV. Il établit à ses frais un jardin dans lequel il élevait des plantes rares pour procurer des modèles nouveaux aux brodeuses de la Cour. Il enrichit de quelques plantes le jardin des Tuileries, fut le premier qui introduisit en France la *keturie* ou grande mauve, plante qui a les couleurs vives et très variées; il naturalisa, en 1600, le faux acacia, des graines qu'on lui avait envoyées du Canada. Linnée, en mémoire de ce botaniste, a donné à cet arbre le nom de *robinia pseudo-acacia.* On a de Robin l'ouvrage suivant : *Description du jardin des Tuileries*, 1608, in-fol. Il mourut vers 1630.

* ROBIN (Vincent), médecin du roi, naquit à Dijon, et vivait en 1633. Il acquit beaucoup de réputation dans son art, et cultiva aussi avec succès la poésie. Il a laissé deux ouvrages fort estimés dans le temps, savoir : 1° *Avis sur la peste reconnue en quelques endroits de Bourgogne, avec choix de remèdes propres pour la préservation et guérison de cette maladie*, Dijon, 1628, in-12; 2° *Synopsis rationum Fieni et adversariorum, de tertia fœtus animatione, ex quibus clare constabit celebratam antiquitate opinionem de fœtus formatione deserendam, Fieni vero novam complectendam*, Dijon, 1632, in-4.

ROBINET (Urbain), pieux et savant docteur de Sorbonne, chanoine et grand-vicaire de Paris, abbé de Bellozane, né en Bretagne, mort le 29 septembre 1758, âgé de 75 ans. Il est le rédacteur du *Bréviaire* de Rouen, qui (si on excepte la mutilation des Psaumes) est un chef-d'œuvre en ce genre, Rouen, 1736. Il publia en 1744 : *Breviarium ecclesiasticum clero propositum*; ce bréviaire a été adopté par les évêques de Cahors et du Mans, et quelques autres. (*Voyez* Quignognes.) On lui attribue les belles *Préfaces* pour la messe des morts, celle du Saint-Sacrement, de la dédicace de l'Eglise, de l'Avent, de la Toussaint, etc., qu'on chante dans la plupart des églises de France. (*Voyez* le *Journal historique*

et litteraire, 1er août 1786, page 490.)

* ROBINET (Jean-Baptiste-René), écrivain, né à Rennes, le 23 juin 1735, mort dans sa patrie, le 24 mars 1820, embrassa d'abord la vie religieuse chez les jésuites; mais ayant bientôt regretté sa liberté, il rentra dans le monde, se livra avec ardeur à la culture des lettres, et alla ensuite en Hollande faire imprimer l'un de ses ouvrages qui a pour titre *De la nature*, et qui est rempli d'opinions singulières. De retour à Paris en 1778, Robinet fut nommé censeur royal et secrétaire particulier du ministre Amelot. Il se retira ensuite dans son lieu natal. Il avait été un des disciples des encyclopédistes, et s'était attaché, pendant la révolution, aux principes de l'Eglise constitutionnelle. Il eut le bonheur d'être ramené à la religion, et signa, avant sa mort, une rétractation de ses erreurs. Robinet a laissé un assez grand nombre d'ouvrages, dont on trouve la liste dans l'*Annuaire nécrologique* de 1820. Nous citerons seulement: 1° *De la nature*, 1761, in-4, 1766-68, 4 vol. in-8. Une mauvaise physique, une métaphysique plus mauvaise encore, forment le fonds de ce livre, rempli de paradoxes sur Dieu et ses attributs, sur l'âme, sur la matière, sur les sensations, etc. Peu d'accord avec lui-même, il nie dans un endroit ce qu'il accorde dans l'autre, et accumule les contradictions, les hypothèses et les assertions les plus hardies. Le Père Richard, dominicain, publia contre Robinet: *La nature en contraste avec la religion et la raison*, in-8, 1773; et l'abbé Barruel a consacré plusieurs passages des *Helviennes* à réfuter les systèmes du livre de la nature. 2° *Essai de morale*, ou *Recherches sur les principes de la morale*, traduit de l'anglais, de David Hume, 1761, in-12. Ce volume fait partie de la collection des *OEuvres* philosophiques de Hume, traduites par Mérian. 3° *Parallèle des conditions et de la faculté de l'homme avec la condition et les facultés des autres animaux*, 1769, in-12; 4° *Paradoxes moraux et littéraires*, 1769, in-12; 5° *Considérations philosophiques sur la gradation naturelle des formes de l'être*; 6° *Dictionnaire universel des sciences morales, économiques*, etc., 1783, 3 vol. in-8; 7° *Grammaire française, extraite des meilleurs grammairiens*, 1762, 3 vol. in-8; 8° *L'homme d'etat*, traduit de l'italien, in-4, ou 3 vol. in-12. Robinet a aussi travaillé à divers recueils, et a traduit des romans et des livres anglais. *Voyez* l'*Annuaire nécrolog.* de M. Mabul, tom. premier, et surtout l'*Ami de la Religion*, tom. 24, p. 367.

* ROBINS (Benjamin), savant mathématicien anglais, naquit à Bath en 1707 de parens qui étaient de la secte des quakers. Leur croyance, qui leur interdit l'étude des sciences profanes, ainsi que leur peu de fortune, ne leur permirent pas de donner au jeune Robins une éducation soignée; mais il sut se la procurer lui-même, et, sans aide et sans secours, il acquit de vastes connaissances. Il cultiva plus particulièrement les mathématiques; et ses amis, surtout le docteur Pemberton, lui donnèrent plusieurs problèmes qu'il parvint à résoudre avec succès. Ces mêmes amis l'engagèrent à venir à Londres. En même temps qu'il s'instruisait dans les langues modernes, il développait ses connaissances par la lecture des ouvrages d'Archimède, d'Apollonius, de Fermat, d'Huyghens, de Witt, de Husius, de J. Gregory, des docteurs Barrow, Taylor, et de Newton. Il se fit connaître dès l'âge de 20 ans par une *Démonstration* de la dernière proposition du traité de Newton sur les *quadratures* qui fut insérée dans les *Transactions philosophiques* de 1727, n° 397, et qui lui mérita son admission à la société royale. Robins concourut pour le prix proposé par l'académie des Sciences de Paris, *sur les lois du mouvement dans le choc des corps*; mais le prix fut remporté par Jean Bernoulli. Robins en appela au public en s'appuyant toujours sur l'opinion de Leibnitz, relative à la force des corps en mouvement calculée d'après les effets de leur choc contre des substances élastiques. Sa réponse, insérée dans les journaux du temps, parut si convaincante, que personne ne s'a-

visa d'y répliquer. Robins, se voyant en état d'enseigner, prit des élèves, renonça à son habit et à sa profession de quaker, soumit à son examen tous les arts qui pouvaient avoir rapport aux mathématiques et devenir l'objet de quelque amélioration. Il porta successivement ses vues sur la manière de construire les ponts, les moulins, sur le desséchement des marais, l'art de rendre les rivières navigables et de creuser les ports. Persuadé que la résistance de l'air a beaucoup plus d'influence qu'on ne le croit communément sur la vitesse des projectiles, il fit plusieurs expériences sur ce sujet. Il dirigea son attention sur la fortification des places, et vint plusieurs fois visiter les villes fortes de la Flandre française. De retour dans sa patrie, il prit part à une discussion sur la *Méthode des fluxions* de Newton, et défendit cette méthode avec succès. Robins était bon publiciste, et fut, en cette qualité, employé en plusieurs affaires importantes. Il devait venir à Paris comme l'un des commissaires nommés pour la fixation des limites de l'Acadie; mais il aima mieux se rendre aux Indes avec le titre d'ingénieur de la compagnie des Indes orientales. Son but était d'y rétablir les forts à demi-ruinés. S'étant embarqué en décembre 1749, il y arriva le 3 juillet 1750. Son premier soin fut de former des plans pour les réparations de Madras et du fort Saint-David; mais il ne put les voir exécuter. Le changement de climat l'ayant fait tomber malade, il languit encore quelques mois, et mourut le 29 juillet 1751, âgé de 44 ans. On a de lui différens ouvrages très estimés, savoir : 1° trois *Ecrits* sur des matières politiques, publiés à Londres en 1739; 2° *Nouveaux principes d'artillerie*, 1742, qui renferment le fruit de ses expériences (répétées en 1747 devant la société royale, qui le gratifia d'une médaille d'or), et où il constate la force de la poudre à canon et la résistance de l'air, relativement à la force et à la vitesse des projectiles. Cet ouvrage a été traduit dans presque toutes les langues : il l'a été par Euler lui-même, qui l'a enrichi d'un *commentaire* très étendu, Berlin, 1740. Nous en avons trois traductions en français, celle de Le Roi; la seconde, de Dupuy, Grenoble, 1771; la troisième, de Lombard, Auxonne, 1783, in-8. 3° *Voyage de lord Anson autour du monde*, 1748, un vol. in-8. Quoique ce livre porte le nom de Walter, la rédaction n'en est pas moins de Robins, auquel Walter, chapelain du vaisseau le *Centurion*, ne remit qu'une transcription littéraire du journal de navigation. Le *Voyage* de lord Anson fut traduit en différentes langues, et eut un succès prodigieux; la 5e édition, revue et corrigée par Robins, parut à Londres en 1749. D'après une lettre que lord Anson écrivit à Robins, de Bath, le 22 octobre de cette même année, il paraît que le premier se disposait à ajouter un second volume à cette relation; mais il en fut empêché par son voyage aux Indes. Martin Folkey, président de la société royale, et Jacques Wilson, suivant les dernières volontés de Robins, publièrent ses *Ouvrages mathématiques* à Londres, 1761, 2 vol. in-8, précédés d'une *Notice sur sa vie* par le D. Wilson.

* ROBINSON (Marie DARBY), comédienne et auteur, surnommée la *Sapho anglaise*, naquit à Bristol près de Londres en 1742, d'une famille honnête, mais pauvre. A l'âge de 15 ans, elle épousa M. Robinson, qui faisait ses études au collége de Lincoln. Leur union ne fut pas heureuse : le jeune Robinson, ayant une conduite peu régulière, fut déshérité par un oncle dont il attendait toute sa fortune. On assure aussi qu'elle contribua elle-même à le ruiner par ses dépenses frivoles. Ce contre-temps la força à prendre l'état de comédienne, et elle réussit dans les grands rôles tragiques, comme dans ceux de *Perdita*, de *Rosalinda*, de *Macbeth*, de *Juliette*, etc. Elle attira, dans le premier de ces rôles, les regards du prince de Galles, et quitta le théâtre; mais se voyant délaissée au bout d'un an, mistriss Robinson se rendit en 1783 sur le continent. Elle demeura longtemps à Paris; et, s'il faut en croire ses *Mémoires*, sa maison fut fréquentée

par les personnes les plus remarquables de cette capitale, où sa beauté et la renommée de ses grâces et de son esprit lui captivèrent l'amitié de la reine, qui lui envoya, par le duc de Biron, une pièce de broderie qu'elle avait faite elle-même. Au commencement de nos troubles, et après cinq ans d'absence, mistriss Robinson retourna dans sa patrie, et se livra entièrement aux lettres, qu'elle avait cultivées dès sa première jeunesse, et qui lui valurent des succès plus durables que ceux qu'elle avait dus à sa beauté. Elle mourut dans le comté de Suray en 1800, à l'âge de 60 ans. Elle a laissé : 1° des *Poésies* en 2 vol. qui ne manquent pas de chaleur et de facilité, mais qui pèchent parfois du côté du goût. L'ouvrage suivant est exempt de ce reproche, savoir : 2° *Sapho et Phaon :* c'est un recueil de sonnets, où l'on voit les écarts d'une imagination très enflammée ; 3° huit *Romans*, dont les plus répandus sont *Vincenza, La Veuve, Angelina* ; ils ont été traduits en français, sous le titre de *Mémoires de mistriss Robinson*, écrits par elle-même, qui peuvent passer pour un roman assez ingénieux et bien écrit. — Elle a laissé une fille qui s'occupe aussi de romans, et qui a donné entre autres *Le Sanctuaire de Berthe*.

ROBINSON CRUSOÉ. *Voyez* Foë *et* Van-Effen.

* ROBISON (John), mathématicien écossais, né en 1739 à Boghall, dans le comté de Stirling, s'appliqua de bonne heure à l'étude des sciences. A l'âge de 19 ans, il s'embarqua pour Québec, comme professeur des mathématiques du fils aîné de l'amiral Knowles, suivit son élève sur le *Royal William*, et bientôt il fut nommé aspirant de marine. Il rendit des services importans pendant le siége de Québec. Il acquit des connaissances si étendues dans l'art de la navigation qu'il put ensuite traiter cette partie dans l'*Encyclopédie britannique*. Après d'utiles et importantes observations sur les mouvemens de l'aiguille magnétique, qu'il constata pendant l'apparition d'une aurore boréale, il fit de nouvelles courses dans l'intérêt des sciences. Ainsi, en 1762, il entreprit, toujours avec son élève, le voyage de la Jamaïque, pour faire l'essai des montres maritimes d'Harrison. Bientôt dégoûté de la carrière qu'il avait embrassée, par suite du chagrin que lui causa la mort du fils aîné de l'amiral Knowles, qui avait péri sur le vaisseau le *Peregrin*, il renonça au service de mer. De retour dans sa patrie en 1767, il accepta la chaire de chimie à l'université de Glasgow, et en 1770 il suivit sir Charles Knowles en Russie, en qualité de secrétaire ; il y obtint, par ses talens, l'emploi d'inspecteur-général du corps des cadets. Quelques dégoûts qu'il éprouva dans sa position l'engagèrent de revenir à Edimbourg, après 4 ans d'exercice, pour y occuper la chaire de philosophie qui lui avait été offerte par les magistrats de la ville. Il la remplit avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1805. Outre ses articles de marine, insérés dans l'*Encyclopédie britannique*, il a publié ceux de *mathématiques* et de *philosophie* qui ont été imprimés dans la 3e édition du même ouvrage, et publiés séparément sous le titre de *System of mechanical philosophy*, nouv. édition, 1822, 4 vol. grand in-8, ou petit in-4. On a encore de lui un ouvrage *contre la franc-maçonnerie*, qui a eu plusieurs éditions, et dont l'abbé Barruel a tiré parti pour ses *Mémoires sur le jacobinisme*. Il a aussi donné, en 1803, une édition des *Elémens de chimie*, de Black, 2 vol. in-4.

ROBOAM, roi de Juda, succéda à Salomon son père, l'an 975 avant J.-C. A peine fut-il monté sur le trône, que Jéroboam, à la tête du peuple, alla le prier de décharger ses sujets des impôts dont son père les avait accablés dans les dernières années de son règne. Roboam demanda trois jours pour lui faire réponse. Pendant ce temps, les plus anciens de son conseil furent d'avis de soulager le peuple ; mais il préféra l'avis des jeunes seigneurs avec lesquels il avait été élevé, et ne répondit qu'en menaçant le peuple d'un traitement encore plus fâcheux. « Conduite, » dit un politique, que les souverains » imprudens et orgueilleux ne cessent » d'imiter, et qui a toujours le même

» effet. » Cette dureté fit soulever dix tribus, qui se séparèrent de Roboam, et choisirent Jéroboam pour leur roi. Telle fut l'origine du royaume d'Israël. Roboam fit construire des forteresses pour conserver les deux tribus qui lui restaient; et quand il se crut à l'abri des entreprises de Jéroboam, il abandonna la loi du Seigneur pour suivre les penchans de son cœur corrompu. Il adora des idoles, et le peuple ne tarda pas à suivre les traces du maître. Sésac, roi d'Egypte, suivi d'une armée innombrable, entra dans le pays, et prit en peu de temps toutes les places de défense. Jérusalem, où le roi s'était retiré avec les principaux de sa cour, allait être assiégée. Pour leur ôter toute espérance, Dieu envoya le prophète Séméias, qui leur déclara de sa part que, puisqu'ils l'avaient abandonné, il les abandonnait aussi au pouvoir de Sésac. Cette menace les toucha; ils s'humilièrent sous la main de Dieu, et reconnurent la justice de ses jugemens. Le Seigneur, fléchi par cette humiliation, adoucit la rigueur de l'arrêt porté par sa justice. Sésac se retira de Jérusalem, après avoir enlevé les trésors du temple du Seigneur et ceux du palais du roi. Roboam continua à vivre dans l'iniquité. Il mourut l'an 992 avant J.-C., après avoir régné 17 ans, laissant le royaume à Abias, un de ses fils.

ROBOREUS. *Voyez* ROVÈRE.

ROBORTELLO (François), né en 1516 à Udine, dans le Frioul, enseigna avec réputation la rhétorique et la philosophie morale à Lucques, à Pise, à Bologne et à Padoue; il y remplit aussi les chaires des langues grecque et latine, et mourut à Padoue en 1567. (Robortello avait un grand savoir; mais il était d'un caractère irascible et envieux : il eut des querelles avec presque tous les savans, et notamment avec Sigonius.) On a de lui : 1° un *Traité d'histoire* (*de historica facultate*), Florence, 1548, in-8, très superficiel, recueil devenu rare; 2° des *Editions*, avec des *Commentaires*, de plusieurs poètes grecs et latins; 3° *De vita et victu populi romani sub imperatoribus Cæs. Augustis*, 1559, Bologne, in-fol.; 4° un grand nombre d'autres écrits, dans lesquels il y a quelquefois une critique trop âpre. On raconte que Jean-Baptiste Egnace fut si irrité de celle qui regardait un de ses ouvrages, qu'il le blessa d'un coup de poignard.

ROBUSTI. *Voyez* TINTORET.

ROCABERTI (Jean-Thomas de), né vers 1624, à Pérelada, sur les frontières du Roussillon et de la Catalogne, d'une maison illustre, entra jeune dans l'ordre de Saint-Dominique. Il devint provincial d'Aragon en 1666, général de son ordre en 1670, archevêque de Valence en 1676, et grand inquisiteur de la foi en 1695. Il s'acquit l'estime du roi catholique, qui le fit deux fois vice-roi de Valence. Il employa le temps que lui laissaient ces places à composer plusieurs ouvrages. Les principaux sont : 1° un traité estimé, *De romani pontificis auctoritate*, en 3 vol. in-fol.; ouvrage condamné par arrêté du parlement de Paris le 20 décembre 1695. 2° *Bibliotheca pontificia maxima* : c'est un recueil de tous les traités composés par différens auteurs, en faveur de l'autorité et de l'infaillibilité pontificale, imprimé à Rome en 1700 et années suivantes en 21 vol. in-fol.; 3° un livre intitulé : *Aliment spirituel*, etc. Il mourut à Madrid en 1699.

ROCCA (Ange), né en 1545 à Rocca-Contrata, dans la Marche d'Ancône, ermite de Saint-Augustin, fut fait docteur en théologie à Padoue en 1577, secrétaire de son ordre pendant 6 ans, président de l'imprimerie du Vatican en 1585, sacristain de Clément VIII en 1595, et enfin évêque de Tagaste en 1605. Il mourut à Rome le 8 avril 1620. Il a fait diverses remarques sur l'Ecriture sainte et sur les Pères; mais on ne lit plus ses commentaires. Il s'y sert indifféremment des bons et des mauvais auteurs, de monumens authentiques et de pièces douteuses. Il écrit nettement, mais sans élévation. Ses différens ouvrages parurent à Rome en 1719, 2 vol. in-fol. Les littérateurs font quelque cas de la *Bibliotheca vaticana illustrata* de cet auteur, quoique fort inexacte. Son *Thesaurus pontificiarum antiquitatum, necnon rituum*

ac cœremoniarum, 2 vol. in-fol., Rome, 1745, est un recueil curieux. On estime aussi son traité *De campanis*, Rome, 1612, in-4. On le trouve dans le 2e vol. du *Thesaurus antiquitatum romanarum* de Sallengre. (Le Père Nicéron, dans le t. 2 de ses *Mémoires*, a donné les titres de 41 de ses ouvrages.)

ROCH (Saint), né en 1295 à Montpellier, d'une famille noble, portait en venant au monde une croix couleur de pourpre sur la poitrine. Ayant perdu son père et sa mère à l'âge de 20 ans, il alla à Rome en pèlerinage, y guérit un grand nombre de personnes affligées de la peste, et, à son retour, il s'arrêta à Plaisance, infectée de cette maladie. Roch en fut frappé lui-même, et, contraint de sortir de la ville, pour ne pas infecter les autres, il se retira dans une forêt où le chien d'un gentilhomme voisin, nommé *Gothard*, lui apportait tous les jours un pain. Guéri de la contagion, il retourna à Montpellier. Sa patrie était alors en proie aux fureurs de la guerre : pris pour un espion, il fut jeté dans un cachot où il mourut le 16 août 1327. Cet article est composé d'après les traditions populaires, et sur des légendes de peu d'autorité ; mais l'incertitude des actes d'un saint ne conclut point contre son existence, ni contre l'idée générale de ses vertus et de ses miracles. (*Voyez* CATHERINE.) Les altérateurs des légendes n'ont choisi que de vrais actes, de vraies histoires pour les embellir ; ils eussent regardé comme une impiété, l'audace d'en supposer pour le fond, et ils n'auraient pas réussi à les faire recevoir ; ce n'est qu'en faveur des monumens et du culte déjà établi que ces impostures, qu'ils ont crues méritoires, ont pris faveur. Une excuse plus recevable est que, durant les dévastations des barbares, un grand nombre d'actes de martyrs, d'histoires édifiantes, etc., ont péri, et que la piété des moines a cru devoir les remplacer par d'autres, rédigés sur la tradition ou sur le souvenir qu'ils en avaient conservé ; et comme ces sources n'étaient ni fort sûres ni suffisantes pour fournir à de grands détails, les nouvelles histoires ont été peu exactes et dirigées en partie sur les mémoires de l'imagination. On a une *vie* de saint Roch par F. Diedo. Quelques-uns préfèrent sa *légende* publiée en latin au commencement du 16e siècle par J. D. Pins, évêque de Rieux. *Voyez* aussi le *Recueil des Bollandistes* et les *Vies des saints* de Butler et Baillet.)

* ROCHAMBEAU (Jean-Baptiste-Donatien DE VIMEUR, comte de), maréchal de France sous Louis XVI, naquit le 1er juillet 1725 d'une famille distinguée. A l'âge de 16 ans, il entra comme cornette dans le régiment de cavalerie de Saint-Simon, fit les campagnes de Bohême et de Bavière, aux ordres du maréchal de Broglie ; dans celles d'Alsace, il était à la tête d'une compagnie : il se distingua à l'attaque des lignes de Weissembourg et au siége de Fribourg. Peu de temps après, il devint aide-de-camp du duc d'Orléans et du comte de Clermont, et se trouva avec ce dernier aux siéges d'Anvers, de Namur, et à la bataille de Rocou. A 22 ans, il fut nommé colonel du régiment de la Marche-infanterie, et servit en cette qualité à la bataille de Laufeldt : alors il fit plusieurs charges à la tête de son corps, et reçut deux blessures sous les yeux de Louis XV. Ce monarque l'éleva au grade de brigadier d'infanterie. Rochambeau se trouva au siége de Maëstricht, et fut chargé avec quatorze compagnies de grenadiers qu'il commandait d'investir cette place sur la rive gauche de la Meuse ; après cette expédition, il obtint la croix de Saint-Louis. Il fit le siége de Mahon sous le maréchal de Richelieu, et donna une nouvelle preuve de sa bravoure en descendant dans les fossés malgré le feu des Anglais. En 1757 il fut envoyé avec 4000 hommes dans le pays d'Alberskardt, s'empara de la forteresse de Ragenstein, où il prit quatorze canons, et fit prisonnière la garnison prussienne. A la bataille de Crevelt, il résista avec sa brigade et deux autres de l'armée française à toutes les forces du prince Ferdinand. Il se couvrit de nouveaux lauriers dans les campagnes de 1758, 1759 et 1760. Il était colonel du régiment d'Auvergne, lorsqu'à la tête des

grenadiers de l'armée, il força le général Luckner à se retirer dans les gorges de Salmunster. Après avoir serré l'arrière-garde du prince Ferdinand, lors de sa retraite de Saxenhausen à Cassel, il rejoignit le corps de M. Stainville. Par une attaque sagement combinée, il battit le général comte de Fersen, détruisit son armée de 10,000 hommes, s'empara de leur artillerie, et contribua ensuite à la victoire de Clostercamp. Ces exploits lui méritèrent le grade de maréchal-de-camp et d'inspecteur-général d'infanterie. En 1761, il tint en échec le prince Ferdinand, et, à la bataille de Filenghausen, où il commandait la droite de l'armée, il fit sa retraite en bon ordre, et put tenir tête, pendant toute cette campagne, à l'ennemi, qui était supérieur en nombre. Nommé lieutenant général, il fut envoyé en 1780 dans l'Amérique septentrionale, et débarqua avec 5000 hommes à Rhod-Island, et, ayant pris une position favorable, il força le général Clinton à la respecter; mais il ne pouvait effectuer aucune opération sans les recrues qu'il attendait de France. Quand elles furent arrivées, il rejoignit le général Washington devant New-York, et l'aida puissamment à s'emparer de cette ville et de celle de Glocester. Secondé par les alliés, il obligea une armée de 8200 Anglais à mettre bas les armes, et leur prit 214 pièces de canon et 22 drapeaux. Cette journée accéléra l'indépendance des Etats-Unis, et amena la paix qui fut signée le 1er juin 1783. Le congrès américain témoigna sa reconnaissance à Rochambeau en lui donnant deux des pièces prises sur l'armée anglaise. A son retour en France, Louis XVI le nomma commandant de Picardie, et lui conféra le titre de chevalier de ses ordres. Lorsque l'Alsace fut agitée en 1789 par les troubles populaires, le roi l'envoya dans cette province; Rochambeau y rétablit le calme, et mit les villes à l'abri du pillage des insurgés. Il obtint en 1790 le commandement de l'armée du Nord, rétablit toutes les fortifications de cette frontière, et forma à Dunkerque, à Maubeuge, à Sedan, trois camps retranchés qui tinrent en respect l'ennemi. Louis XVI l'éleva au grade de maréchal de France. Le comte de Rochambeau refusa en 1791 le ministère de la guerre que lui offrait, au nom de Louis XVI, M. de Montmorin. Après le départ du roi et son arrestation à Varennes, croyant la monarchie déjà détruite, il se présenta à la barre de l'assemblée nationale pour y prêter son serment d'obéissance. La guerre contre l'Allemagne ayant éclaté, le maréchal de Rochambeau présenta ses plans pour ouvrir la campagne; mais ils furent désapprouvés en grande partie, et on le contraignit de se soumettre à d'autres plans qu'il jugea aussi absurdes que dangereux. Pendant ce temps, Dumouriez était parvenu au ministère; et comme il n'était pas ami du maréchal, il trouva le moyen de le laisser à Lille, tandis qu'il employait des généraux moins habiles et moins anciens. Ce vieux et illustre guerrier se démit du commandement, et, après 50 ans de service, il se retira dans sa terre natale. Emprisonné sous le règne de la terreur et mis sur la liste des condamnés, il allait monter dans la fatale charrette qui conduisait Malesherbes à l'échafaud, lorsque le bourreau, trouvant, dit-on, qu'elle était trop chargée, le repoussa en lui disant que son tour viendrait plus tard. La chute de Robespierre au 9 thermidor sauva Rochambeau qui fut mis en liberté, et qui alla achever tranquillement dans ses foyers son honorable carrière. Il mourut en 1807. En 1803 il avait été honorablement accueilli par Buonaparte qui le nomma grand-officier de la légion d'honneur et lui fit une pension comme ancien maréchal. Dans les dernières années de sa vie il s'était occupé de la rédaction de ses *Mémoires* qui ont paru en 1809, 2 vol. in-8, avec une *préface* de Luce de Lancival. On trouve des détails curieux sur la campagne de Rochambeau aux Etats-Unis dans un *Voyage dans l'Amérique septentrionale* par l'abbé Robin, Paris, 1782, in-8.

* ROCHAMBEAU (Donatien-Marie-Joseph de Vimeur, Vicomte de), fils du précédent, né en 1750 au château du

même nom, embrassa l'état militaire dès l'âge de 12 ans, fut nommé en 1779 colonel du régiment royal-Auvergne (infanterie), suivit son père en Amérique et eut part aux succès de l'expédition. En 1791 il devint maréchal de camp, et ce fut en cette qualité qu'il fit la campagne de 1793, sous Biron. Après l'attaque sur Mons, il montra beaucoup de bravoure et d'intelligence dans la retraite du 23 avril. Vers la fin de cette même année, il passa en Amérique, et en février 1794 il défendit la Martinique contre les Anglais. Il revint en France l'année suivante, et en 1796 il fut nommé gouverneur général de Saint-Domingue, et arriva dans cette île avec 400 hommes. Il y trouva le Nord en insurrection, et eut à souffrir des contrariétés, soit de la part de ses généraux, soit de celle des commissaires civils. Le baron de Rochambeau ayant mis dans ses discussions un peu trop d'aigreur et de dureté, il fut destitué par ceux-là même qu'il voulait dominer en France : il arriva à Bordeaux en septembre 1796, et fut enfermé au château de Ham. Mais il avait de puissans amis dans le directoire, qui ordonna sa mise en liberté, en même temps qu'il lui enjoignit de se rendre à Paris. A l'aide de ses protecteurs, il put se justifier tant bien que mal ; mais il resta presque dans l'oubli jusqu'à la révolution du 18 brumaire, dont il se montra un des adhérens. En 1802, il fut employé dans l'expédition contre Saint-Domingue, et contribua aux succès du général Leclerc ; il mit en déroute complète Toussaint-Louverture dans la ravine à couleuvres. Il s'empara du Port-au-Prince, du fort Dauphin, et prit aux Noirs toute leur artillerie. Après la mort de Leclerc, il lui succéda dans le commandement, et ne pouvant, avec une armée épuisée, faire tête à Dessalines, il finit par lui abandonner l'île en 1803, après y avoir commis, dit-on, beaucoup de déprédations et de cruautés. Pris par les Anglais dans sa traversée, et conduit en Angleterre en février 1804, il s'éleva contre lui sur sa conduite à Saint-Domingue des accusations assez graves, qu'il parvint à dissiper. Il resta cependant, et pour la seconde fois, sans service plus de huit ans, et il ne fut employé qu'après la désastreuse campagne de Moscou. Il obtint alors le commandement d'une division dans le 5ᵉ corps, sous les ordres du général comte de Lauriston. Il se distingua à la bataille de Bautzen, et il se surpassa à celle de Leipsick, où il fut tué les armes à la main (18 octobre 1813).

ROCHE (Jean de la), né dans le diocèse de Nantes, entra dans la congrégation de l'Oratoire. Son talent pour la prédication se manifesta de bonne heure. Il remplit avec succès les principales chaires de la province et de la capitale. Cet orateur mourut en 1711, dans sa 55ᵉ année. On a de lui un *Avent*, un *Carême*, et des *Mystères*, en 6 vol. in-12 ; et 2 vol. in-12 de *Panégyriques*. C'est principalement dans ce dernier genre qu'il excellait. Ses *Panégyriques de saint Augustin* et de *saint Louis* furent applaudis, lorsqu'il les débita, et plaisent encore lorsqu'on les lit. Ses *Sermons* sont solides, et l'Evangile n'y est pas défiguré par le vernis de nos orateurs à la mode. Ils sont écrits avec noblesse et avec élégance.

ROCHE (Antoine-Martin), ex-oratorien, né dans le diocèse de Meaux, quitta l'Oratoire à raison de son opposition aux décrets de l'Eglise, et mourut à Paris en 1755, avant la 50ᵉ année de son âge. On a de lui un *Traité de la nature de l'âme et de l'origine de ses connaissances*, contre le système de Locke et de ses partisans, en 2 gros vol. in-12, qui ont paru en 1759. Cet ouvrage solide et bien écrit mérite d'être lu.

ROCHE (Jacques Fontaine de la), prêtre du diocèse de Poitiers, grand partisan des convulsions, mort en 1761, vécut à Paris dans une obscurité prudente. Il eut, depuis 1731, la principale part aux feuilles qui paraissaient toutes les semaines, sous le titre de *Nouvelles ecclésiastiques*. Il avait été pourvu d'une cure dans le diocèse de Tours ; mais il quitta la houlette pastorale en 1728, pour prendre la plume satirique et fanatique d'un

scélérat obscur, selon l'expression d'un auteur très connu. Comme ce libelle a été continué, et qu'il a été long-temps la trompette du mensonge et de la calomnie, il ne sera pas inutile de l'apprécier. En comparant les témoignages des jésuites, des jansénistes, et de ceux qui se moquent des uns et des autres, il sera aisé de déterminer au juste le mérite de la gazette et du gazetier. Si l'on pouvait s'en rapporter aux jésuites, le nouvelliste réunit tous les vices. « Il est impie » dans sa morale, hérétique dans sa » doctrine, calomniateur dans ses imputations, séditieux dans ses plaintes, » imposteur dans ses écrits, ridicule dans » ses déclamations, forcené dans ses invectives, téméraire dans ses soupçons, » absurde dans ses raisonnemens, faussaire dans ses citations, furieux dans » ses satires, fade dans ses éloges, insipide dans ses plaisanteries... Son libelle » périodique est un trésor de mensonges » grossiers, de blasphèmes horribles, » d'impostures atroces, de falsifications » palpables, de contradictions sans nombre, de platitudes pitoyables.. C'est là » que des convulsions diaboliques sont » mises sur le comte du Tout-Puissant, et » qu'on vomit contre les vicaires de » J. C. et leurs décisions, contre les premiers pasteurs et leurs instructions, » contre les gens de bien et leur soumission à l'Eglise, les calomnies les plus » atroces, assaisonnées de toutes les expressions indécentes que peuvent suggérer la rage et la fureur à un frénétique qui n'a ni âme ni éducation. L'infernal gazetier, dans sa retraite obscure, » se nourrit de son infamie, il s'enveloppe de sa noirceur, il s'applaudit de » sa méchanceté. Il ne s'humanise que » lorsqu'il faut faire l'oraison funèbre de » quelque maître d'école, de quelque » servante, qui auront eu le bonheur de » mourir en disant des injures au pape, » en faisant décréter leur pasteur, en se » faisant porter *leur jugement et leur* » *condamnation* en vertu d'un exploit, » et sous l'escorte des huissiers. » En un mot, si l'on en croit les jésuites, la Gazette ecclésiastique est contraire aux premiers principes de la foi, de la raison, de la charité et de la probité. Si l'on s'en rapporte aux écrivains qui ne sont ni jésuites, ni jansénistes, en particulier à M. d'Alembert, « le gazetier est un *scélérat obscur*, » qui se rend tous les huit jours criminel » de lèse-majesté, par des libelles méprisés, qui est tombé dans un excès d'avilissement auprès des gens sensés, en » donnant le nom de miracles à des tours » de passe-passe dont les charlatans de » la foire rougiraient ; en faisant l'éloge » de ces filles séduites que des imposteurs ont dressées dès l'enfance pour » jouer, à prix d'argent, cette farce abominable. C'est un blasphémateur qui » calomnie le vicaire de J. C. en citant » l'Evangile ; qui ne parle que de la charité dont il viole toutes les lois ; qui » vend toutes les semaines un libelle qui » dégoûte aujourd'hui les lecteurs les plus » avides de satires ; qui ne respecte ni les » oints du Seigneur, ni les premiers pasteurs de l'Eglise, ni les ministres des » souverains ; qui distille, en un mot, son » venin sur les talens et les vertus qui » honorent la religion, et que la religion » consacre. » Si l'on consulte enfin les jansénistes, dont il est le secrétaire et l'entrepôt, ils n'en font point un portrait plus flatteur. Le célèbre et modéré M. Duguet dit que *l'auteur inconnu des* Nouvelles ecclésiastiques *se rend coupable d'un attentat énorme*. M. Petitpied, appelant, le caractérise ainsi : « L'auteur » insensé des *Nouvelles ecclésiastiques*, » abandonnant les voies de la charité, n'a » point trouvé celles de la vérité. C'est » un imprudent... qui n'a aucun discernement. C'est un historien partial... indigne de toute créance... C'est un ingrat.... c'est un indocile.... c'est un » rebelle.... L'esprit de vertige s'est saisi » de lui... C'est un furieux qui attaque » toutes les puissances ecclésiastiques et » séculières, tous les corps et tous les » particuliers. Abbés, évêques, archevêques, cardinaux, papes, ordres religieux, magistrats, ministres, princes, » rois, rien n'est épargné par ce frénétique ; le fiel coule de sa plume, le noir » sang qui bout dans ses veines se ré-

» pand... sur les personnes de tout état, » de tout sexe, de toute condition. C'est » un convulsionniste... fanatique. En un » mot, c'est un enragé, qui déchire à » belles dents depuis le simple clerc jus- » qu'au souverain pontife, depuis Neute- » let jusqu'à Louis XV, et tout ce qui est » entre ces deux extrêmes. » De ces trois portraits, on pourra choisir celui qui paraîtra le plus ressemblant et le plus flatteur. En voici un quatrième, tracé par une main respectable à tous égards, par un des plus grands prélats qu'il y ait eu en France. M. de Montillet, archevêque d'Auch, dans son Instruction vraiment pastorale du 24 janvier 1764, apprend ainsi à ses diocésains à se former une juste idée du gazetier ecclésiastique : « C'est » un écrivain caché, inconnu : on ne sait » où il habite ; cependant, du fond de son » repaire il lance incessamment les traits » les plus envenimés contre tout ce qui lui » déplaît ; monstre déguisé sous les de- » hors d'un défenseur du grand précepte » de la charité, il en viole toutes les rè- » gles ; c'est un fourbe, un imposteur, un » calomniateur décidé : vertu, mérite, » puissance, autorité, tout est en proie à » la malignité de sa plume ; vrai ou faux, » tout lui est égal, pourvu qu'il nuise, » qu'il déchire, qu'il mette en pièces ; » rien ne le décide que l'intérêt de la » cause à qui il a vendu sa plume, son » honneur et son âme ; il est connu par » les siens mêmes sous ce caractère : mais » on a besoin d'un tel homme, on le » paie, on le méprise et on s'en sert. » Ecoutons encore M. d'Alembert (*Dict. encycl.*, art. *Nouvelles ecclésisast.*) « *Nouvelles ecclésiastiques* est le titre » très impropre d'une feuille ou plutôt » d'un libelle périodique, sans esprit, » sans vérité, sans charité et sans aveu, » qui s'imprime clandestinement depuis » 1728, et qui paraît régulièrement tou- » tes les semaines. L'auteur anonyme de » cet ouvrage, qui vraisemblablement » pourrait se nommer sans être plus » connu, instruit le public, quatre fois » par mois, des aventures de quelques » clercs tonsurés, de quelques sœurs con- » verses, de quelques prêtres de paroisse, » de quelques moines, de quelques con- » vulsionnaires, appelans et réappelans ; » de quelques petites fièvres guéries par » l'intercession de M. Pâris ; de quelques » malades qui se sont crus soulagés en » avalant de la terre de son tombeau, » parce que cette terre ne les a pas étouf- » fés, comme bien d'autres. Quelques » personnes paraissent surprises que le » gouvernement qui réprime les faiseurs » de libelles, et les magistrats qui sont » exempts de partialité comme les lois, » ne sévissent pas efficacement contre ce » ramas insipide et scandaleux d'absurdi- » tés et de mensonges. Un profond mé- » pris est sans doute la seule cause de » cette indulgence : ce qui confirme cette » idée, c'est que l'auteur du libelle pé- » riodique dont il s'agit est si malheu- » reux, qu'on n'entend jamais citer aucun » de ses traits : humiliation la plus » grande qu'un écrivain satirique puisse » recevoir, puisqu'elle suppose en lui la » plus grande ineptie dans le genre d'é- » crire le plus facile de tous. » Après ces portraits divers, tracés par des mains non suspectes, ceux qui sont condamnés et calomniés dans ce libelle peuvent dire avec Tertullien : *Tali dedicatore damnationis nostræ etiam gloriamur*, Apolog., c. 5. (Après avoir fait connaître l'ouvrage, nous allons faire connaître l'auteur. Chassé de sa cure, il vint à Paris en 1728, et fut accueilli par les frères Desessarts, dont la maison était ouverte à tous les appelans. Ils avaient commencé à envoyer dans les provinces des bulletins en faveur de l'appel ; ils s'adjoignirent vers cette époque Fontaine, les frères Boucher, Troya, et quelques autres, qui travaillèrent à ces bulletins ; mais Fontaine en demeura bientôt seul chargé. Il se condamna pour cet effet à une profonde retraite. Une dame Théodon, à ce que l'on croit, avait formé l'imprimerie secrète d'où partaient les écrits du parti, et c'était dans sa maison, près de la rue de la Parcheminerie, que s'imprimaient les *Nouvelles*, que le lieutenant de police de cette époque ne put jamais parvenir à arrêter. Fontaine mourut en 1761 ; mais sa mort ne fit point cesser le journal.

Guénin, dit de Saint-Marc, lui succéda et continua les *Nouvelles* jusqu'en 1793. Il avait d'abord eu comme réviseurs, Gourlin, Mey, Maultrot, et dans les derniers temps, il était secondé par Larrière et Hautefage. Depuis 1793, les *Nouvelles* furent continuées à Utrecht par Jean-Baptiste-Sylvain Mouton, prêtre, né à la Charité-sur-Loire. Elles ne paraissaient plus que tous les quinze jours, et elles cessèrent totalement en 1803, l'abbé Mouton étant mort le 13 juin de la même année.)

* ROCHE (Jean-Baptiste-Louis de la), docteur de Sorbonne et prédicateur du roi, vivait dans le 18e siècle. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages qui supposent un homme instruit, et un ecclésiastique pieux. Il a publié : 1° *Les Psaumes de David*, distribués pour tous les jours du mois, 1725, in-12; 2° *Office de saint Côme et de saint Damien*, 1728, in-12; 3° *OEuvres mêlées*, avec un *discours* sur le but que s'est proposé Virgile dans la composition de ses *Bucoliques*, et une traduction en vers français de ses *Eglogues*, « version faible et languissante, » au jugement d'un critique (1), 1733, in-12; 4° *Panégyrique de sainte Geneviève*, 1737, in-4; 5° *Pensées*, *maximes et réflexions morales de La Rochefoucauld*, avec des remarques, 1737, in-12; 6° *La belle vieillesse*, ou *les anciens quatrains des sieurs de Pibrac, Dufour et Matthieu, sur la vie, la mort, et la conduite des choses humaines*, nouvelle édition augmentée de remarques, 1746, in-12; 7° *Eloge funèbre de M. le duc d'Orléans*, 1753, in-4; 8° *Règles de la vie chrétienne*, 1753, 3 vol. in-12; 9° *Cosmographie pratique*, in-12; 10° *Année dominicale*, 8 vol. in-12; 11° *Heures nouvelles*, in-12; 12° *Lettres littéraires sur divers sujets*, 2 vol. in-12; 13° *Mémoires historiques et curieux*, 2 vol. in-12; 14° *Les OEuvres de la chair et les fruits de l'esprit*, in-12; 15° *Bréviaire de Cîteaux, à l'usage des religieux de la Trappe*, in-12; 16° *Mélanges de maximes, de réflexions et de sentences chrétiennes, politiques et morales, sur la religion, la morale et la nature*, 1769, in-12; 17° *Entretiens sur l'orthographe française et autres sujets analogues*, Nantes, 1778, in-8. *Voyez* sur quelques ouvrages qu'on lui attribue le *Dictionnaire des Anonymes*, 2e édition. L'abbé de la Roche est mort à Paris en 1780.

* ROCHE (Sophie GUTTERMANN, épouse LICHTENFELS, plus connue sous le nom de LA), dame auteur, née en 1730, à Kaufbeuzen en Souabe d'un médecin allemand, nommé Guttermann, reçut une éducation très soignée et cultiva de bonne heure la littérature. Elle épousa un conseiller de l'électeur de Mayence, nommé Franck Lichtenfels, dont le nom fut transformé en celui de la Roche. Elle continua à se livrer à son goût pour les lettres : elle s'est fait une grande réputation par quelques *Romans*. On remarque surtout *Mademoiselle de Sternheim*, Leipsick, 1771, 2 vol. in-8, traduit de l'allemand en français par Mad. de Laffite, 1773, 2 vol. in-12; quelques relations de voyages, et plusieurs autres écrits littéraires, au nombre de 16, tant en prose qu'en vers, en allemand.

ROCHEBLAVE (Henri de), prédicateur de la religion prétendue réformée, né en 1665, fut ministre à Schaffouse en Suisse, dès l'âge de 20 ans. Il passa ensuite en Irlande, et devint ministre de l'église française de Dublin, où il mourut en 1709. On a de lui un volume de *Sermons*.

ROCHEBLOND (Charles Hotman, dit La), bourgeois de Paris, fut l'auteur de la faction connue sous le nom des *Seize*, parce qu'ils avaient distribué à seize d'entre eux les 16 quartiers de Paris. Elle se forma en 1589, pendant la ligue, à laquelle elle se joignit; mais elle eut aussi ses intérêts particuliers, et ne seconda pas toujours les intentions du duc de Guise, ni celles du duc de Mayenne; ses procédés étaient en général moins réfléchis : c'était une espèce de démocratie qui tenait aux défauts de ce genre de gouvernement.

ROCHECHANDIEU. *Voyez* CHANDIEU.

ROCHECHOUART (René de), baron de Mortemart et seigneur de Vivonne,

était d'une des plus anciennes familles du royaume, à laquelle la terre de Rochechouart, en Poitou, avait donné son nom. Il servit dès l'âge de 15 ans au siége de Perpignan, et s'y signala par sa valeur. Il se trouva à la défense de Metz, en 1552, et, après avoir acquis beaucoup de gloire dans diverses occasions importantes, il mourut en 1587, à 61 ans, laissant plusieurs enfans de Jeanne de Saulx, fille du maréchal de Tavannes. L'aîné, Gabriel de Rochechouart, mort en 1643, à 68 ans, fut le père de Gabriel de Rochechouart, duc de Mortemart, pair de France, et premier gentilhomme de la chambre, qui mourut en 1675.

ROCHECHOUART (François de), chevalier de Jars. *Voyez* Jars.

ROCHECHOUART (Louis-Victor de), duc de Mortemart et de Vivonne, prince de Tonnay-Charente, fils de Gabriel duc de Mortemart, né en 1636, servit de maréchal de camp à la prise de Gigeri en Afrique, l'an 1664; à celle de Douai en Flandre, en 1667, et au siége de Lille l'année d'après. Sa valeur le fit choisir pour conduire les galères du roi au secours de Candie, où il fut en qualité de *général de la sainte Eglise*, titre dont le pape Clément IX l'honora. Ce pontife, pénétré de reconnaissance pour les services qu'il avait rendus à cette occasion, lui permit de porter dans l'écusson de ses armes, lui et sa postérité, le gonfalon de l'Eglise. Il ne se distingua pas moins dans la guerre de Hollande, 1672, où il reçut une blessure dangereuse. Le bâton de maréchal de France, le gouvernement de Champagne et de Brie, et la place de général des galères, furent les récompenses de son courage, et le fruit de la faveur de la marquise de Montespan, sa sœur. Il mourut en 1688.

ROCHECHOUART (Françoise-Athénaïs de,) marquise de Montespan, sœur du président, fut d'abord connue sous le nom de mademoiselle de Tonnay-Charente. Sa beauté la rendit moins célèbre que le caractère de son esprit, plaisant, agréable et naturel. Recherchée par les plus grands seigneurs, elle fut mariée au marquis de Montespan, qui lui sacrifia des partis considérables, et qui ne fit qu'une ingrate. La duchesse de la Vallière, maîtresse de Louis XIV, l'admit dans sa société, et le roi ne la regarda d'abord que comme une aimable étourdie. Elle agaçait sanscesse ce monarque, qui disait, en se moquant, à madame de la Vallière : « Elle voudrait bien que je » l'aimasse, mais je n'en ferai rien. » Il ne tint pas parole, et il fut bientôt épris de ses charmes. La marquise de Montespan régna avec empire. Ses fantaisies engagèrent ce prince dans des dépenses excessives et inutiles. Elle avait supplanté madame de la Vallière, et elle fut supplantée à son tour, d'abord par la duchesse de Fontanges, puis par la marquise de Maintenon. Louis XIV lui ordonna de quitter la cour vers 1680, et elle mourut en 1707, âgée de 66 ans, à Bourbonne, où elle avait été prendre les bains. A la fin de sa vie, elle se signala par de grandes aumônes, et tâcha de réparer les scandales qu'elle avait donnés. Elle fit plusieurs présens à l'Eglise, surtout à Notre-Dame des Ardilliers de Saumur, où l'on voit encore des traces de sa munificence. «Peu à peu,» dit le duc de Saint-Simon dans ses *Mémoires*, « elle vint à donner tout ce » qu'elle avait aux pauvres. Elle travail» lait pour eux, plusieurs heures par » jour, à des ouvrages bas et grossiers, » comme des chemises et d'autres choses » semblables, et y faisait travailler ce » qui l'environnait; sa table, qu'elle » avait aimée avec excès, devint la plus » frugale; ses jeûnes furent fort multi» pliés; sa prière interrompait sa com» pagnie, et le plus petit jeu auquel elle » s'amusait; et, à toutes les heures du » jour, elle quittait tout pour aller prier » Dieu dans son cabinet. Ses macéra» tions étaient continuelles; ses chemises » et ses draps étaient de toile jaune, la » plus dure et la plus grossière, mais » cachés sous les draps et une chemise » ordinaire. Elle portait sans cesse des » bracelets, des jarretières et une cein» ture à pointes de fer, qui lui faisaient » souvent des plaies; et sa langue, autre» fois si à craindre, avait aussi sa péni-

» tence, » Ce qui a pu lui mériter ces grâces, c'est que dans le temps même de ses égaremens, « elle n'avait jamais, » dit le même écrivain, perdu de vue la » religion ; rien ne lui aurait fait rompre » aucun jeûne ni un jour maigre; elle » fit tous les carêmes, et avec austérité; » quant aux jeûnes, lorsqu'elle était à la » cour, elle y ajoutait des aumônes abon- » dantes ; jamais rien qui approchât du » doute et de l'impiété ; mais impérieuse, » altière, dominante, moqueuse, et tout » ce que la beauté et la toute-puissance » qu'elle en tirait, entraîne après soi. » La France parut lui pardonner ses torts, pour avoir introduit à la cour le grand Bossuet, le duc de Montausier et madame de Maintenon.

* ROCHECHOUART (le comte DE), né à Paris, d'une famille illustre, vers 1765, embrassa la carrière des armes, et se trouvait déjà maréchal de camp, lorsqu'il fut élu en 1789 député de la noblesse de la capitale aux états-généraux. Dès les premières séances il se prononça pour le parti révolutionnaire, et fut un des sept membres de la noblesse qui abandonnèrent les premiers leur ordre, pour se réunir au tiers-état. Il marqua néanmoins très-peu pendant le cours de cette session, et mourut dans les premiers jours de juillet 1791.

* ROCHECOTTE (Fortuné-Guyon, comte de), général royaliste, né en 1769 au château de Rochecotte, près de Langeais, dans la Basse-Touraine, d'un officier au régiment d'Orléans-cavalerie, fut élevé à l'école militaire de Paris, entra en 1786 comme officier dans le régiment du Roi-infanterie, et fut témoin, en 1790, des troubles de Nancy. Son régiment ayant été licencié, il émigra, joignit l'armée de Condé, et fit les campagnes de 1792, 93 et 94 en qualité de garde-noble à cheval. Il revint en France en 1795 avec le comte de Bourmont qui allait se réunir aux royalistes de Bretagne. Il prit de son côté la route de Poitiers, afin de joindre Charette; mais ayant appris que ce chef royaliste venait d'entrer en accommodement avec le gouvernement républicain, il se rendit dans le Maine pour y former une nouvelle insurrection; et à cet effet il fit un voyage à Paris, où il eut une entrevue avec quelques agens du roi. Sur ces entrefaites la trêve fut rompue entre les royalistes insurgés et les républicains ; alors il revint dans le Maine, et alla rejoindre Charette en 1796. Peu après il reçut une commission pour commander en chef dans le Maine, et, malgré l'opposition de quelques chefs qui ne tenaient que d'eux-mêmes leur autorité, il nomma ses officiers et organisa une troupe, avec laquelle il tenta une diversion en faveur des Vendéens; mais il échoua et se jeta dans le Perche. Lors de la pacification de la Vendée, par le général Hoche, il refusa de déposer les armes, à l'exemple des autres chefs, et il reçut du roi un brevet de commandant en chef des provinces du Maine, du Perche et du pays Chartrain. Il s'occupa alors avec beaucoup d'activité de relever le parti royaliste; et, pour y parvenir plus sûrement, il entreprit d'établir une chaîne de correspondance dans les différens pays qui venaient de lui être assignés; il fit aussi plusieurs voyages à Paris pour se concerter avec les agens du roi. Il se rendit aussi auprès de Louis XVIII qui était alors à Blankenbourg, en Allemagne, et revint en France. Dans un de ses voyages, il contribua à l'évasion du commodore Sidney Smith, alors détenu au Temple. Malgré toutes les précautions qu'il prenait pour dérouter la police sur ses démarches, il fut découvert et dénoncé dans son dernier séjour à Paris par un traître qu'il avait comblé de bienfaits, et qu'il venait d'admettre au nombre de ses officiers. Des agens apostés l'entourèrent sur le pont Royal le 29 juin 1798. Armé d'un poignard il en tua un, en blessa deux autres, et allait s'échapper, lorsque d'autres émissaires criant à l'assassin fondirent sur lui de nouveau, le blessèrent et parvinrent à l'arrêter dans la rue du Bac. Conduit à l'état-major, il refusa de répondre aux interrogatoires, et fut livré à une commission militaire qui le condamna à mort. On le fusilla peu de jours après derrière le mur d'enceinte

de Paris, près du Champ-de-Mars. Alphonse de Beauchamp, auteur d'une *Histoire de la Vendée*, a publié les *Mémoires du comte F. Guyon de Rochecotte*, rédigés sur ses papiers et sur les notes de quelques-uns de ses officiers, Paris, 1819, in-8. On en trouve une analyse dans l'ouvrage intitulé : *Victoires et conquêtes des Français*, publiée chez Panckoucke, de 1817 à 1824.

ROCHE-FLAVIN (Bernard de la), né en 1552 à Saint-Cernin en Rouergue, fut d'abord conseiller à Toulouse, puis au parlement de Paris. Son savoir lui procura la place de premier président en la chambre des requêtes au parlement de Toulouse, puis celle de conseiller d'état. Il mourut en 1727, à 76 ans. On a de lui un excellent *Recueil des arrêts notables* du parlement de Toulouse, imprimé en cette ville, 1720, in-4. On y trouve : 1° un *Traité des droits seigneuriaux*, très consulté ; 2° un *Traité des parlemens*, 1617, in-fol. etc. plein de recherches et peu commun.

ROCHEFORT. *Voyez* MONTLHÉRI *et* RIEUX.

ROCHEFORT (Gui de), seigneur de Pleuvaut, d'une maison originaire du comté de Bourgogne, près de Dôle, s'appliqua à l'étude des belles-lettres, et se distingua à la guerre dans le conseil de Charles, duc de Bourgogne, qui le fit son conseiller et son chambellan ; mais sa faveur ne dura pas, soit qu'il eût mérité de la perdre, soit qu'il n'ait été qu'une nouvelle preuve de l'inconstance de l'amitié des grands. Louis XI lui ayant fait des offres avantageuses, il vint servir ce monarque, qui le fit premier président au parlement de Dijon en 1482. Charles VIII, son fils, l'appela auprès de sa personne, et l'honora de la charge de chancelier en 1497. Il mourut en 1507, après avoir soutenu la dignité de la couronne d'une manière qui rend sa mémoire immortelle. C'est lui qui fit créer le grand conseil en 1497. (On trouve à la suite du recueil des *lettres* de Fauste Andrelin, un petit *poème latin*, à la louange de Gui de Rochefort). --Guillaume de ROCHEFORT, son frère, chancelier de France comme lui, mais moins célèbre, était mort en 1492. Il détourna Charles VIII de dépouiller Anne de Bretagne, et lui persuada de l'épouser, pour réunir plus sûrement, plus honorablement cette province à la couronne. (On a les *discours* qu'il a tenus aux états de Tours.)

ROCHEFORT (Henri-Louis D'ALOIGNI DE), se signala dans la guerre contre les Espagnols, et, après la paix des Pyrénées, il suivit La Feuillade en Hongrie, et n'y montra pas moins de valeur. De retour en France, il servit avec distinction, et parvint à la dignité de maréchal de France en 1676. Il mourut la même année.

ROCHEFORT (Guillaume de), membre de l'académie des Inscriptions et belles-lettres, naquit à Lyon en 1731, et mourut à Paris en 1788. Il est connu avantageusement dans la littérature par une traduction en vers de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* d'Homère, une *Histoire critique des opinions des anciens et des systèmes des philosophes sur le bonheur*, des *Poésies diverses contre le système des matérialistes*, un *Poème sur la mort de l'impératrice Marie-Thérèse*, deux tragédies, *Electre* et *Pénélope*. Il réunissait plus d'un genre d'érudition. A la connaissance du grec et du latin il joignait celle de l'italien et de l'anglais. En général, il était plus disposé à estimer les beautés des anciens que celles des modernes. Il écrivait avec plus de pureté que de chaleur, et plus de facilité que de force. Son stile en prose a de la correction et même de l'élégance ; mais ses vers manquent souvent de vigueur. C'est à ce défaut peut-être qu'on doit attribuer la sévérité avec laquelle sa traduction d'Homère a été jugée par quelques lecteurs qui n'ont pas réfléchi, sans doute, à la prodigieuse difficulté d'une telle entreprise, et au courage constant et soutenu qu'elle demande. Une autre raison de cette sévérité, qui fait beaucoup d'honneur au traducteur, c'est qu'il s'est toujours tenu fort éloigné de la secte philosophique, et qu'il en a combattu les erreurs avec autant de force que de constance. De là les éloges très flatteurs qu'il

a reçus des critiques qui n'étaient pas enrôlés dans ce parti. Il est certain que sa version est supérieure à celle de Houdard de la Motte, le seul qui ait fait la même tentative; encore s'est-il borné à l'*Iliade*.

* ROCHEFORT (F.), né à Toulouse en 1747 d'une famille qui s'était distinguée dans le barreau, suivit la même carrière, et, après avoir fait son droit, fut pourvu d'une charge de conseiller au parlement de cette ville. Ennemi déclaré de la révolution, il osa en 1790 protester contre les opérations politiques de l'assemblée constituante. Aussi pendant le régime de la terreur fut-il arrêté comme suspect, conduit à Paris, et livré au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort, comme conspirateur, le 14 juin 1794.

ROCHEFOUCAULD (François, comte DE LA), d'une maison illustre, fut chambellan des rois Charles VIII et Louis XII. Il fit admirer à la cour son caractère bienfaisant, généreux, droit et sincère. Il tint en 1494 sur les fonts baptimaux François Ier. Ce prince, ayant obtenu le sceptre, conserva beaucoup de considération pour son parrain. Il le fit son chambellan ordinaire; il érigea en 1515 la baronnie de la Rochefoucauld en comté. Le comte de la Rochefoucauld mourut en 1517, laissant une mémoire illustre et un nom respecté. C'est depuis lui que tous les aînés de sa famille ont pris le nom de François.

ROCHEFOUCAULD (François DE LA), évêque de Senlis et cardinal, né en 1558, de Charles de la Rochefoucauld, de la même famille que le précédent, se fit connaître très avantageusement dès son enfance. Le roi Henri III l'éleva, en 1585, à l'évêché de Clermont, qu'il gouverna avec beaucoup de sagesse. Le pape Paul V, instruit de son zèle pour faire recevoir le concile de Trente en France, et pour détruire l'hérésie, lui envoya le chapeau de cardinal en 1607. Louis XIII, voulant l'avoir plus près de sa personne, lui fit quitter l'évêché de Clermont pour celui de Senlis, en 1613. Ce prélat travailla beaucoup pour la réforme des ordres de Saint-Augustin et de Saint-Benoît, et il eut le bonheur d'introduire la réforme dans son abbaye de Sainte-Geneviève-du-Mont. En 1625, on fit courir en France un petit livre qui avait pour titre : *Jugement des cardinaux, archevêques et évêques sur les libelles diffamatoires* (ces libelles étaient deux ouvrages où le cardinal de Richelieu était offensé). Le Parlement fit défense de publier aucun autre écrit contre ces libelles, parce que peut-être il supposait que c'était la véritable censure des prélats, comme M. Du Pin l'a soutenu dans son *Histoire ecclésiastique*; mais les prélats assemblés désavouèrent, le 27 février 1626, cet ouvrage, *comme n'ayant été lu ni vu par aucun des nommés au titre qu'il porte*. Le cardinal de la Rochefoucauld justifia leur conduite dans un assez gros ouvrage intitulé : *Raison pour le désaveu fait par les évêques*, etc., et l'adressa au roi. Il y montra que le livre désavoué est marqué au sceau du schisme. Il y a beaucoup d'érudition dans cet ouvrage. Il mourut en 1645, à 87 ans. Les vertus de cet homme illustre, sa piété et l'innocence de ses mœurs ne l'ont pas mis à l'abri des reproches et des injures des jansénistes, et surtout de l'abbé de Saint-Cyran; ils lui ont fait un crime d'avoir fait du bien aux jésuites, et d'avoir agi avec zèle dans les querelles excitées par le docteur Richer (*voyez sa Vie*, 1646, in-4, par le Père La Morinière, chanoine régulier, ou celle en latin du Père Rouvière jésuite). Il était frère d'Alexandre de la Rochefoucauld. *Voyez* BROSSIER.

ROCHEFOUCAULD (François, duc DE LA), prince de Marsillac, fils de François Ier, duc de la Rochefoucauld, naquit en 1613. Sa valeur et son esprit le mirent au premier rang des seigneurs de la cour qui mêlaient les lauriers de Mars à ceux d'Apollon. Il fut lié avec la fameuse duchesse de Longueville; et ce fut en partie par l'instigation de cette princesse qu'il entra dans les querelles de la Fronde. Il se signala dans cette guerre, et surtout au combat de Saint-Antoine, où il reçut un coup de mousquet, qui lui fit

perdre quelque temps la vue. Après que ces querelles furent assoupies, le duc de la Rochefoucauld ne songea plus qu'à jouir des doux plaisirs de l'amitié et de la littérature. Sa maison était le rendez-vous de tout ce que Paris et Versailles avaient d'ingénieux. Les Racine, les Boileau, les Sévigné, les La Fayette, trouvaient dans sa conversation des agrémens qu'ils cherchaient vainement ailleurs. La goutte le tourmenta sur la fin de ses jours. Il supporta les douleurs de cette maladie cruelle avec constance, et mourut à Paris en 1680, à 68 ans, avec les sentimens d'un bon chrétien. Quoique dans ses *Maximes* il ait représenté la mort comme le plus grand de tous les maux, quoiqu'il assure qu'on ne peut la voir telle qu'elle est sans trouver que c'est une chose épouvantable, il fit cependant paraître, dans ses derniers momens, une fermeté et un courage héroïques. « Je » crains bien, dit madame de Sévigné, » que nous ne perdions cette fois M. de » la Rochefoucauld; la fièvre a continué; » il reçut hier Notre-Seigneur; mais son » état est une chose digne d'admiration. » Il est fort bien disposé; pour sa con- » sience, voilà qui est fait : du reste, » c'est la maladie et la mort de son voi- » sin dont il est question; il n'en est pas » effleuré, il n'en est pas troublé. Il en- » tend plaider devant lui la cause des » médecins, du frère Ange et de l'An- » glais, sans daigner quasi dire son avis... » Croyez-moi, ma fille, ce n'est pas inu- » tilement qu'il a fait des réflexions toute » sa vie; il s'est approché de telle sorte ces » derniers momens, qu'ils n'ont rien de » nouveau ni d'étranger pour lui. » On a de lui : 1° des *Mémoires de la régence d'Anne d'Autriche*, 1662, Amsterdam (Trévoux), 1713, 2 vol. in-12, écrits avec l'énergie de Tacite : c'est un tableau fidèle de ces temps orageux, peint par un peintre qui avait été lui-même acteur; (cet ouvrage a été souvent réimprimé; la 1re partie qui sert d'introduction a paru pour la première fois dans l'édition publiée par M. Renouard, Paris, 1817. 2° Des *Réflexions* et des *Maximes*, reimprimées plusieurs fois. Elles roulent sur un système qui en rend plusieurs fausses, et quelques autres outrées. Selon lui, l'amour-propre est le mobile universel de toutes les actions de l'homme. S'il entendait par amour-propre l'amour de nous-mêmes, qui ne saurait être vicieux tant qu'il est éclairé par de saines lumières et retenu dans de justes bornes, son principe ne serait pas défectueux; mais ce n'est pas ainsi qu'il l'entend. L'amour-propre sur lequel il établit tout, est la vanité ou l'orgueil; poison, selon lui, si universellement répandu sur toute l'humanité, que l'homme ne peut le détruire, malgré tous les efforts de sa raison. « Quand on ne saurait pas, dit un » critique judicieux, que ce petit livre » est d'un homme de cour, on le devi- » nerait sans peine en le lisant. L'auteur » juge le cœur humain d'après celui des » courtisans. Il croyait apparemment que » la nature n'avait fait l'homme que pour » être grand seigneur ou esclave des » grands; il a pris l'ouvrage de toutes les » passions combinées dans la société » corrompue, pour l'ouvrage de la nature. » Son livret, qui peut être bon pour » connaître l'esprit du monde, ne sau- » rait plaire aux grandes âmes, et n'in- » spirera jamais une belle action. » Le reproche que lui a fait l'abbé Trublet, de fatiguer par le changement des matières, par le peu d'ordre qui règne dans ses réflexions, et par l'uniformité du stile, paraît également fondé. Une bonne édition de cet ouvrage est celle que nous en a donnée l'abbé Gabriel Brotier, avec des *Observations* intéressantes, Paris, 1789, 1 vol. in-8. Cette édition doit être d'autant plus précieuse aux amateurs de la littérature, que l'ouvrage de la Rochefoucauld a été étrangement maltraité par les éditeurs précédens. Les uns, sous le vain prétexte d'un rapprochement commode, ont fait de ce livre un triste et ennuyeux dictionnaire de morale. D'autres, plus téméraires, ont cité la Rochefoucauld à leur tribunal; ils ont rejeté plusieurs *Maximes* de la Rochefoucauld, et leur en ont susbtitué d'autres que l'auteur lui-même avait rejetées. Ce désordre a commencé en 1778, dans l'édition de

M. Suard, et s'est renouvelé dans toutes les éditions suivantes. (Pour rendre à cette production célèbre son ancien état, il a fallu que M. l'abbé Brotier déterrât, par le plus heureux hasard, dans des cabinets particuliers, la première et la dernière édition publiées par La Rochefoucauld lui-même, et qui ne se trouvaient pas dans les plus grandes bibliothèques, même dans celle du roi. M. Aimé-Martin a aussi publié dans ces derniers temps une édition des *Maximes de la Rochefoucauld*, avec des notes et une introduction écrite dans les principes les plus purs. Les *OEuvres* de La Rochefouclauld ont été publiées chez Belin en 1818 avec une *notice* sur sa vie et ses ouvrages par M. Depping; on a donné depuis ses *OEuvres complètes* précédées d'une *notice biogr. et littér.* par M. Le comte Gaetan de La Rochefoucauld, 1825, 1 vol. in-8.)

ROCHEFOUCAULD (Frédéric-Jérôme de Roye de la), de l'illustre maison des comtes de Rouci-Rochefoucauld, était fils de François de Roye de la Rochefoucauld, second du nom, lieutenant-général et commandant de la gendarmerie de France. Un naturel heureux, un caractère doux, un esprit conciliant, un grand sens, telles furent les qualités qui distinguèrent de bonne heure l'abbé de la Rochefoucauld, et qui lui méritèrent l'archevêché de Bourges en 1729. Il se montra dans ce poste tout ce qu'il avait paru dès sa plus tendre jeunesse, ami de la vertu, de la paix, et surtout des indigens qui avaient besoin de sa générosité. Elu coadjuteur de l'abbaye de Cluny, en 1738, il en devint abbé titulaire par la mort du cardinal d'Auvergne, en 1747. Ce fut cette même année qu'il fut honoré de la pourpre romaine. Il fut envoyé l'année d'après ambassadeur de France à Rome. De retour à Paris, il y fut accueilli comme il le méritait. Le roi le nomma à l'abbaye de Saint-Vandrille en 1755, et le chargea en même temps du ministère de la feuille des bénéfices. Il présida aux assemblées du clergé de 1750 et de 1755, et se servit de sa droiture et de ses lumières pour rétablir la paix dans l'Eglise gallicane. Louis XV l'éleva en 1756 à la place de son grand-aumônier. Il n'en jouit pas long-temps; une fluxion de poitrine l'enleva à l'Eglise et à la patrie en 1757. Les malheureux dont il était le consolateur, et les indigens dont il était le père, le pleurèrent amèrement. Son cœur généreux et bienfaisant s'ouvrait de lui-même à la pitié, et les libéralités abondantes suivaient à l'instant les sentimens de compassion que l'indigence lui inspirait.

ROCHEFOUCAULD (Alexandre-Nicolas de la), marquis de Surgères, né en 1709, mort le 29 avril 1760. Il prit le parti des armes, et cultiva en même temps les lettres. On a de lui: 1° une comédie intitulée: *Ecole du monde;* 2° un abrégé de *Cassandre*, roman ennuyeux, qu'il a tâché de rendre agréable, 3 vol. in-12; 3° un abrégé de *Pharamond*, 4 vol. in-12, dans le goût du précédent. M. Sérieys a publié, en 1804, *OEuvres de la Rochefoucauld, marquis de Surgères*, contenant ses traités sur la guerre, sur le gouvernement, sur la morale, etc., 1 vol. in-8.

* ROCHEFOUCAULD (Louis Alexandre de la), duc de la Roche-Guyon, pair de France, né à Paris vers 1709, du duc d'Enville, se montra de bonne heure le protecteur des savans et des artistes, auxquels sa maison fut constamment ouverte. Il servit avec distinction dans les armées, jusqu'au commencement de la révolution: nommé alors successivement à l'assemblée des notables (en 1787), et député de la noblesse de la capitale (en 1789) aux états-généraux, il fut un des sept premiers membres de son ordre qui se réunirent le 25 juin au tiers-état. Le 27 juin de la même année, il demanda qu'on s'occupât de la question sur la *liberté des Noirs*. Quand il s'agit de la formation du corps législatif, il proposa un amendement pour tempérer la trop grande autorité d'une assemblée unique, et qui consistait dans l'établissement d'un conseil examinateur, qui aurait le seul droit d'observation, et, en cas de *veto*, de faire décider la question par de nouveaux députés (ce qui aurait rendu les discussions et plus longues et plus em-

barrassantes). Il provoqua, le 30 octobre, le décret contre les biens du clergé, et le 25 novembre il fit un rapport sur l'adresse des *amis de la liberté* à Londres; il demanda alors qu'on chargeât le prési dent d'écrire au lord Stanhope, pour lui témoigner la reconnaissance de l'assemblée. Le 26 janvier 1790, il s'éleva contre la proposition qui excluait les députés des places du gouvernement. Il vota ensuite l'abolition des ordres religieux, et appuya la proposition de dom Gerle, tendant à déclarer nationale la religion catholique. Quelques jours après, il demanda que l'assemblée approuvât la conduite du général Bouillé dans l'insurrection de Nancy. Dans le courant de l'année 1791, il lut plusieurs rapports sur les comités de contribution, et fit rendre sur cette matière un grand nombre de décrets. Il fut un de ceux qui réclamèrent avec plus d'instance la liberté indéfinie de la presse; et, dans la discussion relative au cas où le roi serait censé avoir abdiqué, il proposa qu'un délai serait fixé, dans lequel le monarque serait tenu de rentrer en France s'il s'en absentait. Devenu, après la session, membre et président du département de Paris, il se présenta le 7 octobre à la barre de l'assemblée législative, et lui adressa un discours de félicitation. En novembre 1791, il signa l'arrêté du département par lequel le roi était privé d'apposer son *veto* au décret rendu contre les prêtres. Le 6 juillet 1792, il signa celui qui suspendait de leurs fonctions Péthion et Manuel, maire et procureur de la commune, pour avoir souffert ou autorisé les attentats commis contre le roi dans la journée du 20 juin. Si la première démarche lui avait attiré la faveur de la populace, excitée par les meneurs, la dernière le rendit l'objet de la haine et des persécutions de ce même peuple, auquel se joignirent les sections et les clubs de la capitale. Il crut, mais en vain, conjurer l'orage en donnant sa démission. A l'époque du 10 août 1792 la Rochefoucauld quitta la capitale dans le but d'aller aux eaux de Forges. Un des députés de Paris avait averti madame de la Rochefoucauld que son époux serait assassiné en route, et qu'il ne pouvait sauver sa vie que moyennant une somme de 25,000 francs. Cette somme avait été donnée; mais il ne fut pas moins arrêté à Gisors, où la populace l'ayant fait descendre de son cabriolet, le tua à coups de pierres, peu de jours après les horribles journées des 2 et 3 septembre 1792; il avait alors quatre-vingt-trois ans; c'était le 14 septembre 1792.

*ROCHEFOUCAULD (Dominique DE LA) cardinal et archevêque de Rouen, naquit à Saint-Elpis, près de Mende, en 1713. Il était d'une branche pauvre et ignorée de la maison illustre dont il portait le nom, et dut à une circonstance heureuse son changement de fortune. M. de Choiseul, évêque de Mende, en faisant la visite de son diocèse, découvrit cette famille, en parla à l'archevêque de Bourges, M. Frédéric-Guillaume de La Rochefoucauld, qui la reconnut, la combla de bienfaits, et appela auprès de lui le jeune Dominique. Après qu'il lui eut fait faire ses études au séminaire de Saint-Sulpice, il le nomma son grand-vicaire. M. l'abbé de La Rochefoucauld en exerça les fonctions pendant plusieurs années, jusqu'à sa nomination, en 1747, à l'archevêché d'Albi. Il fut membre des assemblées du clergé de 1750 et 1755, où il soutint les priviléges de son corps; et, dans la seconde de ces assemblées, il fit adopter, dans les questions qu'on discutait alors sur l'Eglise de France, des mesures conciliatrices. En 1757, il eut la riche abbaye de Cluni, et passa, en 1759, au siége de Rouen. M. de La Rochefoucauld fut le premier qui adhéra aux actes de l'assemblée du clergé de 1765, et il présida celles de 1780 et 1782. Il avait été promu au cardinalat le 1er juin 1778. La *Collection des Traités de théologie* de MM. Baston et Tuvache fut publiée sous ses auspices. Député aux états-généraux de 1789, il présida la chambre du clergé, et vota, ainsi que la majorité de son corps, pour la séparation des trois ordres, et ce ne fut qu'à l'invitation expresse de Louis XVI qu'il se réunit au tiers-état. Il déposa cependant sur le bureau une *protestation* pour la défense

des droits de son corps. Il concourut à toutes les mesures que le clergé adopta, et présida les réunions tenues pour défendre ces mêmes droits, et dont le résultat fut l'écrit intitulé *Exposition des principes*, etc. Les maximes subversives de la révolution ne pouvaient qu'indigner et affliger ce vertueux prélat, et il le témoignait dans les *lettres* qu'il écrivait à un de ses plus intimes amis. On intercepta une de ces lettres, dans laquelle il s'élevait contre les innovations, et il fut dénoncé en pleine assemblée ; ce qui donna lieu à un grand tumulte. Mais M. de La Rochefoucauld n'en fut point intimidé. Il se leva, et dit, avec une fermeté calme...... « Oui, Messieurs, j'ai » écrit la lettre qu'on vous dénonce, et » j'ai dû l'écrire ; elle renferme mes vé» ritables sentimens. » Le tumulte devint alors plus grand ; il n'en résulta cependant rien de fâcheux pour le courageux prélat. Il refusa de prêter le serment civique, et on le remplaça suivant les formes *constitutionnelles*, quoiqu'il écrivît aux électeurs, le 23 janvier 1791, pour eur représenter combien leur opération était irrégulière, et qu'il publiât, le 20 février, une *Instruction pastorale* contre la *constitution civile du clergé*. Il se montra constamment à l'assemblée, et se soumit sans murmure aux privations que lui imposait la perte de ses revenus. M. le cardinal de La Rochefoucauld fut un des derniers à quitter la France. Il se rendit dans les Pays-Bas, en septembre 1792, et demeura successivement à Maëstricht, à Bruxelles et à Munster, et bien qu'il refusât, assure-t-on, les offres de sa famille et celle de Pie VI, il trouvait les moyens d'être utile aux malheureux. Après avoir parcouru une longue carrière, il mourut à Munster le 23 septembre 1800, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. L'abbé Jarry a prononcé son *Oraison funèbre*, où il a détaillé avec talent les vertus du cardinal, dont on trouve l'*épitaphe* à la fin de l'*Oraison*.

ROCHEFOUCAULD - MOMONT (François-Joseph DE LA) et ROCHEFOUCAULD BAYERS (Pierre-Louis DE LA), tous deux frères, tous deux évêques, éprouvèrent tous deux le même sort. *François-Joseph* naquit à Angoulême en 1735. Il embrassa l'état ecclésiastique, et portait le nom d'abbé de *Momont*. Après ses premières études il entra au séminaire de Saint-Sulpice, fit sa licence de 1762 à 1763, et s'attacha à la maison de Navarre. En 1772 il fut nommé évêque-comte de Beauvais, et sacré le 22 juin de la même année. Elu député aux états-généraux en 1789 par le clergé du bailliage de Clermont en Beauvoisis, il siégea dans l'assemblée constituante, n'y parla pas, mais vota constamment avec le côté droit, et resta attaché aux intérêts de la monarchie et de son ordre. Il fut, ainsi que son frère, du petit nombre des évêques qui n'émigrèrent point. Ayant été enfermé aux carmes après le 10 août 1792, il y fut massacré avec son frère.—*Pierre-Louis* de la *Rochefoucauld-Bayers* était né dans le diocèse de Périgueux le 13 octobre 1744, avait aussi embrassé l'état ecclésiastique, et été élevé à Saint-Sulpice. Il s'était, comme son frère, attaché à la maison de Navarre. Pendant son cours de licence, qui eut lieu de 1768 à 1770, il fut pourvu du prieuré commandataire de Nanteuil, sur la nomination de M. le cardinal de la Rochefoucauld, en sa qualité d'abbé de Cluny. Nommé à l'agence du clergé en 1775, il fit, pendant les cinq années que dura cette commission, divers rapports au conseil d'état, et la termina honorablement en 1780. L'année précédente il avait obtenu l'abbaye de Vauluisant. Il était d'usage que l'agence finie, les agens du clergé passassent à un évêché. L'abbé de la Rochefoucauld eut celui de Saintes, et fut sacré le 6 janvier 1782. Il gouverna sagement son diocèse et s'y fit aimer. Vers la fin de l'assemblée constituante, il vint à Paris pour y concerter avec ses collègues les mesures à prendre relativement aux affaires de l'Eglise de France. En 1792, dans la séance de l'assemblée législative du 4 juin, l'évêque de Beauvais fut dénoncé par le capucin Chabot, comme prenant part au prétendu *comité autrichien*. Cette réunion, qu'on a toujours regardée comme imaginaire, eût-

elle eu quelque réalité, ceux qui ont connu l'évêque de Beauvais savent que personne n'était moins propre à de pareilles affaires, et moins disposé à y entrer. Néanmoins, pour donner moins de prise à la malveillance, les deux frères résolurent de quitter Paris, et se retirèrent à Soissons chez leur sœur, abbesse de Notre-Dame. Un détachement de soldats révolutionnaires étant arrivé dans cette ville, ils surent que deux évêques étaient dans le couvent. Ils s'y présentèrent en force, et demandèrent qu'on les leur livrât. On parvint à dissiper cet attroupement; mais la nuit, MM. de la Rochefoucauld, pour ne point compromettre leur sœur et ses religieuses, quittèrent Soissons et revinrent à Paris. L'évêque de Beauvais ayant été arrêté, son frère demanda à partager sa prison, et ils furent conduits aux Carmes. Dans les derniers jours d'août, le valet-de-chambre de l'évêque de Saintes parvint à s'introduire dans cette maison, et annonça à son maître qu'il avait le moyen de l'en faire sortir, déguisé avec des habits qu'il apportait. L'évêque de Saintes lui demanda s'il pouvait aussi sauver son frère. Lui ayant été répondu que non, il refusa d'en faire usage. Tous deux furent massacrés le 2 septembre 1792, et firent partie des victimes de cette horrible journée. « C'est, dit Mathon de la Varenne, un tailleur d'habits, nommé Berthelot, qui tua les évêques La Rochefoucauld, et Martin Froment se fit un atroce plaisir de mutiler leurs cadavres, en leur coupant le nez et les oreilles. »

* ROCHEFOUCAULD (Marie-Charlotte DE LA), sœur des précédens, naquit en 1732. Elle se voua de bonne heure à la vie religieuse et devint abbesse du Paraclet. Madame de la Rochefoucauld gouverna ce monastère pendant dix ans. En 1778, elle passa à l'abbaye de Notre-Dame de Soissons, l'une des premières de France par son ancienneté, sa riche dotation et la haute naissance de ses abbesses. Elle y faisait tout le bien que peuvent inspirer la religion et la charité chrétienne à un cœur naturellement généreux. Il n'était à Soissons aucune famille qu'elle n'eût obligée, aucun indigent qu'elle n'eût soulagé. Elle n'en eut pas moins sa part des persécutions dont les personnes de son état et de son rang furent l'objet. On a vu qu'on vint chez elle à main armée pour en arracher ses frères. On fit des visites et des perquisitions dans son couvent. Une petite imprimerie portative qu'on y trouva, dont s'amusait l'évêque de Beauvais, et avec laquelle il avait imprimé quelques oraisons pour les religieuses, fut transformée par la société populaire en un instrument au moyen duquel on répandait des libelles. Madame de la Rochefoucauld, sortie de son abbaye avec une sœur infirme à sa charge, devenue elle-même aveugle, sans ressources, et livrée à des besoins de tout genre, fut un modèle de courage, de patience, de résignation chrétienne. Elle mourut le 27 mai 1806, âgée de 74 ans, après plus de quinze ans d'une pénible existence, dans le lieu même où elle avait fait un si saint et si noble usage de la richesse que la Providence avait mise entre ses mains.

* ROCHEFOUCAULD-LIANCOURT (François-Alexandre-Frédéric, duc DE LA), long-temps connu sous le nom de DUC DE LIANCOURT, naquit le 11 janvier 1747. Il était fils du duc d'Estissac, auquel il succéda dans la charge de grand-maître de la garde-robe du roi, et remplit ces fonctions auprès de Louis XV et de Louis XVI. Député par la noblesse du bailliage de Clermont en Beauvoisis aux états-généraux, il y parut assez enclin à adopter les principes du jour; cependant il s'opposa à des mesures trop violentes, et il ne fut point du nombre des nobles qui se réunirent au tiers-état, avant l'ordre exprès de Louis XVI; il n'avait même accepté le titre de député qu'avec l'agrément du roi. Le duc de Liancourt conseilla au roi de rappeler Necker au ministère, et de venir à l'assemblée annoncer cette concession qu'il faisait à l'opinion des novateurs : nous ne pouvons croire et nous ne saurions même soupçonner de perfides intentions; car dans un grand nombre d'occasions, le duc de Liancourt

avait prouvé son attachement au roi ; plus d'une fois il se tint à ses côtés dans des momens difficiles. Il crut sans doute que cet acte de condescendance de la part du monarque, satisferait les exigences du parti dominant, et que l'orage qui grondait de toutes part n'éclaterait pas sur notre malheureux pays. Le duc de Liancourt se trompa : son erreur fut une faute immense. Ce seigneur de haute noblesse s'était laissé séduire par quelques-uns des principes de la philosophie moderne ; il crut à la possibilité d'une égalité sociale qui ne fut jamais qu'une chimère. Selon les bruits qui circulèrent à cette époque, ce fut dans un dîner que le duc de Liancourt donna aux membres les plus influens de l'assemblée nationale, que l'on décida l'abolition *de tous les priviléges* de la noblesse, abolition qui fut décrétée dans la mémorable nuit du 4 août ; quelques jour après, le même duc proposa de frapper une médaille en souvenir de cette trop fameuse séance : en même temps, il renvoya au roi son cordon bleu. Il est à croire que le duc de Liancourt, en agissant ainsi, croyait calmer l'effervescence populaire, et éloigner de plus grands dangers ; mais hélas! les factieux ne voulaient, par toutes ces concessions, que se frayer un chemin pour arriver jusqu'au trône et l'ébranler plus facilement. Le duc de Liancourt parut enfin s'en apercevoir, lorsque, dans un discours éloquent qu'il prononça dans l'assemblée, le 1er septembre de la même année, il réclama le *veto absolu* du roi à tous les actes législatifs que le monarque jugerait contraires au bien de ses peuples ou à la sûreté de ses états : il voulait, en un mot, l'ancienne constitution améliorée, mais non renversée totalement. Le 24 octobre suivant, il fit passer à l'ordre du jour la demande d'un député tendant à savoir les motifs du soudain départ du duc d'Orléans pour l'Angleterre. Il défendit avec Mallouet (le 16 janvier 1790) le chef d'escadre Albert, contre lequel le peuple de Toulon s'était soulevé, à cause de sa qualité de pur royaliste. Il combattit, le 28 juin, les discours de MM. de Noailles et de Lameth, et soutint avec force que les militaires en activité devaient être exclus des clubs qui s'étaient répandus dans toutes les villes de la France. Le journal des *Actes des apôtres* annonça à cette même époque que le duc de Liancourt avait été le provocateur de la ridicule députation *du genre humain*, à l'assemblée nationale, et dont le prussien Clootz était l'orateur ; mais cette assertion n'était qu'une calomnie. Depuis ce moment, le duc de Liancourt ne s'occupa plus que de lois militaires et d'objets philanthropiques. Dans l'année 1791, il fut nommé président du comité de mendicité, et on lui confia la surveillance des hôpitaux. Il remplit sa mission avec un honorable succès, et fit décréter, entre autres choses, que l'entretien des enfans-trouvés et des dépôts de mendicité ne serait plus aux frais des villes, mais à ceux du trésor public. D'après ces sages réformes, les pauvres et les enfans abandonnés ne s'en trouvèrent que mieux. Le duc de Liancourt fut un de ceux qui s'opposèrent, quoique inutilement, à la réunion d'Avignon et du comtat à la France. Mirabeau, raccommodé avec la cour, avait dit devant l'assemblée, peu de jours avant de mourir, qu'*il combattrait les factieux de toutes les couleurs :* c'est sur cette déclaration (un peu tardive) que le duc de Liancourt demanda, au mois d'avril, que l'assemblée assistât aux funérailles de cet orateur célèbre. Le 3 juin, il demanda qu'on supprimât le supplice de la corde; et le 23, il réclama contre l'insertion de son nom parmi les signatures d'une déclaration de fidélité aux principaux articles de la constitution, « et déclara » qu'il avait fait serment de la maintenir » dans son intégralité entière. » Péthion ayant proposé, le 14 juillet, d'établir une distinction *entre l'inviolabilité constitutionnelle et l'inviolabilité de la personne du roi*, le duc de Liancourt la combattit victorieusement ; mais elle fut quelque temps après reproduite par Condorcet. Il défendit encore le roi, lors de son départ pour Montmédi, et il s'écria dans son discours... « Disons la vé-

» rité : le roi n'est bravé que par les fac- » tieux ; c'est à la royauté qu'on en veut; » c'est le trône qu'on veut renverser...» Il n'avait pas été mis dans la confidence du voyage. Ce fut le duc de Liancourt qui proposa de remplacer les anciennes académies par un Institut, tel qu'on l'établit en 1795. Il voyait de jour en jour la sûreté du roi plus que jamais compromise, et l'attentat du 20 juin 1792 ne lui laissant plus de doute sur l'intention des jacobins, il conseilla au monarque de se retirer en Normandie, dans le château de Guillon, appartenant au cardinal de la Rochefoucauld, son oncle, et de passer, si le cas l'exigeait, à Rouen, où il y avait encore un grand nombre de royalistes; le duc s'engageait en même temps d'assurer cette retraite. Alors le duc de Liancourt était commandant militaire de Rouen. Ce conseil ne fut pas agréé; le 10 août arriva, et avec lui la chute du trône, et la perte inévitable du meilleur des rois. Le duc de Liancourt étant parvenu à s'embarquer au Hâvre, passa en Angleterre, où il séjourna pendant 18 mois, dans la petite ville de Bury, et se rendit ensuite aux Etats-Unis de l'Amérique. Il s'y occupa exclusivement des arts, de l'agriculture et surtout du commerce, et ne revint en Europe qu'en 1798. Il parcourut dans ce même but la Hollande, le nord de l'Allemagne et le Danemark. Il avait toujours protégé et favorisé l'industrie. Dès l'année 1780, il avait fondé dans sa propriété de Liancourt une petite école des arts et métiers qui devint le noyeau de celle qui fut établie plus tard, et qui a été transférée successivement à Compiègne et à Châlons, avec une succursale à Angers, puis à Toulouse, et qui a été si florissante sous sa direction. Le duc de Liancourt rentra en France en 1799, après le 18 brumaire, époque où Buonaparte se déclara premier consul. Ses propriétés étaient presque toutes vendues; mais son épouse, Mme de Liancourt, née Launion, avait pu sauver les siennes, en simulant un divorce. Ne voulant point avilir son nom dans les antichambres et les écuries de Buonaparte, il établit avec les débris de sa fortune, dans la partie non détruite de son château de Liancourt, une fabrique et une filature de coton qui répandit l'aisance dans le département de l'Oise. Il employait dans la manufacture, non seulement un grand nombre d'ouvriers sans pain, mais des pauvres et même des enfans trouvés, qu'il allait lui-même chercher dans les hôpitaux. On lui doit encore le bienfait de l'introduction de la vaccine, et c'est de son château qu'elle se répandit dans toute la France. On croit qu'à cette occasion Napoléon obligea presque le duc de Liancourt d'accepter la croix de la légion-d'honneur. Lors de la restauration, il revint à Paris, et Louis XVIII le nomma pair du royaume, le 6 juin 1814. C'est aussi à cette époque qu'il prit le nom de duc de la Rochefoucauld, qu'avait laissé vacant la mort de son cousin le duc de la Rochefoucauld d'Enville, assassiné à Gisors, en 1792. Dans les Cent-jours, et au retour de Buonaparte de l'île d'Elbe, il accepta les fonctions de membre de la chambre des représentans pour le collége d'arrondissement de Clermont. A la seconde restauration, il rentra dans la chambre des pairs, où, en 1815, il vota contre la majorité de la chambre, et en 1816, il se réunit à cette même majorité, d'après la confiance qu'il avait dans les ministres. L'année suivante, il combattit le projet de loi sur les journaux. Le duc de la Rochefoucauld a été un des protecteurs de la méthode d'enseignement mutuel, dont il a fondé à Liancourt une école. Il faisait aussi partie de la société d'instruction élémentaire, et il était directeur de l'établissement *des arts et métiers* de Châlons. Il y introduisit d'utiles réformes, et les élèves le considéraient, à juste titre, comme leur meilleur ami, leur père et leur bienfaiteur. Le duc de la Rochefoucauld aimait à faire le bien, et toutes ses idées avaient, en général, un but philanthropique, ainsi que le prouvent ses ouvrages, dont voici la liste : 1° *Plan du travail du comité pour l'extinction de la mendicité*, *presenté à l'assemblée nationale*, *en con-*

formité de son décret du 21 janvier 1790, in-4; 2° *Travail au comité de mendicité*, 1790, in-8; 3° *Les prisons de Philadelphie*, 1796, in-8; 4° *Voyages dans les Etats-Unis d'Amérique, faits en* 1795-96-99, 8 vol. in-8; 5° *Etat des pauvres*, ou *Histoire des classes travaillantes de la société, en Angleterre, depuis la conquête jusqu'à l'époque actuelle;* extrait de l'*ouvrage* de Maton Eden, publié en 1800; 6° *Note sur l'impôt territorial d'Angleterre*, 1801, in-8; 7° *Notes sur la législation anglaise des chemins*, 1801, in-8; 8° il a coopéré au *Recueil des mémoires sur les établissemens d'humanité*, traduit de l'anglais, 39 numéros, in-8. Entr'autres fonctions gratuites qu'il avait acceptées, était celle de membre du conseil spécial des prisons: en 1823 le ministère ayant été choqué de l'indépendance des représentations des membres de ce conseil, lui donna une nouvelle organisation d'où fut exclu la Rochefoucauld. A cette occasion la Rochefoucauld publia dans les journaux de Paris une lettre qu'il avait adressée au préfet de police. A la suite de cette publication, il fut destitué de ses places également gratuites d'inspecteur-général du conservatoire des arts et métiers, de membre du conseil général des manufactures, du conseil d'agriculture, du conseil général des hospices de Paris, du conseil général du département de l'Oise, et du comité établi pour la propagation de la vaccine. Cette disgrâce, lancée *ab irato*, popularisa le duc de la Rochefoucauld, qui devint en quelque sorte le patriarche du libéralisme. Il est mort à Paris le 27 mars 1827, à l'âge de 80 ans, au regret de tous ceux qui ont eu part à ses bienfaits, et qui ont su apprécier ses qualités estimables. Ses funérailles ont été faites avec une grande pompe; et, comme certains journaux ont crié à la *profanation*, au *scandale*, sur un malheureux incident arrivé à cette occasion, nous croyons devoir rétablir les faits, qui sont de notoriété publique, et que d'ailleurs nous avons extraits de *L'Ami de la Religion et du roi* (mois d'avril), afin de leur donner plus d'authenticité. Les parens et les amis du défunt étaient convenus avec l'autorité compétente de porter le cercueil *à bras*, depuis l'hôtel du duc jusqu'à l'église de l'Assomption. Tout se passa dans le plus grand ordre; mais au sortir de l'église, après l'office divin, une foule de jeunes gens arrachent le cercueil des mains des porteurs qui allaient le placer sur le char, et s'obstinent à vouloir le porter à bras jusqu'au lieu de la sépulture. La loi le défendait: elle veut que le riche et le pauvre, le noble et le roturier soient conduits de la même manière au dernier asile, où tous les rangs et les états disparaissent devant la faux de la mort. En vain les commissaires veulent faire entendre raison aux perturbateurs; ils persistent. En attendant, et pour éviter un plus grand tumulte, les parens du décédé et les commissaires tiennent une espèce de conseil dans la sacristie; et on y décide que, en se conformant à la loi, et attendu que le temps était pluvieux, on suivra le convoi en voiture. A cette décision, l'obstination des mutins redoubla: la force armée accourt; elle est repoussée, et dans ces débats, le cercueil tombe dans la rue, dans le ruisseau. Enfin des soldats arrivent; ils dissipent la foule, et le cercueil est placé sur le char. La pairie des ducs de la Rochefoucauld a passé à M. le duc d'Estissac, son fils aîné. Un de ses autres fils, M. le comte Frédéric Gaëtan de la Rochefoucauld, siége à la chambre des députés: ce dernier a publié en 1827 une *Vie du duc de la Rochefoucauld-Liancourt*, un v. in-8.

ROCHEJAQUELEIN. *Voyez* LA ROCHEJAQUELEIN.

ROCHEMAILLET (Gabriel Michel DE LA), avocat de Paris, né à Angers en 1562, et mort en 1642, a donné de bonnes éditions de *Fontanon*, du *Coutumier général*, etc. et a fait un *Théâtre géographique de la France*, Paris, 1632, in-fol.

* ROCHER (Pierre-Jérôme), confesseur de Louis XVIII, né à Chinon, le 31 septembre 1751, fut de bonne heure orphelin. Après avoir reçu les soins de

deux ecclésiastiques, il entra au collége de sa ville natale, d'où il passa au petit séminaire d'Angers, et ensuite au grand séminaire de Saint-Sulpice. Ordonné prêtre en 1776, il fut successivement vicaire dans deux paroisses de Tours, puis à Chinon, où il devint chanoine de St.-Mexmes. En même temps il était supérieur des communautés religieuses de cette ville. Le 24 avril 1790, il prit possession de la cure de Loches à laquelle l'enleva la révolution; car il avait refusé le serment. Néanmoins il resta dans son diocèse, fut incarcéré avec les autres prêtres insermentés, et, lorsque le décret de déportation eut été rendu, il se retira dans l'île de Jersey, où beaucoup d'autres prêtres et d'émigrés s'étaient réunis. Après avoir séjourné environ quatre ans dans cette île, il se rendit à Londres où il resta environ un an. Dans le mois d'août 1797, l'évêque de Saint-Pol-de-Léon l'envoya à Yaxey, pour y servir d'aumônier aux prisonniers de guerre français, réunis au nombre de six à sept mille dans les prisons de Normancross. Après y avoir passé environ huit mois, l'abbé Rocher revint à Londres, et fut secrétaire de l'évêque de Saint-Pol-de-Léon. En 1808 l'abbé Rocher fut choisi par Louis XVIII pour être son confesseur. Ces fonctions furent reprises par M. Asseline et M. l'évêque de Boulogne; mais il n'en était pas moins appelé de temps en temps auprès du roi qu'il accompagna lors de son retour en France. Pendant les Cent-jours il se rendit à Gand, et continua sous la seconde restauration à avoir la confiance de Louis XVIII; c'est lui qui assista ce prince dans ses derniers momens. Après sa mort il se retira sur la paroisse de Saint-Roch. Il est mort le 1er décembre 1828 à l'âge de 77 ans. L'abbé Rocher avait été aussi confesseur de madame la Dauphine.

* ROCHES (François de), ministre protestant, né à Genève en 1701, était en 1731 pasteur de l'Eglise de cette ville, et y professait la théologie en 1749. C'était un homme instruit, et, dit-on, d'un mérite distingué. Aux connaissances théologiques il joignait beaucoup d'autres talens. Il était laborieux, éloquent, et avait le don de la parole. Ses mœurs étaient douces, et son caractère noble et sociable. On a de lui: 1° *Défense du christianisme*, ou *Préservatif contre un livre intitulé: Lettres sur la religion essentielle à l'homme*, imprimé en 1739, 4 parties in-12. Ces lettres sont de Marie Hubert, protestante genevoise: on y enseigne le pur déisme. 2° Une édition du *Catéchisme d'Osterwald*, avec des notes, 1752; 3° une *Réponse à Mélines*, dit *Fléchier, sur son changement de religion*, 1753; 4° deux *Sermons* à l'occasion des divisions politiques de Genève, 1737. Il mourut en 1769.

ROCHES (Jean des), membre de l'académie des Sciences de Bruxelles, a donné une *Grammaire* et un *Dictionnaire flamand et français*, qui sont estimés. Il avait commencé une *Histoire des Pays-Bas*, qu'il ne put achever, étant mort en 1787, peu de temps après que le premier tome en eut paru. Si on en juge par ce commencement, la suite de l'ouvrage n'est pas à regretter: on voit que l'auteur écrivait à la hâte, et n'avait ni les connaissances ni l'impartialité nécessaires pour bien écrire les Annales belgiques. Il y a quelques-uns de ses *Mémoires* dans le *Recueil* de ceux de l'académie de Bruxelles, où l'on peut trouver quelques assertions qui prêtent à la critique; on y voit entre autres choses, qu'il ne rendait pas assez de justice à ces zélés religieux d'Angleterre d'Irlande, qui ont converti à la foi une partie de la Belgique et des régions voisines.

ROCHES. *Voyez* ANDIER des ROCHES.

ROCHESTER (Jean WILMOT, comte de), poète anglais, né dans le comté d'Oxford en 1648, (était fils de ce comte de Rochester, qui, toujours fidèle à la cause des Stuarts, assura la fuite de Charles II, après la mort de Charles Ier et la perte de la bataille de Worcester, et qui mourut avant la restauration en 1660.) Un gouverneur habile cultiva les talens du jeune Rochester avec tant de succès, que ce seigneur, à l'âge de 12 ans, célébra en vers le rétablissement de Char-

les II. Il voyagea en France et en Italie, prit le parti des armes, et servit sa patrie avec distinction. Enfin, il s'adonna tout entier à son goût pour les plaisirs et pour l'étude. Cette alternative fatigante ruina sa santé, et le fit mourir à la fleur de son âge, en 1680, (*voyez* la *Relation* de sa mort par Burnet, traduite en français, in-8). Le comte de Rochester s'était attiré les faveurs de son roi par son zèle; il mérita son indignation par ses *Satires*, publiées à Londres en 1714, in-12. C'est le genre dans lequel il a principalement travaillé. Les passions y donnent souvent le ton, plus que le goût et le génie. Ses poésies sont la plupart d'une obscénité dégoûtante; cependant, dans ce tas d'ordures, il y a quelques traits sublimes, quelques pensées fortes et hardies. Plusieurs de ses *Satires* ont été traduites en français. (La plupart étaient dirigées contre ce même monarque dont il avait chanté la restauration.)

ROCHESTER (L'évêque de). *Voyez* Atterbury.

* ROCHON DE CHABANNES (Marc-Antoine-Jacques), auteur comique, né en 1730, mort à Paris le 15 mai 1800, débuta à la comédie italienne par le *Deuil anglais*, et à l'opéra comique par une pièce intitulée *Les filles*, qui n'eut aucun succès. Il fut plus heureux aux Français dans la petite pièce intitulée *Heureusement*, jouée en 1762. Le dialogue en est agréable et l'une des situations piquante. Il fit ensuite paraître successivement la *Manie des arts*, les *Valets maîtres*, les *Amans généreux*, le *Jaloux*, comédie en cinq actes, dont le dénoûment ne vaut rien, et dont les scènes sont presque toutes sans action; le *Seigneur bienfaisant*, *Alindor*, et les *Prétendus*, que l'excellente musique de Le Moine fait toujours entendre avec plaisir. Le *Théâtre de Rochon* a été imprimé en 1786, en 2 vol. in-8. Laharpe a porté sur cet auteur un jugement très sévère. *Voy.* le *Cours de littérature*, t. 2.

*ROCHON (Alexis-Marie), astronome et navigateur, naquit en 1741 au château de Brest, dont son père était aide-major. Son frère aîné ayant embrassé la carrière des armes, il fut destiné à l'état ecclésiastique, et il obtint un bénéfice; mais entraîné par son goût pour les sciences et les voyages, il resta clerc tonsuré, et fut nommé, en 1765, bibliothécaire de l'académie royale de marine établie à Brest, et l'année suivante, il obtint le titre d'astronome de la marine. Ce fut en cette qualité qu'il s'embarqua, en 1767, sur un vaisseau qui transportait à Maroc le général Breugnon, ambassadeur extraordinaire auprès de l'empereur, ainsi que le consul Chénier, qui allait y résider comme agent-général du gouvernement français. Dans ce voyage, il détermina plusieurs longitudes, et il observa les distances d'étoiles à la lune par de nouveaux moyens qu'il avait proposés. En 1768 il fut chargé par le gouvernement d'aller reconnaître les îles et les écueils qui séparent les côtes de l'Inde des îles de France et de Bourbon, et il s'acquitta de cette mission avec succès. Après avoir reconnu l'île de Madagascar, il explora les rescifs, les écueils et les îles au nord de l'île de France, traversa les Maldives, prolongea la côte de Malabar, et, lorsqu'il se trouva dans les parages de Ceylan, il prévint la perte de la corvette sur laquelle il était embarqué, en indiquant au pilote la position de la *petite basse*. En revenant en France, Rochon s'arrêta à la Corogne où le capitaine-général de la Galice lui donna un grand lingot de platine; ce qui le mit plus tard dans le cas d'étudier ce métal, et de s'en servir pour les miroirs. Enfin il accompagna, en 1771, M. de Kerguelen, qui avait été chargé d'examiner le projet d'une route directe de l'île de France à la côte de Coromandel; mais peu satisfait des procédés de ce commandant à son égard, il n'alla pas au delà de l'île de France. De retour à Brest, il obtint, en 1772, la place de garde du cabinet de physique et d'optique du roi, établi au château de la Muette, près de Paris; et, dans ce poste tranquille, il dirigea ses recherches sur les instrumens d'optique. L'étendue de ses connaissances lui fit confier de nouvelles missions en Bretagne, dans le Berri et le Nivernois. En 1787, il fut nommé à la

place d'astronome-opticien de la marine. Envoyé en 1790 à Londres au sujet des nouveaux systèmes des poids et mesures qu'on voulait introduire en France, il fut chargé, en 1792, d'examiner les différens projets pour le desséchement des eaux stagnantes de la commune de Neuilly. Privé de ses places à cette époque, il se retira dans sa ville natale, et consacra tous ses momens à des travaux d'utilité publique. La marine ne pouvait se procurer pour la construction des fanaux les feuilles de corne à lanterne qu'on tirait d'Irlande: il inventa des gazes métalliques, faites avec des matières qu'il était facile d'obtenir à bon marché, et qui réunissaient à l'avantage d'être incombustibles celui de donner une clarté double, et de pouvoir être employées au vitrage des vaisseaux. Il forma aussi en 1795 à Brest un atelier pour la fabrication des lunettes nécessaires à la marine. Lors de la création de l'Institut, il fut compris au nombre de ses membres, et il ne passa pas une année sans adresser à ce corps des mémoires sur l'optique, la science nautique et autres objets d'utilité publique. Il mourut à Paris en 1817. On a de lui : 1° *Opuscules mathématiques*, Brest, 1768, in-8 ; 2° *Recueil de mémoires sur la mécanique et sur la physique*, 1783, in-8 ; 3° *Nouveau voyage à la mer du sud*, rédigé d'après les plans et les journaux de M. Croset, 1783; 4° *Voyages à Madagascar et aux Indes-Orientales*, 1791, in-8 ; 3e édition, 1802, 3 vol. in-8, nouvelle édition, sous le titre de *Voyayes aux Indes-Orientales et en Afrique .... avec une Dissertation sur les îles de Salomon*, 1807, où l'on a retranché tout ce qui concerne l'île de Madagascar. Ces voyages ont été traduits en allemand et en anglais. 5° *Essais sur les monnaies anciennes et modernes*, 1792, in-8, et plusieurs autres brochures et mémoires, publiés à Paris de 1800 à 1812. M. Delambre a lu dans la *Séance publique* de l'académie des Sciences du 16 mars 1818 une *Notice sur Rochon*.

* ROCHOW (Frédéric-Everard de), chanoine et dignitaire du grand chapitre de Habberstadt, né à Berlin le 17 octobre 1734, suivit d'abord la carrière militaire. Il entra en 1749 dans la cavalerie prussienne, et fit en qualité d'officier les deux premières campagnes de la guerre de Sept ans; mais des blessures l'obligèrent de quitter le service en 1757 : alors il se retira dans ses terres, et il se livra à l'étude qu'il avait négligée dans sa jeunesse. Il apprit sans maître non seulement le latin et plusieurs langues modernes, mais encore l'économie politique et morale, l'histoire naturelle, et il s'occupa constamment du bonheur de ses vassaux. Il chercha à améliorer leur sort en les éclairant, et il fonda dans ses terres de nouvelles écoles. Il mourut d'une hydropisie de poitrine à Reckau, près de Postdam, le 16 mai 1805, et il légua une somme de 12,000 fr. pour l'entretien de ses écoles. Lui-même en a publié *l'Histoire*, Sleswig, 1795, in-8. Rieman en a aussi donné une *Description*, 4e édition, 1809, dans laquelle il a détaillé le mode d'instruction qu'il employait, et l'a comparé avec celui de Pestalozzi. Rochow a encore publié *Essai d'un livre d'école pour les enfans des paysans*, ou *Instructions pour les maîtres des classes inférieures*. Il a composé plusieurs autres traités élémentaires, parmi lesquels on distingue l'*Ami des enfans*, traduit dans presque toutes les langues. Il a aussi écrit plusieurs ouvrages sur les *pauvres*, le *crédit*, le *caractère national*, *etc.*

ROCHYSANA. *Voyez* ROQUESANNE.

ROCOLES (Jean-Baptiste de), historien français au dessous du médiocre, quoique décoré du nom pompeux d'historiographe de France et de Brandebourg, né à Béziers, vers l'an 1630, fut chanoine à Paris, protestant à Genève, de nouveau catholique en France, derechef protestant en Hollande, enfin il mourut catholique en France en 1696. On a de lui : 1° *Description des empires du monde par Davitz*, augmentée d'un vol., Paris, 1660, 6 vol. in-fol. ; ce volume n'a fait qu'augmenter les fautes dont cet ouvrage fourmille ; 2° *Introduction générale à l'Histoire*, 1664 ; 3° *Abrégé de l'histoire de l'empire d'Allemagne*, Cologne,

1679. C'est une mauvaise traduction du *Nucleus Hist. Germ. de Larcher*. 4° *Les imposteurs insignes qui ont usurpé la qualité d'empereurs*, Bruxelles, 1729, en 2 vol. in-8 ; 5° *Histoire véritable du calvinisme, opposée à l'Histoire de M. Maimbourg*, Amsterdam, 1683 ; ouvrage dont les protestans, et en particulier Bayle, ont été peu contens, quoique l'auteur ait eu envie de leur plaire.

RODERIQUE (Jean-Ignace de), né à Malmédy en 1697, entra chez les jésuites, qu'il quitta au bout de huit ans, et alla s'établir à Cologne ; il se distingua par son amour pour les lettres, et par les secours qu'il procura à ceux qui les cultivaient. Il rédigea long-temps la *Gazette de Cologne* avec un succès qui le rendit célèbre dans toute l'Europe, et qui tira pour quelque temps cette feuille de la foule des ouvrages périodiques. Ce n'était qu'un amusement pour lui. Ses vues portaient sur des objets plus graves : il fut employé et consulté par différens princes dans des affaires importantes, publia plusieurs *Dissertations* savantes, et mourut à Cologne le 6 avril 1758. On voit à Malmédy une très belle chapelle dont il ordonna la construction, et où l'on a placé un monument, avec son épitaphe très bien rédigée en latin.

RODNEY (Georges BRIDGE), chevalier de l'ordre du Bain, amiral de l'escadre blanche, né à Londres en 1717, mort dans la même ville le 24 mai 1792, dans la 74e année de son âge, fut un des plus habiles marins d'Angleterre. Le 16 janvier 1780, il défit entièrement la flotte espagnole à la hauteur de Cadix ; Langara, qui la commandait, y fut pris avec cinq vaisseaux de ligne. Les 15, 17 et 19 avril de la même année, il combattit la flotte française, commandée par le comte de Guichen : dans ces trois actions, la victoire fut balancée ; mais le 12 avril 1782 elle se déclara ouvertement pour Rodney aux Antilles, à la hauteur de la Martinique, où la flotte française, sous les ordres du comte de Grasse, fut défaite avec perte de plusieurs vaisseaux de ligne, parmi lesquels *La Ville de Paris*, de 100 pièces de canon, montée par l'amiral, qui fut fait prisonnier. Le vainqueur continua à servir avec gloire jusqu'à la paix conclue l'année suivante. On l'appela l'*heureux Rodney*.

* RODOERIO (Jean-Léonard), célèbre jurisconsulte, né à Montecorvino, dans le royaume de Naples, en 1620, occupa plusieurs places distinguées dans la magistrature, et a laissé : 1° *Observationes singulares cum additionibus ad quotidianum librum resolutionum Donati Antonii de Marinis*, Naples, 1666, in-fol. 2° *Consiliorum, sive juris responsorum cum novissimis decisionibus*, Naples, 1674, 1 vol. in-fol.

RODOGUNE ou RHODOGUNE, fille de Phraates, roi des Parthes, fut mariée à Démétrius Nicanor, que Phraates tenait prisonnier, ce qui causa de grands malheurs, par la jalousie de Cléopâtre (*voy.* ce nom). Il y a eu d'autres princesses de ce nom. *Voyez* la pièce de P. Corneille qui porte ce titre.

RODOLPHE, comte de Rheinsfeld, duc de Souabe, époux de Mathilde, sœur de l'empereur Henri IV, fut élu roi de Germanie l'an 1077 par les Allemands, soulevés contre l'empereur son beau-frère. La fortune fut douteuse pendant quelque temps, se déclarant tantôt pour un parti, et tantôt pour un autre. Mais elle abandonna totalement Rodolphe, l'an 1080, à la bataille de Wolcksheim, où il périt. Il ne laissa qu'une fille, qui épousa Berthold, duc de Zeringhen.

RODOLPHE Ier DE HABSBOURG, empereur d'Allemagne, surnommé *le Clément*, était fils d'Albert le Sage, comte de Habsbourg, château situé entre Bâle et Zurich. (Né en 1218, il fut élevé dans les camps de l'empereur Frédéric II dont il était le parent. Son père étant mort en 1240, il hérita seul, comme l'aîné, du Landgraviat de la Haute-Alsace, du Bourgraviat de Rheinsfeld, et, concurremment avec ses deux frères, de quelques domaines dans la Souabe et le Brisgau, et du comté de Habsbourg. Ce riche héritage le mit à même de lever un corps d'aventuriers avec lesquels il fit la guerre à plusieurs seigneurs ses voisins. Il servit

ensuite sous Ottocare roi de Bohême, et fut engagé dans d'autres hostilités tant en Suisse qu'en Alsace. Plus tard les cantons d'Uri, d'Underwald et de Schwitz le choisirent pour protecteur et pour chef. La réputation qu'il s'était acquise fixa le choix des électeurs de l'empire germanique.) Il fut élu empereur le 29 septembre 1273, après un long interrègne et par décision de la diète de Francfort. Rodolphe ne voulut pas aller à Rome pour se faire couronner; mais il fit un traité en 1278 avec le pape Nicolas III, par lequel il s'engagca à défendre les biens et les priviléges de l'Eglise romaine. Son règne fut troublé par la guerre contre Ottocare, roi de Bohême, sur lequel il remporta une victoire signalée. Le vaincu fut obligé de céder au vainqueur l'Autriche, la Styrie et la Carniole. Il consentit à faire un hommage-lige à l'empereur dans une île au milieu du Danube, sous un pavillon dont les rideaux devaient être fermés, pour lui épargner une mortification publique. Ottocare s'y rendit couvert d'or et de pierreries. Rodolphe, par un faste supérieur, le reçut avec l'habit le plus simple. Au milieu de la cérémonie, les rideaux du pavillon tombent, et font voir aux yeux du peuple et des armées qui bordaient le Danube, le superbe Ottocare à genoux, tenant ses mains jointes entre les mains de son vainqueur. Quelques écrivains ont traité cela de conte; mais ce fait est accrédité. La femme d'Ottocare, indignée de cet hommage, engagea son époux à recommencer la guerre. L'empereur marcha contre lui; la bataille se donna à Marckfeld, près de Vienne, le 26 août 1278, et Ottocare la perdit avec la vie. Rodolphe vendit la liberté aux villes d'Italie qui voulurent bien l'acheter. Florence donna 40,000 ducats d'or, Lucques 12,000, Gênes et Bologne 6,000. Cette liberté consistait dans le droit de nommer des magistrats, de se gouverner suivant leurs lois municipales, de battre monnaie, d'entretenir des troupes. Rodolphe mourut à Gemersheim, près de Spire, en 1291 à 73 ans, avec la réputation d'un des plus braves guerriers et des plus grands politiques de son siècle. On rapporte qu'étant encore comte de Habsbourg, il rencontra, étant à la chasse, un prêtre portant péniblement à travers les montagnes le viatique à un malade: il descendit de cheval, y fit monter le prêtre, l'accompagna chez le malade, et ne voulut plus reprendre le cheval. Quelques jours après, un pieux ermite lui prédit son élévation au trône impérial. C'est à cette occasion qu'on cite une espèce de prophétie consignée dans l'*Histoire de la décadence de l'Empire*, par Maimbourg, tom. 2, p. 256. « Grand exemple (celui de Rodolphe de » Habsbourg), qui doit apprendre aux » princes de cette maison, que comme » les choses ne se conservent que par » les mêmes principes qui leur ont donné » l'être, aussi la grandeur à laquelle il a » plu à Dieu de les élever en ce monde » en récompense de la piété de l'empe» reur Rodolphe leur chef, ne durera » que tandis qu'ils auront un vrai zèle » pour la religion; et que s'ils le per» dent par une fausse politique, pour ne » songer qu'à leur agrandissement tem» porel et à leur intérêt, en abandon» nant celui de J. C., ils périront. » (Rodolphe s'était marié deux fois, et il est, suivant l'opinion du jésuite Barre, *Journal des savans*, mars 1752, la tige de toutes les maisons souveraines de l'Europe, existantes au milieu du 18e siècle.) Il y a un *Recueil* de 140 *lettres* de cet empereur. On conserve précieusement ce manuscrit dans la bibliothèque impériale à Vienne. (L'histoire de cet empereur a été bien éclaircie dans le Recueil publié par l'abbé de Saint-Blaise, Gerbert, sous ce titre: *De translatis Habspurgo austriacorum principum*, etc. Saint-Blaise, 1772, in-4. Il existe un poème héroïque intitulé *Rodolphe de Habsbourg*, dont P. Mogenigo a donné l'explication, Padoue, 1827.) Adolphe de Nassau fut élu empereur après lui.

RODOLPHE II, né à Vienne en 1552, roi de Hongrie en 1572, roi de Bohême en 1575, élu roi des Romains à Ratisbonne le 27 octobre de la même année, était fils de Maximilien II et de Marie d'Autriche fille de Charles-Quint. Il prit les rê-

nes de l'empire en 1576, après la mort de son père, et les tint d'une main faible. La Hongrie presque entière fut envahie par les Turcs en 1598, sans qu'on pût les en empêcher. Les revenus publics étaient si mal administrés, qu'on fut obligé d'établir des troncs à toutes les portes des églises, non pour faire la guerre (comme le dit Voltaire), mais pour secourir dans les hôpitaux les malades et les blessés qui l'avaient faite. Rodolphe envoya en Hongrie une armée qui n'arriva qu'après la prise d'Agria et de plusieurs autres places importantes. Cette armée, ainsi que toutes celles qui à cette époque combattirent les Turcs, que la seule maison d'Autriche d'Allemagne n'était pas en état de repousser, était un composé de toutes sortes de nations, sans discipline et sans subordination, et dont par conséquent les défaites n'ont rien de merveilleux. Barthélemi Georgiewitz, dans un discours inséré par Lonicer dans sa *Chronique turque*, en parle de cette sorte : *Latrocinatur Hungarus, prædatur Hispanus, potat Germanus, stertit Bohemus, libidinatur Italus, Gallus cantat, Anglus lucratur, Scotus helluatur; militem qui moribus miles sit, vix ullum reperias.* Le duc de Mercœur, accompagné d'un grand nombre de Français, rétablit un peu les affaires de ce royaume en 1600. L'empereur eut d'autres chagrins à essuyer. Son frère Mathias s'étant révolté, il fut obligé de lui céder les royaum esde Hongrie et de Bohême. Les divisions de sa maison, jointes au vif ressentiment que lui causèrent les électeurs par la demande qu'ils lui firent de choisir un succeseur à l'empire, tout cela hâta sa mort, arrivée en 1612, à 60 ans. Tycho-Brahé, qui se mêlait de prédire, lui avait conseillé de se méfier de ses plus proches parens : conseil que la révolte de Mathias justifia, et que Rodolphe ne suivit que trop, ne laissant pas approcher ses parens de sa personne. Il est vrai qu'il en usait à peu près de même envers les étrangers : ceux qui voulaient le voir étaient obligés de se déguiser en palefreniers, pour l'attendre dans son écurie, quand il venait voir ses chevaux, dont il était fort curieux, et qu'il entretenait en grand nombre et d'un grand choix. C'était d'ailleurs un bon prince, ennemi du faste et de toute ostentation, juste, chaste, pieux, qui protégeait les savans et cultivait lui-même les sciences, particulièrement la physique, l'astronomie et la chimie. Il ne voulut jamais se marier. Il devait épouser Isabelle, fille de Philippe II; mais sa répugnance pour le mariage fit manquer ce projet, ainsi que cinq autres. (L'histoire de Rodolphe a été publiée par le Père Brachel sous le titre de *Fama austriaca*, Cologne, 1627, in-fol. et par G. Londorp dans sa continuation de Sleidan.)

RODON (David de), calviniste du Dauphiné, enseigna la philosophie à Die, puis à Orange et à Nîmes, fut banni du royaume en 1663, et mourut à Genève vers 1670. C'était un homme turbulent, plein de subtilités et d'idées bizarres. On a de lui : 1° un ouvrage rare, qu'il publia sous ce titre : l'*imposture de la prétendue confession de foi de saint Cyrille*, Paris, 1629, in-8 ; 2° un livre peu commun, intitulé : *De supposito*, Amsterdam, 1682, in-12, dans lequel il entreprend de justifier Nestorius, et accuse saint Cyrille de confondre les deux natures en J. C. ; 3° un Traité de controverse, intitulé : *Le Tombeau de la messe*, Francforat, 1655, in-8 : c'est ce traité qui le fit bannir ; 4° *Disputatio de libertate et atomis*, Nîmes, 1662, in-8, assez rare ; 5° divers autres ouvrages imprimés en partie à Genève, 1668, 2 vol. in-4. Quoique ce recueil ne soit pas commun, il n'est pas beaucoup recherché.

* RODRIGUE (François-Ambroise), évêque constitutionnel de la Vendée, naquit à Nantes, vers 1730, acheva ses études dans cette ville, et se fit remarquer de bonne heure par la vivacité de son esprit et en même temps par un jugement faux. Ses opinions singulières lui fermèrent les portes d'une congrégation respectable dans laquelle il avait manifesté le désir d'entrer. Rodrigue se rendit dans le diocèse de Luçon où on lui donna la petite cure de la Crosnière, sur le bord de la mer, entre Beauvais et Noirmou-

tiers, puis celle de Fougère près de Maroeil. Il occupait cette dernière place, lorsqu'il prêta serment et qu'ensuite il fut promu évêque de son département. On ignore quel motif lui valut cette distinction, et l'on ne peut attribuer ce choix qu'à l'embarras où étaient les électeurs de trouver un ecclésiastique qui voulut accepter l'épiscopat constitutionnel. La première fois que Rodrigue parut à Fontenay comme évêque, il crut qu'il ressemblerait à un apôtre en portant des sabots et en s'habillant mal. Du reste, pendant la courte durée de son administration, il se montra tranchant, entêté, fantasque. Pendant la *terreur* il renonça à ses fonctions, et refusa ensuite de les reprendre malgré les instances de ses confrères les constitutionnels. Plus tard il obtint une place de juge à Montaigu, et, lorsque le tribunal de cette ville fut transféré à Bourbon-Vendée, il ne le suivit point dans cette nouvelle résidence: il se retira à Nantes où il est mort le 18 décembre 1813. Sur la fin de sa vie il était très solitaire, avait un costume singulier et ne se montrait point à sa paroisse. Ses derniers momens n'amenèrent en lui aucun changement religieux, et il a persévéré jusqu'au bout dans l'impiété et dans le schisme.

RODRIGUE. *Voyez* SANCIO.

RODRIGUEZ (Simon), jésuite, né à Voussella dans l'évêché de Viséo en Portugal, fut disciple de saint Ignace de Loyola, et refusa l'évêché de Coïmbre. Il fut fait précepteur de don Juan, alla prêcher la foi aux sauvages du Brésil, et devint provincial des jésuites portugais. Il fut aussi provincial d'Aragon, et mourut à Lisbonne en 1579, avec de grands sentimens de religion.

RODRIGUEZ (Alphonse), jésuite, né à Valladolid en 1526, enseigna longtemps la théologie morale, et fut ensuite recteur de Monte-Rey en Galice, et instituteur des novices, parmi lesquels il eut l'honneur de compter le savant Père Suarez. Il mourut à Séville, le 21 février 1616, à 90 ans, en odeur de sainteté. Ce pieux jésuite est principalement connu par son *Traité* intitulé, *Pratique de la perfection chrétienne*, Séville, 1614, in-4, ouvrage profond, qui décèle un homme supérieurement versé dans la connaissance du cœur humain, et des moyens de l'épurer, de le sanctifier et de le rendre digne de son auteur. Le Père Rodriguez fait un admirable usage de l'Ecriture sainte et des Pères, et c'est ce qui donne à son ouvrage un ton d'autorité et d'onction qu'on trouve dans peu de livres spirituels, au même degré. Ce *Traité* a été traduit en français par les solitaires de Port-Royal, en 2 vol. in-4, et par l'abbé Regnier-Desmarais, 3 vol. in-4, 4 in-8 et 6 in-12. La première de ces versions est très peu fidèle, et les traducteurs n'ont pas fait difficulté d'attribuer à l'auteur espagnol leurs sentimens particuliers. Cette version devient très rare. On en avait conservé un exemplaire au collége de Louis le Grand, avec des notes de M. Regnier-Desmarais, Paris, 1674, 2 vol. in-4. Cet exemplaire fut enlevé pour 5 livres, quoique des curieux eussent donné commission de l'acheter à tout prix. Il en existe quatre autres versions françaises moins bonnes. L'ouvrage de Rodriguez, excellent en son genre, serait encore meilleur, si l'auteur ne l'eût rempli de plusieurs histoires qui ne paraissent pas trop bien appuyées. L'abbé Tricalet en a donné un abrégé en 2 vol. in-12. Cet abrégé est trop resserré; l'on n'y trouve ni les lumières ni l'onction de l'ouvrage de Rodriguez.—Il ne faut pas le confondre avec un autre Alphonse RODRIGUEZ, aussi jésuite, né à Ségovie, et mort à Majorque, le 31 octobre 1617, à l'âge de 87 ans, considéré comme un homme apostolique, plein d'œuvres et de mérites, et dont des écrivains contemporains ont parlé comme d'un thaumaturge.

* RODRIGUEZ (Alphonse, le bienheureux), né à Séville, le 25 juillet 1531, était fils d'un marchand, et exerça lui-même le négoce. Des malheurs de tout genre vinrent l'accabler: il perdit son épouse et ses deux enfans, et des revers de fortune l'obligèrent à quitter le commerce. Dès lors il se donna tout entier à la piété et entra en 1771 comme

frère ou coadjuteur temporel dans la compagnie de Jésus. Après avoir fait son noviciat à Valence, il fut envoyé dans l'île de Majorque où il résida jusqu'à sa mort qui eut lieu le 31 octobre 1617. Pendant son séjour dans ce lieu, il donna l'exemple des plus hautes vertus : sa ferveur, son humilité, son esprit de pauvreté et de mortification se signalèrent dans un grand nombre de circonstances, et lui donnèrent une juste réputation de sainteté que des miracles sont venus confirmer depuis. Après plusieurs procédures et plusieurs minutieuses informations, deux décrets furent donnés l'un par Clément XIII, le 20 mai 1760, qui déclare l'héroïsme des vertus d'Alphonse; l'autre de Léon XII du 31 juillet 1824, qui reconnaît l'existence de deux miracles opérés par ce religieux. Enfin il a été procédé à la béatification le 12 juin 1825. Plusieurs écrivains ont publié la *vie d'Alphonse Rodriguez;* nous citerons celle du Père de Boissieu, publiée à Lyon ; celle du Père Janin, publiée aussi à Lyon en 1648 (en latin) ; enfin du Père Archangeli, réimprimée à Rome en 1825. En 1828 il en a paru une nouvelle, sous le titre de *Vie du Bienheureux Alphonse Rodriguez, béatifié en* 1825, Paris et Lyon, 1828, in-12. *L'Ami de la Religion* dans son N° 1460 (6 août 1828), en a rendu un compte avantageux.

RODRIGUEZ (Emmanuel), religieux franciscain, d'Estremos en Portugal, mourut à Salamanque en 1619, à 68 ans. On a de lui : 1° une *Somme des cas de conscience*, 1595, 2 vol. in-4 ; 2° *Questions régulières et canoniques*, 1609, 4 vol. in-fol. ; 3° un Recueil des *Priviléges des réguliers*, Anvers, 1623, in-fol., et d'autres ouvrages qui n'ont plus de cours.

RODULPHE, né à Munster, sur la fin du 11e siècle, se fit religieux dans l'abbaye de Saint-Tron au pays de Liége. Il en devint abbé ; mais il eut la douleur de voir piller et brûler son monastère par Gislebert, comte de Duras, ce qui le contraignit de se retirer à Cologne, où l'archevêque le fit abbé du monastère de Saint-Pantaléon. Il rentra ensuite dans son abbaye de Saint-Tron, et y mourut l'an 1138. Nous avons de lui : 1° une *Chronique* de ce monastère, depuis sa fondation jusqu'à l'an 1136 ; 2° *Vie de saint Libert*, évêque de Cambrai : ces deux ouvrages se trouvent dans le tome 7e du *Spicilége* de dom d'Achéry ; 3° un *Traité contre la simonie*, en 7 liv., que dom Mabillon a trouvé dans la bibliothèque du monastère de Gemblours.

ROÉ (Thomas) et non RHOE, ou ROWE, voyageur et diplomate anglais, né vers 1560 à Low-Leyton dans le comté d'Essex, fut envoyé par la compagnie anglaise des Indes (en 1614) en ambassade auprès du Grand-Mogol. (De retour en Angleterre, il fut élu membre du parlement, et Jacques 1er le nomma ambassadeur à Constantinople en 1620.) Il rapporta de ce voyage plusieurs manuscrits grecs, qu'il donna à la bibliothèque *Bodleyenne* à Oxford. Il fut envoyé ensuite pour ménager la paix entre la Pologne et la Suède, et profita de cette occasion pour animer Gustave-Adolphe à dévaster l'empire pour soutenir les protestans. Il mourut en 1644. On a ses *Négociations à la Porte depuis* 1620 *jusqu'en* 1628, Londres, 1740, in-fol., en anglais, (et la *relation* de sa mission près du Grand-Mogol, dans le tome 1er du Recueil de Purchas : Thevenot en a inséré la traduction dans le 1er vol. de sa collection.)

*ROEDERER (Jean-George), célèbre médecin, né à Strasbourg en 1726, acquit une grande réputation dans son art, et se consacra plus spécialement à la partie relative aux accouchemens, sur laquelle il a publié les ouvrages suivans : 1° *Oratio de artis obstetriciæ præstantia*, Gottingue, 1752; 2° *Elementa artis obstetriciæ in usum prælectionum academicarum*, Gottingue, 1753-1759, in-8; Cologne, 1763, in-8, traduit en français, Paris, 1765, in-8 ; 3° *Opuscula medica, sparsim prius edita, nunc demum collecta, aucta et recensa*, Gottingue, 1764, in-4, etc., etc. Roederer fut pendant plusieurs années professeur de médecine à Gottingue, et était membre des académies de Pétersbourg, et de chirurgie de Paris, d'Upsal et de Gottingue. Il mourut à Strasbourg en 1763.

ROELL (Herman-Alexandre), né en 1653 dans la terre de Doëlberg, dont son père était seigneur, dans le comté de la Marck en Westphalie, devint en 1704 professeur de théologie à Utrecht, et mourut à Amsterdam en 1718, à 66 ans. Il possédait les langues, la philosophie et la théologie. On a de lui : 1° un *Discours* et de savantes *Dissertations philosophiques sur la religion naturelle et les idées innées*, Franeker, 1700, in-8; 2° des *Thèses*, 1689, in-4; et plusieurs autres ouvrages peu connus.

ROEMER (Olaüs), astronome danois, né à Copenhague, en 1644, se rendit très habile dans les mathématiques, l'algèbre et l'astronomie. Picard, de l'académie des Sciences de Paris, ayant été envoyé en 1671 par Louis XIV, pour faire des observations dans le Nord, conçut tant d'estime pour le jeune astronome, qu'il l'engagea à venir avec lui en France. Roëmer fut présenté au roi, qui le chargea d'enseigner les mathématiques au grand Dauphin, et lui donna une pension. L'académie des Sciences se l'associa en 1672, et n'eut qu'à se féliciter d'avoir un tel membre. Pendant dix ans qu'il demeura à Paris, et qu'il travailla aux observations astronomiques avec Picard et Cassini, il fit des découvertes dans les différentes parties des mathématiques. De retour en Danemark, il devint mathématicien du roi Christiern V, et professeur d'astronomie, avec des appointemens considérables. Ce prince le chargea aussi de perfectionner la monnaie et l'architecture, de régler les poids et les mesures, et de mesurer les grands chemins dans toute l'étendue du Danemark. Roëmer s'acquitta de ces commissions avec autant d'intelligence que de zèle. Ses services lui méritèrent les places de conseiller de la chancellerie, et d'assesseur du tribunal suprême de la justice. Il fut nommé bourguemestre de Copenhague, conseiller d'état sous le roi Frédéric IV, et mourut en 1710. C'était un homme sage, un savant modeste, un observateur attentif et appliqué. Harrebow, son disciple, mais qui n'avait pas toutes les qualités de son maître, beaucoup plus léger et plus présomptueux que lui, fit imprimer à Copenhague en 1735, in-4, diverses observations de Roëmer, avec la méthode d'observer, du même, sous le titre de *Basis astronomiæ*. (Condorcet a publié l'*Eloge de Roëmer* dans le *recueil* de ceux des membres de l'académie des Sciences, tom. 1er, p. 167-177.)

* ROENTGEN (David), célèbre ébéniste et mécanicien allemand, naquit à Hernhut en 1745 d'une famille morave, et s'établit à Neuwied. Sa réputation le fit appeler en Russie par Catherine II, et on voit encore, soit au palais impérial de Pétersbourg, soit à la maison de plaisance de l'Ermitage, plusieurs meubles et pendules de cet artiste. Par une invention particulière, il préparait et endurcissait les bois qu'il employait dans ses ouvrages, de manière qu'ils duraient un grand nombre d'années; l'œil le plus fin ne pouvait y apercevoir le moindre assemblage, et ils étaient d'un poli si parfait, qu'ils produisaient le même effet que les glaces les plus unies. Son chef-d'œuvre d'après le rapport de M. Castéra, est un bureau dont Catherine II fit présent à l'académie des Sciences de Pétersbourg. En l'ouvrant, on voit d'abord un groupe en bronze, qui, lorsqu'on presse légèrement un ressort, disparaît, et une superbe écritoire le remplace, où sont incrustées des pierres précieuses. Le dessus de l'écritoire est destiné à renfermer des papiers ou de l'argent. La main téméraire qui voudrait se porter en cet endroit se trahirait bientôt elle-même; car, au moindre mouvement, un orgue caché sous le pupitre fait entendre une musique douce et plaintive, qui décèle l'agresseur. Par le moyen d'une planche qui sort en haut, on peut changer la table à écrire en un pupitre fort élégant et très commode pour lire. L'artiste ne demandait pour ce meuble précieux que 20,000 roubles; l'impératrice y ajouta un présent de 5,000 roubles. Roentgen amassa beaucoup de fortune, et revint à Neuwied où il mourut en 1807, et non en 1805, à Pétersbourg, comme le dit le *Dictionnaire de Prudhomme*; ou en 1796, comme on le voit dans la 7e édition de Feller. Plu-

sieurs seigneurs possèdent à Pétersbourg différens ouvrages de cet artiste.

ROGAT (*Rogatus*), évêque donatiste d'Afrique, se fit chef d'un nouveau parti dans la Mauritanie césarienne, aujourd'hui le royaume d'Alger, vers l'an 372. Il donna à ceux qui le suivirent le nom de *Rogatistes*. Ils étaient autant opposés aux autres donatistes qu'aux catholiques ; et les donatistes n'avaient pas moins de haine contre eux que contre les catholiques même. Ils les firent persécuter par Firmus Maurus, roi de Mauritanie. L'évêque de Césarée, qui était rogatiste, lui livra lui-même sa ville. On a accusé Rogat d'avoir suivi les sentimens particuliers de Donat de Carthage, touchant l'inégalité des trois personnes divines. Sa secte dura quelque temps en Afrique, et il eut pour successeur Vincent Victor.

ROGER II, comte et premier roi de Sicile, né l'an 1097, était fils de Roger dit le *grand Comte*, conquérant de la Sicile, et neveu du fameux *Roger Guiscard*, petit-fils de Tancrède de Hauteville en Normandie. Le comte Roger son père le laissa en mourant sous la tutelle d'Adélaïde sa mère. Dès que ce prince fut en âge de gouverner ses états, il ne songea plus qu'à étendre les bornes du comté de Sicile, dont il avait hérité de son père. Il s'empara de la Pouille, après la mort du duc Guillaume son oncle. Le pape Honorius II, effrayé de ses progrès, tenta de l'arrêter : Roger dissipa les troupes qu'on lui opposait, contraignit le pape à lui donner l'investiture de la Pouille, de la Calabre et de Naples, et obligea Robert, comte de Padoue, de se reconnaître son vassal. L'an 1130, il embrassa le parti de l'antipape Anaclet ; et celui-ci, en reconnaissance, lui accorda le titre de roi de Sicile, avec la suzeraineté sur la principauté de Capoue et du duché de Naples. Les princes ses voisins appelèrent à leur secours l'empereur Lothaire, qui enleva à ce nouveau roi une partie de ses conquêtes ; mais à peine eut-il repris le chemin de l'Allemagne, que Roger s'en ressaisit avec la même facilité qu'elles lui avaient été ôtées. Il fit prisonnier Innocent II avec toute sa suite ; et ce pape n'obtint sa liberté qu'en accordant au roi et à ses descendans le royaume de Sicile, le duché de la Pouille, et la principauté de Capoue, comme fiefs-liges du saint-Siége. L'an 1146, il tourna ses armes contre Manuel, empereur des Grecs, prit Corfou, pilla Céphalonie, Négrepont, Corinthe, Athènes, s'avança jusqu'aux faubourgs de Constantinople, et revint chargé d'un immense butin. Ces expéditions furent suivies de la prise de Tripoli et d'autres places sur les côtes d'Afrique, et de la défaite d'une partie de la flotte de l'empereur grec. Enfin, après avoir assuré la paix dans ses états, s'être fait respecter de ses sujets et craindre de ses ennemis, ce prince illustre mourut l'an 1154, âgé de 57 ans. Il avait fait graver ce vers sur son épée :

Apulus et Calaber, Siculus mihi servit et Afer.

* ROGER-DUCOS (N., le comte), sénateur du règne de Buonaparte, naquit près de Bordeaux en 1760. Il était avocat, lorsque le département des Landes le députa à la Convention. Il s'y montra l'un des ennemis les plus acharnés de Louis XVI, et, à l'époque de son procès, il vota pour la mort. Peu après il fut envoyé dans la Belgique en qualité de commissaire : ce voyage ne fit qu'exaspérer encore ses sentimens, et à son retour il se prononça contre les Girondins : en même temps il présida le club des jacobins. Après la session, il entra au conseil des anciens, et vota contre l'admission de Job Aymé ; il défendit la loi du 3 brumaire, qui excluait les parens d'émigrés du corps législatif, et présida plusieurs fois ce conseil, dont il occupait le fauteuil le 18 fructidor an 5 (1797) ; il l'assembla en minorité à l'école de médecine, et décréta la déportation d'une partie de ses collègues. Peu de temps après, étant sorti de ce corps, il y fut réélu par l'assemblée électorale de Paris ; mais sa nomination fut aussitôt annulée, et il se retira dans son département, où il obtint la place de juge de paix, qu'il exerçait lorsqu'il fut nommé membre du directoire dans la séance du 19 juin 1799. Le jour du 18 brumaire, il entra dans la salle du directoire, où se trouvaient réunis Bar-

ras, Gohier et Moulin, auprès desquels il s'informa si les bruits qu'on répandait avaient quelque fondement. Ne pouvant recevoir de réponse positive, il se rendit à la salle des inspecteurs du conseil des anciens, où il trouva Sieyes et Buonaparte. Il est à croire que Roger-Ducos avait adhéré d'avance à cette révolution, quoiqu'il eût feint d'en ignorer le véritable but, puisque aussitôt qu'il parut dans la salle des inspecteurs, il reçut le titre de troisième consul. Il ne fit rien de remarquable dans cette place, et passa ensuite au sénat conservateur, dont il devint, après Sieyes, le second président. En 1804, on lui donna la sénatorerie d'Orléans, avec le titre de grand-officier de la légion d'honneur. Il fut nommé ensuite grand'croix de la légion-d'honneur. En 1814, il vota, le 1er avril, la création d'un gouvernement provisoire et l'expulsion de Buonaparte; il resta cependant sans emploi. Après le débarquement de Napoléon à Cannes, il se rangea de son parti, et fut, le 2 juin 1815, nommé à la chambre des pairs. Il fut exilé par l'ordonnance du 12 janvier 1816, et s'était retiré près d'Ulm. Dans le mois de mars 1816, il fut tué près de cette ville, en se précipitant en bas de sa voiture au moment où elle versait. Roger-Ducos ne manquait pas de talens, et surtout de dissimulation et d'adresse. C'est par ces derniers moyens qu'il surpassa plusieurs de ses collègues, qui croyaient le diriger en se fiant à son apparente bonhomie.

* ROGER (Michel), dit *Loiseau*, né à Toul en 1770, émigra au commencement de la révolution, et servit d'abord dans l'armée des princes, ensuite dans l'armée autrichienne. Il se rendit dans la Vendée, et George Cadoudal lui donna le commandement de sa cavalerie. Après la pacification, il retourna en Angleterre; mais peu de temps après il revint en France, et ne fut pas étranger, dit-on, à l'affaire de la machine infernale dirigée contre le premier consul. Il s'enfuit alors en Bretagne; il se disposait même à passer en Amérique, lorsque Cadoudal l'engagea à rester à Londres, et le ramena avec lui en France en 1804. Il y fut arrêté, mis en jugement, condamné à mort et exécuté le 24 juin de la même année à l'âge de 33 ans.

ROGER. *Voyez* SCHABOL.

* ROGERS (Jean), ministre anglican, et docteur en théologie, naquit en 1679 à Ensham, dans le comté d'Oxford, et fit ses études au collége de *Corpus Christi*, dont il devint agrégé. Il prit part à la controverse de Bangor contre Hoadly, fut vicaire de Saint-Gilles, à Crippelegate, devint ensuite chanoine et sous-doyen de Wells, et enfin chapelain du prince de Galles. On a de lui : 1° *Défense de l'établissement civil de la religion, contre l'Examen des prophéties littérales de Collins* (*voyez* ce nom); 2° *La nécessité d'une révélation divine, et la vérité de la religion chrétienne démontrée*; 3° *Discours sur l'Eglise visible et invisible du Christ, dans lequel on montre que les pouvoirs que réclament les ministres de l'Eglise visible ne sont incompatibles ni avec la suprématie du Christ comme chef, ni avec les droits et la liberté des chrétiens comme membres de l'Eglise invisible*, 1719, in-8. Cet ouvrage acquit, dit-on, une grande réputation à son auteur. 4° Des *Sermons*, 4 vol., qui ne furent imprimés qu'après la mort de Rogers, arrivée le 1er mai 1729.

* ROGET DE BELLOQUET (le baron Mansuy-Dominique), lieutenant-général, né le 20 octobre 1760, embrassa la carrière militaire à l'âge de 17 ans. La révolution favorisa son avancement : il fut en effet nommé adjudant-général le 15 janvier 1795, général de brigade le 7 mai 1799, et général de division le 30 décembre 1806. Il avait servi dans les dragons depuis 1777 jusqu'en 1793; il fit ensuite toutes les campagnes de la république et de l'empire, et prit en 1808 le commandement de la 3e division militaire (Metz). Il occupa ce poste jusqu'en 1814, époque où il fut mis à la retraite, comptant plus de 40 ans de service. Il est mort près de Sarguemines dans le département de la Moselle à l'âge de soixante-douze ans. Il était commandeur de la légion-d'honneur depuis la création en 1804.

ROHAN (Anne *et* Catherine de.) *Voyez* Parthenay.

ROHAN (Pierre de), chevalier de Gié et maréchal de France, plus connu sous le nom de *maréchal de Gié*, était fils de Louis de Rohan, d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons du royaume, originaire de Bretagne. Louis XI récompensa sa valeur par le bâton de maréchal de France, en 1475 ; il fut un des quatre seigneurs qui gouvernèrent l'état pendant la maladie de ce prince à Chinon, en 1484. Deux ans après, il s'opposa aux entreprises de l'archiduc d'Autriche sur la Picardie. Il commanda l'avant-garde à la bataille de Fornoue, en 1495, où il se signala. Sa faveur se soutint sous Louis XII, qui le fit chef de son conseil, et général de son armée en Italie. Mais ayant encouru la disgrâce de la reine Anne de Bretagne, il fut exilé de la cour et privé des fonctions de sa charge pendant 5 ans. Il mourut en 1513, entièrement désabusé des grands et de la grandeur.

ROHAN (Henri, duc de), pair de France, prince de Léon, naquit au château de Blein, en Bretagne, l'an 1579, de Réné II, vicomte de Rohan. Henri IV, sous les yeux duquel il donna des marques distinguées de bravoure au siége d'Amiens, à l'âge de 16 ans, l'aima avec tendresse. Après la mort de ce monarque, il devint chef des calvinistes en France, et chef aussi redoutable par son génie que par son épée. Il soutint, au nom de ce parti, trois guerres contre Louis XIII. La première s'alluma lorsque ce prince voulut rétablir la religion catholique dans le Béarn ; la deuxième à l'occasion du blocus que l'armée royale mit devant La Rochelle ; et la troisième, lorsque cette place fut assiégée pour la seconde fois. (*Voyez* les articles de Louis XIII et de Plessis Richelieu). Le duc de Rohan s'apercevant, après la prise de cette place, que les villes de son parti cherchaient à faire des accommodemens avec la cour, réussit à leur procurer une paix générale en 1629, à des conditions plus avantageuses. Le seul sacrifice un peu considérable que les huguenots furent obligés de faire, fut celui de leurs fortifications ; ce qui les mit hors d'état de recommencer la guerre. Cette paix ayant éteint le feu de la guerre civile, le duc de Rohan, inutile à son parti, et désagréable à la cour, se retira à Venise. Cette république le choisit pour son généralissime contre les impériaux. Louis XIII l'enleva aux Vénitiens pour l'envoyer ambassadeur en Suisse et chez les Grisons. Sous prétexte d'aider ces peuples à soumettre les habitans de la Valteline, protégés par les Espagnols et les Impériaux, Rohan espérait de s'y former un petit état ; mais ce chimérique espoir ayant été déjoué, il se retira à Genève, d'où il alla rejoindre le duc de Saxe-Weimar. S'étant mis à la tête du régiment de Nassau, il enfonça les ennemis ; mais il fut blessé le 28 février 1638, et mourut de ses blessures, le 13 avril suivant, dans sa 59e année. Il fut enterré le 27 mai dans l'église de Saint-Pierre à Genève.—Sa femme, Marguerite de Béthune, fille de Sully, qu'il avait épousée en 1605 (et dont il ne laissa qu'une fille mariée à Henri Chabot, qui prit le nom de Rohan), était protestante comme lui, et se rendit fameuse par son courage, quoique mal employé : elle défendit Castres contre le maréchal de Thémines, en 1625, et partagea les fatigues d'un époux dont elle captiva tous les sentimens. Elle mourut à Paris, le 22 octobre 1660. Le duc de Rohan fut un des plus grands capitaines de son siècle; mais son esprit exalté et romanesque, joint au fanatisme de secte, rendit ses talens militaires inutiles ou dangereux. Il avait eu dessein d'acheter l'île de Chypre, pour y introduire les familles protestantes de France et d'Allemagne. Le grand-seigneur devait la lui céder moyennant 200,000 écus, et un tribut annuel de 60,000 livres; mais la mort du patriarche Cyrille, favorable aux protestans, auquel il avait confié cette affaire, la fit échouer. Nous avons de lui plusieurs ouvrages : 1° *Les intérêts des princes*, livre imprimé à Cologne, en 1666, in-12, dans lequel il apprécie à sa manière les intérêts publics de toutes les cours de l'Europe ; 2° *Le parfait ca-*

pitaine, ou *L'Abrégé des guerres des Commentaires de César*, in-12 : il fait voir que la tactique des anciens peut fournir beaucoup de lumières pour celle des modernes ; 3° un *Traité de la corruption de la milice ancienne* ; 4° un *Traité du gouvernement des 13 Cantons* ; 5° des *Mémoires*, dont les plus amples éditions sont en deux vol. in-12. Ils contiennent ce qui s'est passé en France depuis 1612 jusqu'en 1629. On pense bien que tout y prend le ton de son âme aigrie et vindicative. 6° *Recueil de quelques Discours politiques sur les affaires d'état*, depuis 1612 jusqu'en 1629, in-8, Paris, 1644-1693-1755, avec les *Mémoires et Lettres de Henri, duc de Rohan, sur la guerre de la Valteline*, 3 vol. in-12, Genève (Paris), 1757. C'est la première édition qu'on ait donnée de ces *Mémoires*. M. le baron de Zurlauben les a tirés de différens manuscrits authentiques. Il a orné cette édition de notes géographiques, historiques et généalogiques, et d'une *Préface*, qui contient une *Vie* abrégée du duc de Rohan. Nous avons la *Vie* du même duc, composée par l'abbé Pérau, continuateur de d'Auvigny. Elle occupe les tom. 21 et 22 de l'*Histoire des hommes illustres de France*.

ROHAN (Benjamin de), seigneur de Soubise, frère du précédent, porta les armes en Hollande sous le prince Maurice de Nassau, et soutint le siége de Saint-Jean-d'Angely, 1621, contre l'armée que Louis XIII commandait en personne. Cette place se rendit. Rohan promit d'être fidèle, et il reprit les armes six mois après. Il s'empara de tout le Bas-Poitou en 1622, et, après différens succès, il fut chassé, en 1626, de l'île de Ré, dont il s'était emparé, ensuite de celle d'Oléron, et fut contraint de se retirer en Angleterre. Il négocia avec chaleur, pour obtenir des secours aux Rochelois; et, lorsque, malgré ces secours, cette ville eut été soumise, il ne voulut pas revenir en France. Il se fixa en Angleterre, où il mourut sans postérité en 1641.

ROHAN (Marie-Eléonore de), fille de Hercule et de Rohan-Guémenée, duc de Montbazon, prit l'habit de religieuse de l'ordre de Saint-Benoît, dans le couvent de Montargis, en 1645. Elle devint ensuite abbesse de la Trinité de Caen, puis de Malnoue, près de Paris. Les religieuses du monastère de Saint-Joseph, à Paris, ayant adopté, en 1669, l'office et la règle de Saint-Benoît, madame de Rohan se chargea de la conduite de cette maison. Elle y donna des *Constitutions*, qui sont un excellent *Commentaire* de la règle de Saint-Benoît. Cette illustre abbesse mourut dans ce monastère en 1681, à 53 ans. La religion, la droite raison, la douceur, formaient son caractère. On a d'elle quelques ouvrages estimables. Les principaux sont : 1° la *Morale du Sage*, in-12 ; c'est une paraphrase des Proverbes, de l'Ecclésiastique et de la Sagesse ; 2° *Paraphrase des Psaumes de la pénitence*, imprimée plusieurs fois avec l'ouvrage précédent ; 3° plusieurs *Exhortations* aux vêtures et aux professions des filles qu'elle recevait ; 4° des *Portraits* écrits avec assez de délicatesse.

ROHAN (Armand-Gaston de), né en 1674, docteur de Sorbonne, évêque de Strasbourg, obtint le chapeau de cardinal en 1712. Il fut ensuite grand-aumônier de France en 1713, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, et proviseur de Sorbonne. Il eut part à toutes les affaires ecclésiastiques de son temps, et fit paraître beaucoup de zèle pour l'union de l'Eglise et la soumission à ses jugemens. L'académie française et celle des Sciences se l'associèrent, et le perdirent en 1749. C'était un prélat magnifique, et il ne se signala pas moins par sa générosité que par la douceur de son caractère, par son affabilité, et par les autres qualités qui rendent les hommes aimables dans la société. On a sous son nom des *Lettres*, des *Mandemens*, des *Instructions pastorales*, et le *Rituel de Strasbourg*.—Armand de Rohan, son petit-neveu, né en 1717, connu sous le nom d'*abbé de Ventadour* et de *cardinal Soubise*, fut prieur et docteur de Sorbonne, recteur de l'université de Paris, évêque de Strasbourg, abbé de la Chaise-

Dieu, grand-aumônier de France, cardinal, commandeur des ordres du roi, et l'un des quarante de l'académie française. Il mourut à Saverne, en 1756, après s'être distingué par sa charité, son zèle, des mœurs douces et pures. Il avait fait d'excellentes études en Sorbonne, et profité de ses lumières pour sa conduite personnelle et celle de ses ouailles. Il marquait la plus grande considération aux ecclésiastiques qui remplissaient leur devoir, et c'est ce qui n'a pas peu contribué à multiplier les bons pasteurs dans son diocèse.—Armand Jules DE ROHAN, cousin du cardinal Armand-Gaston, né en 1695, fut nommé archevêque de Rheims en 1722, sacra Louis XV le 25 octobre de la même année, reçut le chapeau de cardinal, et mourut en 1762.—Louis-Constantin de ROHAN, frère du précédent, fut d'abord chevalier de Malte, puis capitaine de vaisseau (1720). Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il devint aumônier du roi, évêque de Strasbourg et cardinal (1761). Il mourut à Paris en 1779.

ROHAN (Marie de), duchesse de Chevreuse. *Voyez* CHEVREUSE.

ROHAN (Le chevalier Louis de). *Voyez* TRUAUMONT.

* ROHAN (N... le prince DE), général et pair de France, suivit d'abord le parti de la révolution et devint aide-de-camp de La Fayette. Mais bientôt il reconnut son erreur : les projets des fougueux démagogues lui furent révélés. Dès lors il mit de côté tous ses plans de réforme politique, ne songea qu'au salut de la monarchie et à la conservation des jours du monarque auquel il n'avait pas cessé de rester attaché. Revenu donc à ses premiers principes, on le vit, le 10 août 1792, voler auprès de Louis XVI, se rendre avec lui à l'assemblée, et demeurer en faction à sa porte le 11 et le 12 jusqu'à ce que ce malheureux monarque fut transféré aux prisons du Temple avec sa famille. Si sa rétractation de principes révolutionnaires l'avait déjà signalé comme suspect aux innovateurs, son attachement pour son roi ne pouvait échapper à leur vengeance. Arrêté sans motif plausible, il fut enfermé à l'Abbaye, où il fut massacré dans l'affreuse journée du 2 septembre suivant, 21 jours après l'arrestation du roi.

* ROHAN-GUÉMENÉ (Louis-René-Edouard, prince de), cardinal-évêque de Strasbourg, naquit le 27 septembre 1734, et fut d'abord connu sous le nom de *prince Louis*. Destiné par sa famille à l'état ecclésiastique, il devint en 1760 coadjuteur de son oncle, Louis-Constantin de Rohan, évêque de Strasbourg, et reçut dans la même année le titre d'évêque de Canope *in partibus*. Sa naissance, ses talens, une belle figure, un esprit facile et des manières aimables, le firent réussir à la cour. Nommé ambassadeur à Vienne, il fut froidement accueilli par Marie-Thérèse ; mais il crut effacer l'impression de cette défaveur par un luxe extraordinaire : ce vain éclat, pour le soutien duquel il contracta des dettes énormes, ne fit point changer l'impératrice sur son compte ; elle demanda même son rappel ; toutefois ce ne fut qu'après la mort de Louis XV que Rohan revint à Paris. Nommé successivement grand-aumônier de France, abbé de Saint-Waast (bénéfice qui rapportait 1,600,000 fr. de revenu), proviseur de Sorbonne et administrateur de l'hôpital des Quinze-Vingts, il obtint à la même époque sur la demande du roi de Pologne, Stanislas Poniatowski, le chapeau de cardinal. Le prince de Rohan eut le malheur de figurer dans la scandaleuse affaire du collier, qui compromit, quoique momentanément, sa réputation. Le jour de la fête de la reine, le 15 août 1785, cette princesse vit se présenter chez elle deux joailliers, qui lui demandèrent 16,000,000 livres, prix, disaient-ils, convenu avec elle pour un collier de diamans qui avait dû lui être remis par une dame de la Motte. Marie-Antoinette, justement surprise de cette demande, assura non-seulement n'avoir pas vu ce collier, mais n'avoir jamais songé à en faire l'acquisition. (*Voyez* MARIE-ANTOINETTE.) S. M. alla aussitôt porter ses plaintes au roi, et lui demander justice sur l'abus qu'on faisait de son nom dans une circonstance

aussi délicate. Louis XVI, d'après l'avis du garde des sceaux et de M. de Breteuil, ordonna d'arrêter le cardinal, qui se trouvait alors à Versailles exerçant sa charge de grand-aumônier. La reine obtint qu'elle pût l'interroger auparavant, et l'ayant admis en sa présence : « Avouez, lui dit-elle, si ce n'est pas, » depuis quatre ans, la première fois que » je vous parle. » Le cardinal répondit affirmativement, et convint qu'il avait été trompé par une intrigante appelée la Motte. En sortant du cabinet du roi, il fut arrêté et conduit à la Bastille. Le public, ou plutôt les malveillans, ayant appris cette détention, répandirent aussitôt que le cardinal avait adressé à l'empereur (Joseph II) les moyens de faire une invasion subite en Lorraine; mais cette fausse alarme ne fut pas de longue durée, et le public ne tarda pas à se détromper. Le roi fit dire au cardinal qu'il prononçât lui-même son sort : celui-ci demanda à être jugé par le parlement. La femme la Motte fut également arrêtée : elle prenait le surnom de *Valois*, et prétendait descendre d'un fils naturel de Henri II. On la confronta avec le cardinal de Rohan ; et, dans les interrogatoires qu'on lui fit subir, elle avoua n'avoir jamais été présentée à la reine. Voilà ce qu'on put tirer de positif du fait dont on l'accusait : elle avait séduit une femme nommée d'Oliva, qui avait quelque ressemblance avec la reine, et qui, d'après ses instigations, en avait joué le personnage en paraissant à minuit dans le parc de Versailles. Là, cette même d'Oliva avait fait appeler le cardinal, auquel elle aurait donné la commission de lui procurer le collier. On prouva que le mari de la femme la Motte était subitement passé de l'indigence à un luxe extrême, et qu'il avait vendu à Londres des diamans pour des sommes considérables. Le parlement déchargea le cardinal de toute accusation, mit hors de cour la d'Oliva, et condamna la femme la Motte à la marque et à une détention perpétuelle à la Salpêtrière : son mari fut envoyé aux galères. Quoique l'innocence du cardinal fût prouvée par ce jugement, sa présence ne pouvait plus être agréable à la cour ni auprès du roi et de la reine, qui dès lors se trouva en butte aux traits envenimés des méchans. Le prélat fut privé de sa dignité de grand-aumônier et de sa décoration du St.-Esprit. Exilé dans l'abbaye de la Chaise-Dieu, en Auvergne, et ensuite à son évêché de Strasbourg, il y resta jusqu'en 1789, époque où le bailliage de Haguenau et de Weissembourg le nomma député du clergé aux états-généraux, par l'influence des chefs du parti populaire. Il n'accepta pas d'abord; mais, l'assemblée nationale ayant fait lever son exil, il parut à la séance du 12 septembre, et l'assemblée le félicita sur ses travaux. Les intrigans se flattaient qu'il se jetterait dans leur parti par un esprit de vengeance contre la cour, et surtout contre la reine; sa modération déjoua tous leurs projets, et on ne put lui reprocher que son adhésion à prêter le serment civique, comme membre du clergé. Depuis ce moment, il s'éloigna à jamais de l'assemblée et se retira à sa principauté, dans la partie située sur la rive droite du Rhin. Il y accueillit tous les malheureux qui eurent recours à sa bienfaisance, et répandit ses secours même sur ceux dont il avait à se plaindre. Il vécut long-temps tranquille et oublié dans sa retraite, se démit de son évêché en 1801, et mourut à Ettenheim le 17 février 1802. Il avait du goût pour les plaisirs; mais il ne s'y s'abandonna pas, et sut respecter sa dignité et étendre ses connaissances. Son abord était très prévenant, son air noble, sa conversation spirituelle et animée; il parlait avec grâce, même avec éloquence. Un grand nombre d'ouvrages ont été composés sur ce prélat. On peut consulter les *Mémoires de Besenval*, ceux de *Madame Campan*, et ceux de l'*abbé Georgel*; on peut lire l'*Histoire du* 18me *siècle* par Lacretelle; on a le *Recueil des pièces concernant la fameuse affaire du collier*.

* ROHAN-CHABOT (Louis-François-Auguste de), duc de Rohan, prince de Léon, cardinal du titre de la sainte Trinité au Mont-Pincius, (titre qu'avait porté

l'abbé Maury), archevêque de Besançon, naquit à Paris le 29 février 1788 d'une des plus anciennes familles de France. Il eut pour père Alexandre-Louis-Auguste de Rohan-Chabot : sa mère était une Montmorency. La révolution, qui éclata peu après sa naissance, obligea ses parens à se retirer en Angleterre. Ils rentrèrent de bonne heure en France. Quoique élevé dans une époque d'impiété, le jeune de Rohan eut une éducation toute chrétienne, que dirigea M. Laperche; et, lorsque le soldat heureux, qui gouverna la France pendant quelques années, appela les anciennes familles autour de son trône, le jeune duc de Rohan ne fut point oublié. Après avoir été attaché à la princesse Borghèse, il devint successivement chambellan de la reine de Naples et de l'empereur. Dans cette cour, où la religion n'était guère en honneur, il ne craignit pas de se montrer franchement pieux. Il alla en 1812 à Fontainebleau pour y recevoir la bénédiction de Pie VII, alors prisonnier de Buonaparte. Il se rendit ensuite en Italie d'où il ne revint qu'en 1814. Sous la Restauration il entra dans les compagnies rouges, et, quand ce corps fut dissous peu de temps après, il obtint le grade de colonel. Le duc de Rohan était un des plus élégans seigneurs de la cour de Louis XVIII; il en était aussi l'un des plus vertueux. La perte d'une femme chérie (M[lle] de Sérent), enlevée au milieu des flammes du foyer domestique, le rapprocha encore, s'il était possible, de la religion qui seule lui donna les consolations que désirait son âme chrétienne. A l'époque des Cent-jours le prince de Léon (car M. de Rohan avait pris depuis la restauration le titre des aînés de sa famille) suivit le duc d'Angoulême dans le Midi, puis en Espagne. De retour en France, il perdit son père, le duc de Rohan-Chabot, premier gentilhomme de la chambre (8 février 1816); il lui succéda dans son titre de duc et de pair. Pressé par sa famille de contracter de nouveaux liens, et même par le roi Louis XVIII qui lui offrait pour épouse une princesse de Saxe, il refusa toutes ces offres brillantes : il sentait en lui qu'il avait une autre carrière à fournir. Il se voua donc au service des autels. Le Séminaire de St.-Sulpice le compta parmi les élèves les plus assidus et les plus pieux (29 mai 1819), et, au bout du temps nécessaire pour l'accomplissement des études théologiques, il reçut la prêtrise (1[er] juin 1822). Nommé peu après grand vicaire de Paris, puis archevêque d'Auch (1828), il fut élevé au siege archiepiscopal de Besançon en 1829. Le duc de Rohan ne quitta son diocèse que pour aller à la chambre des pairs en 1829 et en 1830. Il était déjà décoré du *Pallium*, lorsqu'il fut promu au cardinalat dans le consistoire du 5 juillet 1830. Il se trouvait à Paris à l'époque des *glorieuses* journées. Obligé de prendre la fuite, il fut arrêté et maltraité à Vaugirard. Ce n'est qu'avec peine qu'il put continuer sa route. Il se rendit d'abord à Fribourg, puis à Rome où il resta jusqu'au moment où le choléra-morbus, menaçant d'envahir son diocèse, il forma le projet de venir partager les dangers des fidèles confiés à ses soins. A peine arrivé à Besançon, il fut pendant trois jours en butte aux outrages et aux insultes de tout genre que lui distribuèrent quelques jeunes gens du juste-milieu et de la république. L'autorité, silencieuse d'abord, fut obligée de déployer la force armée pour mettre fin à ce désordre qui faillit avoir les suites les plus fâcheuses. Le cardinal de Rohan ne put être insensible aux outrages dont il avait été accablé; il chercha à s'en distraire en visitant quelques institutions pieuses, les hôpitaux et les prisons. Déjà en 1829 il avait parcouru une partie de son diocèse; il en visita alors une autre partie. C'est en exerçant son saint ministère qu'il a été atteint du mal qui l'a conduit au tombeau : il avait voulu terminer la mission de Chenecey (village près de Besançon). La foule était trop nombreuse pour qu'il pût faire entendre sa voix dans la petite église du lieu; malgré la chaleur qu'il ressentait, il eut l'imprudence d'aller au dehors et d'adresser un discours plein d'une pieuse éloquence à la multitude de fidèles qui l'environnaient.

Un frisson le saisit ; il fut le prélude d'un rhumatisme aigu qui a été suivi d'une fièvre nerveuse. Le cardinal de Rohan, après trois semaines de souffrances, est mort le 8 février 1833. Tous les habitans de Besançon, même les plus impies, ont admiré la fin toute chrétienne de ce vertueux prélat qui, dans les momens où la douleur aurait pu lui arracher quelques accens d'impatience, montrait le courage sublime du chrétien ; et, lorsqu'il sentit que la vie allait lui échapper, il se prépara à cette grande terminaison de nos destinées terrestres par la prière, la résignation et l'humilité : *Non*, a dit à plusieurs reprises le cardinal duc de Rohan, *non, je ne suis rien, rien, moins que rien, non moins que rien.* Dès le 6 du mois de février, il avait convoqué son clergé autour de son lit de mort, et, après avoir reçu les derniers sacremens avec une dévotion dont il donna tant de preuves, il fit la plus touchante allocution : ce furent ses adieux. Le duc de Rohan n'a laissé d'autres écrits que ses *Mandemens* et ses lettres pastorales ; pendant sa dernière maladie il en composa un pour le carême de 1833. Il a publié en outre aussi un livre de prières sous le titre de *Manuel* qui est un véritable chef-d'œuvre de piété, d'onction et de sagesse. Il a été répandu avec profusion après sa mort. Le duc de Rohan a exercé une grande influence sur le diocèse de Besançon : non seulement il édifiait les fidèles par sa piété, et les attirait dans la maison de Dieu par la pompe des cérémonies, mais, lorsqu'ils étaient ainsi réunis, il les touchait encore par l'onction de ses discours. Les embellissemens qu'il a faits à sa cathédrale, et ceux qu'il préparait encore, attestent son goût et son amour pour les beaux-arts. Son testament n'est pas seulement un œuvre de bienfaisance ; c'est encore un acte religieux : la fabrique de St.-Jean, l'école des enfans de chœur, ses successeurs, le séminaire, les pauvres, personne n'a été oublié dans ses legs d'une munificence presque royale. Quoi qu'on en ait dit, le cardinal de Rohan resta étranger à la politique : ce n'est pas nous qui lui ferions un crime de ses regrets pour des parens exilés : il avait reçu trop de bienfaits de la branche aînée des Bourbons ; il lui était allié par tant de nœuds qu'il y eût eu de sa part ingratitude à ne pas répandre des larmes sur leurs malheurs, et ce fut dans le sein de Dieu seul qu'il confia ses espérances ou ses désirs. Avant tout il prêchait la paix et l'ordre. A l'époque de sa mort il a paru une *Notice nécrologique sur le duc de Rohan*, Besançon, in-12 et in-18 ; elle a eu plusieurs éditions et a été tirée à un grand nombre d'exemplaires. Plus tard M. le Chanoine de Marguerye a célébré les vertus de ce prélat dans un *Panégyrique* prononcé à la Cathédrale, à la messe de quarantaine, Besançon, 1833, in-8. Enfin l'*Ami de la Religion* du 12 février 1833 a consacré un *article* à la mémoire de ce cardinal, et a donné une *Notice* plus complète dans son nº 2103 (18 mai 1833).

*ROHAN-MONTBAZON (C.-A.-C., prince de) vice-amiral des armées navales de France, naquit à Paris en 1730. Il entra fort jeune au service dans la marine, et, de grade en grade, il parvint à celui de vice-amiral. Attaché à ses anciens principes, il se déclara contre la révolution, et fut en conséquence privé de son emploi. Il put cependant vivre ignoré jusqu'au régime de la *terreur*, époque où il fut arrêté comme *suspect* et renfermé dans la maison des Carmes. Au bout de quelques jours, on l'impliqua dans le complot supposé des prisons, et il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, qui le condamna à la mort le 23 juillet 1794. Il périt quatre jours avant le supplice de Robespierre, à l'âge de 64 ans.

* ROHAN-ROCHEFORT (La princesse de), née à Paris en 1750, fut accusée d'avoir tramé une conspiration avec Bertrand de Molleville et décrétée le 9 novembre 1792. Cette accusation était d'autant plus mal fondée que madame de Rohan avait des aliénations mentales pendant une grande partie de l'année. Tallien et Chabot lui-même réclamèrent en sa faveur d'après cette maladie ; mais elle

fut néanmoins mise en jugement. Les juges s'étant aperçus de l'impossibilité physique où elle se trouvait de conspirer contre la république, la renvoyèrent absoute en 1793; mais l'année suivante on l'accusa de nouveau comme complice de Ladmiral, assassin de Collot-d'Herbois. Traduite devant le tribunal révolutionnaire, elle y fut condamnée à mort le 14 juin 1794; elle périt trois jours après avec un de ses fils, âgé de vingt-quatre ans, également accusé de conspiration et de l'assassinat de Collot-d'Herbois; il fut, ainsi que sa mère, conduit à l'échafaud avec une chemise rouge. Son autre fils, qui avait émigré au commencement de nos troubles, entra imprudemment en France, et fut arrêté en 1794 à Grenoble, où il fut livré à une commission militaire, qui le condamna à être fusillé.

ROHAULT (Jacques), physicien, né en 1620 d'un marchand d'Amiens, fut envoyé à Paris pour y faire sa philosophie, et s'attacha aux opinions de Descartes. Il enseigna la physique 10 ou 12 ans à Paris, et mourut en 1675, à 55 ans. Rohault était tout à lui-même et à ses livres. Il ne sépara jamais la philosophie de la religion, et concilia l'une et l'autre dans ses écrits et dans ses mœurs. Ses principaux ouvrages sont: 1° un *Traité de physique*, 1671, in-4, ou 1682, 2 vol. in-12: il y fait entrer une foule de questions physico-mathématiques et physico-anatomiques; 2° des *Elémens de mathématiques*; 3° un *Traité de mécaniques*, dans ses *OEuvres posthumes*, 1682, 2 vol. in-12; 4° des *Entretiens sur la philosophie*, 1671, 1673-1675, et d'autres ouvrages qui ont été utiles autrefois.

* ROISSARD (N... L'abbé), prédicateur du roi, a publié un bon ouvrage intitulé: *La consolation du chrétien*, ou *Motifs de confiance en Dieu dans les diverses circonstances de la vie*, 2 vol. in-12, imprimé pour la première fois en 1775, et depuis très souvent réimprimé en 1 et en 2 vol. in-12.

* ROLAND DE LA PLATIÈRE (Jean-Marie), ministre de l'intérieur sous Louis XVI et sous la république, naquit en 1732 à Villefranche près de Lyon, d'une famille distinguée dans la magistrature, mais peu favorisée par la fortune. Destiné à l'état ecclésiastique pour lequel il n'avait aucun goût, il saisit avec empressement la première occasion qui se présenta d'éviter cette carrière. Son père étant mort, il quitta ses parens: âgé de 19 ans, seul, sans protecteurs, il parcourut plusieurs villes de France, et se rendit à Orléans dans l'intention de passer aux Indes, afin d'y chercher fortune. Roland était d'une santé faible, et un armateur qui l'avait employé dans ses vaisseaux, lui voyant cracher le sang, le détourná de ce voyage. Il passa à Rouen, et parvint à entrer dans l'administration des manufactures, où son assiduité au travail, son intelligence et ses vues économiques lui méritèrent l'estime de ses chefs; il fut récompensé par la place d'inspecteur général à Amiens et puis à Lyon. Roland se mit à voyager en Italie, dans la Suisse, l'Allemagne, et sur les frontières de l'Espagne. Il acquit ainsi d'utiles connaissances sur les arts et les différentes branches d'industrie, et il sut en profiter en écrivant divers ouvrages qui le firent admettre dans plusieurs sociétés savantes. Sur ces entrefaites, la révolution éclata: Roland, qui avait une imagination extrêmement vive, un enthousiasme exagéré pour les Grecs et les Romains, et un grand mépris pour son siècle, ne tarda pas à se ranger du parti des innovateurs. Ce fut en 1789 qu'il fut porté à la municipalité de Lyon, où il fonda un club qu'il associa à celui des jacobins de Paris. Il fut envoyé en 1790 par la première de ces villes aux états-généraux, pour solliciter un secours de 40 millions qu'elle devait. Arrivé dans la capitale, il y fit, par le moyen de sa femme (*voyez* l'article suivant), connaissance de Brissot, de Barbaroux, etc., dont il embrassa les projets et les opinions. De retour à Lyon après un séjour de sept mois pendant lequel il avait obtenu ce qu'il était allé demander, il continua de diriger le club de cette ville. Bientôt il retourna à Paris pour y faire valoir ses droits à une retraite, et travailler à la continuation du *Dictionnaire*

des manufactures, ouvrage qui faisait partie de la *Nouvelle Encyclopédie* de Panckouke. Les manœuvres de ses amis le firent nommer ministre de l'intérieur en mars 1792, et il osa paratre à la cour le premier avec des cheveux sans poudre, des souliers sans boucles, et un chapeau rond. Ce costume alors sinistre et ses maximes républicaines déplurent justement à Louis XVI, et effrayèrent toute la cour. Son ton, ses manières peu respectueuses, sa conduite presque despotique à l'égard du monarque, et l'ambition de Dumouriez, le firent congédier dans le mois de juin 1792, n'ayant gardé le portefeuille que trois mois. Depuis lors, il se consacra entièrement à servir les jacobins, et devint un des membres les plus actifs de leur comité de correspondance. Roland nourrissait la haine la plus profonde contre la cour, et surtout contre le malheureux Louis XVI; aussi, en secondant tantôt les projets des *Girondins*, tantôt ceux de Danton, il fut un des principaux provocateurs des journées du 20 juin et du 10 août 1792. Après cette terrible journée, l'assemblée législative le réintégra dans le ministère de l'intérieur, et il devint en conséquence membre du conseil exécutif provisoire. Il se fit alors remarquer par des innovations dont peut-être il ne prévit pas tous les résultats; mais ni ses lettres aux départemens, ni des mesures trop tardives, ne purent plus arrêter le sang qui coula les 2 et 3 septembre, ni réprimer une populace livrée aux fureurs des agitations politiques. Il demanda la destitution de la commune de Paris, qui avait immolé tant de victimes innocentes; mais cette demande le brouilla à jamais avec les *jacobins* ses anciens confrères. Entraîné par Péthion, Brissot, etc., il se jeta dans la faction de la *Gironde*, et devint l'objet des accusations des *Montagnards*. Il fut néanmoins élu par le département de la Somme député à la Convention, et parut d'abord vouloir s'éloigner du ministère : mais cette assemblée l'engagea à ne pas quitter le portefeuille. Cependant il avait perdu la faveur populaire; et, pour la reconquérir, il annonça la découverte de la fameuse armoire de fer dans un mur d'une des chambres du roi au château des Tuileries, et d'un grand nombre de lettres relatives à plusieurs *intrigues secrètes* de la cour. On dit que Roland en avait soustrait celles qui pouvaient compromettre Louis XVI; mais quoique dans ces pièces on ne trouvât rien qui pût élever des soupçons contre la conduite de ce prince, elles servirent de prétexte pour le conduire à l'échafaud, et Roland eut à se reprocher d'être un des principaux complices de cet assassinat : il n'en obtint qu'une récompense bien funeste. Devenu odieux à Robespierre et à la *montagne*, les pamphlets et les dénonciations s'amoncelèrent sur lui. Pour conjurer l'orage, il s'empressa de donner sa démission; mais cette démarche tardive ne put le sauver de la persécution de ses ennemis, qui l'enveloppèrent dans la proscription des députés de la *Gironde*. Le 31 mai, jour de la chute de ce parti, des émissaires vinrent, pendant la nuit, pour l'arrêter dans sa maison : il trouva le moyen de s'évader, et se retira à Rouen auprès d'un ami qui consentit à le cacher. Mais ayant appris que sa femme avait péri sur l'échafaud, il résolut de ne pas lui survivre. Il assembla ses amis, et, d'après ce qu'en dit un écrivain, Roland discuta avec eux sur le genre de mort qu'il devait choisir; savoir, s'il devait se rendre à Paris, se présenter à la Convention, lui faire entendre des vérités utiles, et lui demander ensuite de le faire périr sur la place où l'on venait d'assassiner son épouse. L'autre projet était de s'éloigner de quelques lieues de Rouen, et de se suicider. Roland, considérant que son supplice entraînerait la confiscation de ses biens, et réduirait sa fille à la misère, choisit le second de ces deux projets. Il quitta donc son asile le 16 novembre 1793, à six heures du soir, suivit la route de Paris jusqu'au bourg de Beaudouin, entra dans une avenue qui conduit à une maison appartenant à M. Lenormand, s'assit contre un arbre, et se perça avec une épée à canne dont il s'était pourvu. On trouva sur lui

le billet suivant : « Qui que tu sois qui » me trouves gisant, respecte mes restes; » ce sont ceux d'un homme qui *consacra* » *toute sa vie à être utile*, et qui est » mort comme il a vécu, *vertueux* et » honnête. Puissent mes concitoyens » prendre des sentimens plus doux et plus » humains ! L'indignation me dicte cet » avis : le sang qui coule par torrens dans » ma patrie en indique assez la nécessité : » je n'ai pas voulu rester plus long-temps » sur une terre souillée de crimes. » Roland avait fait de bonnes études, était très instruit, possédait plusieurs langues modernes, était obligeant avec ses amis; mais un caractère romanesque, opiniâtre et ambitieux, lui fit commettre plus que des fautes : il contribua puissamment à la mort de son souverain, et donna, par des innovations dangereuses, l'impulsion à de nouveaux crimes. On l'a présenté comme Janus, à double visage ; et, en effet, on le vit tantôt employer tous ses moyens pour ébranler la monarchie, tantôt faire de vains efforts pour contenir la trop grande puissance des *jacobins*. Brissot l'appelait un *Caton ;* mais un Caton de la façon de Brissot peut bien n'avoir été qu'un pauvre homme, n'ayant ni assez de force, ni assez de génie pour consolider la monarchie, ni assez de caractère pour établir la république. Ses ouvrages méritent bien plus d'éloges que ses opérations ministérielles et que sa conduite politique. En voici la liste : 1° *Mémoire sur l'éducation des troupeaux et la culture des laines*, 1779, 1783, in-4 ; 2° *L'Art des imprimeurs d'étoffes en laine, du fabricant de velours, de coton, du tourbier*, 1780-1783 : cet ouvrage recommandable fait partie du *Recueil des arts et métiers* publié par l'académie des Sciences ; 3° *Lettres écrites de Suisse, d'Italie, de Sicile et de Malte*, 1782, 1800, 6 vol. in-12. Ces lettres auraient un double mérite, si elles n'étaient pas remplies d'une érudition souvent déplacée, et de citations sans nombre de poètes italiens. Elles contiennent cependant des vues et des notions intéressantes sur les manufactures des divers pays que l'auteur avait visités. Il les adressa à mademoiselle Philipon, qu'il épousa peu de temps après. 4° *Dictionnaire des manufactures et des arts qui en dépendent*, 3 vol. in-8 : il renferme plusieurs détails curieux et des procédés nouveaux très utiles pour l'industrie, et on l'a inséré dans l'*Encyclopédie méthodique*. 5° Plusieurs *lettres*, *opuscules*, *rapports*, etc. Tous ces ouvrages, écrits d'un assez bon stile, font honneur aux connaissances de l'auteur, et il aurait mieux valu pour lui qu'il s'en fût tenu à la réputation qu'ils lui avaient acquise, que de se mêler de discussions politiques, et de briguer des emplois trop au dessus de ses talens.—ROLAND (Dominique), frère du précédent, chanoine et membre de l'académie de Villefranche, sa patrie, était, dit l'auteur des Martyrs de la foi, *aussi bon prêtre que son frère était impie*. Il fut guillotiné le 23 novembre 1793. Quoiqu'on présume qu'il ait été condamné en haine de la religion, ayant refusé le serment, l'arrêt porte comme *contre-révolutionnaire et fédéraliste*. Nous parlons du chanoine pour faire sentir que l'ex-ministre était un de ces philosophes égoïstes, sans religion et sans sentiment. Quoiqu'il eût quatre frères dans l'état ecclésiastique, il ne poursuivit pas avec moins d'ardeur ceux qui se montraient rebelles à la constitution civile du clergé ; et dans une lettre écrite d'un stile de club, qu'il adressa à Louis XVI, il lui reproche de se servir d'un aumônier insermenté.

* ROLAND (Marie-Josèphe PHILIPON, dame), femme du précédent, devenue fameuse par ses ouvrages et surtout par ses opinions, naquit à Paris en 1754 d'un graveur en taille-douce. Elle reçut une éducation soignée et fit des progrès rapides dans l'histoire et les beaux-arts. Elevée au milieu des tableaux, des livres et de la musique, elle aspira dès son jeune âge à un rang que sa condition et son peu de fortune semblaient lui refuser. Une imagination vive et un cœur ardent donnèrent d'ailleurs à son caractère une tournure singulière, tandis que son esprit, nourri des lectures les plus propres à l'enflam-

mer, la porta à cet amour pour la philosophie et pour l'indépendance qui ne furent pas l'une des moindres causes de sa perte et de celle de son époux. Elle se vante d'avoir voulu, dès l'âge de 9 ans, analyser Plutarque, et à 16 ans elle avait, dit-elle, une érudition assez étendue, se connaissait en peinture, et était une excellente musicienne. Des idées républicaines avaient d'abord fermenté dans son âme ardente : des idées religieuses la dominèrent ensuite; et elle entra chez les dames de la congrégation au faubourg Saint-Marceau. De retour dans la maison paternelle, elle reprit ses premières opinions et ses premières habitudes. Ayant perdu sa mère, elle se chargea à l'âge de 21 ans de tous les détails du ménage de son père, partageant son temps entre ces soins domestiques et la lecture des philosophes. Roland de la Platière, ayant fait sa connaissance, fut enchanté de son esprit, lui adressa ses *Lettres* sur la Suisse, l'Italie, etc., et l'épousa en 1780 : il était alors inspecteur des manufactures. Sa femme le suivit à Amiens, où elle cultiva la botanique, et composa un herbier des plantes de la Picardie. Madame Roland fit ensuite des voyages en Suisse et en Angleterre, porta son attention sur ces deux gouvernemens, en analysa l'esprit, et se passionna dès lors pour les principes de liberté qui en formaient la base. La révolution arriva, et madame Roland crut y voir un moyen d'introduire en France ces mêmes principes qu'elle avait tant admirés. Elle ne tarda pas à faire partager ses opinions à son époux, sur lequel elle avait un empire absolu. Ils se trouvaient alors à Lyon. Elle prit part avec lui à la rédaction du *Courrier de Lyon*, et y donna entr'autres articles, la *Description de la fédération lyonnaise* du 30 mai 1790. Il fit vendre à plus de 60,000 exemplaires le n° où elle se trouvait insérée. Quoique madame Roland ne pût pas se dissimuler que les talens de son mari ne pouvaient guère s'étendre au delà de ce qui concernait l'industrie commerciale, elle sut lui persuader qu'il pouvait prétendre à une place plus éminente dans la société; et lui-même crut agir par ses propres moyens, tandis qu'il n'agissait qu'en second, et par l'impulsion et les conseils de sa femme. Elle parvint à le faire nommer en 1791 par la ville de Lyon député extraordinaire aux états-généraux, afin d'obtenir un secours pour le paiement des dettes de cette ville. Transportée sur le grand théâtre de la capitale, madame Roland s'empressa d'y jouer le rôle auquel elle aspirait depuis long-temps. Aussi reçut-elle dans sa maison tous les chefs du parti populaire, et les députés de la Gironde les plus en crédit, comme Brissot, Barbaroux, Louvet, Clavière, Vergniaud, etc. Ces législateurs orgueilleux, cédant à l'empire d'une femme, écoutaient avec déférence les avis de madame Roland, qui devint l'âme de leurs délibérations. Elle était le principal ressort qui les dirigeait, et la puissance secrète d'où émanaient les innovations qui préparèrent tant de maux à la France. Avec de tels amis, elle n'eut pas de peine à faire nommer son époux au ministère de l'intérieur; mais elle trouva là un écueil où échouèrent ses talens, qui n'étaient pas ceux de diplomate et de publiciste. Roland, conduit par les conseils de sa femme, ne fit que des fautes : tout en humiliant la cour, il indisposa les *jacobins*, dont il avait été le collègue, et ne fit rien de remarquable pour le parti de la Gironde. Il était connu que madame Roland contribuait beaucoup à la rédaction de tous les actes et projets de ce ministre. Elle ne le dissimula pas dans ses *Mémoires* : « S'il eût fait des homélies, disait-elle, » j'en aurais composé. » Quand il fut rappelé au ministère par l'assemblée législative, Danton s'écria : « Si l'on fait » une invitation à monsieur, il en faut » faire aussi une à madame..... Nous » avons besoin d'hommes qui voient » autrement que par les yeux de leurs » femmes. » Son époux étant devenu ministre une seconde fois, madame Roland s'attacha exclusivement au parti des *Girondins*, et fit commettre à cet époux imprudent et docile de nouvelles fautes que ses ennemis ne tardèrent pas à rele-

ver. Dans les libelles qu'on lançait sur lui, on n'épargnait pas sa femme : elle fut même l'objet d'une dénonciation qui lui procura l'occasion de faire briller son éloquence. Elle parut à la barre de la Convention le 7 décembre 1792, prononça un long discours, et parvint à déjouer les projets de ses accusateurs. Cependant le parti que madame Roland suivait fut écrasé par les *jacobins ;* et son mari, impliqué dans la proscription des députés de la Gironde, le 31 mai 1793, fut contraint de se sauver en Normandie. Elle crut pouvoir rester dans la capitale, quoiqu'elle ne dût pas ignorer que ses liaisons avec les *Girondins*, son influence sur les députés, et plus particulièrement encore celle qu'elle exerçait sur son mari, étaient publiquement connues. Son imprudence lui devint funeste. Arrêtée et enfermée à Sainte-Pélagie, madame Roland réclama inutilement contre cet acte. Après cinq mois de captivité, elle fut transférée à la Conciergerie, le jour même de l'exécution de Brissot et des autres députés de la Gironde (1er octobre 1793). Un avocat, M. Chauveau-la-Garde, étant venu pour se concerter avec elle sur sa défense, elle lui présenta un anneau en lui disant : « Ne venez pas demain, ce » serait vous perdre sans me sauver : ac» ceptez ce seul gage que ma reconnais» sance puisse vous offrir..... demain je » n'existerai plus. » Traduite devant le tribunal révolutionnaire, elle fut condamnée à mort, *comme ayant conspiré contre l'unité et l'indivisibilité de la république.* Elle subit son interrogatoire et entendit son arrêt avec un courage stoïque. Ne voulant pas mourir comme une femme ordinaire, elle marcha à la mort avec l'ironie et le dédain sur les lèvres. Arrivée à la place Louis XV, elle s'inclina devant la statue de la liberté, et s'écria : « O liberté, que de crimes on » commet en ton nom ! » Sa gaieté sembla s'animer à la vue de son supplice, et fit même sourire une victime assise à ses côtés. Avant de recevoir le coup fatal, elle annonça que son mari ne pourrait pas lui survivre (*voyez* l'article précédent). Elle fut exécutée le 18 novembre 1793, à l'âge de 39 ans. Madame Roland, quoiqu'elle eût renoncé à tout sentiment de religion, comme elle s'en vante dans ses *Mémoires*, passait pour avoir des mœurs pures ; elle parle souvent de l'innocence de sa vie. Sa conversation était spirituelle, son caractère insinuant. Elle avait beaucoup de sagacité dans l'esprit, un goût déterminé pour le sarcasme et la satire, et portait ses idées d'indépendance jusqu'à l'exagération. Elle voulut être à la fois écrivain, philosophe et publiciste ; et son ambition la perdit, en perdant son époux, qui jouissait d'ailleurs d'une réputation bien acquise, dans une sphère plus étroite, mais moins dangereuse. Elle se jeta dans les partis, et ne vit dans les députés de la Gironde qu'autant de héros et d'hommes supérieurs dignes seuls de régénérer la France. On dit que madame Roland avait un cœur sensible ; nous ne réfuterons pas cette opinion : cependant les malheurs de la famille royale, et de tant de victimes que fit la *Gironde*, la laissèrent indifférente. Il n'y a pas un mot dans ses *Mémoires* sur le sort funeste de Louis XVI, et elle ne se plaignit que quand son parti commença à devenir victime de ses déplorables innovations. Madame Roland, sans être belle, avait une figure douce et pleine d'expression ; de grands yeux noirs animaient une physionomie peu régulière, mais agréable ; sa voix était sonore et flexible, et elle en parle avec complaisance dans ses *Mémoires.* Elle a laissé plusieurs écrits : 1° des *Opuscules* sur la *mélancolie*, sur l'*âme*, la *morale*, la *vieillesse*, l'*amitié*, l'*amour*, la *retraite*, et sur *Socrate ;* 2° *Voyages en Angleterre et en Suisse.* Ces ouvrages ont été réunis à ses *Mémoires*, qu'elle écrivit en prison, et qui traitent de sa vie privée, du ministère de son mari et de son arrestation, etc. : ils furent publiés d'abord par M. Bosc, après la terreur, sous le titre d'*appel à l'impartiale postérité*, Paris, 1795, in-8. et ensuite par M. Champagneux, Paris, 1800, 3 vol. in-8. En général, le stile de madame Roland est incorrect, quelquefois

éloquent, souvent diffus, mais presque toujours énergique. Ses *Mémoires* sont peut-être son ouvrage le moins bien écrit, à cause de la position difficile où elle se trouvait dans ce moment. Elle y parle en politique avec un ton bien plus décidé que ne le faisaient Pitt, Fox, Burke et Mirabeau, et se plaît surtout à parler d'elle-même, et à faire l'éloge autant de ses opinions que de son courage. Quoiqu'ils soient curieux et intéressans, ils laissent néanmoins une impression pénible par le ton qui y règne, l'exagération des sentimens, et l'absence de cette délicatesse et de cette réserve qu'une femme ne méprise pas impunément. Ses *mémoires* font partie de la *Collection* publiée par les frères Baudoin : on trouve en tête de cette édition une *Notice sur madame Roland*, par F. Barrière qui reconnaît dans sa préface devoir à la bienveillance éclairée de MM. Van-Praet et A.-A. Barbier plusieurs *documens historiques* sur cette dame, ainsi que les *Mémoires*, *rapports* et *discours de son mari* réimprimés à la suite de ses *Mémoires*.

*ROLAND (Philippe-Laurent), sculpteur, naquit le 14 août 1746, à Marcy en Parèle, près de Lille en Flandre, d'un négociant estimé. Son goût pour les arts l'empêcha de suivre le commerce. Il vint à Paris étudier le dessin, et il y fit de grands progrés. Ses maîtres, reconnaissant en lui beaucoup d'adresse pour modeler, lui conseillèrent de se livrer uniquement à la sculpture. Alors il entra dans l'atelier du célèbre Pajou, où il fut bientôt considéré comme le plus habile élève de ce maître : il fut employé alors dans les travaux d'ornement du Palais-Royal et de la salle de spectacle de Versailles. Roland fit ensuite un voyage à Rome, pour étudier les chefs-d'œuvre de cette capitale des beaux-arts; et, à son retour, il exécuta deux belles statues (Caton d'Utique et Samson), qui lui méritèrent l'honneur d'être reçu à l'académie royale de peinture et de sculpture, d'abord en qualité d'agrégé (1779), ensuite comme académicien en titre (1781). Vers cette même époque, il fut chargé par le directeur général, M. D'Angivilliers, de la statue du *grand Condé*, et s'occupa ensuite de plusieurs autres travaux qui lui firent beaucoup d'honneur. En 1792, Roland exécuta le modèle colossal en plâtre de la statue de la *Loi* qui fut placé sous le péristyle du Panthéon. Lors de la création de l'Institut, il en fut nommé membre et chevalier de la légion-d'honneur. Il venait d'être compris par le roi dans l'organisation de l'académie royale des beaux-arts, lorsqu'un catarrhe pulmonaire l'enleva presque subitement le 11 juillet 1816. Ses principaux ouvrages sont la statue en marbre du *grand Condé*, ouvrage plein de feu ; celles d'*Homère chantant* sur sa lyre (c'est son chef-d'œuvre), de *Solon*, de *Tronchet*, le buste de *Pajou*, et plusieurs autres portraits, où il avait eu l'art d'unir la noblesse du stile à la ressemblance la plus frappante. Il était professeur de l'académie royale de peinture et de sculpture.

*ROLAND ou ROLLAND D'ERCEVILLE (Barthélemi-Gabriel), naquit à Paris en 1730. Il était issu d'une famille distinguée dans la magistrature, suivit la même carrière, et fut successivement conseiller, et président au parlement de Paris. Il cultiva en même temps la littérature, et publia plusieurs écrits sur différentes matières. Lors de nos troubles politiques, il ne put les envisager sans en témoigner son indignation. En 1790, il protesta, comme plusieurs autres de ses collègues au parlement, contre les opérations de l'assemblée. Sa démarche n'eut d'abord aucun funeste résultat pour lui ; mais les factieux, qui avaient désigné d'avance leurs victimes, le dénoncèrent, pendant le règne de la *terreur*, comme *suspect* et *contre-révolutionnaire*. Il fut arrêté, traduit devant le tribunal révolutionnaire, condamné à mort, et exécuté le 20 avril 1794, à l'âge de 64 ans. On a de lui : 1° *Lettre à l'abbé Velly sur l'autorité des états en France*, 1756, in-12; 2° *Compte rendu des interrogatoires subis par devant M. d'Argenson, au commencement du 18e siècle, par divers prisonniers détenus à la Bastille ou à Vincennes*

et notamment de l'Histoire de l'abbé Blache; trouvée dans la Bibliothèque des jésuites, 1766, in-4; 3° *Lettre à M. l'abbé de Majainville*, etc., 1788. Le sujet de cette lettre nous force à remonter à la cause qui la fit écrire. Roland avait joué un rôle très actif dans l'expulsion des jésuites, et en 1762 il fut chargé par le parlement de l'exécution des arrêts concernant la suppression de cet ordre, ainsi que d'installer l'université dans le collége de Louis le Grand. Sur ces entrefaites, un M. Rouillé de Filletières mourut, priva de ses biens ses parens, et les laissa à plusieurs légataires, parmi lesquels se trouvait un ex-jésuite. Les parens portèrent leurs plaintes au parlement; un d'eux était Roland d'Erceville, neveu de M. de Filletières, et c'est à cette occasion qu'il rédigea la lettre ci-dessus indiquée. Il y dit *que le testament lui fait tort de deux cent mille livres; que l'affaire seule des jésuites et des colléges lui coûtait de son argent plus de* 60, 000 *livres; et qu'en effet les travaux qu'il avait faits, et surtout relativement aux jésuites, qui n'auraient pas été éteints s'il n'eût consacré à cette œuvre son temps, sa santé et son argent, ne devaient pas lui attirer une exhérédation de son oncle.* Si ce qu'il avance est vrai, il pouvait justement se vanter d'avoir eu, en grande partie, le misérable honneur d'expulser un ordre aussi utile à la religion qu'à l'instruction publique. Il joignit à sa lettre les pièces du procès, que l'abbé de Majainville, principal légataire, gagna autant par la bonté de sa cause que par le talent de son avocat, le célèbre Gerbier. Roland d'Erceville fit paraître un *Mémoire* en sa faveur, signé Constant, Dorival et Jadeau, procureur, imprimé en 1781, et où il s'explique contre sa partie adverse avec assez de modération; ce qui ne l'empêcha pas de perdre sa cause. 4° *Dissertation si les inscriptions doivent être rédigées en français ou en latin*, 1782, in-8 : l'auteur se prononce pour la seconde de ces langues; 5° *Recherches sur les prérogatives des femmes chez les Gaulois*, etc. 1787, in-12; 6° *Discours prononcé à l'académie d'Orléans*, 1788, in-4; et un grand nombre de comptes rendus au parlement sur l'affaire des jésuites.

* ROLDAN (Louise), dame artiste, naquit à Séville en 1654, et était fille d'un sculpteur distingué dans son art. Elle suivit la profession de son père, et fit de si étonnans progrès, que le roi Philippe IV l'appela à sa cour et lui accorda une pension. Louise ne traita que des sujets religieux : l'on cite parmi ses ouvrages un superbe *crucifix*, que les connaisseurs admirent encore, et qu'on voit à Sisante, petite ville de la Manche, et une *statue de la Vierge éplorée à la vue de son fils crucifié*, morceau digne des plus habiles maîtres. Louise Roldan mourut à Madrid en 1704, âgée de 50 ans.

ROLEWINCK (Werner), nommé quelquefois Lacrius ou *Larensis*, parce qu'il est né en 1425 à Laer, bourg du diocèse de Munster, se fit chartreux à Cologne en 1447, et se distingua par sa science et par sa régularité. Le grand nombre d'ouvrages qu'on a de lui, imprimés et en manuscrits, prouvent son assiduité au travail. Il mourut l'an 1492, victime de sa charité envers des religieux de son ordre, infectés de la peste. Entre tous ses ouvrages on distingue : 1° *Fasciculus temporum*, Cologne, 1474, 1475, Louvain, 1486, traduit en français, par Pierre Surget, de l'ordre de Saint-Augustin, 1483, sous le titre de *fleurs des temps passés* C'est une chronique qui va, dans l'édition de Louvain, jusqu'en 1480, et qui a été continuée par Jean-Linturius jusqu'en 1514. Il y a des éditions où l'on ne trouve pas l'histoire de la résurrec tion du chanoine qu'on dit avoir occasioné la conversion de saint Bruno. (*Voyez* DIOCRE.) 2° *Libellus de venerabili Sacramento*, Paris, 1513; 3° *De regimine principum*, Munster, in-4; 4° *Vita et miracula sancti Servatii*, Cologne, 1472; 5° *Vita sancti Hugonis*; 6° *Dissertationes de martyrologio paschalique luna*, 1472, in-4; 7° des *Sermons*, des *Commentaires* sur quelques

livres de l'Écriture, etc. (Quatre seulement des ouvrages de ce savant religieux subsistent dans nos bibliothèques, savoir: *Paradisus conscientiæ*, *Quæstiones theologices duodecim*, *De laude Westphaliæ, sive de moribus et situ antiquorum Saxonum, libri III*, et *Fasciculus temporum.* Ce dernier ouvrage eut vingt-sept éditions avant l'an 1501 : la première est celle de Cologne, 1474, déjà indiquée.)

ROLLAND. *Voyez* ROLAND.

ROLLE (Michel), né à Ambert en Auvergne, l'an 1652, mourut à Paris en 1719. Son inclination pour les mathématiques l'attira dans cette ville, où il fut associé à l'académie des Sciences. Son mérite, sa conduite paisible et régulière, la douceur de sa société et sa probité exacte, furent ses seuls solliciteurs. Il a laissé un *Traité d'algèbre*, 1690, in-4, qui mérita l'attention des mathématiciens; et une *Méthode pour résoudre les questions indéterminées de l'algèbre*, 1699.

ROLLENHAGEN, Allemand, né en 1542, mort en 1609, est auteur d'un petit poème épique dans le goût de la *Batrachomyomachie* d'Homère. Il a aussi laissé quelques *Homélies* et *Tragedies*, etc.

ROLLER (Joseph), né à Hohenstadt en Moravie, en 1704, entra chez les jésuites en 1720, et se distingua dans l'étude des belles-lettres. L'éloquence de la chaire l'occupa surtout; il l'enseigna pendant 9 ans avec un succès extraordinaire; il donna ensuite pendant un an des leçons sur l'éloquence profane. A la sollicitation de ses auditeurs, il publia son traité, *Eloquentia sacra et profana in geminos tractatus distributa*, Olmutz, 1752, in-8. C'est une excellente rhétorique, contenant les meilleurs principes et un bon choix d'exemples. L'auteur mourut à Waporzan en 1767.

ROLLI (Paul-Antoine), poète renommé, né à Todi, dans l'Ombrie, en 1687, d'un architecte, fut disciple de Gravina, qui lui inspira le goût des lettres et de la poésie. Un seigneur anglais (le lord Sembuck) l'ayant emmené à Londres, l'attacha à la famille royale en qualité de maître de langue toscane. Rolli demeura en Angleterre jusqu'à la mort de la reine Caroline, sa protectrice. Il revint l'an 1747 en Italie, se fixa à Rome et y mourut en 1767, laissant un cabinet très curieux, et une bibliothèque riche et bien choisie. Ses principales productions poétiques virent le jour à Londres en 1735, in-8. Ce sont des *Odes* non rimées, des *Elégies*, des *Chansons*, et des *Hendécasyllabes* dans la manière de Catulle. On a encore de lui un recueil d'*Epigrammes*, imprimé à Florence en 1776, in-8, et précédé de sa *Vie*, par l'abbé Fondini; et le *Paradis perdu* de Milton en vers italiens, Londres, 1735, in-fol.; les *Odes* d'Anacréon, aussi en vers italiens, Londres, 1739, in-8. (Il a donné plusieurs *Editions* des poètes classiques italiens.)

ROLLIN. *Voyez* RAULIN.

ROLLIN (Charles), historien et recteur de l'université de Paris, où il naquit le 30 janvier 1661, était fils d'un coutelier, et fut reçu maître dans la même profession dès son enfance. Un bénédictin de la maison des Blancs-Manteaux, dont il servait la messe, ayant reconnu dans ce jeune homme des dispositions heureuses, lui obtint une bourse pour faire ses études au collége du Plessis. Charles Gobinet en était principal; il devint le protecteur de Rollin, qui sut gagner l'amitié de son bienfaiteur par son caractère, et mériter son estime par ses talens. Après avoir fait ses humanités et sa philosophie au collége du Plessis, il fit trois années de théologie en Sorbonne; mais il ne poussa pas plus loin cette étude, et il n'a jamais été que tonsuré. Le célèbre Hersan, son professeur d'humanités, lui destinait sa place. Rollin lui succéda effectivement en seconde en 1683, en rhétorique en 1687, et à la chaire d'éloquence au Collége royal en 1688. A la fin de 1694, il fut fait recteur, place qu'on lui laissa pendant deux ans pour honorer son mérite. L'université prit alors une nouvelle face : Rollin y ranima l'étude du grec; il substitua les exercices académiques aux tragédies; il

introduisit l'usage, toujours observé depuis, de faire apprendre par cœur une partie de l'Ecriture sainte aux écoliers. L'abbé Vittement, coadjuteur de la principalité du collége de Beauvais, ayant été appelé à la cour, fit donner cette place à Rollin, qui gouverna ce collége jusqu'en 1712. Ce fut dans cette année qu'il se retira, pour se consacrer à la composition des ouvrages qui ont illustré sa mémoire. L'université le choisit une seconde fois pour recteur en 1720. L'académie des belles-lettres le possédait depuis 1701. (Rollin fut lié avec les plus grands génies de son époque, tels que d'Aguesseau, Pelletier, Lortrail, Mesine, le Nain de Tillemont, Asfeld, Cochin, Boileau, Racine, qui, en mourant, lui confia l'éducation de son plus jeune fils, depuis auteur du poème de la *Religion.*) Rollin mourut à Paris en 1741. Il était principalement estimable par la douceur de son caractère, par la simplicité de ses mœurs. Au lieu de rougir de sa naissance, il était le premier à en parler. *C'est de l'antre des Cyclopes*, disait-il dans une épigramme latine à un de ses amis, en lui envoyant un couteau, *que j'ai pris mon vol vers le Parnasse.* Ce n'est pas qu'il n'eût en même temps une sorte de vanité, surtout par rapport à ses ouvrages dont les éloges emphatiques de ses partisans lui avaient donné une haute opinion. Il disait naïvement ce qu'il en pensait; et ses jugemens, quoique trop favorables, étaient moins l'effet de la présomption que de la franchise de son caractère. C'était un de ces hommes qui sont vains sans orgueil. Rollin parlait bien; mais il avait plus de facilité à écrire qu'à parler, et on trouvait plus de plaisir à le lire qu'à l'entendre. Son nom passa dans tous les pays de l'Europe. Plusieurs princes cherchèrent à avoir des relations avec lui. Frédéric Ier, roi de Prusse, étant encore prince-royal, entretenait une correspondance avec lui. Quand il fut monté sur le trône, il lui écrivit pour lui annoncer son avénement. Rollin lui répondit par une longue lettre bien édifiante, où il lui détaillait les devoirs d'un roi chrétien. La réponse de Frédéric commençait à peu près ainsi: *M. Rollin, je trouve dans votre lettre les conseils d'un sage, la tendresse d'une nourrice, et l'empressement d'un bon ami.* Plus bas il disait: *Vos avis, mon cher et vénérable Rollin, me sont beaucoup plus utiles que les complimens faux et souvent insipides des flatteurs.* Cette phrase dorait un peu la pilule; mais Rollin ne put digérer *la tendresse d'une nourrice.* Il rompit toute correspondance avec le roi, et lui écrivit que, *comme il respectait ses occupations importantes, il n'aurait plus l'honneur de lui écrire.* Quant au mérite littéraire de cet auteur, on l'a trop exalté de son temps, et on le déprécie trop aujourd'hui. Ses principaux ouvrages sont: 1° une *Edition* de Quintillien, en 2 vol. in-12, 1715, à l'usage des écoles, avec des notes, et une préface très instructive sur l'utilité de ce livre, tant pour former l'orateur que l'honnête homme. L'éditeur a eu l'attention de retrancher de son ouvrage quantité d'endroits qu'il a trouvés obscurs et inutiles. 2° *Traité de la manière d'enseigner et d'étudier les belles-lettres par rapport à l'esprit et au cœur*, 1726, en 4 vol. in-12, plusieurs fois réimprimé. Cet ouvrage est recommandable par les sentimens de religion qu'il respire, par le zèle du bien public, par le choix des plus beaux traits des écrivains grecs et latins, par la noblesse et l'élégance du stile: il ne peut être que très utile aux instituteurs, et servir à former d'excellens élèves: déjà par lui-même une bonne réfutation de la pédagogie moderne, il l'est davantage encore par les fruis qu'il a produits et qu'il produira toujours quand on le prendra pour guide. 3° L'*Histoire anciene des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens*, etc., en 13 vol. in-12, publiés depuis 1730 jusqu'en 1738. Peu d'auteurs ont travaillé les annales du genre humain avec des intentions plus pures et plus sages, avec une dose plus marquée de cette simplicité et de cette bonhomie précieuse infiniment plus attachante que l'amphigourisme du bel-esprit. Si l'auteur a eu le malheur d'être surpris par une faction insidieuse, par d'imposans

dehors, du moins il a su se défendre dans la composition de ses ouvrages historiques des impressions de l'erreur. On s'est plaint cependant avec raison que la chronologie n'est ni exacte, ni suivie; qu'il y a beaucoup d'inexactitudes dans les faits; que l'auteur n'a pas assez examiné les exagérations des anciens historiens; que son stile n'est pas égal, et cette inégalité vient de ce que l'auteur a emprunté dans des ouvrages modernes des 20 et 30 pages de suite. Rien de plus noble et de plus épuré que ses réflexions, mais elles sont répandues avec trop peu d'économie (1). 4° L'*Histoire romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'à la bataille d'Actium*. La mort l'empêcha d'achever cet ouvrage, que Crevier, son disciple, a continué depuis le 9ᵉ volume. (*Voyez* CREVIER.) L'*Histoire romaine* eut moins de succès que l'*Histoire ancienne*. On trouva que c'était plutôt un discours moral et historique qu'une histoire en forme. L'auteur ne fait qu'indiquer plusieurs évènemens considérables, tandis qu'il s'étend avec une sorte de prolixité sur ceux qui lui fournissent un champ libre pour moraliser. 5° La *Traduction* latine de plusieurs écrits théologiques sur les querelles du temps. L'auteur était un des plus zélés partisans du diacre Pâris; il ne rougissait pas de faire en son honneur un personnage parmi les convulsionnaires sur le cimetière de Saint-Médard. Il se glorifie lui-même de cette dévotion dans ses lettres. Il laissa par son testament 3,000 florins à la caisse destinée aux entreprises et à la dépense du parti. (*Voyez* NICOLE.) 6° *Opuscules, contenant diverses lettres, harangues, discours, complimens*, etc., Paris, 1771, 2 vol. in-12; recueil peu intéressant, et qui aurait eu besoin de plus de choix; il a été fait par Robert Etienne. L'abbé Tailhié a donné un abrégé de l'*Histoire ancienne*, imprimé avec des figures à Lausanne et à Genève en 5 vol. in-12. L'*Histoire ancienne*, l'*Histoire romaine*, et le *Traité des études*, ont été réimprimés en 16 vol. in-4, 1745. En 1782, Bassompierre, imprimeur de Liége, a donné au public une très belle édition de l'*Histoire romaine*, avec la continuation, 16 vol. in-8. (*Voyez* BELLENGER.) (M. Letronne a donné une nouvelle édition des *OEuvres de Rollin*, accompagnée de *notes* et *d'observations historiques*, 1821, 30 vol. in-8, avec *atlas*. M. Lequien a aussi publié de 1820 à 1827, en 30 volumes in-8, avec des *notes sur les principale époques, l'histoire romaine et l'histoire ancienne* par M. Guizot. En 1818 l'académie francaise a donné à M. l'avocat Berville le prix qu'elle avait proposé pour *l'éloge de Rollin*; cet éloge se trouve à la tête de l'édition de M. Letronne.

ROLLON, ROLL, ROLF, ROU, RAOUL ou HAROUL, ou ROBERT, Iᵉʳ, duc de Normandie, était un des principaux chefs de ces Danois ou Normands qui firent tant de courses et de ravages en France dans les 9ᵉ et 10ᵉ siècles. (Il était fils de Rogvald, prince établi dans la Norwége septentrionale. Après plusieurs courses dans la Baltique, en Angleterre et en France, il s'empara de Rouen, dont il fit rebâtir les murailles, puis entra dans Paris. Il vole ensuite en Angleterre secourir son ami, le roi Alfred, forme une puissante armée, revient en France, et partout où il passe il laisse la mort et l'incendie.) Le roi Charles le Simple, pour avoir la paix avec lui, conclut à Saint-Clair-sur-Epte, en 912, un traité par lequel il donna à Rollon sa fille Gisle ou Giselle en mariage, avec la partie de la Neustrie appelée depuis de leur nom *Normandie*, à condition qu'il en ferait hommage, et qu'il embrasserait la religion chrétienne. Rollon y consentit, fut baptisé, et prit le nom de *Robert*, parce que, dans la cérémonie, Robert, duc de France et de Paris, lui servit de parrain. Mais lorsqu'il fallut rendre l'hommage, dont une des formalités était de baiser le pied du roi, le fier

(1) L'auteur du *Génie du christianisme*, qui a consacré un chapitre de son ouvrage à la gloire de Rollin, le termine par ces paroles: « Rollin est le Fénélon de l'histoire, et comme lui il embellit l'Egypte et la Grèce. Les premiers volumes de l'*Histoire ancienne* abondent du génie de l'antiquité. La narration du vertueux recteur est pleine, simple et tranquille; et le christianisme, attendrissant sa plume, lui a donné quelque chose qui remue les entrailles. Ses écrits respirent tous cet homme de bien, dont le cœur est une fête continuelle, selon l'expression merveilleuse de l'Ecriture. Nous ne connaissons pas d'ouvrage qui remue plus doucement l'âme. »

Rollon dédaigna de le faire en personne. L'officier qui le fit pour lui leva si haut le pied du monarque, qu'il le fit tomber en arrière. La France était alors dans une si triste situation qu'on feignit de prendre cette insolence pour une maladresse dont il ne fallait que rire. Le nouveau duc de Normandie montra autant d'équité sur le trône qu'il avait fait éclater de courage dans les combats. Son nom seul prononcé faisait la loi, et obligeait de se présenter devant les juges. C'est, selon quelques-uns, l'origine du fameux cri de *Haro*, qui était encore en usage dans la Normandie avant la révolution, et dont il est fait mention dans tous les édits et déclarations des rois de France. Il est cependant des savans qui dérivent le mot de *haro* du mot tudesque *har*, qui signifie *cri* ou *clameur*, et qui annonçait en général la réclamation et le mécontentement des peuples contre quelque nouvelle loi. Mais les deux sentimens se concilient, en disant que ce cri populaire prenait une force et une considération particulières, lorsqu'il avait le suffrage du duc Rollon. On rapporte aussi à ce prince l'institution de l'*échiquier*, ou parlement ambulatoire, qui fut rendu sédentaire à Rouen l'an 1499. Epuisé de fatigues et d'années, Rollon abdiqua en 927 en faveur de Guillaume son fils, et vécut encore 5 ans après, suivant Guillaume de Jumiége. C'est donc une erreur manifeste dans Orderic Vital, de placer sa mort, comme il fait, dans le courant de l'année 917.

ROLLWINCK (Wernerus). *Voyez* Rolewink.

ROMAIN (Saint), diacre de l'église de Césarée, né dans la Palestine, souffrit le martyre sous l'empereur Dioclétien. Comme il reprenait publiquement les chrétiens qui, pour éviter la rage des bourreaux, allaient dans les temples adorer les faux dieux, il fut pris et mené devant le juge, qui le condamna à être brûlé. Etant sur le bûcher, attaché au poteau, et voyant que les bourreaux attendaient que l'empereur ordonnât d'y mettre le feu, il les pressa et leur demanda hardiment où était le feu. L'empereur, en étant averti, le fit ramener devant lui pour le condamner à souffrir un autre supplice, et il ordonna qu'on lui coupât la langue, qu'il donna généreusement ; il fut ensuite mené en prison et étranglé quelque temps après. — Il ne faut pas le confondre avec saint Romain qui fut décapité à Rome, la veille du martyre de saint Laurent, qui l'avait instruit et baptisé ; ni avec deux autres martyrs du même nom.

* ROMAIN (Saint), en latin *Romanus*, l'un des fondateurs de l'abbaye de Saint-Claude, dans le Jura, naquit à Isernore dans le Bugey, au commencement du 5e siècle. Après avoir séjourné long-temps dans le monastère d'Ainay, à Lyon, dans lequel il était entré de bonne heure, il obtint la permission de se retirer dans un désert placé au milieu des gorges du mont Jura. Il y construisit une cellule, défricha et cultiva un petit terrain, et appela auprès de lui son frère Lupicin. La réputation de sainteté dont furent bientôt entourés ces deux solitaires, leur attira en peu de temps un grand nombre de disciples, et les força de construire quelques nouvelles cellules qui devinrent ainsi l'origine de la ville actuelle de Saint-Claude. Les deux frères gouvernèrent ensemble ces divers établissemens religieux. Romain mourut vers l'an 460, et fut enterré au monastère de La Baume qui était un couvent de femmes, où l'on observait la clôture la plus exacte, et qui devait aussi son origine à ces pieux solitaires. Le *Martyrologe romain* place la fête de saint Romain au 28 février.

ROMAIN (Saint), issu de la race des rois de France, fut nommé à l'archevêché de Rouen en 626. Sa vertu et sa naissance lui acquirent l'estime des peuples. Il mourut en 639. L'église de Rouen était dans l'usage de délivrer tous les ans un criminel le jour de l'Ascension. Ce droit, dont elle jouissait de temps immémorial, est fondé, dit-on, sur le privilége qui lui fut accordé par un des rois de France, en mémoire de ce que saint Romain avait délivré les environs de Rouen d'un horrible dragon qui dévorait les hommes et les bestiaux. On sait que ces dragons

tués sont souvent le symbole et l'expression des fléaux et des maux publics arrêtés par le courage, l'industrie ou la sainteté de quelque bienfaiteur de l'humanité.

ROMAIN, pape après Etienne VI, en 897, cassa la procédure de son prédécesseur contre Formose, et mourut vers la fin de la même année où il avait été élu. On a de lui une *Epître.* (Il fut remplacé par Théodore II.)

ROMAIN Ier, surnommé *Lécapène*, empereur d'Orient, né en Arménie d'une famille peu distinguée, porta les armes avec succès et sauva la vie à l'empereur Basile dans une bataille contre les Sarrasins. Ce fut là l'origine de son avancement rapide. (Il devint premier ministre de Constantin Porphyrogénète, successeur de Léon le philosophe, qui avait succédé à Basile. Romain fit épouser à Constantin sa fille Hélène.) Ce prince le déclara son collègue à l'empire en 919. Bientôt Romain eut tout le pouvoir, et Constantin n'eut que le second rang. Né avec de grands talens, il cimenta la paix avec les Bulgares, tailla en pièces les Moscovites, qui s'étaient jetés sur la Thrace, et obligea les Turcs à laisser l'empire en repos. A ces qualités guerrières il joignit l'humanité, il soulagea ses peuples, et dans un temps de disette il eut toujours quelques pauvres à sa table. Romain voulut rendre, par son testament, à Constantin X, son beau-père, le premier rang, dont il l'avait privé : Etienne, l'un des fils de Romain, fâché de cet arrangement, le fit arrêter et conduire dans un monastère où il finit ses jours, en 948.

ROMAIN II, dit le *Jeune*, fils de Constantin Porphyrogénète, petit-fils du précédent, naquit en 939. Il succéda en 959 à son père, après l'avoir, dit-on, empoisonné. Il chassa du palais sa mère Hélène, et ses sœurs, qui se prostituèrent pour trouver de quoi vivre. Les Sarrasins menaçant de tous côtés l'empire, Nicéphore Phocas, grand capitaine, fut envoyé contre ceux de l'île de Crète en 961, et il se serait rendu maître de toute l'île, s'il n'avait été obligé d'aller descendre à Lep contre d'autres barbares de la même nation. Il les vainquit dans deux journées consécutives, tandis que le lâche Romain se livrait à des débauches dont il mourut en 963, après un règne de 3 ans et quelques mois.

ROMAIN III, surnommé *Argire*, fils de Léon, général des armées impériales, parvint à l'empire par son mariage avec Zoé, fille de Constantin le Jeune. Il commença de régner en novembre 1028. Il déshonora le trône par son indolence, et vit tranquillement les Sarrasins s'emparer de la Syrie. Zoé profita de sa nonchalance. Devenue amoureuse de Michel, nommé le *Paphlagonien*, trésorier de l'empire, elle résolut de lui mettre sur la tête la couronne impériale. Elle empoisonna Romain; et comme le poison était trop lent, elle le fit étrangler dans un bain en avril 1034, après un règne de cinq ans et quelques mois.

ROMAIN IV, dit *Diogène*, était un des plus braves officiers et l'homme le mieux fait de l'empire. Il régna en 1068, après Constantin Ducas, qui laissa trois fils sous la tutelle de l'impératrice Eudoxie. Cette princesse lui avait promis de ne pas se remarier; mais elle viola sa parole, et donna sa main à Romain IV. Les Sarrasins faisaient des ravages sur les terres de l'empire; il marcha contre eux, et les vainquit. Mais en 1071, il tomba entre les mains d'Asan, chef des infidèles. Ce général lui ayant demandé comment il l'aurait traité s'il avait été son prisonnier, Romain lui répondit : *Je vous aurais fait percer de coups. Je n'imiterais point*, répliqua Asan, plus humain que ne l'étaient pour l'ordinaire ces chefs de brigands arabes ou turcomans, *une cruauté si contraire à ce que J. C., votre législateur, vous ordonne*; et il le renvoya avec beaucoup d'honnêteté. A son retour à Constantinople, il lui fallut disputer son trône contre Michel, fils de Constantin Ducas, lequel avait été reconnu empereur pendant sa captivité. On en vint aux armes : Romain fut vaincu, et on lui creva les yeux. Il mourut des suites de ce supplice en octobre 1071, après 3 ans et 8 mois de règne.

ROMAIN (Le cardinal). *Voyez* BLANCHE *et* LOUIS IX.

ROMAIN (Jules), peintre, dont le nom de famille était *Giulo Pippi*, né à Rome en 1492, était le disciple bien-aimé de Raphaël, qui le fit son héritier. Jules Romain fut long-temps occupé à peindre d'après les dessins de son illustre maître, qu'il rendait avec beaucoup de précision et d'élégance. Tant que Jules ne fut qu'imitateur, il se montra un peintre sage, doux, gracieux; mais se livrant tout à coup à l'essor de son génie, il étonna par la hardiesse de son stile, par son grand goût de dessin, par le feu de ses compositions, par la grandeur de ses pensées poétiques, par la fierté et le terrible de ses expressions. On lui reproche d'avoir trop négligé l'étude de la nature pour se livrer à celle de l'antique, de ne point entendre le jet des draperies, de ne pas varier ses airs de tête, d'avoir un coloris qui donne dans la brique et dans le noir, sans intelligence du clair-obscur : mais aucun maître ne mit dans ses tableaux plus d'esprit, de génie et d'érudition. Jules était encore excellent architecte; plusieurs palais, qu'on admire en Italie, furent élevés suivant les plans qu'il en donna. Ce célèbre artiste fut fort occupé par le duc Frédéric Gonzague de Mantoue. Ce prince le combla de bienfaits, et sa protection lui fut très utile contre les recherches qu'on faisait de lui pour les vingt dessins qu'il avait composés d'un pareil nombre d'estampes très dissolues que grava Marc-Antoine Raimondi, et que Pierre Arétin accompagna de sonnets non moins abominables. Tout l'orage tomba sur le graveur, qui, sans la protection du cardinal de Médicis, aurait perdu la vie dans un temps où les mœurs étaient regardées comme la sauve-garde de l'état et le gage du bonheur public. Jules Romain mourut à Mantoue en 1546.

ROMAIN DE HOOGUE. *Voyez* HOOGUE.

ROMAIN (François) ou le *Frère Romain*, architecte. *Voyez* FRANÇOIS ROMAIN.

* ROMAN (L'abbé Jean-Joseph-Thérèse), littérateur, naquit à Avignon en 1726. Il vint à Paris à l'âge de 25 ans, fut attaché comme desservant à la paroisse de Saint-Méri, et cultiva les lettres avec assez de succès. Nommé vicaire-général du diocèse de Vence, il demeura près de la fontaine de Vaucluse où il continua ses travaux littéraires. Il entreprit avec lord Fitz-William différens voyages en Italie, en Allemagne, en Suède et en Danemark, etc., et fut agrégé à plusieurs sociétés savantes. Il mourut dans sa patrie en 1787, et a laissé : 1° *Essai sur l'art de traduire*; 2° *La mort d'Adam*, tragédie, traduite de l'allemand de Klopstock, avec un discours préliminaire, Paris, 1762, in-12; 3° l'*Inoculation*, poème en 4 chants, Paris, 1773, in-8, où l'on remarque de la grâce et de la facilité; 4° *Le Génie de Pétrarque*, ou *Imitation en vers français de ses plus belles poésies, précédées de la Vie de cet homme, dont les actions et les écrits sont une des plus singulières époques de l'histoire et de la littérature moderne*, Parme et Paris, 1778, in-8. Cette édition a été contrefaite à Avignon, dans la même année, in-12. La *Vie* de Pétrarque qui est à la tête de cet ouvrage, avec la traduction de la *lettre* de ce poète à la posterité, par Tissot de Mornas, ont été imprimées à Avignon en 1804, in-12, par les soins de M. Fortia d'Urban, et sous les auspices de l'athénée de Vaucluse. 5° *Les Echecs*, poème en quatre chants, Paris, 1807, 1 vol. in-8. Ce poème est considéré comme supérieur à ceux composés sur le même sujet par Vida, en latin; par Duschi, en italien; et par Cérutti en français. Les vers de l'abbé Romain ont peut-être moins d'élégance que ceux des auteurs ci-dessus énoncés; mais il a sur eux le mérite d'avoir traité cette matière avec plus de précision et de clarté. M. Aug. Courret a fait précéder l'édition qu'il a donnée de cet ouvrage de *Recherches historiques sur le jeu d'échecs*. Il a en outre laissé un autre manuscrit, qui, ainsi que le précédent, fut imprimé après sa mort, et qui a pour titre : 6° *Mémoires historiques et inédits sur les révolutions arrivées en Danemark et en Suède pendant les années* 1770, 1771 *et* 1772, *suivis d'anecdotes sur le pape Ganganelli et le conclave tenu après sa*

mort, et d'un récit historique sur l'abdication de Victor-Amédée, roi de Sardaigne, par feu l'abbé Romain, témoin oculaire, et imprimé sur ses manuscrits autographes, ornés du portrait de Gustave, 1807, in-8. Quoique l'auteur n'ait pas été *témoin oculaire* de ces événemens, ainsi que l'annonce le titre, comme il arriva, trois ou quatre ans après, dans les contrées où les événemens eurent lieu, il put se procurer de bons renseignemens sur les révolutions qu'il a décrites, auprès des personnes qui en avaient été témoins, et des acteurs eux-mêmes. Cet ouvrage est très curieux; mais l'auteur s'arrête un peu trop à peindre les scandales domestiques qui déshonorent quelquefois les palais des grands. La première de ces révolutions est celle qui, depuis 1770 jusqu'en 1772, éleva presque au rang suprême, en Danemark, le médecin Struensée, qui périt ensuite sur un échafaud, et qui était le favori de Caroline-Mathilde, sœur de George III, roi d'Angleterre, et femme de Christian VII, prince livré aux plaisirs, dont l'abus le rendit incapable de gouverner ses peuples. L'autre révolution est celle de Suède, où Gustave III, secondé par la France, parvint, sans répandre une goutte de sang, à se saisir du pouvoir que le sénat avait usurpé depuis la mort de Charles XII, et pendant le règne d'Ulrique, sœur de ce monarque. (Ce même sujet avait été traité par l'abbé Micchelesi Sheridan, et le comte de Hordt.) L'abbé Romain parle ensuite de l'abdication de Victor-Amédée, roi de Sardaigne. Ces *Mémoires* sont écrits, d'un stile concis, rapide et plein de chaleur. Les anecdotes sur le pape Ganganelli n'offrent pas beaucoup d'intérêt, et semblent même déplacées dans cet ouvrage. L'abbé Romain a écrit aussi : 7° plusieurs *Discours* sur la littérature, des *Poésies fugitives* pour les journaux et l'almanach des Muses. Son caractère était doux, et il eut le bonheur de se faire, par sa conduite et par ses ouvrages, beaucoup de partisans et presque aucun ennemi.

* ROMANA (Don Pédro CARO Y SUREDA, marquis de la), fameux général espagnol, naquit le 3 octobre 1761 à Palma dans l'île Majorque, d'une famille illustre de cette île, et d'un père qui était né dans le même lieu, et qui avait obtenu un rang élevé dans les troupes espagnoles, lorsqu'il mourut en 1775 dans la guerre contre Alger. Dès l'âge de 10 ans, il fut envoyé au collége de l'Oratoire à Lyon pour y faire ses premières études qu'il alla continuer à l'université de Salamanque, et ensuite au séminaire des nobles à Madrid. En 1775, il entra dans le corps royal des gardes-marines, et dès l'année 1778 il fit ses cours de nautique à Carthagène, où se trouve une de leurs académies. Nommé officier en 1779, il devint, l'année suivante, adjudant ou aide-de-camp du général don Ventura Moreno. Lors du siége de Gibraltar, en 1782, il se distingua sur les chaloupes canonnières et sur les batteries flottantes, et ne retourna à Valence qu'en 1783, lorsque la paix fut conclue. Il se lia d'amitié avec le comte de Lumiarès, et ils se livrèrent ensemble à l'étude des langues modernes, de l'histoire et des antiquités. Le marquis de la Romana forma chez lui une riche bibliothèque et un cabinet d'instrumens de physique, par le moyen desquels il faisait, de concert, avec Lumiarès, diverses expériences devant plusieurs de leurs amis. Le marquis, doué d'une mémoire prodigieuse, avait parcouru ou au moins effleuré presque toutes les sciences et les littératures de l'Europe, dont il parlait les langues avec facilité. Il parcourut, en 1785, la France, l'Italie, l'Allemagne, et s'arrêta quelques mois à Berlin pour acquérir de nouvelles connaissances dans l'art militaire. De retour en Espagne, il servit sous l'amiral Gravina, et, en 1790, il fut nommé capitaine de frégate; mais il n'aimait pas, comme il le disait lui-même, le service de la marine, dans lequel il n'était entré que pour obéir aux ordres de son père. Aussi, lorsque l'Espagne eut déclaré la guerre à la France (en 1793), il demanda et obtint d'être employé dans les armées de terre, sous les ordres de son oncle, don Ventura Caro, qui commandait l'armée du Nord. Ce général le mit à la tête

d'un corps de 2000 hommes, avec lequel La Romana contribua, le 30 avril, à la prise de Sare, et se distingua à la bataille de Château-Pignon, où l'on fit prisonnier le général français La Genetière. Muller, ayant remplacé celui-ci, battit les Espagnols, et menaçait Pampelune. Caro réunit sur la Bidassoa 12,000 hommes, partagés en quatre colonnes, dont la deuxième était commandée par La Romana, qui chassa les Français du mont Diamant et du mont Vert, et s'y établit; mais deux de ces colonnes, ayant été repoussées, se replièrent sur celles de La Romana et d'Escalante, qui commandait la première avec un succès égal à celui de La Romana. Le désordre s'étant mis dans toute l'armée, les Espagnols repassèrent la Bidassoa, furent défaits à Saint-Martial, et les Français s'emparèrent de Fontarabie. Caro fut rappelé, et La Romana passa à l'armée de Catalogne, sous les ordres du comte de l'Union. Malgré des prodiges de valeur, La Romana ne put empêcher la déroute des Espagnols à Monte-Negro; son corps cependant couvrit leur retraite, et fut le seul qui se retira en bon ordre. L'Union ayant trouvé la mort dans la mêlée, le marquis des Amarillas lui succéda, par *interim*, jusqu'à ce que don Josef Urrutia vint le remplacer. La Romana avait été élevé au grade de maréchal-de-camp. Urrutia trouva une entière désorganisation dans l'armée, et le fort de Figuières au pouvoir des Français. Il ne se découragea pas, établit une discipline sévère, et forma le projet de surprendre l'ennemi. La Romana se porta, d'après les ordres d'Urrutia, au delà de Crispia, attaqua vivement les Français, et les culbuta. Mais l'imprudence d'un caporal, qui avait crié *Qui vive?* avait déjà donné l'alarme dans le camp des Français, qui se rallièrent, et La Romana se replia en bon ordre vers Besalès. Aux combats sanglans des 28 mars et 5 mai, dont les deux armées s'attribuèrent la victoire, il déploya la même intelligence et la même valeur. La Romana contribua à l'occupation de la Cerdagne française, exécutée par Urrutia; mais cette expédition ne fut pas poussée plus loin, la paix ayant été conclue à Bâle, le 22 juillet 1795, entre la république française et l'Espagne. (*Voyez* GODOY *et* CHARLES IV.) La Romana se retira à Alicante avec le grade de lieutenant-général. Les Anglais s'étant emparés de l'île Minorque en 1798, il fut chargé de la reprendre; mais cette expédition n'eut point lieu par suite de la défaite éprouvée par la flotte espagnole, à la hauteur du cap Trafalgar. En 1800, il fut nommé par interim capitaine général de la Catalogne, où il se fit aimer et respecter à la fois. Il était membre du conseil suprême de la guerre, lorsqu'on lui donna le commandement en chef d'une armée de 15,000 hommes, que le roi d'Espagne envoyait, à la demande de Buonaparte, dans le Hanovre, pour fermer aux Anglais les embouchures du Weser et de l'Elbe (1807). 5000 Espagnols, que Charles IV avait accordés à sa fille Marie-Louise (*voyez* ce nom), reine d'Etrurie, partirent de Toscane, pour rejoindre les autres troupes destinées pour le Nord. Elles devancèrent celles-ci, et montrèrent un grand courage à la prise de Stralsund. La meilleure intelligence régna d'abord entre Bernadotte (actuellement roi de Suède), général en chef des armées françaises et espagnoles, et le marquis de La Romana. Celui-ci agit de concert avec le général français dans l'attaque contre la Poméranie suédoise, où ses troupes se distinguèrent par leur courage et leur discipline. Après la paix de Tilsitt, en juillet 1807, époque à laquelle la Grande-Bretagne était en guerre avec le Danemark, Napoléon ayant résolu d'envahir la Suède, les troupes espagnoles, qui devaient former l'avant-garde de Bernadotte, furent cantonnées dans le Jutland, et les îles de Seelande et de Fionie. La Romana se trouvait dans cette dernière île, lorsque le général français lui intima l'ordre de prêter serment à Joseph Buonaparte, que Napoléon avait placé sur le trône de Charles IV, après en avoir chassé ce monarque et sa famille. La Romana se trouvait dans une position délicate qui le forçait de dissimuler: sans se soumettre po-

sitivement à l'ordre de Bernadotte, il l'éluda en quelque sorte, en protestant qu'il suivrait, dans cette circonstance, les vœux de sa nation. Sur ces entrefaites, un ecclésiastique espagnol étant parvenu jusqu'à lui, lui fit connaître la véritable situation de l'Espagne. Peu après, il reçut des détails plus circonstanciés. D. Vincente Lobo, officier envoyé par la junte de Séville, et une lettre du général Moria, l'instruisirent de l'invasion des Français et de l'insurrection des Espagnols contre Buonaparte, qui leur avait imposé un roi par la force. En attendant, La Romana répondait évasivement aux reproches que lui faisait Bernadotte de n'avoir prêté qu'un serment conditionnel, et adressait en secret aux divers chefs des corps espagnols une circulaire énergique, par laquelle, leur dévoilant l'état véritable de l'Espagne, il les invitait tous à se réunir dans les îles de Fionie et de Langeland. Une flotte anglaise, sur laquelle était D. Vincente Lobo, croisait dans la Baltique; La Romana, après s'être entendu avec le contre-amiral Keats, vit avec plaisir arriver au rendez-vous indiqué les troupes fidèles. Il manquait cependant près de 4000 hommes stationnés à Roeskilde et les environs, et appartenant aux régimens des Asturies et de Guadalajara, et deux escadrons de celui d'Almanza, cantonnés dans le Jutland. Ils avaient refusé obstinément de prêter serment à Joseph Buonaparte, et s'étaient mis en insurrection. Contraints de céder au nombre, ils furent désarmés et renfermés dans l'arsenal de Copenhague. Pour écarter tous les obstacles, La Romana, supposant un ordre de Bernadotte, fit retirer trois compagnies danoises qui étaient à Niborg, dans l'île de Fionie, et l'occupa malgré la résistance du gouverneur danois. Il fit embarquer dans les chaloupes canonnières et les bâtimens caboteurs danois qui se trouvaient à Niborg et à Langeland, ses troupes, montant à 10,000 hommes, et les plaça sous les ordres de M. de San-Roman. Il les rejoignit à Gothenbourg, d'où elles passèrent sur des vaisseaux anglais, qui les ramenèrent en Espagne. La Romana se rendit à Londres pour réclamer des secours, et arriva en Espagne après la bataille d'Espinosa (11 novembre 1808), perdue par le général Blake. Il fut nommé commandant en chef de la Biscaye, de la Galice et des Asturies. Il obtint, en 1809, des succès à Villa-Franca, Vigo, Lugo, Santiago, San-Payo, et força les armées de Ney et de Soult d'évacuer les provinces septentrionales de l'Espagne. Croyant ne pas voir dans la junte des Asturies assez de zèle pour la défense du pays, il la remplaça par une autre. Cet acte d'autorité déplut à la junte suprême, qui lui ordonna de se rendre auprès d'elle. La Romana obéit pour éviter la guerre civile. Il se déclara contre le système démocratique, que paraissait suivre la junte jusqu'à la réunion des *cortès*, et proposa de créer un conseil de régence, composé de trois ou cinq personnes; mais on n'eut point égard à cet avis. Après la défaite de Ballesteros, à Alba-des-Tormes, il fut mis, en 1810, à la tête de 25,000 hommes. Dans la crainte que Badajoz ne fût attaquée, il se porta sur l'Estramadure; mais, au moment qu'il espérait d'en chasser les Français, le duc de Wellington l'appela en Portugal, pour agir de concert avec lui contre les Français commandés par Masséna. Arrivé à Cartajo, en juillet 1811, il y tomba dangereusement malade, et mourut le 23 du même mois à l'âge de 52 ans. Le plus bel éloge qu'on puisse faire de ce général se trouve dans le passage suivant de la dépêche que lord Wellington adressa au comte de Liverpool, le 26 janvier 1811. « Ses vertus (dit-il en parlant de La Romana), » ses talens et son patriotisme étaient très » connus du gouvernement de Sa Majesté » britannique. En lui, l'armée espagnole » a perdu son plus bel ornement; son » pays, le patriotisme le plus pur; et le » monde, le plus brave et le plus zélé » défenseur de la cause pour laquelle » nous combattons. Je reconnaîtrai tou- » jours avec gratitude l'assistance que » j'en ai reçue, tant par ses opérations » que par ses conseils, depuis qu'il a » joint cette armée. » On trouve dans la *Collection complémentaire des mémoires*

relatifs à la révolution, Paris, 1824, 3e livraison, tome 2, in-8, le *Journal de La Romana jusqu'au* 5 *septembre* 1808, et la *Correspondance officielle* du contre-amiral Keats, avec La Romana et d'autres généraux espagnols.

ROMANELLI (Jean-François), peintre, né à Viterbe en 1617, entra dans l'école de Pietro de Cortone. Les cardinaux Barberin et Filomarino le recommandèrent au pape, qui l'employa à plusieurs ouvrages considérables. Romanelli fut élu prince de l'académie de Saint-Luc. Le cardinal Barberin, ayant été obligé de se retirer en France, proposa ce peintre au cardinal Mazarin, qui le fit aussitôt venir, et lui donna occasion de faire éclater ses talens. Le roi le créa chevalier de Saint-Michel, et lui fit de grands présens. L'amour de sa patrie, et les sollicitations de sa famille avaient rappelé Romanelli deux fois à Viterbe, lieu de sa naissance; enfin il se préparait à revenir en France, lorsque la mort l'enleva à la fleur de son âge, en 1662. Il était grand dessinateur, bon coloriste; il avait des pensées nobles et élevées, qu'il rendait avec une touche facile; ses airs de tête sont gracieux; il ne lui a manqué que plus de feu dans ses compositions. Le Musée de Paris possède plusieurs tableaux de ce grand peintre.

* ROMANOWITSCH (Gabriel-Derjavin), l'un des meilleurs poètes russes, avait d'abord suivi la carrière militaire, où il s'était distingué : il la quitta pour entrer dans l'administration, et devint ministre de la justice sous Catherine II; mais il ne resta pas long-temps dans ce poste difficile, dont il donna sa démission pour se livrer entièrement à la culture des lettres. Nous ne connaissons point toutes ses *Poésies* : nous savons qu'il en a paru en 1808 un *Recueil* en 4 vol., traduit en anglais. Son ode *A Dieu* a été traduite en latin; elle l'a été aussi en chinois par ordre de l'empereur de la Chine, qui a fait imprimer cette pièce en lettres d'or sur une étoffe de soie qui est placée dans une des salles de son palais. Romanowitsch est mort dans les premiers jours du mois de juillet 1832, dans ses terres près de Novogorod.

* ROMANZOW (Pierre-Alexandro-Witsch, comte de), célèbre général russe, né à St.-Pétersbourg vers 1730, d'une ancienne et illustre maison, embrassa de bonne heure la carrière des armes, et se distingua dès l'année 1761 par la prise de Colberg. Après avoir eu ensuite plusieurs armées sous ses ordres, il commandait en 1770 celle de l'Ukraine, lorsqu'il reçut l'ordre d'aller s'opposer aux Turcs, qui venaient de remporter plusieurs avantages sur les Russes. Il les rencontra sur les rives du Pruth, là où Pierre le Grand fut sur le point de perdre la liberté, et l'aurait peut-être perdue, ainsi que l'empire, sans la présence d'esprit de son épouse Catherine I. Romanzow leur livra bataille, et quoique les Turcs, commandés par le kan de Crimée, fussent au nombre de 80,000 hommes, il les battit, et les força à se replier sur le Danube. Il les poursuivit jusqu'à Kagoul; mais, s'étant trop avancé, il se vit enveloppé par leur armée, forte de 150,000 hommes. Quoiqu'il n'eût que 18,000 combattans, il ne se découragea pas : comptant sur sa bonne tactique, il les attaqua avec intrépidité, malgré le feu de leur nombreuse artillerie. La baïonnette et l'exacte discipline triomphèrent du nombre, et les Turcs, à leur tour, pressés de toutes parts par les bataillons carrés des Russes, abandonnèrent leur camp. Catherine II consacra le souvenir de cette mémorable victoire, par un obélisque en marbre qu'elle fit élever à Tzarko-Zélo. La reddition de Bender et d'autres places importantes, ainsi que la possession de la route sur la rive gauche du Danube, furent les résultats de la journée de Kagoul. L'année suivante, Romanzow assiégea et prit Giurgewo. Les hostilités furent suspendues en 1772 et pendant les trois premiers mois de 1773. Pendant ce temps-là on entama des négociations, et Romanzow eut plusieurs conférences avec le grand visir Musseim Oglou. Mais les prétentions de l'impératrice étant trop onéreuses pour la Porte, les hostilités

recommencèrent avec un égal acharnement de part et d'autre. Après quelques légers succès, les Turcs furent continuellement battus par Romanzow, qui, ayant passé le Danube, s'avança vers Schumla, où il trouva le grand visir séparé du gros de son armée, et dans une position désavantageuse. Il lui coupa la communication avec ses magasins et les restes de ses troupes, et le contraignit ainsi à demander la paix. Les préliminaires furent signés sur un tambour dans la tente même de Romanzow, le 21 juillet 1774 : la Porte ottomane accorda à la Russie l'indépendance de la Crimée, la possession d'Azof, la libre navigation sur la mer Noire, et le passage par le canal des Dardanelles. Catherine II invita Romanzow à partager avec elle les honneurs d'une entrée triomphante qu'on avait préparée à Moscou ; mais le modeste général se borna à se présenter devant l'impératrice en habit de simple soldat, pour lui rendre compte des opérations de ses brillantes campagnes. La czarine lui fit don d'une épaulette de diamans, et de l'ordre de Saint-George, avec un chapeau portant une branche de laurier en pierres précieuses, évaluées à 30,000 roubles, en outre d'une terre contenant 5,000 paysans, et elle voulut qu'il prît le surnom de *Zadonaïskoï*, *Transdanubien*. Après cette entrevue, Romanzow partit pour son gouvernement d'Ukraine. Il n'y demeura pas long-temps ; Catherine II le fit revenir pour accompagner à Berlin le grand-duc Paul Pétrowitz (depuis Paul Ier), qui allait épouser la princesse de Wurtemberg. Elle lui adressa à cette occasion la lettre la plus flatteuse : « Ce n'est, lui écrivait-elle, qu'au zèle » du plus illustre appui de mon trône » que je puis me résoudre à confier mon » fils. » En Prusse, Romanzow reçut les honneurs les plus distingués. Lorsque Frédéric II aperçut le maréchal, il s'avança vers lui, et lui dit du ton le plus affable : « Vainqueur des Ottomans, » soyez le bien-venu : je suis charmé de » voir celui dont le nom doit passer à la » postérité la plus reculée. » Dans les fêtes données au grand-duc, le roi de Prusse n'oublia pas Romanzow ; et, dans la manœuvre de la garnison de Postdam, il fit ranger ses soldats en bataillons carrés, à l'imitation des Russes dans la bataille de Kagoul. Cependant son influence auprès de la czarine sembla diminuer, ainsi que la reconnaissance de cette princesse, lorsqu'elle accorda sa faveur tout entière à Potemkin ; c'était au commencement d'une nouvelle guerre avec les Turcs (1787). On osa offrir à leur vainqueur, couvert de lauriers et de cicatrices, de commander en second sous le favori, plus expérimenté alors dans les intrigues de cour que dans l'art militaire. Romanzow s'excusa sur son âge, et demanda en même temps sa retraite, qu'on lui accorda aussitôt. Il mourut en 1790. Paul Ier fit élever une pyramide en son honneur, sur la place du palais de marbre à St.-Pétersbourg, et l'empereur Alexandre lui a fait ériger une statue, avec cette inscription, *aux victoires de Romanzow*. On trouve des détails intéressans sur cet illustre maréchal, dans les *Mémoires secrets sur la Russie* par Charles-François-Philippe Masson. Romanzow fut un des plus grands généraux de son siècle : il obtint l'amour et le respect de ses compatriotes et de ses soldats, et l'estime de tous les souverains de l'Europe.

ROMBOUTS (Théodore), peintre, né à Anvers en 1597, possédait très bien la partie du coloris ; mais trop prévenu en sa faveur, il opposa toujours ses ouvrages à ceux du célèbre Rubens, son contemporain et son compatriote. Ce parallèle qu'il aurait dû prudemment éviter, ne pouvait pas être à son avantage. (Il fit le voyage de Rome, où il fut bientôt connu avantageusement. Appelé par le grand-duc de Toscane, il passa à Florence, où il peignit plusieurs tableaux historiques.) Après avoir peint des sujets graves et majestueux, il se délassait à représenter des assemblées de charlatans, de buveurs, de musiciens, etc. Il mourut à Anvers en 1637 ou 1640, selon Weyermans. (Ses tableaux les plus remarquables sont : *Saint François recevant les stigmates*, *Le Sacrifice d'Abraham*,

et Themis avec ses attributs, qui est dans la salle de justice de Land, et qui frappa d'admiration Rubens lui-même.)

ROME (Esprit-Jean de), sieur D'ARDENE, né à Marseille en 1687, fit ses premières études à Nancy, et après un assez long séjour à Paris, il retourna dans sa patrie, où il mourut en 1748. On a publié en 1767 ses *OEuvres posthumes*, en 4 vol. petit in-12, parmi lesquelles on doit distinguer ses *Fables*, et le Discours judicieux dont il les a accompagnées. S'il n'a pas la naïveté de La Fontaine, on ne peut lui refuser beaucoup d'aménité, des images riantes, un goût de philosophie champêtre, et des tableaux agréables de la nature. On trouve encore dans ce recueil des *Discours* et des *Odes* qui furent couronnés par diverses académies. Il était membre de celle de Marseille. La plupart des autres pièces de ce recueil auraient pu rester dans le portefeuille de l'éditeur.

ROMÉ DE L'ISLE (Jean-Baptiste-Louis), physicien et minéralogiste, né à Gray en Franche-Comté, le 26 août 1736, mourut à Paris le 10 mars 1790. Il montra de bonne heure un goût décidé pour les observations et les recherches, et s'appliqua particulièrement à la minéralogie. (Après avoir fait ses études à Paris, il partit pour les Indes, et fut fait prisonnier à Pondicheri par les Anglais. De retour en France en 1764, il étudia sous M. Sage l'histoire naturelle, et donna même un cours de minéralogie.) Il publia sur cette science un grand nombre d'*Essais* et de *Mémoires* qui furent suivis en 1783 de la *Cristallographie*, ou *Description des formes propres à tous les corps du règne minéral, dans l'état de combinaison saline, pierreuse et metallique, avec figures et tableaux synoptiques de tous les cristaux connus*, Paris, 4 vol. in-8. Ce grand ouvrage augmenta beaucoup sa réputation et attira l'attention des physiciens. Il y prétend que la cristallisation est l'effet d'une propriété commune à tous les corps du règne minéral, d'affecter une figure polyèdre, constante et déterminée dans chaque espèce; que c'est un des plus curieux phénomènes de la nature, et l'un de ceux dont on peut dire que la découverte semble ne pouvoir plus être contestée, à raison du grand nombre d'observations qui viennent à son appui. Il la définit ainsi : *Une loi fondamentale de la nature, en vertu de laquelle les parties intégrantes ou similaires d'un corps, atténuées, dissoutes et séparées les unes des autres par l'interposition d'un fluide, sont déterminées à se rejoindre et à former des masses solides d'une figure polyèdre, régulière et constante.* Le quatrième volume est formé de planches où sont plus de 500 figures : tous les genres de cristaux y sont classés par le nombre et la disposition de leurs angles. Rien ne prouve mieux que cet aspect les recherches immenses et pénibles de l'auteur, son assiduité et sa patience à observer, à suivre la nature dans ses plus petits et plus secrets détails. On peut dire que c'est là que son grand principe, touchant la forme déterminée et invariable des cristaux, reçoit en quelque façon la sanction des sens et des yeux, plus propres à convaincre, surtout en physique, que les raisonnemens les plus lumineux. Cependant, et l'auteur ne se le dissimule pas, son système, ou, si l'on veut, sa découverte, est combattu par de grands adversaires, et ce qu'il y a de plus remarquable, par des naturalistes célèbres, qui prétendent s'être convaincus par leurs propres yeux d'un état de choses tout contraire à celui que croit avoir vu Romé de l'Isle. 2° L'année suivante, il donna son traité *Des caractères exterieurs des minéraux*, Paris, 1784, 1 vol. in-8 : espèce de supplément à l'ouvrage précédent. (*Voyez* le *Journ. hist. et litt.*, 1er juillet 1785, p. 349). On a encore de lui : 3° *Métrologie* ou *Table pour servir à l'intelligence des poids et mesures des anciens, et principalement à déterminer la valeur des monnaies grecques et romaines, d'après leur rapport avec les poids*; (4° *Lettre à M. Bertrand sur les polypes d'eau douce*, 1766, in 12; 5° l'*Action du feu central bannie de la*

surface du globe, *et le soleil rétabli dans ses droits*, 1779-1781, in-8. L'auteur s'écarte dans cet ouvrage de l'opinion de Buffon relativement au *feu central*. Il appuie la sienne sur des faits incontestables, sans cependant manquer au respect qu'on doit aux grands hommes : il combat Buffon, mais il ne lui refuse pas la justice dont ses talens sont dignes. 6° Différens *Catalogues raisonnés* de plusieurs riches collections de minéraux, de cristallisations et de madrépores, parmi lesquels on distingue celui du cabinet de Davila ; le tout 3 vol. in-8.) C'était un de ces savans modestes et appliqués, pour lesquels l'étude a plus d'attraits que le bruit de la célébrité.

ROMILLON (Elisabeth), de Lisle au comtat Venaissin, perdit son mari et ses enfans dans un âge peu avancé. Il ne lui resta de son mariage qu'une fille nommée *Françoise*, née en 1573, qui se joignit à elle pour établir des religieuses, sous la règle du tiers-ordre de Saint-François. Elle mourut en 1619, sans avoir eu la consolation de voir perfectionner cet établissement. Sa fille, Françoise de Barthelier, y mit la dernière main. Elle donna des constitutions à ses filles, et les nomma *Religieuses de Sainte-Elisabeth*. Après avoir fondé plusieurs couvens de son ordre, elle retourna à celui de Paris, où elle mourut en odeur de sainteté l'an 1645.

ROMILLY (Jean-Edme), pasteur, né en 1738 à Genève, mort dans la petite paroisse de Sacconai le 29 octobre 1779, âgé de 41 ans, a fourni divers articles à la compilation *encyclopédique*, entre autres les articles *tolérance* et *vertu*. Il a aussi publié des *Sermons sur divers textes de l'Ecriture sainte*. Les grandes vérités y sont solidement établies. Nous ne sommes cependant pas de l'avis de l'éditeur, qui prétend en faire le manuel des catholiques : 1° parce que nous avons en ce genre des discours très supérieurs, discours faits par les plus grands orateurs du siècle passé et de celui-ci ; discours où la morale est unie au dogme qui lui donne la sanction, et parfaitement d'accord avec lui ; 2° parce que, se prévenant pour un auteur d'une manière quelconque, ne fût-ce que pour le stile, on se prévient aisément pour la généralité de ses sentimens, même pour ceux que nous faisons profession d'ailleurs de rejeter. Cependant l'enchantement du stile de M. Romilly n'ira pas jusque là. Sa manière négligée et froide présente en même temps, par un contraste assez singulier, des expressions recherchées et des prétentions au bel-esprit.

* ROMILLY (Sir-Samuel), jurisconsulte anglais, né à Londres vers 1758, descendait d'une famille protestante sortie de France à la révocation de l'édit de Nantes et retirée à Genève en Suisse. Le père de Samuel se fixa en Angleterre vers 1740 et y exerça la profession de joaillier. Le jeune Samuel acheva ses études à Londres et se fit recevoir avocat. Il s'était acquis par ses talens une nombreuse clientelle. Sa faible santé le força de voyager sur le continent ; il se trouvait en France dans le commencement de la révolution, et fut en relation avec Mirabeau. Après avoir parcouru la Suisse, il revint en Angleterre, pour reprendre ses occupations de jurisconsulte. Bientôt il se fit connaître par ses opinions politiques, et il s'attacha avec ardeur aux principes des whigs. Lorsque Fox et le lord Grenville furent mis en 1806 à la tête du ministère, Romilly fut choisi pour occuper le poste de *Sollicitor* ou d'avocat général de la commune, puis nommé membre de la chambre des communes et créé peu après chevalier. Mais la mort de Fox, arrivée la même année, entraîna la dissolution de ce ministère : Romilly perdit sa charge, et se plaça dans les rangs de l'opposition. Il s'occupa surtout de la réforme du code des lois criminelles, et dans la session de 1808, il proposa quelques changemens dans les dispositions relatives aux vols ordinaires : il demanda aussi qu'on prît de nouvelles mesures pour améliorer le sort des accusés qui ne sont que prévenus. Depuis cette époque, il parla dans un grand nombre de circonstances, notam-

ment dans les débats qui eurent lieu sur la question de l'émancipation des catholiques d'Irlande, dans les diverses occasions où le ministère a demandé la suspension de l'*Habeas Corpus* ou l'*Alien-bill*, lorsqu'il s'agit des malheureux Noirs pour lesquels il sollicitait une législation moins dure. Il publia en 1810 un ouvrage sur les lois criminelles de l'Angleterre, qui fit une vive sensation. En 1815, lors des troubles qui eurent lieu à Nîmes, Romilly prononça plusieurs *discours* dans la chambre des communes pour engager le gouvernement anglais à intervenir en faveur des protestans du midi de la France; mais ces motions furent écartées par la majorité. En 1818 il perdit sa femme à laquelle il était très attaché : trois jours après il se donna la mort. Sir Samuel Romilly a publié : 1° *Observations sur les lois criminelles en ce qui concerne les peines capitales*, Londres, 1810, in-8; 2° *Objections au projet de créer un vice-chancelier d'Angleterre*, ibid., 1812, in-8 (sans nom d'auteur); 3° *Discours à la chambre des communes sur l'article du traité de paix relatif au commerce des esclaves*, ibid. 1814, in-8. M. Benjamin Constant, dont les opinions politiques ressemblaient beaucoup à celles de Sir Samuel Romilly, a fait son *éloge*, 1819, in-8.

* ROMME (Charles), géomètre, né à Riom vers 1744, termina ses études à Paris, et reçut des leçons d'astronomie de Lalande. En 1771 il imagina une méthode pour mesurer les longitudes en mer. Les observations intéressantes qu'il fit, lui méritèrent les suffrages de l'académie des Sciences qui le nomma en 1778 son correspondant; plus tard il devint membre associé de l'Institut et membre de la légion d'honneur. Il mourut en 1805 à Rochefort où Lalande lui avait fait obtenir la place de professeur de navigation. Il débuta avec succès par l'ouvrage suivant : 1° *Méthode pour trouver les longitudes en mer*, 1771, in-8. Il donna ensuite et successivement : 2° *L'Art de la mâture des vaisseaux*, avec Perrin, 1778, in-fol., inséré dans la *Description des arts et métiers*; 3° *L'Art de la voilure*, 1781, in-fol.; 4° *L'Art de la marine*, ou *Principes et préceptes généraux de l'art de construire, d'armer, de manœuvrer et de conduire les vaisseaux*, La Rochelle, 1787, in-4, avec figures; 5° *Recherches faites par ordre de S. M. britannique, en* 1765 *et* 1771, *pour rectifier les cartes et perfectionner la navigation du canal de Bahama*, traduites de l'anglais de Guillaume Gl. Brahm, 1787; 6° *Dictionnaire de la marine française*, La Rochelle, 1792, in-8, Paris, 1813, même format; 7° *Dictionnaire de la marine anglaise*, Paris, 1804, 2 vol. in-8; 8° *Tableaux des vents, des marées*, etc., Paris, 1805, 2 vol. in-8. Ces trois ouvrages firent beaucoup d'honneur à Romme, ainsi que son *Modèle des calculs pour trouver en mer la longitude et la latitude*, 1800, in-4. Il combat la latitude établie par Borda, et en prouve les inconvéniens dans plusieurs circonstances. Delambre, dans son ouvrage de la *Connaissance des temps* de l'an 12 (1804), se range de l'avis de Romme, en prouvant que différens auteurs se trompaient en calculant que la somme des deux hauteurs et de la distance surpasse 180 degrés. Romme fit, en 1787, des expériences sur la résistance de l'eau, si nécessaire aux constructeurs. On en trouve le résultat dans l'*Histoire des mathématiques* de Montucla, tom. 4, page 454.

* ROMME (Gilbert), frère du précédent, naquit à Riom en 1750. Il s'appliqua d'abord à l'étude des mathématiques. Après avoir professé pendant plusieurs années et avoir été instituteur dans la maison du comte Strogonoff, il revint en France. Il s'était retiré à Gineaux, où il s'occupait à faire valoir ses terres, lorsque nos troubles politiques éveillèrent son ambition. Il se déclara en faveur des innovations, et devint un des jacobins les plus ardens. En 1791, il fut élu par le département du Puy-de-Dôme député à la législature et puis à la Convention nationale. Dans ces deux assemblées, il se montra l'ennemi déclaré des prêtres et de la monarchie, vota *la mort* de Louis XVI, et n'épargna rien pour

défendre et propager les principes de la *montagne.* Sa voix rude, sa figure, ses formes grossières, ses manières brusques, le firent appeler par Mercier (dans son *Nouveau Paris) le Mulet d'Auvergne.* Le 19 mai 1792, il dénonça le juge de paix Larivière, qui, au sujet du *comité autrichien*, avait ordonné l'arrestation de Bazire, Merlin et Chabot, accusateurs de ce comité imaginaire. Le 31 mai 1793, il se prononça contre les *Girondins*, et fut envoyé à Cherbourg pour les surveiller; mais ils l'arrêtèrent en juin, et le firent enfermer à Caen comme otage des députés frappés de proscription le 2 de ce même mois. Son parti triomphant lui rendit la liberté, et en septembre il présenta et fit adopter le *calendrier républicain*, qu'il avait rédigé d'après le plan de l'astronome Lalande et avec Fabre d'Eglantine. Ce fut lui qui fit supprimer la place de directeur de l'académie de France à Rome, et la maison d'éducation de Saint-Cyr. Au mois de novembre, il présida la Convention et y fit plusieurs rapports sur l'instruction publique. Romme provoqua la dissolution de l'école normale, qu'il accusa de charlatanisme. La chute de Robespierre, le 9 thermidor (27 juillet 1794), et celle de la *montagne*, l'obligèrent à cacher pendant quelque temps ses véritables opinions; mais dans l'affaire de Carrier, il ne put les dissimuler davantage: il essaya d'entreprendre la défense de cet homme sanguinaire, et se prononça contre le système de *réaction* qui dominait alors en France. Il avait été nommé en novembre un des vingt-un membres chargés d'examiner la conduite de Carrier, et dans le *rapport* qu'il en fit, il pencha en sa faveur, et tâcha même d'excuser ses crimes. La Convention l'envoya parcourir les ports de Normandie, pour visiter les marchandises étrangères qu'on y avait confisquées. De retour à Paris, il se rattacha aux *jacobins*, appuya leurs projets contre la Convention, et se montra à la tête des faubourgs insurgés qui allèrent l'attaquer le 1er prairial an 3 (20 mai 1795). Son parti ayant succombé pour la seconde fois, il fut le même jour décrété d'arrestation; il fut livré à une commission militaire, qui le condamna à mort. Lorsqu'on lui lut son jugement, il se poignarda: ses cinq compagnons en firent autant: trois seulement périrent sur-le-champ: Romme fut de ce nombre; les trois autres furent traînés tout sanglans à l'échafaud. C'était le 18 juin 1795. On connaît de Gilbert Romme l'*Annuaire du cultivateur*, Paris, an 3, (1795, in-8).

*ROMNEY (George), célèbre peintre anglais, naquit en 1734, dans le comté de Lancastre d'un fermier peu aisé. Il eut pour maître un peintre ambulant; mais il dut plus à ses dispositions naturelles qu'aux leçons de son professeur. Ayant composé, fort jeune, un tableau représentant *la mort du général Wolf*, il vint à Londres, se présenta à l'académie de peinture, et obtint le second prix. Il vendit ce tableau très cher, et en consacra le prix à faire des voyages en Italie: il résida plus particulièrement à Florence et à Rome, où il étudia les grands modèles et se perfectionna dans son art. De retour à Londres, il se distingna dans les portraits, et surtout dans ceux qu'il fit pour miss Hart, depuis lady Hamilton. (*Voyez* ce nom.) Lorsqu'elle parut en déesse de la santé sur les tréteaux du charlatan Graham, Romney l'en retira, et elle l'abandonna ensuite pour le neveu du lord Hamilton. Outre un grand nombre de portraits, on cite encore de cet artiste plusieurs tableaux d'histoire très estimés des connaisseurs. (On cite avec éloge son *naufrage* tiré de la *tempête* de Shakespeare, *Cassandre* d'après le *Troïlus*, et *Cressida* du même poète, etc. Romney avait montré dès son enfance un grand talent pour les arts industriels: il imitait tous les objets qui tombaient sous sa main; c'est ainsi qu'il fabriqua un violon qu'il garda toute sa vie.) Il mourut à Kendel en 1802.

ROMUALD (Saint), fondateur et premier abbé de l'ordre des camaldules, naquit à Ravenne vers 952, de la famille ducale des Honesti. Séduit par les attraits

de la volupté, il se livra à tous les charmes trompeurs du monde. La grâce le toucha enfin, et il se renferma dans le monastère de Classe, près de Ravenne, où quelques moines peu réguliers, gênés par sa vertu, voulurent le précipiter du haut d'une terrasse. Il fut obligé de se retirer auprès d'un ermite, nommé *Marin*, qui demeurait aux environs de Venise. Ce solitaire récitait tous les jours le Psautier; et comme Romuald savait à peine lire, Marin, pour le rendre attentif et hâter les fruits des leçons, peut-être plus encore pour éprouver sa constance, lui donnait des coups de baguette sur la tête, du côté gauche. Le jeune solitaire, après l'avoir long-temps souffert, lui dit enfin *de le frapper du côté droit, parce qu'il n'entendait presque plus de l'oreille gauche.* Le vieillard admira sa patience, et le traita avec plus de douceur. Romuald bâtit plusieurs monastères, et envoya des religieux prêcher l'Evangile aux infidèles de Hongrie. Il partit lui-même pour cette mission; mais il fut arrêté en chemin par une langueur qui l'empêcha d'aller plus loin. Saint Romuald fonda, l'an 1012, le monastère de Camaldoli en Toscane: c'est de là que son ordre a pris le nom de *camaldule*. Le saint fondateur rendit son âme à Dieu en 1027, à 75 ans, près de Val-de-Castro. Ses vertus lui avaient acquis une grande considération. L'empereur Henri II l'appela à sa cour en 1022; mais le pieux solitaire, après lui avoir donné de sages conseils, retourna dans sa chère retraite. Les censeurs du christianisme demandent si, pour se sanctifier, il est nécessaire de se retirer dans les déserts? Non, sans doute; « mais ce goût, dit un auteur sage et équitable, que Dieu a inspiré à des personnages très vertueux, n'a pas été inutile au monde. Ils ont défriché et rendu habitables des lieux qui étaient sauvages; la renommée de leurs vertus a souvent tiré du désordre des hommes qui seraient morts impénitens; la solitude est nécessaire à ceux pour lesquels le monde est un séjour dangereux, et il y aurait de l'injustice à gêner leur inclination. » Le B. Pierre Damien a écrit sa *Vie*. Jean-Benoît Mittarelli et Anselme Constadini, religieux camaldules, ont donné les *Annales* de cet ordre en 9 vol. in-fol., Venise, 1755—1773. On voit à la tête le plan du monastère de Camaldoli dans une situation sauvage et pittoresque au haut de l'Apennin.

ROMULUS, fondateur et premier roi de Rome, était frère de Rémus, et fils de Rhéa Sylvia, fille de Numitor, roi d'Albe. Ce dernier prince ayant été détrôné par son frère Amulius, sa fille fut mise au nombre des Vestales. On croyait l'empêcher d'avoir des enfans; mais elle se trouva bientôt enceinte, et pour couvrir son déshonneur, lorsqu'elle eut accouché de deux jumeaux, elle publia qu'ils étaient le fruit d'un commerce avec le dieu Mars. Amulius les fit exposer sur le Tibre, où Faustule, intendant des bergers du roi, les trouva, et les fit élever par Laurentia son épouse. C'était une femme à qui sa lubricité avait mérité le nom de *Louve*. De là la fable qu'ils avaient été allaités par l'animal qui porte ce nom. Dès que les deux frères se virent en état de combattre, ils rassemblèrent des voleurs et des brigands, tuèrent Amulius, et rétablirent Numitor dans le royaume d'Albe. Romulus fonda ensuite la ville de Rome, vers l'an 752 avant J.-C. Comme ses sujets manquaient de femmes, il célébra des jeux, pendant lesquels il fit enlever les filles des Sabins et de plusieurs autres peuples. Les nations voisines coururent aux armes pour se venger de cette insulte; mais elles furent vaincues et contraintes de faire la paix. Romulus établit ensuite un sénat, fit des lois, et disparut en faisant la revue de son armée, près du marais de Caprée, pendant un grand orage, soit qu'il eût été tué par le tonnerre, soit que les sénateurs, qui commençaient à haïr et à redouter sa puissance, l'eussent mis à mort: c'était vers l'an 715 avant J.-C. Le fondateur de Rome avait fait faire le dénombrement de tous les citoyens de cette ville, quelque temps auparavant. Il ne s'y trouva que 3000 hommes de pied, et environ 300 cavaliers. Tel fut le

berceau de l'empire romain Jacques Gronovius publia en 1684 une *Dissertation* dans laquelle il entreprend de prouver que l'origine de Romulus, sa naissance, son éducation et l'enlèvement des Sabines, ne sont qu'un pur roman, inventé par un Grec nommé *Dioclès*. Cette opinion paraît assez vraisemblable. Les fables embellissent, ou plutôt déshonorent; et quoiqu'un historien sage ne les croie pas, il est obligé de les rapporter, parce qu'il est jugé très souvent par les sots. Romulus eut les honneurs divins après sa mort. On l'appelle aussi *Quirinus*, comme fondateur des Romains, qu'il appela *Quirites*. (On peut consulter sur Romulus l'*Histoire grecque* de Hullmann et son traité *de Consualibus*, l'*Histoire de la république romaine* par Fergusson; l'*Histoire romaine* de Niebuhr, traduite en français par M. de Golbery; la *Chronologie des anciens royaumes* corrigée par Newton; *Discours et réflexions critiques sur l'histoire et le gouvernement de l'ancienne Rome* par M. Hooke, traduits et publiés en français par son fils, sous la fausse initiale C. Les *Vies de Romulus et de Numa*, de Plutarque, l'*Essai sur la durée des règnes des rois de Rome* par Argarotti; l'*Incertitude des cinq premiers siècles de l'histoire Romaine* par L. de Beaufort.)

RONDEL (Jacques de), écrivain protestant, enseigna long-temps les belles-lettres à Sedan, où il se lia d'amitié avec le fameux Bayle, qui faisait cas de son savoir, et qui lui adressa le projet de son Dictionnaire. L'académie de cette ville ayant été détruite en 1681, il se retira à Maëstricht, où il mourut fort âgé, en 1715. On a de lui : 1° une *Vie d'Epicure*, Paris, 1679, in-12; 2° un *Discours* sur le chapitre de Théophraste, qui traite de *la superstition*, Amsterdam, 1685, in-12, etc., etc. : deux ouvrages où il y a peu d'utile à recueillir.

RONDELET (Guillaume), né à Montpellier en 1507; y professa la médecine avec réputation. C'est à sa sollicitation que le roi Henri II fit bâtir le théâtre anatomique de sa patrie. Il s'appliquait à l'anatomie avec tant d'ardeur ou de fureur, qu'il fit lui-même l'ouverture du corps d'un de ses enfans : opération digne d'un cannibale, et qui porterait à croire que l'anatomie peut quelquefois rendre inhumain, surtout si l'on combine cette scène avec d'autres plus atroces encore, exercées dans le cours de ce siècle soi-disant philosophique, sur des enfans en vie, des pauvres et des étrangers. Ce père dénaturé mourut à Réalmont, dans l'Albigeois, en 1566, pour avoir trop mangé de figues. On a de lui : 1° une *H... oire des poissons*, en latin, 1554, 2 vol. in-fol., et en français, 1558, in-fol. Le président de Thou dit qu'il a tiré cette histoire des *Commentaires* sur Pline de Guillaume Pélicier, évêque de Montpellier, qui n'ont jamais vu le jour. 2° Plusieurs ouvrages de médecine. Ils ne répondent point à la réputation qu'il s'était acquise. C'est lui que Rabelais a joué sous le nom de *Rondibilis*. Sa *Vie* se trouve dans les *OEuvres* de Laurent Joubert son élève.

* RONDELET (Jean), architecte, né à Lyon en 1743, fit ses études au collége des jésuites de sa ville natale. Les leçons de M Loyer développèrent en lui le goût de l'architecture, et il devint ensuite l'un des élèves les plus distingués du célèbre Soufflot. Chargé d'abord de l'inspection des travaux de l'église Sainte-Geneviève, il fut ensuite désigné par son maître pour les continuer : Soufflot n'avait pu faire construire que le portail, la nef, les bas côtés et les tours de cet édifice : après sa mort qui eut lieu en 1780, Rondelet commença le dôme. Les critiques du temps avaient décidé que l'exécution en était impossible : Rondelet mit le comble à la gloire de Soufflot en démontrant le contraire par la construction elle-même, et l'on vit s'élever par ses soins la double colonnade et la triple coupole qui couronnent si élégamment ce monument qui avait été consacré primitivement à être la basilique de la patronne de Paris, et qui est redevenu ce qu'il fut sous la république une espèce de temple païen où l'on doit déposer ceux qu'une loi aura déclarés grands hommes. En 1783, Rondelet fit sous les auspices du gouver-

nement un voyage en Italie dans le but de faire des recherches dans la partie de son art relatives à la construction. Les observations qu'il fit pendant les deux ans que dura ce voyage, et sa pratique longue et savante servirent à la composition d'un *Traité théorique et pratique de l'art de bâtir.* Il publia ensuite divers *Mémoires* sur la *reconstruction de la coupole de la halle aux blés*, sur *la marine des anciens*, ses *commentaires sur Troutin* et son *ouvrage sur les aqueducs de Rome.* Il remplissait en même temps plusieurs fonctions importantes : ainsi il participa à la direction de tout ce qui s'exécutait en France sous la surveillance de la commission des travaux publiés en 1794 et 1795 : à cette époque il contribua à la formation de l'école polytechnique, et particulièrement à l'organisation de toute la partie relative aux travaux civils et aux écoles d'application. Il était professeur à l'école royale des beaux-arts et membre de l'Institut. Rondelet est mort à Paris, le 25 septembre 1829 : MM. Vaudoyer et Baltard ont prononcé des discours sur sa tombe. On trouve dans l'*Encyclopédie méthodique* un grand nombre *d'articles* de cet architecte.

* RONDELLI (Geminiano), célèbre mathématicien, naquit le 2 août 1652, dans un village près de Modène. Il fit ses études dans l'université de Bologne, où il occupa les chaires de mathématiques et de philosophie, fit d'excellens élèves, qui furent ensuite maîtres, de Zanotti, Canterzani, Halcani, etc. On a de lui différens ouvrages dont on cite les suivans : 1° *Aquarum fluentium mensura, nova methodo inquisita*, Bologne, 1691, in-4. 2° *Planorum et solidorum Euclidis elementa facilioribus demonstrationibus explicata*, ibid., 1693 ; 3° *Universale trigonometria lineare ologartimica*, ibid., 1705, in-4. Il est mort en 1735, âgé de 83 ans.

RONDET (Laurent-Etienne), fils d'un imprimeur de Paris et petit-fils de Jean Boudot, dont nous avons un dictionnaire latin-français très connu, naquit le 6 mai 1717, et mourut le 1er avril 1785. Il s'est distingué particulièrement dans l'étude de la langue hébraïque, et a donné une édition de la *Grammaire hébraïque* de Fleury, professeur royal, sous le titre de *Grammaticæ hebraicæ compendiosum exemplar*, 1724, in-fol. (Rondet est principalement connu par l'édition de la Bible, qu'il publia sous le titre de *Sainte Bible, en latin et en français, avec des notes, des préfaces et des dissertations*, Paris, 1748-50, 14 vol. in-4, et qui est vulgairement connue sous le nom de *Bible* de l'abbé de Vence, quoiqu'il n'y ait eu aucune part, et que l'éditeur n'ait pris dans les ouvrages de ce savant docteur qu'un très petit nombre de dissertations. Le plus grand nombre des préfaces et des dissertations sont de dom Calmet ; elles sont conservées entièrement, mais revues, corrigées, et quelquefois plus développées. La traduction, avec une paraphrase littérale, en caractères italiques, intercalée dans la traduction, est, à peu de chose près, la même que celle du Père de Carrières. Rondet donna une nouvelle édition de cette Bible, Avignon, 1767-74, en 17 vol. in-4 ; il la revit avec un nouveau soin, conféra ses notes avec celles du Père Houbigant, et ajouta beaucoup de dissertations, qui sont le fruit de son travail. Cette édition a été réimprimée à Nîmes en 17 vol. in-8. Enfin, une 4e édition, en 25 vol. in-8, avec atlas in-4, a paru à Paris (1828), chez Méquignon-Havard. Elle offre des changemens, des améliorations, et est exécutée avec beaucoup de soin. 3° Rondet a publié le premier volume d'un *Dictionnaire historique et critique de la Bible.* (4° Il a encore publié une seconde *édition* de la Bible traduite sur les textes originaux par l'abbé Le Gros, 1756, 5 vol. in-12 ; 5° une autre *édition* du nouveau Testament traduit par Mésenguy, 1754, in-12 ; 6° deux *éditions* de la Bible traduite par de Sacy, 1758 et 1776 ; 7° des *éditions* du Bréviaire de Carcassonne, du Bréviaire de Cahors, du Bréviaire du Mans, du Rituel de Soissons, etc. Toutes ces éditions et les notes qui les accompagnent prouvent l'application, les recherches et le goût de Rondet pour les sciences ec-

clésiastiques ; il est fâcheux que, dans plus d'un endroit, on découvre des vues de parti, et des traces de ses liaisons avec les agens d'une secte qui porte le trouble dans la science théologique, en même temps qu'elle essaie de détruire la hiérarchie et l'union catholique. 8° Un grand nombre de *Dissertations*, où l'auteur adopte presque toujours l'opinion la moins suivie, et la plus propre à nourrir des impressions désavantageuses au texte sacré. Celle qu'il a donnée *sur les sauterelles de l'Apocalypse* est le fruit du fanatisme le plus forcené, d'une fureur de haine, indigne d'un chrétien et même d'un homme sensé. Nous n'avons pas trouvé cette dissertation dans la *Bible* de Rondet. (*Voyez* le *Journ. hist. et litt.*, 1er juin 1784, p. 173.) On l'a refondue dans *Les Sept âges de l'Eglise*, ou *Conjectures sur les prédictions de l'Apocalypse de saint Jean*, 1783, 2 vol. in-12. 9° On marque le même esprit dans la suite qu'il a donnée à la *Continuation de l'Histoire ecclésiastique de Fleury*, par Fabre. (*Voyez* ce mot.) (Nous ne connaissons pas cette continuation : l'abbé de Feller s'est peut-être trompé en l'attribuant à Rondet : la table des matières de cette Histoire est en 4 volumes : elle est de Rondet. Cette continuation n'est d'ailleurs qu'une esquisse informe qui n'est bonne à rien. 10° Son *Précis de l'Histoire ecclésiastique* est peu estimé. Rondet a donné encore, 11° la *Vie de M. Besogne*, panégyrique d'un homme de parti, fait par un homme du même parti. (On peut consulter sur les ouvrages qu'il a publiés le *Journal ecclésiastique* de 1786, la *France littéraire* d'Ersch, et le *Dictionnaire des Anonymes*, tom. 4. p. 460.)

RONSARD (Pierre de), poète français, né au château de la Poissonnière, dans le Vendômois, en 1524, d'une famille noble, fut élevé à Paris au collége de Navarre. Les sciences ne lui offrant que des épines, il quitta ce collége, et devint page du duc d'Orléans, fils de François Ier, qui le donna à Jacques Stuart, roi d'Ecosse, qui était venu épouser en France Marie de Lorraine. Ronsard demeura en Ecosse, auprès de ce prince, plus de deux ans, et revint ensuite en France, où il fut employé par le duc d'Orléans dans diverses négociations. Il accompagna Lazare Baïf à la diète de Spire. Ce savant lui ayant inspiré du goût pour les belles-lettres, il apprit le grec sous Daurat avec le fils de Baïf, et cultiva les Muses avec un tel succès, qu'on l'appela le *Prince des poètes* de son temps. (*V.* SAINT-GELAIS.) Henri II, François II, Charles IX et Henri III le comblèrent de bienfaits et de faveurs. Ronsard ayant mérité le premier prix des jeux floraux, on regarda la récompense qui était promise comme au dessous du mérite de l'ouvrage et de la réputation du poète. La ville de Toulouse fit donc faire une Minerve d'argent massif, et d'un prix considérable, qu'elle lui envoya. Le présent fut accompagné d'un décret, qui déclarait Ronsard *le Poète français par excellence.* Marie Stuart, reine d'Ecosse, aussi sensible à son mérite que les Toulousains, lui donna un buffet fort riche, où il y avait un vase en forme de rosier, représentant le Parnasse, au haut duquel était un Pégase avec cette inscription :

A Ronsard, l'Apollon de la source des Muses.

On peut juger, par ces deux traits, de la réputation dont ce poète a joui, et qu'il soutint jusqu'au temps de Malherbe. Il y a de l'invention et du génie dans ses ouvrages ; mais son affectation à mettre partout de l'érudition, et à former des mots tirés du grec, du latin, des différens patois de France, a rendu sa versification dure, et souvent inintelligible. « Ronsard, dit Boileau,

Par une autre méthode,
Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode;
Et toutefois long temps eut un heureux destin.
Mais sa muse en français parlant grec et latin,
Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.

Ce poète a fait des *Hymnes*, des *Odes*, un poème intitulé *la Franciade*, des *Eglogues*, des *Epigrammes*, des *Sonnets*, etc. Il mourut au prieuré Saint-Cosme-lez-Tours, l'un de ses bénéfices, en 1585, à 61 ans. Il était singulièrement vain, ne parlait que de sa maison, de ses

prétendues alliances avec des têtes couronnées. Il était né l'année que François I[er] fut défait devant Pavie ; *comme si le ciel*, disait-il, *avait voulu par-là dédommager la France de ses pertes.* Les *Poésies* de Ronsard parurent en 1567, à Paris, en 6 vol. in-4, et en 1604, 10 vol. in-12. (Elles ont été réimprimées à Paris, 1609 - 1623, 2 vol. in-fol. ; 1629-1630, 10 tom. ou 5 vol. in-12. De tous ses vers les auteurs des *Annales poétiques* n'ont pu recueilir que trois petites pièces où il aurait encore à retrancher.)

* RONSIN (Charles-Philippe), général républicain, né en 1752 à Soissons, vint à Paris de bonne heure, et cultiva la littérature dont il n'avait presque aucune étude préliminaire. Dans les premières années de la révolution dont il se montra l'un des plus fougueux partisans, il donna plusieurs *Tragédies* qui étaient composées dans l'esprit du temps, et qui n'eurent qu'un succès éphémère, dû aux principes politiques qu'il y proclama : ce sont *Louis XII*, la *Ligue des fanatiques et des tyrans*, *Aréonphyle* ou *la révolution de Cyrène.* On en cite encore quelques vers que l'on ne retient que parce qu'ils sont ridicules. Dès l'année 1791 il se lia avec Danton, Marat et autres chefs du parti populaire, dont il seconda les projets. Après le 10 août 1792, les protestans le firent nommer commissaire ordonnateur à l'armée des Pays-Bas. Quoiqu'il s'acquittât fort mal de cette mission, il fut néanmoins sous Bouchotte adjoint au ministère de la guerre, où il montra la même incapacité. Il avait embrassé l'état militaire, dans lequel il n'avait pour tout talent que de l'audace et de la férocité. Elevé en moins de deux ans au grade de général de l'armée révolutionnaire, il se rendit à Meaux, et présida en quelque sorte aux massacres des prisons. On l'envoya ensuite à Lyon, lors du siége de cette ville, d'où il écrivit au club des cordeliers : « Nous allons employer des » moyens prompts pour nous débarrasser » en masse des contre-révolutionnaires ; » et le Rhône, teint de leur sang, ira » annoncer aux *fédéralistes du midi leur* » *destruction.* » Il fut peu de temps après employé dans la guerre de la Vendée, où il se montra aussi habile général qu'il avait été bon poète et sage administrateur. Pendant tout le temps qu'il y commanda, il ne compta que des déroutes, fit la guerre en bourreau, et son nom le rendit digne de figurer à côté de ceux de Westermann et de Rossignol. Quelqu'un lui ayant porté des plaintes contre les vexations de son état-major et de son armée, qui ravageaient le pays, pillaient les habitans et les massacraient ensuite, il répondit : « Que » voulez-vous que j'y fasse ? je sais » comme vous que c'est un ramas de » brigands ; mais il me faut de ces co» quins-là pour mon armée : trouvez» moi des honnêtes gens qui veuillent » faire ce métier. » Cependant c'était le métier qu'il faisait lui-même, et où il donnait le premier l'exemple du brigandage. Revenu à Paris, il vint rendre compte de sa mission à la barre de la Convention : alors il déclara que *depuis que cette assemblée avait mis la terreur à l'ordre du jour*, *le peuple s'était élevé à la hauteur de la révolution*, et en même temps il fit un récit succinct des horreurs qn'il avait ordonnées lui-même. Ces relations ne lui furent point favorables : mis en arrestation avec Vincent, autre adjoint du ministre de la guerre, il ne recouvra la liberté que quelque temps après, sur la demande de ses amis. Il se détacha du parti de Danton, et se fit un des chefs des *hébertistes*, qu'il voulait élever au dessus de la commune et de la Convention elle-même. En agissant ainsi, il pensait favoriser ses vues particulières plutôt que cette faction d'athées. Privé de tous les moyens qui font aspirer aux grandes places, Ronsin avait une ambition démesurée, et avait pris, dit-on, pour modèle Cromwel, dont il imitait l'audace et se proposait d'égaler la fortune. Mais d'autres factieux plus adroits surent déjouer ses projets ; Robespierre le fit arrêter de nouveau sur l'accusation *qu'il avait voulu donner un tyran à la France.* Traduit devant le tribunal révolutionnaire, et livré au farouche Fouquier-Tainville, il

fut condamné à mort et exécuté le 24 mars 1794, à l'âge de 42 ans. Plusieurs des pièces dramatiques de Ronsin ont été réunies sous le titre de *Théâtre de Ronsin*, Paris, 1796, in-12; M. A.-A. Barbier lui attribue encore la traduction de la *Chute de Rufin*, 1780, in-8; *voyez* son *Dictionnaire des Anonymes*.

* ROOKE (Laurent), astronome et géomètre anglais, naquit à Deptford, dans le comté de Kent, en 1613. Il fit ses cours à Cambridge et étudia l'astronomie à Oxford, dans le collége de Wadham, où il eut pour maître M. Stehward, auquel il fut adjoint pendant quelque temps. Il avait aussi cultivé la chimie, et il aida M. Boyle dans ses expériences. Il obtint en 1652 la chaire d'astronomie au collége de Gresham; il la changea contre celle de géométrie. Laurent Rooke se donna un soin particulier pour perfectionner les statuts de la société royale de Londres, dont il forma le premier noyau en 1660. Il était un des hommes les plus silencieux de l'Angleterre; il évitait les discussions et les conversations un peu longues: afin ne pas trop parler, il ne voulut pas même faire son testament par écrit, et fit son légataire universel le docteur Ward, évêque d'Exester, en lui disant devant un notaire et des témoins ce peu de mots: « Je vous laisse tout ce » que j'ai. » Il mourut en 1662 à l'âge de 49 ans. On a de lui: 1° *Description d'une Expérience*, consistant en un tube rempli d'huile, et où ce liquide baisse lorsque le soleil est dans toute sa force, et monte lorsqu'il est obscurci par quelque nuage ou qu'il incline vers son couchant; 2° *Avis aux gens de mer qui vont aux Indes orientales et occidentales*; 3° *Observations sur la comète de* 1652; 4° *Méthode pour observer les éclipses de lune*; 5° *Observations sur les éclipses des satellites du soleil*, etc.

* ROOKE (Sir Georges), vice-amiral anglais, né en 1650 à Kent, était très jeune lorsqu'il entra dans la marine; il ne tarda pas à s'y distinguer par son habileté autant que par sa valeur. Il vécut sous les règnes de Guillaume et d'Anne, et fut chargé de plusieurs expéditions où il donna des preuves de courage et d'intelligence. Il était commodore lorsqu'il conduisit en Irlande l'escadre destinée à soumettre cette île. La flotte de Smyrne étant tombée au pouvoir des Français, il parvint à leur en enlever une partie après un combat sanglant. Dans les guerres de la succession du trône d'Espagne, il se trouva à la prise, ou plutôt à l'occupation de Gibraltar, que le commandant de cette place livra aux Anglais moyennant une forte somme. A la bataille de la Hogue et à celle de Malaga, il se fit remarquer par une intrépidité peu commune. La ville de Portsmouth l'appela au parlement; mais né d'un caractère indépendant, il ne pouvait plaire aux ministres: ceux-ci cherchèrent à le desservir auprès du roi Guillaume, et on insinua à ce prince de l'éloigner du bureau de l'amirauté; mais il leur répondit: « Je ne le ferai jamais; Rooke m'a servi » sur mer avec fidélité; je ne le déplace» rai pas, pour agir d'après ses propres » lumières en faveur de son pays dans la » chambre des communes. » Ayant voté en 1701 pour l'admission de M. Harley aux fonctions d'orateur de la chambre, il s'attira l'inimitié du parti des whigs, qui, à force de persécutions, parvinrent à le forcer de quitter le service. Telle fut la récompense qu'obtint ce brave officier après ses longs services. Il termina sa carrière dans la retraite le 24 août 1708, âgé de 58 ans. On ne lui trouva qu'une très modique fortune. « Je laisse » peu, disait-il à ceux de ses amis qui » avaient assisté à son testament, je laisse » peu; mais le peu que j'ai n'a coûté ni » une larme à mes matelots, ni un denier » à mon pays. » Ces sentimens étaient dignes de son caractère, dont la probité ne se démentit jamais. Il avait été marié trois fois; mais il n'eut qu'un seul fils que lui donna sa seconde femme.

* ROPER (Marguerite MORE, dame), fille de Thomas More ou Morus, naquit en 1508. Elle épousa William Roper, avocat-général du roi Henri VIII, qui a écrit la *Vie* de son beau-père. Elle s'était livrée de bonne heure à l'étude, et avait acquis de bonne heure des connaissances

étendues dans les langues latine et grecque. Elle savait en outre la rhétorique, la logique, la philosophie, la géométrie, l'algèbre, l'histoire, la musique, etc. L'étendue de ses connaissances la fit regarder comme un prodige. Ses occupations littéraires ne la détournèrent pas de ses devoirs domestiques. Mistriss Roper était bonne épouse; elle fut aussi tendre fille, et, lorsque son père fut enfermé dans la tour de Londres, elle mit tout en usage pour le déterminer à prêter le serment que le roi exigeait de lui; mais Thomas Morus s'y refusa constamment. Bientôt on lui ôta tout moyen de correspondance, et il lui écrivit avec du charbon. Sa fille l'attendit dans les rues publiques au moment où on le conduisait au supplice, se fraya un passage parmi la foule, et le tint long-temps serré dans ses bras. Thomas lui adressa quelques mots, la regarda en pleurant, sans cependant perdre de sa fermeté, et lui donna enfin le dernier adieu. Elle fit inhumer le corps de son père; mais sa tête devant rester quinze jours exposée sur le pont de Londres, sa fille l'acheta du bourreau. Mandée devant le conseil à ce sujet, elle dit qu'elle avait acheté la tête de son père, pour qu'elle ne fût pas dévorée par les poissons. Arrêtée et mise en prison, elle recouvra sa liberté aux instances de son mari, qui put désarmer la colère du roi. La mort de son père lui avait causé la plus profonde douleur et miné sa santé. Elle en gardait la tête dans une boîte de plomb, qu'elle visitait plusieurs fois par jour. Cette vue et ses tristes souvenirs la conduisirent bientôt au tombeau, et elle mourut en 1544, âgée de 36 ans. Elle fut enterrée, d'après ses dernières dispositions, tenant dans ses bras la tête de son père. Mistriss Roper a laissé les ouvrages suivans en latin: 1° *Epître*; 2° *Discours et poèmes*; 3° *Discours en réponse à celui où Quintilien accuse un riche d'avoir empoisonné les abeilles d'un pauvre avec des fleurs vénéneuses plantées dans son jardin*; 4° *Histoire ecclésiastique d'Eusèbe*, traduite du grec; 5° *Traité des quatre dernières heures de l'homme*. Thomas Morus avait entrepris d'écrire sur le même sujet, qu'il abandonna, lorsque ayant vu le traité de sa fille, il le trouva supérieur au sien. Tous les ouvrages de mistriss Roper sont écrits avec profondeur, et d'un stile énergique et correct.

ROQUE (Gilles-André de la), sieur de la Lontière, gentilhomme normand, savant héraldiste, né en 1597 dans le village de Cormelles, près de Caen, mort à Paris, en 1687, à 90 ans, s'est fait un nom par plusieurs ouvrages sur les généalogies et sur le blason. Les principaux sont: 1° un *Traité curieux de la noblesse*, et ses diverses espèces, in-4, Rouen, 1754; 2° *Traité du ban*, in-12, qui est bon; 3° la *Généalogie de la maison d'Harcourt*, in-fol., 4 vol., 1662, curieuse par le grand nombre de titres qu'il rapporte; 4° *Traité des noms et surnoms*, in-12, superficiel; 5° *Histoire généalogique des maisons nobles de Normandie*, Caen, 1654, in-fol. L'auteur avait une mémoire prodigieuse; il connaissait toutes les fraudes généalogiques dont on s'était servi pour illustrer certaines familles, et il se faisait un plaisir de les dévoiler.

ROQUE (Antoine de la), poète français, né à Marseille, en 1672, mort à Paris, en 1744, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis, fut chargé, durant 23 années, de la composition du *Mercure*. Jean de la ROQUE, son frère, membre de l'académie des belles-lettres de Marseille, mort à Paris, en 1745, à 84 ans, avait fait plusieurs voyages dans le Levant. Il travailla au *Mercure* avec son frère, dont il partageait le goût et les talens. L'un et l'autre sont connus par des ouvrages. On a du premier les paroles de deux opéras, *Médée et Jason*, et *Théonoré*, tragédie, dont la musique est de Salomon; et du second: 1° *Voyage de l'Arabie-Heureuse*, in-12; 2° *Voyage de la Palestine*, in-12; 3° *Voyage de Syrie et du Mont-Liban*, avec un *Abrégé de la vie de du Chasteuil*, in-12.

ROQUE. *Voyez* ROQUES.

ROQUE. *Voyez* LARROQUE.

ROQUELAURE (Antoine, baron de), né d'une maison noble et ancienne en Armagnac, connue dans l'histoire depuis le

12e siècle, fut destiné à l'état ecclésiastique, qu'il quitta pour prendre l'état militaire, lors de la mort de l'aîné de ses deux frères. Jeanne d'Albert, reine de Navarre, l'engagea dans le parti du prince son fils, qui le fit lieutenant de la compagnie de ses gardes. (Roquelaure fut un de ceux qui déterminèrent Henri IV à se faire catholique, et qui lui conseillèrent de se séparer de Gabrielle d'Estrées.) Le roi de Navarre, devenu roi de France sous le nom de *Henri IV*, récompensa ses services et sa fidélité par la place de grand-maître de sa garde-robe en 1589, par le collier du Saint-Esprit, en 1595, et par divers gouvernemens, dont le plus considérable était celui de la Guyenne. Il se trouvait dans le carrosse du roi quand ce grand prince fut assassiné par Ravaillac. Louis XIII ajouta à ces bienfaits le bâton de maréchal de France, en 1615. Roquelaure ne s'endormit pas sur ses lauriers, remit dans le devoir Nérac, Clairac, et quelques autres places. Il mourut subitement à Lectoure, en 1625, dans sa 82e année.

ROQUELAURE (Gaston-Jean-Baptiste, marquis, puis duc de), fils du précédent, né en 1617, se signala dans divers siéges et combats, fut blessé et fait prisonnier au combat de la Marfée en 1641, et à la bataille de Honnecourt en 1642. Il servit de maréchal-de-camp au siége de Gravelines, en 1644, et à celui de Courtrai, en 1646. Il devint ensuite lieutenant-général des armées du roi, et fut blessé au siége de Bordeaux. Le roi, aussi content de ses services que charmé de ses plaisanteries, le fit duc et pair de France en 1652, chevalier de ses ordres en 1661, et gouverneur de la Guienne en 1676. (Il avait épousé une des favorites du roi : ce qui contribua beaucoup à sa fortune.) Ce seigneur mourut en 1686, à 68 ans. C'est à lui que le peuple attribue une foule de bons mots et de bouffonneries aussi plates que ridicules. On en a fait un recueil, sous le titre de *Momus français*, Cologne, 1727, in-16, qui est merveilleux pour amuser les laquais. — Son fils, Antoine Gaston, duc de Roquelaure, mort à Paris en 1738, à 82 ans, commanda en chef en Languedoc, et fut élevé à la dignité de maréchal de France, en 1724. Sa maison fut éteinte par sa mort, n'ayant laissé que deux filles, la princesse de Pons et la princesse de Léon.

* ROQUELAURE (Jean-Armand de Bessuejols de), archevêque de Malines, né à Roquelaure près de Paris en 1721, n'appartient point à la famille des Roquelaure d'Armagnac (*voyez* les articles précédens), mais à une maison noble du Rouergue qui possédait une seigneurie dans cette province. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut reçu docteur en théologie en 1744 ; il fut ensuite nommé évêque de Senlis en 1754, et sacré le 26 juin de la même année. La charge de premier aumônier du roi ayant vaqué, ses amis lui conseillaient de l'acheter. Elle lui convenait ; mais la finance était de 100,000 écus, qu'il n'avait pas. Louis XV ayant été informé des motifs qui l'empêchaient de la rechercher, lui fit donner 100,000 francs, en lui conseillant de traiter, et ajoutant qu'il trouverait bien le reste dans la bourse de ses amis; il fut revêtu de cette charge en 1764. Une commission pour la réforme des ordres religieux ayant été formée en 1767, M. l'évêque de Senlis en fut nommé membre, et eut dans ses attributions l'ordre de Cîteaux. Il assista au chapitre général tenu à cette occasion. Les supérieurs et membres de cet ordre se louaient beaucoup de la bienveillance avec laquelle il s'y était comporté à leur égard. Peu de temps après, il fut appelé au conseil d'état en qualité de conseiller ordinaire (1767). L'académie française se l'associa en 1770, à la place de Moncrif, et le roi le nomma commandeur de l'ordre du Saint-Esprit en 1779. Il était resté le seul prélat commandeur de l'ordre, reçu suivant les formes anciennes. A la révolution, il refusa le serment avec la presque totalité des évêques ses collègues. Il fut cependant du petit nombre de ceux qui ne quittèrent point la France. On ignore quels motifs le portèrent à y rester ; mais il y eut de grands dangers à courir. Il s'était retiré à Arras, patrie de l'abbé

Bertoud, son grand-vicaire, ancien jésuite, et le compagnon fidèle de sa bonne et de sa mauvaise fortune. Il y fut mis en arrestation par Joseph Lebon, et destiné par ce révolutionnaire à être une des victimes des fureurs de cette désastreuse époque. En attendant, il était chaque jour amené devant le féroce proconsul, qui publiquement le chargeait d'outrages. La réaction qui eut lieu à la mort de Robespierre arracha Roquelaure à une mort certaine. Rendu à la liberté, il vint s'établir à Crépy en Valois, petite ville de son diocèse. Il y vivait dans une profonde retraite avec une nièce et un petit-neveu, qu'il prenait lui-même la peine d'instruire. En 1797, il fit un voyage à Senlis, y officia et y donna la confirmation. Le 4 septembre 1801, il envoya la démission de son siége, et fut nommé en 1802 archevêque de Malines. Il s'appliqua à rétablir l'ordre et la discipline ecclésiastique dans ce diocèse, et le gouverna jusqu'en 1808, époque où il fut remplacé par M. l'abbé de Pradt. Nommé vers cette époque chanoine de Saint-Denys, il vécut à Paris avec l'abbé Bertoud, jusqu'à ce que celui-ci, qui ne l'avait jamais quitté, vint à mourir. Roquelaure fréquentait assidûment l'académie, jusque dans ses dernières années, quoiqu'il fût devenu extrêmement sourd. Sa vue aussi avait baissé au point de reconnaître difficilement les personnes avec lesquelles il avait eu des relations. Il mourut sans maladie ni douleur, comme on s'endort, le 24 avril 1818, à l'âge de 97 ans accomplis. Ses obsèques eurent lieu le 27 du même mois à Saint-Sulpice. Sa dépouille mortelle fut portée à Senlis, où il avait désiré d'être inhumé. Il avait gouverné ce diocèse pendant 47 ans, et comptait à sa mort 64 ans d'épiscopat. On a de Roquelaure : 1° *Oraison funèbre de la reine d'Espagne*, 1761, in-4 ; 2° *Sermon pour la profession de madame Louise aux Carmélites de Saint-Denys*, 1774, in-4; 3° *Oraison funèbre de Louis XV*, prononcée à Saint-Denys, 1774, in-4 ; 4° *Discours de réception à l'académie française*. Il y a en outre de lui, étant archevêque de Malines, une *lettre* à son clergé, par laquelle il ordonnait la signature d'une formule conforme aux termes d'un *rescrit* du souverain pontife, au sujet du serment de haine à la royauté. Ce rescrit commandait à ceux qui l'avaient prêté de se soumettre au jugement du saint-Siége, qui condamnait ce serment et blâmait ceux qui, ne l'ayant pas prêté, regardaient les premiers comme schismatiques. (Le *Discours* prononcé à ses funérailles par M. Daru, chancelier de l'académie française, est inséré dans les *Annales encyclopédiques* de juin 1818, tom. 3, pag. 327.)

ROQUES (Pierre), théologien protestant, né à la Caune, petite ville du Haut-Languedoc, en 1685, de parens calvinistes, devint en 1710 ministre de l'Eglise française à Bâle, où il s'acquit l'estime des honnêtes gens par sa probité et par ses écrits. Il y mourut en 1748. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages faits avec ordre, et pleins d'une érudition profonde, mais écrits d'un stile un peu négligé; les principaux sont : 1° *Le Tableau de la conduite du chrétien* ; 2° *Le Pasteur évangélique*, in-4, ouvrage estimé des protestans, et traduit en diverses langues ; 3° *Les élémens des vérités historiques, dogmatiques et morales, que les écrits sacrés renferment* ; 4° *Le vrai piétisme* ; 5° des *Sermons* pleins d'une morale exacte, mais dont l'éloquence est peu pathétique et ne se ressent pas de cette chaleur pénétrante, de cette onction douce qui semblent être exclusivement attachées au langage de la vérité tout entière (*voyez* KEMPIS) ; 6° *Les Devoirs des sujets* ; 7° *Traité des tribunaux de judicature* ; 8° une édition augmentée du *Dictionnaire de Moréri*, Bâle, 1731, 6 vol. in-fol. ; 9° la première *Continuation* des Discours de Saurin sur la *Bible* ; 10° la nouvelle édition de la *Bible* de Martin, en 2 vol. in-4; 11° diverses pièces dans le *Journal helvétique* et dans la *Bibliothèque germanique*. Si on excepte ce qui, dans ces divers ouvrages, tient aux erreurs de la secte de Calvin, on ne peut qu'en faire l'éloge. (Sa vie a été écrite par Frey, Bâle, 1784, in-4.)

ROQUESANE (Jean), ou plutôt Rockysana, sectateur des *hussites* et chef des *calixtins*, fut député en 1432, avec plusieurs de ses disciples, au concile de Bâle, où l'on condamna les erreurs de Jean Hus. Il montra de la docilité aux décisions du concile, souscrivit et fit souscrire ses compagnons aux décrets de cette assemblée, sous la condition qu'on leur permettrait la communion sous les deux espèces ; le concile y consentit, et le récompensa en le désignant pour archevêque de Prague. De retour dans cette ville, il affecta tant de vanité et de précipitation à exercer les prérogatives de sa dignité, que l'empereur, qui en fut choqué, lui fit refuser les bulles du saint-Siége. Il s'exila lui-même de dépit, et recommença à semer le trouble et ses erreurs dans la Bohême jusqu'à sa mort, arrivée vers 1471.

RORARIO (Jérôme), littérateur, né en 1485, à Pordenone, dans le Frioul, nonce du pape Clément VII à la cour de Ferdinand, roi de Hongrie, s'est fait un nom par un traité, intitulé : *Quod animalia bruta ratione utantur melius homine*, Amsterdam, 1666, in-12. On peut l'envisager en quelque sorte comme un paradoxe moral, qui reproche aux hommes l'abus de la raison, tandis que les brutes remplissent leur destination sans s'écarter de la route que le Créateur leur a tracée. Il est vrai encore que l'instinct des bêtes est plus sûr et plus infaillible dans les opérations physiques que la raison de l'homme. Mais si les assertions de Rorario se prenaient à la lettre, elles seraient d'une absurdité repoussante ; elles prouveraient que les astres, qui circulent avec une régularité si géométrique et si constante ; que les plantes, qui s'arrangent avec tant de sy métrie, qui poussent des fleurs et des fruits si agréables et si utiles, sont remplis d'intelligence. Son livre, du reste, n'est pas mal écrit, et l'on y trouve plusieurs faits singuliers sur l'industrie des bêtes et la malice des hommes. Il avait composé auparavant un *Plaidoyer sur les rats*, imprimé dans le pays des Grisons, en 1648. On pouvait l'appeler l'*Avocat des bêtes*.

ROSA ALBA (Carriera). *Voyez* CARRIERA.

*ROSA (Salvator), peintre, graveur et poète, né en 1615, à l'Arenella, près de Naples, eut pour père un pauvre arpenteur qui le destina cependant à la carrière du barreau. Placé chez les Pères Somasques pour y acquérir les premiers élémens de l'instruction, il manifesta bientôt un goût irrésistible pour la peinture. La mort de son père l'ayant entièrement privé de ressources, il connut la misère : toutefois il suivit sa vocation, mais sous les plus fâcheux auspices. Il n'avait reçu que quelques leçons d'un oncle maternel, nommé Gréco, assez mauvais artiste ; il fut employé ensuite par Fr. Fracanzani et Aniello Falcone, et reçut d'utiles conseils de L'Espagnolet. Depuis quelque temps, il travaillait pour les brocanteurs de Naples : le besoin l'avait réduit à exposer ses tableaux dans les places publiques. Lanfranc, qui remarqua du talent dans ses ouvrages, en acheta plusieurs, et l'encouragea. Salvator, flatté du suffrage de ce grand maître, se porta avec plus d'ardeur à l'étude. D'après les conseils de Lanfranc, Salvator vint à Rome en 1635 ; mais les fatigues qu'il avait essuyées et les privations auxquelles il fut contraint de se condamner pour satisfaire sa curiosité, lui firent contracter une maladie qui l'obligea de revenir dans sa patrie pour y respirer l'air natal. Quelques années se passèrent avant qu'il pût retourner dans la capitale des beaux-arts : il employa tout ce temps à peindre des batailles, genre de composition qu'il préférait, et qui convenait à son imagination ardente et chagrine. Une place lui ayant été promise dans la maison du cardinal Brancaccio, il se rendit à Rome, et, lorsque son patron fut appelé au siége épiscopal de Viterbe, il le suivit dans cette ville où, entre autres ouvrages, il exécuta pour l'église de la mort le tableau de *saint Thomas mettant le doigt dans les plaies du Sauveur*. Bientôt fatigué de sa condition trop dépendante, il reparut à Naples, puis s'achemina vers Rome. Salvator était sans nom : ne pouvant attirer sur lui les suffrages du

public occupé exclusivement par Le Dominiquin, Le Guide, L'Albane, il résolut de tirer parti des divertissemens du carnaval pour se faire connaître. Il prit le déguisement d'un charlatan et parcourut les divers quartiers de Rome sous le nom de *Formica* et sous le masque de *Coviello*, distribuant aux curieux, constamment attroupés autour de lui pour entendre ses lazzis, les différens remèdes contre les infirmités de tout genre. Il ne s'arrêta pas en si beau chemin : ayant réuni quelques jeunes gens, il débuta avec eux sur un petit théâtre de société, et en peu de temps ses représentations attirèrent ce qu'il y avait de mieux dans Rome. Lorsqu'il put être assuré des suffrages du public, il osa, dans un prologue qu'il avait composé pour une de ses meilleurse pièces, mêler à de sages critiques sur le mauvais goût de la scène italienne de ce temps, quelques sorties acerbes contre de mauvaises farces représentées au Vatican, sous la direction de Bernen, alors le régulateur suprême des beaux-arts à Rome. Salvator Rosa s'était exposé à de grands périls : il dut à ses admirateurs les moyens d'y échapper; mais en même temps il s'était fait connaître comme poète, musicien, acteur : on sut aussi qu'il était peintre. Dès lors il fut recherché de toutes parts, et sa fortune ne resta pas en arrière de sa réputation. Bientôt, il lui prit le bizarre caprice d'aller étaler son opulence dans la ville où naguère, obscur associé aux travaux de Falcone, il lui restait à peine, après avoir vendu un tableau, de quoi acheter une nouvelle toile. C'est pendant son séjour à Naples qu'éclata l'insurrection populaire par laquelle le pêcheur Masaniello fut porté au pouvoir suprême. La chute de ce roi d'un jour força Salvator qui avait été l'un de ses chauds partisans, à retourner à Rome, puis à Florence. Cependant il revint quelque temps après à Rome où il mourut en 1673. Il a principalement excellé à peindre des combats, des marines, des paysages, des sujets de caprice, des animaux et des figures de soldats. Sa touche est facile et très spirituelle; son paysage, et surtout le feuiller de ses arbres est d'un goût exquis. Il peignait avec une telle rapidité, que souvent il commençait et finissait un tableau en un jour. On remarque dans ses ouvrages un génie bizarre, un talent qu'il s'était créé lui-même, des figures gigantesques, et quelques incorrections. On a plusieurs morceaux gravés de sa main, qui sont d'une touche admirable; C. Antonin en a gravé une autre *collection*, Rome, 1780. Salvator unissait le talent de la poésie à celui de la peinture. Il a composé des *Satires* (Amsterdam, 1719, in-8, et 1770, aussi in-8), dans lesquelles il y a de la finesse et des saillies très spirituelles. Parmi ses satires, on distingue celles sur la *Musique*, la *Peinture*, la *Poésie* et la *Guerre*. Elles ont été souvent réimprimées, ainsi que son beau poème sur l'*Envie*.) Un grand nombre de biographes italiens ont consacré des *Notices* à Salvator. On peut consulter en outre *Vie et siècle de Salvator Rosa* par lady Morgan, 1824, 2 vol. in-8, traduit en français par Mlle Sobry, Paris, 1825, 2 volumes in-8 ou in-12. L'auteur a placé à la fin de son livre des *lettres* familières de ce grand peintre.

ROSALIE (Ange de Sainte-). *Voyez* ANGE.

ROSAMONDE. *Voyez* ROSEMONDE.

ROSCELIN DE COMPIÈGNE, ainsi nommé, parce qu'il était chanoine de Saint-Corneille de cette ville (le *Dictionnaire des hérésies* l'appelle simplement clerc de Compiègne, quoique Breton de naissance), était un des docteurs les plus renommés de son temps, mais beaucoup plus versé dans la dialectique que dans la théologie. Il fut un grand partisan, et, selon quelques auteurs, un chef zélé de la secte des nominaux, combattus par les réalistes avec une chaleur qui allait jusqu'à l'animosité. Saint Anselme, malgré sa modération naturelle, disait qu'ils étaient moins des philosophes que des hérétiques en matière de philosophie. Roscelin, voulant appliquer les subtilités de son école aux matières sublimes de la religion, donna véritablement dans l'erreur, ou du moins dans cette nouveauté profane d'expressions qui produit

d'une manière nouvelle et inadmissible le mystère da la sainte Trinité. Condamné au concile de Soissons vers 1093, il se retira en Angleterre, revint en France, habita Paris, et dogmatisa de nouveau. Ramené à la foi catholique, à ce qu'il paraît, par la charité d'Yves de Chartres, il mourut vers 1107 chanoine de Saint-Martin de Tours. C'est du moins ce que semblent croire les bénédictins auteurs de l'*Histoire littéraire* de France, tom. 9.

ROSCIUS (Quintus), Gaulois de nation, né dans le territoire de Lanuvium, vers l'an de Rome 625, fut le plus célèbre acteur de son siècle pour la comédie. Cicéron a parlé de ses talens avec enthousiasme. Cet orateur dit « qu'il plaisait » tant sur le théâtre, qu'il n'aurait ja- » mais dû en descendre ; et qu'il avait tant » de vertu et de probité, qu'il n'aurait » jamais dû y monter. » Il prit sa défense contre Fannius Chéréa, et c'est à cette occasion qu'il fit son beau discours *pro Roscio*. La république lui faisait une pension de 20,000 écus, et quoiqu'on fût dix ans de suite sans la lui payer, il ne cessa pas de représenter. Le comédien Esopus, son contemporain, avait selon Pline un revenu annuel qui équivaut à environ 150,000 livres. Roscius aurait pu se procurer un bien autre revenu, s'il eût voulu tirer parti de son talent, puisque Cicéron dit formellement dans sa harangue pour cet acteur, qu'*il pouvait gagner tous les ans près d'un million 650, 000 liv.*; anecdote qui seule prouve jusqu'où la fureur des spectacles, l'oisiveté et la frivolité étaient montées chez les derniers Romains. « Les histrions et » autres baladins, dit un auteur moderne, » prétendaient partager la gloire des em- » pereurs. Tout le monde sait l'aventure » du flûteur *Princeps*, qui, s'appliquant » les éloges donnés à Auguste, en remer- » ciait le parterre avec des protestations » dignes de la plus profonde modestie. » (*Voyez* Phèdre, liv. 5, fab. 7.) Une » espèce de frénésie incompréhensible, » mais dont la reproduction se prépare, » transportait dans les coulisses les matro- » nes les plus graves pour y baiser, dans » l'ivresse d'une luxurieuse folie, les » masques et les habits des farceurs. Ce » paroxisme d'une passion peu différente » d'une rage décidée ne se calma que » lorsque le christianisme étendit sur la » terre l'empire de l'innocence et des » mœurs. » (*Voyez* BARON, FRESNE, ESOPUS, GARRICK.) C'est à tort qu'on a avancé que Roscius était le premier qui se fût servi du masque : il est vrai qu'il avait les yeux un peu de travers ; mais cette difformité ne l'empêchait pas d'avoir bonne grâce en déclamant. Ce comédien mourut vers l'an 61 avant J. C. Il avait composé un *Parallèle des mouvemens du théâtre et de ceux de l'éloquence*; cet ouvrage n'est point parvenu jusqu'à nous. (*Voyez* au tome 4 des *Mémoires* de l'académie des Inscriptions les recherches qu'a faites l'abbé Fraguier sur la *Vie de Roscius.*) — Il ne faut pas le confondre avec Sextus ROSCIUS Amerinus, accusé de parricide, dont Cicéron prit la défense, et pour qui il fit la belle harangue *pro Sexto Roscio Amerino*.

ROSCOMMON (Wentworth DILLON, comte de), d'une ancienne et illustre maison d'Irlande, où il naquit vers 1633. (Pendant les troubles d'Angleterre qui précédèrent la mort du comte de Stafford, il vint en France, et fit une partie de ses études à Caen, sous la direction du savant Bochart. De retour en Angleterre, il passa plusieurs années à la cour ; mais une discussion d'intérêt qu'il eut avec le lord du sceau privé l'obligea de se retirer en Irlande. Le duc d'Ormond, viceroi du pays, le fit capitaine de ses gardes. Il devint ensuite écuyer de la duchesse d'York, qui lui fit épouser la fille du comte de Burlington. Les charmes de son esprit et de son caractère lui concilièrent l'amitié de Dryden et des autres hommes lettrés d'Angleterre. Il mourut en 1684. Ses ouvrages sont : 1° une *Traduction*, en vers anglais, de *l'Art poétique* d'Horace ; 2° un poème intitulé : *Essai sur la manière de traduire en vers*. Ces deux ouvrages ont été imprimés avec les *Poésies* de Rochester, Londres, 1731, in-12. Pope, dans son

Essai sur la critique, parle de lui avec éloge :

Tel était Roscommon, auteur dont la naissance
Egalait la bonté, l'esprit et la science.
Des Grecs et des Latins partisan déclaré,
Il aimait leurs écrits, mais en juge éclairé.
Injuste pour lui seul, pour tout autre équitable,
Toujours au vrai mérite on le vit favorable.

ROSE (Sainte), née à Viterbe, fut célèbre dans le 13e siècle par ses vertus et par les grâces dont le ciel la combla. Elle entra dans le tiers-ordre de Saint-François, et y passa sa vie dans la prière et les austérités de la pénitence. Elle mourut en 1261. La ville de Viterbe conserve un vif souvenir de sa sainte vie et un grand respect pour sa mémoire. On voit sa statue sur une des portes de la ville.

ROSE (Sainte), religieuse du tiers-ordre de Saint-Dominique, née en 1586 à Lima dans le Pérou, fut la sainte Thérèse du Nouveau-Monde. Elle fut tantôt consolée par des ravissemens, tantôt éprouvée par des peines intérieures. Sa mortification fut extrême; elle répandait du fiel ou de l'absinthe sur ce qu'elle mangeait : sa douceur, son humilité, sa charité, et ses autres vertus ne laissèrent aucun doute sur l'esprit qui la dirigeait dans ses austérités. Elle mourut le 24 août 1617, âgée de 31 ans, et fut canonisée en 1671. Sa *Vie* a été écrite par le Père Hausen, dominicain. (Le Père Paul Olivier prononça son panégyrique à l'occasion de sa canonisation préconisée par Clément X.)

ROSE (Guillaume), prédicateur de Henri III, évêque de Senlis et le plus fameux ligueur qui fût en France, (naquit en 1542 à Chaumont en Bassigny d'une famille noble. Ses succès dans la chaire lui ayant valu les places de prédicateur et d'aumônier de Henri III, il adressait souvent à ce prince, surtout dans les solennités publiques, des réprimandes amères, et faisait contre lui les sorties les plus hardies. Lors du carême de 1583, Henri ne répondit que par un présent de 300 écus aux attaques dont il avait été l'objet cette même année. Rose fut nommé grand maître du collége de Navarre, et l'année suivante évêque de Senlis. Nous ne reproduirons point les injures et les calomnies dont les ennemis de la Ligue ont chargé sa mémoire; tel est l'effet des divisions sociales, que de part et d'autre on cherche à se noircir aux yeux des contemporains et de la postérité. Nous dirons cependant que Rose contribua à maintenir la population de Paris dans la haine qu'elle avait vouée à Henri IV : aussi fut-il du nombre de ceux auxquels ce prince fit enjoindre l'ordre de sortir de cette capitale. Rose chercha à ranimer la Ligue : ses nouvelles menées provoquèrent contre lui une enquête juridique, par suite de laquelle il fut condamné.) On lui fit faire amende honorable, le 25 septembre 1598, à la grand'chambre, avec ses habits épiscopaux, qu'il ne voulut pas quitter. On lui attribue : *De justa reipublicæ christianæ in reges impios auctoritate*, Paris, 1590, in-8. C'est ce prélat que les auteurs de la *Satire Ménippée* mirent à la tête de la prétendue procession de la Ligue. Il mourut en 1602.

* ROSE (Louis), littérateur, né à Lille en 1704, et mort dans ce pays en 1776, a laissé deux ouvrages intitulés : *Le Bon Fermier*, ou *l'Ami des laboureurs*, in-12. La France littéraire, qui le désigne comme ancien échevin de Béthune, lui attribue aussi *La bonne Fermière*, ou *Elémens économiques*; 2° *Eraste*, ou *L'ami de la jeunesse* (avec Filassier), in-8. Ce dernier ouvrage fait honneur aux talens des auteurs; le stile est pur, élégant, clair, et la partie qui concerne l'histoire de France est fort bien rédigée.

* ROSE DE QUINGEY (Jean-Baptiste), ecclésiastique et littérateur, né en 1714 à Quingey, petite ville de Franche-Comté, se livra à l'étude de la théologie, et fut reçu docteur. Il embrassa en outre dans ses études l'histoire, la minéralogie, les mathématiques et l'astronomie. Tout entier à la science et à son état, il ne s'occupa point des débats politiques de son époque, et il traversa la révolution comme si c'eût été une époque de calme et de tranquillité. En 1766 il avait remporté le prix proposé par l'académie de Dijon sur un *Traité élémentaire de morale* qu'il a fait ensuite imprimer, 1767,

2 vol. in-12. Dom Grappin, chanoine de Besançon, a fait en 1810 à l'académie de cette ville l'*Eloge* de l'Abbé Rose, qui est mort à Quingey la même année. On a de lui 1° *La morale évangélique comparée à celle des différentes sortes de religion et de philosophie*, 1772, 2 vol.; 2° *Traité sur la providence;* 3° *Esprit des Pères, comparé aux plus célèbres écrivains sur les matières intéressantes de la philosophie et de la religion*, 1791, 3 vol.; 4° *Opuscule sur l'organisation du clergé*, même année; 5° *Mémoire sur les états généraux des Francs et Bourguignons sous les différentes races de leurs souverains*, 1789, sans nom de ville ni d'imprimeur; 6° *Mémoire sur une courbe à double courbure*, Besançon, 1779, in-4. On dit que l'abbé Rose était attaché aux sentimens de Port-Royal: il prêta le serment à la constitution civile du clergé.

*ROSELLI (Côme), religieux dominicain, né à Florence vers 1540, fut, après l'Espagnol Ponce, le premier, parmi les modernes, qui fixa des règles à l'art de parler par le moyen des doigts, ce que les Romains appelaient *digitatio*. Il acquit en Italie beaucoup de réputation pour cette découverte, dont il parle fort au long dans son ouvrage intitulé: *Thesaurus artificiosæ memoriæ*, Venise, 1579, in-4. Ce livre est très rare, et on ne le trouve que dans les principales bibliothèques d'Italie. La méthode qu'il y donne pour exercer la mémoire est claire et ingénieuse. Fabricius a oublié cet auteur dans le *Catalogue* qu'il donne de ceux qui ont traité ce sujet.

*ROSELLI (Joseph), aventurier napolitain, naquit en 1652 de parens pauvres et obscurs. Un oncle maternel eut soin de son éducation, lui fit faire des études; et comme il voulait l'attacher à son couvent, il lui fit apprendre les sciences sacrées; mais les inclinations de Roselli étaient bien loin de celles que désirait son bienfaiteur. Il s'enfuit du couvent, parcourut l'Europe, où il fit tous les métiers, s'agrégea aux principales loges maçonniques, et fut élevé aux premiers grades de l'ordre; et c'est avec sa patente de franc-maçon qu'il voyagea aux dépens de ses confrères. Il avait l'audace et l'éloquence verbeuse que montra ensuite le fameux Gagliostro. Ainsi que l'aventurier de Palerme, le Napolitain se vantait de posséder des secrets merveilleux, tous appartenant à la science maçonnique; mais il n'eut et ne chercha que peu d'occasions pour en donner des expériences, aimant mieux passer pour savant et pour un homme qui avait couru des aventures extraordinaires. Après avoir mené une vie errante pendant plusieurs années, il se rendit en Hollande, se fixa à La Haye, où il demanda aux magistrats une chaire de langues orientales et occidentales mortes et vivantes, ou celles d'histoire, de philosophie et de théologie, ou bien la permission d'ouvrir un café. Cette dernière demande lui fut accordée, et il vit son établissement fréquenté par des pratiques sans nombre et des personnages distingués, soit par leurs emplois, soit par leurs talens. Ceux-ci voulant connaître jusqu'où allait le savoir que Roselli affichait, eurent avec lui plusieurs discussions savantes, dont il se tirait presque toujours avec honneur. Il était curieux de voir ce même homme qui servait la tasse de café, l'orgeat et la limonade, disputer en même temps sur une thèse de philosophie, sur un problème, et sur un passage des Epîtres de saint Paul. Il conserva son goût pour les choses bizarres jusque dans son lit de mort. Il ordonna par son testament qu'on enfermerait son corps dans un cercueil de plomb, couvert de planches de chêne; qu'on le porterait à 18 lieues en mer, entre la Hollande et l'Angleterre, et que là on le précipiterait dans les flots. Cette disposition semble prouver que Roselli, quoique catholique, ne tenait à aucune religion; c'est qu'il était pythagoricien, et croyait à la métempsycose; il espérait ressusciter, au bout de quelques années, transformé en poisson, oiseau marin, ou sous toute autre forme quelconque. Il mourut en 1719 à La Haye, où il avait amassé dans son café beaucoup de richesses, quoiqu'il se plût à les

attribuer à ses secrets maçonniques. On a de lui *Los fortunato Napoletano*, l'infortuné Napolitain, 1722, 4 vol. in-12. Le titre de cet ouvrage, qui a eu un grand nombre d'éditions, est faux comme la plupart des aventures qu'il y raconte. Un homme qui pendant toute sa vie a contenté toutes ses passions, qui a existé aux frais des bonnes gens, qui savait soutenir le rôle de savant, et celui d'un être extraordinaire, et qui est mort laissant beaucoup de richesses, n'est certainement pas infortuné. Son histoire romanesque est écrite d'un stile parfois éloquent, mais plus souvent affecté et monotone; les mœurs n'y sont guère respectées, et l'auteur n'a même aucun égard, sous ce rapport, pour ses parens les plus proches, et il y représente sa sœur (Rosalie) vivant dans un lieu de prostitution et livrée au public.

* ROSEMONDE ou Rosamonde ou Rosmonde, reine des Lombards, était fille de Cunimond, roi des Gépides, et avait reçu le jour vers l'an 560. Son père ayant été défait par Alboin, et mis à mort par ordre de ce monarque, elle fut élevée dans le palais du vainqueur. Alboin l'épousa malgré la résistance qu'elle apporta long-temps à cette union. Elle ne pouvait oublier les malheurs ni la fin tragique de son père; Alboin s'en aperçut, et voulut l'en punir d'une manière digne de son cœur farouche. Il donnait un jour à Vérone une fête magnifique à ses officiers, lorsqu'il fit apporter un crâne, qu'il dit à Rosemonde être celui de son père, et la força de boire dans cette horrible coupe. Ce trait d'atrocité inouïe réveilla la vengeance de Rosemonde, qui résolut d'ôter la vie à son époux. A cet effet, elle fixa les yeux sur Helmige, premier écuyer du roi, auquel elle promit, en récompense de ce funeste service, sa main et la couronne des Lombards, dont elle était l'héritière légitime. Après bien des instances, Helmige céda enfin; mais il demanda un complice pour assurer le coup. Rosemonde lui donna Péridée, seigneur lombard, qu'elle gagna d'une manière aussi bizarre qu'outrageante pour son propre honneur. Cette princesse sachant que Péridée obtenait les faveurs d'une dame de sa cour, peu scrupuleuse, s'oublia jusqu'à prendre, pendant la nuit, la place de celle-ci, et ne se découvrit à Péridée que lorsqu'il avait tout à craindre de la fureur jalouse du roi. Forcé d'opter pour Rosemonde, il consentit à tout ce qu'elle exigea de lui. Un jour qu'Alboin dormait dans ses appartemens après son repas, Helmige et Péridée envoyèrent des assassins prévenus d'avance, qui, introduits par la reine auprès de son époux, le poignardèrent. Rosemonde donna aussitôt sa main à Helmige, et, après s'être emparée des trésors d'Alboin, s'enfuit à Ravenne avec sa fille Albisvinde et son nouveau mari. Soit qu'Helmige voulût régner en maître absolu, soit que la reine ne l'eût jamais considéré que comme l'instrument de sa vengeance, elle écouta les offres de Longin, gouverneur romain, qui à son tour promit de l'épouser si elle trouvait le moyen de faire périr Helmige. L'exarcat de Ravenne, qui venait d'être créé en faveur de Longin, flattait la vanité de Rosemonde. L'ambition, jointe au dégoût qu'elle avait conçu pour Helmige, la décida à s'en défaire le plus tôt possible: elle avait commis un premier crime, le second ne pouvait plus l'arrêter. Elle prépara du poison, et le donna elle-même à Helmige lorsqu'il sortait du bain. Ce breuvage eut un effet trop subit pour qu'il n'y reconnût pas une nouvelle trahison de la part de Rosemonde; mais il voulut qu'elle l'accompagnât au tombeau. Il s'élança sur elle, et lui appuyant son épée sur le cœur, il la força à avaler ce qui restait du poison, et tous les deux expirèrent quelques momens après en 573. Les trésors du roi d'Italie avec la princesse Albisvinde et Péridée furent envoyés à Constantinople par Longin. Quelques biographes appellent le complice de Rosemonde, non Helmige, mais Almachilde. Ces faits ont été plusieurs fois reproduits sur la scène tragique, notamment par Alfieri, et chez nous par Baro, par Chrét. Descroix, par Taconnet, et plus recemment par M. Ampère fils.

ROSEN (Conrad de), comte de Bol-

weiller en Alsace, d'une ancienne maison originaire de Livonie, après avoir été 3 ans cadet dans les gardes de la reine Christine, passa *incognito* en France, et servit d'abord comme simple cavalier dans le régiment de Brinon. Son mérite et sa naissance ayant été bientôt connus, il fut élevé de grade en grade, et obtint le bâton de maréchal de France en 1703. Jacques II le fit général de ses troupes. Il mourut en 1715, à 87 ans, après s'être distingué dans toutes les guerres où il fut employé. C'était un homme de tête et d'une bravoure reconnue.

* ROSEN DE ROSENSTEIN (Nicolas), médecin suédois, né en 1706 près de Gothenbourg, fut destiné d'abord à l'état ecclésiastique; mais il étudia la médecine à Lund, puis à Upsal. Après avoir voyagé en Allemagne, en France et en Hollande, il reçut le grade de docteur à Horderwych. Adjoint à la faculté de médecine d'Upsal, en 1731, il obtint trois ans après le titre de médecin du roi, et devint professeur d'anatomie en 1740. Les honneurs s'accumulèrent sur lui. Le roi de Suède lui accorda, en 1762, des lettres de noblesse, le nomma archidiacre de sa chapelle et chevalier de l'Etoile-Polaire; il devint membre des académies d'Upsal, de Stockholm et autres sociétés savantes, et mourut dans la première de ces villes en 1773. On a de lui : 1° *Pharmacie domestique*, Stockholm, 1765, in-8, qu'il composa par ordre de la reine veuve; 2° *Manuel d'anatomie*, 1736; 3° *Traité des maladies des enfans*, Stockholm, 1764, 1771, in-8, traduit dans presque toutes les langues de l'Europe; il l'a été en français par J. B. Lefèvre de Villebrune, Paris, 1780, in-8. Rosen contribua à populariser en Suède l'inoculation.

* ROSEN (le baron Grégoire), lieutenant-général russe, issu d'une famille d'origine suédoise, entra au service en qualité de sous-officier le 6 mars 1789. Après avoir passé par tous les grades, il devint enfin capitaine en 1803. Il se distingua tellement à la bataille d'Austerlitz, qu'il reçut une épée d'or. Nommé colonel en 1806 et général en 1807, il se battit pendant cette dernière année avec une valeur qui fut récompensée à plusieurs reprises. En 1808 il passa dans la Finlande et livra plusieurs combats aux Suédois. Elevé au grade de général-major, puis de chef de brigade, il fit les campagnes de 1811 et 1812. En 1813 il pénétra dans le duché de Varsovie, dans la Prusse et la Saxe. Nommé le 19 avril de la même année chef de la première division des gardes, il se trouva à la tête de ce corps aux batailles de Lutzen et Bautzen. Il se distingua ensuite à Pirna et à Culm, et fut alors nommé lieutenant-général. Il prit part à la bataille de Leipsick et fit les deux campagnes de France. En 1831, ce général commandait le 6e corps d'armée russe dans la campagne de Pologne: il se battit dans les journées des 19 et 20 février, et, pendant le mois de mars, il garda la route de Praga pour assurer les communications avec la Russie; mais il fut mis en déroute le 31 du même mois à Groschow. Ce général est mort dans les premiers jours du mois de février 1832, dans un âge peu avancé.

* ROSER (Mathias Barthélemi), peintre, né le 24 août 1737, à Heidelberg dans le palatinat du Rhin, eut pour maître le célèbre Loulehrbourg : s'étant ensuite rendu à Rome, il y apprit l'art de restaurer les tableaux, art déjà connu en Italie dès le commencement du 18e siècle. De retour dans sa patrie où il séjourna peu de temps, il vint à Paris en 1765, et s'y occupa exclusivement de la restauration des peintures endommagées. Il était si habile qu'il a souvent ajouté à des tableaux de grands maîtres des portions entières que l'on aurait dit appartenir à l'original : c'est ce qu'il fit pour plusieurs grandes compositions du Corrége, du Titien, etc. C'est au Muséum que l'on admire les talens de Roser dans ce genre, et qu'il a exercés avec tant de bonheur dans les tableaux de la *Transfiguration*, de la *Vierge* dite *de Foligno*, de Raphaël. Il excellait également dans les *copies*, et il en a fait de plusieurs maîtres, comme de David Teniers, et Philippe Wauwermans, etc., qui ont circulé, comme tableaux originaux, sans cependant que Roser y eût adhéré. Cet

artiste est mort à Paris le 6 avril 1804, âgé de 67 ans.

* ROSILY-MESROS (le comte François-Etienne de), vice-amiral, né le 13 janvier 1748 à Brest d'un père qui commandait dans ce port en qualité de chef d'escadre, embrassa de bonne heure la carrière de la marine. Entré à l'âge de 14 ans dans le corps des gardes, il devint successsivement et en peu de temps enseigne, lieutenant et capitaine. Nommé contre-amiral le 1er janvier 1793, il devint vice-amiral le 22 septembre 1796. Tous ces grades avaient été mérités par de grands services, ou des actions d'éclat; son premier fait d'armes remonte à 1771. Alors il s'embarqua pour l'île de Ceylan avec une division navale aux ordres de M. de Kerquelen; abandonné en pleine mer pendant le trajet, par suite d'un coup de vent qui avait éloigné de la frégate la chaloupe avec laquelle il était allé à la découverte, il parvint non sans peine, mais avec ses propres ressources, à gagner les côtes de la Nouvelle-Hollande. Après un voyage qu'il fit à l'âge de 25 ans vers la Notasie et dans les mers Australes sur la corvette l'*Ambition* dont il avait le commandement, il visita les ports d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, et en rapporta plusieurs procédés utiles, entre autres les *Pompes à chaînes* destinées à prévenir la submersion des bâtimens en cas de voie d'eau (1774). Quatre ans après, pendant la guerre d'Amérique, il se distingua par un fait d'armes qui suffirait seul pour placer son nom avec honneur parmi ceux des officiers qui illustrèrent le plus alors la marine française, lorsque M. de la Clocheterie commandant la frégate, la *Belle-Poule,* soutint contre la frégate anglaise, l'*Aréthuse*, le mémorable combat qui fut le commencement des hostilités. Rosily-Mesros commandait sous ses ordres le lougre le *Coureur*, armé seulement de huit pierriers de deux. Avec une aussi faible embarcation il n'hésita pas à attaquer le cutter anglais l'*Alerte*, armé de 14 canons de six, qui allait se joindre à l'*Aréthuse* pour accabler la *Belle-Poule*. Malgré l'inégalié des forces, il attaque son ennemi à l'abordage, l'arrête, et par cet acte de dévouement sauve la *Belle-Poule* des dangers d'une double lutte à laquelle elle eût certainement succombé. Cette action vraiment héroïque le couvrit de gloire et lui valut, quoique jeune encore, la croix de St.-Louis (1779). Rosily prit ensuite le commandement de la frégate la *Lively*, et en 1792 celui de la *Cléopâtre*, à l'Ile de France, vers la fin de 1782, et alla se réunir à l'armée, commandée par M. de Suffren qui, à cette époque, porta si haut la réputation de la marine française. Ce guerrier, juste appréciateur du mérite militaire, plaça Rosily au poste difficile d'éclaireur de l'armée, dans lequel il le maintint jusqu'à la paix (1784): il lui avait donné le commandement d'une escadre. Rosily revint alors en France avec M. de Suffren; mais désirant de faire tourner les loisirs de la paix au profit des sciences, il ne tarda pas à prendre le commandement de la frégate la *Vénus*, avec laquelle il alla explorer les côtes de la mer des Indes. Il avait pour principal but, dans cette expédition, de corriger les cartes de *Neptune oriental*, sur lesquelles il avait été plus que personne à même de reconnaître de graves erreurs. Ce fut pendant ce voyage, qui dura sept années, que ce marin infatigable accueillit les précieux matériaux d'après lesquels il rédigea l'ouvrage qu'il livra plus tard au public, sous le titre de *Supplément au Neptune oriental.* Cet ouvrage n'est pas parfait sans doute; mais nous devons dire qu'il est très remarquable pour l'époque à laquelle il a été exécuté, et que son auteur mérite la reconnaissance de tous les navigateurs. Dans le cours de ce travail Rosily a fait un emploi fort judicieux des *Horloges marines* de Ferdinand Berthoud, pour déterminer les longitudes des principaux points des côtes de la mer des Indes et de la Chine; et il a prouvé que si les méthodes, employées aujourd'hui dans les travaux de ce genre, avaient été connues de son temps, il aurait fourni les documens les plus complets sur les côtes qu'il a parcourues. Lorsque les premières nouvelles

des évènemens de la révolution française arrivèrent dans l'Inde, Rosily eut besoin de tout l'ascendant qu'il avait acquis sur son équipage par son intrépidité et sa bonté inaltérable, pour maintenir la discipline à son bord; il revint dans sa patrie avec la frégate la *Méduse*, qu'il commandait alors, et enrichit le dépôt de la marine des documens hydrographiques qu'il rapportait de son expédition. En 1795 Rosily fut nommé directeur du dépôt général de la marine, et il remplit sans interruption les fonctions de cette place importante jusqu'en 1827, époque à laquelle il demanda à être remplacé par M. de Rossel. C'est à lui qu'est due l'organisation définitive du corps des ingénieurs hydrographes de la marine, et ce fut sur sa proposition que l'on fit commencer en 1819, par les ingénieurs de ce corps, la reconnaissance des côtes de France, vaste travail dont le *Pilote français* doit être le principal résultat. Rosily a rempli, depuis 1795 jusqu'au moment où il quitta la direction du dépôt général de la marine, plusieurs missions d'une grande importance. Nous nous contenterons, pour ne pas dépasser les limites d'une notice, de rappeler ici qu'il fut choisi en 1805 par Buonaparte pour aller prendre à Cadix le commandement de la flotte combinée de France et d'Espagne. Cette belle armée était composée de 33 vaisseaux de ligne, lorsqu'il en reçut le commandement; arrivé à Cadix il la trouva réduite, par le désastre de Trafalgar, à cinq vaisseaux français. Ces faibles débris, que Rosily était parvenu à réunir, tombèrent au pouvoir des Espagnols le 14 juin 1808; mais, avant de succomber, ils avaient essuyé pendant trois jours le feu des nombreuses batteries de terre et de mer dont ils étaient entourés. La conduite courageuse que tint dans cette circonstance l'amiral Rosily fut hautement approuvée par Buonaparte, et lui mérita après sa glorieuse résistance les hommages de la population entière de Cadix. En 1812, Rosily présida le conseil de guerre qui condamna le capitaine St.-Cricq à 3 ans de détention, et le 5 février 1813 il fut nommé président du conseil des constructions navales. En 1814, il donna son adhésion aux actes du gouvernement provisoire. Et, lors de la restauration, il devint un des membres de la commission créée par l'ordonnance du mois de mai 1814, pour vérifier les titres des anciens officiers de marine qui demandaient de l'emploi ou des pensions. En 1816 il fut nommé associé libre de l'académie des Sciences. Les récompenses les plus élevées avaient été accordées à cet illustre marin : chevalier de St.-Louis en 1779, commandeur de la légion d'honneur en 1804, grand-croix du même ordre en 1814, cordon-rouge en 1818, grand-croix de l'ordre de Danebroch en 1820, grand-croix de St.-Louis en 1822 : telles avaient été ses décorations. Mis au cadre de réserve, le 1er mai 1831, et à la retraite le 1er mai 1832, il est mort à Paris d'une apoplexie foudroyante le 13 novembre de la même année, à l'âge d'environ 85 ans. Il comptait près de 70 années de service sans interruption.

ROSIN (Jean), en allemand *Roszfeld*, antiquaire, né à Eisenach en Thuringe, en 1551, fut ministre à Naumbourg, et mourut de la peste à Aschersleben, en 1626. Il est connu par son Traité des *Antiquités romaines*, en latin. La première édition parut à Ratisbonne en 1581. Cet ouvrage reparut à Paris, 1613, in-fol., avec des additions de Thomas Dempster. En 1645, le Père André Schott en donna une nouvelle édition à Cologne encore augmentée; enfin, la meilleure édition de ce savant ouvrage est celle de 1701, in-4, à Utrecht. C'est une source abondante, dans laquelle plusieurs auteurs ont puisé sans le dire. (Rosin donna en outre des éditions des *Opuscules* de Luther, de la *Chronique* de Volfgtreschler. La *Vie* de Rosin a été écrite en allemand par J.-G. Fischer à la suite de celle de J. *Avenarius*, Naumbourg, 1708, in-8.)

ROSMONDE *Voyez* ROSEMONDE.

* ROSMINI (Jean-Charles-Jules, chevalier de), littérateur religieux, né le 28 octobre 1758 à Rovérédo dans le Tyrol sur les confins de l'état Vénitien, d'une fa-

mille noble, fit ses études soit à Inspruck, soit dans la maison paternelle où ses parens lui inspirèrent des sentimens de religion que l'âge et la réflexion développèrent dans la suite de plus en plus. Dès sa première jeunesse il se lia avec son compatriote Vannetti qui lui donna le goût des lettres. Dès l'âge de 15 ans, il écrivit sur l'opéra de Rezzonico intitulé : *Alessandro e Timoleo*, une *lettre* dans laquelle il fit preuve de grandes connaissances sur la musique ancienne et moderne. En 1786 il publia à Rovérédo des *Considérations sur deux opuscules de d'Alembert relatives à la poésie*, et ces *Considérations*, quoiqu'elles fussent d'un jeune homme, annonçaient une profondeur de pensées qui donnait les plus grandes espérances : le goût et l'exactitude qu'il montra dans ses premiers ouvrages lui firent en Italie une réputation méritée. Les troubles qui divisèrent ce pays à la suite de la révolution française, et les progrès de nos armées qui pénétrèrent dans les états de Venise et dans le Tyrol, interrompirent ses travaux ; mais il les reprit, dès que les temps furent devenus plus calmes. En 1803 il quitta Rovérédo et alla se fixer à Milan où il trouvait plus de ressources pour ses recherches historiques. Les évènemens de 1814 réjouirent son âme : c'est en se consacrant à la piété et aux lettres qu'il a continué de vivre, soit à la campagne, soit à la ville. Il est mort le 9 juin 1826 à l'âge de 68 ans. Outre les ouvrages que nous avons indiqués, nous citerons encore la *Vie d'Ovide*, 1789, 2 vol. in-8, réimprimée en 1821 ; la *Vie de Sénèque*, 1793, in-8 ; les *Vies de Guarini de Vérone et de ses disciples*, 1805, 3 vol. in-8 ; *Idée d'un bon précepteur dans la vie et les principes de Victorin de Feltre et de ses disciples*, 1801, in-8 ; *Vie de Philelphe d'Olentenoï*, 1808, 3 vol. in-8 ; *Les entreprises militaires et la vie de J. J. Trivulce dit le Grand*, 1815, 2 vol. in-4 ; *Vie de Guidobald duc d'Urbin*, 1821, 2 vol. in-8 ; *Histoire de Milan*, 1820, 4 vol. in-4. Il a aussi publié, sous le voile de l'anonyme, *La vie et la mort exemplaire de Marie-Joseph Repetté*, Venise, 1815. Tous ces ouvrages sont pleins de recherches, de critique, de jugement et de sagesse, et, quand l'auteur a l'occasion de parler de la religion, c'est toujours dans des termes dignes d'un écrivain qui se faisait gloire de la révérer et de la pratiquer. M. l'abbé Baraldi a inséré dans les *Mémoires de la religion* qui s'impriment à Modène, une *Notice* intéressante sur le chevalier Rosmini. L'*Ami de la Religion* en a donné un extrait, tome 62, page 68. Le savant Labus a donné aussi la *vie* de Rosmini.

*ROSNY (Antoine-Joseph-Nicolas de), romancier et auteur dramatique, né à Paris en 1771, commença ses études à l'école militaire de Rebais, et suivit ensuite pendant quelque temps la carrière des armes. Retiré jeune encore avec le grade de capitaine, il obtint une place dans les bureaux du ministère de l'intérieur. Il composa un grand nombre d'ouvrages dont il a donné lui-même la *Notice* et dont on trouve le *catalogue*, au nombre de 80 volumes, dans la *France littéraire* d'Ersch. Rosny ne fut point riche, quoiqu'il se fît libraire pour vendre ses livres, et qu'il devînt directeur d'un théâtre de boulevard pour faire jouer ses pièces. Nous nous bornerons à citer les *Infortunes de la Galetière pendant le régime décemviral*, Paris, 1796, 4ᵉ édit. 1800, 2 vol. in-8 ; *Vie de Florian*, 1797, in-8 ; *le tribunal d'Apollon*, an 8 (1800), 2 vol. in-18, ouvrage faiblement calqué sur le *Petit almanach des grands hommes* de Rivarol ; le *Bonheur rural* ou *Tableau de la vie champêtre* en 12 liv. 1801, in-8 ; *Histoire de la ville d'Autun*, Autun, 1802, in-4, avec 8 planches in-4 ; *Tableau littéraire de la France pendant le 13ᵉ siècle*, Paris, 1809, in-8. Rosny mourut en 1814 ; il était membre de plusieurs académies et sociétés littéraires.

ROSNY. *Voyez* SULLY.

ROSELLI (Matthieu ou MATTEO), peintre, naquit à Florence en 1578, et mourut dans la même ville en 1650. Il s'est particulièrement attaché à la peinture à fresque, genre dans lequel un travail raisonné, beaucoup de patience,

un dessin pur, et un coloris d'une grande fraîcheur, l'ont fait exceller. Ses ouvrages se ressentent, pour l'ordinaire, de son caractère tranquille. Ses couleurs locales ne sont pas dans le vrai ton de la nature; mais il y a mis un accord qui plaît, et ses compositions gagnent à être détaillées. (La *Naissance de J. C.*, que possède l'église de Saint-Gaetan, passe pour son chef-d'œuvre. Le musée du Louvre possède plusieurs de ses tableaux.)

ROSSET (François de), poète et romancier, né en 1570, en Provence, d'une famille noble. (Presque au sortir de l'enfance, il composa des *Sonnets* et autres poésies, en l'honneur d'une dame qu'il nommait Philis. Il vint ensuite à Paris, où il ne fut guère remarqué, et y chercha en vain l'amitié de Malherbe.) Rosset se servit des connaissances qu'il avait dans les langues italienne et espagnole pour faire passer dans la française quelques ouvrages écrits dans les premières; entre autres, *Roland le furieux* et *Don Quichotte*; mais les versions qui sont venues après ont effacé les siennes. Ses *Histoires tragiques arrivées de notre temps* ont long-temps fait la lecture d'un certain genre de curieux. Parmi ses romans on distingue: 1° *Les Chevaliers de la gloire*, Paris, 1613, in-4; 2° *L'Admirable histoire du chevalier du Soleil*, traduite du castillan par cet auteur et par Louis Douel, imprimée à Paris en 1620 et années suivantes, en 8 vol. in-8. (Il faut lire l'article Rosset dans le *Manuel du libraire*, de Brunet.)

ROSSET du Pont (Joseph), sculpteur, né en 1706 à Saint-Claude, en Franche-Comté, est mort le 3 décembre 1786, à près de 80 ans. Elève de la nature, il a prouvé que le génie seul, aidé d'une étude constante et d'un travail opiniâtre, peut atteindre à ce qu'il y a de plus grand, et produire des chefs-d'œuvre. Quelques bas-reliefs, quelques copies de bons modèles qu'il avait su se procurer, échauffaient son imagination, et lui faisaient deviner toutes les merveilles de l'antique. Ses ouvrages fins et gracieux sont remplis d'expression. Avec tous les avantages qui peuvent donner la célébrité, il ne lui était jamais venu dans l'esprit de penser à la gloire et aux académies. Il eût cru flétrir le génie des arts, en le mettant en ostentation. Il a traité beaucoup de sujets religieux, parce qu'on les lui demandait de toutes parts. Il imprimait un si beau caractère à ses têtes de Vierges, qu'elles inspirent la dévotion. Fredéric II, roi de Prusse, disait: « *Il n'y a personne qui sache donner la vie à un buste comme le sculpteur de Franche-Comté.* » Falconet, admirant un *saint Jérôme* sorti de ses mains, faisait observer que l'auteur avait certainement fait son tour d'Italie, et qu'il avait étudié au moins dix ans les grands maîtres: il ne voulut jamais croire qu'il n'était pas sorti de sa petite ville. Rosset maniait avec la même dextérité le bois, le marbre, l'albâtre; l'ivoire, si cassant et si dur, devenait entre ses mains une pâte amollie à sa volonté. (M. de Villette a consacré à cet artiste une *Notice* que l'on trouve dans le *Journal de Paris* du 5 janvier 1787.)

* ROSSET (Pierre-Fulcran de), jurisconsulte, naquit à Montpellier en 1722, et cultiva la poésie avec assez de succès. On a de lui un poème sur l'*Agriculture*, 1744-1783, en deux parties in-4, dont la première est fort estimée. Il a été réimprimé. L'auteur y décrit toutes les opérations champêtres; et quoique ce travail difficile et monotone par lui-même fournisse peu à la poésie, on trouve dans ce poème des vers heureux, comme, par exemple, les deux suivans, relatifs à l'application de l'astronomie à l'agriculture:

Le ciel devint un livre où la terre étonnée
Lut, en lettres de feu, l'histoire de l'année.

Un des plus beaux chants est celui sur la *vigne*, qui commence par la description du déluge, et finit par le carnaval. Le stile de Rosset est correct, mais ses vers manquent parfois d'élégance et d'harmonie. En général, il a su embellir son sujet par des images neuves et brillantes; mais dans la plus grande partie de son poème, sa verve semble être épui-

sée. Rosset y imite un peu trop le Père Vanière, et il s'arrête la plupart du temps à de simples nomenclatures qu'on ne saurait lire sans ennui. Aussi son ouvrage est-il tombé dans l'oubli. Après un séjour de quelques années à Paris, il est mort dans cette ville en 1788.

* ROSSETTI (Dominique), graveur, né à Venise vers 1630, mérita par ses succès d'être nommé directeur des coins des monnaies de la république. Il était aussi très habile dans la gravure en taille-douce sur le cuivre et sur le bois; l'électeur palatin le retint à son service pendant douze ans, et ce fut d'après les ordres de ce prince qu'il grava les *victoires d'Alexandre le Grand*, en douze feuilles. Plus tard il grava pour l'*histoire de l'ancien et du nouveau Testament* 35 planches en cuivre représentant les principaux évènemens des annales sacrées; cet ouvrage a été traduit en français, Venise, 1676. Cet artiste s'occupait aussi d'architecture; il donna plusieurs dessins pour des bâtimens, et chacun loua l'entente de ses diverses compositions. Il mourut à Venise en 1697.

* ROSSETTI (Donat), mathématicien, né à Livourne en 1634, fut successivement professeur de philosophie à l'université de Pise, et de mathématiques à l'académie de Piémont. Il a donné un grand nombre de plans de fortifications pour l'hydraulique, et se fit remarquer autant par ses talens que par ses disputes avec Géminiano Montanari, auteur de l'ouvrage intitulé *Pensées physico-mathématiques* (Bologne, 1667). Rossetti, qui, malgré ses connaissances, s'était toujours montré partisan des idées les plus nouvelles et souvent même les plus bizarres, combattit les opinions sages de Montanarit dans son *Antignome fisico-mattematico, con il nuovo orbe e sistema terrestre*, Pise, 1668, où l'on trouve beaucoup de profondeur, mais où Rossetti se livre parfois à une imagination trop vive, et qui nuit à ses savantes observations. Il mourut à Pise vers 1680.

* ROSSETTI (Jean-Baptiste), artiste distingué, né à Padoue en 1697, fut dès sa première jeunesse attaché à l'imprimerie du séminaire de cette ville. Il y exerça pendant plusieurs années l'emploi de compositeur, se livra ensuite à l'étude du dessin et de la gravure au burin, et laissa plusieurs ouvrages assez estimés. Rossetti avait le goût des beaux-arts et acquit des connaissances très étendues dans l'architecture, la sculpture et la peinture, ainsi qu'il le prouve dans son ouvrage qui a pour titre *Descrizzione delle pitture, sculture ed architetture di Padova, con alcune osservazioni intorno ad esse, ed altre curiose notizie*, Padoue, 1776; ouvrage qui a eu plusieurs éditions, et que Lalande cite avec éloge dans son *Voyage* en Italie. Rossetti est mort dans sa patrie, en 1780, âgé de 83 ans.

* ROSSI (Jean-Baptiste), général de l'ordre des carmes, naquit à Ravenne le 4 octobre 1507, de la noble famille des *Rossi* de Parme. Il avait été baptisé sous le nom de *Barthélemi*; il le changea, à sa profession, pour celui de *Jean-Baptiste*. Son éducation fut soignée; et, dans ses études faites avec succès, il ne négligea ni les saintes lettres ni les sciences profanes. Le Père Rossi embrassa la carrière de la prédication, et il s'y fit une grande célébrité. Paul III qui occupait alors le trône pontifical, et qui s'était fait souvent un plaisir d'aller entendre le Père Rossi, le nomma en 1564 professeur à l'archigymnase de la Sapience. Le Père Nicolas Audetti, général des carmes, étant mort en 1564, le Père Rossi fut élu pour le remplacer. Il résolut dès lors de faire la visite de tous les couvens de son ordre. Il commença par l'Italie, d'où il se rendit en Espagne. Il y vit sainte Thérèse, et eut avec elle plusieurs entretiens. Elle méditait la réforme des religieuses carmélites, et fit part au Père Rossi de son projet, pour faire refleurir, parmi ces pieuses filles, la rigueur de la première observance. Ces deux illustres personnages se quittèrent avec regret, et pleins d'estime l'un pour l'autre. Le Père Rossi passa en Portugal, et reçut du souverain, ainsi que de la première noblesse de ce royaume, l'accueil le plus distingué. Il

était de retour à Rome en mai 1568. Pie V, qui régnait alors, l'adjoignit aux cardinaux Jean Morone, Marc-Antoine Amulio et Guillaume Sirleti, chargé de revoir et de confronter la Vulgate avec les textes originaux hébraïques et grecs, pour en faire, s'il y avait lieu, disparaître toute altération, et en assurer la pureté. Cet ouvrage fini, Grégoire XIII envoya le Père Rossi au duc de Ferrare, en qualité de nonce. Il s'acquitta de cete mission à la satisfaction du pontife. Ce célèbre religieux mourut à Rome en 1578, âgé de 71 ans. Il avait vécu sous douze papes, dont la plupart l'avaient honoré de leur bienveillance. Il est auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue : 1° *Thomæ waldensis doctrinale cum scholiis*, Venise, 1571, 3 vol. in-fol. ; 2° *Compendium constitutionum B. Mariæ de Monte Carmelo*, Venise, 1568 ; 3° *Breviarium Carmelitarum*, etc., Venise, 1568.

ROSSI (Jean-Victor), *Janus Nikius Erithræus*, noble Romain, né en 1577, mort en 1647, septuagénaire, avait été gentilhomme du cardinal Peretti. Après la mort de ce prélat, il se consacra tout entier à l'étude, mettant son unique plaisir à converser avec les gens de lettres. On a de lui un grand nombre d'écrits; les plus considérables sont : 1° *Pianco-theca imaginum illustrium virorum*; ouvrage plusieurs fois réimprimé in-8, et dans lequel on trouve bien des singularités. On lui reproche de n'y pas distribuer avec discernement la louange et le blâme. 2° *Epistolæ*, in-8 ; 3° *Dialogi*, in-8 ; 4° *Exempla virtutum et vitiorum*, in-8. Ce recueil eut les suffrages du public. Le nom de *Nikius Erithræus*, que l'auteur avait pris, signifie en grec la même chose que *Vittorio Rossi* en italien. Cet écrivain avait des sentimens d'honneur et de bonne philosophie; mais il se prévenait facilement pour ou contre; sa bile s'enflammait contre le vice et le ridicule.

ROSSI ou Rubeus ou de Rubeis (Jérôme), né en 1539 à Ravenne, fut médecin du pape Clément VIII, et mourut le 8 septembre 1607. C'était un homme d'une profonde érudition, comme il paraît par son *Histoire de Ravenne*, en onze livres, Venise, Alde, 1572, in-fol. Elle est bien écrite en latin. On a encore de lui : 1° *De distillatione liquorum*, Venise, 1604, in-4 ; 2° *De Melanibus*, 1607, in-4 ; 3° *Annotationes in libros octo Cornelii Celsi, de re medica*, 1616, in-4.—Il ne faut pas le confondre avec Jean-Antoine Rossi ou Rubeus, né à Alexandrie de la Paille, mort à Padoue, où il était professeur de droit en 1544, à 56 ans, laissant divers ouvrages de jurisprudence.

ROSSI. *Voyez* Salviati (François de) *et* Propertia.

* ROSSI (Jean-Antoine), célèbre architecte, né à Rome en 1616, excella dans son art et rivalisa d'une manière heureuse avec les plus habiles maîtres de son temps ; cependant il n'avait jamais appris le dessin. Il acquit une si grande célébrité que tous ses ouvrages étaient mis à un haut prix et qu'en peu de temps il se fit une fortune considérable : il la consacra à des œuvres de piété, dota des églises, des monastères et des hôpitaux. Parmi les nombreux monumens qu'a laissés cet artiste, on cite à Rome le palais *Altieri*, et celui de *Rinuccini*. Un goût noble et mâle règne dans son architecture, sans qu'elle manque pour cela de grâce et d'élégance. Il mourut en 1695, à l'âge de 79 ans.—Il y a eu plusieurs artistes de ce nom, comme *Angelo* de Rossi, sculpteur génois, né en 1671, mort à Rome en 1715, qui fut chargé par le cardinal Ottoboni de la sculpture du magnifique tombeau d'Alexandre VIII, dans l'église de Saint-Pierre. Il exécuta ensuite les bas-reliefs du maître-autel de l'église de Saint-Ignace, et qui représentent la vie de J. C. — *Jérôme* Rossi, peintre et graveur, né à Bologne en 1649. Ses ouvrages les plus estimés sont plusieurs planches gravées à l'eau-forte, d'après les dessins du Guerchin, de Carrache et des plus fameux peintres de Bologne. Jérôme a laissé également de petits tableaux, où il n'y a de remarquable que la pureté du dessin.

* ROSSI (Nicolas), savant biblio-

graphe, né en 1711 à Florence, d'une famille ancienne et estimée, vint à Rome à l'âge de vingt ans et s'attacha au cardinal Falconieri qui lui fit embrasser l'état ecclésiastique. Pourvu ensuite d'une riche chapelle qui était à la nomination de la famille Corsini, il se plaça sous le patronage de cette maison puissante. L'abbé Nicolas possédait les langues anciennes, et il avait acquis de vastes connaissances qui lui méritèrent d'occuper à la cour de Rome plusieurs places importantes. Il en employa les revenus et une grande partie de sa fortune à réunir une bibliothèque riche de livres rares et de manuscrits précieux. Après sa mort survenue en 1785, cette bibliothèque fut achetée par le duc Barthélemi Corsini pour la somme de 13,000 écus romains ; il la réunit à celle du cardinal Neré son oncle, et il en fit jouir le public. L'abbé Rossi a laissé un *Recueil de Poésies* contenant des *sonnets*, des *tercets*, des *élégies*, etc., remarquables par la correction du stile, la grâce et l'harmonie des vers. Huit de ses *élégies* furent imprimées séparément à Rome en 1786. On lui doit encore une bonne *édition des OEuvres de Jean de la Casa*, Rome, 1759-63, 2 volumes in-8, avec deux *préfaces* et *diverses pièces* jusque-là inédites; il avait aussi préparé des matériaux pour une *édition* de l'*Aminte du Tasse*. Il était membre de différentes académies, entre autres des *Appatisti* de Florence, des *Arcades* de Rome, etc. La vie de l'abbé Rossi se trouve en tête du *Catalogue* de sa bibliothèque qu'a publiée, en latin, P. Palearini, Rome, 1786, in-8.

*ROSSI (Vincent), avocat célèbre, né en 1755 à Palmi près de Naples, d'une famille pauvre et obscure, dut à ses talens et à son travail la place distinguée qu'il occupa dans le barreau napolitain. Ses succès ne lui avaient pas mérité seulement une grande réputation, ils lui avaient encore procuré une fortune considérable dont il usa noblement. Sous tous les rapports, l'avocat Rossi jouissait de la plus haute considération. La révolution française dont il se montra l'un des plus chauds partisans, vint l'arrêter au milieu de la carrière qu'il avait parcourue jusqu'alors avec tant d'honneur. Après l'entrée des Français à Naples, il fut un des premiers moteurs de la révolte qui s'opéra dans cette ville. Il haranguait le peuple dans les rues et les places publiques, réunissait chez lui les hommes les plus exaltés, pour délibérer, disait-il, sur *la liberté de la patrie*. Rossi fut nommé membre du corps législatif, dans lequel il figura comme le plus zélé défenseur du nouvel ordre de choses. Il affecta des vertus républicaines, quitta sa maison et se confina dans une chétive retraite, abandonna la toge et parut sous l'habit d'un simple soldat. On le voyait manger dans les rues un morceau de pain, se mêler parmi le peuple, et partager ses jeux et ses amusemens. Quand le cardinal Ruffo, ayant battu les Français, s'approcha de Naples, Rossi fit tous ses efforts pour disposer ses concitoyens à une vigoureuse défense. Mais le cardinal ayant repris cette capitale, tous les révolutionnaires furent frappés de proscription. Arrêté et mis en prison avec plusieurs de ses adhérens, il fut condamné à mort. Lorsqu'on le conduisit au supplice, on l'entendit plaisanter avec ses compagnons d'infortune, et même avec l'ecclésiastique qui était chargé de l'accompagner dans ses derniers momens. Avant de mourir, il s'adressa aux nombreux spectateurs, et leur dit d'une voix forte : « Citoyens, » vengez-moi, je meurs pour la patrie ! » La populace, dont il avait été l'idole, se jeta sur son cadavre, et le déchira en mille morceaux. Il fut exécuté en 1799, à l'âge de quarante-quatre ans. La fin de Rossi est un nouvel exemple du funeste effet des révolutions politiques : si elles mettent le désordre dans la société, elles ne le mettent pas moins dans le caractère des individus. Rossi, plein d'honneur et de religion pendant la première partie de sa vie, eut à peine touché les révolutionnaires qu'à l'instant, comme s'il eût été atteint par la peste, il abandonna son honorable profession, prêcha la révolte et insulta à la religion.

* ROSSI (Jean-Baptiste), ecclésias-

lique italien, célèbre par sa piété et la sainteté de sa vie, était chanoine de Sainte-Marie *in Cosmedin*, à Rome, où il pratiquait avec une grande édification toutes les vertus de son état. Il ne se présentait aucune œuvre de charité à faire qu'il n'en saisît l'occasion avec empressement. C'est à ses sollicitations que l'hospice de saint-Louis de Gonzague fut ouvert aux enfans abandonnés. Il mourut à Rome le 23 mai 1764, en odeur de sainteté; et déjà l'on a fait des informations pour sa béatification.

*ROSSI (Ignace de), jésuite, né à Viterbe le 3 février 1740, entra dans la société de Jésus en 1753. Il enseigna d'abord les humanités et la rhétorique à Spolette, à Macerata et à Florence, jusqu'à la suppression de ce corps. Il se rendit ensuite à Rome, où il fut nommé professeur d'hébreu dans l'université grégorienne où il resta 30 ans, et il continua à s'occuper de travaux littéraires, et surtout de la langue cophte. Lors du rétablissement des jésuites par le pape Pie VII, il s'empressa de se réunir à ses confrères, et il est mort au milieu d'eux le 25 novembre 1824, au collége romain. On lui doit : 1° *Commentationes Laertianæ*, Rome, 1788, in-8; 2° *Etymologiæ Egyptiacæ*, Rome, 1808, in-4, et beaucoup de petites pièces en vers et en prose. Il a laissé en manuscrit des corrections et éclaircissemens sur la *Préparation évangélique* d'Eusèbe, sur des inscriptions antiques, sur beaucoup d'auteurs anciens grecs et latins, et une interprétation latine d'un manuscrit en langue cophte, tiré de la bibliothèque angélique à Rome, contenant les petits prophètes, à laquelle il a ajouté des fragmens de ces mêmes prophètes, en dialectes hébraïques, qu'il traduisit en latin et enrichit de notes. On trouve sur lui une *Notice* détaillée au tome 43, page 309 de l'*Ami de la religion et du roi*.

ROSSI (Adélaïde-Hélène-Sophie-Charlotte Celliez, comtesse de). *Voy*. Celliez.

ROSSIGNOL (Antoine), maître des comptes, naquit à Alby le 1er jour de l'année 1590, fit dès son enfance de grands progrès dans les mathématiques, et se distingua par les connaissances des chiffres, qu'il devinait avec une rare facilité. En 1626, au siége de Réalmont, ville de Languedoc, occupée par les protestans, il déchiffra sur-le-champ la lettre qu'écrivaient les assiégés à leurs frères de Montauban, pour leur demander de la poudre. Cette découverte ayant été communiquée à la ville, elle se rendit le jour même. Le cardinal de Richelieu, instruit de son talent, l'appela au siége de la Rochelle, où il servit de manière à mériter les plus grandes récompenses. Louis XIII et Louis XIV répandirent leurs bienfaits sur ce citoyen utile. Le premier le recommanda en mourant à la reine; et le second lui fit une pension considérable, et lui donna des marques de l'estime la plus particulière. Ce vieillard respectable mourut peu de temps après, à 83 ans, après avoir servi l'état pendant 56 années avec un zèle ardent et une fidélité inviolable.

ROSSIGNOL, fameux maître écrivain de Paris, mort d'un excès de travail, dans un âge peu avancé, en 1736, fut employé, du temps de la régence, à écrire les billets de banque. On a gravé d'après ce calligraphe, un des premiers et peut-être le premier de son art. Il a été du moins le plus grand peintre en écriture qu'il y ait eu en France. Maître de ses moindres mouvemens, sa marche était toujours réglée; ses exemples étaient d'une sagesse, d'une simplicité, d'une grâce, qu'il est plus aisé de sentir que de décrire. Les Anglais ont enlevé une grande partie des pièces de Rossignol, pour lesquelles les Français, trop indifférens pour le bel art d'écrire, ne marquaient pas assez d'empressement.

ROSSIGNOL (Jean-Joseph), jésuite, né en 1726, à Val-Louise, diocèse d'Embrun, se distingua par des connaissances profondes et variées, un jugement solide, un esprit pénétrant, quoique quelquefois un peu trop subtil. (Il enseigna successivement à Marseille, à Wilna, à Milan, à Turin. Il revint occuper pendant quelque temps l'observatoire de Wilna, ville où il aida le Père Roscovich

dans la publication de ses *OEuvres*. A l'époque de la suppression des jésuites il se rendit en Allemagne.) Jeune encore, il soutint à Varsovie, où il se rendit après la destruction des jésuites en France, des thèses *de omni scibili*, avec un applaudissement extraordinaire : mais il n'en fut pas plus vain, convenant que ces sortes d'essais n'étaient jamais sans quelque charlatannerie, et ne s'y étant déterminé que sur les plus importunes instances de quelques illustres Polonais, étonnés de son savoir. (*Voyez* PIC.) (Il se rendit plus tard à Milan, et il y professa pendant dix ans les mathématiques et la physique au collége des nobles. Il quitta cette ville pour revenir dans sa patrie; mais la vive opposition qu'il montra contre la constitution civile du clergé le força de quitter de nouveau la France; revenu en Italie il y trouva un généreux protecteur dans le comte de Melzi son ancien élève, depuis vice-président de la république italienne. L'abbé Rossignol vécut dès lors tranquille jusqu'à sa mort arrivée à Embrun en 1807 : le nombre de ses écrits s'élevait à plus de 100.) On a de lui un petit *Traité de botanique*, estimé, et réimprimé à Liége en 1784, chez Lemarié; des *Vues sur l'Eucharistie*, où il propose diverses manières de combattre des objections puisées dans de fausses notions de physique; des *Vues sur le mouvement*; un *Traité de l'Usure*, etc.

* ROSSIGNOL (Jean-Antoine), général des armées de la république française, naquit à Paris en 1759. Il y était ouvrier orfèvre avant la révolution. Il n'avait aucune espèce d'instruction; mais entraîné par les passions fougueuses qui le dévoraient, il parut dans les rassemblemens populaires, et c'est là qu'il fit entendre son éloquence démagogique. Il se donna quelque importance parmi les insurgés des faubourgs, en se proclamant l'un des vainqueurs de la Bastille où il n'avait figuré qu'après que cette forteresse eut été envahie. Livré entièrement à la faction des jacobins, il figura dans tous les clubs et était à la tête de toutes les émeutes. Il fut porté aux grades supérieurs de l'armée, sans jamais avoir servi; et, malgré son incapacité reconnue, sa cruauté et ses atroces brigandages, il fut maintenu par la protection de ses amis les cordeliers. Il est de notoriété publique qu'il fut un des massacreurs des 2 et 3 septembre 1792, et qu'il signala plus particulièrement sa rage contre les prêtres enfermés dans l'église des Carmes : ses exploits ne tardèrent pas à être récompensés. En 1793 il fut nommé lieutenant-colonel de la 33e division de la gendarmerie. Envoyé contre la Vendée, il y commit tant de concussions et d'atrocités, que le général Biron, commandant en chef de l'armée républicaine, le fit incarcérer à Niort, en juin 1793. Biron ne tarda pas à expier cet acte de rigueur envers un homme qui était placé si haut dans la faveur des plus forcenés démagogues. (*Voyez* BIRON.) Les protecteurs de Rossignol, les jacobins, lui obtinrent la liberté, la direction de l'armée républicaine, et le commandement d'une division, qui portait le nom d'*armée des côtes de La Rochelle*. Ses rapines, ses vexations, et la crapule dégoûtante à laquelle il s'abandonnait, éveillèrent contre lui l'animadversion même des commissaires de la Convention, qui le destituèrent; mais les jacobins le firent réintégrer. Il reprit le commandement, et continua la guerre de la Vendée, où il se signala par des massacres plutôt que par des victoires. Presque constamment battu par les royalistes, il fut défait en dernier lieu à Martigné (le 10 septembre 1793) par La Rochejaquelein. Il s'en vengea d'une manière digne de lui, en portant le fer et la flamme partout où il passait. Malgré tous ces échecs et son impéritie reconnue, il obtint à la fin de septembre le commandement en chef de l'armée des côtes de Brest; alors sa cruauté ne connut plus de bornes, et surpassa même celle des généraux Westermann et Ronsin, ses collègues. Il poussa la barbarie à un tel point, qu'il fit mettre à l'ordre du jour « qu'il paierait 10 francs par chaque » paire d'oreilles de chouans qu'on lui » apporterait. » Rien n'était sacré pour lui, ni les paisibles cabanes, ni les villages où l'on ne se défendait pas, ni

les églises, ni leurs ministres, auxquels il avait juré une haine implacable et forcenée. Ses mesures barbares, dignes de son incapacité, le rendaient méprisable à son armée, tandis que ses vols et ses profanations irritaient les républicains eux-mêmes, si l'on en excepte les jacobins les plus acharnés. Tant de réclamations s'élevèrent contre lui, qu'il fut enfin contraint de quitter le commandement après le 9 thermidor, jour de la chute du parti qui le soutenait. De retour à Paris, il prit une part très active à l'insurrection du 12 germinal an 3 (premier avril 1795), et fut en conséquence décrété d'accusation et incarcéré. Peu de jours avant le 13 vendémiaire (5 octobre 1795), il obtint son élargissement, et combattit en faveur de la Convention contre les sections de Paris. Passant d'un complot à un autre, mais tenant toujours au parti auquel il devait son élévation, il se jeta en 1796 dans la faction de Babeuf et de Drouet. Arrêté dans la nuit du 11 au 12 mai, dans le lieu où se rassemblaient les conjurés, il put encore échapper à l'échafaud, quoique Grisel, dans ses dépositions, l'eût désigné comme le plus sanguinaire de ces conspirateurs. Il figura ensuite au 18 fructidor an 5 (septembre 1797) à la tête des troupes chargées d'arrêter Pichegru et les autres membres proscrits des deux conseils. Jacobin ardent, il se déclara contre la révolution du 18 brumaire (9 novembre 1799), et fut désigné dans la liste de proscription qui parut à la suite de cette journée. Comme un mauvais génie semblait le défendre contre toutes les punitions lancées sur lui, et par la justice et par la politique, il put de nouveau jouir de sa liberté. Enfin, il ne fut arrêté qu'après l'explosion de la machine infernale dont on le crut sans fondement l'un des complices. Compris dans le décret de déportation qui fut lancé par le consul, il fut transporté d'abord aux îles Séchelles, puis à l'île d'Anjouan, où il mourut en 1802, en dérobant ainsi à la justice des hommes sa tête qui avait été tant de fois digne de tomber sous le glaive du bourreau. Il se faisait gloire de sa férocité, et un jour dans un souper à Saumur, on l'entendit dire : *Regardez ce bras, il a égorgé* 63 *prêtres aux Carmes de Paris*. Un autre jour en donnant ses instructions à Grignon, général employé sous ses ordres : *Ah ça! général de brigade*, lui dit-il, *te v'la prêt à passer la Loire ; tue tout ce que tu rencontreras ; c'est comme ça qu'on fait une révolution.* (On trouve ces faits et autres semblables dans les *Mémoires* du général Danican.) Dans la conjuration de Babeuf, et selon le rapport de Grisel, son accusateur, il avait dit dans le comité des conspirateurs : *Je ne veux point me mêler de votre insurrection, si les têtes ne tombent comme la grêle, si le pavé n'est pas rougi de sang, et enfin si nous n'imprimons pas* une terreur *qui fasse frémir l'univers entier.* Ce seul trait peut achever le portrait de Rossignol, un des monstres les plus sanguinaires qu'ait enfantés la révolution. Rossignol était sans talent, sans esprit, des mœurs dépravées, brutal, grossier dans son langage, dépourvu même de la première qualité requise dans un soldat, de tout courage personnel ; il ne montrait d'audace que dans les groupes populaires. On assure que pendant la guerre qu'il fit dans la Vendée il montra une lâcheté à peine croyable ; quand les insurgés pouvaient être atteints ou quand un combat allait s'engager, il montait sur quelque arbre touffu, ordinairement hors de la portée du feu, et criait à ceux qui l'entouraient : *En avant, battez-vous bien, le Rossignol va chanter.* Dans les nombreuses retraites qu'il fut obligé de faire, il avait aussi l'habitude de mettre le premier sa personne à couvert.

ROSSIGNOLI (Bernardin), jésuite piémontais, mort en 1613, s'appliqua à la critique sacrée. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : *Historia di San Maurizio*. Il y prouve jusqu'à l'évidence l'histoire du martyre de ce chef de la légion thébéenne. *Voyez* MAURICE.

* ROSSIGNOLI (Charles-Grégoire), jésuite, né à Borgo-Manero, en 1631, dans le diocèse de Novare, mort le 5 janvier 1707, est particulièrement connu

par son ouvrage du *Choix d'un état de vie*, traduit de l'italien sur la 8e édition publiée à Venise en 1751. Il a aussi composé une *Instruction pratique pour les nouveaux confesseurs*, divisée en deux parties, ne formant qu'un volume, et plusieurs autres *Ouvrages ascétiques* réunis par Baglioni en un recueil, précédé de la *Vie* de l'auteur, et publié à Venise, 1723, 3 vol. in-4.

* ROSSLYN (Alexandre WEDDERBURNE, comte de), jurisconsulte écossais et grand chancelier d'Angleterre, naquit en 1733 à Edimbourg d'une ancienne famille qui lui donna une excellente éducation. Après avoir étudié les lois dans sa patrie, il fut reçu avocat en 1752, et vint à Londres où il parut avec éclat au barreau dès l'année 1757. Six ans après il fut admis au conseil du roi. Rosslyn avait des connaissances aussi profondes qu'étendues, était d'une application infatigable, et devint un des plus beaux ornemens du parlement anglais, auquel il fut nommé par le comté de Richemont. Ancien ami de M. George Greenneville, il se rangea avec lui du parti de l'opposition, auquel il fut d'une grande utilité, et par son éloquence et par son zèle à en soutenir la cause. Après avoir figuré pendant cinq ans dans les rangs de l'opposition, il se décida ensuite à embrasser la cause du ministère, et accepta en 1771 la place d'avocat-général. Il fut ensuite, et successivement, nommé procureur-général (1778), premier juge des plaids communs (1780), baron de Longborough, et président de la commission pour le procès des insurgés à Soutwartk. On l'accusa, peut-être avec assez de justice, d'avoir impliqué dans ce procès plusieurs persones qui y étaient étrangères, mais qui figuraient dans le parti anti-ministériel. Rosslyn sembla presque toujours balancer entre deux opinions, et les faveurs du monarque étaient souvent d'un grand poids pour sa conduite. A la cour des plaids communs, il se montra par fois l'ami du peuple, et surtout des marins qui avaient à se plaindre de leurs officiers; il favorisa l'administration de lord North et de Fox, vota avec eux dans l'opposition; mais ayant été appelé à la place de chancelier, il s'éloigna de Fox, se déclara contre ses avis sur la révolution française. En 1793, il soutint vigoureusement les ministres et tous les opinans pour la guerre contre la France. Il fut créé, en 1801, comte de Rosslyn: ayant eu à souffrir quelques désagrémens de la part de plusieurs membres du parti de l'opposition, il se démit, dans cette même année, de sa charge de chancelier. Il vécut depuis lors dans la retraite, et mourut subitement en 1805, à l'âge de 72 ans. On cite de lui des *Observations sur l'état des prisons d'Angleterre et sur les moyens de l'améliorer.* Quoiqu'il soit assez peu ménagé dans les *Lettres de Junius*, il est un de ceux auxquels on a attribué ce fameux pamphlet.

ROSSO (Rosso del), nommé ordinairement *Maître Roux*, peintre, naquit à Florence en 1496. Son génie et l'étude des ouvrages de Michel-Ange et du Parmesan, lui tinrent lieu de maître. C'est en France qu'est la plus grande partie de ses ouvrages. François Ier, qui l'avait appelé auprès de lui, le nomma surintendant des ouvrages de Fontainebleau. La grande galerie de ce château a été construite sur ses dessins, et embellie par les morceaux de peinture, par les frises et les riches ornemens de stuc qu'il y fit. Le roi, charmé de ses ouvrages, le combla de bienfaits, et lui donna un canonicat de la Sainte-Chapelle. Ce peintre ayant accusé injustement Pellegrin, son ami, de lui avoir volé une grande somme d'argent, et ayant été cause des tourmens qu'il avait soufferts à la question, ne put supporter le chagrin que cet évènement lui causa; et poursuivi d'ailleurs en réparation par l'accusé, il prit un poison violent qui le fit mourir le même jour, à Fontainebleau, en 1541. Maître Roux mettait beaucoup de génie dans ses compositions, réussissait parfaitement à exprimer les passions de l'âme, et donnait un beau caractère à ses têtes de vieillards, et beaucoup d'agrémens aux figures des femmes qu'il représentait; il possédait bien le clair-obscur. Mais sa façon de dessiner, quoique sa-

vante, avait quelque chose de sauvage : il travaillait de caprice, consultait peu la nature, paraissait aimer ce qui avait un caractère bizarre et extraordinaire. Vasari a écrit sa *Vie*. (Le musée de Paris conserve de ce peintre un excellent tableau représentant la *Vierge qui reçoit les hommages de sainte Elisabeth.*)

* ROSTAING (Juste-Antoine-Henri-Marie GERMAIN, marquis de), lieutenant-général des armées du roi, né en 1740 au château de Vauchette, près de Montbrison, fit ses premières armes en qualité de cornette dans le régiment de Caraman, sous les ordres du maréchal de Broglie, pendant la campagne de 1760 en Allemagne. En 1769, il entra comme aide-major dans la première compagnie des mousquetaires. Nommé, en 1778, colonel du régiment de Gatinois ou Royal-Auvergne, il avait dû ce grade à la manière brillante avec laquelle il s'était signalé, quelques années auparavant, à la prise de la Martinique et à l'attaque de Sainte-Lucie. Il fit ensuite les campagnes d'Amérique, et obtint le titre de maréchal-de-camp, en récompense de sa belle conduite à la prise d'York. De retour en France, le marquis de Rostaing fut nommé député du Forey à l'assemblée constituante. Il fut, peu de temps après, promu au rang de lieutenant-général. Dégoûté bientôt de la révolution et des révolutionnaires, il se retira dans ses terres où il s'est occupé dès lors, jusqu'à la fin de sa vie, à soulager les malheureux dont il a emporté les regrets au tombeau. Il est mort dans le mois de septembre 1826, dans son lieu natal.

* ROSTOPCHIN (le comte Théodore ou Fédor), gouverneur de Moskow, naquit en 1763 à Livna dans le gouvernement d'Orel, d'une famille ancienne qui cependant n'avait rempli avant lui aucune place marquante. Il prit de bonne heure le parti des armes, et à 21 ans il était parvenu au grade de lieutenant de la garde impériale, lorsqu'il quitta le service pour voyager. Il séjourna quelque temps à Berlin où il se concilia l'affection du comte Romanzoff. Ce fut sans doute à la protection de ce seigneur qu'il dut la haute faveur dont il jouit, au commencement du règne de Paul Ier. Les intrigues de la cour l'atteignirent quelquefois, et il subit des disgrâces de courte durée, à cause de la hardiesse avec laquelle il ne craignait pas d'émettre ses opinions. Depuis l'avénement d'Alexandre, il fut tout-à-fait exilé dans ses terres. Cependant à l'époque de l'invasion des Français en 1812, il vint à Moskow et fut nommé commandant de cette ville. Chacun sait que cette capitale fut brûlée, lorsque les Français étaient sur le point de s'en emparer; mais ce que l'on ignore, ce sont les détails qui se rattachent à l'exécution de ce plan. Le comte Rostopchin suggéra ce moyen comme unique voie de salut : le 11 septembre 1812, il adressa aux Moskowites une proclamation dans laquelle il les engageait au nom de la religion et de la patrie à prendre du pain pour trois jours, à quitter cette ville et à se réunir sur les trois montagnes. Le lendemain 12, le gouverneur quitta Moskow, et deux jours après les Français entrèrent dans cette cité que les flammes avaient presque entièrement détruite. Le comte Rostopchin se démit de ses fonctions en 1814. Dès lors il ne prit aucune part aux affaires publiques. En 1817, il vint à Paris, et huit ans après il retourna à Moskow, et c'est là qu'il est mort le 12 février 1826. Dans l'écrit qu'il a publié en 1823, et qui a pour titre : *La vérité sur l'incendie de Moskow*, Paris, in-8, il a répudié la gloire d'avoir sauvé sa patrie, et rejeté sur des soldats ivres l'incendie qui arrêta l'armée française.

ROSWEIDE (Héribert), jésuite, né à Utrecht, en 1569, enseigna la philosophie et la théologie à Douai et à Anvers avec réputation, et mourut dans cette dernière ville en 1629. La connaissance des antiquités ecclésiastiques brille dans tout ce que nous avons de lui. Ses ouvrages sont : 1° une *Edition* de saint Paulin, avec des notes, 1621 ; 2° une *Histoire des vies des Pères du désert*, Anvers, 1628, in-fol., estimée ; 3° une *édition* du Martyrologe d'Adon, avec des notes sur l'ancien Martyrologe romain, Anvers,

1613, in-fol., estimée ; 4° *Fasti sanctorum*, Anvers, 1607, in-8 : c'est la publication des vies des saints dont il a trouvé les manuscrits aux Pays-Bas. L'auteur y donne le projet de l'immense compilation des bollandistes. (*Voyez* BOLLANDUS.) 5° Une *Edition* de l'Imitation de J. C., avec la *Vie de Thomas a Kempis, et les raisons invincibles qui doivent faire attribuer cet inestimable ouvrage à cet auteur*, etc. Anvers, 1617 ; 6° *Disputatio de fide hæreticis servanda*, 1610, in-8 ; 7° une *Edition* du Pré spirituel de Jean Moschus, avec des notes, 1615, in-fol. Il a aussi publié quelques ouvrages en flamand, entre autres : 1° *Vies des saints*, Anvers, 1641, 2 vol. ; 2° *Histoire ecclésiastique jusqu'à Urbain VIII*, et *Histoire de l'Eglise belge*, 1623, 2 vol. in-fol. ; 3° *Vies des saintes filles qui ont vécu dans le siècle*, 1642, in-8. *Voyez* ZYPÆUS.

ROSWITA DE GANDESHEIM, ainsi nommé parce qu'elle était religieuse dans le monastère de ce nom, ordre de Saint-Benoît, près de Hildesheim, se distingua par son goût pour les belles-lettres. On a d'elle : 1° six *Drames* en prose, sur des sujets pieux ; 2° *Poème héroïque* sur la vie de l'empereur Othon Ier ; 3° deux *Poèmes* à la louange de la Mère de Dieu ; 4° des *Elégies* sur le martyre de sainte Agnès, de saint Denys, de saint Pélage de Cordoue, etc. Ces ouvrages, écrits en latin, ont été publiés par Conrad Celtes, l'an 1501, et par Henri Schurfleisch, Wittemberg, 1707, in-8. Roswita florissait vers l'an 970.

* ROTA (Martin), graveur célèbre du 16e siècle, naquit à Sabénico en Dalmatie, vers l'an 1520, vint à Venise, y étudia son art, et, jeune encore, il y acquit une réputation méritée. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages très estimés encore de nos jours, et qui figurent dans les collections les mieux choisies. Les principaux sont : le *Jugement dernier*, d'après Michel-Ange, chef-d'œuvre admirable qui fut copié depuis par Michel Gaultier. L'une et l'autre gravure sont ornées du portrait de Michel-Ange; on peut néanmoins aisément les distinguer, soit par la différence du mérite, soit parce que dans la première on voit le visage du portrait tourné vers la gauche du spectateur, et dans celle de Gaultier, vers la droite. Deux autres *Jugemens derniers*, l'un, dédié à l'empereur Rodolphe, est tout entier de Rota ; le second, terminé par Anselme de Boodt, est inférieur au premier, mais cependant remarquable par deux figures de femmes qui se tiennent embrassées, et qui sont du fini le plus parfait. *La Madeleine pénitente* ; *Le Martyre de saint Pierre*, d'après le Titien ; *Prométhée déchiré par le vautour* ; différens *morceaux* d'après Raphaël, Jules-Romain, etc. Rota mourut à Venise vers l'an 1560.

* ROTA (L'abbé Joseph) naquit à Bassano le 7 mai 1720. Il embrassa l'état ecclésiastique, et en 1760 il obtint la cure de Saint-Sauveur à Bergame, ville dont il était originaire. Il était très versé dans les sciences sacrées, se distingua dans la prédication, et cultiva en même temps et avec succès la littérature. Indépendamment de plusieurs *lettres critiques*, de *poésies fugitives*, de différens *discours académiques*, et de quelques ouvrages de *controverse*, on a de lui : 1° *Poetica d'Orazio, esposta in ottava rima*, Bergame, 1752, in-8. Cette traduction est très estimée, autant par la beauté du stile que par la fidélité avec laquelle l'auteur a su rendre le texte original. 2° *Adamo, poema in canti VI*, Bergame, 1778, qui pourrait servir de pendant à *La Mort d'Abel* de Gessner. Le poème de l'abbé Rota est écrit en octaves de vers de onze syllabes, mètre usité par les Italiens dans la poésie épique. Cet ouvrage, qui établit à jamais la réputation de l'auteur comme bon poète, est rempli d'images neuves, de belles pensées, d'un intérêt toujours croissant, de sentimens tendres et profonds, et il est en outre écrit d'un stile aussi élégant que correct. L'abbé Rota fut estimé par ses vertus comme par ses talens, et mourut à Bergame le 5 mai 1792, âgé de 72 ans.

* ROTARUS ou ROTARIO, en latin *Rotarius* (Sébastien), médecin, naquit à Vérone en 1678, eut beaucoup de bon-

heur dans ses cures, dans lesquelles il adopta la méthode la plus simple. Il se déclara contre l'usage de la saignée, et fut un de ceux qui introduisirent celui du mercure dans le traitement de presque toutes les maladies. La plupart de ses ouvrages, qui trouvèrent beaucoup de partisans, roulent sur ces deux objets. Les plus remarquables sont : 1° *Il Medico padre*, Vérone, 1719-1720, in-4, où il est parlé particulièrement de la pleurésie ; 2° *Rimedio di non ispregiare nel mal caduco*, Vérone, 1722, in-8. Rotarus cherche à prouver dans ce livre l'utilité des frictions mercurielles dans la cure de l'épilepsie. Il mourut en 1742, et tous ses ouvrages furent imprimés in-fol. deux ans après.

ROTGANS (Luc), né à Amsterdam en 1645, se livra à la poésie hollandaise, dans laquelle il surpassa tous les poètes qui l'avaient précédé. Il prit le parti des armes dans la guerre de Hollande, en 1672 ; mais après deux ans de service, il se retira dans une belle maison de campagne qu'il avait sur le Vight, où il goûta les charmes de la poésie. Ce littérateur mourut de la petite-vérole, en 1710, à 65 ans. On a de lui : 1° la *Vie de Guillaume III, roi d'Angleterre*, poème épique en huit livres, estimé des Hollandais ; mais qui ne sera jamais mis, par les autres nations, au rang des ouvrages d'Homère, de Virgile, ni même de Lucain ; 2° d'autres *Poésies* hollandaises, imprimées à Leuwarden en 1715, in-4.

ROTH (Michel, né en 1721, à Illuxta, bourg de Courlande, entra chez les jésuites en 1737, exerça le ministère de la prédication à Dunebourg, et fit ensuite des missions dans la Lithuanie et la Livonie polonaise, aujourd'hui russe. Après de longs travaux couronnés d'éclatans succès, il finit sa vie laborieuse dans le village de Dagda, le 3 décembre 1785, jour de saint François-Xavier, dont il avait constamment tâché d'imiter les vertus apostoliques. Peu de missionnaires ont instruit le peuple d'une manière plus suivie et plus solide : il n'admettait personne, pas même parmi les grands du royaume, à la confession pascale, qu'il n'eût assisté à toutes les exhortations qu'il faisait pendant le carême. Les établissemens utiles qu'il forma, les pratiques religieuses qu'il introduisit, les bons ouvrages qu'il publia, surtout pour l'instruction du peuple, sont en très grand nombre, et sont devenus une source abondante des fruits subsistans que les provinces qu'il arrosa de ses sueurs continuent à recueillir.

ROTHARIS, roi des Lombards, mort en 652, âgé de 47 ans, régna depuis 636. Il donna le premier des lois écrites à ses sujets, en 643. Ses successeurs l'imitèrent, et de leurs édits se forma insensiblement un volume qu'on appela les *Lois lombardes*. Ces lois, publiées par Lindenbrog, devinrent célèbres dans toute l'Europe, par leur équité, leur clarté et leur précision. Rotharis était arien ; mais il aimait la justice, et la rendait avec soin.

ROTHELIN (Charles d'Orléans de), ecclésiastique, né à Paris en 1691, de Henri d'Orléans, marquis de Rothelin, descendant du brave Dunois. Charles accompagna le cardinal de Polignac à Rome, et visita les principales villes d'Italie. Son goût pour les antiquités et pour la littérature lui fit rassembler un riche cabinet de médailles antiques, et former une nombreuse bibliothèque. Il sacrifia tout, même les prélatures qui lui furent offertes, au plaisir de cultiver les lettres en paix. Les langues vivantes et les langues mortes lui étaient familières. Cet illustre littérateur mourut en 1744, dans sa 53e année. Il était de l'académie française, et membre honoraire de celle des Inscriptions. Le cardinal de Polignac lui ayant laissé en mourant son *Anti-Lucrèce* encore imparfait, l'abbé de Rothelin le mit dans l'état où nous le voyons, et le fit paraître avec une préface d'une latinité riche et harmonieuse, digne de l'ouvrage auquel elle sert d'introduction. Le *Catalogue* de sa riche bibliothèque, dressé par Gabriel Martin, est un des plus recherchés par les bibliographes. (Il a laissé plusieurs manuscrits sur la théologie, et a publié : *Observations et détails sur la Collection des grands et petits*

voyages, Paris, 1742 et 1768. L'*Eloge de Rothelin* par Fréret se trouve dans le recueil de l'académie des Inscriptions.)

ROTHMANN (Christophe), célèbre astronome de Wilhelm, landgrave de Hesse, mort en 1592. On a de lui un *Traité sur les comètes*, et quelques *Lettres* écrites à Tycho, qu'on voit dans le tome 1er des *Epîtres astronomiques* de ce dernier. Rothmann, en défendant l'hypothèse de Copernic, et en l'employant pour expliquer les phénomènes célestes, disait que le défaut de parallaxe annuelle ne permettait pas de la regarder comme réalisée dans le fait. *Voy.* TYCHO.

*ROTIGNI (Dom Constantin), savant bénédictin, né d'une famille noble à Trescore, dans le pays de Bergame, le 23 mars 1696, après avoir fait ses études dans cette dernière ville, prit l'habit religieux dans le monastère de Sainte-Justine à Padoue, congrégation du Mont-Cassin, et y fit profession. Il avait l'esprit vif, et d'heureuses dispositions pour réussir dans les sciences. Il s'appliqua aux saintes lettres, sous la direction du célèbre Père Benoît Bacchini, de la même congrégation, alors abbé du monastère de Reggio. Le Père Rotigni devint un savant du premier ordre. D'abord il enseigna la philosophie au monastère de Sainte-Justine, et ensuite à Averse et à Florence. Il professa ensuite le droit canon à Ravenne et à Rome, fut chargé du soin des novices dans divers monastères, et nommé à différentes supériorités, jusqu'à ce qu'enfin, en 1762, il fut fait abbé et visiteur-général des provinces cisalpines. C'était le temps où s'agitait avec feu la question du *probabilisme*. Dom Rottigni intervint dans cette dispute, et s'y distingua par sa science et son zèle contre la morale relâchée. On a de lui : 1° *De canonibus vulgo apostolicis.... epistola critica ad reverendum P. Raymondum Missorium*, Venise, 1734; 2° *Lo Spirito della Chiesa nell' uso de' salmi, o ampia parafrasi di essi, in forma d'orazione e di esortazione*, 2 vol. in-12, plusieurs éditions; la 4e, Padoue, 1750, revue et améliorée. On a prétendu que l'auteur dans cet ouvrage n'avait point évité les répétitions; mais il écrivait pour les gens simples et sans lettres, à qui il faut de longues explications. 3° *Trattato della confidenza christiana e dell' uso legitimo della verite che riguardano la grazia di Giesu Christo*, etc., Venise, 1751 : c'est le *Traité de la confiance* de Fourquevaux; 4° *Parafrasi de' cantici, colla spiegazione del* Pater noster, Padoue, 1766; 5° *Parafrasi degl' Inni secondo la loro letterale, mistica e morale intelligenza*, etc., Padoue, 1752; 6° *Della necessita dell' amor di Dio per essere con lui riconciliati nel sacramento della penitenza*, etc., Roveredo, 1750. Ce livre essuya une critique de la part du Père Zaccaria, jésuite. Dom Rotigni y répondit. 7° *La Concordia della passione di N. S. con annotazioni*, Brescia, 1756. Ce savant bénédictin est auteur de beaucoup d'autres ouvrages, ou imprimés ou restés inédits. Il a écrit contre le Père Berruyer; il a traduit la *Genèse* de Duguet, et l'*Instruction pastorale* de l'archevêque de Tours, *sur la justice chrétienne*; il a donné un recueil d'opuscules spirituels, etc. Dom Rotigni eut le malheur d'embrasser la doctrine de Port-Royal, et de ternir ses rares qualités par l'esprit de secte. On ne peut lui refuser beaucoup de science, le mérite d'une vie austère, les qualités d'un bon religieux. Le bruit courut qu'avant de mourir il avait rétracté quelques-unes de ses opinions, en présence de son supérieur, qu'il pria d'en instruire son évêque; on en publia même une relation. Quoi qu'il en soit, il est certain que ses derniers momens furent ceux d'un religieux édifiant et rempli de la piété la plus exemplaire. Il expira dans ces sentimens, le 20 avril 1776, âgé de 80 ans. Il avait un frère (Joseph ROTIGNI), chanoine, non moins savant théologien et canoniste que prédicateur distingué. Il fut vicaire-général de l'évêque de Bergame, et mourut vers 1780.

ROTROU (Jean de), poète dramatique, un des créateurs du théâtre français régulier, naquit à Dreux en 1609 (d'une ancienne et honorable famille de Normandie). Il acheta la charge de

lieutenant particulier au bailliage de cette ville, qu'il exerça jusqu'à sa mort, arrivée le 27 juillet 1650. (A 19 ans il avait obtenu deux succès sur la scène dramatique ; mais ses deux pièces sont oubliées aujourd'hui. Le cardinal de Richelieu ayant eu l'occasion de connaître le talent naissant de ce jeune poète, voulut associer Rotrou aux écrivains qui étaient chargés de sa gloire littéraire : Corneille faisait partie de cette société ; le poète de Dreux ne tarda pas à reconnaître sa supériorité. A l'époque où parut *le Cid*, Rotrou était déjà connu par quelques *pièces* imitées de l'espagnol, par une *tragédie* imitée de Sophocle, et par trois *Comédies* imitées de Plaute. Corneille éminemment modeste, né trois ans avant Rotrou, l'appelait *son père*; et cependant les chefs-d'œuvre de ce dernier, *Chosroès* et *Venceslas* furent précédés par les représentations du *Cid*, d'*Horace*, de *Cinna*, d'*Héraclius* et de *Rodogune*. Rotrou plus noble que le poète Mairet eut le courage de proclamer, sur la scène même de ses triomphes, toute la supériorité de Corneille ; il le fit dans une *tirade épisodique* et de hors-d'œuvre dans sa tragédie de *Saint-Genest*. Rotrou s'était proposé dans ses pièces un but moral qu'il n'atteignit point dans l'exécution : il voulait purger le théâtre des situations hasardées, des facéties par trop grivoises, de la licence des mœurs qui régnait alors dans toutes les compositions dramatiques ; mais sans le vouloir et presque sans le savoir, il se laissa entraîner sur les erremens de ses devanciers : car il donna les *imbroglios* du théâtre espagnol.) Cependant il se distingua de la foule des rimailleurs de son temps, par son génie véritablement tragique, par l'élévation de ses sentimens, par l'heureux contraste des caractères, par la force du stile. Il ne lui manquait que la correction du langage et la régularité des plans. (Les grandes études lui manquaient; mais il avait deviné quelques-uns de ces mystères de l'art que Corneille savait mettre dans ses ouvrages). Rotrou a composé trente-six pièces de théâtre, tragédies ou comédies. Une seule est demeurée au théâtre, c'est *Venceslas*. Marmontel et Colardeau ont pris soin de rajeunir cette tragédie ; mais le premier a eu tort de remplacer le dévouement par un autre qui est loin d'être dramatique. On se procure difficilement toutes les productions de Rotrou, qui n'ont jamais été réimprimées en collection. Quelques-unes de ses pièces se trouvent dans le *Théâtre français*, Paris, 1737, 12 vol. in-12. Rotrou mourut victime de son devoir. Une épidémie terrible affligeait la ville de Dreux ; en sa qualité de magistrat, il y crut sa présence nécessaire ; et, malgré les instances de ses amis, il se rendit à Dreux, où quatre jours après il cessa de vivre, à l'âge de 41 ans. (Il n'existe qu'une édition in-8 des *OEuvres* de Rotrou, Paris, 1820-1822, 5 vol. On regrette que M. Violet-Leduc, de qui sont les *Notices historiques et littéraires* placées en tête de chaque pièce dans cette édition, ait supprimé les *argumens* de l'auteur ainsi que les *Epîtres dédicatoires*, et qu'il n'ait pas toujours respecté le *texte* de l'auteur. En 1811 l'Institut a décerné à Millevoye le prix de poésie pour une ode qui a pour titre, la *Mort de Rotrou*).

ROUAULT. *Voyez* GAMACHE.

* ROUAIRIE ou mieux ROUARIE (Armand-SAFFIN, marquis de la), gentilhomme Breton, né en 1756 au château de la Rouarie en Bretagne d'une famille distinguée de cette province, entra au service en qualité d'officier dans les gardes françaises d'où quelques désordres de jeunesse le firent renvoyer. Après s'être retiré au monastère de la Trappe, il en sortit pour reprendre les armes : il fit avec distinction la guerre d'Amérique, sous le général Rochambeau. De retour en France, au commencement de la révolution, il se déclara contre toute espèce d'innovations, et en faveur de la monarchie : il fut nommé parmi les douze députés bretons qui vinrent auprès de Louis XVI en 1788, pour demander la conservation des priviléges de la province. Sa résistance aux décisions du ministère le fit mettre à la Bastille, d'où il sortit cependant quelques jours après.

L'année suivante il se mit à la tête de la noblesse bretonne, et fut le premier qui s'opposa à la double représentation du tiers-état aux états généraux. Il prévoyait d'avance la destruction de la monarchie, par les innovations qu'on projetait. Il résolut en conséquence de tâcher d'opposer une digue au torrent qui allait déborder; il ne trouva d'autre moyen qu'une contre-révolution. Il se rendit à Coblentz en 1791, et communiqua ses projets aux princes, frères de Louis XVI, qui les approuvèrent. De retour en Bretagne, il conçut l'idée de se rendre maître des deux rives de la Loire, en insurgeant la Bretagne, l'Anjou et le Poitou. Le marquis de la Rouairie se fit bientôt un grand nombre de partisans, et devint le chef de la confédération bretonne. Après avoir fait des réglemens militaires et civils, il réunit ses partisans dans son château, leur fit part de ses plans, et distribua parmi eux les différentes commissions des princes. Les alliés ayant attaqué les frontières du nord de la France, la Rouairie crut ce moment favorable pour faire éclater la contre-révolution; mais ses démarches avaient été épiées et dévoilées au comité de sûreté générale, et il fut contraint de se dérober aux poursuites de ses ennemis. Il erra long-temps de village en village, et de château en château, faisant partout de nouveaux prosélytes. Mais la funeste journée du 10 août, les mauvais succès des troupes alliées, vinrent encore déranger ses projets. La Rouairie, ne se laissant pas abattre, se décida à les ajourner. Il passa l'hiver dans l'inaction, et errant de nouveau d'asile en asile, la fatigue l'obligea enfin de se réfugier au château de la Gyomarais, où il fut attaqué d'une grave maladie, qui, en quatorze jours, le conduisit au tombeau, le 30 janvier 1793. Le commissaire Morillon, qui avait été envoyé en Bretagne pour arrêter la Rouairie, fit exhumer son cadavre pour s'assurer si la nouvelle de sa mort était vraie : peu de temps après, il découvrit dans le jardin de la Fosse-Engant tous les papiers de ce chef, enfermés et ensevelis dans un vase de terre. Cette découverte donna lieu à plusieurs arrestations. Cependant les travaux de la Rouairie ne furent pas perdus, et dans le mois de mars de la même année éclata la contre-révolution qu'il avait préparée avec tant de zèle et de sagesse. (*Voy.* les articles CHARETTE, LA ROCHEJAQUELEIN, etc.) On peut consulter, sur la conjuration de la Rouairie, l'*Histoire de la guerre de la Vendée*, par M. Alph. Beauchamp, tom. 1er, liv. 2, 4e édition.

* ROUBAUD (Pierre-Joseph-André), littérateur et ecclésiastique, né à Avignon en 1730, débuta à Paris dans la carrière littéraire par l'ouvrage intitulé : *Nouveaux synonymes français*, 1785, 4 vol. in-8, et qui n'est pas inférieur à celui sur le même sujet, que publia l'abbé Girard. On blâme cependant dans l'ouvrage de Roubaud quelques rapprochemens un peu forcés, et des explications parfois obscures. Il a publié avec le Camus *Journal du commerce depuis* 1759 *jusqu'à la fin de* 1762, Bruxelles, 24 volumes in-12; et avec Dupont de Nemours, Quesnay, le marquis de Mirabeau et autres, le *Journal de l'Agriculture, du commerce et des finances*, depuis 1764 jusqu'en 1774, et il le reprit avec Ameilhon sous le titre de *Journal d'Agriculture, commerce, arts et finances*, de 1779 jusqu'à la fin de 1783. On lui doit en outre le *Politique indien* ou *Considérations sur les colonies des Indes Occidentales*, 1768, in-8; *Représentations aux magistrats sur la liberté du commerce des grains*, 1769, in-8; *Récréations économiques* ou *Lettres au chevalier Zanobi*, 1770, in-8 : c'est une réfutation du *Dialogue sur le commerce des blés* par l'abbé Galiani; *Histoire de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique*, Paris, 1770 à 1775, 15 vol. in-12, ou 5 vol. in-4. Ses *Synonymes français* qui parurent en 1785, 4 vol. in-8, obtinrent l'année suivante le prix d'utilité fondé à l'académie française. Ils ont été depuis plusieurs fois réimprimés. D'après la liste de ses ouvrages on voit que Roubaud ne s'occupait pas seulement de littérature : il était attaché au système

des économistes, et devint l'un des chefs les plus zélés de cette secte politique dont il partagea les succès et les disgrâces. Recherché et repoussé tour à tour par le gouvernement, il fut exilé en 1775 avec l'abbé Baudeau. Rappelé l'année suivante, il obtint une pension de trois mille livres sur les économats. Après s'être livré depuis cette époque à plusieurs travaux littéraires et économiques, il mourut à Paris en 1792.

*ROUBO (Jacques André), savant et habile menuisier, né à Paris en 1739, étudia avec succès le dessin et la géométrie qu'il sut appliquer utilement à l'art qu'il avait embrassé, et que professait aussi son père. En 1769 il présenta à l'académie des Sciences un *Traité de l'art du menuisier*; et, sur le rapport des commissaires chargés d'examiner cet ouvrage, l'académie décida qu'il ferait partie du recueil de la *Description des arts et métiers*. A l'époque de la formation de la garde nationale, Roubo fut nommé lieutenant; mais sa faible santé ne put supporter les fatigues du camp de la fédération (juillet 1790). Il mourut dans le mois de mars 1792 à l'âge de 51 ans. Un décret de la Convention du 4 septembre 1795 accorda à sa veuve un secours de 3,000 francs. Les ouvrages les plus remarquables de Roubo sont *la coupole* de la halle aux blés, *le berceau* qui sert de couverture à la halle aux draps, et *le grand escalier* de l'hôtel de Marbœuf: ils sont exécutés avec autant de précision que de délicatesse. Outre l'*art du menuisier*, 1769-75, 4 vol. in-folio, précédé d'*élémens de géométrie* mis à la portée des ouvriers et accompagné de planches d'après les dessins de l'auteur, on a encore de lui un *Traité de la construction des théâtres et des machines théâtrales*, Paris, 1777, in-folio de 67 pages et 10 planches; et l'*art du layetier*, ibid. 1782, in-folio, avec sept planches dessinées et gravées par l'auteur.

*ROUCHER (Jean-Antoine), poète, né à Montpellier le 22 février 1745, fit ses études chez les jésuites, et songea pendant quelque temps à embrasser l'état ecclésiastique. Il vint à Paris pour suivre les cours de la Sorbonne; mais le goût de la poésie, l'amour de l'indépendance et les séductions du monde le firent renoncer à ce projet. Il se lia avec plusieurs littérateurs, Berquin, Dussieux, Imbert, etc. et se fit connaître par quelques *pièces fugitives* qui eurent du succès. A l'époque du mariage du Dauphin (depuis Louis XVI) avec Marie-Antoinette archiduchesse d'Autriche, il fit un *poème* qui lui valut la protection du ministre Turgot; il obtint une place de receveur des gabelles à Montfort-l'Amaury. Roucher employa les loisirs que lui laissait cette charge à la composition de quelques ouvrages littéraires. A l'époque de la révolution, Roucher en adopta d'abord les principes; mais bientôt il ne put voir sans indignation les excès de 1792 et de 1793, et il n'hésita point à exprimer hautement ses opinions. Persécuté, obligé de se cacher sous le régime de la terreur, il fut arrêté une première fois; mais un de ses amis obtint son élargissement. Plus tard son domicile fut violé pendant la nuit par les agens des jacobins. Roucher aurait pu s'enfuir; mais, en fuyant, il aurait compromis celui qui avait répondu de lui: il resta donc et fut conduit à Sainte-Pélagie où il fut détenu pendant plus de sept mois. Il conserva toujours le même calme sous les verroux, et continua à travailler à une nouvelle édition de sa *Traduction* de l'ouvrage d'A. Smith intitulé: *De la richesse des nations* qu'il avait publié en 1790. Le 6 août 1794 il apprit que son nom était inscrit sur les rôles du tribunal révolutionnaire, et qu'il allait passer en jugement, comme impliqué dans la prétendue conspiration des prisons: ce jour-là même il fit faire, par un artiste qui était détenu comme lui, son portrait au bas duquel il écrivit ces vers, en l'adressant à sa femme et à ses enfans:

Ne vous étonnez pas, objets charmans et doux,
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage:
Quand un savant crayon dessinait cette image,
On dressait l'échafaud, et je pensais à vous.

Condamné à mort il fut exécuté avec 40 autres personnes le lendemain; 37 reçurent le coup fatal avant lui: il avait alors

49 ans. On a de lui : 1° *Les Mois*, poème en douze chants, 1779, 2 vol. in-4, et 4 vol. in-8. Cet ouvrage, prôné avec enthousiasme quand il était encore en manuscrit, subit, lors de sa publication, les critiques les plus sévères. Laharpe y trouve tous les défauts qui peuvent caractériser le livre le plus mal fait. Il n'a, selon lui, ni sujet, ni marche, ni intérêt ; l'auteur est dénué d'idées et de goût ; les vers sont prosaïques, remplis de solécismes et d'une enflure monotone. Tout en déférant à l'avis de ce critique, on remarque cependant dans ce poème de belles descriptions, des images bien tracées, soit sur les plaisirs champêtres, soit sur les phénomènes de la nature, etc. Les morceaux sur le chant du rossignol, le voyage de la peste, la veillée de village, le dégel, etc., seraient dignes de la plume la plus habile ; mais ces beautés ne peuvent, il est vrai, racheter les principaux défauts, qui consistent dans une longueur excessive, que rend plus ennuyeuse encore la monotomie du sujet, dans un mélange confus de polythéisme, de mythologie, de philosophie irréligieuse, d'érudition allégorique, et dans un vide de pensées et de sentimens. On a donné une nouvelle édition des *Mois* en 1826, avec une *Notice* par M. Brissot Thivars, 2 vol. in-12, et en 1827, 2 vol. in-32 ; les lacunes qui se trouvaient dans les anciennes éditions sont en partie remplies dans les nouvelles. *Voy.* la *note* du n° 1174 de la *Bibliographie de France*, année 1827. 2° *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, traduites de l'anglais de Smith : cette traduction, peu estimée, a eu plusieurs éditions ; la 4e parut en 1794, en 4 vol. in-8, dont un de *notes*, par Condorcet ; 3° *Poésies fugitives et lettres*, 1797, 2 v. in-8. Roucher a laissé, en manuscrit, plusieurs chants d'un poème dont le sujet est *Gustave Wasa*. En général, Roucher avait plus de facilité que d'inspiration, et toutes ses compositions poétiques, trop diffuses, manquent d'ordre et de chaleur. On trouve une *Notice* sur Roucher dans la *Décade philosophique* et dans le *Bulletin de la société des sciences, arts et lettres de Montpellier*, par M. Carrion de Nisas.

ROUELLE (Guillaume-François), né en 1703 à Matthieu près de Caen, lieu natal du père du fameux Marot, mourut à Paris en 1770. Il était apothicaire dans cette capitale, démonstrateur en chimie au jardin royal des plantes, membre de plusieurs académies étrangères et de celle des Sciences de Paris. Il forma divers élèves en chimie, science dont il étendit les bornes, et qu'il aimait avec passion. Les *Mémoires de l'académie des Sciences* renferment divers écrits de lui ; et il a laissé en manuscrit des *Leçons de chimie*. Sa société était douce et agréable, et son caractère franc et décidé. — Son frère puîné, Hilaire-Marin ROUELLE, s'est aussi distingué par ses connaissances, et succéda à son aîné dans la place de démonstrateur en chimie au jardin du roi. Il mourut le 1er avril 1779.

* ROUGANE (L'abbé), ancien curé d'Auvergne, se retira au Mont Valérien, et fut une des victimes des massacres de septembre 1792. Il a laissé plusieurs écrits contre les mesures prises, lors de la révolution, sur les matières ecclésiastiques, tels que : 1° *Observations* réfléchies sur différentes motions *de M. d'Autun et ses confrères* ; 2° *Le Décret du 13 avril mal justifié par l'évêque d'Autun*, dans sa réponse au *chapitre* ; 3° *Le Masque levé* contre le rapport de Durand de Maillane, sur les empêchemens et les mariages, 23 pages in-8 ; 4° *Réflexions sur le Rapport de Massieu, touchant les congrégations séculières*, 8 pages in-8 ; 5° *Lettre à M. de Condorcet, écrite par son ordre*, 48 pages in-8 : elle a rapport à son *Adresse aux Français*, et au *Rapport de M. de Neufchâteau* contre les *prêtres*, en novembre 1791 ; 6° *Difficultés proposées à MM. Barruel et Fontenay*, 24 pages in-8. Ces écrits sont signés *Rougane, ancien curé d'Auvergne*. On en cite d'autres, publiés pour établir son opinion, que les intrus n'étaient pas schismatiques, et que l'on pouvait communiquer avec eux. Rougane a écrit aussi le livre intitulé : *Les nouveaux patrons de l'usure refutés*,

y compris le dernier défenseur de Calvin sur le même sujet, dedié aux états-généraux, Paris, 1789, in-12, de 66 pages. L'auteur répond à La Forêt, à Rulié, à Ruel, à Beurrey. La réfutation de l'écrit de Beurrey avait déjà paru en 1787; Rougane la publia de nouveau, en 1789, avec une réponse à des reproches qu'on lui avait adressés. L'abbé Rougane eut le courage, même après le 10 août, de ne pas vouloir quitter son habit ecclésiastique. Il avait de la vivacité, du zèle; mais on remarque dans ses ouvrages un stile souvent incorrect.

ROUGEMONT (François), né à Maëstricht en 1624, se fit jésuite, alla travailler au salut des âmes à la Chine, où il aborda l'an 1659. Pendant la cruelle persécution de 1664, il fut conduit à Pékin, chargé de chaînes, et de là à Canton, où il fut détenu dans une horrible prison, avec la plupart des missionnaires, jusque sur la fin de l'année 1671. Il mourut usé de travaux l'an 1676. Ce missionnaire, animé d'un saint zèle ardent pour la propagation de la foi, s'était concilié l'affection des personnes les plus distinguées de la Chine par ses manières douces et persuasives. Il composa dans sa prison de Canton : *Historia tartarico-sinica, complectens ab anno* 1660 *aulicam bellicamque inter Sinas disciplinam; christianæ religionis prospera adversaque*, etc., Louvain, 1673, in-12. Cette *Histoire*, qui va jusqu'à l'an 1668, est écrite avec beaucoup de sincérité : c'est un des meilleurs morceaux de l'histoire chinoise : il vaut seul plus que toutes les chimériques chroniques de cette vaine nation; il a été traduit en portugais par le Père Sébastien Magalhaes sur une copie manuscrite, Lisbonne, 1672, in-4. (Le Père Rougemont a composé en outre deux ouvrages moraux et religieux en langue chinoise, et a eu part à la *Paraphrase latine des ouvrages de morale* de Confucius, publiée par le Père Couplet.)

* ROUGNON (Nicolas-François), médecin distingué, né en 1727 à Morteau, dans la Franche-Comté, prit ses degrés à l'université de Besançon, et se rendit ensuite à Paris où il suivit les cours des professeurs les plus habiles. Son application et ses soins lui méritèrent d'être admis parmi les élèves de l'Hôtel-Dieu. Après avoir terminé ses études d'une manière brillante, il alla exercer pendant quelque temps la médecine à Noyon. Il revint à Besançon en 1752 : s'étant fait recevoir docteur, il obtint une des chaires de la faculté, et quelque temps après, la place de médecin en chef des hôpitaux. Sa réputation comme professeur et comme praticien se répandit en peu de temps en Allemagne et jusqu'en Angleterre. L'estime générale ne put le mettre à l'abri des révolutionnaires : privé de la chaire qu'il avait honorée pendant plus de 30 ans, il fut même destitué de sa place de médecin des hôpitaux. Cependant, après le 9 thermidor, il fut réintégré dans ses fonctions. Quelque temps après, il mourut d'une fièvre contagieuse, le 13 juin 1799, à l'âge de 73 ans. Outre plusieurs *Mémoires* que l'on conserve dans les *Recueils de l'académie de Besançon*, on a de lui une *Lettre au docteur Lorry*, Besançon, 1768, in-8; *Codex physiologicus*, ibid., 1776, in-8; *Considerationes pathologico-semeioticæ de omnibus corporis humani functionibus*, ibid., 1786-87, 2 vol. in-4; *Observations sur les divers avantages que l'on peut tirer de la pomme de terre*, ibid., 1791, in-8; *Médecine préservative et curative générale et particulière* ou *traité d'hygiène et de médecine pratique*, ibid. 1799, 2 vol. in-8. M. le docteur Marchant de Besançon a publié sur lui une *Notice historique*; elle est insérée dans le tome 7 des *Mémoires de médecine militaire*.

ROUILLÉ (Guillaume Le), jurisconsulte célèbre, naquit à Alençon en 1494, de Louis Le Rouillé, seigneur de Hertré et de Rozé. Il exerça pendant quelque temps la profession d'avocat dans sa patrie. Son mérite l'ayant fait connaître avantageusement de Fr. d'Alençon, duchesse de Vendôme, cette princesse lui donna la place de lieutenant-général de Beaumont-le-Vicomte, petite ville de son apanage. Le roi et la reine de Navarre (Charles

d'Albret et Marguerite de Valois) le gratifièrent par la suite d'une charge de conseiller à l'échiquier d'Alençon ; ils lui donnèrent aussi une place dans leur conseil. Nous ignorons l'année de sa mort. Le Rouillé est auteur de plusieurs ouvrages de jurisprudence qui ont eu autrefois beaucoup de réputation ; il publia entre autres un *Commentaire sur la Coutume de Normandie*, en 1534, in-fol., et réimprimé en 1539, qui fut si bien accueilli, et qui donna une si haute idée de l'auteur, que le parlement de Normandie voulut le voir, et le fit prier de venir à Rouen : invitation honorable, à laquelle il ne manqua pas de se rendre. On a encore de lui un ouvrage d'un autre genre, intitulé : *Recueil de l'antique préexcellence de la Gaule et des Gaulois*, imprimé à Poitiers, 1546, in-8, réimprimé à Paris, en 1551 ; et une pièce de vers, qui a pour titre : *Les Rossignols du parc d'Alençon*, à l'occasion de l'arrivée de la reine de Navarre en cette ville, l'an 1544.

ROUILLÉ (Pierre-Julien), jésuite, né à Tours en 1681, professa successivement la théologie, les humanités, la philosophie, et montra un génie propre à plusieurs sciences. Ses supérieurs l'associèrent à la composition de l'*Histoire romaine* du Père Catrou, en 21 vol. in-4, à laquelle le Père Rouillé ne contribua que pour les *Dissertations* et les bonnes *Notes* dont cet ouvrage est rempli (*voyez* CATROU). Il eut aussi part, avec le Père Brumoi, à la révision et à la continuation des *Révolutions d'Espagne*, que le Père d'Orléans avait laissées imparfaites. Il avait travaillé au journal de Trévoux, depuis 1733 jusqu'en 1737. La 2e lettre de *L'Examen du Poème de Racine sur la Grâce* est de lui. Ce savant jésuite mourut à Paris en 1740, âgé de 59 ans, aimé et estimé

ROULLET (Jean-Louis), graveur, né en 1645 à Arles en Provence, fit le voyage d'Italie, où ses talens lui donnèrent accès auprès des artistes et des curieux. Ciro-Ferri, peintre célèbre, s'attacha à cet illustre graveur, et lui procura plusieurs occasions de se signaler. Roullet quitta Rome pour parcourir les plus grandes villes d'Italie, et partout il trouva à exercer son burin. L'amour de la patrie le fit revenir en France, où ses talens ne furent point oisifs et sans récompense. On estime ses ouvrages, surtout pour la correction du dessin, pour la pureté et l'élégance de son burin. Il mourut à Paris en 1699. (On voit au musée du Louvre une gravure de cet artiste, *Les trois Maries au tombeau de J. C.* ; elle est considérée comme son chef-d'œuvre.)

ROULLIARD (Sébastien), avocat de Paris, fut plus connu dans la république des lettres que dans le barreau. On a de lui quelques écrits mal digérés, mais savans et singuliers. Les principaux sont : 1° *Traité de la virilité d'un homme né sans testicules*, 1600, in-8 ; 2° *Histoire de l'église de Chartres*, in-8 ; 3° *La Magnifique doxologie du fétu*, in-8 ; 4° *Les Gymnopodes*, ou *de la Nudité des pieds*, in-4 ; 5° *Li Bungs en Santerre*, in-4 ; 6° *Histoire de Melun*, in-4 ; 7° *Priviléges de la Sainte-Chapelle de Paris*, in-8 ; 8° *Le Lumbrisage de Nicodème Aubier*, *scribe*, *soi-disant le cinquième évangéliste et noble de quatre races* ; 9° des *Poésies* assez plates. Roulliard mourut à Paris en 1639.

ROUSSEAU (Jacques), peintre, né à Paris en 1630, se distingua par son art à peindre l'architecture, et à tromper la vue par l'illusion de la perspective. Louis XIV, informé de ses rares talens, sut les mettre à profit. Ce monarque le chargea des décorations de la salle des machines à Saint-Germain-en-Laye, où l'on représentait les opéras du célèbre Lulli. Cet excellent artiste fut encore employé dans plusieurs maisons royales, et l'on voit ses ouvrages dans quelques maisons de riches particuliers ; mais ses perspectives, destinées pour l'ordinaire à décorer une cour, un jardin, ont beaucoup souffert de l'injure de l'air ; cependant ce qui a été conservé suffit pour faire admirer la beauté de son génie, l'éclat, l'intelligence de son coloris. Ce maître a aussi excellé à toucher le

paysage. Il mourut à Londres en 1693.

ROUSSEAU (Jean-Baptiste), le premier de nos poètes lyriques, fils d'un cordonnier de Paris, naquit dans cette ville le 6 avril 1670. Son père lui procura une excellente éducation dans les meilleurs colléges de la capitale. Le jeune Rousseau s'y fit un nom par de petites pièces de poésie, pleines d'esprit et d'imagination. Il avait à peine 20 ans, qu'il était déjà recherché par des personnes du plus haut rang et du goût le plus délicat. Dès 1688 il fut reçu en qualité de page chez Bonrepaux, ambassadeur de France en Danemark. Le maréchal de Tallard le choisit pour son secrétaire, lorsqu'il passa en Angleterre. Ce fut à Londres qu'il lia une amitié étroite avec Saint-Evremont, qui sentit tout le mérite du jeune poète. Rouillé, directeur des finances, le prit auprès de lui. Une affaire fâcheuse le précipita dans les inquiétudes les plus cuisantes. Le café de la Laurent était alors le rendez-vous littéraire et politique des oisifs de Paris. La Motte et Rousseau étaient les chefs de ce Parnasse, lorsque l'opéra d'*Hésione* de Danchet vit le jour en 1708. Il parut, sur un air du prologue de cet opéra, cinq couplets contre les auteurs des paroles de la musique et du ballet. Ces premiers couplets, qu'on croyait être de Rousseau, furent suivis d'une foule d'autres, où tout ce que le talent inspiré par la haine, par la vengeance et par la débauche, peut enfanter de plus monstrueux, se trouve réuni. Versailles, Paris, furent inondés de ces horreurs. Les tribunaux, fatigués par les plaintes des personnes outragées, recherchèrent l'auteur de ces infamies. Il y eut de grandes présomptions contre Rousseau; cependant ce poète n'eût jamais été condamné, s'il se fût borné à nier qu'il fût l'auteur des couplets. Mais, non content de vouloir paraître innocent, il voulut que le géomètre Saurin fût coupable du crime dont on l'accusait. Guillaume Arnould, jeune savetier, esprit faible, fut, dit-on, l'instrument que Rousseau mit en œuvre pour accabler son ennemi. Ce misérable déposa que Saurin lui avait remis les couplets, et les avait donnés à un petit décroteur pour les faire passer en d'autres mains. Le procès porté au Châtelet passa au parlement, et le coup dont Rousseau voulait accabler le géomètre retomba sur sa tête. Saurin fit valoir le contraste de ses mœurs et de celles de son ennemi. Il l'attaqua comme suborneur de témoins, en particulier de ce Guillaume Arnould, auquel il avait donné de l'argent. Les preuves de cette subornation parurent évidentes; et le suborneur fut banni à perpétuité du royaume. Cet arrêt, rendu le 7 avril 1712, fut affiché à la Grève. Rousseau se retira en Suisse, où le comte de Luc, ambassadeur de France auprès du corps helvétique, lui rendit la vie douce et agréable. A la paix de Bade, conclue en 1714, le prince Eugène demanda Rousseau au comte, qui l'avait mené avec lui, et ce seigneur n'osa pas le lui refuser. Le poète français passa à Vienne avec le prince, auprès duquel il demeura près de trois ans. Enveloppé dans l'affaire du comte de Bonneval, et obligé de quitter la cour de Vienne, il se retira à Bruxelles. Ce fut dans cette ville que commencèrent ses brouilleries avec Voltaire. Rousseau avait connu ce poète naissant au collége de Louis le Grand, et avait admiré sa facilité pour la poésie. Le jeune Arouet cultiva une connaissance qui pouvait lui être si utile; il lui faisait hommage de ses ouvrages, ne cessa de le consulter sur ses essais, et leur amitié fut de jour en jour plus vive. Ils se voyaient souvent à Bruxelles; Arouet lut à Rousseau son *Epître à Julie*, aujourd'hui *à Uranie*. Cet ouvrage fit horreur à celui-ci, qui lui en marqua son indignation. Le jeune homme, piqué de ces reproches, tint des discours affreux contre celui qui les lui avait faits. Dans quelque considération que Rousseau fût à Bruxelles, il ne pouvait oublier Paris. Le duc d'Orléans, régent du royaume, sollicité par le grand-prieur de Vendôme et le baron de Breteuil, lui accorda des lettres de rappel. Mais le poète, avant que d'en profiter, demanda qu'on revît son procès; il voulait être rappelé non

à titre de grâce, mais par un jugement solennel. Sa demande fut rejetée. Pour se consoler de cette nouvelle disgrâce, il se mit à voyager. En 1721, il passa en Angleterre, où il fit imprimer à Londres le *Recueil de ses OEuvres*, en 2 vol. in-4. Cette édition, publiée en 1723, lui valut environ dix mille écus. Il les plaça sur la compagnie d'Ostende; mais les affaires de cette compagnie s'étant dérangées, les actionnaires perdirent leurs fonds. Il trouva une ressource dans le duc d'Aremberg, qui lui donna sa table à Bruxelles. Ce seigneur ayant été obligé en 1733 d'aller à l'armée en Allemagne, lui assura une pension de 1500 livres; mais Rousseau eut encore le malheur de perdre les bonnes grâces de son bienfaiteur. Il eut l'imprudence de publier, dans un journal, que Voltaire l'avait accusé, auprès du duc d'Aremberg, d'être l'auteur des Couplets pour lesquels il avait été banni de France. Voltaire, qui aurait dû dédaigner cette imputation, aima mieux s'en plaindre à ce seigneur, qui priva Rousseau de ses bienfaits. La ville de Bruxelles devint pour lui, après cette disgrâce, un séjour insupportable. Le comte de Luc et M. de Sénozan, receveur général du clergé, instruit de ses chagrins, le firent venir secrètement à Paris, dans l'espérance d'avancer la fin de son bannissement. Rousseau y fit un séjour de trois mois; mais ses protecteurs n'ayant pu obtenir un sauf-conduit pour un an, il retourna à Bruxelles, et mourut à Gnette (hameau entre Mons et Bruxelles), le 17 mars 1741, dans de grands sentimens de religion. Avant que de recevoir le saint viatique, il protesta qu'il n'était pas l'auteur des Couplets qui avaient empoisonné sa vie. Cette protestation a paru aux hommes impartiaux une démonstration complète de son innocence. Est-il probable, disent-ils, que Rousseau en ait voulu imposer dans ces derniers momens où la vérité se fait jour? Piron a fait cette épitaphe à l'Horace français:

Ci-gît l'illustre et malheureux Rousseau.
Le Brabant fut sa tombe et Paris son berceau.
Voici l'abrégé de sa vie,
Qui fut trop longue moitié:
Il fut trente ans digne d'envie,
Et trente ans digne de pitié.

Il est plus facile de peindre dans Rousseau le poète que l'homme. Quelques personnes l'ont représenté comme inquiet, capricieux, impudent, vindicatif, envieux, flatteur, satirique. D'autres l'ont peint comme un homme plein de candeur et de franchise, comme un ami fidèle et reconnaissant, comme un chrétien pénétré de sa religion. Il est difficile de se décider entre deux portraits si différens. Il paraît que Rousseau ne peut être lavé sur l'accusation intentée contre lui, d'avoir attaqué ses bienfaiteurs. On peut le justifier plus facilement contre ceux qui l'accusèrent d'avoir renié son père. La plus grande noblesse d'un poète est de descendre d'Homère, de Pindare, de Virgile. Et quel besoin aurait eu Rousseau de cacher l'obscurité de sa naissance? elle relevait son mérite, et il avait trop de solidité d'esprit pour ne pas le comprendre. M. Séguy a donné une belle édition de ses *OEuvres*, conformément aux intentions que le poète lui avait marquées. Cette édition, publiée en 1743, à Paris, en 3 vol. in-4, et en 4 vol. in-12, ne contient que ce que l'auteur a avoué; elle renferme 1° quatre livres d'*Odes*, dont le premier est d'Odes sacrées, tirées des Psaumes. « Rousseau, dit Fréron, sait retracer à » propos le beau désordre de Pindare, » les grâces d'Anacréon, la saine raison » d'Horace et la pompeuse majesté de » Malherbe. » Quel feu! quel génie! quels éclairs d'imagination! quelle rapidité de pinceau! quelle abondance de traits frappans! quelle foule de brillantes comparaisons! quelle richesse de rimes! quelle heureuse versification! mais surtout quelle expression inimitable! Il y a des négligences, des mots impropres, des phrases incorrectes; mais l'enthousiasme du poète, qui passe dans l'âme du lecteur, fait qu'on ne les remarque guère.—2° Deux livres d'*Epîtres* en vers. Quoiqu'elles ne manquent pas de beautés, il y règne un fond de misanthropie qui les dépare. Rousseau parle trop souvent de ses ennemis et de

ses malheurs; il y étale des principes qui portent moins sur la vérité que sur les différentes passions qui l'animaient. La colère le jette dans le paradoxe. 3° Des *Cantates*. Il est le créateur de ce poème, dans lequel il n'a point eu d'égal. Les siennes respirent cette poésie d'expression, ce stile pittoresque, ces tours heureux, ces grâces légères, qui forment le véritable caractère de ce genre. Il est tantôt vif et impétueux, tantôt doux et touchant, suivant les passions qui animent les personnages qu'il fait parler. 4° Des *Allégories*, dont plusieurs sont heureuses, mais dont quelques-unes paraissent forcées; 5° des *Epigrammes* qui l'ont mis au dessus de Martial et de Marot. On a eu soin de retrancher de cette édition celles que la licence et la débauche lui avaient inspirées. L'auteur en a témoigné dans la suite de vifs regrets. 6° Un livre de *Poésies diverses*, qui manquent quelquefois de légèreté et de délicatesse; 7° quatre *Comédies* en vers, et deux en prose. Le théâtre n'était pas son talent principal. Cependant, sa comédie intitulée *Le Café* fut représentée neuf fois; une autre, le *Flatteur*, fut jouée dix fois en 1696, et a été reprise avec succès. 8° un recueil de *Lettres* en prose. On n'a choisi dans cette édition que les plus intéressantes. Il y en a en 5 vol. un recueil plus considérable, qui a fait tout à la fois tort et honneur à sa mémoire. Rousseau y dit le pour et le contre sur les mêmes personnes. Il paraît trop porté à déchirer ceux qui lui déplaisent. A cela près, on voit en lui un homme d'un caractère ferme et d'une âme élevée, qui ne veut devoir son retour dans sa patrie qu'à sa pleine justification. On y trouve quelques anecdotes, et des jugemens exacts sur plusieurs écrivains. Un libraire de Hollande a publié un ouvrage qui lui ferait plus de tort, si les auteurs devaient répondre des sottises qu'on met sous leur nom : c'est son *Portefeuille*. Il y a, à la vérité, dans ce misérable recueil, plusieurs pièces qui sont de Rousseau; mais il faut moins l'en blâmer que ceux qui ont tiré ces ouvrages de l'oubli auquel ce grand poète les avait condamnés. On a donné, en 1741, à Paris, une fort jolie édition de ses *OEuvres choisies*, en 1 vol. in-12, petit format. Ce sont ses *Odes* et son éminente supériorité dans la poésie lyrique qui lui ont mérité le nom de *grand Rousseau*, quoiqu'il soit à présumer qu'on le lui a donné pour le distinguer des autres écrivains du même nom. (Les *OEuvres choisies* de J. B. Rousseau accompagnées des notes de Fontanes et de Lebrun, et publiées par Boucharlat avec de nouvelles observations littéraires, ont été rangées parmi les livres classiques par l'université (25 juillet 1830). Ecouchard-Lebrun a tâché de rabaisser la réputation de Rousseau, dans l'édition qu'il a donnée de ce poète; Laharpe nous semble l'avoir jugé avec beaucoup d'impartialité. On peut consulter sur le mérite de cet écrivain *Rousseau vengé*, par l'abbé de Courcy, Paris, 1772. La première édition avouée par l'auteur est celle de Soleure, 1712, 1 vol. in-12. Les *Odes*, *Cantates* et *Poésies diverses* ont été publiées par M. Didot l'aîné, pour l'usage du Dauphin, 1790, grand in-4. Les 40 et 41 volumes de la *Collection des meilleurs écrivains français*, par le même éditeur, comprennent les *OEuvres choisies de J. B. Rousseau*, Paris, 1818, 2 vol. in-8. Les *OEuvres choisies* du même poète ont paru en 1808 avec des *Notes* du poète Lebrun. M. Amar a publié en 1820 les *OEuvres complètes de Jean-Baptiste Rousseau avec un commentaire historique et littéraire précédé d'un nouvel essai sur la vie et les écrits de l'auteur*, Paris, 5 vol. in-8; cette édition renferme une partie de la *Correspondance* de Rousseau. Le même critique a donné les *OEuvres poétiques de J. B. Rousseau* avec un *Commentaire*, Paris, 1824, 2 vol. in-8. Cette *Collection* fait partie de la *Collection des classiques français*, publiés chez Lefèvre). — Un des frères utérins de Jean-Baptiste Rousseau, carme déchaussé, sous le nom de Père *Léon de Saint-Joseph*, s'acquit de la réputation dans le ministère de la chaire, et mourut à Paris en 1750.

ROUSSEAU (Jean-Jacques), né à Genève le 28 juin 1721 d'un horloger, coûta en naissant la vie à sa mère. (Son enfance fut environnée des plus tendres soins : son père, homme simple et bon, songea moins à cultiver les dispositions dont il le voyait doué, qu'à lui épargner les contrariétés de son âge. Rousseau ne se rappelait pas comment il avait appris à lire ; mais il savait que ses premières lectures avaient été des *Romans*; il lut ensuite quelques bons livres, tels que les *Vies de Plutarque*; mais dans les uns et les autres il prit des idées fausses du monde. Son père, obligé de quitter Genève, le mit en pension à Bossy, chez le ministre Lambercier, d'où il sortit au bout de deux ans à peu près aussi ignorant qu'il y était entré. Alors un de ses oncles maternels qui s'était chargé de lui, l'envoya copier des actes chez un greffier de Genève. Le peu de succès qu'il obtint l'ayant fait passer pour inepte et bon tout au plus pour pousser la lime, il fut placé dans l'atelier d'un graveur qui le maltraita et d'où il sortit bientôt. Il alla chercher un asile chez l'abbé de Pontverre, curé de Confignon, en Savoie : cet ecclésiastique l'envoya à Annecy où il vit pour la première fois madame de Warens qui devint sa bienfaitrice, et dont il paya les bienfaits par l'ingratitude la plus noire. Ce fut par la médiation de cette dame et aux frais de l'évêque d'Annecy que Rousseau fut envoyé à Turin pour y être instruit dans la religion catholique. Après deux mois de séjour dans la maison des catéchumènes, il abjura le protestantisme. N'ayant retiré de sa prétendue conversion que 20 francs, il entra chez la comtesse de Vercelles, en qualité de laquais : il commit alors une faute honteuse, en volant un ruban et en chargeant de ce vol une jeune servante qui fut renvoyée ainsi que lui. Bientôt il trouva une nouvelle place : il devint secrétaire du comte de Gouvon, premier écuyer de la reine de Sardaigne; son inconstance naturelle l'éloigna peu de temps après de cette maison. Il alla trouver madame de Warens qui réveilla dans son âme quelques sentimens honnêtes. D'après ses conseils il entra au séminaire, avec le désir de se faire prêtre ; mais il fut renvoyé comme n'étant propre à rien : toutefois sa bienfaitrice lui donna quelques soins ; elle dirigea ses lectures et lui fit apprendre la musique. Séparé ensuite de sa seconde mère, il parcourut la Suisse avec un prétendu évêque grec qui faisait des collectes pour le St.-Sépulcre, et auquel il servait d'interprète ; mais ils furent arrêtés tous deux à Soleure. L'ambassadeur de France à qui il raconta sa position lui donna les moyens d'aller à Paris où était alors sa *chère maman*. Arrivé dans la Capitale, il apprit que madame de Warens était partie : aussitôt il se rendit à Lyon où il sentit toutes les horreurs de la misère ; enfin il rejoignit sa bienfaitrice. Son séjour près d'elle fut consacré à des lectures sérieuses ; mais obligé d'aller à Montpellier pour cause de maladie, il trouva à son retour madame de Warens engagée dans des liens indignes d'elle. Il alla prendre à Lyon une place de percepteur chez M. de Mably, grand-prevôt de cette ville. Après avoir fait ce métier pendant un an, il retourna à Paris où il arriva dans l'automne de 1741, avec 15 louis et l'espoir d'une rapide fortune fondée sur une nouvelle méthode de noter la musique. Cette méthode n'ayant pas réussi, il accepta l'emploi de secrétaire de M. de Montaigne, ambassadeur à Venise. Pendant son séjour en Italie, il se fortifia dans la musique. Il était de retour à Paris, lorsque, dans l'été de 1749, il allait visiter Diderot détenu à Vincennes à cause de sa *Lettre sur les aveugles*. Il avait emporté avec lui le *Mercure de France*; en le lisant, pour se distraire pendant la route, il apprit que l'académie de Dijon proposait un prix sur cette question : *Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs?* Il concourut, et son discours, qui soutenait la négative, fut couronné en 1750, et il devait l'être, non seulement à raison de l'éloquence forte et mâle dont l'auteur soutenait son assertion, mais parce que réellement, en prenant la chose dans sa généralité, il avait la vérité pour lui, quoiqu'il l'exagère alors,

comme il le fait si souvent. Plusieurs adversaires se présentèrent pour l'attaquer : Rousseau se défendit; il avait de son côté l'expérience des siècles, et les lumières de l'histoire. L'état de notre littérature ne tarda point à venir à son appui). « S'il est faux, dit un critique » judicieux, que les lettres, cultivées » selon les règles et les précautions que » le bien commun exige, soient capa- » bles de nuire à la société, il est du » moins très certain qu'à en juger par les » désordres qui règnent aujourd'hui » parmi les littérateurs, elles sont sujet- » tes à de grands inconvéniens. Quelle » idée avantageuse peut-on s'en former, » quels fruits peut-on s'en promettre » pour la culture de l'esprit et la per- » fection des mœurs, quand on voit les » vrais principes attaqués, les règles mé- » connues, les bienséances violées, l'an- » archie et la confusion établies sur les » débris du goût et de la raison ; quand » la religion, la morale, les devoirs, la » vertu, deviennent la proie d'une phi- » losophie extravagante, qui outrage » l'une, corrompt l'autre, prononce sur » ceux-ci, et défigure celle-là au gré de » ses caprices ou de ses intérêts ? Quelle » estime peut-on avoir pour les littéra- » teurs, à la vue des divisions qui les ai- » grissent et les déshonorent ? Est-ce en » les voyant se déchirer, se calomnier, » se décrier les uns les autres, intriguer » dans les sociétés, pour persécuter leurs » rivaux ou prôner leurs admirateurs et » leurs disciples; employer, pour se » faire une réputation, un temps et des » soins qui seraient plus utilement con- » sacrés à perfectionner leurs ouvrages ; » se révolter contre les critiques, et né- » gliger des avis utiles ; repaître leur va- » nité de suffrages mendiés, sans s'oc- » cuper à en mériter de plus justes et de » plus solides ; substituer à l'élévation » des sentimens qui devraient être leur » partage, les bassesses de l'artifice et » de la flatterie, pour donner des ap- » puis à leur vanité ? Est-ce enfin au » milieu d'une dégradation sensible et » journalière, qu'ils pourront prétendre » au respect et à la gloire destinés à » payer les travaux du génie et des ta- » lens ? Il n'est donc que trop tristement » démontré par l'expérience, que l'abus » des connaissances littéraires est le plus » dangereux de tous les maux qu'un état » puisse éprouver. Depuis ces prétendues » lumières qu'on se vante de nous avoir » communiquées, la société est-elle de- » venue plus heureuse et mieux réglée ? » La mauvaise foi, les perfidies, les hai- » nes, les mensonges, les calomnies, les » atrocités, les crimes, ont-ils disparu » parmi nous ? Y a-t-on vu renaître la » franchise, la droiture, la générosité, » le bonheur et la paix ; ou plutôt, mal- » gré ces cris hypocrites d'*humanité*, de » *bienfaisance*, les cœurs ne paraissent- » ils pas s'être rétrécis, desséchés, et » avoir perdu leur énergie ? Tout ce que » nous avons gagné en devenant plus » instruits, c'est d'avoir appris à être » méchans avec art, et à conserver » dans le mal une sorte de décence qui » le rend plus épidémique et plus dan- » gereux. S'il est vrai que les hommes » aient été méchans dans tous les siè- » cles, on ne peut nier qu'ils n'aient » plus de facilité à l'être dans les siècles » éclairés. Les ressources de l'esprit se » tournent alors du côté de l'intérêt des » passions. Plus un méchant a de lumiè- » res, plus il est habile à mal faire avec » impunité. » (*Voyez* FRÉDÉRIC-GUILLAUME II, roi de Prusse, GIRALDI Lilio Gregorio.) Ce premier succès l'enivra et fixa sa destinée : il résolut d'être libre, de briser les fers de l'opinion ; et, pour préluder à ce nouveau rôle, il retrancha de sa table et de sa mise le peu de luxe qu'il s'était permis jusque là. Renonçant à l'emploi de caissier qu'il avait obtenu chez M. Francueil, fils de M. Dupin, parce que la garde d'un trésor troublerait son sommeil, il se fit annoncer comme copiste de musique à dix sous la page. Son *Discours sur les causes de l'inégalité parmi les hommes et sur l'origine des sociétés*, plein de maximes fausses et d'idées bizarres, fut fait pour prouver que les hommes sont égaux; qu'ils étaient nés pour vivre isolés, et qu'ils ont perverti l'ordre de la

nature en se rassemblant. L'auteur, panégyriste éternel de l'homme sauvage, déprime l'homme social; s'efforçant, contre son intime conviction, de substituer au bonheur de la vertu, de la religion, d'une civilisation honnête et raisonnable, l'état de la dégradation la plus humiliante pour l'humanité. Car qu'est-ce qu'un sauvage tel que ceux de l'Amérique, et en général ceux que nous connaissons sur ce globe? « C'est, » répond l'auteur du *Système social*, qui mêle aussi de grandes vérités à de grandes erreurs, « c'est un enfant vigoureux, privé de » ressources, d'expérience, de raison, » d'industrie; qui souffre continuelle» ment la faim et la misère, qui se voit à » chaque instant forcé de lutter contre les » bêtes, qui d'ailleurs ne connaît d'au» tres lois que son caprice, d'autres rè» gles que les passions du moment, d'au» tre droit que la force, d'autre vertu que » la témérité; c'est un être fougueux, » inconsidéré, cruel, vindicatif, injuste, » qui ne veut point de frein, qui ne pré» voit pas le lendemain, qui est à tout » moment exposé à devenir la victime, » ou de sa propre folie, ou de la férocité » des stupides qui lui ressemblent. La vie » du sauvage à laquelle des spécula» teurs chagrins ont voulu ramener les » hommes, l'âge d'or si vanté par les poè» tes, ne sont dans le vrai que des états » de misère, d'imbécillité, de déraison. » Sa *Lettre à M. d'Alembert* sur le projet d'établir un théâtre à Genève, publiée en 1757, renferme, à côté de quelques paradoxes, les vérités les plus importantes et les mieux développées. Cette lettre, si intéressante pour les mœurs en général et pour la république de Genève en particulier, fut la première source de la haine que Voltaire lui voua, et des injures dont il ne cessa de l'accabler. Ce qu'on trouvait de singulier, c'est que cet ennemi des spectacles avait fait imprimer une comédie, et qu'il avait donné au théâtre une pastorale, le *Devin du village*, qui certainement n'était pas faite pour produire des impressions de vertus. Il en fit lui-même la musique : car il avait cultivé cet art dès son enfance. Son *Dictionnaire de musique*, à quelques inexactitudes près, est un des meilleurs ouvrages que nous possédions en ce genre; mais on s'aperçoit facilement qu'il a profité de celui de l'abbé Brossard : on est fâché seulement qu'il ne le dise pas; et cette réticence fait croire qu'il n'était point en ce genre aussi riche de son propre fonds qu'on le croyait communément. La *Nouvelle Héloïse*, 1761, 6 parties in-12, est un roman épistolaire, dont l'intrigue est mal conduite et l'ordonnance mauvaise; il est, comme toutes les productions de l'auteur, plein de beautés et de défauts. Il en parle lui-même avec des éloges révoltans, et toute la tendresse d'une aveugle paternité : on a de la peine à comprendre qu'il n'en ait pas aperçu les contradictions saillantes, ainsi que la morale fausse et inconséquente. Quelques-unes de ces lettres sont admirables par la force, par la chaleur de l'expression; mais l'auteur ne tarde pas à se livrer au goût des sophismes et à la manie d'ergoter contre les notions reçues : de là ces froides digressions, ces critiques insipides, et ces paradoxes révoltans. C'est dans cet ouvrage qu'il s'est le plus souvent abandonné à sa manie d'exposer le pour et le contre, de répandre de l'incertitude sur tous les principes. *Emile* fit encore plus de bruit que la *Nouvelle Héloïse*. On sait que ce roman moral, publié en 1762, en 4 v. in-12, roule principalement sur l'éducation. Rousseau veut qu'on suive en tout la nature, et qu'on laisse germer et prévaloir les passions sans leur opposer, sinon lorsqu'il n'en sera plus temps, l'impression des vérités religieuses, de la loi et de la crainte de Dieu. Tout ce qu'il dit contre les spectacles, contre les vices et les préjugés de son siècle, est digne tout à la fois de Platon et de Tacite. Il semble même en avoir la manière et le stile. Mais ce qu'il est bon de savoir, pour apprécier les hommes et les moyens qui fondent leur célébrité, c'est que le stile de Rousseau n'était ni dans son cœur ni dans son génie, et que, tandis que l'honnête homme, médiocrement lettré, parle et écrit avec énergie et un enthousiasme

éloquent des droits de la justice et de la vertu, Rousseau ne pouvait former une ligne sans se mettre l'esprit à la torture. » Je méditais, dit-il lui-même, dans » mon lit, les yeux fermés, et je tournais » et retournais dans ma pensée mes pé- » riodes avec des peines incroyables : » puis quand j'étais parvenu à en être » content, je les déposais dans ma mé- » moire, jusqu'à ce que je pusse les met- » tre sur le papier. Souvent j'oubliais » tout en m'habillant. Les quatre lettres » à M. de Malesherbes sont peut-être la » seule chose que j'aie écrite avec facilité » dans toute ma vie. » Voilà, sans doute, pourquoi ceux qui jugeaient de la force de l'âme de Rousseau par celle de ses expressions, sont si bien de leur compte; et puis, la sublime philosophie qui achete par de telles contorsions la réputation de beau parleur ! Quoi qu'il en soit du stile, le fond de l'ouvrage est une source de corruption. Le 3e tome est rempli d'objections contre le christianisme. Il fait, à la vérité, un éloge sublime de l'Évangile, et un portrait touchant de son divin auteur; mais les miracles, les prophéties, qui établissent sa mission, sont attaqués sans ménagement. C'est un traité d'éducation le plus chimérique qu'un homme ait pu concevoir, un assemblage continuel de sublime et de subtilités, de raison et d'extravagance, d'esprit et de puérilité, de religion et d'impiété, de philanthropie et de causticité. Il habitait depuis 1756 une petite maison de campagne près Montmorency, connue sous le nom de l'ermitage ; solitude qu'il devait à la générosité d'un fermier-général. Sans adopter en tout la façon de vivre trop dure des anciens cyniques, il s'était retranché tout ce que peut fournir ce luxe recherché qui est la suite des richesses et qui en pervertit l'usage. Il aurait été heureux dans cette retraite, s'il avait pu oublier ce public qu'il affectait de dédaigner ; mais le désir d'une grande réputation aiguillonnait son amour-propre, et c'est ce désir qui lui fit glisser dans son *Emile* tant de choses condamnables, et qu'il a lui-même plus d'une fois réfutées avec force. Le parlement de Paris condamna ce livre en 1762, et poursuivit criminellement l'auteur, qui fut obligé de prendre la fuite à la hâte. Il dirigea ses pas vers sa patrie, qui lui ferma ses portes. Proscrit dans la ville qui lui avait donné le jour, il chercha un asile en Suisse, et le trouva à Motiers, dans la principauté de Neufchâtel. Son premier soin fut de défendre son *Emile* contre le *Mandement* de M. l'archevêque de Paris, qui avait anathématisé ce livre. Il publia en 1763 une *Lettre* où toutes ses erreurs sont reproduites avec la parure de l'éloquence et une espèce de morgue cynique. Les *Lettres de la Montagne* virent le jour bientôt après ; mais ce livre, bien moins éloquent, et surchargé de discussions ennuyeuses sur les magistrats et les pasteurs de Genève, irrita les ministres protestans, sans le réconcilier avec les ministres de l'Eglise romaine. Rousseau avait abandonné solennellement cette dernière religion dans un voyage qu'il avait fait à Genève en 1753 ; ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'il était résolu d'aller vivre en France dans un pays catholique. Les pasteurs protestans ne lui surent aucun gré de ce changement ; et la protection du roi de Prusse, à qui appartient la principauté de Neufchâtel, ne put le soustraire aux tracasseries que lui suscita le pasteur de Motiers-Travers, village où il s'était retiré. (Il alla chercher un nouvel asile dans l'île de Saint-Pierre, située au milieu du lac de Bienne ; mais, au bout de quelques semaines, un ordre du sénat de Berne le força de quitter cette charmante retraite.) Il prit le parti de passer en Angleterre, et il se troubla avec le fameux Hume, qui l'avait amené avec lui dans cette île. Nous n'entrerons pas dans le détail de cette bruyante querelle ; elle prouve, ainsi que mille autres anecdotes, que ces gens qui se disent nés pour instruire, pacifier, rendre heureux tous les hommes, ne sauraient vivre deux jours ensemble sans faire éclater des passions que le plus froid chrétien aurait honte de ne pas réprimer. Hume appela Rousseau un *serpent réchauffé dans le sein de l'amitié* ; celui-ci ne manqua pas de termes pour lui ri-

poster. Le philosophe de Genève retourna en France, en 1767. En passant à Amiens, il vit Gresset, qui le sonda sur ses malheurs et sur ses disputes; il se contenta de lui répondre : « Vous avez eu l'art de » faire parler un perroquet; mais vous ne » sauriez faire parler un jours. » (Après avoir habité quelque temps le château de Trye près de Gisois, il alla, sous le nom de *Renou*, herboriser dans les environs de Lyon, de Grenoble, de Chambery, et parut vouloir se fixer à Monquin près de Bourgoin, où il épousa sa Thérèse en 1768. Ses protecteurs obtinrent en 1770 qu'il demeurerait à Paris, à condition qu'il n'écrirait ni sur les matières de religion ni sur celles du gouvernement : il tint parole, il n'écrivit plus. Il se contenta de vivre dans la société de quelques amis, paraissant détrompé, sans pourtant l'être, de ses illusions. Il mourut à Ermenonville, terre de M. le marquis de Girardin, à 10 lieues de Paris, le 3 juillet 1778, non sans soupçon d'avoir avancé ses jours en prenant du poison. Un de ses amis, Corancez, a donné à cet égard des renseignemens qui semblent exacts. Sa brochure est curieuse, et démontre l'état d'aliénation dans lequel le sage tombait parfois. La relation que MM. de Presle et Magellan ont donnée de sa mort pour dissiper ce soupçon, n'a fait que le fortifier : ils conviennent que la *vie lui était à charge*, et rapportent diverses circonstances, qui annoncent que le philosophe, sans aucun mal apparent, était instruit de sa fin prochaine. Tout cela est confirmé dans les *Lettres sur les ouvrages et le caractère de J. J. Rousseau*, publiées en 1789 par madame la baronne de Staël. « On sera peut-être » étonné, dit-elle, de ce que je regarde » comme certain que Rousseau s'est » donné la mort. Mais le même Genevois » dont j'ai déjà parlé reçut une lettre de » lui quelque temps avant sa mort, qui » semblait annoncer ce dessein. Depuis, » s'étant informé avec un soin extrême de » ses derniers momens, il a su que le » matin du jour où Rousseau mourut, il » se leva en parfaite santé, mais dit cependant qu'il allait voir le soleil pour » la dernière fois, et prit, avant de sortir, du café qu'il fit lui-même. Il rentra » quelques heures après, et commençant » alors à souffrir horriblement, il défendit constamment qu'on appelât du secours et qu'on avertît personne. Peu de » jours avant ce triste jour, il s'était » aperçu des viles inclinations de sa » femme pour un homme de l'état le plus » bas; il parut accablé de cette découverte, et resta huit heures de suite sur » le bord de l'eau, dans une méditation » profonde. Il me semble que si l'on réunit ces détails à sa tristesse habituelle, » à l'accroissement extraordinaire de ses » terreurs et de ses défiances, il n'est » plus permis de douter que ce malheureux homme n'ait terminé volontairement sa vie. » Et dans une réponse à madame de Vassy, elle ajoute : « Un Genevois, secrétaire de mon père (M. Necker), et qui a passé la plus grande » partie de sa vie avec Rousseau ; un autre, nommé Mouton, homme de beaucoup d'esprit, et confident de ses dernieres pensées, m'ont assuré ce que j'ai » écrit; et des lettres que j'ai vues de » lui, peu de temps avant sa mort, annonçaient le dessein de terminer sa » vie. » On voit par-là, comme par bien d'autres anecdotes de ce fameux égoïste, ce que c'est que la prétendue force d'esprit dont font parade les hommes dont l'idole est l'opinion publique, et qui n'ont point dans eux-mêmes de quoi combattre les disgrâces les plus légères, souvent même parfaitement imaginaires. Le caractère de Rousseau, ainsi que ses opinions, était certainement original; mais la nature ne lui en avait donné que le germe, et l'art avait beaucoup contribué à le rendre encore plus singulier. Il n'aimait à ressembler à personne; et comme cette façon de penser et de vivre extraordinaire lui avait fait un nom, il manifesta beaucoup de bizarrerie, soit dans sa conduite, soit dans ses écrits. Tout est devenu problématique sous sa plume. De là ces raisonnemens pour et contre le duel, l'apologie du suicide et la condamnation de cette frénésie; la facilité à pallier le crime de l'adultère, et les rai-

sous les plus fortes pour en faire sentir l'horreur. De là l'existence de Dieu attaquée par des sophismes, et les athées confondus par des argumens invincibles, la religion chrétienne combattue par des objections spécieuses, et célébrée par les plus sublimes éloges. Il tâchait de se rendre intéressant par la peinture de ses malheurs et de sa pauvreté, quoique ses infortunes fussent moins grandes qu'il ne le disait et ne le sentait, et quoiqu'il eût des ressources assurées contre l'indigence. Il était charitable, bienfaisant, sobre, se contentant du pur nécessaire, et refusant les moyens qui lui auraient procuré ou des richesses ou des places. Quoiqu'il affichât la philosophie, il n'aimait pas les philosophes; prévenu d'abord pour eux par l'emphase de ce nom illusoire, il les détesta dès qu'il les connut. « Je regardais, dit-il, tous ces graves écrivains comme des hommes modestes, sages, vertueux, irréprochables. Je me formais de leur commerce des idées angéliques, et je n'aurais approché de la maison de l'un d'eux que comme d'un sanctuaire. Enfin je les ai vus; ce préjugé puéril s'est dissipé, et c'est la seule erreur dont ils m'aient guéri. » — « Fuyez, dit-il ailleurs, ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sèment dans le cœur des hommes de désolantes doctrines, et dont le scepticisme apparent est cent fois plus affirmatif et plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, et prétendent nous donner, pour les vrais principes des choses, les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère, aux puissans et aux riches le seul frein de leurs passions; ils arrachent du fond des cœurs les remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes; je le crois comme eux; et c'est, à mon avis, une preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité. » (*Voyez* LUCIEN.) On ne peut l'accuser, comme tant d'autres sophistes, d'avoir souvent répété avec une emphase étudiée le mot de *vertu*, sans en inspirer le sentiment. Quand il parle des devoirs de l'homme, des principes essentiels à notre bonheur, du respect que nous nous devons à nous-mêmes et à nos semblables; c'est avec une abondance, un charme, une force qui semble ne pouvoir venir que du cœur. Mais tout cela est mêlé d'assertions si contradictoires dans leurs principes ou dans leurs conséquences, que si elles pouvaient êtres vraies, toute idée de devoir serait anéantie. Ses idées sur la politique étaient presque aussi extraordinaires que ses paradoxes sur la religion. Son *Contrat social*, que Voltaire appelait le *Contrat insocial de l'insociable J. J. Rousseau*, est plein de sophismes, d'erreurs et de traits dignes d'un pinceau cynique; il est d'ailleurs obscur, mal digéré, et tellement rempli de contradictions, que les auteurs de la nouvelle constitution de la France en ont fait la base de leurs opérations, en même temps qu'elles y sont condamnées en cent endroits différens. On a encore de lui quelques autres petits ouvrages, qu'on trouve dans le recueil de ses *OEuvres*, publié tant de fois et en tant de formats. On a rassemblé les vérités les plus utiles et les plus importantes de cette collection dans ses *Pensées*, 1 vol. in-12, où l'on a fait disparaître le sophiste hardi et l'auteur impie, pour n'offrir que l'écrivain éloquent et le moraliste penseur. M. le comte de Barruel-Beauvert a donné sa *Vie* en 1789, amphigouri philosophique, rempli de faits romanesques, dont quelques-uns ne peuvent avoir été imaginés que par l'auteur. Il convient cependant que le philosophe s'est donné la mort lui-même. Rousseau avait laissé dans son portefeuille des *Mémoires de sa vie*, dont on a publié une partie en 1782, sous le titre de *Confessions*. C'est le détail le plus circonstancié, non seulement des

plus petits évènemens de sa vie, mais encore de ses crimes et de ses bassesses. Extravagance inouïe, où la manie de faire parler de soi a conduit cet homme de génie, devenu, selon l'expression de saint Paul, réellement fou, en se croyant parfaitement sage. Il était parvenu à se persuader que les moindres détails de sa vie étaient des choses importantes et bien dignes d'occuper les regards de la postérité. Heureux si, au lieu de vivre un moment dans la pensée et les discours des hommes, il avait su se renfermer dans ce sentiment précieux que produit la vertu, jouir en lui-même des fruits de la sagesse, faire le bien sans ostentation, l'enseigner sans prétention, substituer à une philosophie arbitraire et contradictoire l'invariable lumière de la religion! Beaucoup d'écrivains se sont attachés à réfuter les paradoxes de Rousseau. Nous nous contenterons de citer Bergier, le cardinal Gerdil, l'analyse des principaux ouvrages de Jean-Jacques, par M. de Barante, dans son ouvrage *de la Littérature française au 18e siècle*, trois articles de M. de Boulogne, insérés dans les *Mélanges de philosophie*, etc. (Nous n'indiquerons point les nombreuses éditions de Rousseau: un des caractères du 19e siècle sera la reproduction si multipliée de ses ouvrages contre lesquels M. l'archevêque de Paris s'est récrié dans plusieurs Mandemens. Les restes de J. J. Rousseau furent transportés au Panthéon le 11 octobre 1794, et ils y sont encore.)

* ROUSSEAU (Pierre), écrivain médiocre naquit à Toulouse en 1725, prit d'abord le petit collet qu'il quitta pour cultiver la littérature. Il vint à Paris, où il donna à différens théâtres les pièces suivantes, dont la plupart n'eurent qu'un succès éphémère. Les plus connues sont *le Berceau*, *le Faux pas*, *la Coquette sans le savoir*, *l'Etourdi corrigé*, *l'Esprit du jour*, *la mort de Bucéphale*, tragédie burlesque, etc. En 1756, il établit le *Journal encyclopédique*, qui se répandit dans toute la France, et par lequel il put amasser une grande fortune. Rousseau mourut à Paris en novembre 1785, âgé de 65 ans.

* ROUSSEAU (Jean-François-Xavier), diplomate français, né en 1738 à Ispahan, de Jacques Rousseau, joaillier genevois, cousin-germain de Jean-Jacques Rousseau. Jacques Rousseau, père de celui auquel nous consacrons cet article, était allé en Asie, en 1705, à la suite de l'ambassade française, et était devenu chef des joailliers de la couronne de Perse. Elevé dans la religion catholique par les jésuites d'Ispahan, le jeune Rousseau fit d'excellentes études. De bonne heure il se familiarisa avec les diverses langues de l'Orient, et apprit également la plupart de celles de l'Europe. Après s'être livré à de grandes opérations de commerce, il quitta sa ville natale pour aller à Bassora, et pour s'y attacher au service de la nation française, en qualité de sous-chef du comptoir de la compagnie des Indes. Ses connaissances variées et le crédit dont il jouissait dans l'Orient, lui donnèrent de nombreux moyens d'être utile. Chargé, en 1773, des affaires de France en Perse et dans le Pachalik de Bagdad, Rousseau paya les dettes de Pyrault, son prédécesseur, secourut les malheureux Français venus de l'Inde, envoya, à ses propres frais, des vivres à la colonie de Mahé, rendit des services immenses aux missions d'Ispahan, de Bassora et de Bagdad, et fut créé, en récompense de sa belle conduite, par le pape Clément XIV, chevalier de l'éperon-d'or. Lorsque Bassora tomba au pouvoir de Sadek-kan, frère du régent de Perse, Rousseau parvint, par son crédit et par les présens qu'il offrit à propos au vainqueur, à maintenir la tranquillité des Français, à protéger également la liberté des habitans et à sauver la vie au gouverneur turc. Mais obligé enfin de quitter une ville qui était livrée successivement à tous les fléaux, il se détermina à passer en France où il arriva dans le mois de décembre 1780, et où il fut accueilli avec la plus grande distinction. Sa parenté avec le philosophe de Genève, et le costume oriental, qu'il portait ainsi que sa femme, fixèrent sur lui l'attention générale, et le firent rechercher dans toutes les sociétés. En 1782, il repartit

pour l'Asie : il était chargé des consulats réunis de Bassora et de Bagdad. Dans ces doubles fonctions que la révolution française n'interrompit point, il donna de nouvelles preuves de zèle, et fit respecter la France et le commerce français dans les plages lointaines. L'invasion de l'Egypte ayant allumé la guerre, en 1798, entre la Porte-Ottomane et la France, Rousseau fut retenu pendant onze mois dans la plus dure captivité. Lorsqu'il fut rendu à la liberté, le gouvernement consulaire le nomma agent-général et diplomate à Bagdad (1802). En 1804, il ouvrit des communications avec la Perse, et prépara à la cour de Téhéran la mission de MM. Jaubert et Romieu. Rousseau était le doyen des consuls au Levant, lorsqu'il mourut en 1808. On lui doit divers *Mémoires sur le commerce du golfe Persique et de Bassora*; sur *la peste de cette ville*; sur *sa prise par les Persans*; sur *les révolutions de Perse*; sur *le Wahabis*, etc. On a de lui plusieurs *Lettres* adressées à M. A.-A. Barbier. Voyez la *Revue encyclop.*, 1828, t. 2, n° 515. Son fils, qui a embrassé la même carrière que son père, a fait son *éloge historique*, 1810, in-8. Il cite dix-sept ouvrages que Rousseau a laissés manuscrits. Dans cette liste, on remarque une *Traduction en arménien des chefs-d'œuvre de Racine*.

*ROUSSEAU (Jean, comte), sénateur sous le gouvernement impérial, fils d'un riche cultivateur de vignobles en Champagne, reçut une éducation très soignée. En 1792, il fut élu député suppléant de Paris; mais il ne prit séance qu'après le procès de Louis XVI. Il parut en général éviter de se mettre en évidence; néanmoins, le 25 octobre 1795, il s'opposa à la mise en liberté de Rossignol et de Daubigney, que réclamait Legendre. Après la session de la Convention, il passa au conseil des Cinq-cents, fit plusieurs rapports sur les finances, et fut chargé, en qualité de commissaire, de surveiller la comptabilité nationale. Nommé secrétaire de cette assemblée, le 21 novembre 1796, il combattit les élections de Saint-Domingue qu'il fit annuler. Le 27 novembre de l'année suivante, il appuya les motions contre les nobles et les anoblis, et fit insérer dans le *Moniteur* une *Lettre* où il prétendait démontrer l'intelligence qui avait existé entre quelques chefs de l'émigration et les révolutionnaires. Sorti du conseil au mois de mai 1798, il y fut réélu la même année par les électeurs de Paris. Il se prononça pour la révolution du 18 brumaire, et devint successivement sénateur, comte et commandant de la légion-d'honneur. Il est mort en 1813, à l'âge de 73 ans, à Châtillon près de Paris.

ROUSSEAU. *Voy.* PARISIÈRE.

ROUSSEL (Guillaume), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, de Conches en Normandie, fit profession en 1680. Il alla à Paris, et son talent pour la chaire lui promettait des succès dans cette capitale; mais quelques raisons l'empêchèrent d'y demeurer : il se retira à Reims, et mourut à Argenteuil en 1717, à 59 ans. On a de lui : 1° une bonne *Traduction* française des *Lettres* de saint Jérôme, réimprimée en 1713, en 3 vol. in-8; 2° un *Eloge* du Père Mabillon; 3° il avait entrepris l'*Histoire littéraire de France*; mais à peine en avait-il tracé le plan, et recueilli quelques Mémoires à ce sujet, que la mort l'enleva à ce travail. Son projet fut rempli par dom Rivet.

*ROUSSEL (Pierre), écrivain distingué, naquit à Dax ou plutot Aqs dans les Landes en 1742. Il étudia la médecine à Montpellier, prit le bonnet en 1770, et vint peu de temps après à Paris, où il se livra à la théorie de son art. Sa modestie était extrême. On disait de lui qu'il tremblait autant d'être illustre que les autres de rester obscurs; on lui entendait souvent répéter ces mots : « Deux » siècles de renommée ne valent pas deux » jours de repos. » Il fut comparé à La Fontaine dont il avait l'ingénuité, la bonhomie, la grâce, la paresse, les distractions et l'innocente malice. Il s'était retiré depuis quelque temps à Châteaudun, où il est mort en 1802, âgé de 60 ans. On a de lui : 1° *Eloge de Bordeu*, 1772, et réimprimé à la tête de l'ouvrage de ce

médecin célèbre ; 2° différens *Mémoires* insérés dans les journaux littéraires ; 3° *Système physique et moral de la femme*, 1777, in-12, ouvrage qui a établi la réputation de Pierre Roussel. Il prouve que le tempérament des femmes a beaucoup d'analogie avec celui des enfans ; d'où il s'ensuit qu'ils ont les uns et les autres la même inquiétude, la même vivacité, et la même inconstance dans les goûts, dans l'humeur, et la même promptitude à s'affliger et à se consoler, à désirer et à se dégoûter. Voici ce que dit Laharpe de ce livre dans sa *Correspondance littéraire* : « L'auteur (Roussel) » écrit avec élégance et intérêt, sans » déclamation et sans fausse chaleur. Ses » observations sont profondes, et son » stile est à la fois celui d'un écrivain » sage et d'nn homme paisible. Quoique » le fond de son ouvrage soit nécessaire- » ment un peu scientifique, il se fait lire » partout avec agrément. » On assure qu'il a laissé en manuscrit un *Système physique et moral de l'homme*, lequel n'est pas inférieur à l'ouvrage que nous venons de citer. La révolution l'ayant ruiné, le ministre Chaptal lui obtint une modique pension de 800 francs. Blin de Sinmore a consacré une *épître à l'éloge de Roussel*, qui avait délivré son épouse d'une maladie grave. M. Alibert a fait son *Éloge* qui se trouve en tête de presque toutes les éditions de ses *OEuvres*.

* ROUSSEL (Pierre-Joseph-Alexis), avocat et littérateur, né à Epinal vers 1740, vint de bonne heure à Paris où il suivit le barreau pendant plusieurs années : plus tard il embrassa les principes de la révolution ; mais il ne paraît pas qu'il y ait joué un rôle important. Il fut depuis commis principal de la grande chancellerie de la légion d'honneur. Il a laissé deux ouvrages : 1° *Politique de tous les cabinets de l'Europe pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI*, Paris, 1793, 2 vol. in-8. Cet ouvrage est assez bien écrit ; mais le sujet qu'il traite est au dessus des talens de l'auteur, et la politique dont il parle est moins celle que pouvaient avoir alors les cabinets de l'Europe à l'égard de la France, que celle qu'il croyait la plus convenable pour autoriser les opinions de ces temps calamiteux. 2° *Correspondance de Fabre d'Eglantine* avec un *Précis historique* sur ce poète révolutionaire, sur ses ouvrages dramatiques, et un fiagment de sa vie écrite par lui-même, auquel l'auteur a joint une *Satire* sur les spectacles de Lyon, etc., Paris, 1796, 3 vol. in-12 ; 3° *Correspondance du duc d'Orléans*, ibid. 1800, in-8, qui serait intéressante, si plusieurs lettres n'étaient pas apocryphes ; 4° *Le Château des Tuileries*, ibid. 1800, 1802, 1804 ; 5° *Correspondance secrète de plusieurs grands personnages illustres à la fin du 18e siècle*, 1802, in-8 ; 6° avec Plancher, *Annales du crime et de l'innocence*, ou *Choix des causes célèbres, anciennes et modernes, réduites aux faits historiques*, 1813, 20 vol. in-12. Il a laissé plusieurs manuscrits, parmi lesquels on cite des *Mémoires de Louis XVI*, qui pourraient former 8 vol. in-8. Roussel est mort à Paris en 1815. Plusieurs biographies, entre autres la 7e édition de Feller, lui donnent pour prénom les lettres L. C ; lui-même explique dans une *lettre* insérée dans le *Journal de l'empire* du 28 septembre 1812 que ces initiales veulent dire *le Citoyen*.

* ROUSSEL DE BÉRARDIÈRE (J.-H.), jurisconsulte, naquit à Saint-Bomer, fut professeur en droit à l'université de Caen, mourut dans sa terre de la Bérardière en décembre 1801, et a laissé : 1° *sur les crimes et les moyens de les détruire*, une *Dissertation* qui remporta le prix à l'académie de Caen en 1773 ; *sur quelques questions proposées par l'impératrice de Russie* (Catherine II) : cette dissertation, avec trois autres sur le même sujet, fut imprimée l'année suivante en italien et en hollandais ; 2° *Institution au droit de Normandie*, 1782 ; 3° *Plan de législation criminelle*, 1788, qui eut un succès mérité. Roussel de Bérardière a laissé en manuscrit : *Institution généra le au droit français, et en particulier au droit de Normandie* ; 2° *Traduction* du Traité de la vieillesse de Cicéron ; 3° *Traduc-*

tion des Epigrammes de Jean Owero; 4° Plusieurs *Dissertations* sur divers sujets, lues à l'académie de Caen, dont il était membre.

* ROUSSELET (François), médecin du 16e siècle, né à Vesoul, y exerça son art avec honneur; mais il s'appliqua plus particulièrement à l'alchimie, et a laissé l'ouvrage suivant, qui est devenu très rare, *Chrysospagyrie* ou *de l'Usage et vertu de l'or*, Lyon, 1582, in-8. Lenglet du Fresnoy fait mention de cet ouvrage dans la *Bibliothèque des alchimistes* Lacroix du Maine et Leverdier le citent aussi avec éloge. « L'or, dit Rousselet » dans son livre, est un corps doué de » toute perfection, composé d'une éga- » lité de substance, proportionnément » mélangé, compris sur un tempéra- » ment égal, recevant l'union et l'admi- » rable texture de toutes les vertus tant » supérieures qu'inférieures, auquel nul » mixte ne peut être comparé. »

* ROUSSELET (Gilles), graveur renommé, né à Paris vers l'an 1640, fut un des premiers qui commencèrent à établir le bon goût et l'exactitude dans la gravure; il se distingua dans les draperies, et a laissé un grand nombre d'estampes. Nous en citerons les plus remarquables, comme : *La Sainte Famille*, *La Victoire de saint Michel sur Satan*, d'après Raphaël; *Eliézer abordant Rébecca; Moïse échappé à la mort*, d'après le Poussin; *l'Annonciation; Quatre travaux d'Hercule*, *David terrassant Goliath*, sur les dessins de Guide; *Le Christ au tombeau*, d'après le Titien; un autre *Christ*, d'après Lebrun, et différens *morceaux* excellens d'après les plus fameux peintres anciens et modernes. Hubert et Hast dans leur *Manuel des amateurs de l'art* ont donné une liste des ouvrages les plus remarquables de Rousselet dont on fait monter *l'OEuvre* à plus de 334 pièces. Cet artiste est mort en 1686.

* ROUSSET DE MISSY (Léon) publiciste, historien et compilateur, né à Laon le 26 août 1686, partagea dans son enfance les malheurs de sa famille atteinte par la révocation de l'édit de Nantes. Il commença ses études à Laon, et les continua à Paris au collége du Plessis, où il eut pour maîtres Viel, Billet et Montempuis. Son père s'étant remarié, quelques désagrémens qu'il eut à essuyer de sa belle-mère lui firent prendre la détermination de passer en Hollande. Il entra dans la compagnie des cadets français, à la suite des régimens des gardes des états-généraux. Rousset servit avec honneur, se trouva à plusieurs batailles, et après celle de Malplaquet l'amour de l'étude lui fit quitter la carrière des armes. Il établit à La Haye pour la jeune noblesse une pension, qu'il tint près de 15 ans, et compta parmi ses élèves plus de cinquante seigneurs, qui occupèrent ensuite des emplois distingués. En 1723, il ferma sa pension et se livra à l'étude de l'histoire et de la politique. Il rédigea quelque temps après plusieurs journaux littéraires, entre autres le *Mercure historique et politique*, se faisant aider de préférence dans ses travaux par des Français, auxquels il accordait toujours un parfait accueil dans sa maison. Il donna aussi, et pendant plusieurs mois, asile à La Barre de Beaumarchais, qui le paya d'ingratitude. Cet auteur eut la lâcheté d'insulter son bienfaiteur dans ses *Lettres sérieuses et badines*, qu'il ne publia même qu'à cet effet. Rousset avait parfois un esprit piquant et satirique. Naturalisé en Hollande et voulant prendre part aux affaires publiques, il se déclara pour le prince d'Orange, et publia plusieurs pamphlets contre les magistrats hollandais, qui le firent arrêter à Amsterdam et transférer à La Haye, où il fut incarcéré. Il avait subi quelques jours de détention, lorsque le prince d'Orange, ayant été proclamé stathouder, lui fit obtenir sa liberté, le nomma conseiller ordinaire, et son historiographe. Mais Rousset était naturellement d'un caractère inquiet et turbulent; à peine fut-il rentré à Amsterdam, en 1748, qu'il se mit à la tête d'une association appelée des *doelisten*, de Doele, nom d'un hôtel garni où ils s'assemblaient. Cette même association était aussi nommée *achtenvertigers* ou gens de 48. Ils causèrent dans la ville et

les provinces quelques troubles, par le moyen desquels ils parvinrent à obtenir ce qu'ils demandaient. Mais quoique le stathouder désirât, pour rétablir le calme, réunir tous les partis, celui des *doelisten* était si odieux à tous les gens sages, qu'il ôta l'année suivante à Rousset toutes ses charges et pensions. Il venait de publier un ouvrage contre la France : cet ouvrage fut défendu, et l'auteur décrété d'arrestation. Ayant été averti à temps, Rousset s'enfuit à Bruxelles, où sa plume fut sa principale ressource. Il mourut en 1762, à l'âge de soixante-seize ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : 1° *Description géographique, historique et politique du royaume de Sardaigne*, Cologne, 1718, in-12; 2° *Histoire du cardinal Albéroni, depuis sa naissance jusqu'en* 1716, traduit de l'espagnol, La Haye, in-12, 1720; édition augmentée, 1720, 2 vol. in-12; 3° *Mercure historique et politique*, depuis le mois d'août 1724 jusqu'en juillet 1749, 15 vol.; 4° *Histoire du prince Eugène, du duc de Marlborouh, et du prince d'Orange*, La Haye, 1729, 1747, 3 vol. in-fol., le premier volume, publié en 1725, est de J. Dumont : cet ouvrage n'a pas un grand mérite, et il n'est recherché que pour les plans et les estampes. 5° *Supplément au corps diplomatique* de J. Dumont, continué par Rousset, et contenant en outre le *Cérémonial des cours de l'Europe*, ou *Collection d'actes*, *de mémoires et relations*, recueillis en partie par Dumont, mis en ordre et augmentés par Rousset, Amsterdam et La Haye, 1739, 5 vol. in-fol. Dans le *Traité sur le cérémonial* Rousset n'a fait qu'augmenter de plusieurs morceaux les traités déjà connus de Marcelli, de Théod. Godefroy, et de Chr. Lunig, etc., dont il n'offre qu'un extrait. 6° *Intérêt des puissances de l'Europe*, d'après le traité conclu depuis le traité d'Utrecht (1713), La Haye, 1733, 2 vol. in-4; 1734, 9 vol. in-12, nouvelle édition, augmentée, 1733, 3 vol. in-4; Trévoux, 1736, 14 vol. in-12, avec des mutilations; 7° *Recueil historique d'actes et de négociations* depuis la paix d'Utrecht, La Haye, 1728; Amsterdam, 1755, 21 vol. in-12; on le trouve en 25 vol. Les quatre premiers volumes contiennent les ouvrages suivans, du même auteur; savoir : 1° *Histoire de la succession de Clèves, Berg, Juliers*, etc.; 2° *Procès entre la Grande-Bretagne et l'Espagne*; 3° *Recherches sur les alliances entre la France et la Suède*; 4° *Mémoires instructifs sur la vacance du trône impérial*, *sur les droits des électeurs*, sous le nom supposé du baron de D..... : cet ouvrage (ainsi que les trois autres) avait été imprimé séparément à Amsterdam, 1741, 1 vol. in-8; 1740, 2 petits vol. in-8; 8° *Histoire des guerres entre les maisons de France et d'Autriche*, avec remarques, Amsterdam, 1742, 2 vol.; nouvelle édition augmentée, 1748, 6 vol. in-12; 9° *Mémoires sur les rangs et la préséance entre les souverains de l'Europe*, *et de leurs ministres*, *leurs différens caractères*, etc., 1747, in-4; 10° *Mémoires du règne de Pierre le Grand, empereur de Russie*, sous le nom du baron Iwan Nesterusanoi. Ces mémoires ont eu plusieurs éditions; la plus recherchée est celle d'Amsterdam (Paris), 1740, 4 vol. in-12; elle est augmentée des *Mémoires de Catherine Ire*; 11° *Relation historique de la grande révolution arrivée dans la république des Provinces-Unies en* 1747, *avec une généalogie des diverses branches de la maison de Nassau*, Amsterdam (sans date). Rousset a été éditeur d'un grand nombre d'ouvrages qu'il serait trop long de citer. Il se vantait d'être un homme impartial, mais il détruit lui-même cette opinion dans ses écrits; il ne garde aucune mesure, ni envers la France, ni envers ceux qui ne sont pas de sa religion. Rousset naquit et mourut dans le protestantisme. Il ne se piquait, comme auteur, d'aucune loyauté littéraire, faisait imprimer les mêmes morceaux dans plusieurs compilations, et devenait ainsi son propre plagiaire aux dépens des libraires et du public. Il avait des connaissances très variées; mais son humeur turbulente et sa fécondité nuisirent également à sa fortune et à sa gloire.

* ROUSSIER (Pierre-Joseph), chanoine d'Ecouis en Normandie, et corres-

pondant de l'académie royale des Inscriptions, né à Marseille en 1716, et mort vers 1790, à Ecouis, est connu par un *Mémoire sur la musique des anciens*, 1776, plein d'érudition et de recherches satisfaisantes. On a encore de lui : *Nouvelle manière de chiffrer la basse continue*, 1756 ; *Traité des accords et de leur succession selon le système de la basse fondamentale*, 1764, in-8 ; *Observations sur différens points d'harmonie*, 1765, in-8, *deux lettres à l'auteur du Journal des beaux-arts, touchant la division du zodiaque et l'institution de la semaine planétaire*, in-12 ; *Harmonie pratique*, 1776, in-4 ; *Mémoires sur la nouvelle harpe de M. Cousineau*, 1782, in-8 ; *Notes et observations sur le mémoire de M. Amiot, sur la musique des Chinois et sur les pierres sonores de la Chine.*

* ROUSTAN (Antoine-Jacques), ministre protestant, né à Genève en 1734, mort dans la même ville en 1808, fut successivement régent d'une des premières classes du collége de cette ville, et pasteur de l'église helvétique à Londres. Il a publié un *Abrégé de l'Histoire universelle ancienne et moderne*, 1776, 9 vol. in-12, qui n'a pas eu de succès ; *Défense du christianisme considéré du côté politique*, où il réfute quelques-uns des *nombreux paradoxes* de J. J. Rousseau. *Discours sur les moyens de réformer les mœurs ; Examen des quatre beaux siècles de Voltaire; Dialogues entre Brutus et César aux Champs-Elisées* : ces 4 opuscules furent réunis en 1764, sous le titre d'*offrande aux autels et à la patrie ; Examen critique de la 2e partie de la profession de foi du vicaire savoyard*, ouvrage publié en 1776 : ce fut surtout à cause de cet examen que Rousseau fut persiflé par Voltaire dans ses *Remontrances du pasteur du Gévaudan*, etc.

ROUTH (Bernard), jésuite irlandais, né le 11 février 1695, s'est distingué par les ouvrages suivans : *Vers sur le mariage du roi; Lettres sur les Voyages de Cyrus*; *Lettres sur le Paradis perdu ; Lettres à l'abbé Terrasson sur l'Histoire de Séthos ; Recherches sur la manière d'inhumer chez les anciens.* Il a travaillé aux *Mémoires de Trévoux* pendant les années 1739-1743, et a donné un volume de l'*Histoire romaine*, après la mort des Pères Catrou et Rouillé. Comme prêtre et directeur des âmes, il jouissait de la confiance de beaucoup de monde ; Montesquieu et d'autres hommes célèbres sont morts entre ses bras. Après la destruction de la société en France, en 1762, il se retira à Mons, où il mourut confesseur de la princesse Charlotte de Lorraine, le 18 janvier 1768.

* ROUVIÈRE (Armand), avocat au parlement d'Aix, où il naquit en 1669, se distingua par son savoir et son éloquence, et donna les ouvrages suivans : 1° *Traité sur la révocation des donations, par la naissance ou survenance des enfans*, etc., Paris, 1737, 1 vol. in-fol. ; 2° *Traité du droit de retour*, etc., Paris, 1737, 2 vol. in-12, dédié à M. de Thou, premier président du parlement, etc. ; 3° *De la révocation des donations, legs*, etc., *par l'ingratitude et l'incapacité des légataires*, dédié au duc de Villars, gouverneur de Provence, Toulouse, 1738, 1 vol. in-4. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions. Rouvière a laissé en manuscrit un *Traité de la simonie et de la confidence, de l'aliénation des biens de l'Eglise*, etc. Il est mort en 1742, à l'âge de 73 ans.

* ROUVIÈRE (N... Audin), mort à Chaillot le 23 avril 1832 dans la 68e année de son âge du choléra-morbus. Son nom rappelle les *grains de santé*, que Grimod de la Reynière vante *comme le meilleur et le plus aimable des purgatifs.* Ils ont fait la fortune du débitant qui, pendant la campagne de Marengo, en avait acheté le secret du docteur Franck à Milan. Il rappelle encore aux libraires, aux hommes de tous les états, aux gens qui ont la manie de se soigner eux-mêmes, et à ceux qui blâment cette manie, la *médecine sans le médecin*, ouvrage dont les éditions multipliées (la 13e a paru en 1832) ont valu tant d'argent à l'auteur, et lui ont suscité tant d'ennemis parmi les membres des facultés et des académies de médecine. Après avoir végété la moitié de sa vie, malgré ses cours

d'hygiène à l'athénée des étrangers et ailleurs, devenu riche enfin par le *cumul* ou les professions réunies de médecin consultant et de pharmacopole, le docteur Audin-Rouvière, qui pourtant n'a jamais été reçu docteur, a fait pendant 25 ans un bon usage de sa fortune : il a rendu splendidement les dîners modestes auxquels il venait jadis prendre part sans être prié, et l'on peut dire de lui qu'à l'inverse des gens qui suivent plus littéralement le proverbe, il donnait un *bœuf* pour un *œuf*. Aussi est-il cité dans l'*Almanach des gourmands* de 1811, comme un des premiers amphytrions de la capitale. Sa brochure, *Plus de sangsues*, lui attira deux procès contre un des élèves d'un célèbre partisan de la saignée. Défendeur dans le 1er procès, il ne fut condamné qu'aux dépens; demandeur dans le 2e, il fit condamner son adversaire à l'amende, comme diffamateur. Outre les ouvrages que nous avons cités, il est auteur d'un *Essai sur la Topographie physique et médicale de Paris*, Paris, 1794, imprimé aux frais de la Convention; *De l'oracle de la santé*, et surtout d'un *Discours* textuellement rapporté dans l'*Almanach des gourmands*, et que l'auteur prononça lorsqu'il fut reçu membre de ce juri législateur du bon goût.

ROUVRE. *Voyez* ROVÈRE.

ROUX. *Voyez* ROSSO.

ROUX (Augustin), de l'académie de Bordeaux, sa patrie, docteur en médecine dans l'université de cette ville, docteur régent à Paris, naquit en 1726, et mourut en 1776. Son caractère doux et honnête lui avait fait des amis, et ses connaissances en médecine et en littérature lui procurèrent des protecteurs. Il continua le *Journal de médecine*, commencé par Vander Monde, depuis le mois de juillet 1754 jusqu'en juin 1776. On a encore de lui : 1° *Recherches sur les moyens de refroidir les liqueurs*, 1758, in-12; 2° la *Traduction* de l'Essai sur l'eau de chaux de Whytt, pour la guérison de la pierre, 1767, in-12; 3° *Annales typographiques*, depuis 1757 jusqu'en 1762 : ce journal était bien fait et utile; 4° *Traité de la culture et de la plantation des arbres à ouvrer*, Paris, 1750, in-12; 5° *Encyclopédie portative*, 1776, 2 vol. in-12.; 6° *Mémoire de chimie*, extrait de ceux d'Upsal, 1764, 2 vol. in-12. Il avait entrepris une histoire des trois règnes de la nature, qui n'était pas achevée à sa mort; on n'a publié que les *pierres et les minéraux*, 1781, in-4. *L'eloge de Roux* par Darces parut dans le *Journal de médecine*, cahier de janv. 1777.

* ROUX (Jacques), membre de la commune de Paris, était, avant la révolution, prêtre et capucin, et fréquentait la paroisse Saint-Nicolas. Il fut l'un des premiers à apostasier, et s'intitula lui-même le *prédicateur des sans-culottes*. Nommé officier de la commune, il se distingua, parmi ses confrères, par sa haine et sa fureur contre la cour et les prêtres insermentés. Il fut un des commissaires chargés de la police du Temple, et en cette qualité il fit souffrir à Louis XVI et à sa famille toutes sortes de vexations. Un jour ce monarque, qui éprouvait un grand mal de dents, le pria de lui faire venir un dentiste : *Ce n'est pas la peine*, lui répondit Roux, en lui faisant un geste qui indiquait la guillotine, *dans peu vos dents seront réparées*. Louis ayant ajouté : *Monsieur, si vous éprouviez les douleurs que je ressens, vous me plaindriez. Bah ! bah !* reprit le farouche municipal, *il faut s'accoutumer à tout*. Ayant été choisi, quelque temps après, sur sa demande, pour conduire le roi au supplice, ce prince le pria de remettre une bague à la reine; mais Roux, avec sa férocité ordinaire : *Je ne suis chargé*, répondit-il, *que de vous conduire à la mort*; et il vint ensuite se vanter à la Convention de *n'avoir pas quitté Capet des yeux jusqu'à ce qu'il eût vu tomber sa tête*. Marat, pour gagner de plus en plus la faveur du peuple, l'avait excité à piller les épiciers de Paris, le 25 février 1793. Roux applaudit aux excès de cette journée, se vanta d'être le *Marat* de la municipalité; et comme digne prédicateur des *sans-culottes*, il prêchait le libertinage et le vol, qui étaient déjà devenus les vertus démagogiques du jour.

La section des Picques lui retira sa confiance, et engagea celle des Gravilliers, dont il était membre, à censurer sa conduite. Cependant Roux parut encore à la barre de la Convention, pour y déclamer, au nom de la section des Gravilliers, un discours rempli des principes les plus odieux, et des préceptes de l'anarchie la plus complète. Il fut désapprouvé par les autres membres de la députation ; Robespierre lui-même sembla être indigné du discours de Roux, et cet orateur infâme fut chassé de la barre. Ce forcené révolutionnaire, tout en prêchant le désordre, n'oublia pas sa fortune, qu'il augmentait tous les jours par des vexations et des friponneries. Ses collègues le dénoncèrent ; n'ayant pu prouver son innocence, il fut expulsé de la commune le 9 septembre 1793. Chacun alors se déchaîna contre lui, et il devint odieux à toutes les factions. Accusé de nouveau d'avoir commis d'autres crimes, il fut traduit le 25 janvier 1794 devant le tribunal de police correctionnelle ; mais les juges déclarèrent que les délits de l'accusé passaient leur compétence, et le renvoyèrent au tribunal révolutionnaire. A peine Roux eut-il entendu cette décision, que ne pouvant pas ignorer le sort qui l'attendait, il se frappa de cinq coups de couteau. On le ramena aux prisons de Bicêtre, où il mourut quelques jours après.

* ROUX (Louis), député de la Haute-Marne à la Convention, naquit en Champagne en 1753, prit l'état ecclésiastique, et fut curé dans le diocèse de Langres. Ayant embrassé les principes de la révolution et prêté le serment civique, il devint vicaire épiscopal du département de la Haute-Marne, qui le nomma député à la Convention nationale. Il y vota la mort de Louis XVI, sans appel et sans sursis, quitta ses habits ecclésiastiques, et, pour compléter son apostasie, il se maria. Zélé jacobin, il travailla aux divers comités établis à cette époque, et notamment à celui de la *constitution*, et défendit avec énergie l'atroce comité dit de *salut public*. Il fit décréter, le 31 mai 1793, les articles constitutionnels, et le 15 septembre il provoqua la destitution et l'arrestation de Lecoulteux-Ouvraye et de deux autres administrateurs de l'Oise. Il les accusait de s'opposer à la réquisition des grains. Envoyé peu de temps après dans ce département, il y fit exécuter les lois sur les subsistances. Sa mission embrassant aussi le département des Ardennes, il voulut entraver les opérations de son collègue Massieu. C'est dans ce département, et à Sedan surtout, qu'il se signala par sa haine contre la religion. Tour à tour dénoncé et défendu par les jacobins dans ses discussions avec Massieu, elles se terminèrent le 9 thermidor avec la chute de Robespierre. Changeant de parti suivant les circonstances, il se rangea du côté de celui des *Thermidoriens*, et, parvenu aux comités du gouvernement, il songea à se venger de Massieu et de ses partisans. Après le 1er prairial (4 mars 1795), jour où les jacobins conjurés avaient essayé de reprendre leur prépondérance, Roux fit décréter Massieu d'arrestation, et traduire ses partisans au tribunal criminel des Ardennes, qui les condamna à mort. Cependant, comme les sections de la capitale semblaient pencher vers le *royalisme*, il changea encore d'avis et se rangea du côté des Montagnards. Le 13 vendémiaire arriva, et les sections furent vaincues. Roux fut après cette époque nommé membre de la commission des cinq. Elle avait été formée pour présenter des moyens propres à assurer la tranquillité publique : il fut souvent rapporteur de cette commission, que Thibaudeau fit dissoudre. Roux passa au conseil des Cinq-cents, et se dévoua au directoire. Ici se termina sa puissance *révolutionnaire*, et lorsqu'il sortit du conseil, le 20 mars 1797, il obtint, par grâce spéciale, un emploi de sous-chef au ministère de l'intérieur, sous Quinette ; mais celui-ci ayant été destitué, Roux demeura quelque temps sans place. Employé à la commission des émigrés, il passa aux archives du ministère de la police, où la démission de Fouché entraîna la sienne. Il ne reparut qu'à l'époque du champ de mai (en 1815), et fut

compris, la même année, dans la loi contre les régicides. Il se retira à Huy, près de Namur. Etant tombé malade, une femme qui avait soin de lui fit venir un ecclésiastique, qui l'exhorta à recourir aux secours de la religion.... « Ah ! Monsieur, répondit le malade, je m'en » occupe plus qu'on ne pense. » Le repentir se faisant sentir dans son cœur, Roux témoigna le désir de revoir l'ecclésiastique, qui, loin de se rebuter quand il apprit ce qu'était Roux, redoubla au contraire de zèle. Enfin le pécheur converti se confessa, et, avant que les derniers sacremens lui fussent administrés, il demanda, d'après l'exhortation de son confesseur, pardon des scandales qu'il avait donnés. Il mourut en chrétien le 22 septembre 1817, âgé de 64 ans. La rétractation de ses crimes a été rendue publique.

* ROUX-FAZILLAC (Pierre), embrassa d'abord la carrière des armes; il était chevalier de Saint-Louis avant la révolution. Nommé alors administrateur du département de la Dordogne, il fut ensuite élu à l'assemblée législative et à la Convention. Dans l'une et l'autre de ces assemblées, il fit plusieurs rapports sur l'éducation, sur les postes et sur l'état des armées. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la mort. Envoyé en mission dans son département, il en devint administrateur sous le gouvernement directorial. Destitué en l'an 6, il devint plus tard chef de division au ministère de l'intérieur. Il se retira ensuite des affaires et vécut à Périgueux dans l'obscurité jusqu'en 1816, où il fut atteint par la loi contre les régicides. Il se réfugia en Suisse et ne rentra en France qu'après la révolution de juillet. Il est mort à Nanterre près de Paris dans le mois de février 1833. Roux-Fazillac a publié les deux ouvrages suivans : 1° *Recherches historiques sur l'homme au masque de fer d'où résultent des notions certaines sur ce prisonnier*, 1801; 2° *Histoire de la guerre d'Allemagne pendant les années* 1756 *et suivantes, entre le roi de Prusse et l'impératrice d'Allemagne et ses alliés*, 1803, 2 vol. in-8. Cet ouvrage a été en partie traduit de l'anglais, et en partie composé sur la correspondance des officiers français qui ont fait la guerre de la succession.

ROUXEL. *Voyez* GRANCEY.

* ROUZET DE FOLMON (Jacques-Marie), né à Toulouse en 1743, exerça long-temps avec distinction l'état d'avocat dans sa ville natale. Nommé à l'assemblée législative, il s'y montra modéré, et chercha même, par des voies conciliatrices, à calmer l'effervescence des esprits. Il était alors commandant de la garde nationale de trente-deux départemens. Sa modération lui ayant fait des ennemis, on lui retira son commandement; mais on respecta sa personne. Elu député à la Convention, il se prononça toujours contre les mesures tyranniques que les démagogues y décrétaient. Lors du procès de Louis XVI, il parut vouloir défendre ce monarque, et, quoiqu'il se vît comme entraîné à dire que *Louis Capet* lui paraissait *bien coupable*, il soutint cependant « que les principes con» stitutionnels plaçaient Louis XVI hors » *de la justice ordinaire*, et que la Con» vention n'avait pas le droit de le pu» nir. » Conséquent, autant qu'il le pouvait, avec lui-même, quand on allait prononcer le jugement du roi, il vota pour l'appel au peuple, le sursis et la détention. Etranger aux violences révolutionnaires, Rouzet osa s'établir le défenseur de ceux qu'on proscrivait; il arracha plusieurs victimes à l'échafaud. Lauvergne de-Champ-Louvier, commandant de Longwi, ayant été mis en arrestation, comme accusé d'avoir mal défendu cette place, Rouzet, dans le rapport qu'il fit sur cette affaire (le 21 février 1793), prit sa défense, et conclut à la mise en liberté de Lauvergne. Cet officier resta néanmoins en prison, d'où il ne sortit que pour être conduit à l'échafaud, avec sa malheureuse femme, le 24 juillet 1794, trois jours avant la chute de Robespierre (le 9 thermidor 27 juillet). Rouzet fut chargé, avec le maître des postes Drouet (celui qui avait reconnu et fait arrêter le roi à Sainte-Ménehould, lors du voyage de Varennes), d'aller recevoir les déclara-

tions du général polonais Miaczinski, détenu en prison, pour ses rapports avec Gensonné, Dumouriez et Péthion. Ce fut Rouzet qui dressa, sur les réponses de Miaczinski, le procès-verbal et le lut à la Convention. Les *Montagnards* étaient enfin parvenus à faire proscrire, le 31 mai 1793, les *Girondins*. Rouzet protesta, avec d'autres députés, le 6 juin, contre cette journée, fut arrêté avec eux, et enfermé au Luxembourg, où il connut madame la duchesse d'*Orléans* (*voyez* ce nom), à laquelle il rendit ensuite d'importans services. Après le 9 thermidor (27 juillet 1794), il obtint que cette princesse fût transférée dans une maison de santé. Rappelé à la Convention en 1795, il fit lever le séquestre sur tous les biens meubles des condamnés par le tribunal révolutionnaire, et ils furent rendus aux héritiers. Lors de la punition à infliger à Barrère, Collot d'Herbois, etc., il se déclara pour un exil de cinq ans, sans qu'on les privât néanmoins (ni tous ceux qui seraient bannis) de la jouissance de leurs propriétés. On rejeta cette demande, parce qu'elle aurait mis un terme aux spoliations des gens avides, qui achetaient les biens nationaux à terme, et ne les payaient qu'avec des assignats, lesquels n'avaient presque plus de valeur. Rouzet demanda, en outre, qu'on mît en réserve une partie de ces biens dont les intérêts seraient au profit du domaine public. La déclaration des *droits de l'homme*, publiée par l'assemblée constituante, et que Mirabeau lui-même avait repoussée, fut encore reproduite et adoptée malgré les efforts de Rouzet, qui, dans un discours éloquent, développa les maux qu'elle avait causés. En 1797, il fut élu membre du conseil des Cinq-cents, où il se ranga du parti royaliste. Ce corps législatif ayant été vaincu par le directoire dans la journée du 18 fructidor (4 septembre 1797), Rouzet eut le bonheur de n'être point compris dans les listes de proscription. Par suite de cette révolution, tous les membres de la maison de Bourbon furent exilés : madame la duchesse d'Orléans fut de ce nombre. Elle partit pour l'Espagne, où Rouzet, qui avait toute la confiance de la princesse, et qui était devenu son chancelier, s'empressa d'aller la joindre. Ayant été arrêté dans le département des Pyrénées-Orientales, une lettre du président du conseil des Cinq-cents, qu'il produisit, lui fit obtenir sa liberté. Il trouva madame la duchesse d'Orléans à Barcelone, et ne s'en sépara plus. Revenu en France avec la princesse, en 1815, il continua à régir ses biens, et mourut à Paris, le 25 octobre 1820, âgé de 77 ans. Madame la duchesse fit transporter son corps à Dreux, et on le déposa dans l'église qu'elle avait fait bâtir pour la sépulture de son père, ainsi que de toute sa famille. On a de Rouzet : 1° un ouvrage *sur les domaines de la couronne* 1787 ; 2° explication de l'énigme du roman intitulé : *Histoire de la Conjuration de L. P. J. d'Orléans*, Veredisthael, sans date, 4 vol. in-8, en réponse à l'ouvrage de Montjoie : cet ouvrage très rare a été imprimé aux frais de Mme la duchesse d'Orléans ; mais il n'a pas été mis en circulation ni en vente ; 3° *Analyse de la conduite d'un des membres de la célèbre Convention nationale*, Paris, 1814, brochure de 12 pages. Ce membre de la Convention est Rouzet lui-même. Sur la fin de sa vie Rouzet portait le titre de comte que lui avait donné le roi d'Espagne.

ROVÈRE (Jérôme de la), archevêque et cardinal, ou DU ROUVRE, en latin *Ruvereus*, ou *Roboreus*, était de la famille de la Rovère de Turin, où il était né. Il fut évêque de Toulon en 1559, ensuite archevêque de Turin, et enfin il obtint la pourpre romaine, en 1564. Il n'avait que 10 ans lorsqu'on imprima à Pavie, en 1540, un recueil de ses *Poésies* latines, qui, étant devenu fort rare, fut réimprimé à Ratisbonne en 1683, in-8. Ses vers respirent la facilité et l'imagination d'un homme heureusement né pour la poésie. On ne peut lui passer quelques pièces de galanterie qu'en faveur de son extrême jeunesse. Il mourut au conclave où Clément VIII fut élu pape, le 26 février 1592, à 62 ans.

* ROVÈRE (Joseph-Stanislas), membre de la Convention, né vers 1748 à Bon-

nieux dans le comtat venaissin, était fils d'un riche aubergiste qui lui fit donner une bonne éducation. On assure que son nom primitif était *Royères*, dont il fit, en coupant la queue de l'*y*, *Rouère*, et ensuite *Rovère* en changeant l'*u* en *v*: il se prétendit alors issu de la famille des *Rouère* ou *Rovère* qui avait donné un pape à l'Eglise. Il prit aussi le titre de *marquis de Fonvielle* qu'il tira du nom d'un pré où son aïeul faisait paître ses moutons. C'est ainsi qu'il vint à Aix où il acheta la charge de capitaine des garde-suisses du vice-légat d'Avignon ; mais il fut obligé de la vendre bientôt après pour payer ses dettes. Il était complètement ruiné, lorsque la révolution française éclata. D'abord il chercha à se faire nommer député de la noblesse de Provence aux états-généraux ; repoussé par les seigneurs de ce pays, il alla mendier ailleurs des suffrages. Nommé lieutenant de Jourdan qui commandait l'armée vauclusienne occupée à faire le siége de Carpentras, il exerça ces fonctions jusqu'au moment de la paix provoquée par la France qui s'était portée comme médiatrice entre les deux partis : il concourut alors à toutes les horreurs qui dévastèrent le malheureux pays d'Avignon. Etant venu à Paris en 1791, il parut à la barre de l'assemblée législative les 26 et 28 novembre, et il y fit l'apologie du massacre de la Glacière : ce fut à ces démarches que les assassins durent l'amnistie qui leur fut accordée. Le marquis de Fonvielle ayant renoncé à ses titres de noblesse, se fit nommer député à la Convention nationale par le département des Bouches-du-Rhône : il siégea constamment dans cette assemblée à côté de Marat. Dans le procès de Louis XVI, il vota contre l'appel au peuple, pour la mort et contre le sursis. Nommé ensuite membre du comité de sûreté générale, il se prononça vivement contre les Girondins et prit part à la révolution du 31 mai. Envoyé en mission à Lyon, puis à Vaucluse et à Nîmes, il organisa révolutionnairement le tribunal criminel de ces villes. Une centaine de Marseillais ayant été faits prisonniers par les troupes républicaines, Rovère s'efforça de les faire condamner ; mais n'ayant pu y parvenir, il ordonna l'arrestation de M. Moureau leur défenseur, et l'envoya à Paris pour y être traduit devant le tribunal révolutionnaire. Jusque là, Rovère avait été le partisan de Robespierre ; lorsqu'il vit tomber cet idole des montagnards, il se rangea du côté des vainqueurs. Nommé successivement secrétaire et président de la Convention, il passa ensuite au conseil des Anciens, se montra toujours en opposition avec le directoire, et fut dénoncé comme provocateur des réactions qui avaient eu lieu dans le midi. Accusé ensuite de s'être vendu aux puissances étrangères, il fut compris sous ce prétexte dans les proscriptions du 18 fructidor, et déporté à la Guianne française. Il mourut en 1798 dans les déserts de Sinamari. Rovère avait un esprit souple, adroit et ambitieux ; il fut le transfuge de tous les partis. Divorcé, il épousa une femme divorcée, et ruina les enfans du premier lit : ce fut l'un des êtres les plus immoraux de la révolution. — Son frère François-Régis ROVÈRE qu'il avait fait nommer évêque constitutionnel d'Avignon est mort en 1820 dans un état complet de démence.

ROWE (Nicolas), poète anglais, né l'an 1673 à Listle Bedford, d'une ancienne famille de Devonshire, fut créé poète lauréat à l'avénement de George Ier, et quelque temps après secrétaire du conseil du prince de Galles. Il est mort à Londres en 1718 après avoir donné une *Traduction* de Lucain, des *Comédies* et des *Tragédies* assez estimées en Angleterre. Ses *OEuvres* parurent à Londres, en 1733, 3 vol. in-12. — ROWE Thomas, de la même famille que le précédent, né à Londres en 1687, mort en 1715, qui s'acquit de la réputation par ses *Poésies anglaises*, avait entrepris de donner la *Vie* des grands hommes de l'antiquité, omis par Plutarque, et en avait déjà composé huit lorsqu'il mourut. L'abbé Bellanger les a traduites de l'anglais en français, et les a fait imprimer en 1734, à la suite de la nouvelle édition des *Vies de Plutarque* par Dacier. (Rowe avait ajouté *celles*

d'Enée, de Tullus-Hostilius, d'Aristomène, de Tarquin l'Ancien, de L. Junius Brutus, de Gélon, de Cyrus et de Jason, publiées à Londres en 1728, in-8.) — Elisabeth Rowe, sa femme, fille aînée de Gaultier Singer, gentilhomme anglais, née à Ilchester, dans la province de Sommerset, en 1674, et morte à Frome en 1737, réussissait dans la musique et dans le dessin; mais l'étude des langues et de la poésie eut pour elle plus d'attraits. Il y a dans ses écrits des images fortes, des sentimens nobles, une imagination brillante, et surtout beaucoup d'amour pour la vertu. On a d'elle : 1° l'*Histoire de Joseph*, en vers anglais; 2° *L'amitié après la mort*; 3° des *Lettres morales et amusantes*, et d'autres ouvrages mêlés de prose et de vers.

* ROWIN (Jean), célèbre vieillard, né à Zodova dans le district de Karancébès en Hongrie, fut appelé à la cour de l'empereur Charles VI, et mourut en chemin. Il était âgé de 172 ans, et sa femme *Sara* qui mourut dans le même voyage, avait 164. Il y avait 141 ans qu'ils étaient mariés. C'étaient de pauvres paysans qui s'étaient presque toujours nourris de *cucurutz*, ou blé de Turquie. Rowin est peut-être le seul homme qui depuis les temps voisins du déluge ait atteint un si grand âge. Valmont de Bomare parle d'un Pierre Zorten, paysan du même pays, âgé de 185 ans; mais ce fait est moins bien constaté que le premier. Nauclérus, Cramer et d'autres écrivains font mention d'un soldat de Charlemagne, nommé *Jean*, mort sous Lothaire en 1128, âgé de 361 ans; mais la plupart des critiques rejettent ce trait d'histoire. Le nommé Drachenberg est mort à Aarhus en Jutland en 1772, âgé de 146 ans.

ROXANE, fille d'Oxyarte, prince persan, était un prodige de beauté. Alexandre l'épousa après la défaite de Darius, et en mourant la laissa enceinte d'un fils, qu'on nomma *le jeune Alexandre*. Cassandre fit mourir l'enfant et la mère. (Roxane est le sujet d'une *tragi-comédie*, imprimée sous le nom de Desmarets de Saint-Sorlin, et que l'on croit être presque en entier du cardinal de Richelieu.)

* ROXBURGH (William), surintendant du jardin botanique de la compagnie des Indes orientales au Bengale, naquit à Underwood en Ecosse, le 29 juin 1759, et mourut à Edimbourg le 10 avril 1815. On lui doit une *Description des plantes de Coromandel*, en anglais, Londres, 1795 et années suivantes, 3 vol. grand in-folio, figures coloriées, ouvrage parfaitement exécuté; *Description botanique d'une nouvelle espèce de Swictenia ou Mahogany* dont l'écorce peut remplacer le quinquina comme fébrifuge, 1797, in-4; *Essai sur l'ordre naturel des Scitamineæ*, Calcuta, in-4. Alexandre Beatson a inséré dans sa *Description de l'île Sainte-Hélène* une liste alphabétique des plantes trouvées sur cette île par Roxburgh.

ROXELANE, sultane favorite de Soliman II, empereur des Turcs, était Russe d'origine, et joignit à une grande beauté beaucoup d'esprit et encore plus d'ambition. Soliman avait pour fils aîné Mustapha, né d'une autre femme que Roxelane, qui était mère de Bajazet et de plusieurs autres enfans. C'était un obstacle au désir qu'avait cette femme ambitieuse d'élever ses fils sur le trône. Elle feignit une passion extrême de bâtir une mosquée et un hôpital pour les étrangers. Le sultan était trop épris d'elle pour lui refuser son consentement; mais le mufti, gagné à force de présens, ayant déclaré que ce dessein ne pouvait être exécuté par la sultane tant qu'elle serait esclave, elle affecta une si grande mélancolie, que Soliman, craignant de la perdre, l'affranchit et l'épousa dans les formes. Alors l'adroite Roxelane, devenue femme de ce prince, agit avec tant d'artifice qu'elle fit périr Mustapha, l'an 1553, et ouvrit par cet attentat le chemin du trône à Bajazet, son fils aîné. (Elle avait déja fait périr Bosphorane, mère de Mustapha, en l'accusant d'avoir des intelligences avec les Perses.) Elle avait contribué, en 1546, à la mort du grand-visir Ibrahim; mais elle ne put jamais parvenir à faire disgracier l'inflexible Achmet, successeur d'Ibrahim. Roxelane mourut en 1557.

ROY (Pierre-Charles), Parisien, né

en 1683, employa son talent pour la poésie à faire des *Opéras*, et travailla en concurrence avec La Mothe et Danchet. Il a composé ainsi un grand nombre de ces *Brevets de calotte* dont il existe une collection qu'on ne lit plus. Ce poète, non content d'avoir attaqué plusieurs membres de l'académie française en particulier, attaqua le corps entier par une allégorie satirique, connue sous le nom de *Coche*. Ce corps, qui a effectivement beaucoup dégénéré, et qui depuis s'est écarté absolument de l'esprit et du but de son institution, s'en vengea à sa manière ordinaire, en fermant pour toujours ses portes à l'auteur. Le célèbre Rameau préférait aux poèmes de Roy ceux de Cahuzac, dont les talents étaient inférieurs, mais qui avait peut-être plus de docilité pour se prêter aux caprices du musicien. Cette préférence anima la verve du poète Roy contre Rameau. Il enfanta cette allégorie sanglante où l'Orphée de la musique française est désigné sous le nom de *Marsyas*. Cet écrivain fut conseiller au Châtelet, élève de l'académie des Inscriptions, trésorier de la chancellerie de la cour des aides de Clermont, et chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Il mourut en 1763. Outre ses *Opéras*, on a encore de lui un *Recueil de poésies*, et d'autres ouvrages, en 2 vol. in-8. Tout n'y est pas bon ; mais il y a de temps en temps des vers heureux et des pensées tournées avec délicatesse. On connaît son *poème* sur la maladie du roi de France, qui fit naître cette jolie épigramme :

Notre monarque, après sa maladie,
Etait à Metz attaqué d'insomnie :
Ah ! que de gens l'auraient guéri d'abord !
Roy, le poète, à Paris versifie.
La pièce arrive, on la lit, le roi dort....
De Saint-Michel la muse soit bénie.

(Roy composa en outre deux comédies : les *Captifs*, imitée de Plaute, et *Les Anonymes*, qui eurent du succès. Parmi ses opéras, Laharpe loue beaucoup *Callirrhoë* et *Sémiramis*. Le recueil de ses *OEuvres* a été publié à Paris en 1727, 2 vol. grand in-8. Le *Nécrologe* de 1766 contient *l'Eloge de Roy* par Palissot.)

ROY (Louis Le), *Regius*, né à Coutances en Normandie, mort en 1577, avait succédé en 1570 au célèbre Lambin dans la chaire de professer en langue grecque au collége royal à Paris. C'était un homme d'une impétuosité de caractère insupportable. Il écrivait assez bien en latin. Ses ouvrages sont : 1° la *Vie de Guillaume Budé*, en latin élégant, Paris, 1577, in-4 ; 2° la *Traduction* française du Timée de Platon, in-4, et de plusieurs autres ouvrages grecs ; 3° des *Lettres*, 1560, in-4, etc.

ROY (Pierre Le), aumônier du jeune cardinal de Bourbon, et chanoine de Rouen, publia, en 1593, *La vertu du catholicon d'Espagne*. Cet écrit passa, assez mal à propos, pour ingénieux lorsqu'il parut ; sans le discrédit où tomba la ligue, on ne l'eût jamais considéré que comme une platitude. Il fit naître l'idée des autres écrits qui composent la *Satire Ménippée*, en 3 vol. in-8. (*Voyez* CHRÉTIEN (Florent), DUCHAT, GILLOT (Jacques), RAPIN (Nicolas), PITHOU (Pierre.)

ROY (Le). *Voyez* GOMBERVILLE *et* LOBINEAU.

ROY (Guillaume Le), né à Caen, en Normandie, l'an 1610, fut envoyé de bonne heure à Paris, où il fit ses études. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut élevé au sacerdoce. Ayant permuté son canonicat de Notre-Dame de Paris avec l'abbaye de Haute-Fontaine, il y vécut jusqu'à sa mort, arrivée en 1684, à 74 ans. Il était ami des Arnauld, des Nicole, des Pont-Château. On a de lui : 1° des *Instructions recueillies des Sermons de saint Augustin sur les Psaumes*, en 7 vol. in-12; 2° *La Solitude chrétienne*, en 3 vol. in-12; 3° un grand nombre de *Lettres*, de *Traductions* et d'autres ouvrages.

ROY (Jacques Le), baron du Saint-Empire, né à Bruxelles, mourut à Lierre en 1719, à 86 ans. Il s'est beaucoup occupé de l'histoire de son pays, et ses travaux nous ont procuré les ouvrages suivans : 1° *Notitia marchionatus Sancti Imperii*, 1678, in-fol., avec fig. (Anvers et son district) ; 2° *Topographia Brabantiæ*, 1692, in-fol.; 3° *Castella et prætoria nobilium*, 1696, in-fol.; 4° *le Théâtre*

profane du Brabant, 1730, 2 vol. in-fol., avec fig.

ROY (Julien Le), né à Tours en 1686, fit paraître dès son enfance tant de goût pour la mécanique, que, dès l'âge de 13 ans, il faisait de petits ouvrages d'horlogerie. A l'âge de 17 ans, il se rendit à Paris, où son talent fut employé, et où il fut admis dans le corps des horlogers, en 1713. Les Anglais excellaient alors dans ce bel art : Julien Le Roy les égala bientôt par ses inventions et par la perfection où il porta les montres. Graham, le plus fameux horloger d'Angleterre, rendit justice à l'horloger français. Cet artiste mourut à Paris, en 1759. — Son fils aîné s'est distingué dans l'horlogerie, et a donné, dans les *Etrennes chronométriques* pour l'année 1760, le détail des inventions de son père. Il mourut à Paris, le 25 août 1785, à l'âge de 68 ans. — Son autre fils, Charles Le Roy, se distingua dans la médecine, prit le bonnet de docteur à Montpellier, s'y établit, et y mourut en 1779, après avoir publié divers ouvrages : 1° *Mélanges de physique et de médecine*, 1771, in-8 : c'est le recueil des Mémoires qu'il avait donnés à l'académie des sciences ; 2° *Usage et effet de l'écorce du garou*, 1767, in-12 ; 3° *De aquarum mineralium natura et usu*, 1762, in-8. — * Jean-David Le Roy, frère des précédens, se livra à l'architecture et contribua à en faire disparaître le mauvais goût. On lui doit : 1° *Les ruines des plus beaux monumens de la Grèce*, Paris, 1758, 2 tomes en un vol. in-folio ; 2e édition, 1770, contenant des changemens et des augmentations considérables ; 2° *Histoire de la disposition et des formes différentes que les chrétiens ont données à leurs temples*, 1764, in-8 ; 3° *Observations sur les édifices des anciens peuples*, 1767, in-8 ; 4° *La marine des anciens peuples expliquée et considérée par rapport aux lumières qu'on peut en tirer pour perfectionner la marine moderne*, 1777, in-8 ; 5° *Les navires des anciens considérés par rapport à leurs voiles et à l'usage qu'on pourrait en faire dans notre marine*, 1783, in-8 ; 6° *Recherches sur les vaisseaux longs des anciens, sur les voiles latines et sur les moyens de diminuer les dangers que courent les navigateurs*, 1785, in-8 ; 7° *Mémoire sur les travaux qui ont rapport à l'exploitation de la nature dans les Pyrénées*, 1773, in-4 ; 8° *Canaux de la Manche à Paris pour ouvrir deux débouchés à la mer, et faire de la capitale une ville maritime*, 1791, in-8 ; 9° *Nouvelle voilure proposée pour les vaisseaux de toute grandeur, et particulièrement pour ceux qui seraient employés au commerce*, 1800, in-8 ; 10° plusieurs *Mémoires* insérés dans ceux de l'Institut. Jean-David Le Roy mourut à Paris le 28 janviers 1803.

* ROY (Nicolas) naquit le 12 mars 1726 du mariage de Claude Roy, avocat à Langres, et depuis conseiller du roi, juge garde de la juridiction des monnaies en Bourgogne, avec Mlle Marguerite Tardy. Le jeune Roy fut, pendant le cours de ses études, un modèle de piété et d'application. Il était continuellement dominé par la pensée que Dieu le destinait à porter le flambeau de la foi aux nations infidèles. C'est dans cette vue qu'il entra dans la compagnie de Jésus, en l'année 1743. Il s'y concilia du premier abord le respect, l'estime, l'amour et la confiance. « Il avait, dit un de ses panégyristes, un » esprit excellent, capable de toutes les » sciences, aisé, pénétrant et étendu, » un cœur droit, généreux et compatissant. Des manières douces et engageantes, un air de politesse simple et naturel, un abord gracieux, un maintien » tout angélique, prévenaient aisément » et gagnaient à l'instant tous ceux qui » l'abordaient. Avait-il un moment au » milieu des affaires et des conversations, » on le voyait aussitôt recueilli, jouir » dans une paix profonde de ses entretiens avec Dieu. Aussi pesait-il dans le » sanctuaire de la divinité les réponses » qu'il rendait si à propos, les avis et les » conseils salutaires qu'il donnait avec » tant de sagesse, qu'on les regardait avec » raison comme des oracles dictés par » l'esprit de Dieu. Quel discernement » plus exquis que le sien pour pénétrer » jusqu'au fond des consciences, pour

» discerner les divers mouvemens de la » grâce dans ceux qu'il conduisait ! Car » devenu maître presqu'en même temps » qu'il fut disciple, la Providence lui » adressa des âmes de choix éprouvées » en diverses manières, à qui il rendit des » services qui ne pouvaient venir que » d'un directeur très-expérimenté. D'au- » tres déjà à demi-gagnés par les exem- » ples frappans de modestie, de régula- » rité et de recueillement qui paraissaient » jusque sur son visage tout angélique, » vinrent avec empressement se livrer à » sa conduite; et quel avantage n'en » ont-ils pas retiré ! » Le Père Roy s'embarqua pour la Chine le 29 décembre 1753. Il passa 14 ans dans les fonctions les plus périlleuses et les plus pénibles de l'apostolat, et y termina sa vie le 8 janvier 1767, à l'âge de 41 ans et 10 mois. Les *Lettres* de ce pieux jésuite ont été imprimées pour la première fois à Lyon en 1822 chez Périsse frères, 2 vol. in-12. Jusque-là elles étaient demeurées en manuscrit entre les mains des parens du saint missionnaire. La publication de ces précieuses lettres est un vrai service rendu à la piété. Aussi ont-elles été accueillies avec une sorte d'enthousiasme par les personnes qui aspirent à la perfection. Tout y respire l'amour le plus pur envers Dieu, le zèle le plus héroïque pour le salut du prochain et l'abnégation la plus entière et la plus parfaite à l'égard de soi-même. Ces lettres écrites à différentes personnes rendent l'ouvrage intéressant à toutes les conditions, à tous les sexes, et même à tous les âges.

* ROY (Alphonse-Vincent-Louis Le), professeur d'accouchement à la faculté de Paris, né à Rouen, le 23 août 1741, obtint beaucoup de succès dans le traitement des maladies des femmes et des enfans; néanmoins il y avait dans ses idées quelque chose de paradoxal, qui se fait trop apercevoir dans les nombreuses productions de sa plume. Les principales sont : 1° *Maladie des femmes et des enfans*, 1768, 2 v. in-8; 2° *Recherches sur les habillemens des femmes et des enfans*, 1772, in-12; 3° *La pratique de l'art des accouchemens*, 1776, in-8; 4° *Essai sur l'histoire naturelle de la grossesse et de l'accouchement*, 1787, in-8; 5° *Leçons sur les pertes de sang pendant la grossesse*, 1801-1803, in-8; 6° *Manuel des goutteux*, 1803, in-18; 2e édition, augmentée, 1805, in-8; 7° *Médecine maternelle*, ou *l'Art d'élever et de conserver les enfans*, 1803, in-8; 8° *Manuel de la saignée*, 1807, in-12; 9° *De la conservation des femmes*, 1801, in-8. Alphonse Le Roy fut assassiné dans son logement le 16 janvier 1816.

* ROYARAN (N. de), né d'une famille noble du Poitou, fut un des premiers chefs vendéens. Dès le mois de mars 1793 il forma l'armée insurrectionnelle du centre, et se réunit ensuite à d'Elbée, général en chef. Il contribua à la victoire de Fontenay, et fut nommé après l'expédition de Nantes membre du conseil militaire. Au commencement d'août il dirigea la première attaque contre la ville de Luçon; mais les Vendéens furent repoussés. Il se signala à Mortagne, à Cholet, et dans toutes les batailles qui eurent lieu pendant cette guerre malheureuse. A la déroute du Mans, il périt les armes à la main, après avoir reçu plusieurs blessures.

ROYE (Guy de), archevêque de Reims, fils de Matthieu, seigneur de Roye, grand maître des arbalétriers de France, d'une illustre maison originaire de Picardie, fut chanoine de Noyon, puis doyen de Saint-Quentin, et vécut à la cour des papes d'Avignon avec beaucoup d'agrément. Il s'attacha au parti de Clément VII et de Pierre de Lune, autrement Benoît XII. Ce fut par leur crédit qu'il devint successivement évêque de Verdun, de Castres et de Dol, archevêque de Tours, puis de Sens, et enfin archevêque de Reims, en 1391. Il fonda le collége de Reims à Paris en 1399, tint un concile provincial en 1407, et partit deux ans après pour se trouver au concile de Pise. Arrivé à Voltri, bourg à 5 lieues de Gênes, un homme de sa suite prit querelle avec un habitant de ce bourg, et le tua. Ce meurtre excita une sédition. Roye voulut descendre de sa chambre pour apaiser ce tumulte; mais en des-

cendant il fut frappé d'un trait d'arbalète par un des habitans, et mourut de cette blessure, le 8 juin 1409. Il laissa un livre intitulé : *Doctrinale sapientiæ*, traduit par un religieux de Cluni, sous le titre de *Doctrinal de la sapience*, in-4, en lettres gothiques. Le traducteur y a ajouté des exemples et des historiettes contées avec naïveté. Le nom de Guy de Roye doit rester dans la mémoire des hommes qui chérissent les vertus épiscopales. (Il laissa sa riche bibliothèque à son chapitre de Reims. Ce prélat fut un constant protecteur des savans.)

ROYE (François de), professeur de jurisprudence à Angers, sa patrie, mourut en 1686. Son livre *De jure patronatus*, Angers, 1667, in-4, et celui *De missis dominicis eorumque officio et potestate*, Angers, 1672, in-4, Leipsick, 1744, Venise, 1772, in-8, prouvent beaucoup de recherches et de savoir. Non seulement Roye se distingua comme écrivain, mais il contribua encore par son zèle à faire fleurir l'université d'Angers.

ROYER (Joseph-Nicolas-Pancrace), musicien célèbre, né en Savoie, en 1705. Il était fils d'une gentilhomme, capitaine d'artillerie de la régente de Savoie. Il alla s'établir à Paris vers l'an 1725, s'y acquit beaucoup de réputation par son goût pour le chant et par son habileté à toucher de l'orgue et du clavecin. (En 1753, Louis XV l'avait nommé inspecteur général de l'Opéra : il était en même temps chef de l'orchestre; il établit à Paris les *Concerts spirituels*, pendant le carême.) Il mourut dans cette capitale, le 11 janvier 1755, dans la cinquantième année de son âge. Il est auteur d'un grand nombre de pièces de clavecin estimées; on n'en a gravé jusqu'à présent qu'un livre : il a laissé en manuscrit de quoi en former un second, et même un troisième.

* ROYER (N.), curé de Chavannes à l'époque de la révolution, fut élu en 1789 député-suppléant du clergé du bailliage d'Arras aux états-généraux. Il y suivit le parti révolutionnaire, prêta le serment civique, et devint peu de temps après évêque constitutionnel du département de l'Ain. Élu par ce département député à la Convention nationale, il y vota la détention de Louis XVI pendant la guerre, et son bannissement à la paix. Il signa aussi la protestation du 6 juin 1793 contre les évènemens du 31 mai, et fut un des 73 députés qui furent mis en arrestation sous Robespierre, et réintégrés après la chute de ce tyran. Il passa au conseil des Cinq-cents, et dénonça un mouvement royaliste dans la Haute-Loire. Il invoqua aussi la liberté des cultes, et sortit du conseil le 21 mai 1798. Il fut alors nommé évêque constitutionnel de Paris, et il en exerça les fonctions jusqu'au concordat de 1802. Il mourut quelques années après.

* ROYER-COLLARD (Antoine-Athanase), professeur à la faculté de médecine de Paris, naquit en 1768 à Sompuis, près de Vitry-le-Français. Après avoir terminé ses études au grand collége de Lyon, il entra dans la congrégation de l'oratoire, et y professa les humanités jusqu'en 1792. En 1791 et 1792 il publia à Lyon un journal politique intitulé le *Surveillant* : le but de cette feuille, qui eut un très grand succès, était de combattre les excès de la révolution. A l'époque où les massacres de septembre furent répétés à Lyon, Royer-Collard, dont la tête était menacée par les démagogues, se réfugia à l'armée des Alpes où il fut employé dans l'administration des vivres : en 1797 il quitta cet emploi. Il avait 29 ans, et il était déjà père de famille : ce fut seulement alors qu'il se décida à suivre les cours de médecine de l'école de Paris, et en 1802 il fut reçu docteur. On remarqua la thèse qu'il fit pour recevoir ce grade. En 1803, il fonda, sous le titre de *Bibliothèque médicale*, un journal qui fut, au jugement de tous les médecins, le meilleur journal de médecine, tant qu'il y fournit des articles. Dans le mois de janvier 1806, il fut nommé médecin en chef de la maison des aliénés de Charenton : chacun sait quelles notables améliorations il fit à cet établissement qui, sous sa direction, est devenu le plus beau et le plus utile qui existe dans ce genre. En 1808 Royer-Collard

fut nommé inspecteur-général de l'université, et en cette qualité il fut chargé de plusieurs missions importantes et difficiles, toutes relatives à l'enseignement de la médecine en France. En 1816 il fut appelé par le vœu unanime des professeurs de la faculté de médecine de Paris à la chaire de médecine légale, et il fit ce cours pendant trois ans. En 1819 il fut chargé d'un cours de médecine mentale considérée principalement dans ses rapports avec les établissemens publics consacrés à l'aliénation. Il ne fit ce dernier cours que pendant fort peu de temps, ayant été empêché de continuer ses leçons par suite de la suppression de la faculté de médecine; mais celles qu'il donna furent suivies avec empressement; elles avaient un but extrêmement utiles : c'était de considérer la psychologie dans ses rapports avec la physiologie, de substituer les notions d'une saine philosophie à la philosophie mensongère qui avait régné jusqu'alors, et d'attaquer le matérialisme jusque dans ses fondemens. Par suite de la nouvelle organisation de la faculté de médecine, Royer-Collard fut privé de sa place d'inspecteur-général de l'université qu'il occupait depuis plus de 14 ans. Cet habile professeur est mort à Paris le 27 novembre 1825. Outre les deux *Journaux* qu'il créa et la *Thèse* inaugurale qui fut imprimé sous le titre d'*Essai sur l'aménorrhée*, 1802, in-8, il a donné un grand nombre *d'articles* dans le *bulletin de l'Athenée de médecine de Paris*, dans le *grand Dictionnaire des sciences médicales* et dans le *Journal des Débats*. On a encore de lui un *rapport au ministère de l'intérieur* sur les *ouvrages envoyés au concours sur le Croup*, Paris, 1812, in-4, réimprimé dans le *précis analytique du Croup* par le docteur Bricheteau, Paris, 1825, in-8; et *traduit en allemand*, par le docteur Albert de Brême, l'un des auteurs qui partagèrent le prix de douze mille francs au concours ouvert par le gouvernement impérial, à l'occasion de la mort du fils de Louis Buonaparte qui fut enlevé par le croup en 1807. Le *Journal des Débats* du 6 décembre 1825 a donné une *Notice nécrologique* sur Royer-Collard. La vie et les services de ce médecin ont été exposés avec vérité dans les différens discours qui ont été prononcés sur sa tombe par MM. de Lens, Adelon et Jolly. Le docteur Royer-Collard était le frère de Pierre-Paul Royer-Collard connu comme professeur de philosophie, comme chef de l'instruction publique et surtout comme député.

* ROYÈRE (Jean-Marc de), évêque de Castres, né le premier octobre 1727, au château de Badefol, en Périgord, était d'une famille noble, mais peu favorisée des biens de la fortune. Ce fut l'abbé de Bonneguise, grand-vicaire de Cambrai et aumônier de la Dauphine, qui se chargea de son éducation et qui dirigea ses premiers pas dans la carrière ecclésiastique qu'il embrassa. Lorsqu'il fut nommé évêque de Cambrai en 1752, il emmena le jeune de Royère avec lui, le fit grand-vicaire et ensuite archidiacre. En 1766 l'abbé de Royère fut nommé évêque de Tréguier où il se concilia l'estime publique par son zèle et par sa piété. Il établit dans son diocèse la dévotion au sacré Cœur de Jésus, fit un nouveau *Propre des saints*, et fut ensuite transféré sur le siége de Castres vacant en 1773 par la mort de M. de Barral. Nous ne redirons pas les travaux nombreux auxquels il se livra dans l'intérêt de son nouveau diocèse, ni les actes de charité qu'il fit, soit aux jeunes élèves du séminaire, soit aux pauvres. Il fut membre des assemblées du clergé de 1772 et de 1780, et dans la première ce fut lui qui prononça le discours d'ouverture dans lequel il traita de l'union de l'Eglise avec l'autorité civile. Député aux états-généraux par son clergé, il fut bientôt dégoûté de cette assemblée tumultueuse, signa les actes de la minorité, et revint à Castres où il fut chassé de son palais; bientôt même il fut obligé de quitter cette ville. Après deux mois de séjour à Ax, il reçut un mandat d'amener, et treize gendarmes se présentèrent pour l'exécuter. Un de ses amis le sauva. Ce prélat se rendit à Urgel, puis à Vich; deux ans après il fut contraint de quitter ce séjour à l'approche des troupes

françaises ; il alla jusqu'à Lisbonne, et résida dans l'abbaye d'Alcobaça où il mourut le 24 mai 1802, après avoir envoyé au pape sa démission qui lui avait été demandée. On trouve dans l'*Ami de la religion et du roi*, t. 60, p. 125, une *Notice sur ce prélat*, qui est due à M. Gaurel supérieur du séminaire de Castres.

ROYOU (Thomas-Marie), chapelain de l'ordre de Saint-Lazare, né à Quimper, vers 1741, professa pendant plus de 20 ans la philosophie au collége de Louis le Grand. Après la mort de Fréron, il fournit plusieurs articles à l'*Année littéraire*, et, en 1778, il dirigea le *Journal de Monsieur*, qu'on parvint à faire supprimer en 1783. Dès l'origine de la révolution, il se montra l'adversaire des changemens et des innovations, et commença, en 1790, le journal l'*Ami du roi*. Un décret du corps législatif, du 3 mai 1792, supprima le journal, et ordonna que les auteurs seraient traduits à la haute cour d'Orléans. L'abbé Royou, atteint d'une maladie mortelle, se cacha chez un de ses amis, où il mourut le 21 juin de la même année. Outre ces journaux auxquels il a travaillé, nous connaissons de l'abbé Royou : 1° *Le monde de verre réduit en poudre*, 1780, in-12. C'est une critique ingénieuse de l'hypothèse de Buffon. 2° *Mémoire pour madame de Valory*, 1783. Cette dame plaidait contre l'avocat Courtin, et n'avait trouvé aucun défenseur contre un adversaire si renommé. L'abbé Royou la défendit avec chaleur. 3° *Etrennes aux beaux-esprits*, 1785, in-12.

* ROYOU (Jacques Corentin), avocat et littérateur, frère du célèbre abbé et journaliste de ce nom (*Voyez* l'article précédent), naquit à Quimper vers 1745. Attiré à Paris par son frère, il y vint en 1791 pour coopérer à la rédaction de l'*Ami du roi*, journal qui avait du succès. Il avait avec son frère une telle conformité de stile et de façon de penser que le public ne s'aperçut pas de cette coopération ; aussi il ne fut point poursuivi et il échappa aux proscriptions révolutionnaires. En 1796, il fit paraître un autre journal intitulé : le *Véridique*, puis l'*Invariable*, qui fut proscrit au 18 fructidor, et le fit déporter à l'île de Ré. Rendu à la liberté par le directoire, il se fit recevoir avocat en 1798, remplit avec zèle ses fonctions de jurisconsulte, et contribua à la défense de Brothier et de Lavilleheurnois : c'est lui qui fit les deux péroraisons si touchantes, prononcées par Lebon, qui tirèrent des larmes de tout l'auditoire, et sauvèrent les accusés de la mort qui les menaçait. A la restauration, il fut nommé censeur dramatique, et obtint en 1821 une pension du roi. Il est mort le 1er décembre 1828. On a de lui : 1° *Précis de l'Histoire ancienne, d'après Rollin*, 1802, 4 vol. in-8, 3e édition, 1826 ; 2° *Histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à Auguste*, 1806, 4 vol. in-8 ; 2e édition, 1826 ; 3° *Histoire des empereurs romains, depuis Auguste jusqu'à Constance-Chlore, père de Constantin*, 1808, 4 vol. in-8 ; 2e édition, 1824 ; 4° *Histoire du Bas-Empire*, 1803, 4 vol. in-8 ; 2e édition, 1814, écrite dans un mauvais esprit. Sous prétexte d'abréger Lebeau, il le rend méconnaissable ; il se moque de l'apparition de la croix à Constantin, et de son invention par sainte Hélène. On dirait qu'il en veut à Constantin d'avoir embrassé le christianisme, et partout il s'attache à faire disparaître la couleur religieuse que Lebeau avait mise à son ouvrage. *Voyez* les *Mélanges de philosophie*, *suite des Annales catholiques*, t. 6, p. 289. 5° *Histoire de France depuis Pharamond jusqu'à la 25e année du règne de Louis XVIII*, 1819, 6 vol. in-8. Cette histoire, dit l'*Ami de la religion et du roi* (*voyez* les nos 536, 1380 et 1485), n'est propre qu'à donner de fausses impressions aux jeunes gens sur la religion et le clergé. Royou ne laisse passer aucune occasion de grossir les abus qui avaient pu s'introduire dans le clergé. Tous les évènemens qui ont trait à la religion, son culte, ses miracles, ses pratiques, ses saints les plus révérés, ses ministres les plus recommandables, tout est pour l'historien l'objet de remarques aigres, de censures déplacées, d'expressions méprisantes ou

satiriques; il se plaît à signaler les torts des papes, des évêques et des prêtres: la justice exigeait qu'en disant le mal il racontât aussi le bien, et c'est ce qu'il ne fait guère; il ne dit rien des grandes vertus de saint Bernard, et des services qu'il rendit à son siècle. Sous le rapport littéraire, les faits de cette histoire sont présentés sans ordre et racontés d'une manière sèche. L'auteur ne paraît pas s'être occupé de mettre de l'intérêt et de la variété dans ses récits; il est fort négligé dans son stile. Il y a des expressions et des tournures familières jusqu'à l'excès; enfin, il est habituellement dépourvu de grâce, d'ornement, d'élégance et de mouvement. 6° *Phocion*, tragédie représentée avec quelque succès en 1817 sur le Théâtre-Français; 7° *le Frondeur*, comédie en 1 acte et en vers, représentée sur le Théâtre-Français; 8° *Développement des principales causes et des principaux évènemens de la révolution, pouvant servir de suite et d'additions à* l'Histoire de France, *précédé d'un choix des apophthegmes des anciens, etc.*, 1823, in-8; 9° *la mort de César*, tragédie en 5 actes, représentée sur le théâtre de l'Odéon en 1825, qui fut très mal accueillie. Royou a encore travaillé à l'*Observateur des colonies*, journal publié en 1819 et 1820, et qui parut d'abord sous le titre de *Défenseur des Colonies*. La *Biographie universelle et portative des contemporains* dit qu'il se distingue des écrivains qui, comme lui, se sont consacrés à la défense des doctrines du pouvoir absolu, par sa haine pour toute suprématie sacerdotale.

* ROZIER (François ou Jean), agronome distingué, né à Lyon le 24 janvier 1734, embrassa l'état ecclésiastique qu'il sembla négliger d'abord, pour étudier les différentes branches de l'agriculture. La protection du roi de Pologne Stanislas lui valut un riche prieuré. L'abbé Rozier dut la célébrité dont il jouit à ses études agronomiques. Il avait étudié les ouvrages de Columelle, de Varron et d'Olivier de Serres, et il avait pris pour guide La Tourette, son compatriote et son ami. Il s'appliqua à la botanique, et publia, de concert avec ce dernier, les *Démonstrations élémentaires de botanique, à l'usage des écoles vétérinaires*, Lyon, 1766, 2 v. in-8, ouvrage qui a eu un grand nombre d'éditions. Il le destinait à l'instruction des élèves de l'école vétérinaire fondée par Bourgelat, et où il venait d'être nommé professeur en remplacement de ce savant. L'abbé Rozier fit ensuite un voyage à Paris, et il devint propriétaire d'un journal intitulé: *Observations sur la physique, sur l'histoire naturelle et sur les arts*, ouvrage qui obtint un grand succès. C'est dans son prieuré de Nanteuil-le-Haudain qu'il s'occupa du projet de donner un cours complet sur les travaux champêtres, qu'il publia sous le titre de *Cours d'agriculture*, 1781-1796, en 10 volumes in-4, dont le dernier a paru après la mort de l'auteur, 1798. On pourrait considérer ce livre comme classique, s'il était moins diffus et moins surchargé de détails qui n'ont pas de rapport avec le sujet principal. Don Juan Alvares Guetra en a fait un extrait en espagnol. En 1788, Rozier revint dans sa patrie, et le gouvernement lui accorda la direction de la pépinière de la généralité: l'académie de Lyon l'admit dans son sein l'année suivante. Outre les deux ouvrages déjà cités, on a de lui: 1° *Mémoire sur la manière de se procurer les différentes espèces d'animaux, et de les envoyer des pays que parcourent les voyageurs*, Paris, 1774, in-4; 2° *Nouvelle Table des articles contenus dans les Mémoires de l'académie des sciences de Paris, depuis* 1666 *jusqu'en* 1770, 1775, *et* 1776, 4 vol. in-4°; 3° *Manuel du jardinier, mis en pratique pour chaque jour de l'année*, 1795, 2 vol. in-18; et plusieurs autres *Mémoires* sur la manière de brûler et de distiller les vins, sur la culture de la navette et du colza, sur les moulins et les pressoirs d'huile d'olive. Dans tous ces ouvrages, le principal but de l'auteur est d'offrir la manière la plus prompte et la plus économique des procédés. Dans tout le cours de sa vie, il avait montré des principes sages; mais la révolution les lui fit oublier ainsi que les devoirs de son état; et, à l'âge de 56 ans,

il devint révolutionnaire, et fut nommé curé constitutionnel de la paroisse des Feuillans. Sa fin fut des plus malheureuses : pendant le siége de Lyon, une bombe tomba sur son lit lorsqu'il dormait, mit en lambeaux son corps, qu'on trouva dispersé dans les débris de son appartement, le 29 septembre 1793.

*ROZIÈRE (Louis-François Carlet, marquis de la), né le 10 octobre 1733, au Pont-de-l'Arche, près de Charleville, était issu d'une illustre famille originaire de Piémont. A l'âge de 14 ans, il embrassa la carrière des armes; en 1748, il était lieutenant au régiment de Touraine (infanterie) : il fit ses premières armes en Italie et en Flandre, et se trouva au siége de Maëstricht. Il quitta le régiment de Conti, où il était entré ponr passer à l'école du génie de Mézières, en qualité d'officier supérieur. Le marquis de la Rozière était très instruit dans les sciences, et en 1752 il accompagna l'abbé La Caille aux Indes orientales, comme ingénieur dans la brigade destinée pour ces colonies. Nommé à son retour aide-de-camp du comte de Revel, puis aide-maréchal-des-logis à son retour en France, il suivit l'armée en Bohême en 1757; il commença la guerre de Sept-Ans, et se fit remarquer par ses talens et son courage, dont il donna des preuves non équivoques à la malheureuse bataille de Rosbach. En 1761, il fut décoré de la croix de Saint-Louis et élevé au grade de lieutenant-colonel au régiment du roi, fut ensuite fait prisonnier dans une reconnaissance par les Ecossais dans la forêt de Sababovel. Ayant été conduit devant le roi de Prusse, ce prince lui dit : « Je désirerais vous envoyer à l'armée française; mais lorsqu'on a pris un officier aussi distingué que vous, on le garde le plus long-temps possible : j'ai des raisons pour que vous ne soyez pas échangé dans les circonstances présentes; ainsi vous resterez avec nous sur votre parole. » Pendant trois semaines que le marquis de la Rozière resta au quartier de Frédéric II, il reçut, et de ce monarque et du prince Ferdinand de Brunswick, des témoignages de leur bonté et de leur estime. Ce dernier dit un jour, en le montrant et rappelant l'attaque de Frauenberg, où il manqua d'être fait prisonnier : « Voilà le Français qui m'a fait le plus de peur de ma vie, et même je crois la lui devoir. » Il fut échangé en 1762, et l'année suivante il fut employé dans le ministère secret du comte de Broglie. D'après les ordres de Louis XV, il alla en 1765 et 1766 reconnaître les côtes de l'Angleterre et de la France; mission qu'il remplit avec autant de zèle que de talent, et dont le résultat fut le projet de bâtir un port à Cherbourg, et un plan de défense pour celui de Rochefort et le pays d'Aunis. Ce plan ne fut exécuté que 25 ans après, c'est-à-dire au mois de mai 1791. En 1778, il dressa un plan de descente en Angleterre, et fut promu au grade de maréchal de camp en 1781. Dès le moment où éclata la révolution, il se prononça contre les principes qu'elle proclamait, et il émigra avec son fils aîné, qui était capitaine de dragons. S'étant rendu à Coblentz, les princes frères de Louis XVI lui donnèrent la direction des bureaux de la guerre, qu'ils avaient établis dans cette ville. Ils lui conservèrent, en 1792, le grade de maréchal général des logis de l'armée royale, et il fut nommé dans la même année commandeur de l'ordre militaire de Saint-Louis. M. le comte d'Artois (depuis Charles X), alors résidant à Pétersbourg, le fit passer en Angleterre, d'où il se rendit bientôt après à Dusseldorf, où l'appelait le maréchal de Broglie. Dans l'expédition aux îles de Noirmoutier et d'Yeu, il était quartier-maître général des émigrés et des troupes anglaises; mais cette malheureuse expédition fut comme le prélude de celle de Quiberon. Lors de la dissolution de l'armée royaliste, il entra au service de la Russie, en qualité de maréchal de camp; il quitta ce pays pour se rendre en Portugal, où il servit avec le grade de quartier-maître général et de lieutenant général. Il fut nommé commandeur de l'ordre du Christ et inspecteur général des frontières et côtes du royaume. Il resta en Portugal depuis 1797 jusqu'en 1807, époque à laquelle l'armée française y entra. On as-

sure qu'il se proposait de revenir en France, lorsqu'une maladie subite le conduisit au tombeau le 17 avril 1808. Il a laissé : 1° *Stratagèmes de guerre*, Paris, 1756, in-12, faible ouvrage de sa jeunesse; 2° *Campagnes du maréchal de Créqui en Lorraine et en Alsace*, *en* 1677, Paris, 1764, in-12 ; 3° *Campagnes de Louis, prince de Condé, en Flandre, en* 1674, ibid., 1765, in-12 ; 4° *Campagnes du maréchal de Villars et de Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière, en Allemagne, en* 1703, Paris, 1766, in-12; 5° *Campagnes du duc de Rohan dans la Valteline en* 1635, *précédées d'un discours sur la guerre des montagnes*, avec une carte; 6° *Traité des armes en général*, ibid., 1764, 1 vol. in-12. On a encore de La Rozière trois *cartes* très estimées; savoir, 1° de la Hesse, 2° des Pays-Bas catholiques, 3° de la bataille de Senef. Plusieurs de ses manuscrits sont au dépôt de la guerre; ils contiennent des *Notices* très intéressantes sur l'art militaire.

RUAR (Martin), socinien, né à Krempen, dans le duché de Holstein, vers l'an 1576, aima mieux perdre son patrimoine que de renoncer à sa secte. Il s'établit à Racovie, petite ville de Pologne, au palatinat de Sandomir, où les sociniens avaient leur plus célèbre école; il y fut recteur de ce collége, passa de là à Strassin, près de Dantzick, où il fut ministre des unitaires, c'est-à-dire des sociniens ou ariens (car c'est en vain qu'un M. Schwartz a voulu mettre des distinctions essentielles entre ces noms). Chassé de là, il se retira à Amsterdam, où il mourut en 1657. On a de lui : 1° des *Notes sur le catéchisme des églises sociniennes de Pologne*, imprimées avec ce catéchisme, 1665 et 1680; 2° un volume de *Lettres*, publié et imprimé par David Ruarus son fils, Amsterdam, 1681, in-8. Joachim et David, ses fils, imbus des sentimens de leur père, ont publié un *Recueil de lettres* des chefs de leur parti, Amsterdam, 1677.

*RUBBI (André), jésuite, né en 1739 à Venise, professa les belles-lettres au collége des nobles à Brescia, et, après la suppression de son ordre, se retira dans sa patrie, où il s'occupa de travaux littéraires, et où il mourut en 1810. On a de lui : 1° *Interpretatio et illustratio epitaphii græci Ravennæ reperti*, Rome, 1765, in-4; 2° *Rodi presa*, Venise, 1773, in-8, tragédie qui fut jouée par ses élèves à Brescia; 3° *Elogi italiani*, Venise, 1781, et ann. suiv., 12 vol. in-8. C'est un choix d'éloges de différens auteurs modernes, parmi lesquels il y en a six de lui : ceux de *Pétrarque, Léonard de Vinci, Galilée, Castiglione, Métastase et Ginanni*; 4° *Ugolino*, tragédie, insérée sans nom d'auteur dans le tome 5 du *Teatro italiano del secolo XVIII*[e], Florence, 1784; 5° *Parnaso italiano*, Venise, 1784-91, 56 vol. in-8. C'est un choix des poètes italiens les plus célèbres depuis la renaissance des lettres jusqu'au commencement du 18[e] siècle, auquel il a ajouté des notices critiques sur le caractère de chaque ouvrage, et un *Précis de la vie de l'auteur*. On reproche à cette collection de manquer de proportion dans les différens genres, et à ses *Notices* d'être écrites d'un stile si coupé, que la lecture en est pénible; ce qui lui a valu le sobriquet de *Stile a singhiozzo* (stile à hoquet); 6° *Parnaso de' poeti classici d'ogni nazione tradotti in italiano*, 1795 et suiv. 41 vol. in-8. Cette seconde collection contient un recueil des poètes anciens, traduits en italien, avec des *Notices* sur la vie et les ouvrages de chaque auteur dont le stile a le même défaut que dans l'ouvrage précédent. 7° *Il Genio notico e militare, canti due*, in-4, petit poème composé à l'occasion de la mort d'Angelo Emo, célèbre amiral vénitien qui bombarda Tunis en 1774; 8° *la Vainiglia, poemetto latino*, in-4, et quelques autres ouvrages. Compilateur infatigable, il a publié en outre quelques *Dissertations sur des questions d'antiquité*. On lui doit aussi un *Journal d'antiquités sacrées et profanes*, en italien, 1793, in-8; un recueil périodique sous le titre suivant : *Il genio lett. d'Europa*; un *Epistolario* ou *Choix de lettres inédites de divers auteurs*, 1795-96, 2 vol in-4. Rubbi a surveillé des *éditions*

des *OEuvres de Muratori et de Maffei*, publiées à Venise. On peut consulter, pour plus de détails, le *Supplément à la bibliothèque des écrivains de la société de Jésus*, du Père Caballero; *Litteratura Veneziana del Secolo XVIII*, et le tome 56 du *Parnaso italiano*, de Ruggi où il a lui-même consigné les renseignemens qui le concernent.

* RUBEIS (Jean-Bernard-Marie), célèbre dominicain, né vers 1686 d'une famille distinguée de Cividal-del-Friuli, entra à l'âge de 16 ans dans la congrégation des frères prêcheurs dite de *Salomoni*. Il vint étudier au couvent de San-Miniato en Toscane la philosophie qu'il alla ensuite professer à Venise au monastère des *Zattere* où il fit d'illustres élèves. Il suivit peu après, en qualité de théologien, une mission extraordinaire près de la cour de France. De retour à Vienne il reprit ses études. Il passa dès lors le reste de sa vie à enseigner et à travailler sur des objets d'érudition. Il avait en outre la direction de la rare et nombreuse bibliothèque de cette maison, que lui-même enrichit encore. Il n'était guère de sciences qu'il ne cultivât, et dans lesquelles il n'eût fait de grands progrès. On lui doit la découverte de manuscrits précieux, de diplômes, de médailles et autres monumens historiques importans. Il était en correspondance avec les savans les plus renommés de l'Italie, tels que Lami, Muratori, Maffei, etc. Le Père de Rubeis pratiquait en même temps toutes les vertus de son état. Il eût pu aspirer aux hautes dignités de l'Eglise: il leur préféra son cloître, son humble cellule, ses livres, la tranquillité de la retraite. Ayant été désigné par le cardinal Delfino, pour aller soutenir à Rome les droits du patriarchat d'Aquilée que l'on voulait abolir, le Père Rubeis ne put consentir à s'arracher à sa douce solitude. C'est à Venise qu'il termina sa longue vie le 2 février 1775; il était âgé de 88 ans, dont il en avait passé 72 en religion. Outre ses ouvrages restés *manuscrits*, ceux qu'il a publiés se montent au moins à 40 volumes. Les principaux sont: 1° *De fabula monachatus benedictini divi Thomæ Aquinatis*, Venise, 1724; une 2e édition augmentée, Venise, 1726; 2° *De una sententia damnationis in Acacium episcopum constantinopolitanum, lata in synodo romana Felicis papæ III, dissertatio*, etc., Venise, 1729; 3° *De schismate Ecclesiæ aquileiensis dissertatio historica; accedunt acta synodi mantuanæ, pro causa sanctæ aquileiensis Ecclesiæ*, etc., Venise, 1732; 4° *Monumenta ecclesiæ aquileiensis, commentario historico-chronologico-critico illustrata*, etc., Strasbourg (Venise), 1740; 5° *Divi Thomæ Aquinatis opera theologica*, etc., 28 vol. in-4, Venise, depuis 1745 jusqu'en 1760; 6° *De nummis patriarcharum aquileiensis Ecclesiæ*, Venise, 1747 et 1749; 7° *De sectis et scriptis ac doctrina sancti Thomæ Aquinatis dissertationes criticæ et apologeticæ*, Venise, 1750; 8° *De rebus congregationis sub titulo B. Jacobi Salomonii, commentarius historicus*, Venise, 1751; 9° *Georgii seu Gregorii Cyprii, patriarchæ constantinopolitani, vita*, etc.; *accedunt dissertationes duæ historicæ, cum binis epistolis ejusdem Cyprii*, etc., Venise, 1753; 10° *De Theophylacti Bulgariæ archiescopi gestis, scriptis et doctrina*, etc., dans le 1er tome des *OEuvres* de cet archevêque, Venise, 1754; 11° *De peccato originali ejusque natura*, etc., *tractatus theologicus*, etc., Venise, 1757; 12° *Dissertationes variæ eruditionis*, etc., Venise, 1762; 13° *De charitate, virtute theologica, ejusque natura*, Venise, 1758; 14° *Vita beatæ Benvenutæ Bojanæ, de civitate Austria, in provincia Forijulii*, etc., Venise, 1757. Monsignor Fabrioni a publié la *Vie* du Père de Rubeis, et l'a insérée dans le tome 2 des *Vitæ Italorum*, page 99, avec une nomenclature exacte de tous ses ouvrages. *Voyez* aussi le *Giornale de' Letterati d'Italia*, Modène, 1776.

RUBEN, fils aîné de Jacob et de Lia. Pendant que Jacob était dans la terre de Chanaan, auprès de la tour du troupeau, Ruben déshonora son lit, et abusa de Bala sa concubine; ce qui le priva du droit d'aînesse, lequel fut transporté à Juda. Lorsque ses frères résolu-

rent de se défaire de Joseph, Ruben, touché de compassion, les en détourna, en leur persuadant de le jeter plutôt dans une citerne : il avait dessein de l'en tirer secrètement pour le rendre à son père. Jacob, au lit de la mort, adressant la parole à Ruben son fils aîné, lui reprocha son crime, et lui dit que parce qu'il » avait souillé le lit de son père, il ne » croîtrait pas en autorité. » La tribu de Ruben éprouva les suites de cette imprécation. Elle ne fut jamais considérable ni nombreuse dans Israël. Elle eut son partage au delà du Jourdain, entre les torrens d'Arnon et de Jazer, les monts Galaad et le Jourdain. Ruben mourut l'an 1626 avant J. C., à 124 ans.

RUBENS (Philippe), originaire d'Anvers, né à Cologne en 1574 d'une famille noble, devint secrétaire et bibliothécaire du cardinal Ascagne Colonne, puis secrétaire de la ville d'Anvers, où il mourut en 1611, à 37 ans. Il est connu, 1° par des *Poésies* en latin, adressées à Juste-Lipse ; 2° *Electorum libri II in queis ritus et censuræ* ; 3° *B. Asterii, Amasiæ episcopi, Homeliæ* ; c'est une version latine, Anvers, 1615, in-4.

RUBENS (Pierre-Paul), frère du précédent, naquit à Cologne le 29 juin 1577. Son père le mit page chez la comtesse de Lalain ; mais son goût le porta à la peinture : il partit pour l'Italie, après avoir pris des leçons d'Othon van Veen. (*Voyez* Venius.) Le duc de Mantoue, informé de son rare mérite, lui donna un logement dans son palais. Ce fut là que Rubens fit une étude particulière des ouvrages de Jules Romain. Les tableaux du Titien, de Paul Véronèse et du Tintoret l'appelèrent à Venise. L'étude qu'il fit des chefs-d'œuvre de ces grands maîtres changea son goût, qui tenait de celui du Caravage, pour en prendre un qui lui fût propre. Ce célèbre artiste se rendit ensuite à Rome, et de là à Gênes. Enfin il fut rappelé en Flandre par la nouvelle qu'il reçut que sa mère était dangereusement malade. Ce fut vers ce temps-là que Marie de Médicis le fit venir à Paris pour peindre la galerie de son palais du Luxembourg. Rubens fit les tableaux à Anvers, et alla à Paris en 1625 pour les mettre en place. Il devait y avoir une galerie parallèle, représentant l'histoire de Henri IV : Rubens en avait même déjà commencé plusieurs tableaux ; mais la disgrâce de la reine en empêcha l'exécution. Rubens avait plus d'une sorte de mérite qui le faisait rechercher des grands lorsqu'ils avaient besoin de ses talens. Le duc de Buckingham, lui ayant fait connaître tout le chagrin que lui causait la mésintelligence des couronnes d'Espagne et d'Angleterre, le chargea de communiquer ses desseins à l'infante Isabelle, veuve de l'archiduc Albert. Rubens montra en cette occasion qu'il y a des génies qui ne sont jamais déplacés. Il fut un excellent négociateur, et la princesse crut devoir l'envoyer au roi d'Espagne, Philippe IV, avec commission de proposer des moyens de paix et de recevoir ses instructions. Le roi fut frappé de son mérite, le fit chevalier, et lui donna la charge de secrétaire de son conseil privé. Rubens revint à Bruxelles rendre compte à l'infante de ce qu'il avait fait ; il passa ensuite en Angleterre, avec les commissions du roi catholique ; enfin la paix fut conclue, au désir des deux puissances. Le roi d'Angleterre, Charles Ier, le fit aussi chevalier ; il illustra ses armes en y ajoutant un canton chargé d'un lion, et tira en plein parlement l'épée qu'il avait à son côté pour la donner à Rubens ; il lui fit encore présent du diamant qu'il avait à son doigt, et d'un cordon aussi enrichi de diamans. Rubens retourna de nouveau en Espagne, où il fut honoré de la clef d'or, créé gentilhomme de la chambre du roi, nommé secrétaire du conseil d'état dans les Pays-Bas. Enfin, comblé d'honneurs et de biens, il revint à Anvers, où il épousa Hélène Forment, célèbre par l'éclat de sa beauté. Il partageait son temps entre les affaires et la peinture. Il mourut à Anvers le 30 mai 1640. Ce peintre vécut toujours comme une personne de la première considération ; il réunissait en lui tous les avantages qui peuvent rendre recommandable. Sa figure et ses manières étaient nobles, sa conversation

brillante, son logement magnifique et enrichi de ce que l'art offre de plus précieux en tout genre. Il reçut la visite de plusieurs souverains, et les étrangers venaient le voir comme un homme rare. Son génie le rendait également propre pour tout ce qui peut entrer dans la composition d'un tableau. Il inventait facilement; et s'il fallait recommencer un même sujet plusieurs fois, son imagination lui fournissait aussitôt des ordonnances d'une nouvelle magnificence. Ses attitudes sont naturelles et variées, ses airs de tête sont d'une beauté singulière. Il y a dans ses idées une abondance, et dans ses expressions une vivacité surprenante. On ne peut trop admirer son intelligence du clair-obscur; aucun peintre n'a mis autant d'éclat dans ses tableaux, et ne leur a donné en même temps plus de force, plus d'harmonie et de vérité. Son pinceau est moelleux, ses touches faciles et légères, ses carnations fraîches, et ses draperies jetées avec beaucoup d'art. Il s'était fait des principes certains et lumineux qui l'ont guidé dans tous ses ouvrages. On lui a reproché de n'avoir pas assez connu ou consulté le costume, d'avoir quelquefois un goût de dessin lourd et quelques incorrections dans ses figures. L'étonnante rapidité avec laquelle il peignait peut l'avoir fait tomber dans ce dernier défaut, qui ne se rencontre point dans les ouvrages qu'il a travaillés avec soin. Ses dessins sont d'un grand goût, d'une touche savante; la belle couleur et l'intelligence de tout l'ensemble s'y font remarquer. Ses peintures sont en grand nombre; les principales sont à Bruxelles, à Anvers, à Gand, en Espagne, à Londres, à Paris. On a beaucoup gravé d'après ce maître. On a de lui un *Traité de la peinture*, Anvers, 1622; et l'*Architecture italienne*, Amsterdam, 1754, in-fol. Il avait donné aux jésuites d'Anvers son portrait fait à la plume par lui-même : on le voyait encore dans la bibliothèque de la maison professe en 1773 (nous ignorons ce qu'il est devenu). On lisait au bas ce distique :

Hæc Petri Pauli pictoris imago Rubeni est,
Ejus quæ proprio facta fuit calamo.

(Le musée du Louvre possède de ce grand maître 17 *Tableaux et* 9 *Dessins* : ces derniers se trouvent dans la galerie d'Apollon. La *vie* de Rubens a été écrite par J.-F.-M. Michel, Bruxelles, 1771, in-8.)

RUBENS (Albert), savant archéologue, l'un des fils du précédent, né à Anvers, en 1614, jouit de l'estime de l'archiduc Léopold-Guillaume, gouverneur des Pays-Bas; il la mérita par ses connaissances, et plus encore par ses belles qualités. Jamais il ne brigua les honneurs, et se contenta toujours d'une fortune médiocre. Il mourut l'an 1657, après avoir perdu son fils unique et ensuite sa femme. On a de lui : 1° *De re vestiaria veterum, præcipue de lato clavo, libri II*, Anvers, 1665, publié par Grævius; 2° *Diatribæ de gemma tiberiana*;... *de gemma augustæa*;..*de urbibus Neocoris*.. *de natali die Cæsaris Augusti*, etc. : ces dissertations se trouvent dans le *Trésor des antiquités romaines* de Gronovius, tom. 6 et 11; 3° *Regum et imperatorum romanorum numismata*, Anvers, 1654, in-fol. : c'est une description enrichie de notes du cabinet de médailles du duc d'Arschot, publiée par Gaspard Gevart, et ensuite à Berlin en 1700, avec de nouvelles notes par Laurent Béger; 4° *De vita Flavii Manlii Theodori*, Utrecht, 1694, in-12.

RUBEUS (Jean-Baptiste), né à Ravenne d'une famille noble, se fit carme, et se signala tellement par sa science, que Paul III le nomma professeur en théologie au collége de la Sapience à Rome. Pie IV le chargea de diverses commissions importantes. Il fut fait vicaire-général l'an 1562, et prieur-général l'an 1564. Etant allé visiter les couvens de son ordre en Portugal et en Espagne, il vit saint Thérèse à Avila, approuva la réforme qu'elle avait commencé à introduire dans son monastère, et entretint ensuite un commerce de lettres avec elle. Il fit difficulté de laisser introduire la même réforme dans les couvens d'hommes, et n'accorda cette permission que pour deux couvens. Pie V et Grégoire XIII ne lui donnèrent pas moins de marques d'estime que leurs prédécesseurs. Il mourut à Rome le 5 septembre

1578. On a de lui des *Sermons*, des *Commentaires* sur les *OEuvres* de Thomas Waldensis, Venise, 1571, 3 v. in-fol., etc.

RUBEUS. *Voyez* Rossi.

* RUBINI (Pierre), médecin, né en 1760 à Parme, était destiné à l'état de forgeron qu'exerçait son père. Ce fut en lui désobéissant que le jeune Rubini étudia la médecine. Reçu docteur à l'université de sa ville natale, il continua à s'exercer dans le traitement des malades en fréquentant le grand hôpital, et fut quelque temps après médecin pensionné d'un petit village nommé Combiano. Le duc de Parme, ayant entendu parler avec avantage des talens de Rubini, le chargea d'aller visiter aux frais de son gouvernement les principales universités de l'Europe. Rubini se rendit d'abord à Pavie où il suivit les leçons du célèbre Frank, passa ensuite à Montpellier, à Lyon, à Paris, à Edimbourg, et se mit en relation avec les plus savans professeurs de cette époque. Nommé, à son retour, professeur de clinique médicale à l'université de Parme, il concourut puissamment en 1804 à la fondation de la société de médecine et de chirurgie instituée dans cette ville sur le plan de celle d'Edimbourg. L'enseignement de ce professeur était basé sur les systèmes modifiés de Brown et de Rasori. Nous empruntons à une biographie moderne la courte analyse de la doctrine de Rubini. Il considérait les altérations des humeurs comme un effet de l'altération des solides ou bien même de l'excitation : il admettait aussi les deux diathèses, sthénique et asthénique, qui sont les bases principales de la doctrine moderne italienne, et un état morbique d'irritation dont il faisait une troisième diathèse. Nous ne pousserons pas plus loin l'exposition de ce système qu'il sera facile d'étudier dans ses ouvrages. Outre ceux qui se trouvent dans les *Mémoires* de la société italienne, nous citerons ses *Reflessioni sulla febbri chiamate gialle e su' contagj in genere*, Parme, 1805, in-8 ; *Reflessioni sulla malattia communemente denominata crup*, 1813, in-8 ; *Discours sur les progrès de la vaccine dans le département du Taro*, en 1812, inséré dans la *Notice sur les progrès de la vaccine*, 1813, in-8. Rubini a laissé aussi plusieurs ouvrages manuscrits. Il mourut d'une inflammation aux poumons, le 15 mai 1819. Il était membre de plusieurs sociétés savantes, et en 1816 l'archiduchesse Marie-Louise l'avait nommé son médecin consultant et *archiâtre* de Parme. L'*Eloge historique* de Rubini par M. Pezzana, bibliothécaire à Parme, 1822, in-8, se trouve dans le tome 19e des *Mémoires de la société italienne des sciences*.

RUBRUQUIS (Guillaume DE RUYSBROECK, dit), cordelier du 13e siècle, dont on ignore la patrie : les uns le font Anglais, les autres Brabançon. Il fut envoyé en Tartarie l'an 1253 par saint Louis, pour travailler à la conversion de ces peuples, et parcourut toutes les cours des différens princes de ces contrées, mais sans y faire beaucoup de fruit. Il donna en latin une *Relation* de son voyage, et l'envoya à saint Louis. Il y en a différentes copies manuscrites. Richard Hakluyt en a publié une partie dans son *Recueil des navigations des Anglais*. Pierre Bergeron l'a donnée en français sur deux manuscrits latins, Paris, 1634 ; et dans les *Voyages faits principalement en Asie*, La Haye, 1735, 2 vol. in-4.

RUBUS. *Voyez* BUISSON.

RUCCELLAI (Bernard), en latin *Oricellarius*, né à Florence en 1449, était allié des Médicis, et fut élevé aux plus belles charges de sa patrie. Il connaissait parfaitement les finesses de la langue latine, et l'écrivait avec une grande pureté ; mais personne, pas même Erasme, ne put jamais l'engager à la parler. Le Père Mabillon l'accuse d'avoir écrit avec trop de partialité sur l'expédition du roi Charles VIII en Italie, dans son *De Bello italico*, Londres, 1724, in-4. Mais peut-être ce reproche est-il lui-même le fruit de la partialité ; car cette guerre était peu susceptible d'une relation avantageuse.

RUCCELLAI (Jean), appartenait à l'une des premières familles de Florence. Il naquit dans cette ville en 1475. Il était

neveu, du côté de sa mère, de Laurent de Médicis dit le *Magnifique ;* il embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, parut avec distinction à la cour de Rome, et fut envoyé nonce en France par Léon X, son parent. François Ier lui marqua beaucoup de bienveillance ; mais le pape s'étant ligué avec l'empereur Charles-Quint contre ce prince, Ruccelai fut obligé de retourner en Italie. Clément VII le nomma protonotaire apostolique, gouverneur du château Saint-Ange. On s'attendait à le voir honoré de la pourpre, lorsqu'il mourut d'une fièvre ardente en 1535. Ruccellai cultiva avec succès les Muses italiennes. On a de lui : 1° la *Rosemonde*, in-8, 1525, tragédie représentée conjointement avec la *Sophonisbe* du Trissin devant le pape Léon X. Lorsqu'il passa en 1512 à Florence, ce pape visita l'auteur dans sa maison de campagne. Cette tragédie a été plusieurs fois réimprimée, et on y trouve des beautés qui doivent faire pardonner quelques imperfections. 2° Les *Abeilles*, 1539, in-8, poème en vers non rimés, qui prouve de l'imagination et du stile, Florence, 1590, in-8 ; 3° *Oreste*, tragédie long-temps manuscrite, et publiée par le marquis Scipion Maffei dans le 1er volume du *Théâtre italien*, Vérone, 1723, in-8.

RUCHAT (Abraham), né dans le canton de Berne, vers 1680, a été long-temps professeur de théologie à Lausanne, où il mourut en 1750. On a de lui : 1° *Délices de la Suisse*, Leyde, 1714, 4 vol. in-12, sous le nom *Gottlieb Kypseler* ; ouvrage curieux à raison du pays qui en fait l'objet, mais mal rédigé, sans jugement et sans goût : tout plein des préjugés les plus grossiers de sa secte, l'auteur oublie les *délices* de son pays pour en raconter les sottises. 2° *Histoire de la réformation en Suisse*, Genève, 1727, 6 vol. in-12. Il a pu y donner mieux l'essor à son fanatisme que dans l'ouvrage précédent ; avantage dont il a joui aussi dans l'*Abrégé de l'histoire ecclésiastique du pays de Vaud*, Berne, 1707, in-8. Sa *Grammaire hébraïque* et sa *Géographie*, publiées sous le nom d'*Abraham Dubois*, sont de pauvres compilations. On trouve dans le journal helvétique, mai 1751, un *Eloge de Ruchat*, par J. Alph. Rosset, recteur de l'académie de Lausanne, avec une notice incomplète de ses ouvrages.

* RUCHS (N.) historiographe du roi de Prusse, né en 1790 à Greifswald dans la Poméranie suédoise, mort en 1820 à Livourne, où il était allé pour rétablir sa santé. Il fut long-temps professeur d'histoire à l'université de Berlin et il était membre de l'académie de cette ville. Il est particulièrement connu par son *Histoire de Suède*, 4 vol. in-8, publiée à Greifswald, et qui a fondé sa réputation comme historien. On a encore de lui : *Essai d'une histoire de la religion, du gouvernement et de la civilisation de l'ancienne Scandinavie*, 1801 ; *de la Finlande et de ses habitans*, 1809 ; des *Lettres sur la Suède*, 1814. A l'époque de sa mort, il travaillait à une *Histoire de Bysance*, d'après les anciens auteurs bysantins.

RUDBECK (Olaüs), né à Arosen, dans le Westermanland, en 1630, d'une famille noble, fut professeur d'anatomie et de botanique à Upsal, où il mourut en 1702, dans sa 73e année. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Exercitatio anatomica*, Leyde, 1654, in-8. Il y publie la découverte anatomique des vaisseaux lymphatiques. Il prétend que cette découverte lui appartient, et que Thomas Bartolin l'a lui a dérobée. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le docteur Jolise avait aperçu ces vaisseaux en Angleterre. Il y a apparence que la gloire de cette découverte leur appartient à chacun en particulier. 2° *Atlantica vera Japheti posterorum sedes ac patria*, 1679, 1689 et 1698, 3 vol. in-fol. Il devait y avoir un 4e tome, qui est resté manuscrit. On y joint pour 4e tome un *Atlas* de 43 cartes, avec deux tables chronologiques ; le portrait de Rudbeck est à la tête. L'auteur prétend que la Suède, sa patrie, a été la demeure des descendans de Japhet ; qu'elle est la véritable *Atlantide* de Platon, et que c'est de la Suède que les Grecs, les Romains et autres peuples sont sortis. Un de ses compatriotes, M. Baer, dans son *Essai historique et critique sur*

les Atlantides, a mieux prouvé que l'Atlantide était la Palestine. Du reste, il y a dans l'ouvrage de Rudbek beaucoup d'érudition, et des observations qui ne sont pas à négliger. Il prouve assez bien que les anciens peuples du Nord avaient mieux conservé la tradition primitive que les Grecs et les Romains, que ceux-ci en ont pris beaucoup de notions et de mots. (*Voyez* GOROPIUS, STEVIN.) 3° *Leges Wast-Gothicæ*, Upsal, in-fol., rare; 4° une *Description des plantes*, gravées en bois, 1701 et 1702, 2 vol. in-fol.; il devait y en avoir 12; 5° un *Traité sur la Comète de* 1667; 6° *Laponia illustrata et iter per Uplandiam*, Upsal, 1701, in-4. Il n'y donne que la description de l'Uplande; c'est probablement le commencement d'un ouvrage qu'il n'a point achevé. Quelques-uns attribuent cet ouvrage à son fils; mais il y a beaucoup d'apparence qu'il n'en est que l'éditeur. 7° *Dissertation sur l'oiseau* Salaï *de la Bible*, 1705, in-4, ouvrage que quelques auteurs attribuent au fils. — Son fils, Olaüs RUDBECK, a donné: 1° *Dissertatio de hedera*, 1716; 2° *Catalogue des plantes de la Laponie*, observées, en 1695, dans les *Actes* de l'académie de Suède de l'an 1720, etc.; 5° *Specimen linguæ gothicæ*, 1717, in-4.

RUDIUS (Eustache), médecin célèbre dans le 16e siècle, né dans la Dalmatie, professa son art à Venise et puis à Padoue, où il fit des cures merveilleuses. Consulté dans les cas graves par les habiles médecins de l'Italie, il ne se trompait jamais, dit-on, sur le genre des maladies, quelque compliqués qu'en fussent les symptômes, et son pronostic était toujours certain; ce qui fit naître le proverbe: « Dieu te garde du pronostic de Rudius. » Il publia un grand nombre d'ouvrages, dont Van der Lindden a donné le catalogue. Le premier qu'il fit paraître est un traité *de Virtutibus et vitiis cordis*, Venise, 1587-1600, in-4. Rudius mourut en 1612.

*RUDNAY (Alexandre de), archevêque de Strigonie, naquit le 4 octobre 1760, à Szent-Retestz ou Sainte-Croix, dans le diocèse de Strigonie. Il fut fait en 1816 évêque de Transylvanie ou Weissembourg; en 1819 il fut transféré à l'archevêché de Gran ou Strigonie, auquel sont attachés les titres de légat du saint-Siége et de primat de Hongrie. Il tint à Presbourg, en 1822, un concile national de Hongrie, où l'on fit des règlemens sur la discipline, sur l'éducation dans les séminaires et sur divers autres points. *Voyez* l'*Ami de la religion*, nos 853 et 902 où sont cités des *extraits des discours* prononcés par le primat à l'ouverture et à la fin du concile. Le concile demanda le rétablissement des jésuites. M. de Rudnay fut fait cardinal *in petto* par Léon XII, le 2 octobre 1826; mais il ne fut déclaré que le 15 décembre 1828. Il n'assista point au conclave de 1829 et de 1823. La *Gazette d'Ausbourg* nous apprend qu'il avait fait commencer à Gran la construction d'une magnifique cathédrale, et qu'il n'a pas eu le temps de l'achever. M. de Rudnay prenait les titres de chancelier, de conseiller d'état et de président de la commission ecclésiastique. Son zèle pour la tenue du concile et la sagesse avec laquelle il le présida, doivent rendre sa mémoire précieuse au clergé de Hongrie. Il est mort à Strigonie le 13 septembre 1831.

RUE (Charles de la), né à Paris en 1643, entra chez les jésuites, et y devint professeur d'humanités et de rhétorique. Son talent pour la poésie brilla avec éclat dès sa jeunesse. Il se signala en 1667 par un *Poème* latin *sur les conquêtes de Louis XIV*, que le grand Corneille mit en vers français. L'auteur du Cid, en présentant la traduction au roi, fit de l'original et du jeune poète un éloge, qui inspira beaucoup d'estime à ce monarque. Le Père de la Rue demanda instamment la permission d'aller prêcher l'Evangile dans les missions du Canada; mais il fut refusé. Ses supérieurs le destinaient à la chaire; il remplit avec applaudissement celles de la capitale et de la cour. Il aurait peut-être donné dans l'esprit, sans le propos que lui tint un courtisan: « Mon Père, » lui dit-il, continuez à prêcher comme

» vous faites ; nous vous écouterons » toujours avec plaisir, tant que vous » nous présenterez la raison, mais point » d'esprit. Tel de nous en mettra plus » dans un couplet de chanson, que la » plupart des prédicateurs dans tout un » carême. » Le Père de la Rue était le prédicateur de son siècle qui débitait le mieux; cependant, avec un talent si distingué pour la déclamation, il fut d'avis d'affranchir les prédicateurs de l'esclavage d'apprendre par cœur. Il pensait qu'il valait autant lire un sermon que de le prêcher. (*Voyez* Massillon.) Cet illustre jésuite fut employé dans les missions des Cévennes. Il eut le bonheur de faire embrasser la religion catholique à plusieurs protestans, et de la faire respecter aux autres. Il mourut à Paris en 1725, à 82 ans. Le Père de la Rue était aussi aimable dans la société qu'effrayant dans la chaire. Sa conversation était belle, riche, féconde. Son goût pour tous les arts lui donnait la facilité de parler de tout à propos. Il plaisait aux grands par son esprit, et aux petits par son affabilité. Au milieu du tumulte du monde, il savait se préparer à la solitude du cabinet et à la retraite du cloître. On a de lui : 1° des *Panégyriques* et des *Oraisons funèbres*, 3 vol. in-12 ; 4 vol. in-8, et des *Sermons* de morale, qui forment un Avent et un Carême, en 4 vol. in-8, Paris : on les a réimprimés en 4 vol. in-12. L'ingénieuse distribution, le juste rapport des différentes parties, la véhémence du stile et les grâces de la facilité, brillent dans ses ouvrages. Il anime tout ; mais son imagination le rend quelquefois plus poète que prédicateur. Ce défaut se fait moins sentir dans son Avent que dans son Carême. Son chef-d'œuvre est le *Sermon* des *Calamités publiques*. Parmi ses Oraisons funèbres, celles du maréchal de Luxembourg et de Bossuet sont ce qu'il a fait de plus beau. 2° Des pièces de théâtre. Ses tragédies latines intitulées *Lysimachus* et *Cyrus*, et celles de *Lysimachus* et de *Sylla*, en vers français, méritèrent l'approbation de P. Corneille. Les comédiens de l'hôtel de Bourgogne se préparaient secrètement à jouer cette dernière pièce; mais le Père de la Rue, en étant informé, les arrêta par son crédit, ne voulant pas que des pièces composées pour l'exercice des écoliers, dans des vues de zèle pour la bonne institution de la jeunesse, parussent avoir été destinées à un théâtre lubrique et corrompu. (On est encore persuadé que l'*Andrienne*, imitée de Plaute, et l'*Homme à bonne fortune* que Baron s'attribuait, étaient du Père de la Rue.) 3° Quatre livres de *Poésies latines*, Paris, 1668, 1680, in-12, et Anvers, 1693 : ces poésies sont pleines de délicatesse et de sentiment, et l'auteur mérite un rang distingué sur le Parnasse latin ; 4° une *édition de Virgile*, avec des *notes* claires et précices, à l'usage du Dauphin, 1682, en 1 vol. in-4, et en 4, in-12 ; et une *édition d'Horace* avec des *notes* et une *interprétation*. On s'en servait pour l'ordinaire dans les colléges des jésuites.

RUE (D. Charles de la), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Corbie en Picardie, l'an 1684, fut l'élève du célèbre Montfaucon, et son rival pour la littérature grecque. Il se fit un nom par sa nouvelle *édition d'Origène*. Il en donna les deux premiers volumes, et il était prêt à publier le 3e, lorsqu'il mourut à Paris en 1739, à 55 ans.—Dom Vincent de la Rue, son neveu, bénédictin de la même congrégation, acheva, en 1752, cette édition, qui est en 4 vol. in-fol. Il avait partagé les travaux de son oncle, et mérité son estime. Il mourut en 1762, après avoir publié l'ancienne *Version* latine de la *Bible* que l'on nomme *italique*, Reims, 1743-49, 3 vol. in-fol.

RUELLE (Jean de Soissons, chanoine de l'Eglise de Paris, et médecin de François Ier, mort en 1537, à 63 ans, signala son savoir par deux ouvrages peu recherchés : 1° *De natura stirpium*, Paris, 1536, in-fol. : ce n'est qu'une compilation ; 2° *Veterinariæ medicinæ scriptores græci*, Paris, 1530, in-fol.

* RUELLE (Joseph-René), habile teneur de livres ; né à Lyon en 1742, fut admis en 1801 dans l'athénée de com-

merce, et forma un grand nombre d'élèves qui excellèrent dans cet art. Il mourut en 1803. On a de lui les ouvrages suivans : 1° *Traité des arbitrages en France*, 1769, in-8, 1792; 2° *Nouvelle méthode pour opérer les changes de France avec toutes les places de la correspondance*, 1777, in-8; 3° *L'art de tenir les livres en parties doubles*, 1798, in-4.

RUEUS (François), médecin, natif de Lille, mort en 1585, est connu par un traité intitulé : *De gemmis, iis præsertim quarum D. Joannes in Apocalypsi meminit*, etc., Paris, 1547; on le trouve aussi avec le traité : *De ocultis naturæ miraculis* de Lemnius. On voit par cet ouvrage qu'il avait fait une étude particulière de l'histoire naturelle, et qu'il était versé dans les belles-lettres.

RUF (Saint), Romain de naissance, florissait dans le troisième siècle, et fut le premier évêque d'Avignon. Le détail de ses actions est peu connu; mais l'idée générale de ses vertus s'est conservée parmi les chrétiens. Il est nommé, sous le 12 novembre, dans le Martyrologe de Bède, d'Adon, d'Usuard, et dans le romain. On garde ses reliques dans la cathédrale d'Avignon. Une célèbre congrégation de chanoines réguliers a porté son nom; mais dans ces dernières années, n'ayant plus le nombre suffisant de sujets pour soutenir la conventualité, elle a été supprimée.

RUFFI (Antoine de), conseiller dans la sénéchaussée de Marseille, où il naquit en 1607, s'acquitta de sa charge avec une grande intégrité. Ses vertus, autant que son savoir, lui obtinrent une place de conseiller d'état en 1654. Il mourut en 1689, à 82 ans. On a de lui : Une *Histoire de Marseille*, 1642, 1 vol. in-fol.; (son fils en a publié une deuxième édition, revue et augmentée, et enrichie d'inscriptions, sceaux et monnaies, 1696, 2 vol. in-fol.) 2° La *Vie de Gaspard de Simiane*, connu sous le nom de *chevalier de la Coste*, Aix, 1655, in-12; 3° *Histoire* curieuse *des généraux des galères*, dans le *Père Anselme*: 4° une *Histoire des comtes de Provence*, in-fol., 1655 : ouvrage aussi exact que savant; 5° *Histoire de saint Louis, évêque de Toulouse*. Le stile n'est pas le plus grand mérite de ses ouvrages; il est sec et décharné.

*RUFFIN (Pierre-Jean-Marie), diplomate français, né en 1742 à Salonique où son père exerçait les fonctions de premier drogman de la nation française, vint de bonne heure à Paris où il étudia les langues orientales sous Petis de la Croix, Cardonne, Legrand, etc. Envoyé à Constantinople en 1758, il y gagna bientôt l'estime du comte de Vengennes, alors ambassadeur, qui le recommanda vivement au ministère. Ruffin fut placé en qualité d'interprète à la suite du baron de Tolt, chargé d'une mission auprès du Khan de Crimée, Crym-Gueraï. Ce prince tartare étant mort en 1770, Tolt laissa la direction des affaires à son interprète qui suivit le nouveau Khan dans son expédition contre la Russie. Ruffin, ayant été fait prisonnier, fut détenu pendant quelque temps à la citadelle de Saint-Pétersbourg. Renvoyé après son élargissement à Constantinople avec le titre d'interprète du roi auprès de la Porte, il fut appelé ensuite à Paris en 1774 pour y remplir les fonctions de secrétaire interprète du roi pour les langues orientales, et jusqu'en 1779 il fut chargé de toute la correspondance avec la Turquie, les régences de Barbarie et les puissances de l'Inde. La chaire de turc et de persan qui lui fut accordée au collége royal en 1784, et des lettres d'anoblissement qui lui furent données en 1787, furent la récompense de ses importans services. En 1794 il retourna à Constantinople comme premier secrétaire d'ambassade et premier secrétaire interprète. En l'an 6, il avait le titre de chargé d'affaires. L'Egypte ayant été envahie par les armées françaises, il fut mis au sept-tours par ordre du divan, et ne recouvra sa liberté qu'en 1801. Quoiqu'il restât sans caractère public jusqu'en 1804, il rendit de grands services à ses compatriotes qu'il parvint à protéger par son seul crédit; il fut même utile au colonel Sébastiani et au général Brune dans les négo-

ciations qui amenèrent le rétablissement de la bonne intelligence entre la Porte et la France. Ruffin fut nommé en 1804 conseiller d'ambassade, et en 1805 premier secrétaire de légation : il contribua à obtenir du Reis-Effendi que les titres de *Padischon* et d'*imperator* fussent employés par le divan à l'égard de Buonaparte ; il défendit dans toutes les circonstances avec beaucoup d'ardeur les intérêts de la France. Ruffin n'avait pas cessé d'être attaché à l'ambassade de France sous les divers ministres envoyés à Constantinople par le gouvernement impérial. Il se trouvait chargé d'affaires en l'absence de l'ambassadeur, lorsque Buonaparte revint de l'île d'Elbe ; il fit arborer le drapeau tricolore à l'hôtel de l'ambassade. Cet oubli de son dernier serment fut la cause de sa disgrâce qui dura jusqu'en 1818, époque où ses anciens titres lui furent rendus. Pendant le temps qu'il avait été éloigné des affaires, il était resté à Constantinople. Il mourut dans cette ville en 1824, après 66 ans de services diplomatiques. Pour avoir une idée complète de ses travaux, il faudrait passer en revue toutes les affaires que la France eut à traiter avec la Turquie pendant plus d'un demi-siècle. On ne connaît de lui qu'une *Traduction en arabe* d'une *adresse de la Convention au peuple français du* 18 *vendémiaire an* 3, Paris, 1795, in-folio, de 24 pages : on sait néanmoins qu'il existe de lui au dépôt des affaires étrangères plusieurs *Mémoires* sur des sujets importans. M. Branche a publié une *Notice historique* sur M. Ruffin, Paris, 1825, in-8, de trois feuilles et demie.

* RUFFINI (Paul), médecin et mathématicien, né en 1765 à Valentano dans le duché de Castro, où son père exerçait la profession de médecin. Lui-même s'adonna à la médecine, et fit ses cours à Modène où il reçut le grade de docteur. L'étude de la médecine ne l'empêcha pas de s'appliquer aux sciences exactes, auxquelles il dut principalement sa célébrité. Lorsque son maître, Cassiane, affaibli par l'âge, eut besoin d'un suppléant, ce fut Ruffini que l'on choisit. On lui confia ensuite les chaires d'analyse et de géométrie. En 1797, lors de l'invasion des Français en Italie, il refusa de faire partie du conseil des *juniori*, et même de prêter le serment civique qui répugnait à ses opinions et à ses sentimens religieux. Ayant été renvoyé de l'université, il ne reprit ses places qu'en 1799, au retour des Autrichiens. Il les garda à la rentrée des Français en Italie. En 1806, il devint professeur des mathématiques appliquées, à l'école militaire ; et quand le duc de Modène recouvra ses états, il nomma recteur de l'université Ruffini, qui occupa en même temps les chaires de clinique médicale, de médecine pratique, et de mathématiques spéciales. Médecin de la cour, président de la *société italienne des sciences*, il fut en outre associé à presque toutes les académies savantes et littéraires de l'Italie, et autres pays de l'Europe. Le *typhus*, qui se répandit en Italie, et notamment à Modène, mit à l'épreuve le zèle de Ruffini. Bravant tous les dangers, il semblait se multiplier pour voler au secours des malades ; mais atteint lui-même de cette horrible maladie, il n'en guérit que pour traîner quelque temps encore une pénible existence, et mourut dans des sentimens vraiment chrétiens, le 10 mai 1822, âgé de 57 ans. Ses travaux sur la théorie générale des équations, sur la nouvelle méthode qu'il a inventée pour les résoudre, sur la manière d'extraire les racines numériques d'un degré quelconque, sur l'impossibilité de résoudre les équations numériques d'un degré au dessus du quatrième, sur l'insolubilité du problème de la quadrature du cercle, sur la classification des courbes simples de tous les ordres, etc., furent accueillis par des applaudissemens unanimes, et lui méritèrent deux couronnes académiques. On a de lui (en italien), 1° *Théorie générale des équations, où l'on démontre l'impossibilité de la solution algébrique des équations générales au dessus du quatrième degré*, Bologne, 1798, 2 vol. in-8 ; 2° *De la solution des équations algébriques déterminées*, et

au dessus du quatrième degré : ce mémoire remporta le prix proposé par l'Institut de Milan ; 3° *Réflexion sur la rectification de la quadrature du cercle ;* 4° *De l'insolubilité des équations algébriques générales au dessus du quatrième degré*, en réponse aux objections faites par le comte Abati au premier ouvrage de l'auteur ; 5° *Mémoires sur la détermination des racines dans les équations numériques des équations de tous les degrés*, Modène, 1804, in-4, couronné par l'Institut de Milan ; 6° *Réponse aux doutes proposés par Malfatti sur l'insolubilité algébrique des équations au dessus du quatrième degré ;* 7° *Réflexions sur la méthode proposée par Malfatti pour la solution des équations du cinquième degré ;* 8° *De l'immatérialité de l'âme*, Modène, 1806, in-8. Dans cet ouvrage, recommandable sous tous les rapports, l'auteur prouve *mathématiquement* l'immatérialité de l'âme, et combat le système métaphysique de Darwin. Il l'adressa à l'académie de la *Religion catholique*, à Rome, et le dédia à Pie VII, qui fit présent à l'auteur d'une médaille d'or. 9° *Réponse à la méthode générale, proposée par M. Wronski, pour résoudre les équations de tous les degrés ;* 10° *Mémoires sur le typhus contagieux ;* 11° *Deux opuscules sur la classification des courbes algébriques à simples courbures ;* 12° *Réflexions critiques sur l'Essai philosophique des probabilités, par M. La Place*, Modène, 1821, in-8. Ce livre est partagé en quatre parties : dans la première, l'auteur examine les principes que M. de La Place établit pour le calcul des probabilités, tant par rapport aux actions morales et volontaires, que par rapport aux phénomènes physiques ; dans la seconde, il parle des lois de probabilité proposées par M. La Place sur les rapports des causes et des effets ; dans la troisième partie, il discute son système sur l'origine des planètes et des comètes ; et enfin dans la quatrième, il réfute les principes sur les probabilités des témoignages. Ruffini n'oublie pas de combattre en passant, M. La Croix, auteur du *Traité élémentaire du calcul des probabilités*, non moins contraire à la religion que celui de M. La Place. Une grande partie des écrits de Ruffini sur les sciences exactes ont été insérés dans les *Mémoires* de l'Institut de Milan. Il a laissé plusieurs ouvrages inédits, qui méritent autant que les autres d'être mis au jour.

* RUFFO (Fabrice), cardinal, surnommé en Italie le *Général-cardinal*, naquit à Naples le 16 septembre 1744 d'une famille ancienne dont le chef porte le titre de Baranello. Destiné, comme cadet, à l'état ecclésiastique, il se rendit à Rome, plut à Pie VI qui le nomma son trésorier-général, et s'occupa avec succès de plusieurs parties de l'administration. Devenu cardinal-diacre de Sainte-Marie *in Cosmedino* le 21 février 1784, il retourna à Naples, et le roi lui donna l'intendance du château de Caserta. Il s'y livra d'abord à l'agriculture ; mais l'armée française s'étant emparée des états du pape, et ayant forcé le roi de Naples à se retirer en Sicile, le cardinal l'y suivit. Il s'était opposé à la guerre, et les désastres de l'armée napolitaine avaient justifié ses craintes. Acton, alors premier ministre, craignant qu'il ne s'emparât de l'esprit de la reine et du roi, chercha à l'éloigner, et le proposa comme propre à déterminer une insurrection en Calabre, préparée depuis quelque temps par le parti royaliste, afin de forcer les Français à évacuer le royaume de Naples. Le cardinal ne fut point la dupe de l'intrigant Acton ; mais, doué de beaucoup d'énergie et d'un caractère belliqueux, il osa se charger de cette périlleuse mission, dans l'espoir de rétablir le roi son maître sur le trône de ses ancêtres. Muni de pleins pouvoirs, il partit avec cinq hommes d'escorte, bientôt il en eut cent ; enfin, il parvint à former une armée de 25,000 hommes bien déterminés, avec lesquels il se porta d'abord sur Monteleone, où s'étaient enfermés les républicains des contrées environnantes. Cette ville fut attaquée avec vigueur et défendue avec courage ; néanmoins elle fut forcée de se rendre à discrétion et livrée au pillage. Cet exemple de sévérité rem-

plit de terreur tout le pays, et le cardinal ne marcha plus que de victoire en victoire jusqu'aux portes de Naples, où il pénétra avec le secours des Russes, après avoir couru les plus grands dangers, et conclu avec la junte napolitaine une capitulation, d'après laquelle les patriotes devaient être embarqués et envoyés à Marseille; il écrivit à la cour pour l'engager à des sentimens de modération envers des ennemis qui n'étaient plus à craindre; mais on l'accusa de trop d'indulgence pour les républicains, et même d'avoir déployé peu de zèle pour relever la couronne. La capitulation ne fut point observée par les Anglais débarqués avec le général Nelson, et il périt un grand nombre de personnes, victimes de la vengance et de haines politiques. Le cardinal voulut vainement s'opposer à ces exécutions; il tomba dans la disgrâce, et Ferdinand lui donna un successeur. Cependant, ce prince revint bientôt de son erreur, et nomma Ruffo ministre plénipotentiaire à la cour de Rome. Après l'enlèvement du Saint-Père, Buonaparte le fit venir à Paris, lui donna la croix-d'honneur, et sembla le distinguer des autres cardinaux. Ne s'étant pas montré assez docile aux volontés du despote, il fut exilé à Bagneux, près de Sceaux; il assista néanmoins au mariage de l'empereur, et ne partagea point les nouvelles rigueurs dont furent frappés les cardinaux. A la restauration de 1814, il retourna à Rome, et Pie VII l'accueillit avec bienveillance; il revint ensuite à Naples, où il fut mal reçu du roi qui lui devait sa couronne. Le cardinal Ruffo rentra dans ses possessions, s'y livra à des plantations et autres opérations agricoles, et ne rentra au conseil qu'en 1821, après le rétablissement du pouvoir absolu à Naples. Il est mort dans cette ville le 13 décembre 1827, avec la réputation d'un homme habile et plein d'énergie. Il était très-instruit, et sa conversation était aimable et spirituelle. Il ne fut toujours que cardinal-clerc, et jamais il ne reçut l'ordre de prêtrise. On lui a reproché des exécutions cruelles dans sa conquête du royaume de Naples; mais il faut plutôt les attribuer à la horde de brigands qu'il avait été obligé d'admettre dans son armée; ce qui le prouve, c'est que depuis il s'est toujours fait remarquer par la modération de ses opinions. On a de lui plusieurs *ouvrages* en italien *sur les manœuvres des troupes* et les *équipemens* de la *cavalerie*; sur les *fontaines*, les *canaux*, et sur les *mœurs de différentes sortes de pigeons.*

* RUFFO-SCILLA (Louis), cardinal-archevêque de Naples, né à Saint-Onuphre dans le diocèse de Milet, le 25 août 1750, fut créé cardinal-prêtre, le 25 février 1801, par le Pape Pie VII, qui le nomma le 9 août 1802 archevêque de Naples. Il a occupé cette dignité jusqu'à sa mort, arrivée à Rome le 17 novembre 1832. Il était le doyen des cardinaux prêtres. En 1816 le roi de Naples lui avait accordé la décoration de l'ordre Saint-Janvier.

RUFIN, ministre des empereurs Théodose et Arcadius, né de parens obscurs, vers le milieu du 4e siècle, à Eluse (aujourd'hui Eause), capitale de l'Armagnac (l'ancienne Novempopulanie), reçut de la nature un esprit rusé, simple, poli, propre à se faire aimer des princes. Il se rendit à Constantinople, à la cour de Théodose, et il lui plut. Il ménagea si bien ce commencement de fortune, qu'il parvint en peu de temps à des emplois considérables. L'empereur lui donna la charge de grand maître de son palais, le fit entrer dans ses conseils, l'honora de son amitié et de sa confiance, et le fit enfin consul avec son propre fils Arcadius, à l'amitié duquel Rufin devait sa fortune. Cet adroit courtisan se maintint comme il s'était avancé, par son adresse plutôt que par sa vertu. C'était assez, pour être son ennemi, d'avoir un mérite extraordinaire. Il s'enrichit des dépouilles de ceux qu'il avait opprimés par ses calomnies, et se fit baptiser avec un grand faste, en 394. Après la mort de Théodose, ce ministre ambitieux, jaloux du crédit de Stilicon, supérieur au sien, résolut de se mettre sur le trône. Il appela les Goths et autres barbares dans l'empire, afin que, pendant cette

désolation, il pût s'en saisir ou le partager avec eux; mais il fut puni de sa perfidie. L'armée, excitée par un capitaine goth, nommé *Gaynas*, que Stilicon avait gagné, tua Rufin en 397. Sa tête fut portée au bout d'une lance, pour l'exposer aux opprobres de la populace irritée contre ce ministre lâche, avare et insolent. Un soldat ayant coupé une de ses mains, et voyant que les nerfs qui font mouvoir les articles des doigts étaient pendans, s'avisa d'aller demander l'aumône au nom de Rufin, ouvrant et fermant cette main sanglante, selon ce qu'on lui donnait. Le poète Claudien se signala contre ce malheureux ministre par une invective remplie de traits fort piquans; mais il attendit, en bon politique, qu'il eût été la victime de sa perfidie et de sa révolte. (On peut consulter sur Rufin les *lettres* de Symmaque et de saint Ambroise, Suidas, le livre de Zosime, le livre 15 de Nicéphore, etc.)

RUFIN (Tyrannius), prêtre d'Aquilée, né vers le milieu du 14e siècle, à Concorde, petite ville d'Italie. Il cultiva son esprit par l'étude des belles-lettres et surtout de l'éloquence. Le désir de s'y rendre habile le fit venir à Aquilée, ville si célèbre alors, qu'on l'appelait communément la *seconde Rome*. Après s'être rendu habile dans les lettres humaines, il pensa aux moyens d'acquérir la science des saints, et se retira dans un monastère de cette ville. Saint Jérôme revenant de Rome passa par Aquilée, et se lia par une amitié étroite avec Rufin; mais il lui dit adieu pour parcourir les provinces de France et d'Allemagne, d'où il se retira en Orient. Rufin, inconsolable de l'éloignement de son ami, résolut de quitter Aquilée pour l'aller chercher. Il s'embarqua pour l'Egypte, et visita les solitaires qui en habitaient les déserts. Ayant entendu parler de la vertu et de la charité de sainte Mélanie l'ancienne, il eut la consolation de la voir à Alexandrie, où il alla pour écouter le célèbre Didyme. La piété que Mélanie remarqua dans Rufin, l'engagea à lui donner sa confiance, qu'elle lui continua pendant tout le temps qu'ils restèrent en Orient, c'est-à-dire environ 30 ans. Les *ariens*, qui dominaient sous le règne de Valens, firent souffrir à Rufin une cruelle persécution. Il fut mis dans un cachot, chargé de chaînes, tourmenté par la faim et par la soif, et relégué dans les lieux les plus affreux de la Palestine. Mélanie, qui employait ses richesses à soulager les confesseurs qui étaient ou en prison ou exilés, racheta Rufin avec plusieurs autres, et se retira avec lui en Palestine. Saint Jérôme, croyant que Rufin irait aussitôt après à Jérusalem, écrivit à un de ses amis qui y demeurait, pour le féliciter du bonheur qu'il allait avoir de posséder un homme d'un si grand mérite. « Vous » verrez dit-il, briller en la personne » de Rufin des caractères de sainteté, au » lieu que je ne suis que poussière. C'est » assez pour moi de soutenir avec mes » faibles yeux l'éclat de ses vertus. Il » vient de se purifier encore dans le » creuset de la persécution, et il est » maintenant plus blanc que la neige, » tandis que je suis souillé de toutes » sortes de péchés. » Rufin, étant arrivé en Palestine, employa son bien à bâtir un monastère sur le Mont des Oliviers, où il assembla en peu de temps un grand nombre de solitaires. Il les animait à la vertu par ses exhortations; et outre ce travail, il était encore souvent appelé par les premiers pasteurs pour instruire les peuples; car il avait été élevé au sacerdoce par Jean, évêque de Jérusalem, vers l'an 388. Il convertit un grand nombre de pécheurs, réunit à l'Eglise plus de 400 solitaires qui avaient pris part au schisme d'Antioche, et engagea plusieurs macédoniens et plusieurs ariens à renoncer à leurs erreurs. Son séjour en Egypte lui ayant donné la facilité d'apprendre la langue grecque, il traduisit de cette langue en latin divers ouvrages. Son attachement au parti d'Origène le brouilla avec saint Jérôme, qui non seulement rétracta les éloges qu'il lui avait donnés, mais l'accabla de reproches. Leurs divisions furent un grand scandale pour les faibles. Théophile, ami de l'un et de l'autre, les raccom-

moda ; mais cette réconciliation ne fut pas de longue durée. Rufin, ayant publié à Rome une traduction des *Principes* d'Origène, fut cité par le pape Anastase ; mais il allégua quelques prétextes pour se dispenser de paraître, et se contenta d'envoyer, en 400, à Anastase son Apologie, où il s'expliquait d'une manière orthodoxe sur les erreurs que l'on reprochait à Origène. Saint Jérôme écrivit contre la traduction des *Principes*, et Rufin fit une Apologie éloquente, dans laquelle il déclara qu'il n'avait prétendu être que simple traducteur d'Origène, sans être le garant de ses erreurs. Saint Chromace d'Aquilée et saint Augustin écrivirent à saint Jérôme pour l'exhorter à la paix, que la conduite indiscrète de Rufin avait troublée, en paraissant favoriser des erreurs. La plupart des historiens ecclésiastiques disent que Rufin a été excommunié par le pape Anastase ; mais dom Ceillier, dom Constant et Fontanini paraissent avoir prouvé le contraire. Il est vrai qu'il est fait mention de l'excommunication de Rufin dans quelques editions de la Lettre du pape Anastase à Jean, évêque de Jérusalem ; mais il est visible que c'est une interpolation : ce passage contredit le reste de la Lettre où Anastase déclare qu'il laisse à Dieu à juger de l'intention du traducteur. En 407, Rufin retourna à Rome ; mais l'année suivante, cette ville ayant été menacée par Alaric, il passa en Sicile, où il mourut vers la fin de l'an 410. On a de lui 1° une *Traduction* des *OEuvres* de l'historien Josèphe ; 2° celle de plusieurs écrits d'Origène ; 3° une *Version latine* de dix Discours de saint Grégoire de Nazianze et de huit de saint Basile. Quand on compare sa traduction avec le texte grec, on voit combien il se donnait de liberté en traduisant. 4° Saint Chromace d'Aquilée l'avait engagé à traduire l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, Utrecht, 1474, in-fol, édition *princeps*, Rome, 1746, in-fol. Ce travail fut achevé en moins de deux ans. Il fit plusieurs additions dans le corps de l'ouvrage d'Eusèbe, et le continua depuis la 20e année de Constantin, jusqu'à la mort du grand Théodose. Il y a plusieurs endroits qui paraissent écrits avec peu de soin, et des faits que Rufin semble n'avoir rapportés que sur des bruits populaires : il en a omis d'autres très importans ; mais on doit lui savoir gré d'avoir le premier composé l'Histoire suivie d'un temps où il s'était passé tant de choses remarquables. 5° Un *Ecrit* pour la défense d'Origène ; 6° deux *Apologies contre saint Jérôme ;* 7° des *Commentaires sur les bénédictions de Jacob*, sur *Osée*, *Joël* et *Amos*; 8° plusieurs *Vies* des Pères du désert : elles forment le second et le troisième livre des *Vies* des Pères du désert, publiées par Roswelde ; 9° une *Explication du Symbole :* c'est de tous les ouvrages que Rufin a donnés, celui qui lui a fait le plus d'honneur, et qui a été le plus utile à l'Eglise. Ses ouvrages ont été imprimés à Paris, en 1580, in-fol., par les soins de Laurent de la Barre (*voyez* sa *Vie* et son *Apologie* en 2 vol. in-12, par dom Gervais, Paris, 1724). Dom Ceillier, le cardinal Noris, Fontanini dans son *Histoire littéraire d'Aquilée*, et Cave, ont peint Rufin d'une manière fort intéressante.—Il ne faut pas le confondre avec Rufin, qui, étant venu de la Palestine à Rome en 399, inspira ses erreurs sur la grâce à Pélage et à Célestius. Ce Rufin, né en Syrie, survécut à Rufin d'Aquilée. On trouve sa *Profession de foi* dans les dissertations du Père Garnier *Marius Mercator*. Il avait été disciple de Théodore de Mopsueste, regardé comme le premier père du pélagianisme.

RUFUS, d'Éphèse, médecin de Cléopâtre suivant Tzetzès, ou contemporain de Trajan, selon Suidas se fit une haute réputation par ses talens. Du grand nombre de ses écrits cités par Suidas, il ne nous reste qu'un petit *Traité des noms grecs des parties du corps*, Venise, 1552, in-4 ; un autre *des maladies des reins et de la vessie*, Paris, 1554, in-8 ; et *Fragmens* sur les médicamens purgatifs. Guillaume Rinch les a recueillis et commentés, Londres, 1726, in-4.

*RUGENDAS (George-Philippe), célèbre peintre et graveur, né à Augsbourg

en 1666, est considéré comme un des meilleurs peintres de batailles qui aient paru jusqu'à nos jours. L'amour pour son art lui faisait braver tous les périls; et, pendant le siége de sa ville natale, il manqua plusieurs fois de perdre la vie pour aller examiner les effets du feu de l'artillerie et de la mousqueterie, la confusion d'un assaut, et les horreurs du carnage. Ses tableaux sont très estimés, ainsi que ses gravures, dont la plupart représentent des marches, des escarmouches et des bivouacs, où on trouve beaucoup de variété et de chaleur. Il mourut en 1742.

RUGGERI (Côme), astrologue florentin, se rendit en France dans le temps que Catherine de Médicis y gouvernait. Ses horoscopes et ses intrigues lui obtinrent l'abbaye de Saint-Mahé en Basse-Bretagne. Accusé en 1574 d'avoir conspiré contre la vie du roi Charles IX, il fut condamné aux galères, d'où la reine-mère le tira peu de temps après. Il commença à publier des *Almanachs* en 1604, espèce d'ouvrage qui s'est étrangement multiplié en France. Cet astrologue mourut en 1615. Son corps fut traîné à la voirie, parce qu'il avait eu l'impiété de déclarer qu'il mourait en athée. (On publia, en l'an 1515, l'*Histoire épouvantable de deux magiciens étranglés par le Diable*. Ruggieri était le premier, et un nommé César le second.)

* RUHL (Philippe-Jacques), conventionnel, né dans le département du Bas-Rhin, étudia la théologie à Strasbourg, et occupa une place de recteur à Durckheim. Ayant eu l'occasion de faire un travail utile pour le comte-régnant de Linange (Leiningen-Dachsbourg), il devint conseiller aulique, fut chargé de l'administration de ses finances et mis à la tête de sa chancellerie; mais c'était un trop petit théâtre pour son ambition, et, lorsque la révolution éclata, il en embrassa la cause avec chaleur, et devint en 1790 administrateur de son département. Il fut ensuite député à l'assemblée législative, puis à la Convention, et il figura dans ces deux assemblées parmi les jacobins les plus exaltés. S'il ne vota pas la mort de Louis XVI, c'est qu'il se trouvait en mission à l'époque du scrutin. Il y fut envoyé à diverses reprises, et partout il se conduisit de la manière la plus révolutionnaire, commettant toutes sortes d'impiétés. A Reims, il brisa la sainte ampoule, destinée au sacre des rois, et en envoya les débris à la Convention. De retour à Paris, il se mit à la tête de l'insurrection du 1er prairial (20 mai 1795), fut décrété d'arrestation, et se poignarda pour ne pas périr sur l'échafaud.

* RUHNKEN ou RUHNCKEN ou RUHNKENIUS (David), érudit et critique allemand, né le 2 janvier 1723, à Stolpe, dans la Poméranie prussienne, se consacra à des études sérieuses dès l'âge de sept ans: il fréquenta d'abord l'université de Wittemberg où il apprit le droit, l'histoire, les antiquités et l'éloquence, puis celle de Leyde où il se fortifia dans la langue grecque sous le célèbre Tibère Hemsterhuis, l'un des meilleurs philologues qui ait paru depuis la renaissance des lettres. Devenu l'ami de son maître, il fut appelé à le remplacer dans sa chaire de grec. Ruhnken voyageait alors dans le but de visiter les principales bibliothèques de l'Europe, d'en examiner et collationner les manuscrits: il s'empressa de reprendre le chemin de la Hollande, et ouvrit son cours en 1757; il le continua pendant quatre ans avec le plus grand succès. Après la mort d'Oudendorp survenue en 1761, il fut élu à sa place professeur d'éloquence et d'histoire. Nommé bibliothécaire de l'université en 1774, il réunit à ses frais une collection complète des auteurs classiques et antiquaires, et un grand nombre de manuscrits précieux, dans lesquels on espérait trouver les copies de différens ouvrages consumés dans le dernier incendie de Saint-Germain-des-Prés, à Paris. Ruhnken mourut à Leyde en 1798, âgé de 75 ans, après avoir rempli pendant plus de 41 ans plusieurs chaires dans la même université. Il avait dépensé toute sa fortune dans l'acquisition de sa riche bibliothèque; aussi il laissa une fille et une nièce dans l'indigence, et toutes les deux aveugles. La république batave vint à leur secours,

en achetant la bibliothèque de Ruhnken, pour une pension viagère à leur profit. La *Vie* de ce savant a été écrite par le professeur Wittenbach, Leyde, 1799, in-8, de 295 pages : on y trouve, entre autres choses, une *Notice* exacte de tous les ouvrages qu'il a publiés, et des éditions qu'il a données. Parmi les premiers, on cite les suivans : 1° *Epistolæ criticæ in Homeridarum hymnos, Hesiodum, Callimachum et Apollonium Rhodium,* dont la première édition parut en 1749, et la seconde en 1781 ; elles furent réimprimées peu d'années après ; 2° *Timæi sophistæ Lexicon vocum platonicarum*, Leyde, 1754, in-8 ; Lyon, 1789, enrichi de nouvelles notes. Le chanoine Henri Gallis, Anglais, procura à l'auteur une copie faite par Jean Capperonier, du manuscrit de ce lexique, qui appartenait alors à la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés. 3° *De Græcia artium ac doctrinarum inventrice*, 1757 : il prononça ce discours le 16 mai de la même année, et lors de son installation comme professeur à l'université de Leyde. Il y rend hommage à son illustre maître Hemsterhuis, il en écrivit ensuite l'éloge. 4° *Elogium Tiberii Hemsterhusii*, 1768, in-8. Il a aussi donné plusieurs éditions d'auteurs classiques, savoir : 1° *Rutilius Lupus, de figuris sententiarum et electionis*, suivi des petits traités d'*Aquila Romanus*, et de *Julius Rufinianus*, sur le même sujet, Leyde, 1768, in-8, avec différens morceaux de Ruhnken ; 2° *Historia criticâ oratorum græcorum*, 1 v. in-8 ; 3° *Notes* sur Callimaque, jointes à l'édition d'Erneste, 1782, in-8 ; 4° *Homeri hymnus in Cererem*, 1782, in-8 ; 5° *De vita et scriptis Longini*, in-8 ; 6° *Velleius Paterculus*, etc. ; 7° le 1er vol. des *OEuvres* d'Apulée, et qui contient les onze livres des *Métamorphoses*, Leyde, 1788, in-4. La révolution française ayant ébranlé toute l'Europe, les lettres en souffrirent, et Ruhnken ne put continuer les *OEuvres* d'Apulée, sur lesquelles le savant Oudendorp avait fait un travail de trente ans, et il mourut sans avoir trouvé un libraire qui voulût se charger de l'impression.

RUINART (Dom Thierry), savant bénédictin, né à Reims le 10 juin 1657, entra fort jeune dans la congrégation de Saint-Maur, et fit profession en 1675. Il s'appliqua avec tant de succès à l'étude des Pères et des auteurs ecclésiastiques, qu'en 1682 le Père Mabillon le choisit pour l'aider dans ses travaux. Dom Ruinart fut un digne élève d'un tel maître. Il avait le même caractère de simplicité et de modestie, le même esprit de régularité, un grand jugement, une exactitude scrupuleuse, une critique saine, un stile net. De là les avantages qui ont distingué ses ouvrages de tant d'autres compilations. Les principaux sont : 1° *Acta primorum Martyrum sincera et selecta*, Paris, in-4, 1689 ; Amsterdam, 1713, in-fol. ; Vérone, 1731, in-fol. Il a enrichi ce livre de remarques savantes et d'une préface judicieuse. Il s'y attache particulièrement à réfuter Dodwel, qui avait avancé dans une de ses dissertations sur saint Cyprien, qu'il n'y avait que peu de martyrs dans l'Eglise, voulant anéantir la preuve de fait que forme, en faveur du christianisme, cette *nuée de témoins*. Indépendamment du grand nombre des actes authentiques que dom Ruinart oppose au sophiste anglais, un coup d'œil sur l'histoire ecclésiastique suffit pour le confondre. Les auteurs païens et chrétiens des trois premiers siècles ne parlent que des efforts que fit l'idolâtrie, soutenue de toute la puissance des empereurs, pour anéantir la religion de J. C., et pour la noyer dans le sang de ses sectateurs. Si sous Trajan, prince d'un caractère assez doux, sous Antonin, sous Marc-Aurèle, les chrétiens furent indistinctement mis à mort, il est aisé de penser de quelle manière ils étaient traités sous les Néron, les Domitien, les Valérien, les Dioclétien, les Maximin, etc. Les rues et les places publiques étaient quelquefois toutes remplies d'échafauds sanglans, couverts de victimes et de cadavres. Eusèbe de Césarée nous dit qu'il a vu lui-même des trente, quarante et jusqu'à cent chrétiens tourmentés en même temps ; et ces cruelles boucheries durè-

rent plusieurs années de suite sans interruption ; il cite une ville d'Asie, où tout étant chrétien, noblesse, peuple, magistrats, on abrégea l'exécution en faisant brûler la ville avec tous ses habitans ; il rapporte une lettre de Maximin aux magistrats de Tyr, par laquelle il les félicite d'avoir exterminé tous les chrétiens de leurs murs et de leur territoire. Les édits de Dioclétien et de ses prédécesseurs sont des pièces qu'on ne peut suspecter de supposition. Tacite, Suétone, Sénèque, Juvénal, ont parlé des chrétiens qui souffrirent sous Néron. Tacite dit que le nombre en était prodigieux (*multitudo ingens*); qu'ils souffrirent les supplices les plus cruels et les plus recherchés (*quæsitissimis tormentis*), etc. Si à la multitude des martyrs on ajoute leurs qualités; si on considère qu'il y avait parmi eux des sages, des philosophes, des magistrats, la plupart élevés dans les préjugés les plus contraires au christianisme ; que les premiers martyrs étaient témoins oculaires des faits pour lesquels ils mouraient, etc., on conviendra que ce tableau présente une preuve que les chrétiens seuls peuvent réclamer en faveur de leur foi. Les *Acta* ont été traduits en français avec la préface par l'abbé Drouet de Maupertuy, et publiés pour la 1re fois en 1708, à Paris, en 2 vol. in-8; 1739, 2 vol. in-12, et 1825, 3 vol. in-8. 2° *L'Histoire de la persécution des Vandales*, composée en latin par Victor, évêque de Vitte en Afrique, 1694, in-4. Dom Ruinart a orné cette édition d'un commentaire historique latin, d'un grand nombre de remarques aussi savantes que solides, et de quelques monumens qui ont rapport à cette histoire. 3° Une nouvelle *Edition* des ouvrages de saint Grégoire de Tours, avec une excellente *Préface*, 1699, in-fol. ; 4° *Abrégé* de la *Vie* du Père Mabillon, 1709, in-12 ; 5° une longue *Vie* latine *du pape Urbain II*, imprimée dans les *OEuvres posthumes* de Mabillon et de dom Ruinart, publiées par dom Vincent Thuillier, 3 vol. in-4 ; 6° une *Dissertation sur le pallium*, en latin ; 7° *Iter litterarium in Alsatiam et Lotharingiam* ; 8° un ouvrage contre le père Germon, pour prouver la sincérité des diplômes de dom Mabillon, qu'il intitula fort mal à propos : *Ecclesia parisiensis vindicata*, et dans lequel il paraît avoir eu tort autant pour la forme que pour le fond des choses : ce qu'il y a de positif, c'est que des juges impartiaux ont donné gain de cause à son adversaire. (*Voyez* GERMON *et* RAGUET.) Dom Ruinart mourut en 1709, dans l'abbaye de Haut-Villiers en Champagne.

RUISCH. *Voyez* RUYSCH.

RUISDAEL ou RUISDAAL (Jacques), peintre, né à Harlem en 1636, mort dans la même ville en 1681, est mis au rang des plus célèbres paysagistes. Ses tableaux sont d'un effet piquant. Il a représenté, dans la plupart, de belles fabriques, des marines, des chutes d'eau ou des tempêtes. Ses sites sont agréables, sa touche légère, son coloris vigoureux ; les connaisseurs font aussi beaucoup de cas de ses dessins. Cet artiste avait coutume de faire peindre ses figures par Van Ostade, Van Velde, ou Wauvermans. (Le Musée du Louvre conserve de ce peintre quatre tableaux : un *Coup de soleil*, un *Village situé près d'un bois*, une *Forêt coupée par une rivière*, une *Tempête*. Salomon, son frère, mort à Harlem en 1670, s'est pareillement distingué par ses paysages.)

* RULHIÈRE (Claude Carloman de), historien et poète, naquit à Bondi, près de Paris, en 1735, d'une famille distinguée. Au sortir du collége il entra au service et fut quelque temps aide-de-camp du maréchal de Richelieu en Guienne. En même temps il s'adonna à l'étude de la diplomatie, et accompagna en 1760 à Pétersbourg le baron de Breteuil comme secrétaire d'ambassade. Témoin de la révolution (1762) qui arracha le sceptre à Pierre III (étranglé ensuite dans sa prison par Orloff), et qui plaça Catherine sur le trône, il écrivit en peu de pages, et dans un stile digne de Salluste, l'*Histoire* de cette sanglante catastrophe. Catherine II n'y est nullement flattée, et elle ne méritait pas de l'être. Rulhière n'osa pas publier son ouvrage, qui ne parut qu'après sa mort, en 1797. Il avait été déposé entre les mains de la com-

tesse d'Egmont, fille du maréchal de Richelieu. Quoique inédite, cette histoire fut connue : elle alarma l'impératrice qui ne put obtenir, ni par les séductions, ni par les menaces, la suppression de ce livre dont elle redoutait la publication. En 1768 on le chargea d'écrire pour l'instruction du Dauphin (depuis Louis XVI), l'histoire des troubles qui agitaient la république de Pologne, et en 1771 on attacha à ce travail une pension de 6000 francs dont il a joui jusqu'à sa mort. Il parcourut plusieurs cours de l'Europe, et accompagna le maréchal de Richelieu dans son gouvernement. Rulhière débuta à cette époque dans la carrière de la littérature, par deux *Epîtres* qui établirent sa réputation. En 1787 il fut reçu à l'académie française, quoiqu'il n'eût publié aucun ouvrage important. Son *discours* de réception fut très applaudi, et parut justifier le choix de l'académie. Rulhière était imbu de principes philosophiques; mais il tenait beaucoup aussi aux faveurs des grands. Lors de la révolution, il sembla se déclarer pour son parti, sans adopter néanmoins les mesures du nouveau régime : c'est-à-dire qu'il aimait la révolution comme philosophe, et les grands comme ambitieux. Il mourut le 30 janvier 1791. Voici le portrait que fait de lui son ami Champfort : « Rulhière » cachait un esprit très délié sous un » extérieur assez épais, très malicieux » avec le ton de l'aménité, très intri- » gant sous le masque de l'insouciance » et du désintéressement. Réunissant » toutes les prétentions de l'homme du » monde et du bel-esprit, il faisait ser- » vir ses galanteries à ses bonnes fortunes » littéraires, et les lectures mystérieuses » de ses productions à s'introduire chez » les belles dames. Fort circonspect avec » les hommes qui pouvaient l'apprécier, » il était extrêmement hardi, à tous » égards, auprès des femmes, qui ne » doutaient point de son mérite. Tout » dévoué à la faveur et aux gens en » place, il n'évitait dans son manége » que la bassesse, qui l'aurait empêché » de se faire valoir; souple et réservé, » adroit avec mesure, faux avec épan- » chement, fourbe avec délices, haineux » et jaloux, il n'était jamais plus doux » et plus mielleux que pour exprimer » sa haine et ses prétentions. Superficiel- » lement instruit, détaché de tous prin- » cipes, l'erreur lui était aussi bonne » que la vérité, quand elle pouvait faire » briller la frivolité de son esprit. Il » n'envisageait les grandes choses que » sous les petits rapports, n'aimait que » les tracasseries de la politique, n'était » éclairé que par des étincelles, et ne » voyait dans l'histoire que ce qu'il » avait vu dans les petites sociétés, etc. » Si ce portrait est véritable, ainsi que tout le fait croire, il ne semble cependant pas fait par la plume d'un ami. On a de Rulhière : 1° *Eclaircissemens historiques sur les causes de la révocation de l'édit de Nantes, et sur l'état des protestans en France, depuis le commencement du règne de Louis XIV*, Paris, 1788, 2 vol. in-8. Cet ouvrage, où se laissent facilement remarquer les principes philosophiques de l'auteur, est parfois écrit d'un stile assez clair et rapide. Il y embrasse ouvertement la défense des protestans et ne ménage pas les catholiques. Il possédait le manuscrit de l'abbé de Mably sur l'*Histoire de France*, qu'il termina ; il en rédigea en entier la seconde partie. 2° *Epître sur les disputes*; 3° *Epître sur le renversement de ma fortune*; 4° *Histoire de la révolution de Russie en* 1762, Paris, 1797, in-8; 5° *Histoire de l'anarchie de Pologne et du démembrement de cette république, suivie d'anecdotes sur la révolution de Russie*, Paris, 1808, 4. vol. in-8. Cette histoire ne contient que le premier partage de la Pologne, Rulhière étant mort avant l'entier démembrement de ce royaume. En même temps qu'il peint les malheurs du roi Poniatowski, et la courageuse quoique inutile défense des Polonais, il met en usage tous les moyens pour exciter la haine de ses lecteurs contre cette injuste oppression, et notamment contre l'ambitieuse Catherine II. Il tâche en outre de dévoiler les vices et les désordres du gouvernement de Louis XV, et semble

pronostiquer l'anarchie qui désola la France quelques années après. Le stile est correct et élégant; mais on y reconnaît toujours la plume d'un philosophe du 18e siècle. 6° *Les Jeux de mains*, poème en trois chants, avec l'*Epître sur les disputes*, l'*A-propos, des Epigrammes*, etc., Paris, 1808, 1 vol. in-8. On a publié les *OEuvres posthumes* de Rulhière en 1791, in-12, où l'on ne reconnaît cependant le stile de cet auteur que dans les anecdotes du maréchal de Richelieu. Rulhière avait du talent poétique; et quand son Epître sur les disputes parut, Voltaire dit à ses amis: « Lisez cela, c'est du bon temps. » Et Laharpe, en parlant de lui, s'est exprimé en ces termes: « Bon plaisant dans les » vers, il était loin d'être gai dans la so- » ciété; il y était au contraire lourd et im- » portant. » On a réimprimé en 1819 les *OEuvres diverses* de Rulhière en 2 vol. in-8, et sous le titre d'*OEuvres posthumes*, l'*Histoire de l'anarchie de Pologne* et des *Anecdoctes sur la révolution de Russie*. M. Daunou a fait précéder une des éditions de Rulhière d'une *Notice* sur cet auteur.

* RULHIÈRE (A.-J.-A.), frère du précédent, et officier de la gendarmerie nationale de Paris. Il commandait ce corps au 10 août 1792, et voulut l'employer à défendre le malheureux Louis XVI; mais ses soldats s'y refusèrent : il se vit contraint de se retirer avant l'attaque du château. Ses bonnes dispositions en faveur du roi ne purent pas être ignorées des factieux, qui le firent arrêter et enfermer dans les prisons de l'Abbaye, où il périt dans les massacres des 2 et 3 septembre.

RULLAND ou RULAND (Martin), médecin de Freisingen en Bavière, fut professeur de médecine à Lawingen en Souabe, et médecin de l'empereur Rodolphe II. On a de lui : 1° *Medicina practica*, Francfort, 1625, in-12. C'est un dictionnaire des maladies, avec des remèdes. 2° Un petit livre *de la scarification et des ventouses, et des maladies qu'on peut guérir par leur moyen*, Bâle, 1596, in-8; 3° *Appendix de dosibus seu justa quantitate et proportione medicamentorum*; 4° *Curationum empiricarum et historicarum centuriæ X*; 5° *Thesaurus rulandinus*, Rouen, 1650. C'est une collection de quelques-uns de ses ouvrages. 6° *Lexicon alchymiæ*, Nuremberg, 1671, in-4; 7° *Hydriatica*, Dillingen, 1568, in-8 : c'est un traité des eaux minérales. La plupart des ouvrages de ce médecin sont calqués sur les principes de chimie. Il mourut à Prague en 1602, à 10 ans.

RULLAND (Martin), fils du précédent, né à Lawingen en 1569, médecin de l'empereur, mourut à Prague l'an 1611. Il a donné : 1° *Histoire d'une dent d'or*, 1595. Il prétend prouver qu'il était venu une dent d'or à un enfant de Silésie, âgé de sept ans; mais il n'a réussi qu'à prouver sa crédulité. 2° *De perniciosæ luis hungaricæ tecmarsi et curatione*, Francfort, 1600, in-8; 3° *Propugnaculum chymiatriæ*, Leipsick, 1608, in-4.

* RUMFORT ou Rumford (sir Benjamin THOMPSON, comte de), physicien célèbre, naquit en 1735 dans un petit canton des Etats-Unis d'Amérique, nommé autrefois Rumfort et maintenant Concord, dans l'état de New-Hampshire. Il manifesta de bonne heure de grandes dispositions pour les sciences exactes; mais sa famille était pauvre, et la carrière pour laquelle il avait tant de vocation était alors bien stérile en Amérique. Cependant il put suivre ses goûts, après le mariage qu'il fit à l'âge de 19 ans avec une riche veuve. La guerre de l'indépendance vint interrompre ses travaux : obligé de prendre un parti, il se déclara pour la métropole. Nommé en 1772 major de la milice du district qu'il habitait, il partagea les revers de l'armée anglaise et se retira avec elle à Boston, et, lorsque cette ville assiégée par les indépendans fut évacuée dans le mois de mars 1776, Thompson fut chargé d'aller porter à Londres cette désastreuse nouvelle. Lord George Germain lui donna une place dans ses bureaux, et en 1780, les fonctions de secrétaire d'état lui furent confiées. Cependant il reprit en 1782 du service dans l'armée, obtint le grade de

chef d'escadron, et fut chargé d'une réorganisation de la cavalerie britannique. Après avoir rempli cette mission avec zèle, il repartit pour l'Amérique où il mérita par sa valeur le grade de colonel. La paix le rendit à la vie civile; mais, avant de reprendre ses occupations scientifiques, il résolut d'aller offrir ses services à l'empereur d'Allemagne, alors occupé de la guerre contre les Turcs. A son passage à Munich, il alla voir l'électeur régnant, Charles-Théodore, qui le retint auprès de lui, l'éleva par degré au rang de conseiller d'état, de lieutenant-général dans ses armées, de ministre de la guerre et de directeur de la police. Thompson introduisit d'utiles réformes dans l'armée; mais ce qui a rendu son nom à jamais recommandable, c'est le noble usage qu'il a fait de la science. Rumfort s'occupa d'œuvres philantropiques et d'économie domestique. Il établit des manufactures pour des enfans pauvres, fit interdire la mendicité, introduisit la culture de la pomme de terre, et fit exécuter des cheminées propres à accroître l'intensité de la chaleur et à diminuer la consommation du bois. Il multiplia aussi les soupes économiques, qui depuis ont porté son nom. L'électeur de Bavière ne fut point ingrat; il le nomma comte de Rumfort, et son ambassadeur à la cour de Londres. D'anciens usages dont le ministère anglais ne voulut point se déporter, ne permirent pas à Rumfort d'occuper le poste qu'il avait ambitionné; mais pendant son séjour à Londres, il fit part de ses inventions économiques, contribua à fonder l'institution royale de cette ville et fit les fonds de deux prix, l'un en Angleterre, l'autre en Amérique, pour encourager de nouvelles recherches sur la chaleur. A la mort de l'électeur de Bavière, il retourna à Munich pour rendre compte de son administration, puis il vint en 1799 se fixer en France, où il épousa la veuve de Lavoisier. Il y a demeuré usqu'à sa mort, arrivée à Anteuil le 22 août 1814. Il avait publié le résultat de ses travaux et de ses recherches dans un ouvrage très répandu, intitulé *Essais et expériences politiques, économiques et philosophiques*, Genève, 1798, 2 vol. in-8 avec fig. Ce recueil contient neuf *Mémoires* ou *Essais*; on y en ajoute un dixième publié en 1799 et cinq autres qui ont paru en 1806. Les *découvertes* de Rumfort, publiées en anglais soit séparément soit dans les *transactions philosophiques*, ont été pour la plupart traduites en français par Pictet dans la *Bibliothèque britannique*. On a encore de Rumfort : *Mémoire sur la chaleur*, Paris, 1804, in-8. Une des promenades de Munich est ornée d'un monument à la mémoire de Rumfort.

RULMAN (Aulné), *Voyez* l'article Fléchier.

* RUMOLD (Saint), communément saint Rombaud, *Rumoldus*, patron de l'église de Malines, est un de ces zélés religieux anglo-saxons, établis en Angleterre et en Irlande, qui, dans le 8e siècle, quittèrent leur solitude pour porter la lumière de la foi à diverses nations d'Europe. Il s'associa aux travaux apostoliques de saint Willibrord, et fut sacré évêque *régionnaire*, c'est-à-dire sans avoir de siége fixe. Il convertit une multitude d'infidèles aux environs de Malines, de Lierre et d'Anvers, et mourut martyr de son zèle, pour s'être élevé contre les scandaleux désordres d'un habitant du pays, le 24 juin 1775. Son corps, jeté dans l'eau, fut découvert miraculeusement, et enterré par les soins du comte Adon. Les principales actions de sa vie sont représentées par de beaux tableaux dans l'église cathédrale de Malines.

RUMPF ou Rumphius (George-Everard), né en 1626 à Solm en Allemagne, docteur en médecine dans l'université de Hanau, devint consul, puis marchand à Amboine, l'une des îles Moluques, où il était allé s'établir. La botanique eut pour lui un attrait singulier, et quoiqu'il n'eût jamais pris de leçons dans cette science, il s'y rendit très habile par ses propres recherches. Une chose étonnante, c'est que, malgré le malheur qu'il eut de devenir aveugle à l'âge de 43 ans, il savait parfaitement distinguer au goût et au toucher la nature et la forme d'une plante d'avec une autre. Il réunit en 12 livres

ce qu'il avait ramassé de plantes, et les dédia, en 1690, au conseil de la compagnie des Indes. Ce recueil parut avec un Supplément, par les soins de Jean Burman, en 6 vol. in-fol., sous le titre d'*Herbarium amboïnense*, en 1755. On a encore de lui : *Imagines piscium testaceorum*, Leyde, 1711, La Haye, 1739, in-fol. : la première édition est recherchée pour les figures. Rumpf avait composé une *Histoire politique d'Amboine*, qui n'a pas été mise au jour : on en conserve deux exemplaires, l'un dans cette île d'Asie, l'autre au dépôt de la compagnie des Indes à Amsterdam. Rumpf est mort en 1693.

RUNGIUS (David), luthérien, né en Poméranie, l'an 1564, mort en 1604, professa la théologie à Wittemberg avec beaucoup de réputation, et assista au colloque de Ratisbonne en 1601. On a de lui des *Commentaires* sur la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les deux Epîtres aux Corinthiens, l'Epître de saint Jacques, etc.

RUNGIUS (Jean-Conrad), savant littérateur protestant, né à Cappel, dans le comté de la Lippe, en Westphalie, le 22 janvier 1686, fit ses premières études dans la maison paternelle, où il apprit les élémens des langues latine, grecque, hébraïque, etc. Il s'appliqua aux hautes sciences, en conservant toujours un grand penchant pour les belles-lettres. En 1714, on lui confia la chaire d'histoire, d'éloquence et de littérature grecque et latine dans l'université de Harderwick; et en 1722, celle d'éloquence et d'histoire à Franeker : il y mourut le 17 janvier 1723, à 36 ans. Il a donné une édition du *Rationarium temporum* du Père Petau, avec une Continuation depuis 1633 jusqu'à l'an 1710, et des tables généalogiques, Leyde, 1710, in-8. On a encore de lui plusieurs *Oraisons* académiques, imprimées séparément. Il y en a une entre autres pleine d'une excellente morale, d'une saine politique, et resplendissante des lumières de l'histoire : *Oratio de Romanorum luxuria et corruptissimis moribus, quibus rempublicam, libertatem et amplissimum imperium corrupuerunt et pessumdederunt*, Harderwick, 1718, in-4.

RUPELMONDE (N. comtesse de), carmélite de la rue de Grenelle à Paris, sous le nom de sœur *Marie-Thérèse-Thaïs-Félicité de la Miséricorde*, donna l'exemple de toutes les vertus, qui prennent naturellement leur essor dans l'âme des grands du monde, convaincus de la frivolité des jouissances terrestres. Elle fut un modèle de piété, de charité et de pénitence, et mourut le 11 novembre 1784. On a présenté à l'édification des chrétiens le tableau de sa *Vie* dans une lettre imprimée à Paris en 1787, in-12. *Voyez* le *Journ. hist. et litt.*, 15 septembre 1787, p. 103.

RUPERT (Saint), évêque de Worms, d'une famille illustre, alliée à la maison royale de France, prêcha la foi dans la Bavière, sur la fin du 7e siècle, et y convertit Théodon, duc de Bavière, qu'il baptisa avec un grand nombre de personnes. Il annonça particulièrement l'Evangile à Lorch et à Juvave, et établit son siége dans cette dernière ville, qui, presque ruinée, se releva par la religion qui vivifie tout; elle prit le nom de Saltzbourg. Il mourut le 25 mars 718. En Autriche et en Bavière, on fait sa fête le 25 de septembre, jour de la translation de ses reliques, que l'on honore à Saltzbourg, dans l'église qui porte son nom.

RUPERT, né dans le territoire d'Ypres, embrassa la règle de Saint-Benoît dans l'abbaye de Saint-Laurent, près de Liége. Il passa de là dans l'abbaye de Saint-Laurent d'Oosbourg, près d'Utrecht, et n'épargna ni veilles ni application pour s'avancer dans l'intelligence de l'Ecriture sainte. Son savoir et sa piété lui acquirent une si grande réputation, que Frédéric, archevêque de Cologne, le tira de son cloître de Liége, où il était retourné, pour le faire abbé de Deutz, vis-à-vis de Cologne, en 1113. Il mourut en 1135. Tous ses ouvrages ont été imprimés à Paris en 1638, en 2 vol. in-fol., et à Venise, 7 vol. in-folio, 1748 à 1752. On y trouve : 1° des *Commentaires* sur la plupart des livres de l'Ecriture sainte, dans lesquels il se propose de

rapporter tout ce qu'ils renferment aux œuvres des trois Personnes de la Trinité. On lui reproche d'avoir donné dans des allégories bizarres, et d'avoir parlé peu correctement de l'Eucharistie dans un endroit de cet ouvrage; mais dans plusieurs autres, et en particulier dans ses *Lettres*, il s'explique sur ce mystère de la manière la plus orthodoxe et la plus exacte. 2° Un *Traité des offices divins*, où il traite des cérémonies de l'Eglise, et en rend des raisons mystiques; 3° un *de la Trinité*, et plusieurs autres; 4° des *Lettres*; 5° *Histoire de l'incendie de Deutz*; 6° *La Vie de saint Héribert*, etc. Ce qu'il a écrit touchant l'histoire des évêques de Liége et des abbés du monastère de Saint-Laurent a été inséré dans l'*Amplissima Collectio* des bénédictins de Saint-Maur, tomes 4 et 9.

RUPERT (Christophe-Adam), né à Altorf en 1610, y fut pendant neuf ans professeur en histoire, et y mourut en 1647. On a de lui : 1° des *Commentaires* sur Florus, Velleius-Paterculus, Salluste, Valère-Maxime, etc.; 2° *Mercurius epistolicus et oratorius*; 3° *Orator historicus*, etc.

RUPERT. *Voyez* ROBERT *et* ROBERT de Bavière.

* RUREMONDE (Jean-Guillaume de), fanatique allemand, né vers 1540, se crut inspiré de Dieu pour renouveler dans Munster, sa patrie, la *pure doctrine*, en rétablissant l'anabaptisme, dont il appelait les sectaires le peuple de Dieu. Il commença à prêcher ses fausses opinions en 1580, et assurait, entre autres choses extravagantes, que le royaume de la nouvelle Jérusalem serait bientôt fondé, et que les anabaptistes s'empareraient des pays de ceux qui ne partageraient pas leurs opinions sur la divinité, comme autrefois les Israélites s'étaient rendus maîtres des terres des Chananéens. Il composa un livre dans lequel il s'efforçait de prouver « qu'à l'exemple de Mahomet, on devait accorder la pluralité des femmes; et, afin qu'on pût les nourrir, il permettait les vols et les larcins, s'appuyant sur ce que tous les biens de la terre appartenaient à J. C. et à ses disciples; que c'était lui que Dieu avait envoyé pour en faire une répartition égale, et qu'il lui avait confié pour cela l'épée de Gédéon. » Cette morale relâchée et ces principes de brigandage ne manquèrent pas de lui attirer beaucoup de prosélytes, qui pillèrent, sous ses ordres, les maisons des nobles et des riches, et devinrent si nombreux et si terribles, qu'ils portèrent la terreur dans plusieurs parties de l'Allemagne, dont les princes particuliers n'eurent pas assez de résolution ou de force pour arrêter leurs désordres, qui durèrent plus de cinq ans. Enfin on mit des troupes à la poursuite de Ruremonde, qui, se trouvant un jour avec ses femmes, écarté des siens, fut pris et enfermé dans la forteresse de Durren au pays de Juliers. Il avait amassé, par ses vols, de grandes richesses dont il portait toujours sur lui la plus grande partie. Il put donc, à force de présens, corrompre ses gardes, qui lui permirent de communiquer avec ses femmes, et il vécut pendant long-temps dans le vice et l'abondance. Le duc de Clèves (Guillaume), l'ayant appris, fit resserrer plus étroitement Ruremonde, et ordonna qu'on instruisît son procès: il fut condamné au dernier supplice; Selon l'usage de ces temps, il fut brûlé à petit feu comme hérétique, et ses cendres dispersées au vent. Il ne donna aucune marque de repentir; deux de ses femmes subirent le même sort : les autres abjurèrent leurs erreurs et obtinrent leur pardon. Peu à peu on vint à bout d'exterminer ou de disperser les partisans de ce fanatique, qui était plutôt chef de voleurs et d'assassins, qu'il ne l'était d'une secte.

RUSBROCH ou RUSBROECH (Jean), né vers l'an 1294, dans le lieu dont il porte le nom, et qui est placé entre Bruxelles et Halle, fut le premier prieur des chanoines réguliers de Saint-Augustin, au monastère de Grunendal (*vallis viridis*), dans la forêt de Soignies, près de Bruxelles, et y mourut en 1381, honoré des titres de *très excellent contemplatif* et de *docteur divin*. Sa réputation attira

chez lui, avec plusieurs personnes de marque de l'un et de l'autre sexe, une foule de docteurs, entre lesquels on compte Jean Taulère. Ce pieux et savant dominicain l'avait en grande vénération; et, quoiqu'il fût bien plus grand théologien que Rusbroch, il disait avoir beaucoup avancé auprès de lui dans la science de la vie contemplative. On garde les *OEuvres* de Rusbroch au monastère de Grunandal, en manuscrit, 3 vol., sur vélin. Surius les a traduites du flamand en latin. La meilleure édition est celle de Cologne, 1692, in-4. On y trouve sa *Vie*, composée par Henri de Pomère. Ces *OEuvres* ont été critiquées par Jean Gerson, Bossuet et Fleury; mais Denys le Chartreux, Sixte de Sienne, Lessius et plusieurs autres en ont fait l'apologie. Surius dit que Gerson n'a vu qu'une mauvaise copie. Si l'on joint à la lecture de ces ouvrages, et d'autres de ce genre, le Traité de Bossuet, *Mystici in tuto*, on ne sera point exposé à s'abandonner à une spiritualité trop subtile ou trop extraordinaire, pour que Dieu y appelle beaucoup d'âmes. On peut croire cependant que si d'un côté le langage des mystiques a quelquefois besoin d'une explication favorable, de l'autre le savant prélat veut le réduire à une exactitude qui semble exclure les voies particulières par lesquelles Dieu conduit quelquefois les hommes, en dérogeant aux règles ordinaires. Gerson disait lui-même qu'il ne fallait pas toujours exiger dans ces sortes d'ouvrages la précision rigoureuse du langage, ni même des notions communes de la morale. Il assure que *ceux qui n'ont pas l'expérience de la vie mystique n'en peuvent non plus juger qu'un aveugle des couleurs*. *Voyez* ARMELLE, JEAN DE LA CROIX, FÉNÉLON, MALAVAL, TAULÈRE, etc.

RUSCA (Nicolas), natif de Bedano, fut élevé dans le collége des jésuites à Milan, aux frais du cardinal Borromée, et fit des progrès si rapides dans ses études, qu'en 1589 il fut nommé principal de l'église de Sondrio, quoiqu'il ne fût encore que dans la 24e année de son âge. Il se signala aussitôt par son zèle contre les erreurs de Calvin et de Zuingle, et fut un de ceux qui défendirent la foi catholique contre les ministres protestans, dans deux conférences publiques tenues à Tirano, en 1595 et 1596. Les sectaires désespérant de dominer dans la Valteline, tandis que Rusca y combattait leurs erreurs, l'accusèrent d'être en correspondance avec l'Espagne et d'autres crimes imaginaires, et le firent mourir à Tunis en 1618, dans des tourmens affreux. Le protestant Agrippa, dans son *Histoire de la* prétendue *réforme de l'Eglise des Grisons*, parle avec horreur de cet assassinat, et rend justice à l'innocence de Rusca. Ses compatriotes, irrités de la tyrannie des Grisons, secouèrent leur joug, chassèrent les protestans, et ont constamment conservé depuis la religion catholique.

RUSCA (Antoine), théologal de Milan, mort en 1645, fut placé par son mérite, avec Collius, Fisconti et Ferrari, dans la bibliothèque ambrosienne, par le fondateur de ce monument célèbre, Frédéric Borromée. Dans la distribution des matières que ce cardinal donna à traiter aux divers savans qu'il occupait, celle de l'enfer tomba à Rusca. Il remplit sa tâche avec beaucoup d'érudition dans un vol. in-4, divisé en 5 livres. Ce volume, imprimé à Milan en 1611, sous ce titre : *De inferno, et statu dæmonum, ante mundi exitium*, est savant, curieux et peu commun.

* RUSCA (F.-Dominique), général au service de France, né en 1761 à Dolce-Acqua dans les états du roi de Sardaigne, où il était propriétaire et médecin, se déclara hautement en faveur de la révolution française, et fut bientôt banni de son pays. Il se réfugia alors en France, où il obtint du service, et parvint bientôt par son courage et son intelligence au grade de général. Il se signala particulièrement dans l'affaire qui eut lieu en Espagne sur les bords de la Fluvia, le 14 juin 1795, et par la prise de la redoute de St.-Jean de Muriatte, à l'ouverture de la campagne d'Italie, en 1796. On lui donna en 1802 le gouvernement de l'île d'Elbe, d'où il fut rappelé en 1805. Il

resta quelques années sans destination, commanda ensuite dans l'intérieur, et fut tué en 1814 en défendant la ville de Soissons contre les alliés.

RUSCONI (Jean-Antoine), célèbre architecte du 16e siècle, né en Lombardie. On a de lui un ouvrage très estimé, et qui a pour titre : *Regole di architettura, libri dieci*, Venise, 1590-1660, in-fol. L'auteur suit dans cet ouvrage les principes de Vitruve, et il s'y montre très instruit dans la théorie de son art. Plusieurs biographes italiens assurent qu'il donna les plans pour un grand nombre d'édifices, qu'il dirigea la construction de plusieurs autres, mais ils ne les détaillent pas ; cependant le nom de Rusconi est encore cité avec éloge parmi les artistes italiens.

* RUSCONI (Camille), sculpteur, naquit à Milan vers 1670 : il se rendit dès sa première jeunesse à Rome, où il eut pour maîtres Hercule Ferrata et Charles Maratte. Rusconi ne négligea pas l'étude de l'antique, qui lui donna ce stile sévère, expressif et délicat qu'on remarque dans ses ouvrages. Les principaux sont le *Tombeau de Grégoire XIII*, dans l'église de Saint-Pierre ; celui de *Sobieski*, aux Capucins ; *Les Anges de la chapelle de Saint-Ignace*, dans l'église de Jésus, etc. Le pape Clément XI faisait beaucoup de cas de cet artiste et le combla de bienfaits. Il mourut à Rome en 1728.

RUSHWORTH (Jean), compilateur, d'une bonne famille de Northumberland, né vers l'an 1607, devint en 1643 secrétaire de Thomas Fairfax, général des troupes du parlement, et eut divers autres emplois ; mais, après la dissolution du dernier parlement, il vécut obscurément à Westminster, et mourut en 1690, à 83 ans, en prison, où il avait été renfermé pour ses dettes. On a de lui des *Recueils historiques* de tout ce qui se passa dans le parlement, depuis 1618 jusqu'en 1644, en 6 volumes in-folio.

RUSSEL (Jean), comte de Bedfort, entra fort avant dans la faveur de Henri VIII, par son courage dans les armes, et par son habileté dans les affaires. Il accompagna ce roi à la prise de Thérouanne et de Tournai, contribua à celle de Morlaix en Bretagne, et combattit à la bataille de Pavie pour Charles-Quint. Il fut employé dans diverses négociations auprès de cet empereur, en France, à Rome et en Lorraine. Henri VIII le nomma chevalier de l'ordre de la Jarretière, et conseiller du prince son fils. Edouard VI étant monté sur le trône, envoya Russel contre les rebelles de Devon, qu'il défit au pont de Fennyton ; il secourut Excester, et mérita par ses services d'être créé comte de Bedfort. Il mourut l'an 1555. — Il y a eu un RUSSEL, évêque de Lincoln, mort vers 1484, qui a laissé plusieurs ouvrages, dont les plus considérables sont : *In Cantica Canticorum*; *De potestate pontificis et imperatoris*. — RUSSEL, célèbre amiral anglais, se distingua par plusieurs actions d'éclat, et surtout par la victoire signalée remportée à La Hogue en 1692, sur la flotte de France, commandée par M. de Tourville.

RUST (George) fut élevé au collége de Christ à Cambridge, et devint ensuite doyen de Connor, puis évêque de Dromore en Irlande, et mourut jeune l'an 1670. On a de lui quelques ouvrages sur des matières ecclésiastiques, traitées suivant les maximes anglicanes ; un *Traité sur la préexistence des âmes*, et un autre *de la vérité*, qu'il méconnaissait cependant lui-même, Londres, 1682, in-8.

RUSTICI (Jean-François), sculpteur florentin, vint en 1528 à Paris, où François Ier l'employa à des ouvrages considérables. André Verrochio lui montra les principes de son art. Léonard de Vinci, qui était alors dans la même école, lui donna une vive émulation, ce qui contribua beaucoup à perfectionner ses talens. Ses statues sont la plupart en bronze. (On croit qu'il est mort à Paris vers 1540.)

RUSTIQUE (Saint), *Rusticus*, célèbre évêque de Narbonne dans le cinquième siècle, fut en correspondance avec saint Jérôme, qui lui écrivit une belle Lettre sur les devoirs de la profession monastique que Rustique avait embrassée. Tiré de son monastère par son évêque, qui l'ordonna prêtre, il fut placé sur le siége de Narbonne vers 427. Il consulta le pape Léon sur diverses difficultés, et

ce pontife satisfit à ses doutes dans une lettre où il le dissuade en même temps de quitter son évêché, comme il avait résolu de le faire par humilité et par amour de la solitude. Il mourut en 462. — Il ne faut pas le confondre avec saint RUSTIQUE, évêque d'Auvergne, en 423, qui mourut vers la fin du règne de Valentinien III.

RUTGERS (Janus), littérateur, né à Dordrecht en 1589, mort à La Haye en 1625, est connu : 1° par des *Poésies* latines, imprimées avec celles d'Heinsius son neveu, Elzevir, 1653, in-12, et 1618, in-8 ; 2° par les *Notes* dont il a éclairci plusieurs auteurs anciens, tels qu'Horace, Martial, Apulée, Quinte-Curce, etc. ; 3° par ses *Variæ lectiones*, 1628, in-4; 4° par sa *Vie* écrite par lui-même, publiée par Guillaume Goes, Leyde, 1646, in-4. Il avait été conseiller de Gustave-Adolphe, roi de Suède.

RUTH, femme moabite, qui épousa Mahalon, un des enfans de Noémi et d'Elimélech, et ensuite Booz, vers l'an 1254 avant J. C. Elle fut mère d'Obed, père d'Isaï et aïeul de David. Le livre de Ruth, qui contient l'histoire de cette pieuse femme, est placé entre le livre des *Juges* et le premier des *Rois*, comme une suite de celui-là, et une introduction à celui-ci. Il n'est particulièrement intéressant qu'autant qu'il concourt à établir la généalogie de Jésus-Christ, sur laquelle l'origine de Ruth, qui était étrangère, aurait pu jeter quelque obscurité. Il sert encore à prouver que le Seigneur, en faisant des Juifs son peuple choisi, n'a pas rejeté les autres nations. On ne sait pas précisément en quel temps est arrivée cette histoire ; elle ne peut avoir été écrite que sous David, dont l'auteur parle à la fin de son livre, et il y a apparence qu'elle est du même qui a écrit le premier livre des *Rois*. (On n'est pas d'accord non plus sur l'auteur de ce livre qui est la peinture la plus fidèle des mœurs champêtres de ces temps reculés. (*Voyez* Janh, dans son *Introduct. ad lib. sacr. vet. fœd.* p. 238 ; et Richard Bernard dans son traité curieux, intitulé : la *Récompense de Ruth*, Londres, 1628, in-12. M. L'abbé La Bouderie a fait imprimer à Paris, en 1824, in-8, une *traduction en patois auvergnat du livre de Ruth*, avec le *texte hébreu* en regard.) A ne considérer que le stile dont ce morceau est écrit, il peut passer pour un des plus beaux dans ce genre de narration. Les actions, les sentimens, les mœurs, tout y est peint au naturel, et avec une simplicité si naïve, qu'on ne peut le lire sans en être touché. M. de Florian a donné en 1784, *Ruth*, églogue sainte, qui a remporté le prix de poésie de l'académie française. *Voyez* NOÉMI.

RUTH D'ANS (Paul-Ernest), ecclésiastique, né à Verviers, ville du pays de Liége, en 1653, d'une famille ancienne, se rendit à Paris, et s'attacha à Arnauld, qui fut depuis son conseil et son ami. Il assista à la mort de ce docteur en 1694, et apporta son cœur à Port-Royal-des-Champs. Ruth d'Ans ayant été exilé par une lettre de cachet, en 1704, se retira dans les Pays-Bas. Précipiano, archevêque de Malines, toujours zélé pour l'orthodoxie, connaissant le tort qu'il pouvait faire à ses ouailles, tâcha de l'éloigner. Ruth eut ordre de sortir des Pays-Bas catholiques. Il alla à Rome, où il eut l'adresse de déguiser ses sentimens, et fut assez bien reçu du pape Innocent XII ; mais Clément XI l'ayant mieux connu le déclara, par un bref spécial, inhabile à posséder des bénéfices et des dignités ecclésiastiques. Il parvint cependant, à force d'intrigues, à être chanoine de Sainte-Gudule, à Bruxelles, en 1728, envahit la dignité de doyen de l'église de Tournai, par la protection des Hollandais, alors maîtres de cette ville. Le chapitre, qui refusa de le reconnaître et de l'admettre, fut l'objet de sa haine et de ses persécutions : l'illustre Fénélon prit part à la douleur des chanoines de Tournai ; la lettre que ce grand prélat écrivit à ce sujet, est rapportée dans l'*Histoire de Tournai*, in-4, par Poutrain. Ruth étant tombé malade à Bruxelles, le cardinal d'Alsace, archevêque de Malines, n'en fut pas plus tôt informé, qu'il s'y transporta pour ramener au bercail cette brebis égarée ; il sollicita pendant une heure à la porte l'entrée de la maison, et ne put

l'obtenir. Ruth mourut en 1728, sans avoir reçu les sacremens de l'Eglise. Son cadavre fut enlevé furtivement pendant la nuit. C'est lui qui a composé le dixième et le onzième volume de l'*Année chrétienne* de Le Tourneux. Il est encore auteur de quelques autres ouvrages aujourd'hui oubliés. Nous avons puisé les principales circonstances de sa vie dans un écrit imprimé sur les lieux, avec approbation, l'année même de sa mort. *Voyez* aussi *Flandria illustrata* de Sanderus, dernière édition, où il est parlé des *doyens* de Tournai.

RUTHERFORTH (Thomas), ministre anglais, né en 1712 à Papworth-Everard, dans le comté de Cambridge, fut élevé au collége de Saint-Jean à Cambridge, et ayant embrassé l'état ecclésiastique, il devint recteur de Schenfield, en Essex, et de Barley, dans le comté d'Hertford : il s'était occupé de philosophie, de théologie, et même de mathématiques, et avait beaucoup d'instruction. On a de Rutherforth : 1° *Essai sur la vertu, sa nature, et les obligations qu'elle impose*, etc., 1744, in-8 ; 2° *Système de philosophie naturelle*, 1748, 2 vol. in-4; 3° *Lettres à Middleton, en faveur de Scherlok, sur les Prophéties*, 1750, in-8; 4° *Discours sur les miracles*, 1751, in-8 ; 5° *Adresse au clergé d'Essex ;* 6° deux *Lettres à Kennicott ;* 7° *Preuve du droit des Eglises protestantes, d'exiger du clergé une profession de foi et de doctrine ;* 8° *Lettre à Blackburne*, *sur le même sujet ;* 9° des *Sermons*. Il est auteur d'une *correction curieuse* d'un passage de Plutarque, où cet écrivain décrit les instrumens mis en usage pour renouveler le feu de la déesse Vesta. Rutherforth mourut en 1771.

RUTILIUS RUFUS (Publius), consul romain, l'an 105 avant J. C., s'attira l'inimitié des chevaliers romains, par son amour pour la justice. Ayant été accusé de péculat, et banni de Rome, il se retira en Asie, et demeura presque toujours à Smyrne. Sur son passage d'Italie en Asie, toutes les villes s'empressèrent à l'envi de lui dépêcher des ambassadeurs, chargés de lui offrir une retraite sûre et honorable. Sylla voulut le rappeler ; mais Rutilius refusa de revenir dans son ingrate patrie. Il employa le temps de son exil à l'étude. Il composa l'*Histoire de Rome*, en grec, celle de sa *Vie* en latin, et plusieurs autres ouvrages. C'était un homme laborieux, savant, d'une conversation agréable, et habile jurisconsulte : c'est ainsi que le peint Cicéron. Il se piquait d'une probité exacte. Ayant refusé d'accorder une chose injuste à un de ses amis, celui-ci lui dit avec indignation : « Qu'ai-» je besoin de ton amitié, si tu ne veux » point faire ce que je te demande? — » Et, répondit Rutilius, qu'ai-je besoin » de la tienne, s'il faut que je fasse quel-» que chose contre l'honnêteté pour l'a-» mour de toi ? »

RUTILIUS-NUMATIANUS (Claudius), fils de Lachanius, né à Toulouse ou à Poitiers, à ce qu'on croit, florissait dans le 5e siècle. Il parvint aux premières dignités de Rome ; mais il quitta cette capitale pour voler, en 416, au secours de sa patrie affligée, et tâcha de réparer, par sa présence, son crédit et son autorité, les maux que les Barbares venaient d'y causer. Il était païen, et ennemi ardent des chrétiens. On a de lui, en vers élégiaques, un *Itinéraire* qui ne donne que des lumières médiocres sur la géographie, mais qui ne laisse pas d'être une pièce intéressante, et où il y a des choses curieuses. On y remarque l'aveu que fait l'auteur de la multiplication prodigieuse des chrétiens, durant les persécutions affreuses qu'ils avaient eu à souffrir ; il parle aussi des austérités des pieux solitaires de l'île de Capraia et de celle de Gorgone, lesquelles il condamne en bon épicurien. Cet Itinéraire, qui est de l'an 416, a été imprimé à Bologne, 1520, à Amsterdam, en 1687, in-12, avec les notes de plusieurs savans ; et dans les *Poetæ latini minores*, Leyde, 1731, 2 vol. in-12. (On cite encore les éditions de Brandebourg 1770, d'Erlang 1786, de Nuremberg 1804.) M. Le Franc l'a traduit en français, avec des notes.

* RUTLIGE ou Rutlége (Le chevalier James de), Anglais, né vers 1750, fut élevé à Paris, et possédait le français

comme sa propre langue. Il cultiva la littérature avec assez de succès, et était lié avec les plus beaux esprits de la capitale. Rempli d'idées philosophiques, il embrassa les principes de la révolution, et figura parmi les démagogues les plus exaltés. Son occupation favorite était de parcourir les rues et les places publiques, de rassembler le peuple, et de le haranguer. On le voyait presque toujours au milieu des groupes séditieux. Il était ennemi déclaré du général La Fayette, et ne l'épargnait pas dans ses discours. Ce général, ayant ordonné un jour de dissiper un rassemblement où Rutlige se trouvait, lui demanda son nom. Celui-ci répondit : « Je m'appelle » moitié l'un et moitié l'autre, » faisant allusion au nom du premier, qui s'appelle *Mottiers la Fayette*. Il fut arrêté, mais il obtint son élargissement. Poursuivi sous le règne de la terreur, comme ayant pris part à un complot contre la Convention, il fut incarcéré en 1795, et mourut dans les prisons l'année suivante. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, savoir : 1° *Le Retour du philosophe*, ou *Le Village abandonné*, poème imité de l'anglais, d'Oliviers Goldsmith, Bruxelles, 1772, in-8 ; 2° *Essai sur le caractère et les mœurs des Français, comparés à ceux des Anglais*, Londres, 1776, in-12 ; 3° *La Quinzaine anglaise à Paris*, ou *l'Art de s'y ruiner en peu de temps*, traduit de Sterne, Londres, 1776, in-12 ; 4° *Essai politique sur l'état de quelques puissances*, Londres, Genève, 1777, in-8; 5° *Premier et second Voyage de mylord de *** à Paris, contenant la Quinzaine anglaise*, Yverdun, 1777, 2 vol. in-12; Londres, 1787, 2 vol. in-8 ; 6° *Supplément à la Quinzaine anglaise*, ou *Mémoire de M. de Provence*. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions ; nous citerons celle de Paris, 1787, 2 vol. in-12; 7° *Le Babillard*, journal littéraire commencé en janvier 1778, jusqu'au 30 août de la même année, Paris, 4 vol. in-8 : on y trouve quelques bons morceaux ; 8° *Le Vice et la Faiblesse*, ou *Mémoire de deux provinciales*, Lausanne et Paris, 1785, 2 vol. in-12; 9° *Alphonsine*, ou *Les Dangers du grand monde*, Paris, 1789, 2 vol. in-12; 10° *La Vie de M. Necker, directeur général des finances*, ib., 1789, in-8 ; 11° *Aventures de mylord Johnson*, ou *Les Dangers de Paris*, 1798, 2 vol. in-12, etc. Rutlige a donné en outre deux comédies, *Le Bureau d'esprit*, en cinq actes, Londres, 1777, in-8 ; *Les Comédiens*, ou *Le Foyer*, en un acte, représentée à Paris. Cet auteur ne manquait pas d'instruction ; ses ouvrages sont bien écrits, et l'on s'étonne parfois d'y trouver des idées saines et une morale assez pure ; on ne peut cependant pas dire la même chose de quelques-uns de ses romans. L'*Essai* sur le caractère des Français et des Anglais, quelques *Essais politiques*, etc., et la *Vie* de Necker, sont ses meilleurs ouvrages.

*RUTY (Charles-Etienne-François, comte), lieutenant général d'artillerie, né à Besançon, le 2 novembre 1774, fit d'excellentes études dans sa ville natale et embrassa de bonne heure le parti des armes : il entra à l'école d'artillerie à Châlons, d'où il sortit lieutenant. S'étant distingué en plusieurs occasions dans les campagnes de la révolution, il partit avec le grade de chef de bataillon pour l'expédition d'Egypte. Il fut ensuite employé à l'armée du Nord, puis à celle d'Espagne, et mérita, par sa bravoure et ses talens, un avancement rapide. Il s'est particulièrement signalé au siége de Ciudad-Rodrigo, dont il dirigea l'artillerie, et aux affaires de Santa-Marta et de Villalba. C'est dans cette expédition qu'il donna l'idée d'un nouveau genre d'obusiers, qui fut employé avec succès dans la guerre de montagnes, et qui a été désigné sous le nom d'*obusier-Ruty*. A la restauration, il fit partie du comité de la guerre, et l'année suivante, il eut le commandement de l'artillerie destinée, sous les ordres du duc de Berri, à arrêter Buonaparte dans sa marche sur Paris. En 1816, il fit partie du conseil de guerre chargé de juger le général Grouchy, et depuis il a été nommé successivement inspecteur général d'artillerie sur les côtes de l'Océan, directeur-général des poudres et salpêtres, membre du conseil

d'état, et enfin pair de France le 9 mars 1819. Son aptitude pour les affaires le fit souvent appeler dans le sein des commissions administratives. Il est mort à Paris le 25 avril 1828.

RUVIGNY (Henri, marquis de), gentilhomme français, né en 1647, était agent général de la noblesse protestante en France, lorsqu'à la révocation de l'édit de Nantes il passa en Angleterre, où il se fit naturaliser, et prit le titre de comte de Gallowai, qu'il porta depuis. Après la mort du maréchal de Schomberg, il fut fait colonel du régiment de cavalerie légère qui n'avait été composé que de religionnaires français sous le règne du roi Guillaume. Ce prince lui donna le commandement des troupes anglaises en Piémont, avec le caractère d'ambassadeur plénipotentiaire auprès du duc de Savoie, avant qu'il eût fait sa paix particulière en 1696. La reine Anne le fit aussi généralissime de ses troupes en Portugal, pendant la guerre de la succession d'Espagne. Il perdit l'an 1707 la bataille d'Almanza en Espagne, et l'an 1709 celle de la Gudiana en Portugal. Ces mauvais succès le firent rappeler en Angleterre, et on le priva de la qualité de vice-roi d'Irlande. Il fut pourtant établi depuis lord justicier de ce royaume avec le lord Gras où il mourut en 1720, à 73 ans.

RUYSBROCK. *Voyez* Rusbroch.

RUYSCH (Frédéric), célèbre anatomiste, né à La Haye en 1638, pratiqua la médecine avec beaucoup de succès. C'est à lui que l'on doit l'art de conserver les corps par le moyen des injections. Il faisait entrer une liqueur colorée jusque dans les ramifications des artères et des veines les plus petites. Il préparait les plantes avec le même succès que les cadavres. Lorsque le czar Pierre passa en Hollande pour la première fois en 1698, il rendit visite à Ruysch, et fut étonné autant qu'enchanté en voyant le cabinet de cet illustre physicien. A son second voyage en 1717, il acheta le cabinet, et l'envoya à Pétersbourg. Dès l'an 1065, Ruysch avait été professeur de médecine et d'anatomie à Amsterdam. L'académie des sciences de Paris choisit Ruysch, en 1727, pour être un de ses associés étrangers. Il était aussi de la société royale d'Angleterre. Il mourut le 22 février 1731, âgé de près de 93 ans, et n'ayant eu dans une si longue carrière qu'environ un mois d'infirmités. Outre l'édition de la *Description du jardin des plantes d'Amsterdam*, par Commerlin, 1697 et 1701, 2 vol. in-fol., on a de lui divers ouvrages recueillis à Amsterdam, 1737, en 4 vol. in-4. Les principaux sont : 1° *Dilucidatio valvularum in vasis lymphaticis et lacteis* ; 2° *Observationum anatomico-chirurgicarum centuria*, Amsterdam, 1691, in-4, avec figures ; 3° *Epistolæ problematicæ sexdecim* ; 4° *Responsio ad Godefredi Bibdloï libellum vindiciarum adversariarum anatomico-medico-chirurgicarum* ; *decades tres*, Amsterdam, 1717, in-4 ; 5° *Thesaurus animalium primus* ; 6° *Thesauri anatomici decem* ; 7° *Musæum anatomicum* ; 8° *Curæ posteriores, seu Thesaurus omnium maximus* ; 9° *Responsio de glandulis ad Cl. Boërhaave* ; 10° *De musculo in fundo uteri observato, et a nemine antehac detecto*, Amsterdam, 1728, in-4. Plusieurs médecins ont combattu l'existence de ce muscle. — Son fils, Henri Ruysch, se distingua aussi dans l'histoire naturelle, dans l'anatomie et dans la botanique, et a donné une édition des traités de Jean Jonston, *sur les poissons*, *les oiseaux*, etc., avec des augmentations sous le titre de *Theatrum animalium*, 1728, 2 vol. in-fol. Il mourut en 1717.

RUYTER (Michel-Adrien), célèbre amiral hollandais, né en 1607 à Flessingue, ville de Zélande, n'avait que onze ans lorsqu'il commença à fréquenter la mer. Il s'y signala dans divers emplois qu'il y exerça successivement. Après avoir été matelot, contre-maître et pilote, il devint capitaine de vaisseau. Il repoussa les Irlandais qui voulaient se rendre maître de Dublin et en chasser les Anglais. Huit voyages dans les Indes occidentales, et deux dans le Brésil, lui méritèrent en 1641 la place de contre-amiral. Ce fut alors qu'il fut envoyé au

secours des Portugais contre les Espagnols. Il s'avança jusqu'au milieu des ennemis dans le combat, et donna tant de preuves de bravoure, que le roi de Portugal ne put lui refuser les plus grands éloges. Il acquit encore plus de gloire devant Salé, ville de Barbarie. Malgré cinq vaisseaux corsaires d'Alger, il passa seul à la rade de cette place. Les Maures de Salé, spectateurs de cette belle action, voulurent que Ruyter entrât en triomphe dans la ville, monté sur un cheval superbe, et suivi des capitaines corsaires qui marchaient à pied. Une escadre de 70 vaisseaux fut envoyé l'an 1653, contre les Anglais, sous le commandement de l'amiral Tromp. Ruyter seconda habilement ce général dans trois combats qui furent livrés aux ennemis. Il alla ensuite dans la Méditerranée vers la fin de 1655, et y prit quantité de vaisseaux turcs, parmi lesquels se trouva le fameux renégat Amand de Dias, qu'il fit pendre. Envoyé en 1659 au secours du roi de Danemark contre les Suédois, il soutint son ancienne gloire et en acquit une nouvelle. Le monarque danois l'anoblit lui et sa famille, et lui donna une pension. En 1661, il fit échouer un vaisseau de Tunis, rompit les fers de quarante esclaves chrétiens, fit un traité avec les Tunisiens, et mit à la raison les corsaires d'Alger. Les places de vice-amiral et de lieutenant amiral-général furent la récompense de ses exploits. Il mérita cette dernière dignité, la plus haute à laquelle il pût aspirer, par une victoire signalée, qu'il remporta en 1672 contre les flottes de la France et de l'Angleterre. La puissance réunie des deux rois n'avait pu mettre en mer une armée navale plus forte que celle de la république. Après cette journée, il fit entrer dans le Texel la flotte marchande des Indes, dont les ennemis s'étaient flattés de s'emparer. Il y eut trois batailles navales l'année suivante, entre la flotte hollandaise et les flottes françaises et anglaises. L'amiral Ruyter fut plus admiré que jamais dans ces trois actions. D'Estrées, vice-amiral des vaisseaux français, écrivit à Colbert : « Je voudrais avoir » payé de ma vie la gloire que Ruyter » vient d'acquérir. » Ruyter n'en jouit pas long-temps : il fut blessé devant la ville d'Agousse en Sicile, dans un combat qu'il livra aux Français, et mourut dix jours après, à Syracuse, le 26 avril 1676. Son corps fut porté à Amsterdam dans la grande église, où les états-généraux lui élevèrent un monument digne de la reconnaissance publique; mais ce qui n'est pas également louable, c'est que ce monument occupe le fond du chœur, la place de l'autel où les catholiques offraient à Dieu le sacrifice éternel. « Ce qui n'a cependant rien d'é» tonnant, dit un voyageur, pour ceux » qui ont vu à Schevelinge une tête de » baleine, et à Sardam le tableau d'une » femme qui s'accouche, occuper la mê» me place, pour vérifier sans doute le » mot de Saumaise : *Nostri resecuerunt* » *religionem usque ad vivum.* »

RUZANTE (Le). *Voyez* BEOLCO.

RUZÉ. *Voyez* EFFIAT.

RYCKEL. *Voyez* DENYS LE CHARTREUX.

RYCKIUS (Théodore), philologue, né en 1640 à Arnheim, capitale de la Gueldre, fut avocat à La Haye, puis professeur d'histoire à Leyde. Il a donné : 1° une *Edition* de Tacite, Leyde, 1687, 2 vol. in-12, très estimée; 2°.... de Stephanus Byzantinus, 1684, in-fol. On trouve dans ce livre sa Dissertation *De primis Italiæ colonis*, pleine de recherches qui ont été utiles aux historiens et aux géographes. Il mourut en 1690.

RYCKE ou RYCQUIUS (Just), né à Gand en 1587, s'appliqua avec succès aux belles-lettres et à l'étude des antiquités. Il voyagea en Italie, et s'arrêta à Rome pendant plusieurs années. De retour dans son pays, il devint chanoine de Gand. Les ouvrages qu'il y publia lui procurèrent le titre de *citoyen romain*, et l'y firent rappeler en 1624. Le pape Urbain VIII lui donna une chaire d'éloquence à Bologne, où il mourut en 1627. Il a publié un grand nombre de poésies qui sont estimées. Son ouvrage *Il Capitolio romano,* Gand, 1617, in-4, montre qu'il était très versé dans les antiquités profanes. Jacques Gronovius en a donné

une édition à Leyde en 1696, avec des notes.

* RYE (Ferdinand de Longwi, plus connu sous le nom de), archevêque de Besançon, né en 1556, descendait d'une ancienne maison de Bourgogne. Il embrassa d'abord la carrière militaire et servit quelque temps dans les Pays-Bas. Bientôt il quitta la profession des armes, entra dans l'état ecclésiastique, se rendit à Rome et reçut de Sixte-Quint l'archevêché de Besançon. Le diocèse lui dut un grand nombre d'établissemens utiles. Chargé de gouverner, avec le parlement de Dôle, le comté de Bourgogne, il contribua à la défense de cette ville assiégée en 1636 par le prince de Condé, et mourut le 2 août de la même année, épuisé par les fatigues qu'il avait éprouvées pendant ce siége.

RYER (André du), sieur de Malezais, né à Marcigny, dans le Mâconnais, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, et chevalier du Saint-Sépulcre, séjourna long-temps à Constantinople, où le roi de France l'avait envoyé. Il fut consul de la nation française en Egypte, et mourut en France vers le milieu du 17e siècle. Il possédait parfaitement les langues orientales. On a de lui : 1° une *Grammaire turque*, Paris, 1636, in-4; 3° une *Traduction* française de l'Alcoran, Elzevir, 1649, in-12; Amsterdam, 1770, 2 vol. in-12; quoique négligée et d'un langage qui vieillit, elle est préférée par les vrais connaisseurs à celles de Sale et de Savari (*voyez* ces noms), parce que du Ryer ne cherche qu'à traduire, et non pas à donner de belles idées de l'original. On lui a faussement reproché d'avoir surchargé le tableau de la croyance ou des rêveries mahométanes, en ajoutant à l'Alcoran les idées des commentateurs. M. Porter, homme profondément instruit de cette matière, en convient : « La version de » du Ryer, dit-il, est peut-être infidèle » quant à l'idiome; mais elle est assez » exacte quant à la doctrine. » Observations sur les Turcs, t. 1, p. 125. 3° Une *Version* française du Gulistan, ou l'empire des roses, composé par Sadi, prince des poètes turcs et persans, Paris, 1634, in-8. Gentius a traduit le même livre en latin sous le titre de *Rosarium politicum*. Cette dernière traduction est préférée à celle de du Ryer.

RYER (Pierre du), historiographe de France, né à Paris l'an 1605, reçu à l'académie française en 1646, mort en 1658, fut secrétaire du roi, puis de César duc de Vendôme. Un mariage peu avantageux dérangea sa fortune, et il voulut la réparer par son esprit. Il travailla à la hâte, pour faire subsister sa famille du produit de ses ouvrages. On rapporte que le libraire Sommanville lui donnait un écu par feuille de ses traductions, qui sont en très grand nombre. Le cent des grands vers lui était payé quatre francs, et le cent des petits quarante sous. C'est ce qui fait qu'on a de lui une multitude d'ouvrages, mais tous négligés; et l'on peut dire de lui : *Magis fami quam famæ inserviebat*. Il a composé 18 pièces de théâtre. Celles qui lui ont fait le plus d'honneur sont les tragédies d'*Alcyonée*, de *Saül* et de *Scévole*. La tragédie de *Scévole* paraît emporter le prix sur les autres. (Nous ne parlerons pas de ses comédies, toutes médiocres, ni de ses *Traductions* nombreuses du grec et du latin : la liste en serait trop longue.) Le stile de du Ryer est assez coulant; il écrivait avec facilité en vers et en prose; mais la nécessité de fournir aux dépenses de sa maison ne lui laissait pas le temps de mettre la dernière main à ses ouvrages. Son père Isaac du Ryer, mort vers 1631, avait fait quelques *Poésies pastorales*, peu connues.

RYMER (Thomas), savant anglais du 17e siècle, né vers 1650 au nord de l'Angleterre, s'appliqua à l'étude du droit public et de l'histoire. Nous devons à son travail le commencement d'une collection curieuse et d'un grand prix, par la quantité de volumes et la beauté de l'exécution. Il la mit au jour par les ordres de la reine Anne, sa souveraine, et elle fut continuée par Robert Sanderson. Elle contient tous les actes publics, traités, conventions, et lettres missives des rois d'Angleterre à l'égard de tous les autres souverains, sous ce titre : *Fœdera, con-*

ventiones, et cujuscumque generis acta publica, etc., Londres, 1704 et années suivantes, en 17 vol. in-fol. Sanderson l'augmenta de trois autres vol. en 1726. Ce vaste et utile recueil fut réimprimé l'année d'après à Londres en 20 vol. in-fol., et contrefait avec des augmentations à La Haye, 1739, 10 vol. in-fol., d'un plus petit caractère que l'édition original. On en a donné un abrégé sous le titre d'*Abrégé historique de 20 volumes des Actes de Rymer*, 1 vol. in-fol., sans nom d'imprimeur ni date.

RYSSEN (Léonard), théologien hollandais du 17e siècle, se servit des lumières qu'il avait puisées dans l'étude de la théologie, pour donner divers *Traités* sur les matières qui la concernent. Le meilleur que l'on connaisse de lui est contre celui de Béverland : *De peccato originali*. Ce traité de Ryssen n'est pas commun, il est intitulé : *Justa detestatio libelli Beverlandi, de peccato originali*, in-8, 1680. C'est une bonne réfutation de l'indécent et absurde paradoxe que Béverland avait répété d'après Corneille Agrippa, contraire non seulement, comme nous l'avons observé, à l'ordre établi pour la reproduction et la perpétuité de l'espèce humaine (*voy.* AGRIPPA Henri-Corneille), mais à la croyance constante de l'Eglise catholique, qui a toujours pris dans le sens littéral ce que la *Genèse* nous apprend de la prévarication du premier homme ; comme elle s'en explique dans toute sa liturgie, et particulièrement dans la messe de la Passion : *Salutem humani generis in ligno crucis constituisti; ut unde mors oriebatur, inde vita resurgeret; et qui in ligno vincebat, in ligno quoque vinceretur.*

* RZACINSKI (Gabriel), historien polonais du 18e siècle, et que ses compatriotes considèrent comme leur Pline, était issu d'une noble famille, et est auteur d'une *Histoire naturelle de la Pologne*, écrite en latin et estimée, Sandomir, 1721, in-4. Il donna une addition à son ouvrage, sous le titre d'*Auctuarium historiæ naturalis regni Poloniæ*, Gedanie, 1738, 1742, in-4. Son histoire renferme des détails très curieux. Il y appelle sa patrie le *grenier de l'Europe*, et elle mérite ce nom d'après les faits suivans. La Pologne fournit en 1392 du blé à trois cents navires de France et d'Angleterre; en 1415 elle en approvisionna les états d'Allemagne; en 1491 elle nourrit Gènes, Rome et la Toscane; enfin, en 1626, l'ambassadeur d'Espagne s'offrit à acheter tout l'excédant des grains nécessaires à la Pologne. Les révolutions, les partis, les guerres, l'invasion des puissances alliées, et surtout le démembrement de ce royaume en 1793, ont beaucoup nui à sa fertilité et au progrès de son agriculture.

FIN DU TOME ONZIÈME.

